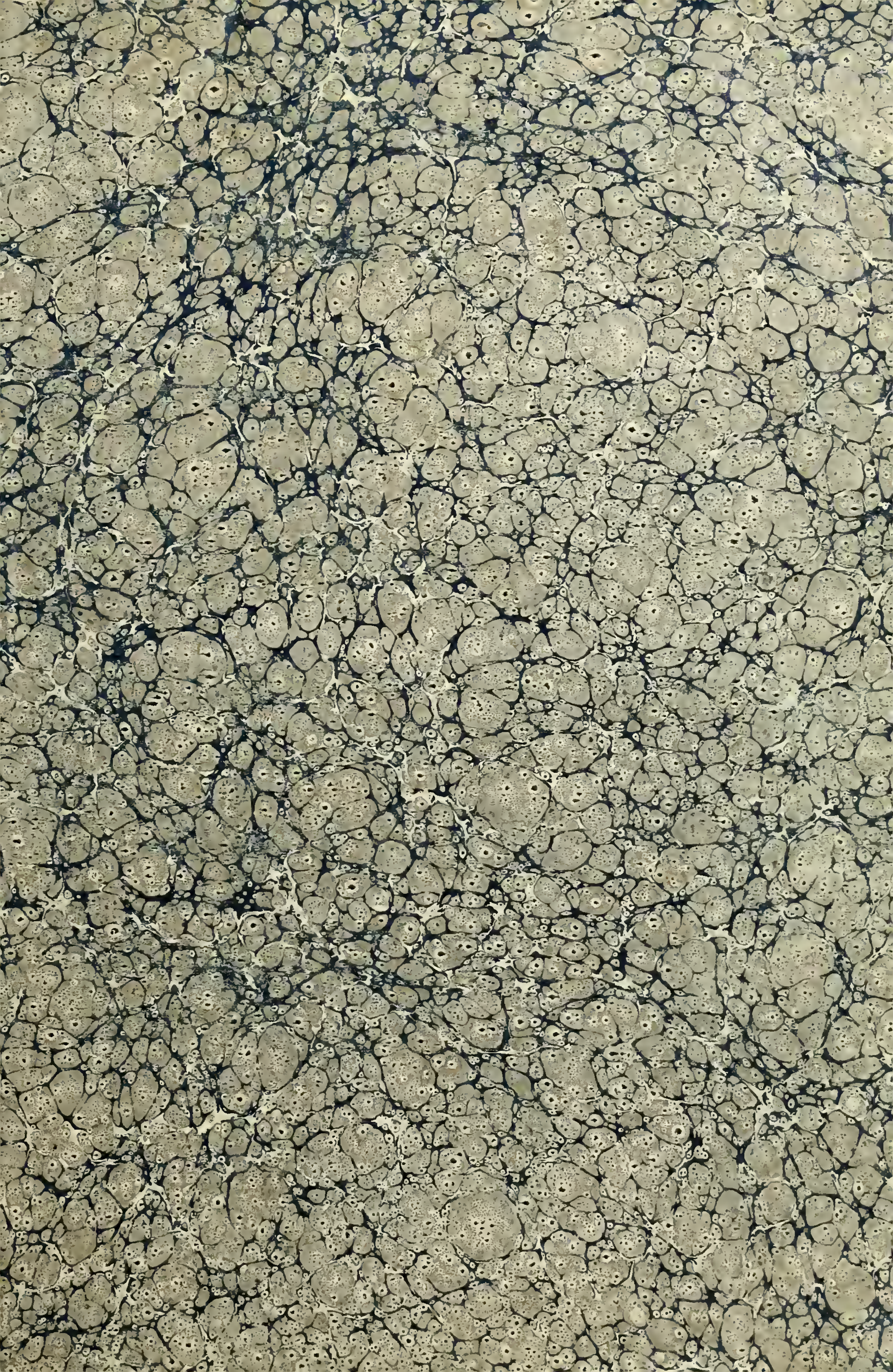






REVUE PITTORESQUE.

IV

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.

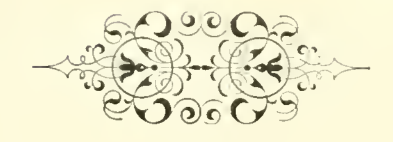
REVUE PITTORESQUE

MUSÉE LITTÉRAIRE

ILLUSTRÉ PAR LES PREMIERS ARTISTES.



TOME IV.

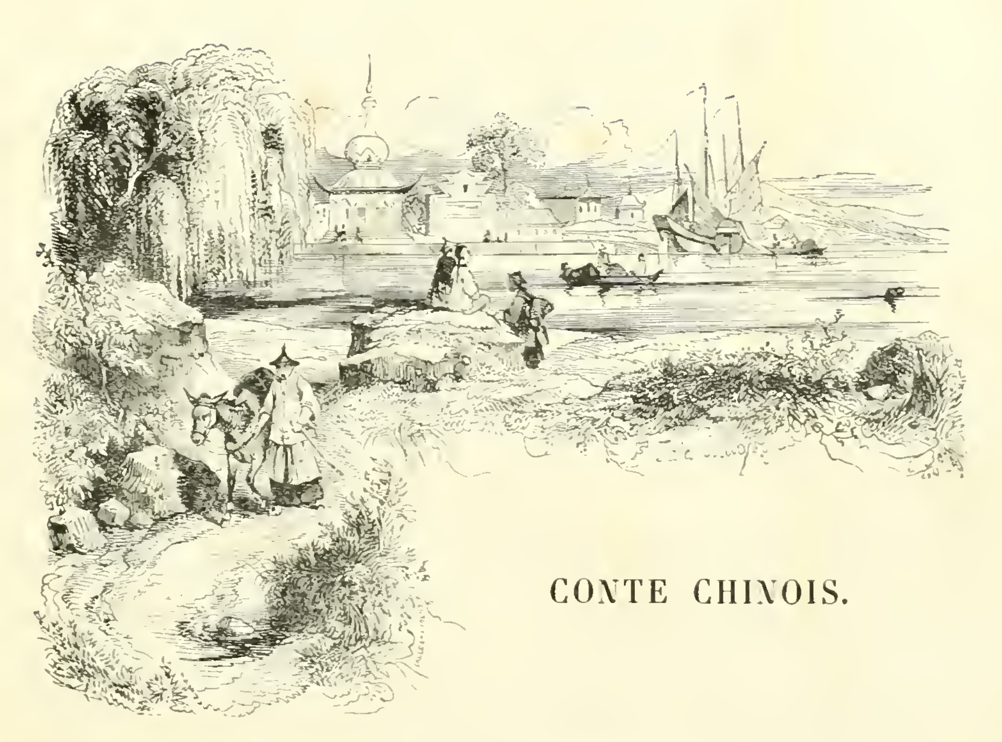


PARIS

AUBERT, ÉDITEUR, PLACE DE LA BOURSE, 29.

1846

HISTOIRE DE LIU-IU.



CONTE CHINOIS.

Une famille d'une condition médiocre habitait à Wou-si, ville dépendante de la cité de Tchang-tcheou, dans la province de Kiang-nan. Trois frères composaient cette famille : l'aîné s'appelait Liu-iu (ou le jaspe); le cadet, Liu-pao (ou le précieux); et le troisième, Liu-tchin (ou la perle). Celui-ci n'était pas encore mûr pour le mariage; les deux autres étaient mariés. La femme du premier s'appelait Wang, et celle du cadet se nommait Yang; elles avaient l'une et l'autre toutes les grâces qui donnent de l'agrément aux femmes.

Liu-pao n'avait de passion que pour le jeu et le vin : l'on ne voyait en lui nulle inclination vers le bien; sa femme était du même caractère et n'était nullement portée à la vertu, bien différente en cela de Wang, sa belle-sœur, qui était un exemple de modestie et de régularité. Ainsi, quoique ces deux femmes vécussent ensemble d'assez bonne intelligence, leurs cœurs n'étaient que faiblement unis.

Wang eut un fils nommé Hi-eul, c'est-à-dire fils de la réjouissance. Ce jeune enfant n'avait que six ans lorsqu'un jour, s'étant arrêté dans la rue avec d'autres enfants du voisinage pour voir passer une procession solennelle, il disparut dans la foule, et le soir il ne revint pas à la maison.

Cette perte désola le père et la mère. Ils firent afficher partout des billets; il n'y eut point de rue où l'on ne fît des enquêtes; mais toutes les perqui-

sitions furent inutiles : on ne put apprendre aucune nouvelle de ce cher fils. Liu-iu, son père, était inconsolable ; et, dans l'accablement de tristesse où il était, il songea à s'éloigner de sa maison, où tout lui rappelait sans cesse le souvenir de son cher Hi-eul. Il emprunta d'un de ses amis une somme pour faire un petit commerce de côté et d'autre aux environs de la ville, se flattant que dans ces courtes excursions il trouverait enfin le trésor qu'il avait perdu.

Comme il n'était occupé que de son fils, il sentait peu le plaisir des avantages qu'il retirait de son commerce. Il le continua néanmoins durant cinq ans, sans s'éloigner trop de sa maison, où il revenait chaque année passer l'automne. Enfin, ne trouvant point son fils après tant d'années et le croyant perdu sans ressource, voyant d'ailleurs que sa femme Wang ne lui donnait point d'autre enfant, il pensa à se distraire d'une idée si chagrinante ; et, comme il avait amassé un petit fonds, il prit le dessein d'aller négocier dans une autre province.

Il s'associa en chemin un riche marchand, lequel, ayant reconnu ses talents et son habileté dans le négoce, lui fit un parti très-avantageux. Le désir de s'enrichir le délivra de ses inquiétudes.

A peine furent-ils arrivés l'un et l'autre dans la province de Chan-si que tout réussit à leur gré. Le débit de leurs marchandises fut prompt et le gain considérable. Le payement, qui fut reculé à cause de deux années de sécheresse et de famine dont le pays était affligé, et une longue maladie dont Liu-iu fut attaqué, l'arrêtèrent trois ans dans la province ; ayant recouvré la santé et son argent, il part pour s'en retourner dans son pays.

S'étant arrêté durant le voyage près d'un endroit appelé Tchin-lieou pour s'y délasser de ses fatigues, il aperçoit une ceinture de toile bleue, en forme de petit sac long et étroit, telle qu'on en porte autour du corps sous les habits, et où l'on renferme de l'argent ; en la soulevant il sent un poids considérable. Il se retire aussitôt à l'écart, ouvre la ceinture, et y trouve environ deux cents taëls (le taël vaut 7 francs 50 centimes).

A la vue de ce trésor, il fit les réflexions suivantes : — C'est ma bonne fortune qui me met cette somme entre les mains : je pourrais la retenir et l'employer à mes usages, sans craindre aucun fâcheux retour. Cependant celui qui l'a perdue, au moment qu'il s'en apercevra, sera dans de terribles transes et reviendra au plus vite la chercher. Ne dit-on pas que nos anciens, quand ils trouvaient ainsi de l'argent, n'osaient presque y toucher, et ne le ramassaient que pour le rendre à son premier maître. Cette action de justice me paraît belle et je veux l'imiter, d'autant plus que je suis déjà avancé en âge et que je n'ai point d'héritier. Que ferais-je d'un argent qui me serait venu par ces voies indirectes?

A l'instant, retournant sur ses pas, il va se placer près de l'endroit où il avait trouvé la somme, et là il attend tout le jour qu'on vienne la chercher. Comme personne ne parut, il continua le lendemain sa route.

Après cinq jours de marche, étant arrivé sur le soir à Nan-sou-tcheou, il se logea dans une auberge où se trouvaient plusieurs autres marchands. Dans la conversation, le discours étant tombé sur les avantages du commerce, un de la compagnie dit : — Il n'y a que cinq jours que, partant de Tchin-lieou, je perdis deux cents taëls que j'avais dans ma ceinture intérieure ; j'avais ôté cette ceinture et je l'avais mise auprès de moi tandis que je prenais un peu de repos, lorsque tout à coup vint à passer un mandarin avec tout son cortége : je m'éloigne de son chemin de crainte d'insulte, et j'oublie de reprendre mon argent. Ce ne fut qu'à la couchée, que, en quittant mes habits, je m'aperçus de la perte que j'avais faite. Je vis bien que le lieu où j'avais perdu mon argent étant aussi fréquenté qu'il l'est, ce serait en vain que je retarderais mon voyage de quelques journées pour aller chercher ce que je ne trouverais certainement pas.

Chacun le plaignit. Liu-iu lui demanda aussitôt son nom et le lieu de sa demeure. — Votre serviteur, lui répondit le marchand, s'appelle Tchin et demeure à Yang-tcheou, où il a sa boutique et un assez bon magasin. Mais oserais-je, à mon tour, vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? Liu-iu se nomma et dit qu'il était habitant de la ville de Wou-si. — Le chemin le plus droit pour m'y rendre, ajouta-t-il, me conduit à Yang-tcheou ; si vous l'agréez, j'aurai le plaisir de vous accompagner jusque dans votre maison.

Tchin répondit comme il devait à cette politesse : — Très-volontiers, lui dit-il, nous irons de compagnie ; je m'estime très-heureux d'en trouver une si agréable. Le jour suivant ils partent ensemble de grand matin. Le voyage ne fut pas long, et ils se rendirent bientôt à Yang-tcheou.

Après les civilités ordinaires, Tchin invita son compagnon de voyage à entrer dans sa maison, et y fit servir une petite collation. Alors Liu-iu fit tomber la conversation sur l'argent perdu à Tchin-lieou. — De quelle couleur, dit-il, était la ceinture où vous avez serré votre argent, et comment était-elle faite? — Elle était de toile bleue, répondit Tchin. Ce qui la rendait bien reconnaissable, c'est qu'à un bout la lettre *Tchin*, qui est mon nom, y était tracée en broderie de soie blanche.

Cet éclaircissement ne laissait plus aucun doute ; aussi Liu-iu s'écria-t-il d'un air épanoui : — Si je vous ai fait ces questions, c'est que, passant par

Tchin-lieou, j'y ai trouvé une ceinture telle que vous venez de la dépeindre. Il la tire en même temps : — Voyez, dit-il, si c'est la vôtre. — C'est elle-même, répondit Tchin. Sur quoi Liu-iu, la tenant encore entre ses mains, la remit avec respect à son vrai maître.



Tchin, plein de reconnaissance, le pressa fort d'accepter la moitié de la somme dont il lui faisait présent; mais ses instances furent inutiles, Liu-iu ne voulut rien recevoir. — Quelles obligations ne vous ai-je pas, reprit Tchin! où trouver une fidélité et une générosité pareilles? Il fit servir aussitôt un grand repas, et ils s'invitèrent l'un l'autre à boire avec les plus grandes démonstrations d'amitié.

Tchin disait en lui-même : — Où trouver aujourd'hui un homme de la probité de Liu-iu? Des gens de ce caractère sont bien rares. Mais quoi! j'aurais reçu de lui un si grand bienfait et je n'aurais pas moyen de le reconnaître! J'ai une fille qui a douze ans, il faut qu'une alliance m'unisse avec un si honnête homme. Mais a-t-il un fils? c'est ce que j'ignore. — Cher ami, lui dit-il, quel âge a présentement votre fils?

A cette demande, les larmes coulèrent des yeux de Liu-iu. — Hélas! répondit-il, je n'avais qu'un fils, qui m'était infiniment cher, et il y a sept ans que ce jeune enfant, étant sorti du logis pour voir passer une procession, disparut sans qu'il m'ait été possible d'en avoir depuis ce temps-là aucune nouvelle. Pour surcroît de malheur, ma femme ne m'a plus donné d'enfant.

A ce récit, Tchin parut un moment rêveur; ensuite prenant la parole : — Mon frère et mon bienfaiteur, dit-il, quel âge avait ce cher enfant lorsque vous le perdîtes? — Il avait six ans, répondit Liu-iu. — Quel était son surnom? — Nous l'appelions Hi-eul, répliqua Liu-iu. Il avait échappé aux dangers de la petite-vérole; on n'en voyait aucune trace sur son visage; son teint était blanc et fleuri.

Ce détail causa une grande joie à Tchin, et il ne put s'empêcher de la faire paraître dans ses yeux et dans tout son air. Il appela sur-le-champ un de ses domestiques auquel il dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci, ayant fait signe qu'il allait exécuter les ordres de son maître, rentra dans l'intérieur de la maison.

Liu-iu, attentif à l'enchaînement de ces questions et à l'épanouissement qui avait paru sur le visage de son hôte, forma divers soupçons dont il s'occupait lorsqu'il vit tout à coup entrer un jeune domestique qui avait environ treize ans. Il était vêtu d'un habit long et d'un surtout modeste, mais propre; sa taille bien faite, son air et son maintien, son visage dont les traits étaient réguliers, et où l'on voyait de beaux sourcils noirs surmontant des yeux vifs et perçants, frappèrent d'abord le cœur et les yeux de Liu-iu.

Dès que le jeune enfant vit l'étranger assis à

table, il se tourna vers lui, fit une profonde révérence, et dit quelques mots de civilité; ensuite, s'approchant de Tchin, et se tenant modestement vis-à vis de lui : — Mon père, dit-il d'un ton doux et agréable, vous avez appelé Hi-eul, que vous plaît-il m'ordonner? — Je vous le dirai tout à l'heure, reprit Tchin; et en attendant, tenez-vous à côté de moi.

Le nom de Hi-eul, que se donnait le jeune enfant, fit naître de nouveaux soupçons dans l'esprit de Liu-iu. Une impression secrète saisit son cœur, qui, par d'admirables ressorts de la nature, lui retrace à l'instant l'image de son fils, sa taille, son visage, son air et ses manières. Il voit tout cela dans celui qu'il considère. Il n'y a que le nom de père donné à Tchin qui déconcerte ses conjectures. Il n'était pas honnête de demander à Tchin si c'était là véritablement son fils; peut-être l'était-il en effet, car il n'est pas impossible que deux enfants ayant reçu le même nom se ressemblent.

Liu-iu, tout occupé de ces réflexions, ne songeait guère à la bonne chère qu'on lui faisait. On lisait sur son visage l'étrange perplexité où il se trouvait. Je ne sais quel charme l'attirait invinciblement vers ce jeune enfant: il tenait les yeux sans cesse attachés sur lui, et ne pouvait les en détourner. Hi-eul, de son côté, malgré la timidité et la modestie de son âge, regardait fixement Liu-iu, et il semblait que la nature lui découvrait en ce moment que c'était son père.

Enfin Liu-iu, n'étant plus le maître de son cœur, rompit tout à coup le silence et demanda à Tchin si c'était là véritablement son fils. — Ce n'est point de moi, répondit Tchin, qu'il a reçu la vie, quoique je le regarde comme mon propre fils. Il y a sept ans qu'un homme qui passait par cette ville, menant cet enfant par la main, s'adressa par hasard à moi, et me pria de l'assister dans son besoin extrême. Ma femme, dit-il, est morte et ne m'a laissé que cet enfant. Le mauvais état de mes affaires m'a obligé de quitter pour un temps mon pays et de me retirer à Hoaïngan, chez un de mes parents de qui j'espère une somme d'argent qui m'aide à me rétablir. Je n'ai pas de quoi continuer mon voyage jusqu'à cette ville; auriez-vous la charité de m'avancer trois taëls? Je vous les rendrai fidèlement à mon retour, et, pour gage de ma parole, je laisse ici en dépôt ce que j'ai au monde de plus cher, c'est-à-dire mon fils unique. Je ne serai pas plutôt à Hoaïngan que je viendrai retirer ce cher enfant.



Cette confidence me toucha, et je lui mis en main la somme qu'il me demandait pour lui. En me quittant il fondait en larmes, témoignant qu'il se séparait de son fils avec un extrême regret. Ce qui me surprit, c'est que l'enfant ne parut nullement ému de cette séparation. Mais, ne voyant pas revenir son prétendu père, j'eus des soupçons dont je voulus m'éclaircir. J'appelai l'enfant, et, par les différentes

questions que je lui fis, j'appris qu'il était né dans la ville de Wou-si; qu'un jour, voyant passer une procession dans sa rue, il s'était un peu trop écarté et qu'il avait été trompé et enlevé par un inconnu. Il me dit aussi le nom de son père et de sa mère; or, ce nom de famille est le vôtre. Je compris aussitôt que ce pauvre enfant avait été enlevé et vendu par quelque fripon; j'en eus compassion, et il sut entièrement gagner mon cœur; je le traitai dès lors comme mes propres enfants, et je l'ai envoyé au collége avec mon propre fils pour y faire ses études. Bien des fois j'ai eu la pensée de faire un voyage à Wou-si pour m'informer de sa famille. Mais il m'est toujours survenu quelque affaire qui m'a fait différer un voyage auquel je n'avais pas tout à fait renoncé. Heureusement, il y a quelques moments, vous m'avez parlé par occasion de ce fils. Certains mots, jetés par hasard, ont réveillé mes idées. Sur le rapport merveilleux de ce que je savais avec ce que vous me disiez, j'ai fait venir l'enfant pour voir si vous le reconnaîtriez.

A ces mots Hi-eul se mit à pleurer de joie, et ses larmes en firent aussitôt couler d'abondantes des yeux de Liu-iu. Un indice assez singulier, dit-il, le fera reconnaître : il a, un peu au-dessus du genou, une marque noire qui est l'effet d'une envie de sa mère lorsqu'elle était enceinte. Hi-eul aussitôt relève le bas de son haut-de-chausses et montre au-dessus du genou le signe dont il s'agissait. Liu-iu, le voyant, se jette au coup de l'enfant, l'embrasse, l'élève entre ses bras. — Mon fils, s'écria-t-il, mon cher fils, quel bonheur pour ton vrai père de te retrouver après une si longue absence!

Dans ces doux moments on conçoit assez à quels transports de joie le père et le fils se livrèrent. Après mille tendres embrassades, Liu-iu, s'arrachant des bras de son fils, alla faire une salutation à Tchin : — Quelles obligations ne vous ai-je pas, lui dit-il, d'avoir reçu chez vous et élevé avec tant de bonté cette chère portion de moi-même! Sans vous aurions-nous jamais été réunis?

— Mon aimable bienfaiteur, répondit Tchin en le relevant, c'est l'acte généreux de vertu que vous avez pratiqué en me rendant les deux cents taëls qui a touché le ciel. C'est le ciel qui vous a conduit chez moi, où vous avez retrouvé ce que vous aviez perdu et que vous cherchiez vainement depuis tant d'années. A présent que je sais que ce joli enfant vous appartient, mon regret est de ne lui avoir pas fait plus d'amitié. — Prosternez-vous, mon fils, dit Liu-iu, et remerciez votre insigne bienfaiteur.

Tchin se mettait en posture de rendre des révérences pour celles qu'on venait de lui faire, mais Liu-iu, confus de cet excès de civilité, s'approcha aussitôt et l'empêcha même de se pencher. Ces cérémonies étant achevées, on s'assit de nouveau, et Tchin fit placer le petit Hi-eul sur un siége à côté de Liu-iu, son père.

Pour lors Tchin prenant la parole : — Mon frère, dit-il à Liu-iu (car c'est un nom que je dois vous donner maintenant), j'ai une fille âgée de douze ans; mon dessein est de la donner en mariage à votre fils et de nous unir plus étroitement par cette alliance. Cette proposition se faisait d'un air si sincère et si passionné, que Liu-iu ne crut pas devoir se servir des excuses ordinaires que la civilité prescrit. Il passa par-dessus et donna sur-le-champ son consentement.

Comme il était tard, on se sépara. Hi-eul alla se reposer dans la même chambre que son père. On peut juger tout ce qu'ils se dirent de consolant et de tendre durant la nuit. Le lendemain Liu-iu songeait à prendre congé de son hôte, mais il ne put résister aux empressements avec lesquels on le retint. Tchin avait fait préparer un second festin, où il n'épargna rien pour bien régaler le futur beau-père de sa fille et son nouveau gendre, et se consoler par là de leur départ. On y but à longs traits et l'on se livra à la joie.

Sur la fin du repas, Tchin tire un paquet de vingt taëls, et regardant Liu-iu : — Mon aimable gendre, dit-il, durant le temps qu'il a demeuré chez moi, aura sans doute eu quelque chose à souffrir contre mon intention et à mon insu : voici un petit présent que je lui fais jusqu'à ce que je puisse lui donner des témoignages plus réels de ma tendre affection; je ne veux pas, au reste, qu'il me refuse.

— Quoi, reprit Liu-iu, lorsque je contracte une alliance qui m'est si honorable et que je devrais, selon la coutume, faire moi-même les présents de mariage pour mon fils, présents dont je ne suis dispensé pour le moment que parce que je suis voyageur, vous me comblez de vos dons! c'en est trop! je ne puis les accepter : ce serait me couvrir de confusion.

— Eh! qui pense, dit Tchin, à vous offrir si peu de chose? C'est à mon gendre et non au beau-père de ma fille que je prétends faire ce petit présent. En un mot, le refus, si vous y persistez, sera pour moi une marque certaine que mon alliance ne vous est pas agréable.

Liu-iu vit bien qu'il fallait absolument se rendre et que sa résistance serait inutile : il accepta humblement le présent, et, faisant lever son fils de table, il lui dit d'aller faire une profonde révérence à Tchin : — Ce que je vous donne, dit Tchin en le relevant, n'est qu'une bagatelle, et ne mérite point de remercîments. Hi-eul alla ensuite dans l'intérieur de la maison pour remercier sa belle-mère. Tout le jour se passa en festins et en divertissements; il n'y eut que la nuit qui les sépara.

Liu-iu, s'étant retiré dans sa chambre, se livra

tout entier aux réflexions que faisait naître cet événement : — Il faut avouer, s'écria-t-il, qu'en rendant les deux cents taëls que j'avais trouvés j'ai fait une action bien agréable au ciel, puisque j'en suis récompensé par le bonheur de retrouver mon fils et de contracter une si honorable alliance. C'est bonheur sur bonheur : c'est comme si l'on mettait des fleurs d'or sur une belle pièce de soie. Comment puis-je reconnaître tant de faveurs? Voilà vingt taëls que mon allié Tchin vient de donner : puis-je mieux faire que de les employer à la subsistance de quelques vertueux bonzes? C'est là les jeter en une terre de bénédictions.

Le lendemain, après avoir bien déjeuné, le père et le fils préparent leur bagage et prennent congé de leur hôte; ils se rendent au port et y louent une barque. A peine eurent-ils fait une demi-lieue, qu'ils approchèrent d'un endroit de la rivière d'où s'élevait un bruit confus et où l'eau agitée paraissait bouillonner : c'était une barque chargée de passagers, qui coulait à fond. On entendait crier ces pauvres infortunés : *Au secours! sauvez-nous!* Les gens du rivage voisin, alarmés de ce naufrage, criaient de leur côté, à plusieurs petites barques qui se trouvaient là, d'accourir au plus vite et de secourir ces malheureux qui disputaient leur vie contre les flots. Mais les bateliers, gens durs et intéressés, demandaient qu'on leur assurât une bonne récompense, sans quoi il n'y avait nul secours à espérer.

Pendant ce débat, arrive la barque de Liu-iu. Lorsqu'il eut appris de quoi il s'agissait, il se dit à lui-même : — Sauver la vie à un homme, c'est une œuvre plus sainte et plus méritoire que d'orner des temples et d'entretenir des bonzes. Consacrons les vingt taëls à cette bonne œuvre; secourons ces pauvres gens qui se noient. Aussitôt il déclare qu'il donnera vingt taëls à ceux qui recevront dans leurs barques ces hommes à demi noyés.

A cette proposition, tous les bateliers couvrent en un moment la rivière; quelques-uns même, placés sur le rivage et qui savaient nager, se jettent avec précipitation dans l'eau, et en un moment tous, sans exception, furent sauvés du naufrage. Liu-iu distribua de suite aux bateliers la récompense promise.

Ces pauvres gens, arrachés du milieu des flots, vinrent rendre grâces à leur libérateur. Un d'entre eux, ayant considéré Liu-iu, s'écria tout à coup : — Eh! quoi! c'est vous, mon frère aîné! par quel bonheur vous trouvé-je ici? Liu-iu, s'étant retourné, reconnut son troisième frère Liu-tchin. Alors, transporté de joie et tout hors de lui-même : O merveille! dit-il, en joignant les mains, le ciel m'a conduit ici à point nommé pour sauver mon frère! Aussitôt il lui tend la main, le fait passer sur sa barque, l'aide à se dépouiller de ses habits tout trempés et lui en donne d'autres.



Liu-tchin, après avoir repris ses esprits, s'acquitta des devoirs que la civilité prescrit à un cadet envers son aîné, et celui-ci, ayant répondu à son honnêteté, appelle Hi-eul qui était dans une des chambres de la barque, afin de venir saluer son oncle; pour lors, il lui raconta toutes ses aventures qui jetèrent Liu-tchin dans un étonnement dont il ne pouvait revenir. — Mais enfin apprenez-moi, lui

dit Liu-iu, le motif qui vous amène en ce pays-ci.

— Il n'est pas possible, répondit Liu-tchin, de dire en deux mots la cause de mon voyage. Depuis trois ans que vous avez quitté la maison, on nous est venu apporter la triste nouvelle que vous étiez mort de maladie dans la province de Chan-si. Mon second frère prit des informations et il assura que la chose était véritable. Ce fut un coup de foudre pour ma belle-sœur: elle fut inconsolable et prit aussitôt le grand deuil. Pour moi je ne voulus nullement ajouter foi à cette nouvelle.

Peu de jours après, mon second frère pressa ma belle-sœur de songer à un nouveau mariage. Elle a toujours rejeté bien loin une pareille proposition; enfin elle m'a engagé à faire le voyage du Chan-si, pour m'assurer sur les lieux de ce qui vous regarde; et lorsque j'y songe le moins, près de périr dans les eaux, je rencontre mon frère bien-aimé qui me sauve la vie. Ce bonheur inespéré n'est-il pas un bienfait du ciel? Mais, mon frère, croyez-moi, il n'y a point de temps à perdre: hâtez-vous de vous rendre à la maison pour calmer ma belle-sœur. Le moindre délai peut causer des malheurs irrémédiables.

Liu-iu, consterné de ce récit, fait venir le maître de la barque, et, quoiqu'il fût fort tard, il lui ordonna de mettre à la voile et de naviguer toute la nuit.

Pendant que toutes ces aventures arrivaient à Liu-iu, Wang, sa femme, était dans la désolation. Mille raisons la portaient à ne pas croire que son mari fût mort; mais Liu-pao, qui, par cette mort prétendue, devenait le chef de la famille, l'en assura si positivement, qu'enfin elle se laissa persuader et prit des habits de deuil.

Liu-pao avait un mauvais cœur et était capable des actions les plus indignes. — Je n'en doute plus, dit-il, mon frère aîné est mort. Ma belle-sœur est jeune et belle; elle n'a d'ailleurs personne pour la soutenir: il faut que je la force à se remarier, il m'en reviendra de l'argent.

Aussitôt il communique son dessein à Yang, sa femme, et lui ordonne de mettre en œuvre une habile entremetteuse de mariages. Mais Wang rejeta bien loin une pareille proposition; elle jura qu'elle voulait rester veuve et honorer par sa viduité la mémoire de son mari. Son beau-frère Liu-tchin l'affermissait dans sa résolution. Ainsi tous les artifices qu'on employa n'eurent aucun succès. Et comme il lui venait de temps en temps dans l'esprit qu'il n'était pas sûr qu'il fût mort: — Il faut, dit-elle, m'en éclairer; les nouvelles qui viennent sont souvent fausses; c'est dans le lieu même qu'on peut avoir des connaissances certaines. A la vérité il s'agit d'un voyage de près de cent lieues. N'importe, je connais le bon cœur de Liu-tchin, mon beau-frère, il voudra bien, pour me tirer de peine, se transporter dans la province de Chan-si et s'informer si effectivement j'ai eu le malheur de perdre mon mari; du moins il m'en apportera les restes précieux.

Liu-tchin fut prié de faire ce voyage et partit. Son éloignement rendit Liu-pao plus ardent dans ses poursuites. D'ailleurs, s'étant acharné au jeu durant quelques jours et y ayant été malheureux, il ne savait plus où trouver de l'argent. Dans l'embarras où il était, il rencontra un marchand du Kiang-si qui venait de perdre sa femme et qui en cherchait une autre. Liu-pao saisit l'occasion et lui proposa sa belle-sœur. Le marchand accepte la proposition, prenant néanmoins la précaution de s'informer secrètement si celle qu'on lui proposait était jeune et bien faite. Aussitôt qu'il en fut assuré, il ne perdit point de temps et livra trente taëls pour conclure l'affaire.

Liu-pao ayant reçu cette somme: — Je dois vous avertir, dit-il au marchand, que ma belle-sœur est fière, hautaine; elle fera bien des difficultés quand il s'agira de quitter la maison, et vous aurez beaucoup de peine à l'y résoudre. Voici donc ce que vous devez faire: ce soir, à l'entrée de la nuit, ayez une chaise et de bons porteurs; venez à petit bruit et présentez-vous à notre porte. La demoiselle qui paraîtra avec une coiffure de deuil est ma belle-sœur; ne lui dites mot et n'écoutez point ce qu'elle voudrait vous dire; mais saisissez-la aussitôt, jetez-la dans la chaise, conduisez-la sur votre barque et mettez à la voile. Cet expédient plut fort au marchand, et l'exécution lui parut aisée.

Cependant Liu-pao retourne à la maison; et, afin que sa belle-sœur ne pressentît rien du projet qu'il avait formé, il sut se contrefaire en sa présence; mais dès qu'elle se fut retirée, il fit confidence à sa femme de son dessein, et, en désignant sa belle-sœur d'un air méprisant: — Il faut, dit-il, que cette marchandise à deux pieds sorte cette nuit de notre maison; mais, pour n'être pas témoin de ses larmes et de ses gémissements, je vais sortir d'avance, et, à la chute de la nuit, un marchand de Kiang-si viendra l'enlever et la conduira à sa barque dans une chaise à porteurs.

Il allait poursuivre, lorsqu'il entendit le bruit d'une personne qui marchait en dehors de la fenêtre. Alors il se hâta de partir; et la précipitation avec laquelle il se retira ne lui permit pas d'ajouter la circonstance de la coiffure de deuil. Ce fut sans doute par une providence toute particulière du ciel que cette circonstance fut omise.

La dame Wang s'aperçut aisément que le bruit qu'elle avait fait près de la fenêtre avait obligé Liu-pao à rompre brusquement la conversation. Son ton de voix marquait assez qu'il avait encore quelque chose de plus à dire; mais elle en avait assez en-

tendu ; car ayant reconnu à son air, lorsqu'il entra dans la maison, qu'il avait quelque secret à communiquer à sa femme, elle avait fait semblant de se retirer, et, prêtant secrètement l'oreille à la fenêtre, elle avait ouï distinctement ces mots : « On l'enlèvera, on la mettra dans une chaise. »



Ces paroles fortifièrent étrangement ses soupçons. Elle entra dans la chambre, et, s'approchant de Yang, lui déclara d'abord ses inquiétudes : — Ma belle-sœur, lui dit-elle, vous voyez une veuve infortunée, qui vous est liée par les nœuds les plus étroits d'une amitié qui fut toujours très-sincère : c'est par cette ancienne amitié que je vous conjure de m'avouer franchement si mon beau-frère persiste encore dans son ancien dessein, de me forcer à un mariage qui tournerait à ma confusion.

A ce récit, Yang parut d'abord interdite et rougit; puis, prenant une contenance plus assurée : — A quoi pensez-vous, ma sœur, lui dit-elle, et quelles idées vous mettez-vous dans l'esprit ? S'il était question de vous remarier, croyez-vous qu'on fût fort embarrassé ? Hé! à quoi bon se jeter soi-même à l'eau, avant que la barque soit prête à faire naufrage ?

Dès que la dame Wang eut entendu ce proverbe tiré de la barque, elle comprit encore mieux le sens de l'entretien secret de son beau-frère. Aussitôt elle éclate en plaintes et en soupirs, et, se livrant à toute sa douleur, elle se renferme dans sa chambre, où elle pleure, elle gémit, elle se lamente. — Que je suis malheureuse, s'écrie-t-elle; je ne sais ce qu'est devenu mon mari ! Liu-tchin, mon beau-frère et mon ami, sur qui je devais compter, est en voyage. Mon père, ma mère, mes parents sont éloignés de ce pays. Si cette affaire se précipite, comment pourrai-je leur en donner avis ? Je n'ai aucun secours à attendre de nos voisins. Liu-pao s'est rendu redoutable à tout le quartier, et l'on sait qu'il est capable des plus grandes noirceurs. Infortunée que je suis ! je ne saurais échapper à ses piéges : si je n'y tombe pas aujourd'hui, ce sera demain ou dans fort peu de temps. Tout bien considéré, finissons cette trop pénible vie ; mourons une bonne fois, cela vaut mieux que de souffrir mille et mille morts.

Elle prit ainsi sa résolution ; mais elle en différa l'exécution jusqu'au soir. Aussitôt que la nuit est venue, elle se retire dans sa chambre et s'y enferme ; puis, prenant une corde, elle l'attache à la poutre par un bout, et à l'autre bout elle fait un nœud coulant; elle approche un banc, monte dessus, ajuste modestement ses habits par le bas autour de ses pieds; ensuite elle s'écrie : — Ciel suprême, vengez-moi ! Après ces mots et quelques soupirs qui lui échappèrent, elle jette sa coiffure et passe la tête et le cou dans le nœud coulant; enfin, du pied elle renverse le banc, et demeure suspendue en l'air.

C'en était fait de cette malheureuse dame. Il arriva néanmoins que la corde dont elle s'était servie, quoique grosse et de chanvre, se rompit tout à coup. Elle tombe à terre à demi morte : sa chute et la violence dont elle s'agitait firent un grand bruit.

La dame Yang accourut à ce bruit, et trouvant la porte bien barricadée, elle se douta que c'était là un stratagème d'un esprit à demi troublé. Elle saisit aussitôt une barre et enfonce la porte. Comme la nuit était très-obscure, entrant dans la chambre,

elle s'embarrassa les pieds dans les habits de madame Wang et tomba à la renverse. Cette chute fit sauter sa coiffure bien loin, et l'effroi dont elle fut saisie lui causa un évanouissement de quelques moments. Aussitôt qu'elle eut repris ses sens, elle se lève, va chercher une lampe et revient dans la chambre, où elle trouve la dame Wang étendue par terre, sans mouvement et presque sans respiration, la bouche chargée d'écume et le cou encore serré par la corde. Elle lâche au plus tôt le nœud coulant.

Au moment qu'elle voulait lui procurer d'autres secours, elle entend frapper doucement à la porte de la maison. Elle ne douta point que ce ne fût le marchand de Kiang-si qui venait chercher l'épouse qu'il avait achetée. Elle court vite pour le recevoir et l'introduire dans la chambre, afin qu'il fût témoin de ce qui venait d'arriver. Mais, songeant qu'elle n'avait plus sa coiffure et qu'il n'était pas convenable de se présenter ainsi, elle ramassa précipitamment celle qui se trouvait sous ses pieds et qui était la coiffure de deuil de madame Wang, et courut vers la porte.

C'était en effet le marchand de Kiang-si, qui venait enlever la dam qu'on lui avait promise. Il avait une chaise de noces, ornée de banderoles de soie, de festons, de fleurs et de plusieurs belles lanternes; elle était environnée de domestiques qui portaient des torches allumées et d'une troupe de joueurs de flûtes et de hautbois. Tout ce cortége s'était rangé dans la rue sans jouer des instruments et sans faire de bruit. Le marchand avait frappé doucement à la porte; mais l'ayant trouvée entr'ouverte, il était entré dans la maison avec quelques-uns de ceux qui tenaient les flambeaux pour l'éclairer.

Dès que la dame Yang parut, le marchand qui lui vit une coiffure de deuil, qui était le signal qu'on lui avait donné, se jeta sur elle comme un épervier affamé fond sur un petit oiseau. Les gens de sa suite accourent, enlèvent la dame et l'enferment dans la chaise qui était toute prête à la recevoir. Elle eut beau crier : « On se trompe, ce n'est pas moi qu'on cherche ! » Le bruit des fanfares se fit aussitôt entendre et étouffa sa voix, tandis que les porteurs de chaise volaient plutôt qu'ils ne marchaient pour la transporter à la barque.



Pendant ce temps-là, madame Wang, qui avait été soulagée par les soins de sa belle-sœur, était revenue à elle-même et avait recouvré la connaissance. Le grand fracas qu'elle entendit à la porte de la maison renouvela ses alarmes et lui causa de mortelles inquiétudes; mais comme elle s'aperçut que le bruit des fanfares et cette confusion de voix et d'instruments, qui s'était élevée tout à coup, s'éloignaient d'un moment à l'autre, elle se rassura, et, après environ un demi-quart d'heure, elle s'enhardit et alla voir de quoi il s'agissait.

Après avoir appelé sa belle sœur deux et trois fois,

et toujours inutilement, elle comprit que le marchand s'était mépris et avait emmené celle qu'il ne cherchait pas; mais elle appréhenda quelque fâcheux retour lorsque Liu-pao serait instruit de la méprise. Alors elle s'enferma dans sa chambre, où elle ramassa les aiguilles de tête, les pendants d'oreilles et la coiffure noire qui était à terre. Elle songea ensuite à prendre un peu de repos; mais il ne lui fut pas possible de fermer l'œil durant toute la nuit.

A la pointe du jour, elle se lève, se lave le visage; et, comme elle cherchait sa coiffure de deuil pour la prendre, elle entend du bruit qu'on faisait à la porte de la maison; on y frappait rudement et on criait: « Ouvrez donc! » C'était justement Liu-pao, dont elle reconnut la voix. Son parti fut bientôt pris; elle le laissa frapper sans répondre. Il jura, il tempêta, il cria jusqu'à s'enrouer. Enfin, la dame Wang s'approcha de la porte, et se tenant derrière sans l'ouvrir: — Qui est-ce qui frappe, dit-elle, et qui fait tant de bruit? Liu-pao, qui distinguait fort bien la voix de sa belle-sœur, se mit à crier encore plus fort; mais voyant qu'elle refusait d'ouvrir, il eut recours à un expédient qui lui réussit. — Belle-sœur, dit-il, bonne et heureuse nouvelle! Liu-tchin, mon frère cadet, est de retour, et notre frère aîné jouit d'une santé parfaite; ouvrez vite!

A ces mots du retour de Liu-tchin, la dame Wang court prendre la coiffure noire qu'avait laissée sa belle-sœur, puis elle ouvre avec empressement; mais en vain cherche-t-elle des yeux son cher Liu-tchin, elle n'aperçoit que le seul Liu-pao. Celui-ci entra d'abord dans sa chambre; mais n'y voyant pas sa femme, et remarquant d'ailleurs une coiffure noire sur la tête de sa belle-sœur, ses soupçons se renouvelèrent d'une étrange sorte. Enfin, il éclate: — Hé! où est donc votre belle-sœur? — Vous devez le savoir mieux que moi, répondit la dame Wang, puisque c'est vous qui avez ménagé cette belle intrigue. — Mais dites-moi, répliqua Liu-pao, pourquoi ne portez-vous plus la coiffure blanche? avez-vous quitté le deuil? La dame Wang lui raconta l'histoire de ce qui était arrivé pendant son absence.

A peine eut-elle fini de parler, que Liu-pao se frappe rudement la poitrine et s'agite en désespéré; mais peu à peu reprenant ses esprits: — J'ai encore une ressource dans mon malheur, dit-il en lui-même. Vendons cette belle-sœur; de l'argent qui m'en viendra, j'achèterai une autre femme, et personne ne saura si j'ai été assez malheureux pour vendre la mienne. Il avait joué toute la nuit précédente, et avait perdu les trente taëls qu'il avait reçus du marchand de Kiang-si, qui était déjà bien loin avec sa nouvelle épouse.

Il se préparait à sortir de la maison pour aller négocier cette affaire, lorsqu'il aperçut à la porte quatre ou cinq personnes qui se pressaient d'y entrer: c'étaient son frère aîné Liu-iu, son frère cadet Liu-tchin, son neveu Hi-eul et deux domestiques qui portaient le bagage. Liu-pao, consterné à cette vue, et n'ayant pas le front de soutenir leur présence, s'évade au plus vite par la porte de derrière et disparaît comme un éclair.

La dame Wang, transportée de joie, vint recevoir son cher mari. Mais quel surcroît d'allégresse, quand elle aperçut son fils, qu'à peine reconnaissait elle, tant il était devenu grand et bien fait. — Hé! par quelle bonne fortune, dit-elle, avez-vous ramené ce cher fils que je croyais perdu?

Liu-iu lui fit le détail de toutes ses aventures, et la dame Wang à son tour lui raconta fort au long toutes les indignités que lui avait fait souffrir Liu-pao, et les extrémités auxquelles il l'avait réduite.



Alors Liu-iu donna à sa femme les justes éloges que méritait sa fidélité. Si, par une passion aveugle pour les richesses, s'écria-t-il, j'avais retenu les deux cents taëls que je trouvai par hasard, comment

aurais-je pu retrouver notre cher enfant? Si l'avarice m'avait empêché d'employer ces vingt taëls à sauver ceux qui faisaient naufrage, mon cher frère périssait dans les eaux, et je ne l'aurais jamais vu; si, par une aventure inespérée, je n'avais pas rencontré cet aimable frère, aurais-je pu découvrir à temps le trouble et le désordre qui régnaient dans sa maison? sans cela, ma chère femme, nous ne nous serions pas réunis. Tout ceci est l'effet d'une providence particulière du ciel qui a conduit ces divers événements. Quant à mon autre frère, ce frère dénaturé qui, sans le savoir, a vendu sa propre femme, il s'est justement attiré le malheur qui l'accable. L'auguste ciel traite les hommes selon qu'ils le méritent; qu'ils ne croient pas échapper à sa justice!

Apprenons de là combien il est avantageux de pratiquer la vertu : c'est ce qui rend une maison de jour en jour plus florissante.

Dans la suite du temps, Hi-eul alla chercher son épouse, la fille de Tchin. Le mariage se conclut et fut très heureux. Ils eurent plusieurs enfants et virent une foule de petits-fils, dont plusieurs s'avancèrent par la voie des lettres et parvinrent aux premières charges. Ainsi cette famille fut illustrée.



TOINETTE.

LE RENDEZ-VOUS DE CHASSE.

Les cris des chasseurs et les fanfares du cor avaient, durant tout le jour, tenu en haleine les échos du bois du *Chat-Noir*. Le soleil, qui n'avait pu percer les massifs épais des allées, descendu, à cette heure, sur les collines bleues, glissait dans les taillis ses rayons curieux et furtifs.

Déjà depuis longtemps on avait crié l'hallali, chasseurs et chevaux fatigués répondaient lentement à l'appel. La réunion cependant commençait à se compléter, lorsque, dans l'arcade d'azur découpée au fond d'une sombre allée, on vit se dessiner un carrosse qui s'arrêta un instant. Un valet descendit, apparemment pour lire l'inscription du poteau.

— Parbleu! voici le marquis de Cessac qui vient pour assister au dénoûment de la pièce, dit un des chasseurs. Mais c'est fini, la victime est morte, continua-t-il en poussant du pied le cerf, vers qui les chiens allongeaient de toutes leurs forces les courroies. Et il ajouta en montrant le couchant : La rampe va s'éteindre.

On rit de la comparaison, et tous les cors à la fois firent de nouveau résonner le buisson. Cette sonore indication parut suffire aux arrivants, et le carrosse se remit en route.

Quand le lourd véhicule se fut arrêté au milieu du rond-point, tous les jeunes gens s'empressèrent autour du marquis ; et ce fut à qui lui ferait le récit le plus complaisant des prouesses de la journée. A en juger par tant de prévenances, ce vieillard devait être un personnage bien puissant. Il n'en était rien pourtant. En historien véridique, je dois dire qu'au fond de la voiture était assise une jeune fille d'une taille amoureusement élégante. Quant à sa beauté, on n'en pouvait guère juger; si ce n'est par deux prunelles magnifiques, qu'on voyait briller, sous un masque de velours noir, comme deux étoiles par les fentes d'un nuage.

Or, sur un point de la clairière, vous auriez pu entendre le dialogue suivant :

— Pourriez-vous me dire, mes très-chers, pourquoi mademoiselle de Cessac porte un loup? à quoi bon tant de mystère pour aller en chasse?

— Comment, marquis, tu ne sais donc pas ce qui lui est arrivé?

— Oh mon Dieu non! je reviens de l'autre monde.

— Elle a eu la petite-vérole.

— Miséricorde! quel malheur! une si belle fortune!

— Et ajoutez de si beaux yeux!

— Ah çà! mes amis, parlez-vous des beaux yeux de sa cassette, ou bien...

— Des uns et des autres, seigneur. Mais elle est donc bien changée!

— Pas reconnaissable.

— Au fait, pour mettre un masque!...

— Avec tout cela, personne ne l'a vue.

— Si fait, moi! s'écria un des interlocuteurs.

— Eh bien? dirent tous les autres.

— C'est la vertu, sous la forme d'un péché mortel; on assure que la pauvre demoiselle veut entrer au couvent.

— Juste ciel, et sa dot aussi?

— Pauvre Julie! elle si coquette et si charmante. La voilà comme l'homme au masque de fer. Car elle mourra plutôt avec ce vilain velours noir que de se laisser voir si changée.

— Eh bien ! vicomte, c'est une occasion de réparer les torts du *hoca*.

— J'y songeais.

— Holà ! où cours-tu ?

— Je vais commencer à faire ma cour.

Quand le joyeux étourdi arriva près du carrosse, un des chasseurs était à demi penché sur la portière et disait à mademoiselle de Cessac.

— Enfin, Julie, avoue que tu es peureuse.

— Je ne l'avouerai pas, dit la jeune fille.

— Tu n'oserais monter sur mon cheval.

— Il est ombrageux.

— Je le tiendrai.

— Eh bien ! parions que je monterai.

— Ne faites point cette folie, dit le vieillard.

— Ah ! monsieur le marquis, je veux gagner mon pari.

Et la jeune fille sauta lestement le marche-pied du carrosse et monta sur le cheval.

— Je ne te tiens pas, dit le comte de Cessac en lâchant la bride.

— Oh ! je n'ai pas peur !

Le jeune homme, pour effrayer sa sœur, fit mine de vouloir fouetter le cheval d'un coup de badine.



Dans ce geste, il singla légèrement les flancs de l'animal irritable, qui, se sentant piqué, s'enfuit au galop avec la jeune fille épouvantée, et disparut dans le buisson.

Les chasseurs s'élancèrent à sa suite : mais, bien que mordus de l'éperon, les chevaux, effarouchés par les obstacles, se cabraient et ne voulaient pas avancer.

Cependant, pour le cheval qui emportait mademoiselle de Cessac, il n'y avait ni branches, ni ravins. La jeune fille, accrochée à la crinière du coursier, se tenait renversée sur lui, plus morte que vive, tandis que les arbres s'enfuyaient, s'enfuyaient avec leurs cimes pointues, comme si on lui eût passé une scie devant les yeux, tandis que prés et fossés, et marais, et fleurs, et fougères verdoyaient, étincelaient, miroitaient à la fois, et qu'elle voyait courir sur sa tête les grands nuages blancs.

Tout à coup il se fit une grande clarté. Mademoiselle de Cessac ne sentait plus le frôlement et les déchirures des branches ; elle se crut dans la plaine et entr'ouvrit ses yeux... Un abîme s'ouvrait devant elle, la pente roide et pierreuse du coteau. Le cheval, les naseaux sanglants et les flancs lacérés par les branches de mûriers, n'avait pas ralenti sa course. La jeune fille ferma les yeux d'effroi. Déjà elle entendait les sabots du coursier battre les cailloux et glisser sur les roches ; les sables s'éboulaient, les pierres roulaient... C'en était fait !... quand l'animal furieux rencontra un obstacle qui l'arrêta tout à coup : un bras, frêle bras que le désespoir roidissait, le retint par un bout de bride couvert d'écume et de sang. Une lutte terrible s'engagea entre le cheval, dont les pieds labouraient le sol et celui qui s'était dressé sur son passage. La jeune fille, qui se crut perdue, ouvrit ses mains mouillées de sueur, glissa sur les bruyères et y resta évanouie. Le cheval, en bondissant, se délivra de celui qui le retenait, culbuta cet obstacle vivant, reprit sa course vagabonde, perdit pied, et roula, avec d'énormes fragments de roches, jusqu'au fond de l'abîme où il disparut.

Cependant, celui qui avait sauvé la vie à mademoiselle de Cessac fut bientôt relevé et revint vers la jeune fille, qui ne donnait pas signe de vie. Il

resta ébloui par la beauté de cette figure couverte d'une mortelle pâleur.

Un des chasseurs qui, dans sa poursuite, était arrivé à la lisière du bois, les aperçut et donna du cor : de sorte qu'en peu d'instants tout le monde fut réuni autour de la jeune fille, qui ne tarda pas a reprendre connaissance et à retrouver ses belles couleurs.

Cependant l'inconnu, voyant que sa présence était au moins inutile, fit un mouvement pour se retirer; mais un des chasseurs le retint par le bras.

Le sauveur de mademoiselle de Cessac était un petit jeune homme complétement perdu dans des vêtements larges et grossiers, et dont le corps ne s'accusait, çà et là, que par quelques angles aigus. Son œil, d'un bleu sombre, était froid et mélancolique; sa figure ne manquait pas d'une certaine noblesse que compromettait à tout instant la rudesse de ses manières. Ses joues, où l'on ne pouvait saisir un reflet de barbe, étaient un peu amaigries, et ses cheveux, sans poudre, flottaient incultes sur son cou.

— Halte-là, mon ami, lui dit affectueusement celui qui le retenait; vous ne partirez pas d'ici comme cela. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses compagnons de chasse, n'êtes-vous pas d'avis de faire une collecte pour ce jeune paysan?

— Monsieur, répondit l'inconnu en se dégageant avec brusquerie, vous pouvez garder votre argent. Le comte de Langei n'est le valet de personne pour qu'on le paye!

Ce disant, le jeune homme se retirait d'un pas fier, quand mademoiselle de Cessac s'avança vers lui, et lui posant la main sur le bras, une main blanche et fine comme l'albâtre poli :

— Monsieur le comte, dit-elle, pardonnez-nous cette offense involontaire. M. le marquis de Cessac et moi, qui suis sa fille, nous vous garderons une reconnaissance éternelle.

Le jeune homme tressaillit; une larme roula dans ses yeux; il ne put que porter à sa bouche, en rougissant, cette main encore tremblante; puis il s'éloigna.

Cependant, le soir, on n'entendait, dans tous les récits de cet accident, que ces mots :

— Elle est plus belle qu'auparavant.

ÉMANCIPATION.

En 17.., on pouvait distinguer encore, au-dessus du feuillage satiné des bouleaux, les toits pointus et seigneuriaux du château de Langei, assis à mi-pente d'une colline toute couverte d'un manteau violet de bruyères.

Quand le jeune comte de Langei rentra au château, la nuit était tombée. Il s'achemina vers un petit salon, où un vieillard, pourpre des suites d'une violente colère et d'une digestion laborieuse, l'apostropha de cette sorte :



— D'où venez-vous, monsieur le drôle? hum! hum!

— Vous avez dîné, répondit le jeune homme, et si je me suis attardé, mon appétit seul en a souffert.

Il me semble dès lors que je suis libre de rentrer quand je veux.

A ces mots, prononcés hardiment, le vieillard devint violet, étouffa, se crispa, tandis qu'une jeune fille, qui se tenait à ses côtés, tout effarouchée de la témérité du jeune comte, lui fit signe de se retirer au plus vite.

Le rebelle, les lèvres pâles et l'œil égaré, parut hésiter un instant; mais il se raffermit dans son audace et resta.

Nous profiterons de l'énorme stupéfaction du vieillard pour vous le faire connaître un peu.

Le comte de Langei, oncle du jeune homme, et qui, comme vous le voyez, portait le même nom que lui, pouvait avoir soixante et dix ans. Sa figure était rubiconde et reluisante de santé; son menton tombait en cascade sur sa poitrine, et ses jambes disparaissaient sous sa rotondité.

Vous expliquer le caractère de ce vieillard, ne sera pas chose facile. Sa maison était délabrée, mais son estomac ne l'était point; ses parterres étaient effacés et envahis par les ronces, mais ses joues fleurissaient à merveille. Le comte était-il donc avare? Non, car le feu, qui ne brillait pas dans sa chambre, flambait à cœur-joie dans sa cuisine, et si son pourpoint était couvert de plus d'un archipel de taches de graisse, le linge de sa table était toujours d'une blancheur éblouissante.

Le comte avait mené joyeuse et galante vie. Il ne lui restait plus qu'un seul amour, celui des bons morceaux. Dame Gourmandise était maîtresse au logis. Je vous laisse à penser s'il choyait cette dernière compagne. Aussi n'avait-il plus qu'un seul plaisir, manger. Un repas fini, il entrait dans l'espérance d'un autre repas, et ainsi ne cessait d'être heureux. Du reste, le cher homme était, en effet, d'une féroce avarice pour tout ce que son appétit ne comprenait pas. Sa main ne s'ouvrait que quand elle se portait à la bouche. La lésinerie s'était établie dans son âme, et la vapeur seule des bons plats pouvait la faire déguerpir, comme la fumée chasse le renard de son clapier.

Presque tous les jours, à l'heure où l'on entendait travailler le hachoir de la vieille cuisinière, où sortait des soupiraux de la cuisine une symphonie composée du frémissement de la poêle, du glouglou des liquides bouillants et du grincement de la crémaillère; à cette heure intéressante, dis-je, on était presque toujours sûr de voir cheminer, sur la route bordée de noyers qui conduisait du château au village, le notaire et le curé du lieu.

Ce dernier avait entrepris l'éducation du jeune comte de Langei, qui, s'il faut le dire, quand il se trouvait à table, en cette aimable compagnie, dînait plus de bâillements que de bons morceaux. Sur quoi son oncle le gourmandait, lui disant, la bouche pleine (à table il ne lui parlait jamais autrement): —Bon cœur fait bon dîner.

Ce qui se passait dans son esprit, le jeune écolier ne pouvait le définir; mais ses joues perdaient leurs belles couleurs Je ne sais quelle poignante tristesse lui serrait le cœur; l'ennui, comme un vêtement trop lourd, le tenait plié sur lui-même.

Élevé dans ce triste manoir, auprès d'un vieillard morose quand il était à jeun, morose quand il avait dîné; auprès de Marton, la cuisinière, plus revêche encore que ridée; auprès de Toinette, la gouvernante, mélancolique comme toutes celles qui se font vieilles filles, le *petit comte* (on l'appelait ainsi familièrement) avait souvent envié le sort des joyeux gamins du village qui lui tiraient de grands saluts et qui lui faisaient la grimace quand il était passé.

Depuis quelque temps, son goût pour les excursions vagabondes n'avait point diminué, et d'un autre côté, son dégoût pour les leçons nasales de son pédagogue avait considérablement augmenté; l'appétit ayant délogé, le cas devenait grave : nul au château ne s'était aperçu de ce changement, si ce n'est Toinette, la gouvernante, qui, comme femme, cédait à cette sollicitude inquiète et délicate qu'on ne saurait tromper.

Toinette avait vingt-deux ans. C'était une fille grande, bien prise et forte. Son teint était hâlé; ses sourcils noirs et épais se rejoignaient, et sa lèvre supérieure était ornée d'un poudroyant duvet, qu'un jeune homme n'eût pas manqué d'appeler moustache. Du reste, cet ornement martial ne faisait que mieux ressortir des dents d'une blancheur mate, et son œil châtain brillait, à l'ombre de ses sourcils, comme un ver luisant dans un buisson. Ce visage, encadré par des cheveux noirs naturellement crêpés, était cependant rempli de charme. L'expression un peu mâle de sa beauté était tempérée par des contours jeunes, indécis et pleins de fraîcheur.

Toinette aimait le jeune comte comme une mère aime son enfant. Elle l'avait connu si petit, si chétif; elle l'avait presque élevé. Puis, un soir que la rustique amazone allait baigner son cheval dans l'étang voisin, elle avait vu avec effroi le jeune étourdi s'engager parmi les hautes herbes pour aller cueillir des roseaux, et, au risque de se perdre avec lui dans la vase, la jeune fille, qui n'avait encore nagé qu'au milieu de ses compagnes et soutenue par une botte de joncs, s'était jetée à l'eau avec ses lourds vêtements, et avait sauvé son jeune maître d'une mort certaine.

La pauvre Toinette avait failli tomber de son haut à la rébellion de l'écolier; elle ne pouvait comprendre comment, ayant brisé l'enveloppe de sa timidité, le jeune coq en sortait ainsi tout éperonné.

Ce qui me reste à vous dire, vous l'avez sans doute deviné. Dans une de ses fantasques rêveries,

le jeune comte avait gravi la colline et s'était assis sur un tertre sablonneux; c'est de là qu'il avait pu s'élancer à temps pour sauver la vie à mademoiselle de Cessac.

Cet élan de courage avait-il déprisonné son cœur des liens de l'enfance? Je ne sais; mais quand il fut seul, il s'indigna de son esclavage; il eut honte de la rudesse de son esprit et de la grossièreté de ses vêtements. Chemin faisant, il apprit d'un vendangeur que M. de Cessac (il avait bien retenu le nom!) habitait Paris, et qu'il ne venait passer que quelques jours de l'année dans le pays chez un ami.

Paris! Ce mot seul suffit pour faire émeute dans les jeunes imaginations. Le comte de Langei se disait, tout en abattant avec une branche les têtes de marguerites, d'un air tout à fait délibéré : « Eh! pourquoi n'irais-je pas à Paris? J'ai ouï parler que la marquise de Bellefonds, ma marraine, a écrit dans le temps à mon oncle pour qu'il me laissât venir à Paris; elle voulait, la chère dame, me mettre un peu au fait du bel air. Ah! si mon respectable geôlier pouvait se prendre d'une si belle fureur qu'il me renvoyât. Essayons! Je reverrai mademoiselle de Cessac. »

Donc il avait, en chemin, préparé cette réponse impertinente qui éclata comme une bombe au milieu du paisible manoir de son oncle, et lui ôta la parole tout autant de temps qu'il m'en a fallu pour vous dire, ainsi que cela se pratiquait dans la tragédie antique, ce que sont mes personnages.

— Vous êtes libre! s'écria l'oncle. Ah! vous êtes libre! Ah! ah! hum! hum!

Évidemment, cette vérité, qu'il ne pouvait contester en aucune sorte, le tourmentait; il la retourna en tous sens, avec maintes exclamations, et prit le parti de se rabattre sur d'autres griefs.

— Oui-da! vous êtes libre, *M. le comte de Bambinos!* Mais êtes-vous libre de bouleverser ma maison, de me dévaliser, de me ruiner? Hum! Ah! vous êtes libre, fort bien! Mais êtes-vous libre de faire danser la sarabande à mes écus? Ouais! C'est bien! Mettez tout mon bien au pillage! Ne vous gênez pas! Hier encore, hier soir, à dix heures, monsieur, votre chambre était éclairée, éclairée, oui! monsieur! Hum! hum! Or je prétends qu'on ne brûle pas de chandelle chez moi! On n'en a pas besoin! Et pourquoi pas vingt chandelles? et pourquoi pas une illumination générale? Hum! hum! hum!

— Et s'il me plaît d'en acheter! répondit résolument le jeune homme.

Le vieillard retomba dans l'anéantissement de la fureur, mais il en sortit tout à coup, flaira à droite et à gauche, le nez en l'air, et avec tous les signes de la plus vive inquiétude :

— Toinette, Toinette, mon café brûle!

La jeune gouvernante arriva d'un air éploré, et fit un petit clignement d'yeux au jeune homme.

Elle n'avait pas trouvé d'autre moyen de conjurer l'orage.

CHANDELLE ET FEU.

Le soir de ce mémorable jour, le jeune comte de Langei, persistant dans son opposition, avait allumé dans sa chambre deux chandelles, et jeté dans le gouffre qu'on appelait la cheminée d'énormes bûches accommodées d'un fagot de sarment.

Chandelles et feu ensemble donnaient une magnifique clarté, et la chambre de notre insubordonné se détachait comme un œil narquois au plus haut de la façade du vieux château. Le jeune comte se promenait, jetant sur ce fol éclairage le regard que Néron dut jeter sur Rome en flammes; et certes l'écolier déployait en cette occasion plus de courage que l'empereur romain. Il attendait donc, avec une résolution qui n'était pas tout à fait sans anxiété, l'effet produit par cette flamboyante bravade, quand il entendit gratter à la porte. Il ouvrit. Toinette entra, resta immobile, éblouie, et se couvrit les yeux avec la main en s'écriant :

— Mon Dieu! monsieur le comte, est-ce que vous êtes fou?

— Crois-tu que mon oncle verra cette clarté-là?

— Miséricorde! s'il la verra! il voit au travers d'un mur une allumette qui brûle. Mais, expliquez-vous : qu'avez-vous donc? Que veut dire ceci? Mon Dieu! comme vous avez un regard singulier!

— Cela veut dire, ma chère Toinette, que ce château me pèse, m'assomme, me tue; que je ne veux pas rester ici! qu'il faut que j'aille à Paris! et que j'irai.

— Sainte Vierge! dit Toinette d'une voix altérée; eh bien! qu'est-ce que vous voulez donc y faire à Paris? N'avez-vous pas tout ce qu'il vous faut? bien logé, bien nourri, bien dorloté? Que vous manque-t-il?

— La liberté et de l'argent!!! Tiens, ma petite Toinette, j'ai pensé à toi; tu es bonne, et tu ne voudras pas que je meure de chagrin. Tu m'avanceras une petite somme, n'est-ce pas? Et ces mots furent dits avec câlinerie.

— Non, monsieur le comte, je ne ferai pas cela.

— Tu refuses!... Alors écoute bien ceci : Je vais casser les meubles, les jeter par la fenêtre, faire un sabbat d'enfer! Je te ferai brûler tes poulardes tous les jours et tourner tes sauces! je mettrai du sable dans les vins de mon oncle et de la terre dans ses ragoûts. Je bouleverserai la maison pour qu'il me renvoie à ses frais. Eh! vogue la galère! tu vas voir tout à l'heure.

— Ah! doux Jésus! notre Sauveur! qu'allons-nous devenir! Tenez, monsieur le comte, voici un rou-

leau d'écus que je devais envoyer à mon frère ; prenez-le. Mais ne frappez pas si fort du pied ; si votre oncle vous entendait !

— Merci, Toinette, tu es une bonne fille.

— Ah ! monsieur le comte, à Paris vous ne serez jamais aussi heureux que vous l'êtes ici. Restez, restez, je vous en supplie ! Où serez-vous plus aimé ?



— Je ne te demande pas de conseils, dit le jeune homme ; mais il reprit sa voix caressante, et saisissant les mains de la gouvernante :

— Ma bonne Toinette, il est de ces choses que tu ne peux comprendre.

Les yeux de la jeune fille jetèrent un vif éclair, elle pâlit, et d'une voix étouffée murmura :

— Oh ! si, monsieur le comte ; c'est vous qui ne me comprenez pas.

Et l'animation revint aux joues de la brune et piquante gouvernante ; son regard s'exalta, sa lèvre frémit sous des mots à demi prononcés...

En ce moment la porte s'ouvrit, et le vieux comte de Langei parut sur le seuil, pourpre, frappé au visage par la flamme du foyer, et se détachant sur le fond noir du corridor (passez-moi la comparaison) comme, sur la plaque sombre d'une cheminée, un rôti ruisselant et doré.

Dans sa stupéfaction, il ne put que balbutier ces mots :

— Chandelles et feu !!! Que signifie cela ?

— Cela signifie, répondit résolument Toinette, que monsieur le comte est malade. Vous le rudoyez si fort, ce pauvre enfant ! Voyez comme il tremble de froid. Ne vous voilà-t-il pas bien pauvre pour deux ou trois fagots brûlés.

Toinette détourna, cette fois encore, une terrible bourrasque, au grand dépit de l'écolier, et l'oncle se contenta de dire :

— Il n'est point nécessaire que je dépense *ma* chandelle, puisqu'on en brûle ici.

Et il s'étala devant le feu.

Toinette resta en observation, craignant quelque fâcheuse explication, et il se fit entre ces trois personnages un de ces silences comme il en règne entre gens qui n'ont rien à se dire, et qui ne peuvent se dire des riens.

L'heure du sommeil les sépara.

L'HIRONDELLE EST PARTIE.

Toinette ne dormit pas. L'aube avait à peine jeté quelque transparence blafarde dans les rideaux violets de la jeune gouvernante qu'elle sauta au bas du lit, et, dans son inquiétude, alla frapper à la porte du jeune comte. On ne lui répondit pas. Elle prit l'alarme et s'en vint heurter à la porte du vieillard. Même silence. Il était impossible de réveiller le vieux comte de Langei, quand il n'était pas malade : aussi ne voulant pas briser les planches, elle se retira.

Évidemment le jeune comte l'avait devancée ; il

était parti. Mais par où? Elle se rappela alors certaine brèche dans les murs du parc, bien connue des jeunes maraudeurs. Il avait sans doute passé par là. En effet, l'empreinte de ses pas était toute marquée sur une longue pelouse verte qu'une gelée blanche avait poudrée à frimas, comme on aurait pu dire alors. La route de Paris passait près du château. Le déserteur devait faire un immense détour à travers vignes et terres labourées avant de pouvoir la regagner. Il était donc encore possible de l'atteindre. Toinette avait toutes les clefs sur elle, elle sortit. En effet, elle se trouva avoir de l'avance sur le jeune homme, qui, un léger paquet sur le dos, arpentait vivement le terrain et ne fut pas peu surpris, au détour d'un petit bois, de se trouver face à face avec Toinette.

La jeune fille, les cheveux épars et ne gardant de la poudre de la veille qu'une nuance insaisissable et nuageuse, la gorgerette dérangée, les joues pâles, les yeux gonflés de larmes, s'élança vers lui et s'écria :

« Vous partez donc!

— Sans doute, je te l'ai dit. Je vais trouver ma bonne marraine.

— Oh! restez parmi nous, il en est temps encore.

— Mais tu es folle.

— Restez, dit Toinette en frappant du pied avec impatience: et puis, des larmes dans la voix et un sourire sur les lèvres, elle répéta : Restez.

— Non, je mourrais ici.

— Oh! là-bas vous perdriez votre âme.

— Ainsi, adieu!

— Monsieur le comte, dit la gouvernante en prenant dans ses mains fortes les bras grêles du jeune homme, et en essayant de sourire au travers de ses larmes, savez-vous que, si je voulais vous retenir, je le pourrais? Je suis plus forte que vous.

— Tu ne voudrais pas lutter avec moi. Mais, ma pauvre Toinette, quel intérêt as-tu donc à ce que je reste?

— L'intérêt que j'y ai? murmura le jeune fille en remblant et en regardant autour d'elle... je vous aime!

— Je le sais bien! s'écria le comte. Tu es une brave femme. Tu m'aimes vraiment comme une mère.

— Ce n'est pas cela! dit Toinette avec impétuosité.

— Si ce n'est pas cela, alors qu'est-ce donc? Regrettes-tu ton argent? »

Toinette bondit comme si un serpent l'eût touchée au cœur, et s'écria :

« Partez, partez; vous avez raison. »

Le comte se pendit au cou de la gouvernante, qui faillit succomber sous ce poids, elle si forte pourtant! Et le jeune homme reprit en chantant la route de Paris.

Quant à Toinette, elle le suivit des yeux tant qu'elle put, et monta sur un tertre élevé d'où on découvrait la plaine; puis, quand les sinuosités du chemin les eurent entièrement séparés, elle leva les yeux au ciel, comme si elle se fût dit : Nous pouvons voir encore les mêmes nuages; puis elle cacha sa tête dans ses mains en répétant : Cet enfant n'a pas de cœur! cet enfant n'a pas de cœur!

Et elle s'en revint au château.

TROIS INDIGESTIONS.

Le départ du jeune comte de Langei causa la plus grande douleur au vieillard. Il eut trois indigestions successives. Du reste, il défendit qu'on prononçât le nom de son neveu devant lui.

Quant à Toinette, elle ne sortait presque pas de la chambre qu'avait habitée son jeune maître. Tout le jour elle travaillait aux vieilles tapisseries, toutes blanches bientôt d'un réseau de reprises qui balafraient les personnages. Le carreau inégal était soigneusement ciré, et les meubles reluisaient à défaut de glaces. Elle allait quelquefois jusqu'à passer une chaude bassinoire sur les draps gelés : — S'il revenait ce soir, se disait-elle. Cela tenait de la folie. Mais son objet d'adoration était surtout une table, près de la fenêtre, celle où travaillait l'écolier. Plumes et papiers étaient encore où il les avait laissés; seulement de petites pierres retenaient les feuilles à qui le vent eût pu donner des ailes. C'était là que Toinette venait pleurer.

Six mois environ se passèrent ainsi. Au bout de ce temps, il se fit un grand changement dans les manières de la gouvernante. A son abattement profond succéda une résolution singulière, que trahissaient des mouvements saccadés et je ne sais quelle impétuosité du regard.

Un soir elle montra au vieux comte de Langei une lettre qu'elle dit avoir reçue de Paris. Une parente à l'extrémité l'appelait à son chevet.

Toinette partit.

LE QUAI DES CÉLESTINS.

Quelque temps après le départ de Toinette, par une soirée sombre, un jeune homme remontait le quai des Célestins, où la lumière rouge et douteuse d'un maigre réverbère était encore enveloppée dans le brouillard comme dans un épais tissu.

Donc l'obscurité était profonde. Notre héros glissait comme une ombre en suivant les murs des maisons, comparaison d'autant plus juste que, le sol n'étant point pavé, on entendait à peine le bruit de ses pas. Il fredonnait un air de menuet, lorsqu'à quelques pas de lui il entendit tirer de lourds verrous. Une vieille femme parut, tenant en main une

lanterne, dont elle promena la clarté tremblante à la hauteur de ses yeux. Mais le brouillard étendait partout son rideau de gaze blanche, et la vieille ne vit pas autre chose. Puis une jeune fille arriva gaiement auprès d'elle, lui sauta au cou, et murmura quelques mots que l'atmosphère insonore étouffa. Une taille admirable se dessina dans l'auréole lumineuse de la lanterne, mais ce fut tout. Le visage resta dans l'ombre. Puis gonds et verrous crièrent de nouveau et tout rentra dans la nuit.

La jeune fille marchait en toute sécurité, quand elle entendit, si près de son oreille que le souffle effleura sa joue :

— Bonne nuit, la belle enfant.

La pauvrette jeta un cri d'effroi et hâta le pas. Mais celui qui la suivait mesurait ses enjambées sur les siennes, obstinément, silencieusement. Pas une lumière aux fenêtres ; pas un batelier sur l'eau. C'était effrayant.

— Tudieu! farouche, comme nous détalons! Est-ce que vous êtes muette, chère petite ? Encore, s'il faisait clair de lune, vos yeux me répondraient.

— Monsieur, dit la jeune fille d'une voix altérée, je vous en prie, laissez-moi, je ne vous connais pas...

— Eh bien! nous ferons connaissance. Il faut bien commencer.

— Monsieur...

Le jeune homme se rapprocha de la belle qui sentit le frôlement de son habit brodé.

— Monsieur, vous vous trompez sans doute, laissez-moi; il faut que je retourne sur mes pas.

— Retrouver la vieille? Pas de ça, ma charmante! je te tiens.

— Monsieur, ne m'approchez pas, car je saurai me défendre.

— Miséricorde! quel petit démon!

Et le jeune homme voulut saisir la taille de l'inconnue, mais celle-ci se débattit en criant! Au secours!

En ce moment ils se trouvaient sous l'unique réverbère chargé d'illuminer le quai, image la plus vraie de l'égoïsme, qui regarde et laisse faire.

La lumière éclaira un moment le visage du don Juan nocturne : la jeune fille poussa un cri de surprise...

En ce moment, le séducteur brutal se trouva aux prises avec un bras qui certes n'était pas celui de la belle éplorée. Je l'ai déjà dit, le sol n'était point pavé, le brouillard assourdissait le bruit des pas; l'amour, ou plutôt je ne sais quelle fantaisie d'amourette, bourdonnait ses tumultueux conseils dans l'oreille du jeune homme: enfin, il n'avait rien entendu. Une lutte s'engagea entre les deux adversaires, qui ne pouvaient se voir. Notre héros sentit bientôt qu'il avait affaire à plus faible que lui; il tenait son ennemi par la gorge et allait le renverser à terre, quand on entendit les chants assez rapprochés d'ouvriers en goguette qui revenaient de la barrière. Les coups cessèrent, les deux combattants s'échappèrent, chacun de son côté; il y avait longtemps que la jeune fille en avait fait autant.

Remis de cette alerte, le jeune homme poursuivit son chemin, et tout en marchant il se disait :

— Peste soit de moi! j'avais bien besoin de courtiser cette fille! Oh! l'incorrigible que je suis! et cela à la veille de me marier! le soir même où je vais signer le contrat! C'est qu'elle était si bien prise, si accorte! Que diable aussi s'avise-t-elle d'appeler au secours! je croyais que tout cela n'était que grimace, et qu'elle crierait tout bas. N'y pensons plus. Ce n'est pas que je ne sois très-amoureux de ma future! je l'aime même assez passionnément. Quelle idée a eu ce fou de Raynal de me faire boire, un jour de contrat ? Je ne suis pas étourdi, je raisonne parfaitement bien ; mais il me passe de temps en temps dans le cerveau de folles idées, à qui je tiens tant que je puis la porte fermée, crainte de sottise. Mais je vois que je deviens convenable, et je puis me présenter.

LA MANCHETTE BRODÉE.

Quand, dans le salon de M. de Cessac, on annonça le comte de Langei, tous les yeux se fixèrent sur le jeune homme. C'est qu'il était en retard, et que c'était commencer un peu tôt le rôle de mari.

Le comte (vous le voyez, il était bien changé en six mois) se présenta avec beaucoup d'aisance, et après quelques instants de causerie, vint s'asseoir auprès d'une jeune personne, qui cependant semblait chercher à éviter ses regards.

Ce dialogue s'établit entre eux.

— Vous m'en voulez donc beaucoup ?

— Moi, monsieur, vous vous trompez.

— Ne suis-je pas en retard ?

— Je ne m'en suis pas aperçue. D'ailleurs, rien ne vous pressait d'arriver sans doute.

— Vous êtes méchante.

— Comment trouvez-vous cette peinture d'éventail ?

— Je ne sais.

— Comment cela ?

— Vous êtes si jolie ce soir.

— Vous voulez capituler.

— Moi, mon Dieu non !

— Vous êtes fier.

— Quand j'ai de bonnes raisons.

La jeune fille se pinça les lèvres et détourna la tête d'un air indifférent, mais la curiosité l'emporta.

— Ces raisons, je ne tiens pas à les savoir, je vous assure... Cependant je serais curieuse...

— Vous ne m'en voudrez plus ?

— Écoutons d'abord : le jugement après.

— Une jeune fille qu'un brutal attaquait et que j'ai dû défendre...

— Et l'héroïne?

— Envolée pendant la bataille.

Ces explications d'amoureux furent interrompues par l'arrivée d'un domestique portant des rafraîchissements.

Ce domestique, vêtu de rouge, galonné, ganté, crêpé, poudré, et que l'on nommait Feroë, c'était un singe.

M. de Cessac était un ancien marin. Dans je ne sais plus quelle île sauvage, les indigènes avaient enlevé à sa mère ce singe encore à la mamelle; M. de Cessac l'acheta pour un lambeau de drap rouge et l'emmena en Europe.

Feroë, véritable homme des bois, avait atteint la taille gigantesque de quatre pieds. Sa grosse face était pleine de bonté et de malice, et son intelligence était vraiment effrayante pour l'observateur.

Cependant un groupe s'était formé à un angle du salon; il était composé à peu près des jeunes chasseurs dont vous avez fait connaissance au bois du *Chat-Noir*.

Approchons-nous et saisissons quelques mots au passage.

— C'est une chose étrange comme le vieux chevalier de Nervois était pâle en arrivant ici.

— Il paraît qu'il s'est trouvé mal dans le cabinet du comte de Cessac.

— Avez-vous remarqué que ses vêtements étaient en désordre?

— Il y avait du sang à son mouchoir.

— En vérité!

— Langei a l'air assez indifférent. Qu'en dites-vous?

— Tu te trompes, mon cher; il est amoureux fou.

Cependant la porte du cabinet s'ouvrit, et l'on vit entrer le marquis de Cessac, appuyé sur le bras de son vieil ami, le chevalier de Nervois.

Tout le monde fut frappé par l'expression profondément triste de leur visage déjà pâle et sévère. Ils s'avancèrent près d'une petite table où se tenait le notaire. Celui-ci prit un air obséquieux, raffermit se besicles, et se mit en devoir de lire les clauses du contrat. Le chevalier de Nervois lui posa doucement la main sur le bras en lui faisant signe de s'arrêter.

Ce geste singulier fut remarqué; les conversations se turent. Un cercle se forma autour du vieillard.

Quelques personnes lui demandèrent comment il se trouvait.

— Bien mieux, mes amis, répondit le chevalier; je vous remercie, mais je vous dois le récit de l'aventure qui m'est arrivée et qui est cause de la faiblesse où je suis tombé. Je passais sur le quai des Célestins, me rendant ici, lorsque j'entendis pousser des cris de détresse. Je m'élançai... Une jeune fille se débattait dans les bras d'un homme. Je voulus la défendre, mais le misérable était jeune, et moi vieux; j'allais peut-être succomber sous ses coups, lorsqu'un bruit de pas qui s'approchaient mit en fuite l'assassin et me sauva la vie.

Et les yeux du vieillard rencontrèrent ceux du comte de Langei, qui frissonna.

En une seconde, mille pensées funestes traversèrent l'esprit du jeune homme, avec cette rapidité que l'âme met à souffrir. Le chevalier l'avait-il reconnu? Oh! alors il serait perdu; cependant M. de Nervois n'ajoutait mot. La conversation changeait d'objet. Il était sauvé! Mais comment mademoiselle de Cessac concilierait-elle ce récit avec le sien? Oh! le vieillard était connu pour quelque peu gascon. D'ailleurs, le danger présent était le seul à craindre. A chaque jour ses inquiétudes! Il s'agissait de faire bonne contenance. Prend-on aujourd'hui un manteau pour l'orage qui doit éclater demain?

Enfin le notaire lut le contrat. Aussitôt après, mademoiselle de Cessac s'avança pour signer; le comte, le sourire sur les lèvres, fit un pas pour prendre la plume à son tour, mais le chevalier de Nervois l'arrêta, lui aussi, par un geste impératif et dit à haute voix :

— Mes amis, j'avais oublié de vous apprendre qu'il nous serait facile de reconnaître le misérable qui abusait ainsi de sa force contre cette pauvre jeune fille. Dans la lutte, il m'est resté à la main un morceau de sa manchette. Puis, se tournant vers le comte, il lui dit : « Monsieur de Langei, voyez donc si ce n'est pas ce morceau qui manque à votre manchette! » Et il le lui jeta au visage.

DEUX MENSONGES.

De la chaussée du Maine, au fond d'une avenue, vous pouvez voir encore une habitation d'une assez triste apparence, sans la moindre corniche, sans le plus petit fronton, percée de ces fenêtres vulgaires comme en ont les baraques jaunes et noires de Paris, et qui cependant avait une ceinture de parterres fleuris et de peupliers frémissants et était enfermée dans une grille de splendeur royale. Les habitants, dont les cabanes étaient éparses dans la plaine, appelaient cette demeure un château; entre nous, ce n'était qu'une petite maison.

Assis devant une table où quelques papiers jaunes, sordides, rongés, des papiers d'affaires enfin, étaient jetés parmi une foule de billets parfumés et satinés, le comte de Langei, un bras en écharpe, paraissait en proie à la plus vive anxiété.

Une épée était jetée sur une bergère; il s'était

battu le matin dans le champ des *Trois Fils de la Veuve*, déjà célèbre et bien arrosé par les duellistes. Il avait mis hors de combat un neveu du chevalier de Nervois, et pour son compte avait reçu une



blessure au bras. Les choses en étaient restées là; il n'y pensait plus. D'où pouvait donc venir son agitation?

A son côté se tenait un vieillard dont les yeux aux reflets métalliques suivaient tous ses mouvements.

Tout à coup le jeune comte se leva, rejeta avec colère le papier qu'il tenait, et s'écria :

— Je n'accepterai jamais un pareil marché!

Le vieillard salua humblement et fit mine de se retirer.

— Infâme usurier! misérable voleur!

— Monseigneur, je vous salue.

— Arrête! Es-tu intraitable? Voyons, répète-moi ces belles conditions.

— Monseigneur...

— Trêve à cette monseigneurie, brigand!

— Les temps sont durs; l'argent est rare. Il n'y en a pas.

— Au fait!

— Ah! je voudrais bien qu'il y en eût! je pourrais...

— Au fait!

— Je vous l'ai dit, monseigneur. Je ne puis vous donner que trois cents louis en espèces. Personne n'est plus accommodant que moi. De plus, deux cent cinquante livres de suif (belle qualité), que vous trouverez à vendre à très-bon prix; de plus un chameau, animal fort curieux, que les histrions de la foire payeront son pesant d'or; de plus une galerie de portraits de famille qui orneraient fort bien l'antichambre du château de monseigneur, et dont quelques-uns sont des plus grands maîtres. Cela seul vaut la somme entière.

— Et puis?...

— Monseigneur, comptons.

— Et il faut que je te fasse un billet de six cents louis.

— Ah! ciel! j'aimerais bien mieux vous donner tout en espèces, si je le pouvais. Vous gagnerez sur moi.

— Sais-tu qu'il me prend envie de t'étrangler?

— Monseigneur, balbutia le vieillard en tremblant, je ne veux pas vous forcer la main; je m'en vais...

— Non, reste. Garde tes guenilles et tes bêtes, et compte-moi la somme.

Au moment où le vieillard se retirait avec une modération de marche que trahissait l'empressement de son regard, il rencontra dans l'antichambre un jeune paysan qu'il soupçonna fort, vu sa rougeur et certain bruit entendu, avoir écouté à la porte. L'usurier, que la chose ne regardait en aucune manière, continua son chemin. Quant au jeune gars, il se présenta devant le comte avec un mélange de timidité et de résolution qui prévenait tout d'abord en sa faveur. Ses yeux noirs étaient tristes; ses joues n'avaient pas perdu toute leur fraîcheur ni toute la grâce de leur contour, mais elles avaient été touchées par la souffrance, semblables à une pêche tombée à terre et meurtrie. Il paraissait bien jeune, de cet âge où les grâces féminines de l'en-

fance luttent avec les formes plus arrêtées, plus sévères de l'adolescence. Il était vêtu d'un habit gris et propre.

Le paysan remit une lettre au comte, et devint très-pâle.

— Que me veut ce jeune drôle?

Ce mot assez brutal parut cependant rassurer le timide jeune homme.

— Il me semble, continua de Langei, que votre figure ne m'est point tout à fait inconnue.

— Ça se peut bien, monseigneur, répondit le joli rustre; cependant vous ne m'avez jamais vu.



Le comte ouvrit la lettre et s'écria :

— Par Cythère! je ne me trompais pas. Le frère de Toinette... ce n'est pas étonnant. Eh bien, vous demandez du service, mon enfant? Je n'aurais pas de place à vous donner, que j'en créerais une par considération pour ma bonne Toinette. Mais justement j'ai besoin d'un valet de chambre, cela se trouve à merveille. Et l'on vous nomme?...

— Jacques.

— Vous êtes joli garçon.

— Monseigneur, cela vous plaît à dire.

Jacques était passé par le château du vieux comte de Langei; il apprit à son jeune maître que cet oncle respectable lui avait pardonné, mais ne voulait pas encore le revoir.

— Sais-tu écrire? demanda le comte au frère de Toinette.

— Oui, monseigneur.

— Alors, assieds-toi à cette table et écris. Je me ressens d'une petite piqûre d'épée au bras droit...

— Miséricorde! monseigneur, vous êtes blessé!

— Ce n'est rien, mon ami. Cet enfant est sensible, pensa le comte. Écris...

Mais la main du jeune paysan tremblait. Enfin il se remit de son trouble et put tenir la plume.

De Langei dicta:

« Mon cher de Raynal.

« Que fais-tu au fond de ta Touraine? Arrive donc au plus tôt. Je crois, le diable me pardonne (il faut le ménager, puisque c'est à lui que nous aurons affaire un jour), je crois, dis-je, que la sotte engeance des maris va dormir tranquille sur l'oreiller conjugal et vertueux, si tu ne reviens y mettre bon ordre. Sans toi, mon très-cher, nous nous soûlons comme des valets; nous ne savons plus nous griser.

« Tu sais que tu as commencé mon éducation : il faut la finir. Lorsque je débarquai à Paris, pauvre ourson effrayé de tout, au moindre mot qu'on me disait fermant les yeux et ouvrant la bouche, c'est toi qui m'as pris dans ma sauvagerie. Tu m'as fait ce que je suis, parole d'honneur! Gloire au maître! Tu te souviens que madame de Bellefonds, ma bien-aimée et prude marraine, me reçut à bras ouverts, et que la sensible veuve m'aida à faire assez bonne figure dans le monde. Même il fallut payer ces bontés-là par des soins... Entre nous, illustre magister (il n'y a pas de fatuité à cela), je crois qu'elle était jalouse, la respectable dame. Il me semble même que déjà, avant ton exil dans ta province peu civilisée, elle me faisait assez froide mine. Enfin, un beau jour, j'ai jeté mon bonnet par-dessus les moulins, ou, pour m'expliquer plus catégoriquement, j'ai chassé Miouf, son chien blanc, de mes genoux (c'était sa place), j'ai quitté furtivement son hôtel, fermé à huit heures comme un couvent, et j'ai repris ma liberté. Comment je fais? mon Dieu! Grâce à un honnête usurier qui me vole tant qu'il peut, je mène un train de prince. Je mange en herbe (foin de cette comparaison!) je mange en beaux et bons louis quelques petits coins de mon héritage; je rogne ma tartine. Il faut bien vivre. A propos, mon oncle m'a pardonné; c'est beau!

« Mais parlons de choses plus intéressantes. Il te souvient de mademoiselle de Cessac. Eh bien! mon cher ami, j'ai été sur le point de l'épouser. Eh! mon Dieu oui! Une heure de plus, et il aurait fallu dire sur moi un *Requiescat in pace;* j'étais marié. Cet enterrement... je veux dire ce mariage, a manqué par l'aventure la plus bouffonne... Je te conterai cela. Mais j'ai à me venger de ce marquis de Cessac, qui est bien un vieux drôle... Je crois que la petite m'aime; moi j'en raffole, etc. »

Suivaient toutes sortes de divagations à l'usage des amoureux.

La lettre écrite, le comte, fatigué d'une nuit de jeu et d'orgie, ne tarda pas à se retirer dans un frais pavillon, tapi au fond du parc, et là il s'endormit.

Une fois seul, Jacques s'assit à une table et cacha sa tête dans ses mains. Puis il se releva : quelques grosses larmes coulaient le long de ses joues. Il parcourut en tous sens le boudoir ambré de son maître, touchant à tout avec une curiosité enfantine et cependant un saint respect. Quand son étonnement prit un terme, il se remit à pleurer.

Cependant une chaise à porteur s'arrêta sur la route du Maine, aux premiers tilleuls de l'avenue. Cette chaise était de louage, ce que laissait assez reconnaître la livrée des porteurs, toute galonnée de laine jaune. Deux femmes en descendirent. L'une était jeune et portait un capuchon bouillonné, à reflets changeants, qui lui cachait en partie le visage; l'autre, plus âgée et sévèrement mise, paraissait être sa gouvernante.

Elle disait à sa compagne :

— Oh! mademoiselle, quelle imprudence vous commettez!

— Que veux-tu, répondit la jeune fille, je l'aime.

— Un joueur !

— Mais comme il perd noblement.

— Un bravache !

— Qui m'a sauvé la vie.

— Un fou!

— Les sages sont si ennuyeux.

— Un libertin!

— Il n'y a qu'un libertin pour être aimable. Me crois-tu assez sotte pour aller me scandaliser d'un regard, d'un mot adressé à une autre belle ? Une fleur est à moi, puis-je empêcher son parfum de se répandre ?

— Mais l'aventure de l'autre soir...

— Nervois est un de ces niais Don Quichotte toujours prosternés aux pieds de la beauté, tout hommage, tout flamme, yeux en coulisse et bouche en cœur, rompant des lances à tout propos, chevalier servant... à nous faire rire.

Et ce disant, elles arrivèrent au perron, véritable amphithéâtre de fleurs, et pénétrèrent sans obstacle jusqu'au cabinet où se tenait le nouveau valet de chambre du comte.

— Monsieur le comte de Langei ? demanda la jeune fille, non sans un trouble charmant.

— Il vient de partir pour Paris, mademoiselle; vous auriez même pu le rencontrer en route.

— Mademoiselle de Cessac (car vous avez deviné que c'était elle) faillit briser son éventail de dépit. Cependant son beau front se déplissa ; elle jeta une bourse sur la table en disant :

— Tiens, enfant, prends; je veux causer avec toi. Le comte vient-il souvent ici?

— Il y demeure.

— Seul ?

Jacques ne répondit pas.

— Est-il seul?

— Quand il ne vient pas de belles dames comme vous.

— Mais est-ce qu'il en vient quelquefois?

— Jour et nuit, dit le valet de chambre d'un air résolu.

— Il est effronté comme son maître, pensa la dame. Et, dis-moi, sont-elles belles?

— Oh! oui.

— Et moi qui le croyais blessé, se dit la jeune fille; mais voici une épée... Il s'est battu ce matin.

— Oh! mais il n'a eu qu'une égratignure... rien du tout. Cela ne l'a pas empêché, tout à l'heure, d'écrire une longue lettre.

— Ah ! il a écrit une lettre!... Et à qui?

— Je ne sais pas... celle-là il l'a portée lui-même.

— C'en est trop ! s'écria la jeune fille; donne-moi du papier et de l'encre...

Et elle écrivit un mot avec une rapidité prodigieuse, le plia et le remit au valet de chambre en lui disant :

— Pour le comte aussitôt qu'il rentrera.

La jeune fille fit un geste impératif à sa gouvernante ; toutes deux sortirent, traversèrent l'avenue avec précipitation et se jetèrent dans leur chaise, qui disparut.

Quand le comte rentra dans son boudoir, Jacques lui remit le billet, en lui disant que la jeune fille qui l'avait écrit était accompagnée d'une espèce de duègne. La vieille n'avait pas voulu permettre qu'on allât prévenir M. le comte. Le billet contenait ce peu de mots qu'il lut à voix haute :

« Cher comte,

» Je vous l'ai promis, je tiendrai ma parole. Je ne subirai pas plus longtemps l'odieuse tyrannie d'un père. La nuit vient de bonne heure maintenant. A neuf heures du soir je passerai dans mon carrosse, sur la route du Maine, pour me rendre à Arcueil, chez mon ancienne amie de couvent mademoiselle de Nervois. Faites masquer vos hommes. Mon cocher est très-vieux, et mon valet très-jeune. Ma gouvernante s'évanouira, vous pouvez y compter. Ne leur faites pas de mal. Surtout n'oubliez pas de dévaliser mes gens, que cela ait un peu l'air d'un coup de Cartouche. A ce soir, méchant.

» Julie de C... »

Pendant la lecture de ce billet fort doux, Jacques rougit et pâlit tour à tour. Évidemment il ne s'attendait pas que sa déposition contre son maître dût produire cet effet.

L'ENLÈVEMENT.

A huit heures, un splendide souper réunissait autour d'une table chargée de girandoles de cristal et

de vases de fleurs, tous les amis du comte, jeunes fous comme lui.

Vers la fin du repas, le valet de chambre qui servait à table s'esquiva sans qu'on s'en aperçût.

En sortant de la salle du souper, Jacques avait traversé l'avenue et il s'était avancé, sur la large chaussée, déserte et sombre à cette heure. Là il s'était couché sur le sable pour écouter s'il n'entendrait pas le roulement lointain d'un carrosse. Mais le bruissement du vent dans l'herbe et le gémissement des grands arbres troublaient seuls le silence.

Jacques resta découragé, écoutant toujours avec anxiété. Enfin, une masse noire se détacha dans l'obscurité, et en même temps on entendit le sourd piétinement des chevaux dans le sable épais.

Jacques se jeta au-devant du carrosse, et s'écria d'une voix étranglée :

— Au nom du ciel! arrêtez-vous... On en veut à vos jours!

Mais, soit que le cocher fût à moitié endormi ou qu'il fût sourd, il ne tint aucun compte de cet avertissement et continua sa route.

Bientôt assailli par le comte et ses amis, il n'opposa aucune résistance. M. de Langei ouvrit la portière et vint offrir la main à sa dame, qui, malgré la nuit noire, avait mis son masque. Disons ici que, depuis quelque temps, la mode des loups était passée, et que, si mademoiselle de Cessac montra deux fois cette fantaisie de grand'mère, la première, c'est que, sortant de maladie, elle craignait, pour sa beauté, le mauvais air; la seconde, c'est que, venant à ce rendez-vous, elle craignait pour son honneur, cette autre beauté.

Et, chemin faisant, le jeune homme adressait mille galanteries à la jeune fille.

Mais mademoiselle de Cessac ne répondait pas.

En montant le perron, qu'illuminaient les lustres de l'orgie, le comte remarqua deux hommes, ou plutôt deux ombres, qui disparurent derrière une charmille. Il crut que c'étaient deux convives, et n'y fit autrement attention.

Cependant les amis du comte retrouvèrent un peu de leur raison; tous étaient curieux de voir comment mademoiselle de Cessac, si fière et si fantasque, supporterait, dans sa position délicate, les regards de tant de jeunes gens, la plupart dédaignés par elle.

La jeune fille, enveloppée dans son large capuchon, loin de paraître déconcertée, se présenta avec un air coquet et mutin. Arrivée sous la clarté des bougies, elle prit son parti en brave. Voyant bien qu'elle était reconnue, elle ne voulut pas jouer la pruderie, et elle porta sa main gantée à son masque pour le détacher ; mais les cordons tenaient. Elle voulut les dénouer et ne put en venir à bout. Alors elle prit fort résolument un couteau et les coupa.

Le masque tomba.

On n'entendit dans toute la salle qu'un cri d'horreur et de stupéfaction...

Cette femme qu'on venait d'enlever... c'était Feroë, le singe favori du marquis de Cessac.

En ce moment un coup de sifflet particulier se fit entendre du milieu de l'avenue. Feroë releva la tête, bondit, sauta, sans s'embarrasser autrement du décorum, par-dessus la balustrade de fer du perron, et disparut sous les tilleuls.

Deux secondes après, on entendit le roulement d'un carrosse que les chevaux emportaient au galop.

UNE LETTRE DU NOTAIRE.

Quinze jours après ce burlesque enlèvement, une femme âgée se présenta à la grille du château du Maine, et demanda Jacques, le valet de chambre de monseigneur, à qui elle remit une lettre en s'écriant :

— Mais êtes-vous gentille ainsi! Vous avez l'air d'un vrai gamin! Eh bien! ma chère enfant, il ne vous est rien arrivé de fâcheux l'autre soir?

— Non, ma tante, répondit le valet de chambre, et il ouvrit la lettre dont la suscription était : « A mademoiselle Toinette Musnier. »

Le notaire de*** lui écrivait que M. le comte de Langei était très-souffrant, que ses dîners ne passaient plus; qu'il regrettait beaucoup sa jeune gouvernante, et la redemandait à tout instant; qu'en ce moment, où on n'était pas sans inquiétude pour ses jours, on regarderait comme très-heureux qu'elle voulût bien revenir vers celui qui l'aimait comme un père, si toutefois cette parente malade qui l'avait appelée auprès d'elle n'avait plus besoin de ses soins.

— Tu avais donc dit que j'étais malade? demanda la dame âgée.

— Eh! mon Dieu oui, ma tante; s'écria Toinette avec impatience.

— Ma chère, il faut y prendre garde, tu deviens menteuse comme un page. Mère du Sauveur! c'est déjà un assez gros péché que de prendre ces vilains habits d'homme.

Toinette avait voulu mener les événements, et, comme il arrive toujours en pareil cas, elle avait été menée par eux. Aujourd'hui elle se croyait arrivée au bonheur. A peine un pas l'en séparait; mais entre elle et ce but survenait l'accident imprévu, quelque chose comme la terre qui se fendrait, au moment où on baisserait la main sur une fleur, et qui vous opposerait encore tout cet éboulement à traverser pour l'atteindre. Le comte avait été indignement joué; elle croyait que la colère devait avoir étouffé l'amour. Ame forte, elle ne soupçonnait pas les éternels retours et les lâches pardons des cœurs

faibles. Il lui semblait que, quand elle ouvrirait son cœur pour y montrer des trésors de véritable passion, le comte ne pourrait manquer de se laisser éblouir et entraîner comme un homme cupide à qui on fait voir une cassette pleine d'or. Enfin elle espérait; l'amour c'est l'espoir. Tout à coup vint cette lettre qui la rappelait. Placée entre sa passion et son devoir, elle n'hésita pas : elle prit congé du comte.

Il est inutile de dire comment elle fut reçue. Ses premières paroles furent pour demander l'entier pardon de son jeune maître qu'elle obtint. Elle lui écrivit donc de revenir au plus tôt, son oncle étant sérieusement malade.

EXPLICATIONS.

Par une belle après-midi, Toinette sucrait une tasse de lait largement étendue d'eau, destinée au vieux comte de Langei, qui ne pouvait plus prendre que cette nourriture.

Celui-ci suivait des yeux tous les mouvements de la gouvernante et poussait de gros soupirs.

Quand Toinette lui présenta ce fade mélange, le regard du vieillard s'alluma; il prit le bol et le précipita avec rage sur le carreau en s'écriant :

— Je vois ce que c'est. On veut que je meure de faim. On s'entend avec le médecin, à qui on donnera bonne part de mes écus. Hum! Mais il n'en sera pas ainsi. Oui-da! Vous nous croyez bien sot. Marton! Marton! servez-moi à souper. L'appétit nous est revenu, et (faisant un salut à son neveu et à Toinette), s'il vous plaît, mes bons amis, je vivrai encore longtemps. Ah! ah! hum!

Toinette fit des représentations, se fâcha, mais en vain.

Marton se tenait toujours prête à satisfaire ces fantaisies pantagruéliques qui revenaient assez souvent. Aussi eut elle bientôt apporté un filet de bœuf bien lardé, bien paré, noyé dans le madère et dans le consommé, flanqué de carcasses de perdreaux, de bouquets garnis, relevé de poivre et de muscade, arrosé, beurré, dressé, glacé; c'était appétissant.

Le vieillard roula de gros yeux, s'arma de fourchette et couteau et dévora.

Quand il eut englouti la moitié de ce plat, il devint comme à l'ordinaire cramoisi, puis violet, et alla se plonger dans une bergère, où il resta, comme un serpent boa, à moitié engourdi, à moitié endormi.

C'était la première fois, depuis leur retour au château, que le comte et Toinette se trouvaient à peu près seuls.

— Vraiment, Toinette! s'écria le jeune homme, sais-tu que tu es devenue coquette, et que je mourrais d'ennui si ton gai visage ne m'illuminait un peu cette sombre demeure?

Le comte venait de s'apercevoir seulement que Toinette était très-jolie; et, ne sachant à quoi passer le temps, il lui faisait la cour.

Toinette faillit mourir de ravissement à cet aveu attendu depuis si longtemps; et relevant sur lui ses yeux, où la passion chatoyait, elle lui dit d'une voix tremblante :

— Est-ce vrai que vous m'aimez?

Le comte ne croyait pas s'être si fort avancé; cependant il ne recula pas et protesta de son amour.

— Ainsi, dit Toinette, vous m'aimez! Et elle ajouta avec une petite moue mutine :— Vous ne vous arrêterez plus dans les rues pour courtiser les premières venues?

— Que veux-tu dire?... balbutia le comte.

— Et vous me promettez de ne plus penser jamais à cette impertinente demoiselle qui charge un vilain singe de ses visites?

— Ah! s'écria le jeune homme, voilà qui est trop fort! Ou ton frère est ici, ou il t'a écrit.

— Ni l'un ni l'autre, répondit Toinette. Moi aussi, je vous aime, continua-t-elle en baissant les yeux; je vous aime, et voilà bien longtemps déjà! Je ne sais comment cela s'est fait. Vous étiez enfant, avec vos blonds cheveux qui frisaient, et je vous aimais d'un amour de mère. Je n'avais que douze ans pourtant; mais élevée dans ce vieux château si noir où les jours sont si longs, si longs! il me semblait que j'étais déjà vieille. Puis vous êtes devenu grand, et vos yeux étaient si hardis, monseigneur, qu'on ne pouvait plus vous regarder comme autrefois. Et comme vous deveniez jeune homme, moi je redevenais jeune fille. Alors je compris vaguement que je ne pouvais plus jouer le rôle protecteur d'une mère. Et cependant je vous aimais toujours... mais c'était autrement.

Cette révélation était un rayon qui mettait en lumière, pour le comte, tout le passé, et lui aidait à comprendre des faits jusqu'alors restés obscurs; mais ce rayon ne lui réchauffait pas le cœur.

— Écoutez, écoutez encore. Vers ce temps vous êtes parti; moi, je ne pouvais plus vivre ici. Voyez-vous, tout restait hérissé de votre souvenir, et je me déchirais le cœur à tout. Je trouvai un prétexte pour partir. Le vieux comte pleura. Moi, il y avait longtemps que je ne pleurais plus. J'ai une parente âgée à Paris...

Le comte l'interrompit :

— Ne demeure-t-elle pas quai des Célestins?

— Oui, monseigneur.

— Et n'est-ce pas toi que je rencontrai par un soir de brouillard?

— C'est moi. Le lendemain je me présentai chez vous...

— C'est assez. Je comprends tout, maintenant. Et

il ajouta avec une froide ironie : — Certes, tant de dévouement méritait tout mon amour.

— Oh! répétez-moi ces mots ! s'écria la pauvre Toinette; vous m'aimez ?

— Vraiment; en pourrais-je aimer une autre ?

— Et cette demoiselle de Cessac ? ajouta la jalouse jeune fille.

— Je n'y ai jamais pensé sérieusement. Ne te gardais-je pas mon cœur ?

— Ah ! que je suis heureuse d'être aimée ! continua Toinette. Et vous m'avez toujours aimée ainsi ? Mon Dieu ! que j'étais folle ! Je me tourmentais, je pleurais la nuit... Oh! mais maintenant le bonheur va me rendre belle. Et moi qui croyais que vous l'aimiez, cette demoiselle de Cessac ! Aussi quand elle est venue au château, vous savez, le jour où je vous ai servi de secrétaire, ah! je ne vous ai pas épargné... J'ai parlé de belles, de visites mystérieuses, de tendres missives. Elle piétinait, elle mordait son éventail, elle se pinçait les lèvres... J'étais contente. On est méchante quand on aime. Je puis bien vous dire tout cela maintenant...

— Et qui vous a dit que je vous aimais ? s'écria le comte dans un accès de fureur qui fit venir l'écume à sa bouche. Qui vous a dit cela, misérable folle? Vous êtes venue vous jeter sur mon passage; vous avez tout brisé dans mon avenir et dans mon cœur. Réputation, fortune, fiancée, vous m'avez tout fait perdre. M'entendez-vous? Ah ! vraiment, je ne sais qui me retient ! Moi, vous aimer ! Pour une servante, vous êtes bien hardie !

A ces éclats de voix, le vieillard assoupi se réveilla et demanda, d'un ton bourru, d'où venait ce bruit.

— C'est monsieur le comte qui déclame, répondit Toinette en souriant. Mais après ce sourire, elle tomba évanouie.

LE DERNIER MOT D'UN GOURMAND.

Ce soir-là, le comte de Langei fut sérieusement malade. Toinette lui remit une lettre qui parut lui faire une impression fatale.

A sept heures, il demanda un verre de madère qu'on lui refusa. Cette contrariété aggrava beaucoup son état, d'ailleurs fort alarmant.

Personne ne pouvait pénétrer dans la chambre, si ce n'est Toinette et Marton. Le comte se présenta plusieurs fois et fut toujours éconduit avec des exclamations à voix basse, des regards au ciel et autres manifestations de circonstance.

Cependant le jeune homme apprit qu'un vieillard étranger et fort mal vêtu s'était présenté au château, et qu'on l'avait introduit auprès du moribond.

D'un autre côté, le notaire et le curé du lieu furent aussi admis au chevet du vieux comte.

Vers le milieu de la nuit, un coq chanta; un autre coq répondit dans le lointain. A ce bruit le malade se réveilla d'un profond assoupissement et murmura : — Marton, fais-moi rôtir un poulet...

Son œil se rouvrit, ses narines se dilatèrent, puis il rendit l'âme, la bouche entr'ouverte, et comme dans l'attente.

DONATEUR ET LÉGATAIRE.

Le comte pleura la mort de son oncle, mais l'or dont il espérait hériter rayonnait au milieu de sa tristesse, et son ciel, tout sombre qu'il fût, avait de joyeuses éclaircies de soleil.

A vrai dire, le comte avait eu la beauté que produit la jeunesse du corps, mais il n'avait jamais eu la bonté que produit la jeunesse du cœur.

Il était égoïste.

Quelques jours après ce triste événement, le notaire vint en cérémonie au château pour y faire lecture du testament.

Depuis qu'il était devenu le maître, le comte était devenu très-altier ; comme on porterait une main brutale sur un endroit douloureux, son regard, dur et plein de reproches, s'appuyait (si je puis le dire) sur le cœur sensible de Toinette. Les convenances ne permettaient pas que ses lèvres prononçassent des paroles de renvoi, mais son visage les exprimait assez.

Le notaire ouvrit donc le testament et lut.

« Je donne et lègue tous mes biens à ma fidèle gouvernante Toinette Musnier, commensale de ma maison, en récompense de ses bons et loyaux services.

« Sauf toutefois à prendre sur cesdits dons et legs :

« 1° Une pension de six cents livres, annuelle et viagère, à servir à Marton Leyron, domestique et commensale de ma maison ;

« 2° Une pension de mille livres dont la rente sera faite pendant cent ans, à dater du jour de mon décès, par madite Toinette ou ses héritiers, à l'hôpital de*** pour fondation de deux lits destinés à mon neveu le comte de Langei et à son ami le vicomte de Raynal, afin qu'ils aient, sur leurs vieux jours, un asile que la débauche et les usuriers ne leur laisseraient pas. Dieu les garde ! »

Chaque mot de cet étrange testament tomba comme une goutte de plomb fondu sur le cœur du comte. Le notaire n'avait pas fini sa lecture qu'il se jeta sur ce fatal écrit et voulut le mettre en pièces; mais le parchemin résista. Le notaire se contenta de lui dire :

— Monseigneur, ce testament est fait en double expédition.

Le comte, qui se contenait à peine, semblait chercher autour de lui une victime à sa rage, lorsque

ses yeux tombèrent sur une lettre dont il crut reconnaître l'écriture : il s'en empara.

Cette lettre était du vicomte de Raynal et commençait ainsi :

« Eh bien ! cher comte, tu nous avais promis d'expédier plus tôt ton oncle. Il paraît que le vieux ladre ne veut pas mourir. Mon ami, il faut abandonner ton projet de le mettre dans de violentes colères, ce que tu appelles si plaisamment le passer au bleu (moyen fort joli d'abréger ses jours), attendu que le bonhomme pourrait bien changer quelques mots à son testament. Mais, à la rigueur, tu peux ne lui ménager aucun autre genre de commotions violentes. Entre autres expédients, je te recommande de faire venir de Paris une dinde aux truffes ; il n'y résistera pas. Ah ! mon brave, songes-y, cette bedaine plus ou moins maussade, c'est une cassette ! etc., etc., etc. »

Tout le reste de la lettre était dans ce goût.

Quand le comte eut pris connaissance de cette scandaleuse plaisanterie, il releva la tête et rencontra les regards noirs et profonds de la gouvernante ; il comprit tout.

En effet, volontairement ou involontairement, l'adresse étant la même pour tous les deux, Toinette avait remis au donateur une lettre destinée au légataire.

FENÊTRE OUVERTE.

Pendant quinze jours, le comte et Toinette, qui habitaient chacun une aile opposée du vieux château, ne se rencontrèrent pas, soit qu'ils s'entendissent pour s'éviter, soit que le hasard, ce grand chef de la mise en scène ici-bas, voulût bien s'en mêler.

Cependant le comte sortait, à ce qu'assurait Marton. Diverses particularités laissaient même à penser qu'il avait été à Paris. Le vieillard, que Toinette avait introduit auprès du comte de Langei mourant, était revenu au château.

Ce vieillard, c'était l'usurier. Il avait servi de témoin à charge dans l'affaire du testament.

Comment, après une entrevue à faire trembler les vitres, le comte était parvenu à l'apaiser, c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir. Toujours est-il, qu'en partant, le grippe-denier avait contracté sa face sordide de manière à figurer un sourire.

Quelle promesse emportait-il donc pour faire pareille grimace de joie, les mains vides ?

Tout le jour Toinette luttait contre une horrible incertitude, dont son cœur était tourmenté comme la dernière feuille d'un arbre l'est par la brise d'hiver.

Pendant de longues heures, elle restait le corps ployé en deux sur la rampe brodée de l'escalier ; les yeux fixes, la poitrine oppressée, elle écoutait. Quand la nuit venait, elle rentrait et se disait : C'est demain qu'il viendra.

Un soir, l'orage qui allait fondre sur la terre courait et fouettait de ses grandes ailes les arbres du parc. Les fenêtres du château battaient le mur et les branches de lierre arrachées se tordaient de désespoir.

Toinette était dans le parc. La nuit venue, c'est là qu'elle allait d'ordinaire, et cachée derrière les sombres pyramides des ifs, elle cherchait à deviner le sens des lumières qui couraient sur la sombre façade du château, et jetaient sur les parterres le damier éblouissant des vitres.

Le vent qui hennissait et piétinait dans le sable comme un cheval ailé, le soulevant en nuages épais, apporta aux pieds de Toinette un papier déchiré et lavé par la pluie, où, dans un nuage violet produit par l'encre déteinte, on lisait encore quelques mots.

C'était un fragment d'une lettre.

Toinette l'emporta comme un trésor, et courut à sa chambrette où elle essaya de réunir ces membres de phrase écartelés.

Voici ce qu'elle lut :

« .... héritage......... is ce que je t'ai dit, tu réussi........... elle t'aime. »

Ainsi qu'on passe devant la lumière les mots invisibles tracés par l'encre sympathique, Toinette passa devant la lueur de son espérance cette lettre effacée, et elle eut bientôt trouvé un sens à ce qu'elle ne pouvait pas lire.

L'écriture, autant qu'on en pouvait juger, était celle du vicomte de Raynal.

Voici comment Toinette, se bâtissant tout un bel avenir avec quelques débris d'une phrase, interpréta ces mots isolés :

« ... Avant tout, il faut rentrer en possession de ton héritage... *Fais ce que je t'ai dit, tu réussiras... Épouse Toinette... elle t'aime !* »

En vérité, c'était à peu près cela, pas tout à fait cependant ; car le vicomte de Raynal se fût pendu plutôt que de donner un conseil aussi vertueux.

Il proposait tout simplement à son digne ami de feindre un violent amour pour Toinette, de lui faire espérer le mariage. Le moment venu, c'est alors qu'il serait bon de soulever des forêts de considérations farouches, des montagnes de délicatesse à l'encontre du bonheur attendu ; par exemple, affirmer que le monde ne verrait dans ce mariage, de la part du comte, que le désir de rentrer en possession de l'héritage, etc., etc. Toinette, aveuglée par la passion, ne manquerait pas de faire donation préalable de tous ses biens au comte, après quoi on lui offrirait, par forme de compensation, une place de femme de chambre auprès de mademoiselle de Cessac, devenue comtesse de Langei, à qui le *elle t'aime* se rapportait.

C'était assez bien combiné ; mais Toinette ne manquait pas d'esprit, et le comte doutait fort de pouvoir lui fermer les yeux, fût-ce même par un baiser.

Cependant un soir Marton remit à la jeune fille un billet du comte. M. de Langei la priait de vouloir bien passer à son cabinet, où il avait à lui parler d'affaires.

Le cœur troublé, étourdi par l'espoir qui brillait pour elle, comme un papillon l'est par la lumière, Toinette descendit en toute hâte ; deux fois elle fut obligée de s'appuyer contre le mur ; choses et pensées, tout tournait autour d'elle et jetait une étincelle en passant. Arrivée, elle n'eût pu dire le chemin qu'elle avait pris.

Le cabinet du comte de Langei était au premier, sur une des ailes du château ; il était éclairé par une haute fenêtre qui s'ouvrait sur la vallée.

Il vous souvient que le manoir des seigneurs de Langei avait été fortifié : aussi, de ce côté, il avait pour ceinture un fossé large et très-profond, tout jonché de pierres moussues que le temps avait détachées des escarpes.

Quand Toinette entra, le comte la fit asseoir et lui dit d'un ton froid :

— Ce château est le vôtre ..

La jeune fille balbutia quelques mots, mais M. de Langei continua :

— Ce château est le vôtre, et bien le vôtre; il vous a coûté assez cher. Je devrais déjà, mademoiselle, l'avoir quitté ; mais je n'ai pu. Je vous serai obligé de fixer le taux du loyer ; je vous remettrai, avant de partir, ce que je puis vous devoir pour les quinze jours que j'ai passés ici.

Les lèvres du comte étaient bleues et frémissantes, et sa voix tremblait.

— Monseigneur, répondit Toinette, cachant sous un horrible sourire la blessure glacée que ces paroles portaient à son cœur, je suis fâchée, en vérité, de ne pas conserver un aussi bon locataire.

— Eh bien ! mademoiselle, dit le comte, aujourd'hui je suis encore chez moi et je n'ai plus rien à vous dire.

Toinette se leva. Des larmes roulaient dans ses yeux ; la rougeur de la honte et du dépit frappait ses joues ; elle marcha d'un pas rapide vers la porte ; là elle se retourna et jeta derrière elle un regard déchirant, le dernier regard du naufragé dont la tête s'enfonce dans l'eau.

Le comte était debout, pâle, les cheveux hérissés, ivre d'hésitation. L'incertitude cessa. En trois pas il fut auprès de Toinette, lui prit le bras avec fureur, et l'entraîna près de la fenêtre en s'écriant d'une voix étranglée :

— Je ne puis vous laisser partir ainsi. Écoutez-moi !... Voilà dix ans bientôt que vous jouez la comédie : il me prend fantaisie, pendant que je vous tiens là, de vous dire en face ce que je pense de la pièce et du rôle que vous y avez joué. Je veux vous traîner encore un peu dans cette fange que vous avez traversée ; vous pourrez ensuite vous couvrir de diamants, si bon vous semble ! Vous avez d'abord feint pour moi l'amour d'une mère, et vous vous êtes cachée dans votre hypocrisie, comme une araignée dans l'angle d'un mur. Puis, il vous a semblé que l'amour filial ne me mettait pas assez à portée de votre hideux réseau ; vous me vouliez plus séduit, plus aveugle, plus retenu, et vous m'avez ouvert des bras qui n'étaient plus les bras d'une mère. Ah ! ne cherchez pas à m'échapper ; vous m'entendrez jusqu'à la fin. Je vous quittai cependant, alors rien ne vous a coûté. Vous êtes venue me demander asile et me tendre cette main qui devait me voler ! Puis, vous êtes partie torturer un vieillard que tenait l'agonie ! Il demandait des prières, et vous lui criiez à l'oreille vos calomnies !... Et ne disiez-vous pas que vous m'aimiez !

— Oh ! oui, je vous aime, et vous le savez bien. Dites-moi que je suis une folle, une misérable, que je vous ai volé votre bien, monseigneur, mais ne me dites point que je ne vous aime pas. Mon Dieu ! est-ce que je savais ce que je faisais, moi ! Je vous aurais tué plutôt que de vous voir aux genoux de cette autre femme ! Oh ! oui, je vous aime...

— Ah ! que ne puis-je le croire ! murmura le comte comme involontairement.

Il se rappelait les leçons du vicomte de Raynal.

— Qu'avez-vous dit? s'écria Toinette. Oh ! répétez-moi ce mot ! Est-ce vrai que vous tenez à croire à cet amour ? Est-ce vrai que vous ne me repoussez pas du pied ? Est-ce vrai que vous avez intérêt à ce qui se passe dans ce cœur qui ne bat que pour vous ? Oh ! regardez-moi, répondez-moi, parlez ! ne plaisantez-vous pas, monseigneur? Ce serait horrible. Vous m'avez déjà une fois déchiré le cœur avec vos regards passionnés. Déjà une fois j'ai cru que vos bras m'enlaçaient, et quand je me suis retournée, je n'ai plus vu que le serpent de votre raillerie ! Monseigneur, prenez pitié d'une malheureuse femme !

— Oui, je voudrais croire à votre amour, le seul qui me serait resté fidèle...

— Et l'autre ? s'écria Toinette avec un regard plein d'éclairs et d'ombres, de bonheur et d'anxiété.

— L'autre... elle aimait l'argent comme vous ! Oh ! vous étiez bien rivales ! et encore elle a été moins lâche et moins cruelle que vous !

— Ne dites pas cela, si vous ne voulez point que je meure. Je vous aime comme nulle ne vous a jamais aimé... ou plutôt, non, vous avez dit vrai, je vous étais infidèle, j'allais vous quitter, monseigneur ; une

autre couche m'attendait, et voici quel était mon anneau de fiançailles.

Toinette ôta de son doigt une bague à chaton dont elle fit jouer le ressort ; elle contenait une poudre blanchâtre.

— Du poison ! s'écria le comte.

— Et voici quel était mon contrat.

La jeune fille sortit de sa gorgerette un parchemin plié en quatre ; c'était le testament du vieux comte de Langei. Sur le *verso* ces lignes étaient tracées :

« *Que nul ne soit accusé de ma mort ; je suis seule coupable. Je lègue tous mes biens à M. le comte de Langei.*

» TOINETTE MUSNIER. »

Le comte était tremblant et baissait les yeux. Ce parchemin semblait être trop lourd pour ses doigts, car il le laissa tomber sur la table, où Toinette le reprit. Inquiet, trébuchant, égaré, M. de Langei fit quelques pas d'un air agité et s'arrêta brusquement. Il se trouvait près de la fenêtre ; sa tête était étreinte comme dans un étau de feu, et la pensée le prit de venir s'appuyer au balcon où la brise jetait quelques bouffées. Mais la rampe de ce balcon, argentée par les doux rayons de la lune, semblait plutôt avoir été blanchie dans un brasier, car le comte, en la touchant, bondit comme s'il s'était brûlé. Il rentra. La livide clarté des nuits, qui se glissait obliquement dans la chambre, le poursuivait ; un moment ses yeux furent hagards, et il voulut secouer cette blancheur qui l'entourait, comme s'il eût fait d'un linceul. Alors il revint dans l'ombre ; il s'y trouvait mieux. Et cependant sa respiration était haletante ; on eût dit qu'il luttait avec un esprit invisible plus fort que lui. Enfin il se calma, et reprenant ce sourire étrange qu'il avait eu pendant toute la soirée, il releva les yeux sur Toinette.

La jeune fille, réfugiée à l'un des angles de la chambre, était à genoux et priait avec ferveur. Sur son visage brun coulaient les perles de ses larmes, qu'on eût dit les grains d'un douloureux chapelet, et les soupirs qui entremêlaient sa prière étaient comme des ailes qui la portaient au ciel.

Le comte s'avança vers elle et lui prit la main. Toinette fit un mouvement de terreur, tant le regard de cet homme était fixe, résolu, profond ; cependant elle se releva.

— Tu m'aimes véritablement, dit M. de Langei ; laisse-moi cet anneau, je veux le garder. Eh quoi ! tu voulais mourir ! oh ! je t'aimerai ! J'oublierai l'autre qui m'a oublié ! Mais il faut attendre encore que tout soit anéanti de ce qui reste dans mon cœur de ce fatal amour ! Je ne veux pas qu'il y ait une fleur fanée à côté de celle que je te réserve, et dont le parfum sera tout pour toi !

— Oh ! je veux vivre maintenant, s'écria la jeune fille. Je redeviendrai belle, car les larmes brûlent le teint .. et j'ai bien pleuré !

— Viens t'asseoir là, près de moi.

— Non, monsieur, plutôt sur ce balcon.

Car cette jeune fille, jusqu'à présent hardie parce qu'elle était dédaignée, retrouvait, maintenant qu'elle était aimée, toutes les charmantes et naïves alarmes de la modestie ; elle craignait l'ombre...

— Restons là, s'écria le comte avec colère.

— Je vous disais donc, monseigneur, continua la jeune fille, que je voulais vivre pour vous aimer.

Et les regards du comte brillaient étrangement.

— Mais voyez, ajouta la pauvre femme toute troublée, comme cette nuit est belle ! Ne sentez-vous pas le parfum des lilas et des branches vertes coupées aujourd'hui par les élagueurs ? Écoutez... C'est le chant du rossignol ! Toutes ces choses sont nouvelles pour moi, car l'amour repoussé, c'est comme un crêpe noir dont on serait enveloppée... Monseigneur, venez donc à cette fenêtre...

Et Toinette monta la première sur le balcon, le comte la suivit.

— Qu'est ceci ? s'écria monseigneur de Langei d'une voix altérée. Cette procession d'hommes noirs dans le parc ?... Regardez...

— Ah ! monseigneur, dit Toinette en riant, c'est la rangée des ifs taillés que l'ombre d'un nuage fuyant sur la lune semble rendre mobiles. A quoi pensez-vous ?

— Je ne sais, répondit le comte d'un air distrait. Toinette, je t'aime !

— Hélas ! qui m'eût dit que tant de bonheur serait pour moi ?

— Toinette, je t'aime ! répéta le comte avec énergie.

— Ah ! monseigneur, laissez-moi.

— Non. Je veux te presser dans mes bras.

— Monseigneur, ne me poussez pas tant, ce balcon est si bas.

— Toinette ! ! !

— Prenez garde ! Je pourrais tomber. . . . . .

. . . .

Le lendemain, on retira du fossé qui régnait au-dessous de la fenêtre du comte le corps d'une femme. On reconnut Toinette. Il fut trouvé dans ses vêtements un parchemin où la gouvernante déclarait qu'elle-même s'était donné la mort, et où elle instituait M. de Langei son héritier.

Mademoiselle de Cessac n'était pas mariée. Cependant celui-ci, maître d'une belle fortune, ne chercha pas à la revoir.

Il continua de vivre au château et ne reçut jamais aucun hôte. L'herbe crût en liberté dans les cours, effaça les parterres, envahit les allées. Les marronniers, les ifs et les charmilles croisèrent échevelés les branches vagabondes que la serpe ne corrigea

plus. La dévastation mordit a tous les coins le vieil édifice, dont le toit s'effondrait et dont les murs étaient lézardés. Le lierre, qui croissait toujours, entrait par ces fentes jusque dans les chambres, d'où il ressortait, faute d'air.

Le comte ne quitta pas sa chambre, où personne n'entra tant qu'il vécut. Marton préparait pour lui quelques aliments fort simples qu'elle venait déposer à peu de distance de sa porte; le comte allait les chercher, quand aucun bruit ne se faisait plus entendre.

Dix ans se passèrent ainsi. Un matin, comme Marton vit que les plats de la veille n'avaient pas été touchés, elle vint frapper à la porte du comte. On ne répondit pas. La vieille servante prit l'alarme et s'en alla querir quelques gens du village.

Quand on eut enfoncé la porte, on fut obligé de déchirer, comme un grand voile, d'immenses toiles d'araignées tendues en travers de la chambre, se rattachant l'une à l'autre, se croisant, s'enchevêtrant, s'emmaillant. Un seul endroit était resté libre; c'était une espèce de chemin, de trouée entre la fenêtre, dont les vitres étaient encroûtées de poussière, et le lit! le lit, qui lui-même était envahi par un baldaquin de toiles que les insectes laissaient pendre à deux pieds à peine au-dessus des matelas en lambeaux vomissant leur paille poudreuse.

Quant aux autres meubles, on en soupçonnait la forme sous une autre sorte de pétrification grisâtre; et c'était tout.

Le comte était étendu à terre, à moitié nu. On voyait briller sur sa barbe sale et épaisse un anneau d'or qu'il tenait dans sa bouche: c'était la bague de Toinette.

M. de Langei avait cessé de vivre depuis qnelques heures. Il était mort d'amour pour Toinette, qu'il avait tuée.

WILHEM TÉNINT.





PORTEFEUILLE D'UN CERF.

Je suis né de parents peu fortunés, mais de haute futaie. Mon père, qui m'aimait tendrement, fit les plus grands sacrifices pour mon éducation; j'en profitai si bien qu'à sept ans je passais généralement pour l'un des animaux les plus accomplis de la forêt de Compiègne. Un de mes voisins, vieux cerf dix-cors, qui m'avait pris en affection, me présenta dans le monde. Je puis dire sans vanité que j'y obtins quelques succès. A la vérité, l'empressement et les égards dont je fus l'objet tenaient en partie à une circonstance dont je n'ai été instruit que beaucoup plus tard, mais que ma franchise me fait un devoir de révéler. Mon généreux protecteur était, à l'époque dont je parle, un riche célibataire; il s'était brouillé depuis longtemps avec sa famille, pour des raisons que je n'ai jamais bien approfondies, mais qui, selon toute apparence, n'étaient pas étrangères à la politique. L'habitude de nous voir constamment ensemble avait convaincu nos amis que j'étais son fils naturel, et l'on prisait moins en moi le jeune faon d'esprit et de bonnes manières que l'héritier présomptif d'un beau domaine. Si j'avais été le fruit malheureux et abandonné d'un amour coupable, on m'aurait reproché comme une tache cette naissance illégitime qui devenait un titre à la faveur générale, grâce à la richesse de mon père putatif. Le monde animal est ainsi fait. Cette erreur, qui se prolongea pendant plusieurs années, durerait peut-être encore aujourd'hui si mon protecteur n'eût pas cédé un jour à la fantaisie de se marier; triste fantaisie, hélas! qui causa son malheur et le mien, car je ne tardai pas à suivre son exemple. Le mauvais exemple est si contagieux!

Il est vrai que la biche de son choix était jeune et belle à faire envie aux plus exigeants. Mon ami lui paraissait un peu trop digne de respect pour être aimé, et elle ne dissimulait qu'à demi une inclination plus que légitime pour un jeune faon, son cousin, qui avait en effet tout ce qu'il faut pour plaire, tout, excepté la richesse, qui plaît au delà de tout le reste aux grands parents. La victime se résigna par dévouement pour sa famille, qui s'estima

fort heureuse de l'établir sans dot, et le printemps fut uni à l'automne, suivant le langage ironique d'un merle du voisinage qui ne cessa de siffler durant la cérémonie nuptiale. Ce merle n'était pas blanc.

Je ne fus pas moins bien partagé que mon ami. La compagne qui accepta la mission d'embellir mon existence était un modèle de grâce et de perfection; elle avait de plus un riche patrimoine, ce qui ne gâte rien (du moins je le croyais alors). Nos deux noces se firent à huit jours de distance, et bientôt nous n'eûmes plu rien à désirer.

Le destin semblait prendre plaisir à nous sourire; mon noble ami reverdissait; la joie fait tant de bien! Il était aux petits soins pour sa moitié; habile à lire dans ses yeux, il devinait ses moindres caprices et lui laissait à peine le temps de les exprimer. La jeune épouse était donc entourée de toutes les séductions du luxe et de l'opulence; mais tout cela n'est pas le bonheur, et je la surprenais quelquefois à déchiffrer avec son cousin une romance qu'il avait trouvée sur la grande route, et dont je n'ai retenu que les vers suivants, qu'ils bramaient le plus mélancoliquement du monde :

Sur la terre
Il n'est guère
De beaux jours
Sans amours.

Ces duos trop fréquents troublèrent l'harmonie du ménage. La jalousie s'attacha, comme un ver rongeur, au cœur de mon malheureux ami; il fit épier les deux amants, et bientôt ses soupçons devinrent une cruelle certitude.

Il était naturellement brave, et l'âge n'avait pu qu'énerver ses forces, sans glacer son courage.

« Il faut du sang, me dit-il, pour laver un tel outrage. »

Et comme j'allais lui objecter que le sang tache plutôt qu'il ne lave, il me coupa la parole en ajoutant :

« Tu seras mon second; va trouver l'infâme, et règle avec lui les conditions du combat; je te donne carte blanche. »

Je le quittai aussitôt pour accomplir cette triste mission. En m'acheminant vers la demeure de *notre* adversaire, je tremblais de tous mes membres à l'idée du danger qui menaçait la vie de mon bienfaiteur et peut-être la mienne, car c'était *ma* première affaire d'honneur, et je n'avais pas une connaissance bien exacte du rôle que je devais y jouer.

Un heureux hasard, ou plutôt la Providence, car j'y crois fermement en dépit de la philosophie du siècle, vint me tirer d'embarras. Je fus accosté, au détour d'un buisson, par un renard que j'avais rencontré récemment dans un bal aristocratique. Après les premières politesses usitées entre animaux bien élevés, il me demanda quel grave motif pouvait m'attirer si loin de mon quartier. On me l'avait présenté comme un renard prudent et de bon conseil: aussi n'hésitai-je point à satisfaire sa curiosité et à réclamer le secours de son expérience. Il parut flatté de ma confiance, et s'efforça de la justifier.

« Vous vous effrayez mal à propos », me dit-il, soit que mon attitude eût trahi mon trouble, soit qu'il l'eût deviné comme une conséquence toute naturelle de ma position. « Tel que vous me voyez, j'ai figuré comme témoin dans maint duel célèbre sans qu'il en soit jamais résulté pour moi une égratignure; j'y ai gagné, au contraire, force déjeuners, et des meilleurs : le bénéfice est clair.

— Vous en parlez bien légèrement, objectai-je; mais vous oubliez que la vie de mon meilleur ami est compromise.

— Cela ne regarde que lui, répliqua-t-il, aimeriez-vous mieux que ce fût la vôtre? »

Ma tendresse pour mon bienfaiteur, si vive qu'elle fût, n'allait pas jusque-là; je me contentai de baisser la tête. C'était la seule réponse que je pusse faire décemment à un argument aussi victorieux; j'avouerai d'ailleurs que, si mon cœur se révoltait contre la cynique franchise de mon interlocuteur, ma raison, d'accord avec mes intérêts, s'humiliait devant la puissance de cette logique.

« Au surplus, reprit-il, fiez-vous à moi; je vais vous accompagner chez votre adversaire : il est de mes amis, je serai son témoin, et je me charge d'arranger l'affaire.

— Je vous comprends, interrompis-je en lui touchant la patte avec attendrissement; vous voulez empêcher l'effusion du sang, comme c'est le devoir de tout honnête animal.

— Qui vous parle de cela, interrompit-il brusquement; je ne fais pas si bon marché de l'honneur de mes amis, à moins pourtant que vous ne consentiez à *nous* faire des excuses.

— Des excuses, m'écriai-je, mais songez donc que c'est *nous* qui avons été insultés dans ce que nous avons de plus cher; songez que *notre* honneur a été compromis, que nous sommes. .

Il ne me laissa pas le temps d'achever.

« Alors c'est un duel à mort, murmura-t-il d'une voix sourde.

— Un duel à mort, grand Dieu! mais n'y a-t-il aucun moyen?...

— Aucun! lorsque je consens à assister un ami en pareille circonstance, je me regarde comme solidaire de sa conduite, et, s'il faiblit, je me bats pour lui plutôt que de reculer d'un pied. »

Un frisson glacial parcourut tous mes membres.

« Cela vous est-il arrivé souvent, demandai-je avec hésitation.

— Jamais. »

Ce dernier mot fut un baume bienfaisant pour mon cœur.

Nous étions arrivés devant le taillis de *mon* adversaire; je m'étudiai, avant d'y pénétrer, à prendre l'attitude digne et sévère qui convenait à la situation, et j'y réussis assez bien J'avouerai en effet que j'étais à demi, je dirai même, pour être sincère, aux trois quarts rassuré, depuis que je me savais exempt de tout danger. Le sort de mon pauvre ami ne laissait pas que de m'inquiéter, mais ma crainte n'était pas comparable à la joie que j'éprouvais de me sentir personnellement à l'abri de tout accident. Et pourtant le ciel m'est témoin que j'aimais mon bienfaiteur de toutes les forces de mon âme. La reconnaissance est-elle donc une vertu si stérile, ou la poltronnerie est-elle un vice si incurable? C'est une question que je laisse à plus habile que moi le soin de résoudre.

Le renard expliqua l'objet de notre visite avec tous les ménagements et toute la délicatesse imaginables. Ce n'était plus ce bretteur dont les rodomontades et les phrases de salle d'armes m'avaient indigné; c'était, au contraire, un animal plein de convenance et de modération. Il adressa même à son ami, sur l'immoralité de sa conduite, les remontrances les plus sages et les plus paternelles. J'admirai cette éloquence douce et persuasive comme celle de Fénelon; je fondis en larmes, l'orateur fondit en larmes, nous fondîmes tous trois en larmes.

« Ma cousine! ma pauvre cousine! s'écria tout à coup le jeune cerf en se tordant les jambes de désespoir, il est donc vrai, je vous ai perdue de réputation! Hélas! je l'avais bien prévu que ma tendresse vous serait fatale! Malheureuse victime de la cupidité d'une famille dénaturée. Que faire maintenant, que faire pour la sauver?

— Songeons d'abord au plus pressé, dit le renard. Quelles sont vos intentions à l'égard de l'époux outragé?

— C'est vrai, je l'avais oublié. Annoncez-lui que j'accepte son cartel avec reconnaissance. »

Et il poursuivit plein d'exaltation :

« Demain ma cousine sera délivrée de son tyran ou j'aurai cessé de vivre.

— Quelles armes choisissez-vous? lui dis-je alors.

— Celles que la nature m'a données; je n'en connais pas d'autres.

— Y pensez-vous? interrompit le renard; vos cornes commencent à peine à pousser, et vous voudriez les mesurer avec celles de votre adversaire!

— S'il est plus fort, je suis plus jeune et plus alerte : mon adresse rétablira l'égalité. »

Nous nous séparâmes après avoir fixé l'heure et le lieu du rendez-vous.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les deux champions se rencontrèrent dans l'endroit écarté que le renard avait indiqué. Toute explication fut inutile. Dès que le combat commença, le merveilleux sang-froid que j'avais montré jusqu'alors m'abandonna soudain; mes jambes fléchirent, un voile épais couvrit mes yeux; je ne voyais plus, je n'entendais plus rien; j'ignore combien de temps je demeurai dans cet état, mais, quand j'eus repris mes sens, j'aperçus mon ami en proie aux réflexions les plus sinistres et essuyant une larme furtive, tandis qu'à ses pieds gisait *notre* adversaire.

Après une courte, mais douloureuse agonie, le vaincu exhala, dans un dernier soupir, le nom de sa cousine adorée. Le renard le dépouilla de ses bijoux les plus précieux, sous prétexte de conserver un souvenir d'un ami aussi cher, et s'éloigna brusquement, sans même nous avoir salués. J'ai su depuis lors qu'il n'avait agi ainsi que dans le but de nous devancer auprès de l'amante éplorée pour la préparer à la fatale nouvelle, et que, sur sa demande, il l'avait conduite au couvent des biches repenties.

Le bruit de ce duel se répandit promptement dans la forêt; les *feuilles* publiques en retentirent pendant plusieurs jours. La justice eut l'éveil, elle dirigea contre le meurtrier une instruction dans laquelle les témoins furent enveloppés comme complices. Mon malheureux ami se vit condamné à cinq ans de prison pour animalicide volontaire, et à des dommages considérables envers les parents de la victime. C'en était fait de lui si les juges n'eussent admis des circonstances atténuantes. Le renard et moi nous n'échappâmes à la rigueur des lois qu'à force de finesse oratoire (le renard s'était chargé de notre commune défense).

Nous allâmes ensemble, à quelques jours de là, faire une visite de condoléance au prisonnier; j'avais recueilli une ample provision de verdure et d'eau fraîche pour lui procurer un repas succulent. Un impitoyable geôlier fit main basse sur tout ce que j'apportais, sous prétexte que le régime pénitentiaire n'admettait que la ration d'eau de pluie et de feuilles sèches.

Le parloir où nous fûmes introduits était un souterrain étroit, obscur et infect, dans lequel glapissaient pêle-mêle une foule de visiteurs et de détenus. On avait donné pour compagnons de captivité à mon malheureux ami des oiseaux pillards, des reptiles venimeux, des tigres sanguinaires, enfin le rebut de l'espèce animale. Heureusement sa grande âme était supérieure à tant d'humiliations. Nous le trouvâmes calme et résigné, *sur la paille humide des cachots*, tel qu'on représente Socrate buvant la ciguë. Notre entrevue fut des plus touchantes; elle l'eût été bien davantage sans la présence d'un maudit furet qui rôdait sans cesse autour de nous pour

surprendre les épanchements de l'amitié. Je fus tenté plusieurs fois d'inviter cet importun à se tenir à une distance respectueuse, mais mon ami s'y opposa en m'assurant que cet animal était payé pour faire ce beau métier, sous les auspices des autorités constituées; et comme je me récriais sur les turpitudes qu'engendre la cupidité:

« Que penserez vous donc, me dit-il, en m'indiquant un mouton qui nous observait du coin de l'œil, de ce bon apôtre qui exerce la délation *gratis*, en amateur, pour le seul plaisir de nuire, et qui bèle d'avoir perdu sa journée quand il n'a pu dénoncer personne?

— Tout cela est bien triste, murmurai-je, et tend plutôt à démoraliser les condamnés qu'à les corriger. Comment une bonne pensée pourrait-elle germer au milieu d'une pareille atmosphère?

— Votre remarque est judicieuse, dit le renard, mais tous ces vices d'administration sont la conséquence inévitable d'un mauvais système. La loi devait être un frein, on en a fait une arme. Elle frappe plus sûrement qu'elle ne réprime : au lieu de guérir, elle tue. »

J'allais répliquer, lorsqu'un boule-dogue nous annonça, par ses aboiements, la clôture du parloir. Nous prîmes congé de notre ami et sortîmes de cet antre le cœur navré de tout ce que nous avions vu.

Le renard voulut me retenir à dîner. Je repoussai son invitation, alléguant pour excuse la crainte d'inquiéter ma biche par une prolongation d'absence imprévue; mais il insista, et, pour lever mes scrupules, alla frapper au terrier d'un lapereau, son commissionnaire habituel. Le maître du logis mit ausitôt la tête à la fenêtre.

« Mon petit lapin, lui dit le renard, va bien vite avertir l'épouse de monsieur, qui habite le troisième taillis à droite, derrière la Mare-aux-Crapauds, qu'il ne rentrera qu'après minuit; je te payerai double course si tu ne t'amuses pas en route. »

Je cherchai un nouveau prétexte de refus, mais, avant que je l'eusse trouvé, le jeune drôle, alléché par l'appât du gain, avait pris ses pattes à son cou, et mes cris pour l'arrêter ne parvinrent pas jusqu'à lui. Il fallut céder.

Je me consolai en approchant de la demeure de mon hôte, car mon odorat fut agréablement surpris par un parfum de rôti qui embaumait l'air. Vous êtes donc carnivore? s'écriera quelque moraliste indigné! Hélas! non, j'ai horreur du sang, et, Dieu merci, ma conscience n'est souillée d'aucun meurtre, mais j'avoue mon faible pour les viandes cuites; je mourrais de faim près d'un gibier vivant plutôt que de l'immoler; mais les morts ont tort. Mes scrupules ne les ranimeraient pas. J'accepte les faits accomplis: c'est la morale du jour; on pourrait en trouver une meilleure.

L'habitation du renard était spacieuse et richement décorée; le repas fut apprêté et servi par un caniche qui avait étudié l'art culinaire en tournant la broche chez un restaurateur de Compiègne. Nous fîmes exellente chère; je fêtai surtout trois coqs de bruyère et une salade de chèvrefeuille assaisonnée d'une sauce fort délicate. Mais quels furent ma stupeur et mes regrets quand j'appris que soixante œufs de perdrix étaient entrés dans la composition de ce ragoût! que de mères affligées! que de familles réduites au désespoir pour une misérable satisfaction gastronomique! Oh! les hommes, leurs princes mêmes n'ont jamais poussé aussi loin l'égoïsme et la barbarie.

Le renard plaisanta agréablement sur ce qu'il appela ma sensiblerie, et soutint que les plus faibles étaient nés uniquement pour servir de pâture aux plus forts ou aux plus habiles; je réfutai cette odieuse maxime par un argument *ad vulpem*, en lui rappelant qu'il était membre fondateur d'une société zoophile, instituée pour réclamer de la justice des hommes l'abolition de la chasse.

« J'admire votre naïveté, me répondit-il, ne suis-je pas doublement intéressé dans la question? Croyez-vous qu'il me soit bien agréable de trembler à chaque instant pour ma peau, qui, sans vanité, peut faire envie à plus d'un amateur? Et, d'autre part, ne voyez-vous pas combien le menu gibier serait plus abondant et d'une capture plus facile si nous étions débarrassés de la concurrence de ces maudits chasseurs qui effarouchent tout ce qu'ils ne tuent pas!

— Ainsi nos malheureux frères continueraient d'être mangés?

— Pourquoi non? c'est leur destinée. Il importe seulement de savoir par qui ils le seront : *that is te question.* »

Cette cruauté froide m'indigna. Le renard, qu s'aperçut de la mauvaise impression qu'elle me causait, se hâta de changer la conversation. Il m'entretint longuement, très-longuement, de ses entreprises industrielles, dont il me vanta l'étonnante prospérité, et finit par me prier de lui prêter pour six mois, sous promesse de m'intéresser dans ses bénéfices, vingt mille livres, qui étaient nécessaires, disait-il, à la conclusion d'un marché considérable, et vraisemblablement fort avantageux.

Le drôle ne m'inspirait qu'une médiocre confiance, et d'ailleurs j'étais loin d'avoir à ma disposition la somme qu'il demandait. Ma biche venait de me rendre père, et, dans la joie que m'avait causée cet heureux événement, je m'étais livré aux dépenses les plus extravagantes, j'avais gaspillé toutes mes économies pour le festin des relevailles.

J'expliquai franchement ma position.

« Vous n'avez pas de monnaie, me dit le renard,

qu'à cela ne tienne! Votre signature seule serait insuffisante, car elle n'a pas cours dans le commerce, mais avec la garantie de ma griffe, je trouverais des millions sous vingt-quatre heures.

Il me présenta une lettre de change toute prête, que je signai d'une patte tremblante, en l'avertissant qu'il me mettrait dans un cruel embarras s'il n'était pas en mesure de payer à l'échéance.

« Quelle opinion avez-vous de moi? répliqua-t-il, avec l'accent de la dignité blessée ; douteriez-vous de ma solvabilité? S'il en est ainsi, gardez votre signature. Depuis cinq ans que je suis dans les affaires, j'ai acquis, Dieu merci! une assez belle réputation d'exactitude pour être au-dessus d'un soupçon aussi injurieux. »

Je m'efforçai de le calmer en lui démontrant que je n'avais pas eu l'intention de l'offenser, et je l'exhortai à reprendre la traite qu'il avait jetée à mes pieds avec un superbe dédain. Il y consentit, après s'être fait longtemps prier, et en protestant que l'honneur lui était plus cher que la vie : je ne sais s'il tenait beaucoup à la vie.

Les émotions de la journée et les excès du repas m'avaient fatigué; je pris congé de mon hôte, bien que la nuit fût peu avancée; j'étais d'ailleurs impatient de rejoindre ma biche, qui me semblait devoir s'ennuyer de mon absence. Chemin faisant, le calme de la forêt, la douce fraîcheur de l'air et la magnificence du clair de lune exaltèrent mon esprit et m'inspirèrent les pensées les plus riantes. Je rentrai chez moi sur la pointe des pieds pour ne pas troubler le sommeil de l'innocence. Mais jugez de mon inquiétude et de mon désespoir : ma couche était vide; j'aperçus à terre, par hasard, une large feuille de vigne, que je ramassai machinalement, et, en l'examinant avec attention, je crus y voir des caractères d'écriture; j'éveillai une luciole qui, à ma prière, monta sur un buisson pour m'éclairer, et je lus assez distinctement, quoique sans lunettes :

Biche de mon ame,
Parais, je t'attends;
De toi je réclame
La foi des serments.

Ton bichon COCO.

Cette feuille de vigne, emblême de la pudeur, ô profanation!... ne pouvait être destinée qu'à ma volage épouse. La perfide! était-ce donc là le secret de cette prétendue faiblesse de complexion qui l'empêchait de remplir ses devoirs de mère, et qui l'avait poussée à confier notre enfant aux soins d'une chèvre mercenaire!

Le signataire de cette infâme épître était un vieux cerf dont les jambes cagneuses et le poil ras indiquaient un vétéran parmi les invalides.

Il est vrai qu'il avait autrefois rempli les premiers rôles au Cirque-Olympique à Paris. Les artistes ont un prestige auquel les biches les plus vertueuses ne savent pas toujours résister. Le traître avait séduit la mienne par le charme de sa poésie. Je concevrais mon malheur, me disais-je en pleurant amèrement, si j'étais cassé, épilé, édenté comme mon vénérable protecteur, et si mon rival avait la jeunesse et la grâce attrayante du pauvre faon qui a payé de sa vie un moment d'ivresse. Mais c'est tout le contraire. Est-il rien de plus humiliant pour un cerf à la fleur de l'âge que de se voir préférer un vieux saltimbanque efflanqué? Oh! les biches! les biches! Décidément tous les cerfs sont égaux devant le mariage!

Je maîtrisai la fureur dont j'étais animé pour mieux combiner ma vengeance, et bien certain que ma criminelle épouse, n'osant s'aventurer dans la forêt, se ferait accompagner par son exécrable complice, je me blottis derrière un buisson.

Après deux heures d'une attente mortelle, un bruissement dans le feuillage m'annonça l'approche des deux coupables. Je m'élançai vers mon indigne rival, et, sans lui laisser le temps de se reconnaître, je lui perçai le flanc d'une corne vengeresse!... Ma biche, accablée de remords, car elle n'avait pas encore rompu tout pacte avec la vertu, se jeta à mes pieds en sanglottant et me demandant la mort comme un bienfait. Mais j'étais père, et je pardonnai, car je ne voulais pas que le sang et la honte de la mère rejaillissent sur le fils.

Quand la réflexion m'eut un peu calmé, ma position m'apparut dans son effrayante réalité; j'avais commis un meurtre avec préméditation et guet-apens. Mon ami expiait par cinq ans de prison le tort d'avoir tué son adversaire à ses risques et périls, selon les lois de l'honneur; quel châtiment m'infligerait-on, à moi, qui ne pouvais invoquer aucune de ces circonstances atténuantes?

Je me rassurai pourtant en songeant qu'il pouvait n'y avoir d'autre témoin de mon crime que ma biche et Dieu. Vain espoir! un hibou, caché dans le creux d'un arbre, avait tout observé. Il alla me dénoncer au commissaire du quartier, ours mal léché, mais marié, qui me témoigna une vive et touchante sympathie et se contenta de me faire garder à vue au lieu d'ordonner mon arrestation.

Je fus traduit en cour d'assises : la déposition du hibou produisit une sensation profonde sur l'auditoire. Maître Corbeau, mon défenseur, invoqua l'axiome judiciaire : *testis unus*, *testis nullus*, mais un loup, qui avait eu avec moi des discussions d'intérêt, demanda à être entendu en vertu du pouvoir discrétionnaire, et le sycophante osa confirmer le témoignage du dénonciateur. Ma condamnation dès lors parut certaine ; je perdis la tête et fis les aveux les plus complets ; mon avocat, découragé, fut d'une faiblesse extrême.

Les débats terminés, on alla aux suffrages, et après un quart d'heure de délibération, les jurés, tous gens *établis* ou susceptibles de l'être, prononcèrent un verdict d'acquittement à l'unanimité moins une voix, moins celle d'un vieux célibataire. Et mon ami gémissait dans les fers !... Voilà donc la justice des animaux ! Oh ! les hommes ont bien raison de mépriser notre espèce.

Pendant quelques mois, je n'osai sortir avec ma biche, tant je craignais de l'exposer aux manifestations du mépris public : elle était si coupable en effet d'avoir trompé un honnête cerf qui l'aimait tendrement, que les animaux les moins intolérants pouvaient ne pas ratifier le pardon généreux dont j'avais couvert sa faute.

Vaincu par les pressantes sollicitations auxquelles je n'avais point de bonnes raisons à opposer, car j'aimais mieux passer à ses yeux pour un mari fantasque et capricieux que de l'humilier par la révélation du véritable motif de mon refus, je me décidai enfin, par un beau dimanche d'août, à la conduire à la fête de la vallée aux Ours.

Notre présence produisit une sensation qui n'avait rien de désagréable : j'eus le bonheur de reconnaître que ma frayeur n'était qu'une chimère, car en un moment nous fûmes entourés, contemplés et salués par une foule joyeuse et riante. Ma biche surtout fut l'objet d'un empressement très-flatteur de la part de nos jeunes élégants : chacun la félicitait sur la grâce de son maintien et sur le bon goût de sa toilette ; c'était à qui l'inviterait à danser ; elle ne manqua pas un seul galop ni une seule polka.

Mon triomphe ne fut pas moins complet que le sien ; les biches les plus modestes me lançaient à la dérobée des regards curieux ; d'autres, moins timides, braquaient obstinément leur lorgnon sur moi et ne le baissaient que pour sourire et chuchoter avec leurs voisines.

En revanche, les maris plus ou moins cerfs, m'accablaient de quolibets impertinents, et me reprochaient ironiquement ma mésaventure conjugale, comme s'il était juste de faire peser la honte d'une faute sur l'infortuné qui en est la victime innocente!

La fête fut troublée par la nouvelle d'un désastre qui intéressait une foule d'animaux. Le renard à qui j'avais si bénévolement prêté ma signature venait de déposer son bilan. Les principaux négociants de la forêt se trouvaient compris dans la faillite pour des sommes considérables.

Ma lettre de change vint à échéance : je n'étais pas en fonds. Un vautour, nouvellement investi d'une charge d'huissier, me dénonça protêt, puis assignation au tribunal de commerce, puis condamnation à payer principal, intérêts et frais, puis saisie, puis contrainte par corps.

J'avais passé au nom de ma biche, par contrat de mariage, toute la fortune que j'aurais pu avoir ; elle forma opposition à la saisie et arracha ainsi notre, ou plutôt son mobilier, aux griffes de la justice.

Mon généreux ami, que tant de tribulations successives m'avaient fait négliger et presque oublier, eut connaissance de ma détresse, et, du fond de sa prison, il fit vendre avec perte une de ses plus belles propriétés pour me procurer les vingt mille livres garanties par ma signature.

Le vautour, après avoir reçu provisoirement cette somme, réclama un supplément de sept mille deux cent soixante-neuf livres pour les frais ; et, sur mon refus de les payer, refus, hélas! trop bien motivé par ma pénurie, il continua impitoyablement les poursuites.

Un jour que je sortais de mon taillis pour me chauffer au soleil, je fus appréhendé au corps par quatre sangliers domestiques, qui me signifièrent, de par la loi, que j'étais prisonnier. Je protestai énergiquement au nom de la liberté individuelle ; mais contre la force il n'y a pas de résistance. On étouffa mes cris en me menaçant d'un bâillon, et je me laissai conduire.

Nous approchions de la prison, quand un bruit lointain de chevaux et de voitures attira notre attention vers la grande route. Un équipage magnifique, précédé et suivi d'autruches en grande livrée, brûlait le pavé. A cette vue je faillis tomber à la renverse, car, malgré la rapidité de la course et le nuage de poussière qui m'obstruait les yeux, j'avais reconnu dans la calèche l'infâme renard que vous savez. Je criai : « Au voleur ! » Je me démenai de toutes mes forces pour échapper à mes alguazils et m'élancer à sa poursuite ; on me serra de plus près et le chef de la bande me conseilla le calme et la modération.

« Cela vous est bien facile à dire ! répliquai-je avec exaltation ; mais songez donc que ce misérable, qui mène un train de prince, a fait faillite et n'a payé aucun de ses créanciers.

— Il en avait le droit, me répondit le quasi-jurisconsulte.

— Je conçois, à la rigueur, que la justice l'ait mis à l'abri de poursuites réputées inutiles quand on le croyait complétement ruiné ; mais aujourd'hui qu'il affiche une fortune scandaleuse, je veux être payé.

— Il ne vous doit plus rien ni à vous, ni à personne, puisqu'il a fait faillite.

— Comment ! m'écriai-je avec joie, la loi autorise ce moyen économique de payer ses dettes ? alors veuillez me lâcher, je dépose mon bilan.

— Vous ne le pouvez pas.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que vous n'êtes pas négociant. »

Cet argument n'était guère de nature à me con-

vaincre. Mon interlocuteur m'expliqua, avec la précision et la clarté qui distinguent le langage des gens de loi, que, le commerce étant le lien principal de la grande famille animale, l'intérêt général exigeait qu'on entourât des garanties les plus solides les capitalistes qui confient leurs fonds ou leurs marchandises à des industriels.

Je ne compris pas bien comment cette facilité donnée aux négociants de se libérer sans bourse délier pouvait être un gage de sécurité pour leurs créanciers, et j'allais demander l'explication de ce logogriphe lorsque mon escorte s'arrêta. Nous étions arrivés.

Je m'étais un peu consolé de mon arrestation en songeant que j'allais être réuni à mon ami, mais cette illusion s'évanouit à la vue de l'édifice où je fus introduit : c'était une maison vaste, élégamment construite, d'un agréable aspect, et qui ne ressemblait en rien à la prison que j'avais vue. Là, point de souterrains, mais des cours bien aérées et des jardins fleuris ; au lieu de farouches boule-dogues, des caniches polis et empressés ; les prisonniers communiquaient librement avec leurs femelles ; la polygamie même n'était pas interdite. A côté de malheureux pères de famille vivant misérablement de la maigre pitance allouée par leurs implacables créanciers, quelques étourdis qui n'avaient pas le moyen de payer cinq ou six cents livres, puisqu'ils étaient détenus pour cette faible somme, en dépensaient régulièrement vingt-cinq par jour durant des années entières, tandis qu'un odieux règlement privait mon respectable ami de tous les adoucissements compatibles avec sa fortune.

Cependant les plus opulents eux-mêmes dépérissaient d'ennui dans ce lieu, car, ainsi que l'a bien dit notre grand La Fontaine :

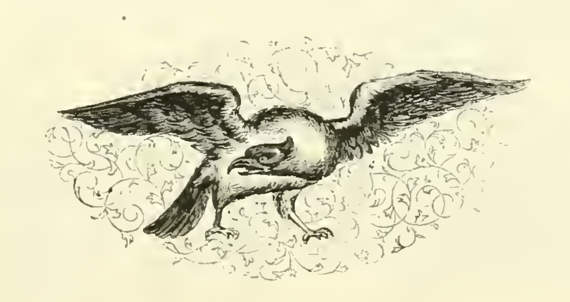
> Que sert, hélas! la bonne chère
> Quand on n'a pas la liberté?

Je fus élargi avant la fin de la semaine, grâce à l'inépuisable bienfaisance de mon protecteur, qui avait appris par hasard ma nouvelle mésaventure, et s'était dessaisi d'une seconde propriété pour satisfaire la cupidité de mon vautour.

Je trouvai, en rentrant chez moi, les quatre haies entièrement nues. Ma biche désespérée avait déserté le taillis conjugal, emportant avec elle nos objets les plus précieux sans donner son adresse à personne.

J'ai reçu hier une assignation à comparaître devant le tribunal correctionnel à la requête du renard, comme prévenu de diffamation pour l'avoir appelé voleur. Il réclame vingt mille livres de dommages-intérêts, juste la somme qu'il m'a escroquée : amère dérision ! Maître Corbeau tient ma condamnation pour certaine. N'est-il pas vrai que de telles monstruosités ne se sont jamais vues parmi les hommes ! Décidément, notre espèce est bien arriérée. Puisse ce récit trop fidèle faire sentir à nos frères la nécessité d'une réforme sociale et judiciaire qui rapproche un peu les animaux de la perfection humaine dont ils sont, hélas ! si éloignés.

Émile Pagès.
Pour copie conforme.



RENCONTRE D'UN PIRATE.

C'était un beau navire, long, bas dans l'eau, à mâts élancés qui s'élevaient et diminuaient insensiblement et devenaient presque imperceptibles au sommet; les girouettes à queue d'hirondelle s'agitaient et tournaient sur leur fer avec tant de rapidité que vous eussiez dit des papillons de nuit. Notre pavillon flottait au haut du couronnement. Je n'ai jamais vu de plus joli navire : la coupe effilée de son avant ressemblait à une flèche, et la finesse de ses hanches, s'élargissant par degrés, était fort remarquable. Je me le rappelle encore, quand il serrait le vent, svelte dans ses formes, impétueux et docile dans ses mouvements : c'était comme le cheval arabe du désert. Notre brick avait une légèreté qui surpasse tous les autres vaisseaux d'Europe. Les États-Unis ont le mérite d'être seuls parvenus à cette perfection dans la construction de ces bâtiments.

Nous venions de Charlestown et nous nous dirigions vers la Havane. Un bon vent du nord-ouest nous poussait avec rapidité, et en moins de quarante-huit heures nous eûmes dépassé les îles de Bahama et d'Alabastre. Nous étions le troisième jour à la hauteur de St-Salvador, et tout semblait nous promettre la plus heureuse traversée.

Le crépuscule du soir avait paru. Depuis quelques instants le capitaine Burke tenait sa lunette fixée avec anxiété sur une tache noire qu'on apercevait dans l'éloignement.

« Quelle nouvelle, capitaine? lui demandai-je.

— Voyez vous-même, » me répondit-il. Et en prenant alors la lunette de ses mains et la dirigeant vers cet objet obscur éloigné : « C'est une chaloupe, m'écriai-je.

— Oui, une chaloupe, reprit-il, qui vient à nous avec toute la rapidité que peuvent lui imprimer les bras vigoureux de vingt robustes flibustiers : nous allons avoir à qui parler. »

On fit aussitôt toutes sortes de préparatifs afin de recevoir dignement les pirates. Comme nous ignorions le nombre des ennemis à qui nous avions affaire, on entassa sur le pont de la poudre, des balles et des armes blanches de toute espèce. On découvrit en même temps les deux canons de bronze du navire, et on les roula à tribord au gaillard d'arrière, puis on les chargea jusqu'à la gueule ; et on les plaça dans les sabords, du côté où on attendait l'ennemi. On mit deux balles dans les fusils et dans les pistolets, et chacun plaça dans sa ceinture un poignard et une paire de pistolets. Le capitaine poussa les précautions jusqu'à faire éteindre les garde-corps, et laver et frotter les lisses de tribord, afin de rendre l'abordage plus difficile si l'on osait le tenter.

Quand ces préparatifs furent terminés, chacun se rendit à son poste. Tous les yeux étaient tournés vers l'occident, mais la nuit était devenue si noire qu'il n'était plus possible d'apercevoir la chaloupe.

Quelques heures s'écoulèrent, et rien ne parut à l'orient ni à l'occident. Les matelots de quart tentaient vainement de découvrir la chaloupe ennemie ou les sillons tracés par la rame dans les flots; les autres avaient pris le parti de se jeter sur leurs hamacs, et moi-même, excédé de fatigue, j'allais me retirer quand le capitaine vint auprès de moi.

« Eh bien! capitaine, lui dis-je, que sont devenus vos loups de mer?

— Ils se sont séparés sans doute ; répondit-il, et en vérité j'en suis sincèrement affligé; mais il est difficile de rien comprendre à leur manœuvre; il est pourtant nécessaire de faire bonne garde.

— Pour mon compte, repris-je, je suis fatigué de tenir mes regards fixés sur la mer sans rien apercevoir; j'aime mieux contempler la tempête qui se forme à l'orient. »

Je me retournai en ce moment, et mes yeux furent à l'instant frappés par un rayonnement dans l'eau, qui paraissait et disparaissait successivement et d'une façon régulière.

« Les voilà! s'écria aussitôt le capitaine, dont les yeux avaient suivi la direction des miens. Les misérables viennent vers nous du côté de Saint-Domingue, et ils seront bientôt près du navire. Aux armes, enfants! continua-t-il d'une voix puissante, et que chacun se rende à son poste. »

L'alerte fut ainsi donnée; et tout le monde obéit avec promptitude.

« Que chacun se tienne dans les esparres ; qu'on cache soigneusement les agrès, continua le capitaine, et que personne ne s'avise de faire feu avant que je l'ordonne.

— Oui! oui! » répondit en criant l'équipage, et avec une telle précision qu'on eût dit qu'il n'y avait qu'une seule voix.

Le capitaine continua à donner ses ordres avec un grand sang-froid, et quelques-uns d'entre nous s'étaient rendus à ses côtés.

Dans un instant, nos pièces de canon présentèrent leur énorme gueule à la petite chaloupe qui courait en serpentant vers nous, et n'était plus qu'à la distance d'un quart de mille.

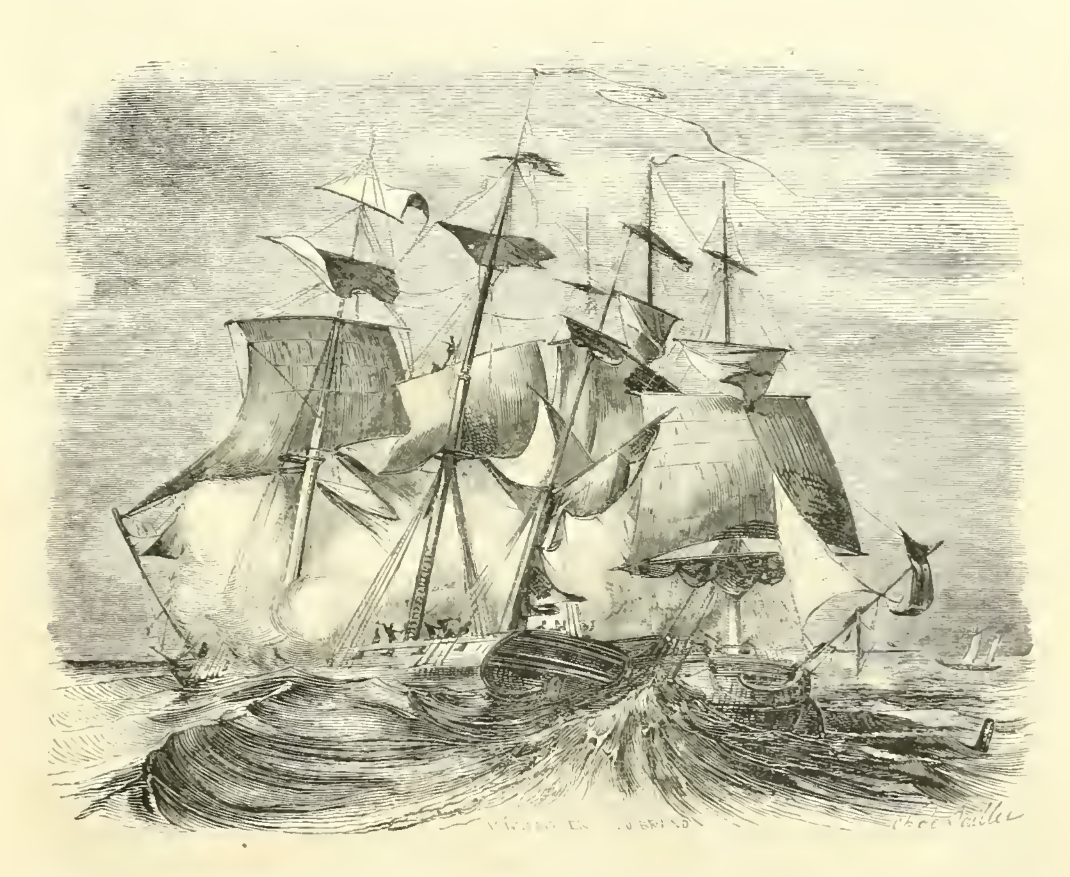
Nous nous attendions à nous voir attaqués à la fois par plusieurs chaloupes; mais une seule était devant nous, et nous nous demandions comment cette frêle embarcation osait se mesurer avec un navire armé de canons et défendu par un brave équipage.

« Chaloupe, au large! » cria tout à coup le capitaine Burke de toute la force de ses poumons.

On ne fit point de réponse, seulement nous vîmes les voiles se mouvoir avec plus de rapidité.

« Au large, misérables! répéta le capitaine d'une voix tonnante, ou je vous coule à fond avec votre chaloupe! »

Cette menace et une mèche enflammée que je tenais à la main et qui jetait une grande clarté sur tout le vaisseau semblèrent intimider ces brigands; ils parurent hésiter; la marche de leur embarcation se ralentit; le capitaine crut que la victoire était décidée, et il éleva la voix en ces termes : « Jetez vos armes à la mer, et rendez-vous! »



Une décharge de mousqueterie répondit à ces paroles, une douzaine de balles sifflèrent à nos oreilles; le chapeau du capitaine, atteint par l'une d'elles, alla tomber à quelques pas de là sur le pont. « Feu! » s'écria alors celui-ci avec un énergique juron. Tout à coup des flots de flamme et de fumée jaillirent du tillac, et cette explosion terrible, au milieu de la profonde tranquillité des éléments, fut semblable aux éclats de la foudre. Un craquement, un bruit de corps tombant avec fracas dans la mer, et par-dessus tout cela des cris d'agonie et des gémissements venant du lieu où se trouvaient les ennemis, succédèrent à la décharge du canon.

Mais la fumée ne s'étant point encore suffisamment

dissipée pour que nous pussions voir l'effet de cette décharge, nous n'apercevions sur les flots ni la chaloupe ni aucune trace des misérables qui la montaient, et nous crûmes que l'équipage tout entier avait été précipité au fond de l'abîme. « Par saint Georges! s'écria le capitaine avec une expression de regret et en essuyant avec son mouchoir sa tête ensanglantée, j'aurais mieux fait de m'emparer de tous ces vauriens et de les faire pendre avec les honneurs qui leur étaient dus, plutôt que de les noyer d'une façon si brutale. Il est impossible de viser avec plus de justesse, quand même vous.... »

Des hurlements affreux partis de dessous le navire interrompirent notre capitaine au milieu de son discours, et nous vîmes au milieu de la fumée une petite embarcation qui cherchait à se cramponner à l'avant du navire, et une douzaine de nègres aux formes athlétiques se précipitèrent à l'abordage. Mais nos précautions étaient trop bien prises. Les abords du navire étaient si bien gardés, que la plupart de de ces forbans furent repoussés et rejetés dans la mer. Ils proféraient en tombant d'affreux blasphèmes et nous menaçaient de leurs pistolets, même après qu'ils étaient remplis d'eau. En même temps leur chaloupe, qui avait été fortement endommagée par le feu de notre canon, chavira et coula à fond. Pourtant quelques-uns d'entre eux étaient parvenus à atteindre le pont du navire, ils nous attaquèrent avec fureur; mais, entourés de tous côtés, ils cédèrent au nombre et se rendirent. Cinq autres de ces misérables furent retirés de l'eau et faits prisonniers.

Un de ces forbans avait réussi à mettre le pied sur le pont, lorsqu'un jeune matelot, nommé Ralph, se précipita sur lui avec fureur. Le noir et Ralph se saisirent au corps, luttèrent un instant ensemble, et, après s'être balancés entre le pont et l'eau, le pirate, qui était le plus lourd des deux, tomba en arrière et entraîna avec lui dans la mer son courageux adversaire.

Ils disparurent un moment; mais nous les vîmes peu après tous deux entrelacés reparaître à la surface des flots à quelques mètres du navire. Alors commença le combat le plus étonnant et le plus terrible dont j'aie jamais été témoin. Nul de nous n'avait les moyens de secourir notre brave compagnon; nul n'osait faire feu sur le brigand, car tous deux se tenaient si étroitement serrés, leurs évolutions étaient si rapides, et la clarté que la lune jetait sur cette affreuse scène était si faible, qu'il était impossible de viser l'un des deux champions sans mettre en danger la vie de l'autre. Il serait difficile de dépeindre les angoisses de tout l'équipage; nous respirions à peine à la vue de l'affreuse situation de notre infortuné camarade. Au commencement de la lutte, les efforts de chaque combattant paraissaient tendre à noyer son adversaire; ils roulaient à la surface de la mer, ils se heurtaient et s'agitaient comme des monstres marins. Un instant tous deux s'enfoncèrent et disparurent à nos yeux. Nous étions en proie à la plus terrible anxiété; peu après ils reparurent, échangèrent quelques coups, et, se serrant étroitement avec une aveugle fureur, ils s'enfoncèrent de nouveau dans la mer. Tous deux négligeant de faire usage de leurs armes qui eussent promptement terminé le combat, ils se battaient, non comme des créatures humaines, mais comme des bêtes sauvages qui cherchent à s'étrangler pour se dévorer ensuite.

« Attendrons-nous patiemment la mort de notre camarade? » dit enfin un des matelots. Ces mots firent évanouir le charme qui semblait avoir été jeté sur nous.

« La chaloupe en mer! » s'écria aussitôt le capitaine; et six hommes s'élancèrent à la fois pour exécuter cet ordre. Précisément en ce moment les deux combattants disparurent; ils restèrent si longtemps sous les flots que les matelots qui étaient occupés à détacher la chaloupe suspendirent leur opération; et tous, dans une inquiétude mortelle, les yeux fixés sur la mer, nous attendîmes qu'ils reparussent à la surface des flots. Enfin, à la distance d'environ trente mètres, les eaux se divisèrent, et un seul homme reparut. « Est-ce vous, Ralph? » s'écria le capitaine d'une voix tremblante.

— Non! mais il y a quelque chose de lui sur la lame de mon poignard! » répondit le noir avec un air sardonique, et s'élançant hors de l'eau de toute sa hauteur, il jeta vers nous son fer avec violence. L'arme passa au-dessus de nos têtes, et rencontrant le mât de misaine, s'y enfonça profondément.

Les éclats d'un rire affreux et le choc d'un corps tombant dans la mer attirèrent nos regards vers le lieu d'où partait ce bruit, et nous n'aperçûmes plus à la surface des flots que de nombreuses rides qui s'élargissaient en forme de cercles. Des idées de vengeance naissaient tardivement dans nos cœurs. Quelques matelots, dans le premier mouvement de colère, firent feu sur ces cercles tournoyants, sans réfléchir à l'inutilité de leurs tentatives. D'autres tenaient leur fusil prêt à faire feu, les yeux fixés immobiles sur l'Océan, attendant que le brigand montrât sa tête au-dessus des eaux. Mais ils attendirent en vain, le noir ne reparut plus. Les rapides messagers de la mort, destinés à mettre fin à sa vie, passèrent au-dessus de sa tête, et s'il eût été possible de pénétrer dans son vaste tombeau, on l'eût trouvé reposant en paix au fond de l'abîme, à côté de son dernier ennemi.

Un morne silence régnait sur le vaisseau, les matelots se regardaient tristement entre eux; et puis, comme si la mort de leur camarade exigeait un plus

grand sacrifice, leurs yeux s'arrêtèrent d'un air farouche sur leurs prisonniers qui étaient là à leur discrétion, pieds et poings liés. Quiconque est accoutumé à lire dans les physionomies eût compris aisément que les liens d'une sévère discipline empêchaient seuls ces braves matelots de se livrer à un crime affreux, à une vengeance expéditive qui les eût rabaissés au niveau de leurs barbares ennemis. Mais le capitaine, comprenant, à la fureur qui animait son équipage, tout le danger que couraient ses prisonniers, les fit promptement jeter dans les écoutilles. Notre victoire, bien que complète, avait été achetée par du sang. Outre l'infortuné Ralph, nous perdîmes un matelot qui fut frappé de deux balles à la fois. L'une l'atteignit au côté gauche, et l'autre près du cœur. Le malheureux tomba sur le pont, et il expira quelques instants après dans son hamac.

Au commencement du combat, une balle avait, comme nous l'avons dit, emporté le chapeau du capitaine, avait tracé un sillon dans sa chevelure, et lui avait fait une profonde blessure à la tête; moi-même je fus blessé au visage, et je reçus une forte contusion à la jambe gauche. Depuis le premier coup de feu jusqu'au moment où les ennemis tombèrent en notre pouvoir, il ne s'était pas écoulé plus d'un quart d'heure. Le combat avait été terrible, mais maintenant tout était autour de nous dans une paix profonde, et le navire continuait à voguer au souffle d'une brise qui ridait à peine la surface de l'Océan.

Il fallait célébrer les funérailles du brave que nous avions perdu. Nos prières ne devaient point manquer à l'infortuné Ralph, dont le corps reposait déjà dans les abîmes de la mer.

Lorsque le désordre qui régnait à bord eut été réparé, on s'occupa de la cérémonie. Les camarades du défunt, avec l'assistance du maître voilier et en la présence du maître d'armes, cousirent le corps dans son hamac, et ayant fixé deux boulets de canon à ses pieds, ils le déposèrent dans un panier à claire-voie, où l'on mit des cordes nouvellement goudronnées. On eut soin de laisser dans le suaire du marin une partie de son linge et de ses vêtements. On fait ainsi apparemment pour dissimuler la forme du corps, qui, ainsi préparé, ressemble assez à une momie égyptienne. On le porta ensuite à la partie arrière du vaisseau, on le plaça sur l'écoutille, et on couvrit le tout du pavillon national. Quelquefois on expose le mort entre le grand mât et l'artimon, sur le deuxième pont, mais plus généralement c'est où j'ai dit, sous le mât de mestre.

Le lendemain, la cloche sonna les funérailles, et tous les matelots s'assemblèrent sur la galerie du faux-pont et autour du mât de mestre, tandis que les officiers occupèrent la partie d'avant du gaillard d'arrière. Dans les vaisseaux de guerre, et cela est très-bien, il est d'obligation, pour les officiers et tout l'équipage, d'assister à la cérémonie. C'est une marque d'égards pour un camarade, dont on ne devrait se dispenser que dans les occasions de grandes fatigues, ou lorsque quelque funeste maladie règne sur le navire et y fait des ravages de tous les jours et de toutes les nuits, de toutes les heures. Alors, certes, il suffit des hommes de quart pour une cérémonie trop souvent répétée. Dans ces tristes circonstances, les funérailles succèdent presque immédiatement à la mort.

Je viens à la cérémonie. Pendant que l'équipage se rendait à l'appel du glas funèbre, le panier à claire-voie sur lequel le corps était placé, étant enlevé par les compagnons de gamelle du défunt, fut déposé au travers de la galerie de la cale. On démonta les espontilles volantes des sauvegardes de beaupré, et l'on pratiqua au filet de bastingage une ouverture assez large pour laisser un libre passage. Le corps resta couvert du pavillon, les pieds légèrement projetés sur le plat-bord, tandis que ses compagnons de gamelle se rangèrent de chaque côté. On attacha ensuite un câble au panier à claire-voie dans un but que je dirai tout à l'heure. Quand tout fut prêt, le capitaine vint sur le gaillard d'arrière, et commença le beau service de l'église anglicane, qui ne manque jamais de produire la plus solennelle impression sur les marins les plus grossiers et les moins réfléchis. La cloche a cessé de faire entendre son glas, et chacun se tient debout, silencieux et la tête découverte pendant la lecture des prières des morts. Les marins, malgré leur morale relâchée, sont très-portés à des émotions sincèrement religieuses, mais surtout il serait difficile de trouver un auditoire plus respectueux que celui qui se réunit sur le gaillard d'un vaisseau de guerre pour les funérailles d'un camarade.

Le service des morts dans l'armée de terre contient les paroles suivantes : « Puisqu'il a plu à Dieu, dans sa miséricorde infinie, d'appeler dans son sein l'âme de notre bien-aimé frère, ici trépassé, nous confions son corps à la terre, poussière à poussière, cendres à cendres, avec l'espérance une et certaine de sa résurrection, etc. » Quiconque a assisté aux funérailles d'un ami (et c'est-à-dire presque tout le monde) doit se rappeler la solennité de cette partie de la cérémonie où, à mesure que ces mots sont prononcés, on jette dans la fosse trois pleines mains de terre qui, tombant sur le cercueil, y retentissent avec un bruit creux et triste, ne ressemblant à aucun autre que je connaisse.

Dans le service des morts à bord d'un vaisseau, la prière que j'ai citée offre cette variante : « Puisqu'il a plu à Dieu tout-puissant, dans sa miséricorde infinie, d'appeler dans son sein notre bien-aimé frère, ici trépassé, nous confions son corps à

la mer pour y être corrompu, comme c'est le sort de tout ce qui a eu vie, avec l'espérance de sa résurrection quand la mer rendra ses morts pour la vie éternelle. » Au commencement de cette prière, un des matelots se pencha et dégagea le pavillon jeté sur les restes de son camarade, pendant que les autres, en entendant ces mots : « Nous confions son corps à la mer, » jetèrent le panier à claire-voie dans les flots. Le corps, étant chargé de deux boulets à ses extrémités inférieures, se sépara brusquement du panier, plongea tout à coup dans l'Océan, et en un instant, semblable à une goutte de pluie, s'enfonça dans l'abîme avec le bruit d'un flot qui bouillonne.

Cette partie de la cérémonie fait moins d'impression que celle qui lui correspond sur terre; mais il y a encore quelque chose de solennel et qui fait tressaillir dans la chute soudaine du corps dans la mer, suivi du bruit du panier qu'on remorque sous les chaînes des grands haubans. Par un beau jour, par une belle mer calme, et lorsque tous les officiers, les hommes de l'équipage sont assemblés, la cérémonie que je viens de décrire, quoique bien triste, comme elle doit toujours l'être, est souvent si belle, tout considéré, que, quoi qu'on en ait, elle laisse même des impressions agréables dans l'esprit.

Parmi toutes les funérailles auxquelles j'ai assisté sur mer, il en est une qui me causa des émotions exclusivement mélancoliques. Elle eut lieu à bord du *Hasting*, sur les côtes de l'Amérique du Sud.

Il y avait sur le navire un petit garde-marine, si délicat, si frêle, que la profession de marin n'était pas sa vocation; mais sa famille et lui-même en avaient jugé autrement, et comme il avait une ardeur, un zèle au-dessus de ses forces, il languit bientôt visiblement. Ce jeune homme était le favori de tout l'équipage. Les matelots lui souriaient lorsqu'il passait, comme ils l'eussent fait à un enfant. Les officiers le caressaient et le comblaient d'amitiés. Ses camarades, avec une familiarité qui ne lui plaisait pas toujours, mais de laquelle il ne pouvait se défendre parce qu'elle exprimait leur amitié pour lui, l'avaient surnommé *Child* (le pauvre enfant!).

Nous le plaignîmes longtemps. J'ai oublié quelle était la nature de sa maladie, mais il n'était pas malaisé de voir que sa santé déclinait par degrés; enfin il s'éteignit comme l'eût fait un flambeau exposé au vent. Il expira dans la matinée, et les préparatifs du cercueil ne furent faits que le soir.

Je me rappelle que, m'approchant de Child dans le courant de la journée, je lui posai la main sur le cœur. Je le trouvai chaud, si chaud même que l'on aurait pu croire qu'il battait encore. J'étais attaché à mon petit camarade, je n'étais pas beaucoup plus grand que lui, et j'étais heureux que mon ami, quoique éteint depuis plusieurs heures, n'eût pas encore été atteint par le froid glacial de la mort.

Cet incident m'est depuis lors bien souvent revenu à la pensée, surtout connaissant la croyance des Espagnols, qui prétendent que les enfants sont, après leur mort, convertis en anges, sans aucun de ces obstacles qui arrêtent les âmes des hommes. Quelques circonstances particulières concoururent aussi, pour leur part, à graver pour jamais cette scène dans mon souvenir; la superstition des matelots eux-mêmes y contribuait de son côté.

Je ne sais ce qui empêcha dans la journée que la cérémonie funèbre n'eût lieu avant le coucher du soleil. La soirée fut très-sombre, et le vent souffla avec tant de force qu'on dut abattre les vergues et les voiles du mât de perroquet. Il fallait s'attendre à une nuit orageuse. Comme il était nécessaire d'avoir de la lumière pour se reconnaître, plusieurs lanternes furent placées sur le gaillard d'arrière, et le long de l'échelle de bord. Tous les matelots et les officiers étaient assemblés, les uns sur les deux gaillards, les autres dans les bateaux. La Hande-Vorte, illuminée jusqu'à sa vergue, se gonflait sous le vent, qui devenait de plus en plus fort, et nous donnait à craindre que nous ne fussions forcés d'interrompre la cérémonie. La batterie basse était tout à fait sous l'eau, et plus d'une fois l'extrémité du panier qui renfermait le corps de notre pauvre camarade atteignit le sommet des lames écumantes qui passaient en sifflant.

Pendant toute la cérémonie, la pluie ne cessa de tomber sur les têtes nues de l'équipage, et mouilla le livre de prières. Le vent poussait de tristes gémissements autour de nous; les éléments étaient en complète harmonie avec les sentiments de tout l'équipage. Le vaisseau, ébranlé par un violent roulis, criait de la proue à la poupe, et au milieu du bruit sourd de la mer, des cordages et du vent, il était souvent difficile d'entendre les paroles de la cérémonie funèbre. Néanmoins, à un geste du capitaine, les matelots comprirent que le moment était venu de jeter le corps à la mer; justement en ce moment-là il survint une si forte rafale, que l'on n'entendit point le bruit de sa chute dans les flots : ce qui fut cause que les matelots dirent que leur jeune favori n'avait pas été à la mer, mais que, porté sur l'aile de l'orage, il avait pris tout droit le chemin du paradis.

(TRADUIT DE L'ANGLAIS.)

LA DANSE DES SALONS

PAR CELLARIUS.

—

DESSINS PAR GAVARNI.

La danse longtemps humiliée relève enfin la jambe, peu à peu elle ressaisit son ancien empire, elle a ses adeptes, ses notabilités, ses gloires. La valse à deux temps fait des mariages, et la polka des secrétaires d'ambassade; nous sommes revenus aux beaux jours de M. de Trenis.



Mais nous n'avons pas le temps d'envisager la danse au point de vue matrimonial et diplomatique. Jetons-nous hardiment dans l'esthétique ; aussi bien voici un livre qui contient toutes les règles, tous les préceptes de ce grand art de la danse qui, malgré ses allures légèrement étrangères, restera toujours

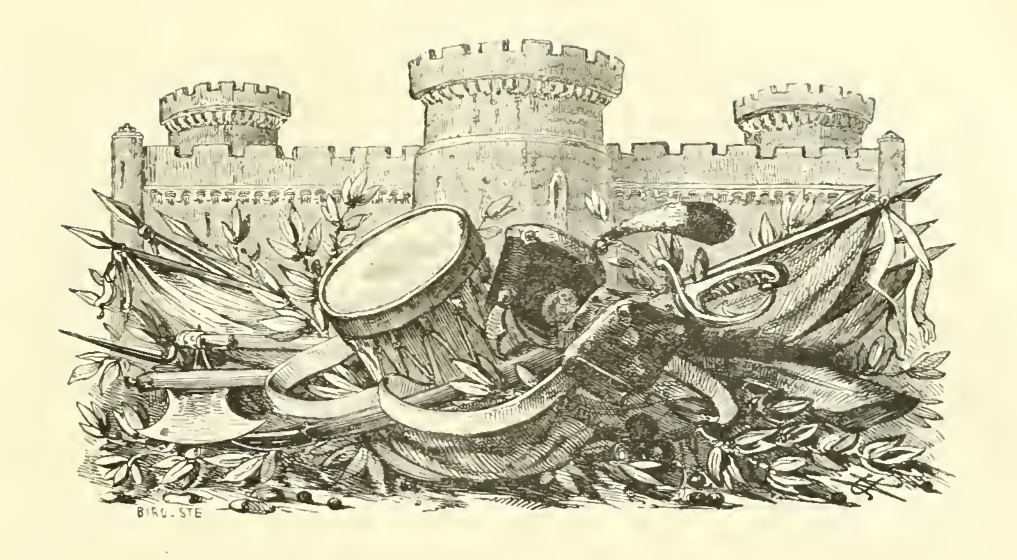
un art français. La danse nationale, nous ne pouvons en disconvenir, a beaucoup emprunté pendant ces dernières années à la chorégraphie du Nord; elle a suivi l'exemple de la littérature; notre danse s'est inspirée du Goëthe anonyme, du Mickiewitz inconnu qui ont inventé la valse à deux temps et la mazurka. Comme le théâtre, comme le roman, comme la musique, la danse est devenue romantique. Terpsichore était la derniere muse qui fît encore quelque résistance. La victoire du progrès est maintenant complète.

Cellarius peut revendiquer la gloire de ce mouvement : il a arboré hardiment le drapeau des idées nouvelles, il a révolutionné les jambes de sa génération. Grâces à son bon goût, à son élégante modération, la victoire a été pure de tout excès; les droits légitimes de l'ancienne danse respectés, la tradition rajeunie, le bon sens français protégé contre la fougue quelquefois trop capricieuse du Nord parleront longtemps en faveur de son école, et la feront vivre dans l'histoire de l'art. Pour jugor de l'enseignement de Cellarius on n'a qu'à lire la *Danse des salons;* ce livre dans lequel il vient de déposer le résultat de ses méditations et le fruit d'une longue pratique. Depuis la contredanse française jusqu'à la *Napolitaine*, que le maître vient à peine de laisser tomber de ses pieds savants, polka, mazurka, redowa, valse à deux temps, Cellarius passe toutes les danses en revue, assigne à chacune son caractère propre, donne les règles de l'exécution, décrit les nécessités de leur allure particulière Après avoir lu ce livre, je me suis senti meilleur... danseur.

C'est absolument comme si j'avais assisté à un cours de Cellarius; j'ai écouté le maître, j'ai vu valser, polker, mazurker des femmes charmantes, grâce au crayon de Gavarni qui a enrichi cet ouvrage de douze dessins des plus dansants. C'est la soirée du danseur esquissée depuis l'invitation à la première contredanse jusqu'au cotillon. Quel mot viens-je de prononcer! Rassurez-vous, conducteurs novices et inexpérimentés, le cotillon n'aura désormais plus d'écueils pour vous; Cellarius a réuni toutes les figures du cotillon à la fin de son livre; si la mémoire vous manque au milieu du bal, la maîtresse de la maison ira chercher son dictionnaire et vous soufflera.

Voilà donc la danse moderne, la danse des salons définitivement fixée par la publication du livre de Cellarius.





LA JEUNESSE DE NAPOLÉON.

Le 15 août 1769, naquit à Ajaccio un enfant qui reçut de ses parents le nom de Buonaparte, et du ciel celui de Napoléon.

Les premiers jours de sa jeunesse s'écoulèrent au milieu de cette agitation fiévreuse qui suit les révolutions; la Corse, qui depuis un demi-siècle rêvait l'indépendance, venait d'être moitié conquise, moitié vendue, et n'était sortie de l'esclavage de Gênes que pour tomber au pouvoir de la France. Paoli, vaincu à Ponte-Nuovo, allait chercher avec son frère et ses neveux un asile en Angleterre, où Alfieri lui dédiait son *Timoléon*. L'air que respira le nouveau-né était chaud des haines civiles, et la cloche qui sonna son baptême toute frémissante encore du tocsin.



Charles de Buonaparte, son père, et Lætitia Ramolino, sa mère, tous deux de race patricienne et originaires de ce charmant village de San-Miniato, qui domine Florence, après avoir été les amis de Paoli, avaient abandonné son parti, et s'étaient ralliés à l'influence française. Il leur fut donc facile d'obtenir de M. de Marbœuf, qui revenait comme gouverneur dans l'île où dix ans auparavant il avait abordé comme général, sa protection pour faire entrer le jeune Napoléon à l'école militaire de Brienne. La demande fut accordée, et quelque temps après, M. Berton, sous-principal du collége, inscrivait sur ses registres la note suivante:

« Aujourd'hui, 23 avril 1779, Napoléon de Buonaparte est entré à l'École royale militaire de Brienne-le-Château, à l'âge de neuf ans, huit mois et cinq jours. »

Le nouveau venu était Corse, c'est-à-dire d'un

pays qui, de nos jours encore, lutte contre la civilisation avec une force d'inertie telle, qu'il a conservé son caractère à défaut de son indépendance : il ne parlait que l'idiome de son île maternelle ; il avait le teint brûlé du méridional, l'œil sombre et perçant du montagnard. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter la curiosité de ses camarades et augmenter sa sauvagèrie naturelle, car la curiosité de l'enfance est railleuse et manque de pitié. Un professeur, nommé Dupuis, prit en compassion le pauvre isolé, et se chargea de lui donner des leçons particulières de langue française : trois mois après il était déjà assez avancé dans cette étude pour recevoir les premiers éléments de latinité. Mais dès l'abord se manifesta chez lui la répugnance qu'il conserva toujours pour les langues mortes, tandis qu'au contraire son aptitude pour les mathématiques se développa dès les premières leçons ; il en résulta que, par une de ces conventions si fréquentes au collége, il trouvait la solution des problèmes que ses camarades avaient à résoudre, et ceux-ci, en échange, lui faisaient ses thèmes et ses versions, dont il ne voulait pas entendre parler.

L'espèce d'isolement dans lequel se trouva pendant quelque temps le jeune Buonaparte, et qui tenait à l'impossibilité de communiquer ses idées, éleva entre lui et ses compagnons une espèce de barrière qui ne disparut jamais complétement. Cette première impression, en laissant dans son esprit un souvenir pénible qui ressemblait à une rancune, donna naissance à cette misanthropie précoce qui lui faisait chercher des amusements solitaires, et dans laquelle quelques-uns ont voulu voir les rêves prophétiques du génie naissant. Au reste, plusieurs circonstances, qui dans la vie de tout autre seraient restées inaperçues, donnent quelque fondement aux récits de ceux-là qui ont essayé de faire une enfance exceptionnelle à cette merveilleuse virilité. Nous en citerons deux.

Un des amusements les plus habituels du jeune Buonaparte était la culture d'un petit parterre entouré de palissades, dans lequel il se retirait habituellement aux heures des récréations. Un jour, un de ses jeunes camarades, qui était curieux de savoir ce qu'il pouvait faire ainsi seul dans son jardin, escalada la barricade, et le vit occupé à ranger dans des dispositions militaires une foule de cailloux dont la grosseur indiquait les grades. Au bruit que fit l'indiscret, Buonaparte se retourna, et, se voyant surpris, ordonna à l'écolier de descendre ; mais celui-ci, au lieu d'obéir, se moqua du jeune stratégiste, qui, peu disposé à la plaisanterie, ramassa le plus gros de ses cailloux, et l'envoya au beau milieu du front du railleur, qui tomba aussitôt assez dangereusement blessé.

Vingt-cinq ans après, c'est-à-dire au moment de sa plus haute fortune, on annonça à Napoléon qu'un individu qui se disait son camarade de collége demandait à lui parler. Comme plus d'une fois des intrigants s'étaient servis de ce prétexte pour arriver jusqu'à lui, l'ex-écolier de Brienne ordonna à l'aide-de-camp de service d'aller demander le nom de cet ancien condisciple ; mais ce nom n'ayant éveillé aucun souvenir dans l'esprit de Napoléon : — Retournez, dit-il, et demandez à cet homme s'il ne pourrait pas me citer quelque circonstance qui me remît sur sa voie. — L'aide-de-camp accomplit son message et revint en disant que le solliciteur, pour toute réponse, lui avait montré une cicatrice qu'il avait au front. — Ah ! cette fois je me le rappelle, dit l'Empereur ; c'est un général en chef que je lui ai jeté à la tête !....

Pendant l'hiver de 1783 à 1784, il tomba une si grande quantité de neige que toutes les récréations extérieures furent interrompues. Buonaparte, forcé malgré lui de passer les heures qu'il donnait ordinairement à la culture de son jardin au milieu des amusements bruyants et inaccoutumés de ses camarades, proposa de faire une sortie, et, à l'aide de pelles et de pioches, de tailler dans la neige les fortifications d'une ville, qui serait ensuite attaquée par les uns et défendue par les autres : la proposition était trop sympathique pour être refusée. L'auteur du projet fut naturellement choisi pour commander un des deux partis. La ville, assiégée par lui, fut prise après une héroïque résistance de la part de ses adversaires. Le lendemain la neige fondit ; mais cette récréation nouvelle laissa une trace profonde dans la mémoire des écoliers. Devenus hommes, ils se souvinrent de ce jeu d'enfant, et ils se rappelèrent les remparts de neige que battit en brèche Buonaparte, en voyant les murailles de tant de villes tomber devant Napoléon.

A mesure que Buonaparte grandit, les idées primitives qu'il avait en quelque sorte apportées en germe se développèrent, et indiquèrent les fruits qu'un jour elles devaient porter. La soumission de la Corse à la France, qui lui donnait, à lui, son seul représentant, l'apparence d'un vaincu au milieu de ses vainqueurs, lui était odieuse. Un jour qu'il dînait à la table du père Berton, les professeurs, qui avaient déjà plusieurs fois remarqué la susceptibilité nationale de leur élève, affectèrent de mal parler de Paoli. Le rouge monta aussitôt au front du jeune homme, qui ne put se contenir. — Paoli, dit-il, était un grand homme, qui aimait son pays comme un vieux Romain ; et jamais je ne pardonnerai à mon père, qui a été son aide-de-camp, d'avoir concouru à la réunion de la Corse à la France : il aurait dû suivre la fortune de son général et tomber avec lui.

Cependant, au bout de cinq ans, le jeune Buonaparte était en quatrième et avait appris de mathé-

matiques tout ce que le père Patrault avait pu lui en montrer. Son âge était l'âge désigné pour passer de l'école de Brienne à celle de Paris : ses notes étaient bonnes, et ce compte-rendu fut envoyé au roi Louis XVI par M. de Keralio, inspecteur des écoles militaires :

« M. de Buonaparte (Napoléon), né le 15 août 1769, taille de quatre pieds dix pouces dix lignes, a fait sa quatrième : de bonne constitution, santé excellente ; caractère soumis, honnête, reconnaissant ; conduite très-régulière ; s'est toujours distingué par son application aux mathématiques. Il sait très-passablement son histoire et sa géographie ; il est assez faible pour les exercices d'agrément et pour le latin, où il n'a fait que sa quatrième. Ce sera un excellent marin. Il mérite de passer à l'École militaire de Paris. »

En conséquence de cette note, le jeune Buonaparte obtint son entrée à l'École militaire de Paris ; et le jour de son départ cette mention fut inscrite sur les registres :

« Le 17 octobre 1784, est sorti de l'École royale de Brienne M. Napoléon de Buonaparte, écuyer, né en la ville d'Ajaccio, en l'île de Corse, le 15 août 1769, fils de noble Charles-Marie de Buonaparte, député de la noblesse de Corse, demeurant en ladite ville d'Ajaccio, et de dame Lætitia Ramolino, suivant l'acte porté au registre, folio 31, et reçu dans cet établissement le 23 avril 1779. »

On a accusé Buonaparte de s'être vanté d'une noblesse imaginaire et d'avoir faussé son âge ; les pièces que nous venons de citer répondent à ces deux accusations.

Buonaparte arriva dans la capitale par le coche de Nogent-sur-Seine.

Aucun fait particulier ne signale le séjour de Buonaparte à l'École militaire de Paris, si ce n'est un Mémoire qu'il envoya à son ancien sous-principal, le père Berton. Le jeune législateur avait trouvé dans l'organisation de cette école des vices que son aptitude naissante à l'administration ne pouvait passer sous silence. Un de ces vices, et le plus dangereux de tous, était le luxe dont les élèves étaient entourés. Aussi Buonaparte s'élevait-il surtout contre ce luxe : — Au lieu, disait-il, d'entretenir un nombreux domestique autour des élèves, de leur donner journellement des repas à deux services, de faire parade d'un manége très-coûteux, tant pour les chevaux que pour les écuyers, ne vaudrait-il pas mieux, sans toutefois interrompre le cours de leurs études, les astreindre à se servir eux-mêmes, moins leur petite cuisine, qu'ils ne feraient pas ; leur faire manger du pain de munition ou d'un autre qui en approcherait ; les habituer à battre leurs habits et à nettoyer leurs souliers et leurs bottes ? Puisqu'ils sont pauvres et destinés au service militaire, n'est-ce pas la seule éducation qu'il faudra leur donner ? Assujettis à une vie sobre, à soigner leur tenue, ils en deviendraient plus robustes, sauraient braver les intempéries des saisons, supporter avec courage les fatigues de la guerre, et inspirer un respect et un dévouement aveugles aux soldats qui seraient sous leurs ordres. » Buonaparte avait quinze ans et demi lorsqu'il proposait ce projet de réforme : vingt ans après il fondait l'École militaire de Fontainebleau.

En 1785, après des examens brillants, Buonaparte fut nommé sous-lieutenant en second au régiment de La Fère, alors en garnison dans le Dauphiné. Après être resté quelque temps à Grenoble, où son passage n'a laissé d'autre trace qu'un mot apocryphe sur Turenne, il vint habiter Valence : là, quelques lueurs du soleil de l'avenir commencent à se glisser dans le crépuscule du jeune homme ignoré. Buonaparte, on le sait, était pauvre ; mais, si pauvre qu'il fût, il pensa qu'il pouvait venir en aide à sa famille, et appela en France son frère Louis, qui était de neuf ans plus jeune que lui. Tous deux logeaient chez mademoiselle Bou, Grande-Rue, n° 4. Buonaparte avait une chambre à coucher, et au-dessus de cette chambre le petit Louis habitait une mansarde. Chaque matin, fidèle à ses habitudes de collége, dont il devait se faire plus tard une vertu des camps, Buonaparte éveillait son frère en frappant le plancher d'un bâton, et lui donnait sa leçon de mathématiques. Un jour le jeune Louis, qui avait grand'peine à se faire à ce régime, descendit avec plus de regret et de lenteur que de coutume : aussi Buonaparte allait-il frapper le plancher une seconde fois, lorsque l'écolier tardif entra enfin.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ce matin, il me semble que nous sommes bien paresseux ? dit Buonaparte.

— Oh ! frère, répondit l'enfant, je faisais un si beau rêve.

— Et que rêvais-tu donc ?

— Je rêvais que j'étais roi.

— Et qu'étais-je donc alors, moi ?... empereur ? dit en haussant les épaules le jeune sous-lieutenant. Allons ! à la besogne.

Et la leçon journalière fut, comme d'habitude, prise par le futur roi et donnée par le futur empereur [1].

Buonaparte était logé en face du magasin d'un riche libraire nommé Marc-Aurel, dont la maison, qui porte, je crois, la date de 1530, est un bijou de renaissance. C'est là qu'il passait à peu près toutes les heures dont son service militaire et ses leçons

[1] Cette scène se passa devant M. Parmentier, médecin du régiment où Buonaparte était lieutenant en second.

fraternelles le laissaient maître. Ces heures n'étaient point perdues, comme on va le voir.

Le 7 octobre 1808, Napoléon donnait à dîner à Erfurth; ses convives étaient l'empereur Alexandre, la reine de Westphalie, le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg, le roi de Saxe, le grand-duc Constantin, le Prince-Primat, le prince Guillaume de Prusse, le duc d'Oldenbourg, le prince de Mecklembourg-Schwerin, le duc de Weimar et le prince de Talleyrand. La conversation tomba sur la bulle d'or, qui, jusqu'à l'établissement de la confédération du Rhin, avait servi de constitution et de règlement pour l'élection des empereurs, et le nombre et la qualité des électeurs. Le Prince-Primat entra dans quelques détails sur cette bulle, et en fixa la date à 1409.

— Je crois que vous vous trompez, dit en souriant Napoléon; la bulle dont vous parlez a été proclamée en 1336, sous le règne de l'empereur Charles IV.

— C'est vrai, Sire, répondit le Prince-Primat, et je me le rappelle maintenant; mais comment se fait-il que Votre Majesté sache si bien ces choses-là?

— Quand j'étais simple lieutenant en second dans l'artillerie, dit Napoléon...

A ce début, un mouvement d'étonnement si vif se manifesta parmi les nobles convives, que le narrateur fut forcé de s'interrompre; mais au bout d'un instant :

— Quand j'avais l'honneur d'être simple lieutenant en second d'artillerie, reprit-il en souriant, je restai trois années en garnison à Valence. J'aimais peu le monde et vivais très-retiré. Un hasard heureux m'avait logé près d'un libraire instruit et des plus complaisants. J'ai lu et relu sa bibliothèque pendant ces trois années de garnison, et je n'ai rien oublié, même des matières qui n'avaient aucun rapport avec mon état. La nature, d'ailleurs, m'a doué de la mémoire des chiffres; il m'arrive très-souvent, avec mes ministres, de leur citer le détail et l'ensemble numérique de leurs comptes les plus anciens.

Ce n'était pas le seul souvenir que Napoléon eût conservé de Valence.

Parmi le peu de personnes que voyait Buonaparte à Valence était M. de Tardiva, abbé de Saint-Ruf, dont l'ordre avait été détruit quelque temps auparavant. Il rencontra chez lui mademoiselle Grégoire du Colombier, et en devint amoureux. La famille de cette jeune personne habitait une campagne située à une demi-lieue de Valence et appelée *Bassiau;* le jeune lieutenant obtint d'être reçu dans la maison et y fit plusieurs visites. Sur ces entrefaites se présenta de son côté un gentilhomme dauphinois, nommé M. de Bressieux. Buonaparte vit qu'il était temps de se déclarer s'il ne voulait pas être gagné de vitesse : il écrivit en conséquence à mademoiselle Grégoire une longue lettre, dans laquelle il lui exprimait tous ses sentiments pour elle, et qu'il l'invitait à communiquer à ses parents. Ceux-ci, placés dans l'alternative de donner leur fille à un militaire sans avenir, ou bien à un gentilhomme possédant quelque fortune, optèrent pour le gentilhomme : Buonaparte fut éconduit, et sa lettre remise aux mains d'un tierce personne, qui voulut la rendre, ainsi qu'elle en avait été chargée, à celui qui l'avait écrite. Mais Buonaparte ne voulut pas la reprendre. — Gardez-la, dit-il à la personne, elle sera un jour un témoignage à la fois et de mon amour et de la pureté de mes sentiments envers mademoiselle Grégoire. La personne garda la lettre et la famille la conserve encore.

Trois mois après mademoiselle Grégoire épousa M. de Bressieux.

En 1806, madame de Bressieux fut appelée à la cour avec le titre de dame d'honneur de l'impératrice, son frère envoyé à Turin en qualité de préfet, et son mari nommé baron et administrateur des forêts de l'état.

Les autres personnes avec lesquelles Buonaparte se lia pendant son séjour à Valence furent MM. de Montalivet et Bachasson, lesquels devinrent, l'un ministre de l'intérieur, et l'autre inspecteur des approvisionnements de Paris. Le dimanche, ces trois jeunes gens se promenaient presque toujours ensemble hors de la ville, et là s'arrêtaient quelquefois à regarder un bal en plein air que donnait, moyennant deux sous par cavalier et par contredanse, un épicier de la ville, qui, dans ses moments perdus, exerçait l'état de ménétrier. Ce ménétrier était un ancien militaire qui, retiré en congé à Valence, s'y était marié et y exerçait en paix sa double industrie : mais, comme elle était encore insuffisante, il sollicita et obtint, lors de la création des départements, une place de commis expéditionnaire dans les bureaux de l'administration centrale. Ce fut là que les premiers bataillons de volontaires le prirent, en 1790, et l'entraînèrent avec eux.

Cet ancien soldat, épicier, ménétrier et commis expéditionnaire, fut depuis le maréchal Victor, duc de Bellune.

Buonaparte quitta Valence, laissant trois francs dix sous de dettes chez son pâtissier, nommé Coriol.

Que nos lecteurs ne s'étonnent point de nous voir rechercher de pareilles anecdotes : lorsqu'on écrit la biographie d'un Jules-César, d'un Charlemagne ou d'un Napoléon, la lanterne de Diogène ne sert plus à chercher l'homme; l'homme est trouvé par la postérité, et apparaît aux yeux du monde, radieux et sublime; c'est donc le chemin qu'il a parcouru avant d'arriver à son piédestal qu'il faut suivre, et plus les traces qu'il a laissées en certains endroits de sa route sont légères, plus elles sont inconnues,

et par conséquent plus elles offrent de curiosité.

Buonaparte arrivait à Paris en même temps que Paoli. L'Assemblée constituante venait d'associer la Corse au bénéfice des lois françaises; Mirabeau avait déclaré à la tribune qu'il était temps de rappeler les patriotes fugitifs qui avaient défendu l'indépendance de l'île, et Paoli était revenu. Buonaparte fut accueilli en fils par l'ancien ami de son père : le jeune enthousiaste se trouva en face de son héros : celui-ci venait d'être nommé lieutenant-général et commandant militaire de la Corse.

Buonaparte obtint un congé, et en profita pour suivre Paoli et revoir sa famille, qu'il avait quittée depuis six ans. Le général patriote fut reçu avec délire par tous les partisans de l'indépendance, et le jeune lieutenant assista au triomphe du célèbre exilé : l'enthousiasme fut tel que le vœu unanime de ses concitoyens porta en même temps Paoli à la tête de la garde nationale et à la présidence de l'administration départementale. Il y demeura quelque temps en parfaite intelligence avec la Constituante; mais une motion de l'abbé Charrier, qui proposait de céder la Corse au duc de Parme en échange du Plaisantin, dont la possession était destinée à indemniser le pape de la perte d'Avignon, devint pour Paoli une preuve du peu d'importance qu'attachait la métropole à la conservation de son pays. Ce fut sur ces entrefaites que le gouvernement anglais, qui avait accueilli Paoli dans son exil, ouvrit des communications avec le nouveau président; Paoli, au reste, ne cachait pas la préférence qu'il accordait à la constitution britannique sur celle que préparait la législature française. De cette époque date la dissidence entre le jeune lieutenant et le vieux général; Buonaparte resta citoyen français, Paoli redevint général corse.

Buonaparte fut rappelé à Paris au commencement de 1792. Il y retrouva Bourrienne, son ancien ami de collége, lequel arrivait de Vienne, après avoir parcouru la Prusse et la Pologne. Ni l'un ni l'autre des deux écoliers de Brienne n'étaient heureux; ils associèrent leur misère pour la rendre moins lourde : l'un sollicitait du service à la guerre, l'autre aux affaires étrangères; on ne répondait à aucun des deux, et alors ils rêvaient des spéculations commerciales, que leur défaut de fonds les empêchait presque toujours de réaliser. Un jour ils eurent l'idée de louer plusieurs maisons en construction dans la rue Montholon pour les sous-louer ensuite; mais les prétentions des propriétaires leur parurent si exagérées qu'ils furent forcés d'abandonner cette spéculation par le même motif qui leur en avait fait abandonner tant d'autres. En sortant de chez le constructeur, les deux spéculateurs s'aperçurent non-seulement qu'ils n'avaient point dîné, mais encore qu'ils n'avaient point de quoi dîner. Buonaparte remédia à cet inconvénient en mettant sa montre en gage.

Sombre prélude du 10 août, le 20 juin arriva. Les deux jeunes gens s'étaient donné rendez-vous pour déjeuner chez un restaurateur de la rue Saint-Honoré : ils achevaient leur repas, lorsqu'ils furent attirés à la fenêtre par un grand tumulte et les cris de *ça ira*, *vive la nation*, *vivent les sans-culottes*, *à bas le veto!* C'était une troupe de six à huit mille hommes, conduite par Santerre et le marquis de Saint-Hurugues, descendant des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau et se rendant à l'assemblée. — Suivons cette canaille, dit Buonaparte, et les deux jeunes gens se dirigèrent aussitôt vers les Tuileries, et s'arrêtèrent sur la terrasse du bord de l'eau : Buonaparte s'appuya contre un arbre et Bourrienne s'assit sur un parapet.

De là ils ne virent point ce qui se passait; mais ils devinèrent facilement ce qui s'était passé, lorsqu'une fenêtre donnant sur le jardin s'ouvrit, et que Louis XVI parut coiffé du bonnet rouge qu'un homme du peuple venait de lui présenter au bout d'une pique.

— *Coglione! coglione!* murmura en haussant les épaules et dans son idiome corse le jeune lieutenant, qui jusque-là était resté muet et immobile.

— Que voulais-tu qu'il fît? dit Bourrienne.

— Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du canon, répondit Buonaparte, et le reste courrait encore.

Pendant toute la journée il ne parla que de cette scène, qui avait fait sur lui une des plus fortes impressions qu'il eût jamais ressenties.

Buonaparte vit ainsi se dérouler sous ses yeux les premiers événements de la révolution française. Il assista en simple spectateur à la fusillade du 10 août et aux massacres du 2 septembre; puis, voyant qu'il ne pouvait obtenir de service, il résolut de faire un nouveau voyage en Corse.

Les intrigues de Paoli avec le cabinet anglais avaient pris, en l'absence de Buonaparte, un tel développement, qu'il n'y avait plus à se tromper sur ses projets. Une entrevue, que le jeune lieutenant et le vieux général eurent ensemble chez le gouverneur de Corte, se termina par une rupture : les deux anciens amis se séparèrent pour ne plus se revoir que sur le champ de bataille. Le même soir, un flatteur de Paoli voulut dire devant lui du mal de Buonaparte : — Chut! lui dit le général en portant le doigt à ses lèvres, c'est un jeune homme taillé sur l'antique!

Bientôt Paoli leva ouvertement l'étendard de la révolte. Nommé, le 26 juin 1793, par les partisans de l'Angleterre, généralissime et président d'une consulte à Corte, il fut, le 17 juillet suivant, mis hors la loi par la Convention nationale. Buonaparte

était absent : il avait enfin obtenu sa mise en activité tant de fois demandée. Nommé commandant de la garde nationale soldée, il se trouvait à bord de la flotte de l'amiral Truguet, et s'emparait, pendant ce temps, du fort Saint-Étienne, que les vainqueurs furent bientôt forcés d'évacuer. Buonaparte, en rentrant en Corse, trouva l'île soulevée. Salicetti et Lacombe Saint-Michel, membres de la Convention, chargés de mettre à exécution le décret rendu contre le rebelle, avaient été obligés de se retirer à Calvi : Buonaparte alla les y rejoindre et tenta avec eux sur Ajaccio une attaque qui fut repoussée. Le même jour un incendie se manifesta dans la ville ; les Buonaparte virent leur maison brûlée ; quelque temps après, un décret les condamna à un bannissement perpétuel. Le feu les avait faits sans asile, la proscription les faisait sans patrie : ils tournèrent les yeux vers Buonaparte, et Buonaparte vers la France. Toute cette pauvre famille proscrite s'embarqua sur un frêle bâtiment, et le futur César mit à la voile, protégeant de sa fortune ses quatre frères, dont trois devaient être rois, et ses trois sœurs, dont l'une devait être reine.

Toute la famille s'arrêta à Marseille, réclamant la protection de cette France pour laquelle elle était proscrite. Le gouvernement entendit ses plaintes : Joseph et Lucien obtinrent de l'emploi dans l'administration de l'armée, Louis fut nommé sous-officier et Buonaparte passa comme lieutenant en premier, c'est-à-dire avec avancement, dans le 4e régiment d'infanterie : peu de temps après il monta, par droit d'ancienneté, au grade de capitaine dans la deuxième compagnie du même corps, alors en garnison à Nice.

L'année au chiffre sanglant, 93, était arrivée; la moitié de la France luttait contre l'autre ; l'Ouest et le Midi étaient en feu ; Lyon venait d'être pris, après un siége de quatre mois; Marseille avait ouvert ses portes à la Convention ; Toulon avait livré son port aux Anglais.

Une armée de trente mille hommes, composée des troupes qui, sous le commandement de Kellermann, avaient assiégé Lyon, de quelques régiments tirés de l'armée des Alpes et de l'armée d'Italie, et de tous les réquisitionnaires levés dans les départements voisins, s'avança contre la ville vendue. La lutte commença aux gorges d'Ollioules. Le général Dutheil, qui devait diriger l'artillerie, était absent ; le général Dommartin, son lieutenant, fut mis hors de combat dans cette première rencontre; le premier officier de l'armée le remplaça de droit : ce premier officier était Buonaparte. Cette fois le hasard était d'accord avec le génie, en supposant que pour le génie le hasard ne s'appelle point la Providence.

Buonaparte reçoit sa nomination, se présente à l'état-major et est introduit devant le général Cartaux, homme superbe et doré des pieds jusqu'à la tête, qui lui demande ce qu'il y a pour son service : le jeune officier lui présente le brevet qui le charge de venir, sous ses ordres, diriger les opérations de l'artillerie : — L'artillerie, répond le brave général, nous n'en avons pas besoin ; nous prendrons ce soir Toulon à la baïonnette et nous le brûlerons demain.

Cependant, quelle que fût l'assurance du général en chef, il ne pouvait pas s'emparer de Toulon sans le reconnaître : aussi eut-il patience jusqu'au lendemain; mais au point du jour il prit son aide-de-camp, Dupas, et le chef de bataillon Buonaparte dans son cabriolet, afin d'inspecter les premières dispositions offensives. Sur les observations de Buonaparte, il avait, quoique avec peine, renoncé à la baïonnette et en était revenu à l'artillerie : en conséquence, des ordres avaient été donnés directement par le général en chef, et c'était ces ordres dont il venait vérifier l'exécution et hâter l'effet.

Les hauteurs desquelles on découvre Toulon, couché au milieu de son jardin demi-oriental et baignant ses pieds à la mer, à peine dépassées, le général descend de cabriolet avec les deux jeunes gens, et s'enfonce dans une vigne au milieu de laquelle il aperçoit quelques pièces de canon rangées derrière une espèce d'épaulement. Buonaparte regarde autour de lui, et ne devine rien à ce qui se passe : le général jouit un instant de l'étonnement de son chef de bataillon, puis se retournant avec le sourire de la satisfaction vers son aide-de-camp :

— Dupas, lui dit-il, sont-ce là nos batteries?

— Oui, général, répond celui-ci.

— Et notre parc ?

— Il est à quatre pas.

— Et nos boulets rouges ?

— On les chauffe dans les bastides voisines.

Buonaparte n'avait pu en croire ses yeux, mais il est obligé d'en croire ses oreilles. Il mesure l'espace avec l'œil exercé du stratégiste, et il y a une lieue et demie au moins de la batterie à la ville. D'abord il croit que le général a voulu ce qu'on appelle, en termes de collége et de guerre, tâter son jeune chef de bataillon ; mais la gravité avec laquelle Cartaux continue ses dispositions ne lui laisse aucun doute. Alors il hasarde une observation sur la distance et manifeste la crainte que les boulets rouges n'arrivent pas jusqu'à la ville.

— Crois-tu ? dit Cartaux.

— J'en ai peur, général, répond Buonaparte : au reste on pourrait, avant de s'embarrasser de boulets rouges, essayer à froid pour bien s'assurer de la portée.

Cartaux trouve l'idée ingénieuse, fait charger et tirer une pièce, et tandis qu'il regarde sur les mu-

railles de la ville l'effet que produira le coup, Buonaparte lui montre, à mille pas à peu près devant lui, le boulet qui brise les oliviers, sillonne la terre, ricoche, et s'en va mourir, en bondissant, au tiers à peine de la distance que le général en chef comptait lui voir parcourir.

La preuve était concluante ; mais Cartaux ne voulut pas se rendre et prétendit que c'étaient « ces aristocrates de Marseillais qui avaient gâté la poudre. »

Cependant, comme, gâtée ou non, la poudre ne porte pas plus loin, il faut recourir à d'autres mesures : on revient au quartier général ; Buonaparte demande un plan de Toulon, le déploie sur une table, et après avoir étudié un instant la situation de la ville et des différents ouvrages qui la défendent, depuis la redoute bâtie au sommet du Mont-Faron, qui la domine, jusqu'aux forts Lamalgue et Malbousquet, qui protégent sa droite et sa gauche, le jeune chef de bataillon pose le doigt sur une redoute nouvelle, élevée par les Anglais, et dit avec la rapidité et la concision du génie :

— C'est là qu'est Toulon.

C'est Cartaux à son tour qui n'y comprend plus rien : il a pris à la lettre les paroles de Buonaparte, et se retournant vers Dupas, son fidèle :

— Il paraît, lui dit-il, que le *capitaine Canon* n'est pas fort en géographie.

Ce fut le premier surnom de Buonaparte ; nous verrons comment lui est venu depuis celui de petit caporal.

En ce moment, le représentant du peuple Gasparin entra : Buonaparte en avait entendu parler, non-seulement comme d'un vrai, loyal et brave patriote, mais encore comme d'un homme d'un sens juste et d'un esprit rapide. Le chef de bataillon va droit à lui :

— Citoyen représentant, lui dit-il, je suis chef de bataillon d'artillerie. Par l'absence du général Dutheil et par la blessure du général Dommartin, cette arme se trouve sous ma direction. Je demande que nul ne s'en mêle que moi, ou je ne réponds de rien.

— Eh ! qui es-tu donc pour répondre de quelque chose ? demande le représentant du peuple, étonné en voyant un jeune homme de vingt-trois ans lui parler d'un pareil ton et avec une semblable assurance.

— Qui je suis? reprend Buonaparte en le tirant dans un coin et en lui parlant à voix basse ; je suis un homme qui sais mon métier, jeté au milieu de gens qui ignorent le leur. Demandez au général en chef son plan de bataille, et vous verrez si j'ai tort ou raison.

Le jeune officier parlait avec une telle conviction que Gasparin n'hésita pas un instant : — Général, dit-il en s'approchant de Cartaux, les représentants du peuple désirent que dans trois jours tu leur aies soumis ton plan de bataille.

— Tu n'as qu'à attendre trois minutes, répondit Cartaux, et je vais te le donner.

Effectivement le général s'assit, prit une plume et écrivit sur une feuille volante ce fameux plan de campagne qui est devenu un modèle du genre. Le voici :

« Le général d'artillerie foudroiera Toulon pen-
» dant trois jours, au bout desquels je l'attaquerai
» sur trois colonnes et l'enlèverai.

» Cartaux. »

Le plan fut envoyé à Paris, et remis aux mains du comité du génie. Le comité le trouva beaucoup plus gai que savant : Cartaux fut rappelé, et Dugommier envoyé à sa place.

Le nouveau général trouva en arrivant toutes les dispositions prises par son jeune chef de bataillon : c'était un de ces siéges où la force et le courage ne peuvent rien d'abord, et où le canon et la stratégie doivent tout préparer. Pas un coin de la côte où l'artillerie n'eût affaire à l'artillerie. Elle tonnait de tous côtés comme un immense orage dont se croisent les éclairs ; elle tonnait du haut des montagnes et du haut des murailles ; elle tonnait de la plaine et de la mer : on eût dit à la fois une tempête et un volcan.

Ce fut au milieu de ce réseau de flammes que les représentants du peuple voulurent faire changer quelque chose à une batterie établie par Buonaparte : le mouvement était déjà commencé lorsque le jeune chef de bataillon arriva et fit tout remettre en place ; les représentants du peuple voulurent faire quelques observations : — Mêlez-vous de votre métier de député, leur répondit Buonaparte, et laissez-moi faire mon métier d'artilleur. Cette batterie est bien là, et je réponds d'elle sur ma tête.

L'attaque générale commença le 16. Dès lors le siége ne fut plus qu'un long assaut. Le 17 au matin les assiégeants s'emparaient du Pas-de-Leidet et de la Croix-Faron ; à midi ils débusquaient les alliés de la redoute Saint-André, des forts des Pomets et des deux Saint-Antoine ; enfin, vers le soir, éclairés à la fois par l'orage et par le canon, les républicains entraient dans la redoute anglaise, et là parvenu à son but, se regardant comme maître de la ville, Buonaparte, blessé d'un coup de baïonnette à la cuisse, dit au général Dugommier, blessé de deux coups de feux, l'un au genou, l'autre au bras, et tombant à la fois d'épuisement et de fatigue : — Allez vous reposer, général, nous venons de prendre Toulon, et vous pourrez y coucher après-demain.

Le 18, les forts de l'Éguillette et de Balagnier sont pris, et des batteries dirigées sur Toulon : à la vue de plusieurs maisons qui prennent feu, au siffle-

ment des boulets qui sillonnent les rues, la mésintelligence éclate parmi les troupes alliées. Alors les assiégeants, dont les regards plongent sur la ville et dans la rade, voient l'incendie se déclarer sur plusieurs points qu'ils n'ont pas attaqués : ce sont les Anglais qui, décidés à partir, ont mis le feu à l'arsenal, aux magasins de la marine et aux vaisseaux français qu'ils ne peuvent emmener. A la vue des flammes, un cri général s'élève : toute l'armée demande l'assaut ; mais il est trop tard, les Anglais commencent à s'embarquer sous le feu de nos batteries, abandonnant ceux qui avaient trahi la France pour eux, et qu'ils trahissaient à leur tour. La nuit vient sur ces entrefaites. Les flammes qui se sont élevées sur plusieurs points s'éteignent au milieu de grandes rumeurs ; ce sont les forçats qni ont brisé leurs chaînes, et qui étouffent l'incendie allumé par les Anglais.

Le lendemain 19, l'armée républicaine entra dans la ville, et le soir, comme l'avait prédit Buonaparte, le général en chef couchait à Toulon.

Dugommier n'oublia pas les services du jeune chef de bataillon, qui, douze jours après la prise de la ville, reçut le grade de général de brigade.

C'est ici que l'histoire le prend pour ne plus le quitter.

ALEXANDRE DUMAS.



MADEMOISELLE DE LA MANCELIÈRE.

Il y avait dans la vallée de l'Orge, à quelques lieues de Juvisy, vers le milieu du siècle dernier, un assez beau château dont les constructions vastes, mais irrégulières, remontaient au temps de Louis XIII. Sur la façade de briques rouges, s'ouvraient de larges fenêtres et s'allongeaient de grands balcons qui, bien qu'un peu lourds, ne laissaient pas de donner au château un caractère imposant. Un écusson de pierre était sculpté au-dessus de la porte principale, où l'on arrivait par un perron. Des pavillons, des chenils, des ailes, toutes sortes de bâtiments qui servaient de communs s'éparpillaient çà et là derrière l'édifice principal; si bien que le château, avec ses constructions capricieuses, avait la tournure d'une majestueuse robe à queue traînant après elle mille plis flottants et tortueux. Tout à l'entour s'étendait un parc dont la moitié avait été convertie en jardins où se mêlaient coquettement, selon la mode du jour, des charmilles bien peignées, des boulingrins, des divinités mythologiques au fond de bosquets frisés, des naïades et des tritons se jouant dans des conques de marbre, des labyrinthes galants et des grottes de coquillages. A côté de cette nature mignarde, prétentieuse et musquée, apparaissait une nature sauvage, vigoureuse, touffue; les bois profonds, avec leurs ombres et leurs mystères, faisaient une ceinture au jardin.

Du bois, du jardin et du château, il ne reste rien aujourd'hui. La spéculation a passé par là. Trente vilaines bicoques, avec leurs champs de luzerne, se sont partagé les dépouilles du parc. Le louis d'or a été divisé en gros sous.

Or, vers le milieu du mois de juin 17.., un grand tumulte régnait dans le château et aux environs. A peine le soleil s'était-il montré à l'horizon que déjà une foule de paysans endimanchés s'étaient répandus dans les jardins, et jeunes filles et jeunes garçons sautaient à qui mieux mieux. Des laquais



chamarrés allaient et venaient, des ménétriers accordaient leurs instruments, et il se faisait un grand bruit des caves aux greniers. Trente cuisiniers en tablier blanc trituraient, criant et jurant dans les offices; des carrosses arrivaient à tout instant par l'avenue du château, les gardes-chasses, en grand costume, exécutaient des décharges de mousqueterie aux portes du parc, une bande égrillarde de soubrettes trottait par les corridors, fort affairées, mais se laissant dérober fleur et baisers à

tout propos ; de belles dames, merveilleusement ajustées, circulaient par les galeries ; d'élégants gentilshommes s'empressaient autour d'elles. Ce n'était partout que danses et chants, galants discours et fins sourires, plaisirs discrets et joie bruyante, amoureux tête-à-tête et vagabondes causeries. Le soleil faisait ruisseler ses clartés sur toutes ces fêtes ; les arbres frissonnaient dans l'air pur où se jouait un zéphir indolent qui ne savait quelle collerette soulever de l'aile, quelle rose effleurer de son haleine.

Tout ce tumulte avait pour cause le mariage de mademoiselle Delphine de la Mancelière avec M. le vicomte Honoré de Larsac, qui devait être célébré ce jour-là même dans la chapelle du château.

Au moment où tous les invités étaient arrivés, vers midi, deux scènes d'une nature contraire retenaient loin l'un de l'autre deux des héros de cette histoire.

Dans un coin retiré des jardins, tout contre les bois, un jeune homme se promenait au fond d'un bosquet, où une statue de Léda abandonnait ses lèvres de marbre aux baisers d'un cygne amoureux. Le jeune homme soupirait très-vivement et froissait les dentelles de son jabot ; un chapeau était posé tout de travers sur sa tête ; sa cravate, aux bouts flottants, entortillait son cou comme une corde ; son épée en verrouil battait ses jambes, et pendait fort mal ajustée à un ceinturon que laissait voir un habit débraillé. A sa mine pâle, contractée, à ses regards humides et brûlants, il était facile de reconnaître un amoureux.

Le jeune homme qui allait et venait, tantôt foulant le gazon d'un pied impatient, et tantôt appuyant son front décoloré sur les pieds blancs de la nymphe antique, parlait tout seul, comme c'est la coutume des gens bien épris.

— L'ingrate ! la perfide ! disait-il, me tromper ainsi, me trahir, m'oublier, moi qui l'aimais à mourir pour elle. Ah ! mon cousin le mousquetaire me l'avait bien dit ! Toutes les femmes sont volages. Et c'est Delphine qui m'en donne la cruelle preuve. Mais je me vengerai ! je la punirai ! et en mourant sous ses yeux, je lui apprendrai à connaître ce cœur qu'elle dédaigne. Mourir, reprit-il en appliquant un furieux coup de poing sur le cygne, eh bien ! non ; la coquette en serait trop enchantée. Je vivrai, je ferai la cour à toutes les femmes, j'aurai des succès, des amantes, des maîtresses, et je me consolerai de ses mépris par mes triomphes. Hélas ! mon Dieu ! comment ferai-je donc pour aimer d'autre femme qu'elle, et ne sera-ce donc pas toujours Delphine que mes lèvres appelleront ?

Et le pauvre garçon se mit à fondre en larmes.

Enfin, tirant un petit portefeuille de sa poche, il écrivit rapidement quelques mots au crayon, déchira la page, la plia, et, se glissant hors du bosquet, la donna à une suivante, en lui recommandant de la remettre aux mains de sa maîtresse, déjà tout en-



tière aux apprêts de sa toilette. Puis, après avoir embrassé la suivante avec un gros soupir, il prit bravement le chemin des grilles du parc.

Mademoiselle Lise était une charmante soubrette de vingt ans, qui semblait avoir été faite pour jouer un rôle dans quelque comédie de M. de Marivaux,

tant elle avait le regard vif, le nez retroussé, la bouche souriante, la taille fine et le pied leste. Elle suivit le beau gentilhomme du coin de l'œil, et quand il se fut effacé derrière les charmilles, elle entr'ouvrit doucement le billet et lut sans y songer ce qu'il y avait dedans. Voici donc ce que disait le billet :

« Mademoiselle, il m'est impossible d'oublier les sentiments que j'ai pour vous; mais, après la trahison dont vous vous êtes rendue coupable, il ne me reste qu'un parti à prendre. Je m'éloigne à l'instant et ne vous reverrai de ma vie, à moins que je ne parvienne à vous détester autant que je vous aime.

» Gaston de Boisroger. »

Mademoiselle Lise trouva, sans doute, que c'était une grande pitié que de laisser partir un aussi beau garçon; car, prenant sa course à travers le jardin, elle s'élança vers le château, sans prendre garde aux belles dentelles de son tablier qui s'accrochaient aux touffes de buis. Le souvenir du baiser d'adieu lui prêtait les pieds d'Atalante.

Tandis que ces choses se passaient au jardin, mademoiselle Delphine de la Mancelière était dans sa chambre fort occupée de sa parure de mariée.

Autour d'elle se pressait une cohorte de demoiselles qui se gênaient beaucoup mutuellement sous prétexte de s'aider les unes les autres; il y avait par là une demi-douzaine d'amies de pension, autant de soubrettes et deux ou trois vieilles parentes. Tout ce monde donnait son avis à la fois; celle-ci demandait des épingles, celle-là roulait des rubans; l'une attachait une agrafe, l'autre arrangeait une boucle de cheveux; chacune parlait avant son tour, et toutes s'agitaient sans rien faire. Mademoiselle Delphine se dépitait. Il y avait sur les chaises et les sofas une quantité de robes, de voiles, de ceintures, de bijoux, de quoi habiller dix fiancées. On ne voyait qu'éventails, manches et mitaines sur la toilette, bracelets, écharpes, bas de soie dans les tiroirs ouverts et bousculés. Cependant, après quatre heures de conciliabules et de tentatives préliminaires, on était presque parvenu à s'entendre, et mademoiselle de la Mancelière se pavanait dans les flots de moire et de dentelles, où scintillaient des milliers de diamants, lorsque mademoiselle Lise entra.

— Je crois qu'il faudrait encore un nœud à cette épaule, disait une amie.

— Donnez-moi une épingle pour arrêter ce pli, ajoutait une autre.

— Une mouche au coin de la bouche ne ferait pas mal, reprenait une tante.

— Vite, un fer chaud pour arrondir cette tresse, s'écriait une soubrette.

Mademoiselle Delphine, rouge, immobile, l'œil en feu, se prêtait à tout et ne témoignait de son impatience qu'en frappant du bout de son pied de fée, étroitement chaussé d'une mule de satin, sur le tapis tout jonché de fleurs. Elle était en train de déchirer une cinquième paire de gants, lorsque Lise se glissa comme une couleuvre aux côtés de sa maîtresse.

Au moment où la mariée se penchait sur la toilette pour y prendre un mouchoir, la soubrette lui dit tout bas à l'oreille :

— Mademoiselle, j'ai là dans ma poche une lettre que M. le chevalier de Boisroger m'a remise pour vous.

— Une lettre de mon cousin?

— La voici, reprit mademoiselle Lise en la passant aux doigts de sa maîtresse.

— Mon Dieu ! que peut-il me vouloir? C'est bien le moment de m'écrire!

— Monsieur le chevalier paraît bien malheureux.

— Qu'est-ce donc? demanda une tante, vénérable personne qui portait des besicles accrochées sur le nez.

— C'est M. le chevalier qui demande un menuet à mademoiselle, je crois, dit la soubrette en baissant modestement les yeux.

— Les chers enfants ! reprit la dame d'un air béat.

— Mais il est fou, dit vivement mademoiselle Delphine à l'oreille de sa camériste. Vois-tu, Gaston me fera mourir de chagrin. S'il allait me faire pleurer, j'en aurais les yeux tout rouges, et mes bonnes amies me trouveraient laide.

— Oh ! ce serait affreux !

— Tiens! arrange bien vite cette ganse qui se défait. Mon corsage me sied-il bien?

— A ravir.

— Où l'as-tu laissé, ce vilain méchant?

— Il prenait le chemin des grilles, comme pour s'en aller.

— Ah! mon Dieu ! c'est donc bien vrai?

— Très-vrai.... seulement il m'a semblé qu'il allait un peu lentement.

— Cours vite et dis-lui de revenir à l'instant..... je le veux... Me faire cette peine à moi... m'accuser..... Voilà une épingle qui tombe..... J'en perdrai l'esprit.

— Si mademoiselle lui écrivait... il resterait bien mieux.

— Tu crois?

— J'en suis certaine.

— Comme tu voudras.

Mademoiselle Lise apprêta promptement une plume et du papier, et mademoiselle Delphine griffonna à la hâte quelques mots.

— Qu'est-ce donc encore? grommela la même tante, qui était une personne fort curieuse.

— La réponse à la demande de M. le chevalier, répondit la soubrette avec un petit sourire ingénue. Mademoiselle lui accorde le menuet et une allemande.

Mademoiselle de la Mancelière plia le papier.

— Cours et reviens, dit-elle en le lui donnant, et surtout assure-le bien qu'il est un ingrat et que je ne lui pardonnerai qu'après le bal.

Mademoiselle Lise s'esquiva lestement, mais en chemin, et tout en courant, elle trouva le temps de jeter un coup d'œil sur le billet; il n'y avait que quatre lignes :

« Je n'ai rien compris à votre billet, sinon que vous êtes un ingrat qu'on devrait haïr et qu'on aime de toutes ses forces. Vous parlez de partir; vous ne trouveriez nulle part un aussi beau château que celui où votre cousine vous ordonne de rester. Nous danserons le premier menuet ensemble, et quand vous m'aurez revue, je vous mets au défi de me détester.

» Delphine. »

Lise exécuta sa mission avec tant de zèle qu'elle arriva aux grilles du parc tout essoufflée. Aussitôt qu'il l'eut aperçue, Gaston, qui se tenait traîtreusement caché derrière un coudrier, fit mine de vouloir franchir la chaussée; elle appela et il s'arrêta soudain.

Après qu'il eut achevé la lecture du billet, le chevalier le serra dans sa poche.

— Ta maîtresse est un modèle de perfidie, dit-il à l'ambassadrice en cornette; elle me raille, mais je lui prouverai que j'ai du cœur. Je reste pour la confondre.

Lorsque Gaston revint au château, mademoiselle Delphine avait enfin terminé son interminable toilette. Elle était ravissante à voir dans sa brillante parure de mariée. On s'extasiait autour d'elle, et la belle enfant se promenait de salle en salle, distribuant à toutes ses compagnes ses sourires et ses caresses, comme une fleur ses parfums. Gaston se tenait dans un coin tout ébloui et tout confus. Elle lui jeta en passant un regard d'intelligence, et comme la compagnie s'était dispersée dans les jardins, elle courut à lui et l'entraîna dans un bosquet.

— Savez-vous bien, monsieur, que je devrais être dans une grande colère contre vous; tout le monde est venu me complimenter : vous seul n'avez pas pris la peine de monter dans mon appartement. Voyons, comment me trouvez-vous?

— Trop belle, dit le chevalier avec un grand soupir.

— De quel air vous dites cela! on croirait que ça vous fait de la peine. Est-ce que vous me détesteriez déjà?

— Oh! non, reprit Gaston. C'est bien plutôt vous qui ne m'aimez plus.

— Vous savez bien le contraire.

— Et cependant vous épousez M. de Larsac.

— Certainement, il est si bon pour moi!

— Mais quand vous serez sa femme, vous ne pourrez plus l'aimer.

— Et pourquoi?

En disant ces mots, Delphine attacha sur Gaston ses grands yeux noirs, où rayonnaient les pures flammes de la tendresse et de la candeur.

Gaston balbutia ; ce *pourquoi* l'embarrassait fort; il ne savait que répondre, lorsque deux ou trois personnes vinrent interrompre leur conversation au moment où il était en train de s'embrouiller.

Cependant, l'heure de la bénédiction nuptiale sonna; le cortége se mit en marche pour la chapelle où l'un des vicaires de M. l'archevêque de Paris attendait les fiancés. On vit alors apparaître M. le vicomte de Larsac. C'était un vieux seigneur vêtu à la mode de Louis XIV, et qui cachait son front chauve sous une ample perruque blonde, dont les prodigieux anneaux flottaient sur son habit. Le cordon bleu brillait sur sa poitrine : son visage respirait la joie la plus vive, et sous ses gros sourcils grisonnants on voyait luire le regard d'affection qu'il portait sur la jeune compagne qui marchait à ses côtés comme une blanche vestale. Toute la personne du vieux gentilhomme avait un grand air qui imposait aux plus étourdis. Sa dignité, bien qu'un peu roide et compassée, contrastait heureusement avec les manières évaporées que la régence avait mises à la mode; et, quelles que fussent leurs dispositions à rire, les jeunes gens de la noce se sentirent frappés de respect, quand ils virent se presser autour du vicomte un groupe de seigneurs blanchis au service du feu roi, calmes et fiers comme des souvenirs vivants d'un temps déjà oublié.

Lorsque le vicaire passa au doigt de Delphine l'anneau symbolique, Gaston, pâle comme un mort, fléchit sur ses genoux et fut obligé de s'appuyer contre un pilier de la chapelle pour ne pas tomber.

Le cortége rentra dans les appartements en grande cérémonie, où chacun s'empressa d'aller complimenter les nouveaux époux. Gaston se tenait dans un coin; quelques gentilshommes causaient à demi-voix près de lui en riant.

— Il n'y a rien de tel que ces ingénues pour avoir de ces idées-là, disait l'un

Gaston leva les yeux et tendit les oreilles.

— Il faut avouer que c'est une plaisante corbeille de noces, disait l'autre.

— Parlez-moi des novices pour prévoir l'avenir! s'écriait un troisième.

— On croit que ces petites filles ne pensent à rien et ça pense à tout, reprenait-on plus loin.

— Même à l'impossible!

— Bah! il n'y a pas de miracles qu'on ne puisse attendre d'aussi beaux yeux!

C'étaient alors des rires et des chuchotements sans fin.

L'un des étourdis avisa Gaston, qui se tenait fort mélancoliquement dans son encoignure.

—Venez donc par ici, lui dit-il, et, si vous êtes triste, nous vous forcerons bien à vous égayer.

— Savez-vous, chevalier, quel cadeau de mariage votre cousine a exigé du vicomte de Larsac? reprit un voisin.

— Non, vraiment.

— Parbleu! je parie mon alezan brûlé contre un bidet de poste que vous ne devineriez jamais.

— Mais, sans doute; il faut être vierge et martyr pour deviner ces choses-là, dit un chevau-léger.

— Parlez alors bien vite! s'écria le chevalier, qui était sur les épines.

— Sachez donc, interrompit un autre, que votre cousine a demandé, en guise de corbeille... Vous ne devinez pas?

— Mille fois non!

— Un berceau!

— Un berceau! répéta le gentilhomme. A ce mot, chacun éclata de rire. Gaston imita la compagnie du bout des lèvres, mais il aurait tout donné au monde pour avoir un prétexte de chercher querelle à tous ces bavards.

Enfin, n'y tenant plus, il s'esquiva. Sa cousine, ne l'apercevant plus et s'ennuyant fort au milieu des compliments qui tourbillonnaient autour d'elle, s'échappa furtivement et trouva Gaston qui rôdait autour de l'appartement de la mariée comme un voleur, cherchant à ouvrir les portes et regardant par le trou des serrures. Le berceau trottait par sa tête et brouillait ses idées.

— Ah! je vous y prends, lui dit-elle après s'être avancée sur la pointe des pieds.

Gaston tressaillit.

—Je suis sûre, reprit-elle, que vous avez grande envie de voir mon appartement.

— Certainement, et si vous voulez...

— Chut! fit-elle en appuyant son doigt sur ses lèvres avec un geste charmant, ma tante me l'a bien défendu; il paraît qu'on ne doit pas l'ouvrir avant ce soir. Mais elle n'en saura rien, suivez-moi.

Et comme une écolière, prenant Gaston par la main, elle le conduisit par un couloir jusqu'à un petit cabinet dont elle avait la clef.

Tous deux y pénétrèrent sans bruit et passèrent dans la chambre. Mademoiselle Lise, qui se glissait toujours sur les talons de sa maîtresse, fut chargée de rester en sentinelle.

—Voyez, dit madame de Larsac à son cousin en se plantant au beau milieu de la chambre; n'est-ce pas du meilleur goût?

Et tout aussitôt elle lui fit admirer les meubles incrustés, les tapis aux vives couleurs, les tentures de soie, les peintures, le lit couronné, les riches ornements. A tout ce qu'elle lui montrait, Gaston répondait d'un air distrait :

— C'est magnifique, superbe, merveilleux!

Mais sa pensée était ailleurs et ses regards cherchaient dans tous les coins.

Delphine s'en aperçut.

— Qu'avez-vous donc? lui dit-elle, vous êtes maussade et semblez trouver tout affreux.

— N'avez-vous pas autre chose encore? demanda Gaston dans un grand trouble. Les dentelles de son jabot tremblaient, tant son cœur battait à coups pressés.

— Quoi donc? reprit sa cousine en tournant la tête de tous côtés.

— Je ne sais vraiment, on m'a parlé d'un meuble.....

— Ma corbeille de mariage, peut-être?

— Justement.

— Venez la voir.

Et tirant Gaston par le bras, elle le fit passer derrière le lit et lui montra dans la ruelle un beau petit berceau rose et blanc, fait de dentelles et de satin.

Gaston s'appuya contre un des portants du baldaquin. Une larme humecta sa paupière.

— N'est-ce pas qu'il est joli? Quel nid charmant! s'écria madame de Larsac.

Un léger frisson courut entre les épaules du chevalier. L'exclamation de sa cousine avait soulevé une douce, mais triste pensée; une autre image se mêlait à celle de ce nid charmant. Il regarda Delphine, qui, tout entière à sa joie naïve, se penchait avec ravissement sur le berceau, et semblait y caresser de son souffle un être invisible.

— C'est donc bien vous qui l'avez voulu? dit Gaston.

— Sans doute.

— Et pourquoi?

Ce fut autour de Delphine à être embarrassée. Sans qu'elle en pût deviner la cause, une rougeur divine se répandit sur son beau visage. Aucune parole ne venait sur ses lèvres, lorsque mademoiselle Lise accourut.

— Sauvez-vous, dit-elle; on vient.

Au même instant un petit coup sec retentit à la porte d'entrée. La soubrette, dans sa précipitation, avait fermé celle du cabinet, dont la clef était restée en dehors. On entendait la voix de la tante qui appelait.

— Mon Dieu! que faire? murmura Delphine toute tremblante, et la timide enfant leva vers son cousin son beau front empourpré.

— Risquer ma vie plutôt que de nuire à votre repos, lui répondit Gaston.

Puis, après avoir pressé du ses lèvres le beau

front qui s'inclinait vers lui, il courut vers une fenêtre, l'ouvrit et s'élança.

Delphine poussa un cri et tomba sur un fauteuil.

— Est-il mort? demanda-t-elle à sa camériste; elle était toute pâle et ses deux mains s'appuyaient contre son cœur, où le baiser de Gaston était arrivé.

— Non, madame, dit tout bas la camériste, qui, penchée sur le balcon, regardait le chevalier courir par le jardin aussi lestement que trente ans plus tard devait le faire Chérubin.

Mademoiselle Lise, rassurée sur le sort du fugitif, alla vers la porte et l'ouvrit.

— Mon Dieu! ma nièce, que faites-vous donc ici? demanda la tante. Voilà un grand quart d'heure que nous vous cherchons partout.

— La coiffure de madame s'était dérangée, et je m'occupais à la réparer, répondit la soubrette en passant les doigts dans les cheveux de sa maîtresse.

— Ce n'est point une raison pour s'enfermer; et puis, j'ai cru entendre un cri au moment où j'ai cogné.

— C'est que j'ai maladroitement enfoncé une grosse épingle dans la tête de madame.

— Avez-vous vu votre cousin, ma chère nièce? reprit la tante; on ne sait plus ce qu'il est devenu.

— Mais le voilà qui court là-bas parmi les plates-bandes; voyez, dit mademoiselle Lise en haussant les épaules, quel étourdi!

La tante releva ses lunettes et s'avança sur le balcon; il y avait trente pieds entre le sol et la saillie. Comme la bonne dame était fort laide de naissance, personne n'avait jamais tenté un pareil saut pour elle; si donc elle avait gardé quelques soupçons sur l'orthodoxie du tête-à-tête de madame de Larsac avec mademoiselle Lise, la hauteur du balcon les lui fit perdre, et très-rassurée cette fois, elle embrassa sa nièce dévotement. Delphine n'avait pas une goutte de sang dans les veines.

Après le bal, l'heure du coucher de la mariée sonna enfin. Elle sortit pompeusement de la salle, en compagnie de ses parentes. Le digne vicomte de Larsac lui donnait le bras. On aurait dit la marche d'un cortége ou la présentation d'une nouvelle duchesse ayant tabouret à la cour, tant il y avait de gravité dans la cérémonie. Mais le chevalier n'assista point à cette étiquette nuptiale; ne s'étant point senti le courage d'y garder un maintien compassé, il avait pris le parti de s'échapper et s'était caché dans le jardin, sous des massifs de marronniers où les voix de la nuit lui versaient leurs mystérieuses consolations.

Quand le cortége fut arrivé aux portes de l'appartement conjugal, les groupes saluèrent les mariés et chacun se retira. Ce fut alors le tour du vicomte; tandis que les parentes dépouillaient Delphine de ses atours, le vieux seigneur s'approcha, prit la main de sa femme, la porta à ses lèvres, s'inclina et sortit majestueusement, comme aurait pu le faire un ambassadeur congédié par le grand roi.

Un quart d'heure après, Delphine se trouva toute seule dans la chambre à coucher.

Le mariage, le bal, la danse, et, il faut bien le dire aussi, le baiser de son cousin l'avaient fort agitée. Elle passa un peignoir qui laissait voir ses beaux bras nus, entr'ouvrit la fenêtre et se pencha sur le balcon.

La nuit était sereine. Une clarté vaporeuse flottait sur la campagne, dont les sombres verdures ondulaient en frémissant. Le croissant aminci de la lune étincelait comme la lame d'un sabre recourbé, et sa lumière blonde faisait scintiller comme des gerbes de diamants les cascatelles harmonieuses des fontaines. Une fraîche odeur d'herbes fauchées montait des champs, et les senteurs aromatiques des mille plantes que les nuits d'été baignent de leur rosée embaumaient l'air transparent.

Delphine, inclinée comme une blanche statue, promenait au loin sa rêverie et ses regards; l'âme noyée dans de vagues pensées pleines de souvenirs indécis et d'incertaines aspirations, où le rêve de l'amour flottait comme une ombre pâle et fugitive, elle écoutait sans les entendre, les bruits confus que les haleines des brises semaient dans l'espace; mille désirs voilés s'agitaient dans son cœur comme une nichée d'oiseaux subitement réveillés. Ainsi que les parfums de la verveine restent aux mains qui l'ont touchée, le baiser de Gaston semblait attaché à son front, et sous la peau blanche et lustrée elle croyait sentir encore le frisson brûlant de deux lèvres altérées. Comme ces rapides clartés qui, pendant les nuits chaudes, illuminent un instant la campagne, le baiser de Gaston faisait rayonner la flamme dans des espaces inconnus où jamais sa pensée n'avait plongé. Elle levait vers la lune, amante des songes amoureux, des yeux humides et craintifs, lorsqu'un léger bruit la fit tressaillir. Son nom, comme un soupir, venait de passer à son oreille; elle pencha sa tête en avant, et dans les branches touffues d'un marronnier elle vit apparaître le visage de Gaston.

La veille, la folâtre enfant avait accueilli cette apparition par un éclat de rire; aujourd'hui, elle se sentit rougir jusqu'au front et frémir jusqu'au cœur.

— Gaston! dit-elle d'une voix douce à rendre jaloux le rossignol qui chantait sous un berceau de jasmin.

— Delphine! répondit le cousin; est-ce bien vous? vous seule?

— Oui, seule.

— Quoi! Et M. le vicomte de Larsac?

— Il m'a gravement saluée après m'avoir embrassé la main le plus sérieusement qu'il a pu.

Gaston aspirait ces paroles plutôt qu'il ne les entendait. Ivre de joie, il s'avança sur la branche qui le soutenait.

— Mon Dieu! vous allez vous tuer, s'écria Delphine.

— C'est impossible! vous êtes seule; il me semble que je marcherais dans l'air.

— Cependant, tenez-vous tranquille et surtout parlez bas: si l'on vous entendait!

Chose étrange! Pourquoi avait-elle peur d'être surprise? La veille encore, elle aurait babillé sans crainte, la nuit à son balcon, et l'aurait avoué ingénument au matin.

— Tout dort, reprit Gaston, même le vieux vicomte, votre abominable mari!

— Oh! pouvez-vous parler ainsi d'un si digne gentilhomme!

— Je le déteste!

— Lui! que vous a-t-il fait?

— Il vous a épousée.

— N'en auriez-vous pas fait autant? dit coquettement la Juliette en poudre à son Roméo en talons rouges.

— Cruelle! vous me désolez en me rappelant un bonheur que j'ai longtemps espéré et qui ne peut plus être le mien. Allez! vous ne m'avez jamais aimé!

— Vous mentez; ne vous ai-je point assez donné de preuves du contraire?

— Si vous m'aviez aimé, vous seriez-vous unie au vicomte?

— Et pourquoi non? Je ne l'eusse pas fait, si j'avais cru mal faire. Ne fallait-il pas me marier? et savez-vous un meilleur et plus parfait gentilhomme que M. de Larsac?

— Il serait votre grand-père!

— Ah! il est vrai qu'il est un peu bien vieux pour courir dans le jardin ou me pousser sur l'escarpolette; mais vous serez là pour le remplacer.

— Vous m'aimez donc toujours?

— Toujours! répondit-elle comme un écho.

Tandis qu'ils causaient, Gaston s'était peu à peu avancé sur la grosse branche, dont l'extrémité se balançait sur la balustrade du balcon. Au dernier mot de sa cousine, il fit un mouvement, et la branche, chargée d'un poids inaccoutumé, plia.

— Ah! fit la belle enfant épouvantée.

— Si je m'élançais? dit le jeune homme en se dressant à demi. Une toise le séparait du balcon.

— N'en faites rien.

— Je vous en prie.

— Je vous le défends.

— Un bond, et je suis à vos genoux.

— Ou par terre, et mort peut-être.

— Vous me pleurerez alors.

Gaston appuya son pied sur la branche et chercha de la main un rameau pour s'enlever.

— De grâce!... murmura Delphine tremblante d'effroi et joignant les mains.

— Est-ce donc vous qui parlez, ma nièce? demanda une voix chevrotante tout à coup.

Delphine tressaillit; Gaston se coucha tout de son long sur la branche flexible, et, derrière les persiennes entrebâillées d'une fenêtre voisine, se montra la tête de la vieille tante encapuchonnée d'une grande coiffe à barbe.

— Est-ce bien vous? redemanda-t-elle en tournant son nez taillé en bec à corbin vers le balcon.

— Oui, ma tante, reprit Delphine à moitié morte de frayeur.

— A qui en avez-vous à cette heure? Seriez-vous indisposée?

— Non, ma tante; mais il faisait si chaud dans mon grand lit à baldaquin, que je me suis mise à la fenêtre pour respirer l'air frais.

— Il m'a semblé que vous parliez.

— Oui, vraiment, je parlais.

— A qui donc?

— Eh, mon Dieu! à Lise; ma petite chienne, Miss-Love, s'est échappée ce soir... j'ai cru la voir passer là-bas... J'ai appelé Lise et l'ai envoyée à sa poursuite afin qu'elle ne s'égarât point.

Delphine balbutiait bien fort en improvisant ce conte: mais la tante n'eut garde de ne pas la croire sur parole; elle maugréa contre les fantaisies qui prennent aux griffons de courir et aux petites filles de babiller pendant la nuit, et engagea sa nièce à se remettre bien vite au lit.

— Oui, ma tante, répondit la nièce avec un soupir; et, jetant un dernier regard sur la branche du marronnier, elle rentra chez elle et ferma la fenêtre.

Gaston maudit mille fois du fond de son âme les tantes qui viennent se jeter à la traverse des entreprises amoureuses; puis, voyant enfin que le balcon restait silencieux, il prit le parti de se laisser couler à terre, et disparut sous les massifs du jardin.

Mais avec les ombres s'envolèrent les rêves de la nuit. Les fraîches haleines du matin emportèrent sur leurs ailes humides les songes embrasés, et quand Gaston revit sa cousine, la souriante et tendre Delphine s'était revêtue des grands airs de madame la vicomtesse de Larsac.

Ces grands airs étaient bien encore un peu enfantins; mais il n'en fallait pas davantage pour effaroucher un amant qui n'avait de hardiesse que dans l'ombre, et dont l'esprit novice prenait volontiers un ruban de soie pour une formidable barricade.

Delphine le salua avec majesté, et quand ils furent seuls, comme Gaston essayait timidement de

renouer le fil brisé de leur nocturne entretien, elle l'interrompit pour lui dire que son imprudence de la veille l'avait entraînée à commettre un gros mensonge, ce qui était un vilain péché, et qu'elle ne voulait point se damner pour satisfaire à tous ses caprices.

Gaston demeura abasourdi et se retira bien convaincu que les nièces ne valaient pas mieux pendant le jour que les tantes pendant la nuit.

Mais ce fut bien pis encore lorsque Gaston eut causé quelques instants avec son cousin le mousquetaire. Ce cousin, qu'on appelait M. le comte César de Précorbin, avait quitté Paris tout exprès pour prendre sa part des fêtes dont le mariage de mademoiselle de la Mancelière devait être suivi. Le comte César était un terrible homme. Le régiment des mousquetaires gris ne comptait pas un plus redoutable lieutenant; il n'y avait pas de grisette de la rue Saint-Honoré qu'il n'eût mise à mal; quand il passait sur la chaussée, le chapeau sur l'oreille, le jabot au vent, l'épée battant ses mollets, et frisant ses moustaches, il était irrésistible; ses camarades disaient de lui qu'il demeurait aux Porcherons et couchait partout. Au demeurant, c'était le meilleur garçon qui se pût voir; son épée et sa bourse étaient toujours au service de ses amis; mais, comme il était plus facile de faire dégaîner l'une que de puiser dans l'autre, il donnait plus de fer que d'argent.



Le chevalier ne manqua pas une aussi belle occasion de se renforcer sur l'art de la galanterie. Le mousquetaire prit texte de ses confidences pour lui développer ses propres théories sur une matière qu'il se vantait de posséder mieux qu'aucun gentilhomme de France. Ce cours de morale, que César avait professé dans toutes les ruelles du Palais-Royal, édifia fort le chevalier, et de leur conférence il résulta que lui, Gaston, était un sot; que Delphine était une coquette; que toutes les femmes ne valaient pas le diable, et que lui, César de Précorbin, se chargeait de montrer à son cousin comment on enlevait les cœurs à la manière du maréchal de Berwick, qui prenait les villes d'assaut.

— Ne me parle pas de la candeur de madame de Larsac; je ne crois pas à la candeur. Ève, qui n'avait pas d'amie intime, sut très-bien cueillir la pomme de son plein gré. Ta cousine a épousé le vicomte parce qu'il est riche, et elle l'a choisi vieux, parce qu'elle pourra le tromper plus aisément. Elle se propose de lui faire jouer au naturel le rôle d'un tuteur de comédie. Tu avais la partie belle pour t'en faire aimer; tu as été un maladroit, ôte-toi de là que je m'y mette.

Gaston frémissait à l'audition de ces épouvantables doctrines; mais, à son insu, elles s'infiltraient dans son âme, où elles détruisaient sourdement la confiance et la foi. Madame de Larsac le traitait avec une superbe gravité, tandis qu'elle paraissait se plaire fort en la compagnie de M. de Précorbin, qui la faisait rire par ses folies. Désespéré et furieux, Gaston s'élança à corps perdu dans l'arène des prouesses galantes, afin de bien montrer à sa cousine qu'il n'était pas homme à se laisser jouer. Avec un formidable courage, il attaqua tout d'abord la femme d'un conseiller au parlement de Paris, qui habitait dans le voisinage. La dame, qui accusait vingt-neuf ans et en comptait quarante-deux, ne s'était pas trouvée depuis longtemps à pareille fête. Elle s'enflamma aux œillades du chevalier et le lui fit bien voir. Delphine, qui, tout en ayant l'air de se réjouir beaucoup aux propos du mousquetaire, suivait tout ce manége du coin de l'œil, en témoigna un dépit extrême. Le malheureux Gaston, placé entre les dédains de sa cousine et les bonnes grâces de la conseillère, en perdait la tête. Les félicitations

de César achevèrent de le désespérer, et un soir que la conseillère lui avait fait entendre qu'elle se promènerait, vers minuit, devant un pavillon qu'il connaissait trop bien, il prit le parti de la fuite

Tandis que le coche emportait le chevalier vers le manoir de Boisroger, tout au fond de la Normandie, il repassait dans son esprit la conduite de sa cousine, se répétait mille fois par jour qu'il la détestait et ne pouvait se défendre de l'aimer comme un fou.

Son départ avait fait une grande sensation au château.

Cinq ou six jours après, une compagnie de mousquetaires, qui dînait joyeusement au Moulin-Rouge, vit entrer, à la brune, M. de Précorbin, poudreux, botté et éperonné. Comme il s'était vanté de triompher de la jeune mariée et qu'il portait l'oreille basse, on l'accabla de railleries : il répondit en homme qui a remporté assez de victoires pour avouer sa défaite. Mais comme on le pressait d'expliquer les causes de sa déconvenue :

— Messieurs, dit-il en se campant le poing sur la hanche, un mousquetaire gris ne se bat pas contre un enfant.

Mais laissons la compagnie à table et retournons au château, où madame de Larsac chasse aux papillons et où M. le vicomte raconte les campagnes de M. de Villars. Avant de continuer cette histoire, il est de notre devoir de dire quelles causes avaient amené le mariage de la jeune fille et du vieillard.

Un jour que M. de Larsac se rendait dans une de ses terres, en Périgord, l'essieu de sa chaise cassa devant un château assis aux bords de l'Orge. Une espèce d'intendant accourut avec des hommes de peine et lui offrit l'hospitalité au nom de sa maîtresse.

— Remerciez votre maîtresse, lui dit M. de Larsac, cet accident sera promptement réparé...

— Non pas, interrompit l'intendant, je n'aurai point à remercier de votre part madame de la Mancelière, qui ne sait pas que je vous ai prié d'accepter un appartement chez elle ; mais elle m'en voudrait beaucoup si je consentais à vous laisser sur la chaussée lorsque son château est dans le voisinage.

Cette réponse étonna le vieux seigneur, et, curieux de faire la connaissance d'une dame dont les gens se montraient si polis, il accepta.

Madame de la Mancelière reçut M. de Larsac dans une vaste pièce qu'égayaient une jeune fille et des fleurs. Il fut touché de la grâce simple et prévenante avec laquelle on lui fit accueil, et son cœur s'émut à la vue de l'enfant que la vieille dame entourait d'une sollicitude grave et tendre. La jeune fille était souriante et folâtre, et sa gaieté remplissait de vie le grand château un peu froid et délabré.

Quand l'essieu fut raccommodé, le voyageur ne songea plus à partir ; on mit la chaise sous la remise et on n'y pensa plus. Le seigneur avait bien gagné la confiance de la châtelaine, et un soir qu'ils étaient à se promener dans une avenue de tilleuls, tandis que l'enfant dévastait les parterres, elle lui fit la confidence de ses craintes.

L'avenir de Delphine en était seul la cause. Fille d'un colonel de cavalerie mort au combat d'Exilles, sous M. de Belle-Isle, elle n'avait pour tout héritage qu'un nom honorable, et pour tout patrimoine que sa candeur et sa beauté. Sa tante, madame de la Mancelière, l'avait recueillie chez elle ; mais le château où elles vivaient toutes deux devait, à sa mort, échoir aux mains d'une communauté de religieuses de l'ordre de la Visitation. La bonne dame économisait le plus qu'elle pouvait sur ses revenus pour en faire une dot qui permît à sa nièce d'entrer dans un couvent quand elle ne serait plus auprès d'elle pour la protéger.

— Mais pourquoi avec cette dot ne la marieriez-vous pas ? lui demanda le vieux seigneur.

— Cette dot sera suffisante pour entrer en religion, dit la bonne dame, mais elle ne le serait pas pour entrer en ménage. Ce qui convient à Dieu ne convient pas aux gentilshommes.

M. de Larsac tourna ses yeux vers le côté du jardin où chantait Delphine ; la tête couverte d'un chapeau de paille et les bras nus, elle se mirait dans une fontaine.

M. de Larsac pensa que ce serait une grande pitié que de laisser mourir dans les ombres glacées d'un



cloître cette vivante fleur qui souriait à la lumière.

— Si je vous demandais la main de votre nièce,

me l'accorderiez-vous? dit-il à la dame qui soupirait.

Madame de la Mancelière tressaillit et leva les yeux.

Le vicomte lui prit la main doucement.

— Ma question un peu brusque, il est vrai, vous étonne, lui dit-il ; mais voilà longtemps que je désire me marier, afin de laisser mon bien à des gens que j'aime et qui me rendent mon affection. A mon âge ce n'est point facile. L'occasion se présente, vous seriez bien cruelle si vous m'empêchiez de la saisir. Votre aimable nièce sera pour moi une amie bien plus qu'une femme, une fille bien plus qu'une amie. Quand je mourrai, au moins aura-t-elle une fortune digne de sa beauté et qui lui permettra de tenir dans le monde le rang qui lui convient. Vous voyez bien que ce mariage assure deux bonheurs, le mien dans le présent, le sien dans l'avenir.

La tante se remit bien vite de sa surprise et, sans déguiser la joie où le discours du vicomte l'avait jetée, elle engagea sa parole.

M. de Larsac partit. Il avait quelques affaires à régler, et on se promit de tenir les fiançailles secrètes. Delphine n'en apprit rien ni son cousin non plus. Le cousin passait, chaque année, six mois au château de madame de la Mancelière et six mois chez son père, en Normandie. Durant l'été il aimait comme un écolier en vacance ; en hiver, il se souvenait comme un poëte. A son retour le vicomte se chargea lui-même de parler à Delphine. Delphine, qui l'aimait tendrement, l'interrompit vingt fois en s'amusant à faire pirouetter le chapeau du vieux seigneur au bout de sa canne. Cependant elle finit par lui jurer qu'elle l'épouserait très-volontiers. Quant au couvent, elle lui déclara d'un air déterminé que, ne l'eût-il pas épousée, elle était décidée à fuir jusqu'au bout du monde plutôt que d'y entrer.

On sait comment le mariage s'accomplit et quelles choses se passèrent ce jour-là.

M. de Larsac paraissait le plus heureux des hommes et se félicitait chaque jour davantage d'avoir désespéré ses collatéraux en épousant mademoiselle Delphine, qui le charmait par la douceur et la gaieté de son caractère. Il avait racheté la propriété du château aux dames de la Visitation, et y réunissait pendant la belle saison une élégante compagnie, qui contribuait à lui faire passer le temps.

Grâce au respect, à l'estime, à l'affection qu'il avait su inspirer à sa femme, il exerçait un grand empire sur son jeune esprit, qu'il se plaisait à instruire et à former. Il lui apprenait à connaître le monde sans lui laisser goûter le fruit amer de l'expérience, et comme ces fleurs délicates, épanouies sous le cristal d'une serre, sans que jamais la pluie ait battu leur corolle, l'âme de Delphine s'ouvrit à la vie et à la vérité, sans que la souffrance ou la crainte en ternît la pureté.

Tandis que sous l'influence paternelle du vicomte les qualités charmantes de Delphine se développaient, tandis que la jeune femme commençait à briller sous la jeune fille, comme la rose sous le buisson, Gaston errait aux bords de l'Océan, appelant sa cousine dans son cœur et voyant sa douce image passer sur le fond gris de ses souvenirs.

Son père, vieil officier de marine, grondait quand le vent du nord réveillait ses rhumatismes. Assis dans un grand fauteuil auprès d'un grand feu, il se faisait lire par son fils les campagnes des célèbres navigateurs et maugréait contre l'injustice des conseillers du roi qui ne savaient jamais donner une escadre à commander à ceux qui le méritaient. La voix terrible de l'Océan retentissait sur les grèves, l'orage sifflait en secouant les vieux chênes, et Gaston, solitaire dans sa douleur, maudissait la perfidie de la coquette qui l'avait chassé de l'Éden embaumé où tant de beaux jours s'étaient envolés sur les divines ailes de l'amour.

Un jour vint où Delphine se trouva veuve et Gaston orphelin. Le vicomte de Larsac s'était éteint doucement, bénissant le front incliné de sa jeune femme, et la remerciant du bonheur dont elle avait illuminé le déclin de sa vie : M. le baron de Boisroger était mort bravement, les yeux tournés vers la mer, où il avait vécu ses plus belles années. — Ne pleurez pas, Gaston, avait-il dit à son fils, qui sanglotait à son chevet ; je vous laisse quatre mille livres de revenus, mon épée et un nom sans tache. C'est plus qu'il n'en faut à un gentilhomme pour faire son chemin dans le monde. Puis se tournant sur l'oreiller, il avait rendu son âme à Dieu.

Le cousin et la cousine s'écrivirent pour se faire part mutuellement du malheur qui venait de les frapper ; les deux lettres se croisèrent en route.

Après les premiers mois donnés à la douleur et aux affaires de la succession, Delphine jeta les yeux autour d'elle et se sentit bien isolée dans son grand château. Sa tante avait précédé de quelques mois M. de Larsac dans la tombe ; la compagnie s'était éloignée d'une demeure que le deuil assombrissait, et la jeune veuve se trouva, avec sa beauté virginale et ses cent mille livres de rentes, fort en peine de ce qu'elle allait devenir. Mademoiselle Lise, qui avait conservé ses fonctions de camériste et de confidente, la tira d'embarras en lui conseillant de quitter le château, dont le silence et la solitude l'épouvantaient, et de se rendre à Paris.

— Mais qu'y ferai-je sans mon mari ? lui dit madame de Larsac.

— Allez toujours, madame. Un mari n'est pas

nécessaire pour bien vivre en ce pays-là; avec votre visage et votre fortune, on s'y console de plus grands chagrins que les vôtres. Encore une fois, quittez cette solitude



M. de Boisroger arriva à Paris en même temps que sa cousine. Son premier soin fut de lui rendre visite; mais la solitude où il avait vécu depuis leur séparation avait augmenté sa timidité; d'un autre côté, il conservait un amer souvenir de ce qu'il appelait la trahison de madame de Larsac. Le splendide hôtel où elle était descendue lui rappela quelle distance séparait leur fortune; il la salua avec roideur et s'assit d'un air compassé. Les vêtements noirs et les manières graves de sa cousine, qui cherchait à dissimuler par son maintien les battements de son cœur, lui imposèrent étrangement, et, au bout d'une heure, il se leva, ébloui par sa beauté et plus malheureux que jamais.

Un soir qu'il y avait un petit cercle d'amis chez une dame de leurs parentes, qui passait pour un bel esprit, M. de Boisroger y rencontra madame de Larsac. Tous deux se saluèrent froidement; il ne pouvait lui pardonner son maraige; elle lui gardait rancune de son départ du château et de son peu d'empressement à la venir voir. La conversation tomba bientôt sur l'amour. Sur ce chapitre-là, la discussion s'établit chaudement. Toutes sortes de théories s'entrechoquèrent; chacun disait son mot : un gentilhomme suédois avança que les dames ne savaient pas aimer; une demoiselle d'honneur de la reine riposta vivement et soutint que les hommes n'entendaient rien aux affaires du cœur. Tout le monde se récria. Ceux-ci prirent parti pour le gentilhomme et ceux-là pour la demoiselle. La maîtresse de la maison proposa de raconter une histoire à ce sujet, après quoi, lorsque chacun aurait dit la sienne, on délibérerait; la proposition fut accueillie gaiement et les interlocuteurs se mirent en devoir de parler. Quand vint le tour de M. de Boisroger, il regarda sa cousine, qui ne s'était point prononcée. et commença une histoire, où madame de Larsac ne tarda pas à deviner une intention qui devait échapper aux autres auditeurs.

C'était le récit d'un passé où l'amour était partout sans que le mot fût nulle part. A mesure que M. de Boisroger parlait, s'animant lui-même aux souvenirs qui lui revenaient en foule, un voile glissait sur les yeux de madame de Larsac et lui mon-

trait à nu les charmants mystères qu'elle avait à peine pressentis. Émue et rougissante, elle comprenait enfin mille choses auxquelles elle ne s'était jamais arrêtée, et qu'elle s'étonnait alors de n'avoir pas devinées. Lorsque Gaston peignit dans un langage enflammé les douleurs de l'amant convié au mariage de celle qui le trahissait, ses angoisses le lendemain, l'amertume de ses désolantes pensées après l'éloignement, un soupir d'enivrement et de souffrance souleva le sein de Delphine, une larme vint à ses yeux, et elle se baissa sur son éventail, afin qu'on ne vît pas la rougeur brûlante de son front.

— Il m'aimait donc, disait-elle. C'était de l'amour! Il m'accuse! Et, toute palpitante, elle écoutait les paroles de Gaston, et leurs jours passés s'illuminaient de clartés éblouissantes. L'éclatante vérité venait de luire dans les ténèbres de ses souvenirs, et son cœur se dilatait sous les rayonnements infinis de l'amour. Que de divines larmes Gaston n'aurait-il pas surprises au bord des paupières de Delphine, s'il avait écarté l'éventail! Mais une trop vive émotion l'agitait lui-même pour qu'il prît garde aux mouvements qui faisaient trembler les dentelles sur le corsage de sa cousine. Ce petit drame passa inaperçu; les dames regardaient curieusement M. de Boisroger, qui parlait l'œil étincelant et la pâleur sur la joue, et la demoiselle d'honneur pensait tout bas qu'il était trop éloquent et trop beau pour qu'il pût être le héros d'une pareille mésaventure.

Après que l'histoire eut été achevée, madame de Larsac se leva et passa dans une autre pièce. Un balcon s'ouvrait sur un jardin plein d'ombre et de silence; elle appuya son front rougissant sur le marbre et fondit en larmes.

Quand elle rentra au salon, M. de Boisroger avait disparu.

Plus tard, lorsqu'elle se retrouva seule dans son alcôve, la tête penchée sur l'oreiller, le regard perdu dans la mousseline des rideaux, sa pensée discrète interrogea son cœur, et, tout bas, en frémissant, elle se demanda si elle aimait. L'aveu passa sur ses lèvres, timide ainsi qu'un soupir; ravie comme un enfant qui vient de découvrir un trésor, elle se souleva à demi, et, tendant ses mains charmantes vers un fantôme invisible, elle répéta tout haut, et délirante, le mot divin : « Je t'aime. » Mais le son de sa propre voix l'effaroucha, elle tressaillit, et voyant dans une glace son image réfléchie, l'œil humide et le sein nu, tremblante, elle inclina son visage empourpré et voila son cœur entre ses bras croisés.

Bientôt sa bouche rose souffla la veilleuse, et noyée dans les souvenirs, son âme, emportée sur l'aile des anges, côtoya les sentiers fleuris où si souvent tous deux s'étaient promenés, cueillant l'églantine aux branches verdoyantes et mêlant leurs haleines et leurs chansons. Le sommeil la surprit, la chaîne des rêves s'unit à la chaîne des souvenirs, et le matin lumineux dorait sa chambre, que Delphine dormait encore bercée dans son virginal amour.

Mais que devint-elle au réveil, lorsque la demoiselle d'honneur qui défendait si chaudement la cause des dames lui annonça qu'il n'était bruit dans leur coterie que du prochain mariage du baron de Boisroger avec la nièce de M. Plégneul, gentilhomme du Berry? Madame de Larsac faillit se trouver mal; en même temps qu'elle avait ouvert son âme à la tendresse, la douleur y était entrée. Amour et souffrance, toute la vie de la femme lui fut révélée en un jour.

Le soir elle se rendit chez sa parente où il devait y avoir grand cercle. Coquette, maintenant qu'elle aimait, madame de Larsac avait pris un soin extrême de sa toilette et tiré un parti galant de son deuil. Elle entra au milieu d'un murmure flatteur. Son premier regard rencontra M. de Boisroger, qui causait avec une jeune personne; au mouvement de son cœur, elle comprit que ce devait être la nièce du gentilhomme berrichon.

Elle était à peine assise, que M. de Plégneul se fit présenter à elle par la maîtresse du logis, et lui fit part du projet qu'il avait conçu d'unir sa nièce à M. de Boisroger.

— Je suis dans l'ordre de Malte et le dernier de mon nom, lui dit-il; je serais fort marri si la maison de Plégneul venait à s'éteindre, et j'ai résolu de donner la main de mademoiselle Victorine à un jeune gentilhomme, sous la condition expresse de prendre les armes et le nom des Plégneul.

— Et vous avez fait choix de M. de Boisroger pour qu'il cède son nom en échange d'une fortune, dit-elle avec un sourire amer auquel le commandeur ne prit pas garde.

— Il est pauvre, et cinq cent mille livres de dot aplanissent bien des difficultés. M. le baron de Boisroger sera baron de Plégneul.

M. le comte de Précorbin, qui, depuis la mort du vicomte, avait repris le cours de ses galanteries auprès de madame de Larsac, dont la beauté lui semblait merveilleusement rehaussée par l'éclat de cent mille francs de revenus, vint se jeter à la traverse de la conversation qu'elle avait engagée avec M. de Plégneul. Gaston, qui avait perdu le fil de ses discours à mademoiselle Victorine, depuis l'arrivée de sa cousine, fronça le sourcil. Delphine s'en aperçut, et, dépitée qu'elle était contre lui, fit accueil au mousquetaire.

M. de Boisroger se leva brusquement et s'en vint rôder autour d'elle. Elle affecta de n'y pas prendre attention et de s'égayer beaucoup aux madrigaux de M. de Précorbin, dont la verve s'enflamma. Quel-

ques phrases galantes arrivèrent aux oreilles de Gaston, sans que madame de Larsac les eût entendues. Il se sentit une furieuse envie de donner de son épée dans la gorge du mousquetaire; et, craignant de faire un esclandre s'il restait plus longtemps dans cette place, il s'éloigna, non sans avoir mis ses gants en pièces.

Mademoiselle de Plégneul et son oncle le sollicitèrent du regard; il passa et s'assit résolument à une table de pharaon.

— Vous jouez? lui dit le commandeur.

— Une bagatelle, répondit Gaston; et il jeta sur la table une vingtaine de louis sans compter. Il aurait joué la couronne de France pour échapper à la pensée qui le torturait.

M. de Plégneul bondit à la vue de cet or.

— Mais, mon cher baron, s'écria-t-il, il y a plus de cent écus.

— C'est possible, reprit l'autre, qui battait les cartes.

Madame de Larsac n'avait pas entendu un mot de ce court dialogue, mais aucun des mouvements des interlocuteurs ne lui avait échappé. Lorsque le commandeur s'approcha d'elle, l'expression de son visage lui donna la clef de son caractère; il avait la physionomie d'un moine qui vient de voir le démon face à face.

— M. de Boisroger, votre cousin, dit-il à la vicomtesse, joue donc quelquefois?

— C'est son goût dominant, reprit-elle négligemment; il en a pris l'habitude avec les officiers de marine qui visitaient son père en Normandie.

— Ah! fit le commandeur en tournant les yeux vers la table où les pièces d'or étincelaient.

— Il m'a enseigné tous les jeux au château de madame de la Mancelière, ma tante. C'est un beau joueur; il tient ce qu'on veut, et ne sourcille jamais quand il perd. Je m'en vais faire sa partie.

Madame de Larsac prit le bras de M. de Plégneul et le ramena vers le tapis vert; M. de Précorbin les suivit. Leur présence alluma la fièvre dans le sang de Gaston. Il avait gagné, et une centaine de louis étaient empilés sous ses mains; madame de Larsac s'assit en face de lui; M. de Précorbin se pencha sur son épaule, il avait un sourire vainqueur qui donnait le frisson à M. de Boisroger.

— Vingt louis contre toi, dit le mousquetaire.

— Cinquante, si tu veux, répondit le baron.

M. de Plégneul frémit.

— Je tiens la moitié de votre jeu, dit madame de Larsac en se tournant coquettement vers M. de Précorbin.

— Alors cent louis! s'écria Gaston, la pâleur de la mort sur le visage.

Un cercle de joueurs entoura la table; Gaston tenait ce qu'on voulait et jouait tout de travers. Ivre de jalousie et de douleur, c'était à peine s'il voyait les cartes. Au bout d'un quart d'heure, la banque sauta.

M. de Boisroger quitta la table; ses oreilles bourdonnaient; il avait toujours devant les yeux le sourire du mousquetaire.

— Vous perdez, s'écria M. de Plégneul en s'élançant vers lui.

— Sans doute, on perd toujours.

— Beaucoup?

— Je n'ai pas compté.

— Mais encore?

— Tout ce que j'avais sur moi et cinq ou six mille livres sur parole, à peu près.

— Grand Dieu!

— Ce n'est rien; quand on a payé, on n'y pense plus.

Le commandeur, épouvanté, le regarda s'éloigner. Puis, secouant la tête, il alla prendre le bras de sa niece et sortit.

M. de Boisroger erra toute la nuit sur les quais avec la pensée de se jeter à l'eau; mais il avait vingt-trois ans, et à cet âge on ne se tuait pas encore en ce temps-là. Comme il rentrait chez-lui, au petit jour, il heurta un passant qui longeait le pont Royal le manteau sous le nez.

— Au diable le maladroit! s'écria Gaston.

— Morbleu! lequel de nous l'est plus que l'autre? reprit M. de Précorbin, en rajustant son chapeau ébranlé par le choc.

César et Gaston se regardèrent.

— Ma foi, mon cher, bien te prend d'être mon cousin, ajouta le mousquetaire, j'allais te proposer de nous couper la gorge, pour t'enseigner à ménager tes épithètes.

— Qu'à cela ne tienne, si tu en as la fantaisie, je suis à tes ordres, répondit Gaston, de qui les ressentiments se réveillaient en foule.

— Non pas, je ne tue jamais mes débiteurs, et tu me dois cent louis Ah! si ce n'était pas toi, je me passerais cependant l'envie de dégaîner, ne fût-ce que pour me distraire un peu. Gaston, tu vois devant tes yeux le plus infortuné des mousquetaires gris.

— Toi?

— Moi-même, César de Précorbin. Ne te fie jamais aux femmes, mon ami: la plus innocente est fantasque comme le vent.

— Il me semble pourtant que tu n'as pas lieu d'être très-mécontent, au train dont marchent tes galanteries!

— Je pensais précisément comme toi à minuit; entre madame de Larsac et moi il n'y a plus qu'une circonstance, me disais-je, eh bien! mon cher, cette circonstance est au diable; ta cousine n'a jamais voulu me permettre de la ramener chez elle, quoi

que j'aie pu lui dire, elle m'a traîtreusement laissé au beau milieu de la rue, après m'avoir souhaité le bonsoir par la portière de son carrosse. Au diable la coquette!

Gaston soupira comme un homme à qui on enlève un poids énorme de dessus la poitrine. Cependant il reprit :

— Lorsque je t'ai rencontré filant au petit jour, le manteau sur le nez, je te croyais en meilleure fortune.

— Hélas! je reviens du logis d'une aimable personne qui m'a bien voulu prêter l'hospitalité sur ma bonne mine. Me forcer à renouveler connaissance avec une maîtresse de l'an passé! voilà une action indigne que je ne pardonnerai jamais à madame de Larsac, et je le lui ferai bien voir quand je serai son mari.

— Quoi! tu persévères après la mésaventure! s'écria Gaston.

— Sans doute; quand on fait le siége d'une place, il faut s'attendre à des sorties; mais je ne suis pas homme à me décourager, et je saurai réduire l'ennemi à se rendre à merci. Je vais de ce pas méditer à mon plan de campagne.

En finissant ces mots, M. de Précorbin enfonça son chapeau sur les yeux, rejeta son manteau sur l'épaule, et se dirigea vers la caserne des mousquetaires d'un pas délibéré.

M. de Boisroger était bien un peu rassuré sur les résultats immédiats des entreprises de son formidable cousin, mais les conséquences qu'elles pouvaient avoir dans l'avenir lui paraissaient pleines de périls pour un amour que la douleur avivait. Il y réfléchissait encore, lorsqu'il arriva à l'hôtel garni où il avait retenu un appartement. Une lettre l'y attendait. Elle était de M. de Plégneul, qui lui faisait savoir que de nouvelles dispositions ne lui permettaient plus de disposer de la main de sa nièce en sa faveur, comme un instant il en avait eu l'intention.

Gaston retourna l'épître en tous sens pour y trouver le motif secret qui avait pu déterminer le commandeur. Ne pouvant y parvenir, il jugea que le mieux serait de lui en demander l'explication à lui-même, et sans prendre le temps de changer de costume, il sauta dans un fiacre qui le conduisit chez le gentilhomme berrichon.

Le commandeur ne se fit pas prier pour lui avouer qu'il avait de grandes craintes sur la manière dont il administrerait la fortune de mademoiselle Victorine.

— Les cartes en mangeraient la moitié et les dés le reste, lui dit-il en finissant.

Gustave le considéra avec stupéfaction. Il avait joué la veille pour la première fois de sa vie.

— Ce n'est pas, monsieur, reprit-il, que je tienne à vous faire revenir sur votre résolution, mais je me dois à moi-même de vous faire revenir sur l'opinion que vous avez de mon caractère. Le jeu et moi, nous sommes tout à fait étrangers l'un à l'autre.

— Peste, des étrangers qui se connaissent depuis le berceau! repartit le Berrichon.

Gaston allait répliquer vertement, lorsque M. de Plégneul l'arrêta tout net, lui faisant part des révélations de madame de Larsac.

M. de Boisroger rompit l'entretien et se retira. Son premier mouvement fut de courir chez sa cousine pour lui demander compte d'une conduite aussi injuste qu'inexplicable.

Madame de Larsac le reçut dans un boudoir écarté. Quand il entra, le premier désir de la jeune veuve fut de se lever et de courir à lui; mais une émotion irrésistible la cloua sur son fauteuil, et ce fut en balbutiant, et sans oser même le regarder, qu'elle lui fit signe de s'asseoir. Gaston prit son trouble pour du dédain; son cœur se serra horriblement.

— Je devrais vous haïr, lui dit-il enfin, et je sens que je n'en ai pas la force.

— Me haïr, et pourquoi? s'écria-t-elle en levant sur Gaston ses beaux yeux humides.

Le pur éclat de son regard arriva jusqu'au cœur de Gaston; mais le souvenir de la calomnie raffermit son courage ébranlé.

— Vous le saurez bientôt, madame, continua-t-il; mais si malheureusement j'ai un motif suffisant pour vous devoir haïr, de quel crime me suis-je donc rendu coupable pour que vous me détestiez si cruellement?

— Je vous déteste, moi! s'écria encore madame de Larsac.

Une flamme si vive brilla dans les yeux de la vicomtesse, il y avait dans son cri une innocence si pleine de surprise, tant de douloureux étonnement, qu'un amoureux plus habile que Gaston y aurait lu un aveu. Mais il se tenait en garde contre son émotion, et, bien qu'une secousse électrique eût précipité le cours de son sang, il reprit :

— De quel nom voulez-vous que j'appelle le rapport que vous avez fait à M. de Plégneul? Est-ce médisance ou seulement espièglerie?

Madame de Larsac ne s'attendait pas à cette attaque. Elle rougit, et, trop novice dans l'art de se composer un maintien, elle baissa les yeux sous le regard de Gaston, et balbutia quelques mots sans suite.

Mais M. de Boisroger continua d'une voix altérée :

— Je n'attendais pas un grand bonheur d'une union que je souhaitais plutôt par lassitude que par désir. Dieu m'est témoin que je n'aimais pas mademoiselle de Plégneul; et, à ne consulter que mes sentiments, peut-être devrais-je vous remercier d'avoir rendu impossible un mariage dont la pensée seule m'affligeait. Mais je n'y puis voir que le désir de me nuire, et cette découverte m'a percé le cœur.

Delphine était agitée de mille sensations confuses, et ses beaux yeux timidement levés sur Gaston les exprimaient avec la plus tendre éloquence. Mais Gaston se cuirassait contre les effluves de leur magnétisme amoureux, et voulait n'y rien voir que le manége d'une coquette qui, la veille encore, avait eu les regards les plus complaisants pour César de Précorbin.

— Ainsi, dit-elle en hésitant, vous n'épouserez pas mademoiselle de Plégneul?

— Non; ni elle, ni une autre; maintenant je ne me marierai jamais.

— Jamais? reprit-elle avec le plus doux éclair qui puisse illuminer les yeux d'une femme.

— Jamais, ajouta-t-il avec un soupir.

Delphine avait bonne envie de lui prouver qu'il mentait. Elle eut un instant la folle pensée de se jeter à son cou et de lui demander bien bas, entre deux baisers, si rien ne le ferait changer de résolution.

On ne peut savoir si elle aurait obéi à sa fantaisie, et quel tour aurait pris l'entretien, les femmes ayant prouvé qu'en matière de soudaines extravagances il n'est rien qu'elles ne puissent oser, lorsque la porte du boudoir s'ouvrit devant la demoiselle d'honneur.

En entrant, elle adressa à M. de Boisroger un sourire qui déplut fort à madame de Larsac. Il augmenta le déplaisir qu'elle éprouvait à voir interrompre un tête-à-tête où son cœur était interressé, et pendant quelques minutes la conversation languit.

La demoiselle d'honneur lui donna une nouvelle vie en demandant à madame de Larsac ce qu'il fallait penser d'une nouvelle dont on l'avait entretenue le matin même.

— Il n'est bruit, dit-elle, que de votre prochain mariage avec le duc de T., qui commande une compagnie dans la maison du roi.

Gaston pâlit.

Madame de Larsac s'en aperçut et se récria vivement.

—On en parle pourtant comme d'une chose décidée.

— Il n'en est rien, vraiment. C'est un projet que ma parente, madame d'Illois, s'était mis en tête, mais je ne m'y suis même pas arrêtée. Je crois qu'elle aura bavardé, comme c'est sa coutume.

M. de Boisroger ne voulut pas en entendre davantage. Il se leva.

Madame de Larsac, aussi douloureusement émue que lui, l'accompagna jusque sur la porte, sans prendre garde au malin sourire de la demoiselle d'honneur, dont elle maudissait la présence.

— Vous reverrai-je? lui dit-elle tout bas.

— M. de Boisroger aura l'honneur de revoir madame de Larsac, répondit-il amèrement, mais Gaston ne reverra plus Delphine.

En achevant ces mots, M. de Boisroger s'inclina jusqu'à terre et se retira, laissant sa cousine atterrée et les yeux pleins de larmes.

Il y eut, le soir même, grand conseil privé entre madame de Larsac et sa confidente intime, mademoiselle Lise; mais mademoiselle Lise, malgré la fertilité de son imagination et son habileté à trouver des ressources, ne parvint pas à tirer sa maîtresse d'embarras. L'honnête fille ne comprenait pas, dans son for intérieur, qu'on eût tant de peine à s'entendre quand on s'aimait franchement. Lorsque par aventure la chose lui était arrivée, elle en avait pris résolument son parti. Mais madame de Larsac avait de ces délicatesses qui ne peuvent entrer dans le cœur d'une soubrette. D'un mot elle aurait pu dissiper l'erreur où Gaston était tombé, mais ce mot elle ne pouvait le prononcer sans faire un aveu qu'une femme jeune et honnête, pour si éprise qu'elle soit, hésite toujours à exprimer. Les apparences la condamnaient certainement, elle comprenait donc que M. de Boisroger eût l'ame froissée; mais, d'un autre côté, elle ne comprenait pas qu'il n'eût pas mieux interprété le trouble où sa présence l'avait jetée. Dans son dépit, elle allait jusqu'à l'accuser de maladresse, et se disait qu'elle était bien bonne de tant s'inquiéter d'un garçon qui ne savait rien deviner. Alors elle jouait un air sur le clavecin, chantait une ariette, chiffonnait ses rubans, lisait le roman du jour, puis retombait dans ses perplexités. Les choses durèrent ainsi quelque temps, vingt fois Delphine eut la pensée d'écrire à Gaston; mais, quand elle avait tracé quelques mots, elle repoussait le papier bien vite, ne sachant comment terminer, la plume à la main, ce qu'elle n'aurait pas osé commencer face à face. Le temps des jeux était passé; madame de Larsac pleurait parfois; souvent elle tressaillait lorsque la porte de son salon s'ouvrait avec fracas; son cœur battait au bruit des roues ébranlant la cour de son hôtel; ses nuits étaient agitées, ses rêveries impatientes; elle passait des heures entières le visage collé aux vitres d'une fenêtre qui donnait sur la rue pour épier le retour de l'ingrat. Quand elle se couchait le soir après une journée d'attente fiévreuse, elle se prenait à regretter bien fort l'époque où son sommeil était calme, où aucun frémissement ne troublait la paix de son âme. Et si quelque fée avait voulu, d'un coup de baguette, lui rendre ce passé frais et reposé, elle s'y serait bien vite refusée. Ses ennuis lui étaient chers; ses peines la berçaient délicieusement.

Depuis sa sortie de chez madame de Larsac, Gaston avait complétement rompu avec ses anciennes habitudes : le timide jeune homme était devenu un hardi cavalier qu'on rencontrait au jeu de paume, au Palais-Royal, dans tous les cabarets où allait la meilleure et la plus bruyante compagnie; le chapeau sur l'oreille, le jabot chiffonné, le poing sur la han-

che, il hantait les coulisses, ferraillait dans les salles d'armes et menait la vie la plus débraillée qui se pût voir. M. de Précorbin s'était chargé de le polir aux belles manières, et sous une telle direction M. de Boisroger ne pouvait manquer d'aller fort loin. Mais, sous l'écorce du mauvais sujet, on retrouvait bientôt l'honnête amoureux : au beau milieu des soupers les plus tapageurs, lorsque les assiettes commençaient à voler par les fenêtres, il lui arrivait de pousser de lamentables soupirs. Il criait plus fort que les autres, au besoin; mais il ne pouvait s'égayer, et, vers minuit, quand ses camarades parlaient d'éteindre les bougies, il s'en allait le long de la rivière regarder les étoiles dans l'eau. Le mousquetaire lui avait fait faire la connaissance d'aimables personnes qui ne demandaient pas mieux que de façonner les éducations mal ébauchées. En le leur présentant, il n'avait dit que ces trois mots: C'est mon cousin. Mais à ceux qui savaient quel homme c'était que César de Précorbin, ces trois mots suffisaient. On fit fête au gentilhomme, et il ne tint qu'à lui de prendre ses grades dans la carrière des galanteries. Mais, sur ce chapitre-là, M. de Boisroger était plus farouche qu'un chartreux. Ce n'est pas qu'il y mît de la mauvaise volonté, mais il ne pouvait s'empêcher de penser à une belle cousine auprès de laquelle toutes les femmes du monde lui semblaient laides, et lorsque le moment venait de franchir le Rubicon des bonnes fortunes, il s'enfuyait soudain comme Joseph de chez Putiphar.

Selon qu'il faisait beau ou mauvais, qu'on avait l'humeur folâtre ou le tempérament bilieux; on riait aux éclats ou on se fâchait horriblement. Mais Gaston se souciait de la colère comme de la gaieté. On parla bientôt beaucoup de l'étrange gentilhomme que M. de Précorbin avait lancé dans le monde; on fit à son sujet les plus curieux paris; et si M. de Boisroger avait voulu profiter de sa position, il aurait fait les plus grands ravages parmi les comédiennes du temps. Mais c'est à quoi il ne songeait nullement. Il lui suffisait d'avoir les dehors de la rouerie sans en avoir les profits, afin de laisser croire à madame de Larsac qu'il se résignait aisément à ne pas lui plaire.

Tandis qu'il fréquentait les demoiselles de l'Opéra, M. de Précorbin continuait ses assiduités auprès de madame de Larsac. Il avait converti ses escarmouches et ses assauts en un système de circonvallations, si bien que l'impétueux mousquetaire en agissait avec la jeune veuve comme le maréchal de Noailles aurait pu le faire devant Maëstricht ou Berg-op-Zoom. Quand on le raillait sur sa patience, il disait qu'un général doit connaître toutes les stratégies, et que, de force sans égale sur les batailles en rase campagne, il voulait savoir si un siége régulier lui réussirait aussi bien.

Madame de Larsac l'accueillait volontiers, parce qu'elle en tirait adroitement des nouvelles de Gaston, et Gaston le recherchait afin qu'il lui parlât de madame de Larsac : ce qu'il faisait des deux côtés avec la plus charmante indiscrétion. Gaston n'avait donc pas tardé à comprendre que le prétendu mariage avec M. le duc de T... était un bruit de ruelle, mais le chapitre des calomnies restait tout entier, et M. de Boisroger fit bien voir à sa cousine qu'il s'en souvenait.

Madame de Larsac l'ayant un jour rencontré chez madame d'Illois, elle lui fit entendre qu'elle savait de quelle manière il vivait.

— Cherchez-vous le bonheur et l'avez-vous trouvé? lui dit-elle.

— Je ne cherche rien qu'à ne pas donner un démenti à vos paroles.

Elle attacha sur lui un regard interrogateur.

— Vous m'avez prêté un vice qui est le père de tous les autres. Voilà où le jeu m'a conduit, reprit-il avec un sourire amer.

Mais M. de Boisroger se donnait les gants de vices qu'il n'avait pas; bien différent en cela de ces personnes qui se font un masque de la vertu, il se vantait hautement d'une rouerie qu'il aurait été au désespoir de pratiquer. Las enfin d'une vie creuse où il n'y avait de réel que l'ennui, il se résolut, une nuit qu'il livrait aux brises fugitives toutes les élégies de son âme, de prendre un parti violent. On venait d'équiper une escadre pour l'envoyer aux Antilles; un jeune homme brave et ayant quelque instruction pouvait espérer de faire son chemin en ce lointain pays, et le pire qu'il dût lui arriver, c'était de mourir sous les balles des Anglais. Gaston se décida à solliciter un emploi honorable dans cette expédition, et dès le lendemain il se mit en campagne. Comme il était de bonne mine et qu'il portait un nom connu dans les bureaux du ministère de la marine, ses sollicitations eurent un bon résultat et il obtint la promesse d'un commandement à la Martinique.

Quand M. de Boisroger fit part de ce beau projet à M. de Précorbin, le mousquetaire haussa les épaules.

— Que diable vas-tu chercher dans ce pays d'enfer? lui dit-il; les femmes y sont noires comme l'encre, et les hommes perfides comme les cartes.

— J'y vais chercher fortune; les gens déterminés y font leur chemin, m'a-t-on dit, repartit Gaston, qui se gardait bien d'avouer son mal.

— Il y a des gens, mon cher, qui, sans quitter le Palais-Royal, ont néanmoins un chemin infini.

— Eh bien! dit l'autre brusquement, je m'ennuie et veux me faire tuer.

— C'est différent, reprit César; cependant je te ferai observer qu'on meurt tout aussi bien en Flandre et sur les bords du Rhin qu'aux Antilles. C'est se

donner bien du mouvement pour aller chercher au loin les boulets qui sifflent pour tout le monde.

Une heure après, madame de Larsac était informée du projet de Gaston.

— Mais il est fou ! s'écria-t-elle.

— Ou à peu près. Si je ne savais que mademoiselle Mérise est toute disposée à lui être agréable en toute chose, je croirais qu'elle lui a fait perdre la tête.

— Vous dites qu'il va aux Antilles?

— A la Guadeloupe ou à la Martinique, à deux ou trois mille lieues.

— Mais c'est un pays affreux !

— Les gens heureux y meurent d'un coup de canon ; les autres sont emportés par la fièvre jaune, tués par les serpents ou empoisonnés par les nègres.

Delphine ne voulut pas en entendre davantage ; elle renvoya M. de Précorbin sous un prétexte quelconque, jeta un mantelet sur ses épaules, fit atteler sa voiture et se rendit chez le ministre de la marine.

Une jolie femme avait en ce temps-là ses entrées partout.

Delphine exposa nettement au ministre qu'elle avait une grâce à lui demander. Le ministre lui répondit que c'était absolument comme si elle l'avait déjà obtenue.

— Il s'agit de certaines places que vous avez à donner pour les Antilles.

— J'entends. Elles sont fort recherchées. Cependant je vous dirai, entre nous, que la Martinique n'est pas le Pérou.

— Il ne vous en sera que plus facile de vous rendre à ma prière.

— Dites à vos ordres. Que vous faut-il? un protégé à nommer, un importun à écarter, un ami à pousser?

— Moins que cela : un parent à destituer.

— C'est on ne peut pas plus aisé.

— Ainsi vous consentez?

— Sans peine, et vous ne m'en devez avoir aucune obligation. C'est vous qui m'apportez une place quand je croyais que vous vouliez en solliciter une. Comment s'appelle monsieur votre parent?

— Gaston de Boisroger.

— Le fils de M. le baron de Boisroger, capitaine de vaisseau ! Il avait des titres aux bontés de Sa Majesté, et m'était vivement recommandé. J'ai là sa nomination sous les yeux.

— Je m'en empare et la déchire.

— Il ne méritait pas les honneurs du roi, puisqu'il a su vous déplaire.

— Mais j'exige plus encore.

— Parlez.

— Votre promesse de lui refuser tout commandement s'il s'avisait de solliciter de nouveau.

— Vous ne demandez que des choses faciles, quand vous auriez le droit de vouloir des choses impossibles.

— Mais qu'exigerait-on en retour? dit-elle coquettement, en prenant congé du ministre.

— Rien que votre reconnaissance.

— La plus prodigue des vertus ! Vous comprenez bien, monsieur le ministre, que je ne suis pas assez riche pour payer l'intérêt de cette dette-là.

A quelque temps de là, lorsque M. de Boisroger se présenta au ministère pour retirer son brevet, on lui apprit qu'un autre venait d'être nommé à sa place. Indigné, il voulut savoir quelle influence avait pu lui arracher une nomination qu'il était en droit de regarder comme assurée, ayant la parole du ministre, et il ne tarda pas à reconnaître que sa cousine était la seule cause de sa disgrâce.

— Si j'avais pu conserver une illusion, lui dit-il à leur première rencontre, vous me l'auriez enlevée.

— Il vous en reste une encore, lui répondit-elle ; celle-là surtout vous la perdrez.

Gaston la suivit des yeux tandis qu'elle s'éloignait, mais sans pouvoir comprendre ses paroles.

Privé du commandement qu'il espérait aux Antilles, M. de Boisroger essaya tout de bon de chasser le souvenir qui survivait à toutes les angoisses dans son cœur. Une actrice, mademoiselle Mérise, de la Comédie italienne, c'est la même dont M. de Précorbin avait parlé à madame de Larsac, se prêta de la meilleure grâce du monde à l'aider dans cette difficile entreprise. C'était une bonne personne, toujours gaie, qui n'avait rien à elle, son cœur surtout, et qui, voyant le beau gentilhomme toujours mélancolique, s'était imaginée qu'une belle fille serait un remède souverain pour le rendre à la joie. Au plus fort de sa passion, alors qu'elle s'évertuait le plus consciencieusement à le guérir de ses chagrins, un certain marquis de Villermé qui était la monnaie de M. de Richelieu, s'avisa de lui faire la cour. Mademoiselle Mérise était, à sa manière, une très-honnête personne. Elle ne prenait pas la peine de compter ses amants; mais elle se serait reproché comme une vilaine action d'en tromper aucun. Comme elle ne se cachait pas pour avouer qu'elle aimait et qu'elle n'hésitait pas à dire le contraire quand ses feux s'éteignaient, elle avait supprimé de sa vie, ainsi qu'une charge incommode, la ruse et les roueries. Aux premiers mots de M. de Villermé, elle l'arrêta tout net.

— Vous êtes un très-aimable gentilhomme, lui dit-elle, mais je ne vous aime pas. Restons bons amis et n'en parlons plus.

— Mais je vous adore, reprit-il, et n'ai jamais vu d'aussi beaux yeux que les vôtres. Ils brillent de mille feux, et je donnerais volontiers tous les diamants de ma grand'mère s'ils voulaient devenir aussi tendres qu'ils sont séduisants.

— Tous les diamants du monde n'y feraient rien. J'aime mieux le petit doigt de M. de Boisroger que des monceaux de pierreries.

— Vous me ferez mourir de désespoir.

— J'en serais bien fâchée ; mais, si vous mourriez, je ne saurais qu'y faire.

— Que voulez-vous donc que je devienne?

— Attendez, je ne sais pas ce que je penserai demain.



(Mademoiselle Mérise.)

— M. de Villermé attendit. Mais, voyant, au bout d'un mois ou deux, que tous les jours avaient des lendemains pareils, il renoua la conversation au point où il l'avait laissée.

Mademoiselle Mérise partit d'un éclat de rire.

— Quoi ! vous y pensez encore? dit-elle.

— Plus que jamais; mais c'est bien à vous à me reprocher ma constance? Ne vous voit-on pas toujours éprise de M. de Boisroger.

— J'en suis étonnée la première. C'est un miracle!

— Je ne crois pas aux miracles.

— Il faudra bien cependant vous convertir.

— Je ne demande pas mieux, si vous voulez être ma patronne.

— Mon cher marquis, je suis encore trop novice pour me charger du salut de deux âmes à la fois.

— Ainsi, vous vous refusez bien décidément à me donner ma part de paradis?

— Adressez-vous à mes camarades. Il y a parmi elles des anges pleins de charité.

— Eh bien ! morbleu, je vous ferai voir qu'il n'y a pas de sainte qui ne pèche trois fois par jour.

— Et moi, je vous ferai comprendre qu'il n'y a pas de diable qu'on ne puisse exorciser.

La sonnette du régisseur retentit et mademoiselle Mérise, riant comme une folle, salua le marquis.

Ce fut alors un combat en règle. L'attaque était vive, mais la défense ne lui cédait en rien. M. de Villermé, qui s'était piqué au jeu, envoyait chaque jour les billets les plus enflammés, les plus beaux fruits de la saison et les cadeaux les plus galants. Mademoiselle Mérise lisait les lettres, mangeait les fruits et renvoyait les cadeaux. Toute la comédie italienne assistait au tournoi et chacun pariait pour ou contre M. de Villermé. M. de Boisroger était peut-être, de tout ce monde, celui qui s'intéressait le moins au résultat.

La veille d'un jour où l'on devait donner une comédie nouvelle au Théâtre Italien, M. de Précorbin avait invité à souper les compagnons de ses plaisirs, parmi lesquels M. de Boisroger et M. de Villermé tenaient le premier rang. Mademoiselle Mérise et plusieurs de ses camarades étaient au festin.

Ainsi qu'on le pense bien, la sagesse n'avait que

faire en un pareil lieu; on déraisonnait au premier service. Un garçon s'étant avisé de placer des carafes sur la table, M. de Villermé les fit sauter par la fenêtre et proposa de faire prendre au pauvre diable le même chemin, pour lui enseigner à commettre de semblables impertinences.

M. de Précorbin intervint. — Il faut lui pardonner pour cette fois, dit-il.

— Alors qu'il se grise ou je l'assomme, reprit M. de Villermé.

Le garçon jura qu'il n'aurait garde de désobéir.

Lorsque, deux heures plus tard, fidèle à son serment, il arriva en trébuchant pour étaler avec ses acolytes le dessert sur la table, les têtes étaient dans un état impossible à décrire. M. de Villermé s'était rapproché de mademoiselle Mérise.

— Vous me fuyez toujours, inhumaine, lui dit-il. Prenez garde que je ne me venge.

— Et comment, s'il vous plaît?

— Eh parbleu! en vous sifflant demain à votre entrée.

— Ce serait infâme! s'écria mademoiselle Mérise.

— Que dites-vous donc? demanda Gaston au bras de qui la comédienne s'était suspendue.

— Je dis que demain je sifflerai mademoiselle Mérise pour lui apprendre à s'être jouée du marquis de Villermé.

— Et je vous ferai rentrer le sifflet dans la gorge avec la pointe de mon épée, répondit froidement Gaston.

Le marquis tendit la main à son rival.

— A demain donc à la Comédie italienne, reprit-il.

Mademoiselle Mérise sauta au coup de Gaston. Pour cette fois elle se crut aimée.

M. de Villermé eut beaucoup de peine, le lendemain, à se souvenir de ce qu'il avait dit la veille. Jamais, s'il avait eu sa raison, il n'aurait tenu un pareil propos, dont alors il se sentait humilié; mais il y avait eu une provocation publique, il crut son honneur engagé à poursuivre jusqu'au bout sa folle menace.

— Tu es un fou, lui dit M. de Précorbin.

— C'est possible, reprit l'autre. Mais comment ferais-tu si tu étais à ma place?

— Comme toi.

Madame de Larsac n'avait pas tardé à être informée de l'aventure : son dépit fut extrême en apprenant que M. de Boisroger allait mettre son épée au service d'une comédienne, et ce jour-là elle fut tout sourire et toute grâce pour l'heureux mousquetaire. Mais quand vint le soir, elle ne put s'empêcher de se rendre à la Comédie italienne pour voir comment les choses se passeraient. M. de Villermé était dans les coulisses, où M. de Boisroger se montra bientôt. Le mousquetaire accourut. Il était radieux.

— Si tu as dans ta bourse une centaine de louis dont tu ne saches que faire, prête-les-moi, lui dit César. Je suis à sec d'argent, et je prévois qu'il m'en faudra prochainement.

Ici le gentilhomme appliqua une chiquenaude à son jabot, que constellaient quelques grains de tabac. Puis il ajouta :

— Entre nous, je t'avouerai que la dame s'est affolée de moi. Il ne serait pas impossible qu'elle se rendît tout à l'heure, et je dois être en état de faire quelque figure à la noce. La veille d'un duel, qu'a-t-on besoin de louis d'or? tandis que la dame exigera peut-être que je l'enlève. Les femmes sont si capricieuses!

Gaston jeta sa bourse au mousquetaire, et marcha droit au marquis.

— La pièce va commencer, monsieur, lui dit-il, me permettrez-vous de vous demander en quel endroit il vous sera agréable de vous asseoir, afin que j'aie l'honneur d'être en votre compagnie?

Le marquis s'inclina poliment.

— Aux fauteuils d'orchestre, lui dit-il, si la place vous convient, monsieur le baron.

Gaston lui fit signe de marcher et le suivit.

Lorsque les deux jeunes gentilhommes entrèrent, tous les yeux se dirigèrent vers eux. L'histoire du défi avait circulé, et l'on voyait se pencher hors des loges et des galeries les têtes des plus jolies femmes de la cour.

Quand la toile se leva, un grand silence se fit. On laissa passer les premières scènes sans aucun témoignage extérieur d'improbation ou d'approbation. Les deux gentilhommes causaient en échangeant leurs observations sur le mérite de la comédie et des acteurs. Enfin mademoiselle Mérise parut. Elle tremblait, et s'approcha de la rampe en hésitant. Tous les regards se tournèrent vers M. de Villermé. Tirant de sa poche un petit sifflet d'or, il en approcha le bout étincelant de ses lèvres, et un son aigu traversa le théâtre. M. de Boisroger se leva gravement, arrêta le bras de M. de Villermé, et de l'autre main toucha la garde de son épée. Le marquis le salua, remit son instrument dans sa poche, et tous deux se rassirent.

Cet incident avait été si rapide, que ceux qui n'étaient pas dans le secret n'avaient rien pu comprendre à la pantomime des deux gentilshommes; mais madame de Larsac ne perdit pas un seul de leurs gestes, et leur signification était assez claire pour elle.

Pendant l'entr'acte, les adversaires sortirent un instant et leurs amis les rejoignirent au foyer du théâtre. Bientôt M. de Précorbin rentra, riant comme un fou, dans la loge de madame de Larsac.

— Que s'est-il donc passé? lui demanda vivement la vicomtesse.

— M. de Villermé eût été digne de combattre

dans la maison du roi à Fontenoy, dit-il. Comme M. de Boisroger insistait pour se battre sur l'heure et sous le premier reverbère, il l'a prié de remettre leur rencontre à la fin de la pièce. — Je dois, a-t-il dit, une réparation à mademoiselle Mérise et veux lui prouver par mes applaudissements que, si demain elle était privée du secours de votre épée, elle trouverait en moi un défenseur tout prêt à la protéger, M. de Boisroger a consenti et le duel est remis au dénoûment.

— Les paroles de M. de Villermé laisseraient supposer qu'il est assuré de triompher. Est-il donc si redoutable à l'escrime? reprit Delphine d'une voix émue.

— Le résultat du duel ne peut être un instant douteux. M. de Boisroger sera tué inévitablement. M. de Villermé n'a pas de rival, l'épée à la main; il embrochera ce pauvre Gaston comme une mauviette.

Delphine devint toute pâle.

— Mais je serai là, reprit M. de Précorbin, et je vous promets que les choses se passeront en conscience.

Comme le rideau allait se relever de nouveau, madame de Larsac quitta sa loge.

— Veuillez, je vous prie, dit-elle à M. de Précorbin, donner ordre à mes gens de faire avancer ma voiture, je me sens indisposée.

— Mais vraiment vous êtes plus blanche que vos dentelles. Me permettrez-vous de vous accompagner?

— C'est inutile, j'ai besoin de repos et me coucherai en rentrant.

A peine fut-elle assise dans sa voiture que madame de Larsac cria au cocher de la conduire au plus vite chez M. le duc de T...

M. le duc était alors avec sa compagnie aux Tuileries, et elle eut quelque peine à pénétrer jusqu'à lui. Mais à son nom, il donna ordre qu'elle fût introduite.

— Je travaillais avec le ministre de la guerre, lui dit-il, mais j'ai mis les affaires de l'état à la porte pour vous recevoir. Dois-je remercier la fortune qui vous envoie?

— Vous n'en devez remercier que votre obligeance à venir en aide, en toute occasion, à la veuve de M. de Larsac, votre ami, et l'étourderie d'un gentilhomme qui m'oblige à recourir à vous.

— Si je connaissais ce gentilhomme, je voudrais lui prouver ma gratitude.

— Vous le pouvez sans peine.

— Auriez-vous quelque faveur à solliciter pour lui?

— Oui, monsieur le duc.

— Laquelle?

— Une lettre de cachet.

Le duc de T... regarda madame de Larsac avec étonnement.

— Ce gentilhomme vous aurait-il manqué de respect? reprit-il.

— Oh! mon Dieu non, il est bien trop occupé de comédiennes pour songer à moi! Mais c'est bien assez qu'il se ruine sans s'exposer à être tué; il a follement provoqué en duel un gentilhomme qui a une terrible réputation; ils doivent se battre dans deux heures, et j'aurais le plus grand désir d'envoyer l'un d'eux coucher en prison. Sa Majesté a bien quelque chambre vacante au service de sa noblesse à la Bastille?

— S'il n'y en avait pas, on en trouverait.

— Eh bien, je vous saurais le plus grand gré, si vous m'aidiez à lui procurer un logement en ce séjour.

— Mais ne serait-il pas plus simple d'y envoyer le terrible gentilhomme dont l'épée est si redoutable? reprit le duc avec un malin sourire.

— Oh! je ne m'intéresse pas à lui, répondit naïvement Delphine.

— En effet, on ne peut avoir de ces attentions pour tout le monde, dit le duc en inclinant ses lèvres sur la main de madame de Larsac.

Elle se sentit rougir sous le regard du grand seigneur et baissa les yeux.

— C'est qu'il est mon parent, balbutia-t-elle

— On l'est toujours dans ces occasions-là; car, lorsqu'on ne l'est pas, on le devient.

Une heure après, au moment où Gaston et M. de



Villermé, en compagnie de leurs témoins, s'arrêtaient sous un réverbère, derrière le Luxembourg, un exempt se présenta devant eux, sa baguette à la main.

— Lequel de vous est monsieur le baron de Boisroger? dit-il.

— C'est moi, monsieur, répondit Gaston ; que me voulez-vous?

— Je ne veux rien que votre épée, et vous prier de me suivre à la Bastille.

— Moi! c'est impossible! quel crime ai-je donc commis?

— Je l'ignore; mais je suis porteur d'un ordre que je dois exécuter. Lisez.

L'exempt présenta la lettre de cachet à M. de Boisroger. Elle était revêtue de la signature du lieutenant de police. Gaston se résigna.

— Voici mon épée, dit-il à l'exempt. Je vous suis.

— Quel fâcheux contretemps! s'écria César de Précorbin! Si tu n'avais pas été tué, tu aurais pu assister à mes noces.

Cette exclamation aida M. de Boisroger à trouver la perspective de son emprisonnement moins désagréable. Il serra la main à M. de Villermé et monta résolument dans le fiacre que l'exempt avait eu l'attention d'amener avec lui.

A son arrivée à la Bastille, M. de Boisroger fut enfermé dans une petite chambre, où il eut tout le loisir de se livrer à ses réflexions. Il avisa dans un coin un lit orné de rideaux de serge verte qui l'invitait au sommeil. Il s'y coucha, et, tandis qu'il rêvait aux aventures étranges qui lui procuraient un logement dans les prisons de Sa Majesté, il s'endormit. Gaston avait vingt-quatre ans.



Il rêvait que Delphine, changée en papillon, voltigeait autour d'un parterre où lui-même se balançait sous la forme d'une belle rose, lorsque le bruit d'une porte qu'on ouvrait le réveilla en sursaut.

Gaston se dressa sur son séant et vit, au milieu de la chambre, une espèce de valet, qui, le chapeau à la main, lui demandait s'il voulait bien faire à M. le gouverneur l'honneur de le recevoir. Gaston se frotta les yeux et se souvint qu'il était à la Bastille.

— Tout l'honneur sera pour moi, dit-il; priez M. le gouverneur d'entrer.

Le gouverneur paraissait être un fort galant homme. Il commença par s'excuser auprès de M. de Boisroger d'être venu interrompre son sommeil de si grand matin.

— Mais j'avais hâte, lui dit-il, de vous présenter mes regrets sur l'accueil qu'on vous a fait cette nuit.

— Je n'ai point à m'en plaindre, dit Gaston.

— Si le guichetier m'avait remis plus tôt la lettre dont l'exempt était porteur, je me serais empressé de vous conduire dans un autre logement. Veuillez me suivre. Cette chambre n'est pas digne d'un gentilhomme de votre mérite.

Gaston s'inclina, et, s'étant habillé, il suivit le gouverneur.

— Voici votre appartement, reprit l'officier en s'arrêtant dans une vaste pièce fort proprement meublée et ayant vue sur le faubourg Saint-Antoine. Veuillez vous considérer comme chez vous et agir en conséquence. Vous serez servi par mes gens, à moins que vous ne m'accordiez l'honneur de votre compagnie à ma table.

— Vous me feriez croire, monsieur, dit Gaston, que je suis un personnage plus considérable que je ne pensais. Pourriez-vous m'apprendre quelle affaire me conduit ici?

— Je l'ignore.

— Permettez-moi, du moins, de prévenir mes amis, pour que l'un d'eux me procure les renseignements dont vous-même n'êtes pas instruit.



(Le Gouverneur.)

— Je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous donner cette consolation, mes ordres sont précis. Vous ne devez recevoir personne.

— Ils me répondront, du moins; leurs lettres me tireront de cette incertitude.

— Je suis vraiment au désespoir, mais toute correspondance vous est formellement interdite.

— Veuillez alors, monsieur le gouverneur, m'informer de ce qui m'est permis; peut-être mettrez-vous moins de temps à me l'apprendre qu'à me dire ce qui m'est défendu.

— Il vous est permis de faire dans la Bastille absolument tout ce que vous feriez dans une île déserte où la tempête vous aurait jeté. Un océan vous sépare du monde; vous devez en perdre le souvenir.

L'entretien se prolongea quelques instants encore; mais, quelque pressantes que fussent les questions de M. de Boisroger, il ne put apprendre à quelle influence il devait son arrestation. Cependant le gouverneur lui laissa comprendre qu'un personnage important avait recommandé de le traiter avec tous les égards qu'on doit à un honorable gentilhomme.

A partir de ce moment, Gaston jouit de toute la liberté dont on peut user en une prison d'état; il eut la facilité de se promener dans les préaux et sur les terrasses, de puiser dans la bibliothèque du gouverneur, de manger à sa table ou de rester chez lui, à sa fantaisie; tout ce qu'il souhaitait, il l'avait à l'instant, et rien de ce qui pouvait adoucir sa captivité ne lui était refusé. Sauf la permission de sortir et de recevoir ses amis, Gaston n'avait point à se plaindre; la chère qu'il faisait à la Bastille était exquise; l'appartement qu'il y occupait, beaucoup plus agréable que la chambre de son hôtel garni de la rue St-Thomas-du-Louvre; il y voyait la meilleure compagnie, grands seigneurs et dignitaires de l'état en disgrâce, tous prisonniers comme lui, et cependant Gaston aurait de grand cœur donné un furieux coup d'épée au malavisé personnage qui le retenait sous clef comme une nonne. Ce n'est pas qu'il regrettât mademoiselle Mérise et la vie dissipée où M. de Précorbin l'avait entraîné, mais il enrageait de se voir en captivité et de n'en pouvoir connaître ni le motif ni la durée.

Si la séquestration rigoureuse où on le tenait, unie aux égards dont il était l'objet, le surprenait étrangement, il avait un autre motif de s'étonner bien davantage encore. Une personne étrangère avait l'attention délicate de lui envoyer chaque matin les plus beaux fruits de la saison, le gibier le plus rare, les livres les plus nouveaux. Aucun bout de papier, aucun indice ne trahissait le nom de l'aimable personne qui se souvenait du prisonnier, un guichetier recevait la corbeille des mains d'un commissionnaire et la remettait à Gaston, qui, par cette voie, avait déjà reçu le linge le plus riche et les habits les plus frais.

Gaston distribuait les comestibles, prêtait les livres, se parait des habits et se perdait en conjectures sur l'origine de ces présents quotidiens. A l'arrangement coquet de la corbeille, au choix des objets qui la remplissaient, on devinait qu'une main de femme avait passé par là. Des bourses et des nœuds d'épée s'y trouvaient mêlés à des oranges, et l'on découvrait des manchettes de dentelles sur une bourriche succulente.

— Ce ne peut être que mademoiselle Mérise qui pense à moi. Pauvre fille, disait Gaston en nouant autour de son cou une cravate de batiste brodée. Pauvre fille! elle seule m'a vraiment aimé. Et moi?...

Un matin, il fut tout surpris en voyant entrer dans

sa chambre le comte César de Précorbin. A moitié nu, il sauta de son lit dans les bras du mousquetaire.

Après les premiers embrassements, Gaston se recula vivement.

— Hélas! dit-il, ma joie est bien égoïste! La main invisible qui m'a frappé te frappe sans doute aussi; tu viens partager ma captivité?

— Je viens te délivrer.

— Me délivrer?

— Parbleu! oui.

— Voyons, César, ne badinons pas. Tu vas me tirer de la Bastille, hors de ces abominables tours? Tu as le pouvoir de m'emmener loin de ces murs affreux?

— Aussi loin que tu voudras de ces murs affreux et de ces abominables tours, où cependant on mène une vie de prince, si j'en juge par ces vénérables bouteilles de vin de Bourgogne d'un bouquet exquis, et ces perdrix dodues à faire damner un chartreux.

— Mon ami, laisse-moi te serrer dans mes bras. Que ne te dois-je pas!

— Tu ne me dois que cinq cents livres que tu as perdues au pharaon la veille du jour de ton arrestation. Du reste, rien.

— Quoi! ce n'est pas toi qui me sauves?

— Non, vraiment.

— Nomme-moi bien vite l'ami généreux qui me rend à la liberté...

— Je le ferais volontiers, si...

— Je mets ma cravate et tu me conduiras vers lui.

— Je ne demanderais pas mieux, mais il y a une petite difficulté.

— Il n'est peut-être pas à Paris! N'importe, nous partirons ensemble. Nous le trouverons bien, fût-il au bout du monde.

— Ma foi, j'en serai charmé; au moins verrai-je son visage.

— Que veux-tu dire?

— La vérité.

— Tu ne le connais pas?

— Je ne le connais pas.

— Que ne le disais-tu plus tôt?

— Eh! palsambleu! voilà une heure que tu me coupes la parole quand j'ouvre la bouche pour te l'apprendre!

— N'y prends pas garde. C'est la joie. J'en étouffe. Embrasse-moi encore, César. Sais-tu que voilà une aventure merveilleuse.

— C'est mon opinion.

— Je n'y croirais pas si elle était arrivée à un autre qu'à moi. Comment se fait-il donc que tu puisses me tirer d'ici?

— Voici l'ordre d'élargissement.

— En bonne règle vraiment. Si j'étais fils de prince par hasard! qu'en dis-tu, César?

— Ce serait possible, si tu n'avais pas madame la baronne Adélaïde-Élisabeth-Irene de Boisroger pour mère. Sa vertu te déshérite des bénéfices du hasard.

— Mais tu ne me comptes pas comment cet ordre est venu dans tes mains?

— Comment diable veux-tu que je me fasse entendre; tu parles toujours!

— Ne t'inquiète pas, je t'écoute tout de même.

— Je commence donc!

— C'était donc cette nuit, dit M. Précorbin; je rentrais de bonne heure, vers minuit, comme un moine, rêvant de la jambe de mademoiselle Margot, une danseuse de l'Opéra. Je te la ferai voir.

— Qui? la danseuse ou la jambe?

— L'une et l'autre. En remontant l'escalier, j'avise mon valet Jolibois, qui faisait le guet.

— Jolibois! tu n'as donc plus Courtois?

— Je l'ai chassé. Un drôle qui se grisait, et dont la langue galopait, une fois qu'il avait bu un verre de vin. Jolibois est discret comme un juge, et rangé comme une vieille fille. Je lui donne dix écus de gages; il m'en vole deux cents, et nous nous entendons à merveille. Si je meurs, je te le recommande, il n'a pas son pareil pour remettre un billet doux et chasser les créanciers.

— C'est un trésor.

— Jolibois s'avance et me remet une lettre. L'écriture m'était inconnue; le cachet n'avait ni devise ni armoirie. Je l'ouvre, et j'y trouve un ordre d'élargissement avec ces mots: « M. Gaston de Boisroger est à la Bastille. On estime que le séjour qu'il y a fait lui aura été profitable. Mais il est temps qu'il finisse, et M. de Précorbin est prié de lui porter demain l'heureuse nouvelle de sa délivrance. » J'interroge Jolibois, et j'apprends que la lettre a été remise par un valet sans livrée. Je me couche, et, le matin, au point du jour, je prends un fiacre qui me conduit a la Bastille. Je montre l'ordre; les portes s'ouvrent, et je m'élance dans la chambre du prisonnier, que je trouve dormant comme un curé.

— Où as-tu laissé le fiacre?

— Là-bas, au guichet.

— Partons, mon ami, partons. J'imagine que je suis promis à des destins miraculeux. Un inconnu m'emprisonne, un inconnu me délivre!

— Pardon, tu te trompes de la moitié.

— Qu'est-ce encore?

— J'ignore qui a tiré les verrous; je sais du moins qui les a mis.

— Nomme-moi le traître! Morbleu! je l'ai vingt fois juré, celui-là ne mourra que de ma main.

— Va donc tuer madame la vicomtesse de Larsac.

— Delphine! s'écria M. de Boisroger.

Il tomba sur une chaise et resta un instant accablé comme un homme frappé d'un coup violent.

— C'est de la haine! c'est de la haine! dit-il enfin. Mais que lui ai-je donc fait, mon Dieu!

— Il ne faut point te désoler, reprit César, à qui la pâleur et l'abattement de son ami faisaient pitié. Sait-on jamais pourquoi les femmes vous aiment ou vous détestent? Les plus roués n'y comprennent rien. J'ai failli faire mourir d'amour une mercière de la rue Saint-Honoré, parce que je portais mon chapeau sur l'oreille, et la maîtresse de M. le duc de Polignac a eu la fantaisie de m'expédier aux Grandes-Indes parce que j'avais un jabot de point d'Alençon. Ainsi, console-toi. Tu aurais plutôt fait de trouver la pierre philosophale que de chercher la cause de l'animosité de ta cousine.

Cependant Gaston ne pouvait s'empêcher d'y penser.

— C'est inouï! reprit-il lorsque tous deux se furent assis dans le fiacre; il ne lui suffit pas de me faire manquer ma fortune, il faut encore qu'elle me fasse mettre en prison.

— Ah! dit le mousquetaire, ce n'est donc pas la première fois que tu éprouves des effets de sa haine?

— La première fois! tu vas en juger toi-même. Un digne gentilhomme me prend en amitié, sa nièce est riche, il veut me la donner en mariage. Ma cousine l'apprend, et, grâce à un système de calomnies fort ingénieux, elle rompt nos projets.

— Au moment où tu allais te marier?

— Précisément. Plus tard on l'instruit que j'ai obtenu une compagnie dans l'expédition qu'on armait à Brest pour la Martinique. Elle intervient, et mon brevet est donné à un autre.

— Si bien que l'expédition met à la voile et te laisse à Paris?

— Enfin, un brave gentilhomme se prend de querelle avec moi; je me fais un plaisir, pour me désennuyer, de lui donner ou de recevoir un coup d'épée. Mais j'avais compté sans ma cousine, et son amitié me fournit l'occasion de loger dans les prisons du roi. N'est-ce pas de la persécution? Je me propose d'aller faire mes excuses à M. de Villermé, et de me mettre à sa disposition pour regagner le temps que je lui ai fait perdre.

— Mon très-cher, m'est avis que ce n'est pas lui qui, dans toute cette affaire, a le plus perdu, reprit César qui, tandis que Gaston parlait, était devenu progressivement soucieux.

Bientôt même, absorbé par ses réflexions, il ne répondit plus que par monosyllabes aux questions de M. de Boisroger, et quand la voiture s'arrêta à la rue Saint-Thomas-du-Louvre, M. de Précorbin était tout à fait muet.

M. de Boisroger grimpa dans sa chambre, où, à l'exception des meubles qui ne lui appartenaient pas, il ne trouva ni malles, ni coffres, ni vêtements.

L'hôtelier, qui l'avait suivi, le bonnet à la main, lui apprit que, durant son absence, force gens étaient venus et avaient fait main basse sur tout. En partant, ils avaient laissé aux mains de l'hôtelier un papier où, en style de procureur, M. de Boisroger était informé que tous ses biens, meubles et immeubles, avaient été saisis à la requête de ses créanciers.

Gaston comprit alors qu'il avait mangé le capital de ses quatre mille livres de revenus en dix-huit mois.

Dans les poches d'un habit qu'il avait reçu la veille, Gaston avait trouvé une bourse bien garnie; il la tira, paya le mémoire de l'hôtelier et le loyer de sa chambre jusqu'à la fin du mois, puis sortit pour réfléchir à sa situation.

Comme il traversait la rue, il s'entendit appeler par son nom; un carrosse passait, et dans ce carrosse mademoiselle Mérise, penchée à la portière, faisait signe au cocher d'arrêter.

Gaston n'attendit pas que le marchepied fût abaissé, et sauta dans la voiture. La comédienne l'accabla de mille caresses.

— Que j'ai de grâces à vous rendre, dit enfin Gaston, quand il lui fut permis de s'exprimer. Au moins ne m'avez-vous pas oublié?

— Oh! pour ça, non. J'ai pensé à vous tous les jours.

— Vous me l'avez trop prouvé. Que d'agréables surprises ne m'avez-vous pas ménagées chaque matin! Mais que je vous gronde! Vous avez dû vous ruiner! Des pêches au mois de janvier!

— Ce doit être en effet très-coûteux; mais, mon ami, si vous en avez mangé, ce dont je vous félicite, ce n'est point à moi que vous les devez.

— Ce n'est pas vous qui m'avez envoyé les meilleurs fruits, les vins les plus délicats, et cet habit, et cette bourse encore?

— Comment l'aurais-je pu? Je n'avais aucun moyen de me mettre en rapport avec vous.

— C'est alors une singulière aventure où mon esprit se perd.

— Elle n'est pas très-désagréable, s'il n'en arrivait jamais d'autres, on en prendrait son parti aisément. Le lendemain de votre arrestation, dont M. de Précorbin était venu m'instruire dans la nuit, je me rendis à la Bastille. On m'apprit que l'ordre était donné de ne vous laisser communiquer avec personne. Je vous écrivis. On me renvoya ma lettre, avec un avertissement où l'on m'engageait à suspendre ma correspondance. Je me désespérais. M. de Villermé se présenta chez moi.

— Il m'avait promis de vous protéger, s'il me tuait. Un prisonnier vaut un mort. Je le remercierai.

— Il me trouva tout en pleurs.

— Et il vous consola.

— Que vouliez-vous que je fisse? Lors même que

je me serais désolée mille ans de suite, ça ne vous aurait pas tiré de la Bastille une heure plus tôt! Et puis j'étais très-chagrine de votre emprisonnement : il faut prendre les distractions comme elles se présentent.

— C'est une maxime pleine de philosophie.

— Au lieu d'être deux à nous ennuyer, nous n'étions plus qu'un. C'était toujours ça de gagné.

— Sans doute. C'est une méthode dont j'essaierai.

— Je vous y engage. Je la pratique le plus que je puis. Tenez, précisément dans ce moment-ci.

— Ah! M. de Villermé serait-il...

— Non pas; je me suis mise à l'aimer de tout mon cœur, et il me le rend de toute son âme. Mais hier j'ai joué un mauvais rôle dans une comédie nouvelle de M. Goldoni; je veux l'oublier, en soupant ce soir dans la petite maison de M. de Villermé. Venez avec moi. Il sera enchanté de vous revoir.

— Volontiers.

Mademoiselle Mérise ne s'était pas trompée. Le marquis fit l'accueil le plus amical à M. de Boisroger. M. de Précorbin rejoignit la compagnie et l'on se mit à table.



— A propos, vous battrez-vous? s'écria tout à coup le mousquetaire en s'adressant aux deux jeunes gens.

— Point du tout, répondit M. de Villermé. J'aime mieux toucher la main de M. de Boisroger que son épée.

— Ma foi, dit Gaston, vous me rendriez peut-être service, si vous me passiez la vôtre au travers du corps.

— Ah! mon Dieu, et pourquoi? demanda mademoiselle Mérise.

— Parce que je suis ruiné.

— On ne l'est jamais quand on a des amis, dit M. de Villermé.

— La vieille masure où mon père est mort a été mise en vente, je n'avais pas d'autre château.

— Parbleu, il ne sortira pas de la famille, s'écria M. de Précorbin; je sais de bonne source que madame de Larsac, ta cousine, avait acquis les titres de tes créanciers, et vient de prendre possession du manoir des Boisroger.

— Il faut bien qu'elle profite de son œuvre, reprit Gaston en vidant un verre de champagne d'un trait.

— Que comptes-tu faire, dit César, maintenant qu'il ne te reste rien?

— Grâce à cet or que je tiens d'un ami inconnu, répondit Gaston, je puis gagner Saint-Malo. On y arme des corsaires, je m'embarquerai sur le pre-

mier venu et j'irai me faire casser la tête par les Anglais.

— Parbleu ! c'est une idée. La mort ou la fortune ! s'écria César.

— Puisque vous consentez à vous expatrier, faites mieux, dit M. de Villermé. Je connais un seigneur russe chargé de recruter des officiers français pour les mettre à la tête de régiments moscovites. Le czar veut civiliser son armée. Permettez-moi de vous recommander à lui, et je puis vous assurer que les épaulettes de colonel vous attendent à Saint-Pétersbourg.

— Mais je n'ai jamais servi.

— Vous êtes brave. Le reste s'apprend en route. Acceptez-vous?

— J'accepte.

— Alors, tenez-vous prêt à partir au premier jour. Le Moscovite n'attend plus que les ordres de sa cour pour monter en voiture.

— Tu nous reviendras feld-maréchal, s'écria César. A ta santé, colonel !

— A ton mariage ! répondit Gaston avec un amer sourire.

— Oh! mon mariage n'est point encore fait, dit le mousquetaire en hochant la tête. Nous en reparlerons à Pâques.

Au moment de se séparer, mademoiselle Mérise, qui était fort attendrie, embrassa Gaston avec effusion.

— Pauvre garçon, dit-elle; aller chez des sauvages! il est bien malheureux !

— Bah! murmura M. de Précorbin, qui distribuait des coups de pied à un escadron de bouteilles vides, il y a des malheureux bien heureux!

— Que dit-il donc? demanda M. de Villermé.

Mademoiselle Mérise regarda César, qui s'était mis à battre la charge avec ses doigts sur la table.

— Le vin seul le sait! dit-elle.

En rentrant chez lui, au petit jour, M. de Boisroger trouva un billet qui l'invitait à se rendre au bal de l'Opéra le soir même... « La personne qui vous a tiré de la Bastille après vous en avoir adouci le séjour le plus qu'elle a pu, lui disait-on, vous attend au foyer à une heure du matin. Elle portera un domino vert, avec un nœud de rubans jonquille sur l'épaule gauche. »

Dans la soirée, comme il s'apprêtait à se rendre à l'Opéra, impatient de rencontrer plus tôt l'auteur mystérieux de sa délivrance, il reçut une lettre de M. de Villermé, qui le prévenait de l'heureuse issue de ses démarches. « Vous êtes colonel, lui disait-il; tenez-vous prêt. Les voitures du Moscovite iront vous chercher avec vos bagages demain à midi. »

— Parbleu, dit Gaston en glissant la lettre dans une autre poche, ce ne sont point mes bagages qui me retarderont !

Bientôt après il était dans la salle de l'Opéra, et courait se placer tout au milieu du foyer, seul au milieu des valets qui finissaient à peine d'allumer les bougies.

Les dominos commencèrent à se montrer, et la foule, comme un flot, ne tarda pas à inonder de ses bigarrures l'immense vaisseau de l'Opéra. Il y avait beaucoup de dominos verts, mais aucun ne portait sur l'épaule gauche le nœud de rubans jonquille. Gaston se désespérait, il tirait sa montre à toute minute et l'appuyait contre son oreille afin d'être bien sûr qu'elle marchait; vainement l'agaçait-on de mille propos, il ne répondait pas ; déjà toutes les bergères le tenaient pour le plus maussade cavalier de l'endroit, lorsque le bienheureux nœud de rubans jonquille apparut sur l'épaule d'un domino vert.

— Enfin ! s'écria Gaston, tandis que le domino passait doucement son bras sous le sien.

— Vous ne diriez pas mieux si vous attendiez une maîtresse tendrement aimée, dit le domino d'une voix douce et légèrement émue.

— C'est que pour moi vous êtes plus qu'une maîtresse, vous êtes un ange protecteur; ne m'avez-vous pas sauvé, tiré de la Bastille? reprit Gaston, qui sentait remuer toutes les fibres de son cœur aux accents de cette voix dont le timbre pur et frais ne lui semblait pas étranger.

— Oui ! Je vous ai tiré de cette affreuse Bastille où vous n'étiez pourtant pas si malheureux.

— Grâce à des bontés dont je vous garde une éternelle reconnaissance.

— Une éternité qui durera trois semaines ou trois jours, le temps d'aimer ou d'être aimé.

— Vous seule pourriez me distraire de la reconnaissance. Mais le permettriez-vous?

— Pourquoi non? Si je n'avais la certitude d'échouer, et, vous l'avouerai-je, j'ai peur.

— Prenez garde, madame, de grâce! Si vous manifestez une crainte, j'aurai presque le droit de montrer une espérance.

— C'est un droit dont vous n'userez pas.

— Et pourquoi ?

— Mademoiselle Mérise le permettrait-elle ?

— Si nous la rencontrons, je lui laisserai le soin de vous répondre.

— Déjà ! lequel de vous a oublié le premier?

— Ni l'un, ni l'autre. Elle s'est distraite...

— Ah ! Eh vous ?

— Je me suis souvenu que je ne l'avais jamais aimée.

— Alors, je remonterai plus haut. N'y a-t-il pas quelque part une cousine?

— Madame de Larsac.

— On la dit jolie.

— Vous avez sa taille, son regard, sa voix, et je

sens que, depuis que je vous ai à mon bras, je la déteste moins.

Le domino tressaillit et détourna la tête un moment. Comme elle la relevait, une nymphe poudrée, portant le carquois sur l'épaule et le croissant au front, vint en riant prendre le bras de M. de Boisroger.

— Eh! quoi! monsieur, dit-elle, vous êtes revêtu d'une haute dignité, et vous n'accourez pas en faire part à vos amis?

— M. Villermé a dû vous l'apprendre.

— Et c'est pourquoi je vous ai attendu à dîner. On ne s'en va pas si loin sans dire adieu aux gens.

— C'était mon projet.

— Je vous attends demain alors. N'y manquez pas. J'ai des commissions à vous donner.

— Quelque renard bleu pour vous servir de griffon?

— A peu près. Des fourrures d'hermine pour me faire un manchon. Quand on n'est pas sûr de se revoir, au moins faut-il avoir un souvenir. A demain! J'avise là-bas M. de Précorbin; je vais le prévenir. Bonsoir, colonel!

Mademoiselle Mérise s'échappa et fila comme un anguille dans la foule.

Le domino vert palpitait au bras de Gaston.

— Colonel! vous êtes colonel?

— Je le serai, du moins.

— Vous avez un régiment en France?

— Non pas, mais en Russie.

— Vous partez?

— Demain à midi.

La dame au nœud de rubans jonquille poussa un faible cri et chancela.

Gaston passait son bras autour de sa taille pour la soutenir, lorsqu'un domino rose accourut.

— Monsieur, lui dit-elle vivement, de grâce éloignez-vous un instant. J'ai quelque chose à dire à mon amie.

Gaston obéit, mais sans perdre de vue les deux dominos.

— Madame, dit le rose au vert, M. de Précorbin est sur mes pas, il m'a reconnue; s'il vous rencontre avec M. de Boisroger, il vous abordera sans doute, et trahira votre incognito.

— Ah! ma chère Lise, il s'agit bien d'autre chose! je suis toute bouleversée.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il donc? Parlez vite, tandis que M. de Précorbin est aux prises avec une nymphe qui le lutine.

— M. de Boisroger part demain.

— Pour la Martinique, encore une fois?

— Il va à Saint-Pétersbourg.

— C'est-il bien loin, madame?

— Au bout du monde, dans un pays affreux!

— Il faut l'en empêcher.

— Et comment faire? Oh! j'en mourrai, Lise.

— Gardez-vous-en bien! il faut vivre plus que jamais!

— Mais sais-tu bien qu'il part demain à midi; demain, entends-tu?

— Tant mieux. Il n'y a pas de temps à perdre. Voilà M. de Précorbin, laissez-moi faire.

Le mousquetaire s'approchait, le sourcil froncé. Un vague pressentiment lui disait qu'il marchait sur le terrain glissant d'une intrigue. Il regardait autour de lui, mais un groupe lui cachait M. de Boisroger, qu'il n'avait point encore aperçu.

Lise courut droit à lui.

— M. de Précorbin, dit-elle, madame de Larsac, ma maîtresse, réclame vos services.

Le mousquetaire s'avança. Déjà cette ouverture avait déridé son front.

— Je suis aux ordres de madame la vicomtesse, dit-il en s'inclinant.

— Ma maîtresse est indisposée, reprit la soubrette. Je crois que la chaleur l'a surprise; elle m'a témoigné le désir de rentrer à l'hôtel.

— Me permettez-vous de faire avancer un fiacre?

— J'allais vous en prier, monsieur, dit madame de Larsac d'une voix faible.

— Si M. de Précorbin voulait ramener madame dans sa loge, il serait sûr de la retrouver aussitôt, ajouta Lise.

— Sans doute, dit le mousquetaire. Et, prenant le bras de madame de Larsac, qui ne savait où sa suivante voulait en venir, il se dirigea triomphant vers les couloirs.

Lise se glissa du côté de Gaston.

— Silence, lui dit-elle tout bas. Ne tentez pas de nous suivre; votre protectrice va revenir.

— J'attendrai, répondit Gaston.

Un instant après, la maîtresse et la soubrette étaient assises dans la loge, et M. de Précorbin courait chercher un fiacre.

— Je m'étais trompé, disait-il en dégringolant les escaliers. Évidemment elle m'aime! un caprice l'avait éloignée, une fantaisie la ramène: que le hasard soit béni!

Mais, tandis qu'il raisonnait, Lise ne perdait pas son temps.

— Vous voulez empêcher M. de Boisroger de partir? disait-elle à sa maîtresse.

— Sans doute.

— Alors, ôtez vite votre domino et prenez le mien.

— Quel est ton projet? demandait madame de Larsac en passant du vert au rose.

— Contraindre M. de Boisroger à rester: cela dépend de vous; vous voici maintenant à l'abri des poursuites de M. de Précorbin, dont je me charge.

— Cette voiture que tu m'as forcée à lui demander?...

— Elle est pour lui et pour moi. Tandis que je l'emmènerai, il vous sera aisé de décider M. de Boisroger à vous suivre.

— Mon Dieu! que lui dirai-je?

— Tout ce que vous voudrez. Il est trois heures; occupez-le jusqu'à midi. Voici déjà M. de Précorbin. Je me dévoue.

Lise se leva avec assurance.

— Ma chère, dit-elle à madame de Larsac, en déguisant sa voix, courez au foyer; vous direz aux dames de ma compagnie que j'ai dû quitter le bal. Je vous autorise à y rester.

Et, faisant un signe de tête à sa maîtresse, elle prit résolument le bras de M. de Précorbin. Le mousquetaire ne douta pas un instant que madame de Larsac n'eût éloigné sa suivante pour rester seule avec lui.

Après que madame de Larsac les eût vus disparaître, elle se dirigea vers le foyer, poussée bien plus par les dernières paroles de Lise, dont elle pressentait la signification, que par une volonté positive et raisonnée.

Elle y rencontra M. de Boisroger, qui attendait le retour de sa mystérieuse amie, et se suspendit à son bras. Gaston, surpris, à la vue du vêtement rose, lui demanda tout de suite des nouvelles du domino vert qu'il avait vu s'éloigner avec M. de Précorbin.

Madame de Larsac sourit, et l'étrangeté de sa position lui donna la fantaisie de profiter de l'erreur où le changement de costume avait fait tomber M. de Boisroger.

— Il est parti, dit-elle en déguisant légèrement sa voix, mais il m'a transmis tous ses pouvoirs.

— Quoi! ne reverrai-je pas celle qui généreusement m'est venue en aide?

— J'imagine que sans moi elle ne serait point venue à bout de ce qu'elle a fait pour vous. Je réclame donc ma part de la reconnaissance dont vous lui parliez tantôt.

Gaston, un peu étourdi de l'aventure, prit la chose comme elle se présentait, et ne chercha plus qu'à égayer les dernières heures de son séjour à Paris.

De son côté, madame de Larsac, excitée par le tumulte, l'éclat des lumières et des costumes, l'harmonie de la musique, sentait son cœur battre à coups pressés, et, pleine d'indicibles émotions, se laissait emporter enivrée au courant d'une conversation où l'amour était sous tous les mots.

Si M. de Boisroger avait un instant conçu quelque soupçon vague en voyant le domino vert s'enfuir au bras du mousquetaire, l'entrain, la verve, la gaieté du domino rose le dissipèrent bien vite. La pensée que la femme dont le rire et la joie enfantine éclataient à ses côtés pouvait être madame de Larsac ne lui vint pas une minute. C'est qu'il ne savait pas l'influence électrique de ce jour où règnent la folie et le plaisir sur une organisation nerveuse, sur un esprit passionné. Madame de Larsac n'avait jamais mis le pied dans un bal de l'Opéra; pour la première fois elle assistait à ces fêtes étincelantes où l'amour pétille sous le masque, et son âme et ses sens en aspiraient tous les enivrements.

Une idée folle, comme il en peut naître dans un lieu tout plein d'extravagances, lui était venue soudainement à l'esprit, et elle l'avait saisie avec cette audace que les femmes les plus timides puisent dans la pensée de leur amour mis en péril.

— Vous verrai-je enfin et saurai-je votre nom? lui dit Gaston dans un moment où, fasciné par les prestiges de sa grâce et de son esprit, il portait la petite main du domino à ses lèvres.

— Oui, mais à une condition.

— Je l'accepte.

— Alors, suivez-moi.

— Jusqu'au bout du monde.

— Mais songez-y : un regard indiscret, un geste, un mot, et je m'arrête.

— Je suis aveugle et muet.

Le domino rose quitta le foyer et descendit au bras de Gaston. Une voiture brune et sans armoiries stationnait au coin de la rue, la portière s'ouvrit, et tandis que M. de Boisroger montait, madame de Larsac dit quelques mots à voix basse au cocher. Un laquais sans livrée abaissa les rideaux sur les vasistas, le domino s'assit à côté de Gaston et la voiture partit.

Il sembla à M. de Boisroger que la voiture sortait de Paris et roulait fort vite; mais ce qui lui arrivait depuis la veille était si singulier qu'il ne prêta qu'une médiocre attention au nouvel épisode de son roman. La main du domino reposait dans la sienne; elle tremblait sous la bouche du jeune homme; quel que fût le résultat du voyage, il ne pouvait être bien redoutable.

On avait changé une ou deux fois de chevaux, et la voiture venait d'entrer dans une avenue dont le gravier criait sous les roues, lorsque le domino pria M. de Boisroger de se laisser mettre un bandeau sur les yeux.

— Faites, dit-il, puisqu'aussi bien je suis votre prisonnier.

— C'est bien ainsi que je l'entends, et vous allez me promettre de ne point tenter de vous échapper, quoi qu'il arrive.

— Je vous en donne ma parole.

— Descendons maintenant.

La voiture venait de s'arrêter. Tenant M. de Boisroger par la main, madame de Larsac l'introduisit dans un corridor, au bout duquel se trouvait un petit escalier. Tous deux le montèrent et arrivèrent devant une porte que le domino ouvrit. Gaston

foulait des tapis sous les pieds; un air chaud le frappa au visage.

— Nous sommes arrivés, dit sa conductrice. Je vous quitte un instant. Vous saurez bientôt où vous êtes et qui je suis.

Gaston entendit le frôlement d'une robe passant une porte discrètement ouverte, et tout rentra dans le silence.

Gaston s'assit dans un fauteuil. Alors qu'il courait en voiture, il s'était aperçu de la naissance du jour; mais son esprit était à mille lieues de la Moscovie, et personne moins que lui ne pensait à partir pour Saint-Pétersbourg.

Il réfléchissait depuis quelques minutes à son aventure et aux conséquences agréables qu'elle lui promettait, lorsqu'une pensée lui fit porter la main à son front.

— On ne m'a pas défendu d'enlever ce bandeau, dit-il, en défaisant le mouchoir de soie enroulé autour de ses yeux.

Un instant la lumière qui filtrait entre des rideaux de mousseline blanche l'éblouit. Il était alors grand jour. Cette découverte n'inquiéta point Gaston, qui, se levant, promena ses regards autour de lui.

Il se trouvait dans un appartement où la magnificence le disputait à la grâce; mais la richesse des ameublements et des tentures disparaissait sous le goût qui avait présidé à l'arrangement général. Après le premier moment donné à la surprise, Gaston crut reconnaître à quelques détails un lieu qu'il avait déjà vu; son cœur lui rappelait une divine chambre à coucher, dont toutes les formes et les divers accidents de couleurs et de lumières étaient restés dans sa mémoire. Ce n'était plus la même chose, mais c'était mieux peut-être; la pensée d'une femme avait donné la vie à la splendeur. Gaston s'élança vers la fenêtre, entro'uvrit les rideaux, et jeta un regard avide sur la campagne. Un parc bien connu déroulait au loin ses massifs d'arbres dépouillés; le clocher de Juvisy pointait à l'horizon. Gaston poussa un cri et se retourna; alors un portrait, qu'il n'avait pu voir d'abord, resplendit à ses yeux à l'un des côtés de la cheminée.

— Delphine! s'écria-t-il.

— Elle-même, dit madame de Larsac en soulevant une portière, et elle apparut au milieu de l'appartement, vêtue du costume simple et gracieux qu'elle portait au temps où elle était jeune fille.

Gaston se recula; mille émotions diverses se peignaient sur son visage; ses yeux ne pouvaient quitter la douce image qui venait de se révéler à lui ainsi qu'un fantôme animé; un instant il lui tendit les bras comme s'il eût voulu la presser sur son cœur avant qu'elle ne s'évanouît; mais une pensée amère traversa son esprit, et ses bras s'abaissèrent découragés.

— Vous! reprit-il. Oh! si je suis chez madame de Larsac, que j'avais juré de ne plus revoir, c'est qu'un piége m'y attend.

— Peut-être, dit-elle avec un sourire.

En ce moment le timbre d'une pendule sonna midi : madame de Larsac tourna le bout de son éventail vers le cadran.

— Regardez, dit-elle.

— Midi! Oh! je comprends tout! On m'attend à Paris... Mais, dussé-je crever dix chevaux...

— Arrêtez. Les équipages du seigneur russe quittent Paris à cette heure. D'ailleurs, vous oubliez que vous êtes prisonnier sur parole.

— Il est vrai, répondit Gaston, que le sang-froid de madame de Larsac exaspérait; mais, puisque vous m'avez attiré, puisque vous me retenez, je veux du moins vous dire tout ce que je pense, tout ce que je sais, tout ce que j'ai souffert, combien je vous ai aimée et combien je vous hais.

— Parlez, Gaston, parlez, je vous écoute.

— Vous savez si je vous chérissais, vous savez si votre mariage avec M. de Larsac me brisa le cœur; loin de vous j'allai cacher ma douleur muette, et lorsque, après m'avoir oublié, je vous rencontre à Paris, vous, riche, heureuse, entourée; moi, pauvre, triste, obscur, lorsqu'un gentilhomme me propose une alliance honorable et fortunée, dites, n'est-ce pas vous qui l'avez rompue par des mensonges?

— Oui, c'est moi.

— Certes, je n'aimais pas mademoiselle de Plégneul, et je ne l'ai point regrettée; mais vous m'aviez calomnié, vous, Delphine, reprit l'impétueux jeune homme. Ce fut la première blessure, vous n'avez pas voulu que ce fût la dernière. Plus tard, las de la vie désœuvrée que me faisaient l'ennui et un souvenir toujours vivant, je sollicite et j'obtiens un commandement aux Antilles; mais, lorsque l'heure de partir arrive, j'apprends que votre influence avait détruit ce que le nom de mon père avait fait. Un autre emporta le brevet. Est-ce vrai, dites, madame?

— Gaston, c'est vrai.

— Oh! je vous aimais encore! mais ce coup tua mon souvenir et le changea en amertume. J'ignore alors ce que je fis. Ce furent des jours de fièvre. Enfin, je me réveillai à la Bastille. Votre main m'y avait poussé alors que mon épée allait se croiser avec celle d'un gentilhomme que j'avais provoqué. Et pendant trois mois votre volonté m'y a enchaîné! L'avez-vous fait?

— Je l'ai fait.

— Une influence étrangère m'arracha de cette prison; la ruine m'attendait à la porte, le gouffre avait englouti ma misérable fortune, tout, jusqu'à

la maison de mon père; et cette maison, c'est vous qui l'avez achetée!

— Oui, Gaston.

— Qu'allais-je devenir! Mon épée de gentilhomme me restait encore. Un ami me procure les moyens d'y suspendre mon existence : un grade, une épaulette me sont offerts; mais vous ne voulez pas que votre victime vous échappe, et tout ce que j'ai gagné par vous je le perds encore!

— Oui, par moi.

— Vous l'avouez! Mais cette haine persévérante a une cause! s'écria M. de Boisroger pâle et les lèvres tremblantes. Quand je vous ai vue cette nuit, votre voix a fait tressaillir tout mon être; vous avez étrangement payé cet amour dont le souvenir m'agite encore. Que vous ai-je donc fait, madame, dites, et pourquoi me poursuivre ainsi?

— Parce que je vous aime, Gaston.

Gaston laissa tomber la main qu'il avait prise. Éperdu, il regardait Delphine, qui se tenait devant lui, les yeux humides, pâle et rougissante tour à tour, le sein oppressé, inquiète et souriant.

— Vous m'aimez! vous! reprit-il avec un sourire.

— Oui, je vous aime! Oh! de grâce, à mon tour, laissez-moi vous dire tout ce que j'ai voulu! Gaston, vous me jugerez après. Enfant, je me suis mariée sans comprendre l'amour qui palpitait dans votre cœur! Oh! si je l'avais compris, je me serais donnée à vous, et nous aurions vécu pauvres, mais l'un à l'autre. Veuve, vous m'avez révélé cet amour, et de ce jour-là je vous ai aimé. Alors, irritée, souffrant de cet oubli, j'ai brisé votre mariage, un mariage qui nous séparait pour jamais. Je vous ai calomnié, dites-vous! que m'importait alors! avais-je d'autre but que de vous enlever à mademoiselle de Plégneul?

— Delphine! dit Gaston. Et tombant à ses genoux il sentit des larmes lui venir aux yeux.



— Plus tard vous avez voulu partir, aller à la Martinique! C'était vous perdre encore. Savais-je si vous échapperiez à la fièvre jaune, aux balles des Anglais, à la tempête! Et puis, vous partiez! Voyais-je autre chose. J'ai forcé le ministre, pauvre ministre qui a cru que je vous haïssais, à donner votre brevet à un autre, et vous êtes resté. C'est alors que vous avez pris mademoiselle Mérise pour maîtresse! Ai-je souffert, mon Dieu! mais une pensée, un espoir me soutenait! Mais de quelle épouvante n'ai-je pas été saisie lorsque M. de Précorbin m'apprit votre duel avec M. de Villermé, avec M. de Villermé si terrible l'épée à la main! Éperdue, j'ai sollicité de M. le duc de T... une lettre de cachet. Celui-là ne s'est pas trompé sur le sentiment qui m'inspirait! Et j'ai mis la Bastille entre la mort et vous. Combien de temps y êtes-vous resté, dites, Gaston?

— Trois mois.

— Et combien de temps ont duré vos galanteries avec mademoiselle Mérise, vous en souvenez-vous?

— Trois mois.

— Vous n'avez pas compris que je me vengeais! Tandis que je laissais à mademoiselle Mérise le loisir de se consoler, vos fournisseurs, inquiets de votre absence, ont tout pris, tout vendu. Moi, j'ai tout racheté. Aurais-je permis que la maison où votre père est mort, où vous êtes né, passât à des mains étrangères!

— Delphine! s'écria le jeune homme éperdu.

— Déjà mon cœur tressaillait de joie; moi-même, sans me faire connaître d'abord, je voulais tout vous rendre, et c'est au moment où je vous vois que vous m'apprenez votre départ pour la Russie. Pouvais-je vous tout avouer dans un bal, lorsque M. de Précorbin nous surveillait? Je vous ai enlevé, Gaston, je vous ai forcé, sans me nommer, à me suivre ici; l'heure est passée, vous êtes encore près de moi. Dites, maintenant si je ne vous aime pas?

— Vous m'aimiez! s'écria Gaston les mains jointes.

Le bruit d'une voiture arrivant au galop dans l'avenue les interrompit; un instant après mademoiselle Lise entrait dans la chambre de sa maîtresse.

— Ah! madame, dit-elle en riant, on s'expose à de grands périls quand on veut servir ses amis. Quel homme que M. de Précorbin! Ah! il vous aimait d'une terrible façon!

Madame de Larsac sourit.

— Je ne sais quel saint m'a protégée, reprit la soubrette; mais plus d'une fois j'ai désespéré de triompher de sa flamme. Enfin, quand j'ai cru pouvoir le faire sans vous exposer à le voir accourir au bal, je me suis démasquée. Quel coup de théâtre! M. le comte est resté étourdi, mais il a pris héroïquement son parti. J'en ai été quitte pour la peur.

— Il voulait se venger? dit Gaston.

— Peut-être; mais il s'est ravisé, et, s'approchant d'une table, il s'est mis à écrire. « Que faites-vous, monsieur le comte? lui ai-je dit. — Regarde, m'a-t-il répondu; j'envoie ma démission au colonel des mousquetaires. M. de Boisroger m'a pris ta maîtresse, je lui prends son régiment. Je pars pour Saint-Pétersbourg. »

— Il est parti! s'écria Delphine.

— Ça m'affligeait de voir un si beau jeune homme aller dans un si vilain pays. Comme je lui faisais observer que c'était une folie: « Que veux-tu, m'a-t-il dit, madame de Larsac m'a fait perdre une bataille de Rosbach; il faut qu'une princesse russe me fasse gagner une bataille de Fontenoy. » Il m'a embrassée, et il court encore.

Mademoiselle Lise venait de sortir sous prétexte de veiller au dîner des fiançailles, chose bien trop terrestre pour occuper les pensées de deux si parfaits amants, lorsque Gaston, qui depuis un instant avait les yeux tournés vers un coin de l'appartement entre le lit et la muraille, s'approcha d'une espèce de chapelle de rideaux, et, les soulevant, vit dans son réduit charmant un petit berceau, le même berceau rose et blanc qui, la première fois qu'il l'avait aperçu, l'avait si douloureusement ému.

Il tressaillit et revint à Delphine.

— Quoi! dit-il, vous l'aviez conservé?

Delphine, toute rougissante et confuse, jeta ses bras autour du cou de M. de Boisroger, puis, se haussant sur la pointe des pieds, elle approcha sa bouche purpurine de l'oreille de son amant:

— Ce berceau, c'était l'espérance, dit-elle, je l'ai gardé.

Amédée ACHARD.

HISTOIRE VÉRITABLE D'UNE TULIPE.

Un amateur de tulipes faisait l'exhibition de ses fleurs; — il s'était livré à tous les exercices usités en pareil cas, — entre autres, l'exercice de la baguette, qui consiste à appuyer la baguette de démonstration sur la tige de la tulipe, en feignant d'employer toutes ses forces, sans pouvoir réussir à la courber, — et à dire: « Je vous recommande *la tenue* de celle-ci: — c'est *une tringle*, messieurs, c'est *une barre de fer.* »

En effet, il est convenu entre ces messieurs qu'une tulipe qui ne pèse pas le quart d'une once doit être portée par une barre de fer, — de même que, vers 1812, je crois, — il a été défendu aux tulipes d'être jaunes.

Il avait montré *Gluck*, cette *plante si méritante*, — à fond blanc strié de violet; — et *Joseph Deschiens*, — *un vrai diamant*, également blanc et violet; — et *Vandaël*, *cette perle du genre*, — toujours blanche et violette; — et *Czartoriski*, *fleur de 5e ligne*, blanche et rose, remarquable par l'ex-

trême *blancheur des onglets;* — et *Napoléon Ier*, et le *Pourpre incomparable*, et 1,600 autres. — Lorsqu'il arriva à une tulipe devant laquelle il s'arrêta avec un sourire ineffable, la désignant du geste, — mais sans parler, — un des visiteurs demanda si cette tulipe n'avait pas un nom comme les autres.

Le maître des tulipes mit un doigt sur sa bouche, — comme eût fait Harpocrate, le dieu du silence, — puis il dit : Voyez quelle magnificence de coloris, — quelle forme, — quels onglets, — quelle tenue, — quelle pureté de dessin, — quelle netteté dans les stries, — comme c'est découpé, — comme c'est proportionné ! — C'est une tulipe sans défauts.

— Et vous l'appelez?

— Chut... c'est une tulipe qui à elle seule vaut tout le reste de ma collection. — Il n'y en a que deux au monde, messieurs.

— Mais son nom?

— Chut !... son nom... je ne puis le prononcer sans forfaire à l'honneur... — je serais bien fier et bien heureux de dire son nom, de le dire à haute voix ; — de l'écrire en lettres d'or au-dessus de sa magnifique corolle; — c'est un nom connu et respecté...

— Pardon, monsieur, je n'insiste pas, — cela paraît tenir à la politique, — peut-être est-ce le nom de quelque fameux proscrit, — je ne veux pas me compromettre... D'ailleurs, nous ne partageons pas peut-être les mêmes opinions...

— Nullement, monsieur, ce nom n'a rien de politique, mais j'ai juré sur l'honneur de ne pas la faire voir sous *son vrai nom;* — elle est ici *incognito*, sous l'incognito le plus sévère ; — peut-être même en ai-je trop dit... Mais avec tout le monde, — avec les gens pour qui je n'ai pas l'estime que vous m'inspirez, — je ne vais pas aussi loin, — je n'avoue même pas que c'est une tulipe, la reine des tulipes ; — je passe devant avec indifférence, — une indifférence jouée ; — comprenez bien, — je la désigne sous le nom de *Rebecca*, — mais ce n'est pas son nom...

Les amateurs partirent et moi avec eux, mais je retournai le lendemain, et je lui dis :

— Mais, enfin, c'est donc un mystère bien terrible?

— Vous allez en juger : Cette tulipe... que nous continuerons à appeler Rebecca, était la possession d'un homme qui l'avait payée fort cher, — surtout parce que, sachant qu'il y en avait une autre en Hollande, il était allé l'acheter et l'avait écrasée sous les pieds pour rendre la sienne unique. — Tous les ans, elle excitait l'envie des nombreux amateurs qui vont voir sa collection; tous les ans, il avait soin de détruire les caïeux qui se formaient autour de l'oignon et qui auraient pu la reproduire. — Pour moi, monsieur, je n'ose pas vous dire tout ce que je lui avais offert pour un de ces caïeux qu'il pile tous les ans dans un mortier... ; j'aurais engagé mon bien, compromis l'avenir de mes enfants.

Je ne regardais plus ma collection, — mes plus belles tulipes ne pouvaient me consoler de ne pas avoir celle... que je ne dois pas nommer. En vain, — mon ami... — dois-je appeler ainsi un homme qui me laissait dépérir sans pitié ; — en vain mon ami me disait : Venez la voir tant que vous voudrez. — J'y allais, — je m'asseyais devant des heures entières; — on ne me laissait jamais seul avec elle, — on eût craint sans doute ma passion. En effet... je l'aurais peut-être volée, — je l'aurais peut-être arrosée d'une substance délétère pour la faire périr ; — au moins elle n'aurait plus existé, — et je n'aurais pas eu de remords. Quand Gygès tua Candaule pour avoir sa femme, — tout le monde donna tort au roi Candaule — qui avait voulu la faire voir à Gygès toute nue, sortant du bain. — On n'a qu'à ne pas montrer la tulipe. — J'arrivai à un tel état de désespoir, — qu'une année je ne plantai pas mes tulipes, — mes chères tulipes. — Mon jardinier eut pitié d'elles et peut-être de moi, — et le rustre... je le lui pardonne, — car il les a sauvées, — les planta au hasard, — dans une terre vulgaire.

— Mais enfin, comment avez-vous eu cette tulipe?

— Voilà la chose... Je n'ai pas tout à fait imité Gygès, quoique mon ami ne se fût pas montré plus délicat que Candaule ; — mais cependant j'ai fait un crime... J'ai fait voler un caïeu. — Candaule a un neveu... Ce neveu, qui attend tout de son oncle, lequel est fort riche, l'aide à planter et à déplanter ses tulipes, et affecte pour ces plantes une admiration qu'il n'a pas, le malheureux ! mais sans laquelle son oncle ne supporterait pas même sa présence. — L'oncle est riche, mais il n'est pas d'avis que les jeunes gens aient beaucoup d'argent... Le neveu avait contracté une dette qui le tourmentait beaucoup... Son créancier le menaçait de faire sa réclamation à son oncle. — Il s'adressa à moi, et me supplia de le tirer d'embarras. Je fus cruel, monsieur : je refusai net. — Je me plus à lui exagérer la colère où serait son oncle quand il aurait appris l'incartade. Je le désespérai bien, — puis je lui dis : « Cependant, si tu veux, je te donnerai l'argent dont tu as besoin. »

— Oh ! s'écria-t-il, — vous me sauvez la vie.

— Oui, mais à une condition.

— A mille, si vous voulez.

— Non ; une seule. — Tu me donneras un caïeu de..... la tulipe en question.

Il recula d'horreur à cette proposition. — Mon oncle me chassera, — s'écria-t-il, — me chassera et me déshéritera.

— Oui, mais il ne le saura pas, — tandis qu'il saura certainement que tu as fait des dettes.

— Mais s'il le savait jamais!

— A moins que tu ne le lui dises...

— Mais vous...

Enfin, je pressai, j'effrayai le malheureux jeune homme; il promit de me donner un caïeu quand on déplanterait les tulipes, — mais il exigea mon serment sur l'honneur de ne jamais nommer... celle que j'appelle Rebecca, à personne, — et de lui donner un autre nom — jusqu'à la mort de son oncle.

En échange de sa promesse, je lui donnai l'argent dont il avait besoin. Depuis, nous avons tenu tous deux nos serments; j'ai eu la tulipe et je ne l'ai nommée à personne; — la première fois qu'elle a fleuri ici, — chez moi, — étant à moi, — l'oncle est venu voir mes tulipes. — C'est une politesse qu'on échange, comme vous savez, entre amateurs; — il l'a regardée et a pâli. — Comment appelez-vous ceci? m'a-t-il dit d'une voix altérée.

Ah! monsieur, je pouvais lui rendre tout ce qu'il m'avait fait souffrir! — Je pouvais lui dire... le nom que vous ne savez pas... Je me suis rappelé ma promesse, ma promesse sur l'honneur, et le neveu était là, il me regardait avec angoisse, — et j'ai dit : Rebecca.

Cependant il trouvait bien quelques ressemblances avec sa tulipe; — aussi il est resté préoccupé, — il a beaucoup loué le reste de ma collection, et n'a rien dit de celle qui est la perle et le diamant de ma collection. — Il est revenu le lendemain, — puis le surlendemain, — puis tous les jours tant qu'elle a été en fleurs, — puis il a réussi à se tromper lui-même; — il a cru voir entre Rebecca et... l'autre... des différences imaginaires. Alors seulement il a dit : Elle ressemble un peu à..... vous savez.

Eh bien! monsieur, — j'ai aujourd'hui la tulipe que j'ai tant désirée, — et je ne suis pas heureux. — A quoi cela me sert-il, puisque je ne puis le dire à personne! — Quelques amateurs, — forts, — la reconnaissent à peu près; mais je suis forcé de nier, — et je n'en rencontre pas un assez sûr de lui pour me dire : — Vous êtes un menteur. — Je souffre tous les jours d'affreux tourments; — j'entends ici faire l'éloge de la tulipe que j'ai comme lui.. — Quand je suis seul, je m'en régale, je l'appelle de son vrai nom, auquel je joins les épithètes les plus tendres et les plus magnifiques. — L'autre jour, j'ai eu un peu de plaisir; — je l'ai prononcé ce nom, — ce nom mystérieux, — tout haut à un homme. — Mais je n'ai pas manqué à mon serment; — cet homme est sourd à ne pas entendre le canon.

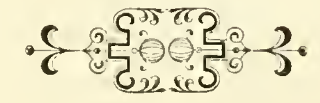
Eh bien, cela m'a un peu soulagé, — mais c'est incomplet. — On ne sait pas que je l'ai — elle... tenez... ayez pitié de moi, — mon serment me pèse, — jurez-moi sur l'honneur, à votre tour, de ne pas répéter ce que je vais vous dire... Je vous dirai alors son vrai nom, — le vrai nom de Rebecca, de cette reine déguisée en grisette. — Votre serment à vous ne sera pas difficile à tenir; — vous n'aurez pas à lutter comme moi, — monsieur, c'est affreux, mais je désire que cet homme, que ce Candaule soit mort, — pour dire tout haut que j'ai .. Tenez, faites moi le serment que je vous demande. — J'eus pitié de lui et je lui promis solennellement de ne pas répéter le nom de la fameuse tulipe.

Alors avec une expression d'orgueil intraduisible, — il toucha la plante de sa baguette, — et me dit : Voici...

Mais, à mon tour, je suis engagé par un serment, — je ne puis dire le nom qu'il fut si heureux de prononcer.

Croyez-vous qu'on invente ces choses-là?

ALPHONSE KARR.



LES EAUX DE BADE.



VUE DE LA GALERIE DES EAUX.

Nous empruntons l'article suivant au magnifique volume-keepseak que vient de faire paraître l'éditeur *Ernest Bourdin* sous le titre de l'ÉTÉ A BADE. Ce splendide volume, illustré d'une vingtaine de vignettes sur acier et d'une foule de vignettes sur bois, est le plus beau livre publié par la librairie parisienne.

Quant au texte de ce volume il est dû à la plume d'EUGÈNE GUINOT. L'éditeur ne pouvait mieux choisir que le spirituel chroniqueur du journal *le Siècle*.

La saison de Bade commence au mois de mai; l'ouverture officielle se fait vers la fin du printemps, et dès cette époque le beau monde arrive au rendez-vous, d'abord peu à peu, un à un, deux par deux; puis les rangs se serrent, l'affluence augmente graduellement, la foule devient de jour en jour plus nombreuse et plus brillante. Ceux qui, venus les premiers, ont fait de lointaines excursions dans la Forêt-Noire et dans les provinces du grand-duché qui avoisinent le Rhin, la Suisse et le Wurtemberg, trouvent au retour la ville envahie par une armée splendide à laquelle toutes les nations de l'Europe ont fourni leur contingent d'élite. Bade se présente alors sous un nouvel aspect : après l'avoir surprise dans ses préparatifs de fêtes, on la revoit dans tout l'éclat de sa parure, dans toute la vivacité de sa joyeuse animation.

Voulez-vous savoir quels hôtes nouveaux la ville a reçus pendant votre absence ? Voici la liste des étrangers que le *Badeblatt* vous donne avec une régularité minutieuse.

Le *Badeblatt* est la gazette de Bade ; mais que ce titre de gazette ne vous effraie pas ; vous ne trouverez dans cette feuille ni politique, ni critique, ni

rien de ce qui verse le trouble et l'ennui dans l'esprit du lecteur. Journal modèle, le *Badeblatt* ne dit rien de trop; il n'a aucune prétention aux vues profondes, il ne court pas après l'esprit, il ne se pique pas de pénétrer les secrets diplomatiques et de recevoir les confidences de M. de Metternich. Simple dans sa rédaction, commode dans son format, il offre chaque jour sur ses feuillets in-octavo une précieuse collection d'annonces et d'avis divers, le programme des fêtes de la semaine, l'adresse des principaux marchands, le détail des nouveautés récemment expédiées de Paris; en un mot, il contient tout ce qui peut intéresser le public. Mais ce qui fait surtout le mérite et la fortune de cette excellente gazette, c'est qu'elle donne régulièrement chaque jour la liste des étrangers à mesure qu'ils arrivent à Bade.

On trouve partout des journaux du matin et des journaux du soir : le *Badeblatt* est dans le monde entier le seul journal qui paraisse à cinq heures de l'après-midi. Le moment est bien choisi : à cinq heures Bade se met à table pour dîner, et dès que le potage est servi, on voit entrer dans la salle à manger un porteur du *Badeblatt* qui distribue aux convives les exemplaires humides du journal au prix modique de six kreutzer le numéro. Chacun s'empresse de lire les premières pages, où sont inscrits les étrangers arrivés la veille au soir et le matin; vous les trouvez rangés en bon ordre sous l'enseigne des hôtels qui les ont logés, de sorte qu'en lisant leurs noms vous apprenez en même temps leur demeure, et vous voyez dans quelle proportion les nouveaux venus se sont répartis entre l'hôtel d'Angleterre, l'hôtel de Russie, la Cour-de-Bade, l'hôtel d'Europe, les Trois-Rois, l'hôtel de Darmstadt, la Fleur, l'hôtel de France, l'Esprit, la Licorne, l'hôtel de Hollande, le Cerf, la Couronne, le Rhin, la Ville-de-Bade, le Chevalier-d'Or, la Montagne-Verte, la Rose, le Soleil, le Saumon, la Ville-de-Strasbourg, la Cour de Zæhringen. Puis vient l'indication des maisons particulières qui ont reçu quelques hôtes nouveaux. Deux fois par semaine, ces listes quotidiennes sont ajoutées à la liste générale que publie le *Badeblatt;* ainsi se forme chaque année le tableau complet des visiteurs qui ont embelli et honoré Bade de leur présence.

Tout ce que l'Europe a compté de personnages éminents, distingués et considérables dans notre siècle, s'est inscrit sur ce tableau. Ces listes, curieusement rassemblées, sont le livre d'or de l'aristocratie contemporaine. Sur leurs colonnes serrées figurent les noms les plus sonores et les plus éclatants. La royauté, la haute noblesse, l'opulence, le talent, la beauté, tout est là. Ce sont à chaque page des noms environnés d'une resplendissante auréole, couronnés de diamants, de lauriers ou de fleurs, illustrés par la naissance, les grandes actions, le génie ou les grâces. Rien n'y manque de ce qui fait la gloire et l'ornement du monde. Les souverains et les princes, les grands seigneurs et les grands capitaines, les millionnaires et les poëtes, les dandies et les merveilleuses, sont venus, escortés d'une suite nombreuse et amenant la foule sur leurs pas. Tous ont fait ce pèlerinage ordonné par la mode, encouragé par l'exemple, récompensé par le plaisir; tous ont voulu goûter les délices du séjour de Bade, parcourir ses charmantes promenades, et prendre leur part de ses fêtes si justement célèbres.

A Bade, toutes les grandeurs sont modestes. Les princes veulent qu'on ignore leur rang, ou du moins qu'on ne le leur rappelle pas; ils suppriment leurs titres; ils effacent autant que possible leur majesté sous le voile de l'incognito. Cet exemple, plein de bon goût, donné par de grands personnages, est devenu une règle générale qui s'applique à toutes les magnificences de Bade. La pompe des choses se dissimule sous la simplicité des noms. Ainsi, l'on est convenu de nommer tout simplement *Maison de conversation* le palais des plaisirs et des fêtes de Bade. Jadis, il est vrai, ce n'était qu'une maison étroite et mal distribuée, avec des salons peints à la détrempe et bourgeoisement meublés; — mais M. Benazet est venu, et d'un coup de baguette il a transformé la maison en palais somptueux, plein de luxe, de richesse et de splendeur. La féerie des arts et de l'élégance a répandu ses merveilles sur cette demeure. Le pinceau de Ciceri a décoré les appartements de ce temple consacré à tous les plaisirs qui charment les yeux, l'esprit et les sens. Rien n'est plus imposant que l'aspect de la grande salle resplendissante de dorures et remarquable par le noble style de son architecture et de sa décoration. Deux autres salons, meublés avec un luxe royal dans le goût des deux derniers siècles, sont réservés aux fêtes particulières. Puis s'ouvre devant vous une ravissante galerie, fraîche, riante et printanière. C'est un salon tout de fleurs: le plafond est émaillé de roses et de violettes: les marguerites, les œillets, les camélias, se groupent en bouquets et courent en guirlandes sur les lambris; des festons de fleurs encadrent les croisées, les portes et les glaces. Aux deux extrémités de la galerie, des caisses d'orangers, de grenadiers et de lauriers-roses, complètent le prestige. Là, trois fois par semaine, on danse et l'on fait de la musique en petit comité, composé de deux ou trois cents personnes tout au plus. Le samedi est réservé aux grands bals, et, ce soir-là, tout ce que Bade compte d'étrangers inonde les vastes salons du palais.

Comment dépeindre ces fêtes, leur luxe éblouissant, l'admirable composition d'une société formée de toutes les aristocraties de l'Europe, véritable congrès où la France, la Russie, l'Allemagne, l'An-

gleterre, l'Italie, l'Espagne, envoient leurs représentants les plus distingués, leurs femmes les plus belles et les plus gracieuses?

Et où trouverait-on pour de pareilles fêtes un plus digne et plus magnifique ordonnateur que M. Benazet? — M. Benazet n'est pas seulement un homme riche et considérable, un grand propriétaire élevé par l'honorable suffrage de ses concitoyens au rang de colonel dans la garde nationale du département de la Seine; mais encore, et ce qui vaut mieux, il se recommande par la hauteur de son intelligence, la délicatesse de son esprit et la noblesse de ses manières. Formé à l'école des hommes éminents qui occupèrent le pouvoir pendant la restauration; camarade des Martignac, des Peyronnet et de toute la brillante jeunesse de son temps, lié avec toutes les illustrations de notre époque, habitué à vivre parmi tout ce que la société parisienne compte de plus distingué et à recevoir le plus beau monde, l'hiver, dans son délicieux hôtel de Paris, M. Benazet, véritable grand seigneur dans toute l'acception du titre, pouvait mieux que personne s'entendre avec la haute aristocratie qui fréquente les eaux de Bade.

Dans le vaste et noble édifice dont les appartements de la conversation se partagent le centre, l'aile droite est occupée par un magnifique restaurant; l'aile gauche, par une librairie, un salon de lecture et un théâtre. Le restaurant, que dans le langage de Bade on nomme la *restauration*, est sans contredit le plus bel établissement gastronomique de l'univers. Deux cents convives peuvent tenir à l'aise dans cette salle immense et somptueuse, où de riches arabesques encadrent les riantes peintures de Ciceri. Au fond, une sorte d'estrade, où l'on monte par un double escalier, forme un petit salon qui domine la salle principale et qui est réservé aux dîners particuliers. A la table d'hôte de la restauration, la première de Bade, le dîner, servi avec un luxe, une recherche et une abondance incomparables, ne coûte que quatre francs, non compris le vin. Dans les meilleurs hôtels, le prix du dîner, toujours très-confortable, est de trois francs, et ce prix diminue encore dans les hôtelleries d'un ordre inférieur. Partout le repas est égayé par des symphonies exécutées à grand orchestre. Une légion de musiciens s'empare de Bade pendant toute la saison, et accompagne sur des airs variés les différents épisodes de cette fête perpétuelle.

A gauche du péristyle, qui sert d'entrée au palais, se trouve la galerie littéraire de M. Marx, offrant aux regards des amateurs une superbe collection de gravures, de dessins et de caricatures, œuvres artistiques et railleuses de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Les demoiselles Marx font, avec beaucoup de bonne grâce, les honneurs de la librairie, où l'on trouve tous les ouvrages nouveaux, contrefaits par les Belges, ces abominables pirates, qui, stériles à produire, incapables d'écrire, et dépourvus de toute imagination, vivent sur l'esprit d'autrui, détroussent la pensée voyageuse et copient frauduleusement les œuvres de leurs voisins. — Le cabinet de lecture étale sur les tables les principaux journaux de toutes les nations, sans excepter ceux qui se signalent par la vivacité de leur couleur démocratique. Le grand-duché de Bade est un pays d'intelligente liberté, ouvert à toutes les manifestations de la pensée, accessible à toutes les opinions politiques.

Quant au théâtre, on y va peu. Bade offre tant d'autres distractions, que la salle de spectacle, tout étroite qu'elle est, se trouve encore trop vaste pour le petit nombre de curieux que la fortune lui amène. Cependant, et malgré le peu de faveur dont jouit l'art dramatique à Bade, une troupe de comédiens allemands fait un service régulier pendant toute la saison, et de temps en temps des acteurs français, venant de Paris ou de Strasbourg, donnent des représentations qui réussissent quelquefois à désarmer le dédain et à vaincre l'indolence du public.

Chaque jour a ses plaisirs distribués de façon à éviter également le vide et la satiété ; chaque instant de la journée a son emploi, et les heures n'ont que le tort de s'envoler trop vite. Le matin est consacré aux promenades dans les environs de Bade, et le pays est si fertile en sites pittoresques, si bien meublé de ruines romantiques, si admirablement décoré de fiers châteaux, de vertes collines, de gracieux ermitages, de sombres forêts, de torrents écumeux et de fraîches cascades, que la saison tout entière ne suffirait pas à épuiser la féconde variété de ces excursions journalières. Dans l'après-midi, les flâneurs se rendent dans l'allée des boutiques qui traverse le parc et monte au palais de la Conversation.

Un ombrage épais protége les promeneurs contre les ardents rayons du soleil. Des deux côtés de l'allée de simples baraques foraines, construites en bois, offrent aux chalands des marchandises de toutes sortes. C'est un bazar universel. Les marchands portent le costume de leur pays. L'industrieux mécanicien de la Forêt-Noire vend ses horloges de bois; le Tyrolien tient un assortiment complet d'objets en peau de chamois; le Hongrois débite de la toile, le Bohémien étale ses riches cristaux dont les milles facettes et les vives couleurs ont l'éclat du diamant, des rubis, de la topaze et de l'émeraude; un marchand de cannes, à la fois artiste et négociant, établit son atelier en plein air, et là, sans être distrait par la curiosité des passants, il sculpte au bout de ses bâtons, avec un simple couteau, de charmantes ou de grotesques figures; si

vous voulez poser, il fera votre buste en pomme de canne. Les marchands de gravures, de soieries, de quincailleries parisiennes et de cigares de la Havane complètent le bazar. Devant les boutiques, de grandes tables rondes, recouvertes d'un tapis et entourées de siéges, invitent les promeneurs au repos; on se rencontre, on s'asseoit et on cause. A l'extrémité de l'allée, devant un magasin de vieux tableaux, est une petite table garnie d'un échiquier; les amateurs font cercle autour de deux partenaires plongés dans leurs méditations stratégiques.

L'espace qui s'étend devant le palais de la Conversation, et qu'on appelle la Terrasse, partage avec



l'allée de Lichtenthal les honneurs de la promenade du soir. Dès quatre heures de l'après-midi, un orchestre, placé dans un pavillon voisin du palais, jette aux échos du parc ses vibrantes symphonies. Après le dîner, la foule envahit les tables placées devant le café de la Restauration; la Terrasse se couvre de promeneurs; les curieux cherchent et se montrent les hôtes illustres de Bade, les princes, les hommes célèbres, les grandes dames et les beautés en renom.

N'allez pas croire cependant que la société de Bade soit uniquement composée de princes et de grands personnages. L'hospitalité de cette aimable résidence admet dans son sein toutes les conditions du rang et de la fortune; les visiteurs les plus modestes sont accueillis et traités comme les plus brillants. Là comme partout se glissent aussi quelques chercheurs d'aventures, quelques-uns de ces audacieux intrigants qui suivent le beau monde à la piste. Et comment voudriez-vous que Bade fût inaccessible au fléau que subissent toutes les grandes villes, toutes les capitales de l'Europe, où ces oiseaux de proie pénètrent sous un plumage d'emprunt dans les salons les plus élégants et les plus nobles? Mais s'il est difficile de les arrêter au passage et de les empêcher d'entrer, on sait du moins déjouer leurs projets hostiles. Une active surveillance plane sans cesse sur le paisible séjour de Bade. L'ordre le plus parfait règne dans cette foule mobile, et jamais le moindre trouble ne vient rider la surface polie d'une société composée de tant d'éléments divers. Si par hasard une voix bruyante, une querelle, une impertinence, vient rompre l'harmonie générale, la répression est aussi prompte à surgir que la vigilance est habile à se dissimuler. Une figure suspecte, une allure équivoque, ne sont pas plutôt signalées, qu'aussitôt le pouvoir absolu, vêtu de noir et ganté de blanc, prend à part le trouble-fête et lui dit : — « Monsieur, vous n'êtes pas ici à votre place. — Madame, l'air de Bade ne vous vaut rien. » Si la

personne à qui ces paroles s'adressent feint de ne pas les comprendre, on ajoute : « Vous quitterez Bade aujourd'hui même, et dans vingt-quatre heures vous serez hors des frontières du grand-duché. »

Il n'y a pas à répliquer ; il faut obéir sans hésiter, à moins qu'on ne préfère voyager sous bonne escorte. C'est de l'arbitraire, si vous voulez; mais tous les honnêtes gens applaudiront à cette heureuse et tutélaire tyrannie qui se manifeste seulement pour le maintien de l'ordre, le triomphe de la morale et la sécurité des plaisirs.

Pendant la journée, point d'étiquette dans le costume, on s'habille sans façon et légèrement; les dandies les plus fringants portent des habits de toile, des redingotes de coutil rayé, et se coiffent d'un chapeau de paille ou d'une casquette. A l'heure du dîner, la tenue prend un caractère plus grave, et le soir la toilette déploie toutes ses recherches merveilleuses. Cependant, aux petites soirées des salons de la Conversation, les hommes sont admis en redingote. Les femmes élégantes trouvent à Bade, comme partout, l'occasion de faire trois ou quatre toilettes par jour, depuis le négligé du matin jusqu'à la grande parure du bal. L'hiver à Paris, à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à Londres, n'offre rien de comparable aux bals du palais de la Conversation. Nulle part on ne trouverait une pareille réunion, nulle part ce luxe, cet éclat, cet admirable assemblage de grandeurs et de dignités, nulle part ce bouquet composé des fleurs de tous les climats, des attraits de tous les pays. Où rencontreriez-vous ce piquant mélange qui vous montre, à la même contredanse, une princesse souveraine et un simple gentleman, un prince héréditaire et la femme d'un banquier, et à la même table de whist les quatre places occupées par les quatre parties du monde?

Aimez-vous la musique? les concerts ne vous manqueront pas. Il est rare que l'attrait de ces fêtes ne soit pas éveillé par un nom célèbre. Tous les grands artistes sont venus et viennent tour à tour contribuer aux délices de l'été à Bade. Le livre d'or a inscrit sur ses feuillets les noms de Paganini, Thalberg, Bériot, Liszt, Ole Bull, Panofka, Vivier, Batta, madame Pleyel ; toutes les illustrations instrumentales s'y rencontrent avec toutes les gloires du chant : Rubini, Lablache, Nourrit, Mario, mesdames Catalani, Malibran, Pasta, Viardot-Garcia, Damoreau, et tant d'autres dont la nomenclature serait trop longue. Parmi les mélodieuses solennités qui ont eu lieu dans ces derniers temps, le *Stabat* de Rossini a été exécuté avec un éclat et un succès dont la chronique des eaux de Bade garde le souvenir. Félicien David est venu ensuite diriger les interprètes de la symphonie du *Désert*. Ce sont là les grandes fêtes musicales. — Souvent aussi des amateurs distingués, des talents aristocratiques se font entendre en petit comité. Des barons et des marquises, des comtes et des duchesses, chantent des barcaroles italiennes, des chansonnettes allemandes, des sérénades espagnoles, des airs français empruntés aux charmants opéras d'Auber, et ces délicieuses romances de Frédéric Bérat, fraîches mélodies, ravissantes compositions, empreintes d'un sentiment si pur, d'une grâce si naïve, d'une originalité si saillante.

On peut dire avec exactitude que Bade donne le ton à Paris. C'est un congré où les nobles représentants de tous les pays discutent les hautes questions qui préoccupent le monde élégant ; c'est un gymnase où s'essayent et se préparent les innovations à la mode. On y décide dans l'été quelle sera la danse en vogue l'hiver suivant à Paris. Ainsi, avant d'être adoptées par les coryphées des salons parisiens, la hongroise, la valse à deux temps, la polka, la mazurka, la redowa, ont fait leur début à Bade.

Quand il n'y a ni bal ni concert, on se réunit pour causer, et c'est alors que le palais de la *Conversation* justifie complétement son titre. Toute parole élégante et courtoise est la bienvenue dans l'entretien ; chacun y parle avec le génie de sa nation ; mais, pour ne pas tomber dans la confusion de la tour de Babel, on a, d'un commun accord, adopté l'usage de la langue française. Ainsi le veulent la mode et le bon goût, et c'est là un hommage dont nous avons le droit d'être fiers. La langue française règne souverainement dans les salons aristocratiques de l'Europe entière ; elle préside à l'entente cordiale de toutes les intelligences. Les Allemands, les Anglais, les Russes surtout, parlent le français comme le parle Paris au faubourg Saint-Germain, à la Comédie-Française et à l'Académie. Le plus habile observateur, l'écouteur le plus attentif, distinguerait difficilement à quel pays appartiennent les interlocuteurs; chacun apporte dans la causerie son tribut d'esprit délicat, de fine plaisanterie et de révélations intéressantes, dans le récit de ces véridiques anecdotes qui composent l'histoire des eaux de Bade, et qui ne sont pas moins curieuses que les anciennes légendes de la contrée.

Un noble seigneur hongrois, le comte Christian W..., était venu passer la belle saison à Bade avec sa fille Hélène. Belle, gracieuse, charmante, et de plus héritière unique d'une fortune immense que lui avait léguée sa mère, la jeune comtesse se trouva bientôt environnée d'une cour nombreuse. Elle avait des adorateurs de toutes sortes, riches et pauvres, nobles et obscurs, tendres ou passionnés, gais ou mélancoliques. C'était un perpétuel tournoi dont elle était la reine et où les prétendants se disputaient le prix de l'adresse, de la grâce et de la séduction. Dès qu'elle montait en voiture, dix cavaliers étaient en selle, voltigeant autour de sa calèche. Au

bal, les plus élégants danseurs lui étaient dévoués sans partage. Il n'y avait de soins, d'attentions et de soupirs que pour elle, ce dont quelques belles dames, françaises, russes et anglaises, étaient particulièrement mortifiées.

Parmi ces solliciteurs empressés, Hélène distingua le plus indigne. Le chevalier Gaëtan M... était, il est vrai, un charmant jeune homme, pâle et frêle, avec de beaux yeux bleus et de longs cheveux noirs gracieusement bouclés; à défaut de véritable passion, il avait l'éloquence du regard et de la parole; enfin, il s'habillait avec goût, dansait à merveille et chantait comme Rubini. Mais, malheureusement, ces avantages étaient gâtés par de grands vices. Joueur, débauché, peu scrupuleux, le chevalier Gaëtan avait quitté Naples, sa patrie, à la suite de quelques aventures fâcheuses pour sa réputation.

Le comte, après avoir pris des informations, voulut, mais trop tard, mettre sa fille en garde contre un amour dangereux. Hélène n'écouta ni les avis, ni les prières, ni les ordres de son père. Celui qu'on essayait de perdre dans son esprit était déjà maître de son cœur, et elle refusait obstinément de croire aux mauvais antécédents du jeune Italien.

Si Gaëtan avait eu affaire à un père sans énergie, peut-être fût-il devenu l'heureux époux de la jeune comtesse et le paisible possesseur de l'immense fortune dont il était surtout éperdûment amoureux. Mais le comte savait obtenir de gré ou de force le triomphe de sa volonté. C'était un vieux lion puissant et terrible; il avait conservé toute la vigueur de la jeunesse et toute la rude fermeté d'un caractère indomptable, que la tendresse paternelle pouvait seule adoucir. Opiniâtre dans ses résolutions, brutal dans ses procédés, il cherchait le moyen de mettre hors de combat ce damoiseau qui osait prétendre à devenir son gendre malgré lui, lorsque le hasard fit tomber entre ces mains une lettre que Gaëtan écrivait à Hélène. Le chevalier, impatient d'arriver au comble de ses vœux, proposait tout simplement à la jeune comtesse de l'enlever, et lui demandait un rendez-vous chez elle, à l'heure où le comte avait l'habitude de sortir pour aller faire sa partie de whist, avec quelques gentilhommes de sa connaissance, dans le salon du palais de la Conversation.

Une rose à la ceinture d'Hélène devait être le signe d'un consentement.

La jeune fille n'avait pas lu le billet adroitement intercepté.

— Mettez cette fleur à votre ceinture, lui dit le comte en lui présentant une rose, et venez avec moi.

Hélène obéit en souriant et prit le bras de son père; à la promenade, ils rencontrèrent Gaëtan, qui, voyant la fleur, fut tout joyeux. Puis le comte conduisit sa fille chez des personnes de leurs amis, et lui ordonna d'attendre qu'il vînt la chercher. Cela fait, il rentra dans la petite maison qu'il habitait à l'extrémité de Bade, sur le chemin de Lichtenthal. Il avait congédié ses domestiques, et il était seul.

A l'heure convenue, Gaëtan arrive au rendez-vous, franchit lestement le mur du jardin, et, trouvant la porte de la maison fermée, entre par une fenêtre du rez-de-chaussée; puis il monte l'escalier, et, plein d'une douce émotion, il se dirige vers l'appartement d'Hélène. Mais là, au lieu de la fille, il trouve le père armé de deux pistolets.

Le comte ferme la porte et dit au pauvre Gaëtan, muet de stupeur et tremblant d'effroi :

— Je puis vous tuer, j'en ai le droit. Vous entrez chez moi de nuit et avec escalade; je vous traite comme un malfaiteur, rien de plus naturel.

— Mais, monsieur, répond Gaëtan d'une voix presque éteinte, je ne suis pas un voleur...

— Et qu'êtes-vous donc? Vous venez me voler ma fille, voler une héritière, voler une fortune! Voici votre lettre qui m'a dévoilé vos criminelles intentions. Je serai sans pitié. Mais pour vous tuer, je n'avais pas besoin de ce guet-apens; vous savez ce que vaut mon bras; un duel aurait pu depuis longtemps me faire justice de vous. Je n'ai pas voulu de duel, pour éviter le scandale; et en ce moment je n'emploierai le meurtre qu'à la dernière extrémité, si vous refusez de m'obéir.

— Qu'exigez-vous de moi, monsieur?

— Vous quitterez Bade, non pas dans quelques jours, non pas demain, mais à l'instant même. Vous ne vous arrêterez qu'à deux cents lieues d'ici, et vous ne vous présenterez jamais devant moi ni devant ma fille. Pour prix de votre obéissance, et pour vos frais de voyage, je vous donne vingt mille francs.

Le chevalier voulut parler.

— Pas de réplique! s'écria le comte d'une voix tonnante. Vous me connaissez : songez que je vous tiens au bout de ce pistolet, et que la moindre hésitation sera punie de mort.

— J'obéirai, répondit le chevalier.

— A la bonne heure! Vos vingt mille francs sont dans ce secrétaire; prenez-les.

— Du moins, permettez que je n'accepte pas cette offre...

Un geste impérieux triompha de la fausse délicatesse que le chevalier exprimait faiblement et en homme qui ne se défend que pour la forme.

— Mais, dit-il, le secrétaire est fermé!

— Ouvrez-le.

— La clef n'y est pas.

— Alors, brisez la serrure.

— Comment! vous voulez?...

— Brisez la serrure, ou je vous casse la tête!

Le pistolet fut de nouveau présenté comme un argument sans réplique. Gaëtan obéit.

— C'est bien, dit le comte. Prenez ce paquet de billets de banque ; ils vous appartiennent. Avez-vous un portefeuille?

— Oui.

— Que contient-il?

— Quelques papiers, des lettres à mon adresse.

— Laissez tomber ce portefeuille devant le secrétaire que vous avez forcé.

— Quoi!. .

— Il faut bien une preuve qui vous dénonce et vous accable!

— Mais...

— Mais, monsieur, je veux qu'il y ait ici toutes les apparences d'un vol de nuit, avec escalade et effraction, je veux, de plus, que le coupable soit connu. Voleur ou mort! choisissez. Votre choix est fait? J'étais bien sûr que vous seriez raisonnable. A présent, vous allez fuir. Vous marcherez devant moi, et je ne vous quitterai qu'à une lieue de Bade. Du reste, soyez sans inquiétude : je rentrerai tard, et je ne porterai ma plainte que demain. Vous pourrez aisément vous soustraire aux poursuites, et, si ma protection vous est nécessaire, comptez sur moi. Partons! »

Après cette aventure, qui fit grand bruit, le doute n'était plus permis à Hélène. Gaëtan fut banni de son cœur, et elle épousa un de ses cousins, capitaine dans un régiment de cavalerie au service de l'empereur d'Autriche.

Eugène GUINOT.



VUE DE L'ENTRÉE DU VIEUX CHATEAU DE BADE

UNE RESTAURATION EN PLEINE MER.

L'Orient n'a pas de plus belles nuits. En a-t-il d'aussi sereines sur ses palmiers et ses lianes? je ne le crois pas; et j'ai pu en faire la comparaison assez longtemps. Une lune polie comme un diamant argentait le golfe de Marseille, couvrant d'un voile de mousseline les pins des montagnes, les champs de blé, les vignes noueuses et les terrains qui, semblables à un troupeau de bœufs noirs, descendent jusqu'à la mer, toute scintillante et lamée de cette clarté rêveuse. Tout dormait, le ciel, la terre et ses voix harmonieuses, la mer et ses houles plaintives, faites de larmes



de naufragés. C'était à la fin de l'été, quand la vie est à bout, quand elle a épuisé ses forces pour être féconde, ardente et belle, quand elle jette à pleines corbeilles et de toutes mains de la couleur aux fruits, des fruits aux branches, du feu aux sables du rivage, de la laine aux brebis, des plumes aux oiseaux, et des passions tendres et superbes aux hommes.

Dans le golfe au fond duquel dort Marseille appuyée sur un lit d'odorante cannelle et de feuilles de thé, il est un point où je voudrais mourir, où, s'il m'était permis de choisir une tombe, je demanderais à être enseveli. Je crois que sous ces roches couvertes de thym et de bruyère, balayées par le vent du nord, je serais encore sensible à ces radieux prodiges de nos nuits méridionales. Mourir sans avoir embrassé et pressé contre son cœur un pin des montagnes, sans avoir senti son amertume aux lèvres! ce n'est pas mourir, c'est être tué.

J'étais couché au pied de ces montagnes dont Marseille se fait une ceinture, et je vais vous dire par où l'on y parvient. Vous me suivrez et vous m'écouterez, car ce n'est pas de moi que je vous parlerai, pauvre rêveur qui n'ai rien à vous conter de mon passé, si ce n'est que j'aimais à en pleurer les nuits d'été, et la mer où j'aurais peut-être défié Byron s'il avait voulu ne se mesurer avec moi que comme nageur.

J'ai à vous parler d'un grand de la terre, d'un roi, et d'un grand roi, car il fut bien malheureux; il était exilé.

Et tandis que je regardais, étendu sur le sable, tantôt le ciel et tantôt la mer, sans oser me dire quel ravissement plus grand j'éprouvais pour l'un que pour l'autre, j'entendis le bourdonnement mélancolique d'un cornet à bouquin. C'est un berger, me dis-je, qui rentre au village, et ma suave tristesse reprit son cours. Je ne me préoccupais pas autrement de ce bruit dans la montagne.

Je m'enveloppais à peine dans mon assoupissement, quand je crus distinguer à quelques toises, sur la surface de l'eau, une voile blanche, une lueur agitée. J'arrêtai mon attention.

Mais le son du cornet la détourna de nouveau; cette fois le bruit était plus près de moi, il tournait autour de la place où j'étais avec tant de précision, que je supposai que le berger cherchait un chemin dans la colline pour arriver au bord de la mer.

En me levant pour juger de la vraisemblance de ma supposition, je m'assurai que la lueur aperçue sur les flots était une barque de pêcheur catalan. C'était un bateau long et effilé comme un poisson-épée, avançant à la rame, car l'air n'était pas assez ému pour gonfler la plus faible voile.

Je me mis sur pied; le berger était derrière moi, et le bateau s'ensablait au même instant.

— Bonne nuit, Gervaisy!

— Bonne nuit, Mateo!

Gervaisy était le berger; Mateo, le pêcheur. Je compris que c'était une rencontre : le cornet à bouquin était le signe de rappel.

Ils se touchèrent la main après m'avoir salué. Seraient-ce des contrebandiers? pensai-je; ont-ils profité d'une nuit aussi claire pour faire leur coup? Je croyais les contrebandiers plus adroits.

— On dirait que nous en sommes, me dit en mauvais français le pêcheur Mateo.

— Ma foi, oui, répondis-je. Ce bateau que vous montez..... ce panier qu'a votre camarade, le berger.....

— Ce panier contient des fruits, me dit le berger, des raisins, des figues, quelques poignées d'amandes.

— Et le bateau ne porte que des rougets et des sardines, ajouta le pêcheur en me prenant par la main pour m'aider à sauter dans sa cale, pleine en effet de menus poissons pêchés dans la soirée.

— C'est pour toi, Mateo. Le berger déposa dans le bateau la corbeille de fruits qu'il venait de me montrer.

— Et ceci pour toi, Gervaisy, répliqua le pêcheur en posant sur les mains calleuses du berger un petit panier en roseaux rempli de poissons encore tout frétillants dans l'algue qui leur servait de lit.

— Vous voyez que nous ne sommes pas précisément des contrebandiers, me dit Mateo d'un air qui pouvait signifier : mais je pourrais l'être à la rigueur. Et je le croyais sur parole, en voyant sa figure ovale et brune comme une olive à la fin de la saison; à l'aspect de ses membres, aussi fins que ceux d'une goëlette américaine, à son œil catalan, noir et tempétueux, à son nez d'oiseau de mer.

— Vous n'êtes pas un contrebandier aujourd'hui.

— Aujourd'hui!... le mot laissa voir les dents de Mateo. Il avait souri.

Il reprit :

— Nous sommes deux vieux amis, Gervaisy et moi.

— Pas mal vieux, dit le berger; et il ajouta : Moi plus vieux que toi, Mateo. J'ai eu quarante-trois ans à Noël, tu n'en as pas quarante.

— Je vois que vous avez été élevés ensemble dans ce pays-ci. Vous y êtes peut-être nés tous les deux?

— Non, me répondit le pêcheur. Mon pays est Saint-Feliu, en Catalogne; mais je suis venu en Provence à cinq ans; lui, il est né à Sainte-Marguerite, à trois lieues d'ici. N'est-ce pas, Gervaisy?

Au lieu de répondre, Gervaisy se mit à sonner du cornet, dans le but, je présume, de rallier plus près de la mer les moutons qu'il avait laissés dans la montagne. Après avoir sonné, il écouta et nous fîmes

silence. Puis nous entendîmes des bêlements lointains et des tintements dans l'air. Le commandement du berger était parvenu au troupeau. Et le chien, qui était aussitôt venu se ranger sous les plis du manteau du berger, confirmait l'exactitude avec laquelle on avait obéi.

Le berger fit signe au chien de se coucher à ses pieds. Mateo avait dit au mousse, qui avait fini d'égoutter le bateau et de ployer les filets, de se reposer et de dormir s'il en avait envie. Et le mousse et le chien dormaient déjà.

Que la mer était belle! ne la reverrai-je donc plus!

— Nous sommes deux vieux amis, répéta Mateo avec l'énergique concision d'un Espagnol pour qui un pareil aveu n'est pas une protestation frivole. Gervaisy et moi nous nous sommes connus ici il y a vingt ans.

— Vingt ans, affirma le berger qui s'était accroupi sur le sable à la place que j'occupais auparavant, tandis que Mateo et moi étions, lui d'un côté, moi de l'autre, assis à la proue à demi ensablée de son bateau.

— Nous étions, Gervaisy et moi, dit Mateo avec la lenteur solennelle des conteurs d'Orient, que rien ne hâte dans leur récit, car ils savent que les nuits sont longues et que la mort est au bout de tout; nous étions, moi et Gervaisy, tous deux attachés au service du roi d'Espagne, Charles IV, — Dieu ait son âme!

Mateo ôta son bonnet de laine rouge et regarda le ciel. Gervaisy mit à profit ce temps donné par Mateo à un souvenir religieux, pour dégager du ruban de son chapeau de berger un vestige de pipe, vieux volcan enfumé. Il la bourra avec son large pouce tant et si longtemps que je fus étonné de ne pas la voir éclater. Il paraît qu'ils se connaissaient de longue date, elle et lui. Mon second étonnement fut de voir comment il s'arrangeait pour la placer dans sa bouche. La pipe n'avait littéralement pas de tuyau sensible à l'œil, et le nez du berger était fort long et fort incliné vers ses lèvres excessivement rentrées.

Pendant quelques minutes, il la tint entre ses doigts, attentif au récit de Mateo qui avait repris ainsi :

— Nous étions attachés, moi et Gervaisy, au service du roi d'Espagne, Gervaisy comme berger, moi comme fournisseur de poissons.

Ce mot de berger rappela à la mémoire de Gervaisy qu'il avait des moutons aux environs, et de sensation en sensation répercutée, il porta de nouveau le cornet à bouquin à ses lèvres et sonna sans se déranger. Le chien secoua un peu les oreilles; mais, comprenant qu'on n'en voulait pas sérieusement a son sommeil, il se rendormit.

— C'était un bon roi, dit Mateo avec un hochement de tête bien plus significatif qu'une histoire morale et philosophique de la décadence de la monarchie espagnole,

— Un fier homme! ajouta le berger après avoir posé sa pipe sur le sable et en battant le briquet. Il vous tuait les perdrix au vol comme personne. S'il était faible, on chargeait son fusil et il tirait; s'il était malade, il chassait dans son fauteuil; s'il ne pouvait marcher, nous le prenions dans les bras, Mateo et moi, et il chassait encore sur nos têtes; et il ne manquait jamais!

Interrompu par Gervaisy, Mateo avait pris du tabac fin dans sa poche, roulé du papier d'alcoy sur sa cuisse et confectionné un cigaretto de véritable origine.

La pipe et le cigaretto étant allumés, Mateo continua :

— Voilà comment mon camarade et moi avons fait connaissance, ici, dans la propriété du roi d'Espagne où nous sommes.

Et le marin et le berger se mirent à fumer. La phrase de Mateo resta suspendue.

Un hasard comme l'histoire les aime a conservé à la propriété magnifique à l'extrémité de laquelle nous étions, le berger, Mateo et moi, le nom de campagne du roi d'Espagne, quoiqu'elle ait fait retour d'abord au premier propriétaire, fort peu roi, je présume, et plus tard à une succession de négociants, insoucieux acquéreurs de cette splendide relique. Aucun de nos châteaux, si beaux du reste, qui environnent Paris, ne peut être comparé à celui qu'occupa le roi d'Espagne Charles IV pendant son exil en Provence où il trouva, en compensation d'une couronne perdue, la santé que les chagrins lui avaient ôtée. C'est un jardin de Malte, un palais embaumé comme on en voit aux eaux douces d'Asie, vis-à-vis Constantinople. Pour sol un sable doux et tamisé, à marcher nu-pieds sans éprouver la moindre gêne; pour horizon et pour mur d'enceinte un arc de montagnes dont les premiers pins qui les couvrent sont dans la propriété même, et dont les derniers n'ont à l'œil qui les voit trembler et folâtrer que la grosseur d'une touffe d'herbe; pour limite ouverte aux regards de la mer, la Méditerranée, l'immensité verte; pour dôme le ciel des Antilles, chaud et aéré, presque jaune l'été, tant l'odeur du genêt le remplit avec abondance sous un soleil qui dilate les pierres Ce n'est point cette prodigalité d'eau de nos campagnes du nord, qui n'en ont que trop pour les baigner; mais c'est une eau fine, vive comme un serpent, rubannée, fraîche à briser les dents sans être crue ou dure aux lèvres, enivrante à voir dans le creux des rochers ou dans le vase de cristal, et qui est aux autres eaux ce que le vin de Champagne est aux autres vins. C'est une eau de Champagne. Cette eau limpide et rare em-

plit dans cette propriété des bassins de marbre cachés sous des platanes, et rompt de sa fraîcheur l'ardeur de l'atmosphère, les après-midi d'automne, quand le soleil a flétri dans la journée et fait ployer les arbres et les fleurs. Et des orangers partout dans les allées, des myrtes autour des orangers, et des oliviers dans la plaine. L'olivier! cet arbre grec, dont l'ombre est grecque, sévère et poétique, et dont le murmure régulier peut être scandé comme une ode d'Anacréon. Admirable villa où le palmier et le citronnier viendraient s'ils pouvaient prévoir comme ils y seraient bien! Si ce n'est pas l'Italie, plus chaude, et l'Orient, plus impétueux, c'est ce qui y ressemble le plus et le mieux. L'Europe n'est plus là si ce n'est pas l'Afrique. Et que d'autres beautés n'offre-t-elle pas? mais comment en parler après avoir dit que la mer se montre au bout de chaque longue allée, et si bien que tantôt c'est un pommier qui empêche de voir un brick qui revient des Indes à toutes voiles, et tantôt c'est une goëlette qui passe à travers les feuilles d'un acacia en fleurs.

— Et il chassa tant, poursuivit Gervaisy, qu'au bout de deux ans, il avait retrouvé ses jambes et son estomac. Voyez-vous d'ici cette ligne blanche dans la pinède? la lune vous la montre comme en plein jour.

— Je crois la voir, répondis-je au berger.

— C'est un mur qui avait été élevé sur les rochers, afin que le roi pût s'appuyer quand il était fatigué au milieu de la chasse. A mesure que ses forces revenaient, on allongeait le mur.

— Il est d'une belle longueur, interrompis-je.

— C'est que le roi Charles IV avait fini par bien se porter.

La figure du catalan Mateo s'épanouissait pendant que le berger rappelait, avec des pauses commandées par le jet de la fumée du tabac, ces lambeaux de l'histoire privée du malheureux Charles IV d'Espagne exilé par Napoléon, qui ne savait pas encore ce qu'était l'exil.

Gervaisy, ayant consommé sa première pipe, souffla de nouveau dans son cornet, et nous entendîmes immédiatement le bêlement des moutons et le bruit argentin des sonnettes.

— Minuit bientôt, dit Mateo en regardant l'ombre des montagnes projetée sur la mer.

— Pas encore, dit le berger en fixant ses yeux sur une étoile qui descendait à l'occident. Il s'en faut d'un quart.

— Avec un si beau bassin au bout de sa propriété, est-ce que le roi ne se livrait jamais au plaisir de la pêche? il n'aimait peut-être pas la pêche.

Après ma question, le Catalan et le berger se regardèrent pendant quelques minutes.

Gervaisy ne répondit pas, mais Mateo laissa tomber un oui bref accompagné d'un soupir.

— Au fait, ajouta-t-il en trempant le bout de ses pieds dans l'eau, et comme un homme triste et distrait, tout cela est mort comme le vent de cette nuit. N'est-ce pas Gervaisy?

— Ah! mon Dieu oui, Mateo.

— Et c'était par une aussi belle nuit que celle-ci, ajouta Mateo le pêcheur; une mer unie comme la main, une lune ronde et blanche comme un écu neuf, et un vent d'enfer, à pousser des coquilles de noix en Amérique.

— Je m'en souviens, affirma le berger en raclant avec son couteau la corne torse et huileuse dans laquelle il soufflait.

— Vous vous souvenez sans doute tous deux en ce moment de quelque grande pêche, de quelque promenade sur l'eau où se trouvait le roi. Vous, Mateo, vous étiez, je présume, le patron de barque?

— Je n'étais pas le patron de barque, car j'étais trop jeune alors, mais c'était mon père qui l'était. Moi, j'étais novice à bord.

— A bord de quoi?

Sans me répondre, le Catalan frappa du talon le bateau à la proue duquel lui et moi nous étions assis. Je compris.

— Le roi Charles IV, repris-je, monta donc cette barque la nuit de cette pêche.

Et allâtes-vous loin? très-loin?

Un rire aussi mélancolique qu'expressif écarta les lèvres brunes de Mateo.

Le berger continuait à polir avec son couteau son cornet à bouquin.

— Voyez-vous cette belle étoile là-bas?

— Oui, Mateo.

— Plus loin, vous en distinguez aussi trois dans la même direction.

— Parfaitement : elles sont sur Marseille.

— A peu près.

— Vous voulez me désigner, lui dis-je, le village des Catalans.

Un signe de tête de Mateo m'apprit que je ne me trompais pas.

Si l'on s'étonnait de la lenteur de nos propos, on oublierait que la conversation était soutenue par un berger et un Espagnol. Des hommes solitaires comme les bergers sont sobres de paroles, et les Espagnols ont des heures de silence comme les Orientaux, surtout quand le vent, et il n'y en avait pas un brin, n'exalte pas les touches subtiles de leurs nerfs. D'ailleurs j'avais infiniment plus d'intérêt à les écouter qu'ils n'en avaient à me parler. Parfois, à leurs visages grecs, à leurs airs de têtes sententieux, à leurs costumes sauvages, et à considérer le lieu où nous étions, je me croyais en Arcadie, au temps des bucoliques et des églogues.

— Je suis presque né là-bas, au village des Catalans, reprit Mateo.

Le village que m'indiquait le pêcheur m'était parfaitement connu. C'est une bourgade de la Catalogne, fondée au fond du golfe de Provence, mais une bourgade espagnole avec sa langue, ses mœurs maritimes, ses coutumes et toute sa physionomie extérieure et morale. Ils sont quinze cents ou deux mille habitants, tous pêcheurs, tous passant un tiers de leur vie en Espagne, l'autre tiers en Provence, dans leur seconde patrie, l'autre tiers entre la Provence et l'Espagne, c'est-à-dire sur la mer. Intrépides matelots, en vingt heures souvent ils visitent l'Espagne et retournent en France. La mer est le jardin contigu à leurs deux propriétés. Leur fortune est la pêche; leur ressource un filet; leur mise de fonds un bateau, leur espoir le vent. Avec cela, ils ont du pain de France et du vin d'Espagne, du poisson qui frétille encore dans la poêle, des femmes souples comme un jonc et déliées comme un fuseau, et le soir, sur leurs portes, d'éternels boleros joués sur des guitares de Malaga.

— Un jour, poursuivit Mateo, mon père dit à ses neveux et cousins : — J'ai à vous parler. Venez ce soir après la veillée. J'aurai du tabac, des oranges et du vin du pays. — Entendu! répondirent les cousins. Aucun ne manqua. Les femmes dormaient et leurs enfants dormaient sur leurs genoux. On fuma, on but, on fuma encore. J'étais là aussi, mais je ne disais rien; trop jeune encore pour dire mon avis, assez raisonnable cependant pour être admis à beaucoup entendre. Voilà que mon père parla.— L'autre jour, dit-il, Mateo et moi nous avons conduit le roi... Tous les cousins et neveux se levèrent, quittèrent leurs pipes sur la table et leurs cigarettos, et se découvrirent au nom du roi.— Nous avons conduit le roi dans notre barque, là-bas, au delà des îles, où je pensais lui procurer le plaisir de pêcher quelques rougets, qu'il aime beaucoup. Un nuage passe, le vent tourne, il fraîchit, la mer blanchit, c'est le commencement d'une bourrasque; il y avait eu de l'orage quelque part, c'est sûr. Rentrer, impossible. J'abats les voiles, je ferme le pont, j'attache le roi autour de moi et je m'attache au mât. Mateo était au gouvernail pour parer à la lame. Mon père disait vrai —Je voyais bien, poursuivit-il, où nous allions. En Catalogne! saint Jean de Dieu! crièrent les cousins. — En Catalogne, reprit mon père. Et nous la vîmes au bout de six heures de tempête.—Et le roi? demandèrent les neveux et les cousins, le roi... — Mateo! interrompit mon père, va voir si les bateaux sont bien amarrés à la plage : va, mon fils! Ainsi je sortis, continua Mateo, sans savoir la fin de ce que mon père racontait à ses cousins et à ses neveux, ou plutôt sans savoir pou quoi il leur faisait cette histoire, car je n'ignorais pas que le roi avait beaucoup pleuré en voyant les côtes d'Espagne, et qu'il avait pleuré encore plus fort lorsque, le vent ayant changé, nous traversâmes de nouveau le golfe de Lyon pour rentrer au château. C'est ici, dit Mateo, que nous débarquâmes. On croyait que nous avions péri. La reine était désolée. Elle avait fait allumer les cierges de la chapelle du château en nous attendant.

— Est-ce là tout l'événement? demandai-je avec une précipitation d'auditeur blasé sur les plus fortes catastrophes.

Mateo ne remarqua pas même mon inconvenante vivacité. Je l'ai dit : il ne racontait pas pour moi; il parlait pour complaire à sa mémoire, pour remuer les feuilles sèches du passé que le vent du hasard avait poussées à ses pieds par une belle nuit étoilée.

— Je vous ai dit, reprit Mateo, après avoir fait signe à Gervaisy de lui donner du feu pour allumer un cigaretto, que mon père ne m'avait pas permis d'entendre la fin de son récit. Voici ce qui se passa un mois après environ.

— Ah! ce fut un mois apres, dit le berger en tendant un morceau d'amadou embrasé à Mateo.

— Oui! un mois après. Nous abordâmes ici à trois heures du matin avec trois bateaux, montés par les cousins et les neveux dont je vous ai déjà parlé et commandés par mon père. Ce bateau était un des trois, et je m'y trouvais. C'était pour une grande partie de pêche que le roi avait désiré faire en compagnie de ses fidèles et pauvres sujets les Espagnols de la Catalogne. Elle devait durer tout le jour. Nous avions des toiles pour le vent, des rames pour le calme, des tentes pour le soleil, car nous étions au fort de l'été. Il était à peine jour quand le roi Charles IV se renditdu château à l'endroit où nous sommes, accompagné de deux de ses domestiques.

— Et de moi?

— Et de toi, Gervaisy : j'allais te nommer.

— Un vent superbe se leva, dit Mateo, dont la voix me parut changée, un vent comme nous l'espérions, comme nous l'avions souhaité et demandé à Notre-Dame de Mont-Jouy, toute la nuit de la veille, à genoux, en prière, mon père, moi, mes cousins et ses neveux, les bons et pieux Catalans. Au bout de deux heures nous ne voyions plus les montagnes de Marseille et du golfe que comme cette fumée.

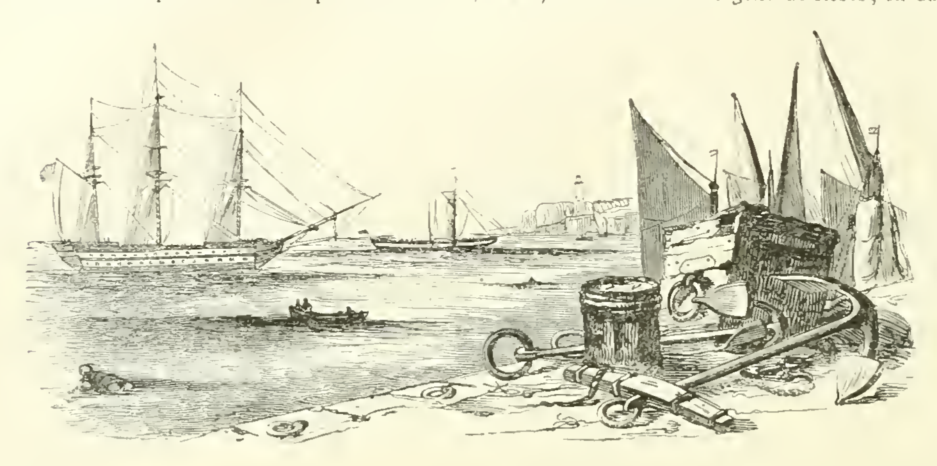
Mateo, qui avait avalé, depuis quelques secondes, deux ou trois gorgées de fumée, lâcha, pour justifier sa comparaison, le nuage amassé dans sa poitrine.

Nous dépassâmes les îles du golfe une à une. Enfin le roi qui souriait comme un saint en face de Dieu chaque fois qu'une bouffée du vent d'Espagne enlevait son chapeau, car nous allions grand largue, ce qui nous vaut mieux à nous que le vent arrière, comme vous savez, le roi enfin s'informa du moment et de l'endroit où nous commencerions à jeter les filets et à tendre les lignes. Dans une heure, sire,

lui répondit mon père. Dans une heure, soit! L'heure n'était pas encore écoulée que Charles IV s'était endormi à l'abri de la voile. Il dort! force de voiles, s'écria sourdement mon père, dans le creux de ses mains réunies, aux deux bateaux naviguant de conserve avec le nôtre. Force de voiles! Mettez tout dehors! Les trois bateaux mangeaient le vent! Saint Jean de Dieu, c'est la vérité. Je ne sais pas comment nous n'avons pas volé en charpie. Le roi dormit cinq heures. Quand il s'éveilla nous étions en vue des côtes d'Espagne. La Catalogne s'étendait devant nous. Le soleil se couchait.

— Où suis-je? demanda le roi, qui s'éveilla aussitôt que les bâteaux s'arrêtèrent et qui fut étrangement surpris de se voir entouré d'une foule d'autres bateaux chargés de gens.

— Majesté, lui dit un ancien officier de ses armées, vous êtes dans le golfe de Roses, en Catalo-



gne, en Espagne, et vous voyez devant vous vos fidèles sujets qui viennent vous demander à genoux de débarquer chez eux. Dans un mois vous serez à Madrid. Sire, notre village donnera l'exemple aux autres; le feu passera aux villes; et de ville en ville, il traversera l'Espagne.

Et Charles IV, que nous soutenions dans nos bras, se mit à pleurer comme un enfant. Il n'en revenait pas de voir les montagnes d'Espagne, les jardins de la Catalogne, d'entendre parler espagnol. Il bénissait, il embrassait, il pleurait encore.

J'avais à la main la canne et le chapeau du roi.

— Non, mes amis, dit-il, je suis exilé; je trahirais ma parole de roi si je vous écoutais. Mais je vous pardonne de m'avoir trompé cependant. Mateo, c'était là ta partie de pêche. Je te pardonne aussi. Vous m'avez rendu bien heureux. Espagne! Espagne! Espagne! s'écria-t-il en pressant sur son cœur le vieux soldat qui l'avait conjuré de débarquer! Et en laissant flotter sa main sur vingt bateaux couverts de têtes suppliantes: Espagne! Ah! vous êtes moins à plaindre que moi! Vous ne perdez qu'un roi et je perds une patrie! Au large! Mateo, s'écria-t-il: et en France! Au large!

Mon père hésitait.

— Je le veux! répéta le roi.

Le lendemain au point du jour, le roi Charles IV débarquait sur cette plage.

La tête du pêcheur catalan tomba sur sa poitrine et il se tut avec profondeur comme s'il eût regardé dans l'abîme des vingt années écoulées.

Quand il eut assez donné à la réflexion, il releva le front et il dit comme pour chasser de tristes pensées: La mer se ride; nous allons avoir du vent.

— Peut-être, dis-je alors avec trop peu de respect pour son émotion, Charles IV eût reconquis son trône s'il fût descendu en Espagne.

— Il n'y serait pas descendu vivant, dit Gervaisy, le berger, en remettant dans sa gaîne le couteau avec lequel il n'avait cessé de jouer pendant que Mateo parlait.

— Tu étais un espion de l'empereur, je l'ai su depuis, dit Mateo: je ne t'ai pas jeté plus tard du haut de ces montagnes dans la mer, parce que tu ne nous dénonças pas.

— Je n'en eus pas besoin. Charles IV écrivit aussitôt à l'empereur de lui défendre désormais la pêche. Et Napoléon ajouta: Le roi d'Espagne ne couchera jamais à son château. Depuis il n'y passa plus une seule nuit.

— Mais le vent fraîchit, répéta Mateo. Enfant! hausse l'antenne. Au large!

— Et moi, à mon troupeau, dit Gervaisy: le berger et le chien se levèrent. Gervaisy sonna encore une fois dans le cornet à bouquin et le bruit mélancolique me suivit jusqu'au fond de la campagne au milieu des pins et des genêts éclairés par les rayons de la lune.

Léon GOZLAN.



AU GUI L'AN NEUF.

CHRONIQUE.



I.



La Gaule était libre et le joug de l'étranger n'avait point encore asservi ses guerriers redoutables, dont César vainqueur devait plus tard admirer la vaillance. Les dieux de Rome, inconnus dans ses plaines ombreuses, ne songeaient pas encore à venir détrôner le culte révéré de Teutatès et d'Irminsul. Les fêtes nationales s'accomplissaient par le ministère des druides, auxquels venaient se joindre parfois les vierges prophétesses de l'île de Sein.

Ce culte avait quelque chose d'âpre et de sauvage comme toute nature primitive. Les idoles étaient des chênes vieux comme le monde, ou des obélisques de granit brut et non taillés, qu'on eût dit sortant de la carrière ; les temples, des forêts vierges de la hache ; les victimes, des prisonniers de guerre...

Il fallait des flots de sang humain pour offrandes propitiatoires au Dieu de la vengeance.

Mais toutes les coutumes de la religion gauloise n'étaient pas cruelles et barbares. Les mystères doux et gracieux avaient aussi leur part dans la manifestation des croyances, et des cérémonies pleines de charmes succédaient à d'horribles sacrifices.

Telle était la moisson du gui sacré au renouvellement de l'année.

Voici à ce sujet une chronique de nos pères qui est parvenue jusqu'à nous, pieusement conservée, comme une tradition de famille, malgré l'intervalle des âges. Oubliée par la plume des historiens que préoccupaient à plus juste titre le tableau de l'invasion romaine et les annales de trois dynasties de rois, elle est demeurée dans la mémoire des con-

teurs de village, qui l'ont, chacun à leur tour, léguée comme un héritage à leurs enfants.

C'est devant le foyer d'un laboureur que nous l'avons recueillie; et ce n'a pas été pour nous une légère surprise de trouver, dans le simple récit de l'homme des champs, une peinture des mœurs antiques que nous avait à peine indiquée l'étude. Notre tâche s'est donc bornée à peu de chose. L'esquisse nous avait été tracée vigoureuse et sentie... restaient seulement un travail de coloriste et le soin de rendre aux souvenirs de la tradition les teintes locales, un peu affaiblies par une ignorance inévitable.

II.

Dans le collége druidique des Andes, aux confins du pays des Turones et de celui des Pictaves, non loin des rives de la Loire, à la place qu'occupe maintenant le village de Bagneux, près de Saumur, était un temple fameux entre les temples de la Gaule. Le temps, du reste, l'a laissé debout, et l'antiquaire aime à parcourir l'allée profonde de la grotte aux Fées de Rion, dolmen immense composé de treize pierres géantes, long de soixante-cinq pieds et large de vingt-sept.

Le vieux monument dort maintenant solitaire et silencieux à l'ombre de quelques platanes aux blancs rameaux; mais à l'époque où se passe cette chronique, une belle forêt de chênes touffus et verts laissait à peine arriver jusqu'à son ouverture les lueurs mystérieuses de l'aurore. Une foule nombreuse venait à toutes les fêtes se presser sous le dôme frémissant de son portique de feuillage.

La veille de l'an surtout, il recevait de nombreux visiteurs; car le gui aux reflets luisants unissait de tous côtés ses branches d'un glauque pâle au bronze vigoureusement sombre des arbres d'alentour.

Or, l'an 86 avant la conquête de César, pendant la nuit qui précéda celle où se récoltait la plante bénie, un vieillard à barbe blanche, s'appuyant sur l'épaule d'un beau jeune homme aux yeux bleus et limpides, à la longue chevelure blonde, vint chercher un abri sous le toit granitique de Rion et demander l'hospitalité à Teutatès.

Le vieillard tenait de la main gauche une cithare à trois cordes. Sa figure vénérable révélait la tranquillité de son cœur, libre maintenant des orages des passions. Il s'appelait Semnor et les peuples andécaves le comptaient au premier rang de leurs bardes.

Le jeune homme qui soutenait ses pas chancelants était son pupille, Seridul, fils de Terbal, de la caste des Eubarges. Comme il ne comptait pas encore trente neiges, il lui fallait attendre les jours de la sagesse, et mûrir son esprit par l'expérience avant de recueillir le titre glorieux de prophète saronide. Déjà cependant son visage était grave, son front soucieux, son regard mélancolique; mais il paraissait tourmenté par une douleur secrète qui venait par moments agiter le calme apparent de ses traits.

Le vieillard vit ce trouble à la blanche clarté de la lune qui tombait sur la tête de Seridul par une éclaircie du feuillage, et prenant doucement dans ses mains tremblantes les mains de son jeune ami :

— O mon enfant, dit-il, apaise ton cœur, jette sur tes pensées le voile de l'oubli. En vain tu voudrais fléchir les arrêts de ta destinée. Si le dieu Thoth a décidé que le brenn des Andécaves ne t'accepterait pas pour son gendre, tes larmes et ta colère sont inutiles, jamais tu n'épouseras Vallia, fille de Wortimak.

— Mon père, vos paroles sont cruelles et me déchirent l'âme, répondit le jeune homme.

— Elles sont vraies, mon fils, car c'est mon amour pour toi qui les dicte, et ton père, Terbal, qui dort maintenant sous le manhir de Doweck, ne te parlerait pas autrement, s'il t'était donné d'entendre encore sa voix.

— O Semnor, vous êtes la sagesse vivante; pardonnez à un insensé dont le délire amer vous blesse; mais si vous saviez ce que je souffre!

— J'ai connu la même douleur et avant toi, Seridul... le sort aussi m'a refusé de bénir mes amours avec la plus belle des filles des Namnètes... Olda n'aimait pas d'autres chants que les miens... mais son père, avare comme le brenn Wortimak, désunit nos mains prêtes à se joindre, parce que, pauvre ainsi que toi, ô mon fils, je ne pouvais pas offrir, selon la coutume des Gaules, de riches présents aux parents de ma fiancée.

— Et vous l'avez perdue?

— Hélas! tu le sais, ô mon enfant, j'ai passé seul sur cette terre; jamais je n'ai souri au sourire d'une autre femme, et je mourrai le dernier de ma famille sans laisser un fils héritier de mon nom et de ma cithare.

— Triste destinée qui va devenir la mienne!

— O Seridul, suis le conseil d'un vieillard, ne ferme pas derrière toi la porte de l'espoir; l'homme qui vit seul n'est pas heureux... Prends une compagne.

— Et Vallia?

— Fais violence à tes souvenirs pour l'oublier.

— L'oublier! dites vous; ô mon père!... Hélas! avez-vous pu oublier Olda?

Le vieux barde ne répondit rien à son jeune ami; sa tête, blanche comme les bouleaux après la neige, s'inclina sur sa poitrine, et la mémoire du passé fit rouler une larme dans sa paupière tremblante.

III.

En ce moment, Seridul, fils de Terbal, crut entendre, dans le silence de la nuit, un bruit de pas légers qui froissaient les feuilles mortes de la forêt... Il écouta plus attentivement... les pas se dirigeaient vers l'ouverture du dolmen.

Bientôt il vit une forme blanche qui semblait vaporeuse dans la lueur vague de la nuit... Cette ombre se penchait... La main droite, voilée sous les plis de sa tunique, errait un instant au pied des arbres, arrachait une plante noirâtre, et la réunissait à un bouquet de plantes semblables que l'ombre tenait dans sa main gauche.

Cependant l'ombre s'approchait de la grotte, et ses contours moins indécis trahissaient à chaque pas un être réel.

Un cri s'échappa des lèvres de Seridul.

— Vallia! c'est Vallia! mon père...

— Oui, c'est moi, ô Seridul; la fée des amours, je le vois, exauce le plus cher de mes vœux.

— Que veux-tu dire, ma fille? demanda la voix grave de Semnor. Que viens-tu faire dans la forêt à l'heure des génies?

— Vénérable Semnor, répondit la jeune fille, j'y cherchais l'espérance, et j'allais cueillant la feuille brune du selago pour obtenir de la fée Létida le don de la métamorphose afin de revoir Seridul.

— Soyez bénie, Vallia, dit le jeune homme.

Semnor interrompit cet élan d'amour reconnaissant.

— Il est beau d'avoir confiance aux divinités supérieures, dit le barde à la vierge andécave; implorer leur protection est une action bonne et sainte... mais une fille soumise ne doit pas quitter à cette heure la maison de son père.

— Ne me condamnez pas, ô Semnor, le brenn Wortimak est ici près qui sommeille avec ses guerriers sur des peaux d'auroch étendues aux pieds de l'orme aux loups.

— Votre père est ici, Vallia? reprit Seridul avec force, alors j'irai le trouver, je le supplierai encore une fois.

— Arrêtez, Seridul, dit la fille de Wortimak; toute prière est inutile.

— Et vous seriez perdus tous deux, ajouta le vieillard. Wortimak, apprenant que tu as revu sa fille, n'écouterait que sa colère, et peut-être il croirait faire un sacrifice agréable à Teutatès en immolant Seridul et Vallia pour venger l'honneur de sa famille, qu'il croirait profané.

— Mon père, reprit en suppliant le fils de Terbal, dites-nous alors ce qu'il faut faire.

— Attendre courageusement l'avenir et garder aux dieux votre confiance... peut-être le calme suivra les jours d'orage... mais, jusqu'à ce que la fatalité vous soit moins contraire, ne songez plus à vous revoir.

A ces paroles, dites par le vieillard avec une lenteur solennelle, Seridul laissa échapper un cri de douleur... Vallia leva les yeux au ciel... puis elle obéit à la douce impulsion de Semnor, qui l'éloignait du dolmen, et le fils de Terbal, dans la préoccupation de son désespoir, ne s'aperçut pas du départ de Vallia.

Immobile et voilant de ses deux mains ses larmes impétueuses, il était à la même place quand le barde revint après avoir conduit Vallia, qu'attendait à quelques pas du temple une esclave fidèle.

— Reprends courage, mon fils, dit Semnor, il est indigne d'un homme de pleurer.. laisse la faiblesse aux enfants, aux femmes et aux vieillards.

Il dit; mais Seridul n'avait pas entendu ses paroles, car il s'écria sans répondre aux exhortations du poète :

— Elle est partie, mon père?

— Oui, mon fils: j'ai voulu vous sauver tous deux.

— Et je ne la verrai plus!

— Hélas! Wortimak est inflexible!

— Eh bien! s'écria le jeune homme d'une voix emportée, je partirai aussi... j'irai chercher loin d'elle l'oubli ou la mort.

— Que dis-tu, Seridul?

— Mon père, vous le savez, une guerre se prépare dans le pays des Arvernes contre les Celtes-Armoriks; j'ai des bras et du cœur : j'irai m'offrir aux chefs des Bretons; et, si la guerre me favorise, ma part de butin suffira pour contenter l'avarice de Wortimak; sinon je tomberai glorieux au premier rang. Adieu, mon père, je pars.

— Ingrat, tu m'abandonnes?

— O Semnor, n'accusez pas mon cœur; demandez-moi tout le sang qui coule dans mes veines, je vous le donnerai avec joie; mais rester ici sans espoir, je ne le puis.

— Alors, mon enfant, tu ne partiras pas seul... Je te suivrai dans cet exil volontaire... j'ai juré à Terbal de protéger son fils, je tiendrai mon serment, et pendant que tu prendras place au milieu des guerriers bretons, je les exciterai au combat par les mâles accords de ma cithare. Bien des hivers pourtant ont affaibli ma voix; mais pour toi, ô Seridul, je sens que je retrouverai les forces de mon printemps. Allons, fils de Terbal, le sort en est jeté, viens.

— Restez! dit au fond de la grotte une voix tout à la fois mélodieuse et impérative.

IV.

Semnor et Seridul, qui avaient déjà repris leurs bâtons de voyage, s'arrêtèrent, et comme le cré-

puscule naissant commençait à chasser les ombres, ils virent à quelques pas d'eux une femme belle et jeune dont les traits admirablement réguliers jetaient comme un reflet d'inspiration divine. Ses cheveux abondants et blonds comme une gerbe d'épis mûrs, séparés sur le front et rattachés par derrière, révélaient le plus pur sang gaulois : son costume était celui des femmes armoricaines. Une tunique de lin, blanche comme les plumes du cygne, flottait sur elle à larges plis, couvrait ses épaules et son sein, mais laissait nus ses bras merveilleusement beaux. Son front était couronné d'un diadème de verveine à fleurs violettes; une faucille d'or pendait à la ceinture de pourpre qui resserrait au-dessus des hanches les plis de sa tunique.

C'était une druidesse.

Le vieillard et le jeune homme se prosternèrent tous deux avec respect.

— Salut, vierge de Sein, prophétesse sacrée, dit Semnor.

— Prêtresse du dieu Thoth, reine et conseil des peuples, salut, répéta Seridul.

— Relevez-vous, répondit la druidesse avec un geste majestueux, et prêtez tous les deux l'oreille à mes paroles... Tout à l'heure j'étais au fond de ce temple, je vous ai entendus.... vous voulez partir. Eh bien! au nom de Thoth, votre seigneur et le mien, je vous ordonne de rester jusqu'à demain.... Vieillard, tu dois tes chants à la fête qui se prépare.... Jeune homme, il faut, avant de fuir ta patrie, partager le gui des vieux chênes avec tes frères. .. Ainsi le veut la coutume des ancêtres et la loi éternelle des dieux.

— Voix de l'oracle, tu as parlé, dit Semnor, j'obéis.

— O vierge, ajouta Seridul, j'imiterai mon père. Mais dis-moi si je puis espérer de fléchir Wortimak, tu dois le savoir, puisque tes regards puissants lisent au livre de l'avenir?

— Fils de Terbal, répondit sévèrement la prophétesse, je n'ai qu'une parole à te répéter : « Reste. » Quant au destin, je ne trahirai pas ses secrets. A quoi bon, s'il est malheureux, tuer l'espérance dans ton âme? Si, au contraire, il favorise tes désirs, pourquoi t'enlever l'inquiétude de l'attente, qui est peut-être la condition réglée par les dieux pour te le faire mériter?

Ainsi parla au pupille du barde la vierge aux cheveux d'or; puis elle sortit de la grotte et disparut bientôt dans le dédale de la forêt. Semnor prit sa cithare, et chanta, sur un air mélancolique, un hymne aux génies de la patrie, tandis que Seridul rêvait tristement à ce qu'il venait d'entendre.

Et tous deux passèrent la journée au pied d'un chêne, sans que le pas d'un homme agitât la bruyère autour d'eux.

V.

Le soir vint.... la lueur des cieux disparut.... la lune se leva comme une sphère d'or à l'horizon lointain; et quelques rares étoiles scintillèrent au-dessus des arbres séculaires.

Alors une sourde rumeur retentit dans la forêt, et vint, se rapprochant graduellement, entourer d'un cercle de voix la haute grotte aux fées. Puis soudain des flambeaux brillèrent, et tout un peuple, jusque-là caché dans l'ombre, apparut à leurs clartés.

C'était la réunion des Andecaves, des Pictaves, des Lemorices, des Deablentes et des Turones; les uns portant la chlamyde et le bardocuculle, les autres la saye rayée et la cérampeline écarlate. Au milieu de ces nations aux traits mâles et durs, aux regards fiers et presque féroces, se distinguaient les guerriers avec le bouclier d'osier peint de figures bizarres au bras gauche, le couteau de silex et le carquois de flèches à pointes de coquillage à la ceinture, et tenant de la main droite une hache de pierre dure, grossièrement emmanchée dans un jeune rameau de frêne.

Un de ces guerriers vit Semnor près du dolmen, et s'avança vers lui avec vénération:

— Mon père, dit-il, le peuple demande à t'entendre.

— Mon fils, répondit le barde, qu'il soit fait selon le vœu du peuple.

Et, après avoir préludé avec force sur les trois cordes de sa cithare, Semnor chanta ainsi:

« Gloire aux vaillants! car ils sont le soutien du laboureur. Gloire au laboureur! car il sème le blé qui nourrit les vaillants.

» Vienne la guerre, la guerre qui tue, les bœufs seraient arrachés à la charrue et chassés du sillon, les femmes deviendraient esclaves, les enfants périraient écrasés sous les pieds des chevaux ennemis, sous la lance du guerrier et sa hache redoutable.

» Gloire aux vaillants! car ils sont le soutien du laboureur. Gloire au laboureur! car il sème le blé qui nourrit les vaillants.

» Vienne la paix, la paix qui amollit, plus de butin, les bras vainqueurs, mais inutiles, s'énervent, le guerrier pauvre va mourir dans son repos; mais le laboureur vient à lui avec une gerbe et lui dit: Frère, partageons la moisson de mon champ.

» Gloire aux vaillants! car ils sont le soutien du laboureur. Gloire au laboureur! car il sème le blé qui nourrit les vaillants. »

Semnor allait continuer, mais la foule, qui l'avait écouté dans le silence religieux de l'admiration, interrompit sa voix par une acclamation prolongée.

Le cortége de la fête s'avançait.

Six druides agitant des branches de sapin embrasées précédaient deux taureaux blancs, sans taches, dont les longues cornes étaient chargées de verveine; et le prêtre des sacrifices, une massue de racine d'orme à la main, suivait au milieu d'une foule d'eubages. Puis venaient deux enfants nus qui portaient dans des vases de terre, l'un du sel blanc et fin recueilli sur les rochers de Karnak, l'autre du vin généreux récolté aux dernières vendanges sur les fertiles coteaux de la Loire.

Enfin, la dernière de tous, marchait à pas lents une femme, la reine de cette nuit.

Semnor et Seridul reconnurent la prophétesse.

Elle s'arrêta devant un tertre de gazon élevé au pied d'un chêne, frappa trois fois l'écorce de l'arbre avec sa faucille d'or et dit :

— Au gui l'an neuf!

Le peuple s'inclina pieusement.

En ce moment Seridul vit s'avancer, au centre du cercle que formait la foule, les chefs des peuples et leurs familles; son cœur battit violemment quand il reconnut Vallia près de Wortimak.

— Au gui l'an neuf! répéta la druidesse.

Et, montant sur le tertre, elle coupa la plante sacrée et la jeta dans un voile blanc que tendait devant elle un eubage.

Puis vingt autres eubages qui n'attendaient que ce signal apportèrent dans des voiles semblables d'autres plantes de gui et les déposèrent aux pieds de la druidesse.

Alors commença la distribution.

Les druides s'avancèrent les premiers pour recevoir une petite tige de la plante bénie, puis vinrent les eubages, puis les chefs et le peuple allaient suivre quand la prophétesse appela à haute voix :

— Seridul, fils de Terbal.

Le jeune homme regarda autour de lui avec étonnement, comme s'il eût été éveillé d'un rêve, et resta morne. Mais le barde, son protecteur, le conduisit à celle dont la voix le désignait.

VI.

La druidesse prit un rameau de gui tout entier chargé de feuilles nombreuses, vertes et fraîches.

— Seridul, fils de Terbal, dit-elle, que l'année te soit bonne.

Seridul reçut en tremblant le rameau, puis jeta un cri qui fut répété par tout le peuple.

Une grande merveille venait de s'accomplir; le rameau s'était changé en or.

Le fils de Terbal, pâle d'émotion, essaya en vain de parler... Les flots de la pensée se pressaient sur ses lèvres et s'y brisaient sans murmure.

Cependant Vallia s'était retournée vers son père, et Wortimak s'avançait vers elle. Seridul se releva, courut offrir son trésor à la jeune fille, et le rayon d'un sourire qui éclaira le visage froid et sévère du brenn lui apprit que sa douleur était finie. Un commencement de bonheur l'avait rendu muet; l'excès de ce même bonheur ranima sa voix éteinte.

— Vallia! Vallia! s'écria-t-il avec délire.

La prophétesse l'interrompit.

— Tu as raison, ô Seridul, dit-elle, de rendre grâces à ta bien-aimée; car c'est à sa foi que tous deux vous devez votre union. Elle a pieusement cueilli le selago des bois au cinquième jour de la lune pour me demander le don des métamorphoses... Je viens d'accomplir sa prière.

— La fée Létida, la fée des amours, s'écria la fille du brenn.

Le peuple à ce nom fléchit le genou et se recueillit.

Seridul, Semnor et Vallia s'approchèrent de la déesse et baisèrent le bas de sa tunique.

Wortimak voulut à son tour rendre son hommage à la fée; mais elle disparut en disant :

— Brenn des Andecaves, le dieu Thoth rejette les avares.

Wortimak tressaillit et resta un moment accablé, comme si la foudre eût grondé sur sa tête .. Puis, dénouant son bardocucule à franges d'or, il le jeta sur les épaules de Seridul et dit au barde :

— Je le jure devant toi et devant ce peuple! ô mon père! mes trésors sont dès ce jour, comme ce vêtement, à l'époux de ma fille... Que Thoth me soit en aide!

La fée Létida venait de faire une métamorphose nouvelle.

— Honneur à Wortimak! dit le peuple.

— Gloire à Létida, la fée des amours! reprit Semnor.

Et la cithare mélodieuse retentit sous ses doigts.

Les enfants des Gaules se turent, et le sacrificateur, immolant les deux taureaux blancs, qu'il arrosa de vin et de sel, acheva la fête, pendant que la voix inspirée de Semnor proclamait la puissance des dieux.

Et, depuis cette nuit fameuse, ajoute la chronique, les Gaulois voulurent perpétuer chez leurs enfants le souvenir de la protection accordée à Seridul, fils de Terbal, et à Vallia, fille de Wortimak, par la fée des amours. Ils instituèrent pour coutume d'offrir chacun à leurs amis, au premier jour de l'an, une feuille de gui en or, en accompagnant ce présent des paroles de Létida :

— Que l'année vous soit bonne!

Georges OLIVIER.



LE BONHOMME LAZARILLE.



LA GIBLOTTE.

I.

Je n'imagine rien de plus joyeux, de plus indépendant que la vie d'un saltimbanque. Un saltimbanque... mais c'est le mortel le plus libre, le plus insouciant, le plus heureux. Peu de lois, pas de préjugés, jamais de chaînes!... Que lui importe le monde?... Il n'en a rien reçu, il ne lui doit rien. Sans prendre la peine de le connaître, il s'en moque, et voilà tout. C'est un bohémien, c'est un oiseau. Il n'a pas de maison; mais ni l'ennui ni le chagrin ne pénètrent jamais sous sa tente, que le vent emporte et déplace au gré de sa fantaisie. Il a la paresse du lézard ; et, comme le frileux reptile, aime à se réchauffer le long des vieux murs, aux rayons du soleil... Un jour, voilà tout son avenir ; et jamais le souci du lendemain n'a préoccupé sa cervelle. On le voit sans cesse alerte, dispos et souriant. Il est poète parfois, spirituel souvent, philosophe toujours. Un rien l'habille; la toile d'un matelas, ou bien un de ces carricks, dont Bilboquet se drape comme d'un manteau royal. Sa gourmandise est moins exigeante que la sobriété elle-même, et si le vin est trop cher, la fontaine voisine remplit son gobelet d'étain. Enfin sa mi-

sère ne repousse ni la gaîté ni le bonheur; et l'amour aime à fleurir le pauvre grabat de Colombine.

Le saltimbanque est un type adorable; et jamais le crayon de Callot n'a rien créé de plus original et de plus réjouissant. Les uns sont longs, pâles, dégingandés; les autres, courts, épais et rougeauds. Ceux-ci se distinguent par une physionomie doucereuse et ingénue; ceux-là par une mine aventureuse et effrontée. Mais tous ont un cachet étrange et drôlatique. Aussi, je ne saurais dire à quel point je les cherche, je les admire et je les aime, ces pauvres enfants du hasard!

Pas une fête, pas une kermesse, pas une foire ne vient camper dans mon voisinage sans que je sois le premier, le plus empressé des amateurs, ou des badauds, si vous l'aimez mieux. Ce fut donc avec une joie d'enfant que je vis arriver le mois d'août 1845, car nous étions à la Saint-Louis, et j'habitais Versailles cet été-là; Versailles, la splendide ville de nos rois, qui célèbre en cet anniversaire, et tout à la fois probablement, Louis-le-Grand, son fondateur; Louis-le-Saint, son divin patron.

Dès le premier jour, je sortis à la tombée de la nuit. Je traversai la place d'armes, et je fus bientôt aux premiers arbres de la large avenue de Sceaux. Quel coup d'œil!... Le ciel lui-même semblait être de la fête tant il se montrait lumineux et brillant. On eût dit que la lune et que les étoiles écartaient le feuillage des hauts marronniers pour mieux voir ce qui allait se passer ce soir-là... L'avenue resplendissait, presque aussi constellée que le ciel; et quelque Arago flâneur eût pu faire un cours complet d'astronomie terrestre. Ce n'était que lampions, quinquets, chandelles, bougies, lanternes aux mille couleurs... Voilà le tableau, quant à la lumière; pour le bruit, c'était, ma foi, bien autre chose encore...

Figurez-vous... Mais non, c'est impossible à décrire... Figurez-vous un vacarme... un tintamarre... un charivari... immense, multiple, assourdissant!... Les cris des marchands; les voix et les pas des flâneurs; les orchestres des bals et des baraques; mille instruments, mille hurlements, mille vociférations!... Eh bien, vous n'y êtes pas encore, et le concert est incomplet... N'y avait-il pas cent parties qui brodaient sur ce thème sans pareil?... Le piston chantait; la clarinette de l'aveugle sifflait; la grosse caisse tonnait; les cymbales grinçaient; la friture clapissait... Et puis les pétards, les pistolets, les chiens, les mirlitons!... Tout cela s'harmoniait et montait vers le ciel étoilé et retentissant... C'était à rendre muet le fracas des batailles, les trompettes du jugement dernier et les festivals de Berlioz!...

Il y avait encore un spectacle aussi curieux à lui seul que tout le reste ensemble : la foule!... La large avenue ressemblait à une mer moutonneuse et clapotante .. Oui, l'Océan seul peut donner une idée de cette multitude de têtes, de bonnets, de capotes, de chapeaux, de casquettes. Et tout cela ondulait, fourmillait, grouillait!... Si quelque oiseau effrayé eût laissé tomber une de ces plumes, en s'envolant de son nid, elle n'aurait certes pas touché le pavé ce soir-là.

J'étais au beau milieu de la cohue; on me bousculait, on me marchait sur les pieds, on me montait sur le dos; n'importe!... Je trouvais tout cela charmant.

Je dois faire une légère restriction : je suis peu admirateur des pyramides de pains d'épices, de porcelaines et de macarons. Je ne m'arrête pas au nougat de Marseille, aux bijoux contrôlés, enfin à toutes ces boutiques qui étalent leurs tentations utiles ou frivoles. Mon but était ailleurs, et je me hâtai autant que possible vers les saltimbanques, bivouaqués vers le haut de l'avenue. Après deux heures d'une courageuse navigation, j'atteignis le port, non sans quelques avaries.

Là, foule et bruit, tout grossissait encore. Néanmoins, je trouvai moyen d'entendre toutes les parades, d'assister à chaque spectacle, et, je dois l'avouer, je préfère de beaucoup le prologue à la pièce, les promesses du dehors aux beautés de l'intérieur. J'aime à voir sur les tréteaux, à la lueur des torches, la troupe s'évertuant à piquer la curiosité; j'aime à contempler les formes de l'hercule, l'exécution des musiciens polonais, l'esprit du paillasse, et surtout la nymphe vêtue de gaze, de paillettes, et que voile à demi le pudique tartan aux couleurs voyantes et fanées. Tout cela fait un peu de tort aux veaux à deux têtes et aux albinos de la mer Glaciale; les uns et les autres ont cependant leur charme, et je ne céderais ni un des lazzis de Jocrisse, ni une des écailles du boa constrictor.

Je sortais de la dernière baraque, et je respirais avec volupté, car là cessaient brusquement le bruit, les lumières et la foule, lorsqu'un bruit étrange me fit retourner la tête. Je regardai du côté de ce bruit, et je distinguai avec surprise une baraque que je n'avais pas aperçue d'abord. C'était une tente toute petite, toute détruite et toute rapiécée. Deux espèces de bannières se balançaient auprès de l'étroite fente qui servait de porte; mais il eût été fort difficile de deviner ce qu'elles avaient la prétention de représenter. A peine restait-il sur le calicot quelques teintes confuses et effacées Bien des orages avaient dû passer là-dessus!...

Il y avait là-dedans quelque chose de mystérieux; et j'examinai avec plus d'attention cette baraque en lambeaux. Sur le devant, quelques planches posées sur deux futailles formaient les tréteaux de parade; et sur ce balcon misérable il y avait un lampion, un tambour et un vieillard.

Le lampion n'avait pas de lumière, le tambour

pas de son, le vieillard pas de regard. A peine la mèche fumeuse jetait-elle encore quelques lueurs expirantes et blafardes. A peine entendait-on sur la peau flasque et détendue le frottement monotone des baguettes. A peine le saltimbanque donnait-il signe de vie, par un soupir dolent et mélancolique. Pauvre homme!... l'aspect de tant de misère me serra le cœur. Il était là, tout seul, presque dans l'obscurité, presque dans le silence, à battre sa vieille caisse d'un mouvement triste et résigné. Personne ne l'entendait, personne ne le voyait. N'importe... il allait toujours! Le devant de sa tente était désert, complétement désert. Pas même un enfant curieux ne s'aventurait jusque-là. Eh bien!... rien ne le décourageait; il frappait d'un semblant de mouvement son fantôme de tambour. D'abord, je crus qu'il était aveugle, ou bien qu'il dormait. Mais au bruit de mes pas, il entr'ouvrit sa paupière... Un éclair d'espoir et de joie passa sur son visage jaune et ridé. Il me semblait qu'en même temps le lampion jetait une lueur plus vive. Quant au tambour, c'était sans doute le plus vieux et le plus malade; car le maître eut beau redoubler d'efforts et de coups, il ne rendit aucun son. Heureux tambour!... Sa peau venait d'achever de se fendre, il n'avait plus besoin de rien, lui!... tandis que le lampion attendait un peu d'huile, et le vieillard... peut-être un peu de pain!...

J'entrai dans la baraque.

Pas la moindre lumière!... Heureusement la lune traversait sans peine la trame de la toile, réduite à l'état de squelette, et semblable à ces feuilles à jour dont les chenilles n'ont laissé que les membranes. Je distinguai une forme de banc, et je m'assis en hésitant.

J'entendis alors une voix tremblante et cassée qui s'efforçait de parler au dehors. C'était le saltimbanque qui déclamait consciencieusement l'annonce de son spectacle aux marronniers de l'avenue. Je prêtai une oreille attentive, et je compris qu'on allait me représenter les malheurs et la biche de Geneviève de Brabant.

La voix cessa, et je vis bientôt paraître le vieillard, portant dans les deux mains le lampion à l'agonie. Que de soins! que de précautions! que d'angoisses!... Enfin, il arriva heureusement jusqu'au petit théâtre, dont je ne fis qu'entrevoir la toile bleue; car, au moment où le pauvre homme se baissait pour poser le lampion sur la planche de la scène, il s'éteignit.

Alors se fit dans l'ombre un soupir de désappointement; mais un soupir tout à la fois si navrant et si comique, que je me sentis en même temps un sourire sur les lèvres et deux larmes dans les yeux.

Au bout de quelques secondes, le saltimbanque vint à moi et me dit :

— Pardon, monsieur... Je vais chercher de la lumière...

Il fit deux pas pour sortir, puis il revint vers moi, et ce fut en balbutiant un peu qu'il ajouta :

— Au fait, monsieur... je réfléchis... pour un seul amateur... je ne puis... donner la représentation.

Je crus comprendre, et, tirant une pièce de cinq francs de ma poche, je la mis dans la main du vieillard, qui répondit aussitôt :

— Ah! si monsieur paye double, je vais travailler... Mais vous pensez que pour un sou!... J'y vais, monsieur, j'y vais!...

Et il sortit, croyant que je venais de lui donner un décime.

Une minute ne s'était pas écoulée que je le vis rentrer dans la tente. Il tendit vivement vers moi la main ouverte et me dit :

— Vous vous êtes trompé, monsieur!... C'est un écu!...

Cette probité chez un bateleur, au sein de cette misère... cette probité-là était sublime.

— Non, répondis-je avec émotion, non, mon brave homme, je ne me suis pas trompé; j'ai voulu vous donner cela...

— Je ne puis accepter..... murmura le pauvre homme, avec l'hésitation d'un enfant qui refuse et qui meurt d'envie de prendre.

— Et pourquoi donc? ajoutai-je. Je représente à moi seul tout le public, il est bien juste que je paye comme le public tout entier.

— Monsieur veut rire? Ma salle étant pleine, je n'ai jamais fait cette recette-là.

Pauvre homme!... cinq francs!...

J'eus toutes les peines du monde à le faire accepter. Enfin il s'écria :

— Oh! monsieur, merci!.. Mais il faut que vous soyez joliment amateur... Excusez-moi si je suis forcé de vous faire encore attendre .. Je cours chercher quatre lampions... Et tenez... je puis vous l'avouer maintenant.. j'étais dans un fier embarras!... Malgré la garantie de ma baraque, aucun épicier n'a voulu me faire crédit... même d'un seul lampion... A cette heure, c'est bien différent... et je cours...

Je ne m'étais pas trompé.

Au moment où le vieillard se disposait à sortir, je le retins par le bras en lui disant :

— Écoutez-moi... Il se fait tard... si nous remettions le septacle à demain?... Hein?... Qu'en dites-vous?...

Toute la gaieté du bonhomme s'évanouit aussitôt; et d'un ton effrayé et boudeur il me fit :

— Pourquoi donc, monsieur?...

— Devant un seul spectateur vous ne seriez pas en verve... J'ai entendu dire que pour se monter les artistes avaient besoin d'un public nombreux.

— Les comédiens peut-être, mais nous...

— Enfin, je vous entendrai demain avec plus de plaisir, j'en suis sûr!

Pour toute réponse, le vieillard me tendit les cinq francs d'un air contraint et dolent. Je remarquai sa tristesse et je m'empressai de lui dire :

— Gardez!... gardez!... Ce sera payé pour demain... Ah! ne vous avisez pas de faire des façons... Vous savez bien que les places retenues d'avance coûtent plus cher au *bureau* de location... Allons, allons, croyez-moi!... quittez pour ce soir votre théâtre; traversez l'avenue, entrez chez le marchand de vins que vous apercevez... là... presqu'en face .. et faites-vous servir une bouteille du meilleur... avec une friture... une tranche de veau... une gibelotte.

— Une gibelotte!... s'écria le saltimbanque avec un accent étrange, une gibelotte!... Ah! monsieur, quel mot avez-vous prononcé là!...

En achevant ces paroles, il se cacha le visage dans ses mains et tomba sur le banc où j'étais assis.

Je ne savais que penser de cette singulière tristesse, et je lui dis avec étonnement :

— Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire dans ce mot-là?

— Ah! monsieur, me répondit-il en soupirant, vous m'avez rappelé un bien cruel souvenir... un événement bien douloureux!...

— Je flairai de suite une histoire, et je m'écriai avec empressement :

— Racontez-moi cela, mon ami!...

— Oh! me fit-il en branlant sa tête moitié chauve, moitié blanche, c'est un enfantillage... une niaiserie... qui vous ferait rire... et qui ne mérite pas la peine de vous être racontée.

— Si fait... si fait... je suis très-curieux... et quelque chose me dit que votre récit ne me fera point rire... Commencez donc, je vous en prie.

— Mais, monsieur...

— Vous ne voulez donc jamais faire ce que je vous demande? Voyons... l'histoire remplacera la représentation... hein?... voulez-vous?

Après une courte hésitation, le saltimbanque me répondit :

— Je ne peux pas vous refuser... mais je dois vous en prévenir... ce souvenir, tout trivial qu'il est, va peut-être me coûter quelques larmes... N'oubliez pas que c'est un saltimbanque qui parle et un vieux bonhomme qui se souvient.

— Ne craignez rien... je vous écoute...

Le vieillard passa la main sur ses yeux; et, d'une voix lente et émue, il commença.

II.

Il me faut remonter bien haut, car ce malheur-là m'est arrivé dans les premières années de ma vie. J'étais déjà dans la banque (c'est ainsi que nous appelons notre état), et du reste j'y fus toujours, car j'y suis né. De qui au juste?.. Je l'ai toujours ignoré. Ma mère était, m'a-t-on dit, la compagne d'un forain; et comme on la trouvait belle, elle s'enfuit peu de jours après ma naissance. Je ne sais pas même qui fut ma nourrice. La première chose que je me rappelle, la voici : un jour, en me réveillant, je me trouvai couché dans une boîte grande et longue; à mes côtés étaient deux créatures à peu près semblables à moi; seulement elles avaient des maillots bien plus riches que les miens. Mon berceau était une malle; mes compagnons Arlequin et Polichinelle. On me serrait dans le coffre aux marionnettes. Tels furent mes camarades de collége. Je me souviens parfaitement de celui qui eut ma première amitié; ce fut Polichinelle. La figure noire d'Arlequin me faisait peur. L'autre au contraire avait un sourire perpétuel que j'adorais. Aussi étions-nous les deux inséparables. C'est au point que lorsque le père La Ressource criait à Frise-Poulet :

— Polichinelle!...

Celui-ci lui demandait :

— Lequel?... chair ou bois?... enfant ou poupée?...

Il est nécessaire, avant tout, de vous dire deux mots touchant Frise-Poulet et touchant le père La Ressource.

Le père La Ressource était un vieillard gros, jovial et rouge de visage. Il me semble encore voir ses petits yeux gris et son nez bourgeonné; car c'était un fier buveur. Passé midi, on pouvait être sûr de le trouver ivre. Il voyageait en montrant des marionnettes. Jamais il ne fut embarrassé de rien; et son esprit lui avait valu le seul nom sous lequel je l'aie jamais connu. Était-il mon père?... Je l'ignore. Jamais il ne me l'a dit; mais c'était un brave homme, et je serais heureux encore d'apprendre que je fus son fils. Voilà pour La Ressource.

Frise-Poulet, son pitre ou son paillasse, si vous l'aimez mieux, était un grand garçon, rouge de cheveux et méchant de caractère. Il avait la bouche si large, si large, qu'il avalait d'une bouchée la plus grosse pomme du monde; et la main tellement large qu'il en couvrait un carreau de vitre. Joignez à cela qu'il était gourmand et voleur. Lorsqu'il voulait cacher quelque fredaine, il mentait avec un aplomb superbe, et me prenait toujours à témoin en disant :

— Demandez plutôt à Lazarille!

Voilà ce qui me tint lieu de baptême; car on ne

me connaît, et je ne me connais moi-même que sous le nom du bonhomme Lazarille.

J'ai vécu, j'ai grandi, je suis né peut-être dans une baraque de toile, entre le père La Ressource et Frise-Poulet.

Quant à Polichinelle, il ne tarda pas à être oublié. J'eus un autre ami. Cet ami fut La Giblotte. Pauvre La Giblotte!... C'était, monsieur, c'était un gros chat, roux et grisâtre, doux et câlin. Frise-Poulet, qui souvent avait convoité la pauvre bête aux jours des maigres repas, l'affreux Frise-Poulet l'avait aussi baptisé La Giblotte.

En tombant d'une gouttière, il s'était crevé l'œil gauche, ce qui lui donnait un air tout drôle et tout penaud. A cause de cette infirmité, le père La Ressource avait changé la mise en scène de toutes nos pièces; car La Giblotte était acteur, et quel acteur, monsieur!... Comme il jouait la scène du commissaire! avec quelle bonhomie il recevait les coups de bâton de Polichinelle!... Le coup de patte, par exemple, était son côté faible... Trop bon, monsieur, trop bon!... Il avait le talent vertueux de M. Marty, qui ne put jamais se résoudre à poignarder la moindre victimo. Il se laissait battre, mais on ne put jamais lui apprendre à battre même une marionnette.

La Giblotte et moi, nous vivions en frères. Après le spectacle, nous rentrions ensemble; il ne me quittait que pour les devoirs de son art, ou les soins de la subsistance, car on ne lui donnait rien.

— Qu'il prenne des souris!... disait le père La Ressource.

Je n'étais guère mieux nourri que lui. Le directeur et Frise-Poulet faisaient bombance au cabaret; moi, je m'estimais fort heureux, lorsque, le soir, l'un ou l'autre me rapportait un morceau de pain. Aussi quelle amitié, quelle reconnaissance n'avais-je pas pour ce pauvre La Giblotte!... Il me rendait plus de services que je n'étais à même de lui en rendre; souvent j'avais froid, et il me réchauffait; souvent il avait faim, et je ne pouvais pas le nourrir.

Une fois, je m'en souviens, c'était un lendemain de grande recette, le père La Ressource me donna deux sous. Quelle joie!... Je courus de suite acheter un superbe morceau de mou, et je revins en toute hâte à notre grenier... (Tous ces détails m'arrivent, comme si c'était d'hier, et voilà pourtant bien des années de cela.) J'entre, La Giblotte était absent, je montai sur le toit pour le chercher; mais avant j'eus l'imprudence de poser le précieux mou sur une petite table boîteuse, que je vois encore. Une demi-heure se passe avant que je puisse rejoindre mon ami. Enfin, il arrive avec une souris à la gueule; je la lui arrache, et la jette avec dédain. Puis je rentre par la fenêtre, en le tenant dans mes bras, en lui parlant du festin qu'il va faire... La mansarde était pleine de fumée, et Frise-Poulet, accroupi devant la cheminée, faisait cuire quelque chose dans une vieille poêle... Je le remarque à peine d'abord, et je cours à la table... Rien, plus rien!... Un affreux pressentiment me saisit, je m'élance vers la cheminée; et, dans la poêle, qu'est-ce que je reconnais?... Mon morceau de mou!... Infâme Frise-Poulet!... Il osa encore me faire une hideuse grimace!...

Quant à moi, je mis plus d'une heure à rechercher la souris de La Giblotte; enfin je la retrouvai, et la lui rendis en pleurant.

Hélas! ce n'était rien que cela... pauvre La Giblotte!... il devenait vieux, et son talent allait en décadence. La mémoire lui manquait, il oubliait la réplique, pour se passer la patte sur l'oreille... Enfin il s'endormait en scène, et compromettait tous les succès. Le père La Ressource commençait à murmurer... Dame! un auteur tient au texte... et La Ressource était le Scribe, sans collaborateur, des marionnettes.

Pour comble de malheur, cet horrible Frise-Poulet élevait un chien, auquel il faisait apprendre, par méchanceté, tous les rôles de La Giblotte... Le père La Ressource hésita longtemps avant de consentir à ce changement de distribution.

Je dois lui rendre cette justice, cela lui répugnait de mettre à la retraite l'acteur auquel il devait presque tous ses triomphes.. Et puis, remplacer un chat estimé par un chien novice et inconnu!... Quelle hardiesse!... Enfin, il fallut bien s'y résoudre. Je compris toute l'amertume du coup qui allait frapper mon ami... J'espérais encore!... Le débutant pouvait tomber... Je comptais sur le public. Je fus bientôt détrompé!... Le public oublieux, ingrat, l'accueillit avec enthousiasme. Le chat miaulait avec une méthode douce et harmonieuse; le chien jappa sur un ton élevé et retentissant. Cette innovation décida de la soirée; et ce fut un coup de gueule sonore et inattendu qui surprit la masse et enleva le succès.

J'essayai de consoler La Giblotte.

— Miaou!... me répondit-il d'un ton triste et désolé.

Heureusement je pouvais dédommager mon ami de la perte de sa gloire. J'avais alors dix ans, et j'accompagnais le père La Ressource au cabaret. Chaque soir, je rapportais quelque relief à La Giblotte, qui me remerciait par un regard reconnaissant de son œil unique.

Par une étrange fatalité, Frise-Poulet se trouvait toujours présent à ces repas... Alors il essayait de faire sourire sa large bouche; puis il me disait d'une voix hypocrite et caressante :

— Engraisse-le, petit..... tu fais bien..... engraisse-le.

Mais je ne craignais rien, le père La Ressource nous protégeait... Hélas!... l'instant approchait où ce protecteur allait nous être enlevé...

Le vieux buveur ne quittait plus, depuis quelque temps, un cabaret où l'on nous faisait un crédit illimité. Un jour enfin, le marchand se fâcha et voulut le chasser... La Ressource, qui n'était jamais à court d'expédients, s'élance dans la cave et s'y renferme. Alors pour narguer le créancier furieux, il perce un tonneau et se met à boire à même... Par malheur, il faisait noir et La Ressource était gris. Sans s'en apercevoir, il se trompe de tonneau... c'était un baril d'eau de vie!

Lorsqu'on enfonça la porte de la cave, on ne trouva plus qu'un cadavre.

Je pleurai sincèrement celui qui m'avait servi de père, et, seul, je suivis au cimetière le corbillard des pauvres.

A mon retour, La Giblotte ne vint pas à ma rencontre; j'étais triste, et j'y fis peu d'attention. Je ne trouvai dans le grenier que Frise-Poulet, qui mangeait avec avidité.

— Ah! te voilà, petit? me fit-il, la bouche à moitié pleine. Tu dois être las et avoir faim... Assieds-toi, et fais comme moi.

Je ne me sentais pas grand appétit; mais il y avait sur la table un plat qui exhalait un parfum délicieux... J'y goûtai... Je trouvai la chair un peu coriace; mais elle était assaisonnée d'une sauce noire où nageaient des morceaux de lard et des petits oignons. C'était délicieux!...

— Hein! me dit le cuisinier d'un ton câlin, cela te plaît, petit?... En veux-tu encore?

— Volontiers, répondis-je... Quel est donc ce plat-là?

— Tu ne le reconnais pas?

— Non.

— C'est La Giblotte!....

Je fis un bond terrible. Alors Frise-Poulet partit d'un immense éclat de rire, et me montra le plancher du doigt...

J'y regardai aussitôt... A l'une des solives se balançait la peau rousse et grise du malheureux La Giblotte.

III.

Je suis forcé de l'avouer, je fis comme Frise-Poulet.

— Vous riez, monsieur? s'écria le vieillard avec énergie.. vous ne me comprenez pas, je le vois!... Pour moi, ce souvenir est encore douloureux, et voilà pourtant soixante ans de cela... Enfermez-moi!... enfermez-moi! dans un cachot, avec cet affreux mets pour toute nourriture... eh bien!... je vous le jure, je mourrai de faim plutôt que d'y toucher!...

— Allons donc!...

— Je ferais cela, monsieur. . je le ferais... aujourd'hui même, et pourtant je n'ai pas mangé depuis deux jours!

A cet aveu, le remords me saisit au cœur.

Il y avait si longtemps que je retenais ce pauvre homme!...

— Malheureux!.. m'écriai-je, courez, courez à l'instant!... Demain nous nous reverrons... En attendant, voici de l'argent... Prenez... prenez. . et partez vite...

J'avais vivement fouillé dans ma poche, et je lui tendais ma main pleine et fermée.

Le vieillard la saisit; mais il ne fit que l'effleurer de ses lèvres, et quand je voulus le retenir, il était déjà loin.

L'argent roula à terre.

. . . .

Il me roula aussi sur la joue une bonne et douce larme.

Pauvre homme!... il me donnait mille fois plus que je ne lui avais donné!...

CRAPAUDINE.

I.

Le lendemain matin, ma chambre de garçon se trouvait convertie en salle à manger; et sur la table où je travaillais d'ordinaire brillaient deux couverts aux côtés d'un assez *passable* déjeuner.

Je me promenais de long en large en attendant mon convive.

Ce convive, c'était le bonhomme Lazarille.

Deux fois déjà j'avais envoyé le concierge de l'hôtel à la recherche du pauvre et bon saltimbanque. La première avec ordre de le convier en mon nom. Le père Lazarille s'était épouvanté d'une invitation qui lui semblait trop d'honneur; il avait refusé en rougissant jusqu'aux oreilles; telles étaient les paroles du messager, ébahi de cette singulière ambassade. Je l'avais expédié derechef avec de nouvelles et pressantes instructions. Il était revenu vainqueur du récalcitrant convive. Lazarille m'acceptait pour amphitryon; il allait venir. C'est alors que le repas s'était dressé; alors que les fourchettes et les plats avaient remplacé l'écritoire et les plumes. Je me sentais tout fier de braver la sottise d'un préjugé, tout réjoui du plaisir que j'espérais faire au pauvre vieillard. J'avais le cœur content, j'étais heureux!..

Cependant l'heure se passait, et, semblable à la sœur du conte, je ne voyais rien venir. Impatienté, chagrin, je dépêchai une troisième ambassade munie de pouvoirs illimités. Il me fallait mon homme

de gré ou de force, pieds et poings liés, mort ou vif!

Au bout d'une heure, heure d'angoisses pour moi, heure de refroidissement pour le déjeuner, j'entendis enfin des pas dans l'escalier... Mon cœur battit... Je vis la porte s'ouvrir... et le bonhomme Lazarille parut tout honteux au seuil de ma chambre!...

Sans le concierge, qui se tenait prudemment derriere lui, je crois vraiment qu'il se serait sauvé à toutes jambes.

Mais la retraite était coupée... Il s'avança vers moi, tremblant, reployé, penaud comme un vieux renard pris au piége. Il arrivait au centre en parcourant tous les points de la circonférence, en se glissant le long de la muraille, en se heurtant aux meubles, assez rares cependant pour n'embarrasser jamais chez moi personne!... Il balbutiait un langage presque aussi inintelligible que celui des petits enfants... Il tortillait entre ses doigts son vieux feutre mollasse et fané. Ses pieds avaient crainte de toucher le parquet. Ses lèvres grimaçaient des moues délicieuses à valoir tout un poëme... Il souffrait le martyre... La confusion, la modestie, un peu de joie peut-être aussi, tout cela le rendait stupide. J'avais beau chercher à l'enhardir par d'encourageantes et cordiales paroles, il ne m'entendait pas... il ne voyait pas même la main que je lui tendis en vain pendant une minute.. Enfin, je saisis la sienne... Le pauvre homme tressaillit, baissa les yeux... et n'osa plus faire un mouvement pour la retirer de cette franche et sincère étreinte.

D'un geste rapide je congédiai le concierge, qui souriait d'un méchant sourire, puis je fis asseoir le vieillard, qui se laissa faire comme un enfant.

Alors seulement j'examinai Lazarille; car la veille je n'avais fait que l'entrevoir dans la nuit et dans l'ombre. Il était petit, maigre et voûté... Rien de candide et de bon comme son visage jaune et ridé... sa bouche avait un de ces sourires amers que creusent la misère et la douleur. Ses yeux semblaient éteints. Hélas! c'était sans doute par les larmes!

La vie devait avoir été bien rude, bien désenchantée pour ce pauvre vieillard!...

Son costume décelait une admirable et touchante propreté. Il portait une espèce de redingote, jadis noire sans doute, mais dont la brosse et les années n'avaient laissé qu'un canevas roussâtre. Mon regard soupçonna bien des reprises, et cependant il ne rencontra pas un trou. La défroque garance d'un soldat de la ligne lui faisait un pantalon large et flottant, où disparaissaient entièrement ses pauvres et maigres jambes. La vieillesse avait noirci cette étrange culotte : et l'on eût dit qu'elle et la redingote avaient mutuellement déteint l'une sur l'autre. Les souliers étaient, hélas!... la pièce la plus piteuse de ce piteux accoutrement : le cuir devenait guipure... Sans doute le père Lazarille ne possédait pas de cravate, car le lambeau de toile à matelas qui entourait son cou semblait récemment soustrait à l'habit d'un paillasse. Je ne puis rien affirmer quant à son feutre : était-ce un chapeau?... était-ce une casquette?... Ceci est toujours resté pour moi un mystère profond... Dieu me pardonne! il tenait une paire de gants de laine verte à la main; c'est-à-dire... une paire... non... un gant, un seul gant!... Je m'en aperçus, en dépit de sa leste et maligne adresse à le serrer dans sa poche. Voilà le costume au grand complet! Mais tout cela était si propre, si soigneusement brossé, si artistement ciré... il y avait tant d'art, tant de vertueux efforts dans ce haillon, que je me sentis fier plus que jamais de mon vieux convive. Bien plus!... un bout de col encadrait sa joue rouge et pudique, un bout de col bien blanc, mais qui me parut n'être pas encore entièrement sec... Je devinai tout... Et quand d'un regard j'eus détaillé la toilette, je compris que je n'avais pas le droit d'en vouloir au coquet vieillard d'avoir tardé si longtemps.

Nous étions à table. Le père Lazarille se remettait peu à peu de son premier trouble. J'avais pour lui tant de soins, tant de respect, tant d'égards!... Déjà nous parlions beaucoup; lui surtout, car moi je questionnais sans cesse. Il se prêtait à ma manie; il répondait à toutes mes curiosités... Sa vie entière se déroulait devant moi... Toutes ses misères, ses quelques joies, ses jours mêlés de pluie et de soleil!... Je savais son divorce immédiat avec l'affreux Frise-Poulet!... Ensuite il avait couru le monde en mendiant par les chemins. Le vieillard ne me cachait rien, il me disait tout avec une franche et candide simplicité. Des saltimbanques l'avaient recueilli, dure école!... On lui disloquait les membres, on le brisait à tous les exercices, les tours, les sauts périlleux!... Mais on partageait fraternellement avec lui le pain du hasard; et le lit de la Bohême, qui servait de tremplain lorsque revenait le soleil.

— Je devais travailler comme mes camarades, me disait ingénument le vieillard; mais croyez-moi, monsieur, on a tort de mépriser autant les saltimbanques. Ils ont bon cœur!...

Il les aimait tous, excepté cependant le meurtrier de La Giblotte.

Ce déjeuner là est le plus charmant que je me rappelle avoir fait de ma vie.

Mon convive mangeait peu. Les privations, comme il le disait lui-même, avaient rapetissé son estomac. Ce pauvre homme était souvent à la veille de mourir de faim, et il lui fallait si peu pour vivre!... Oh! le monde! le monde civilisé, où chaque homme n'a pas un épi qui mûrisse pour lui sur cette terre que Dieu avait donnée à tous les hommes!...

Quant au vin, le père Lazarille le redoutait pour

sa tête affaiblie!... Il y avait si longtemps que la vendange ne lui gardait plus son verre!...

Je ne pouvais plus rien faire accepter au sobre vieillard, lorsque tout à coup on frappa à la porte.

C'était le restaurateur qui apportait un dernier plat.

Je le découvris aussitôt. C'étaient des pigeons à la crapaudine.

A cette vue, le vieillard jeta un cri. Je relevai vivement la tête. Il souriait d'un heureux sourire.

— Qu'y a-t-il donc! fis-je d'un ton étonné et satisfait. Ces pigeons à la crapaudine vous rappelleraient-ils aussi quelque souvenir?

— Oui!... me répondit le bonhomme en essuyant une larme de joie, mais un souvenir bien doux; un souvenir qui me charme la mémoire et le cœur.

— Vous me le direz? m'écriai-je avec un empressement curieux. Vous me le direz?... N'est-ce pas?...

— Avec bonheur..... murmura le saltimbanque en se levant de table.

— Non... fis-je en le retenant. Achevons le déjeuner d'abord. Je veux que vous preniez de ma crapaudine avant d'avoir le plaisir de la vôtre.

— J'y goûterai volontiers... articula le vieillard d'un ton gaillard et réjoui.

— C'est cela, dis-je : le ragoût d'abord, et l'histoire ensuite.

Au bout de quelques minutes, je faisais asseoir le père Lazarille en face de ma fenêtre, qui s'ouvrait sur les splendides jardins de Versailles, et je me disais :

— L'homme qui a construit ce parc a régné près d'un siècle, et dans chacune des minutes de sa vie il a dépensé ce qui eût suffi au bien-être des soixante années qu'a vécu le père Lazarille!...

Mais toutes mes pensées firent silence; le vieux conteur ouvrait la bouche, et disait :

II.

— J'ai voyagé bien des marionnettes pimpantes, bien des spectacles curieux, et surtout bien des animaux savants; mais on n'a vu jamais, jamais on ne verra rien de comparable aux époux Huppé. C'étaient deux pigeons huppés et chatoyants. Le soleil n'allume pas de plus beaux reflets dans les améthystes et les émeraudes que la nature n'en avait fait briller sur leur étincelant plumage. Leurs pattes semblaient quatre branches de corail. Ils avaient le bec noir des hirondelles, le bec arqué comme le nez d'un Bourbon. J'en demande pardon à la famille, mais les époux Huppé descendaient, j'en suis certain, de la race royale des pigeons.

Le mâle s'appelait M. Gavet, la femelle se nommait madame Gavette.

Vous ne pouvez rien vous figurer, monsieur, de plus aimable, de plus gracieux, de plus coquet. M. Gavet se présentait d'un air grave et superbe; madame Gavette trottinait d'une allure sémillante et guillerette. Le ramage du mâle était pompeux et ampoulé comme le discours d'un académicien; le roucoulement de la femelle était fripon et minaudier comme le caquet d'une comédienne. Monsieur avait le caractere chaste et vertueux d'un procureur du roi; madame avait l'humeur douce et frivole d'une marquise. Hormis au temps des amours, bien entendu; car l'amour sait transformer les marquises et les procureurs royaux tout aussi bien que les simples pigeons huppés.

Gavet et Gavette s'aimaient bien mieux que ne s'aimaient les pigeons de M. La Fontaine, un autre bonhomme aussi; car Gavet et Gavette ne se sont séparés jamais.

Quant au talent, c'était miraculeux!... Longtemps ils ont fait notre fortune... Hélas! pendant quelques années j'ai pu dire nous au lieu de dire moi!... Ils frappaient sur le tambour les heures, les années; ils jouaient aux cartes et aux dominos; ils désignaient la personne la plus amoureuse de la société. Ces deux oiseaux-là, voyez-vous, monsieur, étaient dignes d'être reçus sociétaires au Théâtre-Français, où il se trouve, j'en suis sûr, bien des sociétaires moins huppés que ces deux oiseaux-là.

C'étaient les compagnons inséparables de tous mes voyages. Monsieur perchait sur mon épaule droite, madame sur mon épaule gauche. Jamais ils n'ont changé de côté. Que d'hommes n'en font pas autant!...

Je parcourais la Belgique avec mes deux pigeons; la Belgique, le paradis des saltimbanques, et j'arrivai, par une belle matinée d'automne, dans la ville de Charleroi. Nous eûmes un succès d'enthousiasme; et cela, non-seulement sur les places et par les rues, mais dans les maisons bourgeoises, qui nous firent demander presque toutes pour donner des représentations à domicile. J'étais fier de tant d'honneur, et, je vous le jure, monsieur, cent fois plus encore pour mes oiseaux que pour moi-même!

Un jour, je fus appelé dans une de ces maisons blanches et proprettes qui semblent, de l'un à l'autre côté des rues, se mirer les unes dans les autres. L'auditoire se composait d'une dame vieille, longue et sèche; d'un monsieur vieux, court et gros; puis enfin d'une servante jeune, accorte et rondelette, qui regardait, la curieuse! en tapinois par la porte entr'ouverte. Je fis peu d'attention aux deux bourgeois, j'en avais vu tant de semblables, ou à peu près; mais la servante, quelle rose et charmante fillette!... Un enfant presque, aux yeux bleus, aux dents blanches, aux blonds cheveux. Son frais visage avait une radieuse expression de douceur et de

bonté, que tempérait en ce moment la maligne et sournoise curiosité avec laquelle elle nous regardait travailler tous les trois.

Les bourgeois s'émerveillaient de mes pigeons; et moi je profitais de leur méticuleuse admiration pour jeter un regard furtif et réjoui vers l'entrebaillement de la porte, qui encadrait le bonheur naïf de la petite Wallonne.

Je fis durer longtemps le spectacle; il fallut cependant terminer. Alors l'enthousiasme des bourgeois redoubla, et la vieille dame me proposa d'une voix aigre et prétentieuse d'acheter mes savants pigeons. Vous jugez, monsieur, si je refusai! je les aimais tant, mes pauvres et bons oiseaux! On insista, je tins bon. On m'offrit beaucoup, rien ne m'ébranla. Alors vint le dépit, puis la colère. Cette vieille dame était volontaire et entêtée; mais elle eut beau crier, ordonner et promettre, je ne reculai pas d'une semelle, et je répondis sans cesse :

— Je ne puis m'en séparer... Non, madame, non!...

Le gros bourgeois ne disait trop rien, mais il paraissait alarmé des orageuses dispositions de sa femme.

Il fallait bien que cette colère-là s'abattît sur quelqu'un.

Hélas!... ce fut sur la curieuse servante!... La vieille dame l'aperçut et s'écria aussitôt :

— Ah!... vous voilà, vous?.... au lieu d'être à votre ouvrage..... Que faites-vous là, paresseuse?... Une enfant que j'ai élevée par charité, qui a mangé mon pain... J'aurais dû vous laisser mourir de faim sur le pavé... ingrate...

Et bien d'autres reproches, bien d'autres injures encore plus dures, plus injustes encore que celles-là... Toute la gaieté de la pauvre fille s'était évanouie comme une lumière brusquement éteinte... Elle pleurait!... Oui, monsieur, elle pleurait; deux grosses larmes perlaient comme deux gouttes de rosée sur ses joues roses!...

Je souffrais bien pour elle, et le bourgeois lui-même paraissait ému, mais il n'osait rien dire. Quant à la mégère, elle s'excitait, elle s'exaspérait encore. Mikelle, la servante se nommait Mikelle, Mikelle avait tenté de répondre à plusieurs reprises, et chaque fois la maîtresse l'interrompait et criait encore davantage. Elle devenait pourpre, elle écumait!... Tout cela venait de mon refus aux caprices de la dame. Je le sentais bien, et j'eusse voulu, au prix de mon sang, réparer le malheur que je causais à Mikelle.

La mégère leva la main sur elle.... enfin, que vous dirai-je, monsieur? elle la chassa. Pauvre Mikelle! elle éclata en sanglots... Où irait-elle? Elle aimait ses maîtres, qu'elle avait encore la vertu d'appeler ses bienfaiteurs... Elle ne connaissait personne au monde...

Elle eût attendri des juges; elle était si gentiment mignonne dans son désespoir!

La mégère fut inexorable; et déjà la fillette en larmes se dirigeait vers la porte, lorsque tout à coup je m'élançai vers la dame en m'écriant :

— Tenez, tenez, voilà mes pigeons. Tout à l'heure je refusais votre or; maintenant... gardez cette enfant... et je vous les donne pour rien.

Pauvres époux Huppé!... Le sacrifice était cruel, j'allais vous quitter; mais mon cœur m'inspirait, et je voulais réparer le mal que j'avais causé.

La mégère était avare autant que quinteuse. L'affaire s'arrangea, et je me sauvai à toutes jambes de la maison et de la ville, où je laissais mes deux compagnons, mes deux amis.

Mais je ne les avais pas donnés pour rien tout à fait. Ma main se souvenait d'un baiser des lèvres roses de Mikelle!...

III.

Le père Lazarille fit une pause; je pensais qu'il voulait reprendre haleine, mais il ne fit que pousser un mélancolique soupir, essuyer une larme que je n'avais pas vue, puis il poursuivit.

IV.

Avec mes petites économies j'achetai quelques lattes et quelques aunes de toile, je me construisis une petite baraque carrée semblable à celle du grand Guignolet, et je repris mes courses par le monde, mon théâtre sur le dos, ainsi qu'un limaçon portant sa coquille.

Je montrais des marionnettes. N'étais-je pas l'élève et l'héritier du père La Ressource?...

Au bout de trois années, je me retrouvai en Belgique, à Charleroi, devant la maison de la mégère Wallonne...

Je frappai timidement à la porte verte et luisante; je voulais avoir des nouvelles des époux Huppé; j'aurais été heureux de revoir la jolie Mikelle.

Ce fut elle qui vint m'ouvrir.

La jeune fille était devenue une femme; mais une femme plus fraîche, plus rose, plus jolie que jamais!

Elle poussa un cri de joie, que répéta l'écho de mon cœur, et me sauta au cou; mais avant que je n'aie pu lui rendre son innocent baiser, elle s'était enfuie déjà pour courir m'annoncer à sa maîtresse.

Celle-ci daigna me recevoir avec sa morgue dédaigneuse et revêche. Elle me demanda même une représentation de mon spectacle, et je m'empressai de redescendre chercher acteurs et théâtre; j'avais laissé le tout dans le corridor d'entrée.

Depuis mon arrivée dans la maison, mes regards cherchaient en vain de tous côtés Gavet et Gavette. Où donc étaient-ils?... J'avais espéré les trouver installés au salon, comme les deux favoris de la dame... Point... Ils ne se trouvaient dans aucune des pièces que je venais de traverser... J'en étais sûr... Il m'eût été impossible de passer auprès d'eux sans les apercevoir... Ils m'auraient vu, eux!... et leurs roucoulements eussent salué joyeusement mon retour!

Voilà ce qu'à chaque marche je me répétais avec une vague inquiétude. Enfin, à la dernière, j'entends un triste et faible roucoulement; je regarde et j'entrevois les époux Huppés dans un coin sombre et noir, au-dessous de l'escalier... Pauvres amis!... ils étaient là, prisonniers dans une étroite cage d'osier, perdus dans l'ombre, sans lumière et sans espace! eux!... si avides de soleil et de liberté!...

Leur bonheur avait duré ce que dure un caprice de vieille femme!... maintenant ils gémissaient mornes et engoncés, l'œil à demi clos, la tête enfoncée sous leurs ailes qui ne se déployaient plus!

Je les consolai d'une rapide caresse, et je remontai au salon en me disant :

— Après le spectacle, je les redemanderai; elle ne doit plus y tenir, et je les aurai, dussé-je les racheter de tout le peu que je possède, y compris mon théâtre et mes marionnettes.

La représentation se termina d'une manière fort satisfaisante pour mon amour-propre ; les deux bourgeois étaient enchantés, et la dame voulut savoir comment j'imitais le ramage de Polichinelle. Alors je retirai de ma bouche un petit instrument en ferblanc, que les banquistes nomment *leur pratique*.

Elle la prit du bout de ses longs doigts maigres, l'examina avec une laide et dédaigneuse grimace; puis, se sentant la fantaisie d'essayer l'instrument, elle se fit apporter un verre d'eau par Mikelle, lava minutieusement la *pratique*, et la mit enfin dans sa bouche, après quelques enfantines et ridicules hésitations.

Elle imita fort bien, ma foi, Polichinelle! Sa voix naturelle ressemblait déjà passablement à l'organe sifflant et cassé de la marionnette. Quant à son visage, il était certes plus laid et surtout moins agréable que celui de Polichinelle!

Tout à coup elle la retira vivement de ses lèvres : elle avait failli avaler la pratique.

— C'est dangereux, me fit-elle en me la rendant.

Je voulus cependant parler de mes pigeons. A ce mot, la furie conçut le projet d'une vengeance bien digne de sa sottise et de sa méchanceté. Elle donna l'ordre à Mikelle de les égorger et de les mettre à la crapaudine. Je me révoltai à mon tour; mais, sur un mot de sa femme, le mari saisit une canne et s'élança vers moi.

Et cet homme avait été bon, cependant... Mais il est de ces femmes acariâtres, égoïstes, tracassières, qui finissent, après maintes tortures, par abrutir et gangrener l'homme d'esprit et de cœur que la fatalité jette aux mains de ces funestes harpies. Ces malheureux époux sont les damnés de la terre!

Cependant l'arrêt fatal venait d'être prononcé. C'en était fait de Gavet, c'en était fait de Gavette. L'affreux destin de La Giblotte menaçait leurs têtes huppées. Pendant une heure j'errai comme un fou dans les environs. Le hasard me ramena devant la maison du démon femelle; et, sans aucun projet arrêté, je me mis à promener mon désespoir de long en large.

Dans toutes les maisons belges, les cuisines se trouvent dans les caves et s'élèvent un peu au-dessus des rues, où elles s'ouvrent par une fenêtre carrée. J'étais en face de cette fenêtre, et mes regards se portèrent naturellement dans la cuisine. La cage d'osier était déjà sur le fourneau fatal. Il me sembla que Gavet et Gavette me regardaient tristement, comme pour me dire un éternel adieu. Près de la cage brillait l'acier d'un couteau!... je frémis!...

Le feu était allumé déjà, et la sauce de l'horrible crapaudine fumait dans une casserole de cuivre. Une femme allait et venait dans la cuisine. C'était Mikelle!...

Immobile, hébété, retenant mon souffle, je la regardais faire. Je la vis ainsi éplucher des fines herbes, des échalotes, et les jeter avec d'autres assaisonnements dans la sauce, déjà bouillonnante et prête à recevoir sa proie. L'instant supême approchait!...

Plusieurs fois Mikelle s'approcha de la cage, puis s'en éloigna; plusieurs fois elle toucha le couteau destiné au sacrifice, puis elle le reposa en frémissant sur ce fourneau en briques, qui me semblait alors un échafaud rouge de sang!...

Son cœur hésitait; bonne fille!...

Enfin elle sembla se décider à son office de bourreau. D'une main tremblante elle saisit le couteau, de l'autre elle ouvrait la porte de la cage.

Je jetai un cri perçant.

Mikelle retourna vivement sa tête blonde, puis, dès qu'elle m'eut aperçu, s'élança d'un bond vers la muraille, du côté de la rue.

Je ne pouvais plus rien voir.

Que faisait-elle?...

Tout à coup j'entendis le bruit d'un loquet de fer, et la fenêtre par laquelle je regardais s'ouvrit toute grande et comme par enchantement.

Presqu'au même instant les pigeons, qui déjà volaient par la cuisine, s'élancèrent au dehors et vinrent se percher sur mes épaules, en battant joyeusement des ailes.

Je m'enfuis avec mon trésor.

Mais aux portes de la ville, j'entendis courir derrière moi. Déjà j'allais presser le pas, lorsque la voix de Mikelle arriva jusqu'à mon oreille, je me retournai aussitôt.

— C'est moi, me dit-elle; on m'a chassée pour tout de bon, cette fois; je n'ai que vous d'ami au monde; voulez-vous m'emmener avec vous?...

Nous partîmes ensemble; et pendant quelques heureuses années nous avons parcouru la France, côte à côte, avec chacun un de nos deux pigeons sur l'épaule.

Nous nous sommes aimés autant que s'aimaient Gavet et Gavette!...

Heureux pigeons, ils sont morts tous deux le même jour. Moi, voilà déjà bien longtemps que je cours seul le monde; voilà déjà bien longtemps que Mikelle m'attend là-haut!... Fasse le bon Dieu qu'elle ne m'attende pas longtemps encore!...

V.

Le bonhomme Lazarille se leva en achevant ces paroles.

L'heure de son travail était arrivée!...

En vain je voulus le retenir :

— Non, non, me dit-il, vous êtes un bon jeune homme, monsieur; et mon indigence ne rougira pas d'accepter quelques petits services; mais je ne suis pas encore assez vieux pour me reposer tout à fait. Nous nous reverrons demain?...

— Oh! oui, demain, m'écriai-je, en le reconduisant avec émotion jusqu'à la porte.

Hélas! je ne devais plus voir le bonhomme Lazarille.

Le lendemain, je fus obligé d'aller à Paris, et des affaires m'y retinrent toute une semaine.

A peine de retour, je courus à l'avenue de Sceaux.

La baraque du père Lazarille n'était plus là!

Je demandai à ses voisins.

— A l'hôpital Saint-Louis, me répondit avec tristesse un grand paillasse. Salle Sainte-Geneviève... lit 97...

Brave saltimbanque!... il avait été visiter son vieux camarade.

L'instant d'après, j'étais à l'hôpital... Je montai à la salle Sainte-Geneviève... j'arrivai au numéro 97...

Le lit était vide.

Mikelle n'attendait plus Lazarille!...

— Quand cela est-il arrivé? m'écriai-je

— Hier, me répondit la douce voix d'un de ces anges qu'on appelle les sœurs de la Charité.

— Pauvre homme! murmurai-je en essuyant une larme. Oh! je veux qu'il ait au moins une tombe sous l'herbe. Où est le corps?

— A l'amphithéâtre.

J'y courus.

Il était déjà trop tard!...

Le bonhomme Lazarille devenait déjà la proie des vautours, des carabins!

Oh! les pauvres!...

Charles DESLYS.





LE DERNIER ABBÉ.

I.



Les abbés du siècle dernier étaient de ces types curieux et divertissants que 1789 a détruits sans retour, et dont l'équivalent n'existe pas de nos jours. Ces heureux petits mortels ne faisaient rien du matin au soir, logeaient dans les mansardes, couraient la ville, portant les nouvelles, chantant les airs nouveaux et attrapant par-ci par-là une place dans un carrosse ou dans une loge d'Opéra. Ils ne dînaient pas tous les jours, mais le souper ne leur manquait jamais, à cause des chansons et des bons mots dont ils avaient tout un répertoire, et c'est un grand point que de ne pas se coucher l'estomac vide. Ils n'avaient pas de maîtresses, mais à force d'assiduité auprès des dames, ils obtenaient par occasion leur tour de faveur; ils profitaient d'une querelle entre amants, d'une absence ou d'une rupture, et se trouvaient toujours là pour remplir l'intervalle entre l'intrigue qui finissait et celle qui allait commencer.

En 1770, il y eut donc un beau jour, sur le pavé de Paris, un jeune abbé sortant on ne sait d'où, qui n'avait ni père ni mère, et de frère aîné pas davantage; il ne tenait à qui que ce fût sur la terre, et

portait le simple nom de Cordier. Il n'était pas plus abbé que vous et moi, c'est-à-dire qu'il n'avait jamais ouvert un breviaire, mais il avait pris la tonsure et le petit collet comme un passe-port provisoire qui menait à toutes choses. L'abbé Cordier avait vingt ans, l'œil en amande, la face rose, la physionomie franche, un caractère doux, une gaieté inaltérable, de la complaisance, l'envie de plaire et pourtant beaucoup de modestie. Nous ne savons pas qui l'avait nourri et conduit jusqu'à ce bel âge de vingt ans, car le jeune abbé ne parlait pas de lui-même, et qui eût jamais pensé à lui faire conter l'histoire de son enfance? De peur de rien changer à la vérité, nous le prendrons au moment où il se fit connaître.

L'abbé Cordier s'introduisit sur la scène du monde, on ignore par quel passage étroit; toujours est-il que le 26 janvier 1770, il se trouva dans les coulisses de l'Opéra, où il n'avait point ses entrées, offrant une prise de tabac au directeur, M. Berton, qu'il ne connaissait pas. C'était le jour d'ouverture de la nouvelle salle, et l'on jouait la tragédie de *Zoroastre*. On admirait beaucoup les constructions, les ornements et sculptures; le public applaudissait; les acteurs étaient en verve, les dorures toutes fraîches et les cœurs épanouis; ce n'était pas un jour à chicaner les gens sur leur présence dans les coulisses.

A peine M. Berton eut-il insinué ses doigts dans la tabatière de notre abbé, qu'une familiarité agréable s'établit entre eux. M. Moreau, architecte du roi, et M. Vassé, le peintre, vinrent se joindre à lui pour féliciter le directeur. Le jeune abbé était charmé de l'heureuse distribution de l'intérieur, des sept portiques égaux de la seconde entrée, de la galerie de ronde qui offrait une quantité d'issues commodes; il savait que l'ouverture de la scène avait trente-six pieds de largeur sur trente-deux de hauteur; il admirait le bel ovale du plafond, le tableau représentant les Muses et les talents lyriques rassemblés par le génie des arts. Apollon, porté sur un char enflammé, faisait fuir l'Ignorance et l'Envie; des renommées d'un effet merveilleux soutenaient des globes d'azur semés de fleurs de lis; des enfants formaient une chaîne à l'entour avec des guirlandes. La salle pouvait contenir deux mille cinq cents personnes. On avait supprimé les poteaux qui divisaient et gênaient les loges. L'abbé Cordier venait d'examiner à fond tout cela. On voyait bien, disait-il, que M. Moreau avait puisé ses modèles en Italie. L'acoustique du bâtiment était excellente; tout paraissait calculé, prévu et arrangé pour les aises du public et la fortune du théâtre. Ainsi s'exprimait l'abbé, au grand enchantement de ses trois auditeurs, qui se mirent aussitôt à l'aimer. Au lieu de lui demander comment il se trouvait là, M. Berton lui accorda sur-le-champ ses entrées; M. Moreau le conduisit à sa loge pour le présenter à sa femme, et M. Vassé le pria de venir le lendemain dîner chez lui.

N'allez pas croire que l'abbé Cordier donnât des éloges à tout le monde par flatterie ou par intérêt. Jamais il n'eût parlé contre sa conscience. Il était facile à contenter, enthousiaste des choses vraiment belles et si bienveillant par nature, qu'il trouvait du plaisir pour lui-même à louer les gens quand il pouvait le faire sans mentir.

A l'heure où commence cette histoire, l'inventaire des biens de notre abbé n'était pas considérable. Il avait en tout quatre écus de six livres, dont deux étaient dans la poche de sa veste; les deux autres, roulés dans un papier, étaient destinés à sa portière. Sa garde-robe se composait d'un habit et d'une culotte, d'un chapeau et d'une paire de souliers, c'est-à-dire qu'il n'avait rien en double. A la rigueur, cela pouvait s'appeler posséder le nécessaire. Il avait dîné le matin; nous ne savons pas dans quelle maison. Quant à son loyer, il était payé d'avance; mais le terme expirait dans deux mois. Cordier ignorait donc où il coucherait à la fin de mars, et il ne s'en inquiétait pas, tant il avait de confiance dans les bontés du ciel, qui pourtant ne le traitait pas en enfant gâté.

Le lendemain, à la table de M. Vassé, se retrouvèrent le directeur et l'architecte de l'Académie royale, avec les avocats du conseil de la Comédie-Française, tous gens qui aimaient et cultivaient les arts. L'abbé parlait en homme qui s'entendait un peu à tout, mais sans trancher de l'important et avec un air de conscience et de sincérité qui donnait du poids à ses opinions. Comme il était au milieu de personnes éclairées, la compagnie le goûta beaucoup. Il fit honneur aux bons morceaux, trouva le vin parfait, ne prit la parole qu'à son tour, et conta une histoire gaie qui ne dura pas trop longtemps. M. Berton l'invita aussitôt pour le jour suivant, et M. Moreau pour le surlendemain. Une autre personne qui donnait un grand régal chez le traiteur le pria d'être de la partie. Cordier eut partout le même succès, et ses amphitryons lui offrirent l'un après l'autre le couvert à leur table une fois la semaine: il se vit ainsi quatre dîners assurés. Il lui manquait encore le vendredi et le samedi; mais c'étaient des jours maigres, et il se consola en pensant que, s'il venait à jeuner, le ciel lui en tiendrait compte pour son salut. Quant au dimanche, il l'abandonna au hasard, disant avec juste raison qu'il fallait bien laisser quelque chose à son étoile.

Ce fut dans la maison de l'architecte du roi que l'on prit surtout le jeune abbé en grande affection. Il y avait deux petites filles espiègles que M. Cordier parvint à contenir toute une soirée en leur faisant des tours de carte. Madame Moreau, voyant qu'il amu-

sait ses enfants, le pria de venir le plus souvent qu'il pourrait. L'abbé y mit toute la complaisance imaginable. Il s'échappait un moment des endroits où il se plaisait le plus, et chaque soir vers neuf heures il arrivait pour le coucher des enfants; il les asseyait sur ses genoux et leur contait le conte de *Fine-Oreille* ou celui de *M. le Vent*, que les petites filles savaient par cœur, mais qu'il disait à ravir. Il usa aussi de discrétion en ne venant pas pour cela dîner plus fréquemment, à moins qu'il n'y fût contraint par la nécessité.

L'amitié qu'on avait pour notre abbé s'était accrue tous les jours, et il se trouvait fort heureux de son sort; mais le mois de mars allait finir bientôt, et Cordier, qui n'avait pas un sou pour payer le terme de son loyer, était menacé de n'avoir plus de domicile, ce qui était fort grave.

Un soir, madame Moreau tira de sa poche un portefeuille où elle écrivait les adresses de ses connaissances, et demanda en riant comment il se faisait qu'elle ne sût pas encore où demeurait son ami M. Cordier.

— Madame, répondit l'abbé, vous me demandez cela fort à propos, car dans trois jours il eût été bien tard, et je n'aurais su que vous dire.

— Est-ce que vous allez déménager? dit madame Moreau; je vous plains. C'est fort ennuyeux.

— Déménager n'est pas le difficile, répondit Cordier; ce n'est pas non plus de trouver un autre gîte, mais c'est de payer un terme d'avance qui est une grande affaire, à moins qu'on n'ait de l'argent.

Madame Moreau se leva sans rien répliquer, et prit à part son mari. Au bout d'un moment elle revint, et après un peu de silence elle dit en travaillant à sa tapisserie :

— M. l'abbé, nous avons là-haut une chambre qui ne sert à personne; si vous voulez demeurer avec nous, mon mari vous offre ce petit logement.

— J'accepte sans me laisser prier, madame, et de tout mon cœur.

— Votre lit sera prêt demain; vous viendrez quand il vous plaira.

Madame Moreau, voyant que le plaisir et la reconnaissance avaient ému l'abbé, lui tendit une main par-dessus son métier à tapisserie, et lui dit pendant qu'il y déposait un baiser respectueux :

— Les enfants seront bien contents d'avoir leur ami dans la maison.

Le lendemain, Cordier arriva, tenant sous son bras un petit paquet enveloppé dans un mouchoir, et qui ne pesait pas trois livres. On le mena au quatrième étage dans une chambre fort propre, et son déménagement se trouva fait.

II

Les gens du siècle passé, qui n'étaient pas bien dans les papiers de la fortune, avaient du moins en eux-mêmes un soutien, c'était le manque d'ambition. Jamais l'idée ne serait venue à un petit abbé de vouloir être un personnage, ni de perdre dans la triste passion de l'envie les belles années de la jeunesse. Lorsque Cordier ouvrit les yeux aux premiers rayons du jour, et qu'il se vit dans un beau lit en bois peint avec des rideaux de serge, avec quatre chaises de paille bien rangées le long des murs, et une commode en noyer, il fut tenté de se croire empereur d'Orient, comme le dormeur éveillé. Ce fut bien autre chose quand le valet de chambre de M. Moreau lui apporta du chocolat avec un petit pain, et qu'on lui donna une paire de pantoufles tandis qu'on cirait ses souliers; pour le coup, il se crut servi par des génies dans le palais de la Chatte blanche. Il remercia Dieu, et s'habilla gaiement en fredonnant un air d'*Acante et Céphise*, dont la musique était du célèbre Rameau.

Pendant cette heureuse journée, l'abbé se sentit l'esprit plus léger que d'habitude. Avant de quitter la maison pour aller chez M. Berton, il descendit au salon, où étaient M. Moreau et sa femme jouant avec leurs petites filles. Madame Moreau, qui faisait danser un des enfants sur ses genoux, se mit à chanter en badinant la chanson suivante, qui n'a d'autre mérite que d'être connue de tout le monde :

> Il était, il était
> Une jeune fille
> Qui n'avait, qui n'avait
> Qu'une chemise,
> Et encore elle était
> A la lessive.

Un nuage passa dans l'âme de Cordier en entendant ces paroles; un peu de rougeur lui monta au visage. Il ouvrit sa tabatière et la referma sans y rien prendre; puis il se leva, et, après avoir fait le tour du salon d'un air embarrassé, il tira M. Moreau par la manche de son habit.

— Monsieur, lui dit-il en hésitant, je ne pense pas que madame Moreau, qui est la bonté même, ait envie de se moquer d'un homme qui lui est tout dévoué. Ce n'est d'ailleurs qu'une plaisanterie fort innocente...

— Qu'avez-vous, mon cher ami? répondit l'architecte du roi; je ne vous comprends pas.

— C'est, reprit l'abbé, que je n'ai en effet qu'une chemise, et qu'encore elle est à la lessive, comme dans la chanson.

— Soyez assuré, dit Moreau, que ma femme n'y

entendait pas malice, et qu'elle ne sait pas si vous manquez de chemises. Votre veste est boutonnée jusqu'au rabat, et, pour ma part, je vous trouve fort bien vêtu. Cependant je dirai à ma femme de prendre garde une autre fois à ce qu'elle chantera.

L'abbé pressa la main de M. Moreau, et s'en alla chez le directeur de l'Opéra. Il le trouva en conférence avec mademoiselle Doligny de la Comédie-Française, qui venait solliciter un spectacle à son profit. Cette jeune actrice, qui jouait admirablement les ingénues, était fort aimée du public; mais la jalousie de ses camarades lui donnait beaucoup de soucis, comme il arrive souvent aux gens de talent. On lui enlevait ses rôles, sous le prétexte qu'elle avait au-dessus d'elle des chefs d'emploi. Dans la soirée à son bénéfice, ses amis voulaient qu'elle jouât, sur la scène de l'Académie, la pastorale d'*Endymion* de feu Fontenelle. M. Berton élevait des difficultés; cependant il céda enfin, grâce aux instances de Cordier, qui pria en faveur de mademoiselle Doligny. Sans être fort jolie, cette jeune actrice avait une figure intéressante, un son de voix



qui allait au cœur, de la gaieté, quelque chose dans les manières qui charmait à la première vue. Cette aimable fille remercia Cordier d'avoir intercédé pour elle, et y mit tant de grâce, que l'abbé en devint tout rouge de plaisir. Mademoiselle Doligny savait par les bruits de coulisses qu'il était homme de bon conseil, et comme elle avait besoin d'être un peu soutenue au milieu de ses ennemis, elle désira qu'il vînt aux répétitions. Elle l'invita même à être dans sa loge le jour du spectacle à son profit, afin de la secourir au moment de sa toilette, s'il lui survenait quelque embarras. Cordier n'eut garde d'y manquer, et bien leur en prit à tous deux.

La jeune actrice avait commandé pour son rôle de Phœbé un croissant avec des pierreries. On n'apporta ce joyau de rigueur qu'une heure avant le lever du rideau, et il se trouva que le cercle d'or par où il s'attachait aux cheveux était beaucoup trop large pour la coiffure de mademoiselle Doligny. Il n'y avait pourtant pas moyen de jouer la lune sans un croissant. La pauvre actrice poussait des cris de désespoir, et ses camarades se réjouissaient déjà, mais Cordier ne perdit pas la tête. Il était versé dans l'art du serrurier; il s'arma d'une lime, fit un marteau avec une clef, un étau avec le tiroir d'une table, et se mit à l'ouvrage. En moins d'un quart d'heure, il eut arrangé le cercle d'or et posé lui-même le croissant avec goût dans la chevelure de la Phœbé.

Mademoiselle Doligny sécha ses pleurs, se regarda bien dans la psyché, s'assura qu'il ne lui manquait plus rien, et se tourna enfin vers notre abbé.

Elle était éblouissante de fraîcheur et de jeunesse.

— Embrassez-moi pour votre peine, lui dit-elle, avant que je mette mon rouge ; cela me portera bonheur.

Cordier baisa la belle Phœbé sur les deux joues, et les poisons de l'amour pénétrèrent pour la première fois dans ses veines. On venait de frapper les trois coups ; l'abbé regagna sa place à l'orchestre avec un cruel désordre dans l'imagination et un poids affreux sur le cœur, car quelle vraisemblance qu'un garçon pauvre comme lui pût réussir à rien auprès d'une ingénue de la Comédie-Française? Il ne voulait pas même y songer, et ne rassemblait ses forces que pour chasser bien loin ses désirs.

Cependant mademoiselle Doligny obtint un véritable triomphe. Le parterre applaudit avec enthousiasme. Une pluie de bouquets accompagna la chute du rideau. Notre abbé courut, après le spectacle, à la loge de l'actrice ; mais il trouva la place encombrée par une foule d'amis et de grands seigneurs, qui se pressaient pour offrir les félicitations et les madrigaux. A peine s'il put, en se dressant sur la pointe des pieds, apercevoir la reine de la soirée couchée sur un sofa et enveloppée de fourrures. Il se retirait le cœur fort serré, quand une femme de chambre le saisit par le bras comme il traversait le vestibule, et lui mit un billet dans la main.

« Mon cher abbé, lui dit-on, votre baiser m'a porté bonheur, comme je m'y attendais. Venez demain déjeuner avec moi sur les dix heures du matin. Les sots et les complimenteurs n'entreront qu'à midi.

» Julie Doligny. »

— Grand Dieu! s'écriait Cordier en bondissant au milieu des rues, elle m'accorde deux heures de tête-à-tête! Que vais-je lui dire? Comment lui cacher mon amour?

La crainte et l'espérance allaient et venaient dans l'âme du jeune abbé. Lorsqu'il fut rentré dans sa petite chambre, il promena autour de lui des regards désolés, et le sentiment de sa pauvreté lui perça le cœur.

— Non, dit-il avec abattement, je n'irai pas m'exposer au feu de ses beaux yeux. Puisque les bonheurs excessifs ne sont pas faits pour moi, sachons au moins fuir les dangers. Il m'appartient bien de courtiser une actrice, à moi qui n'ai pas de chemise! Allons, n'y pensons plus.

Cordier, ayant bravement pris son parti, se mit à chanter la chanson de madame Moreau :

Il était, il était
Une jeune fille, etc.

Il ouvrit un tiroir de sa commode pour y serrer le billet de la séduisante Phœbé. O miracle! ce tiroir contenait six chemises neuves! Les merveilles de la civilisation, lorsqu'elles frappèrent les regards du jeune barbare qui le premier traversa le Bosphore n'eurent pas un éclat plus surprenant que celui de cette admirable trouvaille. L'abbé n'osait porter ses mains sur la toile fine, de peur qu'elle ne vînt à s'évanouir comme une illusion des sens.

— O madame Moreau! dit-il avec émotion, vous êtes une seconde Providence!

Le diable, qui était sans doute jaloux du bonheur de notre abbé, lui fit découvrir alors un petit trou au coude de son habit ; mais Cordier n'était pas homme à se déconcerter pour si peu de chose.

— Ce n'est rien que cela, dit-il gaiement ; on ne manque pas un rendez-vous faute d'un bout de fil noir pour faire une reprise.

Et il se coucha tout joyeux. Cette fois, il rêva qu'il était dans le paradis des Orientaux et que Mahomet lui-même n'avait pas une veste aussi belle que la sienne.

III.

Le lendemain, notre abbé regardait l'effet de sa chemise blanche dans son miroir à barbe. Il appela le valet de chambre pour avoir son habit qu'on avait emporté.

— Le voici, M. l'abbé, dit le domestique d'un air significatif.

Cordier passa une manche avec empressement et resta immobile de surprise.

— Mais c'est un habit neuf! s'écria-t-il.

— Oui, M. l'abbé.

— Et d'où vient cela?

— Je ne sais pas, monsieur. Mon maître m'a dit que c'était à vous, et je vous l'apporte.

— Allons! il vient à propos.

L'abbé descendit les escaliers en voltigeant sur la pointe de ses souliers, et une voix intérieure lui disait : Tu es un heureux mortel.

Le hasard avait trop fait pour Cordier depuis vingt-quatre heures pour qu'il ne s'amusât pas un peu à lui rabattre de sa joie. En arrivant chez mademoiselle Doligny, le cœur enflé par l'espoir, l'abbé vit, en traversant la salle à manger, qu'on avait dressé une table de quatre couverts. Deux étrangers attendaient au salon ; l'un était un mondor, et l'autre un officier des gardes.

— Adieu le tête-à-tête! pensa l'abbé. Comment diable aussi ai-je pu me mettre dans l'esprit que cette créature divine avait jeté les yeux sur moi?

L'espérance s'envola ; mais Cordier n'en garda pas moins une contenance ferme, et sentit qu'il fallait montrer sa bonne humeur des dimanches. L'ingénue parut bientôt dans une toilette fort jolie. Elle remer-

cia le mondor d'un collier de perles dont il venait de lui faire présent, et donna la main au militaire en l'appelant son cousin. Cordier avait la mort dans l'âme. Cependant on se mit à table; le courage lui revint lorsqu'il vit que sa présence donnait aussi de la peine à ses rivaux, et que, de plus, ils n'avaient point d'esprit. Il se remit en frais, se ranima peu à peu et conta des histoires.

— Ma foi, messieurs, dit mademoiselle Doligny aux deux autres convives, vous êtes tristes comme des capucins.

On parla de la pièce d'*Endymion* tout en mangeant des asperges.

— L'abbé, reprit l'ingénue, racontez-moi quelques bons mots de Fontenelle. Je les aime fort, et il en a beaucoup dit.

— Je n'en sais qu'un, répondit Cordier; mais il montre assez combien le personnage était sensible. Fontenelle avait un vieil ami d'enfance qui s'appelait l'abbé Dubos, et avec lequel il déjeunait tous les matins. Ils aimaient tous deux les asperges et en mangeaient tant que la saison en durait; mais Dubos les voulait à la sauce et Fontenelle à l'huile, ce qui était entre eux un éternel sujet de querelles et de plaisanteries. Un jour, au moment où ils allaient manger leur plat favori dont on avait préparé la moitié d'une façon et l'autre moitié de l'autre manière pour satisfaire tous les goûts, M. Dubos tombe subitement frappé d'apoplexie. Fontenelle se baisse, prend la main de son ami, lui tâte le pouls et reconnaît qu'il est mort. Aussitôt il ouvre la porte et crie au domestique : Préparez toutes les asperges à l'huile!

— Je connaissais ce mot, dit le mondor.

— Moi, dit le militaire, je ne le connaissais pas, mais je n'y trouve rien de plaisant.

L'abbé comprit qu'ils étaient jaloux tous deux, et inventa des histoires de son cru pour voir si elles seraient connues du mondor et si elles auraient l'approbation de l'officier. En sortant de table il s'aperçut que ses deux rivaux le toisaient avec un air de dépit. Chacun d'eux tâchait de prendre mademoiselle Doligny à part pour lui glisser des mots à l'oreille.

— Vous pouvez vous expliquer tout haut, messieurs, dit l'actrice. Je ne suis pas une marquise, et je ne fais rien en cachette; il faut, dites-vous, que je me décide pour quelqu'un? Il n'est pas bien de n'avoir pas encore d'amant? Mon choix est fixé. M. l'abbé Cordier est mon affaire. J'ai lu dans ses yeux qu'il est amoureux de moi, et je vous déclare qu'il me plaît beaucoup.

L'abbé tomba sur ses genoux et saisit avec transport la main qu'on lui offrait.

— Ah! madame, dit-il d'un air pénétré, voici la première fois qu'une aussi grande joie entre dans mon cœur. Jamais je ne perdrai le souvenir de cet instant, et je défie le ciel de me donner une peine qui l'efface de ma mémoire.

Cette parole était imprudente, comme on le verra par la suite; mais c'est ainsi que parlent les gens amoureux, et d'ailleurs mademoiselle Doligny, n'ayant à cette heure que de tendres sentiments dans le cœur, répondit qu'elle était charmée de l'amour qu'elle inspirait. Le mondor et le militaire enfoncèrent leurs chapeaux sur leurs oreilles, et s'en allèrent en frappant les portes; mais on ne s'aperçut pas de leur sortie. Notre abbé devint l'Endymion de la Phœbé. Le nom lui en resta, et dans les coulisses on l'appela l'abbé Endymion tant que durèrent ses amours.

Le bon Cordier n'était pas de ces gens vaniteux qui mettent la plus forte part de leurs plaisirs dans l'ostentation. Il aimait mademoiselle Doligny pour elle-même et non pour la gloire qu'il en retirait. Elle lui eût plu aussi bien si elle n'eût été qu'une simple bergère. C'était une chose plaisante que de voir cet homme modeste, et qui n'avait pas seulement deux culottes, passer devant la cour brillante de la jeune actrice, recueillir les douces œillades à la barbe des marquis les plus hauts sur talons, et conduire à son bras cette fille si recherchée. On riait tant qu'on pouvait, mais on enrageait sous cape. Mademoiselle Doligny eut vent de quelques moqueries sur la pauvreté de son Endymion. Elle voulait donner à Cordier un habit magnifique en velours cramoisi, et lui faire quitter le petit collet; mais il eut le bon sens de n'y pas consentir. Tout ce que l'ingénue put obtenir de lui fut qu'il porterait, pour l'amour d'elle, une veste de soie noire, qu'elle broda de sa main. Le jour que sa maîtresse lui envoya cette veste, l'abbé trouva dans la poche une bourse bien garnie. Les scrupules le prirent à la gorge à cette découverte. Il courut chez sa belle, et, ne sachant comment lui dire ce qu'il avait dans l'esprit, il la regarda timidement en frappant sur sa poche de manière à faire sonner les pièces d'or.

— Je vois à votre mine ce que vous pensez, lui dit-on. Si j'étais une princesse, vous n'auriez pas de ces sottes délicatesses. Eh bien! sachez, monsieur, que je veux être pour vous au-dessus de la plus fière princesse du monde. Si vous avez le cœur assez mal placé pour être honteux d'accepter quelque chose de moi, jetez cela par la fenêtre.

— Ne vous fâchez point, dit l'abbé; j'ai le cœur où il faut l'avoir, et je vous remercie de toute mon âme.

M. Moreau se mit à rire en apprenant les triomphes de son ami Cordier.

— Prenez garde à vous, lui disait-il, mon cher Endymion. La lune est changeante; elle ne vous aimera que le temps d'un quartier.

M. Berton lui accordait davantage.

— Cela ira, disait-il, jusqu'à la nouvelle lune de vingt-huit jours.

Mais quand le second mois fut commencé, il fallut trouver d'autres railleries, et il n'en restait plus qu'une seule dans le calendrier.

— Quand arrivera l'éclipse? demandaient les mauvais plaisants.

— Quand le soleil me voudra jouer un mauvais tour, répondait l'abbé. Je suis préparé à tout événement, comme le sage.

La tendresse de mademoiselle Doligny pour son petit abbé se soutenait malgré les plaisanteries. Elle alla tout doucement jusqu'à l'accomplissement de l'année entière, ce qui nous paraît être la bonne mesure pour une ingénue.

Un marquis du bel air vint se jeter à la traverse et fouler aux pieds le bonheur de notre pauvre abbé. C'était un homme prodigue et ruiné de toutes les façons, criblé de dettes, fatigué de corps et blasé d'esprit, un homme adorable enfin, selon les goûts du temps. Il supplanta Cordier dans l'espace de deux heures, et n'eut besoin que de paraître pour vaincre, comme le défunt empereur César. Cordier vit le coup de foudre qui le frappait, et demeura un peu interdit.

— Mon cher garçon, lui dit son infidèle, vous m'avez souvent donné l'assurance que vous auriez du courage, s'il m'arrivait de ne plus vous aimer. Voici le moment de montrer votre bravoure. Il va sans dire que nous resterons toujours bons amis, car vous me feriez de la peine en cessant pour cela de venir me voir.

— J'aurai du courage, répondit l'abbé; mais ne comptez pas m'avoir parmi vos suivants. Je ne descendrai pas m'asseoir au banc des violons, moi qui ai tenu le siége du chef de musique.

Après cette réponse, digne des temps anciens, l'abbé se retira héroïquement; mais il ne retrouva pas du tout la force dont il avait fait parade, et dont les indifférents et les égoïstes seuls sont capables. Il gardait un visage impassible en public, et ses amis ne soupçonnaient pas l'état cruel où il était. Son cœur était déchiré mille fois par jour; tous les objets qui frappaient ses regards lui rappelaient le bonheur perdu. Des souvenirs accablants le troublaient à chaque pas.

— Hélas! disait-il en se tordant les bras, pourquoi me suis-je précipité dans ce monde des passions, loin duquel j'aurais pu vivre paisiblement? Quels êtres sont donc ces femmes qui demeurent toujours dans cet enfer, et y respirent à l'aise comme l'oiseau sur les buissons?

Et puis, au moment de maudire le nom de son ingrate, le pauvre garçon en avait des remords, et remerciait le ciel de lui avoir donné au moins quelques jours heureux avant de mourir. En un mot, Cordier était en proie au désespoir. Il résolut d'abandonner une existence vouée à l'amertume. Il se mit en tête de se faire trappiste; mais son étoile était d'une humeur plus folâtre qu'il ne l'imaginait, comme on le verra tout à l'heure.

IV.

L'abbé Cordier fit un marché avec un maître de voiture pour être conduit à la Trappe, située près d'Avranches; il mit dans sa poche une bourse où il lui restait encore quinze louis d'or, et partit avec un très-léger bagage sans dire à personne où il allait. On était alors au mois de mai. Les chaleurs du printemps se répandaient dans la campagne. les arbres et les champs prenaient des airs de fête; mais Cordier, tout entier à ses douleurs, demeurait morne en face des beautés du paysage. Il voyageait d'ailleurs dans une mauvaise guimbarde avec des marchands de bestiaux, qui n'étaient pas gens à le distraire. Il s'enfonça le plus avant qu'il put dans ses sombres pensées, et demeura silencieux contre son ordinaire tout le long du chemin.

Le quatrième jour, on arriva sur le soir au petit bourg de Mortain, situé non loin d'Avranches. On descendit à l'unique auberge du lieu pour la dernière couchée. L'hôtelière était une jeune femme de vingt-cinq ans, qui avait des yeux engageants, des appas fort arrondis, les mains propres, la bouche fendue et la taille bien serrée dans le tablier le plus blanc du monde. Cordier ne songeait guère à remarquer tout cela, et d'ailleurs il n'était point dans son humeur de courtiser les aubergistes. Il poussait la modestie jusqu'à n'avoir pas l'idée, qu'avec sa jolie figure, il pût frapper au premier regard l'imagination d'une femme. L'hôtelière, qui ne pensait pas à se faire trappiste, s'aperçut tout de suite que l'abbé étai un beau garçon, et qu'il paraissait plongé dans l'affliction. Elle fut prévenue en sa faveur aussitôt qu'elle vit son air triste et sa jambe faite au tour. La curiosité s'en mêlant, elle voulut savoir qui était ce gentil voyageur et d'où lui venait sa mélancolie; c'est pourquoi elle lui fit dresser une table dans une chambre à part, tandis qu'elle mit le couvert des marchands de bestiaux dans la cuisine.

Notre abbé mangea son potage sans dire mot; mais, lorsqu'il eut avalé un civet de lièvre et vidé la moitié d'une bouteille, il se trouva moins accablé. L'hôtelière, qui le servait elle-même, et qui le regardait d'un œil compatissant, jugea que le moment était favorable pour entrer en conversation. Elle prit donc une chaise, et, s'asseyant en face de son hôte, elle lui demanda s'il trouvait le dîner bon.

— Je le trouve excellent, répondit Cordier.

— Vous répondez cela par complaisance, reprit l'hôtelière, car on voit, monsieur l'abbé, que vous ne

sentez pas le goût de vos morceaux tant vous êtes rêveur. Je gage que vous ne sauriez pas dire ce que vous venez de manger ?

— C'est la vérité, madame; je n'ai pas l'esprit à ce que je fais, et cela vient de ce que je suis l'homme le plus malheureux qui soit sur la terre.

— Mon Dieu ! quel dommage ! que j'en suis fâchée ! Quel est donc ce malheur si grand ? Pouvez-vous me le conter, monsieur l'abbé ? je n'en dirai rien.

— Volontiers, madame, ce sera peut-être un soulagement que de parler de mes peines.

Cordier raconta ses amours avec mademoiselle Doligny, et comment elles avaient fini. L'hôtelière, les deux coudes sur la table et la tête posée entre ses mains, la bouche à demi ouverte, écoutait le récit de toutes ses oreilles. Elle n'avait jamais entendu parler des théâtres de Paris, et toutes ces aventures lui semblaient tirées d'un conte de fées. Elle ne se sentait pas de joie d'avoir sous les yeux le héros de cette histoire. L'abbé, qui ressentait les effets bienfaisants de la digestion, se plaisait à chaque minute davantage dans la situation où il était; l'intérêt que lui montrait la belle hôtelière adoucissait remarquablement ses peines. Quand son histoire fut achevée, il fit un gros soupir et murmura sur le ton d'un berger de Fontenelle :

— Hélas ! c'est la dernière fois que je parle à quelqu'un de mes chagrins.

— La dernière fois ! s'écria l'aubergiste : eh ! pourquoi donc ?

— Parce que demain je vais entrer à la Trappe.

— Sainte Vierge ! à la Trappe ! Dans un si bel âge ! Ah ! que ne puis-je vous en détourner ! Excusez-moi, monsieur l'abbé, mais je suis toute bouleversée de ce que vous me dites.

La bonne hôtelière se leva et sortit en pleurant de tout son cœur. Cordier, ému de voir une amitié si tendre, en eut aussi une larme dans les yeux. Le soir, lorsqu'il se coucha, il s'avoua tout bas à lui-même qu'il était ébranlé dans ses résolutions. Le lendemain, au point du jour, l'hôtelière entra dans sa chambre :

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle, on va mettre les chevaux à la voiture ; mais, si vous m'en croyez, vous resterez à dormir la grasse matinée. Demain je vous mènerai dans ma carriole à Avranches, si vous tenez encore à votre projet d'entrer à la Trappe.

Les esprits sont faibles le matin, pendant le demi-sommeil. L'abbé ouvrit un œil, étendit les bras, et dit qu'il voulait bien rester jusqu'à demain ; puis il se tourna sur le côté pour recommencer à dormir. On partit sans lui. Sur le coup de dix heures, Cordier descendit, un peu honteux de sa faiblesse. L'hôtelière, qui avait mis un bonnet neuf, lui parut plus fraîche et plus jolie que la veille. Elle lui servit un excellent déjeuner, et lui tint encore compagnie. Elle le mena ensuite promener dans son jardin, lui offrit des fleurs et fit mille choses pour lui être agréable qui le touchèrent de plus en plus. Il ne partit pas le lendemain, parce que l'hôtesse le pria d'attendre pour aller à Avranches jusqu'au samedi suivant, qui était jour de marché. Nous ne savons pas au juste ce qui se passa entre la belle hôtelière et M. Cordier; mais, quand le samedi fut venu, il ne fut pas question de la Trappe, et madame l'aubergiste envoya sa servante au marché avec la carriole. Plus d'une semaine après, Cordier était encore à Mortain, ne songeant pas du tout à se retirer du monde.

Un beau jour, avant le soleil levé, on dormait encore dans l'auberge; Cordier se trouvait, je ne sais pourquoi, dans la chambre de l'hôtelière, lorsqu'on frappa au dehors à coups redoublés.

— Holà ! hé ! ma femme ! criait-on ; viendras-tu m'ouvrir tout à l'heure ?

— Qu'est-ce que ce bruit ? demanda l'abbé en s'habillant à la hâte.

— C'est mon mari qui revient de voyage.

— Votre mari ! quoi ! vous êtes mariée ?

Ils n'y avaient pensé ni l'un ni l'autre.

L'hôtelière se mit à la fenêtre et cria qu'elle allait descendre ; mais une servante venait d'ouvrir la porte, et le mari, qui montait déjà l'escalier, rencontra l'abbé.

— Voilà donc pourquoi l'on ne m'ouvrait pas ! dit l'aubergiste outré de colère. Il s'en passe de belles en mon absence. Je vais d'abord assommer ce petit godelureau.

L'hôtelier courut après Cordier en levant un gros bâton noueux qu'il tenait à la main. Heureusement l'abbé sut esquiver le coup en se baissant à propos. Il gagna la rue d'un bond et se sauva par les champs. Comme il croyait toujours avoir le mari et le bâton noueux à ses trousses, il joua des jambes pendant une demi-heure, et ne s'arrêta qu'au milieu d'une forêt où il tomba, épuisé de fatigue, au pied d'un arbre.

Tout cela semblait un rêve à notre pauvre abbé, tant l'événement avait été brusque et surprenant. Il lui fallut cinq minutes de réflexion pour bien comprendre ce qui lui arrivait et mesurer l'étendue de son infortune.

— Quelle aventure ! s'écria-t-il enfin. Être perdu dans les bois, sans habit, et n'avoir pas mis hier au soir ma bourse dans la poche de ma culotte ! O désespoir ! il y a de quoi se pendre !

Il se serait pendu en effet à quelque branche, s'il eût tenu une corde, mais n'ayant pas le nécessaire

pour se tuer, il se mit à chercher quelque chaumière où l'on voulût bien lui donner un morceau de pain pour déjeuner.

Cordier, qui ne connaissait pas les chemins et n'osait pas retourner du côté de Mortain, s'égara dans la forêt. Il trouva enfin des bûcherons qui travaillaient, et leur demanda s'il n'y avait pas près de là quelque habitation. Ces bonnes gens lui indiquèrent une forge qui n'était pas loin. Il y alla aussitôt, dirigé par le bruit que faisaient les ouvriers. A côté de la forge était une jolie maison, située au plus épais du bois et entourée d'un jardin bien entretenu. La porte en était ouverte. L'abbé, poussé par la faim, entra sans hésiter. Les bûcherons lui avaient appris que le maître de forges s'appelait M. Durand et que c'était un excellent homme. Il demanda donc à parler à M. Durand. On le conduisit dans un cabinet où il trouva un gros homme d'assez bonne physionomie, qui mit sa plume à son oreille pour l'écouter.



— Monsieur, lui dit l'abbé, je viens de Paris pour me faire trappiste à Avranches, et je me suis égaré dans les bois. Aurez-vous la bonté de me faire donner un peu de pain et de m'indiquer la route qu'il faut suivre pour aller au couvent de la Trappe?

M. Durand reconnut tout de suite qu'il n'avait pas affaire à un mendiant.

— Bien volontiers, mon garçon, répondit-il. Un morceau de pain! cela ne se refuse pas. Je vous offrirai davantage, on va sonner le déjeuner; je vais dire qu'on vous mette un couvert à ma table. Vous avez là une chienne d'envie, de vous faire trappiste. Est-ce par vocation, ou par suite de quelque chagrin?

— C'est parce que je suis malheureux.

— Bah! le diable n'est pas toujours attaché à la peau des gens. Laissez là votre idée de la Trappe. Voulez-vous travailler dans mes forges?

— Nous verrons cela, monsieur; donnez-moi le temps de réfléchir.

— Oui, nous allons en causer. Venez, que je vous prête une veste. Il ne faut pas que vous soyez en manches de chemise pour déjeuner avec ma femme et ma fille.

M. Durand avait un fils en voyage. Il prit dans les habits de ce fils une vieille veste de campagne, qui se trouva parfaitement à la taille de Cordier. Le déjeuner étant prêt, notre abbé fut conduit dans la salle à manger, et il prit place entre madame Durand et mademoiselle Charlotte sa fille, qui avait dix-huit ans et qui était jolie. Il mangea bien, plaisanta de bonne grâce sur son appétit dévorant, fit rire les dames et raconta son histoire, sans parler cette fois de ses amours M. Durand et sa famille ne voyaient personne; ils s'amusèrent des discours de notre abbé. Au dessert, le maître de forges, qui était un grand buveur, excita son hôte à lui tenir tête. L'abbé but un peu d'eau-de-vie par complaisance, et, sans perdre son air simple et modeste, il se mit pourtant en bonne humeur. M. Durand l'engagea cordialement à passer une couple de jours dans sa maison.

V.

En sortant de table, le maître de forges, selon l'habitude des propriétaires, mena son hôte voir ses basses-cours et ses potagers. Ils allèrent ensemble visiter les usines, et dans cette promenade, Cordier admira tout avec politesse. Ils s'arrêtèrent à regarder des ouvriers en charpente qui avaient à tailler une table en ovale, et qui ne savaient comment s'y prendre. Ces braves gens, par ignorance, traçaient sur le bois des cercles à l'infini, sans pouvoir réussir à calculer exactement leurs mesures. L'abbé, qui savait un peu de tout, se souvint alors du procédé simple qu'on trouve dans les livres de géométrie descriptive pour tracer des ovales de toutes grandeurs, et qui se formule ainsi : *Placer aux deux foyers de l'ellipse les extrémités d'un fil égal en longueur au grand axe, et tracer avec un crayon que l'on place de manière a tenir le fil toujours tendu.* Cordier mesura les deux foyers de l'ellipse avec un compas, y fixa deux clous auxquels il attacha un morceau de ficelle, et décrivit, en moins d'une minute, un ovale parfait de la grandeur désirée. M. Durand fut saisi d'admiration, et les ouvriers, qui cherchaient en vain depuis une heure à résoudre ce problème, auraient pris volontiers notre abbé pour un sorcier.

— Comment! dit le maître de forges, mais vous êtes donc un mathématicien !

— Je n'en sais guère plus que cela, répondit l'abbé en riant.

— C'est beaucoup, par ma foi. Il n'y a pas à vingt lieues à la ronde un homme qui en sache autant que vous. Si vous voulez appliquer vos connaissances dans mes usines, je vous donnerai un bon emploi et des appointements fort honnêtes.

— Excusez-moi, monsieur, dit Cordier; je suis trop franc pour vous tromper. Je ne tiens pas à l'argent, et je ne suis pas capable de m'appliquer longtemps au même travail; je ne ferais pas votre affaire.

— C'est dommage! c'est pardieu dommage! répéta plusieurs fois M. Durand.

Mademoiselle Charlotte était une grande et jolie fille qui avait des yeux bleus et des doigts effilés. L'isolement et son goût pour la lecture lui avaient donné des idées romanesques. L'abbé ne lui montra pas les mathématiques, mais il lui enseigna des jeux de cartes pour occuper les heures de la soirée. La jeune personne était versée dans la botanique, et Cordier en avait quelques notions. Ils cueillirent ensemble une foule de fleurs dont ils cherchèrent les noms dans les livres. On fit encore dans les talents de notre abbé une découverte importante. Le lecteur nous pardonnera-t-il de l'avoir mené jusqu'à cet endroit sans lui dire que Cordier savait jouer de la flûte, non pas en virtuose, mais de façon à enchanter un maître de forges des bois de Mortain? De tous temps les sons de la flûte ont flatté agréablement les sens des jeunes filles. Or, il y avait une flûte dans la maison, et mademoiselle Charlotte jouait du clavecin. Ils firent de la musique ensemble, et dès lors leurs cœurs eurent un grand sujet de sympathie. La demoiselle levait ses yeux bleus sur l'accompagnateur dans les moments où le morceau avait de la passion ; de son côté, le joueur de flûte abaissait ses yeux noirs sur la jeune personne en soufflant avec plus de tendresse. Sans se parler, ils se disaient ainsi beaucoup de choses, tandis que le père dormait et que la mère travaillait à l'aiguille.

Lorsque deux cœurs se sont entendus, ils savent bien trouver les petites occasions de communiquer ensemble. Cordier, qui occupait une chambre au second étage de la maison, avait l'habitude de s'asseoir un moment au bord de la fenêtre, et de regarder le paysage avant de se coucher ; mademoiselle Durand faisait de même à l'étage inférieur : elle toussait timidement deux ou trois fois, et l'abbé lui répondait en manière de bonsoir. Le matin, ils recommençaient ce manége. C'eût été une chose bien innocente, s'ils s'en étaient tenus là; mais on en vint bien vite à échanger quelques mots, et puis des conversations s'engagèrent. On parlait d'abord du clair de lune, et ensuite du bonheur de vivre deux tout seuls au milieu des bois. Leur imagination se montant peu à peu, ils supprimaient de la surface du globe, sans y prendre garde, le père et la mère, la nourrice et les domestiques, pour se créer un intérieur selon leurs goûts. Quand l'abbé sortait de sa chambre, il fermait la porte avec beaucoup de bruit; aussitôt celle de la jeune personne s'ouvrait, et ils se rencontraient comme par hasard; ils descendaient les escaliers côte à côte, le plus lentement

possible et en silence. Mademoiselle Charlotte rougissait; Cordier devenait tremblant. Enfin, un beau matin, ils s'embrassèrent naturellement. Par malheur, les mères ont des yeux de lynx pour lire dans l'âme de leurs filles : madame Durand reconnut sur-le-champ le danger qui menaçait; elle courut chez son mari, et le pria de congédier Cordier sans différer.

— Mon jeune ami, dit le bon maître de forges à son hôte, ma femme croit que vous faites la cour à ma fille. Je ne m'en fâche pas, j'aurais agi tout de même à votre âge; mais vous ne pouvez pas l'épouser, n'ayant pas le sou. Il faut, s'il vous plaît, quitter la maison.

— Je n'ai rien à répondre à cela, dit Cordier; il est vrai, monsieur, que j'aime mademoiselle votre fille, et que je n'ai pas le sou. Vous m'avez donné l'hospitalité pendant une semaine, et j'en suis pénétré de reconnaissance. Adieu, monsieur; je vais partir, mais j'en ai bien du regret.

— Pauvre garçon! Tenez : voilà cent écus que je vous prête, vous me les rendrez quand vous aurez trouvé la fortune. N'allez pas à la Trappe : je vais vous faire mener sur le chemin de Paris.

Madame Durand voulait que l'abbé s'éloignât sans revoir sa fille; mais mademoiselle Charlotte s'échappa de la maison, et accourut au moment où l'abbé allait monter en voiture.

— M. Cordier, dit-elle avec émotion, l'on nous sépare! Est-ce que je ne vous verrai plus?

— Hélas! mademoiselle, je le crains bien, car je vais peut-être mourir de chagrin.

— Ah! si vous mourez, faites-le-moi savoir; je ne vous survivrai pas. Donnez-moi quelque chose que je puisse garder en souvenir de vous.

L'abbé ôta de son doigt une petite bague qui lui venait de mademoiselle Doligny; c'était tout ce qu'il pouvait offrir. La jeune personne lui donna en échange un mouchoir brodé.

— Vous ne vous en séparerez jamais! dit-elle.

— Jamais! répondit Cordier en le mettant sur son cœur.

Madame Durand arriva sur ces entrefaites; l'abbé s'élança dans le fond de la voiture, et les chevaux partirent.

— Adieu! adieu! lui cria encore mademoiselle Charlotte, en s'évanouissant, comme c'est l'usage.



Le pauvre abbé ne comprenait pas qu'on pût se séparer d'une personne aussi aimable; il lui semblait que les démons s'étaient emparés de lui par force, et le voituraient dans les chemins de traverse pour le tourmenter. Il gagna la grande route au milieu de ces tristes pensées, et le cocher de M. Durand, l'ayant mené à l'auberge, lui souhaita un bon voyage. Un carrosse public qui allait à Paris emporta Cordier. A mesure qu'il s'approchait de la grande ville, l'ordre se rétablissait dans ses idées et sa mémoire : il se rappela bientôt qu'il s'était mis en voyage à cause d'un désespoir d'amour, et il soupira en rêvant à l'ingrate ingénue; puis il se souvint de l'hôtelière de Mortain, et donna le mari à tous les diables, avec son bâton noueux; mais lorsqu'il revint, après ce long circuit, à la fille du maître de forges, il faillit étouffer de douleur.

— Ah! dit-il, j'aurais mieux fait de rester à Paris que de courir les champs; je n'aurais eu qu'une peine, au lieu d'en avoir trois. Grand Dieu! quelle

expérience! je sais ce qu'il en coûte de vouloir se faire trappiste.

En débarquant à Paris, Cordier loua une petite chambre dans un quatrième étage de la rue Montmartre; il en paya prudemment le terme d'avance. Il s'en alla dîner ensuite au cabaret, puis il fit cirer ses souliers et lut les affiches des théâtres : on jouait *La Fausse Agnès!* son cœur battit en voyant le nom de mademoiselle Doligny.

A onze heures du soir, l'abbé était dans les coulisses de la Comédie-Française, debout à la même place qu'autrefois, et suivant des yeux tous les mouvements de son infidèle.

— Vous voilà, mon cher abbé? dit la jeune actrice en s'arrêtant devant lui; on disait que vous étiez à la Trappe.

— C'est un grand hasard si je n'y suis pas entré.

— Est-ce par une aventure piquante?

— Par une suite d'aventures bien étranges.

— Venez me voir demain pour me conter cela.

— Non, pas demain; il me serait encore trop pénible de retourner chez vous en ami.

— Vous m'aimez donc toujours?

— Je ne puis m'en empêcher aussitôt que je vous vois.

— Tant pis! l'abbé, cela vous donne du chagrin.

— Avez-vous été heureuse, au moins, avec votre marquis?

— Il m'a plantée là, le traître; mais je ne suis pas comme vous, je me suis consolée. Aujourd'hui, j'appartiens à un receveur des gabelles qui me fait mourir d'ennui; j'ai bien envie de le congédier. Je n'ai pas ri depuis un mois. Vous me manquez avec vos histoires.

— Si vous vouliez m'avoir demain, il y aurait un moyen sûr de me mettre en gaieté.

— Je vous entends. Allons! venez toujours, et l'on verra s'il nous reste un brin de tendresse pour un ancien ami.

L'abbé sortit tout palpitant de joie et d'espérance. Il se promit, en homme sage, de profiter du caprice de l'ingénue sans penser au réveil du lendemain.

Pour tout l'or de l'univers, Cordier n'aurait pas voulu tromper mademoiselle Doligny dans l'instant où elle se montrait pour lui si bonne fille. Il raconta naïvement, sans y rien changer, ses deux aventures avec l'hôtelière et la fille du maître de forges. L'actrice en riait de tout son cœur. L'abbé eut pourtant un peu de confusion lorsqu'il avoua qu'il avait donné la bague de sa première maîtresse; mais mademoiselle Doligny s'écria :

— Dieu soit loué! je tremblais en pensant que vous n'aviez pas un seul bijou à offrir à cette aimable enfant. Non-seulement je vous pardonne, mais je vous prie d'accepter une autre bague pour vous en servir en pareille occasion.

Mademoiselle Doligny était de ces femmes dont l'imagination s'exalte aisément. Le récit de l'abbé lui parut si drôle et si amusant, qu'elle lui laissa tout juste le temps de l'achever, et qu'elle se mit à dire :

— En vérité, mon cher garçon, je crois que je vous aime de toute mon âme.

Elle aurait dû ajouter par réflexion :

— Pour jusqu'à demain.

Mais elle n'en fit rien, parce que les cœurs les plus inconstants ont cela de bon que l'expérience même ne leur apprend pas à connaître leur fragilité.

Lorsqu'arriva l'instant de la séparation, Cordier, quoique résigné à son sort, voulut cependant emporter quelque souvenir de ce jour heureux. L'ingénue lui offrit à choisir parmi ses joyaux; mais l'abbé n'y trouva pas ce qu'il désirait. En regardant autour de lui dans la chambre, il aperçut le chat de mademoiselle Doligny qui dormait sur la toilette au milieu des pots de rouge et des boîtes à poudre; c'était une jeune bête fort espiègle, qui avait pour lui une préférence sur les autres habitués de la maison, car Cordier savait se mettre bien avec tout le monde.

— Donnez-moi votre chat, dit l'abbé en posant la main sur le dos du petit animal qui ouvrait à demi les yeux et les refermait sans défiance en recevant les caresses de son ami Cordier.

— Je vous le donne, dit l'ingénue, mais c'est un vrai sacrifice; la pauvre bête fera maigre chère plus d'une fois.

— Je vous promets qu'il aura son déjeuner tant qu'il me restera un sou dans la poche.

— Eh bien! emportez-le.

L'abbé prit le chat et disparut.

VI.

Plusieurs années s'écoulèrent, pendant lesquelles l'histoire du bon Cordier n'offre rien de remarquable. Nous en avons même perdu le fil un moment. En 1780, on ne trouve plus de traces de lui nulle part, si ce n'est dans une occasion solennelle : le jour où M. Moreau maria sa fille aînée. L'abbé devait trop à M. l'architecte du roi pour manquer d'apporter son cadeau de noces. Il donna une boîte en bois blanc qui valait bien vingt sous, et dans laquelle étaient un briquet et des allumettes, avec cette inscription sur le couvercle : *Fiat lux!* Cordier avait tracé ces mots de sa plus belle main, car il était habile calligraphe. Le présent n'était pas considérable; mais mademoiselle Moreau connaissait la fortune de son ami et savait bien de quel cœur venait ce modeste cadeau. Elle accepta d'aussi bonne grâce que s'il eût coûté mille écus.

Après cela, Cordier devint ce qu'il put, et per-

sonne n'a su nous dire ce qu'il avait fait jusqu'en 1791, où nous le voyons reparaître toujours aux prises avec le destin contraire, et toujours ingénieux et fécond en expédients.

L'étoile de notre abbé le conduisit un beau jour à la Bourse, et le lecteur va reconnaître que le temps et les traverses n'avaient rien changé à son caractère. Les négociants s'assemblaient alors dans les terrains de Notre-Dame-des-Victoires. L'abbé y était à peine depuis une heure, examinant avec curiosité ce qu'on y faisait lorsqu'une idée lumineuse lui vint à l'esprit. Il était assez observateur; il remarqua tout de suite que dans cette foule agitée de gens qui tâchaient de se duper les uns les autres, le moyen en usage était de répandre de faux bruits. Sur six nouvelles qu'on débitait, cinq au moins étaient des mensonges. Cordier comprit aussitôt que, s'il trouvait à parier toujours contre les porteurs de nouvelles, il gagnerait cinq fois pour une qu'il perdrait. Afin de mettre sans tarder la chose à exécution, il s'approcha d'un groupe où l'on se contait un événement tout récent, et après avoir salué poliment la personne qui avait la parole, il lui dit avec sang-froid :

— Je parie douze sous que ce bruit est une erreur.

— Vous avez donc, lui répondit-on, des raisons de croire le contraire de ce que j'avance?

— Aucune raison; mais je parie que ce bruit n'a pas de fondement.

— C'est donc pour le plaisir de me contredire?

— Point du tout; mais, si vous êtes sûr de ce que vous avancez, tenez la gageure; douze sous ne sont pas la mort d'un homme.

Le porteur de nouvelles tint le pari par vanité ou par obstination. L'abbé chercha bien vite un autre parieur. Sur quatre nouvelles qu'on répandit dans la journée, il y en eut trois démenties avant la fin de la séance, et une seule qui se trouva vraie. Cordier eut donc à recevoir trente-six sous et à en payer douze, ce qui lui fit vingt-quatre sous de bénéfice, avec lesquels il s'en alla dîner. Le lendemain, il recommença le même manége. Il vécut pendant une semaine aux dépens des faiseurs de mensonges, qui le désignaient sous le sobriquet de l'abbé Douze-Sous; mais bientôt on ne voulut plus parier contre lui, et il fallut recourir à d'autres moyens d'existence.

Notre abbé avait à se débattre contre une misère si acharnée, qu'elle ne lui laissait pas le temps de songer aux graves événements qui se passaient alors sous ses yeux. La révolution s'opéra sans qu'il en comprît toute l'importance. Cependant il la vit de près un beau matin qu'il rencontra un rassemblement populaire. Les prêtres venaient de jeter de gré ou de force le froc aux orties, et lorsqu'on aperçut le pauvre Cordier avec son petit collet, on l'apostropha en pleine rue. Les cris : *A la lanterne!* commençaient à lui sonner désagréablement aux oreilles.

— Eh! messieurs, dit-il, reconnaissez donc les gens avant de les insulter. Je ne suis pas ce que vous pensez. Donnez-moi un autre habit, et, s'il est neuf, vous me ferez grand plaisir, car le mien est fort râpé.

On riait déjà de la bonhomie de l'abbé, et on l'eût relâché, si des femmes du peuple, qui désiraient voir une exécution, n'eussent redoublé leurs imprécations.

— Puisque vous y tenez, reprit Cordier, je le veux bien; mettez-moi à la lanterne, cela me rendra service, car si j'avais seulement cinq sous, j'achèterais une corde pour me pendre.

— Laissez donc ce pauvre diable, cria une âme charitable.

Des hommes qui portaient l'uniforme de la garde nationale arrivèrent à propos pour enlever l'abbé à une mort certaine en feignant de le reconnaître. A peine rentré chez lui, Cordier prit des ciseaux, abattit son petit collet, et changea son habit en frac à l'anglaise, mais, quoi qu'il fît, on sentait toujours un peu sous ce nouveau costume l'abbé de l'ancien régime, et il n'en perdit jamais les manières ni la tournure.

Nous sommes fâché de ne pas savoir par quelle suite de circonstances, propablement fort romanesques, Cordier s'est retrouvé, cinq ans plus tard, logé proprement dans la rue Montorgueil. Il était alors secrétaire de la *Société des Neuf Sœurs* et lié intimement avec une foule de personnages marquants. On nous a dit seulement qu'un de ses amis l'avait amené un jour à ce club, qu'il y avait plu à tout le monde par sa douceur et son esprit, qu'on y avait apprécié ses talents dans l'art d'organiser les jeux, les repas de corps et les fêtes. C'était ainsi qu'il était arrivé au rang de secrétaire perpétuel de la société, avec douze cents livres d'appointement. Cordier ne s'était pas encore vu à la tête d'une aussi grande fortune, et son ambition n'allait pas au delà. Il aurait pu cependant tirer parti de sa position nouvelle. La *Société des Neuf Sœurs* comptait parmi ses membres des hommes puissants ou qui allaient le devenir, tels que MM. Monge, Barras, de Laplace et bien d'autres; mais l'abbé mettait tout son amour-propre à remplir ses fonctions de secrétaire, à veiller aux fonds votés par son club, et à préparer tout pour les jours de cérémonie à la satisfaction générale. Il y apportait autant de zèle et même de passion que le fameux Vatel en avait mis autrefois à ses devoirs de maître d'hôtel.

L'abbé jouissait d'une véritable réputation d'habile organisateur, à cause du théâtre plus large sur lequel il exerçait son génie. Une seule chose manquait encore à sa gloire, et il en était souvent

préoccupé. Il avait obtenu des mentions honorables pour des dîners de cinq cents couverts, pour des séances publiques et solennelles, pour des bals, des concerts et des noces ; jamais il n'avait eu à ordonner d'enterrements, et cette idée le privait de sommeil. Il était trop bon pour souhaiter la mort de personne, mais il demandait à Dieu de le faire vivre jusqu'après un membre éminent de la *Société des Neuf Sœurs*, afin qu'il pût réaliser les magnificences funèbres dont son imagination était obsédée.

Un matin tous les journaux de Paris publièrent la nouvelle suivante :

« Le célèbre astronome de Lalande vient d'être assassiné à Metz par une femme. On assure que la jalousie a poussé cette malheureuse à commettre son crime. La patrie et les sciences ont fait en Jérôme de Lalande une perte irréparable, dont les bons citoyens, etc. »

Cordier ne put retenir un cri de joie; le célèbre astronome était de la *Société des Neuf Sœurs*. On ne pouvait manquer de rendre, même de loin, les derniers honneurs à son mérite et à son patriotisme. L'abbé courut chez les membres du comité, se fit donner carte blanche pour un catafalque, et obtint de M. de Laplace la promesse de prononcer un éloge du défunt. Des circulaires de convocation furent envoyées tout de suite pour l'assemblée du lendemain, et notre abbé passa le plus heureux jour de sa vie à préparer la cérémonie qu'il rêvait depuis si longtemps.

Comme le culte catholique était aboli dans ce temps-là et les églises fermées, les pompes s'exécutaient seulement au domicile des morts et au cimetière. Cordier fit dresser un superbe catafalque. Il ferma les fenêtres, posa des bougies partout, dressa des tentures noires et convertit le salon du club en manière de chapelle ardente. Sur un drap mortuaire couvert de lames d'argent était déposée une couronne de feuillage au-dessus de cette inscription :

A
Jérôme de Lalande, immortel comme savant,
Astronome et citoyen vertueux,
La Société des Neuf Sœurs.

Autour du catafalque étaient rangées les banquettes. Sur un siége élevé devait se placer l'orateur qui prononcerait le discours à la mémoire du grand homme que la patrie venait de perdre. L'abbé employa la nuit entière en préparatifs, et au point du jour, tout étant fini, sa joie intérieure fut encore augmentée par l'air solennel dont il la déguisa pour cette triste circonstance.

Huit heures venaient de sonner, et le club était convoqué pour neuf heures. Cordier donnait avec orgueil le dernier regard à son important travail, lorsqu'on l'avertit qu'un citoyen, membre de la société, demandait à lui parler. Il se rendit au secrétariat, et qui trouva-t-il, paisiblement assis devant la cheminée? Jérôme de Lalande en personne, et, ce qui était pire, en bonne santé!

— Quoi! s'écria naïvement Cordier, vous n'êtes donc pas mort?

— Non, assurément, répondit Lalande; mais ce n'est pas votre faute, à ce qu'il paraît. Vous m'enterriez ce matin, si je n'étais arrivé.

L'abbé tomba éperdu et suffoqué dans son fauteuil en poussant des soupirs à fendre les murs.

— Remettez-vous, mon bon Cordier, reprit M. de Lalande. Je suis fier de voir combien vous me pleuriez sincèrement. Cette émotion est également honorable pour nous deux.

— Ah! disait l'abbé tout à sa cérémonie dérangée, quel affreux contre-temps! Est-il un malheur comparable au mien? Moi qui attends depuis trois ans une occasion de faire un enterrement! Elle se présente enfin, et il se trouve que le mort sort du tombeau à l'instant même où j'allais accomplir mon plus bel ouvrage!

— Voilà donc, dit l'astronome, comme vous vous réjouissez de me savoir vivant!

— Hélas! des préparatifs magnifiques! des effets merveilleux! j'avais tout prévu pour que le spectacle fût imposant! Je ne m'en consolerai jamais! que faire à présent?

— Il faut envoyer bien vite prévenir au moins le comité que je suis en vie et que je ne veux point qu'on me pleure.

Cordier se jeta aux genoux de Jérôme de Lalande.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, passez encore pour mort jusqu'à ce soir. Laissez la cérémonie s'achever, je vous en supplie. Je vous cacherai dans un coin, d'où vous regarderez cette pompe superbe; vous entendrez votre éloge prononcé par M. de Laplace; vous verrez combien vos confrères vous aiment et vous regrettent. N'est-ce pas un plaisir bien flatteur que de juger par ses yeux des souvenirs qu'on laissera un jour sur la terre?

— Je me moque de vos cérémonies. Je suis vivant, et je ne puis pas me faire enterrer pour vous être agréable. Demain je serais la fable de tout Paris.

— Au contraire, monsieur; plus longtemps on vous croira mort, et plus on aura de joie de vous retrouver en vie. Mais ces journaux ont donc menti impudemment?

M. de Lalande, qui était fort laid et plein de vanité, raconta que sa maîtresse l'avait blessé légèrement d'un coup de poignard à l'épaule. Il ôta son habit et montra la cicatrice.

— La maudite créature! répétait l'abbé.

Nous ne saurions dire s'il la maudissait pour sa méchanceté ou pour avoir manqué son coup. Cordier amusait le tapis à dessein pour laisser le temps s'é-

couler. Neuf heures sonnèrent, et un roulement de voitures qui entraient dans la cour lui apprit qu'on arrivait pour la séance.

— Allons, mon cher monsieur de Lalande, voici vos confrères qui commencent à entrer au salon. Un peu de complaisance ; restez ici jusqu'à midi seulement.

— Non pas, s'il vous plaît; je n'entends pas cela.

— Vous êtes donc inébranlable?

— Absolument inébranlable.

— Eh bien ! j'en suis fâché, mais il faut que ma cérémonie s'accomplisse.

Cordier s'élança d'un bon hors du cabinet; il ferma les deux portes à double tour, mit les clefs dans sa poche, et, se composant un air affligé, il se rendit à la grande salle, où la moitié des membres de la société étaient déjà rangés en silence. Bientôt le salon fut rempli. Le président ouvrit la séance, et l'orateur monta au fauteuil, tenant à sa main le discours à la mémoire du défunt. Il commença en ces termes :

« Messieurs, c'est avec un profond sentiment de douleur et de regrets que nous allons vous entretenir d'un membre fameux de cette société dont le ciel vient de nous priver. Jérôme de Lalande n'était pas seulement recommandable par son génie ; c'était encore le modèle des vertus civiques, l'ennemi des tyrans et l'un des défenseurs zélés et intelligents de la patrie. Le fer d'un assassin l'a enlevé à ses amis, à sa famille, à ses travaux.... »

Dans ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, et M. de Lalande parut.

— Ah ! corbleu ! s'écria-t-il, c'est trop fort! Puisque vous voulez absolument que je sois mort, tuez-moi donc avant de me mettre en terre.

Il va sans dire que la séance fut interrompue. On se pressa en tumulte autour de M. de Lalande, qui raconta ses aventures et le tour que Cordier venait de lui jouer. L'astronome avait ouvert les fenêtres et appelé à son aide les gens de la maison, qui étaient venus le délivrer. Tout cela se termina par des rires; mais notre abbé en demeura triste pendant quinze jours, et ne cessait de répéter :

— Il est écrit là-haut que je ne pourrai jamais organiser une pompe funèbre !

VII.

A la gravité des événements qu'on vient de lire, on a compris, sans qu'il soit besoin de consulter les dates, que l'abbé Cordier avait passé l'âge de quarante ans. La vie de l'homme n'est pas encore assez courte pour qu'il n'ait pas le temps de voir périr bien des choses. Cette *Société des Neuf Sœurs*, qui lui donnait son pain et le mettait à même d'exercer les belles facultés qu'il tenait de la nature, Cordier la vit s'éteindre en moins de rien ; le 18 brumaire en amena la fin. Notre abbé retomba dans le néant. Par quelle chétive destinée il fut cahoté dans son âge mûr, nous l'ignorons ; mais, puisqu'il arriva jusqu'à la vieillesse, on peut le citer comme exemple de cette vérité certaine, qu'un homme courageux ne meurt jamais de faim.

Au milieu des fracas et des gloires de l'empire, l'abbé compta ses soixante ans. La solitude était venue s'établir autour de lui, et voyez comme le sort est injuste et cruel : lui qui avait un si grand besoin de la santé, qui était la sobriété même, il était incommodé de la goutte ! Il passait de sombres jours dans un taudis, ne recevait de soins que d'une portière peu attentive, et cependant ce cœur simple et bon n'osait pas adresser au ciel une plainte ni un murmure. La plupart de ses amis étaient morts ; les autres l'avaient oublié. M. Berton avait quitté l'Opéra, M. Moreau habitait la Russie. M. Vassé s'était retiré à Nice. Mademoiselle Doligny avait disparu comme un brillant météore ; elle avait gagné un mal de poitrine un soir à la fin d'une représentation. Les médecins l'avaient envoyée prendre les eaux; mais elle ne s'était qu'à moitié rétablie. Elle avait acheté une maison en province avec ses économies. Les almanachs n'ayant plus son nom dans leur catalogue ne firent plus son éloge. D'autres beautés lui succédèrent Sa place fut assez bien occupée pour qu'on n'eût pas le loisir de la regretter. Elle fit d'ailleurs comme Cordier et beaucoup d'autres : elle devint vieille.

Combien il nous en coûte de montrer au lecteur notre excellent abbé tout à fait malheureux ! Il le faut pourtant. Ce ne sera du moins qu'un tableau devant lequel nous ne resterons qu'un moment. Qu'on se représente une mansarde sans papier, située dans la rue Lenoir ; une porte vitrée donnant sur un corridor obscur ; un lit de sangle, une chaise, une table bancale et une vieille malle, pour tout mobilier. L'abbé est assis sur l'unique siége de paille, une jambe étendue sur la malle. Il appuie son menton sur sa poitrine, et regarde tristement un vieux chat infirme comme lui, qui dort sur ses genoux. Il n'ose pas remuer, de peur d'éveiller la pauvre bête, car il n'a pas un morceau de pain chez lui, et son estomac lui dit assez que son vieil ami a besoin de nourriture. Van Ostade aurait mis cela sur la toile d'une façon qui vous eût fait rire et vous eût attendri en même temps.

Cordier rêvait aux beaux jours de sa jeunesse où il avait le couvert mis à plusieurs tables, et un appartement chez l'architecte du roi, où les chemises neuves tombaient dans ses tiroirs comme par magie, où le valet de chambre de M. Moreau lui apportait le chocolat, et remplaçait l'habit percé au coude

par un habit neuf, sans lui laisser le temps de désirer qu'on y fît une reprise. Hélas ! quelle différence ! ses vêtements étaient en mauvais état et les dîners en ville n'étaient plus que des chimères. L'abbé soupirait en se rappelant ses amours et les tendres œillades de sa Phœbé. Au milieu de ces souvenirs déchirants, il passa la main sur le dos de son chat, dernier témoin de son bonheur passé. L'animal étendit ses membres et se traîna lentement jusqu'à l'écuelle où il trouvait ordinairement son repas du matin; mais, comme cette écuelle était vide, il revint à son maître et le regarda d'un air piteux. L'abbé sentit alors son cœur se briser; il eût donné le reste de sa triste vie pour un peu de mou de veau.

Cependant jamais dans les moments les plus désespérés Cordier ne s'était laissé abattre; il appela donc à l'aide son esprit inventif et chercha un dernier stratagème pour amortir l'appétit de son compagnon d'infortune. Il attira sa table devant lui, prit une feuille de papier blanc qu'il se mit à mâcher en se donnant tous les airs d'une personne qui déjeune, et lorsqu'il vit que le chat observait ses mouvements avec intérêt, il lui offrit une boulette de papier qui ressemblait assez à de la mie de pain. Les vivres étaient si rares dans la maison, que le chat mangea en toute confiance. Il n'eût jamais supposé d'ailleurs que son meilleur ami voulût le tromper. Cordier redoubla la dose et composa ainsi un repas factice qui lui assurait un jour de répit, non pas pour courir après la fortune, puisqu'il n'avait presque plus de jambes, et qu'il ne pouvait se soutenir sans sa canne, mais pour attendre qu'elle daignât venir le chercher.



— O ma Phœbé ! s'écria-t-il, lorsque j'étais votre Endymion, et que vous me brodiez de vos divines mains une veste en soie noire, qui eût pensé que je nourrirais un jour votre chat avec des boulettes de papier ?

Une larme coula sur les joues du bonhomme. Il

leva les yeux vers le petit coin du ciel qu'on apercevait à travers les vitres d'une fenêtre en guillotine, et, du fond de son cœur, il représenta humblement à Dieu qu'il avait grand besoin de secours. Dans cet instant la porte s'ouvrit et il vit entrer le propriétaire de la maison.

Sachant bien que l'abbé n'avait pas d'argent, le propriétaire ne s'avisa pas de lui en demander. Il venait offrir à l'abbé de lui procurer une chambre à l'hospice des Incurables, où il trouverait les soins dont il avait besoin. Cordier n'avait pas de préjugés et il n'était pas en état de faire le difficile. La proposition lui convint. On le mit le lendemain dans un fiacre avec son chat, et il s'en alla demeurer aux Incurables.

Nous ne savons pas au juste combien de temps il resta dans cet hôpital ; mais un beau jour un notaire vint l'y chercher.

— Monsieur, lui dit cet homme, êtes-vous bien l'abbé Cordier ?

— Lui-même, monsieur.

— N'avez-vous pas connu autrefois mademoiselle Doligny, actrice des Français ?

— Si je l'ai connue ! répondit l'abbé ; ce chat que vous voyez mourant de vieillesse à mes pieds, il me vient d'elle.

— Vous êtes bien celui que je cherche depuis trois mois. Mademoiselle Doligny vous laisse par son testament quinze cents livres de rente.

— A moi, bon Dieu ! et à quel titre ?

— La discrétion est inutile, M. l'abbé, car cette demoiselle dit formellement qu'elle vous fait ce don comme à celui de ses amis dont elle a gardé le plus tendre souvenir, et pour que vous lui pardonniez le chagrin qu'elle vous a causé en vous étant infidèle.

— Il est vrai que je ne m'en suis jamais consolé entièrement ; mais je lui avais pardonné.

— La défunte vous laisse encore sa montre, ses bagues et un croissant d'argent qui lui a servi dans le rôle de Diane.

— Je sais ce que c'est, dit l'abbé avec émotion. Elle ne le porta qu'une fois dans la pastorale d'*Endymion*.

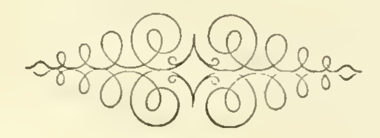
— Voici d'abord trois cent soixante et quinze francs pour le trimestre échu de votre rente. Nous nous entendrons ensemble pour le reste.

Huit jours après cela, l'heureux Cordier habitait un petit appartement orné de glaces et meublé honnêtement dans le quartier du Luxembourg. Il y parvint à un âge fort avancé, se fit quelques amis nouveaux et acheta beaucoup de livres dans ses derniers temps, car il avait les yeux bons et il aimait la lecture.

L'abbé Cordier mourut en bon chrétien. Il laissa par surprise son petit bien à un pauvre diable célibataire aussi et qui en avait autant besoin que lui, en le priant, lorsqu'il mourrait, d'en disposer de la même façon. La phrase suivante par où commençait son testament prouve qu'il apprécia son bonheur et que ses derniers jours furent doux et calmes : « Je souhaite à tous ceux qui ont vu la misère d'aussi près que moi, de mourir, comme je vais le faire, dans un bon lit orné de rideaux bleus, au milieu de beaux meubles d'acajou et dans un air chaud, avec toutes les aises qui ont tant de prix pour la vieillesse, etc. »

Il fut enterré modestement à Vaugirard, et son légataire universel eut soin que le tombeau fût bien entretenu jusqu'au jour où ce cimetière a été détruit. Nous souhaitons au lecteur, non pas les rideaux bleus et les meubles d'acajou de l'abbé Cordier, mais plutôt la simplicité de ses mœurs, sa modestie et son heureux caractère, qui sont des trésors plus précieux que toutes les richesses du monde.

PAUL DE MUSSET.



EXTRAITS DES GUÈPES.

M. de B... député, demanda un jour à M. Duchâtel un tableau pour une église, — le tableau fut confié à M. Champ... et, aussitôt terminé, envoyé au desservant de l'église désignée. Grande joie du curé, qui désirait depuis longtemps couvrir d'un tableau l'imitation libre de marbre qui était la seule décoration de son maître-autel ; il fait déballer et dérouler la toile et rétablir le tableau dans son cadre, — puis ne se lasse pas d'examiner et d'admirer ; — mais une idée l'obsédait sans qu'il lui fût possible de s'en débarrasser : — c'est singulier, se demandait-il, j'ai vu ce saint-là quelque part.... j'ai joué au piquet avec lui et il m'a gagné douze francs, — j'ai dîné avec lui et il a mangé énormément de macaroni, — et la sainte aussi, elle avait une douillette puce, — et le Saint-Jean aussi, il a tant crié qu'on l'a couché de très bonne heure !

En effet, le curé ne se trompait pas. M. Champ... avait donné aux personnages de son tableau les traits des membres de la famille de B ..

Grande anxiété du curé, qui, après de mûres réflexions, envoya le tableau au ministère de l'intérieur — en disant qu'il ne pouvait offrir M. de B... — et sa famille à l'adoration des fidèles, que ce serait du paganisme et de la B..... olâtrie.

M. B. . averti va au ministère et se plaint amèrement de M. Champ..... mais M. Champ... invité à s'expliquer, communique des lettres du député, desquelles lettres il ressort que c'est sur ses instances réitérées que lui Champ.. . a canonisé l'honorable représentant et sa famille.

L'autre soir, je rencontre sur le boulevard, au milieu de la chaussée, un homme mort-ivre entouré de plusieurs passants ; — je m'arrête comme les autres, — j'aide à le placer à l'abri des voitures; puis les assistants s'écoulent, moins un qui reste avec moi. — Il fait froid ; que va devenir ce malheureux? S'il passe là la nuit, il sera mort demain. — A toutes mes questions, il ne répondait qu'une chose : — Respectable famille ; — ***, épicier, rue de l'E...., n° ...

Pouvez-vous marcher? — Respectable famille ; ***, épicier, rue de l'E...., n° ...

Impossible d'en tirer autre chose. — Comme intelligence, notre homme était descendu au degré d'un caniche qui a sur son collier le nom et l'adresse de son maître.

Après avoir échoué plusieurs fois, — nous obtenons d'un fiacre qu'il se charge du malheureux, et qu'il le conduise à l'adresse qu'il indique avec tant de constance. — Le cocher nous offre de monter dans sa voiture ; — nous préférons suivre à pied. Bourgeois, où faut-il porter ça ? — Rue de l'E...., n° ..., chez M. ***, épicier. — Nous arrivons à l'adresse indiquée. On frappe une demi-heure. Enfin on ouvre. — Nous disons à l'épicier. — Voici votre fils. — Malheureux ! dit le père en chemise, — dans quel état je te vois. — Respectable famille ! répond le fils ***, épicier, rue de l'E...., n° ...

L'épicier tâte la poche de son fils — et s'écrie : — Il a encore son argent !

Puis — un peu après : — il n'a pas sa montre ! — Qu'est-ce que sa montre est devenue?

L'épicier père alors se livre à une douleur si grande, que je pensai que si je lui avais rapporté seulement la montre, il n'aurait peut-être pas réclamé le fils qui devait être après.

L'épicier nous regarde d'un air soupçonneux et ferme la porte.

— Mon cher monsieur, dis-je, monsieur et moi nous voulons aller nous coucher — et nous vous souhaitons le bonsoir. Vous feriez peut-être bien d'ajourner vos doléances sur la montre et de donner à votre fils des soins dont il a grand besoin.

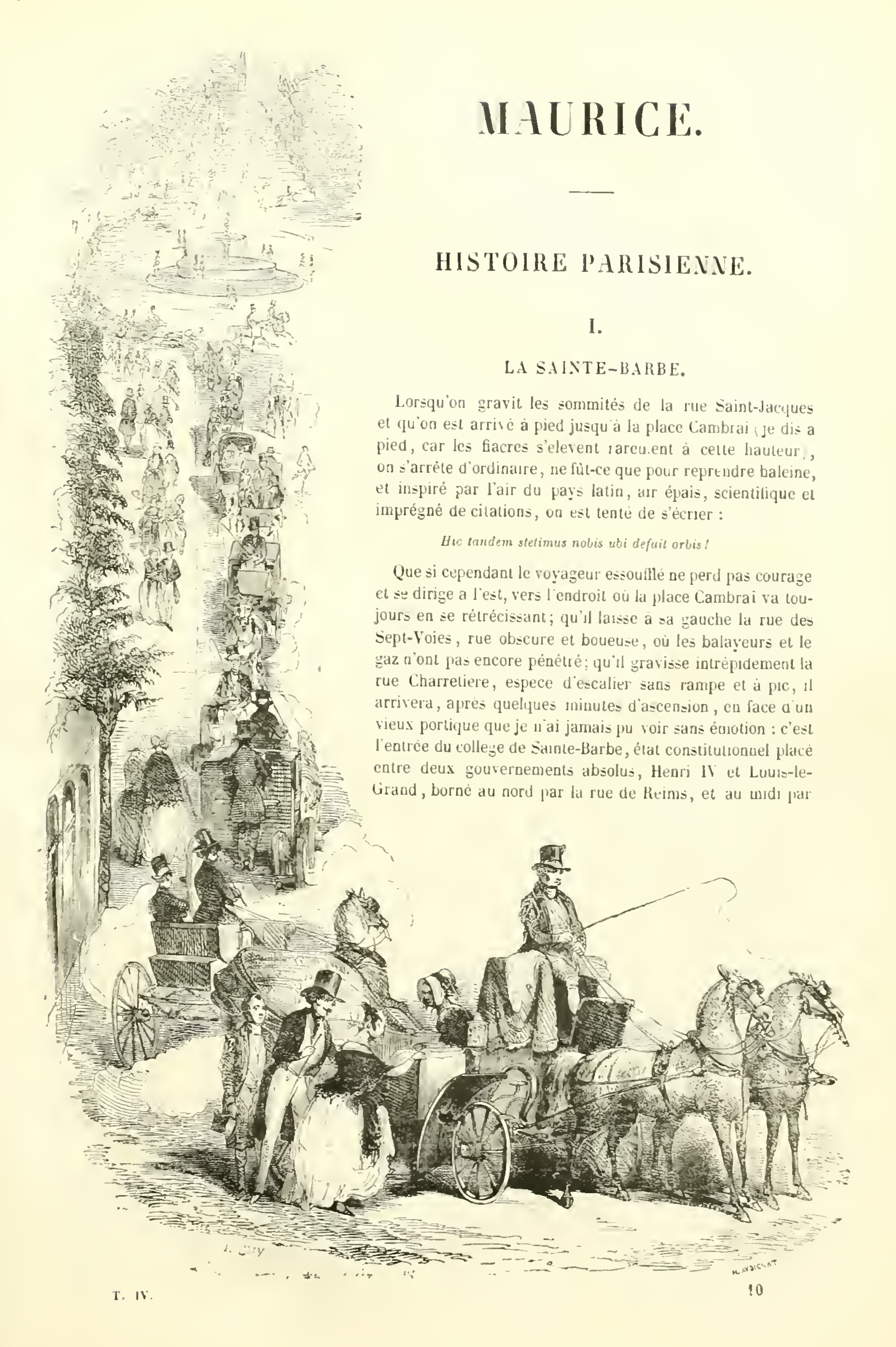
— Pardon, messieurs, vous offrirai-je du cassis?

— Merci, nous ne prenons rien ; pas plus le cassis que les montres. — Voici nos cartes.

L'épicier nous laissa partir à regret. – Nous payâmes le fiacre — et nous rentrâmes chacun chez nous.

Aucun épicier n'est venu nous remercier — et nous passons sans doute — pour, ayant trouvé un épicier et une montre, — n'avoir rendu que l'épicier. — Soyez donc vertueux après minuit.

ALPHONSE KARR.



MAURICE.

HISTOIRE PARISIENNE.

I.

LA SAINTE-BARBE.

Lorsqu'on gravit les sommités de la rue Saint-Jacques et qu'on est arrivé à pied jusqu'à la place Cambrai (je dis à pied, car les fiacres s'élèvent rarement à cette hauteur), on s'arrête d'ordinaire, ne fût-ce que pour reprendre haleine, et inspiré par l'air du pays latin, air épais, scientifique et imprégné de citations, on est tenté de s'écrier :

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis !

Que si cependant le voyageur essoufflé ne perd pas courage et se dirige à l'est, vers l'endroit où la place Cambrai va toujours en se rétrécissant ; qu'il laisse à sa gauche la rue des Sept-Voies, rue obscure et boueuse, où les balayeurs et le gaz n'ont pas encore pénétré ; qu'il gravisse intrépidement la rue Charretière, espèce d'escalier sans rampe et à pic, il arrivera, après quelques minutes d'ascension, en face d'un vieux portique que je n'ai jamais pu voir sans émotion : c'est l'entrée du collége de Sainte-Barbe, état constitutionnel placé entre deux gouvernements absolus, Henri IV et Louis-le-Grand, borné au nord par la rue de Reims, et au midi par

les bâtiments de Montaigu et la rue Jean-Hubert. Jean-Hubert! ce nom fut celui d'un bon curé de Saint-Jean-de-Latran, qui, dans le mois de mai 1430, fonda en la ville de Paris, au haut de la montagne Sainte-Geneviève, un collége qu'il mit sous le nom et la protection de sainte Barbe, patronne de sa mère; collége bientôt célèbre, et qui, pour soutenir sa gloire, ne s'est pas contenté, comme tant d'illustres maisons, de sa haute antiquité et de ses quatre cents ans de noblesse. Il a conservé intacte d'âge en âge la haute réputation de ses études et de sa discipline classique.

Nos pères nous ont raconté ses succès universitaires et ses longues rivalités avec Montaigu, son voisin, guerres ardentes et passionnées, que les rhétoriciens d'alors comparaient à celles de Rome et de Carthage. — Il paraît que Montaigu fut Carthage, car il a disparu depuis longtemps, et Sainte-Barbe est encore debout, plus florissante que jamais.

En 93 seulement, ses portes furent fermées, ses classes désertes, ses chaires silencieuses; l'ortie et le chardon osèrent pousser sur cette terre savante, jusque-là cultivée par les muses; mais celles-ci ne furent pas longtemps exilées : le premier collége qui se rouvrit en France fut encore celui de Sainte-Barbe, comme si la lumière devait toujours venir de là; non pas qu'elle fût éteinte, mais elle était, comme disaient nos pères, *cachée sous le boisseau.* Il s'agissait de le soulever, ce qui n'était pas sans danger, car il y en avait alors à vouloir éclairer les gens. Victor Delanneau eut ce courage, et fut, après Jean Hubert, le fondateur de Sainte-Barbe. Cette antique maison fut rouverte par lui en 1798, sous le nom de *Collége des sciences et des arts.* A la même époque, s'ouvraient les écoles centrales et le Prytanée, remplacés depuis par les lycées de l'Empire.

Il y a beaucoup de maisons d'éducation dans Paris; il y en a un grand nombre d'excellentes, y compris même les colléges royaux, et loin de moi l'idée de discuter la supériorité des études dans tel ou tel établissement; mais je dis qu'aucun n'a su, comme celui de Sainte-Barbe, continuer et perpétuer dans le monde les souvenirs et les amitiés du jeune âge; c'est une grande et nombreuse famille qui, chaque année, s'augmente sans se désunir, une chaîne immense qui s'étend sans se rompre, une protestation de plus en faveur de ce siècle qu'on accuse d'ingratitude et d'égoïsme.

Les nombreux élèves sortis de Sainte-Barbe se sont successivement répandus dans toutes les classes de la société; j'en citerais qui brillent dans les deux chambres et à l'Institut, dans l'administration, dans la banque, dans le commerce, dans les rangs de nos marins ou dans ceux de nos soldats; nous en trouverions même, un seul il est vrai, à la Grande-Chartreuse de Grenoble... Eh bien! malgré le temps et l'absence, malgré les préoccupations d'un état ou les chagrins ordinaires de la vie, au milieu des rêves de gloire, de fortune ou même d'ambition, tous sont restés *barbistes* par le cœur.

Et ce nom, mille exemples le prouvent, n'a jamais trouvé d'indifférent, même dans le monde où tout s'oublie.

Dès que la rhétorique et la philosophie sont terminées, dès que s'ouvrent les portes du collége, chacun, entraîné par sa vocation présumée, s'élance dans un sentier différent. Tous les chemins ne conduisent pas à la fortune, mais sur tous du moins on est certain de rencontrer conseil, appui et protection, car dans toutes les carrières on trouve des barbistes qui vous tendent la main et vous disent : « Courage! » Bien plus, il y a entre eux, comme aux jours du collége, *bourse commune!* et tous les ans, des extrémités de la France ou même de l'Afrique, chacun envoie sa cotisation à Paris à la caisse de Sainte-Barbe, dite *caisse de secours*, trésor qui appartient à tout le monde et où puisent tous ceux qui en ont le droit. Ce droit, c'est d'être barbiste et malheureux. C'est ainsi que depuis bientôt trente ans, époque de sa fondation, cette caisse, sans cesse épuisée et sans cesse renaissante, répare les infortunes passées, vient en aide aux besoins présents, et souvent même assure l'avenir en créant des bourses en faveur d'orphelins barbistes, auxquels on donne ainsi le bienfait de l'éducation aux lieux mêmes où avaient été élevés leurs pères. C'est ainsi que depuis longtemps la grande famille barbiste croissait et prospérait, grâce à l'union de ses enfants, lorsque tout à coup un terrible désastre menaça son antique berceau.

Les vieux murs élevés en 1430 par Jean Hubert tombaient en ruine de toutes parts! comment les rebâtir! comment songer à des constructions immenses et dispendieuses, surtout sur un terrain dont on n'était pas propriétaire! Il faudra donc voir s'écrouler ces murs où s'écoula notre jeunesse et où s'élève une génération nouvelle, ces murs témoins de nos jeux, de nos plaisirs et de nos amitiés premières, abandonner cette terre de souvenirs,

Et campos ubi Troja fuit!

A cette nouvelle, les anciens barbistes s'émurent, se rassemblèrent et tinrent conseil, pour acheter les terrains de la vieille Sainte-Barbe et pour construire de nouveaux bâtiments; il fallait *six cent mille francs.*

— Donnons-les, s'écria-t-on, et, pour sauver notre berceau, ne nous adressons qu'à nous-mêmes! Quelques jours après, les six cent mille francs étaient réunis! Seulement, et pour qu'un plus grand nombre de camarades fût admis à apporter son offrande, on avait décidé que les actions ne seraient que de

500 fr. Ainsi les anciens barbistes devinrent seuls propriétaires de Sainte-Barbe, on nomma pour directeur un ancien barbiste, un barbiste pour architecte, d'anciens barbistes pour membres du conseil d'administration, et, ce que ne demandaient point ces actionnaires improvisés, leurs capitaux, hypothéqués sur de vastes terrains et de belles constructions, produisirent bientôt des revenus certains et abondants. C'était d'abord une bonne action, et ce fut plus tard une bonne affaire que les immenses relations de l'union barbiste rendent chaque jour plus florissante.

La loi votée l'année dernière pour la bibliothèque Sainte-Geneviève permet à Sainte-Barbe de s'agrandir encore et d'obtenir sur la place du Panthéon une entrée plus monumentale, plus belle et surtout plus accessible que le sentier escarpé de la rue Charretière. Pour ces nouvelles acquisitions, de nouveaux fonds devenaient nécessaires. Votés comme les premiers par acclamations, ils sont déjà presque réalisés; de tous côtés les barbistes accourent, les barbistes seuls, car pour empêcher leur ouvrage d'être détruit par des mains étrangères ou ennemies, pour empêcher la spéculation ou l'agiotage de profiter de leur prospérité, ils ont décidé par leur acte constitutif que les anciens barbistes ou ceux qui auraient un fils à Sainte-Barbe pourraient seuls acquérir cette propriété de famille, patrimoine de l'amitié, qu'ils transmettront à leurs enfants, et que ceux-ci transmettront aux leurs.

On comprendra sans peine, d'après ce que je viens de dire, que le collége Sainte-Barbe ne ressemble à aucun autre, et que les relations *intrà* et *extrà muros* y sont intimes et continuelles. Les triomphes obtenus dans le monde par les anciens barbistes sont la propriété des nouveaux, et le petit élève de sixième ou de cinquième parle avec orgueil de son camarade le général Cavaignac, vainqueur en Afrique, ou de son camarade Eynard, qui rapporte à Paris les drapeaux et le parasol marocains.

Les discours prononcés à la chambre par nos camarades députés sont toujours les meilleurs; et une comédie ou une tragédie en cinq actes d'un ancien barbiste est un événement pour tout le collége; on y est radieux d'un succès, et si l'auteur entre à l'Académie, chacun se croit membre de l'Institut. En revanche, à la fin de l'année, lorsque vient l'époque des concours universitaires, les anciens s'y intéressent et y prennent part; si l'année a été bonne, si les prix remportés par Sainte-Barbe ont été nombreux, on voit les anciens barbistes accourir au collége, féliciter les vainqueurs, ajouter à leurs prix de nouvelles récompenses d'honneur, votées par l'association barbiste.—Si l'année a été moins bonne et moins heureuse que d'ordinaire, on accourt de même et plus nombreux encore pour consoler les vaincus, pour leur tendre la main, pour ranimer leur jeune courage, et recevoir d'eux des promesses presque toujours remplies, un prix ou un accessit pour l'année suivante.

Il y a un grand charme dans ces visites au collége et les occasions s'en renouvellent souvent. Il va sans dire que les anciens barbistes font élever leurs fils à Sainte-Barbe. Mais tous les pères n'habitent pas la capitale, un grand nombre d'entre eux, fixés dans les départements ou retenus loin de Paris par leur état, leurs fonctions, leur fortune, sont obligés de se séparer de leurs enfants; ceux-ci cependant ne quittent pas tout à fait la maison paternelle, car en arrivant à Paris ils trouvent une nouvelle famille, les anciens camarades de leurs pères, auxquels ils sont recommandés et qui se font un véritable plaisir et un devoir d'accepter le patronage ou plutôt la tutelle qu'on leur propose.

Un camarade avec qui j'avais fait toutes mes classes, brave et excellent garçon, dont la modestie égalait le savoir, s'était retiré à sa sortie du collége dans le lieu de sa naissance, une ville du Midi qu'il n'a jamais quittée.—Là, il s'est marié, là, s'est écoulée sa vie qui fut simple et paisible, mais estimée et honorée de tous. Il avait suivi la carrière de la magistrature, et lorsque après vingt ans de travaux le mérite et l'ancienneté le firent enfin arriver aux éminentes fonctions de président du tribunal dans sa ville natale, tous ses vœux furent comblés, aucune autre ambition ne lui parut plus possible; pendant les cent jours, la restauration et les journées de juillet, tout changea, excepté lui, et le flot des révolutions vint expirer au pied de son fauteuil de président.

Trois ou quatre fois on voulut le nommer député, il refusa; il aurait fallu pour quelques mois abandonner ses fonctions. En vain nos camarades qui siégent maintenant à la cour royale ou à la cour de cassation lui écrivaient-ils que sa place était auprès d'eux; quand il recevait des lettres pareilles, il se hâtait de les faire disparaître et n'en parlait à personne de sa famille, non pas qu'il ne fût à même de juger sainement des hommes et des choses; mais dès qu'il s'agissait de lui, il cessait de voir juste, car il ne voyait plus qu'à travers sa modestie qui grossissait le mérite des autres et diminuait le sien! Chaque année il nous écrivait pour envoyer sa cotisation à la caisse de Sainte-Barbe et des vers latins pour la fête de notre patronne.

Quand son fils unique eut neuf ans, il l'envoya à Paris par la diligence, le recommandant aux soins de deux anciens camarades, c'était moi et Jules Cl...t, actuellement un des plus habiles et des plus renommés chirurgiens de Paris. — Jules C.., sorti en même que nous de Sainte-Barbe, avait fait ses

études à l'école de médecine, pendant que nous faisions les nôtres à l'école de droit, et avait continué un commerce de lettres avec notre ami le président : nous ne pouvions plus l'aimer que par correspondance.

Vous pensez bien que l'envoi de notre ancien camarade fut accueilli avec reconnaissance et plaisir; nous conduisîmes son fils à Sainte-Barbe, où il entra en septième.

Le jeune Maurice avait une figure charmante, une physionomie douce et intelligente, et, ce qui vaut mieux encore, un cœur bon et aimant. Aussi eut-il bientôt la réputation d'un excellent camarade, et sa vie de collége s'en ressentit, car au collége comme ailleurs l'orgueil et les prétentions ne réussissent pas. On y est heureux par le caractère plus encore que par le succès, et ce qui rend l'éducation en commun si préférable à l'éducation particulière, c'est que chacun dans son propre intérêt y comprend bientôt la nécessité de corriger ou de faire disparaître les défauts qui peuvent lui nuire; c'est qu'on y apprend de bonne heure à ne compter que sur soi, à se faire son sort et sa position, à se créer des relations et des amis, à obliger pour qu'on vous oblige, à être aimable pour qu'on vous aime. C'est déjà le monde, c'en est du moins l'apprentissage et le surnumérariat.

Maurice l'avait compris ou plutôt son cœur le lui avait fait deviner, et quand nous allions le voir, ce qui nous arrivait souvent, c'était à qui nous ferait son éloge. Le premier au jeu et au travail, fort à la balle et en version, joyeux, insouciant et bon enfant, Maurice était, dans toute l'acception du mot, un excellent écolier ; il avait eu des succès dans toutes ses classes; mais à la fin de son année de troisième, son nom retentit trois fois dans la distribution du concours général aux acclamations de ses camarades barbistes, qui accueillaient chaque nomination par les cris de : « Vive Sainte-Barbe ! » Maurice partit pour les vacances, portant ses trois prix et ses couronnes à son père, qui pensa en mourir de joie, et, bien plus encore, en oublier un référé qu'il devait présider.

Loin de se ralentir, Maurice redoubla d'ardeur et de travail, il sortait du collége tous les dimanches, et venait les passer tour à tour chez le docteur C... ou chez moi, et nous suivions dans notre pupille, avec un intérêt toujours croissant, le passage de l'enfance à la jeunesse et le développement des facultés les plus précieuses et les dons les plus heureux. Non-seulement Maurice devenait un grand et beau jeune homme, aux beaux yeux noirs, à la figure expressive et distinguée, mais de nobles et généreux sentiments germaient dans son cœur, et s'en échappaient en pensées éloquentes et chaleureuses; son imagination, vive et exaltée, se passionnait aisément et souvent l'abusait; mais dans ses erreurs mêmes il y avait tant de vérité, il les défendait avec tant de bonne foi, qu'on éprouvait du regret à le combattre et presque le désir de se tromper comme lui. Cette âme si franche et si expansive, cette sensibilité déjà si profonde, devait être mise bientôt à une terrible épreuve. Maurice, qui tous les ans avait remporté des couronnes, venait de terminer sa philosophie par les succès les plus brillants; il sortait du collége ; le monde s'ouvrait devant lui, il s'élançait impatient du bonheur et des plaisirs qu'il croyait y trouver Un affreux malheur l'attendait : la perte de son père ! Le digne magistrat venait de mourir à cinquante ans ; les regrets et les larmes de tous ses concitoyens, les éloges qui environnèrent sa tombe, ne purent consoler ni ses amis ni son fils d'une perte aussi cruelle qu'imprévue.

Pendant trois ans Maurice resta accablé du coup qui venait de le frapper. Il lui était impossible de se livrer aux plaisirs de son âge ; le seul qu'il eût!... était dans la société des anciens camarades et des amis de son père, pour parler avec eux de ce père bien-aimé qu'il avait trop peu connu. A ce titre, j'avais souvent sa visite, et je n'ai jamais vu de meilleur jeune homme; il y avait dans la candeur de son regard et dans la douceur de son esprit un charme auquel on ne pouvait résister. Sa douleur même avait tourné au profit de ses études : ne sortant presque jamais et depuis trois ans travaillant toujours, Maurice était devenu un des jeunes gens les plus instruits de son âge. Son père, qui lui avait laissé une honorable et modeste fortune, quatre mille livres de rentes, avait toujours désiré qu'il fût avocat. Ce désir était un ordre, et Maurice avait passé ses examens de droit à toutes boules blanches ; il s'était fait recevoir docteur, il avait terminé son stage, et tout nous disait, au docteur C... et à moi, que notre ami et notre pupille serait un des plus illustres élèves sortis de Sainte-Barbe et deviendrait l'honneur du barreau. Or, comme de nos jours la toque d'avocat est presque la couronne de France, nous nous représentions déjà en perspective Maurice député et ministre, certains, quel que fût son poste, qu'il y défendrait dignement les intérêts et la gloire du pays.

Il avait abandonné le quartier Latin, et pour se rapprocher de ses tuteurs, qu'il regardait comme sa seule famille, il avait loué dans le fond de la Chaussée-d'Antin, non loin de la fontaine Saint-Georges, un appartement riant et confortable, un second composé de trois pièces meublées avec simplicité et élégance, et de plus, au sixième étage, une espèce de belvéder avec un jour magnifique; c'est là que, pour se délasser de ses travaux sérieux, Maurice allait de temps en temps dessiner et peindre, car Maurice était pour la peinture et la musique d'une

première force d'amateur : on ne néglige point à Sainte-Barbe les talents d'agrément. Dans les premiers jours de son installation, il vint nous voir fréquemment, puis un peu moins, puis octobre et novembre s'écoulèrent sans que nous eussions reçu sa visite. Nous envoyâmes savoir très-souvent de ses nouvelles, il se portait à merveille, mais il était toujours sorti. L'idée qui se présenta à notre esprit fut qu'il s'occupait de ses débuts au barreau et d'une première cause très-importante qui lui avait été confiée à la recommandation de Jules C..., qui avait dans sa clientèle les premières et les plus riches familles de Paris; nous nous attendions d'un jour à l'autre à apprendre par lui-même son triomphe, et nous ne pouvions, du reste, manquer de le voir bientôt, car nous étions à la fin de novembre, et le 4 décembre approchait.

Vous me demanderez ce que c'est que le 4 décembre ?

C'est la Sainte-Barbe !

Tout ce qui se trouve ce jour-là d'anciens barbistes à Paris a l'habitude de se réunir dans un banquet consacré à l'amitié et aux souvenirs de collége. Figurez-vous, chez Lemardelay, une salle immense où s'élèvent de longues files de tables qui n'en forment qu'une seule, image embellie des réfectoires du collége. Arrivent successivement deux ou trois cents convives, les uns à pied comme autrefois, d'autres dans de somptueux équipages; mais les distinctions de rang ou de fortune restent sur le seuil. Dès qu'on a mis le pied dans la salle du banquet, à la gaieté, à la franchise qui règnent sur tous les visages, on s'aperçoit qu'il n'y a plus là que des camarades et des frères; le monde est loin, le collége revient, et l'égalité recommence.

Que n'en est-il de même de la jeunesse et de la santé ! Chacun cherche dans la foule ceux qui étaient de *sa classe et son temps*. Souvent tel camarade, absent depuis bien des années, a de la peine à reconnaître et à être reconnu; on se devine du moins ! et la mémoire du cœur vient en aide à celle des yeux : — *Quoi, c'est toi !....* et l'on se serre la main, et l'on s'assied l'un à côté de l'autre, et les causeries commencent : — *Te souviens-tu ?...* c'est le mot qui est sur toutes les lèvres. — *Et toi?* — *Oui, toujours.* — *C'était là le bon temps!* — *Es-tu heureux?* — *Dans ce moment, du moins!* et la sonnette du président interrompt tous ces souvenirs qui se croisent, car il y a tous les ans un nouveau président choisi parmi les barbistes. Cette année-là, c'était un jeune ambassadeur, qui, à l'étranger, représente la France avec talent et dignité[1]; mais alors il représentait Sainte-Barbe, et chacun avait repris avec son excellence le tutoiement du collége. Après sa spirituelle et amicale allocution, les toasts commencent : — — *Au fondateur de Sainte-Barbe !* — *A l'amitié et aux souvenirs de collége !* — *A ceux que le malheur ou l'absence empêche de se trouver à cette réunion !* — *Aux succès de nos jeunes camarades !*

Tous ces toasts, arrosés de vin de Champagne, sont suivis de longues acclamations, le dernier surtout, car une députation de la jeune Sainte-Barbe est là vis-à-vis le président. Tous ceux qui ont été les premiers dans leur classe sont invités à cette fête de famille, et l'on ne peut voir sans émotion ces petites figures riantes et fraîches, à l'air curieux et étonné, aux beaux cheveux abondants et bouclés au milieu des têtes grisonnantes et des fronts brunis qui les entourent. C'est le présent et l'avenir, ce sont toutes les générations comme toutes les opinions qui se confondent et trinquent ensemble... le député de l'opposition, le légitimiste et le conservateur. Dans ce moment-là, il n'y a plus de partis, il n'y a que des barbistes. Le dessert arrive, et tout finit, comme autrefois, par des chansons. Il y a là quelques vieux auteurs de vaudevilles qui apportent leur contingent, lequel, quoi qu'il advienne, est toujours trouvé délicieux et applaudi avec transport. O amitié de collége, tu es capable de tout ! Enfin sonne l'heure de la retraite; on se donne une dernière poignée de main, on se sépare, et l'on va reprendre, l'un ses opinions, l'autre sa fortune, celui-ci ses chagrins, et l'on attend une année de plus, la Sainte-Barbe prochaine, pour rajeunir encore.

J'étais arrivé en même temps que Jules C..., et nous avions gardé entre nous deux une place à notre ami Maurice, qui était un peu en retard. Nous le trouvâmes maigri et changé : mais ce qui redoubla notre étonnement, c'est que lui, d'ordinaire si expansif, était triste et silencieux. Ni la vue de ses anciens camarades, ni le spectacle joyeux qui nous entourait, ni les éclats de cette gaieté turbulente ne pouvaient dissiper sa tristesse. Quelquefois il faisait des efforts pour s'animer et s'étourdir, mais ce rire contraint expirait bientôt sur ses lèvres et il retombait dans sa préoccupation; nous l'interrogeâmes vainement. — Il n'avait rien. — Il était bien. — Il était heureux de nous voir, et en parlant ainsi un sombre accablement se peignait sur tous ses traits. — C'est nerveux, me dit le docteur en sortant, c'est une fatigue de cerveau, il travaille trop; j'irai demain le voir.

En effet, et à sa première visite, le docteur passa chez lui. Maurice était sorti de grand matin à cheval pour le bois de Boulogne.

Le docteur y retourna dans la matinée. Il avait un déjeuner de garçons chez Tortoni !

Il y passa le soir très-tard. Il était aux Italiens. Une maladie qui s'annonçait par de pareils symptômes inquiéta beaucoup l'excellent docteur, il hé-

[1] M. de Bussière, ambassadeur près la cour de Saxe.

sita cependant toute une semaine encore à m'en parler; mais le mal s'aggravait, je le vis arriver un matin, ému et agité, lui qui ne se troublait guère.

— Cela va mal, me dit-il, Maurice est en danger.

— Tu l'as vu?

— Oui, chez moi, ce matin, car chez lui impossible de le trouver... Il est venu m'annoncer qu'il renonçait à l'importante affaire qu'on lui avait confiée à ma recommandation et par laquelle il devait débuter au Palais. Il se défie, dit-il, de ses forces et de son talent.

— C'est de la modestie.

— Tu n'y es pas; ce jeune homme va perdre son état, il est lancé, il se dérange.

— Ce n'est pas possible! Lui, sage depuis si longtemps!

— Raison de plus pour que l'explosion soit terrible. L'équilibre tend toujours à se rétablir, et je crains qu'il ne devienne maintenant aussi extravagant qu'il a été raisonnable. Aussi effrayé que le docteur, je courus aux informations, elles n'étaient rien moins que rassurantes : le modeste et timide Maurice fréquentait les roués de nos jours, la jeunesse dorée, les héros de la mode. Il avait pris leur ton, leurs manières, leur cigare et surtout leurs folles dépenses. Il avait deux chevaux et un groom Et puis il jouait au club le wisth à 50 francs la fiche, et perdait parfois dans sa soirée le billet de 1,000 francs. Mais ce n'était rien encore : lié avec un banquier, il jouait, d'après ses conseils et son exemple, à la Bourse, où la fiche est encore plus chère. Je tremblais pour les quatre mille livres de rentes de son père, et je me demandais, en voyant une métamorphose si prompte et si invraisemblable :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Je me persuadais qu'on l'avait calomnié ou que l'on se trompait et que tous ces rapports étaient infidèles; il prit soin de m'en attester lui-même la vérité. Je le vis arriver un matin sombre et triste comme le jour de la Sainte-Barbe; il avait un service à me demander. — Je lui répondis que je n'avais rien à refuser au fils de mon ancien ami, je lui parlai alors de son père, dont la conduite avait toujours été si pure et si irréprochable.

Des larmes roulèrent dans ses yeux.

— Je lui parlai alors de lui et des folies qu'on lui attribuait. Il ne les nia point.

— Vous êtes donc devenu joueur et avide?

— Non, monsieur.

— Ces plaisirs vous amusent donc?

— Ils m'ennuient à la mort.

— La nouvelle société que vous fréquentez vous paraît donc bien séduisante?

— Je la trouve insipide.

— Pourquoi continuer alors une existence qui vous ruine et qui vous déplaît?

— C'est malgré moi; mais il le faut.

— Vous, à qui je supposais de la force et du courage, revenez à vos anciens amis, à votre état, à vos études.

— Ah! je le voudrais, et je ne le puis!.... Dans ce moment encore, je viens pour réclamer un service qui me coûte beaucoup à vous demander.

— Vous croyez donc que je le refuserai?

— Je le crains... et cependant tout mon bonheur à venir en dépend.

— Quel est ce service?... Allons, expliquez-vous.

— Ah! me dit-il en rougissant et en baissant les yeux, c'est là le difficile...

— Je ne puis cependant pas vous deviner.

— Eh bien! continua-t-il avec une contrainte et une souffrance évidentes, et en s'efforçant de se donner du courage, eh bien! on va représenter de vous un grand opéra?

— Oui... eh bien?...

— Dans cet opéra..... il y a des danses..... un ballet.

— Sans doute... eh bien?...

— Pourriez-vous obtenir qu'un des pas de ce ballet fût dansé par...

— Par qui?

Il voulut continuer, cela lui fut impossible; il s'arrêta et me tendit un petit papier roulé qu'il tira de sa poche en me disant :

— Tenez, monsieur, son nom est là.

Je déroulai le papier et je lus : Mademoiselle Fœdora, troisième sujet de la danse.

— Ah! lui dis-je froidement, je comprends! voilà la cause de toutes vos folies?

— Non, monsieur.

— Vous aimez, vous adorez cette personne..... Ces amours-là sont chers, et si vous commencez, à votre âge, à les acheter...

— Non, monsieur, je ne suis pas encore descendu aussi bas!

— Voyons, de la confiance! dites-moi tout!..... où l'avez-vous connue?

— Je ne la connais pas.

— Où la voyez-vous?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Maurice, vous voulez me tromper.

Il releva la tête avec fierté, je vis briller dans ses yeux quelques étincelles du feu qui les animait jadis.

— Mon ami, me dit-il, vous pourrez un jour me reprocher mes extravagances, ma ruine et mon malheur..., mais jamais un mensonge... Je ne connais pas cette personne, son sort m'est tout à fait indifférent.

— Quel intérêt alors y prenez-vous en ce moment?

— Je ne puis vous le dire, mais le peu de bonheur que je puis espérer encore sur terre dépend de la grâce que je vous demande; je ne peux vous forcer à me l'accorder, mais peut-être éprouverez-vous un jour quelques regrets de me l'avoir refusée.

Il prononça ces derniers mots avec un désespoir si calme et pourtant si profond et si vrai, que j'en fus tout ému... Je le regardais attentivement et j'aurais bien voulu avoir le coup d'œil si perspicace et si sûr de mon ami Jules C...; mais je ne vis rien, je ne devinai rien. Maurice était retombé dans sa rêverie. Debout et appuyé sur la cheminée, il semblait loin de moi dans un autre monde.

— Je ferai ce que vous me demandez, lui dis-je. — Il tressaillit... — Mais à condition que vous me direz toute la vérité.

Il me regarda avec douleur et me dit: — Je ne puis accepter cette condition.

— Eh bien, soit! mais n'en accusez que vous s'il arrive malheur!...

Il me serra la main avec un transport de joie et disparut. Le soir je parlai au maître des ballets, M. Coraly, qui ne se contente pas d'avoir du talent, et qui est un homme aussi aimable qu'instruit. Il me promit de placer mademoiselle Fœdora dans un pas de cinq et de la montrer de la manière la plus avantageuse pour elle et pour le public; c'est-à-dire fort peu!

Le lendemain je reçus la visite de mademoiselle Fœdora, qui venait en équipage et en grande toilette me remercier de la protection éclairée et désintéressée que j'accordais aux artistes. — Dans ce moment Maurice entra, et me voyant avec du monde, prit un journal et alla s'asseoir dans un coin de mon cabinet. Pas le moindre trouble, pas la moindre émotion n'apparut sur ses traits, et quand je prononçai le nom de Fœdora en la lui présentant, il la contempla avec surprise et même avec curiosité, tandis que la jeune danseuse, laissant tomber un regard de protection et d'intérêt sur ce beau jeune homme qui avait l'air si triste, semblait me demander qui il était?

Maurice m'avait dit vrai: ils ne se connaissaient pas. — Il venait aussi me remercier et paraissait plus tranquille que la veille. Pendant un mois ou deux le mieux continua, j'appris qu'il avait renoncé à ses chevaux et à son groom; on m'assura même qu'il ne paraissait plus au club. Je le croyais sauvé, lorsqu'un jour le docteur entra chez moi brusquement en s'écriant: en voici bien d'une autre! le jeune homme veut se tuer!

— Il veut se tuer! lui dis-je avec effroi.

— Qui te le fait croire?

— Parbleu! cette lettre adressée à nous deux! et qu'on ne devait nous apporter que demain. Par bonheur, j'étais passé aujourd'hui chez Maurice, et son portier s'est empressé, dans son dévouement, et dans le désir de s'épargner une course, de me remettre sur-le-champ ce billet.

Il contenait en effet un adieu exprimé dans des termes tels qu'il y avait de quoi justifier les craintes du docteur. Nous courûmes chez Maurice: il était sorti; nous l'attendîmes. Son étonnement fut grand lorsqu'il nous aperçut; il nous serra les mains avec affection; mais sans proférer une plainte..... Rien n'est dangereux comme les douleurs concentrées et taciturnes... Tant qu'elles sont communicatives, il n'y a que demi-mal, elles se tarissent d'elles-mêmes en s'épanchant au dehors; mais quels arguments employer contre un désespoir qui ne dit rien et qui a pris son parti?

Tout ce qu'il répondit à nos reproches, c'est qu'il avait perdu sa fortune, son avenir et son courage à la poursuite d'un bien qu'il n'avait pu atteindre et dont l'honneur même lui défendait de parler. Il n'accusait personne que lui, se regardant comme désormais inutile ici-bas; aussi, à peine arrivé, il lui tardait de partir; mais il n'avait pas voulu le faire sans adresser un dernier adieu à ses seuls amis.

Nous lui parlâmes alors de cette amitié dont il se montrait si peu digne et des droits que nous avait transmis son père. A ce mot tout-puissant sur lui, il se mit à fondre en larmes, et le docteur me regarda de cet air de satisfaction et de triomphe qui signifie: le malade est sauvé!

— Nous ne voulons point connaître vos secrets, lui dis-je; mais nous exigeons de vous la promesse de renoncer à vos desseins.

— Je le voudrais, mais je ne puis répondre de rien, je suis trop malheureux!

— Quand donc a commencé ce malheur qui vous accable? depuis quelle époque?...

— Je ne sais! c'était quelques mois avant notre dernière réunion de Sainte-Barbe.

— Et vous pensez qu'un chagrin de quelques mois doit durer toujours; que la Providence, qui a rendu nos joies si passagères et si fugitives, voudrait rendre nos douleurs éternelles.

— Cela ne se peut pas, s'écria le docteur, dont je flattais le système; c'est pour le coup que l'équilibre serait détruit!

— Eh bien! continuai-je, nous vous demandons une année, pas davantage!

— Que voulez-vous dire? s'écria Maurice étonné.

— Promettez-nous que, d'ici à un an, vous renoncerez au projet insensé que vous méditez.

— Vous ne pouvez refuser ce délai à vos vieux amis!

— Plus encore, aux amis de votre père!

Le jeune homme nous regarda avec émotion et nous dit :

— Je vous le promets.

— Ainsi, à la Sainte-Barbe prochaine, vous viendrez vous asseoir à côté de nous, au milieu de vos camarades d'enfance ?

— Je vous le promets.

— Et si votre sort n'est pas changé, si d'ici là vous n'avez rien trouvé qui vous rattache à la vie, nous vous rendrons votre promesse.

— J'accepte, s'écria le jeune homme ! Je serai fidèle au rendez-vous ; mais d'ici là il me serait impossible de rester à Paris... Adieu donc, mes amis, adieu !

— Au quatre décembre ! lui criai-je.

— Au quatre décembre !

Et nous nous séparâmes.

Maurice avait en effet quitté Paris, car nous ne le revîmes plus, et l'ingrat, plus fidèle à sa douleur qu'à ses amis, ne nous écrivit même pas. Qu'était-il devenu ? où était-il allé ?... Nous fûmes longtemps sans le savoir. Enfin nous apprîmes, mais non pas par lui, qu'il parcourait la Grèce et la Syrie. Cependant et depuis son départ les jours avançaient ; le temps marche pour les travailleurs comme pour les oisifs, pour les heureux comme pour ceux qui ne le sont pas ; seulement il marche un peu plus vite pour les uns que pour les autres ; mais enfin tous arrivent au même but, même ceux qui n'en ont jamais eu.

Le printemps et l'été s'étaient écoulés ; l'automne voyait revenir à Paris la population fashionable des châteaux et des campagnes, nous étions à la fin de novembre ; nous n'avions point de nouvelles de notre exilé ; cependant le 4 décembre approchait. Maurice avait-il oublié sa promesse ou plutôt ne pouvait-il plus la tenir ? Tout me disait que le malheureux jeune homme n'avait pas même eu le courage d'attendre et avait cédé à son désespoir. Au milieu de ces perplexités et de ces craintes le 4 décembre arriva. Pour la première fois de ma vie j'allai à cette fête avec un sentiment pénible et un serrement de cœur indéfinissable ; au milieu de toutes ces physionomies joyeuses et animées, j'en cherchais une triste et pâle, que je n'apercevais pas ! Je parcourus dans tous les sens l'immense salle du banquet, Maurice n'y était pas. Le docteur lui-même n'était pas encore arrivé et c'était le seul à qui je pouvais faire part de mes angoisses. Déjà retentissaient les conversations bruyantes, les cris de joie et le choc des verres ! Le président avait réclamé le silence et d'une voix lente et solennelle venait de prononcer le toast ordinaire : « A ceux de nos camarades que » l'absence ou le malheur empêche de se trouver à » cette réunion ! » Tous se levèrent et répétèrent ce toast avec acclamation ; moi seul je n'en avais pas la force... et murmurais à voix basse : *Au pauvre Maurice !* quand je vis apparaître le docteur, qui entrait avec l'empressement et l'animation d'un retardataire. Il aperçut du premier coup d'œil et au banc des anciens la place que j'avais laissée vide à côté de moi, il courut s'y asseoir.

— Eh bien ! lui dis-je, pendant qu'il dépliait sa serviette, Maurice n'est pas ici !

— Je le sais, je viens de le voir.

— Il est donc arrivé ?

— Depuis trois jours.

— Et il n'est pas venu !...

— Le pauvre garçon ne pouvait pas : il est blessé.

— O ciel ! il a tenté de se tuer !... ou bien un duel !...

— Rien de tout cela..... une jambe cassée. Sois tranquille, les jambes cassées, cela me regarde.... c'est ma partie, ma spécialité... Chacun la sienne, et cela ne doit pas plus t'effrayer qu'un dénoûment à changer ou un acte à refaire.

— Comment cela lui est-il arrivé ?

— Fidèle à son système de silence, il ne me l'a pas dit.

— Il est donc toujours bien malheureux !

— Au contraire ! il est charmé, enchanté, il cause, il rit, il chante, il danserait même si je le lui permettais ; enfin, c'est un changement complet, et il n'y a pas au monde d'homme plus heureux depuis qu'il a la jambe cassée ; je crois que cela l'a guéri.

— En vérité !

— C'est peut-être une découverte, un remède contre le spleen... j'y réfléchirai !

Et tout le reste du dîner le docteur fut d'une humeur charmante comme il l'est toujours quand il vient de sauver un de ses clients. C'est presque dire qu'il passe sa vie à être aimable.

Le lendemain, je courus avec lui chez Maurice, mais au lieu de nous arrêter au second étage, nous montâmes jusqu'au sixième ; c'est là qu'habitait notre ami ; de son appartement d'autrefois il n'avait conservé que cette mansarde, brûlante en été et glaciale en hiver. Cette seule pièce servait à Maurice de chambre à coucher, de salle à manger et de cabinet de travail... un lit, une table et quelques chaises composaient son mobilier ; mais sa figure resplendissante et radieuse semblait faire refléter sur tout ce qui l'environnait un rayon de bonheur. Le docteur m'avait dit vrai, jamais je n'avais vu Maurice plus libre et plus content ; je lui parlai de sa blessure, il n'y pensait pas, il ne souffrait plus.

— Mes amis, mes chers amis, nous dit-il en nous serrant la main, je fus bien coupable, mais vous aviez raison, il ne faut désespérer de rien tant qu'on a devant soi du temps : et j'ai, grâce au ciel, celui de réparer mes fautes ; l'avenir m'appartient et par lui j'expierai le passé. Le revenu que m'avait laissé

mon père se réduit maintenant à un millier de francs. Qu'importe? J'ai pris, vous le voyez, un loyer de cinquante écus, et tout mon budget est voté d'avance, d'après le même système d'économie. Avec du courage, je me passerai de ce qui me manque; avec du travail, je regagnerai ce que j'ai perdu! Le travail ne m'effraie pas, car je suis heureux, et le bonheur rend tout facile.

— Heureux! m'écriai-je, et comment cela?

— Oui, sans doute, me répondit Maurice en rougissant... puisque je vous revois, puisque vous m'aimez encore et que j'espère bientôt reconquérir votre estime.

Il tint parole; ce n'était plus le même homme; il ne dévia plus de la route qu'il s'était tracée. A peine guéri, il se livra au travail avec passion, avec frénésie. — Tout entier à sa profession d'avocat, il semblait qu'il n'eût été mis au monde que pour compulser des dossiers et parler procédure. Je croyais revoir et entendre son père. Il eut pour sa première cause une affaire difficile et intéressante qui avait attiré l'attention publique; il débuta avec éclat, avec succès, et je n'ai pas besoin de vous dire que tous les barbistes de son temps étaient ce jour-là au palais!

Il nous aperçut dans la foule, le docteur et moi, et vint à nous.

— Ai-je tenu ma parole? nous dit-il.

— Oui, et si ton père était là, il serait, comme nous, fier et content de toi!

— Ah! s'écria-t-il en levant les yeux vers le ciel, vous ne pouviez rien me dire qui me rendît plus heureux!

Ce n'était là que le premier pas. Maurice continua avec persévérance la difficile et honorable carrière qu'il venait d'embrasser; pauvre encore, mais estimé des juges, aimé de ses confrères, il voyait peu à peu sa clientèle se former, et, sans me rendre compte des événements dont il avait été le jouet, sans m'expliquer ce qui avait pu ainsi le renverser et le relever, je le croyais désormais au port, à l'abri des orages et pour jamais sauvé, lorsqu'un soir, c'était le 3 décembre, rentrant chez moi fort tard, je trouvai ce billet qui était de Maurice: « Mon ami, j'ai » encore besoin de vous; venez, car jamais votre » aide ne me fut plus nécessaire... venez. Cette fois » je vous dirai tout.... Je vous attends demain de » bon matin à l'adresse ci-dessous... » Et l'adresse qu'il m'indiquait n'était pas la sienne.

Je fus réveillé par le docteur, qui avait aussi reçu la veille au soir une lettre à peu près semblable, et, quoiqu'en décembre, où le jour se lève tard, il soit assez agréable de faire comme lui, nous étions de bonne heure à l'adresse qu'on nous avait désignée. C'était un grand et magnifique hôtel, un des plus riches du quartier Saint-Georges, mais l'élégance et le confortable y brillaient encore plus que la richesse. Ce début fit froncer le sourcil au docteur.

— Qu'avons-nous à faire ici? me dit-il d'un air de défiance.

Un domestique nous introduisit dans un petit salon où Maurice nous attendait. Il était habillé de noir, en proie à une telle émotion que sa main tremblait en serrant la nôtre; à peine pouvait-il parler.

— Qu'y a-t-il donc encore? lui dis-je tout effrayé.

— Ce qu'il y a, mes amis, vous allez le savoir: car avant de vous expliquer le nouveau service que j'attends de vous, je veux, je dois tout vous avouer!...

Et il commença alors le récit suivant, lequel, je vous le dis tout bas, m'intéressa vivement; et si je n'ose en convenir tout haut, c'est par la crainte, ô mes lecteurs, que cet aveu ne produise sur vous un effet tout contraire; mais en ce cas ce sera la faute de l'historien et non de l'histoire que je vais vous raconter de souvenir et dans toute sa simplicité.

II.

LES MANSARDES.

En sortant du collége, Maurice était venu habiter près de nous l'appartement dont je vous ai parlé; appartement au second, ayant pour succursale un belvédère au sixième, succursale qui était devenue depuis le siége principal de son habitation; mais, alors, il n'y montait de temps en temps que pour y peindre, attendu que le jour y était plus clair et plus beau que dans l'appartement du second. Une fois à l'ouvrage, Maurice restait souvent des heures entières dans ce qu'il appelait avec orgueil son atelier; Maurice aimait la peinture et y aurait peut-être excellé sans les Pandectes et le droit romain qui faisaient aux beaux-arts une concurrence redoutable, mais il leur donnait, du moins, tous les moments dont il pouvait disposer, et c'était pour lui, qui n'aimait rien encore, le plus doux des passe-temps et la plus agréable des récréations.

Un jour, après avoir pâli toute sa matinée sur une question de droit des plus ardues, Maurice se sentait la tête lourde et fatiguée, il avait besoin de repos et le soleil était magnifique; le jeune Cujas devenu Raphaël s'élança lestement vers son atelier; il était déjà parvenu tout d'un trait jusqu'au cinquième étage et s'apprêtait à gravir le sixième, lorsqu'il s'aperçut que quelqu'un montait devant lui.

C'était une personne en robe blanche qui se retourna, et Maurice vit la figure la plus distinguée et la plus ravissante...

Une jeune fille au gracieux sourire, aux yeux bleus, à la blonde chevelure, à la démarche et à la taille aériennes; et, vu la région élevée où elle se trouvait alors, entre le ciel et la terre, on aurait pu

la prendre pour un ange aussi bien que pour une simple mortelle. Maurice, qui jusque-là s'était fort peu inquiété de ses voisins, pensa alors pour la première fois que le sixième et le septième pouvaient être habités. Le bruit d'une porte qui se refermait le confirma dans ses conjectures. Cette apparition qui venait de le ravir n'avait, grâce au ciel, rien que de réel et de terrestre. C'était sans doute une voisine, aux formes gracieuses et élégantes; pourquoi la grâce et l'élégance n'habiteraient-elles pas le sixième? C'était peut-être une artiste, une jeune peintre comme lui, et toute la journée Maurice resta l'oreille collée contre la porte de son atelier pour entendre descendre sa charmante sylphide; mais elle ne sortit pas ou descendit si légèrement qu'on n'entendit point le bruit de ses pas. Ce jour-là et le lendemain, il fut impossible à Maurice de s'occuper de son droit romain; il ne pouvait pas lire, sa vue était trouble, ou plutôt le jour était trop sombre... Impossible d'y voir et de travailler au second, et successivement le Digeste, le Code, les Pandectes et tous les cahiers de Maurice prirent le chemin du sixième étage.

Le portier eut un instant de crainte en rencontrant chaque jour sur l'escalier ce déménagement partiel; mais comme rien ne sortait de la maison, il se rassura et s'étonna seulement du caprice de son jeune locataire; qui passait sa journée entière dans une mansarde du sixième, tenant toujours sa porte entr'ouverte, au risque de s'enrhumer. Cependant, rien ne paraissait; Maurice maudissait les vertus domestiques et sédentaires de sa voisine, qui, semblable sans doute à la Lucrèce de M. Ponsard,

Restait toujours chez elle, et filait de la laine.

A force de s'occuper sans cesse du même objet, l'imagination du pauvre jeune homme, jusqu'alors oisive et endormie, s'était éveillée ardente et active. Chaque jour, chaque nuit enfantait un nouveau rêve, il voyait là, devant ses yeux, cette beauté qu'il avait aperçue à peine, cette inconnue déjà trop séduisante, et qu'il parait encore de mille qualités nouvelles. Je n'aurais pas voulu répondre que déjà, sans se l'avouer à lui-même, Maurice ne fût amoureux, mais amoureux d'une ombre, d'une chimère qu'il avait créée lui-même, lorsqu'un incident bien simple vint donner du corps à ses pensées et de la réalité à ses rêves.

Maurice entendit un jour un pied lourd et pesant gravir l'escalier étroit qui passait devant sa mansarde. Le son métallique des pas atttestait des souliers ferrés, et Maurice n'eut pas même l'idée de regarder à travers sa porte entr'ouverte. Ce ne pouvait être son inconnue aux pieds légers. Il entendit donc sans y faire attention la scène suivante, qui se passait devant sa chambre et sur les marches de l'escalier;

— Eh bien! oui, c'est moi, Antoine, le porteur d'eau de la maison; gare, que je passe!

Ces mots étaient prononcés d'une voix enrouée par les brouillards de la Seine et de plus considérablement avinée; mais s'il y a un état à qui le vin soit de temps en temps permis, c'est celui de porteur d'eau, et Antoine poussait jusqu'à l'excès l'amour des contrastes, il continua donc en chancelant :

— Vous laisser passer, je le veux bien, mais vous comprenez, petite mère, qu'il faut payer le passage... un petit baiser.

— A mon secours! s'écria une voie douce et tremblante.

Maurice ouvrit vivement sa porte. Une femme éperdue se précipita dans sa chambre, seule issue qui lui fût offerte, puisque l'escalier était barré par le porteur d'eau. Avant que celui-ci fût revenu de son étonnement, la porte avait été refermée à double tour, et Maurice, en se retournant, vit une pauvre jeune fille qui venait de tomber évanouie sur une chaise... C'était son inconnue et pour la seconde fois qu'il la rencontrait, il se trouvait tête à tête enfermé avec elle, au sixième, dans une chambre de garçon.

J'aurais donné à mes lecteurs une idée bien imparfaite du caractère de Maurice, s'ils ne comprenaient pas que le premier sentiment qu'il éprouva fut une frayeur extrême et ensuite un embarras terrible. Il pouvait contempler à loisir ces traits charmants et cette physionomie plus suave, plus pure encore qu'il ne l'avait rêvée. Plus âgée qu'elle ne lui avait semblé d'abord, elle devait avoir dix-huit à vingt ans. Sa toilette se composait d'une robe blanche, d'un chapeau de paille et d'un châle bleu, c'était la simplicité même : mais il y avait dans cette simplicité la recherche la plus élégante. Maurice ne vit rien de tout cela, il ne songeait qu'aux moyens de la faire sortir de cet évanouissement qui l'effrayait, et lorsqu'il vit des couleurs rosées revenir d'elles-mêmes sur son teint légèrement pâli, lorsqu'il vit ses joues et ses lèvres se ranimer et ses yeux s'entr'ouvrir, éperdu, hors de lui-même, et, par un mouvement dont il ne fut pas maître, il se jeta à genoux, puis, honteux de cette folie, il se hâta de se relever. La jeune dame l'avait-elle aperçu? c'est ce que je ne puis dire; mais en voyant ce beau jeune homme qui se tenait respectueusement à quelques pas d'elle baissant les yeux et tremblant, elle se sentit tout à coup rassurée.

— Vous n'avez plus rien à craindre, mademoiselle, lui dit Maurice qui venait d'écouter à la porte;

celui qui vous avait effrayée est descendu. L'inconnue se leva. — Maurice comprit alors sa mala-



dresse et voulut vainement la réparer en ajoutant : Il serait peut-être plus prudent d'attendre. — L'inconnue s'avançait toujours du côté de la porte.

— Nous sommes voisins, je crois, continua Maurice. — La jeune femme sourit légèrement.

— Maître Tricot, le tailleur qui demeure au-dessus de moi, n'est-il pas votre père?

L'inconnue, qui s'apprêtait à sortir, et qui avait déjà posé sa main sur la clef, fit un mouvement que Maurice prit pour une affirmation. Reprenant courage, mais balbutiant encore, il ajouta :

— Si vous vouliez me permettre... à titre de voisin... de me présenter chez lui pour causer de l'événement d'aujourd'hui et savoir de vos nouvelles?

La jeune dame rougit; elle voulut parler, puis une réflexion sembla l'arrêter; elle se contenta d'incliner la tête en signe d'assentiment, et voulut de nouveau sortir. Maurice, au comble de la joie, saisit la clef qu'elle ne pouvait venir à bout de tourner, et dans ce mouvement, il pressa, sans le vouloir, une main délicieuse et admirablement bien gantée. Ce fut lui, à son tour, qui rougit en murmurant des excuses qu'on n'entendit point, car la porte venait de s'ouvrir, et adressant à son protecteur un gracieux signe de tête et un salut de la main, la jeune femme descendit lestement l'escalier, et quelques instants après elle avait disparu.

Maurice était resté immobile à la même place, ravi de son aventure, mais mécontent de lui; car depuis que l'inconnue n'était plus là, il avait à lui adresser mille choses aimables, mille compliments

délicats et spirituels, qui maintenant lui arrivaient en foule, et dont pas un mot ne lui serait venu quelques instants plus tôt. A coup sûr, il aurait dû tirer un meilleur parti d'une rencontre si heureuse et si romanesque, mais il se consolait en pensant qu'il avait obtenu la permission de la revoir. Il n'osa pas le jour même, quoiqu'il en eût grande envie, monter chez maître Tricot, son voisin; mais le lendemain, avant midi, il alla frapper à sa porte. Les moyens de s'introduire étaient faciles; il avait un habit à se faire faire, un habit à la mode, et ayant entendu parler de la coupe hardie et élégante de son voisin, il venait s'adresser à lui. Maître Tricot était un fort honnête homme, tailleur laborieux et déjà à son aise, qui habillait d'ordinaire les boutiquiers ou les ouvriers, c'est-à-dire les rez-de-chaussée ou les mansardes, mais qui avait peu l'habitude des premiers étages ou des seconds. Il fut donc infiniment flatté de la nouvelle pratique qui lui arrivait, sans rien comprendre cependant à l'extension subite que venait de prendre sa renommée.

Pendant qu'il prenait mesure à son client, celui-ci regardait autour de lui d'un œil curieux. L'appartement était propre, mais tout y était assez commun, à commencer par madame Tricot, grosse Alsacienne, qui, vu son habileté pour les coutures, tenait lieu à son mari d'un second garçon : — le premier était M. Mathieu, jeune gaillard frais et vermeil, à qui l'on ne pouvait refuser l'avantage incontestable d'une brillante santé; c'était sa principale qualité. Mais il en avait d'autres : ne quittant jamais l'établi et maniant vigoureusement l'aiguille, il restait toute la journée les jambes croisées, ne changeant de position que pour porter le soir chez les pratiques l'ouvrage confectionné le matin.

Maurice s'attendait toujours à voir entrer une autre personne qui n'apparaissait pas, et force fut à lui d'amener la conversation sur le sujet qui l'intéressait.

— Je croyais, maître Tricot, du moins je l'avais entendu dire à madame Galuchet, notre portière, que vous aviez une fille?

— Oui, monsieur, une jolie fille, je m'en vante!

— Mon Athénaïs! s'écria madame Tricot, et le tailleur et sa femme échangèrent un regard de satisfaction et d'orgueil.

Mathieu, qui avait aussi levé les yeux, poussa un soupir, reprit son aiguille et continua le point arrière qu'il avait commencé.

— Est-ce qu'elle n'est pas ici? continua Maurice en regardant toujours autour de lui.

— Non, monsieur, elle est en journée.

— En journée? dit Maurice; et chez qui?

— Chez une lingère... Madame Tricot a toujours gâté sa fille, et lui a laissé faire ses volontés; elle n'a jamais voulu, comme sa mère, coudre des pantalons et des gilets.

— Est-ce sa faute? répondit madame Tricot, on ne maîtrise pas ses goûts. Elle n'aime pas l'état de tailleur.

Mathieu soupira de nouveau.

— C't' enfant est gentille, et la mise lui va si bien! Il est tout naturel qu'elle aime à être belle. Et quand je sors avec elle, il faut voir comme tout le monde nous suit dans la rue!... Ça flatte une mère. Aussi tout mon regret est de n'avoir pu lui donner des idées et une éducation en rapport avec son physique.

— Tu ne lui en as donné que trop, reprit le brave tailleur; tu l'as élevée comme une duchesse, et aujourd'hui elle veut être lingère; v'là ce que c'est! elle ne se plaît plus chez nous, dans une chambre au septième : il faut qu'elle soit dans un salon, au premier, chez madame Évrard.

— Une des premières lingères de Paris!...

— Chez laquelle il y a des glaces dorées où ces demoiselles se regardent, des meubles en palissandre et des canapés où elles s'asseient.

— Où est le mal?

— Il n'est pas bien qu'elle s'habitue aux canapés. Est-ce qu'il y en a ici? Et puis, quel est le monde qui fréquente ces beaux magasins de lingerie?

— Rien que des dames de la haute société, des banquières et des marquises!

— C'est drôle! j'y ai été deux fois prendre ma fille, je n'y ai jamais vu que des hommes, et des jeunes gens encore!

— Tous jeunes gens comme il faut! Toujours des équipages à la porte!

— C'est vrai! et moi qui emmenais Athénaïs à pied, je l'ai entendue, en regardant ces riches voitures, soupirer tout bas.

A ce mot, Mathieu soupira tout haut, et le tailleur le regarda avec un air d'intérêt.

— Enfin, monsieur, dit-il en s'adressant à Maurice, voilà un jeune homme que j'ai élevé, que je n'ai jamais quitté, qui n'a pas un défaut, un bon travailleur à qui je comptais laisser, quand je me retirerais, mes pratiques et ma fille.

— Eh bien? demanda vivement Maurice...

— Eh bien! elle ne dit pas oui... elle ne dit pas non... Elle ne dit rien, mais il est clair qu'elle a d'autres idées, tandis que ce pauvre garçon n'en a qu'une... Il aime Athénaïs comme un enragé.

— Ne parlez pas de cela, maître, s'écria Mathieu avec émotion, elle me fera perdre la tête.

— Voyez plutôt, dit madame Tricot en haussant les épaules, comme il maigrit.

— Qu'est-ce que ça prouve? répondit le tailleur en continuant de prendre mesure à Maurice, ça prouve qu'il faut une santé comme la sienne pour y

résister; malgré ça, je suis bon père, je n'oblige pas Athénaïs à l'épouser ; mais qu'elle y prenne garde ! si elle me fait du chagrin, si elle tourne mal... elle sera cause de ma mort, — et une grosse larme qui roulait dans les yeux du bon tailleur vint tomber en ce moment sur la bande de papier dont il se servait pour prendre mesure.

— Allons donc, dit madame Tricot, quelle idée as-tu de notre fille? est-ce qu'on a eu jusqu'ici rien à lui reprocher?

— Non ; mais elle est coquette, elle aime la parure, et il y a toujours des beaux messieurs en gants jaunes prêts à profiter de ça, et à acheter le repos et l'honneur d'une pauvre famille. On aurait beau leur dire : Il y a tant de grandes dames qui ne demandent pas mieux ! adressez-vous à elles, et laissez sa fille à l'artisan, qui n'a que ça pour être heureux !... Ils ne vous écouteraient pas... n'est-il pas vrai, monsieur? En parlant ainsi, le tailleur était à genoux devant Maurice, à qui il achevait de prendre mesure, et Maurice, tout ému, se reprochait déjà le motif qui l'avait amené dans cette mansarde, lorsque la sonnette, agitée avec violence, retentit plusieurs fois.

— C'est elle ! s'écria madame Tricot avec joie, c'est mon Athénaïs !

Le tailleur se releva vivement, Maurice pâlit, et Mathieu laissa tomber ses ciseaux... La tête en avant et le cœur tout ému, Maurice regardait du côté de la porte... Elle s'ouvrit, et il vit entrer une brune de quinze ans, gaie, rieuse, insouciante et fraîche comme une rose, le vrai type des grisettes. Maurice poussa un cri de surprise : ce n'était pas son inconnue.

Athénaïs Tricot, qui n'avait jamais vu Maurice, lui fit d'un air coquet une gentille révérence ; puis adressa un sourire au tailleur, une caresse à sa mère et une petite grimace à Mathieu ; tout cela en même temps et sans interrompre la chanson qu'elle avait commencée, et qui disait :

Je suis sans fortune
Et n'ai point d'aïeux !
Oui, mais je suis brune
Et j'ai les yeux bleus.



A cette vue, qui aurait charmé tout autre, Maurice prit son chapeau, et, sans répondre au tailleur,

qui lui demandait pour quel jour il voulait son habit, il sortit désespéré. Il s'était trompé, ce n'était point son inconnue... Où demeurait-elle donc? Il y avait, au septième, en face du tailleur, deux portes. — Dans son désappointement et sans savoir ce qu'il faisait, Maurice frappa à la première... C'était une chambre habitée par une ancienne ouvrière en dentelles, septuagénaire et presque paralytique, vivant seule et ne sortant jamais... Ce n'était pas là qu'il fallait s'adresser.

En désespoir de cause, et dans un état d'exaspération qui ne lui permettait plus de réfléchir, Maurice sonna à tout hasard à la porte de la dernière chambre. Un petit garçon vint lui ouvrir, et Maurice entra dans une pièce basse mais assez vaste; une femme et plusieurs petits enfants travaillaient autour d'une grande table où l'on voyait entassés des franges, des ganses et des galons : il était dans un atelier de passementerie, et son thème fut bientôt fait : il avait un petit salon à tendre en entier avec des étoffes et des franges, et au lieu de s'adresser à un tapissier en renom, il préférait, afin que cela lui revînt moins cher, s'adresser directement à un ouvrier en chambre. Madame Durouseau promit d'envoyer chez lui, ou plutôt de descendre elle-même le lendemain pour calculer le nombre de mètres que demanderait cette fourniture.

Elle tint parole et fut à l'heure dite chez Maurice. Madame Durouseau était une grande femme sèche, au ton bref, à l'air sévère. Tout entière à son affaire, elle ne parlait que de torsades et d'effilés, et Maurice ne lui parlait que de sa famille.

— Vous avez un mari?

— Non, monsieur, je suis veuve... la soie bleue sera plus jolie, mais moins solide.

— Je vous crois, madame Durouseau, et m'en rapporte à votre goût... Vous avez beaucoup d'enfants.

— J'en ai six.

— Entre autres une fille charmante que j'ai eu le plaisir de rencontrer.

— Je n'ai que des garçons..... Je mettrai votre tenture en rouge; c'est plus cher, mais vous y gagnerez.

— Comme vous voudrez... Il me semblait cependant qu'une jeune personne habitait chez vous.

— Ma nièce Fœdora, c'est possible... Monsieur la connaît?

— Oui, madame.

Et le front déjà sévère de madame Durouseau se rembrunit encore. Maurice se hâta de raconter le service qu'il lui avait rendu et l'admiration respectueuse que lui avait inspirée sa jolie voisine. Madame Durouseau le regarda d'un air étonné et continua ses calculs. Maurice, quoique un peu déconcerté, se hasarda à lui demander si sa nièce travaillait chez elle.

— Non, monsieur, elle ne travaille pas.

— J'entends, elle demeure seulement avec vous.

— Non, monsieur, elle n'y demeure plus.

— Et pour quels motifs, mon Dieu?

— Je pense que cela ne regarde personne, répondit l'ouvrière d'un air sec et glacial, et Maurice ne se sentit plus la force d'interroger. Tout devenait mystère dès qu'il s'agissait de cette jeune personne, et ce mystère redoublait naturellement la curiosité de Maurice. Il renvoya la tante en lui disant qu'il examinerait le devis qu'elle lui laissait; puis, fatigué de chercher le mot d'une énigme qu'il ne trouvait pas et qui lui donnait la migraine, il sortit pour prendre l'air, passa devant la nouvelle église Notre-Dame-de-Lorette, descendit la rue Laffitte et entrait sur le boulevard qu'il allait traverser, lorsqu'un embarras de voitures le força de s'arrêter. Devant lui, piaffaient deux chevaux anglais pur sang, attelés à un élégant coupé que conduisait un gros cocher galonné portant des gants blancs et une perruque de laine blanche; la voiture était, de plus, ornée de deux laquais derrière et d'armoiries sur les panneaux; en garçon qui n'aime pas à perdre son temps, Maurice, en attendant que les voitures défilassent, s'amusait machinalement à expliquer le blason qui était devant ses yeux. Des armes de baron surmontaient une corne d'abondance et plusieurs attributs du commerce, ce qui lui faisait supposer que le coupé appartenait à une noblesse financière, lorsque la personne qui était seule au fond de la voiture avança la tête et Maurice reconnut les traits auxquels il rêvait en ce moment, ceux de sa belle inconnue qui rougit en l'apercevant, mais qui cependant s'inclina avec grâce pour le saluer. Maurice, tout joyeux, s'élançait à la portière, mais la file des voitures venait de s'ébranler, et les chevaux anglais, déjà impatients du retard, disparurent rapidement, emportant le coupé, la belle inconnue et les nouvelles espérances de Maurice.

Plus malheureux et plus intrigué que jamais, il continua sa promenade, se creusant la tête à expliquer cette seconde apparition qui lui rappelait celles du *Domino Noir*; mais il n'était pas à l'Opéra-Comique, il était dans sa rue, devant sa maison; et au moment où il mettait la main sur le marteau de la porte une idée victorieuse et pourtant bien simple vint s'offrir à son esprit : c'était de s'adresser madame Galuchet, sa portière. Une portière sait tout ce qui se passe dans une maison, voire même dans un hôtel... une portière connaît dans les affaires des maîtres ce que souvent les maîtres eux-mêmes ne connaissent pas, et Maurice, dédaignant tous les vains détours de la diplomatie, aborda franchement la question en demandant à madame Galu-

chet si elle connaissait la nièce de madame Durouseau, la passementière du septième.

— Mademoiselle Fœdora?

— Justement.

— Si je la connais!... Elle a causé assez de chagrins à sa tante, une digne femme, qui vit bien, celle-là! Aussi est-elle protégée par le père Doucet. Le père Doucet, monsieur, est un desservant de Notre-Dame-de-Lorette, qui a grand crédit dans le quartier, et qui a promis de faire avoir à mon mari une place de garçon de caisse ou de garçon de bureau quelque part. Parce que vous comprenez qu'il n'y a pas besoin ici de deux personnes pour tirer le cordon, et que si mon mari gagnait de son côté pendant que je gagne du mien... au lieu d'un revenu...

— Ça en ferait deux... Et mademoiselle Fœdora?. .

— Était élevée par sa tante dans la passementerie et dans les meilleurs principes... Le père Doucet surtout l'avait prise en affection; tout le temps qu'elle n'employait pas au travail, il voulait qu'elle le passât à l'office. Son intention était même de la faire entrer dans un établissement de personnes pieuses où on aurait fait son bonheur... Quant à madame Durouseau, si ce n'avait été la crainte de contrarier le père Doucet, elle aurait préféré, à vrai dire, que sa nièce restât chez elle comme ouvrière... tant il y a que dans le doute et dans l'incertitude où ils étaient et pendant qu'ils hésitaient encore à prendre un parti...

— Eh bien?..,

— Mademoiselle Fœdora est entrée à l'Opéra.

— Pas possible! s'écria Maurice stupéfait.

— Oui, monsieur, c'est comme je vous le dis, le véritable Opéra... Elle est dans les chœurs de la danse... Le père Doucet en a été consterné, sa tante furieuse, et moi je n'en parle à personne, car ça peut faire du tort à la maison et surtout à la petite Athénaïs Tricot, la fille du tailleur, qui était très-liée avec Fœdora, et que l'exemple peut gagner! Car vous comprenez, monsieur, dans les chœurs de la danse! où ça peut-il la mener, la malheureuse!

— A la fortune, répondit Maurice avec amertume, car je viens à l'instant même de la rencontrer sur le boulevard en riche toilette.

— Elle! mademoiselle Fœdora! s'écria la portière d'un ton radouci.

— Avec deux laquais et un équipage.

— Déjà! continua la portière avec un étonnement mêlé d'admiration.

— Et si j'en crois les armoiries de sa voiture... c'est quelqu'un de la finance... quelque riche banquier... qui se ruine pour elle.

— Un banquier! s'écria madame Galuchet avec un transport de joie, un banquier!... Il est impossible que je n'obtienne pas par lui cette place de garçon de caisse que me promet depuis si longtemps le père Doucet... d'autant que j'ai toujours été au mieux avec Fœdora! une pauvre enfant qu'on voulait forcer à être dévote et à passer tout son temps à l'office... Contraignez donc les jeunes filles! voilà ce qui arrive! mais à qui la faute? aux parents, et je l'ai toujours dit à madame Durouseau.

La digne portière continuait encore, avec chaleur et conviction, sa thèse en faveur de la tolérance domestique et religieuse, que déjà Maurice l'avait quittée et remontait chez lui honteux et désespéré. Il y trouva un camarade de Sainte-Barbe, Alfred G..., fils d'un célèbre et riche négociant qui venait le chercher pour l'emmener dîner avec lui. Dans la disposition d'esprit où il était, le premier mouvement de Maurice fut de refuser, mais son jeune camarade ajouta: et j'ai deux stalles pour l'Opéra.

— Pour l'Opéra! s'écria Maurice avec un accent de rage qui étonna son ami... j'accepte... j'irai! — Et les deux amis partirent.

III.

LE BANQUIER.

Les deux amis arrivèrent à l'Opéra dans un entr'acte et se promenèrent un instant au foyer; ils s'arrêterent près d'une des cheminées, où un homme jeune encore, mais petit, rondelet, au teint coloré et à la voix haute, s'était posé comme orateur. Un zézayement désagréable nuisait à son débit, mais donnait à son discours une originalité et un comique que ne lui auraient peut-être pas procurés le piquant et la nouveauté de ses pensées. Du reste, sa mise était des plus recherchées, et dans toute sa personne respirait l'air satisfait d'un homme qui croit en lui et en ses moyens de séduction, confiance qu'on n'aurait su comment expliquer sans les trois gros boutons de diamants qui brillaient au jabot de sa chemise et qui semblaient à toutes ses phrases ajouter ces trois mots : *Je suis riche!*

— Oui, messieurs, criait-il avec son zézayement ordinaire, je le dis avec peine et douleur : l'Opéra s'en va!

— Quel est ce monsieur? demanda Maurice à son ami.

— Le baron d'Havrecourt, lui répondit Alfred, un banquier opulent.

— Il a un air bien triste.

— C'est un abonné de l'Opéra...

Puis s'approchant de l'orateur, qu'il salua: Calmez vos regrets, monsieur le baron, lui dit-il en riant, le mal n'est pas si grand que vous le faites; nous avons encore dans la danse, et surtout dans le chant, des talents admirables.

— Qu'est-ce que ça me fait. Je ne viens pas pour cela... Je viens pour les dames de ma connaissance

que j'allais saluer dans leurs loges et que je n'y trouve plus. Je viens au foyer pour les nouvelles politiques, diplomatiques ou excentriques qu'on y apprend ; car députés, grands seigneurs, ambassadeurs, tout le monde s'y donnait rendez-vous autrefois, et maintenant, qui est-ce qui y vient?

— Vous d'abord, monsieur le baron, répondit Alfred en s'inclinant, et puis nous!... qui venons pour vous entendre, et ce que vous dites là est peu obligeant pour vos admirateurs!

— Du tout, messieurs, du tout, s'écria le banquier avec un rire protecteur; je ne dis pas cela pour vous qui êtes de charmants jeunes gens; je le dis, au contraire, dans votre intérêt. Il comprenait seul l'opéra, le philosophe qui s'écriait : Allongez les ballets et raccourcissez les jupes. En ce temps-là seulement il y avait de piquants scandales, des beautés célèbres qui attiraient tous les regards par l'éclat de leurs conquêtes ou de leurs aventures... Ce n'est plus ça ! c'est ennuyeux à périr !... Ces demoiselles sont comme les pièces, elles ne font jamais parler d'elles ; tout le monde est sage, tout le monde est honnête... L'Opéra s'en va ! ! ! C'est désolant pour nous autres jeunes gens d'esprit et de plaisir... Nous, la nouvelle régence !... On a une maîtresse, personne ne s'en- doute... Elle vous est fidèle ! elle a des vertus domestiques. C'est presque un ménage; autant vaudrait rester dans le sien.

En ce moment, la sonnette du foyer interrompit le baron au milieu de sa tirade; le rideau se levait, et nos jeunes gens coururent occuper leurs stalles d'orchestre.

La lorgnette de Maurice, sans cesse braquée sur le théâtre, était toujours dirigée vers le corps des ballets, au grand étonnement de son compagnon. Il traitait les premiers sujets avec une complète indifférence, ou ne les regardait même pas. En revanche, il lorgnait l'une après l'autre, avec une attention scrupuleuse et soutenue, qui ressemblait à de l'admiration, toutes ces jeunes bayadères en sous-ordre que l'on nomme figurantes de la danse. Mais hélas, celle que Maurice cherchait, la nièce de madame Durouseau, n'apparut point à ses yeux ; il dut penser que quelque indisposition réelle ou de commande, quelque dîner en ville, quelque partie de plaisir la retenait ailleurs; et en effet il eût été bien difficile à sa belle inconnue d'être en ce moment sur le théâtre, car, en se retournant dans l'entr'acte, Maurice l'aperçut dans la salle. Il n'avait pas encore regardé de ce côté... elle était dans une première loge de face, en tête à tête avec un homme dont la vue excita dans le cœur de Maurice des mouvements de rage et de dépit : cet homme était le baron d'Havrecourt, le riche banquier, l'orateur du foyer, pour lequel Maurice s'était senti du premier coup d'œil une antipathie instinctive et soudaine. C'était là l'amant préféré de cette jeune fille si belle, si distinguée!. . Ah ! c'était à elle qu'il en voulait le plus; il y a des choix qui rendent une faiblesse impardonnable. Quant au banquier, loin de comprendre et d'apprécier son bonheur, il s'occupait fort peu de sa belle compagne, ne lui adressait pas la parole, bâillait souvent, et pour se distraire lorgnait toutes les dames de la salle.

— Qu'as-tu donc? dit Alfred à Maurice en le voyant tressaillir et changer de couleur.

Mais Maurice aurait mieux aimé mourir que d'apprendre, même à un ami, l'humiliation et les tourments intérieurs qu'il éprouvait. Il s'efforça de comprimer le spasme nerveux qui l'agitait, il fit de son mieux pour écouter les plaisanteries de son ami, il parvint même à sourire ; mais, pour entendre ce qu'on lui disait, cela lui fut impossible... Avant la fin du spectacle, voyant que Fœdora et le banquier se disposaient à sortir, il quitta brusquement Alfred et s'élança hors de l'orchestre; pourquoi ? Il n'en savait rien lui-même ; sans doute pour accabler Fœdora de reproches ou pour défier le baron, mais à mesure qu'il escaladait les marches qui séparent l'orchestre des premières loges, la raison lui revenait et lui démontrait l'absurdité de sa conduite, si bien qu'en arrivant à la porte du foyer, où se trouvait un groupe de jeunes gens, il s'arrêta, et vit le banquier et Fœdora s'avancer vers lui. Il n'avait pu admirer encore comme en ce moment cette taille svelte et majestueuse, ce port de reine ou de déesse, il ne voyait rien que les diamants dont elle était couverte, et qui indignaient l'honnête jeune homme. Il ne voyait que ce bras si beau, si blanc, si adorable, qu'elle appuyait avec grâce sur le bras nonchalant du banquier, et quand elle passa près de Maurice, lui adressant comme le matin un léger salut de la tête, Maurice n'y répondit point; mais, relevant son front avec fierté, il l'écrasa d'un regard de mépris, et s'éloigna sans remarquer l'air étonné de la jeune femme.

Maurice passa une nuit affreuse : il ne dormit point, il eut la fièvre, il roula dans sa tête mille résolutions impossibles. Le résultat de ce long cauchemar fut le raisonnement suivant, raisonnement pour lui de la plus complète évidence. Il ne pouvait estimer cette femme et ne devait point l'aimer : donc, à la honte de tous les principes et de tous les sentiments d'honneur, il était forcé de s'avouer qu'il l'aimait comme un insensé, et que son seul désir maintenant, le seul rêve de sa vie était de la posséder. Enfin, de conséquence en conséquence, il en arriva à s'applaudir de ce dont il s'indignait d'abord. Les qualités dont il s'était plu à l'embellir auraient rendu sa conquête impossible... il valait bien mieux avoir à la disputer au baron qu'à la vertu. C'étaient deux adversaires qui n'avaient aucun rapport, mais dont l'un était beaucoup

moins redoutable que l'autre. Sans avoir la moindre fatuité, Maurice sentait bien ce qu'il valait; il était moins riche, il est vrai, mais plus beau, plus jeune et surtout plus amoureux que son rival! — Je la lui ravirai, s'écria-t-il, je l'aimerai tant qu'elle m'aimera... je la relèverai à ses propres yeux et aux



(Relevant son front avec fierté, il l'écrasa d'un regard de mépris, et s'éloigna sans remarquer l'air étonné de la jeune femme.)

miens, et tout à l'ivresse du présent, je tâcherai, à force d'amour, d'oublier le passé.

Consolé par ce nouveau plan et décidé à le mettre à exécution, Maurice se leva joyeux et plein d'espoir. Il trouva sur sa table un billet qui lui avait été envoyé quelques jours auparavant par son ami Alfred G..., dont le père donnait le soir même un bal somptueux. Il avait décidé, en recevant cette invitation, qu'il ne s'y rendrait pas, mais en ce moment il changea d'idée. Son ami Alfred et plusieurs camarades qui assisteraient à cette soirée pouvaient lui donner de bons conseils, à lui jeune homme inexpérimenté; et puis en sa qualité de banquier, M. d'Havrecourt se trouverait probablement à ce bal, qui réunirait toute la finance et le haut commerce, et Maurice n'était pas fâché d'étudier de près ce rival qu'il voulait vaincre et qu'il connaissait à peine. Il espérait le faire causer, ce qui était facile, et savoir de lui-même, par exemple, les moments de la journée où il était le plus occupé; l'heure de la bourse n'est pas toujours une bonne heure : les banquiers et les agents de change s'en défient beaucoup. Plusieurs, dit-on, choisissent ce moment-là pour rentrer subitement chez eux, ce qui a souvent causé bien des malheurs.

En rêvant à la campagne d'observation et aux sages manœuvres qu'il méditait, Maurice, qui n'avait point oublié son Tite Live, se comparait à *Fabius Cunctator!* Pour commencer, il s'habilla lentement, rien ne le pressait... Aussi, quand il arriva,

le bal était déjà commencé et réunissait en hommes et en femmes l'élite de la société parisienne. Maurice ne s'était pas trompé dans ses pressentiments : une des premières personnes qu'il aperçut fut M. d'Havrecourt, placé à une table de whist et appelant sur lui l'attention générale par une gaieté expansive qui voulait dire *je gagne*. M. d'Havrecourt était de fort mauvaise humeur quand il perdait et supportait alors difficilement la plaisanterie ; mais il se la permettait volontiers quand la fortune lui était favorable, et il avait en ce moment plusieurs rouleaux devant lui. Maurice lui laissa cuver son or et se dirigea vers la salle du bal, moins éblouissante encore par ses mille flambeaux que par un triple rang de dames dans tout l'éclat de leur parure et de leur beauté.

Mais que devint Maurice en apercevant au milieu d'elles, à côté des personnes les plus nobles et les plus illustres, Fœdora elle-même, qui se penchait en ce moment vers l'oreille d'une dame d'honneur de la reine avec qui elle paraissait dans la plus grande intimité. Ne sachant s'il devait s'indigner ou se réjouir, Maurice se retourna avec embarras vers son ami Alfred, se félicitant de ce que, grâce à la révolution de juillet, il n'y avait plus de préjugés, même dans les salons.

Alfred le regarda avec étonnement et lui demanda ce qu'il voulait dire.

— Regarde toi-même cette jeune dame, la reine de ce bal ; la connais-tu?

— Oui, vraiment.

— N'est-elle pas attachée à l'Opéra?



— Elle!... Allons donc ! C'est madame d'Havrecourt, la femme du banquier.

— Sa femme!!! s'écria Maurice avec un frisson qui parcourut toutes ses veines.

— Eh oui! mon cher ! continua Alfred, cette jolie personne sur laquelle sont attachés tous les regards est la femme de cet original qui pérorait hier au foyer de l'Opéra... Mais comme te voilà changé. Es-tu indisposé?

— Un peu... La chaleur de ce salon... Et puis voilà quelque temps que je me tiens debout.

— Voilà un canapé libre ; asseyons-nous. Veux-

tu une glace ou plutôt une tasse de chocolat ?

— Je te remercie, cela va mieux... Tu disais donc que madame d'Havrecourt...

— Est la femme de Paris la plus remarquable par sa beauté d'abord et puis par sa vertu. Elle est adorée dans les salons et bénie ailleurs; mais elle se cache pour faire le bien comme d'autres pour faire le mal, et nul ne se douterait de ses bienfaits si parfois elle n'était trahie par la reconnaissance... Ma mère m'a raconté là-dessus des détails qui m'ont fait venir les larmes aux yeux, à moi qui ne sais pas pleurer. Mais taisons-nous, car elle regarde de ce côté et s'aperçoit peut-être que nous parlons d'elle.

On venait d'inviter madame d'Havrecourt à danser, et elle passa près du divan où étaient assis les deux amis... sa robe effleura les genoux de Maurice, qui, pâle et les yeux baissés, ressemblait à un coupable accablé sous le poids d'un crime qu'il se reproche et ne peut se pardonner.

— Et c'est la femme du banquier, reprit Maurice avec émotion quand elle fut passée.

— Oui, vraiment! Ce gaillard-là est trop heureux! Son crédit et sa fortune étaient, dit-on, chancelants lorsqu'il a fait ce riche mariage; une jeune femme charmante, qui lui a apporté deux ou trois millions de dot... ce qui l'a placé à la tête de la finance !

— Et comment ce mariage-là s'est-il fait?

— Comme ils se font tous; la jeune fille, qui avait perdu sa mère et qui même, je crois, était orpheline, est sortie de pension pour se marier.

— Eh, continua Maurice en tremblant, est-elle heureuse ?

— Infiniment. Elle est si bonne et si confiante qu'elle ne croit pas le mal possible. Quoique son mari ait des intrigues et des maîtresses, elle n'a pas à cet égard le moindre soupçon, et pourvu qu'on lui laisse remplir ses devoirs d'amitié, de charité ou de religion, elle ne demande rien de plus. Tiens! tu peux la voir d'ici! regarde ce front pur que n'a troublé le souffle d'aucune passion!... Quelle régularité! quelle finesse dans ses traits, et surtout quel air d'innocence et de suave candeur! Un mauvais sujet deviendrait honnête homme en la regardant!... Il n'y a que son mari! Il est vrai qu'il ne la regarde jamais.

— Eh! mais, reprit Maurice de plus en plus troublé, il me semble que tu en parles avec chaleur. Est-ce que tu l'aimerais!...

— Oui, d'abord, comme tout le monde; mais j'ai bientôt vu qu'il n'y avait rien à espérer avec une femme pareille. . Je ne suis pas assez insensé pour tenter l'impossible, et j'y ai renoncé, me contentant des dédommagements que m'offrait le sort...

En parlant ainsi, Alfred regardait de loin une jeune femme coiffée d'une guirlande de camélias qu'il courut inviter pour la valse suivante.

Resté seul au milieu de la foule, Maurice, plus troublé, plus agité que les flots de danseurs et de danseuses qui roulaient autour de lui, Maurice ne savait que dire, que faire, ni à quelle idée s'arrêter. La seule chose certaine, c'est qu'il comprenait maintenant son amour pour cette femme, pour cet ange! Aussi plus que jamais il l'aimait. Mais plus que jamais aussi il comprenait quels obstacles insurmontables mettaient entre lui et elle sa position dans le monde, sa fortune et surtout ses vertus. Réflexions très-sensées qui ne l'empêchèrent point de se diriger vers la salle où elle dansait. Il s'approcha timidement, respectueusement et se tint quelque temps derrière elle; il n'était pas vu, mais il la voyait. C'était déjà un grand bonheur! Une dame qui passait près d'elle la nomma Amélie. On l'appelait Amélie! Il savait son nom!... Ce fut son second bonheur de la soirée, mais ce fut le dernier.

En retournant à sa place, elle l'aperçut, mais elle ne fit pas semblant de le voir, et passa sans le saluer. Maurice sentait bien que sa conduite impolie et inexplicable de la veille méritait un pareil châtiment, et il ne pouvait se plaindre. Comment d'ailleurs se justifier ? comment même oser lui parler?.. C'était une entreprise au-dessus de ses forces. Enfin, après avoir plusieurs fois hésité, après s'être répété que ce serait peut-être la seule occasion de lui adresser la parole et de causer quelques minutes avec elle, Maurice se hasarda à traverser cet immense salon; puis, arrivé devant Amélie, il s'arrêta pâle et tremblant, et, enfin, reprenant courage, il balbutia d'une voix émue, qu'on entendait à peine, une invitation à danser.

— Je suis engagée, monsieur, reprit Amélie d'une voix sèche et brève.

— Mais pour la prochaine contredanse? reprit Maurice.

— Je ne danserai plus de la soirée.

Maurice sortit de la salle et rentra chez lui désespéré.

Quand une fois une passion s'est emparée d'un cœur jeune, novice et ardent, elle y règne en souveraine absolue, en maîtresse tyrannique qui ne permet ni rivalité ni partage : aussi, tout entier à une seule pensée, Maurice laissa de côté ses livres, ses travaux et ses études, il lui aurait été impossible de s'occuper d'autre chose que d'Amélie; c'était son rêve, sa vie, son idée fixe. Elle était digne de son amour, elle méritait les adorations de la terre entière; il en était ravi, mais il n'en était pas plus heureux. En ce moment il n'avait qu'un désir, c'était de la revoir... Mais comment? Il la connaissait à peine, et il avait déjà eu le talent de se mettre mal avec elle, de changer en antipathie et en aver-

sion peut-être les bons sentiments qu'avait fait naître le hasard de leur première rencontre. Il pouvait se faire présenter chez elle en se liant avec son mari, mais ce mari lui inspirait un éloignement invincible. Il lui en voulait de sa fatuité et de son orgueil, de sa conduite et de ses liaisons scandaleuses; il lui en voulait de trahir une femme aussi adorable; il lui en voulait surtout, puisqu'il faut le dire, d'être le mari de sa femme. L'importante affaire de sa journée était de savoir ce que ferait madame d'Havrecourt et de connaître les lieux où elle devait aller. Pour les bals, les soirées, les grandes réunions, Alfred et quelques autres amis le tenaient au courant, c'était facile. Ce qui ne l'était pas, c'était de prendre ces informations sans éveiller de soupçons et sans trahir son secret. Les autres jours, Maurice se tenait souvent lui-même aux aguets et en sentinelle sous les fenêtres d'Amélie. Que de fois il oublia le froid, la neige et la pluie parce qu'il avait aperçu de la lumière à une de ses croisées et qu'il espérait l'entrevoir un instant. Ou bien il avait entendu le bruit de la voiture qui roulait dans la cour ou le hennissement des chevaux qu'on attelait. Elle allait sortir. Il s'élançait, il la suivait dans les concerts, dans les spectacles ou elle entrait, et toute la soirée il s'enivrait du plaisir de la voir. C'étaient là les jours les plus heureux de sa vie, et toutes ses matinées se passaient dans une seule recherche, se résumaient dans une seule phrase : Comment la verrai-je ce soir? Vous comprendrez alors qu'il ne lui restait plus un moment pour ses affaires, ni pour ses amis, ni pour le palais. Cela l'inquiétait peu, il avait déjà renoncé à son état, tout lui était indifférent, pourvu qu'il vît Amélie; mais bientôt il ne la vit plus. Elle resta toute une semaine sans sortir. C'était là un événement qu'il n'avait pas prévu et qui pensa lui faire perdre la raison. Il fallait à tout prix être reçu chez elle. Et malgré sa répugnance pour M. d'Havrecourt, il chercha les moyens de se lier avec lui.

Le banquier venait de se rendre adjudicataire d'une importante entreprise et avait lancé selon l'usage ses prospectus dans les journaux. Sans examiner si l'affaire était bonne ou mauvaise, sans savoir même de quoi il s'agissait, Maurice prit sur les fonds que lui avait laissés son père une somme assez considérable et se rendit chez le banquier. Le cœur lui battait en entrant par la grande porte, en franchissant le seuil de l'hôtel, en montant cet escalier qui était sans doute celui d'Amélie; mais ce n'était pas chez elle qu'il allait, et une porte sur laquelle étaient écrits ces mots : *bureaux* et *caisse* lui indiqua le chemin qu'il devait prendre. — Le banquier était dans un cabinet des plus coquets, boudoir de la finance, où resplendissaient l'or et l'acajou. Il était en robe de chambre à ramages, d'une étoffe de Lyon soie et or, assis au coin d'un bon feu, les pieds enveloppés dans des pantoufles de cachemire et posés sur des chenets ciselés par Desnières. Au cahier qu'il tenait à la main, on aurait dit un homme qui travaillait ou qui pensait. La vérité est qu'il dormait, accablé sous le poids des myrtes qu'il avait cueillis la veille. C'est du moins ce qu'il fit entendre à Maurice, dont l'entrée venait de le réveiller, confidence qui redoubla la rage du jeune homme et faillit lui faire oublier le sujet de sa visite. Il se remit cependant, et tout en glissant quelques mots sur l'opération financière qui l'amenait, il demanda comment se portait madame d'Havrecourt.

— Ma foi, je n'en sais rien; il y a tantôt une semaine que je ne l'ai aperçue; elle est comme qui dirait en retraite.

— Comment cela?

— C'est l'anniversaire de la mort de sa mère, et tous les ans à pareille époque elle s'enferme et ne voit personne pendant sept ou huit jours. C'est trop long. La douleur est une bonne chose, j'en conviens, mais il ne faut pas en abuser, et je supprimerai cela. Imaginez-vous, mon cher, que pendant ce temps-là il m'est impossible de recevoir et de traiter mes amis, car j'en ai beaucoup qui viennent ici tous les jours.

Et Maurice sentit plus que jamais le désir d'être l'ami de cet homme qu'il détestait.

— Eh bien! continua le banquier sans deviner la réflexion de Maurice, eh bien! il m'a fallu les mener dîner au cabaret. Hier encore nous étions une douzaine à la *maison dorée*. Quand je dis une douzaine, ne croyez pas que nous fussions tous gens de finance; il y avait six de ces demoiselles. J'avais près de moi une petite... *un rat* que j'avais pris par hasard, et que je garderai, je crois, par caprice. C'est bizarre, n'est-ce pas? Mais la fortune est aveugle, et je suis décidé à faire celle de cet enfant. Il faut vous dire que le souper s'est prolongé très-avant dans la nuit, car on soupe bien à la maison dorée, on ne soupe même que là. Le champagne, les égards et les salons particuliers, tout y est admirable! Y allez-vous quelquefois, monsieur Maurice?

— Non, monsieur.

— Vous faites bien, car vous ne voudriez plus aller autre part... Ah çà! vous venez donc me demander des actions?

— Oui, monsieur.

— Je n'en donne qu'à mes amis! Car c'est une admirable affaire que j'aurais dû me réserver; mais je n'ai rien à moi... je suis comme cela. Vous dites quatre actions, et six que j'ai promises à la petite, cela fait dix... Je les lui porterai aujourd'hui en revenant de la Bourse. Et il sonna. Un de ses commis parut.

— Pardon. Je sonnais mon valet de chambre... C'est égal : monsieur Dumont, voulez-vous dire à mon cocher que je sortirai à deux heures ; le petit coupé et un seul cheval... vous comprenez ? Ah ! un mot encore. Tenez, prenez l'argent de monsieur.

Et le commis sortit.

— Quant à vous, mon cher, dit-il à Maurice en lui remettant ses actions, voici vos coupons. Comment se porte le petit Alfred G... votre ami ? C'est un gentil cavalier, mais il est comme vous, il est trop sage. Il faudra qu'un de ces jours nous fassions quelques parties.

Maurice s'inclina en homme qui se trouverait très-honoré d'accepter, et le banquier le reconduisit jusqu'à sa porte en lui prodiguant les compliments et les poignées de main ; mais il ne l'engagea point à venir chez lui.

Depuis ce jour, Maurice rechercha le banquier autant qu'il l'avait évité jusqu'alors, et tout en se détestant lui-même, tout en rougissant de sa bassesse, il l'écoutait, il le trouvait aimable ; il poussa même la flatterie, ou plutôt l'amour, jusqu'à rire de ses bons mots.

Alfred et d'autres amis avaient présenté Maurice à un cercle célèbre, à un club des plus à la mode, et, sur leur recommandation, on avait daigné l'admettre. Son seul but était d'y rencontrer M. d'Havrecourt, qui venait y passer presque toutes ses soirées ; mais, pour ressembler à la jeunesse élégante et fashionable qui voulait bien l'accueillir, Maurice, l'ami de la simplicité, fut obligé de s'habiller à la dernière mode, et ne s'adressa plus, on le pense bien, à maître Tricot, son voisin. Maurice, qui détestait le luxe et qui aimait tant aller à pied, se vit forcé de prendre un groom et une voiture dont il ne se servait jamais. Ce n'était rien encore. Tout le monde jouait, et Maurice, qui avait depuis son enfance une sainte horreur pour le jeu, apprit le whist, afin de se mettre plus avant encore dans l'intimité de M. d'Havrecourt, qui, en effet, adorait Maurice quand il ne l'avait pas pour partner. Mais il ne l'engageait point à venir chez lui !... Aux parties de jeu succédaient souvent des repas où la sobriété de Maurice avait grandement à souffrir. Je ne parle pas de sa réputation, elle était déjà faite, ou plutôt défaite, et un honnête garçon qui n'avait d'autre tort qu'un amour véritable pour une honnête femme était reconnu généralement pour un roué et pour un mauvais sujet, le tout sans parvenir à son but, car plus son intimité avec le baron augmentait, et plus il commençait à comprendre que le banquier aimait autant, non par jalousie, mais par crainte des indiscrétions, ne pas attirer chez lui ses compagnons de plaisirs. Un événement changea la face des choses. Fœdora, dont nous avons déjà parlé, était une des beautés que de temps en temps le banquier adorait ; mais, plus adroite que les autres, elle avait su prendre sur lui un ascendant et un empire qui s'expliquaient non par sa beauté, mais par sa coquetterie et surtout par son indifférence. On a tant de puissance, quand on n'aime pas qui vous aime ! Le banquier était fort généreux pour Fœdora, qui du reste tenait peu aux richesses... Elle avait une autre ambition plus difficile à satisfaire, elle voulait briller au premier rang par son talent, et comme le talent ne s'achète pas, le malheureux banquier ne savait à quel saint se vouer. Quand il parlait d'amour, on lui répondait : gloire ; et le baron eût dit volontiers comme lord Albemarle à sa maîtresse qui contemplait une étoile : « Ne la « regardez pas ; je ne peux vous la donner. » Mais Fœdora ne se payait point de raisons pareilles : elle prétendait que tout était possible à l'amour, qu'elle aurait des succès si elle avait des rôles, mais personne ne lui en donnait (ce qui était vrai), car il eût fallu avoir sur les yeux le bandeau de l'amour pour ne pas voir qu'elle ne dansait en mesure que par hasard et par occasion, les jours, par exemple, où elle regardait dans la salle et se trompait. Ne sachant donc comment répondre aux exigences de sa maîtresse, qui menaçait de l'abandonner, si elle ne dansait pas un pas dans le prochain opéra, le désolé banquier raconta son embarras à ses compagnons, promettant une reconnaissance et un dévouement éternels à l'ami qui lui viendrait en aide.

Maurice ne promit rien ; mais il vint me trouver. L'on a vu par quelle suite d'intrigues diplomatiques mademoiselle Fœdora se produisit dans un pas de cinq, et l'on comprendra alors facilement comment Maurice obtint enfin la confiance exclusive et l'amitié sans bornes du baron, jaloux de conserver une protection que le talent de sa maîtresse menaçait de rendre de jour en jour plus nécessaire.

IV.

UNE HONNÊTE FEMME.

M. le baron d'Havrecourt devait donner une grande soirée : l'occasion était favorable et toute naturelle. Maurice fut présenté par lui à sa femme comme un ami intime. Amélie l'accueillit avec la politesse et les égards qu'elle avait pour tous ceux qu'elle recevait pour la première fois, pas plus, pas moins. Cependant elle ne pouvait méconnaître celui qui qui partout suivait ses pas ; son assiduité, son respect et surtout son silence, tout devait lui dire : Je vous aime.

Toute autre femme peut-être eût su gré d'un pareil amour ; celle-ci s'en offensait sans doute, ou, ce qui est plus terrible encore, ne daignait pas s'en

apercevoir. D'une douceur de caractère et d'une bonté incomparables, Amélie était gracieuse et aimable pour tout le monde; jamais personne n'avait mieux compris les devoirs de maîtresse de maison; les mots les plus simples semblaient dans sa bouche ou un compliment ou une marque d'affection. Quand elle vous adressait la parole, on était content d'elle; quand elle vous avait écouté avec son doux sourire, on était content de soi, on se trouvait de l'esprit! Mais où elle était admirable, c'était avec son mari; nul n'aurait pu dire si elle connaissait les véritables sentiments et la conduite du baron, mais elle avait pour lui, aux yeux de tous, une si haute estime et un tel respect qu'elle forçait tout le monde à en avoir. Elle n'en parlait qu'avec bienveillance, avec affectation, avec éloge, ne s'apercevait jamais de ses ridicules, mettait en relief ses moindres qualités, et, devant ses amis ou les étrangers, relevait son mari avec tant d'adresse et de bonheur, que le baron, qui partout ailleurs était un sot, devenait, en rentrant chez lui, un homme de mérite.

Maurice vit bien qu'il n'avait rien gagné auprès d'une pareille femme; il ne s'en étonna pas; il était trop modeste pour avoir l'espoir de lui plaire, mais il avait le bonheur de la voir, il n'en demandait pas davantage. Profitant donc de sa nouvelle position, il devint un des plus assidus de la maison; les soirées où il y avait peu de monde étaient celles qu'il préférait, et là, cessant de se contraindre et d'affecter des vices qu'il n'avait pas, il redevenait ce qu'il était réellement, un aimable et honnête jeune homme, se laissant aller à ses généreuses inspirations, à ses nobles sentiments, et se retrouvant dans la bonne compagnie avec bonheur et délices, comme on rentre dans sa patrie après des jours d'exil. Amélie l'écoutait d'abord avec surprise, puis avec un intérêt marqué, et Maurice enchanté croyait avoir fait un pas dans son estime. Bien loin de là, Amélie reprit soudain sa froideur habituelle; un air de défiance et même de mépris se peignait sur son visage, souvent même un sourire moqueur errait sur ses lèvres, comme si elle eût voulu montrer qu'elle n'était pas dupe de l'apparence, et que le masque qu'il voulait prendre cachait mal sa véritable physionomie. — Ah! c'est le comble de tous les maux! s'écria Maurice. Elle me soupçonne d'hypocrisie et de feinte, elle m'accuse de vouloir jouer l'honneur et la vertu. Et le malheureux jeune homme, obligé de se faire mauvais sujet avec le mari, tout en sentant qu'il fallait être honnête homme pour plaire à la femme, voyait chaque jour empirer sa position et augmenter son désespoir.

Un jour, par un froid rigoureux, il se promenait sur le boulevard en pensant à elle... toujours à elle. Il ne fut tiré de sa rêverie que par ces mots : *J'ai froid, monsieur, et j'ai bien faim!* Ils étaient prononcés par un petit garçon de sept ou huit ans, dont la petite main grelottait en demandant l'aumône. Maurice allait lui donner une pièce de monnaie, puis, mieux inspiré, il l'interrogea.

— Qui es-tu?

— L'aîné de quatre enfants, et ma mère vient d'accoucher d'un cinquième.

— Quelle est ta mère?

— Une blanchisseuse qui n'a pas d'ouvrage.

— Où demeure-t-elle?

— Bien loin et bien haut.

— C'est égal... marche devant, je te suis.

Et Maurice arriva à une mansarde sous les toits.

— Ma mère, dit le petit garçon en poussant une porte vermoulue qui fermait à peine, voilà un monsieur qui veut te voir.

Maurice regarda autour de lui et tressaillit; ses yeux n'étaient pas habitués à une pareille misère. Il tira sa bourse et la jeta sur le lit de la pauvre femme qui lui prit la main et la baisa.

— Je reviendrai vous voir et ne vous abandonnerai pas, ni vous ni vos enfants.

— Soyez béni, s'écria la pauvre mère, et que le bon Dieu vous rende heureux!

— Heureux! je ne peux pas l'être!

— Et pourquoi donc? que désirez-vous? dites-le-moi, pour que je prie le ciel de vous l'accorder. Il m'accorde aujourd'hui tout ce que je lui demande, car je le priais tout à l'heure de m'envoyer un ange gardien et vous êtes entré.

— Eh bien! lui dit Maurice tout ému de cet idée, priez donc... pour *qu'elle me croie et pour qu'elle m'aime.*

— Je ne vous comprends pas, mais c'est égal... je prierai toujours, dit la pauvre femme en pressant contre son cœur son dernier enfant... c'était une fille.

Maurice, qui allait partir, revint sur ses pas et lui dit : Je veux être le parrain de cette enfant.

La pauvre mère leva au ciel ses yeux humides de joie.

— A une condition.

— Laquelle?

— C'est que nous la nommerons Amélie.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur, s'écria la mère.

Maurice lui dit adieu et allait s'éloigner, lorsque, derrière la porte à moitié brisée qu'il venait d'ouvrir, il aperçut debout une femme.

C'était madame d'Havrecourt!

Maurice resta stupéfait de cette rencontre incroyable, inattendue, et son trouble l'empêcha de remarquer celui qu'éprouvait Amélie. Il n'était pas encore remis de sa surprise que madame d'Havrecourt, calme et le visage serein, lui disait avec un sourire enchanteur :

— Pardonnez-moi mon étonnement, monsieur Maurice, et n'en soyez point offensé. Je suis enchantée de vous rencontrer ici, mais je ne m'y attendais pas.



— C'est moi, madame, balbutia Maurice, qui suis trop heureux d'un hasard pareil.

— Soit, lui dit elle gaiement, mais n'en parlez à personne ; je vous dirai pourquoi.

Et elle le salua de la main en ajoutant :

— Que je ne vous retienne pas, surtout si vous avez à faire plusieurs visites du même genre.

Maurice descendit l'escalier et rencontra à moitié chemin un domestique sans livrée qu'il reconnut pour l'homme de confiance d'Amélie. Sa maîtresse, jeune et leste, avait rapidement gravi les six étages, et lui n'avait pu la suivre que de loin, chargé comme il l'était d'un pesant panier qui contenait probablement du linge pour la pauvre femme et une layette pour son enfant. Maurice se rappela ce qu'Alfred lui avait dit de madame d'Havrécourt et du bien qu'elle faisait dans le quartier. Il s'expliqua alors par là sa première apparition dans l'escalier de son belvédère. Elle allait sans doute porter des secours à l'ouvrière en dentelles, pauvre femme septuagénaire et paralytique qui demeurait au septième, et Maurice comprit que si à Paris la misère habitait souvent les mansardes, on y rencontrait quelquefois aussi la richesse et la bienfaisance.

C'était Maurice qui à son tour bénissait la pauvre femme qu'il venait de secourir. Il aurait foi désormais en ses prières ; il irait la voir pour lui en demander encore. Il était bon, il était religieux ; pour un rien il allait devenir dévot, ou plutôt tout s'expliquait par un mot : il était amoureux ! Il était

surtout enchanté du secret que madame d'Havrecourt lui avait recommandé. Il se trouvait donc de moitié dans un secret avec elle. C'était déjà un privilége, c'était un avantage qu'il avait sur tous les autres. Une seule chose l'embarrassait et l'inquiétait beaucoup. Madame d'Havrecourt avait-elle entendu les derniers mots qu'il avait adressés à la pauvre femme? La porte était à jour et en si mauvais état que l'on devait presque voir tout ce qui se passait dans la mansarde, à plus forte raison entendre ce qu'on y disait. Madame d'Havrecourt était-elle là depuis quelque temps? ou venait-elle d'arriver au moment où Maurice sortait? C'est ce que celui-ci ne pouvait savoir et ce qu'il se promit bien d'examiner.

Mais toute sa science fut en défaut. Quand il entra le soir dans le salon, il fut accueilli avec la même aisance que d'ordinaire; on ne se troubla point, on ne rougit point à sa vue. Ah! se dit Maurice, elle ne sait rien, elle n'a rien entendu. Amélie cependant lui adressa plusieurs fois la parole, et dans la conversation, qui était générale, chaque fois qu'il s'agissait de quelque chose de noble, de bien ou de beau, elle tournait les yeux de son côté comme vers quelqu'un qui pouvait la comprendre. Enfin, par une foule de nuances délicates et imperceptibles que Maurice seul pouvait deviner et sentir, tout dans Amélie semblait lui dire : Je vous avais mal jugé et je vous rends mon estime. — Il y avait dans le salon de madame d'Havrecourt plusieurs gens de talent. Amélie les accueillait de préférence aux gens de finance que lui amenait son mari. C'était sa société à elle; elle aimait les artistes et en était aimée, car elle parlait leur langue.

Maurice, qui d'habitude se taisait, s'enhardit ce jour-là; rien ne donne de la hardiesse comme le bonheur. Il fut vif, animé, brillant même, et comme il était plein de talent, d'esprit et d'érudition, et que tout cela était rehaussé par le charme d'une parole douce, vibrante et sonore, il obtint un succès général... Un succès devant un auditoire pareil, un succès devant Amélie, qui plus d'une fois l'avait encouragé ou approuvé du regard! c'était trop de bonheur à la fois, et tout ce que Maurice avait souffert jusque-là était effacé par cette soirée. Pendant qu'on prenait le thé, Amélie lui fit signe de venir s'asseoir auprès d'elle. C'était déjà une grande faveur; elle en ajouta une plus douce encore, elle se pencha vers lui et se mit à lui parler à voix basse de la rencontre du matin.

— Je vous ai demandé le silence, lui dit-elle, de peur d'être grondée. Autrefois je sortais seule; mais depuis un événement, continua-t-elle en baissant les yeux, où un ami que je ne connaissais pas fut obligé de venir à mon aide, j'ai pris avec moi un ancien serviteur, un homme de confiance qui ne me quitte point. Mon mari désapprouve ces excursions matinales, non pas qu'il ne soit fort charitable et ne fasse lui-même beaucoup de bien, mais sa tendresse s'inquiéterait de dangers imaginaires, et je ne veux pas que mes plaisirs, à moi, lui causent la moindre peine. Voilà pourquoi, monsieur, je vous ai prié de vouloir bien me garder le secret.

Pendant qu'elle parlait, Maurice ne savait ce qu'il devait le plus admirer, du tact, de l'esprit ou du cœur de cette femme, et il la quitta, comme il la quittait tous les soirs, plus épris que jamais. Un mois se passa ainsi, et ce fut dans les amours du pauvre Maurice l'époque la plus heureuse et la plus florissante. Sa position, comme capitaliste, n'était pas aussi belle : il dépensait beaucoup, ne gagnait rien, menait un grand train, prenait toutes les actions dont le banquier ne savait que faire, et, avec l'insouciance de Jean La Fontaine,

Mangeait son fonds avec son revenu.

Mais il était l'ami du baron, son ami intime : ils ne se quittaient plus; il voyait tous les jours Amélie, dont la confiance pour lui semblait augmenter; elle lui montrait même quelque intérêt, semblait parfois s'inquiéter de sa position et de son avenir, se permettait même quelques conseils. Enfin c'était presque de l'amitié, et Maurice, dont les doutes renaissaient alors, se disait : Est-ce qu'elle m'aurait entendu? Est-ce qu'elle saurait combien je l'aime? Mais jamais sa pensée, même la plus secrète, n'aurait osé aller plus loin.

Un soir il y avait un bal chez le baron, qui dansait peu, mais qui jouait beaucoup; il avait retenu Maurice, qui voulait se rapprocher de la salle de danse, et l'avait cloué près de lui à une table de jeu qu'entourait déjà une nombreuse et brillante jeunesse. La maîtresse de la maison entra en ce moment, plus jolie et plus fraîche que les roses qui brillaient sur son front et sur son sein, plus légère et plus aérienne que la robe de gaze qui ondulait autour d'elle. Elle adressa un regard de reproche à tous les danseurs qui encombraient l'appartement où l'on j'ouait, et tous ces jeunes gens, un peu honteux et baissant la tête, s'élancèrent dans la salle du bal.

Quant à Maurice, qui aurait bien voulu faire comme eux, il s'inclina et salua respectueusement Amélie, mais celle-ci détourna la tête et passa sans le regarder... Lui la regardait toujours et la suivait des yeux avec tant d'inquiétude et d'amour qu'il ne pensa plus à ce qu'il faisait et perdit un coup superbe qu'il devait gagner; il s'en applaudit, car il lui tardait d'être décavé pour rejoindre Amélie; mais la fortune, qui a aussi ses caprices et qui est rarement d'accord avec les désirs des amants, sem-

bla prendre plaisir à favoriser le pauvre Maurice, aussi contrarié alors de ses bonnes grâces qu'il avait été souvent malheureux par ses rigueurs; il avait beau faire, il ne pouvait perdre, il décavait tout le monde et ne pouvait, à son grand regret, quitter la table de bouillotte. La nuit s'avançait, un monceau d'or s'entassait devant lui ; et M. d'Havrecourt, qui plusieurs fois déjà était rentré, venait cette fois de se recaver de trois mille francs. En ce moment, Maurice leva les yeux et vit derrière M. d'Havrecourt et en face de lui Amélie, qui le regardait avec cet air qu'il connaissait si bien. Il y avait dans tous ses traits l'expression du blâme et du reproche et en même temps un sentiment d'inquiétude.

— O ciel! se dit-il avec joie, elle daigne donc s'intéresser un peu à moi ! Elle a peur que je ne perde!... Et l'instant d'après il en eut la preuve certaine, car Amélie, s'adressant à lui d'une voix un peu émue, lui dit : « Je suis fâchée de déranger « monsieur Maurice, mais il m'avait promis hier de « donner le bon exemple et de danser (ce qui était « vrai) ; faut-il lui rappeler sa promesse, et l'inviter « moi-même? continua-t-elle, en étendant vers lui « sa jolie main... mais à l'instant, car la contre- « danse va commencer. »

En ce moment le baron, qui avait un brelan de valets, dit d'une voix sèche : — Je fais le tout de Maurice.

— Je tiens, répondit celui-ci en se levant. Il avait dix-huit! et, les yeux rayonnants de joie, il abandonna ses mille écus au baron et courut prendre la main d'Amélie.

— En vérité, monsieur Maurice, lui dit-elle au moment où ils se plaçaient pour danser, c'est de la folie!

— En quoi donc? répondit-il d'un air étonné. Fallait-il vous faire attendre?

— Je dis que c'est de la folie à vous, qui n'êtes pas riche, de jouer ainsi, d'autant que l'on prétend que vous n'êtes pas heureux au jeu.

— Excepté aujourd'hui! Et Maurice prononça ces mots avec une expression de bonheur si véritable et si naturelle, qu'Amélie aurait pu voir que c'était bien là le fond de sa pensée ; mais elle ne la comprit pas ou ne voulut pas la comprendre, car elle reprit d'un air froid et sévère :

— C'est justement parce que vous aviez du bonheur aujourd'hui, parce que vous gagniez une somme aussi forte, qu'il fallait la conserver pour un meilleur usage.

Maurice tressaillit.

— Il m'avait semblé, continua Amélie, que vous saviez parfois mieux employer votre argent, et il m'en coûterait de penser que vous n'êtes charitable et bon que par hasard.

— Merci de vos conseils, madame ; je n'en reçois pas d'ordinaire d'aussi sage, et j'en profiterai. Je ne jouerai plus.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, monsieur.

— Et moi, je vous le jure, et je tiendrai ma parole.

— Tant mieux pour vous, monsieur, et surtout pour d'autres qui vous en remercieront. Et à propos de cela, j'aurais à vous parler d'une pauvre femme, votre cliente ; une commission à vous donner pour elle.

— Ah ! parlez, de grâce.

— Ici, dans un bal et pendant une contredanse, ce n'est guère le moment. Venez, non pas demain, je serai fatiguée et me lèverai tard, mais après-demain, à midi, si cela, monsieur Maurice, ne vous dérange pas trop.

Maurice n'avait jamais éprouvé une satisfaction aussi complète et aussi pure. La contredanse était finie depuis longtemps, qu'il lui semblait entendre encore les douces paroles qui l'avaient charmé, et quand le baron, qui se croyait obligé de le consoler de son désastreux brelan, vit la joie qui brillait sur sa physionomie, il ne put s'empêcher de s'écrier : — Voilà un philosophe!... C'est dommage qu'il joue si mal à la bouillotte ! — Le lendemain Maurice ne vit point Amélie, et la journée lui parut longue, quoique embellie par les plus doux songes et les plus riantes images, car le jour d'après, lui qui ne l'apercevait jamais que le soir et au milieu du monde, il devait la voir le matin à midi chez elle en tête à tête... C'était presque un rendez-vous!... Il y rêvait, lorsqu'on lui remit une lettre dont il reconnut sur-le-champ l'écriture ; elle était du banquier et contenait ces mots :

« Mon cher Maurice, j'ai à vous parler d'une « importante affaire où vous pouvez me rendre le « plus grand service ; je vous attends demain à dé- « jeuner à l'hôtel ; mais, pour que nous causions en « liberté, venez de bonne heure et avant que ma « femme ne soit levée. C'est important. »

Le billet ne portait point de signature et contenait pour post-scriptum cette seule ligne :

— Brûlez ce billet.

Ce que fit Maurice, qui était la probité même dans les petites choses comme dans les grandes, et souriant pendant que la flamme consumait le billet du baron, il se disait : « La fortune si longtemps contraire veut donc enfin me combler de ses faveurs ! Amélie m'admet près d'elle, je suis assez heureux pour qu'elle ait besoin de moi, et en même temps me voilà indispensable à son mari, dont j'ai toute la confiance. — Et déjà il avait calculé en lui-même que tout cela pouvait très-bien s'arranger, qu'il serait à dix heures chez le banquier, qu'il déjeunerait avec lui et de là passerait chez sa femme,

qui l'attendrait. La douce perspective! — L'heureuse matinée! se disait-il en s'endormant.

Quand il arriva le lendemain à l'hôtel, le banquier était déjà sur pied et l'attendait avec impatience.

— Ah! vous voilà enfin! s'écria-t-il; je venais, mon cher, d'envoyer chez vous.

— L'affaire est donc bien sérieuse?

— Vous allez en juger.

Le baron approcha son fauteuil de celui de Maurice et lui dit à voix basse, d'un air effrayé :

— Il peut en résulter les conséquences les plus fâcheuses pour mon ménage.

Et Maurice redoubla d'attention.

— Je vous dirai, mon cher, continua le banquier, que, grâce à mon adresse, ma femme a en moi la confiance la plus complète. Je ne vous parle pas de son amour, c'est connu, et quoique souvent cela me gêne, je suis bon mari et ne lui en veux pas; mais cet amour deviendrait un tourment et un enfer, je n'aurais plus ni repos ni liberté si elle se doutait de quelque chose, si le moindre soupçon venait troubler sa tranquillité ou éveiller sa jalousie. C'est ce qui est près d'arriver.... si vous ne me venez pas en aide.

— Disposez de moi, monsieur, vous le pouvez.

— C'est ce que j'ai fait, lui répondit le baron en lui serrant la main, certain que vous ne me désavoueriez pas.

— Qu'est-ce donc et de quoi s'agit-il? dit Maurice avec quelque inquiétude.

— Le voici : Imaginez-vous que cette petite Fœdora, qui ne fait que des extravagances, avait acheté des diamants : ce n'est que demi-mal; mais vous allez voir l'absurdité !... elle en envoie toucher le prix ici... chez moi... comme si j'étais garçon! comme s'il n'y avait que des garçons dans le monde! Je ne sais en vérité où elle a la tête et à quoi elle pense, mais la facture est arrivée hier pendant que ma femme était là... Refuser de solder ce mémoire entraînait une foule d'explications plus désastreuses les unes que les autres, et puis un banquier, lorsqu'il tient à son crédit, doit toujours payer à bureau ouvert... J'ai donc payé, et sans hésiter...

— En vérité! s'écria gaiement le jeune homme.

— Parbleu! ma femme était là, et pour lui ôter tout soupçon, j'ai dit d'un air indifférent : Je sais ce que c'est! C'est pour Maurice, dont je suis le banquier.

Maurice poussa un cri de désespoir.

— Comment, monsieur, un tel mensonge, sans m'en prévenir, sans penser au tort que cela peut me faire!

— Du tort! et lequel? Ne vous avisez donc pas de me démentir, d'autant qu'il m'a semblé, au trouble de ma femme, qu'elle avait conçu quelque doute.

— Elle était troublée! s'écria Maurice avec anxiété et en même temps avec joie.

— Oui, vraiment! parce qu'on a beau avoir de l'esprit et de l'aplomb, quand on est pris ainsi à l'improviste et au dépourvu, on a toujours un air gauche et embarrassé qui donne des soupçons... Si j'avais eu le temps de réfléchir et de combiner, j'aurais inventé autre chose.

— Cela aurait mieux valu, dit Maurice d'un air consterné.

— C'est ce que nous avons fait hier avec Fœdora, à qui j'ai reproché son étourderie, et, pour la réparer (car elle a du bon), elle a inventé un moyen bien supérieur au mien, et qui ne permettra pas à ma femme de conserver le moindre doute.

— Il faut l'employer, et le plus tôt possible! s'écria vivement Maurice.

— C'est ce que nous allons faire ici même, ce matin, si vous nous secondez.

— Comment, je vous suis encore nécessaire?

— Indispensable.

— Et quel rôle me destinez-vous?

— Le plus aisé, rien à faire, qu'à attendre la réplique qu'on vous donnera.

— Mais encore faudrait-il convenir...

— C'est pour cela qu'il était esssentiel de nous voir de bonne heure.

En ce moment la porte du cabinet s'ouvrit et parut Amélie en robe du matin. Elle était un peu pâle et toujours charmante. Elle salua Maurice comme à son ordinaire, et celui-ci respira.

— Elle ne m'en veut pas! se dit-il avec joie. Et de l'air le plus tranquille, Amélie annonça à son mari qu'il était temps de déjeuner; c'est pour cela qu'elle venait le prendre, et tous trois descendirent dans la salle à manger.

Le commencement du déjeuner fut froid et silencieux, on eût dit trois ennemis qui s'observaient. Maurice ne pouvait cependant remarquer aucun changement dans Amélie, si ce n'étaient peut-être des manières plus attentives et plus cérémonieuses que de coutume, car, grâce au ciel, elle l'honorait depuis quelque temps de moins de politesse. Amélie avait au doigt une bague fort simple et fort jolie. Maurice lui en fit compliment.

— Je suis charmée que vous la trouviez bien, lui dit-elle en souriant, car je sais que vous vous connaissez en bijoux.

— J'en connais du moins le prix, répondit Maurice de l'air le plus naturel, car j'en ai acheté dernièrement pour un de mes cousins qui se marie.

Amélie ne fit aucune réflexion, ne leva point les yeux sur le jeune homme, mais elle offrit avec empressement à son mari d'un plat qui était devant

elle. Depuis ce moment elle fut aussi aimable et moins polie avec Maurice. Celui-ci était enchanté de la réponse qu'il venait de faire : il avait servi la cause du mari, qu'il devait ménager et qu'il ne pouvait trahir sans indignité et sans se fermer à jamais la porte de sa maison. D'un autre côté, il avait défendu ses propres intérêts auprès d'Amélie. Tout cela d'un seul mot, et Maurice se félicitait encore tout en savourant avec délices une tasse de thé, lorsque la porte s'ouvrit et parut un domestique de la maison tenant une lettre qu'il présenta à Maurice.

— Le jockey qui vient de l'apporter avait d'abord passé chez monsieur; on lui a dit qu'il déjeunait ici et il est accouru; il est là dans l'antichambre, attendant la réponse.

— C'est bien!

— C'est très-pressé, et il m'a chargé de vous dire que c'était de la part de mademoiselle Fœdora.

Il y avait sans doute quelque chose d'électrique dans ce nom, car il sembla agir à la fois et subitement sur les trois personnes qui venaient de l'entendre, surtout sur Maurice, qui, tour à tour rougissant et pâlissant, regardait avec un trouble indicible la lettre qu'il tenait à la main, et qui portait bien réellement son nom et son adresse, ne sachant s'il devait la nier, la déchirer ou la lire, car il comprenait déjà que l'un ou l'autre parti produirait exactement le même effet.

Amélie, redevenue calme et impassible, ne semblait prendre aucune part à cette scène. Le baron riait d'un air goguenard en disant à Maurice : — Lisez donc, mon cher, lisez, faites comme chez vous!

Et Amélie ajouta d'un air aimable : — Que nous ne vous gênions pas!

Sans presque savoir ce qu'il faisait et comme par un mouvement convulsif, Maurice décacheta la lettre, la parcourut à peine et la rejeta sur la table avec un mouvement de rage.

— Si vous avez une réponse à faire, s'écria le baron, passez dans mon cabinet; à moins que vous ne préfériez parler vous-même au messager, qui attend toujours et qu'il faudrait renvoyer.

— Oui, oui, je le préfère! s'écria Maurice en s'élançant dans l'antichambre.

Et s'adressant au jockey, qui l'attendait respectueusement et le chapeau à la main :

— Ayez la bonté de dire à votre maîtresse que je la prie de ne plus m'écrire et de ne jamais s'adresser à moi.

Le jockey, peu fait à de pareils messages et peu habitué surtout à voir payer ainsi les billets doux qu'il portait, s'inclina d'un air étonné et sortit.

Pendant que cette scène se passait rapidement à l'antichambre, une autre plus rapide encore avait eu lieu dans la salle à manger. Le banquier, relevant nonchalamment la lettre que dans sa colère Maurice avait jetée sur la table, y lisait à demi-voix ces mots :

« Merci de tes diamants, mon cher Maurice; ils « étaient inutiles, je t'aurais bien aimé sans cela... »

— Monsieur, lui dit Amélie en l'interrompant, vous n'y pensez pas, c'est d'une indiscrétion...

— Bah! dit le banquier en rejetant la lettre sur la table, entre amis!

En ce moment Maurice entra; il était pâle, abattu; ses traits bouleversés étaient ceux d'un coupable, et on l'aurait condamné sur sa seule physionomie, quand même il n'y aurait pas eu contre lui des preuves écrites. Le déjeuner ne dura pas longtemps; on se leva, midi venait de sonner, et le banquier avait des affaires. Maurice, tout en sentant bien que la vérité était impossible à dire, avait cependant plus que jamais besoin de se justifier, et d'une voix timide et mal assurée il rappela à madame d'Havrecourt qu'elle avait une commission à lui donner et qu'il était à ses ordres.

— Je vous remercie, monsieur, de ne m'avoir pas oubliée. La pauvre femme que vous avez secourue m'avait suppliée de vouloir bien être la marraine de son enfant; je l'aurais voulu! mais vraiment, et toute réflexion faite, cela m'est impossible; soyez assez bon, monsieur, pour lui porter mes excuses et mes regrets.

Elle salua et sortit.

Ce fut là le terme des prospérités de Maurice. A dater de ce jour, madame d'Havrecourt ne fit plus attention au pauvre jeune homme. Elle le traitait, chaque fois qu'il venait, comme un invité, comme un étranger, et elle avait repris avec lui ses manières polies et désespérantes.

— Elle me méprise! se disait-il; et perdre l'estime d'une femme pareille, c'est avoir tout perdu! Vingt fois il lui vint à l'idée de lui demander un entretien et de tout lui avouer, mais c'était une lâcheté qui le déshonorerait aux yeux du monde, une trahison gratuite qui ne le rendrait pas plus heureux... Porter le désordre dans cette maison où il avait été traité en ami! découvrir à cette femme les torts de son mari! Et si elle aimait ce mari, quelle reconnaissance porterait-elle à celui qui venait troubler le repos et le bonheur de son ménage?

En supposant même (et c'était là l'hypothèse la plus favorable) qu'elle n'eût que de l'indifférence pour le baron, sa jalousie, que celui-ci redoutait, et sa fierté blessée ne pouvaient-elles pas amener un éclat dont tout l'odieux retomberait sur Maurice? Le malheureux avait beau faire, de quelque côté qu'il tournât les yeux, il ne voyait pour lui que le blâme, la honte et la ruine. Sa fortune compromise par de folles dépenses ou des spéculations téméraires; son état perdu, son avenir sans considération, un amour insensé et sans espoir dont il se

mourait et ne pouvait guérir, telle était sa position lorsqu'il vint à notre dîner du 4 décembre, le jour de la Sainte-Barbe, telles étaient les causes de cette sombre tristesse que nous ne pouvions nous expliquer. Sans force et sans courage contre les maux qui l'accablaient, il avait résolu d'en finir et de se tuer.

On a vu comment nos instances, notre amitié et surtout le souvenir de son père l'avaient décidé à différer ses projets et à nous accorder une année. Il y consentit, et tout en pensant bien qu'un an ne pouvait rien changer à sa position, il partit pour la Grèce, la Syrie et Constantinople.

V.

UN AN APRÈS.

Ce voyage, qui autrefois l'aurait enthousiasmé, qui lui aurait rappelé les études et les admirations de son jeune âge, le laissa froid et indifférent; son imagination était morte ainsi que sa jeunesse; il ne voyait rien sur sa route, et n'avait qu'un désir, celui de s'éloigner de Paris, car il sentait bien qu'il n'y pouvait plus rester. Mais une fois arrivé à Constantinople, il ne rêva plus qu'à la France et à Paris. Il lui semblait que de si loin il pouvait le faire sans danger, et les souvenirs qu'il avait voulu fuir revinrent en foule auprès de lui. C'était elle, toujours elle, qui l'accompagnait dans toutes ses excursions; elle ne le quittait point; et lorsque, dans les rues de Constantinople, dans ses palais, dans ses mosquées, sur les rives mêmes du Bosphore, on lui disait : Regardez !... son œil distrait ne voyait en ce moment que le salon et le boudoir d'Amélie.

Et cependant Maurice avait rencontré à Constantinople des amis, d'anciens camarades de Sainte-Barbe. Où n'y en a-t-il pas? Un barbiste était alors le chargé d'affaires, aujourd'hui l'ambassadeur de la France auprès de la Sublime-Porte. J'ai fait mes études avec lui, *il était de mon temps*, et dans la bouche d'un camarade l'éloge est suspect. Je me tairai donc; mais ceux qui l'ont connu sur le sol étranger diront combien son accueil était cordial et sa maison hospitalière pour tous les Français, à plus forte raison pour un barbiste.

Maurice trouva auprès de lui conseils, protection et amitié. Dans le plus beau pays du monde et sous ce ciel enchanteur, il aurait pu vivre heureux. On lui proposait même de rester attaché à l'ambassade, et avec son instruction, son aptitude à tous les genres de travaux, dans sa position surtout, c'était une fortune à tenter, une nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui. Mais toutes les carrières étaient finies pour Maurice! A vingt-cinq ans, il regardait sa tâche comme terminée, et sa promesse comme accomplie! L'année s'avançait, et maintenant sa seule idée était de retourner en France et d'y être avant le 4 décembre, comme il l'avait juré. Sentant bien qu'il ne pouvait vivre ainsi et que son existence ne serait pas longue, c'était en France du moins qu'il voulait mourir!

Il débarqua à Toulon vers la fin de novembre, et le 3 décembre dans la matinée il était à Paris.

Maurice, en arrivant, s'était bien promis que sa première visite serait pour le docteur et pour moi, ses deux meilleurs amis. Mais le sort en avait décidé autrement. Quoique fatigué d'un long voyage, il se hâta de s'habiller et il sortit. Son intention, comme je l'ai dit, était de venir en droite ligne chez le docteur et chez moi, mais il calcula en route qu'il ne s'éloignerait pas de son chemin en passant devant la porte d'un certain hôtel qu'il voulait voir, le voir seulement! pas autre chose. Aussi je n'ai jamais compris, ni lui non plus, comment il se trouva dans la cour de l'hôtel, puis sur l'escalier, et enfin dans le cabinet du baron, lequel poussa un cri de joie en l'apercevant.

— Halaba! balachou! s'écria-t-il, en citant les vers turcs du Bourgeois Gentilhomme dans la cérémonie! Halaba! balachou! vous voilà donc revenu, mon cher, du pays des mamamouchis! Vous ne pouviez pas mieux arriver qu'aujourd'hui, et vous allez nous en raconter de belles... sur les odalisques et le harem du grand-seigneur. Je vous emmène.

— Où donc?

— A une partie charmante, délirante, que j'ai méditée, créée, inventée, et qui semble faite exprès pour célébrer votre retour... une partie de campagne.

— Le 3 décembre?

— Précisément! c'est là l'original! Si c'était au mois de juin je ne voudrais pas y aller... C'est à six lieues d'ici, dans la vallée d'Orsay.

— Impossible! répondit Maurice, bien décidé à ne pas accepter, j'ai des affaires; je voulais seulement vous voir.

— Ainsi que ma femme, dit gaiement le banquier.

— Oui, monsieur, répondit Maurice avec émotion.

— Eh bien! en restant à Paris vous ne la verrez pas; elle va partir aussi.

— Pour la vallée d'Orsay? s'écria Maurice qui ne trouvait déjà plus le projet de campagne aussi impraticable.

— Oui, mon cher..., un petit Trianon, un Chanteloup, une petite maison de grand seigneur que je viens d'acheter, et où nous pendons aujourd'hui la crémaillère.

Et il partit d'un grand éclat de rire, sans que Maurice pût comprendre d'où provenait ce surcroît

de gaieté. Ces dames, continua le banquier, s'occuperont de notre dîner et de nos logements pendant que nous chasserons.

— C'est donc pour chasser! s'écria Maurice; c'est bien différent.

— Eh oui! nous partons dans l'instant, après la bourse. Nous trouverons là-bas nos fusils, nos chiens... et un gibier! quel gibier, mon cher! Et le baron recommença ses éclats de rire. Nous couchons là-bas; nous y couchons tous, et demain matin nous serons revenus à Paris pour nos plaisirs ou nos affaires. Ça vous va-t-il, mon cher Mamamouchi, mon jeune Bajazet? Répondez.

— Au fait, personne encore ne sait que je suis de retour, et pourvu que j'arrive, comme je l'ai promis, demain 4 décembre pour la Sainte-Barbe...

— Vous y serez, je vous le jure. Je vous ramènerai moi-même.

Et Maurice sentait battre son cœur en se disant: Toute une soirée, toute une matinée avec elle, et puis après cela mourir! qu'importe! les derniers moments de ma vie en auront été les plus doux.

En ce moment on vint annoncer au baron que sa voiture était prête.

— Partons! s'écria Maurice, à qui il tardait maintenant d'arriver.

Cinq lieues en poste, c'était l'affaire d'un instant. Ils montèrent tous les deux dans un excellent coupé, et, avec le sentiment d'autorité et d'égoïsme que donne la richesse, d'Havrecourt s'écria:

— Postillon, mène-moi vite!

— Et moi aussi, postillon! ajouta modestement son compagnon de voyage. Et ils partirent comme le vent. Maurice craignait d'avoir à subir en route la conversation et la gaieté du baron. Il n'y a pas de plaisir sans peine, et il se résignait déjà; mais au bout de quelques tours de roues, le baron s'endormit profondément.

— Allons, se dit Maurice, j'ai aujourd'hui du bonheur! Ce commencement-là est d'un bon augure pour la fin du voyage.

Le banquier dormait, Maurice rêvait et la voiture roulait toujours. Ils changèrent de chevaux à la Croix-de-Berni, et une demi-heure après ils arrivaient à la villa du baron.

Celui-ci n'avait pas eu tort de la vanter. Malgré la neige qui couvrait les toits et les arbres, c'était un endroit délicieux; une maison admirablement bien distribuée et où rien n'avait été oublié pour l'élégance et le confortable!... Des calorifères répandaient à tous les étages et dans tous les appartements une douce chaleur, des corbeilles de fleurs y brillaient de toutes parts, comme au cœur de l'été, des salons et des chambres tendus en soie, des tapis moelleux, des divans à l'orientale, des vases de la Chine et du Japon, et toutes les recherches du luxe et de la mode faisaient de cette retraite mystérieuse un séjour magique et enchanté.

Le baron jouissait avec orgueil de la surprise de Maurice, qui louait et admirait; c'était pour cela que le banquier l'avait amené. Il y a des gens dont le bonheur est fastueux et a besoin de témoins. Depuis le départ de Maurice, la fortune de M. d'Havrecourt s'était encore augmentée: presque toutes les affaires qu'il avait entreprises avaient mal tourné pour les autres, mais non pas pour lui. Le tout est d'acheter et de vendre à propos, et tel banquier, le premier instruit, par sa position, des chances heureuses ou malheureuses de l'opération qu'il dirige, a souvent plus gagné dans les mauvaises affaires que dans les bonnes. Les actions du riche financier, voyageant sans cesse, avaient été vendues, rachetées et revendues plusieurs fois, toujours avec bénéfice, tandis que celles qu'il avait cédées à Maurice, restées sédentaires dans le portefeuille du pauvre jeune homme, n'avaient guère alors d'autre valeur que celles du papier sur lequel elles étaient imprimées.

On comprendra d'après cela le luxe et les prodigalités du baron, qui, Nabuchodonosor de la finance, ne voyait plus de terme à ses désirs et à son orgueil. Dans ses goûts de pacha, ou, si vous l'aimez mieux, de fermier général, il avait donné à ce séjour voluptueux une destination que nous connaîtrons plus tard. En ce moment, il venait d'ouvrir la porte d'un charmant salon Pompadour, et Maurice entendit partir des cris de surprise. Plusieurs jeunes gens à la mode, ses anciens camarades de plaisirs, l'accueillirent par des houras, et Alfred G... lui sauta au cou.

— Quoi, te voilà de retour! te voilà!

— Oui, messieurs! s'écria le baron, il arrive de Constantinople, et je vous l'amène pour qu'il nous dise si les beautés du sérail valent les nôtres, et si on entend la vie en Orient aussi bien qu'ici.

Puis regardant autour de lui d'un air de surprise:

— Nous ne sommes pas encore au complet, et quelque aimable que soit notre réunion.... rien que des jeunes gens, c'est un printemps sans roses.

— Eh! mon Dieu, oui! dit Alfred avec un soupir... Il ne manque rien à votre paradis! rien que des houris.

— Nos déesses ne viennent pas! s'écria le baron avec effroi.

— Rassurez-vous! elles viendront, mais pas pour dîner. Nous avons eu beau faire, impossible autrement! Palmyre et Cléofré jouent dans la première pièce, et quant à ces autres demoiselles, qui sont toutes de l'Opéra... il y a répétition générale ce soir; mais comme elles ne dansent que dans le premier acte, elles seront encore ici de bonne heure. Nous en serons quittes pour dîner sans elles.

— Dîner sans elles! répéta le baron; cela dérange toute notre partie.

— Soyez tranquille, elles souperont.

— Je le sais bien ! mais quand on a réglé une fête, rédigé un programme, on veut que rien ne manque, et voilà déjà un dîner désorganisé.

— Nous boirons du champagne pour ces dames, nous en boirons à l'amour et au plaisir... Elles nous rendront cela ce soir !

— Eh bien ! messieurs, dit le baron, quittant son air désespéré et prenant tout à coup un air de triomphe et de contentement intérieur, eh bien ! que vous ai-je dit vingt fois?... Vous qui vous laissez séduire par des beautés de théâtre, vous le voyez! on ne peut jamais compter sur leur exactitude, pas plus que sur leur constance. Pour moi, je ne veux blesser ici les opinions de personne, mais depuis trois mois j'ai renoncé à l'Opéra. L'opéra s'en va ! Et cette infidèle, cette coquette de Fœdora, qui nous devait sa réputation et sa fortune, je l'ai quittée cette fois pour jamais, et vous verrez, messieurs, vous verrez aujourd'hui celle qui va lui succéder, et qui est deux fois plus jolie qu'elle ! Voilà comme je me venge des perfides !

Un houra approbatif couvrit la voix du baron, et chacun s'empressa de le féliciter sur la manière philosophique dont il prenait les choses !

Mais pendant ce temps, Maurice, qui ne savait plus où il en était, cherchait à rassembler ses idées. Il n'avait accepté l'invitation du baron que pour passer la journée avec madame d'Havrecourt, et, d'après ce qu'il venait d'entendre, il s'agissait tout uniment d'une soirée de jeunes gens avec des lorettes ou des demoiselles d'opéra, genre de plaisir dont il se souciait fort peu. Mais comment partir? comment retourner à Paris? Il n'avait ni chevaux ni voiture, et par un temps semblable on ne fait pas cinq lieues à pied. Pendant que les jeunes gens parcouraient les appartements ou fumaient des cigares, pendant que le baron veillait avec gravité aux apprêts du dîner, Maurice avouait franchement à Alfred le dégoût et l'embarras qu'il éprouvait.

— Que diable! lui dit celui-ci, reste toujours à dîner... Il faut bien que tu dînes! et ce ne sera qu'un repas de garçons, puisque ces dames n'arrivent que ce soir... je mettrai alors à ta disposition mon cheval et mon cabriolet. Je vais donner à John l'ordre d'atteler à dix heures, et tu retourneras, si tu le veux, tout seul, à Paris.

— Grand merci! Mais toi, Alfred?

— Moi!... ne t'inquiète pas ! Je couche ici et reviendrai demain dans la voiture du baron, où je prendrai ta place.

— S'il en est ainsi, j'accepte. Mais dis-moi donc quelle est cette maison, cette fête dont le baron a eu l'idée?

Et Alfred lui raconta en peu de mots ce qui suit :

VI.

L'ORGIE.

Quoique le baron se souciât peu des convenances, il avait des ménagements à garder avec sa femme, que tout le monde honorait et admirait, et à qui il devait une grande partie de sa fortune; elle avait eu de lui jusqu'alors une excellente opinion que pour mille bonnes raisons il tenait à conserver, sans vouloir cependant renoncer à ses plaisirs, et pour concilier tout cela, il avait voulu, comme les grands seigneurs d'autrefois, avoir loin de Paris sa petite maison. La mode avait fait revivre les habits et les meubles du temps de nos aïeux; pas un bourgeois qui n'eût son boudoir à la Dubarry ou son salon à la Choiseul ! Le banquier avait fait mieux encore; il prétendait imiter non pas le siècle de Louis XV, mais le souverain lui-même, et avoir, comme lui, *son parc aux cerfs*. Il avait donc en secret, sans que sa femme s'en doutât, et sous un nom supposé, acheté dans la vallée d'Orsay cette habitation de prince créée jadis par un fermier général, folie d'un autre âge, qu'il avait trouvée trop raisonnable pour le nôtre, et qu'il venait de surpasser en faisant restaurer et meubler à neuf cet élégant pavillon, qu'il se proposait d'inaugurer le soir même, 3 décembre; et voici pourquoi il avait choisi ce jour.

Sa femme avait une grand'tante de soixante-dix-huit ans, sa seule parente, avec laquelle le baron était brouillé, et qu'il ne voyait jamais. Cette tante, pour laquelle madame d'Havrecourt conservait une tendre affection et un profond respect, habitait hiver et été une fort belle maison à quelques lieues de Paris, dans le bourg d'Antony, et elle avait reçu autrefois sur les fonts baptismaux, de M. le duc de Soubise, son parrain, les noms de *Barbe-Catherine-Perpétue*. Or, tous les ans, le 3 décembre, veille de la *Sainte-Barbe*, madame d'Havrecourt se rendait le soir chez sa grand'tante pour lui souhaiter sa fête. Elle passait la soirée et la nuit chez elle, et ne revenait à Paris que le lendemain pour dîner. Le banquier ne pouvait donc pas choisir pour la joyeuse fête qu'il méditait une occasion plus favorable, un jour et une nuit où il était entièrement libre et maître de ses actions. Il avait dit à sa femme qu'il irait pendant son absence à la chasse avec quelques amis; puis, avant de partir, il avait donné l'ordre à son cocher, qui lui était dévoué, de conduire madame à Antony, chez sa tante, de l'y laisser, puis, au lieu de revenir à Paris, d'aller le rejoindre à Orsay, où le banquier prévoyait avoir besoin de son cocher, de son landaw et de ses chevaux, ne fût-ce que pour ramener le matin en voiture les sylphides légères dont les ailes pouvaient être fatiguées.

Antony est d'ailleurs sur la route d'Orsay, et Jérôme, le cocher, appartenait corps et âme à son maître, qui lui donnait beaucoup plus d'argent pour être fidèle que personne n'aurait pu lui en donner pour trahir. C'était une fidélité pure comme l'or. Le banquier avait donc ainsi tout cumbiné et tout arrangé; tout devait se passer comme il l'avait prévu!

Et rien de tout cela n'arriva

Nous avons vu d'abord que, par un premier contre-temps, le dîner si fin, si délicat, si recherché, qui devait être savouré par des appétits féminins, embelli et animé par sept ou huit jeunes beautés aux propos joyeux et aux regards agaçants, allait être la proie d'estomacs masculins et avides, qui demandaient déjà à grands cris que l'on servît, tout disposés, pourvu que le dîner arrivât, à se résigner aux tourments de l'absence. Mais celui de tous qui semblait maintenant avoir pris le plus gaiement son parti était le maître de la maison, qui, sorti pendant quelques instants, venait de rentrer avec un air de triomphe.

— Encore un moment, messieurs, s'écria-t-il, le temps seulement de rajuster une coiffure que la brise de décembre a endommagée... car nous ne dînerons pas seuls : nous aurons au moins une dame.

— Une dame, s'écrièrent tous les jeunes gens; une dame! et laquelle?

— Une sultane à moi, ma favorite; une nymphe naïve et pure, que je n'ai pas demandée aux bosquets de l'Opéra, mais que j'ai su découvrir dans les sommités de la rue Notre-Dame-de-Lorette.

— Une lorette! répétèrent gaiement tous les convives.

— Oui, messieurs; vous rappelez-vous que l'infidèle Fœdora avait une amie, une jeune lingère plus jolie qu'elle, à telles enseignes que vous aviez tous juré de faire sa conquête?

— C'est vrai.

— Et qu'aucun de vous n'a réussi, et que vous m'avez défié d'être plus heureux, et qu'Horace de Nanteuil, ici présent, a parié deux cents napoléons?..

— C'est vrai, répondit Horace, que tu ne serais pas son premier vainqueur, et je les parie encore!

— Je les tiens! s'écria le banquier, et je n'aurai pas de peine à les gagner, car cette beauté si coquette, et pourtant si sauvage, s'est enfin décidée à venir aujourd'hui dans ma petite maison, dans ce harem que sa défaite doit inaugurer! C'est elle qui sera la reine de la fête, et demain je la ramène à Paris!

— Ce n'est pas possible! cria Horace, car elle m'a résisté, à moi; il faut donc qu'il l'ait couverte de diamants, et encore!... ce ne serait pas une raison... car elle est si bizarre, si originale... à moins qu'elle ne cède au baron par originalité... mais cela n'est pas... je ne puis le croire.

— Eh bien donc! s'écria le banquier, puisqu'il faut vous convaincre, paraissez, mes amours!

Et courant ouvrir la petite porte d'un boudoir qui donnait près de la cheminée, il amena par la main une jeune fille dont les joues fraîches, vermeilles et veloutées auraient défié le duvet et les couleurs de la pêche, brune, piquante, au pied mignon, à la taille leste et bien prise, qui, d'abord interdite et les regards baissés, n'osait regarder l'avide et bruyante société qui l'entourait... Mais tout à coup, à un cri qui retentit dans le salon, elle leva ses yeux noirs aux longs cils... et Maurice s'écria : — C'est elle! la fille du tailleur... Athénaïs Tricot!

— Oui, monsieur, c'est moi, reprit Athénaïs, qui semblait plus rassurée en retrouvant quelqu'un de sa connaissance; puis lui faisant une révérence, elle ajouta : — Vous vous portez bien, monsieur?

— Ils se connaissent, s'écria le banquier en riant.

— Oui, dit Maurice froidement, nous demeurions dans la même maison.

— Et je me rappelle très-bien, reprit Athénaïs avec un peu d'émotion, avoir vu monsieur!

— C'est bien flatteur pour moi, mademoiselle, car je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer qu'une fois.

— Ah! bien plus que cela! huit ou dix fois au moins, sur l'escalier, continua Athénaïs. Vous ne m'aviez pas remarquée, vous aviez toujours l'air si occupé!... Aussi je me disais : Il faut que ça soit un savant, ça ne regarde personne... ce qui ne m'empêchait pas de vous faire chaque fois une révérence; vous me les devrez, voilà tout.

En ce moment, les deux battants de la porte de la salle à manger s'ouvrirent, un domestique en grande livrée s'avança et dit : Madame est servie.

Athénaïs, étonnée, regarda autour d'elle pour savoir à qui ces paroles s'adressaient. Quant au banquier, il s'élançait galamment pour donner le bras à la jeune fille, qui, voyant tous les jeunes gens lui offrir la main, avait sur-le-champ fait son choix et pris sans façon celle de Maurice.

Le banquier fit la grimace. Mais un parfum de truffes, qui s'exhalait de la pièce voisine, vint en ce moment embaumer l'appartement, et chacun s'écria : — A table! à table! On se précipita en tumulte dans la salle du festin, et comme il n'y avait que des hommes, chacun se plaça au hasard et selon sa fantaisie. Seulement, vis-à-vis du maître de la maison s'était assise Athénaïs, reine de la fête et souveraine du lieu. Maurice, qui lui avait donné la main, se plaça à sa gauche, et Horace de Nanteuil s'empressa de s'asseoir de l'autre côté; quant à Alfred, il s'était emparé d'un bout de la table pour découper les morceaux d'apparat et faire circuler le champagne, qui rafraîchissait devant lui dans de grands vases du Japon de porcelaine dorée.

Tous les dîners commencent d'ordinaire d'une manière froide et silencieuse, mais non pas les dîners de garçons, surtout quand ils sont présidés par une jolie fille. La gaieté, la bonne chère et la jeunesse sont amies du bruit, et dès les premiers mots, dès le premier verre de madère, on se serait cru au dessert. Il y avait déjà l'intervalle d'une heure et de vingt bouteilles de champagne. Alfred avait dans le commencement lancé quelques mots assez spirituels, que la joie bruyante des convives avait empêché d'entendre et surtout d'apprécier; il s'était alors donné à lui-même l'avertissement qu'une dame donnait tout bas à Rousseau : *Tais-toi*, *Jean-Jacques*, *ils ne te comprendront pas*, et avait pris le parti de manger et de ne rien dire, se réservant seulement le droit de crier de temps en temps aussi haut que les autres. Quant au banquier, sa voix dominait tout; c'était l'ivresse de l'orgueil, de la fortune et du vin... Tout en buvant et mangeant, il trouvait le moyen d'adresser aux autres des épigrammes et à lui-même des éloges, racontant ses conquêtes, ses paris, ses bons mots, auxquels il riait et applaudissait le premier; il n'était donc pas étonnant que ni lui ni les convives du bout de la table n'entendissent pas les phrases que pendant tout le temps du dîner Athénaïs échangeait avec ses deux voisins.

— Ah! c'est bien mal à vous, lui disait Horace de Nanteuil, moi qui vous aimais tant, Athénaïs, avoir été aussi cruelle pour moi!

— Ce n'est pas ma faute, on n'est pas maîtresse de son cœur.

— Et vous donner à quelqu'un que vous n'aimez pas.....

— Je ne vous aurais pas aimé davantage!

— Mais c'est tromper le baron.

— De quoi vous plaignez-vous alors? Il vaut mieux que cela tombe sur lui que sur vous.

A ce singulier raisonnement, Maurice, qui jusque-là avait écouté d'un air distrait, prêta une oreille plus attentive.

— Mais rassurez-vous, continua Athénaïs en répondant à son voisin de droite, je ne veux tromper personne; j'ai dit à M. le baron que je ne l'aimais pas, que je détestais tout le monde, à commencer par lui... ça lui a suffi.

— Quoi! vous n'aimez rien au monde, mademoiselle, lui dit Maurice, qui pensait en ce moment à maître Tricot et à sa femme.

— Non, monsieur, répondit Athénaïs en baissant les yeux, rien au monde! c'est-à-dire peut-être autrefois, je ne dis pas, aurais-je eu des idées..... parce qu'une idée, ça vous vient malgré vous et sans qu'on s'explique comment..... Mais quand j'ai vu qu'on ne faisait pas même attention à moi, qu'on ne me regardait seulement pas, et que je perdais mon temps et mes révérences...

En ce moment elle leva les yeux, et rencontrant ceux de Maurice, elle s'arrêta, rougit et ne finit point sa phrase.

— Et M. Mathieu, reprit Maurice, ce brave garçon tailleur qui vous aimait tant et voulait vous épouser.

— Je ne l'aimais pas.

— Et si votre père, en apprenant ce que vous êtes devenue, allait mourir de chagrin!

— Ah! ne me dites pas ça, monsieur. C'est, au contraire, pour faire un sort à mes parents, pour leur donner le repos et l'aisance, pour que sur leurs vieux jours ils ne soient pas obligés de travailler encore. Et puis, s'il faut vous le dire, je voyais Fœdora, qui logeait dans la même maison que nous, si heureuse et si estimée de tout le monde, à commencer par madame Galuchet, la portière, qui avait tant de considération pour elle!

— Et c'est là ce qui vous a déterminée?

— Ah! autre chose encore... Dans le magasin de lingerie où j'allais, toutes ces demoiselles se moquaient de moi et cherchaient toujours à m'humilier sur ma tenue et sur ma mise; elles étaient pimpantes et brillantes, elles avaient des chapeaux et des cachemires, une surtout, Cléofé, qui était d'une insolence!... Elle plaisantait toujours sur mes socques et mes bas crottés, et c'est pour l'humilier à mon tour que j'ai voulu avoir une voiture; c'est là surtout ce qui m'a décidée.

— Ah! le baron vous donne voiture! s'écria son voisin de droite, qui, au milieu du tumulte, avait saisi ces derniers mots.

— Oui, monsieur, un coupé!..... et rue de la Bruyère, n° 33, une petite maison charmante à moi toute seule, que j'habite depuis hier; car jusque-là, dit-elle en se tournant vers son voisin de gauche, je n'étais pas encore décidée. Et même aujourd'hui c'est tout au plus si je le suis.

— Eh bien! puisque vous vous appartenez encore, puisque vous ne vous êtes pas donnée, dites un mot, et je vous reconduis ce soir même chez votre père.

— Chez mon père! dit la jeune fille avec effroi.

— Oui, n'êtes-vous pas libre?

— Non, non... après ce que j'ai déjà reçu, je suis engagée... j'ai promis au baron... je suis une honnête fille... et à moins que lui-même ne me rende ma parole...

En ce moment, le bruit, qui depuis quelque temps redoublait, était arrivé à son apogée: des acclamations et de longs éclats de rire partaient du bout de la table. Alfred, qui venait de se lever, avait obtenu un instant de silence, et il en profita pour s'écrier :

—Je dois, messieurs, vous signaler un fait important: notre amphitryon disait tout à l'heure qu'il y voyait

double, et il ne voit pas qu'en face de lui, et sous ses yeux, Maurice lui enlève sa maîtresse.

— Lui, Maurice! dit le banquier en riant; il n'est pas redoutable! il n'entend rien aux conquêtes!

— Il est vrai, dit Alfred, que je ne lui en ai jamais connu; mais s'il est comme le fier Hippolyte, s'il n'a pas de passion...

— Il en a! s'écria le banquier, exalté par le vin, le bruit et la chaleur de la salle.

— Il n'en a pas! cria Alfred sur le même ton.

— Il en a une, répliqua le banquier, une inconnue que je connais et que je vous nommerais si je le voulais.

— Je vous en défie, reprit froidement Maurice.

— Ah! il m'en défie... vous entendez qu'il m'en défie... Eh bien! continua le baron, dont la raison commençait à se troubler un peu, eh bien! messieurs..... la passion mystérieuse et malheureuse qu'il éprouve, c'est pour ma femme.

— Sa femme! s'écria-t-on de toutes parts.

— Oui, ma propre femme! répéta le baron en riant aux éclats et en se renversant en arrière sur sa chaise.

Maurice, d'abord atterré d'un coup aussi imprévu, essayait en vain de se remettre et de tourner la chose en plaisanterie.

— Non, non, continua le banquier, ne vous en défendez pas; il faut des égards entre amis, et je déclare ici, messieurs, que je lui permets d'aimer tant qu'il voudra.

— Bravo! s'écrièrent tous les convives.

— Et que s'il réussit, s'il peut réussir, je donne d'avance mon approbation.

— Bravo, cria-t-on de nouveau.

— Et moi, dit Alfred en élevant son verre, je bois *à l'amitié et aux maris philosophes!*

— Vivent l'*amitié* et la *philosophie!* répétèrent tous les convives, qui s'étaient levés de table dans un désordre inexprimable.

Athénaïs, effrayée de ce tumulte, et voulant d'ailleurs s'habiller pour le soir et pour les dames qu'on attendait, saisit ce moment pour quitter la salle du festin et pour remonter à son appartement.

Dans ce moment un bruit de voiture se fit entendre sur les pavés de la cour.

— Vivat! s'écrièrent les jeunes gens; ce sont nos divinités qui arrivent. En voici déjà une?

La bande joyeuse s'élança de la salle à manger dans le salon, dont une autre porte venait de s'ouvrir, et tous, à commencer par le banquier, s'arrêtèrent comme frappés de la foudre en apercevant la personne qui entrait...

C'était la femme du banquier!

VII.

L'ÉTOILE DU MARI.

Jérôme, le cocher de M. d'Havrecourt, devait, le soir même du 3 décembre, conduire madame d'Havrecourt chez sa grand'tante, à Antony, c'était sa mission avouée... Puis ses instructions secrètes portaient que de là il irait rejoindre son maître à Orsay... Tels étaient les ordres qu'il avait reçus et qu'il était bien décidé à exécuter fidèlement; il était à croire qu'il y réussirait; il y avait pour cela mille chances contre une, et ce fut justement cette dernière qui prévalut. Après avoir disposé sa voiture pour le soir et donné à manger à ses chevaux, Jérôme sortit au milieu de la journée pour quelques commissions à faire; il était alors près de trois heures et il retournait à l'hôtel, débouchant par la rue de la Michodière. Placé à ce point du boulevard, deux chemins également sûrs vous conduisent au quartier Saint-Georges.

Jérôme pouvait prendre la rue Laffitte ou la rue du Helder, il en était le maître, et le caprice, le hasard ou la fatalité (car Jérôme n'a jamais pu bien expliquer cette circonstance importante de sa vie), la fatalité fit qu'il choisit la rue du Helder, et tous les projets du baron furent renversés, et il en résulta une foule de catastrophes et de péripéties plus terribles les unes que les autres, et sans lesquelles n'aurait pu avoir lieu l'histoire que je vous raconte en ce moment.

A l'angle où la rue du Helder se croise avec la rue Taitbout, Jérôme rencontra Trilby, cocher, comme lui, de bonne maison, le cocher d'Horace de Nanteuil, qui lui proposa un déjeuner, lequel, vu l'heure avancée de la journée, pouvait s'appeler déjeuner dînatoire. Jérôme n'avait aucune raison pour refuser, il accepta. Horace de Nanteuil ne rentrerait plus chez lui, il était sorti et devait plus tard partir en poste avec quelques amis pour la vallée d'Orsay, où il passerait la nuit et la matinée du lendemain. Il laissait donc ses domestiques, à commencer par son cocher, maîtres de l'hôtel, et, bien mieux encore, de l'office. Alors, et comme dans la fable de La Fontaine :

> Je laisse à penser la vie
> Que firent ces deux amis.

Horace de Nanteuil avait de fort bons vins, que Trilby offrit généreusement à son collègue Jérôme, qui y fit honneur, et à la deuxième ou troisième bouteille de médoc, les confidences intimes commencèrent. L'amphitryon (je parle du cocher d'Horace) raconta qu'il devait, le soir assez tard, aller rejoindre son maître à Orsay.

— C'est comme moi, dit Jérôme.

Mais il devait auparavant aller attendre avec la voiture, rue Grange-Batelière, 3, que la répétition de

l'Opéra fût finie, pour emmener mademoiselle Lolotte.

Jérôme raconta aussi comment il devait d'abord conduire madame à Antony; mais après cela les deux amis se rencontreraient à Orsay, où M. Jérôme espérait bien à son tour recevoir et traiter M. Trilby. La chère serait fine et délicate et les vins choisis, car M. d'Havrecourt n'épargnait rien quand il avait à dîner des dames de l'Opéra, et puis ces dames, qui ne reviendraient que le lendemain, amèneraient sans doute avec elles leurs femmes de chambre, et il y aurait partie fine à l'office comme au salon. Les deux amis, déjà ravis de leur matinée, burent encore à l'espoir de la soirée, et burent tant et si bien que Jérôme eut grand' peine, sur les six ou sept heures, à retrouver le chemin de l'hôtel; ses jambes ne le soutenaient plus, mais cela l'inquiétait peu... c'était à ses chevaux à le conduire. Madame d'Havrecourt monta dans sa voiture, et le digne cocher sur son siége.

Une lueur de raison qui éclaire encore, par intervalles, les cerveaux les plus avinés, le guida avec assez de bonheur dans Paris, mais dès qu'il eut franchi la barrière d'Enfer et fut sur le chemin d'Antony, qui est aussi celui d'Orsay, l'air de la grande route, plus vif que celui de Paris, acheva de le griser si complétement qu'il voyait autour de lui danser en rond les maisons et les arbres. Une seule idée lui restait, une idée fixe comme en ont tous les ivrognes: « Aller retrouver à Orsay Trilby et ces demoi- » selles! aller à Orsay le plus vite possible... en » passant par Antony. » Telle était la phrase qu'il se répétait sans cesse, à part lui, ou à demi-voix pendant une grande partie de la route.

Et puis, par un raisonnement qui lui parut lumineux (les ivrognes aiment beaucoup à raisonner), il tira de sa proposition première les conséquences suivantes: « Aller à Orsay, par Antony, le plus vite » possible... c'est une absurdité; car en allant tout droit à Orsay, on arriverait plus vite.» Certainement! (criait-il avec force sur son siége, comme un homme aussi convaincu de sa découverte que Galilée l'était de la sienne en soutenant que la terre tournait); — certainement on arriverait plus vite! En ce moment, on traversait Antony à la nuit pleine; madame d'Havrecourt dormait dans sa voiture, les chevaux allaient comme le vent, Jérôme était sur son siége, tenant les rênes et pouvant, comme la Providence, diriger à son gré les événements... Au lieu de prendre une allée de peupliers à droite qui conduisait chez la grand' tante, il laissa ses chevaux continuer leur course au galop sur la grand' route, et une demi-heure après la voiture faisait son entrée triomphale dans la cour d'Orsay.

Amélie s'éveille, se croit arrivée chez sa tante et se hâte de descendre, mais l'endroit où elle se trouve lui est totalement inconnu. Elle se croirait chez des étrangers, si le premier domestique qui frappe sa vue n'était un domestique de sa maison, le valet de confiance de son mari.

— Vous, Joseph! s'écria-elle, comment êtes-vous dans ces lieux?

— Mais, madame, répond le domestique, pâle, stupéfait et perdant complétement la tête, mais, madame, j'y suis avec mon maître.

— Mon mari est donc ici, s'écrie vivement Amélie, et, entendant des cris de joie et de bruyants éclats de rire partir d'un riche pavillon splendidement illuminé, elle s'élance de ce côté et tombe au milieu de la troupe joyeuse, qui sortait de table et entrait dans le salon. Vous décrire la stupeur générale est impossible. La commotion fut si violente que le baron en fut presque subitement dégrisé, ou retrouva du moins assez de raison pour comprendre qu'il y avait de quoi la perdre totalement, et que c'en était fait de lui s'il ne sortait de là par un coup de maître. Or, ce n'était pas une bête que le baron, c'était un sot; et il avait, comme tel, un aplomb imperturbable et une confiance immense en lui et en son étoile, et comme sa femme continuait à le regarder d'un air interdit lui et tous ses convives, demandant ce que cela signifiait et d'où provenait l'effroi empreint sur tous les visages:

— Parbleu! s'écria-t-il, tu viens trop tôt... Nous ne t'attendions pas encore, et tu nous surprends à l'improviste... nous qui voulions te surprendre.

— En vérité, monsieur, balbutia Amélie... je ne vous comprends pas et ne puis m'expliquer comment le cocher, au lieu de me mener chez ma tante, à Antony, m'a conduite ici...

Le baron le comprenait encore moins qu'elle. Mais, sentant tout le danger de la position désespérée où il se trouvait, il se décida, comme on dit, à brûler ses vaisseaux, et continua gaiement:

— Cela veut dire que j'ai fait ici, et sans t'en parler, une acquisition nouvelle, une maison charmante que tu ne connais pas et où je voulais, pour jouir de ta surprise, te faire une réception royale... Tu devais nous trouver, à ton entrée, tous ici rassemblés avec des fleurs, des bouquets, pour t'offrir, comme aux souverains, les clefs de ce domaine dans un plat d'or.

— En vérité! s'écria Amélie, toute émerveillée d'une attention si galante et si délicate, qui n'était guère dans les habitudes de son mari.

— Nous voulions même, continua le banquier, improviser une petite fête... de la danse, de la musique, quelques chœurs de l'Opéra que nous attendions; mais je ne comprends pas comment cet imbécile de Jérôme, à qui je vais parler, a exécuté mes ordres. Ton arrivée subite ne nous a pas même laissé le temps de nous organiser.

— L'intention suffit, mon ami, lui dit-elle en lui tendant la main d'un air de reconnaissance.

— En attendant, continua le banquier avec embarras, voici plusieurs de nos amis, tu les connais



(Elle s'élance de ce côté et tombe au milieu de la troupe joyeuse, qui sortait de table et entrait dans le salon. Vous décrire la stupeur générale est impossible.)

presque tous... qui ont voulu s'associer à moi pour te fêter... Voici même quelqu'un qui arrive exprès pour cela de Constantinople... Une surprise !... Celle-là du moins ne manquera pas son effet. En parlant ainsi, il écartait de la main les jeunes gens qui les entouraient et montrait Maurice, qui, se dérobant à tous les regards, s'était tenu caché jusque-là derrière la foule. L'apparition subite d'Amélie l'avait tellement ému que, sentant ses genoux fléchir, il s'était laissé tomber dans un fauteuil ; le souvenir de la scène inconvenante qui venait de se passer au dessert, l'apostrophe du baron en pleine table, la découverte de son amour et plus encore l'idée que les regards railleurs de tous ses compagnons étaient en ce moment fixés sur lui, tout cela n'était pas fait pour diminuer son trouble, et ce fut en rougissant qu'il s'approcha d'Amélie.

— Je suis charmée de vous revoir, monsiour, lui dit-elle avec un peu d'émotion, ainsi que tous les amis de mon mari, ici rassemblés!... Cette surprise-là vaut toutes celles que l'on avait la bonté de me préparer, et je n'en désire pas d'autre. Permettez-moi donc, messieurs, puisque je suis ici chez moi, de rentrer dans mes droits de maîtresse de maison. Et à l'instant, avec cette grâce et ce charme qu'elle seule possédait, elle se mit à faire les honneurs du salon. Il était trop tard pour visiter la charmante habitation qu'elle devait à la générosité de son mari ; mais elle espérait le lendemain tout admirer en détail.

En attendant, elle se hâta de mettre la conversation sur les sujets qui pouvaient intéresser les jeunes amis de son mari. Ceux-ci d'abord, déconcertés et désappointés, avaient commencé par maudire une arrivée qui dérangeait leurs joyeux projets, et maintenant, se remettant peu à peu de leur embarras et se laissant aller à la séduction que leur causait cette femme si aimable et si belle, si confiante pour son mari et si gracieuse pour tous, ils comprenaient presque qu'une soirée intime passée auprès d'elle pouvait

offrir autant de charmes que les plaisirs bruyants qu'ils étaient venus chercher. Le baron lui-même, commençant à respirer, reprenait courage et renaissait à l'espoir de voir la soirée se terminer pour lui sans catastrophe, lorsque la porte du boudoir s'ouvrit, et Athénaïs Tricot parut. Un frisson involontaire parcourut toute l'assemblée. Soit que sa toilette élégante lui eût donné plus d'aplomb, soit que le dîner l'eût enhardie, Athénaïs n'avait plus l'air gauche et timide qui avait signalé sa première entrée. Elle était déjà presque à la hauteur de sa nouvelle position, et dans l'aisance de sa marche, dans la manière dont elle portait la tête, dans un sourire tant soit peu sans façon, tout trahissait la femme qui se croit chez elle.



En apercevant une dame dans le salon, elle courut à elle d'un air familier; puis, ne reconnaissant ni Palmyre ni Cléofé, ni aucune de celles qu'on attendait, elle s'écria :

— Qui êtes-vous, madame?

— C'est ce que j'allais vous demander, madame, répondit Amélie en souriant.

Le banquier, redoutant l'explication qui allait le

perdre et qui semblait inévitable, se hâta de prendre Amélie par la main, et dit à Athénaïs : *C'est ma femme !...*

Ce mot de *femme* produit sur toutes les lorettes, grisettes et sur tous les amours généralement quelconques, un effet convulsif et répulsif, mêlé cependant de respect... ascendant irrésistible de la légitimité! Aussi Athénaïs, surprise et confuse et ne trouvant rien à dire, se contenta de répondre par une révérence embarrassée qui semblait moins une politesse qu'une reconnaissance de principe.

Mais il restait la question la plus difficile à traiter et à résoudre.

— Quelle est madame? demanda gracieusement Amélie à son mari en lui montrant Athénaïs.

Et le banquier, semblable aux gens d'esprit auxquels il ne faut que du temps pour réussir dans les impromptus, le banquier, qui avait eu le loisir de reprendre son aplomb, répondit hardiment :

— Madame est... ou plutôt était la propriétaire de cette maison que je viens d'acheter... Fille d'un négociant qui a eu des malheurs, elle est obligée de se défaire de tous les biens de la succession paternelle, à commencer par cette propriété, qui ne rapporte rien et qui est tout entière de luxe.

— Ah ! mademoiselle est orpheline, dit Amélie en la regardant avec intérêt.

— Oui, madame, répondit la fille du négociant, qui évidemment était fort mal à son aise.

— Et si jeune encore, vous vous occupez vous-même de vos affaires... d'affaires aussi importantes?

— Madame est mariée, reprit vivement le baron, mariée depuis peu... à un homme... qui est très-bien... et que madame doit rejoindre ce soir même à Paris.

— Oui, vraiment, s'empressa de répondre Athénaïs, qui, les yeux fixés sur ceux du baron, cherchait à y lire toutes ses réponses.

— Madame, continua le banquier, avait jusqu'ici habité cette maison. C'est elle qui, à notre arrivée, nous en a fait les honneurs; mais, comme je vous l'ai dit, son intention est de repartir ce soir.

— J'espère qu'elle n'en fera rien, reprit Amélie. D'abord il est déjà très-tard, et puis j'aurai à demander à madame, sur cette maison, une foule de renseignements et de détails que la propriétaire seule peut donner, et qu'elle ne me refusera pas.

Le banquier était sur les charbons et bien décidé dès ce moment à ne pas laisser sa maîtresse en contact avec sa femme et à renvoyer la première à Paris; mais il fallait pour cela donner des ordres et prendre des arrangements que la présence de madame d'Havrecourt rendait bien difficiles. D'un autre côté, il croyait à chaque instant entendre le roulement des voitures; il tremblait de voir arriver l'Opéra. Ses compagnons de plaisir partageaient la même crainte. En vain, par une préparation adroite, le banquier avait parlé des artistes qu'il attendait, il serait bien aisé de voir que ces dames n'arrivaient point en costume et pour un divertissement, et puis on avait pu jusqu'à un certain point compter sur la coopération d'Athénaïs, laquelle ne manquait ni de tact ni d'esprit et avait compris à demi-mot. Mais faites donc entendre raison à une douzaine de jeunes filles folles et rieuses qui se précipiteraient dans le salon en dansant, et qui, loin d'entrer dans l'embarras de la situation, s'amuseraient beaucoup des infortunes conjugales du baron; sans compter que ces demoiselles venaient pour souper et qu'elles ne s'en iraient probablement pas sans avoir obtenu satisfaction. Le banquier, malgré son génie inventif, ne voyait guère moyen de se soustraire aux dangers immenses qui le menaçaient de toutes parts, lorsque sa femme elle-même vint à son secours.

Amélie n'avait point oublié l'excellente tante dont elle devait, le soir même, célébrer la fête, et qui, sans doute, serait inquiète de son absence; privée de la voir, elle voulait du moins lui écrire et lui annoncer sa visite pour le lendemain. Son mari approuva fort cette idée : un domestique monterait à cheval et porterait sur-le-champ cette lettre. Il y avait dans le petit boudoir à côté du salon tout ce qu'il fallait pour écrire, et Amélie demanda à ses hôtes la permission de les quitter un instant, proposition qui comblait dans ce moment tous les vœux du baron. Il s'empressa d'ouvrir la porte du boudoir, tandis que Maurice, prenant une lampe sur la cheminée, éclairait M. et madame d'Havrecourt.

Tous les jeunes gens s'élancèrent à l'instant hors du salon, Horace et quelques-uns pour prévenir l'arrivée de ces demoiselles et donner contre-ordre, Alfred et les autres pour fumer l'indispensable cigare. Maurice, M. d'Havrecourt et sa femme venaient d'entrer dans un boudoir Pompadour du dernier goût; asile enchanté et mystérieux dont les panneaux offraient les dessins les plus bizarres ou des tableaux d'un pinceau un peu hardi, mais délicieux. Dans un enfoncement, un divan moelleux, entouré de glaces; en face, une cheminée de marbre carrare, où une mainhabile avait sculpté des amours un peu nus, mais que réchauffait en ce moment la flamme brillante du foyer. Cette petite pièce était du reste éclairée par une seule fenêtre, donnant sur le jardin. Amélie venait de s'asseoir devant une table et une écritoire de Boule ornées de ciselures et d'incrustations en or, et Maurice posait sur cette table la lampe qu'il tenait à la main, lorsqu'un bruit lointain de voiture se fit entendre, bruit imperceptible encore, mais non pas pour l'oreille effrayée du baron, qui se dit en lui-même : — Ce sont elles ! c'est l'Opéra qui arrive! il était temps! Et sans réfléchir au mauvais effet que pouvait pro-

duire une sortie aussi brusque, il s'élança hors du boudoir, laissant en tête-à-tête sa femme et Maurice.

Maurice, depuis l'arrivée de madame d'Havrecourt, avait été tour à tour en proie aux sentiments les plus opposés : la surprise, la joie... et l'indignation, en voyant la manière audacieuse dont le baron se jouait de sa femme et la trompait sans respect et sans crainte, aux yeux de tous. Il s'était contenu pour ne pas démentir les mensonges impudents qu'il entendait ; mais c'était surtout à l'arrivée d'Athénaïs qu'il lui avait fallu toute sa modération pour ne pas éclater, et lorsque madame d'Havrecourt avait souri et tendu la main à cette fille, maîtresse de son mari, il s'était levé et avait fait un pas dans le salon pour empêcher ce qui lui semblait un sacrilége!... Et maintenant il se trouvait seul avec cette femme, que depuis un an il n'avait pas revue, et qui, à travers les mers et sous un ciel étranger, ne l'avait pas quitté un instant. Il était là, le cœur plein d'amour, de désespoir et de regret, devant elle... qui écrivait sans lever les yeux sur lui... sans penser même qu'il existât au monde quelqu'un qui se mourait pour elle! Et depuis qu'il la connaissait et l'adorait, il en avait toujours été ainsi. Cet amour malheureux et secret qu'il avait cru cacher au fond de son cœur, tout le monde le connaissait maintenant... excepté elle! et se rappelant alors avec rage la scène du dîner, les railleries dont il avait été l'objet, le défi... et plus encore la permission insolente du baron...

— Eh bien! se dit-il en lui-même, puisque ce mari, aux mœurs si pures et si vertueuses, me permet d'aimer sa femme, puisque le ciel, qui le protége en tout, le rend si sûr de lui et de son étoile... qu'est-ce que je risque? Je revenais en France pour me tuer... Eh bien! avant ma mort elle saura du moins combien je l'ai aimée! Sa haine est pour moi si grande, que, grâce au ciel, elle ne peut pas s'en augmenter!

En ce moment Amélie leva les yeux et fut effrayée de sa pâleur.

— Les fatigues du voyage vous ont bien changé, monsieur, lui dit-elle avec intérêt.

— Non, madame, non, l'absence ne m'a point changé; je suis toujours le même, malheureux pour vous et par vous.

— Que voulez-vous dire! s'écria-t-elle en se levant vivement.

— Que je ne puis vivre ainsi, et ce sera envers vous ma première et ma dernière offense.

Puis, sans savoir ce qu'il faisait, hors de lui, en délire, il tomba à ses genoux et s'écria en sanglotant.

— Maudissez-moi, madame, car je vous aime!

A ce cri insensé, mais qui partait du cœur, à cette action aussi imprudente qu'imprévue, Amélie tressaillit; ses lèvres si fraîches et si vermeilles devinrent blanches et tremblèrent; ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle, et elle fut obligée, pour se soutenir, de s'appuyer sur la table qui était près d'elle. Mais cette émotion si vive et si poignante ne dura qu'un instant : comme si la noble femme eût puisé dans le sentiment de ses devoirs une force surnaturelle, comme si elle eût commandé aux battements de son cœur et au trouble de ses traits, ses joues reprirent leurs vives couleurs, et son front, sa fierté. Regardant le coupable prosterné à ses genoux :

— Monsieur, lui dit-elle avec dignité, vous êtes l'ami de mon mari, il ne saura rien, ni moi non plus, de cet accès de folie; tâchez vous-même de l'oublier, sinon ne me revoyez jamais!

Et elle sortit du boudoir, laissant le malheureux Maurice accablé de honte et de douleur. Il y resta quelques minutes insensible et muet, ne trouvant pas une plainte, et persuadé que, parvenu au dernier degré de l'infortune, rien ne pouvait y ajouter désormais... Il se trompait. Des pas se firent entendre. C'était Alfred G... qui entrait vivement dans le boudoir.

— Relève-toi, Maurice, relève-toi, et prépare-toi à l'orage qui te menace.

— Que veux-tu dire?

— On t'a vu, nous étions là, dans le jardin, à fumer nos cigares, et le baron avec nous.

— Tant mieux! s'écria Maurice avec rage, tant mieux! il va me demander raison... c'est ce que je veux.

— Lui! il est ravi, enchanté et plus glorieux que jamais; ce n'est pas avec l'épée qu'il songe à t'attaquer, c'est avec ses plaisanteries, tu sais quelle est leur trempe : ne lui donne pas, à lui, ainsi qu'à nos compagnons, la joie de te voir confondu et accablé comme tu l'es en ce moment. Allons, du cœur, du courage! ne suis-je pas là, moi, un camarade, un barbiste! je ne t'abandonnerai pas dans le danger; mais pour braver celui-ci, il faut aller au-devant de leurs plaisanteries et les défier le premier.

Maurice, étourdi du nouveau coup qui le frappait, avait peine à reprendre ses sens.

— Quoi! disait-il à son ami en balbutiant, on m'a vu?

— Oui, par la fenêtre du boudoir, qui était éclairé, on t'a vu tomber aux genoux de madame d'Havrecourt; et celle-ci, avec la dignité d'une reine offensée, te faire de la main un geste majestueux et dédaigneux qui voulait dire : Vous perdez votre temps, mon cher ami. Et elle a raison, poursuivit Alfred avec chaleur, je t'en avais prévenu depuis longtemps, il n'y a rien à faire de ce côté; laisse là cette

prude et cette bigote; moque-toi d'elle et de son mari, en commençant par celui-ci.

— Oui, oui, tu dis vrai, reprit Maurice, qui sentait le sang lui remonter avec force à la tête et au cœur. Oui, c'est une duperie qu'un amour véritable. On ne réussit à rien quand on est vertueux et honnête; voyez plutôt le baron : tout lui sourit, rien ne résiste à son étoile. Parbleu ! continua-t-il avec rage, je veux faire comme lui, je veux essayer aussi du vice et de la débauche, et montrer à la fortune qui les protége que moi aussi, si je voulais, je serais digne de ses faveurs.

— Bravo ! s'écria Alfred, bravo ! Voilà comme je t'aime pour ce soir.

— Pour ce soir! reprit Maurice avec fureur; dis pour toujours !

— C'est ce que nous verrons !

— Mais où sont-ils donc tous ? poursuivit Maurice avec une espèce d'agitation fébrile ; que sont-ils devenus? faut-il les aller chercher?

— Ils congédient ces demoiselles, qui viennent successivement d'arriver.

— Tant pis ! s'écria Maurice, tant pis! Voilà les beautés qui me plaisent et que je veux adorer désormais.

— Il a fallu les faire repartir l'une après l'autre, et partir sans souper! c'était là le difficile. L'éloquence du baron y aurait peut-être échoué, mais Horace de Nanteuil a trouvé un moyen vainqueur et terrifiant : il doit leur dire, je crois, que le jardinier et deux ou trois personnes de la maison sont atteints de la petite-vérole... en dépit de la vaccine ! Cette phrase seule doit suffire pour mettre en fuite ces pauvres filles, qui tiennent à être jolies... c'est leur état. Entends-tu ces éclats de joie? Attention ! ce sont ces messieurs qui reviennent.

En effet, les jeunes gens rentraient par une porte du salon, et le banquier par l'autre.

— Victoire ! lui cria-t-on, ces demoiselles sont parties !

— Vivat ! répondit le baron, fidèle à son dicton ordinaire, l'Opéra s'en va ! et tout à l'heure Athénaïs en va faire autant; elle retourne à Paris, rue de la Bruyère, 33... c'est plus prudent ! Nous voilà donc en sûreté; il ne reste plus ici que ma femme ! amusons-nous. Et il jeta sur Horace de Nanteuil et sur les jeunes gens un regard d'intelligence, comme pour leur dire : A vos rôles ! la mystification va commencer. Alfred comprit le coup d'œil et se rapprocha de Maurice, son allié, pour l'aider à soutenir le choc qui le menaçait.

Mais pendant que les grands coups allaient se porter au salon, une scène d'intérieur se passait au premier.

Amélie, à peine remise de ce qu'elle venait d'entendre, avait quitté le boudoir et montait lentement l'escalier, lorsqu'elle rencontra Joseph, le valet de chambre du baron, qui descendait l'escalier d'un air affairé.

— Faites porter sur-le-champ cette lettre chez ma tante, à Antony, et dites à mon mari que je lui demande, ainsi qu'à ces messieurs, la permission de ne point reparaître au salon. Je ne me sens pas bien, je suis fatiguée et vais rentrer dans mon appartement.

— Oui, madame.

— Et, à propos de cela, où est mon appartement? conduisez-moi...

Et, voyant l'air interdit du valet de chambre, que cette question, bien simple en apparence, avait tout déconcerté :

— Ne pouvez-vous m'indiquer où est le principal appartement, celui destiné à la maîtresse de la maison?

— Si, madame, répondit Joseph en balbutiant et en lui montrant la porte n° 1.

C'était une chambre en soie bleue du goût le plus exquis, et qui surpassait par son luxe toutes les autres pièces de ce palais. Amélie ne la regarda même pas, et, occupée d'autres idées qui la tenaient encore tout émue, elle se jeta sur un canapé et resta plongée dans ses réflexions. Elle en fut tirée par l'entrée d'Athénaïs, qui, prête à repartir pour Paris, venait chercher son châle et son chapeau, qu'elle arrangeait en chantant devant une psyché, lorsque Amélie se leva, et s'empressant de faire des excuses :

— Quoi ! madame, j'occupais votre appartement ?

— Ne faites pas attention, cela se trouve à merveille, car je m'en vais.

— Malgré nos instances ! à une pareille heure ! Et comment retournez-vous à Paris ?

— Dans ma voiture, une voiture toute neuve... Ça m'amusera. Tout est prêt; les chevaux sont attelés. Adieu, madame, au plaisir !

— Pardon, madame, lui dit Amélie; je vous demanderai où donnent les sonnettes que je vois là.

— Je n'en sais rien, répondit étourdiment la jeune fille.

— Mais la pièce où nous sommes, est-elle située sur la cour ou sur le jardin?

— Je l'ignore; les fenêtres sont fermées.

— Comment, vous l'ignorez ! Vous, madame, la maîtresse de la maison !

— Tiens, c'est vrai ! je n'y pensais plus; c'est que, voyez-vous, reprit-elle en se troublant, comme je suis arrivée d'aujourd'hui...

— Dans une propriété qui dépend de la succession de votre père !

— Dieu ! que je suis bête ! c'est juste, mais les changements qu'on y a faits sont cause que...

— Et oserai-je vous demander combien vous l'avez vendue à mon mari ?

— Ah! dame..... vous comprenez bien..... une somme assez forte... le plus que j'ai pu... parce que c'est propre... c'est gentil, n'est-ce pas?

— Mais le prix de vente, madame.

— Je n'en sais rien; ça regarde les gens d'affaires.

— C'est étonnant! se dit Amélie. Mais que je ne vous retienne pas, madame. Plus qu'un mot... Cette porte, que je vois cachée dans la tapisserie près de l'alcôve, n'est-elle pas celle d'un cabinet de toilette?

— Oui, madame, précisément.

Amélie l'ouvrit et se trouva dans une seconde chambre : c'était celle de M. d'Havrecourt, car on voyait encore, épars sur les meubles ou sur le tapis, le paletot, les gants, le chapeau et même le pantalon et les bottes que le banquier avait quittés, en arrivant, pour mettre les bas de soie et les souliers vernis.

Amélie se retournant vers Athénaïs, qui, toute rouge et les yeux baissés, ne savait quelle contenance tenir :

— Vous êtes bien jeune encore, mademoiselle, et ne savez pas tromper... Dites-moi la vérité; vous ne trouverez en moi ni haine ni colère, mais, à coup sûr, de la pitié et protection peut-être!

La jeune fille se jeta à ses genoux et lui avoua tout. Et l'on entendait s'élever du salon des éclats joyeux, et l'on distinguait la voix aigre du baron qui s'écriait :

— Je vous disais bien que mon étoile ne pouvait m'abandonner!

Amélie réfléchit quelques instants, et son parti fut pris.

VIII.

LA CLEF.

— Oui, messieurs, répéta le baron à son jeune auditoire, amusons-nous; et pour commencer je vais vous raconter une anecdote récente et originale qui me touche de près... Il s'agit de ma femme.

— Du courage! dit tout bas Alfred à Maurice, qu'il voyait pâlir.

— Il paraît prouvé, continua le baron avec l'air goguenard qu'on lui connaissait et qui annonçait un déluge de coq-à-l'âne et de mauvaises plaisanteries, il paraît qu'une déclaration d'amour a été perdue... totalement perdue... Récompense honnête à celui qui la rapportera au propriétaire... désolé; mais ce jeune homme... car c'est un jeune homme... il faut que vous m'aidiez à le connaître...

— Vous n'irez pas loin pour cela, mon cher baron, s'écria gaiement Maurice; c'est moi qui me suis empressé de profiter de la permission que vous m'aviez donnée.

— Bravo! s'écria Alfred, j'en aurais fait autant.

— Mais on m'a repoussé, je dois le dire, faute de pouvoir montrer mon *permis*, qui n'était que verbal. Il faudra alors que vous me le donniez par écrit, mon bon d'Havrecourt, j'y compte bien.

— Il a raison, continua Alfred; parole ou signature ne font qu'un pour un galant homme. Et si vous refusez de ratifier vos engagements, vous n'êtes plus un mari philosophe : c'est un titre usurpé!

— Oui! oui! s'écrièrent les jeunes gens, ce que vous avez dit vous devez le signer!

— Vous le devez, monsieur, répétait Maurice, qui, tout en affectant de railler, avait les lèvres serrées et contractées par la rage, vous le devez... pour votre honneur.

A ce mot prononcé sérieusement, tous les assistants poussèrent un long éclat de rire, et la discussion, qui, du côté de Maurice, menaçait de s'échauffer, fut interrompue par des domestiques apportant du punch, des cigares et des tables de jeu.

— Allons! s'écria Horace de Nanteuil, qu'une déclaration d'amour ne devienne pas entre amis une déclaration de guerre. Versez du punch, et buvons au succès de Maurice. C'est toi, d'Havrecourt, qui dois commencer.

— Moi!... par exemple!

— Oui, sans doute, tu es beau joueur. Il a perdu la première partie, tu lui dois une revanche! c'est toujours ainsi parmi nous. Et tous les verres remplis d'un punch fumant se levèrent en l'honneur de Maurice, qui aurait voulu pour tout au monde que d'Havrecourt se fâchât. Aussi, dès ce moment, il ne perdit pas une occasion de le contredire, de le contrarier, et de se montrer en tout son adversaire.

— Baron, n'y a-t-il plus de punch chez toi? s'écria Alfred en voyant disparaître l'énorme bol qu'on avait placé devant eux.

— En voici un second, répondit d'Havrecourt qui venait de sonner, et Maurice, dans un état d'exaltation qui croissait à chaque instant, s'écria :

— Versez! versez! Je défie le baron.

— J'accepte, mon vertueux ami, répondit celui-ci; et il ajouta en montrant Maurice : Je bois a toutes les vertus qu'il a.

— Et moi à toutes celles qu'il n'a pas. Nous boirons plus longtemps.

— Et moi je vous tiens tête à tous! cria le baron, et c'est de la bravoure, car mon docteur me défend le punch et le champagne, et vous voyez, dit-il en remplissant une énorme coupe.

— Je bois au docteur, dit Alfred.

— Et moi à son ordonnance, dit Horace.

— Il est payé par quelque rival, continua le banquier en regardant Maurice, car il m'ordonne aussi la sagesse, sous peine de n'avoir pas dix ans à vivre.

— Tu as raison, dit Horace, c'est un ennemi. Dis-moi le nom de ce docteur-là, son nom et son adresse, pour que, dans l'occasion, j'en appelle un autre.

— C'est le tuteur et l'ami de Maurice, le docteur Jules C...

— C'est différent... c'est différent! celui-là ne se trompe jamais! Aussi, reprit Alfred en choquant affectueusement de son verre le verre du baron, aussi, mon cher, je bois à ta santé!... c'est là le cas... Mais quoi ! tu fais bien ! Et il avala son verre; mourir de la maladie ou du régime, cela revient au même, et de deux maux il faut choisir le moindre.

— Bien raisonné! s'écria Horace en étalant les cartes sur la table; si tu n'as que dix ans à vivre, il faut les passer gaiement. Je te défie à l'écarté.

— Je parie pour d'Havrecourt, s'écrièrent à la fois presque tous les jeunes gens, car le banquier avait un bonheur aussi insolent que sa personne et ne perdait presque jamais.

— Je parie pour Horace, dit Maurice, qui, n'importe comment, éprouvait le besoin de lutter contre d'Havrecourt.

Ils gagnerent trois fois de suite, au grand étonnement de l'assemblée. Au quatrième coup, Horace perdit.

— A la bonne heure! s'écria le banquier en riant aux éclats, je savais bien que mon étoile ne pouvait pas m'abandonner. La fortune ne m'avait pas reconnu d'abord et s'était trompée de côté; mais maintenant nous allons voir.

Et il jeta un billet de banque sur la table. Maurice avait pris la place d'Horace et gagna. Il gagna encore, encore... Et il gagnait toujours! Dix fois de suite il passa, et les billets de banque du baron disparaissaient; plus il était furieux, plus Maurice le harcelait de railleries et d'épigrammes. On aurait dit le génie du mal acharné à la ruine du baron, un mauvais ange qui ne lui laissait ni paix ni trêve et qui accompagnait chaque coup de poignard d'un rire infernal. Tous ceux qui entouraient la table, et Alfred le premier, ne reconnaissaient plus Maurice.

— Eh! de quoi donc vous étonnez-vous? répondait celui-ci avec une ironie amère; le baron n'a-t-il pas bu à mes vertus, dont il se moquait? Il avait raison; j'avais la niaiserie d'être honnête et candide, c'est cela qui me portait malheur; j'ai donné ma démission, et vous voyez que tout me sourit.

— C'est ce que nous verrons! s'écria d'Havrecourt; je parie dix mille francs sur parole.

— Je les tiens, dit Maurice. Et en deux coups il gagna.

De rage et de colere, le banquier brisa un vase de porcelaine qui était sur la cheminée. En ce moment, John, le jockey d'Alfred, vint dire que, selon les ordres de son maître, le cabriolet était prêt, et Maurice se leva.

— Où allez-vous? cria le banquier exaspéré.

— Je retourne à Paris, ou je veux coucher ce soir.

— Vous ne partirez pas ainsi. Vous me gagnez vingt-cinq mille francs, vous me devez une revanche!

— En voilà onze que je vous donne, car j'ai passé onze fois, et je ne suis obligé à rien de plus.

— C'est vrai, dit Alfred.

— C'est vrai! s'écrièrent les spectateurs.

— Et cependant je veux bien vous en donner une douzième, mais ce sera la dernière... la dernière, je vous le jure.

— Soit... la dernière! Donnez-nous des cartes, des cartes neuves, dit le baron en jetant les anciennes; cela changera la veine...

Pendant qu'on disposait tout pour cette nouvelle partie, qui excitait au plus haut degré l'intérêt et l'émotion des spectateurs, on entendit dans la cour le bruit d'une voiture à quatre roues qui partait.

— Qu'est-ce que cela? se dirent les assistants en courant aux fenêtres.

— Ne vous dérangez pas! répondit le baron avec humeur, c'est la petite Athénaïs qui s'en va; elle ne pouvait rester ici. Elle retourne passer la nuit à Paris, rue de la Bruyère, nº 33, où elle demeure seule, et j'irai la rejoindre.

— Vous? s'écria Horace avec dépit; vous, le maître de la maison, quitter ainsi vos amis et votre femme!

— On sait qu'il faut que je sois à Paris de grand matin pour affaires. Le grand matin sera minuit ou une heure... ce n'est pas trop tard, et si Athénaïs est endormie, dit-il en regardant Horace d'un air railleur, cela ne fait rien .. j'ai la clef de sa maison! L'ai-je là? dit-il en fouillant dans la poche de son habit; oui, la voici... Elle m'attendra, c'est convenu... Mais je ne repartirai pas que je n'aie regagné tout ce que j'ai perdu.

— Prenez garde, dit alors Maurice, vous courez grand risque de coucher ici.

— Non, non! quand ma fortune devrait y passer, s'écria le banquier avec rage, je ne souffrirai pas que Maurice l'emporte en rien sur moi, en rien... je l'ai juré!

— Et moi, j'ai fait le même serment, répondit Maurice en lui lançant un regard menaçant.

— Eh bien donc, jouons!... jouons! dit le banquier en mêlant les cartes... Nous jouons vingt-cinq mille francs... quitte ou double!

— Oui, vingt-cinq mille francs d'un seul coup! mais, quoi qu'il arrive, ce sera le dernier.

— C'est dit, c'est dit! Voyons d'abord qui donnera... C'est moi, c'est moi! Premier succès!...

D'Havrecourt donna et retourna *le roi*. Alfred, qui était derrière Maurice, pâlit.

— *Le roi et le point!* s'écria le baron d'un air triomphant.

Un murmure sourd parcourut l'assemblée. Le coup suivant, il fit la vole. Tout le monde gardait le silence et respirait à peine. Alfred sentit battre son cœur avec violence. Quant à Maurice, il était calme et impassible, et tout le monde admirait son sang-froid. On avait tort : il n'était pas à son jeu : malgré lui, dans ce moment encore, son cœur et sa pensée étaient près d'Amélie.

Quant au baron, son insolence était déjà revenue avec la victoire : il avait repris sa voix haute, son regard dominateur, son rire saccadé. A ce bruit, Maurice sortit de sa rêverie, revint à lui, regarda son jeu, et voyant les quatre points de son adversaire : — Ah ! se dit-il en lui-même, cette femme-là est née pour ma perte; son image, même en rêve, me porte malheur! Chassons-la, détournons-en ma pensée; reportons-la sur cette jeune fille, sur Athénaïs, qui m'aurait aimé, qui m'aime peut-être encore. C'est la passion qu'il me faut, le seul amour qui m'inspire, la seule déesse que j'invoque.

— Je marque le point! s'écria-t-il à voix haute.

— Piqué sur quatre! dit Alfred avec joie, et un vif sentiment de curiosité se manifesta dans l'assemblée.

Maurice gagna le second point, Alfred commença à retrouver la confiance et la parole; le banquier cessa de rire et devint silencieux. Enfin au dernier coup, la fortune, si longtemps incertaine, se déclara hautement pour son nouveau favori, la victoire ne fut pas même disputée.

— *Le roi et la vole!* s'écria Maurice en se levant. Monsieur d'Havrecourt, dit-il froidement, vous me devez cinquante mille francs : vous me les enverrez quand vous voudrez. Alfred, je prends ton cabriolet et je retourne à Paris.

Le banquier, qui était resté atterré et muet sous le coup qui l'avait accablé, releva la tête à ce dernier mot, et, en proie à toutes les angoisses du oueur, obligé de renoncer définitivement à son argent et, ce qui est bien plus terrible, à l'espoir de jouer encore, il s'écria : — Vous ne pouvez pas me refuser un dernier coup!

— C'est impossible! répondit Alfred.

— Un dernier coup... fût-ce double contre simple. Je jouerai plutôt cent mille francs contre les cinquante que je vous dois; c'est juste, c'est loyal, n'est-ce pas, messieurs?

— Non, c'est assez jouer, répondit Maurice en le regardant froidement; vous qui vous dites si heureux, j'ai voulu vous faire connaître un instant le malheur... et un malheur d'argent... une douleur de billets de banque... qu'est-ce donc? Moins que rien, pour moi; à plus forte raison pour vous.

— Eh bien! si vous n'y tenez pas, pourquoi me refuser?

— Justement parce que je n'y tiens pas, et qu'ayant déjà trop d'argent, je n'en veux pas davantage.

— Eh! que voulez-vous donc?

— Ce que je veux! s'écria Maurice dont les yeux brillèrent en ce moment à l'idée d'une nouvelle vengeance; je veux la clef que vous avez là.

— Quoi! dit le banquier en le regardant d'un air de doute et comme pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas, la clef de la maison d'Athénaïs?

— Oui, je vous la joue contre vos cinquante mille francs!

Un cri d'admiration et de surprise retentit dans le salon, tous les jeunes gens battirent des mains et entourèrent Maurice que cette idée seule rendait un grand homme à leurs yeux, et plaçait à la tête de toute la coterie *lionne* et fashionable de Paris.

Alfred fut le seul qui s'opposa à une idée admirable en elle-même, mais absurde par l'exécution; Maurice avait déjà passé douze fois... une treizième était impossible.

— Crois-tu donc, répondit Maurice en souriant, que le nombre treize soit fatal? Il le sera pour le baron.

— Quand ce serait! Une pareille conquête ne vaut pas cinquante mille francs.

— Bah! tu ne t'y connais pas. Demande à Horace, qui les aurait donnés pour elle.

— C'est vrai!

— Demande au baron qui peut-être les a déjà dépensés à son intention...

— Je l'atteste! en meubles, cachemires, bijoux! sans compter le coupé et les chevaux qui viennent de l'emmener à Paris, le tout donné d'avance et sur parole, car je n'ai encore rien reçu... C'est ce soir qu'on devait me payer ici ou à Paris.

— C'est une créance que tu cèdes, dit tranquillement Horace en fumant son cigare.

— Aussi! s'écria Alfred, qui pourtant résistait encore... tout doit être compris...

— Cela va sans dire, continua Horace : on vend ou l'on joue une propriété telle qu'elle est, avec tous ses accessoires. Si le baron perd, il renonce à l'amour et au mobilier de la grisette... c'est une cession corps et biens.

— C'est dit! s'écrièrent les jeunes gens... L'enjeu de Maurice est représenté par cinquante mille francs... et celui du baron...

— Par cette clef, répondit celui-ci en jetant la sienne sur la table.

— Au plus heureux la victoire! dit Alfred avec un soupir et en élevant vers le plafond ses yeux et le verre de punch qu'il tenait à la main.

— Et maintenant, au combat! s'écria le baron

dont le cœur était gonflé à la fois de colere, de crainte et d'avide espérance.

Le punch avait circulé, et tous ces jeunes gens, le verre à la main et le cigare à la bouche, entouraient d'un double rang le champ de bataille et les deux combattants, qui se perdaient presque dans un nuage de fumée.

Un morne et profond silence régnait de nouveau dans l'appartement. Quant à Maurice, quelqu'un qui l'aurait contemplé tel qu'il était alors, pâle et froid, l'aurait cru de marbre et sans émotion aucune, et pourtant sous ce calme apparent grondait au fond de son cœur un orage d'autant plus terrible qu'il était concentré. Un tressaillement nerveux le trahissait seulement de temps en temps, et jetant sur Alfred, qui tremblait pour lui, un regard où brillaient une confiance et une ironie infernales, il semblait lui dire : Sois tranquille ! s'il s'agissait d'une bonne action, je perdrais; mais je risque en un seul coup ce qui ferait vivre tout une honnête famille ; mais je joue sur une carte la possession et l'honneur d'une jeune fille... je dois gagner, c'est certain. Il y a là assez d'immoralité et d'infamie pour que le sort me protége.

Et la partie commença.

La fortune ne se contente pas d'être aveugle ou bizarre, elle a souvent une tenacité qui confond toutes les probabilités et tous les calculs des hommes. On dirait qu'elle ne se lassera pas de vous accabler des coups les plus désastreux comme des faveurs les plus inouïes. Elle, qui change et tourne sans cesse, semble parfois avoir enrayé sa roue. Pareille à une coquette qui, ne sachant plus quelle fantaisie imaginer, veut couronner tous ses caprices par un dernier, le plus absurde et le plus invraisemblable de tous : la fidélité !

La partie fut cette fois longtemps disputée. Les deux adversaires se trouvaient quatre points à quatre, et c'était au baron à donner. Il essuya la sueur qui coulait de son front, prit les cartes d'une main tremblante et convulsive, donna à Maurice, puis à lui, et retourna... le roi !...

— Gagné ! s'écria-t-il en se levant et portant vivement la main sur la clef, dont il s'emparait comme du gage et du prix de la victoire. Gagné !...

— Non, monsieur, répondit froidement Maurice, en étalant son jeu sur la table; j'ai six cartes !... Il y a mal-donne !

Le baron, foudroyé, retomba sur son fauteuil, et la partie continua. Mais la fortune, qui venait si évidemment de se déclarer pour Maurice, n'était pas femme à l'abandonner au moment décisif! Le cinquième point fut gagné par lui et suivi d'un long hourra de victoire. Le banquier, ne pouvant croire encore à sa défaite, était resté immobile, les yeux fixés sur la table et semblable au joueur d'échecs de Delille :

Qui, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encore longtemps le coup qui l'a vaincu !

Maurice, sans dire un mot, se leva, prit sur la table la clef qui lui assurait la possession d'Athénaïs et sortit de l'appartement. Quelques minutes apres, l'on entendit sur les pavés de la cour le roulement du cabriolet qui l'emportait vers Paris.

A ce bruit, le banquier releva la tête.

— Il part ! s'écria-t-il avec rage.

— Oui vraiment, dit Alfred, il en a bien le droit.

— C'est un beau joueur, ajouta Horace.

— Il s'est bien montré, répétèrent tous les autres ; de la générosité, de l'audace, du sang-froid; et jusqu'ici cependant nous l'avions toujours vu d'une timidité et d'une modération...

— Il cachait son jeu, dit Alfred en souriant.

— C'est un modéré — enragé, dit Horace, et de ce jour il a mon estime.

— Et la nôtre, répétèrent tous les jeunes gens.

— Il n'a pas celle du baron, murmura Alfred.

— Si, vraiment, répondit celui-ci, qui, revenu de sa stupeur première, avait compris que lui, constamment victorieux, devait, pour son honneur, soutenir un peu mieux les coups du sort; et partant d'un éclat de rire, il s'écria : — Tout le monde a par hasard un jour de bonheur, c'était le sien ! Il nous rendra cela plus tard en détail ! Aussi, vous comprenez bien que ce qui m'a fait quelque effet, ce ne sont pas les cinquante mille francs... Je suis au-dessus de cela, on le sait bien ; mais c'était de renoncer à cette petite Athénaïs, à laquelle demain je n'aurais plus pensé, c'est probable. Mais aujourd'hui... un premier jour de conquête !... c'est piquant ! c'est nouveau ! Moi, je n'aime, vous le savez, que les premières représentations !

— Et celle-là en est une extraordinaire et à bénéfice ! dit Horace.

— Au bénéfice de Maurice, dit Alfred.

— N'en parlons plus, reprit le banquier avec un soupir, il faut se résigner ! Vive la philosophie ! je passerai la nuit ici, près de ma femme.

— Parbleu ! tu n'y perds pas, dit Horace.

— Et si nous pouvions partager ton infortune, dit Alfred en lui serrant affectueusement la main, nous serions trop heureux !

— S'il en est ainsi, dit le banquier en reprenant l'air avantageux et satisfait qu'il avait toujours quand il excitait l'envie, je vous souhaite bien le bonsoir. Rentrons chacun dans nos appartements, car maintenant, je crois, il ne nous reste plus rien à faire.

— Si vraiment, reprit Horace en caressant ses favoris d'un air triomphant. Tous nos comptes ne sont pas réglés : il t'en reste encore à terminer.

— Avec qui ?

— Avec moi. Deux cents louis que tu me dois.

— Comment cela ?

— N'avais-tu pas parié que le cœur d'Athénaïs ne pourrait te résister et que tu serais son premier vainqueur ?

— C'est vrai ! s'écrièrent les jeunes gens.

— Et comme tu ne seras tout au plus que le second, attendu que Maurice, qui en ce moment brûle le pavé, aura ravi dans quelques instants le trésor dont tu lui as donné la clef... paie, baron.

— Payez ! répéta l'assemblée.

— C'est ce qu'on a de mieux à faire, dit d'Havrecourt en tirant sa bourse, quand une fois l'on n'est plus en veine et qu'on a contre soi la chance.

— Il est de fait, ô César ! que ton étoile pâlit et que la fortune t'abandonne.

— Pour un jour ; mais ce jour fatal va finir. Regardez plutôt ; minuit moins quelques minutes, et demain nous verrons... En disant ces mots, il étala sur la table une double ligne de napoléons.

Minuit sonna à la pendule du salon.

En ce moment une porte s'ouvrit. Tous les regards se dirigèrent de ce côté, et l'on vit s'avancer... qui ? Athénaïs.

Un cri d'étonnement sortit de toutes les bouches.

— En croirai-je mes yeux ? dit le baron, stupéfait de cette apparition inattendue. Quoi ! tu n'es point partie, comme nous en étions convenus, pour Paris ?

— Non, vraiment.

A cette nouvelle péripétie, qui changeait toute la face des choses, le baron se renversa en riant sur son fauteuil, et son accès de gaieté, partagé d'abord par tous ses amis, devint si fort et si prolongé, que l'on craignit un instant qu'il ne suffoquât, et lorsque enfin il fut revenu à lui :

— Eh bien ! s'écria-t-il en s'empressant de reprendre et de remettre dans sa bourse les napoléons étalés sur la table ; eh bien ! quand je vous disais que mon étoile, un instant obscurcie, allait briller d'un nouvel éclat. Minuit a sonné, le jour néfaste est fini et la chance a déjà tourné. Ce pauvre Maurice, qui court au galop sur la grande route, sa clef en poche, pour trouver ce que nous avons ici !

— Mais écoutez-moi donc ! répétait Athénaïs, qui, au milieu du bruit, ne pouvait se faire entendre.

— Parle, mon enfant, parle, nous t'écoutons.

Le baron fit asseoir la jeune fille près de lui sur un canapé, tandis que les jeunes gens se groupaient en cercle autour d'elle.

— Mais, dit Athénaïs effrayée d'un auditoire aussi nombreux, il n'est pas nécessaire que tout le monde m'entende.

— Si, mon enfant ; parle toujours et n'aie pas peur, ce sont des amis.

— Eh bien ! si je suis venue, c'est pour empêcher quelque malheur et vous rendre service. Je sais que j'avais promis de rester là-haut dans ma chambre, de ne parler à personne et surtout de ne pas vous prévenir. J'y étais d'abord décidée ; puis, à force de réfléchir, je me suis dit : — Ce pauvre monsieur le baron, je ne l'aime pas, c'est vrai...

— Hein ! fit le banquier en fronçant le sourcil.

— Mais ce n'est pas sa faute ; il ne m'a voulu que du bien, et je ne dois pas lui vouloir du mal, ni le laisser exposé à une scène pareille et à un danger comme celui-là, quand d'un mot je puis l'en empêcher.

— Eh bien ? dirent le banquier et tous les assistants, dont la curiosité augmentait en raison de l'obscurité du récit.

— Eh bien ! je suis venue pour vous dire : — Restez ici, ne bougez pas et gardez-vous surtout d'aller cette nuit à Paris, rue de la Bruyère, n° 33.

— Et pourquoi ?

— Pour un danger dont il m'est défendu de vous parler et que vous ne devez pas savoir ; un danger terrible !

— O ciel ! s'écria Alfred avec effroi ; et Maurice qui y court en ce moment à sa place !

— M. Maurice ! dit la jeune fille avec étonnement.

— Oui... à ma place... dit le banquier avec un sentiment de joie égoïste ; voyez-vous mon étoile ?

— M. Maurice ! répéta la jeune fille en laissant tomber ses bras ; en voici bien d'une autre !

— Et s'il court à sa perte, c'est toi qui en répondras, poursuivit Alfred avec chaleur ; c'est toi qui en seras cause, faute d'avoir parlé.

— Parle ! s'écria le banquier.

— Parlez ! s'écrièrent les jeunes gens.

— Eh bien ! dit la jeune fille, effrayée de ce tumulte, puisqu'il faut tout vous dire... madame, que j'ai rencontrée là-haut, m'a interrogée avec un air si imposant... si sévère... et pourtant si bon !... en me parlant d'honneur et de vertu... d'une manière... Dame !... quand on n'y est pas habituée, ça vous fait quelque chose... ça vous déconcerte... et je lui ai tout avoué... tout ce qui en était !

— Petite sotte ! s'écria le baron furieux. Elle t'a accablée de sa colère et de ses reproches.

— Du tout... elle m'a dit de bonnes paroles... bien touchantes et bien consolantes : « Il y a plus » de joie dans le Paradis pour celui qui revient au » bon chemin que pour celui qui ne s'est jamais » égaré. » Et elle m'a embrassée, cette noble dame... oui... elle-même ! en me disant : « La fortune qu'on » t'avait promise pour mal faire, je te la donnerai, » moi, mon enfant, pour vivre en honnête fille .. » Mais il est d'autres coupables qui doivent être » punis, ou du moins démasqués, par moi, cela » m'est nécessaire... Tu allais partir pour Paris

» (car je lui avais dit que mes chevaux, c'est-à-dire » les vôtres, étaient dans la cour), reste ici, a-t-elle » continué, enferme-toi, et promets-moi surtout » de ne parler à personne. Moi, je vais attendre » mon mari toute la nuit, s'il le faut, à Paris, à ta » place, rue de la Bruyère, 33. »

Athénaïs n'avait pas achevé sa phrase qu'Horace et les jeunes gens avaient poussé un cri de surprise, Alfred un cri de joie, le banquier un cri de fureur.

— Mes chevaux! mes chevaux! s'écria-t-il hors de lui.

IX.

LA CHAMBRE D'ATHÉNAÏS.

Maurice, en sortant du salon, avait trouvé le cabriolet et le jockey d'Alfred qui depuis longtemps l'attendaient.

— Monsieur veut-il conduire? avait demandé John.

— Non, je n'y entends rien et ne connais point ton cheval. Mène-moi, et le plus vite que tu pourras. Il me tarde d'être à Paris.

— Oui, monsieur. Dans une heure un quart nous y serons.

Et John lâcha les rênes à *Lord-Palmerston*, cheval anglais fier et superbe, mais ombrageux, rétif et connu pour un fort mauvais caractère, qualités qu'il serait injuste d'attribuer à son nom, mais qui probablement le lui avaient fait donner, et la légère voiture, qui n'était qu'un tilbury à capote, sortit rapidement de la cour, roula sur la grande route, et *Lord-Palmerston* dévora l'espace.

Maurice était resté sous l'impression des scènes qui venaient de se passer : la tête en feu, la poitrine oppressée, et, quoiqu'il gardât un sombre silence, quoique pas un mot ne s'échappât de sa bouche, il était encore en proie à l'animation fiévreuse que donnent le jeu, le punch et la colère. Il éprouvait non pas du bonheur, mais du plaisir, mais un contentement orgueilleux. Il s'était vengé de cet homme qui l'avait si longtemps froissé et désespéré; il venait à son tour de l'humilier dans sa richesse et dans ses amours. Il n'avait pu se faire aimer de sa femme, dont le baron ne se souciait guère, mais il lui enlevait une maîtresse qu'il adorait; et cette maîtresse, cette fille charmante, était à lui, Maurice! La fortune la lui avait donnée, et l'amour aussi peut-être, car Athénaïs ne lui avait pas laissé ignorer le penchant qu'elle avait pour lui, et n'accuserait probablement pas un hasard qui se trouvait d'accord avec son cœur. Et puis le lendemain, Maurice croyait entendre les félicitations de ses amis sur son triomphe et leurs sarcasmes sur la défaite du baron.

Tels furent pendant le premier tiers du voyage les sentiments qui l'agitèrent, et puis à mesure qu'il roulait sur la grande route, l'air de la nuit, l'air vif et froid de décembre venait rafraîchir ses sens, et sa tête si brûlante et si exaltée devenait plus calme; jusque-là il n'avait raisonné qu'avec la passion, et maintenant son esprit plus tranquille lui permettait d'envisager les choses sous leur véritable point de vue. Il commençait à rougir des scènes où il avait joué un si grand rôle, il avait presque regret de son triomphe, et au dernier tiers de la route, il trouvait honteux d'en profiter; il lui semblait, quoiqu'il eût loyalement gagné au jeu cette jeune fille, que c'était un pacte infâme; il se reprochait, comme une indignité, d'user de ses droits et de lui ravir ainsi son honneur, honneur qui avait été acheté, avant lui, et payé par un autre. Enfin, en approchant de Paris, ses idées avaient tellement changé que, renonçant à Athénaïs, il était décidé à ne pas profiter de sa victoire, mais il ne voulait cependant pas qu'elle fût inutile, et que le baron, se glorifiant de nouveau de sa conquête, pût reprendre ses droits sur la jeune fille. Il fallait donc chercher un moyen de la lui enlever à jamais. Une pensée noble et généreuse venait de s'offrir à Maurice. A peine conçue, il lui tardait de la mettre à exécution, et déjà il apercevait la barrière et les premières maisons du faubourg. — Hâtons-nous! hâtons-nous! disait-il à John. Fouette ton cheval. — Et John obéit. Mais, soit que l'orgueilleux animal fût indigné d'une façon d'agir à laquelle il n'était pas habitué, soit que les réverbères de la barrière et le bruit d'une voiture qui passait alors rapidement l'eussent effarouché, il se cabra, fit volte-face, et, malgré les efforts de John pour le retenir, il partit comme une flèche, mais dans la direction opposée à Paris.

Maurice, impatient, désolé, ne savait quel parti prendre, il se voyait déjà ramené à Orsay quand il avait hâte, au contraire, d'achever son œuvre et de courir, pour cela, à la rue de la Bruyère, dont chaque tour de roue l'éloignait. Aussi, n'écoutant que son ardeur et sa vivacité de jeune homme, sans rien dire à John et sans que celui-ci eût eu le temps ou l'idée de le retenir, il s'élança hors du tilbury et sauta à terre, au risque de se tuer, ce qui arrive presque toujours en pareil cas, ainsi que l'attestent de trop célèbres et malheureux exemples.

Maurice fut préservé de tout accident, et quoique le soir même il eût outragé la Providence en prétendant qu'elle ne protégeait que le vice, il pensa que la bonne action qu'il méditait l'avait sauvé du danger et lui avait fait pardonner son blasphème. Il était tombé au bord du chemin. Il se releva et n'aperçut déjà plus ni John ni le cheval, qui avaient disparu.

Essayer de les rejoindre à la course et de les arrêter était impossible. Le cheval se fatiguerait lui-même de ses propres efforts, ou John, qui était un

habile cocher, trouverait moyen au bout de quelques lieues de le détourner de la route et de le lancer dans quelque champ labouré, où la fougue désordonnée de *Lord-Palmerston* finirait par s'amortir et se briser. Maurice fut donc, bon gré, mal gré, obligé de reprendre le chemin de Paris. Il marcha quelque temps à pied sur la grande route, puis rencontra un fiacre qui revenait à vide, et se jeta dedans en lui criant : — Rue de la Bruyère, 33 ; va vite, et je payerai double.— Le cocher fouetta ses chevaux de toute la vigueur de son bras. Mais ceux-ci n'avaient point la susceptibilité de *Lord-Palmerston*, et il leur aurait été impossible, même quand ils l'auraient voulu, de faire courir à Maurice aucun danger, si ce n'est celui peut-être de ne jamais arriver. Il le craignit un instant, mais ses appréhensions furent heureusement trompées, et il était un peu plus de minuit quand le fiacre parvint enfin à la hauteur de la rue de la Bruyère.

Maurice était dans son quartier et non loin de chez lui ; il examina quelque temps, en dehors, la maison qu'Athénaïs habitait seule, maison isolée, car alors la rue n'était pas encore entièrement bâtie. C'était un pavillon carré composé d'un joli rez-de-chaussée et d'un seul étage, et les fenêtres du nord donnaient sur des terrains à vendre, lesquels bordaient la rue Pigale et s'étendaient jusqu'à la rue Notre-Dame-de-Lorette. La remise, les écuries et les domestiques étaient à droite dans un corps de logis à part, et l'entrée principale, porte bâtarde et mystérieuse, donnait au midi sur la rue de la Bruyère.

Amélie, qui depuis plus d'une heure au moins attendait son mari, avait eu le temps de rassembler, de combiner ses idées et de tracer nettement son plan. Ne soupçonnant jamais le mal, il n'avait pas été difficile jusque-là de la tromper, et son indignation était alors aussi forte que sa confiance avait été grande. Non pas que le sentiment qu'elle éprouvait ressemblât en rien à la jalousie ; elle aimait M. d'Havrecourt, non par inclination, mais par devoir, et, fidèle à ce devoir, elle obéissait à tous les ordres de son mari et à ses moindres caprices ; elle se soumettait sans murmure à des exigences qui la froissaient ou l'humiliaient ; mais, esclave docile jusqu'alors, elle voyait dans la découverte qu'elle venait de faire le moyen de se soustraire à ce joug de tous les instants ; elle, qui n'avait rien à se reprocher, voulait forcer, par l'évidence, M. d'Havrecourt à se reconnaître coupable et le tenir ainsi, à son tour, en son pouvoir et sous sa dépendance, non pour en abuser, mais afin de conquérir pour elle-même les égards et surtout la liberté qui jusque-là lui avaient été refusés.

Elle attendait donc, d'après les renseignements que lui avait donnés Athénaïs, dans la chambre à coucher du premier étage, et commençait à trouver le temps un peu long, lorsqu'elle entendit des pas dans l'escalier. Elle se hâta d'éteindre la bougie qui brûlait sur son guéridon, et l'instant d'après, une clef tourna dans la serrure.

Son cœur battait vivement... et, incapable de maîtriser son émotion, elle se laissa tomber sur un divan qui était près de la cheminée. On venait de refermer la porte, et l'on s'avançait dans l'appartement.

Amélie aurait voulu parler, qu'il lui aurait été impossible de prononcer un mot ; elle attendit donc prudemment que M. d'Havrecourt commençât la conversation ; mais que devint-elle, grand Dieu ! quand une voix qui n'était pas celle de son mari, une voix qu'elle connaissait trop bien, lui dit avec émotion : — Athénaïs, êtes-vous là ?

La surprise et l'effroi lui fermèrent la bouche. S'expliquer comment Maurice était, au milieu de la nuit, enfermé avec elle dans cette maison isolée et dans cette chambre à coucher, c'est ce qui ne lui vint même pas à l'idée, tant cela lui paraissait impossible et surnaturel. Elle ne pensa qu'à une seule chose, au danger qu'elle courait, et par un mouvement instinctif, elle voulut fuir ; elle rencontra Maurice qui lui dit d'une voix douce :—Ah ! vous êtes là ?

Elle était retombée sur le canapé : il s'y assit auprès d'elle et lui prit la main.

— Vous tremblez, mademoiselle, et je le conçois. Vous attendiez M. d'Havrecourt, et c'est moi, Maurice, qui viens à sa place ; rassurez-vous, je n'abuserai ni du lieu où je me trouve, ni de l'occasion qui m'est offerte, quelque séduisante qu'elle soit ; je ne me rappellerai même pas ce que vous m'avez avoué à dîner, cet amour que je ne méritais pas et que vous-même avez sans doute oublié. Écoutez-moi seulement quelques minutes.

Et il lui raconta alors en peu de mots la scène qui venait de se passer à Orsay, et comment le baron avait joué et perdu, contre cinquante mille francs, la clef de cet appartement. Amélie ne put retenir un geste d'indignation et de mépris.

Maurice comprit ce mouvement et s'écria avec chaleur : — Vous avez raison, Athénaïs ; mais vous me pardonneriez peut-être si vous saviez à quel délire, à quel égarement j'étais alors en proie. Je n'avais plus d'espoir ; je venais de perdre tout ce qui pouvait m'attacher à la vie ; l'ange par qui j'aimais la vertu m'avait abandonné ! Je voulais la bannir de mon cœur. Elle y est rentrée malgré moi, et avec elle l'honneur et la loyauté sont revenus. Écoutez-moi bien, Athénaïs, et calmez vos craintes. Je vous ai dit pendant ce dîner que, si votre père savait votre conduite, cela le tuerait, et je vous ai vue tressaillir. Vous vouliez, disiez-vous, lui acheter le repos et l'aisance, et pour lui assurer de la fortune vendre son honneur et le vôtre ! Il n'en voudrait pas ; il mourrait, le pauvre homme ! il mourrait, vous dis-je.

et vous resteriez seule avec votre or! Cet or qui aurait tué votre père, est-ce que vous oseriez vous en servir? Je viens vous proposer un autre moyen qui vous coûtera moins. Vous ne pourriez, m'avez-vous dit, vous habituer à la misère. Eh bien! épousez Mathieu, le premier garçon de votre père, qui vous aime tant et qui est un honnête homme. Vous me répondrez qu'il vous faut une dot. Je vous l'apporte. Les cinquante mille francs que j'ai gagnés ce soir, prenez-les. Cela me raccommodera avec moi-même, et me rapprochera un peu de mon bon ange, à moi, de mon ange gardien ; car la vertu, c'est elle!...

Comment peindre ce qu'Amélie éprouvait en ce moment! Tremblant d'être reconnue, craignant même d'être trahie par son émotion, elle aurait voulu et n'osait parler; mais, malgré elle, elle lui serra la main comme pour lui dire : C'est bien.

— Vous acceptez! s'écria Maurice.

Elle lui fit signe que non.

— Et pourquoi me refuser? Cet argent que je vous offre, je n'en ai pas besoin; car aujourd'hui, s'il faut vous le dire, j'étais décidé à partir, à quitter ce monde où je n'ai que faire, où nul ne s'intéresse à moi, où personne ne m'aime.

Il sentit en ce moment une larme tomber sur sa main.

— Pardon, mon enfant, s'écria-t-il, pardon si je vous afflige. Oui, je le vois, vous m'aviez dit vrai, vous ne me trompiez pas, vous m'aimiez. Et moi aussi, je ne veux pas vous tromper .. Je veux vous dire... ou plutôt vous savez déjà mon secret, puisque vous étiez à ce dîner où, devant vous, devant ses amis et dans le désordre d'une orgie, le baron n'a pas craint de profaner le nom le plus pur et le plus respectable, celui de sa femme! puisque vous étiez là quand il a crié tout haut qu'il me permettait de l'aimer, de m'en faire aimer, qu'il y donnait d'avance son consentement et son approbation. C'est infâme, n'est ce pas? et maintenant encore vous en frémissez de souvenir!

Amélie, en effet, n'avait pu retenir un cri de honte et d'indignation.

— Eh bien! continua Maurice, puisqu'on a trahi, aux yeux de tous, le secret que j'espérais dérober, à elle et au monde entier, vous connaissez celle que j'aime, et quand on l'aime, voyez-vous, on est insensible à tout autre amour, comme à tout autre bien! Vous sentez donc, mon enfant, qu'il faut me croire et épouser celui que je vous propose. Venez! quelque tard qu'il soit, je veux vous ramener chez votre père, nous demeurons dans la même maison .. Nous irons frapper à la porte de sa mansarde, et quand je lui crierai : C'est votre enfant que je vous ramène, son cœur et ses bras vous seront ouverts. Allons, du courage! Suivez-moi, hâtons nous de partir. Mais, auparavant, et pour nous guider, rallumons cette bougie. — Et déchirant un papier qu'il tira de sa poche, il l'approcha de la braise ardente qui restait encore dans le foyer; à l'aide du papier qui venait de s'enflammer, il ralluma la bougie restée sur le guéridon. Mais, juste ciel! que devint-il quand il aperçut cette femme plus grande, plus svelte, plus majestueuse qu'Athénaïs et qui se cachait la tête dans ses mains! A l'éclair qui passa devant ses yeux, au frisson qui parcourut tout son être, il ne comprit pas, mais il devina la vérité.

— Amélie! s'écria-t-il en tombant à genoux, Amélie, est-ce vous?

Elle ne répondit pas, mais elle lui tendit la main.

Maurice poussa un cri de joie et de bonheur, et tout ce que la passion la plus vraie peut inspirer à un amant en délire s'échappait, en brûlantes paroles, de sa bouche et de son cœur. Le pauvre jeune homme avait usé ses forces contre l'adversité; il n'en avait plus contre le bonheur qui le surprenait ainsi sans défense, et sa raison semblait prête à succomber : c'était presque de la folie, mais c'était toujours de l'amour.

Amélie, effrayée, fut obligée de le calmer et de le rappeler à lui. — A votre tour, lui dit-elle, écoutez-moi : Je vous aime, Maurice, je ferais de vains efforts pour le cacher à vous et à moi-même ; j'ignore quel sort nous est réservé; mais vous me connaissez assez pour comprendre que je ne survivrais pas à la perte de ma propre estime. N'attendez donc, n'espérez rien de moi que la tendresse d'une sœur et d'une amie ; mais ne pouvant être à vous, je ne serai désormais à personne, pas même à M. d'Havrecourt... Tous nos liens, dès ce jour, sont brisés, je vous le jure!

En ce moment une voiture qui roulait rapidement s'arrêta rue de la Bruyère, et un instant après on frappa rudement à la porte du dehors. — Silence! dit Maurice. — Ils écoutèrent. — On distinguait la voix furieuse de M. d'Havrecourt qui appelait et réveillait les domestiques couchés au-dessus des remises dans l'autre pavillon.

— Ah! je suis perdue! dit Amélie. Moi qui voulais le surprendre et le confondre, je vais être trouvée par lui, enfermée à une pareille heure ici avec vous! et ce bruit, cet éclat, ces domestiques qu'il réveille! C'en est fait de moi et de ma réputation!

— C'est vrai! c'est vrai! se disait Maurice en rugissant de rage et de désespoir. Elle! la vertu même! perdue, déshonorée par moi!... Non! non! s'écria-t-il comme inspiré; quoi qu'il arrive, soutenez hardiment que vous êtes restée ici seule à l'attendre! Affirmez qu'on ne m'a pas vu, que je ne suis pas venu! je me charge du reste, je me charge de le prouver. C'est à moi de vous justifier et de vous défendre.

Les marches de l'escalier retentirent alors de pas

précipités. Maurice courut ouvrir une des fenêtres qui donnaient sur les terrains de la rue Notre-Dame-de-Lorette, et, sans regarder quelle était la hauteur, il se précipita. Amélie jeta un cri et ne se rassura qu'en entendant, du bas de la muraille, une voix sourde et étouffée qui lui criait : — Je suis sauvé !

Dans ce moment on frappait en dehors. Amélie ouvrit la porte de l'appartement. Le baron entra, hors de lui, essoufflé, furieux, et s'arrêta stupéfait en apercevant sa femme calme, debout et immobile, qui lui dit avec l'air du plus profond mépris.

— Vous veniez chercher ici mademoiselle Athénaïs Tricot. Elle avait pris ma place dans vos affections, j'ai pris un instant la sienne dans cette maison pour vous faire comprendre, monsieur, ce que je pense de votre conduite. Je comptais le dire à vous seul et non pas à si nombreuse compagnie ; mais puisque vous avez amené des témoins, je parlerai devant eux.

— Non ! non ! s'écria le baron, qui dans ce moment aurait voulu être à cent pieds sous terre, ce n'est pas cela, chère amie. . Un quiproquo... une méprise... que je ne comprends pas, mais que je craignais, m'a fait venir pour vous soustraire à un danger... qui n'existe pas, mais dont j'aurais pu être la cause... et la victime. Voilà tout, pas autre chose ; et je venais, en coupable que je suis, coupable d'imprudence, d'inconséquence seulement, solliciter un pardon...

— Que je n'accorde point ! Mais vous ne jugerez pas convenable, sans doute, de rester plus longtemps dans cette maison. Rentrons à l'hôtel.

Le baron, qui avait perdu son arrogance et son aplomb, offrit respectueusement la main à sa femme. Il descendirent et montèrent dans la voiture de M. d'Havrecourt, qui était restée à la porte. Pendant le trajet, qui ne fut pas long, Amélie ne proféra pas une parole. Silence terrible et accablant, que le baron n'avait nulle envie d'interrompre, et dont il profitait pour se dire à lui-même : — Il n'était pas encore là... Comment cela se fait-il? Lui serait-il arrivé quelque accident, ou bien mes chevaux ont-ils été si vite que je l'aie prévenu et précédé ? — La voiture, en roulant sous la voûte de l'hôtel, interrompit ces réflexions.

Arrivée dans son appartement, Amélie lui dit froidement : — Monsieur, je garderai le silence sur cette aventure, et si elle est connue, ce ne sera pas par moi. Maîtres chacun de notre fortune, vous vivrez désormais selon vos goûts, et moi selon les miens. Vous aimez le jeu, le luxe et les gens du grand monde ; moi, j'aime les pauvres gens ; vous dépenserez votre argent avec les uns, je dépenserai le mien avec les autres. Je désire, monsieur, que cet arrangement vous convienne.

— Certainement... madame, dit le baron en s'approchant d'elle avec embarras ; quoique cependant... chère amie...

Amélie recula d'un pas, et, baissant les yeux, lui dit avec émotion :

— Désormais, monsieur, cet appartement sera le mien... le vôtre sera de l'autre côté de l'hôtel.

Et comme le baron insistait, elle releva la tête avec une fierté où tout autre que son mari aurait pu voir briller, en ce moment, un rayon de tendresse, et, d'une voix ferme, elle dit, pour la première fois de sa vie :

Je le veux ainsi !

A ce dernier trait, le baron resta confondu ; mais prenant son bougeoir, il salua et sortit de la chambre de sa femme.

X.

LE CHANGEMENT A VUE.

Le pauvre Maurice en se jetant par la fenêtre s'était cassé la jambe ; mais, quoique saisi d'une vive douleur, il n'avait pas proféré une plainte... Il regarda autour de lui et vit avec joie que l'endroit où il était tombé donnait sur la rue Notre-Dame-de-Lorette. Il n'était donc pas loin de chez lui... Ce ne fut cependant qu'après d'horribles souffrances et un temps infini qu'il parvint à se traîner jusqu'à sa maison ; et dès que le jour parut, Maurice, le plus heureux des hommes, se hâta de faire prévenir son tuteur et son ami, le docteur Jules C..., qui, émerveillé de la gaieté et de la joyeuse humeur de son malade, jadis attaqué du spleen, ne pouvait concevoir qu'une jambe cassée changeât le moral à ce point-là, et méditait, comme on l'a vu, un travail sur cette matière.

Il était midi, M. d'Havrecourt, qui venait de descendre pour déjeuner avec sa femme, avait trouvé dans sa salle à manger Horace de Nanteuil et tous ses amis de la veille, qui venaient charitablement s'informer de ses nouvelles ou plutôt jouir de son embarras... Le banquier comprit à l'instant le difficile de sa situation ; car il eut beau dire à demi-voix à ses amis : « Tout va bien, je suis arrivé avant Maurice, il n'y était pas, ma femme était seule, » il vit, aux compliments railleurs qu'on lui adressa et à l'air incrédule qui régnait sur toutes les physionomies, que personne n'était dupe d'un récit que l'on regardait comme une fable inventée et arrangée par lui. Il entendit même Horace murmurer à demi-voix à ses camarades : — C'est juste ! il ne pouvait pas dire autrement !

Le banquier, quoique sûr de l'innocence d'Amélie, avait donc par sa faute compromis à jamais son honneur et celui de sa femme. Blessé dans ce qu'il avait de plus cher, dans son orgueil et dans sa réputation d'homme heureux, il cherchait et ne trouvait aucun moyen de réparer un malheur irréparable,

lorsque la porte s'ouvrit et parut Alfred G..., pâle et l'inquiétude sur le front.

— Ah ! mes amis, dit-t-il, un grand malheur est arrivé à ce pauvre Maurice, qui m'a écrit d'aller le voir.

— Qu'est-ce donc? s'écrièrent tous les assistants avec un sentiment de curiosité qui les empêcha de voir la pâleur d'Amélie.

— Je sors de chez lui et il m'a raconté que hier au soir, près de la barrière d'Enfer, au moment d'entrer dans Paris, ce diable de *Lord-Palmerston*, mon cheval anglais, dont je veux décidément me défaire, s'est cabré, a pris le mors aux dents, et s'est emporté à travers champs. Maurice, qui, vous le savez tous, avait une affaire très-importante à Paris, a voulu sauter à bas du tilbury et s'y est pris si malheureusement qu'il s'est cassé la jambe.

Chacun poussa un cri, excepté une seule personne.... celle qui probablement souffrait le plus.

— Quel événement ! s'écria tout le monde avec un sentiment de compassion, et le banquier avec un contentement intérieur Tout s'expliquait pour lui et pour les autres. Maurice, dangereusement blessé, n'avait pu se rendre rue de la Bruyère, n° 33. L'honneur de sa femme était sauvé... et surtout le sien.

— C'est donc John, ton domestique, dit Horace en s'adressant à Alfred, qui lui a porté secours ?

— Ah bien oui ! il m'a raconté qu'à peine s'il avait vu Maurice se précipiter. Emporté lui-même par son cheval, il n'a pu s'en rendre maître qu'à deux lieues de là, au milieu d'un champ, où il a été arrêté par une borne énorme. Aussi ma voiture, qu'on m'a ramenée ce matin, est-elle brisée en morceaux. Il n'y a pas de mal, mais il y en avait pour ce pauvre Maurice, laissé blessé, à minuit, sur la grande route. Heureusement encore, il a été rencontré par un fiacre qui revenait à vide et qui l'a ramené chez lui, où je viens de le voir. Il a été pansé par le docteur Jules C., son ami, qui répond de tout. Vous pouvez être tranquilles. C'est lui-même qui m'a dit : — Va à l'hôtel d'Havrecourt rassurer... nos amis.

Alfred avait rempli, sans le savoir, les intentions de Maurice; car alors seulement Amélie, revenue à la vie, avait repris ses couleurs et commençait à respirer. Quant au baron, il disait tout bas : — Voyez-vous mon étoile ! toujours mon étoile !

Les jeunes gens s'écrièrent : — Allons voir Maurice, — et ils coururent chez lui.

Mais déjà Maurice n'était plus le même; une seule nuit avait opéré en lui un changement soudain et complet.

XI.

LE 4 DÉCEMBRE.

Il était aimé ! Il avait pris goût à la vie, au travail, à tous les sentiments nobles et généreux.

Il était aimé ! Il voulait se rendre digne de celle qu'il aimait. C'était là désormais son seul but et sa seule récompense. On a vu comment il avait renoncé au luxe, aux folles dépenses et à ses brillants amis de la Chaussée-d'Antin pour reprendre sa robe d'avocat et le chemin du Palais. De temps en temps seulement, mais bien rarement, il allait encore voir son ami d'Havrecourt, qui presque toujours était sorti. Mais il y avait là une personne qui l'accueillait le sourire sur les lèvres, et Maurice était content. Le jour où il gagna se première cause, il courut chez elle. Elle lui tendit la main en lui disant : — Courage ! — et Maurice était heureux.

Athénaïs Tricot, mariée à Mathieu, avait été richement établie par les soins de madame d'Havrecourt, qui, de peur de rechute, ne perdait pas de vue et surveillait toujours sa protégée. Le jour du mariage, Mathieu avait reçu pour cadeau de noce, et d'un ami inconnu, la somme de vingt-cinq mille francs. Amélie n'avait pas voulu que Maurice donnât davantage. Quant au banquier, les secousses qu'il avait éprouvées et qui ne valaient rien pour sa santé ne l'empêchaient pas de continuer sa vie ordinaire; se moquant des prédictions de la Faculté qui le menaçaient d'un coup de sang s'il ne renonçait pas au champagne et aux amours, il sortait, un soir, d'un dîner de garçons où il avait tenu tête avec succes à Horace de Nanteuil. Enivré encore de ses prouesses, qu'il lui tardait de raconter, il fit arrêter sa voiture chez Fœdora, Fœdora l'infidele, dont il avait repris les chaînes après la conversion d'Athénaïs.

Ce qui s'était dit, ce qui s'était passé dans cet entretien, on ne l'a jamais su au juste.

Ce qui paraît positif, c'est que Fœdora, effrayée, avait appelé les gens du baron pour le transporter dans sa voiture et de là à son hôtel, où l'on s'empressa de le saigner. Il était trop tard, il ne retrouva sa connaissance que pour quelques minutes, et mourut comme il avait vécu; il s'éteignit en disant : « L'Opéra s'en va.,. et moi aussi ! ! ! »

Quelques jours après, Maurice reçut une lettre qui contenait ces mots : « Ne venez plus et attendez mes ordres ! » Il attendit, ne pensant plus qu'à ses travaux, à ses clients et à elle. Il attendit plus d'une année !

C'est là, si j'ai bonne mémoire, que Maurice termina son récit; récit que je me suis efforcé, en rappelant tous mes souvenirs, de vous donner à peu près en entier, moins l'esprit et la vivacité du jeune homme, et surtout la chaleur de l'amant.

Alors le docteur et moi, regardant tour à tour et Maurice et le salon coquet et doré où nous étions assis en ce moment, nous lui dîmes en même temps :

— Eh bien?

— Eh bien ! reprit Maurice, dont les yeux brillaient d'une singulière expression de modestie et de bonheur... il y a dix jours... dix jours seulement qu'enfin je reçus dans ma mansarde un billet où je trouvai ce mot : *Venez !...* Vous jugez si ma visite se fit attendre ! *Elle* me donna des ordres sur lesquels elle m'ordonna un silence absolu, et, comme à tout ce qu'elle me prescrivait, j'obéis.

Mais hier elle me dit : Prévenez vos deux meilleurs amis, et à mon tour, continuat-il en nous serrant les mains, je vous ai dit : Venez... venez pour être mes témoins !

— Ses témoins ! s'écria le docteur que la joie rendait incrédule et qui craignait de se tromper dans ses espérances... Ses témoins, et pourquoi ?

Sans nous répondre, Maurice étendit la main vers une porte qui venait de s'ouvrir, et tout ce qu'il avait souffert depuis trois ans, sa fortune perdue, sa vie exposée, sa raison presque égarée, tout en ce moment fut à nos yeux expliqué et justifié. Nous



vîmes s'avancer, belle et gracieuse, la plus adorable de toutes les mariées. Elle nous salua et nous accueillit comme d'anciens amis... puis, se tournant vers son fiancé avec le sourire des anges, ce sourire qui semble vous ouvrir les cieux : Venez ! lui dit-elle, tout est prêt !

Sa voiture nous attendait .. Nous arrivâmes, en quelques minutes, rue Grange-Batelière, à la mairie du deuxième arrondissement, et un quart d'heure après, notre jeune camarade barbiste, le pauvre avocat Maurice, était maître d'une immense fortune, et, mieux encore, d'une femme charmante.

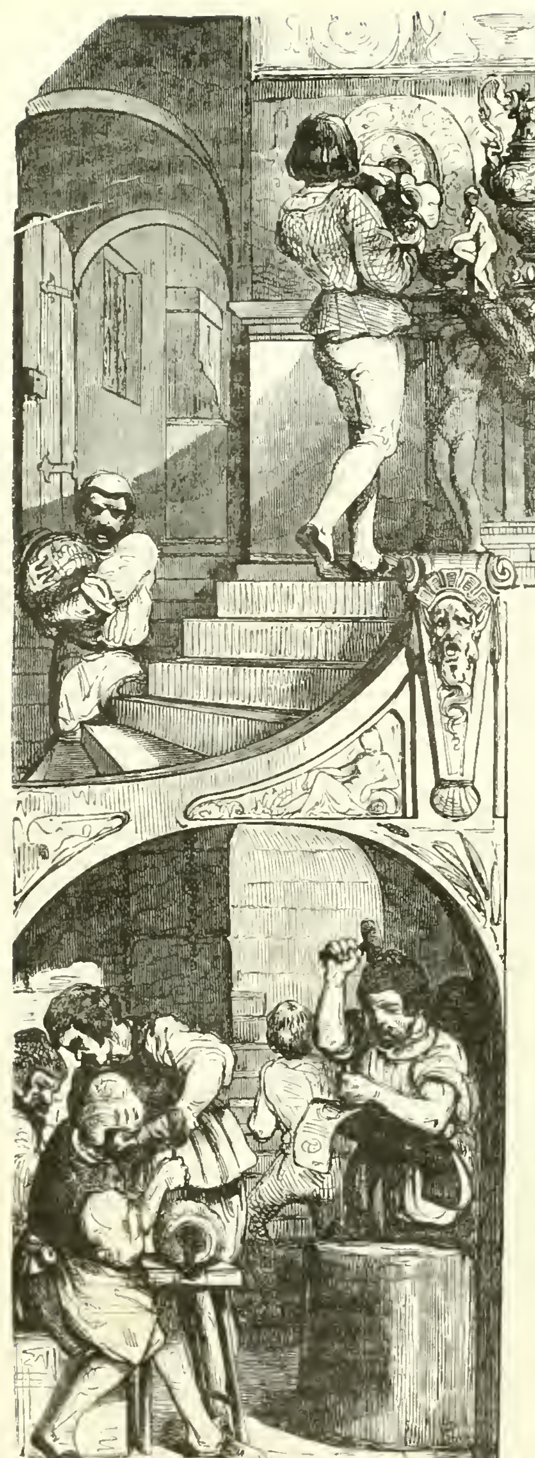
— Eh bien ! lui dit le docteur, te voilà enfin heureux !

— Pas encore, répondit à demi-voix Maurice avec un soupir et en regardant sa femme ; mais dans deux jours... à l'église ! Vous y serez, n'est-ce pas, mes amis ?

— En attendant, s'écria le docteur, c'est aujourd'hui 4 décembre, le dîner de la Sainte-Barbe !

Et Maurice, après avoir levé les yeux vers ceux de sa femme comme pour y chercher une permission, répondit en nous serrant la main : — J'irai !

EUGÈNE SCRIBE.



LES ORFÉVRES.

Il y eut un temps, dans cette Europe qui n'était encore ni l'Europe de Michel-Ange ni la patrie de Pétrarque, où c'était un aussi grand titre d'être un habile orfévre que d'être un grand sculpteur; ou plutôt, disons-le, dans cette admirable confusion de tous les arts, un grand artiste était tout cela à la fois : peintre, sculpteur, orfévre, mosaïste, architecte. Raphaël dessinait des reliures et des assiettes; Michel-Ange et le Titien élevaient des remparts; Cellini faisait presque en même temps sa belle aiguière pour la duchesse d'Étampes et le Persée pour son maître Médicis. Depuis le treizième siècle, l'orfévrerie, cette passion des rois et des grandes dames, a toujours été chez nous, sinon en progrès, du moins en travail. François Ier, Louis XIV, Louis XV enfin, ont eu chacun leurs orfévres célèbres : ces riches palais, ces belles amours, ces fêtes sans fin n'auraient jamais pu se passer du secours de l'orfévre, non plus que des vers des poètes ou de la voix des chanteurs. L'orfévre est en effet le magicien de toutes ces fêtes éternelles; il est l'honneur des banquets, il pare de ses chefs-d'œuvre les tables somptueuses, il donne aux mets du festin l'éclat et la forme, et leur saveur aux fruits, et leur couleur aux fleurs; les mille bougies du plafond et les doux visages des femmes, et le sourire de leurs amants, se reflètent dans cet argent aux mille formes variées.

Grâce à ces ingénieux artistes, l'or et l'argent ont été autre chose qu'un morceau de métal arrondi et portant, pour toute empreinte, l'effigie d'un souverain. Ils ont été les ornements et les compagnons de la vie intérieure, ils ont été le luxe et la parure, ils ont été employés aux plus doux usages de la vie. Le plus noble vin a coulé dans des coupes d'or; les plus belles mains se sont lavées dans les aiguières d'argent. Tous les peuples, tous les siècles ont laissé leurs empreintes éloquentes ou barbares sur ces morceaux d'argent et d'or; des nations entières n'ont pas d'autre gloire que d'avoir fabriqué ces riches chefs-d'œuvre. Les plus grands rois se sont vantés de leur orfévrerie tout autant que des batailles qu'ils avaient gagnées. Dans ce grand art, la matière, toute précieuse qu'elle est, disparaît presque entièrement. L'or n'est plus compté pour rien, mais bien les ornements dont il est chargé : les perles, les rubis, les topazes. Les pierres les plus rares ne sont plus cette fois que les accessoires obligés et presque vulgaires de ces merveilles. Qui se souviendrait aujourd'hui de Corinthe, sans les chefs-d'œuvre de ses orfévres et le plaidoyer de Cicéron contre Verrès? Certes, il faut que cette passion-là soit bien puissante, puisqu'elle a existé, même dans l'âme de Clovis, le chef des Francs. Un soldat avait brisé devant lui le vase de Soissons; trois ans plus tard, au milieu de son armée, Clovis reconnut le soldat et lui brisa le crâne de sa framée en s'écriant : — *Souviens-toi du vase de Soissons!*

Depuis, Louis XV, ce roi égoïste et charmant, qui a prodigué, en se jouant, la dernière fortune de son royaume, et dont l'influence amoureuse a été toute-puissante sur les beaux arts de la France, l'orfévrerie, si longtemps en honneur parmi nous, s'est arrêtée soudain, frappée d'épouvante. Germain, cet homme chanté par Voltaire et si fort estimé du maréchal de Richelieu, ce passé maître en élégance, est le dernier orfévre de talent dont le nom se puisse citer. Eh! que voulez-vous que devînt ce grand art, qui est l'art des heureux, des élégants et des riches de ce monde, au milieu de toutes les convulsions qui allaient venir? Toute cette ancienne aristocratie de France, si naturellement élégante, et qui venait au monde avec la passion des belles choses, était menacée d'une ruine complète; 93 n'était pas moins avide d'or et d'argent que de sang et de salpêtre; certes, celui-là eût été bien osé qui, dans ces temps horribles, aurait fabriqué le plus petit vase d'argent!

Alors mourut chez nous, faute de soutien et d'appui, cet art de l'orfévre et du bijoutier, jusqu'alors si envié, si respecté, si applaudi; ainsi disparurent, pour ne plus revenir, ces belles œuvres des anciens maîtres, condamnées à mourir parce qu'elles étaient d'argent ou d'or. Quel bonheur ce fut là, bon Dieu! que les tableaux du Titien ou de Raphaël n'aient pas contenu une seule parcelle d'or, qu'on n'eût pas fondu en argent les statues de Michel-Ange! car, à coup sûr, et les tableaux de Raphaël et les statues de Michel-Ange auraient été envoyés à la Monnaie tout comme les cloches de la cathédrale, tout comme l'argenterie de Benvenuto, les bijoux de Cardillac, ou l'orfévrerie de Germain et de Grossier.

Malheureusement, il est encore plus facile de remettre sur pied une nation qui était en train de se perdre que de remettre en honneur un art qui s'est perdu; quand le dernier collier d'or fut brisé, quand la dernière salière fut fondue, il arriva qu'un peu d'ordre revint aux affaires. Nous eûmes même des espèces de tyrans bons enfants, des directeurs qui s'emparèrent du Luxembourg, où ils essayèrent tout de suite, pour commencer, de remettre en honneur le luxe de Louis XV. Ils se souvenaient, pour les avoir vues de loin, de cette exquise élégance, de ces brillantes amours, et ils voulaient, les insensés! essayer s'il ne leur serait pas possible de rétrogader jusque-là. Mais, hélas! les directeurs avaient entrepris là une tâche qui n'était à la taille de personne, pas même à la taille de celui qui devait être plus tard l'Empereur. Et quel artiste aurait consenti à travailler pour ces maîtres payés à l'heure, quand bien même ils auraient songé à faire travailler des artistes? D'ailleurs, qu'auraient-ils fait de ces chefs-d'œuvre? Ils se seraient brisés entre leurs mains. Donc ils se contentaient de quelques morceaux d'or ou d'argent bien massifs; peu leur importait la forme, pourvu que la chose fût épaisse et lourde; ils disaient comme disent les bourgeois parvenus quand ils achètent au poids : « Nous ne payons pas la façon, et d'ailleurs les morceaux en sont bons. » *On n'en paye pas la façon* : vous avez là en deux mots tout le secret de cette décadence de l'orfévrerie.

Aujourd'hui, grâce à cette effrayante mobilité des fortunes, nous n'estimons plus l'argenterie qu'au marc le franc; nous considérons le poids et non pas la main-d'œuvre. Placez entre les mains d'un bourgeois le plus beau petit coffret dans lequel Bianca Capella renfermait ses bracelets le soir, le bourgeois pèsera le petit coffret de ses deux mains en vous disant : *Ça ne pèse guère.* Aujourd'hui le plus grand effort d'un homme enrichi, c'est de commander à quelque *bon fabricant* six douzaines de couverts d'argent, trois douzaines de couteaux en argent, une cafetière d'argent, douze plats en argent; et si le susdit enrichi ajoute à cette argenterie deux seaux à rafraîchir et une soupière en argent *massif*, cet homme parlera de son argenterie avec autant d'aplomb et d'insolence que l'aurait pu faire M. de Lauzun ou M. le prince de Soubise.

Chez nous, pour que l'argenterie soit belle et ad-

mirec, il faut qu'elle soit à filets, qu'elle soit bien épaisse, surtout qu'elle soit contrôlée. Si le fisc n'a pas placé là sans respect son affreux contrôle, qui bosselle la plus belle pièce, le bourgeois ne croit pas à son argenterie, sa domestique n'y croit pas, sa femme n'y croit pas. Même, entre nous, je vous dirai que le bourgeois ne croit guère à ce trésor que lorsqu'il l'a envoyé une ou deux fois au Mont-de-Piété, pour savoir ce que l'on peut prêter *là dessus*. Lamentable et triste fabrication s'il en fut! travail de manœuvre! Ne vaut-il pas mieux cent fois être un forgeron dans sa forge, un maçon sur sa pierre, que d'être un orfèvre pour fabriquer des morceaux d'argent tout exprès destinés à puiser du potage dans une assiette ou à déchiqueter un morceau de bœuf bouilli sur un plat? C'est peut-être la seule profession de ce monde où l'on ait supprimé tout à fait la façon. Quiconque achète une timbale de vingt francs sur le quai des Orfèvres se croit volé si, dans une balance, cette timbale ne pèse pas justement quatre pièces de cent sous. En vain direz vous au bourgeois: « Mais si vous supprimez la façon, de quoi donc vivra l'orfèvre? » le bourgeois vous répondra qu'il fait déjà un assez grand sacrifice, que cet argent est un argent qui dort; plutôt que de donner seulement dix pour cent à l'orfèvre, il aimera mieux manger dans du fer. Eh! mon Dieu, mange avec tes doigts! Car aussi bien avec ses cuillers, ses fourchettes d'argent et ses cafetières, le bourgeois est insupportable: il les compte la nuit, il les compte le jour; il les enferme à clef dans son secrétaire; il les emporte à la campagne; il bat son enfant quand l'enfant laisse tomber un couvert. Si quelque chose peut rendre le bourgeois féroce, c'est le couvert; cela l'enivre comme le vin; et que de fois, à propos de ces horribles morceaux d'un métal rouge ou noir, ne vous êtes-vous pas rappelé cette pauvre servante de Palaiseau, que son bourgeois a fait pendre, l'honnête fille, pour un couvert d'argent qu'elle n'avait pas volé!

J. JANIN.





LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Nous empruntons à un livre qui va paraître, sous le titre de *Souvenirs militaires*, ces détails entièrement inédits sur la bataille d'Austerlitz.

Napoléon a dépassé Vienne et s'élance au-devant des Russes. Les efforts de six mille hommes de cette nation pour défendre à trente mille Français le passage du défilé d'Hollabrunn lui annoncent des ennemis qu'il doit être glorieux de combattre. Napoléon est à Brünn, à deux cents lieues de ses frontières ; là, il sent la nécessité de s'arrêter, de réunir ses forces et de choisir un champ de bataille pour terminer la campagne par un coup de tonnerre. Mais il veut paraître reculer devant les Russes, pour les clouer ensuite sur ce champ de bataille que son coup d'œil d'aigle a trouvé. Il ne refuse d'écouter, à Brünn, aucune des propositions de paix qui lui sont faites par l'Autriche et par la Russie. Ces négociations, qui s'ouvrent avec tant de facilité donnent l'assurance aux Russes que Napoléon se trouve dans une position dangereuse, et que rien ne lui coûtera pour en sortir. Le mouvement offensif est décidé contre lui, s'il refuse les conditions suivantes qu'on ose lui offrir : « Rendre la Belgique à l'empereur » d'Autriche, abandonner l'Italie à ses anciens souverains, garantir l'indépendance de la Hollande, en » renonçant à jamais à la ligne du Rhin. »

L'empereur, indigné, répond aux ambassadeurs d'Alexandre : « Dites à votre maître qu'une armée de trois cent mille Russes serait aux portes de Saint-Denis, qu'elle n'entrerait pas dans Paris. » Qui peut

disposer de l'avenir? Napoléon était loin de prévoir que, neuf ans après, les Russes envahiraient la France, et que leur seule présence aux environs de Paris le renverserait du trône.

Mais ces malheurs étaient alors éloignés, et c'est ici l'un des plus beaux théâtres de sa gloire. Le corps du maréchal Soult était, depuis le 21 novembre, à Austerlitz. Le maréchal occupait le château du prince de Kaunitz. Pour éviter toute surprise et opérer avec régularité le mouvement rétrograde projeté par Napoléon, il avait été convenu que quatre coups de canon tirés au pied d'une chapelle située sur une montagne en avant d'Austerlitz, et qu'on apercevait au loin dans cette plaine immense, dépourvue de végétation, devait donner le signal de réunir des troupes, chaque brigade se retirant alors sur le cantonnement de la division la plus rapprochée de la ville.

Franceschi [1] avait eu la mission de se porter avec le 8e régiment de hussards à Goding, sur la droite de Wischau, à dix lieues d'Austerlitz, et près de la frontière de Hongrie. Ce colonel, appuyé du 11e de chasseurs, cantonné à Radisch, observait les mouvements de l'ennemi, et il ne tarda pas à en profiter pour lui faire un grand nombre de prisonniers. Quelques jours après son arrivée à Goding, il s'empara des équipages du général Caremelly, chambellan de l'empereur d'Autriche, et de la suite de cet officier-général. Franceschi fit un partage égal à ses houzards de l'or qui tomba en son pouvoir, et ils redoublèrent d'ardeur pour obtenir de nouveaux succès dans cette guerre de partisans.

Mais le 28 novembre, Napoléon apprend le mouvement offensif des Russes. Bernadotte et Davoust, l'un sur les frontières de la Bohême, l'autre à Vienne, font trente lieues en deux jours pour rejoindre l'armée en Moravie. Les succès réitérés de Franceschi ont fait augmenter les forces qui lui sont opposées. Les avant-postes de l'ennemi sont doublés, tout annonce qu'il médite une attaque. Notre immobilité a fait naître son audace : l'armée austro-russe s'empare de Wischau.

Les quatre coups de canon sont partis de la chapelle, et l'ennemi, plein de confiance dans ses forces et dans notre sécurité, occupe nos positions à mesure que nos troupes les abandonnent. La division Legrand se rassemble, le général Vandamme fait prendre aussi les armes à celle qu'il commande. Le lieu de réunion du quatrième corps est au pied de la chapelle. La cavalerie se forme en bataille, tandis que les vedettes ont à peine le temps de faire feu et de se replier sur leurs régiments, tant les Russes, dans leur présomption, nous supposent en pleine fuite, craignent de nous voir échapper à leurs coups!

Cinquante escadrons ennemis se forment sur les hauteurs, et, aux approches de la nuit, de grands feux sont allumés sur toute la ligne. L'empereur réunit à la maison de poste de Posowitz les maréchaux Murat, Soult et Lannes, et leur communique ses desseins. A deux heures et demie du matin la conférence cesse, et les maréchaux retournent à leurs corps d'armée.

Soult ne quitte Austerlitz que le 29 à cinq heures du matin; les troupes françaises exécutent avec ordre leur retraite. L'armée ennemie s'avance sur cinq colonnes, la cavalerie autrichienne de Kienmayer prend immédiatement possession des bivouacs que vient de quitter le quatrième corps; et les empereurs de Russie et d'Autriche s'établissent au château du prince de Kaunitz, qui doit encore servir de quartier impérial à l'empereur des Français, vainqueur de ces deux souverains.

Le 30, le général Bertrand, aide-de-camp de l'empereur, porte l'ordre au maréchal Soult de faire prendre les armes au quatrième corps. La cavalerie du prince Murat se met en mouvement, la division Vandamme se range en bataille derrière le village de Schlapanitz, et la division de Saint-Hilaire est en marche pour occuper la position de la division de grenadiers Oudinot, qui vient de se porter en avant et de se placer sur la gauche du village. Le général Saint-Hilaire, en gagnant les hauteurs, s'établit aussi en avant de Schlapanitz, échelonnant la division Oudinot. Napoléon est placé sur la crête d'une montagne d'où l'on découvre distinctement les mouvements des troupes russes. L'ennemi, pendant toute cette journée, fait des manœuvres vers sa gauche qui semblent annoncer qu'il a l'intention de nous attaquer près du village de Telnitz, que le général Legrand avait reçu l'ordre d'occuper, et où étaient déjà deux régiments de cavalerie légère commandés par le général de brigade Margaron. Une route assez étroite qui conduit au village est couverte de vedettes russes et autrichiennes qui paraissent ne faire le coup de carabine que pour porter sur ce point toute notre attention.

Le général Kutusow, qui supposait que nous comptions sur des renforts pour recevoir la bataille, avait résolu de tourner l'armée française par ses manœuvres, de s'approcher de notre ligne en couronnant les hauteurs et en masquant le mouvement de ses ailes. Tant de soins étaient en pure perte, il tombait dans le piége que lui avait tendu Napoléon.

Le corps du maréchal Lannes forme l'aile gauche de l'armée française, appuyée à la hauteur de Saint-

[1] Franceschi de Lyon, général de division de cavalerie, est mort prisonnier de guerre dans les cachots de Carthagène, en 1810. Cet officier d'une haute distinction était honoré de l'estime et de l'affection de l'empereur et du maréchal Soult. Il était gendre de l'honorable général Mathieu Dumas.

Antoine, position fortifiée et où se trouvent 18 pièces de canon en batterie. Sur cette hauteur fut élevé autrefois, dit-on, un monument qu'on nomme *Santon*. Bernadotte commande le centre en arrière du village de Jirzokovitz. La droite est aux ordres de Soult; ses trois divisions occupent la ligne de Kobelnitz, Socolnitz et Telnitz. La cavalerie du prince Murat, en arrière sur deux lignes, lie le centre de l'armée avec la gauche. Le maréchal Davoust est posté près de l'abbaye de Raigern, deux lieues plus loin que l'extrême droite, pour contenir l'ennemi sur la route d'Auspitz.

Le 1er décembre, on ne mettait point en doute dans l'armée française que l'attaque ne dût avoir lieu le jour même, mais la journée s'écoula en reconnaissances et tirailleries peu importantes. Napoléon, suivi des maréchaux Soult, Bernadotte et Bessières, s'élance au galop dans la plaine de Schlapanitz, parcourt les rangs de l'infanterie et de la cavalerie de sa garde, qui le reçoivent avec des acclamations réitérées. L'empereur gravit une montagne fort escarpée sur un point opposé au mamelon qu'il vient de quitter. Il examine avec sa lorgnette le mouvement de l'ennemi, et se dirige ensuite aussi rapidement vers le camp du maréchal Lannes, dans la direction de la hauteur Saint-Antoine.

Le soleil était à la moitié de sa course et se faisait sentir vivement. La température était la même que dans une journée de printemps, et tout annonçait la continuation de ce beau temps pour le lendemain, premier anniversaire du couronnement de l'empereur, qui devait être consacré par une éclatante victoire. Napoléon s'arrête derrière les tirailleurs des troupes de Murat. L'ennemi marche par colonnes profondes parallèlement à l'armée française, et faisant un mouvement oblique pour tourner notre aile droite. Napoléon, sa lorgnette d'opéra à la main, observe avec joie ce mouvement, et dit, en regardant le major-général Berthier : « Avant demain soir cette armée est à moi. » L'empereur continue sa tournée, et fait répandre, quelques heures après, dans l'armée, une proclamation aujourd'hui bien connue, modèle d'éloquence militaire, qui contribua puissamment à exalter l'enthousiasme des soldats pour leur chef.

Napoléon s'était fait construire une baraque au milieu de sa garde, afin d'être plus à portée des troupes et de faire parvenir ses ordres avec plus de célérité. Pendant la nuit du 1er au 2 décembre, les maréchaux et les généraux bivouaquèrent aussi au milieu de leur corps d'armée. Le commandant du quatrième corps se plaça avec le général d'artillerie Lariboissière, dans l'intervalle qui existait entre les divisions Saint-Hilaire et Vandamme.

Il était neuf heures du soir. Chacun, assis sur sa paille autour d'un brasier allumé dans l'intérieur du bivouac, prenait quelque nourriture en attendant la célèbre journée du lendemain. La nuit était sombre, mais belle, et les feux nombreux de l'ennemi contribuaient plus que les nôtres à rompre l'obscurité de la vaste plaine que nous occupions, lorsque le spectacle le plus éclatant, et qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée juste, vint tout à coup frapper nos regards. La plaine de Schlapanitz est entièrement illuminée. Chaque soldat a converti la paille de son bivouac en fanaux de réjouissance placés sur le front de bandière des camps. Ces feux de joie sur toute la ligne annoncent aux troupes ennemies que le choix fait, il y a un an, par l'armée et la nation française, va être confirmé par la victoire. L'empereur veut aussitôt parcourir le camp et appelle les quatre maréchaux pour le suivre. Il est nécessaire de faire remarquer à ce sujet l'erreur des historiens de cette campagne, qui ont prétendu que les soldats n'allumèrent les torches de paille, formant cette immense et admirable illumination, qu'au moment où Napoléon parut devant les bivouacs. Il est probable au contraire que sans cette lumière, semblable à un incendie qu'il vit éclairer si rapidement la plaine, l'empereur ne serait pas sorti de sa baraque.

Il s'arrêtait à chaque pas, et parlait avec bonté à ces braves surpris autant que charmés de la visite inattendue de l'empereur; l'enthousiasme était à son comble : « Combattons les Russes, criaient-ils, cette nuit même, menez-nous à la gloire! Un autre : Bataille à sept heures, à midi la victoire. Un grenadier paraissant répondre à une phrase de la proclamation, s'écrie : Demain l'empereur ne sera pas forcé d'exposer sa vie; tous ajoutent : Nous combattrons à la baïonnette; quelques-uns : Pas de prisonniers! » et mille autres paroles énergiques qui peignaient l'amour, l'admiration et la confiance du soldat pour un chef devenu son idole. Cette tournée dura quatre heures; aussitôt que Napoléon quittait le camp d'une division, les cris de vive l'empereur, notre invincible général! le suivaient et retentissaient au loin.

De telles acclamations durent troubler le repos des Russes.

Le commandant du quatrième corps, de retour à son bivouac, est réveillé à six heures du matin par le général Savary, aide-de-camp de l'empereur, qui lui apprend que le général Legrand est aux mains avec l'avant-garde ennemie, et que Napoléon le fait demander. Le maréchal, mécontent de n'avoir pas été prévenu par le général Legrand, lui envoie un officier et se rend près de l'empereur.

Le général autrichien Kienmayer avait fait avancer un bataillon sur la hauteur occupée par les tirailleurs du Pô, commandés par le brave Hulot[1]. Ce

[1] Ce chef de bataillon, glorieusement blessé à Austerlitz, ainsi que le général de division Saint-Hilaire, ne

bataillon ayant été soutenu par d'autres troupes de la division Legrand, la fusillade s'engagea vivement. Les Autrichiens furent repoussés deux fois de la hauteur, et quand des forces nombreuses leur donnerent les moyens de s'en rendre maîtres, le 3e régiment de ligne et les tirailleurs du Pô défendirent le village et les vignes avec opiniâtreté.

Le soleil glorieux du 2 décembre 1805 (11 frimaire an XIV) parut enfin sur l'horizon, couvert jusqu'alors de brouillards. Qu'on ne cherche point ici le récit méthodique et raisonné de la bataille, je ne rapporterai que les faits d'armes qui se sont accomplis sous mes yeux. J'aurais pu, sans doute, rendre complète cette relation en copiant les récits déjà publiés, ou ceux inédits et plus exacts des militaires qui ont survécu à cette grande journée; mais je crois que des souvenirs ne doivent contenir que ce que l'on sait, et l'on ne sait bien que ce que l'on a vu. Cette opinion a été exprimée par d'autres témoins de notre gloire.

Le maréchal Soult, qui a reçu les ordres de l'empereur, se rend avec son état-major au village de Puntowitz, où était l'infanterie légere du général Saint-Hilaire. La division entiere etait sous les armes en avant du village. Le maréchal passe devant chaque régiment, et, avec cet à-propos militaire qu'il possède si bien, il leur adresse quelques mots qui redoublent leur ardeur et leur enthousiasme. S'arrêtant devant le 10e d'infanterie légère : « Rappelez-vous, lui dit-il, que vous avez battu les Russes en Suisse. » — « Personne ne l'oubliera aujourd'hui, » répond ce brave régiment. La division se dirige par colonnes d'attaque sur les hauteurs du village de Pratzen, et, l'artillerie la secondant, le combat commence avec fureur. Le général Saint-Hilaire dirige tous ses efforts sur le plateau situé à gauche du village. Le maréchal envoie l'aide-de-camp Pétiet au général Vandamme, en ce moment en marche, pour lui ordonner de presser son mouvement, et d'attaquer Pratzen sans attendre d'autre engagement du général Saint-Hilaire. Les Russes s'approchent en poussant leurs *houras* accoutumés. Notre infanterie reçoit leur feu sans s'émouvoir, riposte par un feu encore plus soutenu, et court sur eux à la baïonnette. La division Vandamme arrive. Bientôt les Russes, enfoncés de toutes parts, cherchent leur salut dans la fuite. L'aile gauche de l'ennemi se trouvant, par cette attaque, entièrement coupée et séparée du centre, tous ses mouvements deviennent incertains. Le maréchal est au milieu du feu, plusieurs de ses officiers sont blessés et démontés. L'aile gauche des Russes subitement abordée, quand elle se proposait elle-même d'attaquer, surprise par une



voulut pas quitter son poste sur le champ de bataille. Il est aujourd'hui lieutenant-général.

marche oblique, ne tarde pas à effectuer sa retraite. Cependant les autres corps d'armée français s'ébranlent, et la canonnade, qui n'avait encore eu lieu que dans le quatrième corps, commence sur toute la ligne.

Après deux heures de combat, la plus grande partie de l'armée coalisée avait été repoussée jusqu'à Austerlitz. Nous montons sur un mamelon couvert d'Autrichiens morts ou blessés, et nous apercevons la chapelle et le château du prince de Kaunitz. Cette vue augmente encore, s'il est possible, l'ardeur des troupes, qui désirent reprendre leur ancienne position.

Cependant les Russes sentaient que le point culminant de Pratzen, étant au pouvoir des Français, allait décider en faveur de ces derniers le succès de la bataille. La garde du czar se met en mouvement pour essayer de rétablir la communication entre le centre de l'aile gauche de l'armée coalisée. Une des brigades de la division Vandamme communique par sa gauche avec les troupes du maréchal Bernadotte. La cavalerie ennemie fond avec impétuosité, dans cette direction, sur le 1er bataillon du 4e de ligne et le 2e du 24e d'infanterie légère, qui poursuivaient l'infanterie russe et faisaient des prisonniers. Ces troupes, trop inférieures en nombre, veulent se défendre; mais, ne pouvant soutenir un choc aussi formidable, elles sont rompues; le chef de bataillon du 4e est blessé, son porte-drapeau est tué, et l'aigle est enlevée par le grand-duc Constantin, qui, après cette action, s'abandonne à la vitesse de son cheval pour retourner à Austerlitz, quartier des deux empereurs. Voilà le seul échec qu'éprouvèrent les Français, et qui fut glorieusement vengé (1). Le général Rapp, aide-de-camp de l'empereur, reçoit l'ordre de réunir les escadrons de service des chasseurs mamelouks et grenadiers à cheval et de charger à leur tête. En un instant la garde russe est repoussée et mise en désordre. Son artillerie, ses étendards, le prince de Repnin, colonel des chevaliers-gardes, sont en notre pouvoir. Le colonel Morland, des chasseurs de la garde, est tué, et le général Rapp blessé dans cette charge brillante, dont le succes a fourni au pinceau de Gérard l'un de ses plus beaux tableaux.

A notre gauche, le prince Bagration était déjà repoussé par le maréchal Lannes. La retraite de la garde russe détermina aussitôt Bagration à se jeter en toute hâte vers Austerlitz. La ligne qu'il défendait se trouvant alors découverte, l'infanterie du troisième corps et la cavalerie de Murat s'emparent de tous les équipages de l'ennemi sur la route de Brünn à Rausnitz.

Il manquait de la cavalerie au maréchal Soult pour compléter la victoire et en recueillir les trophées; Napoléon lui envoya une division de dragons. A une heure après midi, le maréchal avait pris plus de quarante pièces d'artillerie, et le triomphe des Français n'était plus douteux. Partout, sur ce vaste champ de bataille, les cadavres russes couvrent la terre; des compagnies entières et encore alignées sont entassées et baignées dans leur sang. Au milieu de ces nombreux habits verts on distingue quelques habits bleus, mais dans une proportion si inférieure que les Français en sont eux-mêmes surpris.

Si les Russes, qui méritaient d'être mieux dirigés, justifièrent l'opinion de Frédéric II, qui assurait qu'après avoir tué un Russe, il fallait encore le pousser pour le faire tomber, leurs faux mouvements stratégiques et les lourds fusils dont ils étaient armés contribuèrent fortement à nos succès. L'armée française sous le feu de l'ennemi s'était déployée avec l'ordre, l'ensemble et la régularité dont elle avait fait preuve si souvent dans les champs de manœuvre de Boulogne. Jamais, pendant cette fameuse journée, un soldat ne quitta son rang pour porter secours à un blessé ou le conduire à l'ambulance. Celui-ci, s'il en avait la force, s'y traînait seul ou restait sur le champ d'honneur. Personne n'ignore la noble colère du général de brigade Roger Valhubert, qui, ayant eu une cuisse emportée par un boulet de canon, donnait des coups de plat d'épée à ses soldats qui voulaient l'emporter, leur ordonnait de retourner à leurs rangs, et de ne venir le chercher que lorsqu'ils n'auraient plus d'ennemis à combattre. Je fus témoin, peut-être au même moment, d'un autre trait, prouvant moins de courage, et dont peu d'exemples ont dû se présenter dans une bataille. Un officier russe, de vingt-cinq à trente ans, venait de perdre une jambe; il réunit ses forces, il saisit un des sabres qui se trouvaient près de lui, et mit fin à ses souffrances en se frappant d'une main assurée de deux coups dans la poitrine.

Tandis que les divisions Saint-Hilaire et Vandamme avaient fait un changement de front à gauche, l'aile droite en avant, pour poursuivre les deuxième et troisième colonnes russes, le général Legrand, se maintenant avec énergie dans sa position, fait tourner Socolnitz par le 8e régiment de houzards. Les Russes, enveloppés, abandonnent leurs pièces. Franceschi dirige la pointe de son sabre sur le lieutenant-général russe commandant la troi-

[1] Napoléon fut très-affligé de cet événement. Le prince Joseph, son frère, était colonel du 4e de ligne, mais il ne fit point cette campagne. Joseph se rendit à Paris, où il reçut de nouvelles instructions de l'empereur pour aller prendre le commandement des troupes chargées de la conquête de Naples. Le 4e de ligne était commandé, à Austerlitz, par le brave lieutenant-colonel Bigaré, officier de mérite, qui a obtenu, en 1813, le grade de lieutenant-général.

sième colonne, et lui prescrit de crier *bas les armes* à sa troupe. Le général obéit, et, par une présence d'esprit admirable, Franceschi et le capitaine qui le suit [1] répètent cet ordre en langue russe. Les armes tombent, et quatre mille fantassins se rendent aussitôt à une poignée de houzards.

On amenait de toutes parts des généraux et officiers russes prisonniers. Le quatrième corps venait d'acculer les débris de l'armée ennemie aux lacs de Socolnitz et de Monitz. Les dragons reçoivent l'ordre de charger et de s'emparer de plusieurs pièces qui tiraient à mitraille. L'empereur Napoléon arrive à la chapelle située au-dessus d'Augeda, sur une colline qui domine les lacs; en un instant nous les voyons couverts de Russes. Mais la glace, qui commençait à se fondre au soleil, et qui ne pouvait supporter le poids énorme de près de vingt mille hommes, cherchant à se sauver avec chevaux, armes et bagages, se brise en plusieurs endroits, et engloutit la plus grande partie de ces troupes. Pendant ce temps, l'artillerie légère de la garde impériale, qui avait suivi Napoléon sur le plateau, fait un feu terrible, et les canonniers servent les pièces avec une incroyable rapidité.

L'empereur descend de cheval et prend sa lorgnette, qu'il fixe quelque temps sur les lacs, puis il se met à chanter ce vieux refrain connu : *Ah! comme il y viendra!* Il se fait ensuite apporter quelques viandes froides et un morceau de pain. On lui amène pendant ce frugal repas le général comte de Langeron, Français émigré, qui était, je crois, à cette époque, général-major au service de Russie : légèrement blessé au menton, sa figure est ensanglantée; ses yeux sont vifs et spirituels; il paraît avoir une trentaine d'années.

— Qui commande l'armée russe? lui dit Napoléon.

— Sire, c'est l'empereur Alexandre.

— Je vous demande le nom de votre général en chef? dit Napoléon d'un ton sec.

— C'est le général Buxhoden [2].

[1] Le général Perquit.

[2] Le général Langeron, sous les ordres du général comte de Buxhoden, qui commandait la gauche de l'armée russe, troublé sans doute de se trouver en présence de l'empereur des Français, ne comprit pas bien sa demande. Alexandre s'était placé à la tête de son armée; mais Kutusow dirigeait les opérations, et c'est toujours cet officier-général qui a été chargé, pendant la campagne, des rapports à l'empereur de Russie sur les différentes affaires qui ont eu lieu, et particulièrement sur la bataille d'Austerlitz. Pendant cette journée, Kutusow commandait le centre; le grand duc Constantin était à la droite avec un corps de 16,000 hommes, Buxhoden à la gauche, comme nous venons de le dire, et le prince autrichien de Lichtenstein avait sous ses ordres toute la cavalerie.

— A la bonne heure, car l'empereur Alexandre est encore un jeune homme. Puis, changeant aussitôt d'entretien, l'empereur Napoléon verse du vin dans sa tasse d'argent et la présente au général émigré.— Buvez, monsieur de Langeron, lui dit-il en souriant, c'est du vin de Bourgogne, cela vous fera du bien.

M. de Langeron, Bourguignon, à qui sa position d'émigré pris les armes à la main pouvait donner de vives inquiétudes, dut être complétement rassuré par une réprimande aussi douce d'un souverain qu'il se gardait bien alors de nommer usurpateur. Aussi, multipliait-il les révérences en s'écriant d'un air pénétré : « Ah! sire! »

Après l'abdication de Fontainebleau, je fus forcé d'avoir recours à ce même comte de Langeron, lieutenant-général russe, pour obtenir un *laisser-passer*, afin de traverser les cantonnements de ses troupes pour me rendre à Paris. Un officier général de Cosaques était près de lui, et un secrétaire écrivait sur une petite table, dans le fond de l'appartement. Le général des Cosaques, qui ne savait pas un mot de français, examinait la seconde décoration placée à ma boutonnière, et je compris par ses gestes qu'il en demandait le nom à son lieutenant-général. Celui-ci répondit d'un air de dédain. C'est la couronne de fer ; puis il s'empressa de raconter avec emphase qu'une cérémonie religieuse des prêtres grecs venait d'avoir lieu à Paris, sur la place Louis XV, en présence de l'empereur Alexandre, pour demander au ciel le pardon des infamies de la révolution, et surtout de la tyrannie de l'usurpateur Buonaparte !

J'éprouvais le plus vif mécontentement, j'eus peine à le contenir et à garder le silence. Enfin, quand j'eus entre les mains le *laisser-passer* que j'attendais, je pris congé du comte en ces termes :

— Adieu, monsieur le général ; à Austerlitz vous rendiez plus de justice à l'empereur Napoléon, quand vous redoutiez d'être traité par lui comme transfuge, et que, loin de sévir contre vous, l'empereur vous offrait du vin pour réparer vos forces. Mais aujourd'hui l'esprit de parti ne peut laisser de place à la reconnaissance.

La figure de M. de Langeron changea subitement. Je m'attendais à une nouvelle rodomontade, il n'en fut rien. Le comte se rappela sans doute ses courbettes, il me fit mille politesses, et voulut m'accompagner jusqu'à ma voiture.

Je prie le lecteur de me pardonner cette digression.

La division Saint-Hilaire, à la tête de laquelle était resté son intrépide général, blessé au bras dès le commencement de la bataille, et la division Legrand s'étaient avancées dans la plaine, entre le cours des ruisseaux et les hauteurs. Bientôt après la division Vandamme, pour poursuivre les Russes

acculés au marais, défile au pied de la colline où est Napoléon. L'artillerie de la garde est aussi en mouvement et la précède. L'empereur monte à cheval, se rend dans la plaine, accompagné des maré



chaux Soult et Bessières. A son approche, généraux, officiers et soldats élèvent leurs drapeaux au-dessus de leurs armes en jetant des cris de joie. Les soldats ne marchent pas, ils courent à l'ennemi. Leurs chefs sont obligés de contenir leur ardeur. Pas un ne reste en arrière, et tous brûlent du désir de se signaler encore. On ne peut plus reconnaître les conscrits au milieu des vieux guerriers. Cette journée leur a donné dix ans de campagne. Le commandant du quatrième corps, pour assurer entièrement nos succès, donne l'ordre aux dragons de se porter en avant des hauteurs d'Augeds, près du lac Socolnitz, afin de poursuivre l'ennemi en fuite et de s'emparer de son artillerie. Le maréchal dit qu'il veut qu'on n'entende plus tirer d'autre canon que celui de son corps d'armée. Le général de division, comte de Beaumont, qui, avec la même division, avait obtenu des avantages signalés pendant la campagne, est absent pour cause de maladie. Le général de brigade qui le remplace fait de si mauvaises dispositions devant l'ennemi, et manœuvre si lentement pour se rendre au lieu désigné, que les Russes se rallient, reviennent sur leurs pas, et pour protéger leur retraite, braquent sur nous les seules pièces qui restent en leur pouvoir.

On a dit d'un célèbre amiral du dix-septième siècle, qu'il était brave de cœur et lâche de tête. Des remarques de la même nature ont dû avoir leur application dans l'armée. L'immense responsabilité d'un général, la crainte de compromettre sa gloire, le doute sur ses propres lumières, l'hésitation dans le commandement, peuvent produire une aussi funeste combinaison. Dans cette dernière carrière toute de sacrifices, le talent et la valeur ne suffisent pas toujours, il faut encore savoir braver la fortune.

Le maréchal Soult envoie ses aides-de-camp (1) pour renouveler au général de brigade l'ordre de charger, et s'il s'y refuse, ou s'il hésite, cet ordre doit être communiqué directement aux colonels. Les aides-de-camp viennent de partir, l'empereur les rappelle et ajoute un mot encore pour exprimer son mécontentement. Les aides-de-camp doivent charger avec la division, et ne rendre compte de leur mission que lorsque l'artillerie russe sera prise.

La tâche de la division de cavalerie était difficile, et son inaction lui causait des pertes. Pour faciliter

[1] MM. Lameth, Auguste Péliet et Saint-Chamans. L'officier d'état-major Asselin se joignit à ces officiers. Le premier a été tué dans la campagne de Portugal, en 1809; les trois autres sont des maréchaux-de-camp.

la retraite de l'armée russe, quatre pièces de canon tiraient à mitraille. En arrière de ces pièces, étaient groupés de nombreux pulks de Cosaques. En seconde ligne, l'infanterie russe en bataille exécutait des feux de rang. Enfin, la division de dragons s'ébranle, les Cosaques, en brandissant leurs lances, s'élancent à leur rencontre ; les dragons les renversent, sabrent les canonniers ; mais le feu de l'infanterie et la mitraille leur font faire volte-face, et on ne peut emmener l'artillerie. Les dragons se rallient à la droite du lac. Le général Gardane, envoyé par Napoléon, prend le commandement de la division. Une seconde charge a lieu et est encore infructueuse. Cependant l'artillerie de la garde impériale se met en batterie près des lacs, et balaie l'ennemi qui cherche à se rallier. Sa présence donne une nouvelle impulsion aux dragons, et ses boulets qui rompent la glace enlèvent aux Russes leur seul espoir de salut. Plusieurs régiments de notre infanterie viennent de se placer derrière la division de dragons pour la soutenir. La troisième charge est enlevée avec plus d'énergie ; les Cosaques sont repoussés, l'infanterie russe est enfoncée, l'artillerie est en notre pouvoir, nous sommes maîtres de la position, la déroute est complète, l'ennemi fuit en désordre vers le lac Mœnitz.

L'armée française, qui ne comptait pendant cette bataille mémorable que la moitié de ses forces réunies, formant à peine quatre-vingt mille hommes (dont vingt mille restèrent l'arme au bras), eut à combattre une armée de cent cinq mille. Une partie de ces troupes fut détruite, l'autre mise en fuite ou prisonnière. Pour la première fois le bulletin annonça un nombre de prisonniers ennemis inférieur au nombre réel. Treize mille Russes perdirent la vie sur le champ de bataille. La perte des Français ne fut évaluée qu'à cinq mille hommes hors de combat ; la plupart guérirent de leurs blessures, et signalèrent encore leur valeur sur d'autres points du globe. C'est au corps du maréchal Soult, chargé de s'emparer des hauteurs de Pratzen, et aux prises avec l'ennemi jusqu'au coucher du soleil, que l'on dut dans cette journée la plus grande part de la victoire. Sur cent quatre-vingts pièces de canon, cent vingt furent prises par le quatrième corps ; et sur quarante-cinq drapeaux ou étendards, trente furent sa conquête. Le maréchal auquel Napoléon répondait : *Continuez, vous savez aussi bien que moi ce qu'il faut faire*, n'avait-il pas mérité le titre de duc d'*Austerlitz*, que le quatrième corps aurait été si heureux de lui voir porter ?

Les soldats de l'armée de Boulogne, commandée par le maréchal Soult, avaient contribué de leur solde à l'érection d'une colonne surmontée de la statue de l'empereur ; le maréchal, principal fondateur du monument, dit à Napoléon sur le champ de bataille : « Sire, au camp de Boulogne, à la tête de mon corps d'armée, je vous ai emprunté du bronze pour la colonne Napoléon ; je vous le rends aujourd'hui intérêt et capital. » Le quatrième corps envoya d'Austerlitz 49,012 kilogrammes de bronze.

L'empereur remercia les soldats, par une proclamation, du bouquet qu'ils lui avaient donné pour célébrer l'anniversaire de son couronnement. « Je suis content de vous, leur disait-il, vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire : une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été en moins de quatre heures ou coupée ou dispersée ; ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans les deux lacs. »

Il terminait ainsi son allocution :

« Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de votre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : *J'étais à la bataille d'Austerlitz* pour qu'on vous réponde : *Voilà un brave* ! »

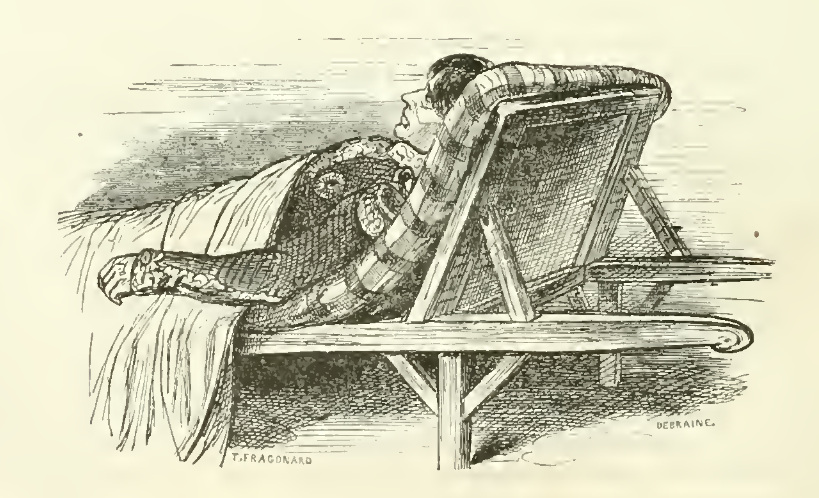
Les troupes de Soult, Bernadotte et Davoust étaient à la poursuite de l'ennemi, qui, le lendemain de la bataille, s'était jeté vers la Hongrie avec l'intention de passer la March (1). Les débris de l'armée austro-russe, débordés de toutes parts, étaient menacés d'une destruction totale. Le prince Jean de Lichtenstein est envoyé près de Napoléon pour demander un armistice. Une entrevue est arrêtée le 4 décembre entre l'empereur d'Autriche et celui des Français. Je vois encore le lieu de la scène, près du moulin de Spalenher et de la route de Hongrie. Un pont jeté sur un torrent au pied d'une montagne sur laquelle étaient postées des vedettes autrichiennes séparaient nos avant-postes. Trois voitures, dont une était attelée de six chevaux blancs, descendent la route tracée sur les flancs de la montagne, escortées par des hulans qui restent à mi-côte en se rangeant en bataille. Les voitures franchissent le pont et arrivent sur le terrain qu'occupent les Français. Il était deux heures de l'après-midi. Napoléon, en uniforme de chasseurs de la garde, à pied, près d'un gros arbre, le seul qu'on aperçût dans la vallée, se chauffait à un feu de bivouac. A quelques pas derrière l'empereur se trouvaient le major-général Berthier, le grand écuyer Caulain-

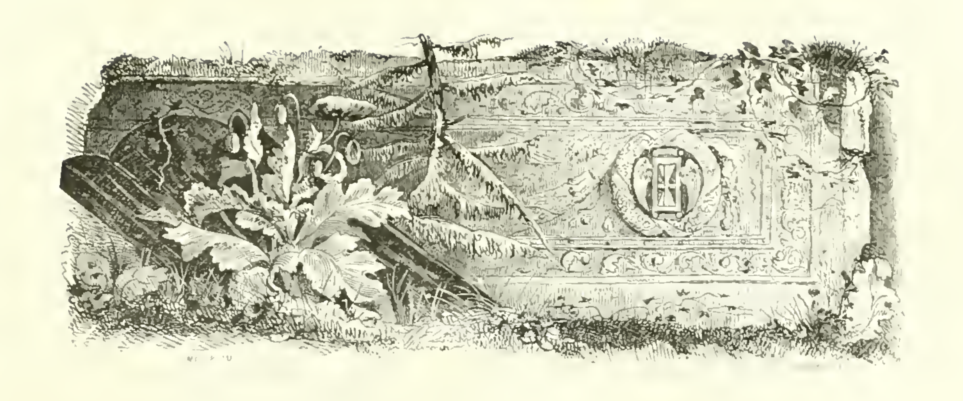
[1] La March, affluent du Danube, vient d'Olmutz, s'augmente dans son cours d'un assez grand nombre de ruisseaux et torrents des montagnes, coule à Radisch, sépare la Moravie de la Hongrie, et ensuite de l'Autriche, et va confondre ses eaux avec celles du Danube, au-dessus de Presbourg.

court, les aides-de-camp de Napoléon, et les maréchaux Bernadotte et Soult. François II descend de voiture avec le prince Jean de Lichtenstein. François, qui est à peine âgé de trente-six ans, couvert d'une grande redingote boutonnée, est coiffé d'un chapeau à trois cornes placé en arrière; il tient une canne à la main, et tout dans son costume rappelle celui d'un invalide. Le prince Jean, en habit d'uniforme blanc revêtu d'une ceinture jaune, est d'une taille peu élevée; sa démarche est assurée, et aussi vive que celle de l'empereur d'Autriche paraît grave; plus jeune que François, il porte son chapeau comme les militaires français, c'est-à-dire l'une des extrémités couvrant les yeux et l'autre le cou. Les deux empereurs placent ensemble la main au chapeau, et se recouvrent en même temps. Le prince de Lichtenstein seul resta découvert jusqu'à ce que Napoléon l'eût invité à remettre son chapeau. Les généraux et officiers de l'empereur d'Autriche étaient aussi descendus de voiture, et formaient un groupe avec les généraux français. A cheval, et en seconde ligne, étaient réunis les aides-de-camp des maréchaux Bernadotte et Soult; plus loin on voyait en bataille la cavalerie de la garde impériale française. Sur la hauteur, la division Vandamme qui venait d'arriver manœuvrait pour serrer en masse. L'entretien des trois princes fut très-animé, et dura deux heures. On sut plus tard que, François ayant séparé sa cause de celle de l'Angleterre, la paix du continent fut le résultat de cette entrevue; mais aucun des spectateurs ne put entendre un seul mot de leur conversation.

François quitta plusieurs fois sa canne qu'il agitait de temps en temps, pour placer la main droite sur son cœur. Quant au prince Jean, il gesticulait avec une ardeur incroyable, et paraissait répondre lorsque Napoléon interrogeait l'empereur d'Autriche. L'entretien terminé, les deux monarques se serrent la main, François II remonte en voiture suivi du major-général et de deux aides-de-camp de Napoléon, qui traversent à cheval le pont, et ne reviennent qu'après avoir rencontré l'escorte des hulans.

Napoléon avait tourné l'armée alliée; elle était sans artillerie, sans vivres, dans le plus grand découragement; il ne voulut point achever sa ruine... la paix fut signée. Les Russes retournèrent par journées d'étapes sur les bords glacés de la Newa. Lorsque Pitt apprit l'issue funeste de ces projets et de la coalition, il se crut déshonoré aux yeux de ses concitoyens, et le chagrin le conduisit au tombeau. Puisse son exemple être utile! Puissent ses successeurs, qui ont souvent préconisé le talent de ce grand ministre, ne jamais oublier que la justice et la loyauté doivent être la règle immuable des gouvernements!





LE COUVENT DES TRAPPISTES

DE BELLEFONTAINE.



J'étais à Chemillé, petite ville de Maine-et-Loire, située sur la lisière de l'Anjou et du Poitou : les orages de la Vendée ont laissé là des traces profondes, et plus d'un château en ruines, dont les vieilles assises calcinées par l'incendie s'offrent pêle-mêle aux regards du voyageur, rappellerait aux paysans de cette contrée leurs exploits sous Cathelineau, quand bien même la pension qu'ils touchent ne viendrait pas embellir d'une joie périodique les souvenirs de leur aventureuse jeunesse. Entouré de personnages à la Walter-Scott, médailles vivantes d'une époque si dramatique et si peu connue, j'écoutais avidement ces récits d'escarmouches plus animées que des batailles, ce langage oublié des guerres civiles, et les défaites des *bleus*, et leurs rapides vengeances; je vivais depuis trois jours dans des mœurs si contrastantes avec nos habitudes de salon et d'Opéra, que le désir de prolonger mon excitation curieuse me faisait quêter sans relâche tout ce qui pouvait aux alentours me promettre du neuf et de l'inattendu. Ce fut donc une heureuse nouvelle, lorsqu'on m'apprit l'existence d'un couvent de Trappistes à peu de distance du bourg. J'aurais fait vingt lieues pour m'y rendre : nous n'en avions que quatre à parcourir. J'avais entendu raconter des choses si extraordinaires sur la vie de ces austères religieux!... leurs fosses qu'ils creusent chaque jour, le fameux *frères, il faut mourir*, et tant d'autres détails traditionnels me revenaient à la mémoire pour doubler mon impatience de les vérifier par mes yeux.

Notre guide était un garde-champêtre des environs, vieillard balafré, qui jadis fut tambour dans

l'armée de Bonchamp. En traversant le village de Jallais, où éclatèrent les premiers troubles, ses yeux éteints brillèrent comme à quinze ans; son fusil s'agitait dans ses mains; sa voix et son geste s'animaient à mesure que notre silence devenait plus attentif, et bientôt nous pûmes à loisir passer la revue de ses anciens chefs. Il exaltait Stofflet, abreuvé de dégoût par les nobles; il faisait peu de cas de d'Elbée, excellent homme sans énergie; Bonchamp était son dieu : c'était presque en pleurant qu'il parlait du courage et de l'humanité de son général. Du reste, il n'y avait dans tout cela que de l'enthousiasme militaire : nous écoutions un soldat, non le défenseur d'une cause, et durant sa longue narration, je ne pus pas saisir un seul sentiment qui s'écartât des hommes parmi lesquels il avait combattu.

Nous arrivâmes à Bellefontaine. Cet ancien prieuré, qui possédait avant la révolution des biens considérables, est situé dans un lieu sauvage et pittoresque : ses abords montueux sont parsemés de bois dont la sombre épaisseur dispose merveilleusement à la mélancolie; l'âme est attristée, même avant que l'on aperçoive le muet séjour où la mort seule est une joie. On rencontre d'abord une jolie chapelle isolée : elle est décorée avec goût, et une inscription placée près de l'autel accorde des indulgences pour un mois à tous les fidèles qui s'y présentent. Près de cette chapelle, une grotte où la Passion est figurée indique le chemin du monastère, dont une grande terrasse borde d'un côté l'avenue.

Il était une heure après midi : à cet instant du jour les religieux se livrent à un court sommeil; personne ne parut pour nous recevoir, et nous pénétrâmes sans difficulté jusqu'au cloître. Je cherchai vainement dans ses longs corridors bas et blanchis un être humain qui pût prendre acte de notre visite. Le guide enfin, moins patient que nous, ouvrit au hasard une porte, et un vieillard en sortit. A peine avait-il mis le pied hors de sa chambre, qu'une agitation convulsive crispa tout d'un coup les traits de son visage : notre aspect semblait le frapper d'horreur et d'effroi; sa main droite répétait à la hâte un geste impératif de retraite, tandis que la gauche couvrait ses yeux comme pour les empêcher de nous voir. Satan lui-même n'eût pas produit plus d'effet... Immobiles et interdits, nous cherchions, en nous regardant les uns les autres, la cause présumable de cette étrange pantomime, et nous la trouvâmes enfin, grâce à l'index menaçant du nouveau venu, dont le costume était à peu près celui d'un domestique de campagne. L'objet terrible qui avait excité tant de crainte, c'était une femme. La jeune dame qui nous accompagnait, fort peu instruite, ainsi que nous, de la règle de saint Bernard, avait cru pouvoir satisfaire aussi sa curiosité sans occasionner le moindre scandale. L'arrivée du frère hôtelier vint mettre un terme à notre position embarrassée. Je n'oublierai jamais la physionomie de ce moine : il devait avoir cinquante ans; sa tête rasée s'élevait droite et assurée; son teint pâle n'était pourtant pas sans fraîcheur; un air de politesse et de bonne compagnie était répandu dans toutes ses manières, et des larges manches de son froc blanc sortait par intervalles la plus belle main d'homme que j'aie vue. Il s'avança vers nous d'un pas grave; puis, usant du privilége que seul il partage avec le supérieur de la communauté, il rompit ce silence éternel dont les Trappistes ont fait vœu. « Madame, dit-il, » est la seule personne de son sexe qui ait jamais » franchi le seuil du cloître; je lui demande pardon » de l'accueil qu'elle a reçu : elle n'y eût pas été » exposée, si le frère portier se fût trouvé à son » poste, pendant le temps où nous prenons quelque » repos à la suite du dîner. Si madame veut bien » entrer chez notre garde, je lui ferai mettre un » couvert; elle visitera notre métairie, si cela peut » lui être agréable, et on la conduira à la chapelle » extérieure. » Ces mots furent accompagnés d'un salut gracieux qui contrastait singulièrement avec la stupide frayeur du portier et ses grossières contorsions. Notre jeune dame ne voulut pas nous priver du plaisir de visiter le couvent, et, malgré nos instances, elle se sépara de nous, avec prière de lui faire au retour un récit fidèle de ce que nous aurions vu.

Le frère hôtelier est l'anneau unique par lequel un couvent de Trappistes se rattache encore au monde : chargé des devoirs de l'hospitalité, responsable, en ce sens, de l'opinion que les étrangers emporteront de ses frères, il est ordinairement choisi parmi ceux qui ont vécu dans la haute société; seul, peut-être, de tout le monastère, il sait quelque chose des affaires d'ici-bas, et le mot d'un voyageur a pu lui apprendre par hasard le nom du roi de France. J'étais trop avide de détails pour ne pas lier aussitôt conversation avec l'homme qui nous conduisait.

— Vous avez nommé frère portier la personne que nous venons de quitter; je ne lui vois cependant pas l'habit de l'ordre.

— Nous avons, monsieur, trois sortes de frères : les frères de *chœur*, ce sont ceux qui ont reçu de l'éducation, qui savent le latin et peuvent chanter les hymnes sacrées; ceux-là seuls ont l'entrée du chœur, où chacun d'eux a sa stalle; ils sont vêtus comme moi tout en blanc avec un scapulaire noir, que l'on ôte aux heures des offices. Viennent ensuite les frères *convers*, habillés de brun comme celui que vous voyez là, dans la forge, frappant sur l'enclume. Ce sont des ouvriers pour la plupart : ils exercent ici leurs métiers dans l'intervalle des devoirs religieux.

— Tout le monde travaille donc ici ?

— Oui, monsieur ; il y avait jadis dans ce cloître trois moines qui jouissaient de trente mille livres de rentes : nous n'en possédons que quinze cents, et nous sommes quatre-vingts... Il faut bien travailler pour que cette petite fortune nous suffise, quelque peu coûteuse que soit notre vie.

— Et même en travaillant, toujours un silence absolu ?

— Toujours; le père supérieur règle dès le matin



la besogne de chacun; ceux qui conduisent la charrue ne peuvent même se parler : les signes leur suffisent pour s'entendre. On a vu des frères qui, rencontrés dans les champs et pressés de questions par des étrangers, se sont laissé frapper plutôt que d'enfreindre la règle. Enfin, monsieur, la troisième classe est celle des frères *donnés*, *fratres oblati*, qui remplissent en général les fonctions domestiques, parce qu'ils ne connaissent aucun métier qui puisse nous être utile. Le portier est de ce nombre. Les frères donnés conservent, comme vous l'avez vu, le costume laïque.

On se rendait à l'église, et nous montâmes dans une tribune placée en face de l'autel. Le frère hôtelier nous avait quittés pour se rendre à sa stalle. Je vis alors un spectacle dont je me souviendrai toute ma vie : le long des murs d'une nef vide et nue, trente cadavres assis, comme enveloppés de leur linceul, des joues creuses et livides, des têtes rases appuyées sur les plis blancs du capuchon abaissé, des chants qui semblaient sortir du sépulcre, tout cela est encore dans ma pensée, comme au premier serrement de cœur que j'en ai ressenti..... Je croyais être chez quelque peuple de l'antiquité, où la phthisie aurait eu un temple. La voix éteinte de ces malheureux traînait péniblement les lourdes notes du plain-chant ; rien n'annonçait dans leur psalmodie l'exaltation mystique : c'étaient plutôt les derniers accents du malade épuisé qui ne cherche même plus à rassembler le reste de ses forces. Il y avait dans ces stalles quelques figures de vingt ans; j'en aperçus d'autres plus qu'octogénaires, et je ne compris pas qu'on arrivât là si jeune, et qu'on pût y rester si tard.

A la fin de l'office, les frères de *chœur* traversèrent avec nous le corridor ; on aurait dit une troupe d'ombres passant sous ces arceaux gothiques : la voûte, les murailles, les hommes, tout était blanc, et cette uniformité de couleur répandait une tristesse indéfinissable que le silence rendait plus solennelle encore. Partout ailleurs, une sortie est bruyante : les murmures confus, les froissements d'habits, les rires, les chuchotements, l'impatience, sont inséparables de l'idée qu'on se fait d'une multitude qui s'écoule; là, point d'allures empressées, pas un mot, pas un son... Un Trappiste que je dépassai leva sur moi ses grands yeux noirs et les reporta vers la terre; ses traits mâles et prononcés, son front large et uni, réveillèrent en mon esprit de confus souvenirs. J'ai vu cet homme quelque part : dans un bal, chez Véry, aux Bouffes, au bois de Boulogne, à Tortoni..., je ne sais où; mais je l'ai vu, et je l'ai vu élégant, je l'ai vu dans une position brillante. Il a eu des chevaux, des voitures; il a aimé, il a su plaire; des bras de femme ont enlacé cette tête flétrie; quelque coin de tiroir conserve encore une mèche oublié de ces cheveux qu'on ne coupe plus..., et lui qui est là, courbé, anéanti par le jeûne et les veilles, quel lent suicide il a choisi pour échapper au dégoût d'une vie blasée ! ... Est-ce bien le dégoût qui jette les hommes dans cette avant-tombe ? Rarement, si j'en crois l'expression de ces figures qu'on n'oublie pas. Quelques vieux crimes cachés, de grandes passions déçues, une monomanie dont les austérités

doublent l'ardeur, font presque seuls, à la Trappe, tous les frais du prosélytisme. On concevra peut-être que l'imagination des gens du monde parvienne à enfanter des rêves douloureux dont le remède ne se trouve plus ici-bas; mais ces frères convers, ces ouvriers qui n'ont que des bras, comment échangent-ils une vie pénible contre une vie plus pénible encore, la gène contre la misère, la fatigue contre l'épuisement? C'est inexplicable, et pourtant cela est... et moi qui parle, qui sait si, un jour, je ne serai pas Trappiste?...

Je ne puis dire jusqu'où mes réflexions m'auraient conduit, lorsque nous entrâmes dans la salle des visiteurs; on y avait préparé un dîner auquel notre guide, moins disposé que moi à la rêverie, faisait déjà depuis longtemps honneur en achevant une bouteille de vin blanc. Une omelette, une salade, du fromage, du beurre et des fruits, c'était un menu de Sybarite, comparé à celui qui ne varie jamais dans le couvent. Une seule fois par jour, dix onces de pain, des légumes cuits à l'eau sans sel ni beurre, du laitage et une ration d'eau déterminée, tel est le régime quotidien de la Trappe.— Mais, dis-je au frère hôtelier qui nous servait avec beaucoup de prévenance, lorsqu'un des frères est malade, si le médecin ordonnait du bouillon ou un peu de vin...

— Oh! monsieur, dit-il en m'interrompant, nous ne connaissons ici que le médecin spirituel.

— C'est, j'en conviens, le seul infaillible; mais il est de certaines maladies graves...

— Chez nous, il n'y en a qu'une: le dépérissement; le frère qui en est atteint reçoit un supplément de nourriture, et le plus souvent il guérit.

— Mais quelquefois il meurt, et les secours de l'art l'auraient peut-être sauvé.

— Sauvé, monsieur! dites qu'ils auraient prolongé sa carrière d'épreuves; sauvé!... quand il va recevoir en haut le prix de sa pénitence, quand nous célébrons son bonheur, et que, réunis autour de sa couche, nous mêlons nos voix au chœur des anges, qui lui préparent une indestructible couronne!

Et son œil brillait d'un feu divin, et une teinte rose colorait son visage.... Le père supérieur entra un moment pour nous voir. C'était un vieillard sec, à l'air dur, à la face anguleuse; son parler bref se ressentait d'une habitude d'autorité: il a dû être militaire. Rien ne le distingue des autres religieux, si ce n'est la crosse de bois qu'il porte à l'église. Comme eux, il n'est vêtu que de laine; comme eux, il porte des sabots. A lui seul appartient la connaissance du nom et de la vie passée des Trappistes, qui tous ont versé dans son sein leurs fautes et leurs douleurs, pour habiter ensuite, à jamais ignorés, parmi des hommes qu'ils ignoreront toujours. Pas un mortel, peut-être, n'a écouté plus de terribles confidences, n'a rassuré plus d'affligeantes faiblesses, n'a vu couler plus de larmes à ses pieds. Père et tuteur mystique de ses subordonnés, il ouvre toutes les lettres, et n'en donne jamais communication. Si l'un de ces reclus devient orphelin, le supérieur ne l'en avertit pas, et dit le lendemain au prône: Mes frères, nous avons à prier pour la mère de l'un de nous, qui est morte... Il nous adressa deux ou trois phrases, parla, sans exprimer d'opinion, des ordonnances du 16 juin, dont il avait reçu la nouvelle, et sortit.

Le frère hôtelier passa son scapulaire noir, et nous commençâmes la visite des diverses parties du monastère. Il nous prévint qu'en certains lieux, tels que le réfectoire, le dortoir, l'église et le corridor du cloître, où cessait son privilége de parole, nos questions resteraient sans réponse, nous promettant d'ailleurs de suppléer par des signes au silence qu'il serait forcé d'observer.

Nous connaissions déjà l'église; mais nous n'avions pas vu le nouveau chœur, auquel on travaillait, et qui était caché par une draperie pendant l'office. Comme cette partie du lieu saint n'était pas encore consacrée, notre conducteur put causer, et nous expliquer les projets d'agrandissement que la communauté mettait en œuvre. Tandis que je remarquais avec surprise le luxe de cette architecture neuve, dont l'acanthe corinthienne me semblait peu en harmonie avec la nudité du reste, le Trappiste aperçut dans mes mains une tabatière, et s'empressa de m'ouvrir la sienne. Je trouvai bizarre que là où on ne peut boire un verre d'eau quand on a soif, il fût loisible de satisfaire à tout instant une fantaisie, et que la même règle qui refuse le nécessaire, permît ainsi le superflu. « Oserais-je, lui dis-je, vous demander » une grâce? Puisque ce passe-temps ne vous est » pas interdit, je serais flatté qu'il devînt parfois » l'occasion d'un souvenir, et je me tiendrai fort ho» noré, si vous voulez bien garder cette boîte en » mémoire de moi.... » Il m'adressa mille remercîments de l'air le plus pénétré, mais refusa de prendre ma tabatière, disant qu'elle était trop belle pour qu'il pût s'en servir. Je l'avais payée trois francs.

Nous entrâmes dans la sacristie, où des centaines de reliques étaient entassées. La plus précieuse est la crosse de saint Bernard, que je crois avoir déjà vue ailleurs. A travers les fenêtres, j'aperçus le cimetière, et c'était là surtout que ma curiosité me poussait. Le cimetière de la Trappe!... port de refuge, où tendent tous les vœux, seul lieu qui, dans ces murs, soit salué d'un sourire d'espérance, mystérieuse enceinte où s'accomplit l'œuvre de tant d'efforts surhumains! Comme il est triste et solennel! pas une pierre, pas un arbre, pas une fleur qui console la vue; partout une terre grise et humide, découpée, comme les champs, en sillons ré-

guliers ; sur chaque élévation, une croix noire : *Hic jacet frater Ludovicus, sacerdos.... Hic jacet frater Andreas, monachus....* et toujours ces inscriptions blanches, avec leur monotonie de caractère et de sens, jusqu'au bout de la rangée, où une fosse est ouverte. Là viennent méditer tous les frères, car cette fosse recevra le premier qui doit mourir. Elle a été à demi creusée le jour du dernier trépas, et on ne la formera qu'en creusant de nouveau la terre, pour en ouvrir une autre. Heureux celui dont le sein brûlant recèle les germes d'une fin prochaine! Avec quel calme heureux il contemple l'étroit espace où le repos l'attend ! Penché sur un cercueil, il rêve avec délices les joies célestes de l'autre vie.. . Oh ! combien le doute doit être affreux, s'il a jamais pénétré dans l'âme d'un Trappiste !

Le réfectoire est au rez-de-chaussée, en vue du cimetière. Trois rangs de tables y sont disposés; au fond, sur une estrade, s'élève celle du père supérieur, dont le couvert est aussi simple que celui des autres religieux : une écuelle cylindrique de fer-blanc rouillé et une cuiller de bois. Point de nappes, point de serviettes, et des bancs grossiers pour s'asseoir. Le repas est court, et l'on n'en sort que pour aller dormir une heure ; mais dans quels lits, grand Dieu! Trois planches assemblées de niveau, sans draps, sans matelas, sans paille; une quatrième planche inclinée de façon à soutenir la tête : c'est sur cette couche, réduite, par un dernier calcul de torture, à de trop courtes proportions, que se jettent, tout habillés, des hommes brisés par un jour entier de pénibles travaux. J'ai vu les cachots fameux de Venise, et j'ai retrouvé à la Trappe le grabat que les Dix avaient inventé pour leurs victimes. Sans feu, même au plus rigoureux hiver, il faut là se lever à deux heures du matin, et s'agenouiller, transi de froid, sur le pavé glacial d'une église.... Et qu'on s'étonne ensuite de ne voir qu'un novice, entre cent, persévérer dans cette hygiène meurtrière! C'est ce que nous apprîmes de notre cicerone, en rencontrant un jeune frère dont les cheveux n'étaient point rasés; il n'avait plus que deux mois d'épreuve à subir, et devait, selon toute apparence, attendre sans faiblesse le terme fatal de sa mort au monde.

Le noviciat dure un an; tout postulant est accueilli, pourvu qu'il soit majeur et célibataire. Une seule infraction à la règle du silence suffit pour le faire rejeter. On met en réserve ses habits, ses bijoux, son argent, tout ce qu'il portait au jour de son arrivée. Ce dépôt lui est rendu, s'il renonce à sa vocation avant d'avoir prononcé les vœux ; mais dès qu'il est lié par un serment qu'on ne peut rompre sans se couvrir du manteau de l'apostat, rien ne lui appartient plus en propre ; à jamais est détruite, pour ses droits, la législation humaine : donateur de sa raison et de sa volonté, esclave muet de son père spirituel, il est sans murmures contre l'injustice, sans arguments contre l'absurdité. Il abandonne les richesses de son intelligence avec celles de sa position antérieure. Il lira rarement, et ne pourra plus écrire. Sciences, beaux-arts, histoire, poésie, voyages, il doit tout oublier, et en repousser le passager souvenir, comme une inspiration funeste.

Étrange routine de cloître! Des hommes se réunissent pour rêver au néant de la vie, pour s'absorber dans la contemplation de Dieu, et mériter, au jour du jugement, la grâce de leurs erreurs passées : tout ce qui peut élever l'âme, et la maintenir dans cette haute sphère d'abnégation, devrait être parmi eux recherché avec autant d'ardeur qu'une idée nouvelle de plaisir est recherchée par les mondains; les méditations sublimes de Lamartine, les pages éloquentes de Chateaubriand sembleraient devoir être la pâture accoutumée de ces esprits détachés de la terre... Non : l'abbé de Rancé révisa jadis une règle, et cette règle doit être strictement suivie. Ce qu'il n'a pas dit ne peut être fait, ce qu'il n'a pas prévu ne saurait être adopté. Les rayons de la bibliothèque seront chargés des légendes, des subtilités de la vieille école africaine, du plat latin des premiers siècles et du grec dégénéré de l'église d'Orient; mais cette belle langue des vers qui enflamme l'imagination et élargit le cœur, cette langue qui se parle avec la pensée, est sans retour proscrite là où elle donnerait des consolations et du courage. La règle suffit à tout. Il ne faut s'exalter qu'à heure dite ; la grande idée qui domine en ces lieux ne doit saisir les âmes qu'à un signal donné.... C'est la mort qui a son collége, avec le proviseur, et les régents, et les pensums. Le croirait-on? il y a aussi des punitions à la Trappe. Je ne supposais pas qu'il en restât de possible chez ces moines, dont l'existence est un long châtiment. Elles sont, en général, basées sur l'humiliation; c'est tout ce que j'ai pu apprendre du frère hôtelier, qui n'a pas voulu satisfaire ma curiosité à cet égard. Les désirs coupables, les regrets, les distractions, les souvenirs, même involontaires, sont avoués chaque soir, à haute voix, dans la salle du chapitre, devant la communauté réunie. Le frère qui a pu être témoin d'une faute en avertit charitablement le coupable, si celui-ci oublie de s'en accuser. Le père supérieur inflige les pénitences, et chacun est heureux de les accomplir.

Cette promenade de couvent m'avait plongé dans la tristesse ; mais la salle du chapitre y avait ajouté de l'humeur. « En vérité, dis-je au frère hôtelier, » vos pénitences sont de trop ; n'est-ce pas déjà bien » assez d'avoir embrassé un pareil genre de vie? car » il faut avoir vu vos mœurs pour y croire...— Eh ! » monsieur, répondit-il en levant brusquement la » tête, n'est-il pas nécessaire de faire son salut? » Ce mouvement d'orgueil monacal fut bientôt réprimé

par un des nôtres qui, s'appuyant sur la miséricorde divine, soutint qu'on pouvait être sauvé en remplissant tous les devoirs sociaux. Le Trappiste baissa les yeux et convint que le ciel avait plus d'une porte. Et, en conscience, un bon curé de campagne qui, après sa messe, court gaiement le village en répandant le bien, console les affligés, raccommode les ménages, dîne sans scandale chez ses voisins, et permet qu'on rie au dessert, n'est-il pas aussi sûr de la clémence infinie que le moine chagrin qui, à force d'austérités, avance avec le terme de ses jours?...

Nous passions devant la buanderie; plusieurs frères de chœur y travaillaient, les uns armés du battoir, les autres attisant le feu des chaudières; deux vieillards tordaient les frocs mouillés et les étendaient sur des cordes. On échangeait des signes qui étaient à l'instant compris; du mouvement sans confusion, une activité continue : je croyais voir un établissement de sourds-muets. Pendant ce temps, les frères convers remplissaient les ateliers : menuisiers, charrons, tisserands, taillandiers, il y avait de tout. On en rencontre quelques-uns portant des hottes ou conduisant des chevaux aux champs; rien ne rappelait la molle opulence des Bernardins ni la crapuleuse paresse des anciens ordres mendiants. Si les Trappistes sont à plaindre, du moins ne saurait-on se plaindre d'eux : ils s'occupent, ils défrichent, ils ne quêtent pas. Plus d'un département leur a dû des améliorations de culture et par là des augmentations de produits. Leur influence morale est nulle sur la population environnante, car leur exemple ne tente aucun intérêt. Ne faut-il pas d'ailleurs un asile ouvert aux grands repentirs, et le monde doit-il être inquiet de ceux qui ne songent plus à lui?... En réfléchissant ainsi, j'étais arrivé à la porte du monastère. J'avais entendu quelques mots d'aumônes, d'âmes charitables qui secouraient la communauté : ce fut presque en tremblant que je glissai un louis dans la main du Trappiste, dont l'extérieur distingué et la conversation facile me faisaient craindre de hasarder une inconvenance. Il s'inclina très-humblement, et me dit en faisant un signe de croix : Dieu vous le rende!

Auguste ROMIEU.



LE CHATEAU D'UDOLPHE.



Anne Radcliffe avait une sombre imagination; elle n'a pas inventé les fantômes, mais elle les a perfectionnés; le nombre des êtres mystérieux que cette femme féconde a mis au jour est incalculable. Les romanciers prennent ordinairement leurs héros dans le monde réel, Anne Radcliffe a exhumé les siens du monde imaginaire. Tout personnage convaincu d'exister était naturellement exclu de ses domaines: aussi pour se livrer en conscience à l'étude du genre qu'elle exploitait, elle s'était retirée à l'écart, et se faisait une vie conforme à sa vocation d'auteur infernal. Rien de terrible comme un souterrain creusé par les mains d'Anne Radcliffe. Les châteaux qu'elle a bâtis sont inhabitables et inhabités, car il s'y passe d'effrayantes choses à minuit, heure officielle des fantômes, heure qu'on n'entend jamais tinter au beffroi sans éprouver douze battements au cœur. Hélas! le siècle a changé : on ne croit plus à rien aujourd'hui. Les spectres sont destitués; la mythologie d'Anne Radcliffe est tombée dans le néant. Nous sommes tous des esprits forts; nous dînerions avec le spectre de Banco, s'il nous donnait à dîner. Minuit n'est plus pour nous une heure formidable; c'est le midi de la nuit. John Lewing ne pensait pas ainsi; c'était un esprit faible. Fils d'un honorable baronnet du Devonshire, il avait hérité d'une immense fortune, à l'âge heureux où l'homme en estime le prix, parce qu'il peut l'échanger en détail contre des jouissances. Mais John Lewing ne se souvenait de sa richesse qu'à de rares intervalles, et ne l'appelait à son aide que pour satisfaire la plus fantastique des passions. Il s'était prouvé qu'il avait vu deux revenants, et un certain nombre de spectres; il avait di-

visé les apparitions en catégories ; il aimait assez les lutins ; il plaisantait avec les espioles ; il souriait aux farfadets ; il causait même familièrement avec les fantômes, mais il ne pouvait pas souffrir les spectres, et surtout les revenants. Cependant, il ne les craignait pas ; il ne négligeait aucune occasion de rencontrer sur son passage une compagnie de spectres enchaînés, et d'entrer en relation de bon voisinage avec eux. Il avait habité plusieurs châteaux dans le Devonshire, dont la réputation était tarée. Il avait pris à bail quatre de ces châteaux, et toutes les nuits il changeait de chambre, comme Denys le Tyran, non pour éviter une apparition, mais pour la rencontrer, en supposant qu'un spectre affectionnât plus particulièrement une chambre qu'une autre. Eh bien ! avec toute cette verve de curiosité nocturne, il n'était parvenu qu'à voir deux revenants, et encore avait-il des moments de doute lorsqu'il y réfléchissait.

La bibliothèque de John Lewing ne se composait que de romans d'Anne Radcliffe : ils étaient reliés en peau de goule, disait-il, et noircis sur tranche, avec des os en sautoir. Les rayons étaient en bois de cyprès. Son livre de prédilection ne pouvait manquer de se nommer les *Mystères du château d'Udolphe*. Quel roman ! c'est le beau idéal de la laideur souterraine ; comme ils sont gais auprès de celui-là tous les tristes ouvrages du même auteur. Jamais Anne Radcliffe n'a fait plus de dépenses de frayeur que dans *Udolphe*. Chaque page semble tourner avec un accompagnement de ferrailles : chaque ligne est sablée avec de la poudre de tombe ; chaque lettre est un œil éteint qui regarde le lecteur. Un homme nerveux ne peut dormir dans une chambre habitée par ces quatre volumes sulfureux ; il est obligé de les exiler dans l'intérêt de son sommeil.

Anne Radcliffe a fait l'exacte topographie des montagnes sur lesquelles planait le château d'Udolphe ; elle a mis une conscience louable à dépeindre les localités avec les plus minutieux détails ; bien différente en cela de tant de romanciers qui ne respectent point le lecteur, et bâtissent des châteaux imaginaires dans des pays qui n'existent pas. Anne Radcliffe a si bien cadastré le domaine d'Udolphe avec ses appartenances et dépendances, que, avec la première carte des Apennins qui lui tombe sous les yeux, le moins géographe des hommes met le doigt sur le point, et dit, comme le héros du roman : *Voilà Udolphe ! !*

John Lewing dessina un jour sur la poussière d'Hyde-Park le sombre manoir de Montoni, la montagne qui le porte à regret et le bois de sapins qui s'incline de honte d'avoir couvert tant de crimes. Puis il prit des lettres de crédit sur son banquier de Florence, et s'embarqua à Brighton pour Livourne, avec un exemplaire du roman d'Udolphe et quelques foulards pour tout bagage ; il avait fait un itinéraire sur son album, qui l'aurait conduit à Udolphe les yeux fermés.

John Lewing arriva en Toscane le 4 juin 1832 ; il ne s'arrêta à Livourne que pour prendre du thé à la *locanda* du *Quercia reale*. En six heures, sa chaise de poste l'avait déposé à Florence, chez Schneider.

A table d'hôte, il y avait un Allemand octogénaire qui était venu de Munich pour mourir à Rome devant un tableau de Cornélius ; un Anglais qui était amoureux de la Vénus de Médicis, et l'avait demandée en mariage au Grand-Duc ; et trois jeunes Français qui faisaient de l'art et portaient de longs cheveux. Au dessert on parla : chacun exposa ses principes. John Lewing n'avait d'autres principes que ses théories sur les revenants ; il les exposa avec beaucoup de gravité : les convives furent ébahis. La carte des Apennins se déroula sur la table ; on demanda des épingles au garçon ; John Lewing se promena sur les crêtes boisées, traversa les lacs, franchit les torrents, pénétra hardiment sous les voûtes sombres du château d'Udolphe, fit habiller ses convives en spectres, avec des serviettes, et fut saisi d'une attaque de nerfs. Les trois Français qui faisaient de l'art accompagnèrent John Lewing à sa chambre à coucher et lui présentèrent d'une voix sépulcrale une infusion de tilleul. John Lewing, pour récompenser cette générosité française, développa tous ses plans et pria les jeunes Français de vouloir bien l'accompagner à Udolphe. Les Français s'excusèrent civilement en disant qu'ils étaient forcés de rester à Florence pour remettre en lumière une fresque effacée de Memmo Gaddi.

John Lewing leur dit : — Eh bien ! je partirai seul.

A minuit on se sépara.

Deux jours après, John Lewing demande des chevaux, et court en poste sur la route de Sienne jusqu'à ce village, composé de deux maisons, qui se nomme misérablement Torrinieri. Là, notre Anglais fit seller un cheval, suspendit le roman au cou de la bête, et s'éloigna de la grand'route pour marcher directement sur le château mystérieux. Entre Pelderina et Riccorsi, la chaîne des Apennins s'allonge avec des contorsions effrayantes ; il y a des groupes de montagnes qui semblent s'être associées pour soutenir le ciel. Avant de descendre dans la profonde route qui tombe d'aplomb sur les chaumières de Riccorsi, on aperçoit à droite des amoncellements fantastiques de terrain, des collines rouges, des rochers sillonnés de rides, des montagnes qui ressemblent à des dômes de cathédrales ; tout ce paysage est d'une tristesse qui ne peut jamais parvenir à s'égayer au soleil italien. Lewing prit sa carte, la déroula sur le cou de son cheval, et établit ses positions. Udolphe n'est pas loin d'ici, dit-il ; voilà une véritable campagne de revenants. Il se mit à che-

vaucher çà et là, toisant les montagnes du sommet à la base, et s'arrêtant par intervalles pour lire un chapitre du roman.

Au milieu de ces perplexités, il avisa un pâtre mélancolique assis sur un tertre de gazon, une houlette à la main et gardé par un chien. Il galope vers le pâtre, et lui demande dans une langue qui avait toutes les peines du monde à se faire italienne, s'il était bien éloigné du château d'Udolphe.

Le pâtre était enveloppé de la tête aux pieds d'un vieux manteau rouge, et ne laissait entrevoir que ses yeux et la moitié de son front, car la brise fraîchissait sur les Apennins. Il souleva lentement sa tête, regarda l'Anglais, et lui fit signe qu'il ne comprenait pas.

John Lewing à son tour regarda fixement le pâtre, et un rapide frisson le secoua vivement. C'était effrayant en effet, un pâtre sans troupeau, un manteau rouge et un chien noir. On aurait cru voir un post-scriptum du roman de Radcliffe, oublié dans ce désert. Cependant l'héroïque Anglais imposa silence aux battements de son cœur; et, appelant à son secours tous les lambeaux de la grammaire de Veneroni, que sa mémoire tenait à sa disposition, il engagea le colloque suivant :

— Êtes-vous de ce pays, ô berger ?

— Oui, excellence, répondit le pâtre, avec un accent de bucolique, je suis natif de Polderina.

— Me permettez-vous de vous demander des nouvelles de votre troupeau ?

— Eh ! mon troupeau m'a abandonné à mon malheureux sort; mon chien seul m'est resté fidèle.

— Quelle est votre profession aujourd'hui ?

— Pâtre, toujours pâtre. Le seigneur Montoni m'a promis de me monter un troupeau; j'attends.

— Le seigneur Montoni ! dites-vous ? Il y a un seigneur Montoni dans cet endroit ?

— Oui, excellence ; vous le connaissez ?

— Si je le connais ! lui, non; mais son aïeul..... Dites-moi, habite-t-il toujours le château d'Udolphe?

— Il habite cette chaumière que vous voyez là-bas, là-bas, à deux lieues d'ici. On l'appelle toujours le seigneur Montoni, mais il est aussi pauvre que moi.

— Le scélérat !... Je parle de l'aïeul; et que fait-il ce Montoni, le petit-fils ?

— Il arrête les voyageurs et les dévalise ; au fond, c'est un honnête homme.

— Vraiment ! il a donc été exproprié du château de ses aïeux ?

— Oui ! le château tombe en ruines.

— En ruines, ce merveilleux château ! Est-il bien loin d'ici ?

— Le seigneur Montoni ?

— Non, le château.

— On peut le voir de la place où vous êtes..... Tenez, montez sur ce petit rocher et regardez entre ces deux chênes qui se penchent..... Vous voyez quelque chose de noir, n'est-ce pas ?

— De très-noir, oui.

— C'est la dernière tourelle qui reste à Udolphe...

— Ah ! il y avait tant de tourelles !... Pourriez-vous m'accompagner jusque-là ?

— Avec plaisir, excellence; depuis que je n'ai plus de troupeau, je ne demande que des occasions de me distraire; voilà la place où je le menais paître tous les jours. Ah !

— Pauvre garçon ! Tenez, voilà vingt guinées pour vous consoler.

— De l'or ! de l'or ! Non, non, gardez vos dons, généreux étranger ; vos guinées m'ôteraient le bonheur dont je jouis.

— Et de quel bonheur jouissez-vous, dans votre infortune ?

— Je cultive la vertu.

— Très-bien ! après ?

— Voilà tout.

— De quoi vivez-vous ici ?

— Je vis au hasard ; un air pur m'environne, le soleil me chauffe de ses rayons.

Le pâtre et l'Anglais cheminaient en causant ainsi. Voilà, dit en lui-même John Lewing, voilà le pâtre le plus original que j'aie vu de ma vie ; Dieu me damne, si je comprends cette existence-là ! Après une courte pause le colloque recommença.

— Monsieur le pâtre, dit l'Anglais, auriez-vous entendu parler, par tradition, des mystères du château d'Udolphe ?

A cette interrogation, le pâtre s'arrêta brusquement et manifesta une vive émotion ; son corps parut frissonner sous le manteau rouge ; il regarda l'Anglais du fond de ses yeux vitrés par l'effroi. Le chien noir hurla rauquement. John Lewing fit trente conjectures à la minute, et resta muet sur son cheval de poste. Le vent sifflait dans les rameaux secs d'un vieux figuier stérile qui avait l'air de vouloir se mêler à la conversation.

Le pâtre hocha la tête, avec des mouvements solennels et mélancoliques, et John Lewing, s'apercevant qu'il allait enfin parler, descendit de cheval pour l'écouter de plus près.

— Seigneur, dit le pâtre, vous me faites là une demande terrible, et qui rouvre de vieilles blessures; rétractez-vous votre demande, ou persistez-vous ?

— Je persiste, dit l'Anglais.

— Voulez-vous savoir qui je suis ?

— Oui.

— Je suis le petit-fils d'Annette et de Ludovico.

— Grand Dieu ! le petit-fils de ces deux honnêtes.....

— Oui, seigneur, lui-même... regardez ce figuier.

— Je le regarde.

— C'est à l'ombre de ce figuier que se sont reposés mon aïeul, mon aïeule, et la jeune et belle Émilie, et M. Dupont, lorsqu'ils s'échappèrent du château d'Udolphe.

— Ils se sont reposés là !.... Permettez que je coupe une branche de l'arbre vénérable qui a ombragé tant de vertus. Continuez, fils de Ludovico.

— Savez-vous le nom du village que vous venez de traverser ?

— Polderina, je crois.

— Justement. Eh bien ! c'est là qu'Émilie acheta un chapeau de paille d'Italie, dont elle avait grand besoin pour son voyage à Livourne.

— Oui, oui ; ce chapeau de paille.... Tome III, page 247, édition d'Édimbourg.

— Avançons toujours, vous n'êtes pas au bout. Voyez-vous ces bruyères qui s'agitent comme des chevelures dans une cuve pleine de damnés, et chauffée à soixante degrés Réaumur ?

— Oui, ô le plus poétique des pâtres !

— C'est là qu'eut lieu la disparition de la signora Laurentina.

— Ombre chère ! elle plane peut-être...

— Elle plane, n'en doutez pas. Aussi ces bruyères s'agitent toujours, même en l'absence du vent.

— Permettez que je coupe un rameau de ces bruyères.

— Nous sommes en ce moment dans le chemin creux où passaient les *condottieri*, quand ils se rendaient de Venise à Udolphe.

— Je ramasse un caillou de ce chemin creux.

— Voici une petite prairie qui fut baignée par les larmes de Valancourt.

— Je cueille un brin d'herbe pour ma collection.

— Et voici... non, pour me servir de l'expression consacrée, *voilà, voila Udolphe !*

— Ah mon Dieu !... tenez un instant la bride de mon cheval, je veux me prosterner... Comment, voilà donc ce magnifique château ! est-il perché !... Mais, dites-moi, je ne vois pas la forêt de sapins.

— Incendiée, incendiée !...

— Incendiée !

— Par la malveillance. Maintenant, prenons haleine et gravissons ce rude sentier.

— Oh ! je reconnais ce sentier,... et Valancourt aussi le connaissait ce sentier ! infortuné jeune homme !... O jeune pâtre, comment pourrais-je reconnaître le service que vous me rendez ; oh ! je vous serais le plus reconnaissant des hommes, si vous acceptiez un troupeau de ma main.

— Pas une brebis. Je n'ai besoin de rien : ma pauvreté me suffit.

— Ce désintéressement fera mon désespoir. Dites-moi, s'il vous plait, comment vivez-vous avec le petit-fils de Montoni ?

— Le temps et le malheur adoucissent singulièrement les haines ; je suis intimement lié avec le petit-fils du persécuteur de mon aïeul Ludovico.

— Cela me touche aux larmes et me réconcilie avec le nom de Montoni : le petit-fils ne persécute plus personne ?

— Eh mon Dieu ! que voulez-vous qu'il persécute ! il serait bien tenté quelquefois de commettre quelques cruautés par désœuvrement, mais il n'a pas un écu ; il faut être riche pour être cruel impunément. Sénèque l'a dit : *Da posse quantùm volunt.*

— Ciel ! vous avez lu Sénèque ? vous parlez latin ? Oh ! ces montagnes ne méritent pas de vous posséder ! quel troupeau ne se glorifierait pas de vous avoir à sa tête ! Venez à Londres avec moi, monsieur ; venez, je vous donnerai un de mes vieux châteaux.

— Ah ! pourrais-je vivre loin de ces lieux, témoins des malheurs de ma famille et de mes malheurs personnels ! Quelle douceur trouverais-je qui valût la calamité qui m'accable à l'ombre de ces figuiers ?

En conversant ainsi, ils arrivèrent sur le plateau de la montagne. Un singulier spectacle ôta la parole à l'Anglais.

Des ruines étaient amoncelées dans un fossé large et profond qu'elles avaient comblé. La moitié d'un château était encore vigoureusement debout ; une tour bien conservée s'élevait comme la tige d'un aloès, d'un grand bouquet de chênes, et assistait, comme un soldat vivant, à la dévastation d'un champ de bataille. Le pont-levis était ironiquement levé devant une muraille absente ; et, sur un fossé sans eau, des pins chétifs avaient envahi la grande galerie, et semblaient s'y promener sur deux rangs comme des nains mystérieux. Un escalier gigantesque montait vers des appartements supérieurs qui n'existaient plus. Le vent des Apennins avait ensemencé toutes ces ruines et les avait couvertes de cette végétation puissante et capricieuse que l'art n'imitera jamais.

John Lewing reconnut parfaitement les localités. Il fit le devis du château et nota du doigt, dans l'espace vide, les salles écroulées où se passèrent tant de scènes inouïes. Il se désigna, avec une grande sagacité, les parcelles d'air où était suspendue la chambre funèbre du tableau de cire ; il se montra dans le vide le néant où fut cloué ce tableau, et il frémit. Il se promena dans le corridor absent qui avait entendu tant de plaintes nocturnes, et il se recueillit pour saisir encore un écho de ces plaintes. Le pâtre le suivait partout avec son chien noir.

Ils arrivèrent au pied de la tour ; la porte était défendue par des buissons hérissés comme des chevaux de frise. John Lewing se fraie un passage à travers ces épines, en y laissant en ôtage des lambeaux de ses vêtements. L'escalier était vermoulu

et sombrement éclairé par des lucarnes pratiquées dans l'épaisseur du mur. Au premier étage, l'Anglais entra dans une chambre qu'il reconnut du premier coup : c'était la chambre d'Émilie ; l'ameublement se composait d'un bois de lit et d'un matelas en putréfaction. John Lewing baisa ce lit. « O Valancourt ! » s'écria-t-il : et il pleura. Il vit aussi distinctement sur le mur le chiffre VE en caractères de sang.

— La nuit approche, dit le pâtre avec sa voix mélancolique.

— Eh! que m'importe ! c'est la nuit que j'attends, que j'implore, dit l'Anglais. Quand finira-t-il ce jour odieux ; je déteste le soleil.

— Mais songez, seigneur, que nous ne pourrons pas regagner Torrinieri ou Polderina dans l'obscurité.

— Ça m'est bien égal; je couche ici.

Le pâtre recula d'horreur.

— Vous couchez ici !...

— Certainement! là, dans ce lit... le lit d'Émilie ! ô Valancourt !

— Et où souperez-vous ?

— Je ne soupe jamais. J'irai déjeuner demain à Torrinieri; faites-moi le plaisir de mettre mon cheval au vert dans les ruines; il boira la rosée de la nuit. Vous n'avez pas la fantaisie de passer la nuit avec moi, vous?

— Dieu m'en garde !

— Mettez-vous à votre aise; mais ne manquez pas de vous trouver demain à Torrinieri, à l'auberge de... à l'auberge enfin, il n'y en a qu'une. Adieu, vous que j'ose appeler mon ami.

Le pâtre et Lewing se serrèrent cordialement la main. L'Anglais resta seul, dans la chambre d'Émilie; le pâtre et son chien disparurent bientôt dans le chemin creux.

La nuit tomba sur les vastes ruines et les couvrit d'une ombre transparente qui les faisait saillir dans un relief effrayant. Chaque masse de granit emprunta une physionomie étrange à cette clarté livide qui tombe d'un ciel étoilé, mais nuageux. La verdure des pins, des figuiers sauvages, des noyers, des hautes herbes, se fit noire comme un crêpe de deuil; c'était comme un cimetière hérissé de tombeaux dévastés, dont les épitaphes avaient disparu sous un voile de mousse, de saxifrage et de lichen.

John Lewing contempla longtemps, à travers des larmes de joie, ce spectacle ravissant pour lui. — Comme il est doux de passer ici ses soirées, disait-il, lorsque l'âge a bronzé notre épiderme et nous a ravi nos émotions ! Cela ne vaut-il pas mieux, dites-moi, que de faire le wisk dans un club illuminé au gaz? Mais à quoi pensent donc les hommes qui s'ensevelissent dans une salle étroite, pour échanger entre eux ces paroles nauséabondes qu'ils appellent les charmes de la conversation? Les mortels sont vraiment fous ! Oh ! comme la vie est forte au milieu de ces ruines ! Quel soleil vaut cette nuit ! O Anne Radcliffe, grand homme! pourquoi n'as-tu pas de tombe d'honneur à Westminster ? Je t'en promets une en marbre noir.

Ce vœu fait, John Lewing se jeta tout habillé sur le lit d'Émilie, non dans l'intention vulgaire de dormir, mais pour penser dans un saint recueillement.

Il pensait depuis quelques heures, lorsqu'il entendit distinctement sonner un coup d'horloge, puis deux, trois, jusqu'à douze ! minuit !

Il se leva sur son séant et dit : — Voilà qui est bien singulier ! ce n'est point un rêve ; j'ai compté les coups, et la vibration roule encore dans la tour. Il y a donc un beffroi ici ?... Je donnerais cent guinées pour l'entendre une seconde fois.

Le beffroi répéta minuit.

— Très-bien ! dit Lewing; je voudrais savoir quel est l'horloger qui règle cette horloge.

Et il se mit à rire aux éclats pour faire honneur à sa plaisanterie. Ce rire fut brusquement suspendu par des sons mélodieux qui semblaient monter du pied de la tour.

— C'est la harpe de Laurentina ! s'écria Lewing, je la reconnais.

Et il courut à la croisée pour entendre et voir. Le prélude de l'instrument annonçait une romance ; une voix chantait :

O toi qui sus toucher mon âme,
Mortel sensible et vertueux,
Prends pitié de ma triste flamme,
Seconde mon cœur et mes vœux.
Amant chéri, toi que j'adore,
Délivre-moi de mes tyrans;
Pour flétrir celui que j'abhorre,
Il ne me reste que des chants.

— Ces vers, dit Lewing, ne sont pas fort bons, mais je les payerais volontiers cinq cents guinées.

Comme il se parlait à lui-même, il vit distinctement une ombre blanche qui se glissait dans les hautes herbes, au pied de la tour.

— Respectons ce terrible mystère, dit Lewing ; *il ne nous appartient pas de sonder les effets surnaturels*, selon la belle expression de Radcliffe, dans son roman de *Julia ou les Souterrains de Mazzini.*

Alors commencèrent d'épouvantables scènes, qui auraient glacé de terreur tout autre que l'héroïque John Lewing. La tour trembla sur ses vieux fondements avec un bruit de ferrailles si bien nourri, qu'on eût dit qu'elle était habitée par tous les fantômes du bagne de l'enfer. On entendait des cris étranges qui n'appartenaient pas à des poitrines d'hommes; ces cris s'élançaient avec des sifflements

brisés, comme s'ils avaient fait irruption à travers une rangée de squelettes; du moins, c'était ainsi que se les expliquait Lewing. Il entendait des mots isolés, des phrases sans suite, sans doute interrompues par un vif aiguillon d'une flamme infernale qui suit le damné sur la terre lorsqu'il a obtenu un congé de Satan. C'étaient des paroles lamentables, prononcées dans un italien à l'anglaise, comme si le plaignant eût voulu se mettre à la portée de son seul auditeur. Puis de longs éclats de rire qui allaient s'éteindre dans un concert de sanglots; puis des râles affreux, comme si toutes les potences de Tyburn eussent fonctionné sur cent misérables agonies vouées au bourreau : le tout assaisonné de plaintes de vent, de bruissements de feuilles, de vagissements de nouveau-nés, de ferraillements de fossoyeurs, de duos d'orfraies et de hiboux, de glas de cloches fêlées, de frôlements de suaires, de craquements de saules pleureurs, de lamentations de vierges outragées, de cliquetis de glaives, de soupirs de ponts-levis, de fracas de torrents sous une écluse, de soufflesde fantômes infusés dans l'oreille, de miaulements de chats-tigres, de toutes les désolantes harmonies qui s'élèvent des lieux funèbres où la chair souffre, où le corps verdit, où l'âme pleure, où la vie se fait mort.

John Lewing analysa tous ces effets et les consigna dans un procès-verbal, en invitant l'assemblée invisible à venir le signer. Personne ne se présenta; Lewing jugea convenable de se retirer dans une pièce voisine pour laisser libre accès aux signataires.

A l'aube, le calme revint aux ruines; jamais aube ne fut plus maudite que celle-là; Lewing était furieux contre elle; d'abord il ne voulut pas la reconnaître et la nia. L'aube ne tint pas compte de cet aveuglement, et fit son chemin dans le ciel, en attendant l'aurore; puis un rayon courut sur la longue et double crête qui encaisse le large torrent de Riccorsi; c'était le précurseur du soleil; l'astre agile, en s'élançant sur l'horizon, rencontra une malédiction de John Lewing. Cet innocent soleil fut traité en cette occasion comme un de ces brouillons qui viennent troubler au théâtre un spectacle amusant, et font baisser le rideau.

John Lewing rentra dans la chambre d'Émilie, et prit la feuille de papier sur laquelle il avait écrit en grosses lettres, dans les ténèbres, le procès-verbal de la nuit. Jugez de sa joie; il lut au bas les signatures suivantes en caractères sulfureux.

Ont signé :

« Montoni, père et fils, ombres vaines.
» Signora Laurentina, aspiole.
» Valancourt, fantôme errant.
» Émilie, jeune spectre.
» M. Dupont, revenant.
» Annette, goule.
» Ludovico, farfadet.
» Chœurs de *Condottieri* vénitiens. [1] »

Lewing ne témoigna aucun étonnement à la vue de ces signatures; il trouva cela très-naturel; mais sa joie était délirante. Il serra précieusement le procès-verbal, descendit de la tour et se mit à chercher son cheval sans espoir de le trouver, car il était probable qu'il avait disparu dans l'ouragan infernal de la nuit. — Comme tout est calme, disait-il, à cette heure! Qui croirait que ces lieux viennent d'assister à tant de bruyantes scènes!

En prononçant ces derniers mots, il heurta du pied son cheval qui dormait tranquillement étendu sur le côté.

— Pauvre bête! dit-il, le voilà qui se remet de l'insomnie agitée d'une terrible nuit! Allons, voyons, sur pied! tu dormiras à Torrinieri.

Le cheval mourant de faim et de soif se leva péniblement avec un maintien piteux de résignation; John Lewing s'élança lourdement sur lui, et piqua vers Torrinieri.

Il trouva le pâtre exact au rendez-vous sur la porte de l'auberge. Le pâtre sauta de joie en revoyant Lewing, comme s'il l'avait cru perdu sans retour. Lewing fut sensible à ces vives démonstrations d'amitié.

— Déjeunons maintenant avant tout; j'ai bu l'absinthe des Apennins, et je meurs de faim. Jeune pâtre, comment vous nommez-vous?

— Perugino.

— Perugino, je t'adopte pour mon fils.

— J'ai un père, seigneur lord.

— Tu en auras deux. Assieds-toi là, mon fils, et demandons un bon déjeuner. Voyons, toi qui connais le pays, que trouve-t-on ici de bon à manger?

— Rien du tout, monsieur, de la mortadelle fraîche et des œufs qui ne sont pas frais.

— Mangeons toujours... Voyons, dis-moi, à qui appartiennent les ruines du château d'Udolphe!

— Au seigneur Montoni, mon ami.

— Cela ne lui rapporte rien, n'est-ce pas?

— Beaucoup moins.

— Vendrait-il cher ces ruines?

— Oh! il ne les donnerait pas pour un million: c'est le château de ses pères, et il a la consolation d'aller y mourir de faim, un jour, avec moi.

— Comment donc! est-il fou?

— Ah! seigneur, il faut respecter les honorables scrupules de la piété filiale; mon ami veut léguer à ses enfants cet héritage intact...

— Un héritage de revenants! A quoi pense-t-il?

[1] Tous ces personnages appartiennent au roman du *Mystère d'Udolphe*.

— De revenants tant qu'il vous plaira, mais vous ne vendriez pas, vous, le château de vos pères.

— Un fameux château ! des ruines !

— Oui, mais des ruines bien chères au cœur d'un fils. Nous sommes pauvres, nous, mais pleins de respect pour la mémoire de nos aïeux.

— Vos aïeux étaient des brigands.

— Sans doute, mais un fils ne s'informe pas de la profession de son père ; il le vénère, quel que soit le nom dont la société l'ait flétri.

— Voilà de singuliers principes! Enfin, peut-on le voir ce M. Montoni, petit-fils?

— Il déjeune en ce moment chez son cousin Vilbarggio.

— Rendez-moi le service d'aller lui dire que je veux lui parler, Perugino.

Le pâtre laissa John Lewing se débattant avec un nerf de mortadelle, et courut chercher Montoni le petit-fils.

Montoni arriva. C'était un jeune homme de trente ans, d'une figure farouche; il était vêtu en jeune seigneur ruiné du seizième siècle ; ses haillons annonçaient une ancienne splendeur. Il portait une épée au fourreau de cuivre, semé de taches de vert-de-gris ; ses bottines avaient oublié la semelle sur les Apennins.

— Voilà mon noble ami, dit le pâtre. Montoni salua fièrement; Lewing s'inclina avec toute la courtoisie complaisante d'un Français.

— Seigneur Montoni, dit Lewing, vous êtes le propriétaire du château d'Udolphe, m'a dit Perugino.

— Oui, seigneur, et je m'en fais gloire, répondit Montoni avec un accent mâle très-prononcé.

— Voudriez-vous le vendre?

— Et que dirait la noblesse italienne si l'on savait que j'ai trafiqué du berceau de mes peres !

— Sans faire tort à vos pères, je vous prie d'observer que le berceau est bien délabré ; et je crois que la noblesse italienne ne se scandaliserait pas de cette vente. Écoutez, Montoni, vous me paraissez peu fortuné; je suis dix fois millionnaire, moi ; je puis vous payer vos ruines ce qu'elles valent ; demandez-moi un prix.

— Si je consentais à un pareil trafic, ce ne serait que dans le but légitime de m'enrichir d'un seul coup, afin de rendre à mon nom cet éclat, ce luxe, cette splendeur qu'il avait autrefois. Je vous avoue franchement que je ne vendrais pas mon château pour un prix ignoble et indigne de lui et de moi; mais je le céderais avec une certaine répugnance pour une somme d'une haute valeur. Donnez-moi cent mille écus, et je me résigne, en pleurant, à embrasser Udolphe pour la dernière fois.

— Touchez dans ma main, seigneur Montoni; Udolphe est à moi.

— Seulement, mylord, je veux qu'il me soit permis d'y aller expirer de douleur, si la vie me devient à charge après cette cession.

— Tout ce que vous voudrez; mais vous n'expirerez pas.

— J'expirerai.

— Où sont vos titres de propriété ?

— A Sienne. Je possède le château sous le nom de Filangieri, mon aïeul maternel ; le nom de Montoni est proscrit en Toscane. Donnez-moi trois jours pour m'habiller convenablement, et je vous attends à Sienne, *Piazza del Campo*, à midi.

— Et moi, je vais écrire à mon banquier de Florence.

— Adieu, noble lord !

— Adieu, seigneur Montoni : adieu, Perugino.

Trois jours après cette entrevue, les ruines d'Udolphe appartenaient à John Lewing.

Le voyageur ne se possédait plus de joie : dans son impatience de propriétaire, il monta à cheval et courut à franc étrier vers la montagne désirée. — Quelle douce nuit je vais encore me donner ! disait-il à chaque élan du cheval ; oh ! comme je vais savourer cette noble veillée ! Peut-être verrai-je des choses que je n'ai pas vues la première fois ; les fantômes aiment la variété. Je donnerais cent guinées pour entendre encore la romance de Laurentina.

Il arriva devant les ruines d'Udolphe à l'approche de la nuit ; tout était à sa place ; il mit son cheval au vert, et fut reprendre son poste dans la chambre d'Émilie.

Les ténèbres ne tardèrent pas à envelopper le sommet de la montagne ; elles étaient intenses à faire frémir. — Voilà une nuit irritée et menaçante, dit John Lewing ; il se prépare ici quelque chose d'affreux et d'imprévu : c'est une déclaration de guerre de l'enfer ; je suis prêt.

Disant cela il se coucha, plein de joie et de résolution, l'oreille tendue au bruit du dehors, l'œil ouvert et impatient de curiosité. A chaque murmure de la nuit il se levait sur son séant, et disait d'une voix sourde : — Ah ! voilà que ça commence !

Puis rien ne commençait, et il reprenait sa position horizontale. Jamais amoureux, au rendez-vous, n'éprouva plus de trépignements d'impatience que John Lewing au rendez-vous des fantômes.

Il fit sonner sa montre à répétition, et compta onze heures trois quarts — C'est très-bien, dit-il, il n'y a pas de retard ; soyons juste et n'accusons personne.

La montre sonna une seconde fois ; Lewing compta minuit et le quart. Oh ! dit-il, il n'y a pas encore de quoi s'étonner ; le beffroi retarde, ou bien ils ne sont pas prêts ces gens-là ; je les ai pris au dépourvu. Attendons.

La montre sonnait tous les quarts avec une rapidité désespérante. Lorsque l'heure attendue est arrivée sans amener le plaisir promis, le temps s'écoule aussi rapidement qu'il marchait avec lenteur dans

expectative. John Lewing s'était levé d'impatience, et la tête appuyée sur ses deux mains, il contemplait de la croisée les ruines d'Udolphe, déjà légèrement blanchies des lueurs matinales de l'été. — Il faut convenir, murmurait-il, que c'est indécent de se comporter ainsi. Voilà l'aube, et rien ne paraît!

Rien ne parut en effet. L'aurore entrait avec sa clarté d'opale dans la chambre de la tour. La montagne et la plaine étaient à découvert. John Lewing exhalait sa rage contre les revenants, et méditait un procès contre eux.

Au lever du soleil, il descendit à l'auberge de Torrinieri et demanda le pâtre Perugino. Personne ne le connaissait dans le village. Il résolut alors de passer la journée à l'auberge, et de rentrer à Udolphe le soir : c'était justement la veillée du vendredi au samedi. — S'ils me font encore faux-bond cette nuit, disait-il, je désespère de les revoir ; mais je me vengerai bien de ces fantômes-là !

Il fut exact au rendez-vous qu'il s'était donné. La nuit ressembla parfaitement à la veille ; minuit passa comme une heure ordinaire. Le soleil du samedi trouva Lewing assis sur une ruine, et pâle de consternation. Une troisième tentative qu'il fit encore en désespoir de cause n'eut pas un résultat plus heureux. — Retournons à Sienne, dit-il, et demandons des nouvelles de Perugino, de Filangieri et de Montoni.

A Sienne, John Lewing heurta à la porte de la maison où le contrat avait été passé. La porte ne s'ouvrit pas : elle était inhabitée depuis cinq ans. — Je suis la victime de l'enfer de mon vivant, murmura-t-il avec un accent de mélancolique résignation ; allons prendre du thé au café de la *Piazza del Campo.*

En prenant son thé, il parcourut la *Gazette de Florence*, et jugez de sa stupeur lorsqu'il lut l'article suivant :

« Un Anglais millionnaire, sir John Lewing, vient » d'envoyer à la caisse de *Buon Governo* la somme » de 100,000 écus, qu'il destine à l'entretien de la » grand' route de Sienne à Riccorsi. Cette noble gé» nérosité britannique trouvera de la reconnaissance » chez tous les Toscans ; les voyageurs béniront à » chaque pas le nom de John Lewing. Ce nom sera » gravé sur une borne milliaire, au bas de la côte » de Sienne, entre la Louve et le Griffon, armes de » la cité. »

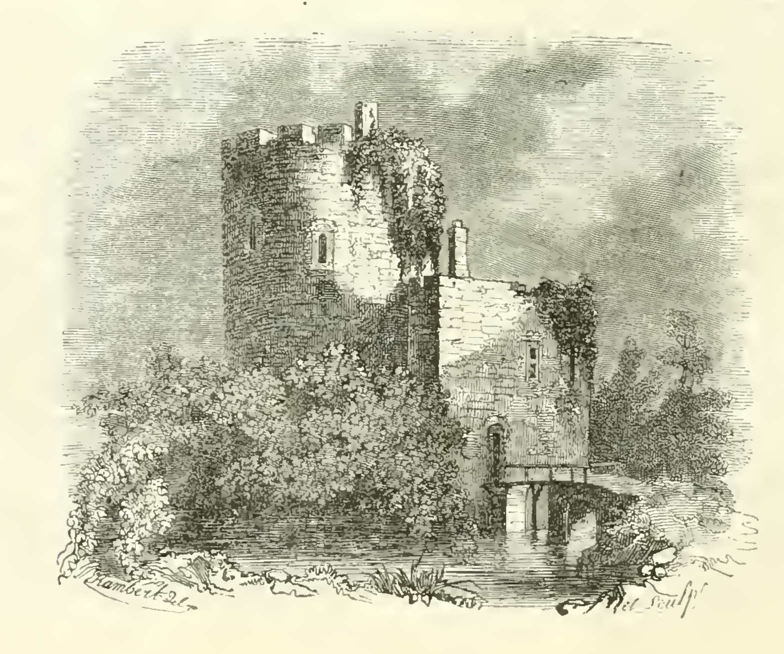
John Lewing ressemblait à un homme qui sort d'un rêve : il avait beaucoup de bon sens, folie à part. Il se mit à réfléchir froidement et récapitula son histoire ; il passa en revue les trois jeunes Français railleurs de la table d'hôte de Florence, et ce pâtre Perugino, qui avait un si singulier langage, et ce jeune Montoni, si fièrement délabré, et toute la fantasmagorie du château. Puis, se levant avec calme, comme un homme qui a pris son parti, il demanda une plume et du papier, et écrivit à la *Gazette* le billet suivant :

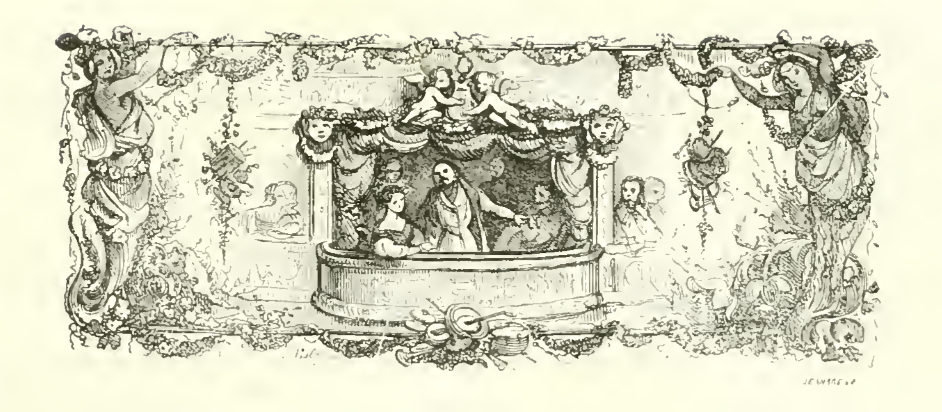
« Je viens de me convaincre que les 100,000 écus » que j'ai donnés seront insuffisants pour l'entretien » de la route de Sienne ; j'ajoute une somme égale » à la première, qui est à la disposition du gouver» nement, chez mon banquier Filippo Boggi, place » du *Marché-Neuf*, à Florence.

» John Lewing. »

Le lendemain il fit un auto-da-fé des romans d'Anne Radcliffe.

MÉRY.





LE PRESTIGE DE LA SCÈNE.

I.

C'était à Milan, pendant le carnaval de 1838. Six heures du soir venaient de sonner à l'horloge du dôme. Au second étage d'un hôtel situé dans le plus beau quartier de la ville, une femme étendue dans une bergère se faisait coiffer par deux caméristes. Cette femme pouvait avoir vingt-quatre ans ; elle était brune, jolie, piquante, et elle se livrait pour le moment aux accès de la plus terrible humeur.

— Quelle contrariété! disait-elle avec un dépit qui allait parfois jusqu'à la colère, en détruisant par un mouvement fantasque le pénible travail de ses femmes de chambre ; quelle tyrannie et quelle vexation! me forcer de débuter ce soir, à l'improviste, après m'avoir accordé un délai jusqu'à mardi prochain! Je voudrais que Satan mît le feu à la Scala et envoyât directeur et régisseur griller de compagnie dans l'enfer! *Per Bacco!* Je suis enrhumée, je suis malade, moi! Je n'aurais pas passé la nuit à ce bal masqué d'hier, si on avait daigné me prévenir que je chanterais aujourd'hui. C'est un guet-apens, cela! une indigne trahison! me jeter mon dédit à la tête, si je m'avise d'être indisposée! me menacer de rompre mon engagement, quand j'ai répété six heures par jour depuis un mois, quelle indélicatesse! Oh! *impressario! impressario maledetto!...*

Après avoir exhalé ainsi ses fureurs capricieuses, la signora s'arrêtait tout à coup, remarquant qu'elle se fatiguait en pure perte ; et lançant alors au plafond une roulade désespérée, comme pour voir si son gosier n'avait pas épuisé ses ressources, elle poussait un éclat de rire nerveux au nez de ses caméristes, et retombait dans un silence aussi bizarre que son bavardage.

— Zerbina! dit-elle brusquement à l'une de ses femmes, si nous quittions Milan sur-le-champ sans tambour ni trompette, et si nous partions pour Naples au lieu d'aller à la Scala?... ce serait un bon tour de carnaval, sais-tu ? et notre directeur se trouverait furieusement perplexe.

— Vous ne pensez pas à ce que vous dites, signorina, repartit familièrement la suivante. On mettrait tous les sbires de la police à nos trousses, et l'on vous ramènerait au théâtre entre quatre estafiers.

— Ah! ah! ah! ce serait plaisant, ma foi! mais, malheureusement c'est impossible... Allons! je dirai la *Mascherata* tant bien que mal, poursuivit la cantatrice en se levant avec l'air d'une reine accablée de ses grandeurs.

Et, se plaçant avec une résignation coquette devant sa psyché, elle allait mettre la dernière main à sa coiffure, lorsqu'un petit coup de sonnette lui annonça une visite à laquelle elle était fort loin de s'attendre.

— Je n'y suis pour personne, Zerbina! dit-elle vivement, excepté pour... tu sais, mignonne?

— Pour les messieurs qui peuvent assister à la toilette de madame, répondit la camériste avec in-

telligence; soyez tranquille, je ne recevrai que ceux-là.

Elle courut ouvrir, et revint tout effarée :

— Signora, c'est une belle dame, qui a l'air d'une princesse, pour le moins, et qui demande instamment à vous parler en particulier d'une affaire de la plus haute importance.

— Ah! *Dio mio!* qu'est-ce que cela signifie? Enfin, voyons la belle dame, et laisse-moi seule avec elle.

La femme de chambre se retira après avoir introduit la visiteuse, et la cantatrice se trouva, non sans quelque intimidation secrète, en présence d'une jeune femme plus jolie encore qu'elle-même, et joignant aux manières du beau monde une assurance voisine de la hardiesse.

II.

— C'est bien chez la signora Antonina que j'ai l'honneur de me trouver?

— Vous la voyez devant vous, madame.

— Vous êtes la *prima donna* arrivée depuis un mois de Venise, et vous débutez ce soir à l'Opéra de Milan, dans la *Mascherata?*

— Hélas! madame, en effet.

— Pourquoi dites-vous cela si tristement, signora?

— Pourquoi me faites-vous l'honneur de me le demander, madame?

La jolie femme pria la cantatrice de se rasseoir et se plaça avec la plus grande aisance auprès d'elle.

— Signora Antonina, dit-elle en baissant les yeux, je viens vous faire une confidence étrange et une demande plus étrange encore.

— Voyons d'abord la confidence, s'il vous plaît, car votre nom en sera le premier mot, j'espère, et vous devez concevoir, madame, toute mon impatience de vous connaître.

— Oui, je la conçois, signora, et cependant je ne puis la satisfaire. Quand vous m'aurez entendue quelques instants vous sentirez que l'incognito est la première condition de ma démarche.

— L'incognito, soit! je vous écoute, dit Antonina.

— Je suis une femme du monde, signora, du plus grand monde; et vous y occuperiez peut-être mieux que moi ma place, comme je pourrais ailleurs remplir la vôtre mieux que vous-même; car vous me semblez douée d'un sang-froid charmant qui assurerait votre repos dans la société : et moi je possède une tête romanesque qui s'accorderait parfaitement d'une vie exceptionnelle. Mais la destinée nous a placées, à tort ou à raison, sur deux théâtres différents : moi sur celui des salons, vous sur celui de l'Opéra. Il ne tient pas à nous de refaire l'œuvre de la destinée, et nous devons, du moins en apparence, demeurer chacune où nous sommes. Seulement il est permis peut-être, une fois en passant, d'intervertir nos rôles, et, sans pouvoir vous offrir de jouer le mien chez moi, je vous demande la faveur de remplir aujourd'hui le vôtre à la Scala...

— A la Scala! remplir mon rôle! s'écria la cantatrice en ouvrant de grands yeux. Et, ne croyant pas avoir compris les paroles de la dame, elle la pria de vouloir bien les répéter.

— Je sollicite comme une grâce, reprit la femme du monde, comme un insigne bienfait, signora, l'honneur de monter ce soir à votre place sur les planches du grand théâtre, d'y chanter votre rôle dans la *Mascherata*, d'être enfin, pendant une heure ou deux, ce que vous avez l'avantage d'être toute votre vie...

— L'avantage! soupira Antonina avec ironie; plût au ciel que vous dissiez vrai, madame; je regretterais moins de ne pouvoir prendre au sérieux une plaisanterie dont je vous prie de m'expliquer le but.

— Je ne plaisante nullement! s'écria la jeune femme exaltée. Écoutez-moi jusqu'au bout, signora, et vous comprendrez ma passion ou ma folie. Depuis que je suis libre et que je parcours les capitales en reine des salons, j'ai épuisé toutes les sensations que le monde peut donner à l'âme, tous les plaisirs qu'il réserve à l'esprit, tous les triomphes qu'il procure à l'amour-propre. Bref, il y a sept ans que je suis *européennement* à la mode, et je suis blasée sur les jouissances comme sur les périls de cet état si envié. Une seule émotion m'est inconnue, une seule gloire me manque et me rend jalouse. Cette gloire et cette émotion, je les ai rêvées quelquefois dans un salon resplendissant, quand, debout devant un piano, je remuais avec ma voix une foule élégante, quand toutes les mains m'applaudissaient à l'envi, quand toutes les bouches me criaient bravo. Cette gloire et cette émotion, signora, c'est la gloire et l'émotion du théâtre. Ne souriez point de surprise ou de pitié, car je vous dirais une chose : ou vous n'avez jamais senti la jouissance dont je parle, alors c'est moi qui ai la vocation que vous devriez avoir; ou vous avez senti cette jouissance avant de la dédaigner, alors vous n'aurez pas l'égoïsme de m'en refuser une part!...

L'inconnue avait prononcé ces paroles avec tant d'inspiration que la fantasque Antonina cessa de sourire pour l'admirer en silence...

— Madame, dit-elle gravement après une longue pause, si j'ignorais les sensations que vous appréciez si bien, la façon dont vous en parlez suffirait pour me les faire comprendre. Je vous avoue donc que je vous écoute désormais sérieusement, et que votre démarche, tout en me faisant honneur, m'inspire

l'intérêt le plus sympathique. Mais je dois vous dire que vous avez donné à votre passion son nom véritable en l'appelant folie ; et, tout singulier que le langage de la raison puisse paraître dans ma bouche répondant à la vôtre, deux mots de ce langage vous prouveront malheureusement l'impossibilité de réaliser votre rêve.

— Cette impossibilité viendra-t-elle de votre refus ? interrompit vivement la femme du monde. Je vous offre, Antonina, pour deux heures de votre vie, une fortune qui vous assurera tous les avantages de la mienne.

— Je mourrai cantatrice, madame, répondit fièrement la *prima donna*, et je vous assure, ajouta-t-elle en souriant, que j'aurais mille raisons ce soir pour vous accorder votre demande.

— Alors c'est une affaire arrangée ! s'écria résolument la dame se levant de son fauteuil.

L'actrice ne put s'empêcher de sourire encore de tant de confiance, et crut confondre sa remplaçante improvisée en lui demandant si elle savait son rôle. Pour toute réponse, la femme du monde alla au piano, essaya deux ou trois gammes en musicienne consommée, et se mit à dire par cœur, à pleine voix, les passages les plus importants de la *Mascherata*... Antonina, qui les répétait depuis un mois, ne les eût pas chantés plus sûrement, et la jolie dame avait un organe si parfait, que l'amour-propre de l'actrice faillit s'en alarmer...

— Mais, *Dio vero !* s'écria-t-elle en s'oubliant pour battre des mains, où avez-vous trouvé cette voix et cette méthode, madame ? et comment avez-vous appris ce rôle si difficile ?

— Vous voyez donc bien que je le sais, repartit l'inconnue en quittant le piano, je le dirai ainsi, sans broncher, d'un bout à l'autre, et je vous jure que ce n'est pas moi qui entraverai la représentation de ce soir.

Antonina restait muette, croyant rêver.

— Depuis trois semaines que la *Mascherata* est annoncée sur l'affiche du théâtre, reprit la jeune femme, armée de la résolution que je viens de vous soumettre, j'ai étudié votre rôle dix heures par jour. J'ai trouvé, pour les morceaux d'ensemble, et même pour les chœurs, des amateurs complaisants qui m'ont fait répéter sans le savoir, et il ne me manque absolument que d'endosser votre costume pour vous remplacer le plus impunément du monde. J'ai tout prévu, d'ailleurs, et mon plan est parfait. Ce n'est pas à la légère que j'ai choisi le théâtre de Milan et l'opéra bouffe de la *Mascherata*. D'abord, cette ville, que j'habite pour la première fois, est la capitale d'Europe où je suis le moins connue ; ensuite la *Mascherata* est une pièce de carnaval dont le principal rôle se joue sous un demi-masque ; dans la dernière scene seulement il faut se découvrir une minute : j'aurais bien du malheur si, pendant cette minute, quelqu'un de mes rares amis pouvait me reconnaître. J'en cours la chance, au reste, et je me fie à la fortune des audacieux. Quant à vous, si l'*impressario* et le public soupçonnent que vous les avez joués, vous en serez quitte pour chanter mieux que moi à la seconde représentation, et nous rirons, chacune de notre côté, et du public et de l'*impressario*..... Il est vrai que j'ai les cheveux châtains et que vous les avez bruns, les yeux bleus, tandis que vous les avez noirs, et le teint aussi pâle que le vôtre est coloré ; mais ces petites différences disparaissent à l'optique du théâtre. Nous sommes d'ailleurs à peu près de la même taille, et vous verrez qu'on s'expliquera le tout par *le prestige de la scene*. On fait dire tant de choses aux grands mots qui ne signifient rien, et les plus fins lorgneurs de la galerie ont tant de complaisance et d'illusions !...

Autant les paroles passionnées de la jeune dame avaient captivé Antonina, autant ses spirituelles plaisanteries achevèrent de la séduire. Malicieuse et enjouée par nature, et capable de toutes les folies qui portent ce double caractère, elle avoua gaiement à sa *doublure* la peine qu'elle aurait eue à jouer elle-même ce soir-là ; puis, sans plus réfléchir aux conséquences de ce qu'elle faisait, elle passa en riant, de ses propres mains, son costume de théâtre à la femme du monde.

III.

Le lendemain, il n'était bruit dans Milan que du début éclatant d'Antonina. Jamais voix si belle n'avait retenti au grand théâtre, et jamais on n'y avait vu un pareil triomphe.

Tant que l'actrice avait joué sous le masque, on avait applaudi chaque note sortie de ses lèvres ; mais quand les charmes de la beauté étaient venus se joindre au prestige du talent, la salle entière s'était levée comme un seul homme, et une pluie de bouquets avait couvert les pieds de la *prima donna*...

Le rideau baissé, tous les spectateurs avaient afflué vers sa loge, et c'était avec le plus grand regret qu'on avait appris sa disparition subite. Des parties s'étaient organisées aussitôt pour préparer une ovation à sa modestie ; plusieurs sérénades s'étaient succédé sous les fenêtres de son hôtel, et trois duels devaient avoir lieu dans la journée entre divers jeunes hommes amoureux de sa voix et de ses grâces.

IV.

Pendant que ces scènes bruyantes agitaient la ville, une scène d'un autre genre se passait dans la

chambre de l'actrice. Près de la pauvre fille de théâtre au visage inondé de larmes, l'heureuse femme du monde était assise, lui prodiguant les consolations.

— Insensée que je suis et cruelle que vous êtes! s'écriait Antonina; votre vain caprice et ma sotte complaisance ont perdu à jamais mon avenir! Le moyen de paraître après vous sur une scène que vous avez enchantée ainsi! quelle voix peut avoir la prétention de rappeler seulement la vôtre, et quelle beauté osera se comparer à tant de charmes? Hélas! tout se découvrirait en un clin d'œil; je serais ridicule au premier mot, sifflée au premier geste, et je n'ai qu'à fuir cette honte en désertant l'Italie!... Encore votre souvenir me suivra partout et paralysera mes plus courageux efforts!... Mon Dieu! mon Dieu! que j'ai été folle et que je suis malheureuse!

Pendant que l'innocent auteur de tout ce chagrin cherchait vainement à le calmer, Zerbina apportait à chaque instant dans la chambre des lettres qu'elle posait sur une petite table. L'actrice eut l'idée d'en ouvrir deux ou trois par distraction, et elle les repoussa avec une fureur naïve en y trouvant des déclarations d'amour.

— Tenez, madame, dit-elle ironiquement, jouissez de tous vos succès : voici des hommages d'un nouveau genre qui vous arrivent encore sous mon adresse!... Elle jeta le paquet de billets doux sur les genoux de la jeune femme, qui ne put se défendre à son tour d'en parcourir quelques-uns, et qui s'interrompit tout à coup involontairement par une grande exclamation de joie.

— Vous riez! dit Antonina en se détournant avec indignation.

— Oui, répondit la dame, je ris malgré moi, parce que je viens de trouver, dans une de ces lettres, la plus puissante occasion de vous venger.

— De me venger! voyons! s'écria la cantatrice, qui s'empara avidement du billet et lut tout haut les lignes suivantes :

« Divine Antonina, vous êtes la femme que j'ai rêvée! voulez-vous partager mon nom, mon rang et mes deux cent mille livres de rente? Montez dans la chaise de poste qui s'arrêtera ce soir devant votre hôtel, et partez pour la cour de Berlin, avec

» Le baron DE GROTSCHEN. »

— A quelque chose malheur est bon! dit la femme du monde à la comédienne; vous prétendez, signora, que j'ai ruiné votre avenir : ce billet que je vous cède réparera ma faute et vos pertes. Partez ce soir avec le baron de Grotschen à ma place, comme je l'ai séduit hier à la vôtre. Au lieu de la fausse Antonina, sa seigneurie sera trop heureuse d'épouser la véritable, et si la reconnaissance offrait quelques difficultés, rappelez-vous ce que je vous ai dit du *prestige de la scène!*

Ayant parlé ainsi la dame inconnue serra la main de l'actrice, et laissa celle-ci tellement consolée, qu'elle commença ses réflexions par un éclat de rire...

V.

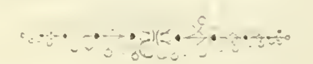
La seconde représentation de la *Mascherata* ne put avoir lieu le lendemain, l'*impressario* de la Scala ayant appris avec désespoir que sa grande cantatrice venait d'être enlevée par un baron allemand...

VI.

L'hiver dernier, dans un salon du faubourg Saint-Germain, deux beautés à la mode furent annoncées en même temps L'une était la baronne Antonina de Grotschen, l'autre la célèbre et jolie marquise de Saint-C... La vraie et la fausse Antonina reculèrent de surprise en se reconnaissant, et celle-ci félicita du regard la première à la vue du majestueux diplomate de quarante ans qui lui donnait la main. Toutes deux se partagèrent les bravos d'un auditoire enchanté, en disant ensemble le grand duo de la *Norma*, et l'ex-cantatrice fit rire aux larmes la femme du monde lorsqu'elle lui raconta les détails piquants de sa vengeance et les effets du *prestige de la scène* sur l'amoureux baron...

Le secret le plus inviolable, au reste, fut juré de part et d'autre sur l'aventure de Milan, et voilà pourquoi l'ancienne actrice a commis des indiscrétions qui ont fait parvenir jusqu'à nous toute cette histoire.

PITRE-CHEVALIER.





LE FIFRE.

—

SOUVENIR DU SÉNÉGAL.

Des plaines d'eau jaunâtre circulairement étagées, des bancs de sable qui apparaissent à vos côtés et qui disparaissent aussitôt, un bruit semblable à celui d'un torrent battu par la roue d'un moulin, un vent qui souffle à déraciner la mer, le soleil caché derrière un rideau d'écume, la terre confondue avec la ligne des flots et ondulant comme eux, des mouettes qui coupent l'air au tranchant de leurs ailes, et dont le bec rose siffle des airs de tempête au-dessus de vos fronts, des

requins dodus aplatissant sous leur ventre rayé le lit des vagues, et jetant leurs regards sanglants et obliques sur vous; les mâts du vaisseau ployés, les voiles inclinées comme des nageoires de poisson, une pluie de sable qui arrête la respiration, et tout à coup un fleuve paisible couché entre deux rives, l'une de sable blond, l'autre couverte d'une végétation envahissante; un silence parfumé interrompu par le vol diapré des colibris; aussi loin que le regard peut pénétrer, des bosquets de verdure et des herbes hautes comme des arbres qui étendent leurs rameaux à trente pieds autour d'eux, des singes batifolant de branche en branche, et, entre ces herbes et ces arbres, des toits de paille taillés en pain de sucre; sur votre tête, un soleil perpendiculaire, isolé dans son ciel d'émail; enfin un air primitif comme il en faut pour remplir la trompe des éléphants et courber toute une forêt comme un seul épi; des senteurs vierges émanées de vastes fleurs dont la corolle est assez large pour cacher un serpent endormi et le bercer comme une mouche; des troupeaux de jeunes négresses toutes nues vous regardant passer; tels sont les deux spectacles de déchirement et de calme qui se succèdent avec la rapidité de la pensée quand vous entrez dans le fleuve du Sénégal après avoir quitté l'Océan et franchi cette ligne de démarcation entre l'eau douce et l'eau salée, qu'on nomme *la Barre*.

Le vaisseau que je montais semblait éprouver, comme l'équipage, la joie d'être sauvé des périls de la barre du Sénégal Sa quille paresseuse ne fendait qu'avec peine l'eau herbue du fleuve; il prenait du bon temps, ses voiles battaient contre le mât, et l'atmosphère ambiante du pont se parfumait déjà d'une vapeur de cuisine dont elle était veuve depuis bien des semaines.

Je serai compris de ceux qui ont accompli de longues traversées. Quel bonheur d'arriver! quelle métamorphose s'opère dans le voyageur qui touche au port. Voir la terre! la sentir! l'entendre! cette joie a été mille fois décrite : elle sera toujours nouvelle. Pour le marin même, habitué à ces transitions, la vue de la terre est un spectacle attendrissant. Il était triton, il devient homme. Il change de linge, il se dépêtre de ses grosses bottes, il se lave complétement les mains, il rase une barbe de trois mois, et il mange à table. Manger à table! vous ne connaissez pas le prix de cette volupté, vous qui n'avez jamais mangé assis sur des cordes goudronnées, quand la tempête, toutefois, permet de manger.

Deux bateaux où ramaient des nègres vigoureux touaient notre petit brick, le long du fleuve, en chantant des chansons dont l'air et les paroles auraient rendu jaloux des crocodiles. Nous voguions vers l'île Saint-Louis, capitale de nos possessions en Afrique. Cette capitale tiendrait dans le Champ-de-Mars. Elle nous apparaissait de loin comme une botte de paille portée sur le fleuve. A mesure que nous en approchions, elle se subdivisait en autant de petites gerbes de foin sec, posées debout, et du sommet desquelles sortaient des rayons de fumée claire.

Quand nous ne fûmes plus qu'à une faible distance de l'île, un bateau monté par le médecin de la marine vint s'enquérir des droits que nous donnait notre santé à la libre communication avec les habitants. Nous arrivions d'Europe, pleins d'une vigueur retrempée dans l'Océan, et nous abordions un pays dépeuplé de tout temps par la dyssenterie. La visite hygiénique du docteur me parut assez ironique. Il était lui-même si pâle et si maigre, que nous aurions pu le soumettre à une quarantaine avant de lui permettre de nous inspecter. Son avis fut que nous étions assez bien portants pour braver l'épidémie permanente de la localité.

Quelques heures après nous jetions l'ancre dans un débarcadère situé vers le milieu de l'île, au bord de jardins dont les palmiers trempent leurs rameaux dans le fleuve. J'étais décidément en Afrique [1].

Plein des lectures de Cook, j'attendais toujours les nègres généreux qui donnent des ignames, des melons d'eau, des patates, des bananes, des ananas et des cochons de lait pour un vieux clou. Les cochons de lait ne vinrent pas. En revanche j'eus lieu de remarquer que si la civilisation avait inspiré aux sauvages l'horreur pour les vieux clous et l'amour excessif des pièces d'argent, elle ne leur avait pas encore fait sentir le besoin de ne pas aller tout à fait nus. Cette nudité universelle n'a aucun des résultats que certaines imaginations pudibondes craindraient pour les sens. Une négresse ne peut pas être nue pour un blanc; sa peau est un vêtement éternel. D'ailleurs si les charmes de l'adolescence, étalés sans voile par les jeunes Africaines, pouvaient être un piége pour la sainteté du regard, les ravages de la vieillesse, qui ne se montrent pas moins, neutraliseraient tout danger. Tout balancé, le spectacle ne vaut pas l'attention. En Afrique, la résistance de saint Antoine n'eût pas été très-méritoire.

[1] On ne verra dans le récit de ces souvenirs d'enfance qu'un désir de faire passer sous les yeux du lecteur casanier des mœurs et des paysages qui contrastent un peu avec les nôtres; on n'a pas d'autre intention. La bordure biographique de ces tableaux est une nécessité de narration, et non un but. Ce n'est que lorsqu'on y est provoqué qu'il est permis de se mettre en scène, ne fût-ce que pour empêcher les biographes de vivre. Dans ce cas particulier, nous pensons qu'on doit parler de soi avec autorité et de manière à satisfaire les plus impatients comme les plus difficiles.

On ne va guère en Afrique, et particulièrement au Sénégal, que pour faire la traite des noirs, le commerce le plus ruineux du monde, malgré l'avis d'une foule de gens.

Comme au temps de Marco-Polo, ces gens se représentent des mines d'or partout, ou tout au moins des fleuves charriant en paillettes ce luxueux métal. Dans leur croyance, ils voient encore les blancs, ces scélérats de blancs, armés de flèches, suivis de chiens, entrant dans les forêts pour dénicher les noirs, les museler, les lier deux à deux ou quatre à quatre. On les expédie ensuite à l'île de Cuba après les avoir entassés dans une cale sans air, sans jour; ils n'osent pas dire sans espace. O candides philanthropes, avec qui je partage, sans contredit, une horreur profonde pour les négriers, mais dont je ne puis accepter les croyances naïves d'un autre âge, sachez que les nègres sont une marchandise très-rare aujourd'hui, difficile à se procurer, coûteuse autant que la plus précieuse des denrées, sans excepter l'ivoire et la gomme, et plus périlleuse à transporter d'un continent à l'autre que de la poudre ou du vitriol.

Que ceci serve à rectifier quelques préjugés.

1° Un nègre coûte presque toujours la moitié de sa valeur.

2° On le nourrit fort bien, parce qu'un négrier a au moins autant d'intérêt qu'un philanthrope à sauver ses nègres des ennuis de la traversée, de la nostalgie, et surtout de la mort. Un négrier tient à ses esclaves comme un fermier à ses bœufs et ses moutons.

3° Sur dix vaisseaux négriers, cinq sont ordinairement attaqués de la gale par le fait du contact avec les noirs; sur six, trois sont pris par les navires de l'État; un sur dix est brûlé par les bons nègres.

4° L'Afrique ne produit pas douze livres d'or par an.

Cependant la traite, quelque réduite et difficile qu'elle soit, n'est pas moins une action odieuse, et je n'allais pas la faire en Afrique, d'abord parce que j'aimais les nègres, sur la bonne réputation de Vendredi, ensuite parce qu'à cette époque, les mulâtres et les nègres eux-mêmes la faisaient pour leur compte.

Ma conscience est donc fort tranquille à cet égard : je n'ai vendu d'hommes d'aucune couleur que ce puisse être. Par compensation, elle a à nourrir des reproches d'une autre nature, moins graves sans doute, mais réels; les voici. En partant, j'avais été chargé d'une foule de commissions par les amis, les parents et les connaissances.

J'avais été prié d'apporter au retour un léopard pour chacun de mes camarades de collége; douze arcs de sauvages et leurs carquois pour des naturalistes qui ramassent des limaçons chez eux, et vous chargent de rapporter des tigres en quantité des pays lointains; trois chevaux pur sang pour des voisins de campagne, et beaucoup de choses rares pour des personnes que je ne connaissais pas; des dents d'éléphant, des éléphants même, du corail, des perles, des rubis, de la poudre d'or.

Personne ne me dit : —Tâchez de vous rapporter vous-même.

Il m'est pénible de dire ici que je ne remplis aucune de ces commissions, et que je descendis au port sans perroquets verts, ni tigres, ni éléphants, ni poudre d'or. Je n'usai pas même de l'ingénieuse excuse de ce voyageur qui, comme moi, accablé de commissions pour les pays où il se rendait, répondit, les mains vides à son retour : —Mes amis, quelques-uns d'entre vous, il vous en souvient, m'avaient remis, avec la note des objets qu'ils désiraient avoir, l'argent nécessaire pour se les procurer; quelques autres ne m'avaient remis que leurs notes, sans les accompagner de la même précaution. Et qu'est-il arrivé? Par un jour de beau temps, j'examinais, sur le pont du vaisseau où j'étais embarqué, vos excellentes notes aux uns et aux autres. J'apportais la plus grande attention à cette lecture, et surtout le plus grand ordre. Sur chaque papier, je posais l'argent de chacun. Voilà qu'un coup de vent s'élève : l'accident est commun en pleine mer. Mais savez-vous quels furent ses résultats? toutes les notes sur lesquelles j'avais pu mettre l'argent qui les accompagnait résistèrent à la bouffée imprévue, tandis que les autres, plus légères, vous le comprenez parfaitement, s'envolèrent et ne revinrent plus. Ceci explique, mes amis, pourquoi je me suis acquitté des commissions des uns, et pourquoi j'ai négligé celles des autres.

J'aurais rougi d'employer l'apologue de ce voyageur; mais on ne doit pas rougir de ne pas rapporter des léopards et des tigres quand on n'a pas eu le bonheur d'en rencontrer.

Parmi ces recommandations, plus ou moins intéressées, j'en avais accepté une plus sacrée, dont j'avais tout lieu de croire le sort non moins aventuré, et tout aussi peu par ma faute.

Au moment de mon départ pour l'Afrique, une mère m'avait raconté, tout émue, que son fils, son unique fils, l'avait quittée depuis plus de cinq ans, et ne lui avait jamais donné de ses nouvelles. Elle présumait que ce fils, tête folle, romanesque par désœuvrement, comme on est toujours romanesque, aimant l'indépendance, prétexte admirable pour ne pas avouer qu'on hait l'application d'esprit ou le travail des mains, que ce fils pouvait bien être en Afrique. Comme j'allais dans cette partie du monde, il n'était pas impossible que je le rencontrasse, si cependant il n'avait pas été pris en route

par les pirates, ou dévoré en arrivant par les crocodiles ou les serpents. Je demandai l'âge de l'aventurier, et sa mère me répondit : — Dix-huit ans. C'est tout ce qu'elle eut à me répondre, en me laissant entre les mains une lettre adressée à M. Émile Dax.

— Votre fils n'avait-il aucun motif pour vous quitter? m'informai-je auprès de la mère d'Émile.

— Aucun. S'il en existait un alors, il est bien loin de nous aujourd'hui. La misère effrayait beaucoup mon fils. Il me disait qu'il voulait aller faire fortune au bout du monde, en Chine, au Pérou, que sais-je? Son père mourut, et tout fut résolu pour Émile; il s'embarqua pour la Sicile; de la Sicile, il m'écrivit qu'il allait à Malte; de Malte, je perds ses traces. J'ai écrit au consul; le consul m'a répondu qu'il ignorait sur quel navire il était monté; seulement, à cette époque, m'écrivait-il, il en était parti un pour les côtes de la Gambie. Mes recherches n'ont pas cessé depuis, mais elles ont toujours été infructueuses. Et voyez la fatalité : l'oncle d'Émile, ce que je lui apprends, à ce cher enfant, dans cette lettre, l'a fait en mourant son héritier universel; il hérite de quarante mille francs... Mais, adieu, Monsieur, le vent souffle; vous voilà en route. Dieu vous ménage une heureuse traversée!

La mère d'Émile Dax descendit dans la chaloupe, que je perdis bientôt de vue dans le sillage de notre bâtiment.

L'île Saint-Louis, où j'étais débarqué, était alors, comme aujourd'hui, un lieu d'exil politique. Là étaient agglomérés les utopistes les plus excentriques et jugés les plus dangereux au repos de la France; scélérats uniformément rangés sous l'étiquette du chapeau de paille, du pantalon de guinée bleue ou rose, cultivant des légumes, menant la vie des Colins d'opéra comique. J'ai vu ces monstres redoutés de la Restauration, pour avoir imprimé quelque innocente brochure intitulée : *Où allons-nous? Où sommes-nous?* ou pour s'être montrés dans la rue avec une violette à la boutonnière, passer leurs journées dans un hamac et leurs nuits sur des nattes de jonc. Ces assassins des rois n'osaient pas même se débarrasser des moustiques qui les harcelaient. J'ai vu les derniers débris de la fameuse secte des théophilanthropes, braves gens partis d'Europe pour former une colonie de sages au Cap-Vert, et devenus peu à peu, à force de faire des concessions au climat, les plus actifs marchands de chair noire. Toujours théophilanthropes, ils s'étaient remariés avec des négresses et avaient fécondé de petits théophilanthropes Sacatras, Griffes et Quarterons, et plus ou moins hauts en couleur. J'ai connu depuis les philanthropes. Les théophilanthropes valent mieux. Il y a entre eux la différence du lézard au crocodile.

Je n'oubliai pas la commission de la mère d'Émile Dax, malgré l'affaissement moral et physique auquel j'étais livré par une chaleur dont les thermomètres ont consacré la violence.

Les uns me dirent : Si votre jeune homme était sur la colonie depuis cinq ans, il sera mort d'une affection de foie; d'autres m'assurèrent que, s'il ne s'était écoulé que deux ans depuis son arrivée, il ne devait pas être mort du foie, mais de la dyssenterie; de moins décourageants me persuadèrent qu'il pouvait avoir évité ces deux maladies en s'embarquant avec l'expédition partie pour le haut du fleuve, et destinée à protéger le commerce des gommes. En ce cas son silence prouverait simplement qu'il a été tué par les Maures.

Trouver un homme dont on ne sait que le nom dans les colonies, où le premier acte est d'en changer, est déjà assez difficile; l'y rencontrer quand il a cessé de vivre, est encore plus embarrassant. Graduellement découragé, mon zèle à découvrir Émile Dax se changea peu à peu en une espèce d'acquit de conscience sans énergie comme sans effets. Je piquai la lettre de sa mère à la boiserie d'une glace, ainsi qu'on le ferait d'un papillon : c'était une chose morte.

Peu après, le bruit circula dans l'île que des collisions affreuses avaient eu lieu entre les Maures et les Noirs; comme d'usage, les Noirs avaient été battus, exterminés, et leurs villages incendiés avaient servi de brasier pour les cuire. Ceci était le texte des premiers bulletins. Les suivants annonçaient, au contraire, des victoires sans exemple remportées par les Noirs sur les Maures. Si on ne leur avait pas encloué des canons, c'est qu'ils n'en ont pas; et si, par représailles, leurs villages n'avaient pas été la proie des flammes, c'est que les Maures, comme les Bohémiens, n'ont en propre aucune résidence. Ils campent au centre de leurs chevaux, de leurs moutons et de leurs bœufs. Mais les Noirs leur auraient pris trois mille bœufs, six mille moutons et je ne sais combien de veaux. Cette supériorité inouïe des Noirs sur les Maures était due à la bravoure personnelle d'un blanc, d'un Européen, ajoutait-on, qu'avaient choisi les Noirs pour capitaine, pour général et presque pour roi. — Un aventurier!

Si c'est un aventurier, pensai-je, pourquoi ne serait-ce pas mon homme? Sa mère me l'avait dépeint comme très-romanesque, c'était lui; comme un ambitieux, c'était lui. Allons voir sa majesté. Je retirais déjà l'épingle qui fixait à la glace la lettre de madame Dax.

Ne confiant mon projet à personne, j'arrêtai de partir le lendemain pour le village où il trônait au milieu de sa victoire bêlante. La distance à parcourir n'était pas grande : et ce n'était que quelques

crocodiles à éviter pour arriver jusqu'à lui à travers les marais.

Je me mis en route un peu avant le lever du soleil, afin d'éviter une marche pénible pendant le jour ; je ne pus si vite me diriger cependant qu'il ne me surprît avant mon arrivée au camp. Depuis, je n'ai oublié que l'incommodité qui suivit le spectacle de ce lever. J'en ai retenu les magnificences.

Dans cette zone de l'Afrique, le lever du soleil n'est précédé d'aucun crépuscule. Il était nuit, il est jour. La transition est même si brusque, que l'attention trompée ne sépare pas de cet éclair sans orage une détonation imaginaire. A l'apparition de l'astre on croit entendre tonner.

Le soleil se lève ; le ciel est blanc de craie. Ce qui est resté des vapeurs de la nuit s'amoncèle, s'enroule en tapis diaphane, et fuit comme l'haleine sur un bois lustré ou du marbre poli. Sous l'épanouissement de cet incendie, la couleur verte des mimosas et des acacias semble déteindre des couches supérieures aux couches inférieures ; le haut des arbres est gris pâle, le dessous vert. On dirait des oliviers entés sur des platanes. Le sable du Sahara est roux et friable à l'œil, vu au bord du fleuve ; à distance, c'est une crème battue et dorée ; plus au fond, c'est une mousse phosphorescente de petites vagues ; au delà enfin, c'est quelque chose qui remue, éblouit, brûle les cils, et qu'il serait impossible d'accuser, s'il ne s'élevait au-dessus de cette ligne, pour la déterminer, une tache immobile et échancrée comme une virgule, qui est le cou d'un chameau, ou une autre tache mouvante et en croix, indiquant une autruche qui passe à l'horizon avec les ailes déployées.

Aussitôt ce lever rapide, le fleuve se dégourdit, se détend et coule plus vite. L'analogie des sensations fait croire à un dégel ou à un vent qui crispe la surface de l'eau. Il n'y a pas de vent, il n'y en a pas pour faire dévier un rayon sur l'angle d'un atome, pour mettre sur le côté un grain de sable. Si déliées qu'elles soient, les barbes de roseaux montent droites et aiguës. Tout est immobile comme dans un tableau : les grandes et les petites herbes paraissent autant de coups de pinceau. C'est de la couleur, et pas de mouvement.

Si le regard fouille, en ce moment d'éveil universel, entre les deux rives, le spectacle change : ce sont des îles flottantes, comme des nids tombés d'un arbre, tantôt liées en bouquets par d'innombrables rameaux de joncs, de lianes et d'écorces filamenteuses de palmistes ; tantôt elles sont si près de la terre ferme, que des aigrettes posées de distance en distance, comme autant de bouées vivantes et emplumées, marquent le peu de profondeur de l'eau. Sur la tête des aigrettes, passent en poussière bariolée des bouffées de colibris effrayés par le cri et le vol immense du pélican qui de sa robe d'étoffe blanche et empesée cache le soleil, et couvre de son ombre gigantesque des îlots entiers et des pans de fleuve. Voluptueusement dilatés par cette chaleur de plomb fondu qui torréfie, les crabes grouillent, les crocodiles, couchés sur leurs œufs, bâillent et déroulent leurs anneaux, tandis qu'assis en spirale sur leur queue droite comme un bambou, dardant leurs languettes, des serpents, hauts de dix pieds, regardent amoureusement les oiseaux qui tournent en cercle sur leurs têtes. Ensuite, il y a d'autres oiseaux qui s'envolent précipitamment pour fuir le jour qui ternirait leur fourreau étincelant. Je ne sais pas leurs noms, s'ils ont des noms ; mais il en est de noirs avec la tête blanche ; d'autres si verts, qu'on les prendrait pour des feuilles, et qui deviennent pourpres en passant au soleil ; d'autres losangés comme un échiquier, et quelques-uns d'or, mais d'or massif. Tout cela est sans choix. Voilà pour les couleurs du ciel, de la terre et du fleuve. Quant au bruit, on n'entend que deux voix au lever du soleil en Afrique : celle de la hyène qui fuit devant le jour, et celle de l'éléphant qui le salue.

J'eus tout lieu de me croire dans le voisinage du camp, à la vue de l'épaisse fumée répandue au-dessus de l'espace que je présumais être le village occupé par les vainqueurs. C'était le témoignage d'une nuit passée à brûler des feux de joie. A mesure que je m'enfonçais dans les broussailles formant les remparts du village, la fumée prenait une teinte rougeâtre, et elle apportait avec elle une odeur de roussi, bien faite pour alarmer un Européen dans un pays où l'anthropophagie n'aurait pas été tout à fait inconnue. Au sortir de la haie, j'eus sous les yeux un vaste emplacement couvert de matières à demi brûlées, flambant encore çà et là, et sur lesquelles rôtissaient, sans le luxe du gril, des moutons tout entiers, chair et laine, des collections de bœufs avec leurs cornes. L'aspect était aussi lugubre qu'infect. On ne me demandera pas si j'étais encore loin du village auquel j'avais le projet de me rendre. J'y étais. Ce tas de feu et de cendres constatait le sort qu'il avait subi de la part des Maures. Aucune autre indication ne me fut nécessaire pour comprendre que ces chairs grillées représentaient évidemment le contingent des bestiaux d'abord conquis par les noirs, et repris par les Maures, restés en dernier lieu les maîtres du champ de carnage où j'étais. J'ai su depuis que ceux-ci avaient fondu, au milieu de la nuit, sur leurs vainqueurs couchés à terre par le triomphe et l'eau-de-vie, qu'ils en étaient venus facilement à bout. Dans la précipitation de leurs succès, ils avaient jugé à propos de diviser en deux parts le fardeau de leur butin. Ils emportèrent les noirs pour les vendre sur la côte à quelques négriers de bonne volonté ; ils brûlèrent les

bestiaux pêle-mêle avec le village, afin de ne pas embarrasser de troupeaux leur marche militaire.

La victoire des Maures n'avait pas été tellement dégagée de cruauté, qu'il ne pendît par-ci par-là aux arbres des cadavres de Noirs balancés au dessus de la fumée. L'homme de la nature reprend ses droits dans l'occasion. Quand il n'est pas doux, humain, comme l'ont peint les philosophes du XVIIIe siècle, il est alors un peu anthropophage, un peu assassin et un peu incendiaire. On n'est pas parfait.

Commè je ne pouvais embrasser d'un seul coup d'œil le circuit de carnage tracé autour de mon regard, ce ne fut que quelques minutes après mon premier saisissement que j'en éprouvai un autre bien plus vif. Entre ces corps noirs boucanés par le feu, j'aperçus un cadavre blanc pendu en sens inverse, cela sans doute pour lui faire honneur. A la fraîcheur des chairs, on reconnaissait aisément l'âge encore très-jeune de la victime. En voyant cet unique cadavre blanc parmi ces cadavres noirs, j'eus une sinistre pensée. C'était sans doute celui du roi, de ce roi si vite fait par les Noirs, si vite pendu par les Maures; c'était celui du jeune homme que je cherchais, comment s'en assurer? Je ne l'avais jamais vu, et d'ailleurs, par suite de la distinction qu'il avait méritée des Maures, on ne l'avait attaché par les pieds qu'après lui avoir coupé la tête.

J'avoue que je ne m'étais figuré que deux manières possibles de rencontrer Émile Dax. Le voir ou ne pas le voir : j'étais dans l'erreur. On peut voir quelqu'un à moitié.

Mais était-ce bien Émile Dax, celui dont la tête avait servi de trophée à un vainqueur basané? Pour le croire, combien ne fallait-il pas supposer de choses? Admettre qu'il était venu en Afrique, qu'il y avait été proclamé roi, que c'était lui, roi, qu'on avait décapité et pendu par les pieds.

J'étais bien décidé à ne pas embrasser ces suppositions comme trop désespérantes, et surtout comme trop romanesques; cependant n'était-ce pas en vertu de quelques-unes de ces suppositions que j'avais toujours espéré et que j'espérais encore le rencontrer en Afrique? Combien avons-nous de logiques? Réponse : autant que de passions.

A mon retour à l'île Saint-Louis, je replaçai une seconde fois à la bordure de la glace la lettre de la mère d'Émile Dax.

On entrait en plein hivernage, terreur de ceux qui n'ont pas été familiarisés, par une longue résidence aux colonies, avec les perturbations atmosphériques qu'amène la saison désignée sous cette dénomination redoutable. Nul ne commettra l'erreur de croire que l'hivernage a quelque analogie avec notre hiver d'Europe.

L'hivernage est l'époque des intolérables chaleurs et des tempêtes inconnues à nos climats. Alors les terres des zones torrides semblent encore être sous le coup des déchirements primitifs. Le ciel verse des pluies dont rien n'exprime la densité et la fougue : des vents, venus de tous les points, cassent les arbres les plus durs, et en jonchent les fleuves lancés hors de leur lit. Quand ces vents et ces pluies accordent une trève de quelques heures, le soleil reparaît dans cette sérénité trompeuse, plus ardent que jamais. On dirait qu'il se rapproche de la terre pour la sécher; c'est pour la préparer à de nouvelles et plus terribles immersions. Le vent d'est tombe sur le sable, rebondit comme s'il eût frappé le fond d'un miroir parabolique, et se déploie dans l'air en atomes corrosifs. L'air est chaud, la terre brûlante, la rivière tiède. Tout ce qu'on touche sue ou bouillonne. A chaque instant on s'attend à voir s'embraser les maisons de paille des nègres accroupis, haletants, sur leurs nattes. Les tuiles et les pierres se calcinent, tombent en poussière; les glaces et les carreaux se fendent dans leurs cadres desséchés. Nu, on étouffe; couché, on fond de chaleur; debout, l'eau ruisselle de votre front à vos pieds; dedans le feu, dehors le feu.

Malheur à l'Européen qui sort alors en plein jour ou le soir au serein, si bienfaisant en apparence! Malheur à celui qui, sur la foi d'un ciel étoilé, demande à la nuit, aux ravissantes nuits d'Afrique, plus ravissantes pendant l'hivernage, le calme et une compensation aux douleurs aiguës de la journée! Il respirera les haleines mortelles dégorgées par les lacs et les résidus des forêts. Ses organes se tremperont dans le venin d'une vaste terre morte et en putréfaction pour renaître. Dès ce moment une langueur générale s'emparera de lui et le rongera jusqu'à la moelle; il jaunira; ses membres se courberont, ses chairs fondront comme auprès du feu, quand toutefois le mal ne se saisira pas de lui d'autorité, pour l'emporter après quelques heures de lutte. Ce mal, qui prend différents caractères, selon les bandes climatériques et leurs expositions distinctes, s'appelle ici typhus, là fièvre jaune, au Sénégal dyssenterie.

Cette affreuse maladie, qui n'est que le choléra aggravé par un flux de sang, dépeuplait, à l'époque où se passe cette histoire, la colonie du Sénégal, ses dépendances, et surtout sa capitale, l'île Saint-Louis, où je résidais. Je puis dire que j'ai connu le choléra par une anticipation dont je suis très-peu fier. Avant tout le monde j'ai vu les processions de cercueils, les convives de la veille allant au cimetière le lendemain, et l'existence mise en question pour une bouchée de plus ou pour un verre d'eau bu inconsidérément.

On mourait donc à profusion autour de moi : les plus vieux colons, les naturels mêmes, ne résistaient pas plus à l'épidémie ou à la contagion que

les étrangers. On enterrait les noirs dans la chaux, et les blancs dans le sable; voilà tout ce qui diversifiait le caractère de la mortalité, si je ne me trompe.

Qu'on juge des agréments qu'offrait la résidence: le fleuve était désert; tous les bâtiments français avaient, depuis deux mois, quitté la colonie, dont le commerce est ordinairement suspendu pendant l'hivernage; les quelques officiers de la garnison qui, par la distinction de leur esprit, rappelaient les mœurs de la France, étaient morts ou partis pour Galam, la ville de la poudre d'or, poudre si fine, qu'elle a toujours glissé entre les doigts de nos factoreries.

Ma seule distraction était une promenade accomplie régulièrement entre l'heure où le soleil allait tomber sous l'horizon et l'heure où la nuit incomplète n'était pas encore chargée de fraîcheurs. Cette promenade s'étendait de mon logement, placé au bord du fleuve, au palais du gouverneur, qui n'en est guère éloigné. J'arrivais toujours dans la cour du palais au moment où la musique militaire du régiment colonial égayait le dessert du gouverneur par quelque symphonie de Beethoven. Au début de mes promenades lyriques le corps musical était aussi satisfaisant par le nombre que le comportent les règlements : flûte, hautbois, trombone, grosse caisse, chapeau chinois, trompe, triangle, cymbales, s'y trouvaient, et faisaient leur partie avec beaucoup d'ensemble. Ordinairement je jouissais tout seul de cette distraction dédaignée par les indigènes. Assis sur un banc de pierre, je me transportais avec délices, sur les ailes de quelques airs connus, au fond de la patrie absente. Heureux comme un habitué des Italiens, je ne manquais jamais de revenir chaque soir à mon poste pour partager la musique du gouverneur.

Un jour, je ne m'aperçus pas sans chagrin que la flûte avait fait défaut au concert. Ce n'est pas qu'il se ressentît extrêmement de ce vide; mais j'avais pris en véritable affection chacun de ces braves musiciens à qui je devais l'instant le plus doux de mes journées. Quand le concert fut fini, je m'informai auprès du maître de musique de la raison qui m'avait privé d'entendre la flûte du régiment.

— La flûte est morte d'hier de la dyssenterie, me répondit-il en replaçant sa baguette d'ivoire dans le fourreau de cuir... une excellente flûte, la meilleure de l'armée. C'est une perte irréparable, surtout dans un pays où il n'est pas facile de former des musiciens.

Je m'apitoyai avec le maître sur le sort de la malheureuse flûte, et je rentrai chez moi plus triste que de coutume.

Le malheur lie vite. Bientôt je fus l'ami des musiciens du régiment. Mon exactitude à venir les entendre ne leur fut pas indifférente. Pascal aura toujours raison. « Nous sommes si vains, que nous recherchons les suffrages de toute la terre; et si petits, que les applaudissements d'un seul nous suffisent. » Les musiciens ne sont pas petits, mais peut-être sont-ils vains.

Parmi ces musiciens, j'en distinguai un plus jeune que les autres, blond et délicat, un peu mélancolique même; l'instrument dont il jouait semblait peu répondre à la situation apparente de son âme. Il jouait du fifre; mais il en jouait à ravir; il en faisait une flûte pour l'harmonie et la sensibilité. Il pleurait avec lui, chantait et se souvenait. En vérité, il était poète sur son ingrat instrument. A travers ses notes, justes et senties, il me semblait voir passer les coteaux de mon pays, nos barques inclinées sous les saules qui s'inclinent sur la mer. Si vous avez vécu loin de votre pays, au delà des mers, vous devez savoir les innombrables souvenirs qui renaissent à la sensation d'une odeur locale, d'un accent compatriote, d'une couleur familière. Un jour, je lus en Afrique, sur une boîte en carton qui venait de France: *Michel, quincaillier à Paris, rue Vivienne.* Je baisai respectueusement ces caractères, et je fus longtemps ému. Rue Vivienne! à Paris!

Quelques jours après la perte de la flûte, je remarquai que le chapeau chinois ne retentissait plus à mes oreilles. J'eus un fatal pressentiment.

Ce pressentiment n'était que trop fondé. Mort, le chapeau chinois, comme la flûte. L'un et l'autre jouaient dans un monde meilleur.

La veille, le chapeau chinois avait fini son rôle sur la terre.

— Que voulez-vous? me dit le maître, vénérable artiste au nez rouge et à la tête carrée, la colonie n'a plus de vin; il n'en arrive pas une seule futaille de Bordeaux. On nous fait boire du rhum. Le rhum dans l'eau nous tue.

Je n'osais pas objecter au maître que c'était peut-être le rhum sans eau qui avait tué l'infortuné chapeau chinois.

Ma douleur fut profonde; mais enfin le hautbois, le trombone, la grosse caisse, la trompe, le triangle et les cymbales nous restaient, et le fifre aussi. Le fifre, toujours plus sombre, faisant passer dans son pauvre instrument la tristesse de son cœur. Si Beethoven avait deviné cette âme d'artiste, il eût écrit quelques notes pour le fifre dans l'une de ses admirables symphonies.

Mes infortunes n'étaient pas à leur terme. Le hautbois et le trombone suivirent de près la flûte et le chapeau chinois, et le quatuor commencé sur la terre s'acheva dans le ciel.

A partir de cette défection fatale, la superbe musique du gouverneur se réduisit à la grosse caisse, à la trompe, au triangle, aux cymbales et au fifre. Il

résulta quelques vices d'harmonie produits par ces lacunes. Comment s'en plaindre sans ingratitude?

L'hivernage poursuivait le cours de ses désolations. Plus de pluies, mais des ouragans secs qui soulevaient le Sahara et en saupoudraient l'espace. Des raz-de-marée se joignaient à ces effroyables tempêtes pour mêler le bouleversement des eaux de la mer au bouleversement des sables. Il y avait des caravanes emportées, hommes, chameaux et tentes, par les avalanches du désert.

Vers cette époque, je songeai sérieusement à échanger mon séjour dans le fleuve pour celui de l'île Gorée qui s'élève dans l'Océan, du côté du sud, à quarante lieues environ de l'île Saint-Louis. Gorée est un petit rocher escarpé, pris et rendu vingt fois par les Anglais qui y ont laissé une douzaine d'expressions et leurs gros sous au milieu desquels les indigènes sont heureux de voir trôner la reine des eaux à l'abri de cette imposante légende : *Britannia.* La mer l'isole des émanations putrides du continent, et les vents alisés la rafraîchissent toute l'année. Elle est la providence des victimes de l'hivernage. Malheureusement les migrations n'ont lieu d'ordinaire que vers la fin de cette funeste crise climatérique, quand on a tout juste assez de force pour supporter les fatigues de la traversée. Dans l'une comme dans l'autre partie du monde, on songe à la santé lorsqu'on l'a perdue.

Quoique la mienne ne fût pas hors d'état de tout rétablissement, elle avait besoin de se reposer. Lorsqu'on n'a que des malades et des mourants autour de soi, la santé même n'est qu'une convalescence. J'avais besoin de soulager mes regards, de quitter cette nature corrodée, ce fleuve endormi sous la fièvre, ces arbres sans ombre, ce désert plein de langueur, pour gravir des montagnes, pour boire l'eau des rochers, pour respirer à pleine poitrine l'air généreux et robuste de l'Océan.

Ma résolution était prise, mon passage était arrêté sur un cutter prêt à faire voile pour Gorée; de Gorée, je m'embarquerai pour l'Europe à l'entrée du printemps. Avant de quitter l'île Saint-Louis, j'eus la fantaisie de voir, je n'osai pas dire d'entendre, mes infortunés musiciens. Le devoir m'était imposé par les liens du patriotisme, si sacrés sur un sol étranger, de me charger de leurs commissions pour la France. Mes malles faites, je me rendis au palais du gouverneur, où j'avais d'ailleurs à prendre mon passeport.

Ce jour-là l'hivernage éclatait dans toute sa violence. L'air sortait d'une fournaise et semblait rougir les rameaux tranchants des palmiers. Avec un bruit creux, les gousses des pains de singes se heurtaient et se détachaient de leurs maigres branches. Beaucoup de cases, déracinées par le vent, laissaient voir entre leurs ruines la pierre noircie du foyer. On sentait le sable couler sous les pieds; on en avait jusqu'aux genoux. Perdus dans l'immensité du ciel, des pélicans criaient de joie au milieu de cette nature en colère, et rejetaient de leur bec les petits poissons dont ils s'étaient trop gorgés. A peine si de loin en loin une vieille négresse se montrait au seuil de sa hutte, pilant du millet dans un mortier écorné comme elle. Il pleuvait des grains de sable qui brûlaient la peau comme autant d'étincelles.

J'arrivai enfin; mais la cour du palais du gouverneur était déserte : point de musiciens. Ils n'étaient pas venus, quoique l'heure fût déjà fort avancée. Quoi! tous morts! depuis dix jours seulement, en dix jours pas un n'avait échappé à la maladie! Cependant il était raisonnable de supposer que, trop réduits par la mort de la flûte, du hautbois, du trombone et de quelques autres instruments successivement frappés, les artistes survivants avaient été forcés de supprimer tout à fait le concert. Que je connaissais mal la discipline militaire!

A peine avais-je, dans mon esprit, admis ces doutes injurieux, que je vis passer sous la porte de la cour du palais le maître de musique du régiment. Il était sans doute suivi de ses rares compagnons; mon impatience était grande à m'assurer de leur nombre.

Le premier qui entra après lui, c'était le fifre. Hélas! le premier fut aussi le dernier : le fifre était seul.

En m'apercevant, le maître me fit un signe qui était toute une histoire. Ce signe voulait dire : « La grosse caisse est morte, le triangle est mort, les cymbales sont mortes; ils sont tous morts; et nous deux, moi le maître, et lui le fifre, nous allons mourir aussi. »

Ils ne s'avancèrent pas moins, l'un et l'autre, jusque sous les fenêtres du gouverneur pour exécuter le dernier solo qu'ils avaient à remplir sur la terre.

Le devoir ne leur disait pas, comme Napoléon à l'un de ses capitaines : — Vous prendrez cent hommes, vous vous porterez à la tête de ce pont, et vous vous ferez tuer ! — Mais la discipline avait dit : — Maître, vous irez, avec votre fifre, jouer pour le gouverneur, et vous mourrez ensuite !

Ils avaient obéi. Je ne peindrai pas l'état sanitaire du maître. Lui, autrefois replet comme la grosse caisse, bruyant comme la trompe, n'avait plus que la peau sur les os ou sous les os, car les os perçaient la peau. Probablement, il ne buvait plus même du rhum avec de l'eau : le rhum avait été écarté. De sa dignité passée, il n'avait conservé que sa baguette et le mouvement de tête avec lequel il animait ou modérait les musiciens placés sous ses ordres. Emporté par l'habitude, il semblait encore les diriger.

Le fifre m'attendrit. Ses mains décharnées dégagèrent d'un petit étui l'instrument dont il jouait, et

ses lèvres pâles s'allongèrent pour en toucher l'embouchure. Il tremblait ; importuné par une excitation nerveuse, il passa à plusieurs reprises ses doigts sous ses cheveux en sueur ; il ne se raffermit qu'avec peine sur ses jambes.

Retrouvant un geste du temps de son ancienne majesté, le maître ordonna à l'orchestre de commencer.

Le fifre commença. Je n'ai jamais su les paroles de l'air qu'il joua, mais l'air m'était connu. Sans doute un musicien l'aurait trouvé trop simple, il me remua jusqu'au fond de l'âme. C'était encore un air du pays, comme celui qu'il exécutait la première fois que je l'avais entendu. Malheur à celui qui reste insensible à une chanson de la patrie ! Il ne connait pas la douleur. Jusqu'ici il n'avait joué que pour les autres ; cette fois le fifre jouait pour lui. Le pauvre jeune homme croyait sans doute, en s'abandonnant ainsi à son instrument, être dans quelque bonne ville de garnison, au moment de la retraite, quand les jeunes filles se rangent pour laisser passer le fifre, le fifre adoré de tout ce qui porte un cœur de grisette provinciale. Peut-être avait-il des rêves plus poétiques ; je ne sais. Quoi qu'il en soit, il fut maître de son émotion jusqu'au bout. Quand il eut fini, le maître, qui avait compris l'effort méritoire de son orchestre, lui serra fortement la main.

Après avoir replacé l'instrument dans l'étui, le fifre vint vers moi, et me dit en me le remettant :

— Comme je n'en jouerai plus, je vous prie, puisque vous retournerez bientôt en Europe, de vous en charger pour le donner à ma mère. Je m'appelle Émile Dax.

Ma lettre était enfin parvenue à son adresse.

Je voudrais pouvoir rapporter ici la joie d'Émile Dax en apprenant qu'il était riche, consigner son retour en France, décrire son bonheur, celui de sa mère, affirmer surtout que l'épidémie ne l'enleva pas, peu de jours après notre entrevue, aux concerts si brillants du gouverneur du Sénégal ; mais ces joies d'historien conteur me sont interdites. J'ai dit ce que je savais, et je ne sais pas davantage.

Le lendemain je n'étais plus dans la colonie.

Seulement j'ajouterai que je remis le fifre d'Émile Dax à un lieutenant de vaisseau marchand qui fit voile de Gorée pour Cherbourg. J'ignore si l'instrument est arrivé à sa destination.

La douane l'a peut-être brisé en quatre morceaux pour s'assurer qu'il ne contenait pas de la poudre d'or.

LÉON GOZLAN.





Enrôlements volontaires en 1792.

BATAILLE DE JEMMAPES.

Nous devons à la bienveillance des éditeurs le fragment suivant de l'HISTOIRE DES GIRONDINS, dont le succès est aujourd'hui européen. Jamais le talent de M. de Lamartine ne s'était élevé à une pareille hauteur.

Tout ce plan de campagne, ainsi conçu et préparé, reposait donc sur une première bataille sous les murs de Mons entre l'armée de Dumouriez appuyée de l'armée de Valence et soutenue de celle de d'Harville, d'une part, et l'armée du duc de Teschen et de Clairfayt, de l'autre, campée, fortifiée et adossée à une ville importante. Tout marcha, dès ce moment, avec rapidité et concert, vers ce point de Mons où la Belgique devait être conquise ou perdue. Les vues de Dumouriez, clairement indiquées par la disposition de ses corps et par la marche de ses colonnes, avaient été révélées au coup d'œil militaire de Clairfayt. Le duc de Saxe-Teschen et Clairfayt, réunis en une masse de trente mille combattants en avant de Mons, avaient eu le temps de choisir le terrain, de dessiner le champ de bataille, de s'emparer des hauteurs, de fermer les défilés, d'escarper les pentes et d'armer les redoutes, sur les points par où on pouvait les aborder.

Le champ de bataille qu'ils avaient ainsi bastionné de mamelons, palissadé de forêts, enceint de marais, de canaux et de rivières, comme une immense place forte, est une chaîne de collines à peine ondoyée de quelques inflexions aux points où elles se rattachent entre elles et qui s'étend à une demi-lieue en avant de Mons. Cette ligne de hauteurs est couverte au sommet d'une forêt. Le village de Jemmapes, étagé sur les derniers gradins de cette colline, en termine l'extrémité à droite; à gauche, elle vient incliner et s'affaisser au village de Cuesmes. L'espace compris entre ces deux villages, dont les Autrichiens avaient fait deux citadelles, forme par

la disposition naturelle du terrain deux ou trois angles rentrants où des batteries avaient été placées pour foudroyer de feux croisés les colonnes qui tenteraient de gravir la hauteur.

En avant s'étend, comme le bassin d'un lac écoulé, une plaine profonde, étroite. et dont les terres basses forment des détroits et des anses entre les mamelons brisés qui la bordent. Derrière, et surtout du côté de Jemmapes, la colline qui portait le camp et les redoutes de l'armée autrichienne plonge dans un marais entrecoupé de canaux de dessèchement, de flaques d'eau croupissante, de sol aqueux et tremblant sous les pieds et de joncs formant des haies élevées sur les rebords des fossés qui en rendent l'accès inabordable à la cavalerie et à l'artillerie. Couverte en arrière par ce marais et par la ville de Mons, flanquée à son aile droite par le village de Jemmapes, à son aile gauche par le village de Cuesmes qui touche aux faubourgs de cette grande ville fermée, l'armée autrichienne, ayant devant elle, sous ses pieds, ses batteries et ses redoutes armées de cent vingt pièces de canon, et ses avant-postes fortifiés sur les dernières ondulations, qui s'avançaient dans la plaine, n'avait donc rien à craindre sur sa ligne de retraite et sur ses flancs et n'avait qu'à combattre en face d'elle les Français s'avançant à découvert sous ses feux et dans un bassin qu'elle enveloppait de toutes parts. Le coup d'œil des deux généraux autrichiens avait suppléé au nombre par l'assiette formidable de leur armée. Le choix et la disposition de ce champ de bataille indiquaient à Dumouriez qu'il avait trouvé dans Clairfayt un général digne de se mesurer avec lui. Après avoir, le 3 et le 4 novembre, délogé les Autrichiens de quelques postes avancés qu'ils occupaient fortement très-avant sur sa route et dans la plaine, Dumouriez se déploya, le 5, sur une immense ligne convexe, partant à gauche du village de Quaraignon, qu'il n'avait pu emporter la veille, et à droite du hameau de Sply, au pied des hauteurs de Berthoymont et du mont Palisel qui couvrent un faubourg de Mons. Il se plaça de sa personne au centre de cette ligne de bataille à une égale distance de ses deux ailes. D'Harville, qui formait l'extrémité de son aile droite, au pied du mont Palisel et presque sous les murs de Mons, avait ordre d'observer la bataille et de profiter du mouvement de retraite et de confusion qui s'opérerait sous l'assaut des masses françaises dans l'armée autrichienne, pour s'emparer de la route de Mons et lui fermer les portes de cette ville, où le duc de Saxe-Teschen et Clairfayt se ménageaient, sans doute, un refuge. Beurnonville, à qui Dumouriez confia une avant-garde égale à elle seule à un corps d'armée, était chargé avec l'élite des troupes d'engager la bataille en abordant et en emportant le village et le plateau fortifiés de Cuesmes, gauche des Autrichiens. Cinq redoutes étageaient ce redoutable plateau.



LE DUC DE CHARTRES.

Toute la ligne ennemie entre Cuesmes et Jemmapes était également comme murée par des redoutes superposées les unes aux autres et dont les feux se croisaient au besoin par des pans de forêts abattues, dont les troncs d'arbres, les branches entre-croisées rendaient l'abord impraticable à la cavalerie ou à l'artillerie, par des ravins que la pioche avait approfondis et fossoyés davantage et par des maisons crenelées, d'où les tirailleurs tyroliens à la carabine infaillible pouvaient viser lentement et à couvert, et décimer les rangs de nos colonnes d'attaque. Au centre seulement, le village et le bois de Flence, posés sur un plateau plus large et moins rapidement incliné, laissaient à la cavalerie française une gorge par laquelle elle pouvait s'élancer jusqu'au pied de la hauteur. Le chemin, intercepté néanmoins par le village même de Flence, était en outre encombré d'avance par les escadrons d'élite de la cavalerie autrichienne. Le vieux général Ferrand, débris de Laufelt et de la guerre de Sept-Ans, mais qui retrouvait sa jeunesse au bruit du canon, commandait l'aile gauche rejetée un peu en arrière de la ligne de bataille par le village de Quaraignon, qu'une forte colonne autrichienne occupait encore avec de l'artillerie en avant des hauteurs de Jemmapes.

Enfin, le duc de Chartres (depuis roi des Français)

commandait le centre sous la main du général en chef; le plus jeune des lieutenants de Dumouriez et le plus caressé de la faveur de ce général. On eût dit que son chef voulait lui menager un rayon de gloire pour le désigner à la France et à une destinée que l'instinct politique de Dumouriez semblait entrevoir à travers la fumée de ses premiers camps.

Le duc de Chartres ne devait s'ébranler pour donner le dernier assaut au centre inabordable de la position des ennemis que le dernier. Ferrand et Beurnonville devaient avant emporter une des deux extrémités plus accessibles de Jemmapes ou de Cuesmes. L'une ou l'autre de ces positions était la seule porte par où l'armée française pût déboucher sur le plateau et aborder en flanc ou tourner l'armée autrichienne.

Dumouriez faisait ses dispositions au milieu de son état-major, sur la carte plutôt que sur le coup d'œil des lieux. Les haies, les bouquets de bois, les grands arbres qui bordent les champs et les routes dans les grasses terres de Belgique interceptaient tout horizon étendu au regard du général. Des corps disséminés sur une grande ligne combinent leurs mouvements, pour ainsi dire, à tâtons, et dans une bataille d'un développement immense on combat au bruit plus qu'au coup d'œil.

La nuit enveloppait les deux armées quand ces différents ordres furent distribués aux lieutenants de Dumouriez avec tous leurs détails. Des dragons ou des hussards munis de torches escortèrent dans les routes et dans les sentiers les aides-de-camp et les généraux qui rentraient dans leurs bivouacs pour se préparer à l'action du lendemain. L'armée dormit en bataille, le sac sur le dos et sur ses armes, les canonniers à leurs pièces, les canons attelés et les brides des chevaux passés sous les bras des cavaliers. Dumouriez l'avait ainsi ordonné. Pour une bataille sur une longue ligne et composée de trois batailles distinctes dont les hasards pouvaient prolonger les incertitudes, le général ne voulait pas perdre une lueur du crépuscule dans une saison où les jours si courts disputent la lumière aux combattants. Il craignait de plus que, si la victoire n'avait pas donné ses résultats avant le retour des ténèbres, l'ennemi en retraite ne profitât de l'ombre de la nuit pour rentrer dans Mons et pour échapper à sa poursuite.

Les premières lueurs du ciel sur la terre ondulée de Belgique éclairèrent donc l'armée française sous les armes. Le ciel était gris, bas, pluvieux comme un ciel d'automne dans ces climats du Nord. Une brume froide trempait le sol et distillait en gouttes de pluie des branches des arbres. Les récoltes étaient enlevées des sillons, la terre était nue, les feuilles des arbres étaient tombées, aucun voile de moissons, de verdure ou de feuillages n'interceptait la vue aussi loin qu'elle pouvait s'étendre sur les lignes noires et bleues des bataillons et des escadrons qui attendaient en silence l'ordre de s'ébranler de leurs positions. On eût dit que la terre était vidée et balayée pour ne pas laisser fouler ses moissons et mutiler ses rameaux par les roues des caissons, les pieds des chevaux et les pas de ces cent mille combattants qui allaient s'entre-choquer sur son sein.

Le coup d'œil sévère, martial, réfléchi de l'armée autrichienne retranchée sur ses hauteurs, les bonnets fourrés des grenadiers hongrois, le manteau blanc de la cavalerie autrichienne, la veste bleu de ciel des hussards, l'habit gris des chasseurs tyroliens, l'immobilité des corps étagés, comme des spectateurs plutôt que comme des acteurs d'un combat sur les rebords des plateaux de Jemmapes, comme sur les glacis d'une citadelle, contrastaient avec l'aspect révolutionnaire et la mobilité tumultueuse de l'armée de Dumouriez; comme si la Providence des nations eût voulu placer face à face et faire lutter ensemble les deux plus grandes forces militaires : la discipline et l'enthousiasme.

L'armée française, à l'exception des généraux, tous vieillis sous l'uniforme, et de la cavalerie, dont les régiments se composaient d'anciens soldats soigneusement conservés dans les cadres et fiers de leur instruction, était presque tout entière formée de volontaires. Les uniformes, simples d'aspect et sombres de couleur, n'offraient à l'œil que de longues lignes d'un bleu presque noir, dont les ondulations, mal alignées sous le sabre des officiers novices, attestaient l'inexpérience des manœuvres dans les soldats peu exercés. Des souliers de cuir épais; des guêtres de drap noir boutonnées jusqu'au-dessus du genou, et donnant plus de légèreté à la marche en appuyant et en dessinant, comme dans un fourreau, les muscles de la jambe; une culotte blanche; un habit dont les longues basques, comme les ailes d'un oiseau, battaient sur les talons; deux larges courroies de cuir blanc, se croisant sur la poitrine, et servant l'une à soutenir la giberne sur le dos, l'autre à ceindre le sabre sur le flanc gauche; deux autres courroies pareilles, mais plus étroites, passant par-dessus chaque épaule et repassant immédiatement sous l'aisselle, anses de cuir qui servaient à porter le sac de peau de chèvre du soldat comme une hotte de manœuvre; des revers d'habit de drap rouge dessinant comme une large tache de sang sur la poitrine; un collet bas pour laisser libre le mouvement du cou; les cheveux longs, graissés et poudrés, pendants comme deux flocons de crinière sur les deux oreilles et ficelés par derrière dans un ruban de fil noir qui les emprisonnait sur la nuque; enfin, pour coiffure, selon les corps, un léger casque de cuir solide surmonté d'une courte aigrette de crin en vergette, ou bien un chapeau à bords retroussés sur

lequel flottait une plume de coq : tel était le costume du volontaire français.

Ses armes étaient un sabre court, couteau de réserve pour se poignarder corps à corps quand la baïonnette était brisée, et un long fusil à un seul tube de fer brillant, à l'extrémité duquel s'emmanchait une baïonnette pour percer la poitrine de l'ennemi quand le coup de feu était tiré. L'infanterie presque tout entière portait cet uniforme et cet armement. Les chasseurs l'allégeaient pour être plus lestes; les grenadiers, ces géants de la ligne, relevaient leur haute taille par un long bonnet recouvert de fourrure noire dont les poils retombaient par-devant sur une plaque de cuivre dorée ou argentée : cette plaque laissait voir, en lettres relevées en saillie, le numéro du régiment ou le chiffre du bataillon.

Les compagnies de sapeurs, pionniers et ouvriers militaires, dont les hommes étaient choisis à la masse et à la stature, portaient, à la place du fusil à baïonnette, une large hache affilée et luisante, à manche court, appuyée sur l'épaule, le tranchant en l'air, arme également propre à abattre des arbres sur la route de l'armée, ou des membres sur le champ de bataille.

Les canonniers portaient l'habit plus court, plus de couleurs brillantes et d'ornements sur l'uniforme. l'aiguillette en fil de coton écarlate entourait le bras gauche; le casque argenté sur la tête, le plumet rouge sur le casque.

La cavalerie, composée de gendarmerie, de carabiniers, de cuirassiers, de dragons, de chasseurs et de hussards, selon la taille des cavaliers et la grandeur des chevaux, brillait sur les ailes de chaque division. Ses chevaux, reposés dans les grasses plaines du Nord, hennissaient, piaffaient, creusaient le sol comme impatients des batailles. Les pièces de canon retentissant sur leurs affûts, suivies des caissons attelés et entourés des canonniers, la mèche à la main, qui s'apprêtaient à les servir, étaient couchées comme des troncs noirs sur les charrettes des bûcherons. Partout on levait les tentes des officiers supérieurs, qui seules avaient été tendues cette nuit. Les files de voitures qui portaient le pain stationnaient derrière les bataillons. Les feux des bivouacs, entourés de munitionnaires et de cantinières distribuant l'eau-de-vie aux compagnies, s'éteignaient en jetant leurs dernières fumées rampantes qui se confondaient avec les brouillards du matin. De temps en temps un roulement des affûts sur le pavé des larges chaussées belges, un son de trompettes, un appel des tambours annonçaient le mouvement de quelques corps qui se déplaçaient lentement pour aller prendre la position assignée par l'ordre du général.

Tel était l'aspect des terrains fangeux de la plaine de Jemmapes, le matin de la bataille. Quant aux dispositions de l'armée, on pouvait aisément les lire sur le visage des volontaires. Ce n'était pas ce visage intrépide et morne, cette attitude immobile et martiale d'une armée consommée dans les manœuvres et dans la discipline, qui donne aux mouvements et aux physionomies l'uniformité machinale du même geste et de la même expression; l'ordre était mal conservé, l'habit et les armes inégalement portés, le silence fréquemment interrompu, le respect pour les chefs familier et souvent violé par des répliques et des railleries soldatesques; l'âge, les manières, la physionomie, le langage de ces volontaires étaient divers. Quelques-uns étaient des adolescents à peine capables de porter le poids de trente livres dont chaque soldat sous les armes était chargé. D'autres touchaient à la vieillesse et avaient la moustache blanche des vétérans. Le plus grand nombre était entre deux âges, de vingt à quarante ans. A la délicatesse ou à la rudesse des mains, à la blancheur ou au hâle de la peau, à l'élégance ou à la lourdeur des membres, on voyait que ces bataillons n'avaient pas été recrutés dans la même classe du peuple, mais que tous les âges, tous les rangs, toutes les professions s'y étaient mêlés et confondus : l'homme de loisir à côté de l'homme de peine, le fils de la bourgeoisie des villes à côté du laboureur des campagnes, le riche à côté du pauvre, le noble à côté du plébéien. Les physionomies, aussi différentes que les races d'hommes, ne se ressemblaient que par l'uniformité de courage. On sentait que ces hommes n'étaient pas là comme des machines vivantes que la loi de la discipline et du recrutement enrôle et range comme des palissades vivantes devant l'ennemi; mais qu'ils étaient accourus sous une impulsion propre, soudaine, volontaire; que la cause pour laquelle ils marchaient, souffraient de la faim, frissonnaient du froid, était leur cause personnelle; et que, dans cette bataille d'un peuple contre l'Europe, c'était la victoire de son patriotisme et de ses idées que chacun d'eux voulait remporter. Il y avait de plus sur les figures une mobilité inquiète, curieuse, agitée, qui indiquait que ces troupes étaient novices au feu, inaccoutumées au bruit du canon; attentives à la scène, elles attendaient la bataille comme un spectacle autant que comme un combat. Cette extrême sensibilité des visages et de l'âme dans les bataillons inquiétait et rassurait à la fois les chefs. Elle pouvait, selon l'impression de ces hommes, trop passionnés pour rester de sang-froid, se convertir sous le feu en panique ou en enthousiasme, et faire de ces masses des masses de fuyards ou des bataillons de héros.

Dumouriez n'avait pris que quelques heures d'un sommeil interrompu par les rapports des ordonnances, sur une botte de paille, dans sa tente. Il parcourait déjà le front de ses lignes, entouré d'un groupe

de son état-major particulier : Thouvenot, son chef d'état-major réel, officier qu'il estimait plus que tous les autres, parce que le premier, à Sedan, il avait compris et servi sa grande pensée de l'Argonne; le duc de Chartres, qu'il montrait aux soldats pour accoutumer la République à la vue d'un prince; le jeune duc de Montpensier, presque enfant, second fils du duc d'Orléans, aide-de-camp de son frère à Jemmapes: sa valeur précoce, sa figure mélancolique, son amitié passionnée pour son frère attiraient les regards et touchaient le cœur des soldats; Moreton de Chabrillant, chef de l'état-major en titre, brave, mais turbulent et jaloux; le jeune Baptiste Renard, que le général avait attaché enfant à son service, qui, du sein de sa domesticité, s'était élevé jusqu'au dévouement à son maître; et enfin, un groupe à cheval de quatre officiers de différents âges, parmi lesquels on remarquait deux figures féminines. Leur modestie, leur rougeur et leurs grâces contrastaient, sous l'habit d'officiers d'ordonnance, avec les figures mâles des guerriers qui les entouraient. C'étaient le capitaine des guides de Dumouriez, M. de Fernig, habitant de la Flandre française; son fils, lieutenant dans le régiment d'Auxerrois, et ses deux filles, l'une âgée de dix-sept ans, l'autre de quinze ans à peine, et que leur tendresse pour leur père et leur passion pour la patrie avaient, comme des Jeanne d'Arc de la liberté, arrachées à l'abri de leur sexe et de leur âge et jetées dans les camps. L'amour filial ne leur avait pas laissé d'autre asile.

Elles étaient nées à Mortagne, sur l'extrême frontière de la Belgique. Les maraudeurs autrichiens, violant le territoire français, venaient fréquemment, au commencement de la guerre, piller et incendier les fermes et les villages. La frontière française n'était alors couverte par aucune armée, et la garde nationale la défendait seule contre ces incursions. Le père de mesdemoiselles de Fernig, ancien officier retiré, avait réuni, armé et discipliné, quelques habitants de Mortagne, et livrait de fréquents combats de nuit aux détachements ennemis. Son fils, lieutenant dans l'armée, servait dans les Pyrénées. Quatre filles, privées de leur mère, habitaient seules avec lui sa maison. Les deux plus âgées tremblaient sans cesse pour les jours de leur père exposé toutes les nuits aux balles des Autrichiens.

Un soir qu'il était parti pour une de ces excursions, elles se communiquaient une pensée née au même instant dans leurs deux cœurs. Elles se revêtirent d'habits d'uniforme que leur frère avait laissés dans la maison; elles s'armèrent de ses armes et de deux fusils de chasse, et elles se mêlèrent, sous ce déguisement, à un groupe de volontaires, de gardes nationaux et de femmes armées de Mortagne qui marchaient au secours de leurs pères et de leurs maris. Dans un engagement avec l'ennemi, elles montrèrent un courage intrépide au feu, dégagèrent leur père et furent ramenées en triomphe dans ses bras par les habitants de Mortagne.

Dès ce jour, M. Fernig ne résista plus à une vocation qui s'était révélée par des exploits. Ses filles l'accompagnèrent dans toutes ses expéditions, combattant à ses côtés et se jetant, le fusil en joue ou le sabre en main, entre les hulans et lui. Un matin, au retour d'une de ces expéditions, le détachement dont elles faisaient partie fut rencontré par le général Beurnonville en reconnaissance sur la frontière. Il voulut passer ces braves volontaires en revue pour honorer leur courage. Intimidées de la présence du général français et craignant que leur visage ne trahît leur sexe, mesdemoiselles de Fernig supplièrent leurs compagnons d'armes de les soustraire aux regards de Beurnonville. Les habitants de Mortagne, fiers de ces deux prodiges de bravoure, les trahirent; Beurnonville, après avoir admiré leur dévouement, fit son rapport au ministre de la guerre. La Convention, informée du nom et de la valeur de ces deux héroïnes, leur envoya deux chevaux de bataille caparaçonnés, au nom de la nation. Dumouriez, à l'époque de son premier commandement en Flandre, les signala à l'admiration de ses soldats du camp de Maulde. A nos premiers revers, leur maison, désignée à la vengeance des Autrichiens, fut incendiée. M. de Fernig n'avait plus de patrie que l'armée. Dumouriez emmena le père, le fils et les deux filles avec lui dans la campagne de l'Argonne. Il donna au père et au fils des grades dans l'état-major. Les jeunes filles, toujours entre leur père et leur frère, portaient l'habit, les armes et faisaient les fonctions d'officiers d'ordonnance. Elles avaient combattu à Valmy. Elles brûlaient de combattre à Jemmapes. L'aînée, Félicité de Fernig, suivait à cheval le duc de Chartres, qu'elle ne voulut pas quitter pendant la bataille. La seconde, Théophile, se préparait à porter au vieux général Ferrand les ordres du général en chef, et à marcher avec lui à l'assaut des redoutes de l'aile gauche. Dumouriez montrait ces deux charmantes héroïnes à ses soldats comme un modèle de patriotisme et comme un augure de la victoire. Leur beauté et leur jeunesse rappelaient à l'armée ces apparitions merveilleuses des génies protecteurs des peuples, à la tête des armées, le jour des batailles. La liberté, comme la religion, était digne d'avoir aussi ses miracles.

Pendant que Dumouriez, après avoir achevé son inspection, jetait en passant à ses soldats de ces mots qui résument l'enthousiasme en un geste et qui deviennent le mot d'ordre de la victoire, le combat s'engageait aux deux extrémités de sa longue ligne de bataille par la droite et par la gauche. A gauche, le général Ferrand s'élançait au chant de la *Marseillaise* sur le village fortifié de Quaraignon,

poste avancé qu'il fallait emporter avant de pouvoir tourner la droite des Autrichiens ou escalader Jemmapes. Dumouriez, attentif au bruit du canon, qui grondait sans se déplacer depuis plus d'une heure



de ce côté, comprit que Ferrand trouvait là un obstacle irrésistible dans les batteries qui déjà, la veille, avaient fait reculer les bataillons belges. N'ayant aucun mouvement à faire ou à surveiller au centre immobile, il s'élance au galop vers Quaraignon pour animer par sa présence une attaque qui ne pouvait échouer sans paralyser tous ses mouvements au centre et à droite. A son approche, Ferrand, foudroyé par le feu qui partait des maisons et balayé par les boulets des redoutes, semblait comme indécis et, abrité par les premières maisons du village, donner à ses bataillons le temps de respirer. Un mot et un geste de Dumouriez, qui montre de la main les hauteurs, raniment les bataillons hésitants. Il lance son confident Thouvenot pour le remplacer lui-même dans l'impulsion et dans la direction de ces colonnes. Ferrand et Thouvenot, animés d'une généreuse émulation, reforment et ébranlent de nouveau les colonnes, s'élancent à leur tête sur le flanc droit et sur le flanc gauche du village, reçoivent trois fois la décharge des redoutes, les enlèvent au pas de course et à la baïonnette, et, soutenus par quatre bataillons du général Rozières, qui comblent les vides dans leurs rangs, s'emparent de Quaraignon et de l'espace qui sépare Quaraignon de Jemmapes.

Là, suivant les instructions de Dumouriez, ils divisent leurs forces en deux colonnes : l'une, sous le commandement de Rozières, déploie huit escadrons en bataille sur la route, pendant que ce général, avec huit bataillons d'infanterie, aborde le village de Jemmapes par la gauche; l'autre, à la tête de laquelle marchent Ferrand et Thouvenot, forme l'attaque principale en colonnes par bataillons, et aborde Jemmapes de front et à la baïonnette pour ne pas donner, en déchargeant et rechargeant les armes, le temps aux redoutes de foudroyer les assaillants.

Thouvenot, pour répondre à la pensée de son général et de son ami; Ferrand, pour racheter son hésitation du matin, et pour rattacher la victoire à ses cheveux blancs, firent mille fois le sacrifice de leur vie en entraînant les grenadiers, l'infanterie de ligne et les volontaires décimés, de gradins en gradins sur les plateaux étagés de Jemmapes. Écrasé par une grêle de boulets et d'obus qui labouraient les pentes sous ses pieds, renversé de son cheval tué sous lui, Ferrand, relevé par Thouvenot, se place, à pied, son chapeau à la main, à la tête des grenadiers, saisit un fusil et charge à la baïonnette dans les rues du village, sous la mitraille des Autrichiens. Son sang coule, il ne le sent pas. Rozières et ses quatre bataillons menacent de tourner Jemmapes par la gauche. Les huit escadrons que Rozières a placés en observation s'élancent et gravissent au galop la rampe du village. Les redoutes étouffées se taisent. Un détachement de chasseurs à cheval se précipite sur un des derniers bataillons de grenadiers hongrois, qui luttait encore avec la colonne du centre. La jeune Théophile Fernig, fondant à cheval avec ses chasseurs sur ce bataillon, l'enfonce, renverse de deux coups de pistolet deux grenadiers

et fait de sa main prisonnier le chef de bataillon, qu'elle conduit désarmé à Ferrand.

Dumouriez, tranquille désormais sur son attaque de gauche, où il avait laissé son âme dans la personne de Thouvenot, et voyant de la plaine les flocons de fumée envelopper Jemmapes et révéler en s'élevant les progrès des Français, porta toute son attention vers sa droite. Dépourvu de ce côté du corps d'armée des Ardennes et de Valence, son chef, qui n'étaient pas encore arrivés en ligne, il se reposait sur Beurnonville, général actif et inspiré par le feu. Il était onze heures du matin, la journée s'usait. Ayant changé de cheval à son quartier-général, Dumouriez avait donné rapidement quelques ordres au duc de Chartres et était reparti à toute bride pour voir de ses yeux ce qui ralentissait l'attaque de Beurnonville, au pied du plateau de Cuesmes. A son arrivée, il trouva les troupes de ce général immobiles comme des murailles sous les boulets qui pleuvaient sur elles, mais n'osant franchir les gradins de feu qui les séparaient du plateau de Cuesmes. Deux des brigades d'infanterie de Beurnonville débordaient un peu les redoutes défendues par les grenadiers hongrois. A cent pas en arrière, dix escadrons de hussards, de dragons et de chasseurs français attendaient vainement que l'infanterie leur eût ouvert l'espace fermé devant eux. Ces escadrons recevaient de moments en moments les décharges obliques de pièces de canon en écharpe qui enlevaient des rangs entiers de chevaux. Pour comble de désastre, l'artillerie du général d'Harville, postée au loin sur les hauteurs de Slipy, prenant ces escadrons pour des masses de cavalerie hongroise, les canonnait par derrière. Au-dessus des redoutes une colonne de cavalerie et une colonne d'infanterie autrichiennes, prêtes à fondre sur nos bataillons aussitôt que les boulets les auraient rompus, montraient leurs premières lignes de baïonnettes, et les têtes et le poitrail des chevaux des premiers pelotons, en arrière et au-dessus de la fumée des pièces.

Telle était la situation de nos colonnes d'attaque sur les plateaux de Cuesmes quand Dumouriez y arriva. Mais, impatient d'une halte qui, en suspendant l'élan des troupes, leur donnait le temps de compter les morts et la tentation de reculer, le général Dampierre, commandant l'attaque sous Beurnonville, n'attend pas que la présence de Dumouriez lui ravisse la gloire ou la mort. Dans une charge désespérée, Dampierre enlève du geste et de la voix le régiment de Flandre et le bataillon de volontaires des voltigeurs de Paris, enfants perdus qui apportent sur le champ de bataille le fanatisme théâtral, mais héroïque des Jacobins. Il agite de la main gauche le panache tricolore de son chapeau de général, appelle du mouvement de son épée le bataillon qu'il précède de cent pas, seul exposé à la mitraille des redoutes et au feu des Hongrois. La mort qui l'attendait si près de là sur un autre champ de bataille semble l'éviter. Il marcha sans être atteint. Le régiment de Flandre et le bataillon de Paris, rassurés en le voyant debout, s'élancent au pas de course, l'atteignent, l'enveloppent aux cris de *Vive la république!* rompent à la baïonnette les bataillons hongrois et entrent sur leurs pas dans les deux redoutes dont ils tournent les pièces sur l'ennemi. Dumouriez et Beurnonville, guidant en face et à droite les deux autres colonnes, au pas de charge, les lancent sur le plateau déjà balayé par Dampierre. Les cris de victoire et le drapeau tricolore planté sur la dernière des redoutes annoncent à Dumouriez que Cuesmes est à lui et qu'il est temps d'attaquer un centre dont les deux ailes sont en retraite et dont les flancs peuvent être découverts.

Il court au galop pour donner l'ordre à la masse de ses trente-cinq mille combattants d'aborder enfin les hauteurs fortifiées qui lient le village de Cuesmes à celui de Jemmapes. Ces nombreux bataillons écoutaient, immobiles et l'arme au bras depuis l'aurore, les salves de canon qui se répondaient d'une aile à l'autre. Le vent qui soufflait de Jemmapes leur jetait avec le son du bronze les flocons de la fumée et l'odeur enivrante de la poudre. Ils étaient impatients de charger et murmuraient contre la lenteur de leur général.

Au signal de Dumouriez, la ligne entière s'ébranle, se forme par bataillons en trois épaisses et longues colonnes, entonne simultanément le chant de la *Marseillaise*, répété par trente mille voix, et traverse au pas de course la plaine étroite qui la sépare des hauteurs. Les cent vingt canons des batteries autrichiennes vomissent coup sur coup leurs boulets et leurs obus sur ces colonnes qui ne répondent que par l'hymne des combats. Les coups visés trop haut passent par-dessus la tête des soldats et n'atteignent que les derniers rangs. Deux des colonnes commencent à gravir les coteaux.

La troisième colonne, qui s'avançait par la gorge large et boisée de la forêt de Flence, chargée tout à coup par huit escadrons autrichiens, s'arrête, recule et s'abrite derrière les maisons du village. Cette hésitation se communique aux colonnes de droite et de gauche. Les rangs s'éclaircissaient de minute en minute; les têtes de colonnes se repliaient sur la queue; les jeunes bataillons, moins intrépides pour attendre immobiles que pour courir au-devant de la mort, commençaient à se désunir et à se former au hasard en pelotons confus, indice et prélude ordinaire de la fuite. Dumouriez, l'épée à la main, guidait de l'œil, du geste et de la voix la tête des premiers bataillons de droite. Quitter les troupes d'élite qu'enthousiasmait sa présence au moment où elles abordaient la première redoute, c'était les entraîner en arrière

avec lui. Il envoie le jeune Baptiste Renard, son domestique, s'informer du désordre qu'il aperçoit. L'intrépide Baptiste traverse au galop l'espace qui sépare la division de Dumouriez du bois de Flence. Il rallie en passant la cavalerie française, la lance au secours de la colonne rompue. Déjà ces escadrons, débordant dans la plaine, semaient la confusion et la terreur sur le derrière de nos colonnes d'attaque. La brigade entière du général Drouin, coupée, sabrée, se dispersait. Clairfayt, du sommet de sa position, d'où il dominait toutes nos attaques, voit l'immense reflux que la brigade de Drouin en se débandant opère dans la plaine. Il y jette en masse toute sa cavalerie. Ce choc, terrible pour des bataillons novices, les coupe, les dissémine, les fait flotter en tronçons épars jusqu'à leur première ligne.

C'en était fait du centre, entraîné bientôt tout entier de proche en proche dans ce courant de terreur et de confusion, quand le duc de Chartres, qui combattait en avant, se retourne et voit à sa gauche cette déroute de ses bataillons. A l'instant, tournant la tête de son cheval déjà blessé à la croupe d'un éclat d'obus, il s'élance, le sabre à la main, suivi de son frère le duc de Montpensier, de la plus jeune des sœurs Fernig, et d'un groupe de ses aides-de-camp, à travers les hussards ennemis. Il traverse la plaine en se faisant jour à coups de pistolet, il arrive au plus épais de la mêlée, au milieu des lambeaux des brigades en retraite.

La voix du jeune général, l'élan de la victoire qui respire sur les physionomies du petit groupe qui l'accompagne, la honte qu'éprouvent les soldats intimidés en voyant une jeune fille de seize ans, la bride dans les dents, le pistolet au poing, leur reprocher de fuir devant les dangers qu'elle brave, la voix martiale du duc de Chartres, la poudre et le sang qui sillonnent le visage du duc de Montpensier, les supplications des officiers qui se jettent l'épée à la main sur le derrière de leurs compagnies, défiant leurs soldats de leur passer sur le corps, suspendent la déroute, et fixent autour de l'état-major du jeune prince un noyau de volontaires de tous les bataillons. Il les rallie à la hâte, il les encourage, les entraîne. « Vous vous appellerez, leur crie-t-il, le » bataillon de Jemmapes, et demain le bataillon de » la victoire, car c'est vous qui la tenez dans vos » rangs ! » Il fait placer au milieu de ce corps les cinq drapeaux en faisceaux des cinq bataillons rompus dont cette colonne réunit les débris. Il l'enlève aux cris de *Vive la République!* il la fait soutenir en traversant de nouveau la plaine par une charge désespérée de toute la cavalerie du centre contre les escadrons autrichiens.

Le bataillon de Jemmapes, grossi dans sa course des détachements des brigades dispersées, aborde avec l'impétuosité de la vengeance les retranchements, et les escalade sur les corps des blessés et des mourants. La cavalerie elle-même, franchissant les difficultés du terrain, se précipite sur les redoutes. Les canonniers autrichiens meurent tous sur leurs pièces. Les abords des batteries sont glissants du sang des hommes et des chevaux. Des degrés de cadavres marquent les différents étages de redoutes dont la pente du plateau est graduée. Les Hongrois, croisant la baïonnette avec les volontaires, opposent une muraille de fer derrière chaque muraille de feu. Les hommes ralliés qui montent d'en bas suffisent à remplacer dans les rangs les hommes renversés par les décharges des redoutes. Le duc de Chartres et sa colonne n'avancent plus d'un pas ; ils vont être renversés de nouveau dans la plaine, quand le général Ferrand, débouchant enfin du village de Jemmapes qu'il avait emporté, s'avance à la tête de six mille hommes et de huit pièces de canon et prend les Autrichiens entre deux feux.

Aux premières décharges qui viennent prendre leurs bataillons en écharpe, les généraux autrichiens font replier lentement leurs troupes, abandonnant au duc de Chartres et à Ferrand les hauteurs et les redoutes de Jemmapes. A ce mouvement en arrière des ennemis, le duc de Chartres et le général Ferrand, réunis, lancent leur infanterie légère et leur cavalerie sur l'arrière-garde des Autrichiens. Cette aile compromise de l'armée ennemie n'a pas le temps de se renouer au corps principal ; elle se précipite en bas de la colline, derrière Jemmapes, sous le feu, sous le sabre et sous la baïonnette des Français. L'infanterie parvint à s'échapper en partie, en jetant ses armes et en laissant des prisonniers et des morts. La cavalerie autrichienne, lancée au galop dans les marais qui bordent le pied de la colline, se précipite dans la rivière encaissée, profonde et rapide de l'Haisne, qui serpente dans ces marais. Quatre ou cinq cents hommes et plus de huit cents chevaux s'y engloutissent, s'efforçant de la traverser. Les bords abrupts et boueux de ce torrent repoussent les pieds des chevaux et les mains des hommes qui s'y cramponnent pour remonter sur l'autre rive. La rivière grossie par les pluies d'automne roule ces cadavres d'hommes et de chevaux, et les rejette à une lieue de là sur la fange et parmi les joncs de ce vaste marais. Ferrand envoya à l'instant le général Thouvenot informer Dumouriez du succès de son aile gauche. Le duc de Chartres lui envoya son frère, le duc de Montpensier, pour apprendre au général en chef le rétablissement du combat et les redoutes éteintes au centre.

Pendant ces ondulations diverses de sa ligne de bataille et ces vicissitudes de tant de combats séparés, Dumouriez, plein de confiance dans son corps de bataille principal, qu'il voyait lancé et

cramponné aux premiers étages des redoutes du centre, avait couru de nouveau à Beurnonville.

Des cinq redoutes qui flanquaient les hauteurs de Cuesmes, deux seulement avaient été emportées le matin sous ses yeux par la bravoure de Dampierre. Mais le duc de Saxe-Teschen avait massé ses meilleurs bataillons hongrois et ses escadrons de grosse cavalerie au sommet et au revers du plateau qui domine les trois autres redoutes. Cette position, qui couvrait à la fois la tête de sa ligne et la communication avec la ville de Mons, était la clef de la victoire ou de la défaite. Latour, Beaulieu, ses meilleurs généraux, ses plus braves soldats la défendaient : le nerf de son armée était là. Dumouriez l'avait compris. Il y revenait avec inquiétude. Au moment où il y arrivait de nouveau, des officiers d'ordonnance, consternés de l'hésitation et du fléchissement de son corps de bataille, lui apportaient la triste nouvelle de la déroute de ses trois brigades au bois de Flence. Dumouriez lui-même, ayant lancé son cheval sur un mamelon élevé et contemplé un moment de là l'inflexion de sa ligne et les casques de la nombreuse cavalerie de Clairfayt qui brillaient au soleil, dans la plaine, éprouva une de ces hésitations mortelles qui placent l'homme de guerre entre une prudence humiliante et une téméraire obstination. Il sentit la nécessité de replier ses deux ailes à demi victorieuses pour les rattacher à un centre qui ne les soutenait plus, et il descendit du mamelon au pas, la tête baissée, pensif et avec la résolution de commander la retraite.

On voyait à sa physionomie combien cette résolution coûtait à son âme. La révolution et lui avaient un égal besoin d'une victoire; c'était le premier feu que nos bataillons eussent vu depuis la triste guerre de Sept-Ans; c'était la première occasion de reconquérir à sa patrie cette renommée de supériorité militaire qui compte pour plus qu'une armée dans la force des nations; c'était la première bataille rangée qu'il eût jamais livrée lui-même. Jusque-là il n'avait été que tacticien prudent, il n'avait pas été encore général victorieux. Les Jacobins et la Convention tenaient en ce moment suspendue sur sa tête la couronne du triomphateur ou la hache de la guillotine; c'était sa renommée acquise ou perdue dans cette journée qui allait faire tomber l'une ou l'autre sur son nom. On ne lui demanderait pas compte de quelques milliers de vies préservées ou perdues par sa prudence ou par sa témérité; on lui demanderait compte de la réputation de l'armée française et de l'enthousiasme de la révolution qu'il allait laisser échapper avec la victoire.

Dumouriez sentit qu'il lui convenait de mourir avant sa gloire, car il ne survivrait pas aux conséquences d'une défaite ou d'une retraite devant des généraux jaloux, des Jacobins soupçonneux et la Convention humiliée. Il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval et le lança à toute bride sur le plateau de Cuesmes. Tout y était immobile en face de la formidable ligne d'infanterie et de la cavalerie impériale qui crénelait de ses bataillons et de ses escadrons, comme nous l'avons vu, le sommet des redoutes. Aucun général n'y commandait en ce moment. Dampierre, blessé, était allé prendre un moment de repos et faire panser sa blessure. Beurnonville, commandant en chef à l'extrême droite, tenait sous sa main ses brigades prêtes à se porter au secours des bataillons chargés par les Autrichiens. C'était une de ces heures où l'incertitude mutuelle des deux camps fait hésiter et comme respirer les batailles.

Les premières troupes que rencontra Dumouriez étaient deux brigades d'infanterie composées de trois bataillons de ces jeunes enfants de Paris, qui semblaient jouer encore avec la mort, et de quatre mille vieux soldats de son ancien camp de Maulde qu'il avait façonnés à loisir à son génie, et attachés fanatiquement à lui comme les enfants de sa fortune. Le hasard les lui offrait à propos dans la crise de sa renommée et de sa vie.

A la vue de leur général, ces soldats intimidés se lèvent, font sonner les crosses de leurs fusils à terre, lancent leurs chapeaux en l'air et crient : *Vive Dumouriez! vive notre père!* Leur enthousiasme se communique aux bataillons des enfants de Paris. Le général ému et attendri passe en appelant les soldats par leurs noms devant le front des deux brigades, et jure qu'il leur ramène la victoire. Ils promettent de le suivre. Dix escadrons de cavalerie française, hussards, dragons, chasseurs, sillonnés de temps en temps par les boulets des redoutes, étaient en bataille, à quelques pas de là, dans un repli du terrain. Dumouriez vole à la tête de ces escadrons ébranlés. Il envoie son aide-de-camp de confiance, Philippe de Vaux, presser la charge de Beurnonville en lui annonçant que le général en chef est engagé. Les Autrichiens reconnaissent Dumouriez au mouvement qui se fait autour de lui, à l'élan et aux cris des Français. Ils lancent d'en haut au galop toute une division de dragons impériaux pour dissoudre et fouler aux pieds ce noyau. Les soldats du camp de Maulde, immobiles comme des troupes en revue, placent au milieu d'eux les bataillons de Paris, attendent à dix pas la charge de cette masse de dragons, visent au poitrail et à la tête des chevaux, et en abattent plus de deux cents qui viennent rouler et expirer avec leurs cavaliers au pied des bataillons. Protégées par ce rempart de cadavres d'hommes et de chevaux, les deux brigades fusillent les escadrons à mesure qu'ils pivotent en galopant sous leur feu. Dumouriez, à la tête de dix escadrons français, lance les hussards de Berchiny, qui sabrent les

dragons déjà décimés. Cette masse de cavalerie autrichienne s'enfuit enfin en désordre sur la route de Mons et ébranle par le spectacle de sa déroute la colonne d'infanterie hongroise. Beurnonville arrive avec ses réserves au pas de course. Il remplace les Autrichiens sur le plateau qu'ils viennent d'abandonner. Dumouriez, rassuré de ce côté, descend de cheval au milieu de ses soldats, qui le reçoivent avec acclamations dans leurs bras. Il forme une colonne de ces deux brigades. Il y joint le régiment de chasseurs à cheval commandé par l'un des frères Frescheville, des hussards de Chamborran commandé par l'autre frère, tous deux intrépides lanceurs d'escadrons dans les mêlées; il y rallie le régiment des hussards de Berchiny, formé, dans nos vieilles guerres, d'aventuriers hongrois dont le nom seul inspirait la terreur et la fuite dans toutes les guerres de la révolution, et que commandait le colonel Nordmann. Il entonne l'hymne des Marseillais répété par tout son état-major, et renforcé par les quinze cents voix des enfants de Paris.

A ce chant, qui s'élève au-dessus du bruit du canon et qui donne le délire aux soldats et aux chevaux eux-mêmes, la colonne s'ébranle, se précipite sans tirer, la baïonnette en avant, sur les redoutes; les canonniers hongrois n'ont que le temps de tirer leurs pièces à mitraille sur les têtes de colonnes; les volontaires et les soldats franchissent pour escalader les redoutes les membres de leurs camarades mutilés. Ils clouent avec leurs baïonnettes les corps des Hongrois sur leurs affûts; au milieu de l'épaisse fumée de poudre qui enveloppe cet étroit champ de



carnage, à peine peut-on distinguer les Français de l'ennemi, on ne se reconnaît souvent qu'après s'être frappé. Cette fumée couvrit des prodiges d'héroïsme des deux côtés. On se battait corps à corps dans un sinistre silence, interrompu seulement par le froissement du fer contre le fer, par les coups sourds des cadavres qui tombaient et qui roulaient du haut des parapets, et par l'immense cri de victoire qui s'élevait de chaque étage des redoutes conquises quand les Français les avaient couronnées du drapeau du bataillon. Il n'y eut là ni fuite ni prisonniers, tous les Hongrois moururent sur leurs pièces éteintes et tenant encore à la main des tronçons de leurs baïonnettes et de leurs fusils.

Beurnonville, emporté par l'enivrement de la charge, galopait sur le flanc droit des redoutes avec la masse de sa grosse cavalerie sur les pas de la cavalerie autrichienne. Plus soldat que général, il devançait ses escadrons et forçait de temps en temps les derniers pelotons ennemis à se retourner pour combattre. Enveloppé une fois dans un escadron de cuirassiers refermé sur lui, tous ses aides-de-camp tombent; lui-même, renversé de son cheval, dont il se fait un rempart, se défend à peine contre le cercle

de sabres qui pointent sa poitrine. Le lieutenant de gendarmerie à cheval Labretèche, suivi d'une poignée de ses cavaliers, débris des gardes-françaises, rompt au galop l'escadron autrichien, renverse du poitrail de son cheval les cuirassiers les plus rapprochés de Beurnonville, le couvre de son corps percé à l'instant de quarante lames de sabre, donne le temps à l'escadron français d'arriver, et sauve son général en s'offrant à la mort pour lui. Rapporté inanimé sur les bras de ses soldats, Labretèche vécut et combattit encore.

Au moment où la colonne, abordant une des redoutes, défilait devant Dampierre aux cris de : *Vive la république!* et comme soulevée par un enthousiasme qui rendait le sol élastique sous les pieds des soldats, le général aperçut au milieu des volontaires un vieillard à cheveux blancs qui versait des pleurs en se frappant le sein : « Qu'as-tu, mon ami? lui dit » Dampierre, est-ce le moment de s'attrister pour » un soldat que celui qui le mène à la victoire ou à » la mort? — O mon fils! ô mon fils! se répondit à » lui-même le vieux combattant, faut-il que la pen- » sée de ta honte empoisonne pour moi un si glo- » rieux moment!... » Il raconta au général que son fils, enrôlé dans le premier bataillon de Paris, avait déserté son drapeau, et qu'il était parti à l'instant lui-même pour le remplacer et pour donner sa vie à la patrie en échange du bras que la lâcheté de son fils avait enlevé à la nation. Ce trait de Romain fut consigné dans les proclamations de Dumouriez à son armée. Les jeunes soldats voulaient voir ce vétéran qui rachetait de son sang la faute de son fils, et pensaient à leur père en le voyant.

A peine Dumouriez triomphait-il à sa droite que, sans se donner le temps de consolider la victoire sur ce point, il courut la ramener à son centre; il le croyait toujours rompu et débandé. Il venait de détacher six escadrons de chasseurs sous les ordres de Frescheville, et il marchait lui-même de toute la vitesse des chevaux à la tête de cette cavalerie, pour fondre sur la cavalerie autrichienne du bois de Flence, quand il vit arriver au galop le duc de Montpensier : ce jeune prince venait lui annoncer la victoire du duc de Chartres. Bientôt après Thouvenot lui apporta le triomphe de son aile gauche à Jemmapes. Dumouriez presse dans ses bras ces deux messagers de sa fortune; un cri de victoire, parti du cœur du général et du petit groupe de ses officiers de confiance et de ses amis, s'élève répété par les escadrons de Frescheville, et court de Cuesmes à Jemmapes de bouche en bouche sur toute la ligne des hauteurs occupées maintenant par les Français. Les batteries se taisaient, on n'entendait plus de loin en loin que les volées du canon de retraite de l'armée de Clairfayt et du duc Albert, s'affaiblissant en s'éloignant. Ce fut la plus belle heure de la vie de Dumouriez, la première aussi des grandes heures militaires de la France. La révolution avait eu ses Thermopyles, elle avait désormais son Marathon. La victoire et le patriotisme venaient de faire alliance sur les plateaux de Jemmapes.

Dumouriez, qui voulait et qui pouvait arracher à la journée tous ses résultats en coupant à l'armée autrichienne la route de Mons et en la rejetant entre les marais de l'Haisne, où il en aurait noyé et emprisonné les lambeaux, envoyait aide-de-camp sur aide-de-camp au général d'Harville. On a vu que ce général commandait l'armée de Valenciennes. D'Harville avait été placé par Dumouriez en corps auxiliaire et détaché plutôt qu'en ligne de bataille sur les hauteurs de Slipy, tout près des faubourgs de Mons. Dumouriez, vainqueur, le faisait presser de traverser à la hâte le vallon qui sépare Slipy du mont Palisel, d'escalader les trois redoutes qui couvrent cette hauteur et de fermer de là la route de Mons aux Autrichiens.

La lenteur du général d'Harville, le calme de Clairfayt, l'intrépidité des Hongrois, des Tyroliens et de la cavalerie autrichienne trompèrent ces espérances de Dumouriez. Le duc de Saxe-Teschen et Clairfayt se retirèrent lentement et encore menaçants du champ de bataille, entrèrent dans Mons sans être poursuivis et en refermèrent sur eux les portes. La renommée d'une victoire et un champ de bataille furent les seules dépouilles de Dumouriez. La fatigue, l'épuisement de munitions, de sang et de force d'une armée qui bivouaquait et combattait depuis quatre jours, le besoin de nourriture enfin l'obligèrent à donner deux heures de repos aux troupes. On leur fit une distribution de pain et d'eau-de-vie sur le champ de bataille. Cette halte sur des redoutes emportées, sur des plateaux escaladés, sur des villages incendiés, au milieu de mourants et de morts, pendant laquelle les chants de : *Ça ira* et de la *Marseillaise* répondaient aux gémissements des blessés, offrait à l'œil de Dumouriez, qui la parcourait au pas de son cheval, le tableau de ses pertes et de sa victoire.

Ce général était assez philosophe pour déplorer, assez militaire pour braver ce spectacle, assez ambitieux pour en jouir. Il n'avait perdu aucun de ses confidents et de ses amis. Thouvenot, le duc de Chartres, le duc de Montpensier, Beurnonville, Ferrand, le fidèle et brave Baptiste, les deux jeunes et belles héroïnes, Félicité et Théophile Fernig, l'accompagnaient à cheval, pleurant les morts, relevant et consolant les blessés. Une triple acclamation s'élevait à l'approche de Dumouriez du sein des brigades, des régiments, des bataillons. Nul blessé ne lui reprochait son sang, tous les survivants lui faisaient hommage de la victoire et de la vie. Les nuages qui salissaient le ciel le matin, rompus et rejetés aux

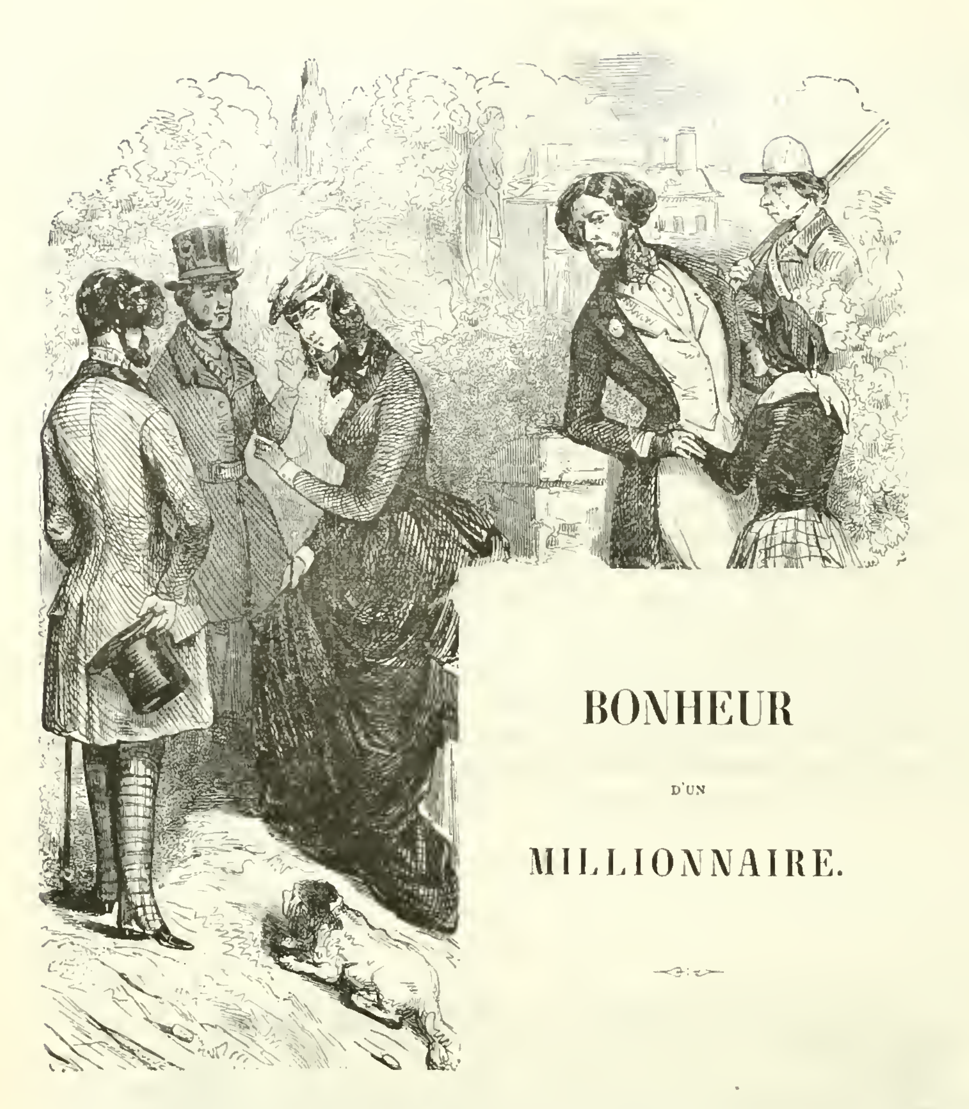
deux extrémités de l'horizon par les décharges de l'artillerie, laissaient briller un clair soleil d'automne sur l'espace que couvrait l'armée. D'épais flocons de fumée de poudre rampaient çà et là aux flancs des plateaux entre Cuesmes et Jemmapes. Quelques maisons allumées par l'obus, et quelques bruyères incendiées par les cartouches dans le bois de Flence, brûlaient encore. Trente ou quarante pièces de canon abandonnées avec leurs caissons jonchaient les redoutes. Quatre mille cadavres d'Autrichiens et de Hongrois étaient couchés dans leur sang sur les pentes ou sur l'extrémité avancée du plateau de Jemmapes. Douze cents chevaux de l'artillerie ou de la cavalerie autrichienne achevaient d'expirer, la tête languissamment relevée et la bride encore passée au bras de leurs cavaliers morts.

La rivière de l'Haisne et le marais que cette rivière traverse montraient çà et là des groupes d'hommes et de chevaux qui se débattaient dans les eaux ou dans la fange. Deux mille cadavres français et plus de deux mille chevaux, le poitrail ou le flanc percés de boulets de canon, attestaient le ravage des redoutes autrichiennes dans les rangs de l'artillerie et de la cavalerie française qui les avaient abordés par la gorge. Des escaliers de cadavres marquaient de distance en distance les pas des bataillons et les intervalles laissés par la mort entre une décharge et l'autre. Presque tous les coups qui avaient frappé les assaillants étaient mortels. Douze ou quinze cents blessés seulement par la balle ou par le sabre étaient transportés par leurs camarades aux ambulances. Les autres étaient morts foudroyés par la mitraille ou rendaient le dernier soupir en reconnaissant leur général. L'enthousiasme qui avait animé leurs visages dans l'élan de l'assaut respirait encore sur leurs figures. Leur agonie même était triomphale. Ils mouraient joyeux, non comme des soldats immolés à l'ambition d'un général, mais comme des victimes offertes d'elles-mêmes et fières de leur sacrifice à la patrie.

Les chirurgiens attachés à l'armée remarquèrent que le délire de ceux qui moururent de leurs blessures, le lendemain ou le surlendemain de la bataille, dans les hôpitaux de Mons, était un délire patriotique; que le mouvement de l'âme qui les avait emportés au combat se prolongeait et survivait jusque dans leur agonie, et que les dernières paroles qu'ils prononçaient presque tous étaient quelques refrains de l'hymne de Rouget de Lisle et les noms de patrie et de liberté. La pensée de la révolution s'était incorporée dans l'armée, elle s'y appelait patrie; et si elle faisait des martyrs à Paris, elle faisait des héros à Jemmapes.

Alphonse DE LAMARTINE.





BONHEUR

D'UN

MILLIONNAIRE.

Sur la route de Bethfort, quand vous avez dépassé le pont d'*Hihgate*, jeté sur la grande route de Londres, vous apercevez une charmante maison de campagne qui appartient à un coutelier de Birmingham, retiré des affaires. Ce riche industriel se nomme William, comme tous les Anglais, et Shoffield, comme quelques-uns. Il a vendu, pendant trente années, tant de couteaux à l'univers, qu'il a fait une fortune immense et honnête ; sur chaque couteau vendu, il gagnait net le manche ; sa réputation n'avait pas d'égale dans *Providence-Buildings*. Le jour où son caissier lui démontra qu'il avait quinze mille livres sterling de revenu, il quitta ses couteaux et se fit bourgeois ; son intention était de jouir de la vie. Il prit un abonnement au *Sun* pour lire seulement la quatrième page des annonces, comme font tous les Anglais, ce qui les rend si forts en politique. Avec l'indication quotidienne du *Sun*, il acheta quelques domaines dans le comté de Kent, afin de se rapprocher de Londres, où il comptait finir ses jours au sein des plaisirs.

Au printemps de 1834, Shoffield s'installa dans cette maison de campagne, près d'*Hihgate*, et prit deux domestiques ornés de galons jaunes et de gants bleus. Milne, le fameux carrossier d'*Edgar-Rood*, lui vendit une berline, trois chevaux et un cocher noir, émancipé depuis l'abolition de la traite. Chaque jour la diligence de Bethfort jetait à sa porte un saumon frais et un homard de la poissonnerie d'*Adelphi*. Shoffield fut heureux quinze jours comme un dieu païen.

Au commencement de la seconde quinzaine, comme il prenait son couteau pour découper du saumon, il soupira et lança un regard mélancolique au nord de l'Angleterre. Son domestique crut que Shoffield se plaignait, en pantomime, de la malpro–

preté du couteau, et lui en offrit une douzaine sur une assiette. Shoffield donna un violent coup de poing à l'assiette, qui vola en éclats avec les couteaux. Le domestique donna sa démission sur-le-champ; le domestique anglais est très-fier, parce qu'il est né libre et qu'il porte des gants.

— Dieu me damne! dit Shoffield, je crains d'avoir le *spleen!* Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de ne rien faire; j'étais si heureux dans mon atelier de *Providence-Buildings!* Allons demander un conseil à M. Kemble, mon voisin.

M. Kemble est le fils du célèbre acteur de ce nom; il est de plus directeur de *Quarterly Review*. C'est un homme de trente-quatre ans, grave comme sa revue, relié en gris, avec un gilet à petite marge. Shoffield avait fabriqué pour Kemble le père une collection de poignards innocents destinés aux rôles d'Hamlet et de Macbeth; c'est ainsi qu'il avait connu le fils.

M. Kemble le fils méditait, dans une serre chaude, un article contre les Birmans, lorsque son domestique lui annonça le voisin Shoffield. La conversation commenca comme à l'ordinaire entre Anglais. Shoffield s'assit, regarda Kemble, Kemble regarda Shoffield, et cet échange de regards dura une demi-heure. Silence des deux parts. Cet état de choses aurait pu se prolonger jusqu'au soir, si Kemble n'avait eu à corriger une épreuve d'un article sur la critique des œuvres de Tapis-Koï, mandarin lettré qui florissait 3587 ans avant notre ère vulgaire. Il n'y avait donc pas cinq minutes de plus à perdre. M. Kemble fit un *ah!* A ce *ah!* Shoffield se leva de l'air consterné d'un homme qui craint d'être importun, et il saluait déjà pour prendre congé, lorsque M. Kemble le retint.

— Monsieur Shoffield, dit-il sans desserrer les dents, vous aviez sans doute quelque chose à me dire? Vous pouvez parler.

— Oui, monsieur Kemble, oui, je veux que vous me donniez un conseil, vous qui êtes si savant.

M. Kemble resta imperturbable devant l'éloge.

— Voyons, dit-il, quel conseil?

— Je veux que vous m'indiquiez un moyen de tuer le temps avec plaisir; depuis que j'ai quitté la fabrication, je m'ennuie à mourir. Que faut-il que je fasse?

— Eh bien! abonnez-vous à ma Revue, monsieur Shoffield.

— Oui, c'est quelque chose; je m'abonne pour un an. Combien de fois paraît-elle par an?

— Quatre fois; un volume par saison; mais un volume compact, quatre cent cinquante pages.

— Monsieur Kemble, il me semble que c'est bien peu pour passer trois mois.

— Eh bien! achetez la collection depuis 1827; vous aurez une quarantaine de tomes à lire, et cela vous donne de l'avance pour dix ans.

— Très-bien; je prends la collection. Dites-moi une autre chose maintenant, monsieur Kemble: donnez-moi une liste des plaisirs qu'on peut prendre à Londres avec de l'argent.

— Les plaisirs honnêtes, n'est-ce pas?

— Oh! je n'en veux pas d'autres.

— Des plaisirs honnêtes, il n'y en a point.

— Cherchez bien, monsieur Kemble.

— Vous pouvez aller au *Gran-Cigar-Divan!*

— Qu'y fait-on à ce divan?

— On y lit ma Revue, et il y a un orgue de Barbarie qui joue le *Coral* de Luther pendant que vous lisez.

— Cela ne me paraît pas très-amusant, monsieur Kemble.

— Vous pouvez essayer.

— J'essaierai... Après, vous ne découvrez pas quelque petite chose encore?

— Vous pouvez vous promener dans le Strand, depuis *Temple-Bar* jusqu'à *Humgherford-Market.*

— Et après?

— Après, vous remontez d'*Humgherford-Market* à *Temple-Bar.*

— Cela n'est pas très-coûteux?

— Un shilling en omnibus; à pied rien.

— Voilà tout, monsieur Kemble?

— Vous pouvez aussi peser le brouillard avec un *démomètre* que j'ai inventé. C'est assez amusant. Ces diverses distractions peuvent vous conduire doucement jusqu'à la fin de vos jours. Quel âge avez-vous, monsieur Shoffield?

— Cinquante-huit ans.

— Hâtez-vous donc de jouir de votre fortune; hâtez-vous... Demain, sans faute, je vous enverrai, par mon domestique, la collection de ma Revue. Voulez-vous deux collections?

— Soit; ce sera un plaisir de plus.

— Je vous recommande surtout un article, qui est divisé en sept volumes sur le défrichement de l'intérieur de la Nouvelle-Hollande. Les quatre premiers fragments d'article sont consacrés à prouver que, pour assainir l'intérieur de cette grande île, on doit couper radicalement une vaste forêt qui se trouve au sud. Les trois derniers fragments sont consacrés à pulvériser un savant de Botany-Bay, qui m'avait adressé une lettre pour me prouver qu'il n'y avait pas de forêt dans le sud, attendu qu'il n'y a pas un seul arbre sur tout le sol de la Nouvelle-Hollande. Vous lirez dans le prochain numéro mon huitième article, qui démontre victorieusement que cette forêt est obligée d'exister et qu'elle est marécageuse. Nous verrons ce que répondra le savant de là-bas, courrier par courrier, dans deux ans. Vous ne sauriez croire combien ces vives discussions donnent du charme à la vie; tout le secret d'être heureux est là.

—Vous me comblez de joie, dit Shoffield en s'inclinant, permettez-moi de vous serrer la main. Adieu, monsieur; envoyez-moi les deux collections ce soir.

Et il prit congé de M. Kemble.

Le soir même, un domestique blanc, attelé à un chariot, apporta un ballot de *Quarterly Review* à la maison de Shoffield. Il y avait trois collections. L'honnête coutelier se précipita, tête première, dans cet océan de bonheur broché; il coupa le premier tome venu, se coucha sur les collections éparses comme sur un matelas, et lut l'analyse d'un discours prêché par un missionnaire protestant sous un palmier de l'île Owhyhee, aux fils des sauvages qui avaient assassiné le capitaine Cook. Ce discours n'avait pas été parlé, attendu que les sauvages ne comprenaient pas le prédicateur, et que le prédicateur ne comprenait pas les sauvages. Le missionnaire s'était exprimé par signes; la pantomime avait duré trois heures: les sauvages s'étaient endormis. Le coutelier Shoffield s'endormit aussi, comme un vrai sauvage de Birmingham.

A l'aurore il se leva et jeta un coup d'œil fort triste sur son lit d'articles. Sa tête était lourde; il sortit pour respirer l'air des champs; il avala une vingtaine de nuages passés à l'état de brouillard, et cet émétique aérien le soulagea beaucoup. Il était léger comme un aérostat, et il se balançait mollement à la brise du matin. Ensuite il prit du thé pour dissoudre les nuages avalés, et l'équilibre fut rétabli.

— Je suis assez heureux, dit-il en se souriant, et il s'embrassa.

Comme il sortait de ses bras, on lui remit un billet de son domestique démissionnaire, lequel se nommait John, comme tous les domestiques anglais.

Ce billet était ainsi conçu :

« Si vous étiez un *gentleman*, on pourrait subir vos caprices de mauvaise humeur; mais vous n'êtes qu'un mauvais coutelier de bourg-pourri, et vous êtes mon égal. Je vous attends, les poings fermés, sous le pont d'Hihgate; j'ai un témoin et trois parieurs; amenez les vôtres, si vous en avez.

« JOHN. »

Ce billet fut comme un coup de poing vigoureusement asséné sur la tête de Shoffield. Il chercha longtemps une pensée dans le désert de son cerveau; il regarda le brouillard, il ôta ses gants, il les remit, il déboutonna la moitié de son gilet, il fit le tour d'un sapin, il mit le pouce et l'index de sa main droite en forme de V, pour étançonner son menton; enfin il poussa un long soupir, comme la préface inarticulée du monologue qu'il allait s'adresser.

— Comment! se dit-il, voilà deux jours à peine que je suis heureux, et un domestique veut m'assommer sous prétexte que je ne suis pas *gentleman!* Allons nous mettre sous la protection de la loi.

Il demanda son cocher et ses chevaux. Le jardinier lui dit que tous ses domestiques avaient suivi John, et qu'ils avaient affiché une proclamation à Hihgate, à Hampstead, à Cricklewood, dans laquelle ils menaçaient de la colère du redoutable John tout citoyen des comtés de Kent et de Middlesex qui prendrait du service dans la maison du coutelier de Birmingham.

— Mon Dieu! s'écria Shoffield, et la syllabe suivante se cristallisa sur sa lèvre.

Le jardinier ratissait une allée, et ne disait plus rien.

Le malheureux coutelier s'enfonça dans son labyrinthe pour demander un conseil aux arbres. Il s'arrêtait à chaque pas; il flétrissait une touffe de gazon sous la pointe du pied; il mâchait des feuilles de tilleul; il disait: *My God!* il prenait une prise de tabac dans sa boîte vide; il se posait devant un arbre dans l'attitude d'un boxeur; il tirait sa montre, et regardait l'heure à l'antipode du cadran; il était enfin aussi agité que s'il avait eu, sous son épiderme, des nerfs français ou italiens.

Cependant il fallait prendre une détermination.

Shoffield, menacé dans sa vie et sa propriété, n'hésita pas; il prit sur un arbrisseau le justaucorps de son jardinier, s'en revêtit, et, laissant sa campagne à l'abandon, il se jeta furtivement sur la route de Londres, à pied, et armé de son dernier couteau. Comme il passait sur le pont d'Hihgate, il eut un frisson dévorant; à soixante toises au-dessous du niveau de ses pieds, tout là-bas, au fond d'un ravin et sur un lit de chardons en fleurs, il aperçut John qui faisait une répétition du duel avec ses parieurs: l'un d'eux pariait une *couronne* que Shoffield ne viendrait pas.

— Il a gagné, dit tout bas le coutelier, et il s'éloigna rapidement en secouant la poussière de ses souliers.

Haletant et saisi d'effroi, il ne s'arrêta pour respirer qu'au cabaret d'Hampstead, où il demanda une pinte de porter. Comme il inclinait ses lèvres sur le vase de faux argent, il aperçut John qui s'avançait à la tête de sa troupe, et qui agitait vers le ciel ses poings fermés. Le porter bondit en cascade des lèvres du coutelier. Dans l'exaltation de son trouble, Shoffield s'élança sur la place en criant: *Que Dieu sauve le Roi!* Le laid garçon à cheveux rouges, qui dessert l'établissement, changea de couleur, moins les cheveux.

On sait que sur le plateau verdoyant d'Hampstead stationnent quelques centaines d'ânes anglais, sellés et bridés pour les promenades au cottage de Kricklewood. C'est le Montmorency de Londres. Au milieu du plateau, les âniers ont creusé un lac, que

la pluie est chargée d'entretenir; c'est là que les lakistes de Londres viennent méditer en famille et pleurer sur le cœur humain.

Shoffield s'élança sur le premier âne qui lui tomba sous la main, et le piquant avec son couteau, en guise d'éperon, il enfila l'interminable rue qui tombe au cœur de Londres, et qu'on nomme *Totenn-ham-Rood*. Le garçon du cabaret d'Hampstead se jeta pareillement sur un âne à la poursuite de son porter non payé; John et ses parieurs achevèrent de composer une cavalerie au petit pied, et se ruèrent aussi sur les vestiges du coutelier fugitif.

Devant *Wellington-Seminary*, un *policeman*, voyant passer devant lui, au galop, un homme pâle, armé d'un couteau sanglant, croisa baguette sous le poitrail de l'âne; l'animal renversa l'homme de loi sur le pavé, et toute la cavalerie d'Hampstead le piétina. Shoffield se regarda, dès ce moment, comme le plus grand criminel de Londres, et il se vit pendu à Tyburn.

Dans l'ardeur de la fuite, il était pourtant arrivé devant l'escalier gluant et glissant d'*Humgherford-Market*. Là, son âne prudent s'arrêta tout court. Shoffield sauta par-dessus la tête de l'animal, descendit les marches quatre à quatre, atteignit au bas de la Tamise, et courut se cacher dans la cale d'un paquebot.

Là, il aurait cru pouvoir braver la cavalerie d'Hampstead, s'il n'eût craint que ses ennemis ne fussent devenus fantassins. Cependant il recommanda son âme à Luther.

Le paquebot descendit la Tamise jusqu'à London-Bridge. Shoffield ne monta sur le pont qu'à la voix du capitaine, qui appelait les passagers. On s'était arrêté devant la Tour. Le coutelier de Birmingham crut entendre derrière lui, sur la Tamise, le retentissement quadrupède de la cavalerie d'Hampstead: il se hâta de sauter sur la rive, et se souvenant qu'il avait un ami dans la coutellerie au coin *West* de *Hart-Street*, dans la Cité, il se refugia chez lui. Décidément il se croyait un grand coupable. En entrant au salon de son ami, il tourna le dos au miroir pour ne pas voir un criminel.

Les deux jours passés dans ce lieu d'asile furent employés à préparer une émigration. Shoffield prit un passe-port sous un nom supposé, qu'il paya cent livres au commis de l'*Alien-Office* qui délivre ces sortes de passe-ports; il se munit d'une lettre de crédit indéterminé, et fut s'embarquer à Southampton, pour Livourne, sur le navire *Bull*, capitaine Cox.

Shoffield avait besoin de repos. Il fit ce long voyage en dormant; il ne se réveillait en sursaut que devant le fantôme de John, ou à l'odeur du dîner. C'est ainsi qu'il charma les ennuis de la traversée. Un jour le capitaine Cox lui dit:

— Quel est ce M. John dont vous parlez toujours en dormant?..

Shoffield pâlit et s'écria:

— Je me suis dénoncé!

Il recommanda son âme à Mélanchton et s'évanouit. Le capitaine Cox dit à son lieutenant: — Ce passager doit être un grand scélérat. Le lieutenant partagea cette opinion. Lorsque Shoffield reprit ses sens, il reconnut qu'il était devenu un objet d'horreur pour tous les passagers du *Bull*. A table, on le regardait de travers.

Enfin le *Bull* jeta l'ancre devant le lazaret de Livourne. Shoffield ne resta dans cette ville que le temps nécessaire pour prendre sa place sur le paquebot de Naples, *le Pharamond*. Il s'applaudit de quitter un navire sur lequel il n'avait recueilli que le mépris et l'exécration, à cause de ses indiscrétions de sommeil. Sa réputation était encore vierge à bord du *Pharamond;* il résolut de ne dormir que la bouche barrée étroitement par un foulard, afin de fermer toute issue aux monologues des rêves. Une nouvelle existence commençait donc pour lui; il entrait dans un monde inconnu. John, le garçon d'Hampstead, le *policeman* de *Totennham-Rood* étaient dans une autre planète; il voyait luire l'horizon du bonheur.

Shoffield avait toute la candeur d'un coutelier de Birmingham. Il était fort versé dans la trempe de l'acier, mais fort ignorant de toutes les autres choses de ce monde. En mettant le pied sur le paquebot, il se crut entouré d'Italiens, et son seul embarras du moment était de ne pas pouvoir s'exprimer dans la langue du pays. Au reste, se dit-il, cela m'est égal; je ne suis pas très-causeur de mon naturel; j'apprendrai l'italien pour les nécessités de la vie; j'oublierai l'anglais avec les Napolitains. Shoffield se persuadait ensuite, dans un raisonnement mental, qu'il ne devait pas y avoir d'Anglais à Naples, puisqu'il n'y avait pas de Napolitains à Birmingham.

Cent soixante passagers de tout âge et de tout sexe garnissaient le pont du paquebot. Ils étaient tous silencieux; les femmes surtout étaient silencieuses des pieds à la tête; c'était un spectacle imposant. Comme tous ces gens-là ont l'air italien! remarqua tout bas le coutelier Shoffield.

Ils étaient tous Anglais.

La famille Turnpike faisait espalier sur toute la longueur de la dunette à tribord. Elle se composait de seize personnes et de deux berlines. Le père, à force de vendre des schalls en concurrence avec Everington, à *Ludgate-Street*, avait conquis une de ces fortunes qui ruinent à jamais le bonheur d'un sot. On lui avait conseillé un voyage en Italie, et il voyageait depuis deux ans et demi, en famille, pour échapper à ce dôme d'ennui anglais qui se détache de la croix de Saint-Paul et tombe d'aplomb sur

Ludgate-Street et sur toute la cité. M. Turnpike portait un habit noir de la plus belle étoffe, un pantalon étroit même nuance, des bas de soie à jour, des escarpins en vernis, et un immense gilet écarlate à fleurs d'or, brochant sur le tout : sa mise respirait le million d'une lieue. Il portait en outre, au cou de sa femme, cinquante mille francs, passés à l'état de diamants, sous l'habile main d'Hamlet, ce roi des joailliers, qui pourrait acheter le Danemarck et un fantôme.

Autour de lui, Turnpike avait semé douze enfants également blonds, frais et beaux, mais d'un blond, d'une fraîcheur et d'une beauté stupides. Ces enfants étaient enchâssés entre deux servantes, au visage mâle et au voile vert.

Un faisceau d'ombrelles marquait la frontière entre les diverses familles. Au dernier membre des Turnpike commençait la collection des Dulwich, forte de vingt-trois personnes, dont neuf domestiques de tout galon. M. Dulwich était un tory de Chester, qui avait fui son vieux château, bâti sur les rives de la Mersey, parce que le comité whig du comté de Lancastre avait fait imprimer des affiches bleues de trente pieds de haut contre sir Robert Peel. Un médecin avait ordonné à M. Dulwich un voyage en Italie, comme le seul remède à un si grand malheur.

La famille Baxton se déroulait ensuite sur une étendue semi-circulaire de cinq toises. Baxton n'avait pu supporter la candidature de Chandos, dans le Middlesex. Un matin, comme il se promenait dans *Bridge-Street*, à Uxbridge, il recula six pas devant une affiche rouge qui engageait les électeurs à voter pour Chandos. *Allez à Chandos*, disait l'affiche ; le GO invitatif avait été taillé dans un tronc d'arbre haut de huit pieds. A moins de l'avoir vu, on ne peut se figurer l'effrayante physionomie du G, que le graveur avait dentelé intérieurement ; c'était comme la gueule immense d'une baleine. Baxton se crut avalé par ce G monstrueux, et il prit la fuite, comme s'il eût craint d'être poursuivi. Malheureusement le *Comitee-Room* des tories avait fait tirer le formidable GO en autant d'exemplaires qu'il y a d'angles de rue à Uxbridge; le timide Baxton retrouvait partout la gueule dévorante et les dents du cétacée typographique. La fièvre le saisit : il se mit au lit, et fit des rêves affreux ; il croyait habiter une ville peuplée de G qui se promenaient en faisant craquer leurs mâchoires, tantôt liant la supérieure à l'inférieure, pour ressembler à des O, tantôt reprenant leur état naturel de G avec un air de menace à faire frémir. Lorsque sa convalescence arriva, sa famille défendit expressément à tout visiteur de se courber en saluant Baxton, de peur de ressembler à des G. A force de soins on rendit la santé à Baxton et la faculté lui prescrivit un voyage en Italie de trois ans.

Cinq à six millionnaires arrivés au dernier degré du *spleen* s'étalaient à babord ; leurs femmes lisaient *Child-Harold* dans les berlines et s'endormaient après chaque stance. Un groupe de valets de pied, mélancoliquement posés devant le cabestan, avaient l'air de regarder quelque chose, mais ne regardaient rien.

Ainsi voguait le beau, l'agile *Pharamond* sur la côte de la riante Italie, avec son chargement d'élégies vivantes des deux sexes, venues de tous les comtés d'Angleterre pour acheter, au prix d'un million, une étincelle de gaieté.

Shoffield s'assit sur un pliant, ramassa un morceau de bois et le déchiqueta avec son couteau. Les valets de pied quittèrent le cabestan et entourèrent Shoffield pour contempler son travail.

Quelquefois un atome de poussière tombait sur la manche d'un Anglais; alors trois valets, armés de brosses et d'eau de verveine, rétablissaient la manche dans son état naturel.

La nuit surprit les voyageurs dans ces charmantes occupations. Insensiblement le pont fut abandonné ; chaque famille descendit à sa chambre. On dormit en silence ; à les entendre dormir, on aurait cru qu'ils veillaient.

Shoffield fut réveillé à l'aube par un rincement de bouche exécuté par quarante Anglais ; la chambre commune était envahie; tous les passagers avaient ouvert leurs nécessaires de voyage et procédaient à leur toilette. Malgré les oscillations d'un roulis violent, les Anglais se rasaient avec gravité devant des miroirs agités qui ne réfléchissaient que leur ventre. Deux heures furent ainsi employées à exterminer une barbe absente ; deux autres heures à équarrir les ongles, et deux encore à se débattre avec dix doigts boursouflés contre des gants maigres. Le quart du jour consommé de cette manière, ils montèrent sur le pont et saluèrent les dames avec les yeux. Les dames prenaient nonchalamment du thé, avec une infusion de beurre de Pise cuit au soleil ; Ugolin n'en aurait pas voulu dans sa tour. Un Anglais, excité par ce régal, desserra les dents tout juste pour laisser passer le monosyllabe *tea*, qu'on prononce *ti* pour contrecarrer les Français. Aussitôt quarante bouches, altérées de thé, répétèrent le monosyllabe. Shoffield laissa tomber un gant, il pâlit, et s'écria mentalement : Ils sont tous Anglais ! Il fut aussitôt saisi du mal de mer, et s'étendit à plat ventre sur un rouleau de câbles, où son gilet de satin blanc s'imprégna de charmantes arabesques au goudron.

Vingt heures après, la mer s'étant calmée, Schoffield reprit ses sens, et avisant un garçon du bord qui parlait anglais au machiniste, il lui demanda un verre de madère. Le garçon le servit à l'instant, et, craignant d'offenser la dignité d'un Anglais en lui

adressant une question, il se contenta de dire en *à parte* :

— Nous serons à Naples dans trois heures.

— A Naples! dit Shoffield, ah!

— Oui, milord, reprit le garçon en versant un second verre de madère.

— C'est une belle ville, Naples, hein?

— Oui, milord.

— C'est ce qu'on m'a dit. Tous ces messieurs sont Anglais, n'est-ce pas?

— Tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

— Ils voyagent pour leur plaisir?

— Pour leur plaisir, pas davantage. Ce sont des millionnaires, comme vous, milord. Ah! des hommes bien heureux, comme vous voyez.

— C'est singulier, ils ne me paraissent pas très-heureux.

— Sur le paquebot, c'est possible; ils sont avec leurs femmes et leurs enfants : cela n'amuse pas beaucoup. Mais vous les verrez à Naples; oh! ils vont faire envie à saint Janvier.

— Ce garçon me paraît très-éveillé, remarqua mentalement Shoffield, et surtout très-poli; je veux me l'attacher.

Cela pensé, il demanda un troisième verre de madère.

— Il paraît que milord le trouve bon, mon madère?

— Excellent... excellent... Comment vous appelez-vous?

— Les Français m'appellent Jean, et les Anglais John.

Un froid glacial courut sur le corps du coutelier. Il y eut un temps de repos.

— Milord, vous paraissez souffrir encore. Cependant la mer est très-belle; c'est un miroir.

— Ce n'est rien... c'est une suite du mal de mer... De quel pays êtes-vous, John?

— De Naples.

— Ah! vous êtes Napolitain!... Et comment vous appelez-vous dans votre pays?

— Micali... C'est bien long pour un nom de domestique. Les Anglais disent qu'il faut économiser le temps. L'an dernier, ils me disaient : *Donnez-moi un peu de thé;* puis ils dirent : *Donnez-moi du thé;* aujourd'hui ils disent simplement : *Tea;* demain, ils diront : *T;* après demain, ils ne diront plus rien du tout. Ce sera une grande économie pour eux.

— Moi, je veux t'appeler Micali.

— Il paraît que milord a du temps de reste. Continuez à m'appeler John devant vos compatriotes; ils seraient capables de vous faire une mauvaise réputation de dissipateur.

— Micali, je te prends à mon service; je te donne soixante livres de gages, et je t'assure une pension au bout de dix ans.

— Milord n'a donc point de domestique?

— Non; j'ai tout laissé à Londres... J'étais impatient de voir l'Italie, la belle Italie.

— Il paraît, milord, que vous êtes très-enthousiaste de mon pays?

— Oh! oui, Micali, très-enthousiaste, très-enthousiaste.

— Alors j'accepte vos propositions; en débarquant, je suis à vous.

— Bien, Micali... Voyons, que me montreras-tu de beau à Naples?

— Tout ce que vous voudrez..... Tenez, je puis déjà vous montrer quelque chose... Regardez là-bas, sur la poulène; voilà le Vésuve!

— Ah! ce fameux Vésuve!... Oui, c'est bien lui; je l'ai sur un mouchoir de poche de Dublin.

— *Il Vesuvio*, en italien... Milord, vous serez heureux comme un roi.

— Micali, où te retrouverai-je à Naples?

— Je vous conseille de descendre à l'hôtel *della Vittoria*, à Chiaïa. Vous demanderez M. Martin; c'est le maître, le *landlord*.

— C'est un Anglais?

— Oui, c'est un Anglais pour les Anglais; mais, entre nous, c'est un Français. Voilà son adresse sur une carte; vous ne pouvez pas vous tromper.

Le *Pharamond* entrait en rade. Huit heures sonnaient aux trois cents églises de Naples. Le Vésuve au repos fumait avec nonchalance, comme un lazzarone qui a chargé sa pipe et qui s'étend au soleil. Les fanfares matinales sonnaient au château de l'Œuf; le Pausilippe riait à la mer; des vapeurs roses couraient sur la ligne pure des collines d'Aversa, de Caserte, de Capoue. Il y avait dans l'air cette somme inépuisable de volupté que répandent sur ce golfe les deux plus charmantes choses qui soient au monde, Naples et le printemps.

Les Anglais brossaient leurs habits et changeaient de gants; les Anglaises se distribuaient les ombrelles; les valets regardaient un bataillon de soldats qui prenait des bains de pieds devant le palais de la reine Jeanne. Shoffield cherchait son passe-port.

Tous les passagers étaient descendus; Shoffield seul était encore à bord, et gardé à vue par trois estafiers. Il ne trouvait pas son passe-port, et il avait oublié son nom. Toutes les fois qu'on lui demandait : Comment vous appelez-vous? il montrait son portefeuille énorme, qui contenait sa correspondance avec tous les couteliers de l'univers, et il invitait les sbires à l'aider dans ses recherches. Enfin, il découvrit le précieux papier au fond d'une poche secrète : Shoffield apprit qu'il se nommait Morfield.

Tous les appartements avaient été envahis à l'hôtel *della Vittoria;* les Turnpike, les Dulwich et les

Baxton coulaient à flots, comme une Tamise vivante, dans les corridors ; d'anciens voyageurs de la même nation, domiciliés depuis longtemps dans l'auberge, contemplaient gravement l'invasion compatriote, et demandaient du thé comme de vieux propriétaires inexpugnables; lorsque Shoffield se présenta sans domestiques, sans berline, sans famille, on lui dit qu'il ne restait plus qu'une chambre sans lit.

— Je dormirai sur un fauteuil, répondit le coutelier.

Et il entra dans la salle à manger. On lisait sur la porte : *Diningroom.*

Il prit une carte et lut :

Ox-tail soup,
Fish of every sort,
Meat pies,
Rump-steack....

— Comme à Birmingham, dit Shoffield stupéfait... C'est bien singulier ! A Birmingham, on ne trouverait pas une syllabe italienne dans toute la ville, et Birmingham, ma foi, est dix fois plus beau que Naples, qui me paraît bien laid, et bien sale surtout. Il faut que les Anglais s'amusent bien dans ce pays, pour avoir ainsi la rage d'y venir. Naples m'a l'air d'avoir été bâti exprès pour les Anglais.

En ce moment son nouveau domestique, Micali, arriva.

Shoffield lui tendit cordialement la main et le fit asseoir. Micali s'assit sans façon.

— Je n'ai trouvé qu'une chambre, dit Shoffield, dans cet hôtel...

— Soyez tranquille et déjeunez, je vous logerai mieux. Ne vous inquiétez de rien. Comment trouvez-vous ce potage à la tortue ?

— Aussi bon qu'à *Swan-Inn* à Birmingham. Les Napolitains doivent beaucoup aimer ce potage ?

— Les Napolitains le trouveraient exécrable ; c'est une soupe de lave ; ils croiraient manger le Vésuve en bol. On ne fait cela ici que pour les Anglais.

— La carte est tout anglaise ; regarde...

— La carte ! dites-vous ! eh ! toute l'Italie est aujourd'hui une botte anglaise; l'Italie est bien plus anglaise que l'Angleterre. A Rome, tout le monde est Anglais, excepté le pape. Me permettez-vous de vous interroger, milord?

— Oui, oui, ne te gêne pas, interroge...

— C'est sans doute pour votre plaisir que vous venez à Naples?

— Certainement, comme tous les autres. Je suis riche, je veux être heureux, je veux jouir.

— Vous n'étiez pas heureux en Angleterre ?

— J'étais comme tous les autres.

— Que faisiez-vous ?

— Je montais à cheval, je me promenais, je mangeais du saumon, je plantais des arbres; je lisais la *Revue* de M. Kemble, j'achetais des paires de gants ; que veux-tu qu'on fasse quand on est riche et oisif ?

— C'est juste... et alors vous êtes venu en Italie pour...

— Pour faire comme les autres. Les Anglais doivent s'amuser beaucoup ici, puisqu'ils y sont tous.

— Vous verrez. Comptez-vous rester longtemps en Italie ?

— Je ne sais pas. Les Anglais y restent-ils longtemps ordinairement ?

— Les lords et les membres de la chambre des communes y séjournent pendant les vacances du parlement. Les riches Anglais qui n'ont pas de fonctions publiques passent leur vie à se promener de Naples à Venise : ordinairement ils meurent à Florence. Dans les cimetières de Florence, il n'y a plus que des ossements anglais. Il faut vous dire qu'à Florence on meurt très-agréablement.

— Ce que tu me dis me fait déjà présumer que le comfortable italien est supérieur au nôtre. Les rues italiennes doivent avoir de plus beaux trottoirs, de plus beaux pavés, de plus beau gaz que chez nous...

— Écoutez, milord, je connais très-bien l'Angleterre, mais je ne connais pas encore les Anglais. Excusez-moi pour eux. Les Anglais se bâtissent des maisons fort commodes; ils les doublent de tapis, ils les ornent de meubles à coins ronds ; ils se font des rues admirables, bien larges et tirées au cordeau; ils suppriment la nuit avec le gaz ; ils se donnent des pavés de velours; et quand ils sont parvenus à se faire une vie bien douce au dedans et au dehors, ils s'enferment dans une chaise de poste, et vont vivre dans des pays où l'on ne sent que des aiguilles sous les pieds et des angles aux coudes. Expliquez-moi cela, milord, vous qui êtes Anglais?

— Moi, je ne puis rien t'expliquer, Micali; je te dirai franchement que je ne sais rien; je ne suis pas lord, je ne suis pas noble, je ne suis pas savant; je suis un malheureux industriel qui ai travaillé quarante ans pour faire fortune, et qui cherche un peu de bonheur avec mon argent. J'ai cinquante-huit ans ; à quinze ans je faisais des manches de couteau, depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir; je vivais avec des patates et de l'ale ; le dimanche je lisais la Bible. L'hiver dernier je menais encore cette vie-là. Que te dirai-je, l'ennui s'est emparé de moi. J'ai voulu me presser de jouir un peu avant de mourir. Veux-tu m'aider à chercher quelque chose qui me fasse apercevoir que j'existe et que j'ai des millions ?

Micali secoua la tête avec un air de compassion mélancolique.

— Ce pauvre homme ! dit-il, il a passé les trois quarts de sa vie à faire des couteaux !... Je vous de-

mande, monsieur, si ce lazzarone demi-nu, qui n'a jamais rien fait, a été plus malheureux que vous. Je crois, moi, que le bonheur ne se trouve que dans une pauvreté robuste qui a toujours une lieue de mer à ses pieds et un rayon de soleil sur la tête.

— Mon Dieu ! s'écria Shoffield, tu parles comme un auteur, Micali !...

— Oh! je me parlais à moi-même... Il y a là-bas, dans cette île verte, des pêcheurs, propriétaires d'un filet et d'une cabane; la mer et le soleil leur bronzent l'épiderme et leur inoculent une éternelle santé. Ils ont de grandes et belles femmes, dont le sein briserait un corset; ils ont des enfants bruns qui jouent sur l'algue, et vivent dans l'eau avec les petits poissons et les coquillages; ils ont un festin du soir, avec des plats exquis, embaumés et irritants comme ces flots d'où sortit Vénus-Aphrodite; ils ont des jours et des travaux remplis de chansons; des soirées de gaieté folle sous la treille; des nuits, des nuits!... Et c'est pour eux que le soleil se lève, que les étoiles brillent, que la mer chante, que les pins s'arrondissent, que l'oranger fleurit! Ces hommes, ces pauvres pêcheurs, ces mendiants de la mer, prenez-en trois au hasard; ils ont consommé plus de bonheur dans leur vie que tous les millionnaires de la Grande-Bretagne, depuis Guillaume, qui est roi, jusqu'à vous, monsieur, qui êtes coutelier.

Shoffield écoutait, bouche béante, ce domestique philosophe qui lui parlait ainsi.

Micali regardait le golfe par la croisée ouverte, et souriait.

— Je me parlais encore à moi, dit Micali; excusez-moi, monsieur.

— Et toi, Micali, dit Shoffield en riant; es-tu heureux?

— Moi... J'ai servi quatre maîtres, tout exprès pour les humilier par mon bonheur.

— Des maîtres anglais?

— Tous Anglais et riches comme une mine du Pérou.

— Que sont-ils devenus?

— Je les ai enterrés l'un après l'autre, à Florence, au *Campo-Santo* de *San-Spirito*. Ils se portaient fort bien; ils étaient frais et vigoureux : ils sont morts contre toutes les règles de la médecine, sans raison. Ils avaient la maladie de la vie; c'est ce qui les a tués.

— Micali, je prendrai le *spleen* en t'écoutant. Parlons d'autre chose; sortons, mon déjeuner est fini... Dis-moi, qu'y a-t-il à voir de curieux à Naples?

— Rien du tout; c'est une ville comme toutes les villes; il y a des maisons alignées qui font des rues, et des gens qui marchent sans savoir où ils vont. Seulement les rues sont plus laides ici que partout ailleurs. Naples n'est pas à Naples; il faut sortir de la ville pour la voir.

— bien! sortons.

Ils partirent pour Pompeïa.

— Avez-vous jamais entendu parler de Pompeïa? dit Micali à Shoffield, chemin faisant.

— Jamais, répondit le bon coutelier.

— C'est la chose la plus curieuse de l'Italie; quand vous aurez vu Pompeïa, vous pourrez rentrer à Birmingham.

— Est-ce plus beau que Londres?

— Vous verrez.

A un quart de lieue de la mer ils découvrirent la cité momie.

— Voilà Pompeïa, dit Micali.

— Ah! c'est Pompeïa, cela!... dit Shoffield stupéfait; je crois que j'ai oublié mes gants à l'hôtel.

— Voulez-vous prendre les miens?

— Non, je mettrai mes mains dans mes poches : c'est qu'il me semble que je vois des Anglais là-bas.

— Oui, ce sont vos compagnons du paquebot; ils sont devant la maison de Diomède.

— Ils vont rendre visite à M. Diomède?

— Non, ce Diomède est un Grec-Napolitain, qui vivait dans cette maison, il y a dix-sept cent cinquante-cinq ans.

— Comment savez-vous cela, vous, dans votre état de domestique?

— Nous savons tous cela, ici.

Cependant Shoffield s'était mêlé à la nombreuse société anglaise qui se promenait dans la rue des tombeaux. Les dames étaient en grande tenue de *kings-theatre*; toutes les étoffes d'Everington, toutes les popelines de Dublin, ondulaient mollement sur le pavé de lave, en couvrant les formes onduleuses de ces Anglaises voyageuses, chassées de leur île par la beauté presque universelle des Anglaises qui ne voyagent pas. Les hommes avaient des costumes de *rout;* ils portaient des chapeaux de baronnet, de fin castor, que l'on fabrique si mal dans le *Strand*. Les grooms suivaient avec leurs pliants. Un cicerone disait en italien-napolitain : *Ecco la casa di Diomede, sepolto nella cinere del Vesuvio, ottanta anni doppo Iesu-Cristo. — Ecco un' osteria antica. — Ecco la porta d'Ercolano. — Ecco la botega, o cafe, dove gli Romani pigliavano sorbetti doppo pranzo. — Ecco la casa di Caïus Ceïus. — Ecco la casa di Caïus Sallustus. — Ecco il tempio della Fortuna Augusta. — Il Foro civile. — Il tempio d'Ercole. — Il Theatro tragico. — Il tempio d'Esculapio. — Ecco, signori, l'Amfiteatro!*

Les Anglais passaient processionnellement devant ces ruines vénérables, avec une admiration muette et concentrée; ils écoutaient le cicerone comme s'ils l'avaient compris; les Anglaises lorgnaient le temple d'Hercule, et disaient : *Very-nice, very-nice;* les plus savantes d'entre elles cherchaient dans lord Byron les vers que le poète a consacrés à l'Italie, et elles trouvaient :

« Reine au sépulcre, maîtresse du monde, qu'as-» tu fait de ta splendeur? Tu es couchée dans ton » linceul! Rome est une tête de mort rongée. Hélas! » hélas! »

Puis, elles cherchaient autre chose et ne trouvaient plus rien. Le cicerône chassait aux lézards; les Anglais prenaient des poses de méditation, et bâillaient derrière leurs foulards indiens. Le spectacle était aussi triste que le spectateur. Shoffield demandait à Micali pourquoi le *v* d'une inscription antique était un *u* aujourd'hui; cela le préoccupait beaucoup. Micali, les bras croisés, souriait mélancoliquement et ne répondait pas.

Baxton, qui avait appris l'italien à Londres, d'un Français qui ne le savait pas, voulut engager alors une conversation avec le cicerone. L'Anglais prenait une syllabe anglaise au fond de sa poitrine, la hissait péniblement sous sa langue, et la tourmentait pour la forcer à se faire italienne. La syllabe rebelle restait anglaise, par esprit national, et le cicerone ne comprenait pas. Cette conversation ayant été bientôt épuisée, Baxton eut recours aux signes; il tira de sa poche un joli petit marteau portatif, et l'appliqua prudemment, avec un air de tête significatif, sur une colonne d'un temple d'Isis; le cicerone répondit par une affirmation. Alors, l'Anglais mit en lambeaux un socle et un chapiteau tombé : il en offrit aux dames et au reste de la société; on remplit trois foulards de parcelles de Pompeïa, et ils furent confiés aux *grooms*.

Ordinairement ce sont les domestiques anglais qui font collection, par ordre de leurs maîtres, de toutes les briques romaines des monuments en ruines. Les domestiques ont un coffre particulier pour ces reliques : dans le trajet de Pompeïa et d'Herculanum à Naples, ils trouvent le fardeau trop lourd et jettent les lambeaux de briques à la mer. En arrivant à Londres, ils remplissent le coffre vide de briques concassées, qu'on trouve monceaux à sur le bord de la Tamise, devant le palais des archives de Westminster. Ce sont ces reliques menteuses que les Anglais étalent dans leurs cabinets, avec des étiquettes et des numéros. Les galeries de Londres regorgent de ces débris.

Le temple d'Isis et de Sérapis est toujours maltraité de préférence par le marteau de l'ennui anglais. En voici la raison. Les Anglais ont trouvé une grande ressemblance architecturale entre ce vieux monument tetrastyle et le grand *club* de Piccadilly; les gros boutiquiers enrichis du *Strand*, de *Flet-Street*, de *Ludgate-Hill*, quand ils passent à Pompeïa, s'imaginent sérieusement que le temple romain a copié le club de Londres, et l'orgueil national satisfait donne à l'architecte grec cet éloge concis *english-fashion*. De là, les déprédations de reliques, les vols à main armée commis sur la sainte antiquité.

Ce fut Micali qui communiqua cette réflexion à Shoffield. Malheureusement l'honnête citoyen du grand bourg de Birmingham était arrivé à l'état de pétrification stupide; il voyait des pierres sales, des ruines hideuses, des buissons agités par des lézards, des sépulcres dégoûtants, de petites maisons dévastées; il ne comprenait pas que des hommes sensés s'exposassent au soleil et aux serpents pour voir des masures qui, certes, ne valaient pas la palais de *Grammar-School*, de *Town-Hall* de Birmingham.

— Voilà donc ce qu'il y a de plus curieux en Italie? dit-il à Micali.

— Sans contredit, répondit le domestique savant.

— Eh bien! allons déjeuner.

— Vous ne trouvez rien du tout à admirer ici, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous que j'admire? tout cela me rappelle *Old-Church* de Manchester; c'est vieux et noir. Cependant j'aime mieux *Old-Church*, parce qu'il y a devant la grille de fer une bonne poissonnerie où l'on trouve à toute heure du *cold-meat* et des homards.

A ces mots, Shoffield poussa le premier éclat de rire de sa vie de voyage. Les échos du temple d'Isis firent, à cet accès bruyant de gaieté, l'honneur de le rouler de ruines en ruines, jusqu'à la nymphée sonore de la maison de Diomède. Les lézards et les couleuvres se dressèrent sur leur queue pour voir passer le fracas de la gaieté britannique. Les Anglais trouvèrent ce rire de très-mauvais ton et regardèrent Shoffield de travers.

La journée fut ainsi remplie. On avait visité Pompeïa.

Shoffield, conduit par Micali, suivit toutes les caravanes de ses compatriotes. On visita les temples de Pœstum, *Capo di Monte*, Caserte, Sorrente, Cumes, le lac Lucrin. Shoffield, à la fin du quatrième jour, déclara qu'il était suffisamment instruit. La seule grotte du Chien eut un grand succès. Nos Anglais pardonnèrent ses ruines à l'Italie en faveur de cette merveille. Le cicerone avait conduit trois chiens à demi empoisonnés à l'entrée de la grotte. Les pauvres bêtes eurent des convulsions affreuses; un Anglais les dessina dans leur accès, pour l'album d'une dame. On demanda au cicerone quelle était la cause mystérieuse qui donnait à cette grotte une si grande puissance sur les nerfs des chiens. Le cicerone prit une pose solennelle et dit : *la Solfatara*, *la Solfatara*. Tout le monde fut satisfait de l'explication.

— Enfin, voilà une journée amusante! dit Shoffield; et il serra cordialement la main de Micali, ce qui scandalisa les autres Anglais.

Tout était vu; il ne restait plus à Naples que la mer, le golfe, le soleil, la gaieté, la musique, les parfums, l'amour, le printemps; plus rien enfin. Chaque jour, un nouveau paquebot versait sur le

môle une collection de familles anglaises. Les hôtelleries de Chiaïa et de la place Royale avaient deux comtés britanniques dans leurs murs. La rue de Tolède ressemblait au *Strand* et à *Parliament-Street*, quand la foule de midi roule, comme une Tamise vivante, de l'obélisque de *Faringdon-Place*, au palais du duc de Northumberland, se brise à l'angle de *Charing-Cross*, et va faire trembler sur ses arches le pont de Westminster. A Naples, comme à Londres, les Anglais gardent leurs habitudes de rue; ils sont graves, muets, mélancoliques, et tiennent la droite du pavé en marchant.

— Micali, dit Shoffield, puisque c'est ainsi, ce n'est pas la peine de quitter l'Angleterre. A Naples, le bœuf est mauvais; le porter n'est pas du *white-bread;* les lits sont mous; les maisons ne sont pas fermées; la nuit, on n'y voit pas; que viennent faire les Anglais ici? Il y a la grotte du Chien, c'est vrai, mais on pourrait en faire une aussi bonne à *Stafford-Hill*, sur la route de Birmingham; il y a une grotte, un chemin de fer, et beaucoup de chiens. Je t'avouerai cependant, Micali, que je m'ennuie toujours beaucoup... je m'ennuie à la mort. Il me semble quelquefois que l'air me manque, et que je vais mourir faute de respiration. Que veux-tu? je ne trouve de plaisir à rien. Les jours ici sont d'une longueur qui m'accable; je n'ai pas la force de supporter une heure quand il faut que je la laisse passer pour arriver à un plaisir qu'on m'a promis; et quand l'heure est passée, je ne rencontre pas ce plaisir. Crois-tu, Micali, que tous ces Anglais resteront à Naples? Je crois que la ville serait plus gaie s'ils n'y étaient pas; ce sont eux qui jettent de l'ennui partout. Pourquoi ne vont-ils pas mourir à Florence?

— Ils iront à Florence, et ils y mourront, sir Shoffield, n'en doutez pas; mais en ce moment, on leur a promis une éruption du Vésuve, et vous voyez qu'ils l'attendent dans la rue de Tolède. Ils l'attendront longtemps. Regardez le Vésuve; comme il se moque des Anglais!

— Quant à moi, Micali, je me moque du Vésuve, et je ne veux pas être rôti par le feu de cette montagne, ni englouti par un tremblement de terre. Ces Anglais sont si ennuyés de vivre, qu'ils ne cherchent que plaie et bosse pour passer le temps. Partons, partons.

— Où voulez-vous aller, sir Shoffield?

— Je n'en sais rien.

— Voulez-vous aller à Rome?

— Pour voir encore des pierres noires, des lézards et des Anglais? Non.

— A Florence?

— Non.

— Si vous faisiez un petit voyage en France?

— Non; mon père n'aimait pas les Français.

— C'est juste.

— Mais enfin, où va-t-on quand on est millionnaire, quand on voyage et qu'on veut jouir pour son argent?

— On reste chez soi.

— Mais je t'ai dit l'autre soir, Micali, que je ne puis pas rester chez moi, à cause de John, mon ennemi, qui veut me tuer.

— Il faut alors quitter le comté de Kent, et rentrer à Birmingham.

— John me poursuivra partout... Et ce *policeman* que j'ai tué ou blessé à *Totennham-Rood*... Tu vois que je ne puis pas rentrer en Angleterre.

— Il faut bien pourtant que vous habitiez quelque part.

— Je le crois. Mais où?

— Si vous essayiez Naples encore un peu?

— Oh! j'y meurs.

— Vous iriez à la grotte du Chien tous les jours.

— Micali, je voudrais être pauvre; je sens que ma richesse me fait mourir.

— Eh bien! mangez votre fortune.

— Comment?

— Jouez.

— Je n'aime pas le jeu.

— Mariez-vous.

— On n'aime pas les femmes à cinquante-huit ans.

— Donnez des fêtes.

— Je n'aime pas la société.

— Enfin, quels sont vos goûts?

— J'ai le goût de faire des couteaux; la nuit, je rêve toujours que j'en fabrique.

— Eh bien! faites des couteaux. Prenez une boutique à la rue de Tolède.

— Je crois que le climat n'est pas bon pour la trempe de l'acier.

— Vous fabriquerez de mauvais couteaux. Qu'est-ce que cela vous fait; ce ne sera pas vous qui vous en servirez.

— Veux-tu t'associer avec moi, Micali? Tu ne risqueras pas un shilling.

— Sir Shoffield, je me suis intéressé à vous parce que vous m'avez paru le meilleur Anglais que j'aie vu de ma vie. Un jour, sur le paquebot, je vous ai vu pleurer; c'est la première larme anglaise qui ait coulé sur un paquebot. Dès ce moment, j'ai résolu de vous être utile, si je le pouvais. Aussi, après avoir étudié votre caractère, j'ai compris que vous aviez plus de bonheur que vous ne pouviez en supporter. Il faut en jeter bas quelque peu. Vous êtes né ouvrier, vivez ouvrier, mon ami. Les gants jaunes pèsent plus à votre main que cent livres d'acier. Je veux vous trouver sur la petite rivière du *Sebetto*, ici tout près, une usine; je vous procurerai des ouvriers, je vous louerai une boutique...

— Et tu seras mon associé, s'écria Shoffield au comble de la joie.

— Non, non, c'est impossible, répondit Micali en souriant. Vous serez heureux; vous n'aurez pas besoin de moi.

— Et pourquoi impossible, sir Micali?

Micali souriait toujours et serrait la main de Shoffield.

— Pourquoi impossible? répéta le coutelier.

— Écoutez, sir Shoffield. Vous êtes un honnête homme, un homme candide, un homme discret; vous m'avez confié un secret que vous croyez dangereux; je vais vous rendre confidence pour confidence. Jetez les yeux sur ce passe-port, et lisez mon nom.

Shoffield recula comme épouvanté.

— Je suis, poursuivit le faux Micali en souriant avec bonté, je suis le prince P*** M***. Je suis un Russe philosophe, qui ne voyage que pour étudier les Anglais dans leur intérieur. J'ai déjà servi comme domestique dans quatre maisons, et l'Angleterre entendra bientôt parler de moi.

Shoffield ne savait quelle posture prendre pour faire des excuses convenables à son ex-domestique, le prince. Il avait des expressions dans le cœur, mais ne pouvait les traduire en langue humaine. — Ne soyez pas enfant, lui dit le Russe avec affabilité, je suis un homme comme vous, et plus ennuyé que vous, puisque je suis riche et prince. Je veux acheter votre première douzaine de couteaux. Ce soir venez au théâtre de San-Carlo, et demandez la loge du prince P*** M***. Adieu.

Shoffield se couvrit de diamants à sa toilette du soir, et courut à *San-Carlo*. Il n'avait jamais vu d'autre théâtre que le *Royal-Theatre* de *New-Street* à Birmingham; une petite salle, avec de mauvaises pièces, avec des chanteurs qui parlent et des parleurs qui chantent, avec les tragédies de Sheridan-Knowles, qui est bien Knowles, mais qui n'est pas Sheridan.

Il trouva dans la loge indiquée le prince P*** M*** dans le costume le plus fashionable d'un soir de gala. On jouait *Norma*. Duprez chantait avec la Persiani La salle retentissait de musique et de voix divines: au dehors, la mer chantait aussi, à l'unisson de l'orchestre et des acteurs. C'était une soirée ravissante pour les cinquièmes loges, toutes luisantes de tisons qui étaient les yeux de pauvres *dilettanti* napolitains.

Les Anglais prenaient des sorbets dans les loges et jouaient au whist. Les Anglaises lorgnaient la Persiani, et disaient: *Very-nice*, *very-nice*. Le roi de Naples dormait.

Shoffield regarda les Anglais, écouta un instant le bruit de la musique et du chant, et s'endormit comme le roi.

Le prince P*** M*** écrivait au crayon sur ses tablettes les lignes suivantes, qui sont inédites:

« L'apogée de la civilisation matérielle engendre une maladie de l'âme qui tue le corps. Une longue rue tirée au cordeau; une grande route sablée comme une allée de parc; un intérieur de maison, où il y a une place prévue pour chaque doigt de la main, sont de belles inventions, sans doute; malheureusement l'homme n'est pas né pour descendre la vie sur une pente de velours; ce sont les aspérités qui donnent une douce fièvre à l'existence; on expire de langueur sur un terrain uni. Le *Spleen* est né dans *Oxfort-Street*, entre le gaz et le cordeau.

» J'ai vu beaucoup de millionnaires avares et périssant d'ennui: je ne les ai pas compris d'abord. Il est si aisé, disais-je, d'échanger une guinée contre une distraction ou un plaisir. Ces infortunés millionnaires ont un instinct qui leur dit de ne pas donner un *shilling* à l'homme qu'un *shilling* va lancer au comble du bonheur. L'avarice n'est pas toujours un amour stupide d'une richesse inutile, c'est un profond calcul de méchanceté.

» Les Anglais ont fait plus de mal à l'Italie que Théodoric et Attila: ne pouvant s'en servir comme remède, ils l'ont dépoétisée en haine des artistes qui en jouissent; ils en ont fait une table d'hôte et une écurie à leur *fashion*.

» Que signifient la richesse et la civilisation? Prenez vingt Napolitains, parmi ceux-là qui trépignent à *Casta Diva* de Persiani; conduisez-les à Londres et dites-leur: Voilà le palais du duc de Northumberland, à *Charing-Cross;* voilà le palais de *Robert-Peel*, à *Parliament-Street;* voilà le palais de Wellington, à la grille d'Hyde-Park; voilà le palais du duc de Sunderland, devant Saint-James; voilà *Sommerset-House*, entre le *Strand* et la Tamise. Ces palais sont à vous, et la fortune de leurs maîtres aussi; six mois passés, tous ces mendiants du soleil et de la mer voudraient revenir à leurs lits d'algue, pauvres et nus. »

Huit jours après, on lisait sur l'enseigne d'une boutique, rue de Tolède: *Au Coutelier de Birmingham.*

La plume qui a écrit ces lignes a été taillée avec un canif acheté chez le pauvre millionnaire Shoffield. L'histoire du prince P*** M*** m'a été contée à bord de la *Marie-Christine*, paquebot anglais, allant de Marseille à Naples, avec un chargement de *spleen*.

Shoffield est très-heureux: il va tous les dimanches visiter la grotte du Chien.

MÉRY.



UN ASSASSINAT

DANS LA RUE SAINT-ANTOINE.

I.

UNE MYSTÉRIEUSE LUEUR.

C'était en mil quatre cent sept, la veille de la Saint-Clément.

La troisième heure venait de sonner.

La voix du crieur de nuit se perdait peu à peu dans l'éloignement.

Tout était calme.

Notre-Dame se dessinait majestueusement dans l'ombre.

Paris dormait.

Il ne pouvait guère en être autrement. Le couvre-feu, sonné à la huitième heure, avait donné le signal, sinon du sommeil, au moins du repos, et les cris, les bruits, les chants, avaient cessé aussitôt. Les lumières s'étaient éteintes ; les bourgeois et les manants avaient, de peur des amendes, obéi à l'ordre du prévôt de Paris.

L'obscurité était donc complète...

Oui ; — mais, comme dans le ciel le plus noir l'œil exercé découvre toujours une étoile, l'œil observateur pouvait également apercevoir, au milieu de cette sombre nuit, une lumière ou plutôt une lueur terne et vacillante.

Déjà plusieurs bourgeois, voisins du bâtiment où cette étoile terrestre *brillait* alors, avaient cherché

à savoir quel était l'audacieux qui bravait ainsi les ordres du roi ; puis, ne pouvant le deviner, ils étaient allés dormir, étonnés d'une telle audace.

Il fallait, en effet, être bien hardi.

Cette lumière était produite par une chandelle de quelques livres, allumée dans une chambre close et fermée à tous les vents.

Il fallait surtout que le cas fût bien grave pour que le maître ou l'habitant des lieux fît une pareille dépense.

Aussi les bourgeois avaient-ils, avant de se coucher, dit un *pater* pour le repos de l'âme du malade; car, à leurs yeux, ce ne pouvait être qu'une personne riche et gravement en danger de mort qui eût encore de la lumière à trois heures de la nuit.

Cette pensée était juste.

La chandelle qui brûlait dans cette chambre servait à éclairer les femmes qui gardaient la reine Isabeau de Bavière, femme de l'infortuné Charles VI.

La reine était accouchée la journée précédente d'un enfant mort à l'*hôtel Barbette*. A l'heure que nous avons indiquée plus haut Isabeau était étendue sur un grand lit de chêne d'une richesse remarquable pour l'époque. Elle n'avait auprès d'elle que Bathilde, sa suivante favorite.

Depuis une heure environ, la fille d'Ingolstadt avait congédié ses femmes, qui la gardaient depuis tout le jour, et elle était restée dans un calme si grand, qu'elle n'avait pas même adressé la parole à sa suivante.

Tout à coup, lorsque l'heure eut sonné trois coups au beffroi, Isabeau se dressa sur son séant, et parut inquiète.

— Bathilda, dit-elle d'une voix assez faible, le temps est-il clair?

La jeune fille alla regarder aux vitraux :

— Non, noble reine, répondit-elle, la nuit est fort sombre.

La reine poussa un soupir.

— N'entends-tu pas résonner des éperons, Bathilda? (C'était le nom favori qu'Isabeau donnait à la jeune fille.)

— Je n'entends rien, noble reine, que le pas lourd et inégal des soldats du guet.

A ces réponses, la reine fit un mouvement d'humeur et retomba sur son lit.

Le silence redevint profond et sinistre.

. . . .

Fatiguée par les souffrances qu'elle avait endurées depuis la veille, la reine s'assoupit, et Bathilda, effrayée de n'entendre rien dans cette grande pièce nue et triste, imitait sa noble maîtresse et tâchait de s'assoupir aussi, lorsqu'un léger coup retentit dans l'appartement.

Bathilda se leva et courut ouvrir une porte tellement bien cachée, qu'il eût été impossible à tout autre de la découvrir parmi les panneaux de la boiserie.

Un cavalier entra sans parler.

Il était enveloppé dans son manteau ; son visage était couvert d'un masque noir.

Cet homme referma lui-même la porte, et, s'étant approché respectueusement du lit de la reine, il s'agenouilla.

Isabeau venait de s'éveiller.

Elle étouffa un cri de surprise et de joie ; puis elle fit un signe affectueux à Bathilda, qui sortit aussitôt.

. . . .

— Dieu a donc bien voulu délivrer ma reine! dit le cavalier, en déposant un baiser sur la main fine, blanche et véritablement royale d'Isabeau.

Oui, mon beau duc, et je lui en rends grâce, répondit la reine. Je lui rends grâce surtout pour avoir envoyé ainsi un bon et loyal sujet auprès de sa reine oubliée.

— Doutiez-vous donc de moi, Isabeau? demanda le duc en ôtant son masque : ce serait une injure. Ne vous ai-je pas dit que je ne pourrais passer une nuit sans vous voir, sans vous parler, sans presser votre main! Ne savez-vous pas que vous êtes tout pour moi, Isabeau?

— Vous m'aimez donc toujours, noble duc? demanda la reine d'une voix douce et vibrante à la fois.

— Ne le sais-tu pas, Isabeau, répondit le duc. Ne sais-tu pas que pour toi je sacrifierais tout..., tout..., ma vie... Oh! tu as ce soir de bien tristes pensées!...

— C'est que mon enfant est mort, ami, et que je vois dans ce trépas une punition du ciel.

— Que dis-tu?

— As-tu remarqué que Dieu frappe presque toujours les adultères... Il n'y a pas de longue liaison entre un homme et une femme, lorsque cette liaison est illicite, sans que l'adultère ne soit écrit sur une tombe!...

— Oh! quelles sombres pensées a ma reine!... Chassons ces folles idées, ne songeons qu'à l'amour ; à tout ce que procurent de joie les mille folies de deux cœurs bien épris, et oublions la tombe.

— Ne l'oublions pas, duc, car souvent elle s'ouvre sous les pieds de l'imprudent qui ne songeait pas qu'il faudrait y descendre! répondit Isabeau d'une voix sombre.

Le duc tressaillit.

La lumière vacillait et dessinait des ombres fantastiques sur les murailles de la chambre. Le feu, qui s'éteignait, jetait de sombres lueurs : le bois de chêne craquait parfois comme s'il eût voulu éclater. L'heure de la nuit était très-avancée.

Le duc pouvait bien tressaillir. . .

— Oh ! que cela doit faire de mal d'être trompé par ceux qu'on aime! reprit Isabeau, poursuivant son idée.

— Oui, noble femme, dit le duc, je comprends vos regrets... Mais qu'est-ce que l'adultère quand il ne sert qu'à tromper un époux atteint de...

— N'achève pas ainsi, dit Isabeau!.. Oui,.. oui,.. pauvre Charles. Ah! s'il eût eu sa raison, je l'eusse aimé toujours; s'il eût été comme toi, je l'eusse adoré comme je t'adore, car tu m'aimes, toi?...

Elle le regardait fixement.

— Vous êtes mon ange! répondit-il.

— Ah! si vous me trompiez, duc!...

— Ce serait vouloir s'attirer la colère des dieux! répondit-il.

— Oh! merci, merci, duc, j'ai besoin de te croire. Oh! ce mari, cet époux, ce roi de France enfin, je le hais! C'est que toi seul as mon cœur, duc! Tu ne sais pas que j'ai peur de te perdre, que je crains toujours qu'une autre ne t'arrache à mes embrassements! Ah! si j'avais une rivale!...

En disant cela Isabeau pâlit.

— Une rivale! repéta le duc. Qui donc pourrait être la rivale de ma reine?...

Qui!... le cœur est souvent injuste. Et puis il y a de belles femmes à la cour de France...

— Je ne vois que vous seule, Isabeau!

La reine réfléchit un instant.

— Il y a les duchesses de Berry, de Bourbon, d'Anjou, dit-elle.

Le duc lui sourit amoureusement.

— Oh! j'en oublie encore, ajouta-t-elle.

Le duc souriait toujours.

— Il y a notre parente, la jolie duchesse de Bourgogne...

Le duc ne sourit plus.

La reine continua à énumérer les belles femmes de la cour.

. . . .

Une heure se passa ainsi.

Le duc se releva, il mit son masque, assura son épée à son côté.

— Vous partez déjà? dit Isabeau avec tendresse.

— Oui, mon bel ange, répondit le duc en attachant son manteau... Je craindrais, si je restais plus longtemps, quelque fâcheuse rencontre.

— Oh! mon Dieu, veillez sur lui! dit la reine.

— Folle! fit le duc.

— J'ai si peur quand je vous sais dehors, mon ami! Vous avez tant d'ennemis!... Le prince Jean de Bourgogne surtout...

Le duc sourit de nouveau.

— Nous avons communié ensemble, dit-il; *nous avons pris les épices et bu le vin.* Nous sommes sacrés l'un pour l'autre.

— Ah! vous me rassurez, duc, dit Isabeau.

Le duc s'agenouilla, la reine le baisa au front.

— A la prochaine nuit! dit-elle.

— A la prochaine nuit! ma reine, et jusque-là que le ciel vous envoie des songes dorés!

Il sortit par la porte dérobée.

Bathilda revint auprès de sa maîtresse.

Isabeau avait la figure toute joyeuse.

II.

LE POIGNET SANGLANT.

Le cavalier, après avoir quitté la chambre de la reine, marchait avec une joie qui se trahissait dans tous ses mouvements.

Il semblait défier le danger, et cependant l'imprudent était sans son escorte, ordinairement très-nombreuse ; il n'avait avec lui qu'un écuyer qui lui gardait son cheval.

Mais, ainsi que nous venons de le dire, le duc n'y pensait pas; il ne songeait qu'à la conversation qu'il venait d'avoir avec sa maîtresse.

— Comme je l'ai trompée! dit-il en montant sur le cheval que son écuyer lui présentait. Ah! les femmes sont véritablement bien crédules et bien présomptueuses! Elles croient devoir nous attacher à elles exclusivement. On n'a pas une maîtresse, qu'elle ne vous fasse les mêmes questions et les mêmes serments que vous faisait la précédente! Cette Isabeau qui croit que j'ai pu résister aux mille attraits de toutes les grandes dames de la cour! Mais où est-il donc le jardinier qui voudrait s'astreindre à ne cultiver qu'une seule et même fleur!... Par saint Médéric! s'il fallait n'aimer qu'une seule fois, ce ne serait pas la peine que le Seigneur Dieu nous eût fait un cœur.

Son cheval fit un faux pas.

— Diable! la nuit est bien noire, dit-il.

Puis il chevaucha quelques instants sans parler.

La nuit était en effet de plus en plus sombre. On était en décembre. L'air était glacé; un brouillard rendait encore plus difficile l'accès des rues et ruelles de ce temps, où les réverbères étaient inconnus.

— Par les saints apôtres! si madame la reine croit qu'il soit bien agréable de voyager ainsi sans gardes ni porte-torches, elle se trompe, et je commence à me fatiguer de ces doléances dans le mystère. Ah! quelle différence entre notre cousine, la femme du duc Jean!.. Je ne sais comment cela se fait, voilà bientôt deux mois que je suis son amant, et je l'aime encore!... C'est, je crois Gabriel qui s'est fait femme. Ah! si le duc ou Isabeau le savait, je serais perdu! Ces obstacles me rendent Irène encore plus chère.

Le cavalier, en se parlant ainsi, était arrivé rue Vieille-du-Temple.

Tout à coup son cheval se cabra.

Le duc chercha quel pouvait être l'objet qui effrayait sa monture, mais il faisait trop noir ; cependant il crut voir des statues appuyées le long du mur de la rue.

— C'est singulier, dit-il, je me suis donc trompé de route?

Le cheval se cabrait toujours...

Le duc, impatienté, saisit les brides, les réunit bien dans sa main, ferma les jambes, et, après avoir enfoncé ses éperons dans les flancs du cheval, il alla de l'avant.

Le coursier partit, mais aussitôt les statues se détachèrent du mur.

Il y en avait dix-huit.

Elles se mirent à la poursuite du duc, que son cheval effrayé emportait au galop vers la porte Saint-Antoine.

Ces statues étaient des hommes armés.

Le cheval galopait toujours.

Le duc chercha vainement à retenir sa monture, et ses efforts, aussi puissants qu'ils fussent, ne purent l'empêcher d'être démonté. Il tomba lourdement à terre.

Aussitôt qu'il fut renversé, étourdi par sa chute,



trois hommes qui étaient arrivés les premiers se jetèrent sur lui et le frappèrent sans pitié.

En vain la victime chercha à se défendre, les assassins furent impitoyables.

Les cris *à mort!* retentirent. Le blessé se souleva, et, voyant qu'il devait céder à la force, il dit d'une voix affaiblie :

— Je suis le duc d'Orléans!

Il croyait ou que ces hommes se trompaient ou que son nom les effraierait.

— Tant mieux, répondit l'un d'eux ; c'est ce que nous demandons.

Et de nouveaux coups lui furent portés.

Enfin un coup de massue hérissée de pointes de fer lui brisa la tête, et la cervelle jaillit sur ceux qui l'entouraient.

Le duc rendit l'âme en murmurant un nom...

Alors un *homme caché sous un chaperon vermeil*, dit la légende, s'approcha. A son aspect, les assassins se retirèrent à l'écart. Cet inconnu, qui survint ainsi, avait assisté à la lutte. Caché dans l'ombre, il avait tout encouragé du geste et de la voix.

Après s'être agenouillé pour voir de plus près le duc d'Orléans, l'homme au *chaperon vermeil* tourna la lanterne qu'il tenait à la main de manière que la lumière pût éclairer le visage de l'amant de la reine, puis il dit, avec un accent de joie féroce :

— Il est mort!

Et il rit comme doivent rire les damnés aux enfers.

Saisissant une hachette restée sur le lieu du combat, le personnage mystérieux abattit d'un seul coup le poignet droit du duc. Il regarda cette main blanche, toute baignée de sang...

— Enfin, dit-il, j'ai ma vengeance!

Il enveloppa cette main inerte dans un linge ; puis, s'adressant aux hommes qui l'avaient silencieusement attendu :

— Partez, dit-il ; le muguet est occis, et le guet pourrait venir.

Il souffla sa lanterne.

Les assassins obéirent et disparurent dans l'ombre.

La cinquième heure sonnait à la tour Saint-Severin.

. . . .

III.

LES COMPLICES.

Les lueurs du matin commençaient à éclairer la ville, lorsque des écoliers qui avaient quitté l'Université pour courir les tavernes trouvèrent le corps de monseigneur le duc d'Orléans. Ils le ramassèrent et le portèrent en toute hâte à l'hôtel Barbette, c'é-

tait le seul lieu le plus proche de la rue Saint-Antoine où l'on pût transporter le cadavre.

. . . .

Il serait fort difficile de rendre la consternation que cette nouvelle répandit dans Paris. Chacun trembla.

Qu'allait-on devenir, si l'on ne craignait pas d'assassiner ainsi les grands de l'État?

Aussitôt les portes de la ville furent fermées, afin d'empêcher les assassins de s'enfuir.

Comme le cortége qui accompagnait à l'hôtel Barbette le corps du duc arrivait, la reine, qui n'avait point dormi, et qui s'était levée, soutenue par Bathilda, avait voulu aller jusqu'à la fenêtre.

On eût dit qu'elle attendait avec impatience l'arrivée de quelqu'un...

Elle était appuyée sur le balcon, lorsqu'elle vit déboucher une masse de populaire.

Ses joues se colorèrent.

— Qu'est-ce donc que tout ce peuple, Bathilda? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, noble dame, répondit la suivante; mais ils ont tous l'air sinistre.

— Va t'informer, enfant; je suis tout effrayée!...

— Oui, Majesté.

Et comme Bathilda allait sortir, un homme entra, et, se penchant vers la reine, qui ne l'avait point entendu venir, il lui dit tout bas:

— Nous sommes vengés!

A ces mots, Isabeau se retourna. Son visage ne changea pas de couleur.

— Reste, Bathilda, dit-elle; monseigneur de Bourgogne va nous dire ce que signifie ce tumulte...

— Il signifie, noble dame, répondit le duc, qu'un grand malheur est arrivé...

— Un malheur! répéta la reine.

— Cette nuit...

— Cette nuit!

— Rue Saint-Antoine.

— Rue Saint-Antoine!... Oh! parlez, duc... vous m'effrayez!...

— J'ai peur de ce que je vais vous dire, madame.

— Parlez! parlez!...

— Notre cousin et féal le duc d'Orléans est mort assassiné!

La reine poussa un cri terrible et s'évanouit...

La suivante sortit pour appeler du secours.

— Ah! Isabeau, dit le duc de Bourgogne, si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous l'aimiez...

La reine rouvrit les yeux.

— Il est bien mort? demanda-t-elle.

— Je l'ai enseveli, dit le duc.

Ils ne purent en dire davantage. Les suivantes entrèrent pour secourir madame la reine, qui n'était pas encore revenue de son évanouissement; car elles la trouvèrent étendue à terre, pâle et sans mouvement.

. . . .

Une demi-heure après, le corps de monseigneur d'Orléans était déposé dans une des salles de l'hôtel Barbette, et Isabeau de Bavière se rendait à l'hôtel Saint-Pol.



— Sire, disait-elle en se jetant aux pieds du roi Charles, une révolte va peut-être ensanglanter le beau royaume de France; je viens me mettre sous votre protection. — Et le roi lui tendait la main.

Il était dans un de ses instants de folie douce.

IV.

LE CADEAU DU MARI.

Trois jours après les événements que nous venons de raconter dans les chapitres précédents, les cloches des églises de Paris sonnaient le glas funèbre. Les rues étaient remplies de populaire; l'église des Célestins était tendue de noir, et tous les grands du royaume, réunis à l'hôtel Barbette, avec leurs escortes, attendaient le signal du départ.

On allait enterrer dans les caveaux de l'abbaye le corps de monseigneur le duc d'Orléans.

C'était un deuil général...

Le conseil du roi s'était réuni la veille pour tâcher de découvrir les meurtriers. Le prévôt de Paris, messire Guillaume Tignouville, avait fait les recherches les plus minutieuses; mais jusqu'alors elles avaient été sans résultat.

Ce que voyant, on avait décidé que l'on fouillerait les hôtels du prince, pour s'assurer que les assassins ne s'y étaient pas réfugiés. . . . .

. . . .

La journée était sombre.

Le vent soufflait avec violence. Il y avait dans l'air quelque chose de sinistre.

Le guet parcourait la ville comme en pleine nuit. Les chaînes avaient été mises aux principales rues.

Paris avait un aspect lugubre...

On entendait rugir les lions de l'hôtel Saint-Pol, et les manants se signaient en faisant des prières pour l'âme du duc mort hors des bras de la sainte Église....

Dans un hôtel situé rue Sainte-Avoye, une scène dramatique d'intérieur se passait en ce temps.

Au fond d'une chambre tendue de noir, une femme jeune et belle était agenouillée devant un prie-Dieu, et pleurait en priant. A ses côtés se tenait debout, en costume de guerre, un chevalier portant le front haut, et dont l'œil lançait des éclairs de colère. Un brasero était allumé dans cette pièce.

Les portières étaient baissées.

Il y régnait un lugubre silence...

Le chevalier, qui paraissait attendre que la dame eût fini de prier, lui dit d'une voix sèche et brève :

— Avez-vous bien intercédé le Seigneur, madame la duchesse ?

La jeune femme ne répondit pas... Un torrent de larmes s'échappait de ses yeux.

L'homme qui l'interrogeait ne parut pas s'en apercevoir.

— Avez-vous assez prié? demanda-t-il de nouveau.

La duchesse soupira.

— L'heure est venue, reprit le chevalier. Entendez-vous ce tumulte ? C'est le peuple qui se rend en foule aux funérailles de notre cousin d'Orléans..... Entendez-vous ces cloches qui gémissent dans l'air ? Elles sonnent le glas funéraire... Relevez-vous, Irène, et prenez mon bras pour voir passer le cortége qui conduit à sa dernière demeure le gentilhomme.

— Je vous ai déjà demandé, monseigneur, de m'accorder la faveur de rester dans cet oratoire, dit la duchesse d'une voix faible.

— Et je vous ai refusée, répondit le chevalier. Que dirait la cour, si la femme du duc de Bourgogne n'assistait pas au convoi du duc d'Orléans?... Ne savez-vous pas que madame la reine doit elle-même lui jeter de l'eau bénite?... Venez, Irène, venez !

Et le seigneur offrit de nouveau son bras. La pauvre affligée essaya de se lever; elle était pâle comme un spectre... Ses forces la trahirent; elle retomba épuisée :

— Pitié ! dit-elle.

— Pas de pitié ! répondit le chevalier en la relevant brutalement. Du courage, Irène ! Venez à cette fenêtre; de là vous pourrez voir passer le cortége.

— Oh ! que voulez-vous donc ? demanda-t-elle effrayée.

— Vous allez le savoir, madame. Je veux que vous puissiez une dernière fois regarder passer votre amant.

La jeune femme poussa un cri et s'agenouilla.

— Mon amant ! dit-elle.

— Ah ! ah ! vous ne pensiez pas, n'est-ce pas, que je savais votre crime?... Un mari, c'est si facile à abuser !... Qu'importe qu'on lui apporte un front flétri... n'est-ce pas assez pour lui ! Vous vous êtes trompée, madame !

— Monseigneur, pitié ! dit-elle.

— Pas de pitié ! vous dis-je, répondit le duc de Bourgogne. En avez-vous eu, vous, pour mes souffrances? Avez-vous pensé qu'il arriverait un jour, une heure où je saurais tout, et qu'alors, la honte et la vengeance dans le cœur, il faudrait que je souffrisse toutes les tortures de l'enfer ?

Il se promenait avec agitation.

— Ah! il vous fallait un amant, madame! Pourquoi donc n'avoir pas tué votre époux ? Le poison habilement donné ne laisse pas de traces. Aussi habiles que soient les femmes, le déshonneur qui nous vient d'elles en laisse toujours. Suivez-moi, Irène, voici le cortége qui passe.

Et saisissant la duchesse avec force, il la porta sur le balcon tendu de noir. Elle avait l'air d'une morte dans une chapelle mortuaire.

Le cortége passait.

Le duc de Bourgogne seul y manquait.

. . . .

Quand les derniers hommes d'armes furent passés, la duchesse dit en pleurant :

— Oh! mon Dieu, prenez ma vie.

— Rentrez! dit le duc.

Il referma la fenêtre.

— Oh! vous m'avez bien trompé! dit-il. J'ai bien été le jouet de votre caprice! J'ai bien cru à la limpidité virginale de ces deux beaux yeux! J'ai bien cru aux paroles qui sortaient de cette bouche si jolie!... Soyez satisfaite, Irène; vous avez un beau triomphe, et jamais époux n'a été plus complétement trahi que le vôtre.

— Monseigneur!

— Patience, dit-il. J'ai attendu, mais c'est à mon tour maintenant à vous déchirer le cœur. Cet homme, pour lequel vous m'avez trahi, madame, c'était un lâche!

— Duc!...

La jeune femme se releva fièrement.

— C'était un lâche! car il confiait à tous les seigneurs le secret de vos amours, car il les avouait à tous les gentilshommes, car enfin il vous trompait aussi en vous déshonorant.

— Oh! vous mentez! monseigneur, dit Irène. Il n'aimait que moi.

— Et la reine Isabeau de Bavière, qui a surpris aussi votre liaison criminelle!

— La reine!

— Oui, la reine, de chez laquelle il sortait il y a trois jours, et qui l'avait attiré dans un piége pour se venger avec moi.

— Oh! monseigneur! est-ce donc vous qui l'avez fait assassiner?

Et la duchesse se recula avec horreur.

Le duc rit convulsivement.

— C'est moi! Oh! j'étais là; j'ai tout surveillé, tout vu... La vengeance guettait dans l'ombre. Le mari écoutait avec joie les cris de douleur de l'amant.

Le duc raconta avec une froideur impitoyable l'assassinat dans ses moindres détails.

— Assez! assez! dit la duchesse toujours agenouillée. Écrasez-moi sous vos pieds, monseigneur. Accablez-moi de votre mépris; tuez-moi, mais ne me labourez pas le cœur. Oh! mon crime est un crime infâme, je le sais, et la femme adultère porte en elle le poison qui la tuera un jour. On meurt du remords, monseigneur, et cela fait plus souffrir que le fer d'un poignard. Mais un crime ne se rachète pas par un autre; mon action fut odieuse : la vôtre a été infâme.

— Vous l'aimiez bien! dit le duc d'une voix stridente.

— Oui, répondit Irène, que la barbarie du duc avait révoltée. Oui, monseigneur, je l'aimais! Je l'aimais de toutes les forces de mon âme... Frappez-moi : j'attends la mort, je l'ai méritée... frappez, duc, frappez! Jamais vous ne serez aimé ainsi; jamais une femme ne pressera votre main avec une aussi douce joie que j'ai pressé la sienne.

— Pressez-la donc une dernière fois! dit le duc d'une voix sombre.

Et il jeta sur les genoux d'Irène la main encore ensanglantée du duc d'Orléans.

— Horreur! fit la jeune duchesse.

Elle s'évanouit.

. . . .

Le duc sortit sans regarder derrière lui. Sa vengeance était complète : il avait rendu blessure pour blessure!

Comme le gentilhomme, armé en guerre, sortait par la porte dérobée de son hôtel, messire Guillaume Tignouville entrait dans la cour d'honneur, en vertu de l'ordre qui lui avait été donné par le consul de fouiller les demeures des princes.

. . . .

Quand la duchesse revint à elle, elle se vit entourée de seigneurs.

Le prévôt de Paris était debout et découvert, et il s'apprêtait à s'excuser auprès de la jeune dame de cette mission, lorsqu'elle lui dit avec l'œil hagard et le sein palpitant :

— Vous cherchez l'assassin, messire Guillaume? il est ici...

Il y eut un murmure d'étonnement et de stupéfaction.

— C'est monseigneur le duc Jean de Bourgogne, mon époux!...

Les seigneurs se reculèrent.

— Oh! ne croyez pas que je sois comme le roi, notre sire, que Dieu garde, mes seigneurs...

— J'ai les preuves du crime.

— Les preuves! dit le prévôt.

— Les voici!

Et la pauvre femme présenta le poignet sanglant du duc d'Orléans.

— Oh! mon Dieu, dit le duc de Berry. J'ai perdu mes deux neveux!...

Chacun se taisait.

— A-t-il des complices? demanda le prévôt.

— Oui, dit Irène.

— Vous les a-t-il nommés, noble dame? demanda sire Guillaume.

— Il m'a désigné...

Au même instant, ses pages annoncèrent :

— Sa majesté la reine!

Isabeau entra, et, s'adressant au prévôt :

— Messire Guillaume, dit-elle, hâtez-vous de faire saisir le duc de Bourgogne, qui vient de franchir les murs de Paris, malgré la surveillance, et qui s'en va rejoindre son armée à Arras... Allez! voici l'ordre du roi.

Les seigneurs s'inclinèrent et sortirent.

Le duc de Bourgogne avait déjà pris assez d'avance pour qu'il fût impossible au prévôt de Paris de le rejoindre. Peu d'heures après il était au milieu de ses partisans.

. . . .



Les deux femmes restèrent seules.

— Elle est bien belle ! dit Isabeau tout bas.

— Elle est bien infâme ! murmura Irène.

Elles se lancèrent un regard mutuel, qui contenait assez de haine pour qu'une des deux dût mourir.

. . . .

V.

UN SECRET QUI FAIT MOURIR.

La reine Isabeau était entrée assez à temps pour empêcher la duchesse de Bourgogne de prononcer son nom. Elle avait échappé heureusement à cet aveu public; mais un jour ou l'autre il pouvait être fait, et c'est ce qu'elle ne voulait pas.

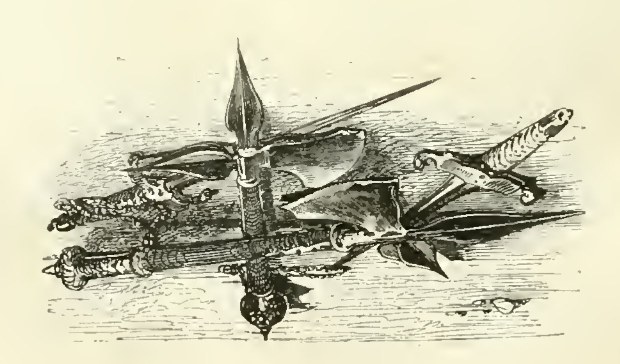
Un mois après ces faits, malheureusement trop historiques, la duchesse Irène de Bourgogne mourut *de douleur*.

Et Isabeau fut obligée de s'enfuir à Tours avec le Dauphin; car si le duc de Bourgogne s'était uni à elle pour la vengeance, une fois la vengeance satisfaite, l'ambition était revenue.

. . . .

L'assassinat qui avait été commis par un mari trompé et une reine abandonnée fut pour la France le signal des guerres si funestes des Armagnacs et des Bourguignons, qui ravagèrent le royaume.

Paul DE LASCAUX.





LES FRÈRES CORSES,

ROMAN

PAR ALEXANDRE DUMAS.

I.



Mars commençait, je voyageais en Corse. C'était en 1841.

Rien de plus pittoresque et de plus commode qu'un voyage en Corse : on s'embarque à Toulon; en vingt heures on est à Ajaccio, ou en vingt-quatre heures à Bastia.

Là on achète ou on loue un cheval : si on le loue, on en est quitte pour cinq francs par jour; si on l'achète, pour cent cinquante francs une fois payés. Et qu'on ne rie pas de la modicité du prix; ce cheval, loué ou acheté, fait, comme ce fameux cheval du Gascon qui sautait du Pont-Neuf dans la Seine, des choses que ne feraient ni Prospero ni Nautilus, ces héros des courses de Chantilly et du Champ-de-Mars.

Il passe par des chemins où Balmah lui-même eût mis des crampons, et sur des ponts où Auriol demanderait un balancier.

Quant au voyageur, il n'a qu'à fermer les yeux et à laisser faire l'animal : le danger ne le regarde pas.

Sans compter qu'avec ce cheval, qui passe partout, on peut faire une quinzaine de lieues tous les jours, sans qu'il vous demande ni à boire ni à manger.

De temps en temps, quand on s'arrête pour visiter un vieux château bâti par quelque seigneur, héros et chef d'une tradition féodale, pour dessiner une vieille tour élevée par les Génois, le cheval tond une touffe d'herbe, écorce un arbre ou lèche une roche couverte de mousse, et tout est dit.

Quant au logement de chaque nuit, c'est bien

plus simple encore : le voyageur arrive dans un village, traverse la rue principale dans toute sa longueur, choisit la maison qui lui convient et frappe à la porte. Un instant après, le maître ou la maîtresse paraît sur le seuil, invite le voyageur à descendre, lui offre la moitié de son souper, son lit tout entier s'il n'en a qu'un, et le lendemain, en le reconduisant jusqu'à la porte, le remercie de la préférence qu'il lui a donnée.

De rétribution quelconque, il est bien entendu qu'il n'en est aucunement question : le maître regarderait comme une insulte la moindre parole à ce sujet. Si la maison est servie par une jeune fille, on peut lui offrir quelque foulard, avec lequel elle se fera une coiffure pittoresque lorsqu'elle ira à la fête de Calvi ou de Corte. Si le domestique est mâle, il acceptera volontiers quelque couteau-poignard, avec lequel, s'il le rencontre, il pourra tuer son ennemi.

Encore faut-il s'informer d'une chose, c'est si les serviteurs de la maison, et cela arrive quelquefois, ne sont point des parents du maître, moins favorisés de la fortune que lui, et qui alors lui rendent des services domestiques en échange desquels ils veulent bien accepter la nourriture, le logement et une ou deux piastres par mois.

Et qu'on ne croie pas que les maîtres qui sont servis par leurs petits-neveux ou par leurs cousins, au quinzième ou vingtième degré, soient moins bien servis pour cela. Non, il n'en est rien. La Corse est un département français, mais la Corse est encore bien loin d'être la France.

Quant aux voleurs, on n'en entend pas parler ; des bandits à foison, oui ; mais il ne faut pas confondre les uns avec les autres.

Allez sans crainte à Ajaccio, à Bastia, une bourse pleine d'or pendue à l'arçon de votre selle, et vous aurez traversé toute l'île sans avoir couru l'ombre d'un danger ; mais n'allez pas d'Occana à Levaco, si vous avez un ennemi qui vous ait déclaré la vendetta ; car je ne répondrais pas de vous, pendant ce trajet de deux lieues.

J'étais donc en Corse, comme je l'ai dit, au commencement de mars. J'y étais seul, Jadin étant resté à Rome.

J'y étais venu de l'île d'Elbe : j'avais débarqué à Bastia ; j'avais acheté un cheval au prix sus-mentionné.

J'avais visité Corte et Ajaccio, et je parcourais pour le moment la province de Sartène.

Ce jour-là j'allais de Sartène à Sullacaro.

L'étape était courte : une dizaine de lieues peut-être à cause des détours, et d'un contrefort de la chaîne principale qui forme l'épine dorsale de l'île, et qu'il s'agissait de traverser : aussi avais-je pris un guide de peur de m'égarer dans les màkis.

Vers les cinq heures nous arrivâmes au sommet de la colline qui domine à la fois Olmeto et Sullacaro.

Là, nous nous arrêtâmes un instant.

— Où votre seigneurie désire-t-elle loger? demanda le guide.

Je jetai les yeux sur le village dans les rues duquel mon regard pouvait plonger, et qui semblait presque désert ; quelques femmes seulement apparaissaient rares dans les rues ; encore marchaient-elles d'un pas rapide et en regardant autour d'elles.

Comme en vertu des règles d'hospitalité établies, et dont j'ai dit un mot, j'avais le choix entre les cent ou cent vingt maisons qui composent le village, je cherchai des yeux l'habitation qui semblait m'offrir le plus de chance de confortable, et je m'arrêtai à une maison carrée, bâtie en manière de forteresse, avec machicoulis en avant des fenêtres et au-dessus de la porte.

C'était la première fois que je voyais ces fortifications domestiques, mais aussi il faut dire que la province de Sartène est la terre classique de la vendetta.

— Ah ! bon, me dit le guide, suivant des yeux l'indication de ma main, nous allons chez madame Savilia de Franchi.

« Allons, allons, votre seigneurie n'a pas fait un mauvais choix, et l'on voit qu'elle ne manque pas d'expérience.

N'oublions pas de dire que dans ce 86ᵉ département de la France, on parle constamment italien.

— Mais, demandai-je, n'y a-t-il pas d'inconvénient à ce que j'aille demander l'hospitalité à une femme? car, si j'ai bien compris, cette maison appartient à une femme.

— Sans doute, reprit-il d'un air étonné, mais quel inconvénient votre seigneurie veut-elle qu'il y ait à cela ?

— Si cette femme est jeune, repris-je, mu par un sentiment de convenance, ou peut-être, disons le mot, d'amour-propre parisien, une nuit passée sous son toit ne peut-elle pas la compromettre ?

— La compromettre ! répéta le guide, cherchant évidemment le sens de ce mot que j'avais italianisé, avec l'aplomb ordinaire qui nous caractérise, nous autres Français, quand nous nous hasardons à parler une langue étrangère.

— Eh ! sans doute, repris-je, commençant à m'impatienter ; cette dame est veuve, n'est-ce pas?

— Oui, Excellence.

— Eh bien, recevra-t-elle chez elle un jeune homme ?

En 1841 j'avais trente-six ans et demi, et je m'intitulais encore jeune homme.

— Si elle recevra un jeune homme? répéta le guide. Eh bien, qu'est-ce que cela peut donc lui faire que vous soyez jeune ou vieux?

Je vis que je n'en tirerais rien si je continuais à employer ce mode d'interrogation.

— Et quel âge a madame Savilia? demandai-je.

— Quarante ans à peu près.

— Ah! fis-je, répondant toujours à mes propres pensées, alors à merveille, et des enfants, sans doute?

— Deux fils, deux fiers jeunes gens.

— Les verrai-je?

— Vous en verrez un, celui qui demeure avec elle.

— Et l'autre?

— L'autre habite Paris.

— Et quel âge ont-ils?

— Vingt-un ans.

— Tous deux?

— Oui, ce sont des jumeaux.

— Et à quelle profession se destinent-ils?

— Celui qui est à Paris sera avocat.

— Et l'autre?

— L'autre sera Corse.

— Ah! fis-je, trouvant la réponse assez caractéristique, quoiqu'elle eût été faite du ton le plus naturel. Eh bien! va pour la maison de madame Savilia de Franchi.

Et nous nous remîmes en route.

Dix minutes après nous entrâmes dans le village.

Alors je remarquai une chose que je n'avais pu voir du haut de la montagne. C'est que chaque maison était fortifiée comme celle de madame Savilia; non point avec des machicoulis, la pauvreté de leurs propriétaires ne leur permettant pas sans doute ce luxe de fortifications; mais purement et simplement avec des madriers, dont on avait garni les parties inférieures des fenêtres tout en ménageant des ouvertures pour passer des fusils. D'autres fenêtres étaient fortifiées en briques rouges.

Je demandai à mon guide comment on nommait ces meurtrières; il me répondit que c'étaient des *archères*, réponse qui me fit voir que les vendettes corses étaient antérieures à l'invention des armes à feu.

A mesure que nous avancions dans les rues, le village prenait un plus profond caractère de solitude et de tristesse.

Plusieurs maisons paraissaient avoir soutenu des siéges et étaient criblées de balles.

De temps en temps, à travers les meurtrières, nous voyions étinceler un œil curieux qui nous regardait passer; mais il était impossible de distinguer si cet œil appartenait à un homme ou à une femme.

Nous arrivâmes à la maison que j'avais désignée à mon guide, et qui effectivement était la plus considérable du village.

Seulement, une chose me frappa, c'est que, fortifiée en apparence par les machicoulis que j'avais remarqués, elle ne l'était pas en réalité, c'est-à-dire que les fenêtres n'avaient ni madriers, ni briques, ni *archères*, mais de simples carreaux de vitres, que protégeaient la nuit des volets de bois.

Il est vrai que ces volets conservaient des traces que l'œil d'un observateur ne pouvait méconnaître pour des trous de balle. Mais ces trous étaient anciens, et remontaient visiblement à une dizaine d'années.

A peine mon guide eut-il frappé, que la porte s'ouvrit, non pas timidement, hésitante, entre-baillée, mais toute grande, et un valet parut...

Quand je dis un valet, je me trompe, j'aurais dû dire un homme.

Ce qui fait le valet, c'est la livrée, et l'individu qui nous ouvrit était tout simplement vêtu d'une veste de velours, d'une culotte de même étoffe, et de guêtres de peau. La culotte était serrée à la taille par une ceinture de soie bariolée, de laquelle sortait le manche d'un couteau de forme espagnole.

— Mon ami, lui dis-je, est-ce indiscret à un étranger, qui ne connaît personne à Sullacaro, de venir demander l'hospitalité à votre maîtresse?

— Non certainement, Excellence, répondit-il; l'étranger fait honneur à la maison devant laquelle il s'arrête.

Maria, continua-t-il en se retournant du côté d'une servante qui apparaissait derrière lui, prévenez madame Savilia que c'est un voyageur français qui demande l'hospitalité.

En même temps, il descendit un escalier de huit marches, roide comme les degrés d'une échelle, qui conduit à la porte d'entrée, et prit la bride de mon cheval.

Je mis pied à terre.

— Que Votre Excellence ne s'inquiète de rien, dit-il; tout son bagage sera porté dans sa chambre.

Je profitai de cette gracieuse invitation à la paresse, l'une des plus agréables que l'on puisse faire à un voyageur.

II.

Je me mis à escalader lestement l'échelle susdite, et fis quelques pas dans l'intérieur.

Au détour du corridor, je me trouvai en face d'une femme de haute taille vêtue de noir.

Je compris que cette femme, de trente-huit à quarante ans, encore belle, était la maîtresse de la maison, et je m'arrêtai devant elle.

— Madame, lui dis-je en m'inclinant, vous devez me trouver bien indiscret; mais l'usage du pays m'excuse, et l'invitation de votre serviteur m'autorise.

— Vous êtes le bienvenu pour la mère, me répondit madame de Franchi, et vous serez tout à l'heure

bienvenu pour le fils. A partir de ce moment, monsieur, la maison vous appartient; usez-en donc comme si elle était la vôtre.

— Je viens vous demander l'hospitalité pour une nuit seulement, madame. Demain matin, au point du jour, je partirai.

— Vous êtes libre de faire ainsi qu'il vous conviendra, monsieur. Cependant, j'espère que vous changerez d'avis et que nous aurons l'honneur de vous posséder plus longtemps

Je m'inclinai une seconde fois.

— Maria, continua madame de Franchi, conduisez monsieur à la chambre de Louis. Allumez du feu à l'instant même et portez de l'eau chaude. Pardon, continua-t-elle en se retournant de mon côté, tandis que la servante s'apprêtait à suivre ses instructions. Je sais que le premier besoin du voyageur fatigué est l'eau et le feu. Veuillez suivre cette fille, monsieur. Demandez-lui les choses qui pourraient vous manquer.

« Nous soupons dans une heure, et mon fils, qui sera rentré d'ici là, aura d'ailleurs l'honneur de vous faire demander si vous êtes visible.

— Vous excuserez mon costume de voyage, madame.

— Oui, monsieur, répondit-elle en souriant, mais à la condition que de votre côté vous excuserez la rusticité de la réception.

La servante montait l'escalier.

Je m'inclinai une dernière fois, et je la suivis.

La chambre était située au premier étage et donnait sur le derrière; les fenêtres s'ouvraient sur un joli jardin tout planté de myrtes et de lauriers-roses, traversé en écharpe par un charmant ruisseau qui allait se jeter dans le Taravo.

Au fond la vue était bornée par une espèce de haie de sapins tellement rapprochés les uns des autres qu'on eût dit une muraille. Comme il en est de presque toutes les chambres des maisons italiennes, les parois de celle-ci étaient blanchies à la chaux et ornées de quelques fresques représentant des paysages.

Je compris aussitôt qu'on m'avait donné cette chambre, qui était celle du fils absent, comme la plus confortable de la maison.

Alors il me prit l'envie, tandis que Maria allumait mon feu et préparait mon eau, de dresser l'inventaire de ma chambre et de me faire par l'ameublement une idée du caractère de celui qui l'habitait.

Je passai aussitôt du projet à la réalisation, en pivotant sur le talon gauche, et en exécutant ainsi un mouvement de rotation sur moi-même qui me permit de passer en revue les uns après les autres les différents objets dont j'étais entouré.

L'ameublement était tout moderne.

Ce qui, dans cette partie de l'île où la civilisation n'est pas encore parvenue, ne laisse pas que d'être une manifestation de luxe assez rare. Il se composait d'un lit de fer, garni de trois matelas et d'un oreiller, d'un divan, de quatre fauteuils, de six chaises, d'un double corps de bibliothèque et d'un bureau; le tout en bois d'acajou et sortant évidemment de la boutique du premier ébéniste d'Ajaccio.

Le divan, les fauteuils et les chaises étaient recouverts d'indienne à fleurs, et des rideaux d'étoffe pareille pendaient devant les deux fenêtres et enveloppaient le lit.

J'en étais là de mon inventaire, lorsque Maria sortit et me permit de pousser plus loin mon investigation.

J'ouvris la bibliothèque et je trouvai la collection de tous nos grands poëtes :

Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Ronsard, Victor Hugo et Lamartine;

Nos moralistes :

Montaigne, Pascal, Labruyère;

Nos historiens :

Mézeray, Chateaubriand, Augustin Thierry;

Nos savants :

Cuvier, Beudant, Élie de Beaumont;

Enfin quelques volumes de romans, parmi lesquels je saluai avec un certain orgueil mes *Impressions de voyage*.

Les clefs étaient aux tiroirs du bureau; j'en ouvris un.

J'y trouvai des fragments d'une histoire de la Corse, un travail sur les moyens à employer pour abolir la vendette, quelques vers français, quelques sonnets italiens : le tout manuscrit.

C'était plus qu'il ne m'en fallait, et j'avais la présomption de croire que je n'avais pas besoin de pousser plus loin mes recherches pour me faire une opinion sur monsieur Louis de Franchi.

Ce devait être un jeune homme doux, studieux, et partisan des réformes françaises.

Je compris alors qu'il fût parti pour Paris dans l'intention de se faire recevoir avocat.

Il y avait sans doute pour lui tout un avenir de civilisation dans ce projet.

Je faisais ces réflexions tout en m'habillant.

Ma toilette, comme je l'avais dit à madame de Franchi, quoique ne manquant pas de pittoresque, avait besoin d'une certaine indulgence.

Elle se composait d'une veste de velours noir, ouverte aux coutures des manches, afin de me donner de l'air dans les heures chaudes de la journée, et qui, par ces espèces de crevés à l'espagnole, laissait passer une chemise de soie à raies; d'un pantalon pareil, pris depuis le genou jusqu'au bas de la jambe dans des guêtres espagnoles fendues sur le côté et brodées en soie de couleur, et d'un chapeau de feutre prenant toutes les formes qu'on

voulait lui donner, mais particulièrement celle du sombrero.

J'achevais de revêtir cette espèce de costume, que je recommande aux voyageurs comme un des plus commodes que je connaisse, lorsque ma porte s'ouvrit, et que le même homme qui m'avait introduit parut sur le seuil.

Son entrée avait pour but de m'annoncer que son jeune maître, M. Lucien de Franchi, arrivait à l'instant même, et me faisait demander l'honneur, si toutefois j'étais visible, de venir me souhaiter la bienvenue.

Je répondis que j'étais aux ordres de M. Lucien de Franchi, et que tout l'honneur serait pour moi.

Un instant après, j'entendis le bruit d'un pas rapide et je me trouvai presque aussitôt en face de mon hôte.

III.

C'était, comme me l'avait dit mon guide, un jeune homme de vingt à vingt-un ans, aux cheveux et aux yeux noirs, au teint bruni par le soleil, plutôt petit que grand, mais admirablement bien fait.

Dans sa hâte à me présenter ses compliments, il était monté comme il se trouvait, c'est-à-dire avec son costume de cheval, qui se composait d'une redingote de drap vert, à laquelle une cartouchière qui serrait sa ceinture donnait une certaine tournure militaire, d'un pantalon de drap gris, garni intérieurement de cuir de Russie, et de bottes à éperons; une casquette dans le genre de celle de nos chasseurs d'Afrique complétait son costume.

De chaque côté de sa cartouchière, pendaient d'un côté une gourde et de l'autre un pistolet.

En outre il tenait à la main une carabine anglaise.

Malgré la jeunesse de mon hôte, dont la lèvre supérieure était à peine ombragée par une légère moustache, il y avait dans toute sa personne un air d'indépendance et de résolution qui me frappa.

On voyait l'homme élevé pour la lutte matérielle, habitué à vivre au milieu du danger sans le craindre, mais aussi sans le mépriser : grave parce qu'il est solitaire, calme parce qu'il est fort.

D'un seul regard il avait tout vu, mon nécessaire, mes armes, l'habit que je venais de quitter, celui que je portais.

Son coup d'œil était rapide et sûr, comme celui de tout homme dont la vie dépend parfois d'un coup d'œil.

— Vous m'excuserez si je vous dérange, monsieur, me dit-il, mais je l'ai fait dans une bonne intention, celle de m'informer si vous ne manquez de rien.

« Ce n'est jamais sans une certaine inquiétude que je vois arriver chez nous un homme du continent, car nous sommes encore si sauvages, nous autres Corses, que ce n'est vraiment qu'en tremblant que nous exerçons, vis-à-vis de Français surtout, cette vieille hospitalité qui sera bientôt, au reste, la seule tradition qui nous restera de nos pères.

— Et vous avez tort de craindre, monsieur, répondis-je; il est difficile de mieux aller au-devant de tous les besoins d'un voyageur que ne l'a fait madame de Franchi; d'ailleurs, continuai-je, en jetant à mon tour un coup d'œil à l'appartement, ce n'est point ici que je me plaindrai de cette prétendue sauvagerie que vous me signalez avec un peu de bonne volonté, et si je ne voyais pas de mes fenêtres cet admirable paysage, je pourrais me croire dans une chambre de la Chaussée-d'Antin.

— Oui, reprit le jeune homme; c'était une manie de mon pauvre frère Louis : il aimait à vivre à la française; mais je doute qu'en sortant de Paris cette pauvre parodie de la civilisation qu'il quittera lui suffise comme elle lui suffisait avant son départ.

— Et monsieur votre frère a quitté la Corse depuis longtemps? demandai-je à mon jeune interlocuteur.

— Depuis dix mois, monsieur.

— Vous l'attendez bientôt?

— Oh! pas avant trois ou quatre ans.

— C'est une absence bien longue pour deux frères qui, sans doute, ne s'étaient jamais quittés!

— Oui, et surtout qui s'aimaient comme nous nous aimions.

— Sans doute il viendra vous voir avant la fin de ses études?

— Probablement; il nous l'a promis du moins.

— En tout cas rien n'empêcherait que de votre côté vous n'allassiez lui faire une visite?

— Non... moi je ne quitte pas la Corse.

Il y avait dans l'accent dont était faite cette réponse cet amour de la patrie qui confond le reste de l'univers dans un même dédain.

Je souris.

— Cela vous semble étrange, reprit-il en souriant à son tour, qu'on ne veuille pas quitter un misérable pays comme le nôtre.

« Que voulez-vous, je suis une espèce de production de l'île, comme le chêne vert et le laurier-rose; il me faut mon atmosphère, imprégnée des parfums de la mer et des émanations de la montagne; il me faut mes torrents à traverser, mes rocs à gravir, mes forêts à explorer; il me faut l'espace, il me faut la liberté; si l'on me transportait dans une ville, il me semble que j'y mourrais.

— Mais comment y a-t-il donc une si grande différence morale entre vous et votre frère?

— Avec une si grande ressemblance physique, ajouteriez-vous si vous le connaissiez.

— Vous vous ressemblez beaucoup?

— C'est au point que lorsque nous étions enfants, mon père et ma mere étaient forcés de mettre à nos habits un signe pour nous distinguer l'un de l'autre.

— Et en grandissant? demandai-je.

— En grandissant, nos habitudes ont amené une légère différence de teint, voilà tout.

« Toujours enfermé, toujours penché sur ses livres et sur ses dessins, mon frère est devenu plus pâle, tandis qu'au contraire, toujours à l'air, toujours courant la montagne ou la plaine, moi j'ai bruni.

— J'espère, lui dis-je, que vous me ferez juge de cette différence, en me chargeant de vos commissions pour M. Louis de Franchi.

— Oui certainement, et avec un grand plaisir, si vous vouliez bien avoir cette complaisance.

« Mais pardon, je m'aperçois que vous êtes plus avancé que moi de toute votre toilette, et que dans un quart d'heure on va se mettre à table.

— Est-ce pour moi que vous allez prendre la peine de changer de costume.

— Quand il en serait ainsi, vous n'auriez de reproche à faire qu'à vous-même: car vous m'auriez donné l'exemple; mais, en tout cas, je suis en costume de cavalier, et il faut que je me mette en costume de montagnard.

« J'ai, après le souper, une course à faire dans laquelle mes bottes et mes éperons me gêneraient fort

— Vous sortez après le souper? lui demandais-je.

— Oui, reprit-il, un rendez-vous....

Je souris.

— Oh! pas dans le sens où vous le prenez; c'est un rendez-vous d'affaires.

— Me croyez-vous assez présomptueux pour croire que j'aie droit à vos confidences?

— Pourquoi pas? il faut vivre de manière à pouvoir dire tout haut tout ce qu'on fait.

« Je n'ai jamais eu de maîtresse, je n'en aurai amais.

« Si mon frère se marie et a des enfants, il est probable que je ne me marierai même pas. Si au contraire il ne prend point de femme, il faudra bien que j'en prenne une; mais alors ce sera pour que la race ne s'éteigne pas.

« Je vous l'ai dit, ajouta-t-il en riant; je suis un véritable sauvage, et je suis venu au monde cent ans trop tard.

« Mais je continue à bavarder comme une corneille, et, à l'heure du souper, je ne serai pas prêt.

— Mais nous pouvons continuer la conversation, repris-je, votre chambre n'est-elle pas en face de celle-ci; laissez la porte ouverte et nous causerons.

— Faites mieux, venez chez moi; je m'habillerai dans mon cabinet de toilette pendant ce temps....

« Vous êtes amateur d'armes, ce me semble, eh bien! vous regarderez les miennes; il y en a quelques-unes qui ont une certaine valeur, historique s'entend.

IV.

L'offre correspondait trop bien au désir que j'avais de comparer les chambres des deux frères pour que je ne l'acceptasse pas. Je m'empressai donc de suivre mon hôte, qui, ouvrant la porte de son appartement, passa devant moi pour me montrer le chemin.

Cette fois je crus entrer dans un véritable arsenal.

Tous les meubles étaient du quinzième et du seizième siècle : le lit sculpté au baldaquin, soutenu par de grandes colonnes torses, était drapé en damas vert à fleurs d'or; les rideaux des fenêtres étaient de la même étoffe, les murailles étaient couvertes de cuir d'Espagne, et dans tous les intervalles des meubles soutenaient des trophées d'armes gothiques et modernes.

Il n'y avait pas à se tromper sur les inclinations de celui qui habitait cette chambre : elles étaient aussi belliqueuses que celles de son frère étaient paisibles.

— Tenez, me dit-il en passant dans son cabinet de toilette, vous voilà au milieu de trois siecles : regardez. Moi, je m'habille en montagnard, je vous en ai prévenu, car aussitôt le souper il faut que je sorte.

— Et quelles sont, parmi ces épées, ces arquebuses et ces poignards, les armes historiques dont vous parlez.

— Il y en a trois; procédons par ordre.

— Cherchez au chevet de mon lit un poignard isolé à large coquille, au pommeau formant un cachet.

— J'y suis. Eh bien?

— C'est la dague de Sampiero.

— Du fameux Sampiero, l'assassin de Vanina?

— L'assassin! non, le meurtrier.

— C'est la même chose, il me semble.

— Dans le reste du monde peut-être, pas en Corse.

— Et ce poignard est authentique?

— Voyez! il porte les armes de Sampiero; seulement la fleur de lis de France n'y est point encore; vous savez que Sampiero n'a été autorisé à mettre la fleur de lis dans son blason qu'après le siége de Perpignan.

— Non, j'ignorais cette circonstance. Et comment ce poignard est-il passé en votre possession?

— Oh! il est dans la famille depuis trois cents ans. Il a été donné à un Napoléone de Franchi par Sampiero lui-même.

— Et savez-vous à quelle occasion?

— Oui. Sampiero et mon aïeul tombèrent dans une embuscade génoise et se défendirent comme des lions; le casque de Sampiero se détacha, un Génois à cheval allait le frapper de sa masse, lorsque mon ancêtre lui enfonça son poignard au défaut de la cuirasse; le cavalier se sentant blessé, piqua son cheval et s'enfuit emportant le poignard de Napoléone, si profondément enfoncé dans la blessure que celui-ci ne put l'en arracher; or, comme mon aïeul tenait, à ce qu'il paraît, à ce poignard, et qu'il regrettait de l'avoir perdu, Sampiero lui donna le sien. Napoléone n'y perdit point, car celui-ci est de fabrique espagnole, comme vous pouvez voir, et perce deux pièces de cinq francs superposées.

— Puis-je tenter l'essai!

— Parfaitement.

Je mis deux pièces de cinq francs sur le parquet et je frappai un coup vigoureux et sec.

Lucien ne m'avait pas trompé.

Lorsque je relevai le poignard, les deux pièces étaient fixées à la pointe, percées de part en part.

— Allons, allons, dis-je, c'est bien le poignard de Sampiero. Ce qui m'étonne seulement, c'est qu'ayant une pareille arme, il se soit servi d'une corde pour tuer sa femme.

— Il ne l'avait plus, me dit Lucien, puisqu'il l'avait donné à mon aïeul.

— C'est juste.

— Sampiero avait plus de soixante ans lorsqu'il revint exprès de Constantinople à Aix pour donner cette grande leçon au monde, que ce n'est pas aux femmes à se mêler des affaires d'État.

Je m'inclinai en signe d'adhésion et remis le poignard à sa place.

— Et maintenant, dis-je à Lucien, qui s'habillait toujours, voici le poignard de Sampiero à son clou, passons à un autre.

— Vous voyez deux portraits à côté l'un de l'autre.

— Oui, Paoli et Napoléon.

— Eh bien! Près du portrait de Paoli est une épée.

— Parfaitement.

— C'est la sienne.

— L'épée de Paoli! Et aussi authentique que le poignard de Sampiero?

— Au moins, car, comme lui, elle a été donnée, non pas à un de mes aïeux, mais à une de mes aïeules.

— A une de vos aïeules?

— Oui.

« Peut-être avez-vous entendu parler de cette femme qui, au moment de la guerre de l'indépendance, vint se présenter à la tour de Sullacaro, accompagnée d'un jeune homme.

— Non, dites-moi cette histoire.

— Oh! elle est courte.

— Tant pis.

— Nous n'avons pas le temps d'être bavards.

— J'écoute.

— Eh bien, cette femme et ce jeune homme se présentèrent donc à la tour de Sullacaro, demandant à parler à Paoli. Mais comme Paoli était occupé à écrire, on lui refusa l'entrée, et, comme la femme insistait, les deux sentinelles l'écartèrent.

« Cependant Paoli, qui avait entendu du bruit, ouvrit la porte et demanda qui l'avait causé.

« — C'est moi, dit cette femme, car je voulais te parler.

« — Et que venais-tu me dire?

« — Je venais te dire que j'avais deux fils. J'ai appris hier que le premier avait été tué pour la défense de la patrie et j'ai fait vingt lieues pour t'amener le second.

— C'est une scène de Sparte que vous me racontez là.

— Oui, cela y ressemble beaucoup.

— Et quelle était cette femme?

— C'était mon aïeule. Paoli détacha son épée et la lui donna.

— Tiens, j'aime assez cette façon de faire des excuses à une femme.

— Elle était digne de l'un et de l'autre, n'est-ce pas?

— Et maintenant, ce sabre?

— Est celui que Bonaparte portait à la bataille des Pyramides.

— Sans doute il est entré dans votre famille de la même manière que le poignard et l'épée?

— Absolument.

« Après la bataille, Bonaparte donna l'ordre à mon grand-père, officier dans les guides, de charger, avec une cinquantaine d'hommes, un noyau de Mameluks qui tenaient encore autour d'un chef blessé.

« Mon grand-père obéit, dispersa les Mamelucks et ramena le chef au premier consul. Mais, lorsqu'il voulut rengaîner, la lame était tellement hachée par les damas des Mameluks, qu'elle ne put jamais rentrer au fourreau.

« Mon grand-père alors jeta loin de lui sabre et fourreau, comme devenus inutiles, ce que voyant Bonaparte, il lui donna le sien.

— Mais, dis-je, à votre place, j'aimerais autant avoir le sabre de mon grand-père, tout haché qu'il était, que celui du général en chef, tout intact qu'il s'est conservé.

— Aussi regardez en face et vous le trouverez.

« Le premier consul le ramassa, fit incruster à la poignée le diamant que vous y voyez, et le renvoya à ma famille avec l'inscription que vous pouvez lire sur la lame

Effectivement, entre les deux fenêtres, à moitié sorti du fourreau où il ne pouvait plus rentrer, pen-

dait le sabre, haché et tordu, avec cette simple inscription :

Bataille des Pyramides, 21 *juillet* 1798.

En ce moment, le même serviteur qui m'avait introduit et qui était venu m'annoncer l'arrivée de son jeune maître reparut sur le seuil.

— Excellence, dit-il à Lucien, madame de Franchi vous fait prévenir que le souper est servi.

— C'est bien, Griffo, répondit le jeune homme, dites à ma mère que nous descendons.

En ce moment, il sortit du cabinet, habillé, comme il le disait, en montagnard, c'est-à-dire avec une veste ronde de velours, une culotte et des guêtres; de son autre costume, il n'avait gardé que la cartouchière qui serrait sa taille.

Il me trouva occupé à regarder deux carabines pendues en face l'une de l'autre, et portant toutes deux cette date incrustée sur la crosse.

21 *septembre* 1819, 11 *heures du matin.*

— Et ces carabines, demandai-je, sont-ce aussi des armes historiques?

— Oui, dit-il, pour nous du moins. L'une est celle de mon père.

Il s'arrêta.

— Et l'autre? demandai-je.

— Et l'autre, dit-il en riant; l'autre est celle de ma mère.

« Mais descendons, vous savez qu'on nous attend.

Et, passant le premier pour m'indiquer le chemin, il me fit signe de le suivre.



V.

J'avoue que je descendis préoccupé de cette dernière phrase de Lucien :

« — Celle-ci c'est la carabine de ma mère. »

Lucien, en entrant dans la salle à manger, baisa respectueusement la main de madame de Franchi, et elle reçut cet hommage avec la dignité d'une reine.

— Pardon, ma mère, dit Lucien; mais je crains de vous avoir fait attendre.

— En tout cas ce serait ma faute, madame, dis-je en m'inclinant; monsieur Lucien m'a dit et montré des choses si curieuses que par mes questions sans fin je l'ai mis en retard.

— Rassurez-vous, me dit-elle, je descends à l'instant même ; mais, continua-t-elle en s'adressant à son fils, j'avais hâte de te voir pour te demander des nouvelles de Louis.

— Votre fils serait-il souffrant? demandai-je à madame de Franchi.

— Lucien le craint, dit-elle.

— Vous avez reçu une lettre de votre frère? demandai-je.

— Non, dit-il, et voilà surtout ce qui m'inquiète.

— Mais comment savez-vous qu'il est souffrant?

— Parce que ces jours passés j'ai souffert moi-même.

— Pardon de ces éternelles questions, mais cela ne m'explique pas...

— Ne savez-vous point que nous sommes jumeaux?

— Si fait, mon guide me l'a dit.

— Ne savez-vous pas que lorsque nous sommes venus au monde nous nous tenions encore par le côté ?

— Non, j'ignorais cette circonstance.

— Eh bien! il a fallu un coup de scalpel pour nous séparer; ce qui fait que, tout éloignés que nous sommes maintenant, nous avons toujours un même corps, de sorte que l'impression, soit physique, soit morale, que l'un de nous éprouve a son contre-coup sur l'autre.

« Eh bien ! ces jours-ci, sans motif aucun, j'ai été triste, morose, sombre. J'ai ressenti des serrements de cœur cruels : il est évident que mon frère éprouve quelque profond chagrin.

Je regardai avec étonnement ce jeune homme, qui m'affirmait une chose si étrange sans paraître éprouver aucun doute ; sa mère, au reste, semblait éprouver la même conviction.

Madame de Franchi sourit tristement et dit :

— Les absents sont dans la main de Dieu. Le principal est que tu sois sûr qu'il vit.

— S'il était mort, dit tranquillement Lucien, je l'aurais revu.

— Et tu me l'aurais dit, n'est-ce pas, mon fils?

— Oh! à l'instant même, je vous le jure, ma mère...

— Bien...

« Pardon, monsieur, continua-t-elle en se retournant de mon côté, de ne pas avoir su réprimer devant vous mes inquiétudes maternelles : c'est que non-seulement Louis et Lucien sont mes fils, mais encore ce sont les derniers de notre nom...

« Veuillez vous asseoir à ma droite...

« Lucien, mets-toi là.

Et elle indiqua au jeune homme la place vacante à sa gauche.

Nous nous assîmes à l'extrémité d'une longue table, au bout opposé de laquelle étaient mis six autres couverts, destinés à ce qu'on appelle en Corse la famille ; c'est-à-dire à ces personnages qui, dans les grandes maisons, tiennent le milieu entre les maîtres et les domestiques.

La table était copieusement servie.

Mais j'avoue que, quoique doué pour le moment d'une faim dévorante, je me contentai de l'assouvir matériellement, sans que mon esprit préoccupé me permît de savourer aucun des plaisirs délicats de la gastronomie. En effet, il me semblait, en entrant dans cette maison, être entré dans un monde étranger, où je vivais comme dans un rêve.

Qu'était-ce donc que cette femme qui avait sa carabine comme un soldat?

Qu'était-ce donc que ce frère qui éprouvait les mêmes douleurs qu'éprouvait son autre frère à trois cents lieues de lui?

Qu'était-ce que cette mère qui faisait jurer à son fils que, s'il revoyait son autre fils mort, il le lui dirait?

Il y avait dans tout ce qui m'arrivait, on en conviendra, ample matière à rêverie.

Cependant, comme je m'aperçus que le silence que je gardais était impoli, je relevai le front en secouant la tête, comme pour en écarter toutes ces idées.

La mère et le fils virent à l'instant même que je voulais en revenir à la conversation.

— Et, me dit Lucien, comme s'il eût repris une conversation interrompue, vous vous êtes donc décidé à venir en Corse.

— Oui, vous le voyez; depuis longtemps j'avais ce projet, et je l'ai enfin mis à exécution.

— Ma foi, vous avez bien fait de ne pas trop tarder, car, dans quelques années, avec l'envahissement successif des goûts et des mœurs français, ceux qui viendront ici pour y chercher la Corse ne la trouveront plus.

— En tout cas, repris-je, si l'ancien esprit national recule devant la civilisation et se réfugie dans quelque coin de l'île, ce sera certainement dans la province de Sartène et dans la vallée du Taravo.

— Vous croyez cela? me dit en souriant le jeune homme,

— Mais il me semble que ce que j'ai autour de moi ici même et sous les yeux est un beau et noble tableau des vieilles mœurs corses.

— Oui, et cependant entre ma mère et moi, en face de quatre cents ans de souvenirs, dans cette même maison, à créneaux et à machicoulis, l'esprit français est venu chercher mon frère, nous l'a en-

levé, l'a transporté à Paris; d'où il va nous revenir avocat.

« Il habitera Ajaccio au lieu d'habiter la maison de ses pères; il plaidera; s'il a du talent, il sera nommé procureur du roi peut-être; alors il poursuivra les pauvres diables qui ont *fait une peau*, comme on dit dans le pays; il confondra l'assassin avec le meurtrier, comme vous le faisiez tantôt vous-même; il demandera au nom de la loi la tête de ceux qui auront fait ce que leurs pères regardaient comme un déshonneur de ne pas faire; il substituera le jugement des hommes au jugement de Dieu, et le soir, quand il aura recruté une tête pour le bourreau, il croira avoir servi le pays, avoir apporté sa pierre au temple de la civilisation... comme dit notre préfet... Eh! mon Dieu! mon Dieu!

Et le jeune homme leva les yeux au ciel comme dut le faire Annibal après la bataille de Zama.

— Mais, lui répondis-je, vous voyez bien que Dieu a voulu contrebalancer les choses, puisque, tout en faisant votre frère sectateur des nouveaux principes, il vous a fait, vous, partisan des vieilles habitudes.

— Oui, mais qui me dit que mon frère ne suivra pas l'exemple de son oncle au lieu de suivre le mien, et moi-même, tenez, est-ce que je ne me laisse pas aller à des choses indignes d'un de Franchi?

— Vous? m'écriai-je avec étonnement.

— Eh! mon Dieu! oui, moi.

« Voulez-vous que je vous dise ce que vous êtes venu chercher dans la province de Sartène?

— Dites.

— Vous êtes venu avec votre curiosité d'homme du monde, d'artiste ou de poète: je ne sais pas ce que vous êtes, je ne vous le demande pas; vous nous le direz en nous quittant, si cela vous fait plaisir; sinon, notre hôte, vous garderez le silence; vous êtes parfaitement libre...

« Eh bien! vous êtes venu dans l'espoir de voir quelque village en vendette, d'être mis en relation avec quelque bandit bien original, comme ceux que M. Mérimée a peints dans Colomba.

— Eh bien! il me semble que je ne suis pas si mal tombé, répondis-je; ou j'ai mal vu, ou votre maison est la seule dans le village qui ne soit pas fortifiée.

— Ce qui prouve que moi aussi je dégénère; mon père, mon grand-père, mon aïeul, un de mes ancêtres quelconque eût pris parti pour l'une ou l'autre des deux factions qui divisent le village depuis dix ans.

« Eh bien! moi, savez-vous ce que je suis dans tout cela, au milieu des coups de fusil, au milieu des coups de stylet, au milieu des coups de couteau? je suis arbitre; vous êtes venu dans la province de Sartène pour voir des bandits, n'est-ce pas? Eh



bien! venez avec moi ce soir, je vous en montrerai un.

— Comment, vous permettez que je vous accompagne?

— Oh ! mon Dieu, oui, si cela peut vous amuser, il ne tient qu'à vous.

— Par exemple, j'accepte et avec grand plaisir.

— Monsieur est bien fatigué, dit madame de Franchi en jetant un coup d'œil à son fils, comme si elle eût partagé la honte qu'il éprouvait à voir la Corse dégénérer ainsi.

— Non, ma mère, non, il faut qu'il vienne, au contraire, et lorsque dans quelque salon parisien on parlera devant monsieur de ces terribles vendettes et de ces implacables bandits corses qui font encore peur aux petits enfants de Bastia et d'Ajaccio, du moins il pourra lever les épaules et dire ce qu'il en est.

— Mais pour quel motif était venue cette grande querelle qui, autant que j'en puis juger par ce que vous me dites, est sur le point de s'éteindre.

— Oh ! dit Lucien, dans une querelle ce n'est pas le motif qui fait quelque chose, c'est le résultat. Si une mouche, en volant de travers, a causé la mort d'un homme, il n'y en a pas moins un homme mort.

Je vis qu'il hésitait lui-même à me dire la cause de cette guerre terrible qui depuis dix ans désolait le village de Sullacaro.

Mais, comme on le comprend bien, plus il se faisait discret, plus je me fis exigeant.

— Cependant, dis-je, cette querelle a eu un motif. Ce motif est-il un secret?

— Mon Dieu, non. La chose est née entre les Orlandi et les Colona.

— A quelle occasion?

— Eh bien ! une poule s'est échappée de la basse-cour des Orlandi et s'est envolée dans celle des Colona.

« Les Orlandi ont été réclamer leur poule, les Colona ont soutenu qu'elle était à eux ; les Orlandi ont menacé les Colona de les conduire devant le juge de paix et de leur déférer le serment.

« Alors la vieille mère qui tenait la poule lui a tordu le cou et l'a jetée à la figure de sa voisine en lui disant :

« — Et bien ! puisqu'elle est à toi, mange-la. »

« Alors un Orlandi a ramassé la poule par les pattes, et a voulu en frapper celle qui l'avait jetée à la figure de sa sœur.

« Mais, au moment où il levait la main, un Colona, qui par malheur avait son fusil tout chargé, lui a envoyé une balle à bout portant et l'a tué.

— Et combien d'existences ont payé cette rixe?

— Il y a eu neuf personnes tuées.

— Et cela pour une misérable poule qui valait douze sous!

— Sans doute, mais je vous le disais tout à l'heure, ce n'est pas la cause, c'est le résultat qu'il faut voir.

— Et parce qu'il y a eu neuf personnes de tuées, il faut qu'il y en ait une dixième.

— Mais vous voyez bien que non, reprit Lucien, puisque je me suis fait arbitre?

— Sans doute à la prière d'une des deux familles?

— Oh! mon Dieu, non, à celle de mon frère, à qui on a parlé chez le garde des sceaux.

« Je vous demande un peu de quoi diable ils se mêlent à Paris, de s'occuper de ce qui se passe dans un misérable village de la Corse.

« C'est le préfet qui nous aura joué ce tour, en disant que, si je voulais dire un mot, tout cela finirait comme un vaudeville, par un mariage et un couplet au public ; alors on se sera adressé à mon frère, qui a pris la balle au bond, et qui m'a écrit en disant qu'il avait donné sa parole pour moi.

« Que voulez-vous ! dit le jeune homme en relevant la tête, on ne pouvait pas dire là-bas qu'un de Franchi avait engagé la parole de son frère, et que son frère n'a pas fait honneur à l'engagement.

— Alors vous avez tout arrangé ?

— J'en ai peur !

— Et nous allons voir ce soir le chef de l'un des deux partis, sans doute?

— Justement ; la nuit passée, j'ai été voir l'autre.

— Et est-ce à un Orlandi ou à un Colona que nous allons faire visite?

— A un Orlandi.

— Le rendez-vous est loin d'ici ?

— Dans les ruines du château de Vicentello d'Istria.

— Ah ! c'est vrai !... on m'a dit que ces ruines étaient dans les environs.

— A une lieue environ.

— Ainsi en trois quarts d'heure à peu près nous y serons ?

— Tout au plus.

— Lucien, dit madame de Franchi, fais attention que tu parles pour toi. A toi, montagnard, il te faut trois quarts d'heure à peine ; mais monsieur ne passera point par les chemins où tu passes, toi.

— C'est vrai ; il nous faudra une heure et demie au moins.

— Il n'y a donc pas de temps à perdre, dit madame de Franchi, en jetant les yeux sur la pendule.

— Ma mère, dit Lucien, vous permettez que nous vous quittions ?

Elle lui tendit la main, que le jeune homme baisa avec le même respect qu'il avait fait en arrivant.

— Si cependant, reprit Lucien, vous préférez achever tranquillement votre souper, remonter dans votre chambre, et vous chauffer les pieds en fumant votre cigare?..

— Non pas ! non pas ! m'écriai-je...

« Diable ! vous m'avez promis un bandit, il me le faut.

— Eh bien ! allons donc prendre nos fusils, et en route.

Je saluai respectueusement madame de Franchi, et nous sortîmes, précédés par Griffo, qui nous éclairait.

Nos préparatifs ne furent pas longs.

Je ceignis une ceinture de voyage que j'avais fait faire avant de partir de Paris, à laquelle pendait une espèce de couteau de chasse, et qui renfermait d'un côté ma poudre, et de l'autre mon plomb.

Quant à Lucien, il reparut avec sa cartouchière, un fusil à deux coups de Manton et un bonnet pointu, chef-d'œuvre de broderie sorti des mains de quelque Pénélope de Sullacaro.

— Irai-je avec votre Excellence ? demanda Griffo.

— Non, c'est inutile, reprit Lucien, seulement lâche Diamante; il serait possible qu'il nous fît lever quelque faisan, et par ce clair de lune-là, on pourrait tirer comme en plein jour.

Un instant après un grand chien épagneul bondissait en hurlant de joie autour de nous.

Nous fîmes dix pas hors de la maison.

— A propos, dit Lucien, en se retournant, préviens dans le village que, si l'on entend quelque coup de fusil dans la montagne, c'est nous qui les aurons tirés.

— Soyez tranquille, Excellence.

— Sans cette précaution, reprit Lucien, peut-être aurait-on pu croire que les hostilités étaient recommencées, et aurions-nous entendu l'écho de nos fusils retentir dans les rues de Sullacaro

Nous fîmes quelques pas encore, puis nous prîmes, à notre droite, une petite ruelle qui conduisait directement à la montagne.

VI.

Quoique nous fussions arrivés au commencement de mars à peine, le temps était magnifique, et l'on aurait pu dire qu'il était chaud, sans une charmante brise qui, tout en nous rafraîchissant, nous apportait cet âcre et vivace parfum de la mer.

La lune se levait, claire et brillante, derrière le mont Cagna, et l'on eût dit qu'elle versait des cascades de lumière sur tout le versant occidental qui sépare la Corse en deux parties, et fait en quelque sorte d'une seule île deux pays différents toujours en guerre, ou du moins en haine l'un contre l'autre.

A mesure que nous montions, et que les gorges où coule le Taravo s'enfonçaient dans une nuit dont l'œil cherchait en vain à pénétrer l'obscurité, nous voyions la Méditerranée calme, et pareille à un vaste miroir d'acier bruni, se dérouler à l'horizon.

Certains bruits particuliers à la nuit, soit qu'ils disparaissent le jour sous d'autres bruits, soit qu'ils s'éveillent véritablement avec les ténèbres, se faisaient entendre, et produisaient, non pas sur Lucien, qui, familier avec eux, pouvait les reconnaître, mais sur moi, à qui ils étaient étrangers, des sensations de surprise singulières, et qui entretenaient dans mon esprit cette émotion continuelle qui donne un intérêt puissant à tout ce qu'on voit.

Arrivés à une espèce de petit embranchement où la route se divisait en deux, c'est-à-dire en un chemin qui paraissait faire le tour de la montagne, et un sentier à peine visible qui piquait droit sur elle, Lucien s'arrêta.

— Voyons, me dit-il, avez-vous le pied montagnard ?

— Le pied, oui, mais pas l'œil.

— C'est-à-dire que vous avez des vertiges.

— Oui, le vide m'attire irrésistiblement.

— Alors nous pouvons prendre par ce sentier, qui ne nous offrira pas de précipices, mais seulement des difficultés de terrain.

— Oh ! pour les difficultés de terrain, cela m'est égal.

— Prenons donc ce sentier, il nous épargne trois quarts d'heure de marche.

— Prenons ce sentier.

Lucien s'engagea le premier à travers un petit bois de chênes verts dans lequel je le suivis.

Diamante marchait à cinquante ou soixante pas de nous, battant le bois à droite et à gauche, et de temps en temps revenant par le sentier, remuant gaiement la queue pour nous annoncer que nous pouvions, sans danger et confiants dans son instinct, continuer tranquillement notre route.

On voyait que, comme les chevaux à deux fins de ces demi-fashionables, agents de change le matin, lions le soir, et qui veulent à la fois une bête de selle et de cabriolet, Diamante était dressée à chasser le bipède et le quadrupède, le bandit et le sanglier.

Pour n'avoir pas l'air d'être tout à fait étranger aux mœurs corses, je fis part de mon observation à Lucien.

— Vous vous trompez, dit-il, Diamante chasse effectivement à la fois l'homme et l'animal, mais l'homme qu'il chasse n'est point le bandit, c'est la triple race du gendarme, du voltigeur et du volontaire.

— Comment, demandai-je, Diamante est donc un chien de bandit ?

— Comme vous le dites.

« Diamante appartenait à un Orlandi à qui j'envoyais quelquefois dans la campagne du pain, de la poudre, des balles, les différentes choses enfin dont un bandit a besoin. Il a été tué par un Colona, et j'ai reçu le lendemain son chien qui, ayant l'habitude de venir à la maison, m'a facilement pris en amitié.

— Mais il me semble, dis-je, que de ma chambre,

ou plutôt de celle de votre frère, j'ai aperçu un autre chien que Diamante.

— Oui, celui-là c'est Brusco ; il a les mêmes qualités que celui-ci, seulement il me vient d'un Colona qui a été tué par un Orlandi : il en résulte que, lorsque je vais faire visite à un Colona, je prends Brusco, et que quand, au contraire, j'ai affaire à un Orlandi, je détache Diamante. Si on a le malheur de les lâcher tous les deux en même temps, ils se dévorent.

« Aussi, continua Lucien en riant de son sourire amer, les hommes peuvent se raccommoder, eux, faire la paix, communier de la même hostie, les chiens ne mangeront jamais à la même écuelle.

— A la bonne heure, repris-je à mon tour en riant, voilà deux vrais chiens corses; mais il me semble que Diamante, comme tous les cœurs modestes, se dérobe à nos louanges, depuis que la conversation roule sur lui, nous ne l'avons pas aperçu.

— Oh! que cela ne vous inquiète pas, dit Lucien. Je sais où il est.

— Et où est-il, sans indiscrétion?

— Il est au *Mucchio*.

J'allais encore hasarder une question, au risque de fatiguer mon interlocuteur, lorsqu'un hurlement se fit entendre, si triste, si prolongé et si lamentable, que je tressaillis et que je m'arrêtai en portant la main sur le bras du jeune homme.

— Qu'est-ce que cela? lui demandai-je.

— Rien, c'est Diamante qui pleure.

— Et qui pleure-t-il?

— Son maître. Croyez-vous donc que les chiens soient des hommes pour oublier ceux qui les ont aimés?

— Ah! je comprends, dis-je.

Diamante fit entendre un second hurlement plus prolongé, plus triste et plus lamentable encore que le premier.

— Oui, continuai-je, son maître a été tué, m'avez-vous dit, et nous approchons de l'endroit où il a été tué?

— Justement, et Diamante nous a quittés pour aller au Mucchio.

— Le Mucchio alors, c'est la tombe?

— Oui, c'est-à-dire le monument que chaque passant, en y jetant une pierre et une branche d'arbre, dresse sur la fosse de tout homme assassiné.

« Il en résulte qu'au lieu de s'affaisser comme les autres fosses sous les pas de ce grand niveleur qu'on appelle le temps, le tombeau de la victime grandit toujours, symbole de la vengeance qui doit lui survivre et grandir incessamment au cœur de ses plus proches parents.

Un troisième hurlement retentit, mais cette fois si près de nous que je ne pus m'empêcher de frissonner, quoique la cause me fût cette fois parfaitement connue.

En effet, au détour d'un sentier, je vis blanchir à une vingtaine de pas de nous, un tas de pierres formant une pyramide de quatre ou cinq pieds de hauteur. C'était le Mucchio.

Au pied de cet étrange monument Diamante était assis, le cou tendu, la gueule ouverte.

Lucien ramassa une pierre, et, ôtant son bonnet, s'approcha du Mucchio.

J'en fis autant, me modelant de tout point sur lui.

Arrivé près de la pyramide, il cassa une branche de chêne vert, jeta d'abord la pierre, puis la branche, puis enfin fit avec le pouce ce signe de croix rapide, habitude corse s'il en fût, et qui échappait à Napoléon lui-même en certaines circonstances terribles.

Je l'imitai jusqu'au bout.

Puis nous nous remîmes en route, silencieux et pensifs.

Diamante resta en arrière.

Au bout de dix minutes à peu près nous entendîmes un dernier hurlement, et presque aussitôt Diamante, la tête et la queue basses, passa près de nous, piqua une pointe d'une centaine de pas, et se remit à faire son métier d'éclaireur.

VII.

Cependant nous avancions toujours, et, comme m'en avait prévenu Lucien, le sentier devenait de plus en plus escarpé.

Je mis mon fusil en bandoulière, car je vis que j'allais bientôt avoir besoin de mes deux mains. Quant à mon guide, il continuait de marcher avec la même aisance et ne paraissait même pas s'apercevoir de la difficulté du terrain.

Après quelques minutes d'escalade à travers les roches, et à l'aide de lianes et de racines, nous arrivâmes sur une espèce de plate-forme, dominée par quelques murailles en ruines. Ces ruines étaient celles du château de Vicentello d'Istria, qui formaient le but de notre voyage.

Au bout de cinq minutes d'une nouvelle escalade plus difficile encore et plus escarpée que la première, Lucien, arrivé sur la dernière terrasse, me tendit la main et me tira à lui.

— Allons, allons, me dit-il, vous ne vous en tirez pas mal pour un Parisien.

— Cela tient à ce que le Parisien que vous venez d'aider à faire sa dernière enjambée a déjà fait quelques excursions de ce genre.

— Oui, dit Lucien en riant, n'avez-vous pas près de Paris une montagne qu'on appelle Montmartre?

— Oui, mais outre Montmartre, que je ne renie pas, j'ai encore gravi quelques autres montagnes,

qu'on appelle le Righi, le Faulhorn, la Gemmi, le Vésuve, Stromboli, l'Etna.

— Oh! mais maintenant voilà que tout au contraire c'est vous qui allez me mépriser de ce que je n'ai jamais gravi que le Monte-Rotondo.

« En tout cas, nous voici arrivés. Il y a quatre siècles, mes aïeux vous auraient ouvert leur porte et vous auraient dit :

« — Soyez le bienvenu dans notre château. »

« Aujourd'hui leur descendant vous montre cette brèche et vous dit :

« — Soyez le bienvenu dans nos ruines. »

— Ce château a-t-il donc appartenu à votre famille depuis la mort de Vicentello d'Istria? demandai-je alors, reprenant la conversation où nous l'avions laissée.

— Non, mais avant sa naissance c'était la demeure de notre aïeule à tous, la fameuse Savilia, veuve de Lucien de Franchi.

— N'y a-t-il pas dans Filippini une terrible histoire sur cette femme?

— Oui...

« S'il faisait jour, vous pourriez encore voir d'ici les ruines du château de Valle; c'était là qu'habitait le seigneur de Giudice, aussi haï qu'elle était aimée, aussi laid qu'elle était belle.

Il en devint amoureux, et, comme elle ne se hâtait pas de répondre à cet amour selon ses désirs, il la fit prévenir que, si elle ne se décidait pas à l'accepter pour époux dans un temps donné, il saurait bien l'enlever de force. Savilia fit semblant de céder et invita Giudice à venir dîner avec elle.

Giudice, au comble de la joie et oubliant qu'il n'était parvenu à ce résultat flatteur qu'à l'aide de la menace, se rendit à l'invitation accompagné de quelques serviteurs seulement. Derrière eux on referma la porte, et cinq minutes après, Giudice, prisonnier, était renfermé dans un cachot.

Je passai par le chemin indiqué, et je me trouvai dans une espèce de cour carrée.

A travers les ouvertures creusées par le temps, la lune jetait sur le sol, jonché de décombres, de grandes flaques de lumière. Toutes les autres portions de terrain demeuraient dans l'ombre projetée par les murailles restées debout.

Lucien tira sa montre :

— Ah! dit-il, nous sommes de vingt minutes en avance : asseyons-nous; vous devez être fatigué.

Nous nous assîmes, ou plutôt nous nous couchâmes sur une pente gazonneuse, faisant face à une grande brèche.

— Mais il me semble que ce n'est pas l'histoire entière.

— Non, continua Lucien; car tous les matins et tous les soirs Salivia descendait dans le cachot attenant à celui où était enfermé Giudice, et là, séparée de lui par une grille seulement, elle se déshabillait et se montrant nue au captif :

— « Giudice, lui disait-elle, comment un homme aussi laid que toi a-t-il jamais pu croire qu'il posséderait tout cela ?

« Ce supplice dura trois mois, se renouvelant deux fois par jour.

« Mais au bout de trois mois, grâce à une femme de chambre qu'il séduisit, Giudice parvint à s'enfuir.

« Il revint alors avec tous ses vassaux, beaucoup plus nombreux que ceux de Savilia, prit le château d'assaut, et ayant pris Savilia à son tour, l'exposa dans une grande cage de fer, à un carrefour de la forêt appelé Bocca di Cilaccia, offrant lui-même la clef de cette cage à tous ceux que sa beauté tentait en passant : au bout de trois jours Savilia était morte.

— Eh bien! mais, répondis-je, il me semble que vos aïeux n'entendaient pas mal la vengeance, et qu'en se tuant tout bonnement d'un coup de fusil ou d'un coup de poignard, leurs descendants sont un peu dégénérés.

— Sans compter qu'ils en arriveront à ne plus se tuer du tout. Mais, au moins reprit le jeune homme, cela ne s'est point passé ainsi dans notre famille.

« Les deux fils de Savilia qui étaient à Ajaccio, sous la garde de leur oncle, furent élevés comme de vrais Corses, et continuèrent de faire la guerre aux fils de Giudice.

« Cette guerre dura quatre siècles et a fini seulement, comme vous avez pu le voir sur les carabines de mon père et de ma mère, le 21 septembre 1819, à onze heures du matin.

— En effet, je me rappelle cette inscription, dont je n'ai pas eu le temps de vous demander l'explication, car au moment même où je venais de la lire nous descendîmes pour dîner.

— La voici :

« De la famille des Giudice il ne restait plus en 1819 que deux frères; de la famille des Franchi il ne restait plus que mon père, qui avait épousé sa cousine.

« Trois mois après ce mariage, les Giudice résolurent d'en finir d'un seul coup avec nous. L'un des frères s'embusqua sur la route d'Olmedo pour attendre mon père qui revenait de Sartène, tandis que l'autre, profitant de cette absence, devait donner l'assaut à notre maison.

« La chose fut exécutée selon ce plan, mais tourna tout autrement que ne s'y attendaient les agresseurs.

« Mon père, prévenu, se tint sur ses gardes; ma mère, avertie, rassembla nos bergers, de sorte qu'au moment de cette double attaque chacun était en défense : mon père sur la montagne, ma mère

dans ma chambre même. Or, au bout de cinq minutes de combat les deux frères Giudice tombaient, l'un frappé par mon père, l'autre frappé par ma mère.

« En voyant choir son ennemi, mon père tira sa montre ;

« *Il était onze heures!*

« En voyant tomber son adversaire, ma mère se retourna vers la pendule :

« *Il était onze heures!*

« Tout avait été fini dans la même minute, il n'existait plus de Giudice, la race était détruite.

« La famille Franchi, victorieuse, fut désormais tranquille ; et, comme elle avait dignement accompli son œuvre pendant cette guerre de quatre siècles, elle ne se mêla plus de rien : seulement mon père fit graver la date et l'heure de cet étrange événement sur la crosse de chacune des carabines qui avaient fait le coup et les accrocha de chaque côté de la pendule, à la même place où vous les avez vues.

« Sept mois après, ma mère accoucha de deux jumeaux, l'un desquels est votre serviteur, le Corse Lucien, et l'autre le philanthrophe Louis, son frère.

En ce moment, sur une des portions de terrain éclairée par la lune, je vis se projeter l'ombre d'un homme et celle d'un chien.

C'étaient celle du bandit Orlandi et celle de notre ami Diamante.

En même temps nous entendîmes le timbre de l'horloge de Sullacaro qui sonnait lentement neuf heures.

Maître Orlandi était, à ce qu'il paraît, de l'opinion de Louis XV, qui avait, comme on le sait, pour maxime que l'exactitude était la politesse des rois.

Il était impossible d'être plus exact que ne l'était



ce roi de la montagne, auquel Lucien avait donné rendez-vous à neuf heures sonnant.

En l'apercevant nous nous levâmes tous deux.

VIII.

— Vous n'êtes pas seul, monsieur Lucien? dit le bandit.

— Ne vous inquiétez pas de cela, Orlandi, monsieur est un ami à moi qui a entendu parler de vous et qui désirait vous faire visite. Je n'ai pas cru devoir lui refuser ce plaisir.

— Monsieur est le bienvenu à la campagne, dit le bandit en s'inclinant et en faisant ensuite quelques pas vers nous.

Je lui rendis son salut avec la plus ponctuelle politesse.

— Vous devez déjà être arrivés depuis quelque temps? continua Orlandi.

— Oui, depuis vingt minutes.

— C'est cela : j'ai entendu la voix de Diamante qui hurlait au Mucchio, et déjà depuis un quart d'heure il est venu me rejoindre. C'est une bonne et fidèle bête, n'est-ce pas, monsieur Lucien ?

— Oui, c'est le mot, Orlandi, bonne et fidèle, reprit Lucien en caressant Diamante.

— Mais, puisque vous saviez que M. Lucien était là, demandai-je, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

— Parce que nous n'avions rendez-vous qu'à neuf heures, répondit le bandit, et que c'est être

aussi inexact d'arriver un quart d'heure plus tôt que d'arriver un quart d'heure plus tard.

— Est-ce un reproche que vous me faites, Orlandi? dit en riant Lucien.

— Non, monsieur, vous pouviez avoir vos raisons pour cela, vous; d'ailleurs, vous êtes en compagnie, et c'est probablement à cause de monsieur que vous avez faussé vos habitudes; car vous aussi,



(Je tendis la main au bandit, qui me fit l'honneur de la toucher du bout des doigts.)

monsieur Lucien, vous êtes exact; et je le sais mieux que personne; vous vous êtes, Dieu merci, dérangé assez souvent pour moi.

— Ce n'est pas la peine de me remercier de cela, Orlandi, car cette fois-ci sera probablement la dernière.

— N'avons-nous pas quelques mots à échanger à ce sujet, monsieur Lucien? demanda le bandit.

— Oui, et si vous voulez me suivre....

— A vos ordres.

Lucien se retourna vers moi.

— Vous m'excuserez, n'est-ce pas? me dit-il.

— Comment donc! faites.

Tous deux s'éloignèrent, et, montant sur la brèche par laquelle Orlandi nous était apparu, s'arrêtèrent là debout, se détachant en vigueur sur la lueur de la lune, qui semblait baigner les contours de leurs deux silhouettes sombres d'un fluide d'argent.

Alors seulement je pus regarder Orlandi avec attention.

C'était un homme de haute taille, portant la barbe dans toute sa longueur et vêtu exactement de la

même façon que le jeune de Franchi, à l'exception cependant que ses habits portaient la trace d'un fréquent contact avec le makis dans lequel vivait leur propriétaire, les ronces à travers lesquelles plus d'une fois il avait été obligé de fuir, et la terre sur laquelle il couchait chaque nuit.

Je ne pouvais entendre ce qu'ils disaient, d'abord parce qu'ils étaient à une vingtaine de pas de moi, ensuite parce qu'ils parlaient le dialecte corse.

Mais je m'apercevais facilement à leurs gestes que le bandit réfutait, avec une grande chaleur, une suite de raisonnements que le jeune homme exposait avec un calme qui faisait honneur à l'impartialité qu'il mettait dans cette affaire.

Enfin, les gestes d'Orlandi devinrent moins fréquents et plus énergiques; sa parole elle-même sembla s'allanguir : sur une dernière observation, il baissa la tête, puis enfin, au bout d'un instant, tendit la main au jeune homme.

La conférence, selon toute probabilité, était finie, car tous deux revinrent vers moi.

— Mon cher hôte, me dit le jeune homme, voici Orlandi qui désire vous serrer la main pour vous remercier.

— Et de quoi? lui demandai-je.

— Mais de vouloir bien être un de ses parrains. Je me suis engagé pour vous.

— Si vous vous êtes engagé pour moi, vous comprenez que j'accepte sans même savoir de quoi il est question.

— Je tendis la main au bandit qui me fit l'honneur de la toucher du bout des doigts.

— De cette façon, continua Lucien, vous pourrez dire à mon frère que tout est arrangé selon ses désirs, et même que vous avez signé au contrat.

— Il y a donc un mariage?

— Non, pas encore; mais peut-être cela viendra-t-il.

Un sourire dédaigneux passa sur les lèvres du bandit.

— La paix, dit-il, puisque vous la voulez absolument, monsieur Lucien, mais pas d'alliance : ceci n'est point porté au traité.

— Non, dit Lucien, c'est seulement écrit selon toute probabilité dans l'avenir. Mais parlons d'autre chose.

« N'avez-vous rien entendu pendant que je causais avec Orlandi?

— De ce que vous disiez?

— Non, mais de ce que disait un faisan dans les environs d'ici.

— En effet, il me semble que j'ai entendu coqueter; mais j'ai cru que je me trompais.

— Vous ne vous trompiez pas : il y a un coq branché dans le grand châtaignier que vous savez, monsieur Lucien, à cent pas d'ici. Je l'ai entendu tout à l'heure en passant.

— Eh bien, mais, dit gaiement Lucien, il faut le manger demain.

— Il serait déjà à bas, dit Orlandi, si je n'avais pas craint qu'on crût au village que je tirais sur autre chose que sur un faisan.

— J'ai prévenu, dit Lucien.

« A propos, ajouta-t-il en se retournant vers moi et en rejetant sur son épaule son fusil qu'il venait d'armer, à vous l'honneur.

— Un instant, je ne suis pas si sûr que vous de mon coup, moi; et je tiens beaucoup à manger ma part de votre faisan, ainsi, tirez-le.

— Au fait, dit Lucien, vous n'avez pas comme nous l'habitude de la chasse de nuit, et vous tireriez certainement trop bas; d'ailleurs, si vous n'avez rien à faire demain dans la journée, vous prendrez votre revanche.

IX.

Nous sortîmes des ruines par le côté opposé où nous étions entrés, Lucien marchant le premier.

Au moment où nous mettions le pied dans le makis, le faisan, se dénonçant lui-même, se mit à coqueter de nouveau.

Il était à quatre-vingts pas de nous, à peu près caché dans les branches d'un châtaignier dont l'approche était de tous côtés défendue par un épais makis.

— Comment arriverez-vous à lui sans qu'il vous entende? demandai-je à Lucien. Cela ne me paraît pas facile.

— Non, me répondit-il, si je pouvais seulement le voir, je le tirerais d'ici.

— Comment d'ici? avez-vous un fusil qui tue les faisans à quatre-vingts pas?

— A plomb, non; à balle, oui.

— Ah! à balle, n'en parlons plus, c'est autre chose; et vous avez bien fait de vous charger du coup.

— Voulez-vous le voir? demanda Orlandi.

— Oui, dit Lucien, j'avoue que cela me ferait plaisir.

— Attendez, alors.

Et Orlandi se mit à imiter le gloussement de la poule-faisane.

Au même instant, sans apercevoir le faisan, nous vîmes un mouvement dans les feuilles du châtaignier; le faisan montait de branche en branche, tout en répondant par son coquetage aux avances que lui faisait Orlandi.

Enfin, il parut à la cime de l'arbre parfaitement

visible, et se détachant en vigueur sur le blanc mat du ciel.

Orlandi se tut et le faisan demeura immobile.

A même instant, Lucien abaissa son fusil, et, après avoir ajusté une seconde, lâcha le coup.

Le faisan tomba comme une pelote.

— Va chercher! dit Lucien à Diamante.

Le chien s'élança dans le makis, et cinq minutes après revint le faisan dans la gueule.

— La balle lui avait traversé le corps.

— Voilà un beau coup, dis-je, et dont je vous fais mon compliment, surtout avec un fusil double.

— Oh! dit Lucien, il y a moins de mérite à ce que j'ai fait que vous ne le pensez; un des canons est rayé et porte la balle comme une carabine.

— N'importe, même avec une carabine, le coup mériterait encore une mention honorable.

— Bah! dit Orlandi, avec une carabine, monsieur Lucien touche à trois cents pas une pièce de cinq francs.

— Et tirez-vous le pistolet aussi bien que le fusil?

— Mais, dit Lucien, à peu près; à vingt-cinq pas je couperai toujours six balles sur douze à la lame d'un couteau.

J'ôtai mon chapeau et je saluai Lucien.

— Et votre frère, lui demandai-je, est-il de votre force?

— Mon frère! reprit-il, pauvre Louis!

« Il n'a jamais touché ni un fusil ni un pistolet. Aussi ma crainte est-elle toujours qu'il ne se fasse à Paris quelque mauvaise affaire. Car, brave comme il est, et pour soutenir l'honneur du pays, il se ferait tuer.

Et Lucien poussa le faisan dans la poche de sa grande veste de velours.

— Maintenant, dit-il, mon cher Orlandi, à demain.

— A demain, monsieur Lucien.

— Je connais votre exactitude; à dix heures, vous, vos amis et vos parents vous serez au bout de la rue, n'est-ce pas?

« Du côté de la montagne, à la même heure et au bout opposé de la rue, Colona se trouvera de son côté avec ses parents et ses amis.

« Nous, nous serons sur les marches de l'église.

— C'est dit, monsieur Lucien; merci de la peine.

« Et vous, monsieur, continua Orlandi en se tournant de mon côté et en me saluant, merci de l'honneur.

Et sur cet échange de compliments, nous nous séparâmes, Orlandi rentrant dans le makis, et nous reprenant le chemin du village.

Quant à Diamante, il resta un moment indécis entre Orlandi et nous, regardant alternativement à droite et à gauche. Après cinq minutes d'hésitation, il nous fit l'honneur de nous donner la préférence.

J'avoue que je n'avais pas été sans inquiétude, lorsque j'escaladai la double muraille de roches dont j'ai parlé, sur la manière dont je descendrais; la descente, on le sait, étant en général bien autrement difficile que la montée.

Je vis avec un certain plaisir que Lucien, devinant sans doute ma pensée, prenait un autre chemin que celui par lequel nous étions venus.

Cette route m'offrait encore un autre avantage, c'était celui de la conversation qu'interrompaient naturellement les endroits escarpés.

Or, comme la pente était douce et le chemin facile, je n'eus pas fait cinquante pas que je me laissai aller à mes interrogations habituelles.

— Ainsi, dis-je, la paix est faite?

— Oui, et comme vous avez pu voir, ce n'est pas sans peine.

« Enfin, je lui ai fait comprendre que toutes les avances étaient faites par les Colona.

« D'abord, ils avaient eu cinq hommes tués, tandis que les Orlandi n'en avaient eu que quatre. Les Colona avaient consenti hier à la réconciliation, tandis que les Orlandi n'y consentaient qu'aujourd'hui.

« Enfin, les Colona s'engageaient à rendre publiquement une poule vivante aux Orlandi, concession qui prouvait qu'ils reconnaissent avoir eu tort. Cette dernière considération l'a déterminé.

— Et c'est demain que cette touchante réconciliation doit avoir lieu?

— Demain, à dix heures.

« Vous voyez que vous n'êtes pas encore trop malheureux.

« Vous espériez voir une vendette!!....

Le jeune homme reprit en riant d'un rire amer :

— Bah! la belle chose qu'une vendette. Depuis quatre cents ans, en Corse, on n'entend parler que de cela. Vous verrez une réconciliation. Ah! c'est bien autrement rare qu'une vendette.

Je me mis à rire.

— Vous voyez bien, me dit-il, que vous riez de nous, et vous avez raison; nous sommes en vérité de drôles de gens.

— Non, lui dis-je, je ris d'une chose étrange, c'est de vous voir furieux contre vous-même d'avoir si bien réussi.

— N'est-ce pas? Ah! si vous aviez pu me comprendre, vous eussiez admiré mon éloquence. Mais revenez dans dix ans, et soyez tranquille, tout ce monde parlera français.

— Vous êtes un excellent avocat.

— Non pas, entendons-nous, je suis arbitre. Que diable voulez-vous, le devoir d'un arbitre, c'est la conciliation. On me nommerait arbitre entre le bon Dieu et Satan, que je tâcherais de les raccommoder, quoique au fond du cœur je serais bien convaincu

qu'en m'écoutant le bon Dieu ferait une sottise.

Comme je vis que ce genre d'entretien ne faisait qu'aigrir mon compagnon de route, je laissai tomber la conversation, et comme, de son côté, il n'essaya pas de la relever, nous arrivâmes à la maison sans avoir prononcé un mot de plus.

X.

Griffo attendait.

Avant même que son maître ne lui adressât une parole, il avait fouillé dans la poche de sa veste et en avait tiré le faisan. Il avait entendu et reconnu le coup de fusil.

Madame de Franchi n'était pas encore couchée; seulement elle s'était retirée dans sa chambre en chargeant Griffo de prier son fils d'entrer chez elle avant de se coucher.

Le jeune homme s'informa si je n'avais pas besoin de rien, et, sur ma réponse négative, me demanda la permission de se rendre aux ordres de sa mère.

Je lui donnai toute liberté et je montai dans ma chambre.

Je la revis avec un certain orgueil. Mes études sur les analogies ne m'avaient pas trompé, et j'étais fier d'avoir deviné le caractère de Louis comme j'eusse deviné celui de Lucien.

Je me déshabillai donc lentement, et après avoir pris les *Orientales* de Victor Hugo dans la bibliothèque du futur avocat, je me mis au lit, plein de la satisfaction de moi-même.

Je venais de relire pour la centième fois le *Feu du ciel*, lorsque j'entendis des pas qui montaient l'escalier et qui s'arrêtaient tout doucement à ma porte; je me doutai que c'était mon hôte, qui venait avec l'intention de me souhaiter le bon soir, mais qui, craignant sans doute que je ne fusse déjà endormi, hésitait à ouvrir sa porte.

— Entrez, dis-je en posant mon livre sur la table de nuit.

Effectivement, la porte s'ouvrit, et Lucien parut.

— Excusez, me dit-il, mais il me semble, en y réfléchissant, que j'ai été si maussade ce soir, que je n'ai pas voulu me coucher sans vous faire mes excuses; je viens donc faire amende honorable, et, comme vous paraissez encore avoir bon nombre de questions à me faire, me mettre à votre entière disposition.

— Merci cent fois, lui dis-je; grâce à votre obligeance, au contraire, je suis à peu près édifié sur tout ce que je voulais savoir, et il ne me reste à apprendre qu'une chose, que je me suis promis de ne pas vous demander.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle serait véritablement par trop indiscrète. Cependant, je vous en préviens, ne me pressez pas; je ne réponds pas de moi.

— Eh bien! alors, laissez-vous aller; c'est une mauvaise chose qu'une curiosité qui n'est point satisfaite; cela éveille naturellement des suppositions, et sur trois suppositions, il y en a toujours deux au moins qui sont plus préjudiciables à celui qui en est l'objet que ne serait la vérité.

— Rassurez-vous sur ce point, mes suppositions les plus injurieuses à votre égard me mènent tout simplement à croire que vous êtes sorcier.

Le jeune homme se mit à rire.

— Diable! dit-il, vous allez me rendre aussi curieux que vous; parlez donc, c'est moi qui vous en prie.

— Eh bien! vous avez eu la bonté d'éclaircir tout ce qui était obscur pour moi, moins un seul point; vous m'avez montré ces belles armes historiques que je vous demanderai la permission de revoir avant mon départ.

— Et d'une.

— Vous m'avez expliqué ce que signifiait cette double et semblable inscription sur la crosse des deux carabines.

— Et de deux.

— Vous m'avez fait comprendre comment, grâce au phénomène de votre naissance, vous éprouvez, quoique à trois cents lieues de lui, les sensations que ressent votre frère, comme de son côté, sans doute, il éprouve les vôtres.

— Et de trois.

— Mais lorsque madame de Franchi, à propos de ce sentiment de tristesse que vous avez éprouvé et qui vous fait croire à quelque événement fâcheux arrivé à votre frère, vous a demandé si vous étiez sûr qu'il n'était pas mort, vous avez répondu : — Non, s'il était mort, je l'aurais revu.

— Oui, c'est vrai; j'ai répondu cela.

— Eh bien! si l'explication de ces paroles peut entrer dans une oreille profane, expliquez-les-moi, je vous prie.

La figure du jeune homme avait pris, à mesure que je parlais, une teinte si grave, que je prononçai les derniers mots en hésitant.

Il se fit même, après que j'eus cessé de parler, un moment de silence entre nous deux.

— Tenez, lui dis-je, je vois bien que j'ai été indiscret; prenons que je n'ai rien dit.

— Non, me dit-il, seulement vous êtes un homme du monde, et par conséquent vous avez l'esprit quelque peu incrédule. Eh bien! je crains de vous voir traiter de superstition une ancienne tradition de famille qui subsiste chez nous depuis quatre cents ans.

— Écoutez lui, dis-je, je vous jure une chose, c'est

que personne, sous le rapport des légendes et des traditions, n'est plus crédule que moi, et il y a même des choses auxquelles je crois tout particulièrement : c'est aux choses impossibles.

— Ainsi, vous croiriez aux apparitions?

— Voulez-vous que je vous dise ce qui m'est arrivé à moi-même?

— Oui, cela m'encouragera.

— Mon père est mort en 1807, par conséquent je n'avais pas encore trois ans et demi; comme le médecin avait annoncé la fin prochaine du malade, on m'avait transporté chez une vieille cousine qui habitait une maison entre cour et jardin.

« Elle m'avait dressé un lit en face du sien, m'y avait couché à mon heure ordinaire, et, malgré le malheur qui me menaçait et duquel je n'avais d'ailleurs pas la conscience, je m'étais endormi; tout à coup on frappe trois coups violents à la porte de notre chambre; je me réveille, je descends de mon lit et je m'achemine vers la porte.

— Où vas-tu? me demanda ma cousine.

« Réveillée comme moi par ces trois coups, elle ne pouvait maîtriser une certaine terreur, sachant bien que, puisque la première porte de la rue était fermée, personne ne pouvait frapper à la porte de la chambre où nous étions.

— Je vais ouvrir à papa qui vient me dire adieu, répondis-je.

« Ce fut elle alors qui sauta à bas du lit et qui me recoucha malgré moi; car je pleurais fort, criant toujours :

— Papa est à la porte, et je veux voir papa avant qu'il ne s'en aille pour toujours.

— Et depuis, cette apparition s'est-elle renouvelée? demanda Lucien.

— Non, quoique bien souvent je l'aie appelée; mais peut-être aussi Dieu accorde-t-il à la pureté de l'enfant des priviléges qu'il refuse à la corruption de l'homme.

— Eh bien! me dit en souriant Lucien, dans notre famille nous sommes plus heureux que vous.

— Vous revoyez vos parents morts!

— Toutes les fois qu'un grand événement va s'accomplir ou s'est accompli.

— Et à quoi attribuez-vous ce privilége accordé à votre famille?

— Voici ce qui s'est conservé chez nous comme tradition : je vous ai dit que Savilia mourut laissant deux fils.

— Oui, je me le rappelle.

— Ces deux fils grandirent, s'aimant de tout l'amour qu'ils eussent reporté sur leurs autres parents, si leurs autres parents eussent vécu.

« Ils se jurèrent donc que rien ne pourrait les séparer, pas même la mort; et à la suite de je ne sais quelle puissante conjuration, ils écrivirent, avec leur sang, sur un morceau de parchemin qu'ils échangèrent, le serment réciproque que le premier mort apparaîtrait à l'autre, d'abord au moment de sa propre mort, puis ensuite dans tous les moments suprêmes de sa vie.

« Trois mois après, l'un des deux frères fut tué dans une embuscade, au moment même où l'autre cachetait une lettre qui lui était destinée; mais comme il venait d'appuyer sa bague sur la cire encore brûlante, il entendit un soupir derrière lui, et, se retournant, il vit son frère debout et la main appuyée sur son épaule, quoiqu'il ne sentît pas cette main.

« Alors, par un mouvement machinal, il lui tendit la lettre qui lui était destinée; l'autre prit la lettre et disparut.

« La veille de sa mort il le revit.

« Sans doute les deux frères s'étaient engagés pour eux, mais encore pour leurs descendants, car, depuis cette époque, les apparitions se sont renouvelées non-seulement au moment de la mort de ceux qui trépassaient, mais encore à la veille de tous les grands événements.

— Et avez-vous jamais eu quelque apparition?

— Non; mais comme mon père, pendant la nuit qui a précédé sa mort, a été prévenu par son père qu'il allait mourir, je présume que nous jouirons, mon frère et moi, du privilége de nos ancêtres, n'ayant rien fait pour démériter de cette faveur.

— Et ce privilége est accordé aux mâles de la famille seulement?

— Oui.

— C'est étrange!

— C'est comme cela.

Je regardais ce jeune homme qui me disait, froid, grave et calme, une chose regardée comme impossible, et je répétais avec Hamlet :

There are more things in heav'n and earth, Horatio,
Than are dreamt of in your philosophy!

A Paris, j'eusse pris ce jeune homme pour un mystificateur; mais au fond de la Corse, dans un petit village ignoré, il fallait tout bonnement le considérer ou comme un fou qui se trompait de bonne foi, ou comme un être privilégié plus heureux ou plus malheureux que les autres hommes.

— Et maintenant, me dit-il après un long silence, savez-vous tout ce que vous voulez savoir?

— Oui, merci, répondis-je; je suis touché de votre confiance en moi, et je vous promets de garder le secret.

— Oh! mon Dieu, me dit-il en souriant, il n'y a point de secret là-dedans, et le premier paysan du village vous aurait raconté cette histoire comme je vous la raconte; seulement, j'espère qu'à Paris mon

frère ne se sera point vanté de ce privilége, qui aurait probablement pour résultat de lui faire rire au nez par les hommes et de donner des attaques de nerfs aux femmes.

Et, à ces mots, il se leva, et, me souhaitant le bonsoir, se retira dans sa chambre.

Quoique fatigué, j'eus quelque peine à m'endormir; encore mon sommeil, une fois venu, fut-il agité.

Je revoyais confusément, dans mon rêve, tous les personnages avec lesquels j'avais été mis en relation pendant cette journée, mais formant entre eux une action confuse et sans suite. Au jour seulement je m'endormis d'un sommeil réel et ne me réveillai qu'au son de la cloche qui semblait battre à mes oreilles.

Je tirai ma sonnette, car mon sensuel prédécesseur avait poussé le luxe jusqu'à avoir à la portée de sa main le cordon d'une sonnette, la seule sans doute qui fût dans tout le village.

Aussitôt Griffo parut de l'eau chaude à la main.

Je vis que M. Louis de Franchi avait assez bien dressé cette espèce de valet de chambre.

Lucien avait déjà demandé deux fois si j'étais réveillé, et avait déclaré qu'à neuf heures et demie, si je ne remuais pas, il entrerait dans ma chambre.

Il était neuf heures vingt-cinq minutes, aussi ne tardai-je pas à le voir paraître.

Cette fois, il était vêtu en Français et même en Français élégant : il portait une redingote noire, un gilet de fantaisie et un pantalon blanc; car, au commencement de mars, on porte déjà depuis longtemps des pantalons blancs en Corse.

Il vit que je le regardais avec une certaine surprise.

— Vous admirez ma tenue, me dit-il; c'est une nouvelle preuve que je me civilise.

— Oui, ma foi, répondis-je, et je vous avoue que je ne suis pas médiocrement étonné de trouver un tailleur de cette force à Ajaccio. Mais moi, avec mon costume de velours, je vais avoir l'air de Jean de Paris auprès de vous.

— Aussi, ma toilette est-elle de l'Humann tout pur; rien que cela, mon cher hôte.

« Comme nous sommes, mon frère et moi, absolument de la même taille, mon frère m'a fait cette plaisanterie de m'envoyer une garde-robe complète, que je n'endosse, comme vous le pensez bien, que dans les grandes occasions : quand M. le préfet passe, quand M. le général commandant le quatre-vingt-sixième département fait sa tournée, ou bien encore quand je reçois un hôte comme vous, et que ce bonheur se combine avec un événement aussi solennel que celui qui va s'accomplir.

Il y avait dans ce jeune homme une ironie éternelle conduite par un esprit supérieur qui, tout en mettant son interlocuteur mal à l'aise avec lui, ne dépassait cependant jamais les bornes d'une parfaite convenance.

Je me contentai donc de m'incliner en signe de remercîment, tandis qu'il passait, avec toutes les précautions d'usage, une paire de gants jaunes moulés sur sa main par Boivin ou par Rousseau.

Dans cette tenue, il avait véritablement l'air d'un élégant parisien.

Pendant ce temps, j'achevais moi-même ma toilette.

Dix heures moins un quart sonnèrent.

— Allons, me dit-il, si vous voulez voir le spectacle, je crois qu'il est temps que nous prenions nos stalles; à moins, toutefois, que vous ne préfériez déjeuner, ce qui serait bien plus raisonnable, ce me semble.

— Merci, je mange rarement avant onze heures ou midi; je puis donc faire face aux deux opérations.

— Alors, venez.

Je pris mon chapeau et je le suivis.

XI.

Du haut de cet escalier de huit marches, par lequel on arrivait à la porte du château-fort habité par madame de Franchi et son fils, on dominait la place.

Cette place, tout au contraire de la veille, était couverte de monde; cependant, toute cette foule se composait de femmes et d'enfants au-dessous de douze ans : pas un homme ne paraissait.

Sur la première marche de l'église se tenait un homme solennellement ceint d'une écharpe tricolore : c'était le maire.

Sous le portique, un autre homme vêtu de noir était assis devant une table, un papier griffonné à portée de sa main. Cet homme, c'était le notaire; ce papier griffonné, c'était l'acte de réconciliation.

Je pris place à l'un des côtés de la table avec les parrains d'Orlandi. De l'autre côté étaient les parrains de Colona; derrière le notaire se plaça Lucien, qui était également pour l'un et pour l'autre.

Au fond, dans le chœur de l'église, on voyait les prêtres prêts à dire la messe.

La pendule sonna dix heures.

Au même instant, un frémissement courut par la foule, et les yeux se portèrent aux deux extrémités de la rue, si l'on peut appeler rue l'intervalle inégal laissé par le caprice d'une cinquantaine de maisons bâties à la fantaisie de leurs propriétaires.

Aussitôt on vit apparaître, du côté de la monta-

gne, Orlandi, et du côté du fleuve, Colona : chacun était suivi de ses partisans; mais, selon le programme arrêté, pas un seul ne portait ses armes; on eût dit, moins les figures quelque peu rébarbatives, d'honnêtes marguilliers suivant une procession.

Les deux chefs des deux partis présentaient un contraste physique bien tranché.

Orlandi, comme je l'ai dit, était grand, mince, brun, agile.

Colona était court, trapu, vigoureux; il avait la barbe et les cheveux roux; barbe et cheveux étaient courts et frisés.

Tous deux portaient à la main une branche d'olivier, symbolique emblème de la paix qu'ils allaient sceller et qui était une poétique invention du maire.

Colona tenait de plus par les pattes une poule blanche, destinée à remplacer à titre de dommages-intérêts la poule qui, dix ans auparavant, avait donné naissance à la querelle.

La poule était vivante.

Ce point avait été longtemps discuté, et avait failli faire manquer l'affaire; Colona regardant comme une double humiliation de rendre vivante cette poule, que sa tante avait jetée morte au visage de la cousine d'Orlandi.

Cependant, à force de logique, Lucien avait déterminé Colona à donner la poule, comme à force de dialectique, il avait déterminé Orlandi à la recevoir.

Au moment où parurent les deux ennemis, les cloches, qui un instant avaient fait silence, sonnèrent à toute volée.

En s'apercevant, Orlandi et Colona firent un même mouvement, indiquant bien clairement une répulsion réciproque; cependant ils continuèrent leur chemin.

Juste en face de la porte de l'église, ils s'arrêtèrent à quatre pas l'un de l'autre à peu près.

Si trois jours auparavant ces deux hommes se fussent rencontrés à cent pas de distance, l'un des deux serait bien certainement resté sur la place.

Il se fit pendant cinq minutes, non-seulement dans les deux groupes, mais encore dans toute la foule, un silence qui, malgré le but conciliateur de la cérémonie, n'avait rien de pacifique.

Alors monsieur le maire prit la parole.

— Eh bien! dit-il, Colona, ne savez-vous pas que c'est à vous de parler le premier.

Colona fit un effort sur lui-même, et prononça quelques mots en patois corse.

Je crus comprendre qu'il exprimait son regret d'avoir été dix ans en vendette avec son bon voisin Orlandi, et qu'il lui offrait en réparation la poule blanche qu'il tenait à la main.

Orlandi attendit que la phrase de son adversaire fût bien nettement terminée, et répondit par quelques autres mots corses qui étaient de sa part la promesse de ne se souvenir de rien que de la réconciliation solennelle qui avait lieu sous les auspices de M. le maire, sous l'arbitrage de M. Lucien et sous la rédaction de M. le notaire.

Puis tous deux gardèrent de nouveau le silence.

— Eh bien! messieurs, dit le maire, il était convenu, ce me semble, qu'on se donnerait la main.

Par un mouvement instinctif, les deux ennemis portèrent leurs mains derrière leur dos.

Le maire descendit la marche sur laquelle il était monté, alla chercher derrière son dos la main de Colona, revint prendre derriere le sien la main d'Orlandi; puis, après quelques efforts qu'il essayait de dissimuler à ses administrés sous un sourire, il parvint à joindre les deux mains.

Le notaire saisit le moment, il se leva et lut, tandis que le maire tenait toujours ferme les deux mains, qui firent d'abord ce qu'elles purent pour se dégager, mais qui enfin se résignèrent à rester l'une dans l'autre :

« Par-devant nous, Giuseppe-Antonio Sarrola, » notaire royal à Sullacaro, province de Sartène,

» Sur la grande place du village, en face de l'é» glise, en présence de monsieur le maire, des par» rains et de toute la population,

» Entre Gaetano-Orso Orlandi, dit Orlandini,

» Et Marco-Vincenzio Colona, dit Schioppone,

» A été arrêté solennellement ce qui suit :

» A partir de cejourd'hui, 4 mars 1841, la ven» dette déclarée depuis dix ans entre eux cessera.

» A partir du même jour, ils vivront ensemble en » bons voisins et compères, comme vivaient leurs » parents avant la malheureuse affaire qui a mis la » désunion entre leurs familles et leurs amis.

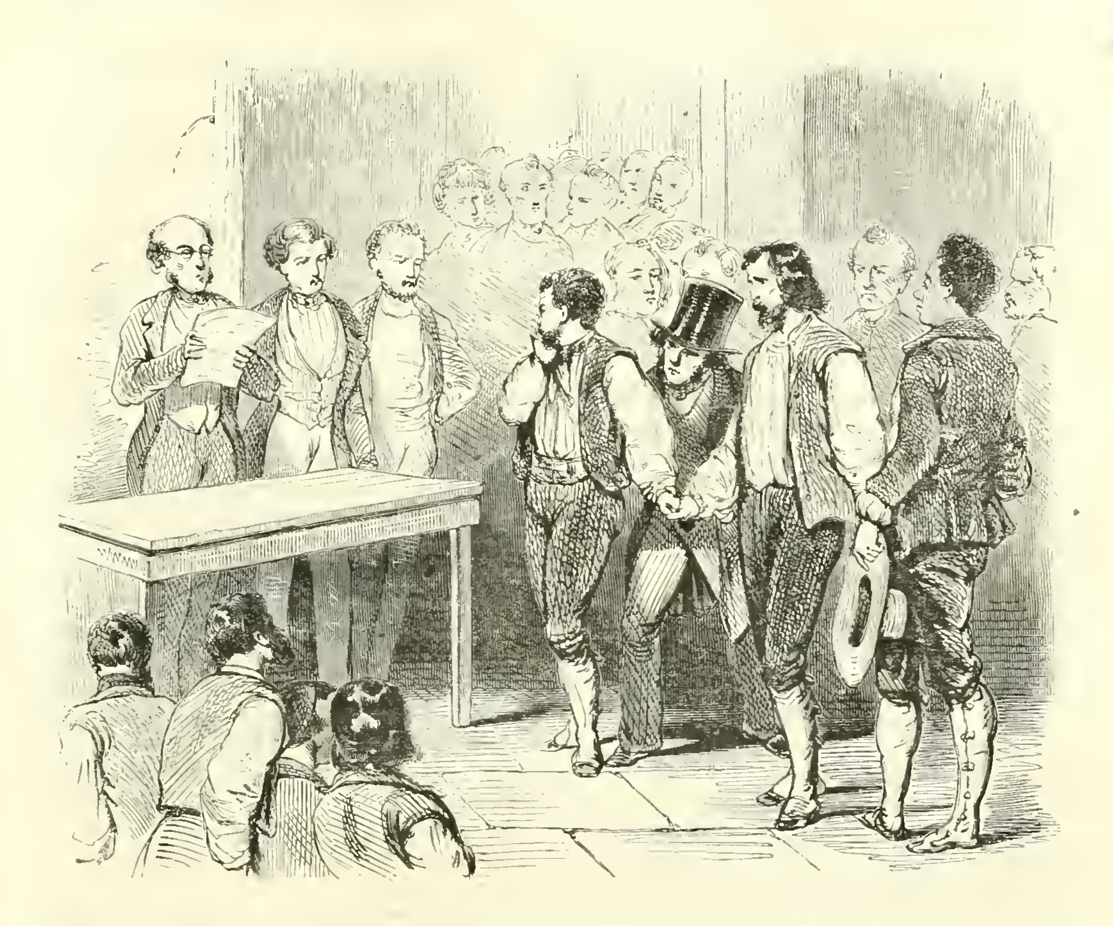
» En foi de quoi, ils ont signé les présentes, sous » le portique de l'église du village, avec M. Polo » Arbori, maire de la commune, M. Lucien de Fran» chi, arbitre, les parrains de chacun des deux con» tractants et nous notaire.

» Sullacaro, ce 4 mars 1841. »

Je vis avec admiration que par excès de prudence le notaire n'avait pas touché le moindre mot de la poule qui mettait Colona en si mauvaise position devant Orlandi.

Aussi la figure de Colona s'éclaircit-elle en raison inverse de ce que la figure d'Orlandi se rembrunissait. Ce dernier regarda la poule qu'il tenait à la main, en homme qui éprouvait visiblement une violente tentation de l'envoyer à la figure de Colona. Mais un coup d'œil de Lucien de Franchi arrêta cette mauvaise intention dans son germe.

Le maire vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre; il monta à reculons en tenant toujours les deux mains l'une dans l'autre, et sans perdre un instant de vue les nouveaux réconciliés.



Puis, pour prévenir un nouveau débat qui ne pouvait manquer d'arriver au moment de signer, vu que chacun des deux adversaires ne pouvait manquer de regarder comme une concession de signer le premier, il prit la plume, signa lui-même, et convertissant la honte en honneur, passa la plume à Orlandi qui la prit de ses mains, signa et la passa à Lucien, lequel, usant du même subterfuge pacifique, la passa à son tour à Colona, qui fit sa croix.

Au moment même les chants ecclésiastiques retentirent, comme on chante le *Te Deum* après une victoire.

Nous signâmes tous ensuite, sans distinction de rang ni de titre, comme la noblesse de France avait signé cent vingt-trois ans auparavant la protestation contre M. le duc du Maine.

Puis, les deux héros de la journée entrèrent dans l'église et allèrent s'agenouiller de chaque côté du chœur, chacun à la place qui lui était destinée.

Je vis qu'à partir de ce moment Lucien était parfaitement tranquille : tout était fini, la réconciliation était jurée, non-seulement devant les hommes, mais encore devant Dieu.

Le reste de l'office divin s'écoula donc sans aucun événement qui mérite d'être rapporté.

La messe terminée, Orlandi et Colona sortirent avec le même cérémonial.

A la porte, sur l'invitation du maire, ils se touchèrent encore la main; puis chacun reprit, avec son cortége d'amis et de parents, le chemin de sa maison où, depuis trois ans, ni l'un ni l'autre n'était rentré.

Quant à Lucien et à moi, nous rentrâmes chez madame de Franchi, où le dîner nous attendait.

Il me fut facile de voir, au surcroît d'attentions dont j'étais l'objet, que Lucien avait lu mon nom par-dessus mon épaule au moment où je l'apposais au bas de l'acte, et que ce nom ne lui était pas tout à fait inconnu.

Le matin j'avais annoncé à Lucien ma résolution de partir après le dîner. J'étais impérieusement rappelé à Paris par mes répétitions d'*Un Mariage sous*

Louis XV, et, malgré les instances de la mère et du fils, je persistai dans ma première décision.

Lucien me demanda alors la permission d'user de mon offre en écrivant à son frère, et madame de Franchi, qui, sous sa force antique, n'en cachait pas moins le cœur d'une mère, me fit promettre que je remettrais moi-même cette lettre à son fils.

Le dérangement, au reste, n'était pas grand : Louis de Franchi, en véritable Parisien qu'il était, demeurait rue du Helder, n° 7.

Je redemandai à voir une dernière fois la chambre de Lucien, lequel m'y conduisit lui-même, et me montrant de la main tout ce qui en faisait partie :

— Vous savez, me dit-il, que si quelque objet vous agrée, il faut le prendre, car cet objet est à vous.

J'allai décrocher un petit poignard placé dans un coin assez obscur pour m'indiquer qu'il n'avait aucune valeur, et comme j'avais vu Lucien jeter un regard de curiosité sur ma ceinture de chasse et en louer l'arrangement, je le priai de l'accepter : il eut le bon goût de la prendre sans me faire répéter ma prière une seconde fois.

En ce moment Griffo parut sur la porte.

Il venait m'annoncer que le cheval était sellé et que le guide m'attendait.

J'avais mis de côté l'offrande que je destinais à Griffo; c'était une espèce de couteau de chasse, avec deux pistolets collés le long de la lame et dont les batteries étaient cachées dans la poignée.

Je n'ai jamais vu ravissement pareil au sien.

Je descendis et je trouvai madame de Franchi au bas de l'escalier; elle m'attendait pour me souhaiter le bon voyage à la même place où elle m'avait souhaité la bienvenue. Je lui baisai la main. Je me sentais un grand respect pour cette femme si simple et en même temps si digne.

Lucien me conduisit jusqu'à la porte.

— Dans un tout autre jour, dit-il, je sellerais mon cheval et je vous reconduirais jusqu'au delà de la montagne, mais aujourd'hui je n'ose pas quitter Sullacaro, de peur que l'un ou l'autre de nos deux nouveaux amis ne fasse quelque sottise.

— Et vous faites bien, lui dis-je; quant à moi, croyez que je me félicite d'avoir vu une cérémonie aussi nouvelle en Corse que celle à laquelle je viens d'assister.

— Oui, oui, dit-il, félicitez-vous-en, car vous avez vu une chose qui a dû faire tressaillir nos aïeux dans leurs tombeaux.

— Je comprends; chez eux la parole était assez sacrée pour qu'ils n'eussent pas eu besoin qu'un notaire intervînt dans la réconciliation?

— Ceux-là ne se fussent pas réconciliés du tout.

Il me tendit la main.

— Ne me chargez-vous pas d'embrasser votre frère? lui dis-je.

— Oui, sans doute, si cela ne vous dérange pas trop.

— Eh bien, alors, embrassons-nous; je ne puis rendre que ce que j'aurai reçu.

— Nous nous embrassâmes.

— Ne vous reverrai-je pas un jour? lui demandai-je.

— Oui, si vous revenez en Corse.

— Non, mais si vous venez à Paris, vous.

— Je n'irai jamais, me répondit Lucien.

— En tous cas, vous trouverez des cartes à mon nom sur la cheminée de votre frère. N'oubliez pas l'adresse.

— Je vous promets que, si un événement quelconque me conduisait sur le continent, vous auriez ma première visite.

— Ainsi c'est convenu.

Il me tendit une dernière fois la main, et nous nous quittâmes; mais, tant qu'il put me voir descendant dans la rue qui conduisait à la rivière, il me suivit des yeux.

Tout était assez tranquille dans le village, quoiqu'on y pût remarquer encore cette espèce d'agitation qui suit les grands événements, et je m'éloignais en fixant, à mesure que je passais devant elles, les yeux sur chaque porte, comptant toujours en voir sortir mon filleul Orlandi, qui, en vérité, me devait bien un remercîment et ne me l'avait pas fait.

Mais je dépassai la dernière maison du village, et je m'avançai dans la campagne sans avoir rien vu qui lui ressemblât.

Je croyais avoir été tout à fait oublié, et je dois dire qu'au milieu des graves préoccupations que devait éprouver Orlandi dans une pareille journée, je lui pardonnais sincèrement cet oubli, quand tout à coup, en arrivant au makis de Bicchisano, je vis sortir du fourré un homme qui se plaça au milieu du chemin, et que je reconnus à l'instant même pour celui que, dans mon impatience française et dans mon habitude des convenances parisiennes, je taxais d'ingratitude.

Je remarquai qu'il avait déjà eu le temps d'endosser le même costume que celui sous lequel il m'était apparu dans les ruines de Vicentello, c'est-à-dire qu'il portait sa cartouchière à laquelle était accroché le pistolet de rigueur, et qu'il était armé de son fusil.

Lorsque je fus à vingt pas de lui, il mit le chapeau à la main, tandis que de mon côté je donnais de l'éperon à mon cheval pour ne pas le faire attendre.

— Monsieur, me dit-il, je n'ai pas voulu vous laisser partir ainsi de Sullacaro sans vous remercier

de l'honneur que vous avez bien voulu faire à un pauvre paysan comme moi, en lui servant de témoin; et comme là-bas je n'avais ni le cœur à l'aise ni la langue libre, je suis venu vous attendre ici.

— Je vous remercie, lui dis-je, mais il ne fallait pas vous déranger de vos affaires pour cela, et tout l'honneur a été pour moi.

— Et puis, continua le bandit, que voulez-vous, monsieur, on ne perd pas en un instant l'habitude de quatre ans. L'air de la montagne est terrible; quand on l'a respiré une fois, on étouffe partout. Tout à l'heure dans ces misérables maisons, je croyais à chaque instant que le toit allait me tomber sur la tête.

— Mais, répondis-je, vous allez cependant reprendre votre vie habituelle. Vous avez une maison, m'a-t-on dit, un champ, une vigne?

— Oui, sans doute, mais ma sœur gardait la maison, et les Luquois étaient là pour labourer mon champ et vendanger mon raisin. Nous autres Corses nous ne travaillons pas.

— Que faites-vous, alors?

— Nous inspectons les travailleurs, nous nous promenons le fusil sur l'épaule, nous chassons.

— Eh bien! mon cher monsieur Orlandi, lui dis-je en lui tendant la main, bonne chasse. Mais rappelez-vous que mon honneur comme le vôtre est engagé à ce que vous ne tiriez désormais que sur les moufflons, les daims, les sangliers, les faisans et les perdrix, et jamais sur Marco-Vicenzio Colona, ni sur personne de sa famille.

— Ah! excellence, me répondit mon filleul avec une expression de physionomie que je n'avais encore remarquée que sur le visage des plaideurs normands, la poule qu'il m'a rendue était bien maigre!

Et sans ajouter un mot de plus, il se jeta dans le makis, où il disparut.

Je continuai mon chemin en méditant sur cette cause de rupture probable entre les Orlandi et les Colona.

Le soir, je couchai à Albiteccia. Le lendemain, j'arrivai à Ajaccio.

Huit jours après, j'étais à Paris.

XII.

Le jour même de mon arrivée je me présentai chez M. Louis de Franchi; il était sorti.

Je laissai ma carte avec un petit mot qui lui annonçait que j'arrivais en droite ligne de Sullacaro, et que j'étais chargé pour lui d'une lettre de M. Lucien, son frère. Je lui demandais son heure, ajoutant que j'avais pris l'engagement de lui remettre cette lettre à lui-même.

Pour me conduire au cabinet de son maître, où je devais écrire ce billet, le domestique me fit successivement traverser la salle à manger et le salon.

Je jetai les yeux autour de moi avec une curiosité que l'on doit comprendre, et je reconnus les mêmes goûts dont j'avais déjà eu un aperçu à Sullacaro; seulement ces goûts étaient relevés de toute l'élégance parisienne. M. Louis de Franchi me parut parut avoir un charmant logement de garçon.

Le lendemain, comme je m'habillais, c'est-à-dire vers les onze heures du matin, mon domestique m'annonça à son tour M. de Franchi. J'ordonnai de le faire entrer au salon, de lui offrir les journaux et de lui annoncer que dans un instant j'étais à ses ordres.

En effet, cinq minutes après j'entrais au salon.

Au bruit que je fis, M. de Franchi, qui, par courtoisie sans doute, s'était mis à lire un feuilleton de moi, qui, à cette époque, paraissait dans *la Presse*, leva la tête.

Je demeurai pétrifié de sa ressemblance avec son frère.

Il se leva.

— Monsieur, me dit-il, j'avais peine à croire à ma bonne fortune en lisant hier le petit billet que m'a remis mon domestique, lorsque je suis rentré. Je lui ai fait répéter dix fois votre signalement, afin de m'assurer qu'il était d'accord avec vos portraits; enfin, ce matin, dans ma double impatience de vous remercier et d'avoir des nouvelles de ma famille, je me suis présenté chez vous sans trop consulter l'heure; ce qui me fait craindre d'avoir été peut-être bien matinal.

— Pardon, lui répondis-je, si je ne réponds pas d'abord à votre gracieux compliment, mais je vous l'avoue, monsieur, je vous regarde et je me demande si c'est à monsieur Louis ou à monsieur Lucien de Franchi que j'ai l'honneur de parler.

— Oui, n'est-ce pas, la ressemblance est grande, ajouta-t-il en souriant, et lorsque j'étais encore à Sullacaro, il n'y avait guère que mon frère et moi qui ne nous y trompassions pas; cependant, s'il n'a pas, depuis mon départ, fait abjuration de ses habitudes corses, vous avez dû le voir constamment dans un costume qui met entre nous quelque différence.

— Et justement, repris-je, le hasard a fait que, lorsque je l'ai quitté, il était, moins le pantalon blanc, qui n'est pas encore de mise à Paris, vêtu exactement comme vous l'êtes: il en résulte que je n'ai pas même, pour séparer votre présence de son souvenir, cette différence de costume dont vous me parlez.

« Mais, continuai-je en tirant la lettre de mon portefeuille, je comprends que vous avez hâte d'avoir des nouvelles de votre famille; prenez donc cette lettre que j'eusse laissée chez vous hier si je n'eusse

promis à madame de Franchi de vous la remettre, à vous-même.

— Et vous avez quitté tout le monde bien portant?

— Oui, mais dans l'inquiétude.

— Sur moi?

— Sur vous. Mais lisez cette lettre, je vous prie.

— Vous permettez?

— Comment donc?...

M. de Franchi décachcta la lettre tandis que je préparais des cigarettes.

Cependant je le suivais des yeux pendant que son regard parcourait rapidement l'épître fraternelle; de temps en temps il souriait en murmurant:

« Ce cher Louis, cette bonne mère!... Oui, oui... je comprends... »

Je n'étais pas encore revenu de cette étrange ressemblance; cependant, comme me l'avait dit Lucien, je remarquais plus de blancheur dans le teint et une prononciation plus nette de la langue française.

— Eh bien! repris-je lorsqu'il eut fini en lui présentant une cigarette qu'il alluma à la mienne, vous l'avez vu comme je vous l'ai dit, votre famille était inquiète, et je vois avec bonheur que c'était à tort.

— Non, me dit-il avec tristesse, pas tout à fait Je n'ai point été malade il est vrai, mais j'ai eu un chagrin assez violent même, lequel, je vous l'avoue, s'augmentait encore de l'idée qu'en souffrant ici, je faisais là-bas souffrir mon frère.

— M. Lucien m'avait déjà dit ce que vous me dites là, monsieur; mais véritablement pour que je crusse qu'une chose aussi extraordinaire était la vérité et non point une préoccupation de son esprit, il ne me fallait pas moins que la preuve que j'en ai en ce moment; ainsi, vous-même êtes convaincu, monsieur, que le malaise qu'éprouvait là-bas votre frère dépendait de la souffrance que vous ressentiez ici?

— Oui, monsieur, parfaitement.

— Alors, repris-je, comme votre réponse affirmative a pour résultat de m'intéresser doublement à ce qui vous arrive, permettez-moi de vous demander, par intérêt et non par curiosité, si le chagrin dont vous me parliez tout à l'heure est passé et si vous êtes en voie de consolation.

— Oh! mon Dieu, vous le savez, monsieur, me dit-il, les douleurs les plus vives s'engourdissent avec le temps, et si aucun accident ne vient envenimer la plaie de mon cœur, eh bien! elle saignera encore quelque temps, puis enfin elle se cicatrisera.

« En attendant, recevez de nouveau tous mes remercîments et accordez-moi de temps en temps la permission de venir vous parler de Sullacaro.

— Avec le plus grand plaisir, lui dis-je; mais pourquoi dans ce moment même ne continuons-nous pas une conversation qui m'est aussi agréable qu'à vous?

« Tenez, voici mon domestique qui vient m'annoncer que le déjeuner est servi. Faites-moi le plaisir de prendre une côtelette avec moi, et alors nous causerons tout à notre aise.

— Impossible, et à mon grand regret. J'ai reçu hier une lettre de M. le garde des sceaux, qui me prie de passer aujourd'hui, à midi, au ministere de la justice; et vous comprenez bien que, moi, pauvre petit avocat en herbe, je ne puis faire attendre un si grand personnage.

— Ah! mais c'est probablement pour l'affaire des Orlandi et des Colona qu'il vous fait appeler?

— Je le présume, et comme mon frère me dit que la querelle est terminée...

— Par-devant notaire, je puis vous en donner des nouvelles certaines; j'ai signé au contrat comme parrain d'Orlandi.

— En effet mon frère me dit quelques mots de cela.

— Écoutez, me dit-il en tirant sa montre, il est midi moins quelques minutes; je vais d'abord annoncer à M. le garde des sceaux que mon frère a acquitté sa parole.

— Oh! religieusement, je vous en réponds.

— Ce cher Lucien! je le savais bien, que quoique ce ne fût pas dans ses sentiments, il le ferait.

Oui, et il faut lui en savoir gré, car, je vous en reponds, la chose lui a coûté.

— Nous reparlerons de tout cela plus tard, car, vous le comprenez bien, il y a un grand bonheur pour moi à revoir, avec les yeux de la pensée, évoqués par vous, ma mère, mon frère, mon pays! Ainsi, si vous voulez bien me dire votre heure...

— C'est assez difficile maintenant. Pendant les premiers jours qui vont suivre mon retour, je vais être quelque peu vagabond. Mais dites-moi vous-même où je puis vous trouver?

— Écoutez, me dit-il, c'est demain la mi-carême, n'est-ce pas?

— Demain?

— Oui.

— Eh bien?

— Allez-vous au bal de l'Opéra?

— Oui et non: oui, si vous me demandez cela pour m'y donner rendez-vous; non, si je n'ai aucun intérêt à y aller.

— Il faut que j'y aille, moi; je suis obligé d'y aller.

— Ah! ah! fis-je en souriant, je vois bien, comme vous le disiez tout à l'heure, que le temps engourdit les plus vives douleurs, et que la plaie de votre cœur se cicatrisera.

— Vous vous trompez, car j'y vais probablement chercher de nouvelles angoisses.

— Alors n'y allez pas.

— Eh! mon Dieu! fait-on ce qu'on veut dans ce monde; je suis entraîné malgré moi; je vais où

la fatalité me pousse. Il vaudrait mieux que je n'y allasse pas, je le sais bien, et cependant j'irai.

— Ainsi donc demain à l'Opéra ?

— Oui.

— A quelle-heure ?

— A minuit et demi, si vous le voulez.

— Où cela ?

— Au foyer. A une heure j'ai rendez-vous devant la pendule.

—C'est convenu.

Nous nous serrâmes la main et il sortit vivement. Midi était prêt à sonner.

Quant à moi, j'occupai l'après-midi et toute la journée du lendemain à ces courses indispensables à un homme qui vient de faire un voyage de dix-huit mois.

Et le soir à minuit et demi j'étais au rendez-vous. Louis se fit attendre quelque temps; il avait suivi dans les corridors un masque qu'il avait cru reconnaître, mais le masque s'était perdu dans la foule et il n'avait pu le rejoindre.

Je voulus parler de la Corse, mais Louis était trop distrait pour suivre un si grave sujet de conversation; ses yeux étaient constamment fixés sur la pendule ; et tout à coup il me quitta en s'écriant :

— Ah ! voilà mon bouquet de violettes, dit-il.

Et il fendit la foule pour arriver jusqu'à une femme qui, effectivement, tenait un énorme bouquet de violettes à la main.

Comme, heureusement pour les promeneurs, il y avait au foyer des bouquets de toute espèce, je fus bientôt accosté moi-même par un bouquet de camélias qui voulut bien m'adresser ses félicitations sur mon heureux retour à Paris.

Au bouquet de camélias succéda un bouquet de roses-pompons.

Au bouquet de roses-pompons un bouquet d'héliotropes.

Enfin, j'en étais à mon cinquième bouquet lorsque je rencontrai D.......

— Ah ! c'est vous, mon cher? me dit-il, soyez le bienvenu, car vous arrivez à merveille : nous soupons ce soir chez moi avec un tel et un tel ; — il me nomma trois ou quatre de nos amis communs, — et nous comptons sur vous.

— Mille fois merci, très-cher, répondis-je; mais, malgré mon grand désir d'accepter votre invitation, je ne le puis, attendu que je suis avec quelqu'un.

— Mais il me semble qu'il va sans dire que tout le monde aura le droit d'amener son quelqu'un ; il est parfaitement convenu qu'il y aura sur la table six carafes d'eau qui n'auront d'autre destination que de tenir les bouquets frais.

— Eh ! cher ami, voilà ce qui vous trompe, je n'ai pas de bouquets à mettre dans vos carafes; je suis avec un ami.

— Eh bien ! mais vous savez le proverbe : les amis de nos amis ..

— C'est un jeune homme que vous ne connaissez pas.

— Eh bien ! nous ferons connaissance.

— Je lui proposerai cette bonne fortune.

— Oui, et s'il refuse, amenez-le de force.

— Je ferai ce que je pourrai, je vous le promets... Et à quelle heure se met-on à table ?

— A trois heures ; mais, comme on y restera jusqu'à six, vous avez de la marge.

— C'est bien.

Un bouquet de myosotis, qui peut-être avait entendu la dernière partie de notre conversation, prit alors le bras de D...., et s'éloigna avec lui.

Quelques instants après, je rencontrai Louis, qui, selon toute probabilité, en avait fini avec son bouquet de violettes.

Comme mon domino était doué d'un esprit assez médiocre, je l'envoyai intriguer un de mes amis, et je repris le bras de Louis.

— Eh bien ! lui dis-je, avez-vous appris ce que vous vouliez savoir?

— Oh ! mon Dieu, oui : vous savez bien qu'en général on ne nous dit au bal masqué que les choses qu'on devrait nous laisser ignorer.

— Mon pauvre ami, lui dis-je.... Pardon de vous appeler ainsi ; mais il me semble que je vous connais depuis que je connais votre frère.... Voyons.... vous êtes malheureux, n'est-ce pas.... ? Qu'y a-t-il donc ?

— Oh ! mon Dieu, rien qui vaille la peine d'être redit.

Je vis qu'il voulait garder son secret, et je me tus.

Nous fîmes deux ou trois tours en silence ; moi, assez indifférent, car je n'attendais personne ; lui, l'œil toujours au guet et examinant chaque domino qui passait à la portée de notre vue.

— Tenez, lui dis-je, savez-vous ce que vous devriez faire ?

Il tressaillit comme un homme qu'on arrache à ses pensées.

— Moi !... non !... que dites-vous? pardon...

— Je vous propose une distraction dont vous me paraissez avoir besoin.

— Laquelle ?

— Venez souper avec moi chez un ami.

— Oh ! non, par exemple.. Je serais un trop maussade convive.

— Bah ! on dira des folies et cela vous égaiera.

— D'ailleurs je ne suis pas invité.

— C'est ce qui vous trompe : vous l'êtes.

— C'est fort gracieux à votre amphitryon, mais, parole d'honneur, je ne me sens pas digne...

En ce moment nous croisâmes D... Il paraissait fort occupé de son bouquet de myosotis.

Cependant il me vit.

— Eh bien! me dit-il, c'est convenu, n'est-ce pas? — A trois heures.

— Moins convenu que jamais, cher ami; je ne puis pas être des vôtres.

— Allez au diable, alors.

Et il continua son chemin.

— Quel est ce monsieur? me demanda Louis, pour me dire visiblement quelque chose.

— Mais c'est D..., un de nos amis, garçon de beaucoup d'esprit, quoiqu'il soit gérant d'un de nos premiers journaux.

— M. D... s'écria Louis, M. D... vous le connaissez?

— Sans doute, je suis depuis deux ou trois ans en relation d'intérêt et surtout d'amitié avec lui.

— Serait-ce chez lui que vous deviez souper ce soir?

— Justement.

— Alors c'était chez lui que vous m'offriez de me conduire?

— Oui.

— En ce cas, c'est autre chose, j'accepte; oh! j'accepte avec grand plaisir.

— A la bonne heure; ce n'est pas sans peine.

— Peut-être ne devrais-je pas y aller, reprit en souriant avec tristesse Louis; mais vous savez ce que je vous disais avant-hier : on ne va pas où l'on devrait aller, on va où le destin nous pousse; et la preuve, c'est que j'aurais mieux fait de ne pas venir ce soir ici.

En ce moment nous croisâmes de nouveau D...

— Mon cher ami, lui dis-je, j'ai changé d'avis.

— Et vous êtes des nôtres?

— Oui.

— Ah! bravo. Cependant je dois vous prévenir d'une chose.

— De laquelle?

— C'est que quiconque soupe avec nous ce soir doit y souper encore après-demain.

— Et en vertu de quelle loi?

— En vertu d'un pari fait avec Château-Renaud.

Je sentis tressaillir vivement Louis, dont le bras était passé sous le mien.

Je me retournai; mais, quoiqu'il fût plus pâle qu'un instant auparavant, son visage était resté impassible.

— Et quel est ce pari? demandai-je à D.....

— Oh! ce serait trop longtemps à vous dire ici. Puis, il y a une personne intéressée dans ce pari qui pourrait le lui faire perdre si elle en entendait parler.

— A merveille, à trois heures.

— A trois heures.

Nous nous séparâmes de nouveau : en passant devant la pendule, je jetai les yeux sur le cadran; il était deux heures trente-cinq minutes.

— Connaissez-vous ce M. de Château-Renaud? me demanda Louis avec une voix dont il essayait vainement de dissimuler l'émotion.

— De vue seulement, je l'ai rencontré parfois dans le monde.

— Alors ce n'est pas un de vos amis?

— Ce n'est pas même une simple connaissance.

— Ah! tant mieux, me dit Louis.

— Pourquoi cela?

— Pour rien.

— Mais, vous-même, le connaissez vous?

— Indirectement.

Malgré l'évasif de la réponse, il me fut facile de voir qu'il y avait entre M. de Franchi et M. de Château-Renaud, quelqu'une de ces relations mystérieuses dont une femme est le conducteur. Un sentiment instinctif me fit comprendre alors qu'il vaudrait mieux pour mon compagnon que nous rentrassions chacun chez nous.

— Tenez, lui dis-je, monsieur de Franchi, voulez-vous en croire mon conseil?

— En quoi, dites?

— N'allons pas souper chez D...

— A quel propos? Ne nous attend-il pas, ou plutôt ne lui avez-vous pas dit que vous lui ameniez un convive?

— Si fait; ce n'est point pour cela.

— Et pourquoi alors?

— Parce que je crois tout simplement qu'il vaut mieux que nous n'y allions pas.

— Mais enfin, vous avez une raison pour avoir changé d'avis; tout à l'heure vous insistiez pour m'y conduire presque malgré moi.

— Nous n'aurions qu'à rencontrer M. de Château-Renaud.

— Tant mieux, on le dit fort aimable, et je serais enchanté de faire avec lui plus ample connaissance.

— Eh bien! soit, repris-je. Allons-y donc, puisque vous le voulez.

Nous descendîmes prendre nos paletots.

D...... demeurait à deux pas de l'Opéra; il faisait beau : je pensai que le grand air calmerait toujours quelque peu l'esprit de mon compagnon. Je lui proposai d'aller à pied; il accepta.

XIII.

Nous trouvâmes au salon plusieurs de mes amis, des habitués du foyer de l'Opéra, des locataires de la loge infernale, de B..., L..., V.., AA... De plus, comme je m'en étais douté, deux ou trois dominos démasqués qui tenaient leurs bouquets à la main en attendant le moment de les planter dans les carafes.

Je présentai Louis de Franchi aux uns et aux autres; il est inutile de dire qu'il fut gracieusement accueilli des uns et des autres.

Dix minutes après, D... rentra à son tour, ramenant le bouquet de myosotis, lequel se démasqua avec un abandon et une facilité qui indiquaient la jolie femme d'abord, et ensuite la femme habituée à ces sortes de parties.

Je présentai M. de Franchi à D....

— Maintenant, dit de B... si toutes les présentations sont faites, je demande qu'on se mette à table

— Toutes les présentations sont faites, mais tous les convives ne sont pas arrivés, répondit D.....

— Et qui nous manque-t-il donc?

— Il nous manque encore Château-Renaud.

— Ah ! c'est juste. N'y a-t-il pas un pari? demanda V...

— Oui, pari pour un souper de douze personnes qu'il ne nous amène pas une certaine dame qu'il s'est engagé à nous amener.

— Et quelle est donc cette dame, demanda le bouquet de myosotis, qui est si farouche qu'on engage à son endroit de semblables paris?

Je regardai de Franchi ; il était calme en apparence, mais pâle comme la mort.

— Ma foi, répondit D... je ne crois pas qu'il y ait grande indiscrétion à vous nommer le masque, d'autant plus que, selon toute probabilité, vous ne le connaissez pas. C'est madame...

Louis posa la main sur le bras de D...

— Monsieur, lui dit-il, en faveur de notre nouvelle connaissance, accordez-moi une grâce.

— Laquelle, monsieur?

— Ne nommez pas la personne qui doit venir avec M. de Château-Renaud : vous savez que c'est une femme mariée.

— Oui, mais dont le mari est à Smyrne, aux Indes, au Mexique, je ne sais où. Quand on a un mari si loin, vous le savez, c'est comme si on n'en avait pas.

— Son mari revient dans quelques jours; je le connais; c'est un galant homme, et je voudrais, si c'est possible, lui épargner le chagrin d'apprendre, à son retour, que sa femme à fait une pareille inconséquence.

— Alors, monsieur, excusez-moi, dit D... J'ignorais que vous connussiez cette dame; je doutais même qu'elle fût mariée; mais puisque vous la connaissez, puisque vous connaissez son mari...

— Je les connais.

— Nous y mettrons la plus grande discrétion.

« Messieurs et mesdames, que Château-Renaud vienne ou ne vienne pas, qu'il vienne seul ou accompagné, qu'il perde ou gagne son pari, je vous demande le secret sur toute cette aventure.

Le secret fut promis d'une seule voix, non pas probablement par un sentiment bien profond des convenances sociales, mais parce qu'on avait très-faim, et par conséquent qu'on était pressé de se mettre à table.

— Merci, monsieur, dit de Franchi à D.. en lui tendant la main, je vous assure que vous venez de faire acte de galant homme.

On passa dans la salle à manger, et chacun prit sa place. Deux places restèrent vacantes : c'étaient celles de Château-Renaud et de la personne qu'il devait amener.

Le domestique voulut enlever les couverts

— Non, dit le maître de la maison, laissez; Chateau-Renaud a jusqu'à quatre heures. A quatre heures vous desservirez; à quatre heures sonnant il aura perdu.

Je ne perdais pas du regard M. de Franchi; je le vis tourner les yeux vers la pendule: elle marquait trois heures quarante minutes.

— Allez-vous bien? demanda Louis froidement.

— Cela ne me regarde pas, dit en riant D... cela regarde Château-Renaud; j'ai fait régler ma pendule sur sa montre, afin qu'il ne se plaigne pas d'avoir été surpris.

— Eh! messieurs, dit le bouquet de myosotis, pour Dieu, puisqu'on ne peut pas parler de Château-Renaud et de son inconnue, n'en parlons pas, car nous allons tomber dans les symboles, dans les allégories et dans les énigmes, ce qui est mortellement ennuyeux.

— Vous avez raison, Est..., répondit V...; il y a tant de femmes dont on peut parler et qui ne demandent pas mieux qu'on parle d'elles.

— A la santé de celles-là, dit D...

Et l'on commença à remplir les verres de champagne glacé. Chaque convive avait sa bouteille près de lui.

Je remarquai que Louis effleurait à peine son verre de ses lèvres.

— Buvez donc, lui dis-je, vous voyez bien qu'il ne viendra pas.

— Il n'est encore que quatre heures moins un quart, dit-il.

« A quatre heures, tout en retard que je serai, je vous promets de rattraper celui qui sera le plus en avance.

— A la bonne heure.

Pendant que nous échangions ces paroles à voix basse, la conversation devenait générale et bruyante; de temps en temps D... et Louis jetaient les yeux sur la pendule, qui continuait à poursuivre sa marche impassible, malgré l'impatience des deux personnes qui consultaient son aiguille.

A quatre heures moins cinq minutes, je regardai Louis.

— A votre santé, lui dis-je.

Il prit son verre en souriant et le porta à ses lèvres.

Il en avait bu la moitié à peu près quand un coup de sonnette retentit.

J'aurais cru qu'il ne pouvait pas devenir plus pâle, je me trompais.

— C'est lui, dit-il.

— Oui, mais ce n'est peut-être pas elle, répondis-je.

— C'est ce que nous allons voir à l'instant.

Le coup de sonnette avait éveillé l'attention de tout le monde. Et le silence le plus profond avait immédiatement succédé à la bruyante conversation qui courait tout autour de la table et qui de temps en temps sautait par-dessus.

On entendit alors comme un débat dans l'antichambre.

D... se leva aussitôt et alla ouvrir la porte.

— J'ai reconnu sa voix, me dit Louis en me saisissant le poignet qu'il serra avec force.

— Allons, allons, du courage, soyez homme, répondis-je ; il est évident que, si elle vient souper ainsi chez un homme qu'elle ne connaît pas et avec des gens qu'elle ne connaît pas davantage, c'est une



(Si c'est à moi, monsieur, dit Louis de Franchi avec un air de hauteur impossible à exprimer, vous me trouverez demain toute la journée, rue du Helder, n° 7.)

catin, et une catin n'est pas digne de l'amour d'un galant homme.

— Mais je vous en supplie, madame, disait D... dans l'antichambre, entrez donc, je vous assure que nous sommes tout à fait entre amis.

— Mais entre donc, ma chère Émilie, disait M. de

Château-Renaud; tu ne te démasqueras pas si tu veux.

— Le misérable! murmura Louis de Franchi.

En ce moment une femme entra traînée, plutôt que conduite, par D..., qui croyait accomplir son office de maître de maison, et par Château-Renaud.

— Quatre heures moins trois minutes, dit tout bas Château-Renaud à D...

— Très-bien, mon cher, vous avez gagné.

— Pas encore, monsieur, dit la femme inconnue en s'adressant à Château-Renaud et en se redressant de toute sa hauteur, car je comprends votre insistance maintenant..... vous aviez parié de m'amener souper ici, n'est-ce pas?

Château-Renaud se tut. Elle s'adressa à D... :

— Puisque cet homme ne répond pas, répondez, vous, monsieur, dit-elle : n'est-ce pas que M. de Château-Renaud avait parié qu'il m'amènerait souper chez vous?

— Je ne puis pas vous cacher, madame, que M. de Château-Renaud m'avait flatté de cet espoir.

— Eh bien! M. de Château-Renaud a perdu, car j'ignorais où il me conduisait et croyais aller souper chez une de mes amies; or, comme je ne suis pas venue volontairement, M. de Château-Renaud doit, ce me semble, perdre le bénéfice de la gageure.

— Mais maintenant que vous y êtes, chère Émilie, reprit M. de Château-Renaud, vous resterez, n'est-ce pas? Voyez, nous avons bonne compagnie en hommes et joyeuse compagnie en femmes.

— Maintenant que j'y suis, dit l'inconnue, je remercierai monsieur, qui me paraît le maître de la maison, du bon accueil qu'il veut bien me faire, mais comme malheureusement je ne puis répondre à sa gracieuse invitation, je prierai M. Louis de Franchi de me donner le bras et de me reconduire chez moi.

Louis de Franchi ne fit qu'un bond, et se trouva en une seconde entre M. de Château-Renaud et l'inconnue.

— Je vous ferai observer, madame, dit-il les dents serrées par la colère, que c'est moi qui vous ai amenée, et que par conséquent c'est à moi de vous reconduire.

— Messieurs, dit l'inconnue, vous êtes ici cinq hommes, je me mets sous la sauvegarde de votre honneur; vous empêcherez bien, je l'espère, M. de Château-Renaud de me faire violence.

Château-Renaud fit un mouvement, nous nous levâmes tous.

— C'est bien, madame, dit-il, vous êtes libre, je sais à qui je dois m'en prendre.

— Si c'est à moi, monsieur, dit Louis de Franchi avec un air de hauteur impossible à exprimer, vous me trouverez demain toute la journée, rue du Helder, n° 7.

— C'est bien, monsieur, peut-être n'aurai-je pas l'honneur de me présenter chez vous moi-même, mais j'espère qu'en mon lieu et place vous voudrez bien recevoir deux de mes amis.

— Il vous manquait, monsieur, dit Louis de Franchi en haussant les épaules, de donner un pareil rendez-vous devant une femme; venez, madame, continua-t-il en prenant le bras de l'inconnue, et croyez que je vous remercie du fond du cœur de l'honneur que vous me faites.

Et tous deux sortirent au milieu d'un profond silence.

— Eh bien! quoi, messieurs? dit Château-Renaud quand la porte se fut refermée : j'ai perdu, voilà tout. A après-demain soir, tous tant que nous sommes ici, aux Frères-Provençaux.

Et il s'assit à l'une des deux places vides, et tendit son verre à D.... qui le remplit bord à bord.

Cependant, comme on le comprend bien, malgré la bruyante hilarité de M. de Château-Renaud, le reste du souper fut assez maussade.

XIV.

Le lendemain, ou plutôt le jour même, j'étais à dix heures du matin à la porte de M. Louis de Franchi.

Comme je montais l'escalier, je rencontrai deux jeunes gens qui descendaient : l'un était évidemment un homme du monde; l'autre, décoré de la Légion-d'Honneur, paraissait, quoique habillé en bourgeois, être un militaire.

Je me doutai que ces deux messieurs sortaient de chez M. Louis de Franchi, et je les suivis des yeux jusqu'au bas de l'escalier, puis je continuai mon chemin et je sonnai.

Le domestique vint m'ouvrir; son maître était dans son cabinet.

Lorsqu'il entra pour m'annoncer, Louis, qui était assis et occupé à écrire, retourna la tête.

— Eh! justement, dit-il en tordant le billet commencé et en le jetant au feu, ce billet était à votre intention, et j'allais envoyer chez vous.

« C'est bien, Joseph, je n'y suis pour personne.

Le domestique sortit.

— N'avez-vous pas rencontré deux messieurs sur l'escalier? continua Louis en avançant un fauteuil.

— Oui, dont l'un est décoré.

— C'est cela même.

— Je me suis douté qu'ils sortaient de chez vous.

— Et vous avez deviné juste.

— Venaient-ils de la part de M. de Château-Renaud?

— Ce sont ses témoins.

— Ah! diable! il a pris la chose au sérieux, à ce qu'il paraît.

— Il ne pouvait guère faire autrement, vous en conviendrez, répondit Louis de Franchi.

— Et ils venaient?...

— Me prier de leur envoyer deux de mes amis pour causer d'affaires avec eux, c'est alors que j'ai pensé à vous.

— Je suis très-honoré de votre souvenir, mais je ne puis me présenter seul chez eux.

— J'ai fait prier un de mes amis, le baron Giordano-Martelli, de venir déjeuner avec moi. A onze heures il sera ici.

« Nous déjeunerons ensemble, et à midi vous aurez la bonté de passer chez ces messieurs qui ont promis de se tenir chez eux jusqu'à trois heures.

« Voici leurs noms et leurs adresses.

Louis me présenta deux cartes.

L'un s'appelait le baron René de Châteaugrand, l'autre monsieur Adrien de Boissy.

Le premier demeurait rue de la Paix, n° 12.

Le second, qui, ainsi que je m'en étais douté, appartenait à l'armée, était lieutenant aux chasseurs d'Afrique, et demeurait rue de Lille, n° 29.

Je tournai et retournai les cartes dans ma main.

— Eh bien! qu'y a-t-il qui vous embarrasse? demanda Louis.

— Je voudrais savoir bien franchement de vous si vous regardez cette affaire comme sérieuse. Vous comprenez que toute notre conduite se règlera là-dessus.

— Comment donc! comme très-sérieuse! D'ailleurs, vous avez dû l'entendre, je me suis mis à la disposition de M. de Château-Renaud, et c'est lui qui m'envoie ses témoins. Je n'ai donc qu'à me laisser faire.

— Oui certainement... Mais enfin...

— Achevez donc, reprit Louis en souriant.

— Mais enfin faudrait-il savoir pourquoi vous vous battez. On ne peut pas voir deux hommes se couper la gorge sans savoir au moins le motif du combat. Vous le savez bien, la position du témoin est plus grave que celle du combattant.

— Aussi je vous dirai en deux mots la cause de cette querelle.

« La voici :

« A mon arrivée à Paris un de mes amis, capitaine de frégate, me présenta à sa femme. Elle était belle, elle était jeune; sa vue me fit une impression si profonde que, craignant d'en devenir amoureux, je profitai le plus rarement que je pus de la permission qui m'était accordée de venir à toute heure dans la maison.

« Mon ami se plaignait de mon indifférence, et alors je lui dis franchement la vérité; c'est-à-dire que sa femme était trop charmante en tout pour que je m'exposasse à la voir souvent. Il sourit, me tendit la main, et exigea que je vinsse dîner avec lui le jour même.

« — Mon cher Louis, me dit-il au dessert, je pars dans trois semaines pour le Mexique; peut-être resterai-je absent trois mois, peut-être six mois, peut-être plus longtemps. Nous autres marins, nous connaissons quelquefois l'heure du départ, mais jamais celle du retour. Je vous recommande Émilie en mon absence. Émilie, je vous prie de traiter Louis de Franchi comme votre frère.

« La jeune femme répondit en me tendant la main.

« J'étais stupéfait : je ne sus que répondre, et je dus paraître fort niais à ma future sœur.

« Trois semaines après effectivement mon ami partit.

« Pendant ces trois semaines il avait exigé que je vinsse dîner en famille avec lui au moins une fois par semaine.

« Émilie resta avec sa mère : je n'ai pas besoin de dire que la confiance de son mari me l'avait rendue sacrée, et que tout en l'aimant plus que ne devait le faire un frère, je ne la regardai jamais que comme une sœur.

« Six mois s'écoulèrent.

« Émilie demeurait avec sa mère; et, en partant, son mari avait exigé qu'elle continuât de recevoir. Mon pauvre ami ne craignait rien tant que la réputation d'homme jaloux : le fait est qu'il adorait Émilie, et qu'il avait entière confiance en elle.

« Émilie continua donc de recevoir. D'ailleurs, les réceptions étaient intimes, et la présence de sa mère ôtait aux plus mauvais esprits tout prétexte de blâme, aussi personne ne s'avisa-t-il de dire un mot qui pût porter atteinte à sa réputation.

« Il y a trois mois à peu près, M. de Château-Renaud se fit présenter.

« Vous croyez aux pressentiments, n'est-ce pas? A son aspect je tressaillis; il ne m'adressa point la parole; il fut ce que doit être dans un salon un homme du monde, et cependant lorsqu'il sortit je le haïssais déjà.

« Pourquoi? je n'en savais rien moi-même.

« Ou plutôt je m'étais aperçu que cette impression que j'avais éprouvée en voyant pour la première fois Émilie, il l'avait éprouvée lui-même.

« De son côté, il me semblait qu'Émilie l'avait reçu avec une coquetterie inaccoutumée : sans doute je me trompais, mais, je vous l'ai dit, au fond du cœur, je n'avais pas cessé d'aimer Émilie, et j'étais jaloux.

« Aussi, à la prochaine soirée, ne perdis-je pas de vue M. de Château-Renaud; peut-être s'aperçut-il de mon affectation à le suivre des yeux, et il me sembla qu'en causant à demi-voix avec Émilie, il essayait de me tourner en ridicule.

« Si je n'avais écouté que la voix de mon cœur, dès ce soir-là je lui eusse cherché une querelle sous un prétexte quelconque, et me fusse battu avec lui ; mais je me contins en me répétant à moi-même qu'une telle conduite serait absurde.

« Que voulez-vous, chaque vendredi fut pour moi désormais un supplice.

« M. de Château-Renaud est tout à fait un homme du monde, un élégant, un lion ; je reconnaissais sous beaucoup de rapports sa supériorité sur moi, mais il me semblait qu'Émilie le mettait encore plus haut qu'il ne méritait de l'être.

« Bientôt il me sembla que je n'étais point le seul qui s'aperçût de cette préférence d'Émilie pour M. de Château-Renaud, et cette préférence s'augmenta de telle façon et devint enfin si visible qu'un jour Giordano, qui était comme moi un habitué de la maison, m'en parla.

« Dès lors, mon parti fut pris; je résolus d'en parler à mon tour à Émilie, convaincu que j'étais encore qu'il n'y avait de sa part que de l'inconséquence et que je n'avais qu'à lui ouvrir les yeux sur sa propre conduite pour qu'elle en réformât tout ce qui jusque-là avait pu la faire accuser de légèreté.

« Mais, à mon grand étonnement, Émilie prit mes observations en plaisanterie, prétendant que j'étais fou et que ceux qui partageaient mes idées étaient aussi fous que moi.

« J'insistai.

« Émilie me répondit qu'elle ne s'en rapporterait pas à moi dans une pareille affaire, et qu'un homme amoureux était nécessairement un juge prévenu.

« Je demeurai stupéfait, son mari lui avait tout dit.

« Dès lors, vous le comprenez, mon rôle, envisagé sous le point de vue d'amant malheureux et jaloux, devenait ridicule et presque odieux ; je cessai d'aller chez Émilie.

XV.

« Quoiqu'ayant cessé d'assister aux soirées d'Émilie, je n'en avais pas moins de ses nouvelles, je n'en savais pas moins ce qu'elle faisait, et je n'en étais pas moins malheureux, car on commençait à remarquer les assiduités de M. de Château-Renaud près d'Émilie et à en parler tout haut.

« Je me résolus à lui écrire ; je le fis avec toute la mesure dont j'étais capable, la suppliant, au nom de son honneur compromis, au nom de son mari absent et plein de confiance en elle, de veiller sévèrement sur ce qu'elle faisait; elle ne me répondit pas.

« Que voulez-vous, l'amour est indépendant de la volonté, la pauvre créature aimait, et comme elle aimait, elle était aveugle ou plutôt voulait absolument l'être.

« Quelque temps après, j'entendis dire tout haut qu'Émilie était la maîtresse de M. de Château-Renaud.

« Ce que je souffris ne peut pas s'exprimer.

« Ce fut alors que mon pauvre frère éprouva le contre-coup de ma douleur.

« Cependant une douzaine de jours s'écoulèrent, et, sur ces entrefaites, vous arrivâtes.

« Le jour même où vous vous présentâtes chez moi, j'avais reçu une lettre anonyme. Cette lettre était de la part d'une dame inconnue qui me donnait rendez-vous au bal de l'Opéra.

« Cette dame me disait qu'elle avait certains renseignements à me communiquer sur une dame de mes amies, dont elle se contentait pour le moment de me dire le prénom.

« Ce prénom était *Émilie.*

« Je devais la reconnaître à un bouquet de violettes.

« Je vous dis alors que j'aurais dû ne point aller à ce bal; mais, je vous le répète, j'étais poussé par la fatalité.

« J'y vins; je trouvai mon domino à l'heure et à la place indiquée. Il me confirma ce qu'on m'avait déjà dit, que M. de Château-Renaud était l'amant d'Émilie, et comme j'en doutais, ou plutôt comme je faisais semblant d'en douter, il me donna cette preuve, que M. de Château-Renaud avait parié qu'il conduirait sa nouvelle maîtresse souper chez M. D...

« Le hasard a fait que vous connaissiez M. D..., que vous étiez invité à ce souper ; que vous aviez la faculté d'y mener un ami; que vous avez proposé de m'y conduire, et que j'ai accepté.

« Vous savez le reste.

« Maintenant que puis-je faire autrement, sinon que d'attendre et d'accepter les propositions qui me seront faites? »

Il n'y avait rien à répondre à cela : j'inclinai donc la tête.

— Mais, repris-je au bout d'un instant avec un sentiment de crainte, je crois me rappeler, je me trompe, j'espère, que votre frère m'a dit que vous n'aviez jamais touché ni à un pistolet ni à une épée.

— C'est vrai.

— Mais alors vous êtes à la merci de votre adversaire.

— Que voulez-vous, Dieu y pourvoira!

En ce moment, le valet de chambre annonça le baron Giordano-Martelli.

C'était, comme Louis de Franchi, un jeune Corse de la province de Sartène; il servait dans le 11e régiment, où deux ou trois faits d'armes admirables l'avaient fait nommer capitaine à l'âge de 23 ans. Il va sans dire qu'il était vêtu en bourgeois.

— Eh bien! lui dit-il après m'avoir salué, la chose en est donc arrivée enfin où elle en devait venir, et, d'après ce que tu m'écris, tu auras, selon toute probabilité, la visite des témoins de M. de Château-Renaud dans la journée.

— Je l'ai eue, dit Louis.

— Ces messieurs ont laissé leurs noms et leurs adresses?

— Voici leurs cartes.

— Bien! ton valet de chambre m'a dit que nous étions servis, déjeunons, et nous irons ensuite leur rendre leur visite.

Nous passâmes dans la salle à manger et il ne fut plus question de l'affaire qui nous réunissait.

Ce fut alors que Louis m'interrogea sur mon voyage en Corse et que je trouvai seulement l'occasion de lui raconter tout ce que le lecteur sait déjà.

A cette heure, que l'esprit du jeune homme était calmé par l'idée qu'il se battait le lendemain avec M. de Château-Renaud, tous les sentiments de patrie et de famille lui revenaient au cœur.

Il me fit vingt fois répéter ce que m'avaient dit son frère et sa mère. Il était surtout fort touché, connaissant les mœurs véritablement corses de Lucien, des soins qu'il avait mis à apaiser la querelle des Orlandi et des Colona.

Midi sonna.

— Je crois, sans vous chasser le moins du monde, messieurs, dit Louis, qu'il serait temps de rendre à ces messieurs leur visite; en tardant davantage, ils pourraient croire que nous y mettons de la négligence.

— Oh! sur ce point, rassurez-vous, repartis-je, ils sortent d'ici il y a deux heures à peine, et il vous a fallu le temps de nous prévenir.

— N'importe, dit le baron de Giordano, Louis a raison.

— Maintenant, dis-je à Louis, il faut cependant que nous sachions quelle arme vous préférez de l'épée ou du pistolet.

— Oh! mon Dieu, je vous l'ai dit, cela m'est parfaitement égal, attendu que je ne suis familier ni avec l'une ni avec l'autre. D'ailleurs, M. de Château-Renaud m'épargnera l'embarras du choix. Il se regardera sans doute comme l'offensé, et à ce titre, il pourra prendre l'arme qui lui conviendra.

— Cependant l'offense est discutable. Vous n'avez rien fait autre chose que présenter le bras qu'on réclamait de vous.

— Écoutez, me dit Louis : toute discussion, à mon avis, pourrait prendre la tournure d'un désir d'arrangement. J'ai des goûts fort paisibles, comme vous le savez; je suis loin d'être duelliste, puisque c'est la première affaire que j'ai, mais c'est justement à cause de toutes ces raisons que je veux être beau joueur.

— Cela vous est bien aisé à dire, mon cher; vous ne jouez que votre vie, vous, et vous nous laissez à nous, en face de toute votre famille, la responsabilité de ce qui arrivera.

— Oh! quant à cela, soyez tranquille, je connais ma mère et mon frère. Ils vous demanderont :

— « Louis s'est-il conduit en galant homme? »

« Et quand vous aurez répondu :

— « Oui. »

« Ils répondront :

— « C'est bien. »

— Mais enfin, que diable! faut-il cependant que nous sachions quelle arme vous préférez?

— Eh bien, si l'on propose le pistolet, acceptez tout de suite.

— C'était mon avis aussi, dit le baron.

— Va donc pour le pistolet, répondis-je, puisque c'est votre avis à tous deux. Mais le pistolet est une vilaine arme.

— Ai-je le temps d'apprendre à tirer l'épée d'ici à demain?

— Non. Mais cependant avec une bonne leçon de Grisier, peut-être arriveriez-vous à vous défendre.

Louis sourit.

— Croyez-moi, dit-il, ce qu'il arrivera de moi demain matin est déjà écrit là-haut, et quelque chose que nous y puissions faire, vous et moi, nous n'y changerons rien.

Sur ce, nous lui serrâmes la main et nous descendîmes.

Notre première visite fut naturellemont pour le témoin de notre adversaire qui se trouvait le plus proche de nous; nous nous rendîmes donc chez M. René de Châteaugrand qui demeurait, comme nous l'avons dit, rue de la Paix, n° 12.

La porte était interdite à quiconque ne se présenterait point de la part de M. Louis de Franchi.

Nous déclinâmes notre mission, présentâmes nos cartes et fûmes introduits à l'instant même.

Nous trouvâmes dans M. de Châteaugrand un homme du monde parfaitement élégant. Il ne voulut point que nous nous donnassions la peine de passer chez M. de Boissy, nous disant qu'ils étaient convenus ensemble que le premier chez lequel nous nous présenterions enverrait chercher l'autre.

Il envoya donc aussitôt son laquais prévenir M. Adrien de Boissy que nous l'attendions chez lui.

Pendant ce moment d'attente, il ne fut pas une seconde question de l'affaire qui nous amenait. On parla courses, chasse, opéra.

M. de Boissy arriva au bout de dix minutes.

Ces messieurs ne mirent pas même en avant la prétention du choix des armes : l'épée ou le pistolet étant également familiers à M. de Château-Renaud, il s'en remettait du choix à M. de Franchi lui-même ou au hasard.

On jeta un louis en l'air, face pour l'épée, pile pour le pistolet; le louis retomba pile.

Il fut donc décidé que le combat aurait lieu le lendemain à neuf heures du matin, au bois de Vincennes; que les adversaires seraient placés à vingt pas de distance, qu'on frapperait trois coups dans les mains, et qu'au troisième coup ils tireraient.

Nous allâmes rendre cette réponse à de Franchi

Le même soir je trouvai en rentrant chez moi les cartes de MM. de Châteaugrand et de Boissy.

XVI.

Je m'étais présenté à huit heures du soir chez M. de Franchi, pour lui demander s'il n'avait pas quelque recommandation à me faire, mais il m'avait prié d'attendre au lendemain, en me répondant d'un air étrange :

— La nuit porte conseil.

Le lendemain donc, au lieu d'aller le prendre à huit heures, ce qui nous donnait encore marge suffisante pour être au rendez-vous à neuf, j'étais chez Louis de Franchi à sept heures et demie.

Il était déjà dans son cabinet et écrivait.

Au bruit que je fis en ouvrant la porte, il se retourna.

Il était très-pâle.

— Pardon, me dit-il, j'achève d'écrire à ma mère, asseyez-vous, prenez un journal, si les journaux sont arrivés; tenez, *la Presse,* par exemple, il y a un charmant feuilleton de M. Méry.

Je pris le journal indiqué et je m'assis, regardant avec étonnement l'opposition que faisait cette pâleur presque livide du jeune homme avec sa voix douce, grave et calme.

J'essayai de lire, mais je suivais des yeux les caractères, sans qu'ils présentassent aucun sens distinct à mon esprit.

Au bout de cinq minutes :

— J'ai fini, dit-il.

Et sonnant aussitôt son valet de chambre :

— Joseph, je n'y suis pour personne, pas même pour Giordano; faites-le entrer au salon; je désire, sans être interrompu par qui que ce soit, être dix minutes seul avec monsieur.

Le valet referma la porte.

—Tenez, me dit-il, mon cher Alexandre, Giordano est Corse, il a des idées corses; je ne puis donc me fier à lui dans ce que je désire, je lui demanderai le secret, et voilà tout; quant à vous, il faut que vous me promettiez d'exécuter de point en point mes instructions.

— Certainement, n'est-ce pas un devoir pour un témoin?

— Un devoir d'autant plus réel, qu'ainsi vous épargnerez peut-être à notre famille un second malheur.

— Un second malheur? demandai-je étonné.

— Tenez, me dit-il, voici ce que j'écris à ma mère, lisez cette lettre.

Je pris la lettre des mains de Franchi, et je lus avec un étonnement croissant:

« Ma bonne mère,

« Si je ne vous savais pas, à la fois, forte comme une Spartiate et soumise comme une chrétienne, j'emploierais tous les moyens possibles pour vous préparer à l'événement affreux qui va vous frapper : quand vous recevrez cette lettre, vous n'aurez plus qu'un fils.

« Lucien, mon excellent frère, aime ma mère pour nous deux.

« Avant-hier, j'ai été atteint d'une fièvre cérébrale, j'ai fait peu d'attention aux premiers symptômes; le médecin est arrivé trop tard; ma bonne mère, il n'y a plus d'espoir pour moi, à moins d'un miracle, et quel droit ai-je d'espérer que Dieu fera ce miracle pour moi.

« Je vous écris dans un moment lucide; si je meurs, cette lettre sera mise à la poste un quart d'heure après ma mort; car dans l'égoïsme de mon amour pour vous, je veux que vous sachiez que je suis mort en ne regrettant du monde entier que votre tendresse et celle de mon frère.

« Adieu, ma mère.

« Ne pleurez pas; c'était l'âme qui vous aimait et non pas le corps, et partout où elle ira, l'âme continuera de vous aimer.

« Adieu, Lucien.

« Ne quitte jamais notre mère, et songe qu'elle n'a plus que toi.

« Votre fils,

« Ton frère,

« LOUIS DE FRANCHI. »

Après ces derniers mots, je me retournai vers celui qui les avait écrits.

—Eh bien! lui dis-je, qu'est-ce que cela signifie?

— Ne comprenez-vous pas? me demanda-t-il.

— Non.

— Je vais être tué à neuf heures dix minutes.

— Vous allez être tué?

— Oui.

— Mais vous êtes fou. Pourquoi vous frapper d'une pareille idée?

— Je ne suis ni fou, ni frappé, mon cher ami..... Je suis prévenu, voilà tout.

— Prévenu? et par qui?

— Mon frère ne vous a-t-il pas raconté, demanda en souriant Louis, que les mâles de notre famille jouissent d'un singulier privilége?

— C'est vrai, répondis-je en frissonnant malgré moi; il m'a parlé d'apparitions.

— C'est cela. Eh bien! mon père m'est apparu cette nuit; c'est pour cela que vous m'avez trouvé si pâle; la vue des morts pâlit les vivants.

Je le regardai avec un étonnement qui n'était point exempt de terreur.

— Vous avez vu votre père cette nuit, dites-vous?

— Oui.

— Et il vous a parlé?

— Il m'a annoncé ma mort.

— C'était quelque rêve terrible, dis-je.

— C'était une terrible réalité.

— Vous dormiez?

— Je veillais..... Ne croyez-vous donc pas qu'un père puisse visiter son fils?

Je baissai la tête, car, au fond du cœur, moi-même je croyais à cette possibilité.

— Comment cela s'est-il passé? demandai-je.

— Oh! mon Dieu, de la façon la plus simple et la plus naturelle. Je lisais en attendant mon père, car je savais que, si je courais quelque danger, mon père m'apparaîtrait, lorsqu'à minuit ma lampe a pâli d'elle même, la porte s'est ouverte lentement, et mon père a paru.

— Mais comment? demandai-je.

— Mais, comme de son vivant: vêtu de l'habit qu'il portait habituellement; seulement, il était très-pâle et ses yeux étaient sans regard.

— O mon Dieu!...

— Alors, il s'approcha lentement de mon lit. Je me soulevai sur le coude.

« — Soyez le bienvenu, mon père, lui dis-je. »

Il s'approcha de moi, me regarda fixement, et il me sembla que cet œil atone s'animait par la force du sentiment paternel.

— Continuez... C'est terrible!...

— Alors ses lèvres remuèrent, et, chose étrange, quoique ses paroles ne produisissent aucun son, je les entendais retentir au-dedans de moi-même, distinctes et vibrantes comme un écho.

— Et que vous a-t-il dit?

« — Pense à Dieu, mon fils!

« — Je serai donc tué dans ce duel? demandai-je. »

« Je vis deux larmes couler de ses yeux sans regard sur le visage pâle du spectre.

« — Et à quelle heure? »

« Il tourna le doigt vers la pendule. Je suivis la direction indiquée. La pendule marquait neuf heures dix minutes.

« — C'est bien, mon père, répondis-je alors. Que la volonté de Dieu soit faite. Je quitte ma mère, c'est vrai, mais pour vous rejoindre, vous. »

« Alors un pâle sourire passa sur ses lèvres, et, me faisant un signe d'adieu, il s'éloigna.

« La porte s'ouvrit d'elle-même devant lui... il disparut, et la porte se referma. »

Ce récit était si simplement et si naturellement fait, qu'il était évident ou que la scène que racontait de Franchi avait eu lieu effectivement, ou qu'il avait été, dans la préoccupation de son esprit, le jouet d'une illusion qu'il avait prise pour la réalité, et qui, par conséquent, était aussi terrible qu'elle.

J'essuyai la sueur qui me coulait du front.

— Maintenant, continua Louis, vous connaissez mon frère, n'est-ce pas?

— Oui.

— Que croyez-vous qu'il fasse s'il apprend que j'ai été tué en duel?

— Il partira à l'instant même de Sullacaro pour venir se battre avec celui qui vous aura tué.

— Justement, et s'il est tué à son tour, ma mère sera trois fois veuve, veuve de son mari, veuve de ses deux fils.

— Oh! je comprends, c'est affreux.

— Eh bien! c'est ce qu'il faut éviter. Voilà pourquoi j'ai voulu écrire cette lettre.

« Croyant que je suis mort d'une fièvre cérébrale, mon frère ne s'en prendra à personne, et ma mère se consolera plus facilement, me croyant atteint par la volonté de Dieu, que si elle me sait frappé par la main des hommes. A moins que...

— A moins que?... répétai-je.

— Oh! non... reprit Louis, j'espère que ce ne sera pas.

Je vis qu'il répondait à une crainte personnelle, et je n'insistai point.

En ce moment la porte s'entr'ouvrit.

— Mon cher de Franchi, dit le baron de Giordano, j'ai respecté la consigne tant que la chose a été possible. Mais il est huit heures; le rendez-vous est à neuf; nous avons une lieue et demie à faire, il faut partir.

— Je suis prêt, mon très-cher, dit Louis. Entre donc.

« J'ai dit à monsieur ce que j'avais à lui dire.

Il mit un doigt sur sa bouche en me regardant.

— Quant à toi, mon ami, continua-t-il en se retournant vers la table et en y prenant une lettre cachetée; voici ton affaire.

« S'il m'arrivait malheur, lis ce billet, et conforme-toi, je te prie, à ce que je te demande.

— A merveille!

— Vous vous étiez chargé des armes? me demanda le baron Giordano, sont-elles dans la voiture?

— Oui, répondis-je...

« Mais au moment de partir je me suis aperçu que l'un des chiens jouait mal.

« Nous prendrons en passant une boîte de pistolets chez Devisme.

Louis me regarda en souriant et me tendit la main. Il avait compris que je ne voulais pas qu'il fût tué avec mes pistolets.

— Avez-vous une voiture? demanda Louis, ou faut-il que Joseph aille en chercher une?

— J'ai mon coupé, dit le baron, et en nous pressant un peu nous tiendrons trois.

« D'ailleurs, comme nous sommes un peu en retard, nous irons toujours plus vite avec mes chevaux qu'avec des chevaux de fiacre.

— Partons, dit Louis.

Nous descendîmes. A la porte, Joseph nous attendait.

— Irai-je avec monsieur? demanda-t-il.

— Non, Joseph, répondit Louis, non, c'est inutile, et je n'ai pas besoin de vous.

Puis, restant un peu en arrière :

— Tenez, mon ami, dit-il en lui mettant dans la main un petit rouleau d'or; et si parfois dans mes moments de mauvaise humeur je vous ai brusqué, pardonnez-le-moi.

— Oh! monsieur, s'écria Joseph, les larmes aux yeux, qu'est-ce que cela signifie?

— Chut! dit Louis.

Et s'élançant vers la voiture, il se plaça entre nous deux.

— C'était un bon serviteur, dit-il en jetant un dernier regard sur Joseph, et si vous pouvez lui être utile, l'un ou l'autre, je vous en serai reconnaissant.

— Est-ce que tu le renvoies? demanda le baron.

— Non, dit en souriant Louis, je le quitte, voilà tout.

Nous nous arrêtâmes à la porte de Devisme, juste le temps nécessaire pour prendre une boîte de pistolets, de la poudre et des balles; puis nous repartîmes au grand trot des chevaux.

XVII.

Nous étions à Vincennes à neuf heures moins cinq minutes.

Une voiture arrivait en même temps que la nôtre, c'était celle de M. de Château-Renaud.

Nous nous enfonçâmes dans le bois par deux routes différentes. Nos cochers devaient se rejoindre dans la grande allée.

Quelques instants après nous étions au rendez-vous.

— Messieurs, dit Louis, en descendant le premier, vous le savez, pas d'arrangements possibles.

— Mais, cependant! dis-je en m'approchant.

— Oh! mon cher, rappelez-vous qu'après la confidence que je vous ai faite, vous avez moins que personne le droit d'en proposer ou d'en recevoir.

Je baissai la tête devant cette volonté absolue, qui, pour moi, était une volonté suprême.

Nous laissâmes Louis près de la voiture et nous nous avançâmes vers M. de Boissy et M. de Château-grand.

Le baron de Giordano tenait à la main la boîte de pistolets.

Nous échangeâmes un salut.

— Messieurs, dit le baron Giordano, dans des circonstances pareilles à celles où nous nous trouvons, les plus courts compliments sont les meilleurs, car d'un moment à l'autre nous pouvons être dérangés.

« Nous nous étions chargés d'apporter les armes, les voici; veuillez les examiner, nous venons de les prendre à l'instant même chez l'arquebusier, et nous vous donnons notre parole que M. Louis de Franchi ne les a pas même vues.

— Cette parole était inutile, monsieur, répondit le vicomte de Châteaugrand, nous savons à qui nous avons affaire.

Et prenant un pistolet, tandis que M. de Boissy prenait l'autre, les deux témoins en firent jouer les ressorts, tout en examinant le calibre.

— Ce sont des pistolets de tir ordinaires et qui n'ont jamais servi, dit le baron : maintenant sera-t-on libre de se servir ou non de la double détente.

— Mais, dit M. de Boissy, mon avis est que chacun doit faire comme il lui conviendra et selon son habitude.

— Soit, dit le baron Giordano. Toutes chances égales sont agréables.

— Alors vous préviendrez M. de Franchi, et nous préviendrons M. de Château-Renaud.

— C'est convenu, maintenant, monsieur : c'est nous qui avons apporté les armes, continua le baron de Giordano : c'est à vous de les charger.

Les deux jeunes gens prirent chacun un pistolet, mesurèrent rigoureusement la même charge de poudre, prirent au hasard deux balles et les enfoncèrent dans le canon avec le maillet.

Pendant cette opération, à laquelle je n'avais voulu prendre aucune part, je m'approchai de Louis, qui me reçut le sourire sur les lèvres.

— Vous n'oublierez rien de ce que je vous ai demandé, me dit-il, et vous obtiendrez de Giordano, auquel je le demande, au reste, par la lettre que je lui ai remise, qu'il ne raconte rien, ni à ma mère, ni à mon frère.

« Veillez aussi à ce que les journaux ne parlent point de cette affaire, et s'ils en parlent, à ce qu'ils ne mettent point les noms.

— Vous êtes donc toujours dans cette terrible conviction que le duel vous sera fatal? lui demandai-je.

— J'en suis plus convaincu que jamais; mais vous me rendrez cette justice au moins, n'est-ce pas, que j'ai regardé venir la mort en vrai Corse?

— Votre calme, mon cher de Franchi, est si

grand, qu'il me donne cet espoir que vous n'êtes pas bien convaincu vous-même.

Louis tira sa montre.

— J'ai encore sept minutes à vivre, dit-il; tenez, voilà ma montre; gardez-la, je vous prie, en souvenir de moi : c'est un excellent Breguet.

Je pris la montre en serrant la main de Franchi.

— Dans huit minutes, lui dis-je, j'espère vous la rendre.

— Ne parlons plus de cela, me dit-il, voici ces messieurs qui s'approchent.

— Messieurs, dit le vicomte de Châteaugrand, il doit y avoir ici, à droite, une clairière que j'ai pratiquée pour mon propre compte, l'an dernier; voulez-vous que nous la cherchions, nous serons mieux que dans une allée, où nous pouvons être vus et dérangés.

— Guidez-nous, monsieur, dit le baron Giordano-Martelli, nous vous suivons.

Le vicomte marcha le premier, et nous le suivîmes en formant deux groupes séparés. Bientôt, en effet, nous nous trouvâmes, après une trentaine de pas d'une descente presque insensible, au milieu d'une clairière qui avait autrefois, sans doute, été une mare dans le genre de celle d'Auteuil, et qui, tout à fait desséchée, formait une fondrière entourée de tous côtés d'une espèce de talus; le terrain paraissait donc fait exprès pour servir de théâtre à une scène dans le genre de celle qui allait s'y passer.

— Monsieur de Martelli, dit le vicomte, voulez-vous mesurer les pas avec moi?

Le baron répondit par un salut d'assentiment; puis, allant se mettre côte à côte avec M. de Châteaugrand, ils mesurèrent vingt pas ordinaires.

Je restai donc encore quelques secondes seul avec de Franchi.

— A propos, me dit-il, vous trouverez mon testament sur la table ou j'écrivais lorsque vous êtes entré.

— C'est bien, lui répondis-je, soyez tranquille.

— Messieurs, quand vous voudrez, dit le vicomte de Châteaugrand.

— Me voici, répondit Louis; adieu, cher ami, merci de toute la peine que je vous ai donnée, sans compter, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, celle que je vous donnerai encore.

Je lui pris la main; elle était froide, mais sans aucune agitation.

— Voyons, lui dis-je, oubliez l'apparition de cette nuit et visez de votre mieux.

— Vous rappelez-vous le *Freischutz?*

— Oui.

— Eh bien! vous le savez, chaque balle a sa destination... Adieu.

Il rencontra sur sa route le baron Giordano, qui tenait à la main le pistolet qui lui était destiné; il le prit, l'arma, et, sans même y jeter les yeux, alla se placer à son poste indiqué par un mouchoir.

M. de Château-Renaud était déjà au sien.

Il y eut un instant de morne silence, pendant lequel les deux jeunes gens saluèrent leurs témoins, puis ceux de leurs adversaires, et enfin se saluèrent l'un l'autre.

M. de Château-Renaud paraissait parfaitement avoir l'habitude de ce genre d'affaire, et il était souriant comme un homme sûr de son adresse. Peut-être savait-il d'ailleurs que c'était la première fois que Louis de Franchi touchait un pistolet.

Louis était calme et froid; sa belle tête avait l'air d'un buste de marbre.

— Eh bien! messieurs, dit Château-Renaud, vous le voyez, nous attendons.

Louis me jeta un dernier regard, puis avec un sourire il leva les yeux au ciel.

— Allons, messieurs, dit Châteaugrand, préparez-vous.

Puis, frappant ses mains l'une contre l'autre:

— Une fois... dit-il, deux fois... trois fois...

Les deux coups ne formèrent qu'une seule détonation.

Au même instant, je vis Louis de Franchi faire deux tours sur lui-même et tomber sur un genou.

M. de Château-Renaud resta debout; le revers de sa redingote seulement avait été traversé.

Je me précipitai vers Louis de Franchi.

— Vous êtes blessé, lui dis-je.

Il essaya de me répondre, mais inutilement; une mousse sanglante parut sur ses lèvres.

En même temps il laissa tomber le pistolet et porta la main au côté droit de sa poitrine.

A peine voyait-on sur la redingote un trou à fourrer le bout du petit doigt.

— Monsieur le baron, m'écriai-je, courez à la caserne et amenez le chirurgien du régiment.

Mais de Franchi rassembla ses forces, et, arrêtant Giordano, il lui fit signe de la tête que la chose était inutile.

En même temps il tomba sur le second genou.

M. de Château-Renaud s'éloigna aussitôt, mais ses deux témoins s'approchèrent du blessé.

Pendant ce temps nous avions ouvert la rédingote, déchiré le gilet et la chemise.

La balle entrait au-dessous de la sixième côte droite, et sortait un peu au-dessus de la hanche gauche.

A chaque expiration du moribond, le sang jaillissait par les deux blessures.

Il était évident que la plaie était mortelle.

— Monsieur de Franchi, dit le vicomte de Châteaugrand, nous sommes désolés, croyez-le bien, du résultat de cette malheureuse affaire, et nous espérons que vous êtes sans haine contre M. de Château-Renaud.

— Oui, oui... murmura le blessé, oui, je lui pardonne... mais qu'il parte, qu'il parte...

Puis, se retournant avec effort de mon côté·

— Souvenez-vous de votre promesse, me dit-il.

— Oh ! je vous jure qu'il sera fait comme vous désirez.

— Et maintenant, dit-il en souriant, regardez la montre.

Et il retomba en poussant un long soupir.

C'était le dernier.

Je regardai la montre : il était juste neuf heures dix minutes.

Puis je portai les yeux sur Louis de Franchi : il était mort !

Nous ramenâmes le cadavre chez lui, et, tandis que le baron Giordano allait faire la déclaration au commissaire de police du quartier, je le montai avec Joseph dans sa chambre.

Le pauvre garçon pleurait à chaudes larmes.

En entrant mes yeux se portèrent malgré moi sur la pendule. Elle marquait neuf heures dix minutes. Sans doute on avait oublié de la remonter, et elle s'était arrêtée juste à cette heure.

Un instant après, le baron Giordano rentra avec les gens de justice qui, prévenus par lui, venaient mettre les scellés.

Le baron voulait envoyer des lettres de faire part aux amis et connaissances du défunt ; mais je le priai auparavant de lire la lettre que lui avait remise Louis de Franchi avant son départ.

Cette lettre contenait la prière de cacher à Lucien la cause de sa mort, et l'invitation, pour que personne ne fût dans la confidence, de faire faire l'enterrement sans aucune pompe et sans aucun bruit.

Le baron Giordano se chargea de tous ces détails, et moi j'allai faire à l'instant même une double visite à MM. de Boissy et de Châteaugrand pour les prier de garder le silence sur cette malheureuse affaire, et les engager à inviter M. de Château-Renaud, sans lui dire pour quelle cause on sollicitait son départ, à quitter Paris, au moins pour quelque temps.

Ils me promirent de seconder mon intention autant qu'il serait en leur pouvoir, et tandis qu'ils se rendaient chez M. de Château-Renaud, j'allai mettre à la poste la lettre qui annonçait à madame de Franchi qne son fils venait de mourir d'une fièvre cérébrale.

XVIII.

Contre l'habitude de ces sortes d'affaires, ce duel fit peu de bruit.

Les journaux eux-mêmes, ces éclatantes et fausses trompettes de la publicité, se turent.

Quelques amis intimes seulement accompagnèrent le corps du malheureux jeune homme au Père-Lachaise. Seulement, quelque instance qu'on pût faire à M. de Château-Renaud, il refusa de quitter Paris.

J'avais eu un instant l'idée de faire suivre la lettre de Louis à sa famille d'une lettre de moi ; mais, quoique le but fût excellent, ce mensonge à l'endroit de la mort d'un fils et d'un frère m'avait répugné : j'étais convaincu que Louis lui-même avait combattu longtemps et qu'il avait fallu, pour l'y décider, l'importance des raisons qu'il m'avait données.

J'avais donc, au risque d'être accusé d'indifférence ou même d'ingratitude, gardé le silence, et j'étais convaincu que le baron Giordano en avait fait autant.

Cinq jours après l'événement, vers les onze heures du soir, je travaillai devant ma table, au coin de mon feu, seul et dans une disposition d'esprit assez maussade, lorsque mon domestique entra, referma la porte vivement et d'une voix assez agitée me dit que M. de Franchi demandait à me parler.

Je me retournai et le regardai fixement : il était fort pâle.

— Que me dites vous là, Victor ? lui demandai-je.

— Oh ! monsieur, reprit-il, en vérité, je n'en sais rien moi-même.

— De quel M. de Franchi voulez-vous me parler ; voyons ?...

— Mais de l'ami de monsieur... de celui que j'ai vu venir une ou deux fois chez lui...

— Vous êtes fou, mon cher. Ne savez-vous pas que nous avons eu le malheur de le perdre il y a cinq jours ?

— Oui, monsieur : et voilà pourquoi monsieur me voit si troublé. Il a sonné : j'étais dans l'antichambre, j'ai été ouvrir la porte. Aussitôt j'ai reculé en le voyant.

« Alors il est entré, a demandé si monsieur était chez lui ; j'étais tellement troublé que j'ai répondu que oui.

« Alors il m'a dit :

« — Allez lui annoncer que M. de Franchi demande à lui parler ; » sur quoi je suis venu.

— Vous êtes fou, mon cher ; l'antichambre était mal éclairée, sans doute, et vous avez mal vu ; vous étiez tout endormi encore et vous avez mal entendu.

« Retournez, et demandez une seconde fois le nom.

— Oh ! c'est bien inutile, et je jure à monsieur que je ne me trompe pas ; j'ai bien vu et bien entendu.

— Eh bien ! alors faites entrer.

Victor retourna tout tremblant vers la porte, l'ouvrit, puis restant dans l'intérieur de ma chambre :

— Que monsieur prenne la peine d'entrer, dit-il.

Aussitôt j'entendis, malgré le tapis qui les assourdissait, des pas qui traversaient le salon et qui s'approchaient de ma chambre ; puis, presque aussitôt, je vis effectivement apparaître sur ma porte M. de Franchi.

J'avoue que mon premier sentiment fut un sentiment de terreur; je me levai et fis un pas en arrière.

— Pardon de vous déranger à une pareille heure, me dit M. de Franchi; mais je suis arrivé depuis dix minutes, et vous comprenez que je n'ai pas voulu attendre à demain pour venir causer avec vous.

— Oh! mon cher Lucien, m'écriai-je en courant à lui et en le serrant dans mes bras, c'est vous, c'est donc vous!

Et malgré moi quelques larmes s'échappèrent de mes yeux.

— Oui, me dit-il, c'est moi.

Je calculai le temps écoulé : à peine si la lettre devait être arrivée, je ne dirai pas à Sullacaro, mais à Ajaccio.

— O mon Dieu! m'écriai-je; mais alors vous ne savez rien.

— Je sais tout, dit-il.

— Comment tout?

— Oui.

— Victor, dis-je en me retournant vers mon valet de chambre, assez mal rassuré encore, laissez-nous, ou plutôt revenez dans un quart d'heure avec un plateau tout servi; vous souperez avec moi, Lucien, et vous coucherez ici, n'est-ce pas?

— J'accepte tout cela, dit-il; je n'ai pas mangé depuis Auxerre.

« Puis, comme personne ne me connaissait, ou plutôt, ajouta-t-il avec un sourire profondément triste, comme tout le monde semblait me reconnaître chez mon pauvre frère, on n'a pas voulu m'ouvrir, et je m'en suis allé laissant toute la maison en révolution.

— En effet, mon cher Lucien, votre ressemblance avec Louis est si grande, que moi-même tout à l'heure j'en ai été frappé.

— Comment, s'écria Victor, qui n'avait pas encore pu prendre sur lui de s'éloigner, monsieur est donc le frère...

— Oui; mais allez, et servez-nous.

Victor sortit; nous nous trouvâmes seuls.

Je pris Lucien par la main, je le conduisis à un fauteuil, et je m'assis près de lui.

— Mais, lui dis-je, de plus en plus étonné de le voir, vous étiez donc en route lorsque vous avez appris la fatale nouvelle?

— Non, j'étais à Sullacaro.

— Impossible; la lettre de votre frère est à peine arrivée maintenant.

— Vous avez oublié la ballade de *Burger*, mon cher Alexandre; les morts vont vite.

Je frissonnai.

— Que voulez-vous dire? Expliquez-vous, je ne comprends pas.

— Oubliez-vous ce que je vous ai raconté des apparitions familières à notre famille?

— Vous avez revu votre frère? m'écriai-je.

— Oui.

— Et quand cela?

— Pendant la nuit du seize au dix-sept.

— Et il vous a tout dit?

— Tout.

— Il vous a dit qu'il était mort!

— Il m'a dit qu'il avait été tué; les morts ne mentent plus.

— Il vous a dit comment?

— En duel.

— Par qui?

— Par M. de Château-Renaud!

— Non, n'est-ce pas? non, lui dis-je; vous avez appris cela d'une autre façon!

— Croyez-vous que je sois en disposition de plaisanter?

— Pardon! mais, en vérité, ce que vous me dites est si étrange, et tout ce qui vous arrive, à vous et à votre frère, est tellement en dehors de la loi de la nature...

— Que vous ne voulez pas y croire, n'est-ce pas? je comprends! Mais tenez, me dit-il, en ouvrant sa chemise et en me montrant une marque bleue empreinte sur sa peau, au-dessus de la sixième côte droite, croirez-vous à cela?

— En vérité, m'écriai-je, c'est juste en cet endroit que votre frère a été touché.

— Et la balle est sortie ici! n'est-ce pas?... continua Lucien en posant le doigt au-dessus de la hanche gauche.

— C'est miraculeux! m'écriai-je

— Et maintenant, continua-t-il, voulez-vous que je vous dise à quelle heure il est mort?

— Dites!

— A neuf heures dix minutes.

— Tenez, Lucien, racontez moi tout d'un seul trait : mon esprit se perd à vous interroger et à écouter vos réponses fantastiques, j'aime mieux un récit.

XIX.

Lucien s'accouda sur son fauteuil, me regarda fixement et continua :

— Oh! mon Dieu, c'est bien simple; le jour où mon frère a été tué, j'étais sorti de bon matin à cheval et j'allais visiter nos bergers du côté de Carboni, lorsqu'au moment où, après avoir regardé l'heure, je mettais ma montre dans mon gousset, je reçus un coup si violent au côté, que je m'évanouis.

« Quand je rouvris les yeux, j'étais couché à terre entre les bras d'Orlandini, qui me jetait de l'eau au visage.

« Mon cheval était à quatre pas, le nez étendu vers moi, soufflant et renaclant.

« — Eh bien! me dit-il, que vous est-il donc arrivé?

« — Oh! mon Dieu, lui dis-je, je n'en sais rien moi-même; mais n'avez-vous pas entendu un coup de feu?

« — Non.

« — C'est qu'il me semble que je viens de recevoir une balle ici, et je lui montrai l'endroit où j'éprouvais la douleur.

« — D'abord, reprit-il, il n'y a eu aucun coup de fusil, ni de pistolet de tiré; ensuite, vous n'avez pas de trou à votre redingote.

« — Alors, répondis-je, c'est mon frère qui vient d'être tué.

« — Ah! ceci, répondit-il, c'est autre chose.

« J'ouvris ma redingote, et je trouvai la marque que je vous ai montrée tout à l'heure : seulement, au premier abord, elle était vive et comme saignante.

« Un instant, je fus tenté, tant je me sentais brisé par la double douleur morale et physique que j'éprouvais, de rentrer à Sullacaro; mais je pensai à ma mère, elle ne m'attendait que pour souper, il fallait donner une raison à ce retour, et je n'avais pas de raison à lui donner.

« D'un autre côté, je ne voulais pas, sans une plus grande certitude, lui annoncer la mort de mon frère.

« Je continuai donc mon chemin, et rentrai seulement à six heures du soir.

« Ma pauvre mère me reçut comme d'habitude; il était évident qu'elle ne se doutait de rien.

« Aussitôt le souper, je remontai dans ma chambre.

« En passant dans le corridor que vous connaissez, le vent souffla ma bougie.

« J'allais descendre pour la rallumer, quand, par les fentes de la porte, je vis de la lumière dans la chambre de mon frère.

« Je crus que Griffo avait eu affaire dans cette chambre, et avait oublié d'emporter la lampe.

« Je poussai la porte : un cierge brûlait près du lit de mon frère, et sur ce lit, mon frère était couché, nu et sanglant.



« Je restai, je l'avoue, un instant immobile de terreur; puis, je m'approchai.

« Je le touchai..... il était déjà froid.

« Il avait reçu une balle au travers du corps, au

même endroit où j'avais ressenti le coup, et quelques gouttes de sang tombaient des lèvres violettes de la plaie.

« Il était évident pour moi que mon frère avait été tué.

« Je tombai à genoux, et appuyant ma tête contre le lit, je fis ma prière en fermant les yeux.

« Lorsque je les rouvris, j'étais dans l'obscurité la plus profonde; le cierge s'était éteint, la vision avait disparu.

« Je tâtai le lit, il était vide.

« Écoutez, je l'avoue, je me crois aussi brave qu'un autre; mais, lorsque je sortis de la chambre, en tâtonnant, j'avais les cheveux hérissés et la sueur sur le front.

« Je descendis pour prendre une autre bougie; ma mère me vit et jeta un cri.

« — Qu'as-tu donc, me dit ma mère et pourquoi es-tu si pâle?

« — Je n'ai rien, répondis-je, et prenant un autre chandelier, je remontai.

« Cette fois la bougie ne se souffla point, et je rentrai dans la chambre de mon frère;..... cette fois, elle était vide.

« Le cierge avait complétement disparu : aucun poids n'avait affaissé les matelas du lit.

« A terre était ma première bougie, que je rallumai.

« Malgré cette absence de nouvelles preuves, j'en avais vu assez pour être convaincu.

« A neuf heures dix minutes du matin mon frère avait été tué.

« Je rentrai et je me couchai fort agité.

« Comme vous pouvez le penser, je fus longtemps à m'endormir; enfin la fatigue l'emporta sur l'agitation et le sommeil s'empara de moi.

« Alors tout se continua dans la forme d'un rêve, je vis la scène comme elle s'était passée. Je vis l'homme qui l'a tué; j'entendis prononcer son nom; il s'appelle M. de Château-Renaud.

— Hélas! tout cela n'est que trop vrai, répondis-je, mais que venez-vous faire à Paris?

— Je viens tuer celui qui a tué mon frère.

— Le tuer?...

— Oh! soyez tranquille, pas à la manière corse, derrière une haie ou par-dessus un mur : non, non, à la manière française, avec des gants blancs, un jabot et des manchettes.

— Et madame de Franchi sait que vous êtes venu à Paris dans cette intention?

— Oui.

— Et elle vous a laissé partir?

— Elle m'a embrassé au front et m'a dit :

« — Va !... »

« Ma mère est une vraie Corse.

— Et vous êtes venu!

— Me voici.

— Mais de son vivant, votre frère ne voulait pas être vengé.

— Eh bien! dit Lucien, en souriant avec amertume, il aura changé d'avis depuis qu'il est mort.

* * * *
* * *
* *
*

En ce moment, le valet de chambre entra portant le souper : nous nous mîmes à table.

Lucien mangea comme un homme libre de toute préoccupation.

Après le souper, je le conduisis à sa chambre. Il me remercia, me serra la main, et me souhaita une bonne nuit.

C'était le calme qui suit, dans les âmes fortes, une résolution inébranlablement prise.

Le lendemain il entra chez moi aussitôt que mon domestique lui dit que j'étais visible.

— Voulez-vous, me dit-il, m'accompagner jusqu'à Vincennes, c'est un pieux pèlerinage que je compte accomplir; si vous n'avez pas le temps, j'irai seul.

— Comment, seul! et qui vous indiquera la place?

— Oh! je la reconnaîtrai bien; ne vous ai-je pas dit que je l'avais vue en rêve?

Je fus curieux de savoir jusqu'où irait cette singulière intuition.

— C'est bien, je vous accompagnerai, lui dis-je.

— Eh bien! apprêtez-vous tandis que j'écrirai à Giordano; vous me permettez de disposer de votre valet de chambre pour faire porter une lettre, n'est-ce pas?

— Il est à vous.

— Merci.

Il sortit et rentra dix minutes après avec sa lettre, qu'il recommanda à mon domestique.

J'avais envoyé chercher un cabriolet; nous y montâmes, et nous partîmes pour Vincennes.

En arrivant au carrefour :

— Nous approchons, n'est-ce pas? dit Lucien.

— Oui, à vingt pas d'ici, nous serons à l'endroit où nous entrâmes dans la forêt.

— Nous y voilà, dit le jeune homme en arrêtant le cabriolet.

C'était à l'endroit même.

Lucien entra dans le bois sans hésitation, et comme si déjà vingt fois il y était venu. Il marcha droit à la fondrière, et quand il fut arrivé, s'orienta un instant, puis, s'avançant jusqu'à la place où son frère était tombé, il s'inclina vers le sol, et voyant sur la terre une place rougeâtre :

— C'est ici, dit-il.

Alors il baissa lentement la tête et baisa des lèvres le gazon.

Puis, se relevant l'œil en flamme, et traversant toute la profondeur de la fondrière pour atteindre la place d'où avait tiré M. de Château-Renaud :

— C'est ici qu'il était, dit-il en frappant du pied; c'est ici que vous le verrez couché demain.

— Comment, lui dis-je, demain?

— Oui, ou il est un lâche, ou demain il me donnera ici ma revanche.

— Mais, mon cher Lucien, lui dis-je, l'habitude en France, vous le savez, est qu'un duel n'entraîne pas d'autres suites que les suites naturelles de ce duel. M. de Château-Renaud s'est battu avec votre frère qu'il avait provoqué, mais il n'a rien à faire avec vous.

— Ah ! vraiment M. de Château-Renaud a eu le droit de provoquer mon frère, parce que mon frère offrait son appui à une femme qu'il avait lâchement trompée, et selon vous, il avait le droit de provoquer mon frère?

« M. de Château-Renaud a tué mon frère, qui n'avait jamais touché un pistolet; il l'a tué avec autant de sécurité que s'il avait tiré sur ce chevreuil qui nous regarde, et moi, moi, je n'aurais pas le droit de provoquer M. de Château-Renaud? Allons donc!

Je baissai la tête sans répondre.

— D'ailleurs, continua-t-il, vous n'avez rien à faire dans tout cela. Soyez tranquille, j'ai écrit ce matin à Giordano, et, quand nous reviendrons à Paris, tout sera arrangé.

« Croyez-vous donc que M. de Château-Renaud refusera ma proposition.

— M. de Château-Renaud a malheureusement une réputation de courage qui ne me permet point, je l'avoue, d'élever le moindre doute à cet égard.

— Alors, tout est pour le mieux, dit Lucien... Allons déjeuner.

— Nous revînmes à l'allée, et nous remontâmes en cabriolet.

— Cocher, dis-je, rue de Rivoli.

— Non pas, dit Lucien, c'est moi qui vous emmène dîner.....

« Cocher, au Café de Paris. N'est-ce point là que dînait ordinairement mon frère.

— Je le crois.

— C'est là, d'ailleurs, que j'ai donné rendez-vous à Giordano.

— Alors, au Café de Paris.

Une demi-heure après, nous étions à la porte du restaurant.

XX.

L'entrée de Lucien dans la salle fut une nouvelle preuve de cette étrange ressemblance entre lui et son frère.

Le bruit de la mort de Louis s'était répandu, peut-être pas dans tous ses détails, c'est vrai, mais enfin il s'était répandu, et l'apparition de Lucien sembla frapper tout le monde de stupeur.

Je demandai un cabinet, et en prévenant que le baron de Giordano devait venir nous rejoindre.

On nous donna alors la chambre du fond.

Lucien se mit à lire les journaux avec un sang-froid qui ressemblait à de l'insensibilité.

Au milieu du déjeuner, Giordano entra.

Les deux jeunes gens ne s'étaient pas vus depuis quatre ou cinq ans; cependant, un serrement de main fut la seule démonstration d'amitié qu'ils se donnèrent.

— Eh bien! tout est arrangé, dit Giordano.

— M. de Château-Renaud accepte?

— Oui, à la condition, cependant, qu'après vous, on le laissera tranquille.

— Oh! qu'il se rassure : je suis le dernier des Franchi. Est-ce lui que vous avez vu ou les témoins?

— C'est lui-même. Il s'est chargé de prévenir MM. de Boissy et de Châteaugrand. Quant aux armes, à l'heure et au lieu, ils seront les mêmes.

— A merveille... Mettez-vous là, et déjeunez.

Le baron s'assit, et l'on parla d'autre chose.

Après le déjeuner, Lucien nous pria de le faire reconnaître par le commissaire de police qui avait mis les scellés, et par le propriétaire de la maison qu'habitait son frère. Il voulait passer dans la chambre même de Louis cette dernière nuit qui le séparait de la vengeance.

Toutes ces démarches prirent une partie de la journée, et ce ne fut que vers cinq heures du soir que Lucien put entrer dans l'appartement de son frère.

Nous le laissâmes seul; la douleur a sa pudeur qu'il faut respecter.

Lucien nous donna rendez-vous pour le lendemain à huit heures, en me priant de tâcher d'avoir les mêmes pistolets et de les acheter même s'ils étaient à vendre.

Je me rendis aussitôt chez Devisme, et le marché fut conclu moyennant six cents francs.

Le lendemain, à huit heures moins un quart, j'étais chez Lucien.

Quand j'entrai, il était à la même place et écrivait à la même table où j'avais trouvé son frère écrivant.

Il avait le sourire sur les lèvres, quoiqu'il fût fort pâle.

— Bonjour, me dit-il; j'écris à ma mère.

— J'espère que vous lui annoncez une nouvelle moins douloureuse que celle qu'il y a aujourd'hui huit jours lui annonçait votre frère.

— Je lui annonce qu'elle peut prier tranquillement pour son fils et qu'il est vengé.

— Comment pouvez-vous parler avec cette certitude!

— Mon frère ne vous a-t-il pas d'avance annoncé sa mort. Moi, d'avance, je vous annonce celle de M. de Château-Renaud.

Il se leva, et en me touchant la tempe.

— Tenez, me dit-il. Je lui mettrai ma balle là.

— Et vous?

— Il ne me touchera pas même!

— Mais attendez au moins l'issue du duel pour envoyer cette lettre.

— C'est parfaitement inutile.

Il sonna. Le valet de chambre parut.

— Joseph, dit-il, portez cette lettre à la poste.

—Mais vous avez donc revu votre frère? m'écriai-je.

— Oui, me dit-il.

C'était une étrange chose que ces deux duels à la suite l'un de l'autre, et dans lesquels, d'avance, un des deux adversaires était condamné.

Sur ces entrefaites, le baron Giordano arriva.

Il était huit heures. Nous partîmes.

Lucien avait si grande hâte d'arriver et poussa tellement le cocher que nous étions au rendez-vous plus de dix minutes avant l'heure.

Nos adversaires arrivèrent à neuf heures juste. Ils étaient à cheval tous trois et suivis d'un domestique à cheval aussi.

M. de Château-Renaud avait la main dans son habit, et je crus d'abord qu'il portait son bras en écharpe.

A vingt pas de nous, ces messieurs descendirent et jetèrent la bride de leurs chevaux au domestique.

M. de Château-Renaud resta en arrière, mais jeta cependant les yeux sur Lucien; tout éloigné que nous étions de lui, je le vis pâlir. Il se retourna, et de la cravache qu'il portait à la main gauche, s'amusa à couper les petites fleurs qui poussaient sur le gazon.

— Nous voici, messieurs, dirent MM. de Châteaugrand et de Boissy. Mais vous savez nos conditions, c'est que ce duel est le dernier, et que, quelle qu'en soit l'issue, M. de Château-Renaud n'aura plus à répondre à personne du double résultat.

— C'est convenu, répondîmes-nous, Giordano et moi.

Lucien s'inclina en signe d'assentiment.

— Vous avez des armes, messieurs, demanda le vicomte de Châteaugrand?

— Les mêmes.

— Et elles sont inconnues à M. de Franchi?

— Beaucoup plus qu'à M. de Château-Renaud. M. de Château-Renaud s'en est servi une fois. M. de Franchi ne les a pas encore vues.

— C'est bien, messieurs. Viens, Château-Renaud.

Aussitôt nous nous enfonçâmes dans le bois sans prononcer une seule parole: chacun, à peine remis de la scène dont nous allions revoir le théâtre, sentait que quelque chose de non moins terrible allait se passer.

Nous arrivâmes à la fondrière.

M. de Château-Renaud, grâce à une grande puissance sur lui-même, paraissait calme; mais ceux qui l'avaient vu dans ces deux rencontres pouvaient cependant apprécier la différence.

De temps en temps il jetait à la dérobée un regard sur Lucien, et ce regard exprimait une inquiétude qui ressemblait à de l'effroi.

Peut-être était-ce cette grande ressemblance des deux frères qui le préoccupait, et croyait-il voir dans Lucien l'ombre vengeresse de Louis.

Pendant qu'on chargeait les pistolets, je le vis enfin tirer sa main de sa redingote; sa main était enveloppée d'un mouchoir mouillé qui devait en apaiser les mouvements fébriles.

Lucien attendait l'œil calme et fixe, en homme qui est sûr de sa vengeance.

Sans qu'on lui indiquât sa place, Lucien alla prendre celle qu'occupait son frère, ce qui força naturellement M. de Château-Renaud à se diriger vers celle qu'il avait déjà occupée.

Lucien reçut son arme avec un sourire de joie.

M. de Château-Renaud, en prenant la sienne, de pâle qu'il était, devint livide.

Puis il passa sa main entre sa cravate et son cou, comme si sa cravate l'étouffait.

On ne peut se faire une idée du sentiment de terreur involontaire avec lequel je regardais ce jeune homme, beau, riche, élégant, qui, la veille au matin, croyait encore avoir de longues années à vivre, et qui, aujourd'hui, la sueur au front, l'angoisse au cœur, se sentait condamné.

— Y êtes-vous, messieurs? demanda M. de Châteaugrand.

— Oui, répondit Lucien.

M. de Château-Renaud fit un signe affirmatif.

Quant à moi, n'osant envisager cette scène en face, je me retournai.

J'entendis les deux coups frappés successivement

dans la main, et au troisième la détonation des deux pistolets.

Je me retournai.

M. de Château-Renaud était étendu sur le sol, tué roide, sans avoir poussé un soupir, sans avoir fait un mouvement.

Je m'approchai du cadavre, mu par cette invincible curiosité qui vous pousse à suivre jusqu'au bout une catastrophe; la balle lui était entrée à la tempe, à l'endroit même que m'avait indiqué Lucien.

Je courus à lui; il était resté calme et immobile; mais, en me voyant à sa portée, il laissa tomber son pistolet et se jeta dans mes bras.

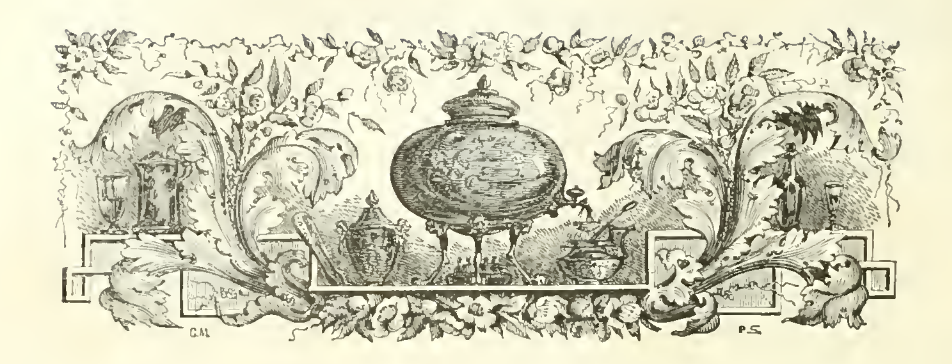
— Oh! mon frère, mon pauvre frère! s'écria-t-il.

Et il éclata en sanglots.

C'étaient les premières larmes que le jeune homme avait versées.

Alexandre DUMAS.





LA FRÉDÉRIQUE.

I.

— Comment se porte M. le comte de Sainte-Assise?

— Mal, monsieur le colonel, très-mal.

— Sa fièvre?

— Plus forte depuis ce matin.

— Sa toux?

— Accablante; elle ne le laisse pas respirer.

— Et sa tête?

— Le délire est passé, sa raison est revenue, mais on craint beaucoup pour cette nuit.

— Je vous remercie, dit celui qui venait d'enlever à la volée ces informations rapides dans la loge du portier, et qui les avait recueillies sans montrer le moindre signe de douleur, quoiqu'il parût prendre un intérêt particulier à la santé de M. de Sainte-Assise, chez lequel il accourait. A la lueur de quelques lampes entretenues avec plus de précautions que d'huile, il traversa deux couloirs pleins de vieux meubles jusqu'aux deux tiers des murs. Les murs avaient disparu derrière des commodes de toutes les formes et de toutes les couleurs, en ébène, en palissandre, évasées en corbeille, taillées à pans droits dans le cœur du chêne, ou posant leurs pieds de biche en dehors comme pour danser sur les tapis. Au bout de ces deux couloirs, le colonel s'arrêta un instant avec la circonspection attentive d'un homme dépité d'avoir marché trop vite et avec trop peu de prudence. Le temps d'arrêt fut sec. Avant d'ouvrir la porte à glaces, sur le bouton de laquelle il avait posé la main, le colonel se dit : « Je suis sûr que le docteur m'a devancé : quel terrible homme ! Il est vrai, ajouta-t-il dans sa résignation militaire, que c'est aujourd'hui la grande bataille : il ne s'agit pas

d'arriver le premier, mais de vaincre. » Le bouton de la porte à glaces tourna sans bruit dans la main du colonel, et, aussi silencieusement qu'il avait été ouvert, le battant mobile joignit son autre moitié. Tout autre que le colonel Joras eût passé la nuit en admiration devant les pièces de porcelaine ancienne rangées de champ sur douze étagères garanties par un vitrage. On voyait, entre autres travaux du célèbre faïencier du XVI[e] siècle, toute l'histoire de Suzanne, dont la chasteté valait beaucoup si elle valait ces vingt-quatre plats qui parlaient aux yeux avec la vivacité de la peinture et la précision de la statuaire, faïence sublime dans laquelle, serais-je François I[er], j'aurais peur de manger. Tuer un chef-d'œuvre en laissant tomber sa fourchette, quelle responsabilité! Et ces fruits, aussi frais, aussi beaux, aussi vrais que s'ils venaient d'être cueillis dans les parterres de Fontainebleau : ils ont trois siècles! Et ces poissons si heureux de frétiller dans ces plats, qu'ils n'ont pas réservé la moindre place aux poissons véritables qu'on voudrait mettre avec eux! En ce moment le colonel n'avait pas le temps de rendre à ces dieux en terre cuite l'adoration dont ils étaient dignes. D'ailleurs il possédait du même artiste des morceaux aussi curieux et en aussi grand nombre. Il n'avait rien à envier à la prodigieuse collection du plus riche antiquaire de l'Europe, à la maison toute faite de chefs-d'œuvre où il se trouvait. C'était un roi chez un autre roi. Il n'avait rien à envier, disons-nous; rien..... excepté une seule chose. Quelle était cette chose?

Arrivé à l'extrémité de cette salle dont la pareille n'est qu'au Louvre, le colonel rencontra une autre porte semblable à celle qu'il avait refermée sur lui avec tant de précaution. Par un coin du petit rideau vert plissé, étroitement tendu aux premiers carreaux, il vit la chambre du malade, et, assis auprès du lit, celui qu'il aurait voulu voir peut-être en ce moment sous la même couverture. — Qu'ai-je dit! murmura le vieux colonel en se tirant un côté de la moustache, cet infernal docteur André est arrivé avant moi. Mais à quelle heure est-il donc venu? par où est-il passé? Je l'avais fait guetter, j'avais dit qu'on le suivît. Le voilà! Serpent!

Terminant là son rôle politique, le colonel releva son col en velours, toussa très-fort et ouvrit, en homme au-dessus du mystère, la porte qui donnait entrée dans la chambre du comte de Sainte-Assise, si l'on peut appeler chambre l'endroit où se trouvait son lit. Quoique extraordinairement vaste, c'est à peine si cette galerie, longue et haute comme une halle, laissait assez de place au lit et au mobilier qui en était l'auxiliaire indispensable : deux fauteuils, une table de nuit, un guéridon. Tout l'espace environnant avait été successivement pris par les vieux meubles : ils s'étaient d'abord rangés avec quelque égard contre le mur; puis, avec les années, ils avaient empiété sur la place réservée aux siéges et aux fauteuils, les chassant devant eux; puis ils avaient envahi, en largeur et en hauteur, à un tel point qu'il n'était plus resté qu'un couloir de la porte au fond de l'appartement, un couloir formé de pendules, de socles de bronze, de vases médicis. Enfin ce couloir s'était tellement rétréci d'année en année, qu'il n'était plus qu'un boyau, qu'une fente ouverte dans une montagne de buffets, de dressoirs et de pendules. Il y avait tout au plus passage pour un antiquaire. C'est au fond de cette lunette renversée que se glissa le colonel Joras, l'ami de l'antiquaire qui se mourait; et il était temps qu'il mourût, car il n'avait plus de place ni pour se mouvoir, ni pour se loger, ni pour vivre.

Auprès du comte de Sainte-Assise était le docteur André, qui n'assistait pas le moribond à titre de médecin, mais d'ami; et au pied du lit, enfouie dans un fauteuil, qui fut jaune et qui fut chamois, mais qui était blanc, se voyait la nièce du comte tenant *Coquette* sur ses genoux. Coquette était un carlin, le dernier carlin qui ait passé sur la terre, à moins que ce ne fût le premier. Il était nankin de pelage; une ophthalmie lui gâtait la limpidité du regard; trois dents poussées en avant et tout à fait hors de voie lui donnaient un air affreux, mais heureusement tempéré par l'estime dont on se sentait ému pour lui en voyant sa queue pelée, ses oreilles réduites à rien, et son museau, vieille truffe coupée en quatre morceaux. Il avait au moins quinze ans; il était adoré. Depuis quinze ans il ne quittait les genoux de mademoiselle de Sainte-Assise, la nièce du comte, que pour passer sous son bras lorsqu'elle se levait, ou se glisser sous sa couverture lorsqu'elle se couchait. Rarement aboyait-il; s'il faisait entendre sa voix, c'était quand sa maîtresse allait aux offices, et on eût dit alors le cri ridicule de ces imitations grotesques qu'on vend aux enfants pour des chiens. Malheur à qui eût médit de cette charmante créature! la maison lui eût été fermée pour toujours; aussi est-ce avec un soin particulier et l'exactitude d'un amant que le docteur André lui portait, chaque fois qu'il venait, le sucre de sa demi-tasse ou quelques gimblettes. Le colonel Joras lui-même, le redoutable colonel, la terreur des Prussiens pendant les premières guerres de la république, respectait Coquette; il aurait craint de lui marcher sur la patte : et il abhorrait les chiens!

— Eh bien! comment nous trouvons-nous ce matin, mon cher comte? demanda le colonel en se penchant sur le lit du malade.

— Un peu mieux, répondit celui-ci d'un souffle éteint.

— Parfaitement, ajouta le docteur André, auquel le colonel n'adressait pas la parole, et qui reçut, en

échange de ses prévenances, un coup d'œil dont le sens pouvait bien être : vous mentez, mais vous ne tirerez aucun profit de votre mensonge, je suis là.

— J'en suis bien aise, mon cher comte, cela continuera.

Le comte poussa un bâillement de mauvais augure. Après avoir soulevé péniblement ses paupières, il demanda, sans changer sa tête de place : — Qu'y a-t-il de nouveau à l'hôtel Bullion?

Le colonel allait répondre, mais le docteur dit avant lui :

— Pas d'affaires; de la pacotille. L'art s'en va; les Auvergnats ont remplacé les artistes. Cette race d'ignares et de voleurs n'achète que pour dégrader, pour fondre, pour revendre à la livre.

Autre soupir du moribond, qui chercha sur la couverture la main du docteur. Sa belle indignation lui avait touché l'âme.

Attends, pensa le colonel, je vais t'enclouer, beau parleur : — Mon cher comte, je sors de visiter le cabinet du duc de Saint-Albans. Il a du nouveau.

Un rayon de vie courut dans les yeux de l'agonisant.

— Il a acheté à Florence les huit camées des premières années du règne de Galba.

— Les huit camées! s'écria le docteur; c'est fabuleux! tous les huit!

Une voix caverneuse répéta : Tous les huit?

Cet homme, qui n'avait plus de force pour vivre, plus d'haleine pour respirer, plus de regard pour voir, trouva, dans la jalousie qu'il éprouva en ce moment, ce cri terrible : C'est faux! j'en ai quatre! Comment aurait-il acheté les huit camées de Galba?

Sa tête retomba comme un plomb sur l'oreiller.

— Mon cher comte, c'est ce que j'ai dit au duc de Saint-Albans, et je lui ai prouvé non-seulement que quatre de ces camées étaient faux parce que vous en possédiez quatre véritables, mais encore que les quatre autres ne valaient pas davantage, puisqu'il manquait à tous le petit caducée que Winckelmann affirme être dans l'ovale de chacun de ces camées. Je l'ai foudroyé.

Quel sourire de béatitude courut sur les lèvres à demi mortes du comte de Sainte-Assise! Mais aussi ce fut le dernier. Il toussa, il devint violet; la respiration lui manquant tout à coup, il fut sur le point de rendre l'âme.

On s'empressa de lui porter du secours; sa nièce lui donna une cuillerée de la potion cordiale placée sur la table de nuit, le docteur lui fit respirer des sels tandis que le colonel le soulevait, car il étouffait dans cette atmosphère de vieux bois, de vieux cuivres, de vieilles tapisseries d'Aubusson.

— Il l'a tué, murmurait le docteur André.

— Ça t'apprendra, disait mentalement le colonel au docteur, à vouloir te faire bienvenir en ma présence.

Cependant le comte de Saint-Assise se ranima peu à peu; son effrayante pâleur disparut sous le fard équivoque de ce semblant de vie qu'on voit briller sur le visage des mourants pour s'éteindre aussitôt et pour toujours. Il leva un bras décharné et désigna une armoire en magnifique bois d'ébène placée derrière lui. Sa nièce comprit.

Le colonel Joras et le docteur André se transpercèrent de leurs regards. Le duel commençait. L'un était dans la ruelle droite, l'autre dans la ruelle gauche du lit. C'est sur ce lit qu'allait se livrer une bataille aussi terrible que celles de Wagram, d'Iéna, d'Austerlitz, entre ces deux hommes plus envieux l'un de l'autre que deux poëtes, plus jaloux l'un de l'autre que deux jolies femmes au bal d'un prince royal, plus irrités l'un contre l'autre que deux rivaux en présence du mari qui les reçoit bien tous les deux.

— Mais, mon oncle, ne vaudrait-il pas mieux penser à votre salut?

Le bras du mourant restait toujours levé.

— Dieu peut vous appeler à lui d'un instant à l'autre. Songez-y. Répétez plutôt avec moi la prière des agonisants.

Le bras ne changeait pas d'attitude.

— Mon oncle, vous allez mourir. Votre vie n'a pas toujours été sainte. C'est le moment suprême. Songez à la vie éternelle, songez à l'enfer!

Par un violent effort le mourant se dressa sur son séant et chercha à s'élancer vers l'armoire qu'il désignait si obstinément, et que sa dévote nièce s'opiniâtrait à lui faire oublier.

Mademoiselle de Sainte-Assise obéit; elle passa au chevet du lit et ouvrit l'armoire d'ébène, dont l'intérieur, tout tapissé de velours rouge, n'était pas plus un mystère pour le colonel et le docteur André que le trésor qui s'y trouvait renfermé depuis dix-sept ans.

Quoique habitués à contempler cette perle, ce diamant célèbre parmi les antiquaires, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre aux yeux de ceux qui se créent des fantaisies fanatiques dans un coin de ce monde où nous vivons sans les connaître et sans qu'ils nous connaissent, quoique épuisés d'admiration, les deux antiquaires admirèrent comme la première fois, comme au premier jour de leur surprise. Force d'âme incompréhensible chez eux, si quelque chose doit étonner à l'égard d'un antiquaire! ils furent froids et muets ainsi qu'ils s'étaient toujours montrés devant cette merveille, tant ils s'observaient depuis dix-sept ans, tant ils craignaient de trop laisser paraître, l'un en présence de l'autre, combien ils attachaient de prix à la posséder un jour.

Ce ne fut pas sans éprouver un frémissement de terreur, semblable à celui qu'éprouverait un père en voyant son enfant marcher au bord de la corniche d'un toit, que les deux antiquaires virent avec combien peu de précautions mademoiselle de Sainte-Assise transportait de l'armoire au lit l'objet de leur vénération. Si elle le penchait, ils se penchaient; s'il tremblait sur sa base, ils tremblaient; s'il s'était brisé en tombant, ils seraient tombés en poussière.

C'était une tasse de porcelaine et sa soucoupe que mademoiselle de Sainte-Assise avait enfin déposées entre les mains de son oncle, dont le corps, à moitié dans la tombe, frémit de bonheur et sembla ressusciter. Le contact avait été électrique.

Aux yeux de bien des gens cette tasse n'offrait rien qui méritât tant d'enthousiasme, de respect et d'envie chez ces trois antiquaires. Elle n'était ni d'or ni de diamant, et nous connaissons plus d'un bon bourgeois qui lui aurait préféré une de ces turpitudes dorées dont les marchands des boulevards enorgueillissent leurs montres, une de ces tasses faites avec de la terre de pipe, de l'or anglais, emplâtrées du charmant portrait d'un turc ou d'une odalisque, et dans lesquelles un honnête homme ne voudrait pas faire boire son chat, car la médiocrité empoisonne aussi bien que l'arsenic. C'était une simple tasse en porcelaine de Saxe, offerte autrefois par l'Électeur palatin au grand Frédéric. Une seule tasse envoyée en cadeau par un souverain à un autre! jugez de sa valeur. Vous ne sauriez avoir une idée de sa beauté, à moins que vous ne soyez antiquaire, et cela ne suffit pas, car il y a antiquaire et antiquaire, comme il y a noble et noble, noble de souche, noble de race, noble d'hier, de même qu'en Espagne et en Portugal il y a chrétiens nouveaux et vieux chrétiens, et grande est la différence, car les vieux chrétiens brûlaient les nouveaux, ce qui me fait demander à quoi cela leur servait d'être chrétiens.

Donc cette tasse était souveraine comme l'épée de Charlemagne, le Régent de la couronne, et l'emportait sur ces deux curiosités-là, du moins dans l'esprit de nos trois antiquaires, parce que le Régent n'est qu'une grossière richesse dont on retrouvera la pareille demain en fouillant au fond des boues du Brésil, et qu'un homme assez puissant s'est presque montré, qui, après Charlemagne, a été empereur d'Allemagne, roi de France et empereur d'Orient; mais où est l'ouvrier, où est la matière, où est le feu divinement allumé, divinement entretenu, divinement éteint, capables, tous trois, en se rencontrant un jour, un instant dans les siècles, de produire ce messie de la porcelaine?

Mais quelle forme si miraculeuse avait cette tasse! Très-simple; la forme qu'avait Ninon pour être la plus belle des femmes; rien de plus, rien de moins qu'une autre femme; la forme qu'a la flèche de Saint-Denis pour être ce qu'elle est, et ne pas être cette affreuse stupidité plantée sur la place de la Concorde; la forme qu'a un vers de M. de Lamartine composé de douze pieds comme le premier venu des vers. Des côtes profondément marquées la parcouraient du bord à la base, tournaient avec elle et semblaient, par ces circonvolutions délicates, un long ruban blanc plissé à froid. Y a-t-il des mots pour vous mettre dans l'œil cette forme si simple, si nue et si belle? Chaque goût a son histoire, ses traditions, sa poésie. On n'enseigne un goût à personne. Il faut passer par tel chemin pour arriver là. Supprimer le chemin, c'est abolir le but. Adressez-vous à ceux qui enseignent le latin en dix leçons et l'anglais en trois.

Antiquaire, vous eussiez donné votre enfant pour posséder cette tasse; homme qui passe, homme qui mange des beefsteacks et qui ne fait aucune différence entre le vin de Bordeaux et le vin de Mâcon, vous n'eussiez pas donné trente sous pour l'avoir.

La Frédérique, car cette tasse portait un nom, comme l'épée du Cid et la jument de Mahomet, était blanche sans dorure, sans cordon bleu ou rouge, sans portrait de turc enluminé sur sa panse. On n'y découvrait pas la moindre gorge d'odalisque. L'artiste avait seulement peint, dans les cannelures suaves de sa tasse, avec un pinceau fait de rayons du soleil, une petite ruche d'où sortait un essaim de petites abeilles qu'on retrouvait plus loin, plus bas, en mille endroits divers. Elles bourdonnaient dans ses plis laiteux. Sa blancheur était franche et glacée comme l'est en général la blancheur du vieux-saxe. A toucher cette matière admirable, on éprouvait la sensation qu'on reçoit lorsqu'on passe la main sur une pêche bientôt mûre.

Comme le comte de Sainte-Assise fut heureux de se rattacher à la terre par la vue, par la pression de ce bijou dont il avait fait les délices de ses années écoulées! Il semblait lui demander le récit de tous les plaisirs qu'ils avaient goûtés ensemble; quand, alourdies par la mort, ce vent de plomb, ses paupières s'abaissaient, il tâtait encore avec ses doigts amaigris les contours de la tasse, de cette tasse que dévoraient aussi du regard le docteur André et le colonel Joras, se disant l'un et l'autre dans les profondeurs de leur envie : Oh! si je l'avais! oh! si je l'ai!

— Mes bons amis, leur dit le mourant en serrant contre sa poitrine la tasse miraculeuse, et comme il eût retenu son âme si elle eût été en vieux-saxe; mes bons amis, je sens qu'il faut partir, partir avant d'avoir rempli cette salle si incomplète encore!

On n'a pas oublié qu'il n'y avait plus de place que pour son lit dans cette salle.

— Enfin, Dieu le veut. Ce serait une profanation dont je suis incapable, celle d'exposer mes vieux meubles si péniblement acquis à l'infamie d'une vente aux enchères. Ma pauvre nièce, ajouta-t-il tout bas, n'a jamais eu un penchant très-décidé pour ces prodiges des Cellini, des Boule, des Keller, des Petitot, des Le Roy; elle est d'ailleurs assez riche pour ne pas se plaindre d'un acte de justice, de goût et de reconnaissance que je me dois. A quels autres amis léguerais-je ces objets d'art, exclusives délices des hommes d'art? Je vous ai consultés quand je les ai acquis, j'en ai joui avec vous quand je les ai eus, je veux continuer à vivre avec eux en vous les distribuant et en vous priant de les garder en souvenir de moi. Ils sont plaqués de mes regards et de mon âme.

Le docteur pâlit de joie. La Frédérique est à moi, se dit-il; il tendit presque la main pour s'en saisir.

Elle est à moi! fut le même cri intérieur du colonel Joras, qui eût cassé le poignet au docteur André si celui-ci eût avancé la main.

A genoux au pied du lit, mademoiselle de Sainte-Assise lisait l'office des morts.

— Ainsi, mon vieil ami, dit d'abord le comte de Sainte-Assise au colonel, ainsi je vous donne, comme il est dit dans mon testament :

1° Tous mes émaux, qui se montent à soixante-douze;

2° Dix-neuf Boucher, dont huit pastels;

3° Vingt-quatre bronzes antiques, compris le Berger Arcadien de la villa Rudolphi, mentionné par Winckelmann;

4° La pendule de la chambre ardente, achetée à M. de Sully, à la vente du mobilier de l'Arsenal;

5° Toutes mes armures, quoique vous et moi, mon cher colonel, n'ayons jamais fait grand cas de cette ferraille;

6° Tous mes Aubusson, excepté la tapisserie où est brodée la vie de sainte Monique, patronne de ma nièce;

7° Ma collection de médailles grecques;

8° Ma collection de monnaies romaines;

Ce legs égalait une valeur de quatre cent mille francs, pas moins. Voici le mouvement de reconnaissance qui partit sourdement des lèvres du colonel.

— Et la tasse? sacrebleu! la tasse?

Le sourire de joie dont se diamanta l'œil du docteur André acheva le colonel.

— Et à vous, reprit le mourant, à vous, mon cher docteur André, je lègue et laisse, toujours ainsi qu'il est dit dans mon testament :

1° Tous mes marbres, y compris le *Bacchus reposant sur le sein d'Ariane.*

— Oh! mon oncle, mon oncle! disait en se frappant la poitrine mademoiselle de Sainte-Assise.

— 2° Mes deux vases de sardoine. Vous savez qu'on ne conserve qu'un morceau d'un vase semblable dans le palais Barberini;

3° Mon Isis assise en agate-onyx, travaillée en creux, un des plus beaux travaux des Égyptiens;

4° Mon jeune Numide en ivoire et en or.

5° La Vénus phénicienne.

— S'occuper de ces impudicités-là à l'heure de la mort! Oh! mon oncle, mon oncle! disait maintenant à haute voix mademoiselle de Sainte-Assise, vous serez damné.... Mais empêchez-le donc de se damner, vous qui l'écoutez, ajouta-t-elle en parlant au colonel et au docteur André.

— 6° Vingt canopes en basalte vert;

7° Mon Jupiter en dents d'hippopotame;

8° Tous mes bas-reliefs.

Ce legs si beau et si riche ne valait pas moins que celui dont le colonel avait été gratifié. A son tour, le docteur André murmura :

— Vieux sorcier, à qui laisseras-tu donc ta tasse?

Ce cri exprima sa reconnaissance.

— Quant à cette tasse, reprit le comte de Sainte-Assise, si recherchée de tous les vrais antiquaires...

Sa poitrine se souleva avec effort, et l'on entendit un râle.

— Quant à cette tasse, reprit le moribond...

Comme les deux témoins intéressés à cette scène écoutaient avec avidité les derniers mots du comte!

— Quant à cette tasse, dont, à dessein, je n'ai pas fait mention dans mon testament, pour qu'elle ne restât pas un seul jour sans un possesseur digne d'elle, je la donne...

Le comte de Sainte-Assise poussa un long, un caverneux soupir, et mourut sans dire à qui il la donnait.

Par un geste, sans doute irréfléchi des deux parts, le colonel avait déjà arraché la tasse des mains encore tièdes du cadavre, et le docteur André la soucoupe. Mais, voyant devant eux mademoiselle de Sainte-Assise, accourue au bâillement significatif de son oncle, ils furent saisis l'un et l'autre d'une pudeur tout à fait d'ailleurs dans leurs intérêts, car que faire de la soucoupe sans la tasse, ou de la tasse sans la soucoupe? et ils remirent les deux pièces à la nièce.

— C'est une vieille folle; je lui arracherai la tasse sans peine, pensa le colonel.

— C'est une sorcière, pensa de son côté le docteur André, qui ne saura pas même hésiter quand je lui dirai de me céder la tasse de son oncle.

Les deux antiquaires ne s'en allèrent qu'au jour et ensemble, de peur, s'ils se séparaient, de voir la tasse passer au dernier restant.

— J'ai toujours dit que c'était un ladre! telle fut l'oraison funèbre par laquelle le colonel paya le magnifique legs du comte.

— A-t-on idée d'un pareil scélérat! Mots pleins de gratitude sortis de la bouche et du cœur du docteur André quand il fut rentré chez lui plus riche de quatre cent mille francs.

II.

La nièce de feu le comte de Sainte-Assise avait quarante-deux ans, et depuis longtemps elle n'employait plus aucun moyen prétendu adroit pour les cacher. Son oncle, fort bourru, comme tous les antiquaires, lui disait souvent : — Tu es la pièce la plus sèche de mon cabinet, mais tu n'en es pas la plus précieuse. Si tu voulais, je te vendrais comme une momie, fille de quelque roi d'Égypte. — L'oncle flattait la nièce. Jamais momie n'avait eu le visage armé d'un tel nez; c'était le nez traditionnel des dévotes. Deux yeux noirs cernés lui composaient une paire de lunettes qu'elle ne quittait pas; dans l'ombre, ils lui donnaient l'air grave et désolé d'un hibou. Obligée de renoncer aux plaisirs du monde, elle avait reporté sur Dieu tout ce que l'homme n'acceptait pas d'elle : sa laideur, sa mélancolie bilieuse, l'inégalité de ses épaules, ses jambes de héron, sa mise sinistre, son caractère acariâtre.

A force de vivre au milieu de tant de choses inertes et mortes, de pendules qui n'allaient pas, de commodes qu'on n'ouvrait jamais, de fauteuils scellés depuis vingt ans à la même place, d'oiseaux qui ouvraient leurs ailes sans remuer, elle avait pris un caractère qui tenait de cette somnolence universelle. S'il est d'observation positive que les bouchères pompent avec le temps la fraîcheur et l'embonpoint des viandes qu'elles débitent, il n'est pas étonnant quo mademoiselle de Sainte-Assise eût le teint de l'acajou et le reflet du cuivre. Comme les femmes n'ont qu'une passion, l'amour, sans quoi elles n'ont rien, mademoiselle de Sainte-Assise avait eu aussi son amour. Mais qui avait-elle aimé? Dieu le sait. Cela avait dû être des combats dans l'ombre, d'affreuses mêlées restées sans écho et sans historien. Toute passion qui ne s'assouvit pas se transforme; l'amour souterrain de mademoiselle de Sainte-Assise était devenu, dans le regret et le silence, une ardeur d'observation cachée sous le voile de la piété. Elle avait acquis, sans en avoir tiré jusqu'ici de l'utilité, faute d'occasion, la science pénétrante de ces abbesses qui gouvernaient le monde et la cour du fond de leur cloître. En un instant elle s'élevait aux causes les plus cachées, et descendait avec la même rapidité jusqu'au dernier échelon des conséquences. Le silence par-dessus tout cela. C'était la dévote montée de supériorité en supériorité mentale jusqu'à la royauté. Elle avait le masque, la maigreur, et peut-être le génie de Philippe II. Elle avait en germe et prêts à éclore tous les vices de la passion contrariée : l'ambition, l'orgueil, le désir immodéré, la jalousie; mais elle possédait une grande vertu qui primait tout : l'hypocrisie.

Son oncle avait menti comme un antiquaire lorsqu'il avait dit qu'il laissait sa nièce riche; cette richesse consistait en une pension de 1,200 francs. L'homme qui achetait au prix de 40,000 francs un roi perse auquel il manquait le nez et les jambes, se croyait quitte envers son sang en lui faisant une pension représentée par un capital de 24,000 francs. La moitié d'un roi perse! Mais le comte était mort, il était allé chercher au ciel le reste des héros dont il avait ici-bas possédé autrefois les fragments.

Son pauvre corps était à peine en terre que le marteau de son hôtel retentit sous un coup familier à l'oreille du concierge. C'était le docteur André.

Le docteur André, comme tous les hommes d'esprit de la Faculté, tuait admirablement ses malades ou les avait tués, car il n'exerçait plus depuis longtemps. Il ne lui était resté de sa clientèle, de la partie de sa clientèle qu'il n'avait pas décimée lui-même, que quelques maniaques et le colonel Joras, jaloux, disait-il à ce sujet, de mériter jusqu'à la fin de sa vie le titre de brave. La taille du docteur ne s'élevait guère au-dessus de la taille poliment appelée ordinaire, et l'on sait la valeur de cette définition. Il était petit, mais si vif, si net dans ses mouvements, si ferme sur ses jambes un peu arquées, que l'exiguïté de ses proportions ne déplaisait pas. On pouvait le comparer à une canne plombée : flexible et ferme. D'ailleurs les hommes d'esprit ont une taille. Aucun d'eux n'a jamais eu cinq pieds six pouces, ancienne mesure. J'ai toujours pensé qu'Apollon devait être un imbécile; d'abord il était musicien. Le docteur n'avait pas le front vaste, mais plein. Ses yeux étaient superbes; c'était du feu, de la finesse, du goût et un contentement de soi sans mépris pour les autres. Grand causeur, comme tous les grands causeurs, il aimait par-dessus tout les petits dîners, sachant qu'ils deviennent vite si grands. Il se connaissait en tableaux, en statues, en camées, aussi bien que le comte de Sainte-Assise, dont il venait d'hériter. Jamais il ne serait devenu riche en restant médecin, à moins qu'il n'eût hérité de ceux dont il soignait la santé. Cependant il devait sa position à la médecine, comme on finit toujours par la devoir à ce qu'on sait. Voici comment : il entend dire un jour que la peste florissait au lazaret de Marseille; il part, il court à Marseille, il s'enferme avec le pestiféré. Le malade meurt, on n'en dit rien; mais tous les journaux disent : Le

docteur André, qui s'est enfermé avec les pestiférés, a été nommé membre de l'académie de Marseille. » Arrivé à Paris, il reçut la croix d'honneur et une pension de six mille francs. C'était le premier *enfermé*, il s'était créé une industrie.

Quelques années après, la fièvre jaune éclate en Espagne. Notre docteur se hâte d'aller en Espagne, où il s'enferme avec les malades, qu'il ne guérit pas. Et les journaux de dire : « L'intrépide docteur André, qui s'était *enfermé* avec les pestiférés de Marseille, et qui dernièrement s'est enfermé avec les malades de la fièvre jaune en Espagne, vient de passer par Madrid, où il a été fait chevalier de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique, en acceptant une pension de dix mille francs sur la cassette du roi. »

Voilà deux croix et seize mille francs de pension; — traité comme un philosophe de nos jours!

L'industrie était bonne; elle a toujours été pratiquée avec succès depuis le docteur, qui, s'étant enfermé une troisième fois avec les cholériques de Varsovie, est arrivé à ses vingt mille livres de rente et à tous les titres qu'un homme d'esprit doit mépriser, mais avoir. Il a eu l'honneur de créer en Europe les *enfermés*.

— Nous avons donc perdu ce cher comte?

— Hélas! oui, monsieur le docteur.

— Quelle perte, un tel oncle!

— La perle des oncles, monsieur le docteur.

Ainsi s'ouvrit le dialogue entre le docteur et la dévote nièce de feu le comte de Sainte-Assise.

— Mort si jeune!

— Soixante-dix-huit ans!

— C'est le printemps d'un antiquaire. La science des antiques ne le remplacera jamais.

— Qui sait où il est maintenant! reprit la nièce au souvenir de son oncle, offert par le docteur comme le modèle des antiquaires et non comme le modèle des chrétiens.

— Il est au ciel, répliqua le docteur pour flatter la dévote.

— J'ai bien peur, riposta celle-ci, qu'il n'y trouve encore moins de place que dans sa chambre. Y en a-t-il ici, y en a-t-il, mon Dieu! des païens et des Vénus! Obligez-moi, monsieur le docteur, d'emporter le plus promptement possible ces meubles qui vous appartiennent, ces tableaux qui m'empêchent de lever les yeux.

— Cela ne presse pas, mademoiselle, cela ne presse pas.

— Au contraire, cela presse beaucoup.

— Eh bien! quand vous voudrez, dans deux mois...

— Dans deux mois!.. Ne les ai-je donc pas assez vus? Demain, je vous prie...

— Avant qu'on ne les emporte, reprit le docteur, vous voudrez bien choisir quelques objets à votre goût, ce sera pour moi un bonheur...

— Grand Dieu! moi désirer un de ces tableaux, un de ces meubles! mais dès qu'ils ne seront plus ici, je me retirerai dans un petit appartement au Marais...

— Je suis fâché de votre refus, mais qu'il en soit ainsi que vous le voulez. Je pensais... je croyais... j'imaginais que vous seriez bien aise d'avoir un souvenir de votre oncle, de ce digne homme.

— Mais, monsieur le docteur, je n'ai pas attendu vos offres généreuses pour recueillir quelques objets qui me rappelleront mon oncle plus intimement encore que ces pendules, ces fauteuils et ces statues...

— Vous êtes une digne nièce; vous avez raison, ces toiles, ces marbres rappellent le savant, mais elles ne disent pas l'homme, l'ami, le bon parent... Je les donnerais volontiers, moi aussi, pour un objet plus simple, moins éclatant, moins précieux aux yeux du monde, pour quelque chose qu'il eût touché, dont il se fût servi, qu'il eût mis à part.... (Dans cinq minutes, j'aurai la tasse; nous voici sur le terrain.)

— Vous pensez donc comme moi, monsieur le docteur.

— Si je pense comme vous! Une paille qui fait souvenir d'un ami absent vaut mille fois mieux qu'un lingot d'or. J'aimerais mieux le pot de grès où but Henri IV après la bataille d'Ivry, que l'habit que portait Louis XIV lorsqu'il reçut les ambassadeurs du roi de Siam, et cet habit valait 800,000 fr.

Que Henri IV ait bu ou non dans un pot de grès après la bataille d'Ivry, peu importe; mais du pot à la tasse il n'y a que la main. Il reprit :

— Si je ne connaissais votre mépris pour ces frivolités dont nous sommes entourés et dont votre oncle m'a fait l'héritier, je vous dirais : Prenez-les toutes, et donnez-moi en échange la tabatière de corne où il a prisé, la canne où il s'appuyait, la tasse...

— Vous savez que mon oncle ne prisait pas, et qu'il sortait sans canne, monsieur le docteur.

— Je dis canne et tabatière, comme je dirais autre chose...

— Sans doute...

— Tenez, mademoiselle, je souhaiterais que vous me permissiez de choisir un souvenir de cœur parmi les choses dont il aurait voulu le plus difficilement se séparer.

— Je vous comprends, monsieur le docteur...

— Quel autre que vous m'aurait compris?

— Mais est-ce bien sérieusement?

— Est-ce à vous à m'adresser cette question?

— Allons, je vais vous contenter.

Mademoiselle de Sainte-Assise mit Coquette sous son bras et se dirigea vers le lit du défunt.

— Encore une minute, et j'ai la Frédérique ! Pour le coup, je la tiens ! Ah! colonel ! colonel ! quelle surprise de nuit pour vous ! Enfoncée la grande armée !

Au lieu de passer au chevet du lit, d'aller vers l'armoire qui renfermait la précieuse tasse, mademoiselle de Sainte-Assise se baissa, souleva les pans de la couverture...

— Que fait-elle? pensa le docteur.

Elle saisit une malle par l'anneau, et la traîna jusqu'aux pieds du docteur.

— Voici, dit-elle ensuite les choses auxquelles mon oncle tenait le plus pendant sa vie ; choisissez!

Elle ouvrit la malle.

— Une robe de chambre rapiécée en cinquante



endroits. Cela vous convient-il ? Est-ce assez intime? Aimez-vous mieux ces pantoufles que je lui brodai il y a dix ans? ou bien ces vieilles bottes qu'il rapporta d'Allemagne il y a trente-cinq ans?

Le docteur était asphyxié.

— Voilà encore un bonnet de coton qu'il porte depuis la première guerre d'Espagne. — Je ne vous offre pas, dit-elle, en éparpillant à terre les objets qu'elle sortait de la malle, ces vieux gants de peau, ces chaussettes, ces cravates de fil ; c'est peu présentable. — Que prenez-vous, monsieur le docteur?

Si c'est de la naïveté, pensa le docteur, elle passe le troisième ciel, le dernier cristallin ; si c'est de la ruse, je ne suis qu'un nourrisson à côté d'elle. Ceci mérite réflexion.

— J'accepte la robe de chambre, répondit le doc-

teur, qui avait besoin de se tirer de ce faux pas avec l'habileté de l'homme pris au piége.

— Elle est à vous, M. le docteur, je la ferai porter chez vous.

— Je la porterai moi-même, reprit le docteur, et pour ne plus m'en séparer. (Montrer que je tiens à ce que j'ai demandé, c'est tromper cet aspic, et, dans tous les cas, c'est avaler ma honte aussi habilement que possible.)

Le docteur roula sa guenille, qu'il enveloppa dans un mouchoir de batiste, et prit congé de mademoiselle de Sainte-Assise en lui adressant mille et mille compliments de gratitude.

Pour achever sa déroute, le docteur rencontra au coin de la rue le colonel Joras.

— Et d'où venez-vous-donc?

Le colonel se doutait bien d'où sortait le docteur.

— De chez mon tailleur.

— Ah! muscadin!

— Et vous avez là?

— Une redingote de matin.

— Noire?

— Non, colonel.

— Gris fer? c'est bien porté.

— Non!... Mais adieu, colonel, je suis un peu pressé.

— Adieu, monsieur André, au revoir.

Les deux antiquaires se quittèrent sur ces mots; mais le colonel se dit : Comme il a la figure renversée, le docteur! Bon courage, alors! bon courage! Il a fait la brèche, mais il n'aura pas pu y passer.

Malgré ses trente ans de service et ses cinquante-cinq ans d'existence, le colonel ne se croyait pas cependant trop fort pour lutter avec le docteur, bien moins grand et moins âgé que lui. Il avait appelé à son aide toute la force de réflexion dont il était doué, afin de lui enlever ce dernier et magnifique reste de l'héritage qu'ils avaient partagé. Il savait le docteur insinuant, souple, influent par la parole; mais il savait aussi que mademoiselle de Sainte-Assise l'appelait parfois le philosophe, et, pour une dévote, cela représentait un arsenal de répulsions, de craintes et de défiances. Le colonel ne s'était pas tout à fait trompé. Ainsi, après avoir fait la part des chances qui reviennent au hasard, ce principal actionnaire dans toutes les affaires humaines, il comptait beaucoup sur l'antipathie religieuse de mademoiselle de Sainte-Assise pour contre-balancer certains avantages du docteur sur lui.

Quand il se présenta à la maison du défunt le docteur venait d'en sortir. La malle avait été repoussée sous le lit; la dévote avait repris sa place dans le fauteuil chamois, Coquette la sienne sur les genoux osseux de la dévote. Le silence régnait dans la nécropole du bric-à-brac.

Quel rôle avait-elle joué dans la scène avec le docteur? Avait-elle fait de la sincérité ou de l'ironie? qui le sait? Le cœur des femmes est un abîme, a dit le grand Salomon, qui connaissait leur abîme : le cœur d'une dévote est composé d'une foule d'abîmes.

En vieux militaire, le colonel, après les compliments de condoléance, aborda plus franchement que le docteur la question principale.

— Vous vous souvenez, dit-il à mademoiselle de Sainte-Assise, que le pauvre mort si regretté de nous tous n'a pas eu le temps de dire à qui il destinait la tasse qu'il avait entre les mains. Vous savez, la tasse?...

— Cette petite tasse....

— Oui, cette petite tasse.... insignifiante.

— Je l'avais oublié, monsieur le colonel.

— Cela ne valait guère un souvenir de votre part. Eh bien! cette tasse....

— Je l'ai remise à sa place, je crois.... Je ne sais où.

— Oui, vous retrouverez cela dans l'occasion. Mais, s'il vous souvient, notre excellent ami avait l'intention de la léguer à quelqu'un, probablement à un antiquaire, probablement au meilleur de ses amis parmi les antiquaires.

— Quelle erreur! monsieur le colonel.

— Une erreur, dites-vous?

— Mais, sans doute.

— Parlez, mademoiselle.

— Comment supposer que mon oncle, au moment de passer de ce monde dans l'autre, ait songé à léguer à quelqu'un un objet de si peu de prix, quand il venait de partager entre vous et le docteur ce qu'il possédait réellement de plus estimable : des tableaux des meilleurs maîtres, des statues, des émaux....

— Cette tasse, en effet, ne peut se comparer à ces tableaux; mais cependant la volonté du mourant....

— Sa volonté, monsieur le colonel, je vais vous la dire.

— Je vous écoute. (Puisqu'elle méprise tant cette tasse, pensa le colonel, elle est à moi; c'est comme si je l'avais. Il ne m'en coûte rien de l'écouter. Pauvre docteur! Je te pince à la saignée!)

— Mon oncle, dit mademoiselle de Sainte-Assise, était dans le délire quelques moments avant de léguer son cabinet....

— Mais son testament!

— Je ne prétends pas le faire casser. Mon doux Seigneur! comme vous vous emportez, monsieur le colonel.

— Je ne m'emporte pas, dit le colonel en baisant le museau de Coquette. Je crois toujours être à la tête de mon régiment; le ton brusque revient,... et... vous m'excusez, mademoiselle? (J'ai prêté le flanc à l'ennemi; attention!)

— Or, reprit mademoiselle de Sainte-Assise, le

délire dans lequel a été jeté mon oncle avant sa donation l'a repris après la donation, et quand il cherchait à savoir à qui il lèguerait cette tasse dont vous me parlez, il était dans le délire.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre.

— Et alors? et selon vous?

— Suivant moi, il tenait la tasse comme il aurait tenu un verre, le cordon de sa sonnette; mais ce n'est pas la tasse qu'il voulait donner....

— Que voulait-il donner?

— Je le sais.

— Je serais bien aise aussi de savoir...

— A quoi bon?

— Je vous en prie.

— Mais pourquoi vous le dire, puisque ni vous ni moi ne pouvons le remplacer dans l'acte de générosité qu'il méditait?

— Peut-être! (Du diable si je comprends! murmura le colonel. Toujours est-il que la tasse reste à l'horizon.)

— Je sais que vous avez été son ami.

— Je m'en fais gloire comme de ma croix. Mais parlez. Quelle était son intention? Je veux, je dois l'exécuter.

— Franchement?

— Très-franchement, sur ma parole d'honneur! (Me voilà dans les eaux de ses bonnes grâces, réfléchit le colonel. Ce petit service rendu l'amènera naturellement à ne pas me refuser cette ravissante porcelaine, à laquelle elle attache d'ailleurs si peu de prix.)

— Eh bien! monsieur le colonel, la pensée de mon oncle, pendant qu'il s'occupait confusément de cette tasse, était de faire un legs dont il m'avait souvent entretenue pendant sa maladie.

— Et à qui ce legs?

— Aux pauvres de la paroisse.

— C'est trop juste.

— Il projetait de leur donner...

— Combien?

— Trois mille francs.

Le colonel bondit avec sa chaise, Coquette aboya, toutes les vieilles pendules émues sonnèrent, les vieux meubles craquèrent.

Mademoiselle de Sainte-Assise avait les yeux baissés.

— J'ai engagé ma parole d'honneur, murmura le colonel; je m'exécuterai. Trois mille francs aux pauvres! Après tout, la Frédérique sera à moi... Mais quand? se dit-il dans une seconde réflexion. Si mademoiselle de Sainte-Assise avait deviné l'immense désir que j'ai de posséder ce phénomène?... Elle a commencé par me dire que cette tasse ne valait pas six sous à ses yeux, et elle a fini par me décrocher trois mille francs! Doucement, doucement! Quand mon finaud de docteur ne l'a pas eue, je suppose, après ce qui m'arrive, je suppose bien des choses...

— Demain, dit-il à mademoiselle de Sainte-Assise en prenant congé d'elle, demain vous recevrez les trois mille francs pour les pauvres de la paroisse. La volonté du mourant aura été remplie.

— Je vous remercie au nom des pauvres et du Seigneur, répondit mademoiselle de Sainte-Assise en accompagnant jusqu'à l'escalier le colonel Joras, étonné comme un général fait prisonnier par un conscrit.

Conclusion : le docteur André avait emporté une vieille loque, le colonel donnait trois mille francs, la Frédérique n'avait pas bougé.

III.

Il est inutile de dire que les meubles, les tableaux, les statues, les pendules, les émaux, les fauteuils acquis aux deux héritiers du comte de Sainte-Assise furent enlevés peu de jours après et placés dans leurs cabinets. Il y eut quelques nez cassés, mais c'est le sort promis de tout temps aux nez des empereurs romains. Voir aux jardins du Luxembourg et des Tuileries.

Ce qu'il n'est pas inutile de rapporter, c'est la police dont s'entourèrent les deux antiquaires, afin d'être prévenus à temps l'un et l'autre du moindre mouvement qu'ils seraient tentés d'opérer pour se rapprocher de mademoiselle de Sainte-Assise, retirée à Saint-Germain-en-Laye.

Voici un fragment du journal tenu par l'espion chargé de surveiller le docteur André et annoté par le colonel lui-même.

L'ESPION.	LE COLONEL.
Le docteur est sorti de chez lui à huit heures et a pris une limonade au café des *Deux Écus*.	Attention! un bureau de voitures pour Saint-Germain est établi non loin de là.
A midi le docteur a pris une seconde limonade.	C'est de l'irritation. Le surveiller de plus près. Il éclatera.
A une heure il a déjeuné copieusement sous les arcades du Palais-Royal.	Manger beaucoup, c'est se disposer à un long voyage. Il s'essaie.
D'une heure à trois, le docteur n'est pas sorti de chez lui.	Ce n'est pas sans motif.
Après son dîner, il est allé aux Champs-Élysées, où il a pris une glace.	Remarquer qu'il se rapproche toujours de Saint-Germain-en-Laye.

Si le colonel, dont les pas n'étaient pas moins fidèlement comptés et enregistrés, ne se rendait pas auprès de mademoiselle de Sainte-Assise, c'est qu'il avait connaissance de cet espionnage. La mutuelle surveillance de ces deux hommes les clouait tous deux à Paris. S'ils se rencontraient pourtant, ils se parlaient sans affecter la moindre gêne. On les eût dits les meilleurs amis du monde.

Un jour le colonel crut avoir échappé à l'œil des espions du docteur ; il partit pour Saint-Germain, où le chemin de fer ne conduisait pas encore. Il arrive, monte à pied le Pecq afin d'être rendu plus tôt, traverse la ville et descend en deux bonds la rue Trompette. C'était dans une maison humide de la rue Trompette que demeurait mademoiselle de Sainte-Assise. Un domestique l'introduit dans un de ces salons vermoulus comme il y en a tant à Saint-Germain, affreux plains-pieds ouvrant sur une omelette appelée jardin, et que voit-il?... c'était lui!

Le docteur et mademoiselle de Sainte-Assise dînaient.

— Vous ici, docteur?

— Vous ici, colonel?

— Qu'y a-t-il d'étonnant, messieurs? est-ce que vous n'avez pas été tous les deux des amis de mon oncle?

— Mais c'est l'étonnement de la joie, dit le colonel.

— Mais c'est la joie de l'étonnement, reprit le docteur. A table! ajouta-t-il, comme s'il eût été chargé de faire les honneurs de la maison.

Pendant tout le dîner, qui était maigre, chose horrible à dire et plus horrible à supporter, les deux antiquaires regardaient à droite et à gauche afin de découvrir l'endroit où pouvait être la céleste, la divine tasse. Du reste ils n'en soufflaient pas mot.

— Perdue! murmurait le docteur.

— Brisée dans le déménagement! grinçait le colonel.

— Volée par les commissionnaires!

— Anéantie! J'aimerais mieux savoir anéanti le royaume de Naples.

— Avez-vous eu beaucoup d'objets brisés dans le transport de vos meubles de Paris à Saint-Germain?

— Très-peu, monsieur le docteur.

— Des verres, ils sont faits pour ça.

— Oui, quelques verres.

— Et beaucoup d'assiettes, dit à son tour le colonel.

— Point d'assiettes, mais plusieurs tasses.

Le docteur devint blanc comme un linge; le colonel devint blanc comme le docteur.

Le colonel avala un verre de vin; le docteur, un verre d'eau.

Le premier, il eut le courage de dire:

— Mais des tasses de peu de valeur?...

— Mais non, mes plus belles; une surtout...

— Une surtout? s'écria le colonel.

— Oui, une en or avec mon chiffre, une pensée et un Y : PENSEZ-Y.

Dans sa consternation, le docteur eut un sourire pour la naïveté de cette bonne bestiole de dévote.

Enfin on apporta le café. Deux cris partirent à la fois. Elle existait! Mais, profanation! la Frédérique servait de sucrier. Ainsi les barbares transformaient en auges les bains de porphyre ciselés et les chauffaient avec les manuscrits de Sénèque.

Que faire ? que dire?

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! se disait le docteur. La maladresse d'un domestique (et les domestiques de Saint-Germain-en-Laye qui sont des faunes!) peut écorner, casser, pulvériser ce trésor des âges venu du palais de Potsdam à la rue Trompette! Venu comment! Un roi d'Angleterre et un roi de Pologne sont bien venus mourir à Saint-Germain, est-il si extraordinaire qu'une tasse y ait été transportée?

Enfin, suivie du regard, des regrets, des soupirs, des vœux, des adorations des deux antiquaires, la Frédérique retourna à la cuisine. C'était à déchirer le cœur.

Ne riez pas. Vous serez antiquaire un jour ou minéralogiste, ou conchyliologiste, et vous expierez vos moqueries.

A dix heures, les deux antiquaires quittèrent ensemble Saint-Germain-en-Laye, rentrèrent ensemble à Paris, et pendant le voyage ils parlèrent des charmes de l'amitié, de la beauté du soir, des délices de la nature. De la Frédérique, pas un mot.

Ces deux hommes étaient complets.

— Il faut tourner mes batteries d'un autre côté, dit le colonel; j'ai trop tâtonné jusqu'ici; j'ai vu de la difficulté là où il n'en existait pas l'ombre, j'ai pris des moulins à vent pour des géants. Sottise, à coup sûr, qu'aura commise le docteur André. Quand donc cette dévote demoiselle de Sainte-Assise a-t-elle paru connaître l'importance de cette relique de son oncle? Jamais. Quand donc a-t-elle refusé de me la céder? Jamais. Y a-t-elle mis de la subtilité, de la malice? Aucunement. Je me suis créé des fantômes et j'y ai cru. Réparons vite une erreur née de mon excessive envie d'avoir ce que j'aurai, je l'espère, après la démarche que je vais tenter.

Le colonel écrivit donc cette lettre à mademoiselle de Sainte-Assise :

« Ma chère demoiselle,

» L'autre jour, quand j'eus l'honneur et le plaisir de dîner chez vous, plaisir que vous me permettrez de renouveler quelquefois, j'ai remarqué que vous aviez dans votre service à café une tasse assez jolie.

Je vous la demande tout simplement. Il est de mon devoir de vous dire pourquoi je prends avec vous cette liberté. Jusqu'à un certain point elle est justifiée. Mon domestique m'a égaré (et vous savez comment les domestiques égarent) une tasse de mon service à café. Je ne vous dirai pas que les tasses en sont exactement semblables à la vôtre, mais l'analogie est grande. Dans l'impossibilité d'arriver à une similitude parfaite, je serais heureux d'avoir votre tasse, qui se rapproche tant des miennes. Dites-moi si ce n'est pas vous imposer une trop pénible privation; dites-moi en ce cas si vous consentez à ma demande. Vous n'auriez pas besoin de vous déranger. J'irais moi-même à Saint-Germain-en-Laye, heureux d'avoir fait naître une occasion de plus de vous voir et de mettre mes respects à vos pieds. Comme vous seriez aimable et bonne si vous me permettiez de vous porter une théière ornée de quelques dessins pieux!

» Votre vieil ami et fidèle serviteur,

» Le colonel Joras. »

— Le tour est fait, s'écria le colonel! pare celle-là, docteur.

Mademoiselle de Sainte-Assise répondit le lendemain même au colonel :

« Monsieur le colonel,

« Je vous aurais porté moi-même la tasse que vous me demandez, et en vérité j'ai eu besoin de toutes vos raisons pour comprendre votre désir, si dans la journée même d'hier je n'avais reçu du docteur André une lettre où il m'adresse la même demande. C'est aussi pour remplacer une pièce égarée qu'il souhaitait d'avoir ma pauvre et obscure tasse. Jugez de mes regrets. Mais vous la donner et la refuser au docteur, mais la donner au docteur et vous la refuser, est aussi impossible l'un que l'autre. Afin de ne pas faire de jaloux, je ne m'en séparerai pas.

» Venez manger la soupe avec moi quand l'envie de faire maigre vous prendra, et croyez-moi toujours votre dévouée servante.

» Monique de Sainte-Assise. »

Ici tout un poème d'injures militaires et de malédictions archéologiques contre le docteur. La colère alla si loin chez le colonel, qu'il eut une espèce de coup de sang.

En cet endroit de sa vie il égala Alexandre; il fit appeler le docteur André pour qu'il le saignât.

Le docteur fut beau; il ne lui coupa pas l'artère.

Et certaines gens disent qu'il n'y a plus de drames, plus de dévouement, plus d'action, plus de poésie au monde! C'est-à-dire qu'il n'y en a pas encore eu. C'est parler plus juste.

Rétabli, le colonel se dit : Je perdrai mon nom, mes épaulettes, ma croix, ma pension de retraite, ou j'aurai cette tasse, qui est enchantée, dirait-on, qui se défend toute seule. Quant au docteur, je l'attends. Et puisqu'il faut du génie, nous en aurons; qu'il en ait!

On va juger si le colonel montra du génie dans les nouveaux moyens qu'il employa pour posséder la Frédérique.

— Voici vingt-cinq louis, dit-il à un des meilleurs ouvriers de la manufacture de Sèvres. Vous allez vous déguiser et vous rendre à Saint-Germain-en-Laye, rue Trompette. Introduisez-vous chez mademoiselle de Sainte-Assise comme un marchand de plâtres. Offrez-lui pour deux sous les saints et les saintes qu'on vend vingt ou trente sous sur la voie publique. Elle en achètera, c'est sûr. Vous serez introduit dans son salon. Il fait chaud; vous aurez soif. Demandez-lui à boire. On vous portera sur un cabaret des tasses et un sucrier. Regardez bien ce sucrier, dessinez-le, modelez-le dans votre tête. De retour à Sèvres, exécutez-m'en un semblable ou assez semblable pour tromper l'œil. Portez-le-moi ensuite, et vous aurez encore cinquante louis.

Le projet était trop facile pour rencontrer de grands obstacles. L'ouvrier alla à Saint-Germain-en-Laye; il fut introduit chez mademoiselle de Sainte-Assise; il eut soif, on lui présenta le cabaret et le sucrier. C'était prévu. L'ouvrier prit avec de la cire l'empreinte du sucrier, et rentra ensuite à la manufacture de Sèvres, d'où il écrivit au colonel le succès de son entreprise.

Ce qui reste n'est rien, se dit le colonel; quand j'aurai la fausse tasse, je retournerai à Saint-Germain, où je dînerai. Pendant qu'on prendra le café j'enlèverai la Frédérique et je mettrai la fausse tasse à la place, la fausse tasse que j'aurai eu le soin d'emplir de sucre.

En effet, rien ne paraissait plus simple et plus réalisable. Il ne s'agissait plus que d'avoir la fausse tasse.

Qu'on ne s'interrompe pas pour blâmer l'action du colonel. A qui portait-il tort? Celle qui possédait la tasse l'aurait cassée sans regret comme elle l'aurait déjà donnée sans résistance si deux concurrents ne l'avaient sollicitée ensemble. Quel sort d'ailleurs était réservé à cette merveille des merveilles en restant entre les mains des domestiques de mademoiselle de Sainte-Assise? On frémit d'y penser.

Enfin l'ouvrier de Sèvres rapporta au colonel la copie de la fameuse tasse. Il enlève le papier de soie qui la recouvre. Que voit le colonel? Un sucrier de campagne, simple comme un sucrier de campagne, uni comme un sucrier de campagne.

— Mais ce n'est pas cela!

— C'est bien cela, réplique l'ouvrier. Mon tra-

vail est la copie exacte du sucrier qui m'a été présenté chez mademoiselle de Sainte-Assise à Saint-Germain. Assurez-vous en vous-même, monsieur le colonel.

— Mais c'était une tasse !

— Je n'ai pas vu de tasse.

— Mais alors... Je serai ce soir à Saint-Germain, et tout sera éclairci.

Il congédia l'ouvrier après lui avoir compté les cinquante autres louis promis.

Qu'ai-je besoin d'attendre jusqu'à ce soir pour savoir la vérité? se dit le colonel. La pièce de porcelaine n'est sortie de chez mademoiselle de Sainte-Assise que pour passer dans le cabinet du docteur André, trop tranquille depuis longtemps. Son calme aurait dû éveiller mes soupçons. Je l'avoue, la partie est égale. Cet homme eût été un grand général. Il devine mes plans, les empêche de réussir quand il les connaît. Enfin il est vainqueur, je le crains. Sachons notre sort.

Le colonel se rendit le jour même à Saint-Germain-en-Laye, chez mademoiselle de Sainte-Assise, et, après deux ou trois tours de jardin, il la prit sous le bras et lui dit :

— Vous m'avez été infidèle.

— Comment cela, monsieur le colonel?

— Sans doute.

— Mais encore?...

— Vous n'avez rien à vous reprocher?

— Rien, mon doux Seigneur!

— Vous souvenez-vous de certaine chose indifférente que je parus désirer un jour, et au sujet de laquelle je vous écrivis?

— Vous voulez parler de la tasse de mon oncle.

— Mais oui.

— Eh bien?

— Vous me dîtes que, ne voulant pas faire de jaloux, vous ne la donneriez ni à moi ni au docteur qui vous l'avions demandée en même temps.

— Ensuite?

— Vous l'avez pourtant donnée au docteur.

— Qui a dit cela?

— Ce n'est donc pas vrai?

— Mais non.

— Vous l'avez donc encore?

— Je ne l'ai plus, mais ce n'est pas le docteur qui la possède.

— Vous ne l'avez plus! Et qui l'a donc?

— Un Portugais, un amateur de curiosités passait un jour par ici. Sachant que j'habitais Saint-Germain depuis la mort de mon oncle, avec lequel il avait eu quelques relations, il vint me voir. Je l'invitai à dîner; au café, il remarqua le sucrier, qui était, comme vous savez, la tasse de mon oncle. Cette tasse lui plut, il me la demanda, je la lui donnai sur-le-champ. Il l'emporta.

— Voilà des mois et des années que je poursuis ce trésor; j'ai déjà dépensé près de dix mille francs pour l'avoir, et un passant, un Portugais me le ravit!

Des larmes roulèrent dans les yeux du colonel, lui qui était demeuré le regard sec devant un champ de bataille couvert de vingt mille morts. Quel reproche aurait-il eu le droit d'adresser à mademoiselle de Sainte-Assise? Elle avait disposé de son bien, et si d'ailleurs elle avait privé le colonel de cette tasse si désirée, elle l'avait fait sans mauvaise intention.

Plein de douleur, il quitta Saint-Germain. En route le grand air, le mouvement de la voiture, renouvelant ses idées, lui montrèrent sous un aspect nouveau l'événement sur lequel il avait déjà bâti une tombe. Ce Portugais, mensonge! ce don fait après le dîner, mensonge! s'écria-t-il. Mensonge! mensonge!

Entraîné par cette inspiration injurieuse pour la dévote, il écrivit en rentrant chez lui ce billet au docteur :

« Monsieur,

» On ne trompe pas aisément les gens quand ils ont le poil gris. La Frédérique est dans votre cabinet. Je le sais. Le Portugais auquel on prétend l'avoir cédée n'existe pas. Le Portugais, c'est vous. Vous n'aurez pas la satisfaction de vous moquer plus longtemps de moi. Je veux être vaincu, mais non joué, et joué par un homme comme vous, docteur. »

Cette lettre, soufflée par la colère, était une triple sottise, d'abord parce qu'elle était une erreur, ainsi qu'on va le voir, ensuite parce qu'elle était anonyme, enfin parce que le docteur fut entraîné à répondre :

« Monsieur,

» J'ignorais qu'un Portugais eût en sa possession la Frédérique, que je connais à peine et à laquelle je n'attache pas un intérêt si grand, un intérêt à m'attirer votre colère et vos injures. Je n'ai donc pu ni vouloir vous vaincre ni vouloir vous jouer. Je ne me serais permis ni l'un ni l'autre envers un homme comme vous. »

— Ce n'est pas lui! Il ignorait l'événement, et, au lieu d'en profiter, je n'ai rien de plus pressé que de le lui apprendre! C'est notre ennemi qui a dû inventer la colère. Réparons ma monstrueuse bêtise, si elle est encore réparable.

Il était douteux qu'elle fût réparable.

Entre la lettre anonyme et la réponse anonyme le docteur avait volé à Saint-Germain.

Personne à Saint-Germain! Mademoiselle de Sainte-Assise était partie. Où était-elle allée? Nul n'était là pour le dire. Inutilement le docteur prit

des informations dans le quartier et autour du quartier. Rien. Mais n'avait-elle pas un domestique avec elle? demanda-t-il au jardinier chargé de peigner le gazon de toute la rue Trompette.

— Un domestique, si l'on veut.

— Un étranger?

— Oui, monsieur.

— Voilà mon Portugais! s'écria le docteur. Oh! les dévotes! les dévotes! Mais qu'est-ce que je dis? Mon Portugais est-il un Portugais? Est-ce qu'il y a un Portugais qui aime les arts? Je gage, je suis sûr que c'est un fin, un rusé Italien, un madré marchand de tableaux qui aura fait l'amant pour accaparer la Frédérique. Si cela est, et cela est, il a du courage; c'est beau, c'est grand, c'est romain! cet homme est le dernier Romain.

— Voyons, dit-il au jardinier, précisons les points les plus essentiels : Comment était ce domestique, ce compagnon, cet homme? sa taille?

— Dégagée.

— Italien! son teint?

— Brun.

— Italien! Comment prononçait-il les *u?*

— Dame!

— Cherche bien.

— Je crois qu'il ne les prononçait pas.

— Italien! Italien! — Je suis suffisamment instruit.

Deux heures après, le docteur était de retour à Paris, le lendemain il partait pour Florence, et il y était déjà lorsque le colonel recevait la réponse à sa lettre anonyme.

Voilà à quoi servent la colère et les lettres anonymes.

Le raisonnement du docteur avait été celui ci : Le duc de Saint-Albans, le crésus des antiquaires, est à Florence, où il a établi son centre d'achats, c'est l'époque de l'année qui voit les brocanteurs d'antiques venir apporter au duc ce qu'ils ont acquis de plus rare. Mon Italien va faire son coup. Si j'arrive à temps, j'ouvre les yeux à la dévote, et le vol ne se commet pas. Puissé-je arriver à temps! — Il ne creva pas beaucoup de chevaux, car on n'en crève que dans les romans, mais il creva beaucoup de pièces d'or.

Qu'on juge si le colonel était distancé par son terrible rival, quand il prit à son tour la route de Saint-Germain, afin d'étudier les événements sur le théâtre où ils avaient eu lieu.

Il sut d'abord le départ de mademoiselle de Sainte-Assise en compagnie d'un homme; et il apprit du jardinier, seul gardien de la maison déserte, la descente du docteur André.

— Qu'a-t-il fait ici lorsqu'il y est venu?

— Il a pris de moi des informations, répondit le jardinier.

— Que disait-il?

— Il disait que cet Italien était un ami de mademoiselle.

— Ah! il l'a pris pour un Italien : et puis?

— Et puis, après avoir pesté, il s'est frotté les mains, et il a dit : Il est encore temps!

— Tout s'explique! s'écria à son tour le colonel; le docteur est en Italie! Mais repassons sur les traces qu'il a suivies pour arriver à la détermination héroïque d'un tel voyage : Jardinier!

— Monsieur.

— Tu connais, tu as vu le compagnon de mademoiselle de Sainte-Assise?

— Très-bien, monsieur.

— Quel accent avait-il?

— Je ne pourrais pas bien vous dire.

— Comment prononçait-il les *g?*

— Comme un Turc.

— C'est un Espagnol. — Les *b?*

— Mal.

— Ne disait-il pas *voire* pour *boire* et *boire* pour *voir?*

— Ma foi, oui.

— C'est un Espagnol. — Son teint?

— Animé.

— Espagnol, Espagnol. — Jouait-il de quelque instrument?

— Il me semble.

— De la guitare?

— Ce n'est pas impossible.

Mon docteur André, pensa le colonel, tu es allé chercher l'Alhambra à Florence.

Le colonel donna dix francs au jardinier.

J'ai toujours eu envie de visiter l'Espagne, se dit le colonel; jamais plus belle occasion de me rendre à Madrid. Ce n'est qu'à Madrid que je trouverai mon filou déguisé en amant auprès de mademoiselle de Sainte-Assise. Il va offrir à l'infant, excellent amateur, un prodige que lui seul peut payer. C'est de Madrid que je veux envoyer au docteur mon bulletin de victoire. François Ier, je serai ton Charles-Quint!

Nos deux antiquaires n'étaient plus en France.

Pendant plus d'un an, on ne sut ce qu'ils étaient devenus; à peu près sans famille, comme tous les antiquaires dont la famille se compose de momies, de camées et d'empereurs, ils n'entraînèrent pas à de grands frais de recherches par leur absence.

Quant à mademoiselle de Sainte-Assise, qui peut dire son sort? Une dévote orpheline va de clocher en clocher : ce n'est ni le climat ni le sol qui déterminent le choix de sa résidence; c'est la voix d'un prédicateur, le regard d'un vicaire, la beauté des orgues; car fallait-il injurieusement supposer que mademoiselle de Sainte-Assise, attachée aux pas d'un jeune cavalier italien ou espagnol, avait fui sa pieuse re-

traite de Saint-Germain-en-Laye? Le doute était au moins permis.

Deux ans après la double migration du colonel et du docteur, deux hommes, courbés tristement vers la terre, cherchaient sur des tombes, dans le cimetière de Saint-Germain, une inscription qui les intéressait. Respectueux l'un envers l'autre, ils se rapprochaient sans se chercher. Était-ce un père qui ne voulait pas troubler un frère dans une perquisition touchante? Cependant ils ne purent tellement s'éviter avant d'avoir fini leur pèlerinage qu'ils ne se rencontrassent face à face.

— Docteur!

— Colonel!

— Vous ne pouvez chercher que mademoiselle de Sainte-Assise.

— Hélas!

— Et le voyage d'Italie?

— Et le voyage d'Espagne?

— Mystifié!

— Mystifié!

— Asseyons-nous et causons.

— Vous n'avez rien découvert pendant votre absence, colonel?

— Et rien depuis mon retour?

— Je me suis présenté de nouveau à la rue Trompette.

— Moi aussi, colonel.

— Et vous aussi, docteur; et qu'avez-vous appris?

— Que mademoiselle de Sainte-Assise avait reparu depuis dix-huit mois environ.

— C'est ce qu'on m'a dit, colonel.

— Et qu'après s'être retirée aux Loges, dans la forêt de Saint-Germain, elle y était morte.

— Exactement ce qu'on m'a dit.

— Pauvre Mlle de Sainte-Assise!

— Une sainte que nous avons calomniée dans notre esprit!

— Mais qui a donc hérité de ses biens?

— Je l'ignore.

— Qui a donc eu la...

— Qui a donc eu la...

Les deux hommes se turent : leur circonspection survivait à la mort.

— Vieille sibylle desséchée, murmura le colonel.

— Vieux squelette, murmura à son tour le docteur.

— Donnons une larme de regret à l'excellente nièce de notre ami, dans le lieu peut-être où elle repose pour toujours.

— Oui, colonel; Dieu ait son âme? (Si je pouvais aller te prendre par les cheveux pour te faire dire où est la Frédérique!)

— Prions pour elle, docteur (Que ne puis-je aller te tirer par les pieds afin de t'arracher le nom de celui à qui tu as donné la Frédérique!)

— La mort est un spectacle touchant, colonel.

— Très-touchant, docteur. Sortons, nous finirions par nous enrhumer.

Deux hommes ordinaires, après cette dernière tentative, auraient mis la clef sous la porte; ils auraient renoncé à penser plus longtemps à une chimère.

Cette résolution était bien marquée dans leurs paroles, leurs gestes, leurs soupirs, lorsqu'ils se quittèrent, le jour de leur visite au cimetière; mais était-elle sincère?

— Que vois-je! s'écria le colonel en lisant quelques mois après dans un journal les lignes suivantes:

« Il a été perdu à quelques lieues de Paris, il y a deux ans environ, un carlin affreux, âgé d'environ vingt ans, aveugle on présume, sans poil, sourd et impotent, ne répondant pas au nom de *Coquette* qui est son nom. Deux mille francs de récompense à qui pourra donner des nouvelles de cet animal. Se rendre au bureau du journal où la somme sera immédiatement comptée après déposition et vérification des renseignements. »

— Il y a une baleine sous roche, s'écria le colonel. Deux mille francs pour un vieux chien! c'est le docteur! c'est le docteur! Dailleurs, comment douter que c'est lui? Le nom du chien, la somme! Ah! il y pense, il s'en occupe encore! Et moi donc? Contreminons! A moi la contre-annonce.

Dans tous les journaux de Paris on lut le lendemain :

« Si la personne qui aura reçu deux mille francs pour renseignements donnés sur un carlin affreux, sourd, aveugle, impotent, ne répondant pas au nom de *Coquette* qui est son nom, veut prendre la peine de répéter les mêmes renseignements au colonel X..., en attente tous les jours, de midi à six heures, au cabinet de lecture du sieur Dumon, libraire, au Palais-Royal, cette personne touchera à titre de récompense la somme de six mille francs comptant. »

Tout Paris fut ému. Il n'y a eu depuis cette annonce que celles des deux serruriers de la rue Richelieu qui aient autant causé de rumeur. On ne voyait dans les rues que des rentiers cherchant de vieux carlins.

— Je ne sais ce qu'il y a là-dessous, se dit le colonel, mais à coup sûr il y a quelque chose.

Le docteur avait frappé un coup de maître.

Trois jours après la publication de son annonce, un homme, un paysan, se présentait chez le docteur, qui avait appris, et c'est tout ce qu'il avait appris à Saint-Germain, le jour où il y avait rencontré le colonel, que le chien de mademoiselle de Sainte-Assise lui avait été volé à quelques lieues de Paris.

— Mon bon monsieur, lui dit le paysan, je suis un honnête homme.

— Il n'y a qu'à te voir.

— Je n'ai pas volé le chien.

— J'en suis sûr.

— Ni le collier où il y avait le nom de la bête.

— Si tu n'as pas volé le chien, tu n'as pas volé le collier.

— Sans doute, quoiqu'il fût d'argent.

— Qu'est devenue la bête?

— Je ne l'ai pas tuée, mais elle est morte.

— Tant mieux! Il ne s'agit pas de savoir si tu l'as tuée ou non. Où as-tu trouvé ce carlin?

— J'étais garçon d'auberge sur la route de Fontainebleau : une diligence s'arrête ..

— Où allait cette diligence?

— Attendez! c'étaient les Aigles. L'Enflammé conduisait. Je vous dirai cela... Une dame descend...

— Mais où allait la diligence?

— Ne vous l'ai-je pas dit? à Orléans. La dame veut monter, elle appelle son chien, pas de chien; le cocher crie de s'embarquer : la dame appelle toujours, le cocher ne cesse de crier; enfin on met par force la dame dans la diligence, on ferme : en route! Le lendemain je retrouvai le chien.

— Est-ce bien vrai tout ce que tu me dis là?

— Voilà sa peau, répondit le paysan en montrant au docteur une casquette.

— Qu'on lui compte la somme, dit le docteur après avoir examiné la dépouille de Coquette.

Si, de son côté, le colonel eût immédiatement opposé annonce à annonce, il aurait pu couper la ligne au docteur, car le paysan ne manqua pas de courir répéter au colonel les mêmes renseignements; mais, en sa qualité d'antiquaire, ne recevant que les journaux du surlendemain, il laissa forcément trois jours d'avance au docteur, qui était déjà à Orléans chez mademoiselle de Sainte-Assise.

Mademoiselle de Sainte-Assise rit à ébranler toutes ses dents, à casser ses os les uns contre les autres, lorsque le docteur lui eut dit, avec tous les ménagements dus à la vertu, que le bruit avait couru qu'elle avait quitté Saint-Germain avec un Italien dont elle était éperdûment amoureuse. — Moi! répondit-elle, mais je suis partie avec un prêtre portugais chargé de porter de Tunis à Orléans des reliques de sainte Monique, ma patrone. Ayant toute confiance en elle pour mon salut, j'ai voulu habiter la ville qu'elle venait sanctifier de ses restes.

— Comme on calomnie! dit en soupirant le docteur. Et ce qui prêtait une malheureuse vraisemblance à cette accusation, c'est que vous avez dit à d'autres que nous...

— Qu'avais-je dit, monsieur le docteur?

— Que vous aviez donné la tasse de votre oncle à cet Italien ou à ce Portugais.

— Pourquoi la lui aurais-je refusée? et quelle conséquence tirer d'un si mince cadeau? Que n'a-t-il pu le garder plus longtemps...

— Le saint homme serait...

— Il est mort.

— Excellent homme! Et la tasse de votre oncle?...

— Il me l'a rendue.

Le ciel se peignit dans les yeux du docteur. Une tasse avec des ailes flamboyait devant lui.

— Et où est-elle maintenant? demanda-t-il avec la joie, l'impatience, l'enivrement d'un père qui va recevoir dans ses bras un fils prisonnier, un fils exilé depuis vingt ans.

Mademoiselle de Sainte-Assise ouvrit alors une armoire semblable à celle qui cachait autrefois la Frédérique, et le docteur vit sous ses rideaux de satin rose, assise comme une reine sur son coussin en velours, la tasse souveraine.

— C'est un hommage que j'ai voulu rendre à la mémoire de mon oncle en la replaçant ainsi dans un endroit pareil à celui qu'elle occupait lorsqu'il vivait.

Le docteur sourit, il fut ému, il trembla, il fut ravi, il fut exalté tout à la fois; enfin, malgré lui, le poids de l'adoration lui fit plier le genou; il demeura en extase.

Mais, en se relevant, il comprit que l'objet de son culte ne pourrait jamais lui appartenir; celle qui le possédait en connaissait le prix. Si elle l'avait si bien gardé quand elle le croyait sans valeur, par quelle force se le laisserait-elle ravir, aujourd'hui qu'elle savait l'admiration et l'envie qu'il excitait?

Le docteur n'avait d'ailleurs plus de courage pour recommencer ces luttes de géant. Il sentait surtout sa faiblesse depuis qu'il avait détendu son énergie dans l'effusion immense à laquelle il s'était abandonné devant la Frédérique retrouvée.

Chaque jour, car il s'était établi à Orléans, il venait saluer son idole, et s'en allait content. Un jour qu'il ne s'en était pas allé et qu'il la tenait dans ses mains, élevée jusqu'à la hauteur de sa bouche, l'effleurant de ses lèvres, la caressant des yeux, des doigts, de l'âme, le colonel entra.

— Où est mademoiselle de Saint-Assise? dit-il; j'ai à lui parler... j'ai... — Mademoiselle de Sainte-Assise s'était montrée. — J'ai cent mille francs à vous offrir pour la tasse de votre oncle.

— Monsieur le colonel, répondit le docteur André, j'ai épousé la tasse en épousant mademoiselle de Sainte-Assise, qui est pour vous, comme pour tout le monde, madame André.

— Mille tonnerres! voilà une bombe à laquelle je ne m'attendais pas.

— Oui, colonel, mademoiselle de Sainte-Assise est ma femme.

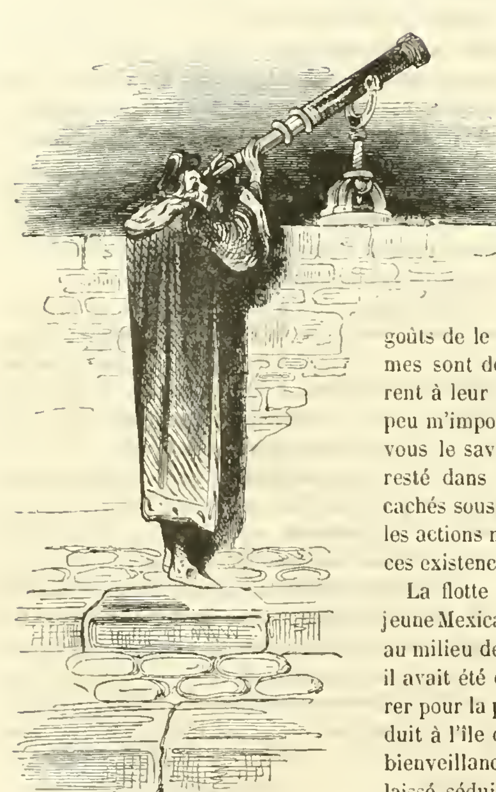
Le colonel se retira en disant :

— Gredin! je n'ai plus qu'une ressource, mais je l'emploierai, dussé-je perdre la vie. Je te ferai..., et j'aurai la tasse du comte de Sainte-Assise.

Léon GOZLAN.

LA PROPHÉTIE

DE JEAN DE MILAN.



Vers le milieu de novembre 1518, Fernand Cortez, avec une petite flotte composée de dix navires, partis de San-Iago, capitale de l'île de Cuba, tourna au nord, puis à l'est, puis toucha au port de la Trinité, gagna l'île de Cozumel, puis enfin, entre le golfe du Mexique et celui d'Honduras, découvrit les côtes de l'Yucatan, objet de ses recherches.

Il n'entre ni dans mon plan ni dans mes goûts de le suivre durant le cours de sa conquête. Les grands hommes sont de droit la proie des historiens. Que ceux-ci les défigurent à leur gré, suivant leurs passions, leur pays ou leur croyance, peu m'importe ! Ce que j'aime à prendre pour sujet de mes récits, vous le savez, mon ami, ce n'est point l'homme dont le nom est resté dans toutes les mémoires, et dont les traits véritables sont cachés sous le masque héroïque ; c'est l'homme inconnu, isolé, dont les actions n'ont fait de bruit qu'autour de lui. Oh ! que parfois, avec ces existences oubliées, de grandes leçons ont passé inaperçues !

La flotte de Cortez conduisait vers les rivages de l'Yucatan un jeune Mexicain, qui, depuis quelques mois, vivait en compagnon au milieu des bandes espagnoles. Zacatl allait revoir sa patrie, d'où il avait été enlevé alors qu'Hernandez de Cordoue était venu explorer pour la première fois cette lisière du continent américain. Conduit à l'île de Cuba, présenté au gouverneur Vélasquez, traité avec bienveillance, d'un caractere timide et doux, il s'était facilement laissé séduire par la nouveauté du spectacle qui avait frappé ses regards à la cour guerrière et marchande de San-Iago.

Pour premier bon traitement, on commença par faire de lui un chrétien, sous le patronage de saint Melchior. On songea ensuite à l'instruire des usages et du langage des Castillans. Francisquillo, bouffon de Vélasquez, et Jean de Milan, son astrologue, chargés de l'éducation du nouveau converti, le mirent en peu de temps à même de répondre aux vues du gouverneur, en

servant d'interprète dans l'expédition qu'on préparait.

Zacatl était content de son sort. La gaieté de Francisquillo, le profond savoir de Jean de Milan, quoiqu'il ne fût pas en état de l'apprécier, lui donnaient des Espagnols l'idée à la fois la plus haute et la plus agréable. Les penseurs d'aujourd'hui, incrédules et superficiels, souriront ironiquement en songeant à ce que devait être le disciple d'un fou et d'un charlatan; car c'est ainsi que l'on affecta de nommer, dans ces derniers siècles, ces hommes graves et studieux qui consacraient leur vie à la recherche de la vérité absolue. Il en faut convenir, les découvertes hermétiques alors étaient déjà perdues pour le monde; mais le sillon lumineux qu'elles avaient laissé après elles attirait encore les regards de la science et du génie, et parfois des efforts heureux venaient ressusciter quelques débris de l'Almageste de Ptolomée. On n'avait point cessé d'être crédule au seizième siècle; les hommes en étaient plus heureux; étaient-ils moins sages?

Quoi qu'il en soit, auprès de l'astrologue, Zacatl vivait tranquille, sans souci de l'avenir; et si parfois le souvenir de l'Yucatan venait frapper son esprit, il se rappelait aussitôt dans quels soins fatigants il y avait passé sa jeunesse, et il se hâtait de l'oublier.

Au milieu de ses nouveaux amis, il ne lui fallait point braver les ardeurs du soleil, déchirer la terre pour y multiplier les rejetons de l'agavé, les graines de roucou, ou, durant la longueur des jours, humecter d'eau les plants des cacaoyers. Combien il préférait maintenant à ces occupations pénibles celles de meubler sa mémoire de mots étranges et de s'agenouiller devant l'autel de saint Jacques : car le catholique Melchior pensait que la langue espagnole et la messe étaient les travaux par lesquels on lui faisait payer l'hospitalité qu'il recevait.

Cortez pressait le départ de sa flotte. Au moment de s'embarquer, Zacatl, nommé interprète de la petite armée, future conquérante du Mexique, se présenta devant Jean de Milan. Celui-ci, le pressant dans ses bras avec attendrissement, lui dit :

— Melchior, j'ai aimé ta douceur, ta docilité, et j'éprouve en te quittant tous les regrets d'une séparation éternelle. Oui, mon fils, j'ai consulté pour toi les astres cette nuit; ils te sont favorables, je le pense; mais je ne dois plus te revoir; car, si ma science ne m'a point abusé, tu vivras dans ton pays, tu y mourras environné d'honneurs, et ton nom restera en vénération parmi les tiens. Va, mon fils...

Dans ce moment survint Francisquillo, riant aux éclats. Il avait entendu la dernière phrase de l'astrologue. — Par l'âme du Génois Colomb, s'écria-t-il, je crois qu'il me faut céder la marotte à notre fidèle Melchior; car c'est le plus souvent pour un trait de folie qu'on laisse son nom dans le souvenir des hommes!

Les dernières paroles de Jean de Milan avaient vivement frappé l'esprit du jeune Mexicain; elles semblaient ouvrir un monde devant lui; comme Cortez, il avait aussi sa conquête à faire!

Durant la traversée, toutes ses idées se concentraient en une seule : — de grands honneurs l'attendaient dans son pays!

Tant qu'il avait vécu parmi ses frères, jamais un rêve d'opulence, un désir d'ambition n'était venu effleurer son âme naïve. Transporté au milieu d'une race étrangère dont l'avidité réglait tous les mouvements, n'entendant parler autour de lui que de richesse et de pouvoir, il avait compris ce qu'était dans un cœur d'homme ce besoin de s'élever, de s'agrandir; mais il ne l'avait point ressenti. Aujourd'hui il l'éprouvait, et chaque instant qui le rapprochait de sa patrie en redoublait la force et les exigences.

Mais quels étaient ces honneurs? Sous quel aspect la fortune lui apparaîtrait-elle sur cette terre, où longtemps il avait végété inconnu et pauvre?

Bientôt un autre sentiment, conséquence du premier, se développa en lui : ce pays qu'il avait quitté sans regret, il l'aima pour tout le bien qu'il en attendait; ces Espagnols, dont le génie actif et entreprenant l'avait d'abord émerveillé, lui apparurent alors tels qu'ils étaient réellement : de valeureux brigands.

La flotte avait doublé la pointe de Catoche. On aborda près de la rivière de Tabasco, et les habitants de la contrée, qui d'abord voulurent s'opposer au débarquement de Cortez, épouvantés par le bruit du canon, se dispersèrent en désordre. Zacatl pensa que le moment était venu où ses brillants destins allaient s'accomplir. Ne pouvait-il pas, ranimant le courage de ses compatriotes, les désabusant sur ces terribles machines de guerre qu'ils prenaient pour la foudre, et sur ces Espagnols qu'ils croyaient être des dieux, mériter, libérateur de son pays, la fortune qui l'y attendait et les honneurs qui lui étaient réservés, selon les pronostics de Jean de Milan?

Plus de doute : l'occasion est devant lui, il la faut saisir! Il trompe la vigilance de ses anciens hôtes, suspend aux épines d'un nopal les vêtements européens qu'il tient de la munificence de Vélasquez, arrive à Tabasco, se présente aux chefs, rallie les fuyards, dissipe leurs terreurs et marche avec eux au combat!

Vaincus pour la seconde fois, les habitants de l'Yucatan se hâtèrent de conclure un traité de paix avec Cortez, et ne tournèrent leurs fureurs que contre celui qui, par ses conseils, avait causé leur désastre. Mais Zacatl était encore en fuite.

En butte à la haine des siens et aux vengeances des

Espagnols, un mois entier il erra à travers les bois et les savanes, se dirigeant vers Oxaca, ne demandant l'hospitalité qu'à la porte des habitations isolées, et maudissant les prophéties de l'astrologue.

Enfin il avait atteint les limites de la province, et se croyait sauvé : le nom de Melchior retentit à ses oreilles. Il se retourne; c'était un de ses compagnons de traversée, un soldat castillan qui faisait partie des forces que Cortez dirigeait sur Tlascala. Zacatl fuit épouvanté. Léger à la course, sans regarder derrière lui, il s'élance du côté où le sol montueux et tourmenté lui donnait l'espoir d'échapper plus facilement aux regards. Sans modérer son essor, longtemps il continue de franchir le terrain qui s'élève de plus en plus. Exténué de fatigue et de chaleur, il s'arrête, il écoute... met l'oreille contre terre. Aucun bruit ne se fait entendre. Cependant est-il prudent de retourner vers la plaine? non.

Après avoir pris quelque repos, il poursuit sa route. Le jour disparaît, la faim le tourmente, un vent froid le glace. Il se couche sous une espèce de chêne dont le fruit amer devient sa seule nourriture. Le lendemain plusieurs gorges profondes s'offrent devant ses pas. Il pénètre au hasard entre deux rangs de rochers basaltiques, et marche tout le jour, ne trouvant plus autour de lui d'autre végétation que celle des sapins qui montraient çà et là leurs cimes noires et échevelées.

Il était dans un embranchement des montagnes qui reçurent depuis le nom de *Cordillières*.

Le vent continuait de souffler avec violence. Désespérant de trouver sa subsistance au milieu de ces roches sauvages, et craignant qu'il ne lui faille marcher longtemps encore avant d'atteindre à l'un des versants de la montagne, il se décide enfin à redescendre. Mais à peine sa résolution est prise qu'un bruit confus vient l'alarmer. Il croit entendre vaguement monter vers lui les aboiements d'un chien, se mêlant aux articulations de la voix humaine. A San-Iago, il avait été frappé des récits faits sur ces meutes terribles que Jean Ponce dressait à découvrir et à dévorer les insulaires de Porto-Rico. Il ne doute plus que les Espagnols ne soient sur ses traces, et que les lévriers altérés de sang ne leur aient servi d'auxiliaires pour découvrir sa retraite. Redoublant de célérité, il rassemble ce qui lui reste de forces, franchit les ravins, les rochers, et arrive à l'endroit où la gorge rocailleuse se termine en s'aplatissant.

Mais là seulement il entrevoit toute l'imminence du péril qui le menace. Le sommet de la montagne, divisée en deux parties, ne laisse pour communiquer de l'une à l'autre qu'une crête unie, étroite et longue, qui semble les joindre comme une muraille construite entre deux fortes tours. Zacatl s'avance au bord du premier plateau. A sa gauche, dans un lointain immense qui lui laisse découvrir le déchirement simultané de la chaîne des Cordillières, il entrevoit la mer, la mer incommensurable, muette, immobile; à sa droite, il n'aperçoit que des précipices dont son œil ne peut sonder la profondeur, et du milieu desquels surgissent des pointes de rochers. Au-dessus de sa tête, les montagnes supérieures, semblant le placer lui-même au centre de l'abîme, élancent dans les nues leurs cimes prodigieuses, couvertes de neiges éternelles. Sa vue se trouble, des vertiges le font chanceler, tout paraît tournoyer autour de lui. Il s'accroupit, ses mains cherchent le sol, qu'il croit sentir trembler sous les efforts du vent; mais ce vent lui rapporte en même temps des cris, des sons de voix plus distincts.

Il faut traverser ce pont, parvenir au grand plateau. C'est le seul moyen de salut qui reste au pauvre fugitif. Quel insensé l'osera franchir après lui, si sa vie n'est point attachée au succès de cette témérité! Zacatl s'arme de résolution; il invoque tous les dieux du Mexique — car le moment du péril le ramène à sa première, à sa véritable croyance — il se traîne sur le ventre, sur ses genoux, sur ses mains, atteint l'étroit sentier suspendu dans les airs; il rampe, il s'avance; il va toucher au second plateau, lorsque sur ce ruban de terre, dont la largeur est de trois pieds au plus, devant lui, sous son haleine, un énorme serpent se présente. Son corps, tacheté de jaune, barre la chaussée sur les flancs de laquelle pendent ses extrémités. A son aspect seul, Zacatl croit éprouver déjà les étreintes de ses nœuds et les gonflements du poison. Il fait un mouvement en arrière. Les aboiements résonnent à son oreille, plus clairs, plus rapprochés. Guidé par son instinct féroce, le chien a découvert sa proie, il a franchi le premier plateau. Zacatl entend jusqu'au bruit de sa course. Devant lui, derrière lui, la mort! à ses côtés, l'abîme! Il reste comme encadré entre quatre supplices!

Sa pensée se trouble et s'éteint. Une faible lueur d'espérance la ranime. Il se lève pour franchir le dos du reptile... L'éblouissement le saisit, une rafale de vent le renverse; il tombe, et les lambeaux de son corps fussent seuls parvenus au fond du gouffre, si, dans sa chute, par un mouvement machinal, sa main n'avait saisi une forte racine qui saillissait du rocher. C'est de là, suspendu dans les airs, qu'il entendit le chien de Castille haleter et fureter le long de la crête. Réveillé par lui, le serpent glissa sur la pente rapide du précipice, et se réfugia dans une ouverture de la montagne, située sous les pieds de Zacatl, qui, pâle, les cheveux hérissés, les membres roidis, sentait son bras se détendre et ses forces faillir.

Le bruit avait cessé au-dessus de lui; il essaya de trouver un point d'appui, et, s'aidant des iné-

galités de la paroi, se cramponnant aux broussailles, aux angles du roc, il parvint à tourner la chaussée, et se trouva enfin sur le second plateau!

Pénétré d'un sentiment religieux après avoir échappé à un si grand péril, avec quelle onction il remercia les dieux du Mexique de la protection qu'ils lui avaient accordée! il jura d'oublier désormais les espérances menteuses qu'avait fait naître dans son cœur le vain savoir des hommes d'Europe. Jean de Milan, à ses yeux, n'était plus qu'un imposteur. Ainsi juge le vulgaire, qui tente d'interpréter avec ses fausses idées les paroles de la sagesse.

Zacatl n'avait plus qu'à suivre l'escarpement de la route. Il apaisa la soif qui le brûlait avec l'eau contenue entre les feuilles serrées et évasées du pin des Cordillières; il marcha toute la nuit, suivant toujours la pente des sentiers, et quand vint le jour naissant, son cœur battit de joie en apercevant au loin la verdure vive et luisante de l'agouacate [1], et du sapotillier, et les festons de la grenadille grimpante.

Sa faim, qui avait cédé jusque-là à des émotions violentes, se réveilla tout à coup à la vue de ces fruits si doux, si savoureux; et plus il avançait, plus le pays développait devant lui la richesse de sa végétation et la variété de ses sites. C'étaient, sous ses pieds, des plaines couvertes de maïs, puis un beau lac dont les bords échancrés s'allongeaient entre les coudes de la montagne; puis, à l'autre extrémité, des forêts de cédrels et de liquidambars. Il entendait, il voyait autour de lui cette foule diaprée de perroquets jaseurs, de tigrillos dont le chant est si doux, et ces colibris nains, au plumage éblouissant, qui vivent dans les fleurs, et semblent être eux-mêmes des fleurs qui volent. Fatigue, souffrances, dangers, désirs ambitieux, tout s'était effacé de l'esprit de Zacatl. Redevenu l'enfant insouciant du Mexique, il marchait libre et joyeux, respirant les parfums du matin, souriant aux arbres, aux rochers, aux oiseaux qui chantaient sur son passage. Qu'il aimait son pays alors, et qu'il le préférait à toutes les merveilles de San-Iago!

Comme il approchait de ces fruits qu'il avait convoités, il vit, assis à l'ombre, un vieillard qu'aux riches ornements d'or et de pierreries incrustés dans ses oreilles, ses lèvres et son menton, il reconnut être un des habitants opulents de la contrée. Un léger tissu de coton lui couvrait les épaules, et des plumages variés, retenus par un réseau d'écailles de poisson, composaient le reste de sa parure. Deux esclaves se tenaient près de lui pour en éloigner les insectes importuns et l'aider dans sa marche. Ce vieillard se nommait Rhaomazi. Il était de sang noble, avait longtemps vécu à la cour du prédécesseur de Montézuma; et, depuis dix ans, retiré au milieu des riches domaines qu'il tenait de ses ancêtres et de la générosité des souverains du Mexique, sans famille, sans enfants, il passait ses jours dans un doux repos et dans des pratiques de religion.

Dès qu'il aperçoit le jeune voyageur, il députe vers lui un des serviteurs qui l'accompagnent :

— Qui t'amène dans notre vallée? dit-il à Zacatl; es-tu fils d'un de mes vassaux, et viens-tu de faire la guerre vers nos provinces éloignées? Les noms des pères sont restés dans ma mémoire, mais les traits mêmes des enfants s'en échappent sans cesse. Tu peux répondre.

— Je suis né dans l'Yucatan, des malheurs m'en ont éloigné; j'ai marché longtemps, il m'a fallu trois journées pour franchir ces hauteurs arides, et j'ai faim.

— Ma maison, répondit le vieillard, est devant toi; sur les bords du lac. Ouvre la porte en nommant Rhaomazi; tu seras accueilli. Je ne refuse point aux voyageurs trois jours d'hospitalité : que les dieux m'en tiennent compte, car mes enfants jamais n'iront frapper à la porte des tiens.

Une jeune fille faisait les honneurs de l'habitation du vieillard; elle surveillait les domestiques, recevait les étrangers, entretenait l'ordre et la propreté partout, et remplissait même auprès de son maître les fonctions qu'exerçait Abisag de Sunam auprès du saint roi David. Axa était jolie, selon les idées que ses compatriotes avaient de la beauté. Ses yeux étaient grands, son nez large et aplati, son front bas et sa chevelure noire. C'est elle qui conduisit Zacatl à la chambre qu'il devait occuper. Il y trouva une natte pour se reposer, des sacs remplis de feuilles de palmier pour s'asseoir. Elle revint ensuite étaler devant lui de la pâte de maïs, des oiseaux cuits sur les charbons, et ces fruits du sapotillier et de la grenadille qui l'avaient tant séduit d'abord. Mais une fois encore sa faim semblait s'être calmée. Il regardait la jeune fille, et trouvait de plus en plus agréable le pays qu'elle habitait.

Rapidement s'écoulèrent les deux premiers jours. Vers le milieu du troisième, le vieillard le fit appeler. On plaça devant eux des pipes et une liqueur composée de cacao, de vanille et de roucou; car le tabac et le chocolat étaient, longtemps avant l'arrivée de Cortez, en usage parmi les Mexicains; et, croyez-moi, c'est de toutes leurs conquêtes celle que les Espagnols conserveront le plus longtemps.

— Que prétends-tu faire maintenant, dit Rhaomazi à Zacatl, et vers quelle ville tes pas vont-ils se diriger?

— Je l'ignore, répondit le jeune homme; le hasard seul m'amena à ta porte; je me laisserai guider

[1] C'est le *laurus persea* de Linnée.

encore par le hasard. Puisse-t-il me donner un nouvel hôte aussi respectable que toi!

— Écoute : je te crois l'âme pure, le bras vigoureux, et l'œil vigilant. Je t'ai vu, pour aider mes serviteurs dans leurs travaux, implorer les ordres d'Axa. Celui qui cherche à payer son hospitalité par ses bons offices, celui-là me plaît, et, si tel est ton désir, tu resteras avec moi. — Zacatl s'inclina. — Tu seras chargé de la garde et de l'entretien du chinampas.

Les chinampas étaient des espèces d'îles flottantes que les Mexicains avaient l'art de construire en étendant sur de larges radeaux de bois léger de cédrel une forte couche de joncs, de roseaux et de tiges de maïs, recouverte d'une terre argileuse. Les soins et le temps consolidaient l'édifice, sur lequel s'élevaient bientôt des arbrisseaux de toute grandeur, des pavillons entourés de fraîcheur et d'ombrage.

C'est à l'entretien de ce radeau que se bornèrent les occupations de Zacatl; sa vie était douce et ses loisirs nombreux. Un mois se passa, puis un autre. Chaque jour son maître, accompagné d'Axa, venait visiter le chinampas, et parfois deux pirogues attelées au jardin flottant lui faisaient parcourir toutes les sinuosités du lac, dont le vieillard aimait à respirer les brises.

Il se plaisait aussi à la conversation de Zacatl. Alors Cortez était en marche vers la capitale de l'empire; les obstacles s'étaient aplanis sur ses pas; il ne rencontrait plus devant lui que des peuples de cultivateurs; car, semblables aux abeilles de leur pays, les Mexicains ne savaient que produire et n'avaient point d'aiguillon pour se défendre. Le bruit de la visite armée de Cortez à Montézuma avait retenti jusque dans la paisible vallée; et Rhaomazi écoutait avec surprise les détails que l'enfant de l'Yucatan lui donnait sur les mœurs des Castillans, sur leurs vaisseaux, leurs armures de fer, leurs canons et leurs chevaux. Peu à peu le vieillard s'accoutuma tellement à le voir et à l'entendre, que bientôt le dernier venu entre ses serviteurs fut celui qu'il affectionna le plus. Il ne pouvait se passer de sa présence; et, lorsque l'humidité de l'air ou la fatigue ne lui permettait point d'aller au chinampas, le jeune homme recevait l'ordre de se rendre à l'habitation.

Sans cesse passant ses jours auprès de la jeune fille, Zacatl éprouva de plus en plus ce sentiment qu'avait fait naître en lui la première vue d'Axa. Il l'aima. Mais il est une passion qui, une fois logée au cœur de l'homme, peut s'y endormir, non s'y éteindre : l'ambition, feu dévorant qui se rallume à tous les foyers de l'âme, désir effréné qui reprend ses forces dans l'énergie des autres désirs!

L'élève de Jean de Milan l'avait connue; il croyait en être affranchi; il la sentit revivre en songeant à son amour.

Pouvait-il espérer d'être heureux lorsqu'il convoitait l'esclave favorite de son maître? Jamais une parole n'était sortie de sa bouche qui pût expliquer sa pensée à celle qui en était l'objet. Jamais un regard bienveillant d'Axa n'était venu lui dire de parler ou d'oser. Devait-il compromettre par un mot le sort paisible dont il jouissait auprès de son puissant rival? — Mais ce rival, l'âge l'accable. De jour en jour la vie semble l'abandonner, et son tombeau ne peut être loin!... — Eh bien! quand il sera mort, en serai-je plus aimé? Ai-je comme lui des champs qui verdissent au soleil, des esclaves qui m'obéissent, des parures, des trésors à offrir?....

Une idée subite le saisit... Cette idée, il n'ose d'abord en peser les promesses, dans la crainte de les voir s'évanouir. Enfin il y revient, il l'examine, il s'y attache. Son avenir est là tout entier. Rhaomazi n'a point d'enfants, ni fils, ni neveux; et, d'après les lois du Mexique, il peut laisser son héritage à l'un de ses vassaux ou de ses serviteurs. Ce serviteur préféré, ce sera Zacatl!

Déjà le vieillard a pour lui une amitié de père. La route lui est ouverte; nul obstacle ne le rebutera. Tout ce qu'il faudra de soins, de patience, de résignation, il l'aura. Un jour ce domaine sera à lui. Il y croit, il le veut, il se le jure! Sans doute son bienfaiteur ne laissera point Axa dans l'abandon; il la placera sous la protection de son héritier, de son fils adoptif. Peut-être lui-même ordonnera-t-il leur union!

Tant de songes de bonheur fondent à la fois sur le cœur du pauvre Zacatl, qu'il semble en avoir perdu la raison. Il jette sur toute la vallée un regard dominateur, fait craquer ses doigts, brise du pied quelques faibles arbrisseaux, comme pour faire acte de possession; puis tout à coup, ainsi qu'un insensé, il s'enfonce au milieu d'un buisson de nopals, dont les épines tracent sur sa peau des sillons multipliés de sang. Mais, d'après ses croyances, il pense que ces blessures légères doivent désarmer les dieux et assurer sa prospérité future.

Deux mois à peine étaient écoulés que les espérances de Zacatl semblaient près de se réaliser. Son maître tomba malade.

Aussitôt tous les serviteurs de Rhaomazi firent retentir la maison de cris et de lamentations; mais les lamentations et les cris de Zacatl s'élevaient de beaucoup au-dessus de ceux des autres.

Le vieillard fut environné de soins et de secours; mais les soins de Zacatl étaient plus assidus, comme sa douleur paraissait plus profonde. On eût dit que par un don spécial il se trouvait soudain affranchi du besoin de manger et de dormir. La nuit, le jour, sans cesse auprès du vieillard, il ne s'occupait

que de lui, de lui seul, et repoussait tous les aliments qu'on lui présentait. Il veillait à ce que sa natte fût douce et sa couverture légère; il entretenait dans la chambre un air pur et frais, et chassait les mouches incommodes, les moustiques dangereux, préparait lui-même les breuvages adoucissants et les lui faisait prendre, en prononçant des paroles puissantes qu'il avait apprises, disait-il, chez les hommes d'Europe.

Le malade pensait en ressentir du soulagement, et, touché du dévouement d'un si fidèle ami, ne voulait plus avoir que lui pour médecin et pour compagnon. Axa elle-même ne paraissait plus que rarement dans sa chambre. Les autres serviteurs, irrités d'une telle préférence, se retiraient en maudissant l'intrus qui était venu leur ravir l'affection de leur maître; et quand par aventure Zacatl passait au milieu d'eux, il ne rencontrait plus que des gestes menaçants et des regards d'indignation.

Que lui faisaient, à lui, ces marques de haine ou de mépris? Le jour peut-être n'était pas loin où tous ces mécontents seraient forcés de se courber en sa présence.

Cependant la maladie de Rhaomazi empirait; ses membres se gonflaient et se couvraient d'ulcères; une odeur infecte et cadavéreuse s'exhalait de son corps. Zacatl n'en était pas moins empressé, ni moins assidu auprès de sa couche. L'éternelle pensée qui le dominait le faisait triompher du dégoût et de la fatigue. Certain de l'inefficacité de ses remèdes, il continuait de soulager le malade en couvrant ses plaies d'herbes choisies et consacrées par un prêtre; il plaçait autour de son front des monceaux de fleurs de jalap, dont la vertu devait chasser les esprits malfaisants de l'air. Mais l'atmosphère pestilentielle au milieu de laquelle il vivait, le peu de nourriture qu'il prenait, l'avaient affaibli lui-même. Le bon vieillard, qui s'était aperçu de sa maigreur et de la pâleur de son visage, exigea qu'il prît du repos, une nourriture plus substantielle, et lui ordonna de le quitter quelques heures chaque jour. Zacatl fut contraint d'obéir.

En parcourant l'habitation, il s'attendait à exciter encore par sa présence les murmures et les mauvais propos des autres serviteurs; il n'en fut pas ainsi. Depuis qu'ils avaient appris l'état désespéré de leur maître, ceux-ci, ne pouvant s'expliquer la persévérance des services pénibles et dangereux que Zacatl lui rendait, à leur tour ajoutaient foi à son dévouement; ce dévouement, ils le supposaient plus grand, plus héroïque qu'il n'était même dans la pensée de Zacatl de le faire accroire.

L'usage avait voulu longtemps au Mexique qu'à la mort d'un seigneur noble et riche, un esclave ou un vassal fût sacrifié sur le tombeau du défunt pour le servir encore dans un autre monde. Le temps avait adouci cette loi cruelle, et, depuis quelques années, c'était volontairement que la victime s'offrait parfois pour tenir compagnie au mort. Eh bien! cette victime volontaire, ils la voyaient dans cet étranger qui devait tout à la bienfaisance de Rhaomazi!

C'est ainsi que ces hommes simples et reconnaissants avaient cru devoir interpréter la conduite de l'ambitieux amant d'Axa. Aussi, lorsqu'ils le revirent, il ne trouva plus sur leurs traits et dans leur accueil que des témoignages d'intérêt et de vénération. Tous s'empressaient autour de lui; les uns lui apportaient, pour se laver, des vases remplis d'eau parfumée, les autres l'invitaient à prendre plus de soin d'une vie aussi précieuse, et plaçaient devant lui des mets succulents et recherchés.

Zacatl était orgueilleux et charmé du changement survenu dans le cœur de ses anciens compagnons de peines et de travaux; mais qu'il était loin d'en pénétrer la cause!

Il l'attribua d'abord à la haute idée qu'on devait concevoir de sa piété envers le digne vieillard; puis ensuite au pressentiment qui éclairait chacun sur sa fortune future; et d'avance il jouissait d'un bonheur inconnu pour lui jusqu'alors, celui de se voir entouré d'hommages, d'imposer le respect à ses égaux; il en jouissait avec délice, avec enivrement.

L'ambition se montre rarement sans un mélange de grandeur. Si l'estime des hommes n'est point toujours le prix qu'elle obtient, elle est presque toujours le premier but qu'elle se propose; car est-ce une joie de commander à ceux qui ont le droit de nous mépriser? Zacatl songeait à l'effet que devait produire sur le cœur d'Axa cette vénération dont il devenait l'objet, et de plus en plus il s'enveloppait soigneusement de sa fausse vertu.

Un matin, profitant d'un moment de sommeil du malade, il parcourait les bords du lac, et regardant d'un air dédaigneux le chinampas attaché au rivage, comme il cherchait en lui-même à qui il pourrait en confier la garde, quand les biens de son maître seraient devenus les siens, son nom fut prononcé, et il vit, occupé à couper des joncs, ces deux esclaves qui, à son arrivée dans la vallée, accompagnaient Rhaomazi sous les massifs de sapotilliers.

La conversation semblait vive et animée entre eux. Zacatl se plaça derrière un buisson. Un des deux travailleurs s'applaudissait d'avoir, le premier, découvert l'étranger qui descendait la colline, et il disait:

— Rhaomazi n'a point à se repentir du bon accueil qu'il lui fit; maison jamais ne reçut un hôte plus reconnaissant. Notre contrée s'en glorifiera.

— La vertu est-elle devenue si rare au bord du lac? répliqua l'autre avec une sorte d'aigreur.

— La vertu veut d'abord que l'on admire les

gens vertueux, et c'est pour cela que je prononce le nom de Zacatl avec admiration. Oui, je l'admire; car je n'aurais point son courage, je l'avoue.

— Et moi je l'aurais eu, reprit le second esclave, que l'on nommait Guazinn; je l'aurais eu si le maître m'avait aimé! Le sacrifice est-il donc si grand?

— Tu penses ainsi maintenant; mais on juge du guerrier le jour du combat, poursuivit son compagnon; peut-être faiblirais-tu au moment décisif.

—C'est l'étranger maudit qui faiblira, interrompit Guazinn avec un mouvement de dépit violent. Eh bien! si sa vertu lui pèse, qu'il me cède la place, et, à sa honte, j'accepte encore!

Ils se turent. Zacatl reprend lentement le chemin de l'habitation, puis en route il réfléchit sur ce qu'il a entendu, et commence à s'étonner que les soins par lui donnés au vieillard excitent tant de surprise. Cependant il trouve injuste celui-là qui vient de lui refuser son estime et se croit digne de rivaliser avec lui en dévouement. Il veut le forcer à l'admiration! et, cherchant à s'abuser lui-même, il tente de se persuader que, dans le rôle qu'il joue auprès du vieillard, l'intérêt et l'ambition ne sont que secondaires! Il se rappelle les bontés de son maître, l'amitié dont il l'honore, et s'efforce de s'attendrir en songeant à sa mort prochaine; mais ce mot le ramène à la réalité, et l'inquiétude le prend en songeant que le mourant n'a point encore manifesté ses dernières volontés et désigné son successeur!

Aussi ce fut avec une émotion bien vive qu'en rentrant dans la salle occupée par le malade, il y vit tous les serviteurs de la maison et les principaux vassaux assemblés, et qu'il s'aperçut qu'à son approche tout s'agitait et murmurait comme de joie et de respect. Les visages avaient un air de solennité qui l'affermissait encore dans sa croyance. Le vieillard sans doute avait parlé, on connaissait l'héritier de tant de biens. Que ne dut-il pas éprouver lorsque Rhaomazi, le désignant du geste, dit d'une voix entrecoupée, mais distincte encore : — Le voici! Que sa vertu attire sur nous la protection de tous les dieux! Et chacun s'inclina, puis il reprit : — Ces dieux, je les remercie de m'avoir donné à la fin de ma carrière un ami si fidèle et si dévoué. Je sens que la vie veut sortir de mon corps. Avance, mon fils!

Zacatl s'avança dans une attitude humble et modeste; mais son cœur était gonflé d'orgueil, et des pensées rapides faisaient passer devant ses yeux ces champs de maïs tout verdoyants, ces riches habitations, ces esclaves nombreux, ces bois, ces prairies, ces vallées, ces mines d'or et d'argent qu'il allait posséder bientôt!

Rhaomazi poursuivit : — Zacatl, je n'ai point d'enfants, et nos lois me permettent de choisir mon héritier parmi mes serviteurs, dans ma famille d'adoption. Qui mieux que toi pouvait mériter cette préférence? Qui plus que toi était digne de succéder à mon pouvoir et à mes richesses? Ma première pensée fut de payer ainsi tes services et d'assurer le bonheur de mes vassaux. Ces biens que j'ai possédés, dis un mot, ils sont à toi...

Dans le cœur de l'ambitieux élève des Espagnols s'élèvent des transports inouïs de joie et de volupt anticipés, contenus à grand'peine par lui. Lorsqu'on le croit navré de douleur, c'est Axa, c'est l'amour, c'est l'avidité, c'est l'ambition qui font palpiter son cœur et qui humectent ses yeux près du lit de son bienfaiteur mourant!

Enfin cependant, il s'apprêtait à répondre, et cherchait en lui-même par quelles expressions il devait témoigner de sa reconnaissance au vieillard, quand celui-ci, après avoir repris la respiration qui commençait à manquer à sa poitrine, poursuivit, sans s'être interrompu à peine : — Oui, dis un mot! il en est temps encore... Mais je viens d'apprendre que, poussant jusqu'au bout ton dévouement sublime, tu ne veux point quitter ton père, et que... si je meurs... tu meurs avec moi! Qu'il en soit ainsi, j'y consens : il me sera doux de ne point me séparer de celui qui m'aima tant. J'ai vu deux des souverains de Mexico, conduits vers la montagne de Chapultépique, se faire accompagner au pays des âmes par un grand nombre de serviteurs et de guerriers fidèles; mais je doute que dans cette foule ils aient rencontré là-bas un ami digne de t'être comparé... Maintenant parle, et que ta volonté seule décide de ton sort.

Zacatl était resté anéanti. Lorsqu'en espoir déjà riche et puissant, il touchait au but de son ambition, cette singulière récompense offerte à son zèle, à ses soins, à ses souffrances, à ses privations, lui semblait comme une effroyable ironie. Il releva la tête. Tous les regards étaient fixés sur lui, remplis de pitié et d'admiration. Il sentit une sorte de confusion à détruire tout à coup ce noble prestige au travers duquel on le voyait. Il fallait parler cependant, puisqu'un mot allait relever sa fortune.

Contraint, embarrassé, il détourne ses yeux de ceux du vieillard, cherchant cette réponse moins difficile à trouver qu'à articuler, quand il aperçoit à son côté Axa, qui, les bras tendus vers lui, paraît être en extase devant son courage et sa vertu. Il voit à quel point le dévouement qu'on lui suppose le grandit dans l'esprit de la jeune fille. Son cœur se trouble; il hésite... un sentiment indéfinissable confond toutes ses idées. — Quoi! lui faut-il, devant Axa, rougir et montrer sa faiblesse, éteindre le dernier espoir d'un mourant qui fut son bienfaiteur, et qui le croit son ami? Cependant l'amour de la vie combattait encore de toute la force de la jeunesse et du désir... Une figure paraît à l'entrée de la

salle : c'est celle de Guazinn, de cet esclave qui, le matin même étalait un courage si hautain, semblait prédire sa faiblesse future, et se montrait envieux de prendre sa place ! Sur cette figure, Zacatl croit entrevoir l'expression de la raillerie et du défi. Tout lui est dévoilé ! Il connaît maintenant la source de cette admiration qu'il inspirait à l'avance et le dévouement dont chacun l'avait cru capable. Cet esclave va donc venir lui ravir ces respects, ces hommages qui l'environnent encore ! Ce serviteur dédaigné saura donc mourir avec son maître, et lui, comblé de ses dons !... Il n'hésite plus ! Son âme s'élève à la hauteur du sacrifice ; il se dépouille tout à coup des passions basses qu'un amour vil et une lâche ambition ont jetées dans son cœur ; ses traits prennent un caractère sublime d'enthousiasme ; il marche vers le vieillard, et tombant à genoux devant lui : — Mon père, s'écrie-t-il, je mourrai ! Puis, d'une voix moins forte : — Je mourrai... si tu meurs.

Le soir même, Rhaomazi avait cessé de vivre. Les prêtres, les sacrificateurs s'emparèrent de Zacatl, après l'avoir enivré de louanges ; et quand vint le jour des funérailles, on le couronna de fleurs, on le revêtit de riches habits ; et comme il sortait du temple pour être conduit à l'endroit du sacrifice, dans la foule qui se pressait sur son passage, il reconnut Axa.. Il fit un signe ; elle accourut, et s'agenouilla devant lui. — Vous viendrez donc me voir mourir ? lui dit-il.

— Non, répondit la jeune fille ; je n'en aurais pas la force ; mais, une dernière fois, je viens vous honorer ; car si je dois connaître encore des jours heureux, c'est à vous que je le devrai.

— A moi !

— Tous deux nous avions partagé la faveur du maître ; le devoir voulait qu'un de nous le suivît : peut-être l'eût-il exigé de moi, et je crains tant la mort ! — Axa rentra dans la foule, et le cortége poursuivit sa marche.

A quelques pas plus loin, Zacatl crut reconnaître une voix qui, dominant toutes les autres voix, célébrait à grands cris ses louanges. C'était celle de Guazinn. Zacatl s'arrêta de nouveau, et voulut aussi s'entretenir un instant avec Guazinn, peut-être afin de retarder d'autant le moment critique.

— Eh bien ! détestes-tu encore l'étranger maudit ? es-tu jaloux de lui comme auparavant ? et, comme auparavant, es-tu toujours disposé à prendre sa place ?

— Non, dit Guazinn, je t'admire à mon tour, et je t'honore comme les autres, plus que les autres. Lorsque j'ai prononcé les paroles que tu me rappelles, la vie m'était odieuse ; car j'aimais Axa, et je ne croyais point être aimé. Mais aujourd'hui j'ai obtenu d'elle un aveu et une promesse ; bientôt elle sera ma femme, et je ne veux plus mourir.

Zacatl sentit ses jambes lui manquer et eut peine à se tenir ferme, comme il convenait, au milieu du cortége, qui se remit en route, toujours accompagné d'une population nombreuse et d'acclamations croissantes.

Le corps de Rhaomazi, porté par des esclaves, se dirigea vers une de ces montagnes qui forment la base des Cordillières, et où sa tombe était préparée. Zacatl le suivait, entouré de prêtres, dont l'un portait entre ses mains un sabre fait de bois dur et bordé de pierres tranchantes. Il lui fallut traverser ces riches campagnes, ces plaines fertiles, dont il devait être possesseur. Enfin, au son des flûtes de roseau, au bruit des tambours, des conques marines et des bénédictions du peuple, qui baisait ses mains et ses vêtements, au milieu de la pompe du cortége et des mille cris qui exaltaient ses vertus, il fut égorgé.

Sous le couteau, la prophétie de Jean de Milan lui revint dans la mémoire : — Tu vivras dans ton pays, tu y mourras environné d'honneurs, et ton nom restera en vénération parmi les tiens.

Peut-être se rappela-t-il aussi ces paroles de Francisquille : — C'est le plus souvent pour un trait de folie qu'on laisse son nom dans le souvenir des hommes !

Xavier Saintine.





UN MARIAGE

A COUPS D'ÉPÉE.

—✠—

Après le siége de Fontarabie, un gentilhomme du Périgord vint prendre ses quartiers d'hiver dans une petite terre qu'il possédait non loin de Sarlat. Blessé d'un coup de feu dans la poitrine, il n'avait dû le salut de sa vie qu'à la vigueur de sa constitution; mais les médecins de l'armée lui avaient conseillé l'air de la campagne pour rétablir les forces de sa santé épuisée.

Guillaume de Rostaing s'était donc réfugié dans un petit manoir délabré qui, avec quelques maigres terres semées de landes et de bois, était à peu près tout ce qui lui restait de sa fortune passée. N'ayant pour toute compagnie que son valet de chambre, mauvais drôle, capable de tout, une meute de vieux chiens et deux ou trois chevaux, le convalescent passait ses journées à battre le pays, en attendant qu'il plût à Dieu de lui renvoyer sa première vigueur.

Un soir, qu'après avoir vainement poursuivi un chevreuil efflanqué, Guillaume se reposait couché sur un sofa, il entendit un grand vacarme sous ses fenêtres; dans la cour des chevaux piaffaient, les chiens hurlaient, les valets de ferme criaient et couraient; Guillaume, de fort mauvaise humeur, se levait déjà armé d'un fouet de chasse pour aller mettre le holà au milieu du tumulte, lorsque la porte de son appartement s'ouvrit tout à coup, et Jean de Montguy, un de ses camarades de débauche, vint se jeter dans ses bras.

— Vite à souper, lui dit-il après avoir échangé

force accolades, je suis affamé comme un lansquenet; voilà cinq ou six jours que je cours les grands chemins, et il n'y a rien de tel que les voyages pour ouvrir l'appétit. Si tu ne t'empresses de me faire asseoir devant une bonne table bien garnie, la France te devra la mort d'un de ses plus vaillants capitaines.

Une heure après, MM. de Rostaing et de Montguy, assis en face l'un de l'autre, portaient le désordre au milieu des plats et des bouteilles que deux ou trois domestiques s'étaient hâtés de placer devant eux.

Quand le furieux appétit du voyageur se fut un peu calmé, il s'enfonça tout doucement dans un fauteuil et recommença à bavarder de son mieux, tout en mangeant par-ci par-là l'aile d'un perdreau ou le râble d'un lièvre; il entremêlait chaque phrase et chaque coup de dent d'une rasade de vin de Bourgogne; et à le voir ainsi couché plutôt qu'assis sur un coussin moelleux, l'œil radieux et splendide, la lèvre humide et vermeille, la joue allumée, tenant de la main gauche un verre toujours plein, et parlant tout à son aise, il n'est personne qui n'eût porté envie au capitaine Jean de Montguy.

— Oui, mon cher, le ministre m'envoie, je ne sais trop pourquoi, rejoindre mon régiment, qui a ses cantonnements en Gascogne, par delà la Garonne. Je me suis quelque peu dérangé de ma route pour te venir voir et passer gaiement trois ou quatre jours en ta compagnie.

— Trois ou quatre semaines, si tu veux; mais j'ai grand'peur que tu ne prennes la fuite demain soir; ma compagnie est fort peu gaie, prends-y garde!

— Au fait, reprit le capitaine en jetant un regard sur les meubles enfumés et sur les lambris de chêne noir qui décoraient l'appartement, je ne puis te faire mon compliment sur le lieu de plaisance que tu as choisi pour ta retraite. Quel vieux nid de hibou que ton château! Vrai Dieu! l'ameublement n'en est pas plus joyeux que l'architecture. Certainement il y a quelque sorcière par ici, et nous aurions grand besoin d'eau bénite pour nous garder la nuit. Ah! çà, mon cher, que fais-tu en ce beau séjour?

— Je médite. A ton arrivée, je lisais.

— Quelque œuvre galante, sans doute. Voyons ce volume. Quoi! Suis-je pas myope! Les *Oraisons funèbres* de M. de Meaux? Es-tu fou?

— Non; mais je suis ruiné.

— Touchons-nous la main, frère!... Mais ne plaisantes-tu pas? Toi que j'ai connu si riche, si brillant, menant grand train, faisant grand bruit, il n'y a pas six mois encore! Comment ta fortune s'en est-elle allée si brusquement?

— Elle s'est fondue, je ne sais comment. Les femmes et le jeu m'en ont pris chacun la moitié. Au siége de Fontarabie on jouait au camp, tout comme à Paris : on faisait bonne chère; les dames du voisinage venaient parfois nous visiter; des intrigues naissaient sous la tente comme dans la ruelle d'une alcôve; bref, on menait si joyeuse vie, que mes derniers louis d'or ont pris la fuite. Pas un ne m'est resté; la déroute a été générale; les misérables m'ont abandonné alors que j'avais le plus besoin de leur secours; et lorsqu'une maudite balle espagnole m'a jeté par terre, j'étais pauvre comme un mousquetaire. La médecine m'a consigné en Périgord; et, ne sachant que faire pour tuer le temps, en attendant le retour de ma santé et de ma fortune, j'ai pris le parti de me travestir en philosophe. C'est te dire assez que ma ruine est complète.

— Quoi! il ne te reste donc rien? pas une rente, pas une terre?

— Rien que ce manoir ébranlé, que le vent fera chavirer quelque jour! Après ma blessure, le bruit de ma mort se répandit dans le camp; j'avais été laissé par terre sur la brèche. La nouvelle en courut à Paris, et mes créanciers fort épouvantés se mirent en mesure de recueillir ma succession. En arrivant ici, je fus assailli de mémoires et de comptes, dont la totalité faisait une somme énorme. Il me vint la plaisante idée de vouloir mettre ordre à mes affaires, mais elles étaient si fort embrouillées, qu'après liquidation il me resta quelques milliers de livres à peine et ce manoir furieusement écorné.

— Donc tu as payé toutes tes dettes?

— Toutes, capital et intérêts. Contrats, rentes, terres, maisons, bijoux, tout y a passé, et en retour de mon patrimoine, j'ai reçu une liasse de chiffons acquittés qui sont enfouis là dans ce vieux bahut.

— Une pareille conduite mériterait de te faire perdre mon amitié. Payer ses dettes en ce temps-ci!... Un gentilhomme, agir comme un bourgeois!... D'honneur, je n'y conçois rien; et tous nos camarades te renieraient, s'ils pouvaient le croire. Mais je t'excuse : pareille folie provient de la fièvre sans doute. Il faut recommencer au plus vite, et travailler à rétablir ta réputation, compromise par d'aussi déplorables extravagances. Je veux qu'avant six mois, grâce à ton crédit et à mon aide, tu sois encore au rang des plus brillants seigneurs de Paris. Je vais en Gascogne, mais dans trois semaines, je m'échappe, et, à mon retour, je t'emmène avec moi.

— Impossible, mon cher; on ne recommence pas deux fois le même voyage.

— Bah! tu ne feras que continuer la même route.

— Eh! bien, puisqu'il faut tout te confesser, je suis amoureux.

— Toi, Guillaume de Rostaing! A d'autres!... La plaisanterie est de mauvais goût.

— Sur ma parole de gentilhomme, c'est la vérité!

— Quelle folie! Quelque caprice dont le souvenir t'échappera demain peut-être.

— C'est de l'amour, te dis-je : j'aime avec ardeur et sincérité, pour la première fois de ma vie, pour la dernière aussi.

— Chansons que tout cela ! J'ai dit cent fois au moins la même chose, et je recommence toujours sur nouveaux frais. Ah! çà, mon beau ténébreux, puis-je du moins connaître la bergère qui te fait si fort soupirer?

— Tu la verras demain.

— Ici ?

— Non, à l'église, où elle va chaque jour avec sa tante.

— De cette façon, tu entends la messe sept fois la semaine?

— A peu près; quand il fait mauvais et que je ne chasse pas. Lorsque tu l'auras vue, tu comprendras mon amour. Mademoiselle de Pontieux est une fille du ciel, elle a la beauté des anges comme elle en a la candeur et l'innocence.

— Je sais cela. L'illusion est commune à tous les amoureux; mais je t'ajourne à un mois, à quinze jours même, et le charme se sera évanoui.

— Jamais.

— Soit. A demain donc ; les bouteilles étant vides, il nous faut gagner le lit. Je vais dormir et toi rêver. Au point du jour, s'il te plaît de me conduire à l'église, je te suivrai : maintenant bonne nuit.

Le lendemain, vers midi, Guillaume de Rostaing et Jean de Montguy escortaient à cheval le carrosse qui ramenait à leur château madame de Pontieux et sa nièce après la grand'messe.

Quand les deux jeunes gens les eurent quittées à l'entrée du parc, le capitaine, retenant la bride de son cheval, s'adressa à Guillaume.

— Il me semble, mon cher, lui dit-il, que la jeune personne en tient un peu pour toi. Elle prêtait une grande attention à tes discours et m'écoutait fort peu; je l'ai vue rougir quand elle s'est inclinée pour te rendre ton salut, et j'ai saisi certain regard furtif qui signifiait bien des choses. Sur ma parole! elle te rend amour pour amour.

— C'est là ma plus douce espérance, répondit Guillaume; mais je n'ose croire qu'elle puisse être à moi.

— Quand on aime on ne refuse rien, et je suis tout à ton service pour combiner un enlèvement.

— La perdre, elle! lui donner le déshonneur pour prix de son amour... jamais!

— Diable, mon cher, il faut que l'amour soit un adroit prédicateur pour t'avoir si bien et si vite converti... Mais, puisque ta vertu de fraîche date se refuse à employer les moyens si fort en usage parmi les roués, que ne cherches-tu à épouser mademoiselle de Pontieux ? Certes, je l'avoue, elle est assez belle pour mériter qu'on abdique sa liberté pour elle.

— Ma demande serait rejetée. Ne t'ai-je pas dit qu'elle avait le défaut d'être puissamment riche?

— C'est là un défaut de grand prix, et qui prête un charme infini à ses vertus célestes. Que cet obstacle ne t'arrête point; si tu n'as pas le courage de demander la main de mademoiselle de Pontieux, veux-tu me charger de la commission ?

— Non pas, capitaine; tu as trop mauvaise réputation pour entamer une aussi délicate négociation.

— Je te remercie ; je te croyais mon maître sur cet article-là. Cependant hâte-toi ; quand on aime il faut vouloir, et quand on veut il faut agir. Ose toujours; si tu échoues, eh bien, nous aviserons ensemble à trouver de nouveaux expédients. Si tu es bien décidé, fais ainsi que je te le dis. Parle toi-même, et marche droit au but.

— Au fait, tu as peut-être raison. Je saurai du moins à quoi m'en tenir. Il y aurait de la pusillanimité à hésiter davantage, et je vais suivre ton conseil au plus tôt.

Le soir même un domestique annonça à madame de Pontieux la visite de M. Guillaume de Rostaing. A peine furent-ils assis en tête-à-tête, que le jeune homme entra hardiment en matière sans commentaires et sans compliments.

— Voici bientôt trois mois que j'habite ce pays, madame, et voici bientôt trois mois que j'ai conçu pour mademoiselle votre nièce l'amour le plus tendre et le plus profond. Je viens vous demander de vouloir bien m'accorder sa main. Avant de me répondre, permettez-moi de vous faire un exposé succinct de ma position, afin de vous éviter la peine de prendre des renseignements qui ne pourraient jamais avoir l'exactitude de ceux que je vais vous donner moi-même.

Et M. de Rostaing, avec la plus étrange gravité, continua en ces termes devant madame de Pontieux, étonnée et muette.

— Ma famille est trop connue dans ce pays pour qu'il soit besoin de vous en parler. Je suis l'unique héritier d'une maison qui s'est alliée tour à tour aux meilleures du Périgord. J'avais une grande fortune, il ne m'en reste que dix ou douze mille livres en espèces et le château que j'habite, lequel en vaut à peine soixante ou quatre-vingts. J'étais capitaine, mais je ne le suis plus; ma blessure d'abord, et le délabrement de mes affaires ensuite, m'ont mis dans l'obligation de vendre ma compagnie, dont le produit est passé aux mains de mes créanciers. Vous avez habité Paris, madame, et vous êtes allée à la cour ; je ne vous dirai donc pas comment il se fait que je sois ruiné lorsque j'ai à peine vingt-sept ans ; vous le devinez suffisamment. Je ne suis donc plus en brillante position, mais je suis jeune encore, j'ai des parents et des amis puissants ; j'ai acquis quelque expérience aux dépens de mon patrimoine, et je

puis espérer de pouvoir faire mon chemin dans le monde avec un peu de persévérance et d'habileté. Quant à mes qualités morales, j'ai montré trop de franchise dans l'exposé de mes fautes pour n'avoir pas le droit d'en avoir aussi pour ce qui est de mes avantages. Mes amis m'accordent quelque courage et quelque esprit. Maintenant, madame, veuillez me dire si tel que je suis j'ai le bonheur de voir ma demande agréée.

Madame de Pontieux s'était peu à peu remise de son étonnement pendant ce discours; en femme accoutumée aux manières de cour, elle dissimula aisément son émotion, et lorsque M. de Rostaing se tut, elle s'inclina avec une gravité froide, et lui répondit :

— Permettez-moi, monsieur, avant de vous faire connaître ma décision, de vous demander si vous n'êtes pas le marquis de Rostaing, dont la réputation est si grande à Paris qu'elle est venue jusqu'en Périgord. On nous a parlé de ce gentilhomme comme d'un débauché plein d'audace, et célèbre surtout par ses aventures galantes et ses duels. Serait-ce vous?

— Moi-même. J'ai oublié mes aventures galantes; l'amour en a chassé le souvenir; quant à mes duels, je puis les avouer tous; j'ai là sur la poitrine sept ou huit cicatrices dont chacune a été payée avec usure.

— Cela me suffit. Ce n'est point parce que vous êtes ruiné que je ne puis consentir à votre proposition; ce que vous venez de m'apprendre m'oblige à rompre un entretien désormais inutile; après de pareils aveux, je ne pourrais sans faillir à mes devoirs vous accorder la main de ma nièce.

— Cet arrêt serait-il irrévocable? Laissez-moi espérer, madame, que plus tard...

— Non, monsieur, ce serait une espérance trop vaine; et afin de vous enlever même toute incertitude à cet égard, apprenez que dans une heure j'aurai donné ma parole à un rival qui a sur vous l'avantage d'avoir acquis de l'expérience sans dévorer son patrimoine.

— Au nombre des qualités dont je vous faisais la trop courte énumération tantôt, j'ai oublié de mentionner une forte dose de fermeté, ou d'entêtement si vous le préférez. J'aime pasionnément mademoiselle de Pontieux, et ne saurais renoncer à elle, quelque cruel que soit votre refus.

— Il le faudra pourtant bien, maintenant qu'elle est fiancée.

— Jamais, dussé-je aller couper les oreilles à mon rival.

— M. de Brès est un trop loyal et trop brave gentilhomme pour reculer devant aucune espèce de provocation, et, bien qu'il n'ait pas, comme vous, l'habitude des duels, il sera charmé de trouver l'occasion de se mesurer avec vous.

— Ah! c'est à M. de Brès que j'aurai affaire; vraiment j'aurai beaucoup de joie à le sentir au bout de mon épée. Il aura ma visite aussitôt que votre parole, madame; et, en jouant ma vie pour celle que j'aime, j'aurai l'espoir de vaincre un jour votre résistance.

Guillaume s'en revint fort gaiement au galop, frisant sa moustache et sifflant un air de chasse. Aux frontières de son domaine, il rencontra M. de Montguy, à qui il fit part de l'étrange résultat de sa visite.

— Pardieu, mon cher, répondit le capitaine, puisque l'amour et les duels s'en viennent de compagnie, je reste de pied ferme au vieux manoir; mon régiment n'a que faire de ma personne, et je ne te quitte plus que mort ou marié. Quant à ton affaire avec M. de Brès, c'est moi qui me charge d'en régler les conditions. Je cours chez lui de ce pas et l'inviterai de ta part à se trouver demain, muni de son épée, près la chapelle du parc.

M. de Brès était un gentilhomme campagnard, jeune et vigoureux, grand chasseur; il courait la plaine du matin au soir, dépeuplant le pays de ses hôtes giboyeux. Il était à table, dégustant un pâté de venaison, quand M. de Montguy vint couper court à son appétit en lui signifiant un cartel dont il lui était impossible de deviner le motif. Cependant il accepta; et le lendemain, fidèle au rendez-vous, il se posa en face de M. de Rostaing, dont l'assurance et la réputation accéléraient les battements de son cœur. Aux premières passes, l'épée de M. de Brès, vigoureusement repoussée, tombait sur l'herbe à dix pas, tandis que celle de Guillaume déchirait de sa pointe la chemise entr'ouverte du malheureux chasseur.

M. de Brès pâlissait, lorsque M. de Rostaing, baissant son épée, rompit en souriant.

— Vous n'êtes point de force à vous mesurer avec moi, monsieur; il me serait pénible d'être dans l'obligation de vous tuer, si vous me mettez dans la nécessité de recommencer le combat, lorsqu'au contraire il serait si facile de nous entendre. Je ne pense pas que l'amour soit pour rien dans votre projet de mariage avec mademoiselle de Pontieux. Puis-je vous demander quel intérêt vous avez à rechercher sa main?

— Un intérêt de convenance. Nos terres sont limitrophes, et nos familles sont en relation depuis bien des années.

— Je puis donc vous avouer que j'aime mademoiselle de Pontieux, et que mon bonheur dépend de mon union avec elle. Je suis résolu à perdre la vie plutôt que de la voir passer aux bras d'un autre. En vous demandant de renoncer à elle, je ne crains donc point de blesser les sentiments de votre cœur; et en retour de votre sacrifice, je vous offre mon amitié : sinon, il faudra que l'un de nous soit mort dans dix minutes.

M. de Brès n'était pas lâche, mais il était d'humeur

douce et pacifique ; il n'avait de passion que pour la chasse, et ne tenait guère à se marier avec mademoiselle de Pontieux ; l'habileté de M. de Rostaing lui était démontrée ; il regarda l'herbe où brillait son épée, enlevée si promptement, hésita quelques secondes, puis tendit la main à son adversaire en lui disant :

— Puisque le sacrifice que vous me demandez peut avoir quelque influence sur votre bonheur, je renonce à celle que vous aimez.

Guillaume s'inclina, les épées furent rengaînées, et les trois jeunes gens s'en furent déjeuner de compagnie au château de M. de Brès, qui écrivit une lettre d'excuses à madame de Pontieux.

— Le début est bien, disait Jean de Montguy en revenant le soir ; mais il faut que le dénoûment réponde à l'exorde. Il ne s'agit plus de reculer maintenant ; en affaire d'amour, mon cher, on rachète les folies par des folies ; jette donc le fourreau de ton épée, et que chacun dans tout le Périgord sache bien que pour arriver à la main de mademoiselle de Pontieux il faudra passer sur le corps de Guillaume de Rostaing. Si tu meurs, je te succède, et mon amitié ira jusqu'à épouser ton amante inconsolable et sa fortune aussi.

Guillaume avait trop l'habitude des choses étranges pour ne pas goûter les conseils de Jean. Il fit de son valet de chambre le héraut de ses résolutions belliqueuses, et personne n'ignora bientôt que l'épée du comte, assistée de celle du capitaine, veillait debout entre mademoiselle de Pontieux et l'autel.

Quelques-uns des prétendants reculèrent ; d'autres, plus hardis, osèrent tenter l'aventure. Mais les honneurs du tournoi restèrent toujours à M. de Rostaing.

Un gentilhomme de Périgueux s'en retourna chez lui, en litière, blessé à la gorge ; un lieutenant de chevau-légers reçut un coup d'épée qui le mit au lit pour trois mois. Un officier de marine fut laissé pour mort sur le carreau.

Ces duels faisaient grand bruit, et la rumeur en vint jusqu'à Paris, où les demoiselles de la cour, ravies des prouesses de M. de Rostaing, le proposaient pour modèle à leurs poursuivants.

Mademoiselle de Pontieux, grâce à l'intelligence du Frontin que Guillaume avait à son service, entretenait avec son amant une correspondance journalière. Elle le grondait bien un peu d'avoir si fort affiché ses prétentions amoureuses ; mais elle était fille d'Ève, et ne pouvait donc lui dissimuler que sa tendresse pour lui était devenue plus profonde, depuis que, pour la posséder, il ne craignait pas d'affronter la mort à toute heure. — Si vous mourez, disait-elle, un couvent sera mon refuge.

Mais sa tante, vaincue enfin par ses prières, consentit à recevoir M. de Rostaing ; elle comprenait que la passion qui pouvait inspirer tant d'audace et tant de persévérance devait être sérieuse et vraie.

— Puisque vous avez su plaire à ma nièce, lui dit-elle, je consens à votre union avec elle. Vous avez triomphé de ma résistance, et à bon droit vous vous vantiez de votre fermeté ; mais avant de vous donner sa main, je veux vous soumettre encore à une épreuve. Vous allez partir pour Paris, et suivre la carrière que vous aviez embrassée. Si, pendant six mois, votre conduite me prouve que vous possédez en réalité l'expérience que vous avez si chèrement payée, votre mariage sera célébré, ayez-en ma parole. Mais souvenez-vous qu'une seule extravagance du genre de celles dont vous avez été si prodigue autrefois vous ferait perdre ma nièce pour toujours ; car, en vous la donnant, je veux être sûre de son bonheur.

— Cette épreuve est difficile, madame, je l'avoue ; et j'aimerais mieux monter à la brèche dix fois que d'avoir à la subir. Cependant je souscris à vos conditions ; et le bonheur que je me promets en atteignant ce but me fera échapper, je l'espère, aux dangers du voyage.

M. de Rostaing avait à Sarlat un vieux parent, ancien mestre de camp, qui, pendant sa jeunesse, avait fait parler de lui. Veuf et sans enfants, il vivait fort à son aise, et passait pour être assez riche. Guillaume s'en fut hardiment frapper à sa porte, et, sans autre recommandation que son nom et leur parenté, il lui demanda une grosse somme pour se mettre en état de remonter ses équipages, et d'obtenir une charge à la cour ou à l'armée.

— Si je meurs avant d'avoir pu m'acquitter envers vous, vous resterez propriétaire de mon manoir. Si je vis, sur ma parole, vous ne perdrez rien. Voilà mes garanties ; êtes-vous disposé à les accepter ?

Le vieux mestre de camp avait tant fait de fredaines jadis, qu'il n'avait aucune haine pour ceux qui, plus jeunes, suivaient ses traces ; les derniers hauts faits de Guillaume lui avaient même inspiré une grande estime pour lui. Il le fit causer en déjeunant, et il trouva dans le caractère de son jeune parent une gaieté, une hardiesse et une franchise si fort en rapport avec ses propres habitudes, qu'il n'hésita pas à lui avancer tout l'argent qui lui était nécessaire.

Guillaume partit donc. Grâce à ses protections, il fut promptement pourvu d'un haut emploi militaire, et le service du roi acquit, sur les frontières du Nord, un officier plein de courage et de mérite.

Pendant trois mois sa conduite fut exempte de tout reproche. Les généraux le citaient en exemple aux jeunes capitaines de l'armée.

Mais au bout de ce temps, rappelé à Paris par ordre du ministre, Guillaume, entraîné par les nombreux amis qui avaient été les compagnons ordi-

naires de ses débordements, ne tarda pas à se trouver sur la route qui conduisait aux mêmes folies. La pente était glissante; il sentit que les habitudes mauvaises allaient rompre sa fragile cuirasse de tempérance et de chasteté, et, ne voulant pas perdre en un jour le but de tous ses efforts, il écrivit à madame de Pontieux la lettre que voici :

« Je suis à Paris, madame; autour de moi s'ouvrent tant de piéges que, malgré ma prudence, j'ai grand'peur de ne pouvoir les éviter tous. Le sage pèche sept fois par jour en lieu ordinaire; ici, il pèche quatorze fois; un saint lui-même faillirait, et vous ne voulez pas que je succombe, moi qui, hélas! ne suis pas un saint? Que votre bonté me sauve et me délivre des tentations. La main de mademoiselle de Pontieux, votre nièce, peut seule retenir sur le bord de l'abîme le pécheur converti, qui se recommande à vous comme à sa sainte protectrice. »

La digne tante était fort sévère, mais les efforts de Guillaume pour rentrer dans la bonne voie l'avaient touchée; les prières de sa nièce, qui la sollicitait d'abréger le temps de son épreuve, et surtout la certitude qu'elle avait de voir la fortune du vieux mestre de camp servir à relever la splendeur de la maison de Rostaing l'avaient ébranlée dans sa résolution.

La lecture de cet étrange billet, écrit par Guillaume et porté en estafette par son valet de chambre, la fit sourire et la décida.

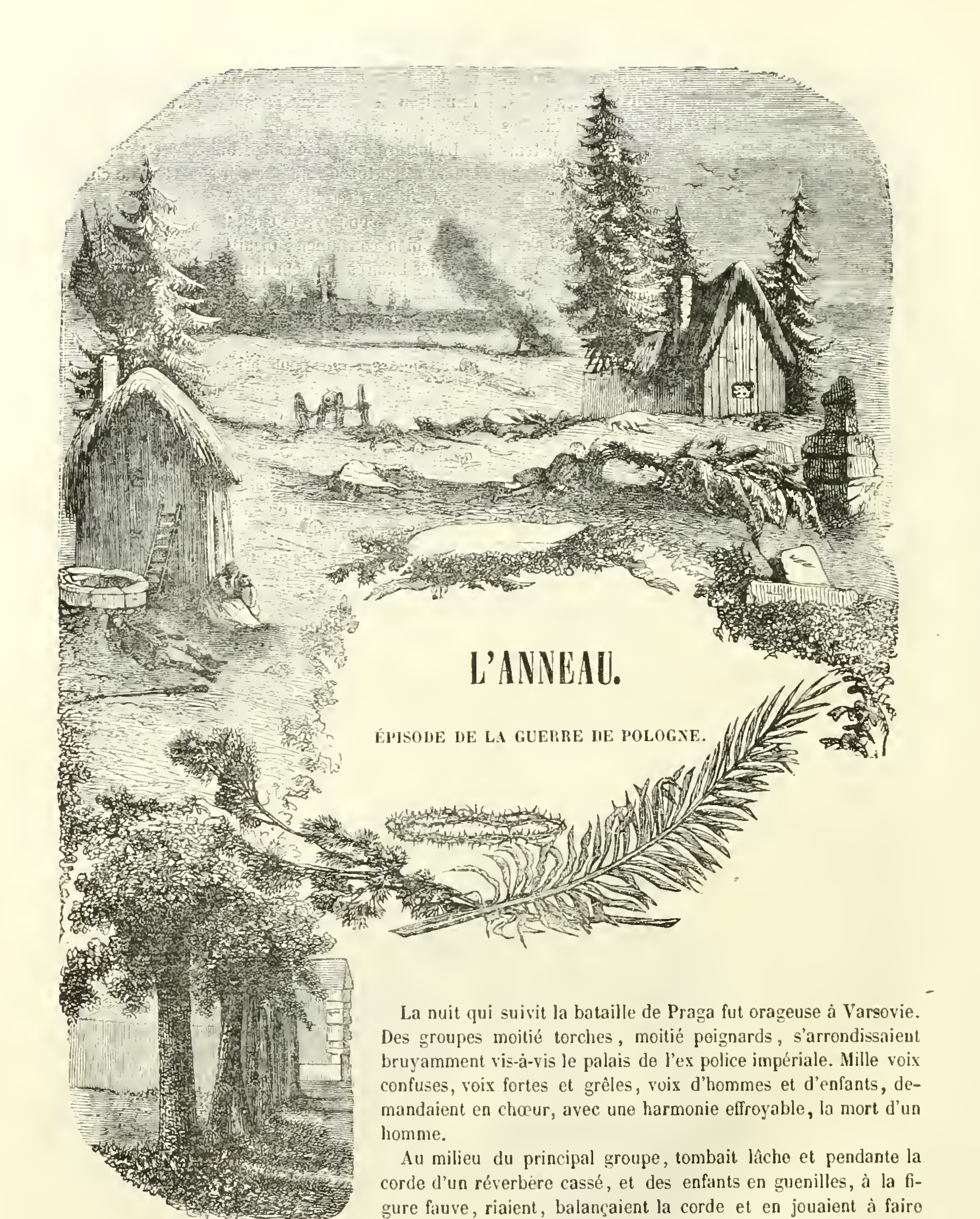
Jean de Montguy, le capitaine, fut de la noce. Es-tu bien convaincu, disait-il à Guillaume, que dans les affaires d'amour il ne s'agit que de vouloir pour avoir? En pareille matière, la folie conduit au but aussi bien que la sagesse.

— Il est de fait, répondit Guillaume, que j'ai pris un étrange chemin pour arriver au mariage. J'ai conquis ma femme à la pointe de l'épée. La voilà, dit-il, en la tirant du fourreau; elle m'a bien servi; mais maintenant qu'en puis-je faire, sinon la pendre au croc ou la briser?

— Garde-t-en bien, mon cher; conserve-la plutôt à ton côté, afin qu'on sache que l'épée qui a si vaillamment écarté les rivaux est encore prête à repousser les prétendants; et madame de Rostaing est trop jolie pour n'en pas avoir autant que mademoiselle de Pontieux.

Amédée ACHARD.





L'ANNEAU.

ÉPISODE DE LA GUERRE DE POLOGNE.

La nuit qui suivit la bataille de Praga fut orageuse à Varsovie. Des groupes moitié torches, moitié poignards, s'arrondissaient bruyamment vis-à-vis le palais de l'ex police impériale. Mille voix confuses, voix fortes et grêles, voix d'hommes et d'enfants, demandaient en chœur, avec une harmonie effroyable, la mort d'un homme.

Au milieu du principal groupe, tombait lâche et pendante la corde d'un réverbère cassé, et des enfants en guenilles, à la figure fauve, riaient, balançaient la corde et en jouaient à faire comme un nœud coulant. La lune argentait la figure blafarde d'un pauvre espion, lié, cerclé, étouffé de chaînes moins encore que de cette foule en appétit de mort, qui se serrait, s'augmentait, alléchée par une odeur de sang, et qui venait chercher là les joies de la vengeance et les voluptés du frisson. Leurs regards affamés se découpaient, se partageaient la victime : on dirait que le pauvre espion n'a pas assez de corps pour tous les yeux. Abattu, sans mouvement, le voilà tombé dans cet état de transition qui n'est plus la vie et qui n'est pas la mort, dans cette crise d'anéantissement où vous jette l'extrême danger quand il est inévitable, quand il est fatal. L'espion les regardait tous, et n'avait pas l'air de comprendre ; insensible et stupide comme l'agneau qui regarde le boucher.

La corde est bouclée, la corde est prête; les enfants battent des mains, et les hommes se dressent sur la pointe des pieds. La corde attend. Alors le bras vigoureux d'un bourreau improvisé saisit le pauvre espion. L'espion le laissait faire, toujours impassible : seulement, au contact de l'exécuteur, un tremblement convulsif courait tout le long du corps, non par crainte ou par douleur; c'était une secousse toute nerveuse, une commotion galvanique; c'était le frisson d'accès de la fièvre de mort.

La corde fit crier la poulie. Le corps se hissait lentement, et la foule impatiente applaudissait. Tout à coup on entendit poindre au loin le roulement sourd et caboté d'une charrette pesamment chargée. Plus la charrette avançait, plus la foule prêtait l'oreille. Les roues avaient peine à marcher dans la rue toute dépavée. Enfin, l'attelage s'arrêta devant une barricade voisine. Alors tous les spectateurs du supplice coururent à la barricade. L'espion fut laissé là; adieu. La corde est lâchée et le corps reprend pied.

Quelle est la puissance qui rompt la corde? Quelle est cette voiture mise en travers du supplice? L'espion espérait... quoi? je ne sais. Un secours surnaturel: Dieu faisant un miracle pour le sauver, ou les Russes entrant à Varsovie. Mais ses oreilles entendirent bientôt un refrain patriotique et sublime : *Meurent les lanciers! vive la Pologne!* Puis des battements de mains, des embrassements, des cris de douleur, des cris de joie... C'était la voiture des blessés de Praga. Ces jeunes et braves lanciers, partis si robustes, si beaux, ils reviennent gâtés par la mitraille, incomplets : il leur manque un bras, une jambe! Vos amantes vous reconnaîtront! Ils chantent : Meurent les lanciers! vive la Pologne!... Qu'importent les lanciers? qu'importent ces frais visages, à la peau blonde et satinée, mutilés, défigurés, morts pour la Pologne? ils ne sont bons qu'à mourir, et pourtant la vie est douce, alors qu'on n'a pas de barbe; ils meurent en riant, en chantant; ils meurent comme s'ils perdaient moins qu'un octogénaire, sans peine et sans regret; ils n'ont pas encore l'habitude de vivre.

Les soldats de l'escorte avaient accompagné la voiture, pieds nus; leurs souliers étaient sur leur dos, dans le sac, pour traverser le faubourg, car ils craignaient d'user l'argent de l'État dans les boues du faubourg dépavé et détrempé par la pluie.

Pendant que les soldats remettaient leurs chaussures, la foule était en train d'effacer la barricade qui retenait le convoi. Jamais on n'a vu chez des hommes autant d'activité, un travail si fort, si prompt, si unanime, les fourmis seules font de ces remuements-là. Les pavés, les tonneaux, les poutres et les chaînes, tout se débrouillait comme on dénoue un nœud de fil; tout s'enlevait aux mains de la multitude, comme un frêle papier saute à la cire électrisée. La rue fut déblayée net, et la voiture passa aisément à travers deux lignes respectueuses de citoyens. La foule suivit la voiture qui se dirigeait vers l'homme à pendre. On lui avait laissé la corde au cou; il n'avait osé crier au secours pour ne pas ramener l'attention à lui; mais se voyant entouré de nouveau, il demanda grâce.

— Grâce! s'écria un jeune blessé dans la charrette, debout, le front mal bandé d'un linge tout sanglant; sa parole était brève et imposante : — Mes amis, quand le condamné rencontre la voiture du roi, il a sa grâce; eh bien le patient a rencontré la charrette des blessés; cette majesté-là vaut bien l'autre; donnez-lui la même puissance : qu'il vive!

Cette voix clémente d'un blessé demandant pardon pour un ennemi avait je ne sais quelle force qui brisa la colère du peuple. Le peuple est malléable, il a les passions changeantes : c'est à qui détachera les liens du condamné; on ne pouvait le délivrer assez vite; toutes les mains s'empressaient, se croisaient, se ruaient sur la corde, et par le zèle qu'ils mettaient à le sauver ils l'exécutaient.

— Tu es libre... Allons, lève-toi, va-t'en.

L'espion ne répondait pas.

— Tu es donc mort de peur?

L'espion était mort étranglé. Et le peuple, qui naguère blasphémait de le voir en vie, pleurait maintenant de le voir mort. La tristesse et la peur étaient sur tous les visages : la foule et la voiture s'éloignèrent rapidement.

Cependant le jeune blessé qui avait obtenu la grâce du mort était tombé dans d'étranges réflexions. Au clair de la lune il avait reconnu le mort, Michel Linski, un ancien camarade aux gardes de Constantin : ensemble ils avaient été rivaux d'amour pour la jeune Maria, quand ils portaient tous deux la livrée impériale, quand ils faisaient sonner sur le pavé de Varsovie le sabre dont Constantin avait la clef; la révolution survint; l'un était resté aux Russes, l'autre avait déserté pour la patrie.

A présent que le blessé connaissait la victime, il écoutait moins sa douleur. Je ne sais même quelle joie secrète intime et refoulée à peine, lui montait du fond de l'âme : le rival n'était plus à craindre... après tout, c'était un traître.

Entre deux files de maisons brunes, fermées, éteintes du haut en bas, la voiture marchait comme un corbillard passe entre des tombeaux. L'une de ces maisons noires conservait encore une fenêtre allumée. Qui veille à cette heure? un voleur? un auteur? Non, c'est une jeune fille; entrez, voyez : elle est ravissante, un coude appuyé sur la table; sa taille souple et déliée se plie comme un cou de cygne; elle rêve sans doute à son amant? Mais elle lit aussi! La lampe fumeuse éclaire un numéro de la

Gazette d'État : c'est que les femmes de Pologne ne songent pas qu'à leur amant.

La voix publique lui avait dit vaguement la journée de Praga; et son amant était à Praga : elle en avait fait offrande à la patrie. Sans doute il avait été digne d'elle; il s'était battu bravement; il était peut-être blessé, tué peut-être! Cette idée passait dans son cœur comme l'éclair dans un nuage avec un long retentissement; elle n'osait entamer l'affaire et se mettre à la bataille; elle n'osait compter les morts, de peur d'y trouver l'enseigne Stanislas.

Enfin elle parcourt hardiment le champ de bataille. En tête du rapport, Stanislas est blessé, par devant, dans une charge glorieuse contre l'ennemi, et renvoyé dans ses foyers jusqu'à la guérison. Elle le verra donc! défiguré! Qu'il sera beau! Elle l'embrassera, elle se promènera demain avec lui, sous son bras, par toute la ville. Elle ne lut pas davantage. Son esprit est allé au-devant du pauvre blessé, et voilà qu'elle songe délicieusement: il entrait du patriotisme dans cet amour. La Pologne divorçait avec Nicolas en même temps que la jeune fille épousait Stanislas. Peu à peu ses longues paupières baissent, et sa main laisse aller le journal : elle dort. La lampe veillait toujours. Alors entra dans la chambre de la jeune fille un soldat polonais. Il est jeune, il est beau, il est blessé : voilà Stanislas. Il la regarde dormir. C'était une de ces femmes qui sont belles, toujours belles, le matin, à midi et le soir; de ces femmes toutes fraîches, toutes roses, à la peau luisante et veloutée. Le sommeil l'entretenait dans une douce moiteur : elle vivait à l'aise, sa respiration était calme et facile, et de sa tête rejetée en arrière coulaient le long de ses joues deux grosses boucles de cheveux blonds. Stanislas, dans une contemplation profonde, restait debout, immobile comme une statue scellée à son piédestal. Il l'examinait en détail comme on fait d'un beau cheval qu'on achète. La main de la jeune fille s'étalait blanche et fine sur ses genoux, cette main qui avait lâché le journal, la main gauche, celle qui porte d'ordinaire l'anneau d'alliance.

Une douleur vive et soudaine crispa le front de Stanislas : sur cette main nue, il ne voyait pas la bague qu'il avait donnée à Maria en partant pour la guerre. Les cinq doigts étaient veufs. Il saisit brusquement l'autre main et la regarde! Rien. Plus d'anneau, plus de collier, pas un bijou d'or ou d'argent dans ses cheveux, à son cou, à ses oreilles; mais l'anneau de fidélité où est-il? qu'en a-t-elle fait? Stanislas écumait de colère, une douloureuse idée lui vint au cœur, une idée de jalousie : il regrettait de n'avoir pas regardé aux doigts du pendu. La jeune fille dormait toujours : il la secoua en blasphémant.

— Réveille-toi, réponds... qu'en as-tu fait? Me voilà : ah! tu ne m'attendais pas sitôt.

Elle, épouvantée, ouvrit deux grands yeux sans comprendre.

— C'est moi, moi, Stanislas...

Il lui serrait le bras jusqu'à l'os. La blessure du soldat s'était rouverte, son sang coulait en abondance, et ses prunelles flamboyantes se dilataient d'une manière effroyable ; la pauvre fille ne pouvait ni remuer ni parler : elle étouffait; c'était le cauchemar.

— Michel Linski est à Varsovie : tu sais bien, Michel, celui que tu aimais mieux que moi, Michel l'espion ; ils te l'ont amené ici, je l'ai vu, j'ai bien demandé sa grâce ! Tiens, tu le verras de ta fenêtre : ils l'ont étranglé, tant mieux !

Il riait d'un rire infernal, d'un rire éclatant.

— Ne prends pas le deuil, car ton amant est mort pour la patrie! et il ajoutait douloureusement : Moi, j'ai tout sacrifié à la patrie, et pendant que je me battais pour elle, j'étais trompé, trahi; allez donc vous faire tuer pour la patrie! Femme, femme au cœur mobile et changeant comme l'écorce du platane, femme si perfide, je te maudis. Allons, il ne suffit pas de fermer les yeux et de s'évanouir; de dire : Fais ce que tu voudras, et de ne pas vouloir entendre : il faut que tu m'entendes, réveille-toi.

Et il la secouait de toutes ses forces : elle était évanouie.

Cette apparition en pleine nuit, en plein sommeil, mêlée de sang et de blasphèmes, cette réalité horriblement fantastique, lui avait fait perdre connaissance. Quand elle revint à elle, le blessé était sorti. J'ai rêvé, s'écria-t-elle, et quel rêve affreux! Je crois qu'il avait bien commencé. La lampe n'éclairait plus. Une vague épouvante agitait tout son corps.

A peine le jour blanchissait qu'elle entendit les crieurs publics annoncer l'arrivée des blessés de Praga.

Elle avait déjà revu, se disait-elle, Stanislas tout sanglant : elle ne savait pas où, elle ne savait pas quand... c'était la nuit, en songe... Alors elle tâchait de se rassurer, d'opposer sa faible raison aux lugubres fantaisies de son cœur malade; mais un cœur malade s'écoute, et l'impression de la nuit était trop vive pour un rêve.

Stanislas, rentré à l'hôpital, restait dans un délire effrayant ; il maudissait la patrie et l'amour.

A quoi sert-il donc d'être fidèle? L'autre trahissait la patrie, il était aimé : oh! les femmes n'aiment que les traîtres ; c'est qu'elle n'a point cherché à me détromper, ajoutait-il en tordant les draps de son lit, elle l'aura donné à ce Michel... Si elle l'avait perdu, elle pouvait bien me dire : Ton anneau je l'ai perdu, je l'aurais cru ou non; mais elle n'a

pas pris la peine d'une excuse ; elle n'a point demandé pardon ; elle s'est réveillée à m'entendre, à m'entendre elle s'est rendormie. L'infâme! elle ne viendra pas me voir, elle ne m'écrira pas... Le malheureux l'aimait quand même. Contre cet amour-là il y avait bien un remède, la mort!... et encore, si ce n'est pas le néant!... Elle était là, sans cesse devant ses yeux, impassible et froide, et belle à ravir.

La sœur de charité qui faisait le service de la chambrée s'approcha de Stanislas et lui tendit une petite boîte cachetée; une rougeur subite colora le front pâle du malade; il arrache violemment la boîte des mains de la bonne sœur; cette boîte il la reconnaissait, elle venait de Maria : il l'ouvre, au fond, dans un lit moelleux de ouate blanche, il trouve l'anneau d'alliance qu'il a donné à Maria ; puis un billet... ce n'était point l'écriture de la jeune fille : le papier était aux armes de Pologne.

« A l'enseigne Stanislas, le gouvernement national. Pour un mois de solde, l'enseigne touchera cet anneau donné au trésor public par la citoyenne Maria.

« Signé, le ministre des finances ***.»

Le gouvernement n'avait pas eu le temps de monnayer les dons et offrandes patriotiques.

Stanislas est guéri, il se lève à la hâte, le voilà chez Maria, tremblant, inquiet, honteux à ne pouvoir lever les yeux sur elle. Il lui prit doucement la main gauche en lui disant :

— Qu'as-tu fait de mon anneau? Me reconnais-tu? Je suis Stanislas.

— Oh ! c'est comme cette nuit, dit-elle ; voilà mon rêve!

Mais à présent Stanislas parlait mollement, son regard était tendre et sa main n'était pas forte, la blessure saignait toujours : c'était encore le rêve ; moins l'effroi, moins l'oppression, moins le déchirement des cœurs.

— Maria, pardonne-moi ma fureur! Insensé que j'étais de t'accuser!

Elle ne comprenait pas.

— Imagine-toi que je croyais ma bague donnée à Michel Linski.

Elle ne comprenait toujours pas ; elle voulait lui causer de la guerre, des dangers de Praga, de ses blessures, du général en chef, comme si elle le revoyait pour la première fois ; lui parlait toujours de son anneau, de sa colère nocturne.

— Oh! nous nous sommes déjà vus, disait-il, cette nuit, dans ta chambre : tiens, les preuves, vois du sang sur ton tapis.

La vérité avait lui aux yeux de Maria.

— Ce n'était donc pas un songe! J'y suis! s'écria-t-elle, tu me demandais mon anneau.

— Je t'ai maudite...

— Oh non! je n'ai pas entendu.

— Tu dormais donc? tant mieux. Cet anneau fatal, je l'ai, je te le rapporte, je te le rends : le voici.

Maria remit la bague à son doigt : quelques jours après, les deux amants agenouillés courbaient la tête ensemble sous un drapeau russe qui leur servait de poële, devant le maître-autel, à la cathédrale de Varsovie.

Félix PYAT.

REVUE DES MODES.

Nous croyons être agréables à nos lecteurs et principalement à nos lectrices, en leur annonçant qu'à partir de ce numéro, la dernière page de chaque livraison de la *Revue Pittoresque* sera ornée d'une gravure destinée à reproduire les variations des modes parisiennes.

Cette année nous avons passé sans la moindre transition de l'hiver à l'été; aussi les Parisiens ont-ils été obligés de faire tout à coup une complète transformation dans leur toilette.

Parmi les nouveautés créées par *Dusautoy*, le tailleur à la mode du boulevard des Italiens, nous devons citer principalement des *pantalons à broderies* dont le succès a été complet dès leur apparition.

Nous avons vu chez *Biétry*, rue Richelieu, 102, de nouvelles étoffes de cachemire destinées à la toilette masculine.

Rien de plus frais, de plus léger et de plus approprié à la saison, que les nouveautés en cachemire que M. Biétry vient de fabriquer pour redingotes d'été.

Nous ne ferons pas la plaisanterie de vous faire observer que toutes les étoffes que l'on trouve au magasin Biétry sont en *pur cachemire*, cela va sans dire : — aussi des redingotes fabriquées de la sorte auront-elles toujours l'avantage d'être parfaitement bien portées.

M. Biétry peut être appelé le régénérateur du véritable cachemire en France. En effet, les châles ne sont point diminués de prix, comme toutes les annonces mensongères avaient pu le faire croire ; seulement ils ont gagné en fabrication et en coloris. Ainsi nous avons vu de magnifiques châles longs, dont les couleurs sont si belles et si bien nuancées qu'on leur a donné le nom de châles nouveau coloris. En châles carrés, les plus nouveaux sont fond plein à dessins arabesques et petites bordures; cependant les hautes bordures avec palmes légères dans les coins ne sont pas abandonnés, et, quoique moins nouveaux, beaucoup de dames les préfèrent. Les fonds blancs sont très à la mode comme châles d'été ; les fonds noirs comme châles obligés et de toute saison. Les châles de la maison Biétry sont magnifiques de tissu, de travail et de couleurs. On conçoit qu'après avoir fait une guerre à outrance aux marchands de châles mélangés, M. Biétry ne peut et ne veut pas vendre des qualités inférieures. C'est un grand avantage de

pouvoir aller dans une maison choisir un châle dont on soit sûre, car c'est un objet de toilette qui doit durer. Il n'y a pas d'économie à payer un châle 20 ou 40 francs de moins, si au bout de peu de mois ce châle devient laid et passé; ce n'est pas comme une robe de barège qu'on achète pour faire une saison d'été, on veut la payer le moins possible, parce que l'année suivante il y aura d'autres couleurs, d'autres dessins à la mode. Une mode de châles, couleurs et dessins dure de six à sept ans; il faut donc qu'il résiste ce laps de temps sans perdre aucunement de sa beauté primitive. En châles de fantaisie plus à la mode maintenant que les châles de crêpe chine, MM. Biétry ont de magnifiques cachemires unis, brodés en soie, fonds blanc, bleu de Saxe et vert-marin; et des châles tout unis, seulement bordés d'une très-haute frange de soie; ces châles sont d'une pureté inimaginable.

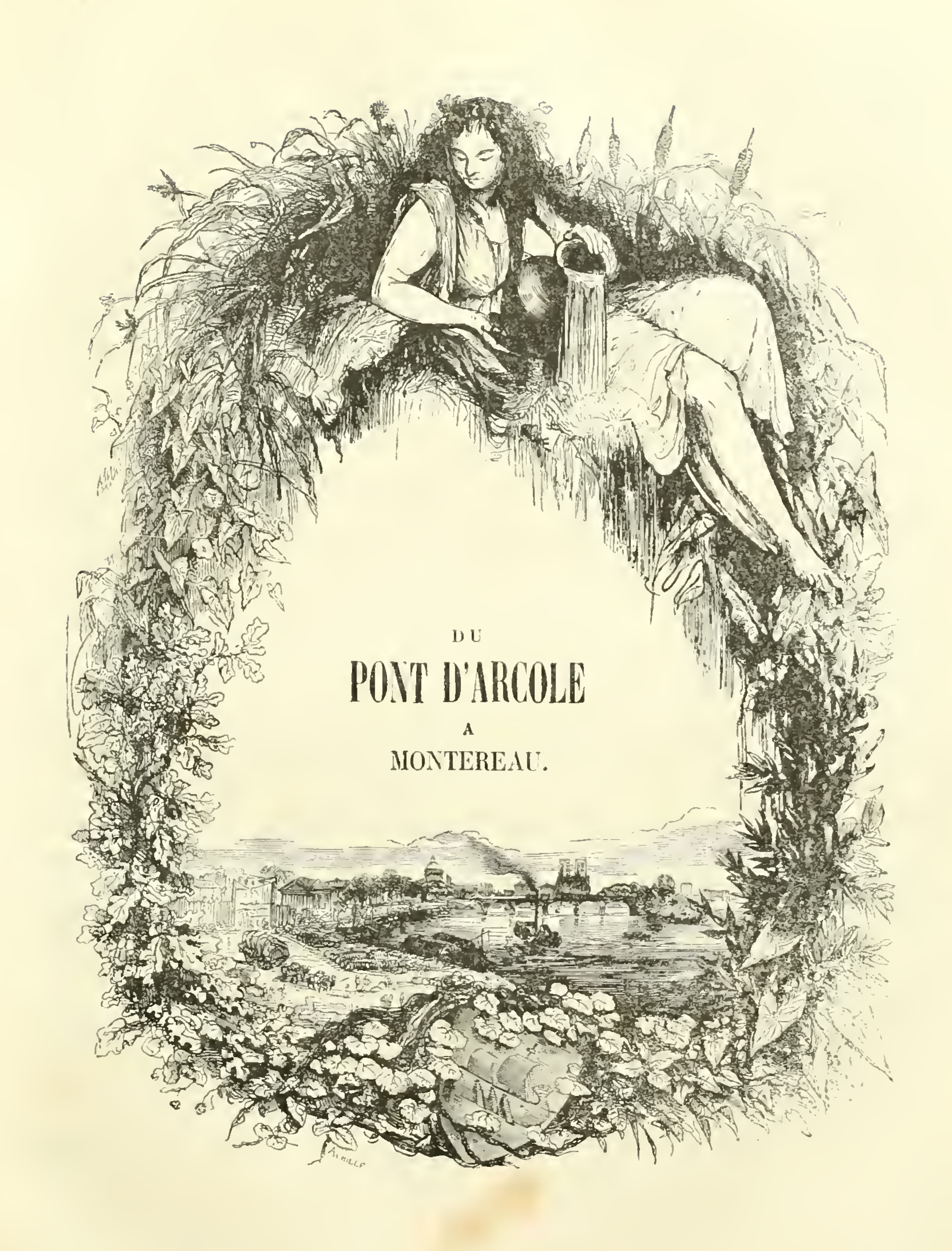
Pour robes de deuil, rien ne drape mieux qu'une robe de cachemire noir; mais il faut que le tissu soit beau, sans quoi on fera bien de s'en tenir aux étoffes de fantaisie. La maison Biétry pourra fournir des cachemires noirs comme il est impossible d'en trouver dans les magasins de nouveautés. Généralement il faut toujours s'adresser aux spécialités pour les objets de toilette d'une certaine importance.

Voici le détail du costume féminin que nous donnons dans notre gravure :

La robe est en fil de chèvre à rayures de soie, à deux jupes; la seconde est retenue par des ganses de soie nouées qui se terminent par des glands; le corsage est ouvert devant jusqu'à la ceinture sur un devant de corsage en pareil. Les jupes, les devants de corsage et les ouvertures des manches sont brodés de petits anneaux de passementerie. Sous-manches de mousseline froncée sur un poignet brodé et bordé de petites dentelles.



Costume d'homme de Dusautoy, boulevard des Italiens.—Robe en fil de chèvre, rayures de soie des magasins de Chambellan, rue Montmartre. — Costume d'enfant de Cior fils, 47, rue Richelieu.



DU PONT D'ARCOLE A MONTEREAU.

Il ne s'agit pas ici d'une des premières et de l'une des dernières guerres de l'Empire. Le pont d'Arcole est le point d'où part le bateau à vapeur l'*Hirondelle*, et Montereau, le lieu de sa destination. L'*Hirondelle* fait les escales de la Seine. A chaque débarcadère elle dépose ou recueille des colis de dames, des familles entières, depuis le grand-père jusqu'au parapluie; des colonies de bourgeois, vers à soie laborieux la semaine, papillons le dimanche.

Que les savants cherchent à préciser l'endroit où fut le paradis terrestre! il est, pour le bourgeois de Paris, sur les bords de la Seine, au mois de juillet, entre Choisy-le-Roi et Melun, sur une étendue de vingt-cinq lieues de rivière. Ne rappelons pas ces

temps où il s'embarquait en frémissant sur la coche d'Auxerre, où il pâlissait de terreur à chaque arche de pont sous laquelle il lui fallait passer; terreur, il est vrai, qui était bien compensée par le bonheur de la faire partager aux auditeurs dans un récit où la vanité trouvait son compte. Mais, à tout prendre, la venue du bateau à vapeur n'a excité aucun regret en faveur des coches à jamais perdus, et l'on peut dire, sans s'arrêter à quelques préjugés de diligence, que le bourgeois de Paris s'est rallié à la vapeur. Aujourd'hui il ne conçoit pas qu'on ait tardé si longtemps à s'en servir; il fait de la découverte de Fulton une question d'entreprise par adjudication.

Au-dessus du pont d'Arcole, au port au Blé, l'*Hirondelle* attend chaque jour, à midi, ses passagers pour son voyage de Haute-Seine. C'est le samedi surtout qu'il est curieux d'assister à l'embarquement du Parisien qui voit déjà reluire le dimanche sous la seconde moitié du samedi. Il est suivi d'une valise, et plus communément de deux valises gorgées d'autant de linge qu'il en faudrait pour aller aux Grandes-Indes, profitant de ce qu'on ne paye rien par kilogramme à bord des bateaux à vapeur. Afin d'épuiser le bénéfice du transport gratuit, il emporterait, s'il osait, tous ses meubles. Par pudeur, il se borne à deux fusils à piston pour tuer le canard, et à une longue vue propre à distinguer de son belvédère le dôme du Panthéon.

La propriété du vrai Parisien, d'où l'on n'aperçoit pas le Panthéon, ne figure qu'au second ordre. Quand je parle du Panthéon, je n'exclus pas le canon de Vincennes, et je m'explique. Aux environs de Paris, toute propriété doit jouir de la vue du Panthéon et de la satisfaction d'entendre le canon de Vincennes. Essayez de vous éloigner de la capitale, d'en oublier le bruit au milieu des joncs, des fraîches herbes et des barbes de roseaux, arrive un glorieux propriétaire qui vous dit :—Monsieur, montez sur cette belle butte. Que voyez-vous, hein? Le Panthéon, n'est-ce pas? Maintenant, descendez de la butte; couchez-vous, couchez-vous donc! collez l'oreille contre terre. Qu'entendez-vous?—Des moucherons. —Du tout! — Des abeilles? — Du tout! — Le bruit du vent. — Malin que vous êtes! c'est le canon de Vincennes! dame! j'ai assez payé pour cela. Et on lit, pour comble de raillerie, aux écriteaux des portes : *Maison de campagne à louer; s'adresser à M. Duchesne, à Paris. On entend le canon de Vincennes.*

Mais avec ses deux fusils à piston et sa longue-vue, ce que le Parisien n'omet jamais d'emporter, ce sont des pots de fleurs. Croyez-vous que les fleurs qui arrivent le samedi au marché restent à Paris? De la campagne elles retournent à la campagne, et souvent par le même chemin. Et ce ne sont pas des fleurs rares, des camélias, des amaryllis, délicates filles des serres de Noisette; mais tout uniment des roses, des œillets, et surtout des plantes grasses.

Nous n'avons pas pourtant le courage de blâmer cette innocence de goût, quand nous savons combien ces fleurs tournent à l'agrément de voyager sur le bateau à vapeur, qui en est surchargé jusqu'à mi-tuyau. Mais l'heure du départ approche. D'abord, les beaux chiens de chasse, tous appelés Fox, s'étendent sur le pont; au-dessus des chiens de chasse sont les jeunes femmes, qui les caressent; entre les femmes, montent les pots de fleurs; les fusils et les valises reposent sur l'habitacle et les prélats. Fouettée par l'air et la rapidité du vaisseau, une tenture de coutil rayera de son ombre mouvante et bariolée ces plumes, ces fleurs et ces chiens de chasse.

Midi sonne, et la fumée s'élève. La vapeur gronde dans ses conduits; les roues sont impatientes de battre l'eau. *Adieu, va!* crie le capitaine, et nous sommes en route.

— *Avez-vous des côtelettes?* tel est le premier cri du Parisien qui hume l'eau. Semblable au requin, il mange dès qu'il déplace son volume liquide. — Nous avons des côtelettes, est-il répondu, et bientôt ce cri est universel. — Des côtelettes ici. — Des côtelettes là-bas!—Des côtelettes pour deux, pour quatre, pour douze! — Et, luttant de fumée, le gril et la machine à vapeur se disputent l'atmosphère; au besoin la vapeur des côtelettes ferait marcher le bateau. Les moutons ont donc bien des côtelettes?

Mais quelle est donc cette nature d'homme sans regard, sans pensée pour deux rives enchantées, l'une grise d'oseraies, l'autre découpée en damier par des bouquets d'arbres, des pans de vignes, des carrés de fleurs, des parcs, des villages, sans regard lorsqu'il n'y a qu'à voir et sans le moindre effort; car des fleurs vous soutiennent la tête, un oiseau vous porte, des parfums vous entourent. Admirez le Parisien : quand la côtelette est mangée, il demande des rognons; après les rognons il demandera du fromage. Si, après le fromage du moins, il montait fumer son cigare sur le pont, la plus poétique, la plus suave des distractions; le cigare, contre lequel les Françaises se révoltent avec raison; car, après elles, il n'y a que lui qui fasse oublier plus agréablement les heures.

Quand les rognons sont mangés, le Parisien reste encore à table. Il a fait connaissance à bord du bateau avec d'autres grivois comme lui. Ils se proposent un cent de piquet. Il y a donc des cartes à bord du bateau à vapeur? Il y a de tout! Et ce cent de piquet ne sera plus troublé par rien. Que le bateau heurte un banc de sable, qu'il se brise à l'angle d'une pile, qu'il saute en l'air, nos joueurs paraîtront devant Dieu avec quinte, quatorze et le

point. Seulement de loin en loin, et sans plus soupçonner le voisinage de la rivière, que s'ils étaient dans leur comptoir, ils s'écrieront : — Ma foi! il fait bon voyager ainsi ; on croirait être en diligence. — O Fulton!

Laissons derrière notre sillon écumeux Bercy, la Râpée, Charenton, dont les maisons semblent courir l'une après l'autre dans les champs ; saluons Choisy-le Roi qui n'a gardé aucun souvenir des débauches de la Pompadour. Les petites maisons, les pavillons chinois, les kiosques dorés, les boudoirs qui se réfléchissaient sous son règne, au bord de la Seine, avec leurs arbres peignés et taillés en perruque, ont été guillotinés pendant la révolution. A leur place se sont élevées des fabriques de poteries, de faïence et de briques. Cette population, autrefois domestique des plaisirs de la cour, ramasse de la glaise dans les champs ; avec cette glaise elle durcit des briques au soleil, et, avec ces briques, Paris se bâtit des palais. Ce tas de boue, que *le roi ne choisirait* plus, est une des richesses du département. Quand le pain de l'étranger vous paraîtra amer, retournez votre assiette, et le souvenir de notre France vous arrachera une larme. Lisez derrière cette assiette : *Choisy-le-Roi;* en faut-il davantage pour être ému?

Combien on sent les immenses consolations du progrès, lorsqu'on rencontre dans la navigation sur la Seine ces lourds bateaux qui la remontent, tirés à douze chevaux baignés de sueur et d'eau, s'enfonçant dans la grève à côté de vous, de vous, vainqueur du courant, des hauts fonds, du vent et de tous les obstacles, et à flot là où les poissons n'ont pas assez de fond pour nager.

Et, dans dix ans, quand les chemins seront sillonnés de routes en fer, les rivières couvertes de bateaux à vapeur; quand la vapeur fonctionnera pour l'homme et pour l'animal, nous rendrons la liberté au cheval, ou du moins sa dignité. Il ne sera plus vaincu que par la grâce ; la hideuse charrette n'ensanglantera plus ses flancs : le cheval sera notre compagnon et ne sera plus notre esclave.

Sur le bateau à vapeur, les femmes descendent moins dans le salon que les hommes; elles ne mangent jamais, surtout des côtelettes, cette chose qui ferait abhorrer la plus belle femme du monde. Pendant la traversée, elles brodent de la tapisserie, ou lisent des romans.

La preuve la plus frappante de l'état précaire, isolé, et, par conséquent, faible de nos populations des campagnes, c'est l'effrayante distance qu'on remarque d'un pont à l'autre; on n'en compte que trois de Bercy à Melun : plus de trente lieues par eau! Sur ces trois ponts faut-il comprendre encore celui de Ris, qu'on ne doit ni aux sacrifices d'une commune, ni aux largesses du gouvernement, mais à la bienfaisance différemment interprétée de M. Aguado, dont la résidence est beaucoup plus haut sur le fleuve, au magnifique château de Petit-Bourg!

Petit-Bourg passa des ducs d'Antin à la maison d'Orléans, et de celle-ci à je ne sais plus quel prince, pour être vendu à M. Aguado.

C'est le plus beau château que baigne aujourd'hui la Seine. Il la domine du haut des parterres qu'encadre un parc aussi bien soigné à coup sûr que les bois royaux de Compiègne et de Versailles.

Quand le bateau à vapeur passe sous le pont suspendu de Ris, fort élégant et fort solide, ou auprès de Petit-Bourg, les voyageurs se groupent et parlent immanquablement de la singulière fortune de celui qui a appris son nom aux communes environnantes.

Il fallait un pont entre Ris et Champ-Rosay, parce qu'un pont c'est une civilisation. Deux enfants qui se rencontrent sur un pont ont une occasion de s'aimer; ils se marieront aux moissons prochaines. Un pont de deux familles en fait trois.

On prétend que M. Aguado a fait construire le pont de Ris à ses frais.

La porte de Petit-Bourg s'est ouverte au génie.

Voyez-vous derrière les marronniers, derrière les tilleuls, à travers les charmes, entre les sapins, ces tuiles d'ardoises, c'est le sommet de la chapelle d'Évry. Il s'y passa un jour une fête qui a rendu ce petit clocher, cette petite chapelle, plus illustres que ne le sera jamais la Madeleine. Il y avait devant le maître-autel un homme au piano; autour de lui se groupaient quelques musiciens ; derrière l'orchestre, des jeunes filles en béret de futaine et des vignerons aux genoux calleux priaient avec ferveur; ce chef d'orchestre était Rossini, qui avait composé pour Évry une messe tout exprès. Une messe de Rossini! elle fut chantée comme on chante au paradis. Les âmes simples et les grands génies sont frère et sœur.

Que de surprise dans ces pauvres gens, habitués à la basse du serpent et au ténor du marguillier! Jamais le Ciel ne fut si éloquemment prié. Que Rossini se vengeait bien! on lui refuse une misérable pension; hé bien, il n'écrira plus pour l'Opéra; il composera une messe, et il aura Salomon pour collaborateur au lieu de M. Scribe. Et, quand la messe sera finie, quand Dieu et l'amour-propre de l'auteur seront satisfaits, Rossini brûlera la partition, et vous irez demander aux rossignols d'Évry s'ils ont gardé quelques-unes de ces sublimes notes.

Vous avez eu beau détruire les seigneurs, ils revivent dans le besoin où sont les villageois de s'abriter sous un patronage puissant. Le pauvre a besoin du riche, non pour la monnaie que celui-ci lui jette, mais pour en être dirigé. Il faut des chênes

au lierre ; à défaut ils se réuniront sous l'aile de qui voudra les protéger. Si le seigneur leur manque, ils s'adresseront au vassal.

Aujourd'hui l'ancien château Aguado sert d'asile à la *Colonie de Petit-Bourg.*

Jetez votre regard sur la rive gauche de la Seine. Celui qui l'exerce n'est ni un général retiré, aristocratie de l'Empire, ni un agent de change, aristocratie de la Restauration, ni un épicier, aristocratie de 1830; mais tout simplement et glorieusement un acteur du Théâtre-Français. Fatigué d'être tyran à la suite de M. Larive, et traître à la cour de M. Monvel, il a dépouillé le manteau de pourpre et dénoué les sandales romaines pour aligner des haies et étêter des tilleuls au bord de la Seine. Parlez-lui du Tibre maintenant, il vous répondra légumes. Son confident, c'est son curé : le comédien est devenu fort bon catholique.

Le grand-prêtre d'Athalie ne rougit pas d'aller à l'offrande; Mathan communie. Il fait mieux; il occupe des bras à de nombreux travaux dans ses propriétés. Le seigneur de la rive gauche de la Seine, c'est un banquier; le seigneur de la rive droite, c'est un ex-père-noble. Il ne tiendrait qu'à eux de s'appeler seigneurs.

Je n'ai pas le projet d'écrire tout au long l'histoire des rives de la Seine, tâche qui ne manquerait pas d'intérêt sous certaine plume. Enfin je vois d'ici mon vieux pont de Corbeil, moins fier de ses arches de pierre que de l'arche de bois qui remplace celle dont il se priva pour empêcher les ennemis de passer.

Avant de passer sous le pont de Corbeil, répondez ceci à votre enfant qui vous demandera ce que c'est que ce grand bâtiment percé de trois cent soixante-cinq fenêtres.

A Paris, dites-lui, le pain ne se ramasse pas dans la Seine comme l'eau; on n'y moud ni le blé ni l'orge; a peine y pétrit-on la farine. Autour de Paris sont les moulins, et ceux qui fournissent la poudre, et ceux qui préparent la farine. On mourrait de faim dans la capitale, sans ces bâtiments placés à distance, au bord de la rivière, dans les vallons, au fond des bois. L'ennemi la prendrait sans défense, si elle n'avait que la poudre à canon que l'on fabrique à l'arsenal.

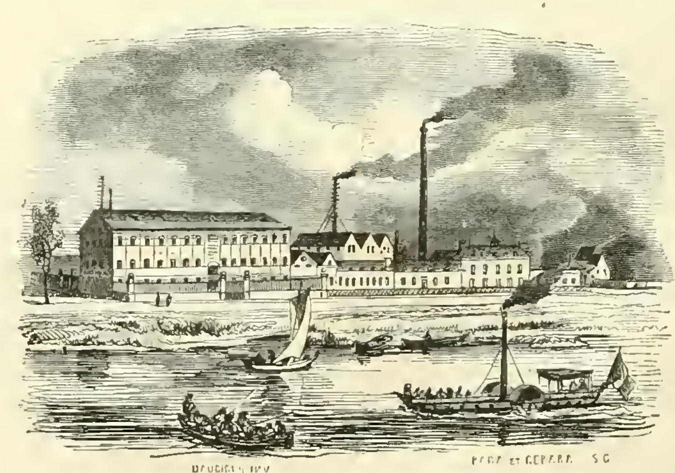
Ce bâtiment, dites à votre enfant, en l'élevant dans vos bras, c'est le grenier de réserve. Trois cent soixante-cinq salles enserrent là, le grain; là, la farine; là, le son; deux tours de roue, et voilà de quoi nourrir un quartier de Paris qui n'y songe pas, qui croit qu'avec de l'argent on est toujours sûr d'avoir du pain On n'en est pas toujours sûr, témoins les Parisiens sous l'Empire. C'est beau la guerre, mais on la fait souvent à ses dépens. Le pain vient à manquer ; le prix augmente, s'accroît, devient excessif. On ne plaisante pas avec le Parisien qui a faim. Paris n'a plus de pain sur la planche, et c'est au moins quinze jours à attendre avant que le grain n'arrive de je ne sais où. A cheval! messieurs! crie Napoléon; à cheval! Suivez-moi! D'un trait on est à Corbeil. L'aigle regarde partout, prend le grain dans la main, monte dans les salles, voit fonctionner, apprécie la valeur des sacs, suppose la quantité moulue, celle à moudre, compose en un instant des équations de temps et de quantité, toise le bâtiment de son regard, se frappe le front, et s'écrie : — Le grenier contient tant de mille sacs; seize jours de vivres pour notre bonne capitale. A cheval, messieurs!

Napoléon ne s'était pas trompé d'un sac.

Les meuniers qui furent témoins de la fantastique apparition sont encore épouvantés quand ils racontent cette histoire.

Redites-la en passant; dites-la mieux. Bon voyage jusqu'à Montereau!

Léon GOZLAN.





PONCE PILATE A VIENNE.

Il est des villes dont le nom semble porter avec lui quelque chose de mystérieux. De ce nombre, Palerme, en Sicile; Venise, en Italie; Cologne, en Allemagne. Nous avons, en France, Vienne la Dauphinoise, qui a aussi sa physionomie à part, et qui emprunte à de vagues et singulières traditions un intérêt que le voyageur ressent et qu'il ne peut définir. Vienne est la Cologne française. Cologne a une cathédrale bâtie par le démon : sombre église qui regarde passer le Rhin, et dans laquelle ont été inhumés les trois rois adorateurs de Jésus enfant. Cela suffirait déjà pour donner à cette ville un caractère merveilleux. Vienne a sa cathédrale aussi : l'église chrétienne a remplacé un temple que Brennus avait élevé à Teutatès. Le Rhône coule devant, avec son impétuosité si gracieuse. Sur sa rive gauche, on voit un tombeau sans nom et d'une architecture étrange. C'est le tombeau de Pilate, dit la tradition; Pilate, sous lequel Jésus-Christ a souffert. *Passus est sub Pontio Pilato*. On montre aussi, tout près de Vienne, le mont *Pilat; mons Pilatus*. Ce qui est certain, c'est que le gouverneur de la Judée est mort à Vienne sous l'empereur Caligula [1]. L'auteur

(1) On trouve en Suisse un autre mont Pilat; c'est ce qui a pu accréditer chez les Suisses que Pilate était mort dans leur pays. Rome n'aurait jamais désigné la Suisse pour lieu d'exil à un vieillard qui avait passé toute sa vie sous les plus chaudes latitudes de l'empire. C'est incontestablement à Vienne que Pilate est mort.

de la légende du Juif errant fait passer Isaac Laquedem à Vienne, en Dauphiné, en 1777; il a choisi cette ville de préférence à une autre, par inspiration de localité,

> Il passa par la ville
> De Vienne en Dauphiné...
> Jamais on n'avait vu
> Un homme si barbu,

dit la légende. Il fallait, en effet, que le Juif errant se révélât dans la ville où Pilate est mort.

Ce court préambule était nécessaire pour arriver à la chronique suivante, qui m'a été inspirée par un vieux manuscrit latin que j'ai lu au château de M. V.-S***, entre Vienne et le Péage, au mois de septembre dernier.

Caligula régnant, et C. Marcio étant préteur de Vienne, on vit arriver, par la porte triomphale, dans cette métropole de la Gaule, une litière escortée de plusieurs cavaliers. Il y eut un grand concours de peuple. La litière s'arrêta devant une maison d'humble apparence et presque contiguë au temple de Mars. Le nom de F. Albinus était écrit en lettres rouges sur la porte de cette maison. Un vieillard d'une taille haute et courbée, *proceritate curvâ*, descendit assez lestement de la litière, malgré son âge, et entra, précédé de deux esclaves hébreux, dans le salon de réception, *essedra*, où, sans doute, il était attendu par le maître dont il était l'ami.

L'esclave du bain conduisit le vieillard à la *nymphée*, pour le baigner et l'oindre d'essences. Ensuite on alluma les lampes du cénacle, et on servit le repas du soir.

Albinus était seul au *triclinium* avec l'étranger. A peine eut-on servi le plat d'œufs frais, que l'entretien commença entre les deux convives.

— Bien des années se sont écoulées depuis notre séparation, dit Albinus; vidons une coupe de vin du Rhône à ton retour.

— Oui, bien des années, dit le vieillard; et maudit soit le jour où j'ai succédé à Valérius Gratus dans le gouvernement de Judée! Mon nom est malheureux; il y a une fatalité attachée à qui le porte. Un de mes aïeux, le consul Pontius, imprima sur le front de Rome une note d'infamie; il passa sous les fourches caudines, dans la guerre des Samnites. Un autre a péri chez les Parthes, dans la guerre contre Arminius; et moi, moi!!!

La coupe s'arrêta sur les lèvres du vieillard, et des larmes tombèrent dans le vin.

— Eh bien! toi, qu'as-tu fait?..... L'injustice de Caligula t'exile à Vienne; et pour quel crime? J'ai lu ton affaire au *tabularium*. Tu as été dénoncé par Vitellius, préfet de Syrie, qui est ton ennemi; tu as châtié des Hébreux rebelles qui avaient égorgé des Samaritains de notre famille, et s'étaient retranchés ensuite sur le mont Garizim. On t'accuse d'avoir agi ainsi en haine des Juifs...

— Non, non, Albinus; par tous les dieux, ce n'est point cette injustice de César qui m'afflige.

— As-tu commis des exactions en Judée?

— Jamais.

— As-tu enlevé des belles Juives à leurs maris?

— Jamais.

— As-tu mis au gibet des citoyens romains, comme Verrès en Sicile?

Pilate ne répondit pas.

— Je t'ai toujours connu bon et sensé, poursuivit Albinus; aussi ai-je crié tout haut dans la Cité qu'on avait agi contre toi royalement, *regiè*, en te dépossédant. Il n'en a pas été référé au sénat. Tu es victime d'un caprice de Vitellius.

— Albinus, mettons l'entretien sur un autre sujet. Je suis fatigué, j'arrive de Rome. Remettons à demain les choses sérieuses, comme dit le sage. Ce vin du Rhône est exquis.

— Garde-toi du vin du Rhône, Pilate, il trouble la raison.

— Tant mieux! mais je ne le crains pas; je suis habitué au vin de la vigne d'Engaddi, c'est un puissant Bacchus!

— Fais à ta liberté. Dis-moi, toi qui viens de Rome, quelle chose publique avons-nous?

— Les augures sont mauvais. Je n'ai pas reconnu Rome; elle ne monte plus, elle descend.

— Que dis-tu?

— Je dis ce qui est. Tu n'entends pas, toi, d'ici, ce bruit souterrain qui gronde. Il y a une puissance invisible et supérieure qui pousse l'empire à sa ruine. Nos dieux sont vaincus, nos dieux s'en vont. Écoute, Albinus; laisse-moi, ce soir encore, donner un sourire à tes pénates. Ne parlons pas de ce qui afflige. La nuit est mère de la tristesse, mais le triclinium conseille la gaieté. Dis à l'enfant de verser du vin de Crète, et à l'esclave cubiculaire de m'apporter mes sandales et de préparer mon lit. Je n'aime pas la nuit sombre; ayons hâte de dormir pour faire avancer le jour.

Albinus s'inclina, et il fut fait selon les désirs de Pilate.

Et comme l'esclave s'approchait avec une aiguière d'argent, pour servir à l'ablution des mains, et la présentait à Pilate, on vit sur la figure du vieillard une grande pâleur, et dans ses yeux un reflet infernal.

Le lendemain, c'était la veille des calendes d'Auguste, Pilate se promenait, avec Albinus, dans la cité romaine de Vienne, et il écoutait, avec distraction, les paroles de son ami, qui se plaisait à lui montrer les divers quartiers, et les monuments superbes qui s'y élevaient de toutes parts.

— Il ne reste déjà plus de trace, ici, de la domination des Allobroges, disait Albinus. Depuis la mort de Jules-César, les Allobroges ont cessé d'inquiéter cette ville. La vie est douce et paisible à Vienne, et tu peux y passer avec sécurité les jours que te laisseront les dieux.

Voilà devant nous le palais des empereurs; il n'est pas aussi grand, aussi somptueux que celui du Palatin, mais il peut suffire à des maîtres qui ne l'habitent pas. Si tu regardes à gauche, tu reconnaîtras le temple d'Auguste et de Livie : si tes yeux ne sont pas affaiblis par le soleil de Judée, tu peux lire d'ici l'inscription : *Divo Augusto et Liviæ*. Plus loin est le temple dédié aux cent dieux. Si nous allons au promenoir de Rome, nous trouverons l'étang qui sert de naumachie, et nous descendrons du côté du fleuve pour respirer un peu de fraîcheur sur le pont. Vienne, comme tu peux déjà le remarquer toi-même, est une résidence fort agréable; le climat y est doux; les montagnes qui l'entourent et la dominent de près l'abritent aussi contre la violence des vents. Nous sommes à quinze milles de Lyon; le Rhône nous abrége le chemin de Marseille et d'Arles. Ces trois importantes cités sont sous la dépendance de Vienne, ainsi que Tibère l'a décrété. Remercie donc le destin qui t'a donné Vienne pour lieu d'exil.

Albinus remarqua du trouble sur le visage du vieillard.

Pilate avait les yeux fixés sur un nuage de poussière qui s'élevait de la rive du Rhône, et à travers lequel on voyait luire des armes et galoper des cavaliers.

— C'est le préteur, dit Albinus; il vient de visiter les travaux de l'amphithéâtre; c'est sa promenade de tous les jours.

— Évitons le préteur, dit Pilate; que mon visage ne lui soit jamais connu.

Ils gagnèrent la rue Quirinale pour rentrer chez eux; mais la foule des oisifs, attirée par le bruit des clairons, descendait vers la rive, pour voir passer le préteur et l'escorte. Pilate se trouva environné par le flot de populace, et sa précipitation fut remarquée, comme il arrive toujours lorsqu'un homme seul marche avec hâte dans une direction opposée à un attroupement de curieux.

Son costume aurait suffi d'ailleurs pour lui attirer quelques brocards. Pilate, dans un long séjour en Judée, avait pris des habitudes hébraïques de corps, de gestes, de tournure, de vêtements. Sa figure même, ses cheveux noirs et crépus, son teint brun (il était Espagnol d'origine) décelaient plutôt l'Hébreu que le Romain.

Des voix disaient à côté de lui : — Laissez passer le Juif, il va au sabbat.

D'autres voix : — Petites mères (*materculæ*), gardez bien vos enfants, le loup est descendu du Quirinal.

Un sculpteur s'écria : — Il faut le prendre et le mettre en croix.

Ces menaces n'eurent pas de suite; Pilate, la tête basse et le geste suppliant, traversa la foule et parvint au haut de la rue Quirinale. Là, une autre scène l'attendait.

Une porte était ouverte; il crut reconnaître la maison d'Albinus; elle ressemblait à toutes les maisons voisines, et il entra précipitamment, fermant la porte derrière lui.

Un cri foudroyant le glaça de terreur; il entendit son nom prononcé devant lui; et il se boucha les oreilles avec ses mains.

Le maître et sa famille travaillaient à des ouvrages de vannerie sous le péristyle intérieur appelé *impluvium*. En voyant entrer Pilate, le maître l'avait reconnu, car il savait le nom trop célèbre de l'étranger arrivé la veille en exil dans la cité de Vienne. Pilate! Pilate! s'était-il écrié; et les femmes et les enfants, laissant tomber leurs tresses d'osier, avaient répété ce nom formidable tout couvert du sang de Dieu. C'était une famille chrétienne.

Pilate leur demandait asile, mais on ne le comprenait pas; il parlait un latin mêlé d'hébreu à des Gaulois allobroges. Cependant, comme le nom d'Albinus revenait souvent dans sa supplique, le père de famille fit signe aux femmes et aux enfants de s'asseoir, et comme s'il se fût souvenu de quelque divin précepte recueilli la veille dans un lieu secret de prédication, il s'approcha de Pilate avec une physionomie calme, ouvrit la porte de sa maison, et lui désigna du doigt la demeure de son voisin Albinus. Pilate traversa la rue et rentra chez son ami.

Albinus avait été séparé violemment par la foule de son compagnon de promenade; peut-être même avait-il été ravi de trouver une favorable occasion de s'écarter d'un homme dont l'intimité pouvait le compromettre en public. Quoi qu'il en soit, le prudent Albinus regarda passer le préteur, fit bonne contenance de courtisan, cria *vivat imperator*, et loua la rare magnificence de l'escorte prétorienne et la beauté des chevaux. Après il s'achemina vers sa maison, où il trouva son ami dans les convulsions du désespoir.

— Je suis reconnu, s'écria Pilate en voyant Albinus; les petits enfants me désignent du doigt sur le chemin. O Albinus! souviens-toi que nos lèvres d'adolescents se sont murmuré des paroles d'amitié; souviens-toi que nous avons joué ensemble sur l'arène du Tibre, que nous nous sommes assis aux mêmes banquets, que nos coupes se sont unies dans les mêmes libations. Souviens-toi de tout cela, et

protége-moi de l'ombre inviolable de ton laurier domestique; je me réfugie sous les ailes de ta sainte hospitalité.

Albinus fut ému; il bégaya quelques mots; il prit une des mains de Pilate et la serra.

— Il y a donc des chrétiens à Vienne? demanda Pilate en tordant ses bras au-dessus de son front.

— Oh! n'y en a-t-il pas partout? dit Albinus, excepté dans nos temples; tu redoutes donc bien ces gens-là?

— Oh! oui, oui, je les redoute; je redoute tout le monde, Juifs, Romains, païens, tous me sont terribles et odieux. Les Romains voient en moi un homme criminel tombé dans la disgrâce de César, les Juifs le proconsul sévère qui les a persécutés, les chrétiens le bourreau de leur Dieu.

— De leur Dieu! de leur Dieu! les impies!

— Albinus! garde-toi de ta langue.

— Ils adorent comme un Dieu ce Jésus le Nazaréen, né dans une étable, et mis à mort sur une croix.

— Ils ne l'adoreraient pas s'il eût vécu sur des tapis de pourpre, et s'il eût respiré sous des poutres d'or... Albinus, je vais soumettre ma vie au tribunal de ton amitié; tu vas voir si je suis digne de l'hospitalité que tu me donnes.

Pilate s'assit sur une estrade, et dit: — Ordonne, Albinus, qu'on ferme les portes, et que l'esclave veille sur le seuil, comme si la jeune vierge venait de recevoir le fruit de l'arbre de coing des mains de son époux. L'oreille de César est ouverte partout... Écoute maintenant, Albinus; tous mes malheurs viennent de la mort de cet homme, le Nazaréen: Tibère m'a maudit à cause de lui; Caligula m'exile encore à cause de lui; car cette audace des chrétiens qui menacent l'empire a commencé au pied du Calvaire. Si Jésus n'eût pas été mis à mort, la secte de ses disciples n'eût pas franchi la mer de Césarée et l'eau du Jourdain. C'est la mort d'un homme qui a fait tant de martyrs. Mais la pouvais-je empêcher, moi, cette mort? Lorsque je partis pour succéder à Valérius Gratus, Séjan me fit appeler au Palatin, et me donna ses instructions. « La politique romaine, me dit-il, est connue de toi; peu de paroles te suffiront. La Judée est un beau pays; après l'avoir conquise par les armes, il faut en achever la conquête par une paternelle administration. Applique tes soins à faire bénir le nom romain. Nous avons laissé aux Juifs un roi de leur race; nous leur avons laissé leur temple, leurs lois, leur religion. C'est un peuple fier et brave; il a des annales héroïques; et il s'en souvient: gouverne-les avec sagesse, afin qu'ils te regardent comme un étranger qui les visite, et non comme un maître qui les tient sous le joug.»

« Je partis avec ma femme et mes serviteurs. Arrivé au bourg de *Tres Tabernæ*, je rencontrai Tibère, qui s'en revenait de la Pannonie. En reconnaissant la litière impériale, je descendis de la mienne pour saluer César. Il avait connu, à Brindes, ma nomination, et l'avait sanctionnée; il me tendit la main avec bienveillance, et me dit: « Pontius, vous avez un beau gouvernement; ayez une main forte et une parole douce. Agissez pour la chose publique, selon votre bon sens, et n'oubliez pas l'éternelle maxime du peuple romain:

Parcere subjectis, et debellare superbos.

Allez et soyez heureux. »

» Les augures étaient favorables, tu le vois.

» J'arrivai à Jérusalem, je pris possession du prétoire avec solennité, j'ordonnai les préparatifs d'un festin splendide auquel j'invitai le tétrarque de Judée, le pontife et les princes des prêtres. A l'heure fixée, aucun de mes convives ne parut; c'était un affront sanglant. Quelques jours après, le tétrarque daigna m'honorer de sa visite; il fut grave et dissimulé. Il prétendit que la religion leur défendait de s'asseoir à nos tables et de faire des libations avec les gentils. Je crus devoir accepter gracieusement cette excuse; mais dès ce jour les vaincus se déclarèrent en hostilité avec les vainqueurs.

» En ce temps-là, Jérusalem était la cité conquise la plus difficile à gouverner qui fût au monde; le peuple était d'une telle turbulence que je m'attendais chaque jour à voir éclater une sédition. Je n'avais pour la réprimer qu'un centurion et une poignée de soldats. J'écrivis au préfet de Syrie de m'envoyer un renfort de troupes; il me répondit qu'il en avait à peine assez pour lui. Ah! c'est un malheur que l'empire soit si grand; nous avons plus de conquêtes que de soldats.

» Entre tous les bruits qui circulaient chaque jour autour de mon prétoire, il y en eut un auquel je prêtai quelque attention. La rumeur publique et mes agents secrets disaient qu'un jeune homme avait paru en Galilée avec un charme onctueux de paroles et une noble austérité de mœurs, et qu'il s'en allait par la ville et les bords du lac prêchant une loi nouvelle au nom du Dieu qui l'avait envoyé. Je crus d'abord que cet homme avait l'intention d'ameuter le peuple contre nous, et que ses discours préparaient la révolte. Mes craintes furent bientôt dissipées; Jésus le Nazaréen parlait plutôt en ami des Romains qu'en ami des Juifs. Un jour je passais en litière sur la grande place publique de Siloë; il y avait un grand concours de peuple, et je remarquai au centre des groupes un jeune homme, le dos appuyé contre un arbre, qui parlait avec calme à la foule. On me dit que c'était Jésus; je l'aurais deviné sans peine, tant il était différent des autres hommes qui l'écoutaient. Il paraissait âgé de trente ans; ses cheveux et sa barbe, d'un blond de feu, donnaient

à sa figure dorée une teinte lumineuse. Je n'ai jamais vu un regard plus doux, une face plus sereine; quel contraste il faisait à côté de ses auditeurs aux barbes noires, au teint brun! De peur de gêner par ma présence la liberté de sa parole, je continuai ma promenade, et je fis signe à mon secrétaire de se mêler aux groupes et d'écouter. Mon secrétaire se nommait Manlius, il était petit-fils de ce chef de conjurés qui campait en Étrurie en attendant Catilina. Manlius habitait depuis longtemps la Judée, il connaissait à fond la langue hébraïque; il m'était dévoué, je pouvais me fier à lui. Rentré au prétoire, je trouvai Manlius, qui me rapporta les paroles que Jésus avait prononcées à Siloë. Je n'ai jamais entendu au *Portique*, je n'ai jamais lu dans les livres des sages quelque chose de comparable aux maximes qui étaient arrivées aux oreilles de Manlius. Un de ces Juifs rebelles, qui abondent à Jérusalem, ayant demandé à Jésus s'il fallait payer l'impôt à César, Jésus lui répondit : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.*

» De là vint cette grande liberté que je fis accorder au Nazaréen; il était en mon pouvoir sans doute de le faire arrêter à son premier discours, de l'embarquer sur une galère et de l'envoyer dans le Pont; mais j'aurais cru agir contre la justice et le bon sens romain. Cet homme n'était ni séditieux ni rebelle; je le couvris, à son insu peut-être, de ma protection; il put agir, parler, assembler le peuple, remplir toute une place de ses auditeurs, se créer une légion de disciples, s'en faire suivre au lac, au désert, à la montagne ; jamais un ordre du prétoire n'est venu troubler ni l'auditoire, ni l'orateur. Si quelque jour, que les dieux écartent ce présage! si quelque jour la religion de nos pères tombe devant la religion de Jésus, c'est à sa noble tolérance que Rome devra de précoces funérailles; et moi, malheureux! moi, j'aurai été l'instrument de ce que les chrétiens nomment la Providence, de ce que nous nommons le destin.

» Mais cette liberté infinie que Jésus tenait de ma protection révoltait les Juifs, non pas ceux de la populace, mais les riches et les puissants. Ceux-là, il est vrai, Jésus ne les ménageait point, et c'était pour moi une raison politique de plus de laisser la parole libre au Nazaréen. *Scribes et pharisiens*, leur disait-il, *vous êtes des races de vipères, vous êtes des sépulcres blanchis.* D'autres fois il raillait amèrement l'orgueilleuse aumône du publicain, et lui disait que l'obole secrètement déposée par la pauvre femme était plus précieuse devant Dieu. Chaque jour de nouvelles plaintes arrivaient au prétoire contre l'insolence de Jésus. Je recevais des députations qui venaient faire leurs doléances au pied de mon tribunal. On me disait qu'il arriverait malheur à Jésus; que ce ne serait pas la première fois que Jérusalem aurait lapidé ceux qui se disent prophètes, et que, si le prétoire refusait justice, on en référerait à l'empereur.

» J'avais pris les devants, moi. J'avais fait des lettres à César, et la galère de Ptolémaïs les avait portées à Rome. Ma conduite était approuvée par le sénat; mais on me refusait le renfort de troupes que je demandais, ou du moins on me faisait espérer que, la guerre des Parthes terminée, on augmenterait la garnison de Jérusalem. C'était me renvoyer bien loin, car les guerres des Parthes ne finissent jamais chez nous.

» Étant trop faible pour prévenir une sédition, je résolus de prendre un parti qui devait ramener le calme dans la cité, sans faire descendre la fierté du prétoire à d'humiliantes concessions. Je mandai auprès de moi Jésus le Nazaréen.

» Il s'inclina devant le porteur de ma missive, et se rendit au prétoire sur-le-champ.

» O Albinus! aujourd'hui que l'âge a brisé les ressorts de mon corps, et que mes muscles demandent en vain un peu de force virile à mon sang refroidi, je ne m'étonne point si quelquefois Pilate tremble; mais alors j'étais jeune, et j'avais au cœur un sang espagnol mêlé de sang romain, à l'épreuve de toute puérile émotion. En voyant entrer le Nazaréen dans ma *basilique*, où je me promenais, il me sembla qu'une main de fer me clouait sur le pavé de marbre : je crus entendre gémir aux colonnes les boucliers de bronze doré consacrés à César. Le Nazaréen, lui, était calme comme l'innocence, il s'arrêta devant moi, et, par un geste simple, il eut l'air de me dire : « Me voici. » Je considérai quelque temps, avec une admiration mêlée de terreur, ce type extraordinaire d'homme inconnu chez nos innombrables sculpteurs qui ont donné une forme et un visage à tous les dieux, à tous les héros. « Jésus, lui dis-je enfin, et ma langue était émue, Jésus de Nazareth, depuis trois ans environ je vous ai laissé librement discourir sur la place publique, et je ne m'en repens pas. Vos paroles ont toujours été d'un sage; je ne sais si vous avez lu Socrate et Platon, mais il y a dans vos discours une simplicité majestueuse qui vous élève même au-dessus de ces grands philosophes; l'empereur le sait, et moi, son humble représentant à Jérusalem, je me félicite d'avoir appelé sur vous la tolérance dont vous êtes digne. Il ne faut point vous cacher, cependant, que vos paroles ont excité autour de vous des haines terribles et puissantes; ne vous étonnez point d'avoir des ennemis; Socrate a eu les siens qui l'ont tué : les vôtres sont doublement irrités contre vous et contre moi; contre vous, à cause de vos discours; contre moi, à cause de la liberté que je vous accorde; ils m'accusent même sourdement d'être de complicité avec vous pour ruiner

le peu de puissance civile que Rome a laissée aux Hébreux. Je ne vous intime point d'ordre, je vous engage seulement à ménager davantage l'orgueil de vos ennemis, afin qu'ils n'ameutent point contre vous une populace stupide, et que je ne sois point obligé de détacher de ces trophées la hache et les faisceaux, qui ne doivent être ici qu'un ornement, et jamais un épouvantail.

» Le Nazaréen me répondit :

» — Prince de la terre, vos paroles viennent d'une fausse sagesse. Dites au torrent de s'arrêter au milieu de la montagne, parce qu'il va déraciner l'arbre des vallées. Le torrent vous répondra qu'il obéit à l'ordre de Dieu. Il n'y a que Dieu qui sache où va l'eau du torrent. En vérité, je vous le dis, avant que les rosiers de Sârons aient fleuri, le sang du juste sera répandu.

» — Je ne veux point que votre sang soit répandu, m'écriai-je vivement. Vous êtes plus précieux devant moi, à cause de votre sagesse, que tous ces turbulents et orgueilleux pharisiens, qui abusent de la tolérance romaine, conspirent contre César, et prennent notre bonté pour de la crainte. Malheureux! qui ne savent pas que la louve du Tibre se revêt quelquefois d'une toison de brebis! moi, je vous défendrai contre eux; mon prétoire vous est ouvert comme lieu de refuge; c'est un asile sacré.

» Il secoua nonchalamment la tête avec un sourire d'une grâce divine, et me dit :

» — Quand le jour sera venu, il n'y aura point d'asile pour le Fils de l'homme, ni sur la terre, ni dans les lieux profonds. L'asile du juste est là-haut. Il faut que ce qui a été écrit dans les livres des prophètes soit accompli.

» — Jeune homme, lui dis-je, je viens de vous adresser une prière; je vous intime un ordre, maintenant. La sécurité de la province confiée à ma vigilance l'exige; je veux que la modération rentre dans vos discours; prenez garde d'enfreindre mes volontés. Vous connaissez mes intentions. Allez, et soyez heureux.

» En disant cela, ma voix descendit de la sévérité au ton de la douceur. Une parole acerbe ne trouvait pas d'issue pour s'exhaler devant cet homme extraordinaire, qui apaisait les tempêtes du lac d'un signe de tête, ainsi que ses disciples le témoignaient.

» — Prince de la terre, me dit-il, ce n'est point la guerre que j'apporte aux nations, mais l'amour et la charité. Je suis né le jour où César-Auguste donnait la paix au monde romain. La persécution ne peut venir de moi; je l'attends des autres et je ne la fuis pas. Je vais au-devant d'elle, pour obéir à la volonté de mon père, qui m'a tracé la route. Gardez votre prudence insensée. Il n'est pas en votre pouvoir d'arrêter la victime au pied du tabernacle d'expiation.

» Après avoir dit ces choses, il disparut comme une ombre lumineuse derrière le rideau de la basilique.

» Que pouvais-je de plus? Il fallait subir le destin. Le tétrarque, qui régnait alors en Judée, et qui est mort dévoré par les vers, était un homme imbécile et méchant. Les chefs de la loi avaient choisi cet Hérode pour en faire l'instrument de leurs haines. Ce fut à lui que toute la cohorte ennemie s'adressa pour tirer vengeance du Nazaréen.

» Si Hérode n'eût consulté que sa passion, il aurait fait mettre à mort Jésus sur-le-champ; mais quoiqu'il prît sa débile royauté au sérieux, dans les petites circonstances, il recula cette fois devant un acte qui pouvait le desservir auprès de César.

» Quelques jours après, je le vis arriver au prétoire; il entama l'entretien avec moi sur des choses indifférentes, pour cacher le but véritable de sa visite, et comme il se levait de son siége pour sortir, il me demanda, avec une parole nonchalante, quelle était mon opinion sur le Nazaréen.

» Je lui répondis que Jésus me paraissait un de ces philosophes graves, comme les grandes nations en produisent quelquefois; que sa parole n'était nullement dangereuse, et que l'intention de Rome était de laisser à ce sage sa liberté d'action et de discours.

» Hérode me sourit avec malignité, et, me saluant avec un respect ironique, il partit.

» La grande fête des Juifs approchait. On voulut mettre à profit l'exaltation populaire qui se manifestait toujours aux solennités de Pâques. La ville était inondée d'une populace tumultueuse qui vomissait des cris de mort contre le Nazaréen. Mes émissaires me rapportaient que le trésor du temple avait été employé à soudoyer le peuple. Le danger était pressant. Un centurion venait d'être insulté; on lui avait brisé son cep de vigne; on avait couvert sa figure de crachats.

» J'écrivis à Ptolémaïs, où résidait le préfet de Syrie, et je lui demandai cent fantassins et autant de cavaliers. Le préfet persista dans son premier refus. J'étais seul avec quelques vétérans dans une ville mutinée, trop faible pour comprimer le désordre, et n'ayant d'autre parti à prendre que de le tolérer.

» On s'était emparé de Jésus, et la populace triomphante qui, non-seulement savait qu'elle n'avait rien à craindre du prétoire, mais qui croyait, sur la foi de ses meneurs, que je donnais une adhésion tacite à la sédition, la populace se ruait sur les pas du Nazaréen en criant : « Qu'on le saisisse et qu'il soit mis en croix. » Trois castes puissantes s'étaient coalisées contre Jésus; les hérodiens et les saducéens

d'abord ; ceux-là paraissaient agir, dans la sédition, par un double motif ; ils haïssaient le Nazaréen, et ils étaient impatients du joug romain. Ils ne m'avaient jamais pardonné d'être entré dans leur ville sainte avec des drapeaux à l'image de l'empereur ; et, bien que dans cette circonstance je leur eusse fait une fatale concession, le sacrilége n'en avait pas moins été commis à leurs yeux. Ils se souvenaient encore d'un autre grief. J'avais voulu faire contribuer le trésor du temple à des monuments d'utilité publique, ce qui m'avait été brutalement refusé. Les pharisiens étaient les ennemis directs de Jésus ; ceux-là ne songeaient point au gouverneur ; ils avaient supporté trois ans, avec aigreur, les discours sévères que le Nazaréen allait semant contre eux partout. Trop faibles et trop pusillanimes pour agir isolés, ils avaient embrassé avec ardeur la querelle des hérodiens et des saducéens. En dehors de ces trois partis, j'avais encore à lutter contre cette foule d'hommes perdus, qui sont toujours prêts à se jeter dans une sédition pour jouir du désordre et boire du sang.

» Jésus fut traîné au conseil des prêtres et condamné à mort. Le grand-prêtre Caïphe fit alors un acte dérisoire de subordination ; il m'envoya le condamné pour que j'eusse à prononcer le jugement et le faire exécuter. Je fis répondre que, Jésus étant Galiléen, cela ne me concernait point, et je renvoyai Jésus à Hérode. Le rusé tétrarque se fit humble ; il protesta de sa déférence envers le lieutenant de César, et remit entre mes mains le sort de l'homme. Bientôt mon palais ressembla à une citadelle assiégée par une armée ; car à chaque instant la sédition recevait de nouveaux renforts ; il en était venu des montagnes de Nazareth, des villes de Galilée, des plaines d'Esdrelon. Toute la Judée inondait Jérusalem.

» J'avais pour femme une Gauloise qui tenait des filles de sa nation le don surnaturel de lire dans l'avenir. Elle vint se jeter, pleurante, à mes pieds, et me dit : « Garde-toi de porter sur cet homme des mains violentes. Cet homme est sacré. Cette nuit je l'ai vu en songe ; il marchait sur les eaux, il volait sur l'aile des vents, il parlait à la tempête, aux palmiers du désert, aux poissons du lac, et on lui répondait. Le torrent de Cédron a roulé du sang ; les images de César m'ont paru souillées par la fange des gémonies ; les colonnes



du prétoire se sont écroulées; le soleil s'est voilé de noir comme une vestale au tombeau. Il y a du malheur dans l'air, ô Pilate! et si tu ne crois pas aux paroles de la Gauloise, écoute dans l'avenir les malédictions du sénat et de César contre le lâche proconsul. »

» En ce moment, mon escalier de marbre tremblait sous les pas de la multitude. On me ramenait le Nazaréen. J'entrai dans la salle du tribunal, suivi de mes gardes, et je dis, d'une voix sévere à la foule : — Que voulez-vous?

» — Nous voulons la mort du Nazaréen, criait le peuple.

» — Quel est le crime du Nazaréen?

» — Il a blasphémé, il a prédit la ruine du temple; il se dit le fils de Dieu, il se dit le Messiah, il se dit le roi des Juifs.

» — La justice romaine ne punit pas ces crimes par la mort.

» — Qu'on le saisisse, qu'il soit mis en croix! »

» Le palais était ébranlé jusqu'en ses fondements par ces cris épouvantables. Un homme seul était calme au milieu de cette scène, le Nazaréen. On l'aurait pris pour la statue de l'Innocence dans le temple des Euménides.

» Après bien des efforts, tentés inutilement pour l'arracher au pouvoir de cette multitude qui s'était faite souveraine, j'eus la faiblesse damnable de prendre une résolution, la seule, selon mes idées du moment, qui pût au moins sauver sa vie. J'ordonnai qu'il fût battu de verges, et, demandant une aiguière, je me lavai les mains aux yeux de la foule qui n'écoutait pas ma voix, mais qui pouvait du moins saisir le sens allégorique de mon action.

» C'était sa vie qu'ils voulaient, les malheureux! Bien des fois, dans nos troubles civils, j'ai vu ce que peut l'acharnement de la foule; mais tous mes tableaux de souvenir étaient effacés par ce que je voyais en ce moment. On aurait dit qu'une puissance infernale avait peuplé Jérusalem de tous les fantômes du Ténare; ces visages, qui défilaient devant moi, étaient rouges d'une sueur de sang et illuminés d'un reflet sulfureux. Ces hommes ne marchaient pas, ils étaient emportés comme dans un tourbillon d'étincelles; ils roulaient comme des ondes vivantes, du seuil du prétoire à la montagne de Sion, avec des hurlements, des cris, des râles, tels que nous n'en avons jamais entendu ni dans les séditions de la Pannonie, ni dans les tempêtes du Forum.

» Par degrés, le jour s'était fait sombre, comme un crépuscule d'hiver, tel qu'on l'avait vu à la mort du grand Jules; c'était aussi vers les ides de mars. Moi, gouverneur avili d'une province infiniment rebelle, je m'étais appuyé contre une colonne de ma basilique, et, à travers ce jour livide, je suivis longtemps du regard cette théorie du Tartare, qui entraînait au supplice l'innocent Nazaréen. Autour de moi la ville se fit déserte. Tout Jérusalem avait franchi la porte funèbre qui mène aux gémonies. Un air de désolation, une teinte de deuil m'environnaient; mes gardes s'étaient mêlés aux cavaliers; et le centurion, pour affecter encore une ombre de pouvoir, régularisait le désordre. J'étais resté seul; et, au brisement de mon cœur, je compris que la chose qui se passait en ce moment rentrait plutôt dans l'histoire des dieux que dans celle des hommes. J'entendais de grands bruits qui venaient de Golgotha, et qui, portés par le vent, semblaient m'annoncer une agonie qu'aucune oreille humaine n'avait encore entendue. Des nuages de plomb couvraient le pinacle du temple, et leurs larges déchirements s'abaissaient sur la ville, pour la couvrir comme d'un voile. Des signes d'épouvante se manifestaient ainsi, avec tant d'accord prodigieux, sur la terre et dans l'air, que Denys l'Aréopagite, m'a-t-on rapporté, s'écria : *Ou l'auteur de la nature souffre, ou toute la machine du monde se dissout.*

» A la première heure de la nuit, je m'enveloppai d'un manteau et je descendis dans la ville, du côté de la porte de Golgotha. Le sacrifice était consommé. L'attitude du peuple n'était plus la même. La foule rentrait à Jérusalem, toujours orageuse, mais triste, taciturne, honteuse, désespérée. Ce qu'elle avait vu lui donnait des peurs et des remords. Je vis aussi passer devant moi ma petite cohorte romaine, silencieuse comme le peuple; le vexillaire avait voilé son aigle en signe de deuil, et j'entendis, dans les derniers rangs, quelques soldats qui murmuraient des paroles qui me semblèrent étranges, et dont je ne compris pas le sens. D'autres racontaient des prodiges à peu près semblables à ceux qui ont souvent épouvanté Rome par la volonté des dieux. Par intervalles, des groupes d'hommes et de femmes éplorées s'arrêtaient sur cette voie douloureuse, et se retournaient vers le mont du supplice, comme pour y chercher quelque nouveau prodige inattendu.

» Je rentrai au prétoire, rapportant dans le sein toute la désolation de cette foule.

» En montant l'escalier, je vis, à la lueur d'un éclair, le marbre des degrés encore couvert du sang du Nazaréen. Là, un vieillard m'attendait dans l'attitude des suppliants; derrière lui se groupaient quelques femmes, dont je n'entendais que les sanglots, car l'ombre voilait leurs figures. Le vieillard se jeta à mes pieds et pleura abondamment; c'est affreux à voir un vieillard qui pleure. « Que demandez-vous, mon père? » lui dis-je avec douceur. Il me répondit : — Je suis Joseph, natif d'Arimathia; je viens vous demander, à genoux, la faveur d'ensevelir Jésus de Nazareth. — Je fis relever le vieil-

lard, et je lui dis : — Il sera fait selon vos vœux. » En même temps, j'appelai Manlius, qui partit avec quelques soldats pour surveiller l'inhumation, et placer des sentinelles sur le lieu de la sépulture, de peur qu'elle ne fût profanée. Quelques jours après, ce sépulcre était vide. Les disciples de Jésus publiaient partout que leur maître était ressuscité, ainsi qu'il l'avait prédit.

» Il me restait un dernier devoir à remplir : j'avais à instruire César de toute cette histoire extraordinaire ; je le fis dans les plus grands détails, je ne lui cachai rien. J'écrivis cette lettre dans la nuit même qui suivit le jour fatal. L'aube me surprit le stylet à la main.

» Je quittai mes tablettes en entendant les clairons qui sonnaient l'air de Diane ; et, comme je jetais un coup d'œil du côté de la porte de Césarée, je vis un grand mouvement de sentinelles et de soldats, et j'entendis, dans le lointain, d'autres clairons qui jouaient la marche de César ; c'était mon renfort de troupes ; deux mille hommes d'élite qui m'arrivaient, et qui, pour faire diligence, avaient fait une marche de nuit. — Oh ! il fallait donc que la grande iniquité s'accomplît ! m'écriai-je en tordant mes bras sur ma tête ; c'est le lendemain qu'ils arrivent pour sauver l'homme immolé la veille ! O cruelle ironie des destins ! Hélas ! comme l'avait dit le Nazaréen sur la croix : *Tout était consommé !*

» Dès ce moment, investi d'un pouvoir redoutable, je ne mis plus de bornes à ma haine contre ce peuple qui m'avait fait lâche et criminel. Je frappai de terreur Jérusalem. Bientôt, comme pour donner une plus forte excitation à mes vengeances, l'empereur me fit une lettre où il blâmait sévèrement ma conduite. Mon *procès-verbal* de la mort de Jésus, lu en plein sénat, y avait excité une émotion profonde. L'image du Nazaréen, honoré comme un Dieu, venait d'être placée dans le lieu sacré du palais impérial. Les courtisans, qui m'étaient contraires, prirent de là prétexte pour commencer cette longue série d'accusations qui, bien des années après Tibère, m'ont enfin amené dans cette ville d'exil, où ma vie doit s'achever dans les angoisses et les remords. Je t'ai tout dit, ô Albinus, mon discours t'a fait descendre dans mon âme ; et tu me rendras au moins cette justice de dire qu Pilate fut plus malheureux que méchant. »

Le vieillard se tut ; des larmes coulaient le long de ses joues ridées ; ses yeux fixes et ternes semblaient regarder avec effroi un tableau invisible pour tout autre que lui, lugubre fantasmagorie d'un passé toujours présent. Albinus était en proie à une inquiétude sombre, et il cherchait des paroles adroites pour donner quelque consolation à son redoutable ami.

— Pontius, lui dit-il, tes malheurs ne sont pas ordinaires, mais le baume peut encore être versé sur les ulcères de ton cœur ; il faut invoquer les prières, ces filles boiteuses qui désarment la colère des dieux.

Pilate fit un sourire mêlé de larmes qui épouvanta le prudent Albinus.

— La ville est mauvaise pour toi, poursuivit Albinus, la haine habite les places publiques, et Janus, qui veille au seuil des maisons, ne protége pas le foyer domestique contre les orages du dehors. Que ne vas-tu demander à nos montagnes un peu de cette quiétude qui te sera refusée ici ! l'air des champs invite au repos et conseille l'oubli des soucis cuisants.

— Je crains de te comprendre, dit Pilate, l'émotion sur les lèvres et la pâleur aux joues, oui, je crains de te comprendre : tu fais, comme le serpent, un long détour pour atteindre ton but ; tu veux fermer au vieillard la porte de ta maison.

— Les dieux qui m'écoutent et que j'atteste, dit Albinus, savent si j'ai jamais violé les saintes lois de l'hospitalité, mais...

— Oui, interrompit le vieillard ; oui, envers les autres, mais envers moi tu vas t'excuser de les violer ; je te comprends encore, n'achève pas, il faut sauver à un ami l'embarras des paroles qui répugnent aux lèvres. Albinus, le vieux stoïcien se réveille en moi, la torche de cire éblouit les yeux avant de s'éteindre ; écoute, Albinus, je vais saluer tes pénates, je vais partir.

Albinus baissa les yeux et se tut.

— Bien ! bien ! ton silence crie, comme dit Marcus Tullius. Je vais appeler mes serviteurs.

— Tes serviteurs, dit Albinus à Pilate qui se levait de son siége, tes serviteurs, tu n'en as plus, ils ont fui leur maître.

— C'est bien ! dit Pilate.

— Un seul t'est resté fidèle, c'est un vieux soldat !

— Ah ! c'est Longinus ! je le reconnais. Dis à l'enfant d'appeler Longinus, permets-moi de souffler sur ta lampe, elle n'a plus d'huile ; voici l'aube.

— Oh ! ne m'accuse pas, Pontius ! que ton adieu n'insulte pas à mes pénates ?

— Moi, t'accuser ! non, je te plains. Le sang de Rome s'appauvrit dans toutes les veines, il n'y a plus de Romains ; qu'on institue partout des autels à la Peur ; la maison d'Abinus est bâtie sur le parvis du temple de Mars !

Pilate poussa un grand éclat de rire qui ne cessa qu'à l'arrivée de Longinus.

— Ah ! que ta fidélité soit bénie, Longinus ! Tu n'as pas suivi, toi, les pas des déserteurs. Albinus, savez-vous ce qu'il a fait, ce soldat ? Il servait dans les *hastati*, il était sur le Golgotha, au pied du gibet, le jour que le Nazaréen mourut ; il eut pitié des souffrances de l'homme agonisant ; il lui perça le

cœur d'un coup de lance. Longinus mourra chrétien. As-tu ceint ton épée, vieux soldat, mon dernier ami?

Le soldat fit un signe affirmatif.

— Tout est donc prêt. Pilate salue Albinus.

Une heure après, ces deux hommes étaient arrivés à mi-côte d'une montagne qui domine la cité de Vienne. Le soleil se levait, avec cet éclat tranquille des belles aurores de l'été; sa lumière resplendissait sur la coupole de bronze doré du temple de la Victoire, et sur l'attique de marbre du temple des Cent Dieux. Une nuit mystérieuse régnait encore dans les bois sacrés qui couronnent la demeure des immortels. La ville, penchée sur le Rhône, semblait écouter les harmonies du fleuve, et prolongeait le silence de la nuit. Les collines flottaient dans une limpide atmosphère d'or; une fraîcheur suave, des bruits de cascades, des chants d'oiseaux, des mélodies sans nom, montaient de la vallée à la montagne, et faisaient bénir la vie à ceux qui la portent légèrement.

Pilate tenait les yeux fixés sur un gouffre noir qui était ouvert à ses côtés. Une eau sombre se roulait au fond; on l'entendait mugir, on ne la voyait pas, des touffes, entremêlées de chênes nains et de figuiers sauvages, avaient tissu leur réseau sur l'épouvantable abîme; et le bloc de rocher, lancé au gouffre, se débattait longtemps avec les plantes avant d'arriver à l'eau sourde qu'il faisait jaillir avec d'horribles échos. Pilate souriait au gouffre; puis il contemplait l'immense et sublime paysage qui entourait si gaiement son agonie de désespoir; il songeait à la mort du Nazaréen, à cette mort qui fut si calme au milieu de la nature bouleversée, et il pleurait amèrement. — Longinus, dit-il, remets ton épée au fourreau, je n'en ai pas besoin; je saurai mourir sans toi; je ne veux pas souiller tes mains de mon sang; car tu es encore couvert d'un autre sang qui ne s'effacera jamais. Oui, Longinus, ce sage du Golgotha descendait des esprits supérieurs; conserve cette croyance. Tous ceux qui ont trempé leurs mains dans son sang ont péri d'une mort misérable; songe à Hérode et à Caïphe. Tibère même a été étouffé sur son lit de Caprée: je leur survis encore, moi. Tu vas voir comment je vais les imiter.

Et il s'élança dans l'abîme. Longinus entendit craquer les branches entrelacées et ne vit plus que les lambeaux de la toge accrochés aux plantes épineuses du gouffre. Il entendit aussi les sourds ricochets du corps, et un cri suprême agrandi par l'écho et qui se mêlait à un fracas d'eau brisée dont l'écume vint étinceler au soleil.

Ainsi mourut celui sous lequel le Christ avait souffert.

Après dix-huit siècles, cette mort, cet homme, ce souvenir, semblent encore planer sur la vieille cité romaine. L'aspect de Vienne met le voyageur en rêverie; tout lui dit qu'il s'est passé là quelque chose de mystérieux et d'inouï. Ses îles de maisons basses et noires sont coupées par intervalles de grandes lignes d'architecture. Ses hôtelleries sont pleines de vastes et sombres salles, empreintes d'un caractère antique, et qui semblent veuves d'un peuple colossal, mort la veille. On trouve cela dans toutes les villes que les Romains ont aimées, et qu'ils ornèrent de leurs monuments, modèles éternels de grandeur et d'exécution puissante. Quand vous passez devant cette noble Vienne, en vous abandonnant au torrent du Rhône, la ville se révèle, en masse, dans son étrange physionomie : elle semble se retirer, et s'incruster dans ses collines, pour laisser passer le fleuve. Tout à coup elle brise son prolongement de maisons indigentes, et découvre, en respirant, sa magnique cathédrale, héritière du temple païen. La façade du saint édifice est couverte, comme sa sœur de Pise, de cette belle teinte dorée qui ressemble à un voile oriental tissu de rayons du soleil. On comprend que l'on est arrivé sur les limites du nord, et que le midi commence. Vienne appartient au premier par ses maisons, au second par son temple; et cette double nature de climat, insaisissable au premier aspect, donne le dernier coup de pinceau à la robe de la cité mystérieuse, et complète le rêve du voyageur.

MÉRY.



LE COMTE DE CHABLENÇAY.

Quoique bien jeune encore, Henri de Chablençay s'était acquis à la cour de Versailles un merveilleux renom. A une époque où les plus étranges folies étaient choses communes, il avait eu l'honneur de se signaler entre tous les seigneurs de son âge par la hardiesse de ses galanteries, par le luxe de ses équipages, par le nombre de ses aventures. Héritier d'un beau nom, il gaspillait sa fortune et sa vie, et ne prenait pas plus de souci de l'une que de l'autre. Mais si sa robuste santé résistait aux débauches quotidiennes, aux nuits d'ivresse, aux fêtes amoureuses, sa fortune s'amoindrissait avec une effrayante rapidité, et l'on pouvait déjà prévoir le temps où le comte Henri n'aurait plus d'autre salut contre la ruine qu'un hymen désastreux avec quelqu'une des opulentes douairières de la cour.

Son père, le comte de Chablençay, lui avait légué avec de beaux domaines largement ébréchés l'organisation puissante que lui-même tenait de sa race. C'était un homme grand, sec et vigoureux. Sa vaillance pendant les guerres du XVIIe siècle lui avait mérité les épaulettes de colonel du régiment d'Artois; mais lorsque la paix le ramenait à Paris, il recommençait avec un entraînement irrésistible l'existence décousue et orageuse qui semblait nécessaire à son tempérament de feu. A milieu des passions qui se partageaient son cœur, une seule avait fait défaut; jamais le jeu n'avait eu le moindre charme pour lui; mais afin qu'on ne pût pas supposer que la crainte de perdre fût le mobile de son éloignement pour les cartes et les dés, il avait royalement dissipé en une nuit, au pharaon, deux années de son revenu.

Lorsque le germe des mêmes passions se développa dans le cœur de son fils, bien loin de chercher à les éteindre, le comte de Chablençay se plut à les exciter par l'exemple; veuf de bonne heure, il put à son gré diriger l'éducation du jeune homme, sans le contrôle d'une femme. L'équitation et surtout l'escrime en firent la base. Et lorsqu'il fut en âge d'être lancé



dans le monde, il le présenta à la cour, donna ordre à son intendant de fournir à toutes ses dépenses sans observation, et le lâcha comme un fougueux étalon la bride sur le cou. A dater de ce jour, le comte

de Chablençay et son fils vécurent indépendants l'un de l'autre, sans jamais s'enquérir de leurs actions.

Trois ans plus tard, lorsque Henri venait à peine d'atteindre sa majorité, le comte mourut à la chasse, tué par un sanglier qu'il s'était obstiné à vouloir attaquer corps à corps. La fortune qu'il laissait était belle encore; mais elle avait reçu de furieuses brèches, et la conduite de son fils n'était pas de nature à la rétablir dans son intégrité primitive.

Henri avait été nommé à une lieutenance dans la maison du roi; sa bonne mine, sa bravoure, son esprit lui avaient fait obtenir une faveur qu'on réservait presque toujours aux héritiers des premières maisons de France. Son grade fut pour lui une nouvelle occasion de dépenses et de folles aventures; mais ce fut au plus fort de ces débordements qu'une circonstance inattendue vint totalement changer la face de sa vie.

Le jeune comte avait eu force duels. C'était la mode alors, et le public ne s'informait guère du nombre de coups d'épée échangés entre l'aurore et le crépuscule. Mais une dernière et malheureuse affaire dans laquelle Henri tua un gentilhomme en grand crédit à la cour l'obligea de quitter précipitamment Versailles. Il se retira sur ses terres au fond du Bourbonnais, afin de laisser à ses amis le temps d'apaiser le ressentiment de la famille du mort, dont une des parentes avait alors beaucoup d'influence sur l'esprit du roi.

Henri fixa sa résidence dans un château vaste et entouré de campagnes giboyeuses aux bords de l'Allier. Une nombreuse noblesse provinciale habitait tout autour de son château; il se lia d'amitié avec quelques-uns des gentilhommes ses voisins et ne tarda pas à les entraîner après lui dans de bruyantes parties de plaisir dont il faisait presque tous les frais. Mais une aussi ardente organisation ne pouvait se contenter de fêtes et de chasses seulement : si la fatigue harassait son corps, son esprit dormait dans un repos qui lui était tout à fait inaccoutumé; une vague inquiétude s'empara de son cœur. Quand on se trouve dans de pareilles dispositions et qu'on a vingt-trois ans, l'inquiétude se transforme bientôt en amour.

Henri avait rencontré en Bourbonnais une bonne vieille dame, proche parente de sa famille, et que depuis bien des années il n'avait pas vue. La baronne d'Erfeuil habitait une maison de plaisance cachée au fond d'une vallée, avec sa petite-fille, Adrienne, charmante enfant de seize ans, blanche comme les fées, blonde comme les anges. Le désœuvrement avait conduit Henri à les visiter; la baronne l'aimait tendrement, elle avait soigné son enfance, et bien souvent encore elle parlait à sa fille des espiégleries sans nombre que le petit Henri commettait à toute heure alors qu'elle lui servait de mère. Sa brusque arrivée fut donc une bonne fortune pour elle. Madame d'Erfeuil n'avait rien appris des égarements du jeune comte; Moulins était si loin de Paris alors, les communications si rares et si difficiles, que le bruit de ses fredaines journalières n'avait pu franchir la distance. Avec le souvenir qu'elle gardait du défunt comte de Chablençay et des précoces dispositions de son unique héritier, elle supposait bien qu'Henri n'avait pu mentir au sang et au caractère de sa race, mais la vue de l'épaulette d'or causa tant de joie à la bonne dame qu'elle oublia de le questionner.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées que déjà le comte de Chablençay s'était épris d'un violent amour pour sa cousine Adrienne; ses visites d'abord courtes et rares s'étaient à la fois multipliées et prolongées. Un charme mystérieux l'attirait vers cette jeune fille dont la grâce et la beauté avaient un caractère angélique; le souvenir de ses maîtresses parisiennes s'évanouissait à son apparition, et il sentait sourdre au fond de son âme des sentiments pleins d'une ineffable douceur, quand elle arrêtait sur ses yeux le regard divin de ses prunelles azurées. Aucune femme encore ne lui avait fait battre le cœur avec autant de violence et de crainte à la fois; il oubliait près d'elle que Versailles avait mis autour de son front l'auréole des roués, et jamais la pensée de la séduction n'effleurait son esprit. Adrienne, subjuguée cependant par la puissance que Dieu a donnée en apanage à ceux qui ont de l'intelligence et de la volonté, éblouie d'ailleurs par son esprit, par sa hardiesse, par sa merveilleuse galanterie, s'abandonnait au charme d'aimer pour la première fois sans réserve et sans partage.

La baronne d'Erfeuil, qui avait la finesse des vieillards, devinait leur amour et l'approuvait par son silence.

Au nombre des gentilshommes qui fréquentaient sa maison, on remarquait M. le chevalier de Saint-Yves, officier de marine d'un grand courage, mais d'un caractère fou et dangereux; épris de mademoiselle d'Erfeuil, il continuait à l'entourer d'hommages, bien que sa main lui eût été refusée. Le comte de Chablençay supportait avec impatience ses assiduités auprès d'Adrienne; mais, par respect pour elle-même, il n'en témoignait rien encore.

Un soir que nombreuse compagnie de chasseurs était réunie chez un vieux gentilhomme du voisinage, on faisait grand bruit et l'on jouait gros jeu. Le chevalier de Saint-Yves, assis à une table de pharaon, gagnait avec une incroyable persistance. Aucun de ses partners n'osait plus tenir contre lui lorsque M. de Chablençay vint à passer par là. Un des joueurs, l'arrêtant, s'en vint le prendre par le bras et le supplia, au nom de la compagnie tout en-

tière, d'essayer quelques coups contre M. de Saint-Yves afin de couper sa veine.

—Eh! de grâce, messieurs, leur dit-il, laissez-moi libre de n'en rien faire. Ignorez-vous que je ne joue jamais?

— Eh parbleu! c'est précisément à cause de cela que nous voulons de vous. Les novices débutent toujours d'une façon merveilleuse. Rendez-nous donc le service de rompre la fortune du chevalier.

Henri tenait dans sa poche une lettre où il était avisé par un de ses amis que plusieurs de leurs créanciers avaient l'impertinence d'exiger le remboursement de leurs avances. Il s'agissait d'une somme de deux mille louis; le jeu pouvait la lui donner aux dépens de son rival.

Henri hésita encore quelques minutes; mais le souvenir de son père qui une fois dans sa vie avait cru de son devoir d'affronter le pharaon le décida tout à fait.

Il jeta quelques louis sur le tapis vert et gagna. Bientôt après il avait devant lui une forte partie de la somme qu'il désirait. Plus tard, la somme fut atteinte, puis dépassée. En galant homme, il se crut obligé de persévérer, ne voulant pas se lever avec un aussi gros bénéfice, lorsque la galerie tout entière et les parieurs demandaient la continuation du jeu. Le pharaon continua donc toute la nuit, avec des chances diverses, faisant affluer l'or d'un bout de la table à l'autre, l'influence magique du jeu agit enfin sur Henri; il se laissa entraîner à cette fascination puissante qu'il exerce même sur les esprits les plus calmes. Il perdit ce qu'il avait gagné et plus encore; il doubla ses mises pour vaincre la mauvaise fortune; son caractère passionné se réveilla avec énergie lorsqu'il eut senti l'éperon du jeu; il s'y abandonna avec furie, et quand vint le jour, le comte de Chablençay perdait sur parole une somme énorme, à peu près tout ce qui lui restait de fortune.

Quand la fièvre que cette nuit terrible avait allumée dans son sang fut apaisée, il rassembla ses papiers et dépouilla ses comptes avec le sang-froid d'un homme qui vient d'asseoir ses résolutions. Il se convainquit bientôt que, lorsque toutes ses dettes seraient payées, c'était à peine s'il demeurerait en possession de vingt ou trente mille livres; néanmoins il écrivit plusieurs lettres, donna des ordres à ses intendants, mit ordre à toutes ses affaires et ne quitta son château que pour aller frapper à la porte de M. de Saint-Yves.



Lorsqu'il eut éteint les dettes de la nuit avec des titres de propriétés, il se leva, et s'adressant avec calme au chevalier, il lui dit :

— Maintenant, monsieur, passons à une affaire plus sérieuse que celle-ci. Vous aimez mademoiselle d'Erfeuil, m'a-t-on dit?

— Voici une question...

— Oh! de grâce, pas d'emportement! Aux termes où j'en suis, j'ai le droit d'interroger. D'ailleurs, pour vous mettre à votre aise, en vous donnant moi-même une preuve de franchise, je vous déclarerai tout d'abord que moi aussi j'aime mademoiselle d'Erfeuil.

— Ce sont là vos affaires, et il m'importe peu...

— C'est qu'il m'importe à moi de savoir la vérité avant de partir. Vous êtes militaire et gentilhomme, monsieur le chevalier; à ce double titre, vous devez avoir le courage de me la dire. Si vous aimez celle que j'ai choisie pour fiancée, l'un de nous est de trop ici... Me comprenez-vous, maintenant?

— Fort bien. C'est donc un duel qu'il vous faut?

— A votre choix, un duel ou la promesse formelle de renoncer à mademoiselle d'Erfeuil!

— Vous oubliez bien vite, monsieur le comte, que je suis militaire et gentilhomme, et qu'à ce double titre il ne m'est pas permis de faire une promesse qui semblerait m'avoir été arrachée par la peur. Je choisis le duel.

— A votre aise. D'ailleurs, il ne s'agit que d'un coup d'épée. Si je suis vainqueur, vous me jurerez de vous éloigner de ces lieux et de ne faire aucune tentative ni directe ni indirecte pour obtenir la main de mademoiselle d'Erfeuil, d'ici à cinq ans.

— Soit.

— A mon tour, si je suis vaincu, je vous laisserai le champ libre et renoncerai à elle pendant le même laps de temps que je dois passer hors de la France. Ces conditions vous conviennent-elles?

— Parfaitement, et j'y souscris de grand cœur. A quand le duel?

— A demain, auprès de la Croix-de-Chêne sur la route de Paris, au point du jour. Veuillez amener un témoin, il suffira pour nous deux.

— A demain donc. Et les deux jeunes gens se séparèrent.

Le comte de Chablençay se dirigea sans perte de temps chez madame d'Erfeuil. C'était l'heure où il avait l'habitude de passer quelques minutes avec Adrienne, qui seule venait l'attendre à l'entrée du parc. Cette fois encore elle était seule; mais le sourire qui épanouissait ses lèvres roses s'éteignit sous les larmes, lorsque son amant lui eut appris les cruelles pertes qui avaient sapé sa fortune pendant la nuit, et les résolutions définitives qui en avaient été la conséquence.

— Je suis ruiné, Adrienne. Ce qu'il me reste suffira à peine pour me permettre de tenter ce que j'ai résolu de faire afin de recouvrer ma fortune.

— Mais ne suis-je donc pas assez riche pour nous deux, Henri?

— Vous l'êtes trop. Je ne veux pas laisser croire au monde que je ne vous ai épousée que parce que j'étais ruiné et que vous étiez riche; il faut donc que je parte. Maintenant, Adrienne, croyez-vous m'aimer assez pour attendre mon retour?

— Je ne serai jamais qu'à vous.

— Songez-y bien; il s'agit de cinq années, cinq longues années, pendant lesquelles vous ne recevrez peut-être aucune nouvelle de moi. Aurez-vous le courage de m'attendre?

— Toujours.

— Oh! merci! cette seule parole est ma plus douce espérance. Adrienne, je reviendrai plus tôt peut-être; mais si, après cinq ans, je n'étais pas revenu, c'est que je serais mort : alors vous serez libre.

Les larmes suffoquaient Adrienne; Henri la prit entre ses bras, et couvrait son front et ses mains de baisers. Puis, d'une voix lente et solennelle, il ajouta ces quelques mots :

— J'ai votre promesse, Adrienne, et vous avez la mienne. Souvenez-vous donc que si vous la trahissiez, et que si vous donniez votre main à un autre avant l'expiration de ces cinq années, je reviendrai, et qu'au prix d'un crime je me vengerai.

Le lendemain, une chaise de poste emportait Henri au galop sur la route de Paris. Au point du jour, trois cavaliers s'étaient rencontrés près de la Croix-de-Chêne : une heure après, tandis que la voiture du comte courait vers le nord, les gens du chevalier de Saint-Yves rentraient à son château, portant sur un brancard leur maître blessé d'un coup d'épée.

Quelques jours après, Adrienne se jeta en pleurant entre les bras de sa grand'mère, et lui montra une lettre où M. le comte Henri de Chablençay les informait de son départ de Brest sur un navire du roi qui se rendait à Chandernagor.

La baronne d'Erfeuil aimait sa petite-fille avec cet amour immense et dévoué que les vieillards portent aux derniers rejetons de leur race; Adrienne eut donc la liberté de conserver sa tendresse pour Henri pure et intacte; toutes deux s'entretenaient de leurs espérances et de leurs craintes; chaque jour voyait renaître les mêmes conversations et les mois succédaient aux mois.

Mais la vieillesse est plus impatiente que la jeunesse, elle a hâte de saisir les jouissances que la mort pourrait lui ravir, et lorsque trois ans se furent écoulés sans aucune nouvelle d'Henri, madame d'Erfeuil commença à faire observer à son enfant que l'absence du comte se prolongeait d'une façon que son silence rendait inquiétante; bientôt ses observations se renouvelèrent chaque jour d'abord légères et rapides, puis tenaces et continues. A l'expression de ses craintes la baronne mêlait des phrases pleines de réticences sur le bonheur qu'elle goûterait si avant de mourir elle avait la consolation de voir sa fille heureuse et mariée. Adrienne com-

prenait les intentions de sa mere, mais cherchait à les éluder par le silence et par la tranquillité qu'elle affectait; elle avait, disait-elle, la certitude qu'Henri reviendrait bientôt; mais au fond du cœur la pauvre enfant cachait bien des angoisses; la nuit elle pleurait et priait, et lentement les fraîches couleurs que la jeunesse et la santé avaient fait fleurir sur ses joues disparaissaient pour faire place aux teintes pâles de la souffrance.

Ce fut alors que M. de Saint-Yves, devenu capitaine de frégate, grâce à la puissante protection d'un grand seigneur de ses parents, reparut dans le Bourbonnais, qu'il avait quitté peu de temps après le comte de Chablençay. Sa première visite fut pour madame d'Erfeuil, qui, en le revoyant revêtu d'un haut grade militaire et en train de se faire une belle fortune, oublia le passé et le reçut avec la cordialité la plus franche. Le chevalier s'aperçut aisément du changement qui s'était opéré en sa faveur; bientôt il eut compris dans quelle situation se trouvait madame d'Erfeuil qui, bien qu'empêchée par la tendresse qu'elle nourrissait pour sa fille, aurait cependant désiré la marier au plus tôt.

M. de Saint-Yves fut prompt à se décider; Adrienne était riche, très-riche même; elle portait un nom honorable, car sa famille était une des plus anciennes du Bourbonnais; sa vue avait réveillé dans son cœur des désirs mal éteints par l'absence; il se promit donc de ne rien épargner pour arriver à sa possession, et le lendemain même, profitant avec habileté d'une conversation suscitée par madame d'Erfeuil, il lui demanda la main de sa fille. La baronne accepta cette fois, en promettant au chevalier de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour décider Adrienne à renoncer à son cousin.

Certes M. de Saint-Yves n'avait pas oublié la promesse qu'il avait jurée au comte, il y avait déjà plus de trois ans; mais ce souvenir et cette promesse n'étaient pas un obstacle pour lui; il était de ces hommes qui étouffent leur conscience pour arriver au but où leur ambition les entraîne; et s'il n'avait pas plus tôt recommencé ses poursuites auprès d'Adrienne, c'est que le premier refus que déjà il avait essuyé lui faisait craindre d'échouer encore. Mais, une fois cette crainte bannie, il osa violer sa parole. Quant aux conséquences que cette violation pouvait avoir, M. de Saint-Yves n'était pas d'humeur à s'en inquiéter; le silence obstiné du comte lui faisait croire à sa mort, et en supposant qu'il pût revenir un jour, n'en serait-il donc pas quitte encore une fois pour un coup d'épée; et certes, pour posséder Adrienne, il se serait volontiers exposé à un duel sur l'heure.

Adrienne, pressée par sa mere qui la priait toujours et sans cesse de céder à ses vœux en se mariant, obsédée par M. de Saint-Yves qui l'entourait de flatteries, de fêtes et d'hommages, sentait sa volonté fléchir, mais non pas son amour. Si le souvenir du comte était toujours aussi puissant dans son esprit, sa tendresse pour sa mère, dont



elle voyait les larmes, amollissait ses résolutions. Elle luttait encore, mais elle devait succomber.

M. de Saint-Yves, pour hâter l'heure de son hymen, résolut enfin de tuer cet amour dans sa racine; il se fit écrire une lettre par un ami complaisant, officier de marine à Brest, et fit parvenir cette lettre à madame d'Erfeuil et à sa fille. Elle annonçait la mort du comte de Chablençay, tué dans les Indes. Madame d'Erfeuil en ressentit plus de joie peut-être que de douleur. Sa fille versa bien des larmes, puis, cédant aux prières de sa mère et aux conseils de ses jeunes amies, elle accorda sa main au chevalier de Saint-Yves.

Le mariage fut arrêté et sa célébration fixée à l'expiration du deuil.

Peu de jours avant cette époque, M. de Saint-Yves suivait à cheval une chasse au courre, à laquelle il avait invité tous les gentilshommes du voisinage. La chasse était joyeuse et bruyante; le cerf vigoureusement traqué était allé se faire tuer à quelques lieues de là, sur les bords de l'Allier; mais lorsque le hallali sonna, on s'aperçut que M. de Saint-Yves et un de ses amis, officier de marine comme lui, manquaient seuls au rendez-vous. La chasse revint au château où un splendide souper l'attendait; le cor retentit au travers des bois, le long de la route, et cependant les deux cavaliers ne vinrent pas. La nuit couvrait de ses ombres le château de madame d'Erfeuil et l'inquiétude commençait déjà à circuler dans le groupe des chasseurs, lorsqu'un domestique effaré vint annoncer que M. de Saint-Yves mort venait d'être déposé dans la salle voisine par deux bergers. La compagnie tout entière y courut épouvantée, et à la clarté des flambeaux elle aperçut le cadavre sanglant de M. de Saint-Yves, couché par terre, la poitrine percée de trois coups d'épée.

Les deux bergers interrogés racontèrent qu'au soleil couchant, se trouvant assis sous un bouquet d'arbres, sur le flanc d'une colline, ils avaient vu venir au galop un cavalier, qui, entouré d'un large manteau brun, s'arrêta brusquement au milieu de la vallée, non loin d'eux. La chasse passait alors dans la plaine voisine et ses fanfares roulaient avec éclat répétées d'échos en échos. Peu de minutes s'étaient écoulées depuis l'arrivée inattendue de ce cavalier, lorsque M. de Saint-Yves, accompagné de son ami l'officier de marine, apparut à l'autre extrémité de la vallée, courant de toute la vitesse de son cheval. Ils ne tardèrent pas à atteindre l'homme au manteau brun et s'arrêtèrent en face de lui. Ce qu'ils se dirent alors, les bergers n'avaient pu l'entendre; mais bientôt après tous trois mirent pied à terre, et ls avaient vu M. de Saint-Yves et le cavalier inconnu dégaîner brusquement et s'attaquer avec fureur, tandis que l'officier, les bras croisés, les regardait combattre. Le duel avait été long et acharné; M. de Saint-Yves ne reculait pas plus que son adversaire et les épées voltigeaient en étincelant. Déjà le sang avait mouillé l'herbe sans qu'aucun des combattants eût faibli; leur vigueur semblait défier la fatigue, lorsque M. de Saint-Yves, atteint violemment sans doute, rompit en portant la main à sa poitrine. De ce moment, attaqué avec une nouvelle ardeur, poussé sans relâche, il n'avait cessé de reculer jusqu'à ce qu'un dernier coup d'épée l'eût jeté sur la terre. Un cri terrible avait fouetté l'air, et le cavalier vainqueur, essuyant le sang humide qui coulait de sa lame, était remonté à cheval avec l'officier de marine. Tous deux n'avaient pas tardé à disparaître derrière la colline, et lorsque les bergers a ccoururent auprès de M. de Saint-Yves, ils n'avaient plus trouvé qu'un cadavre.

— Mais qui donc est ce cavalier? demanda avec terreur mademoiselle d'Erfeuil, qui, pâle et tremblante, avait écouté le récit des deux bergers.

— Ce cavalier, c'est moi, dit le comte Henri de Chablençay en ouvrant la porte soudain. C'est moi qui ai tué le chevalier de Saint-Yves, et je l'ai tué parce qu'il avait menti à sa parole.

Adrienne s'était évanouie; mais en rouvrant les yeux elle reconnut le comte qui, à ses genoux, couvrait ses mains de baisers.

La baronne d'Erfeuil n'eut pas de peine à consentir à leur union. Le comte avait tenu sa promesse; cinq ans ne s'étaient pas encore écoulés, et il était revenu plus riche qu'il ne l'était avant la fatale nuit où sa fortune s'était engloutie au jeu.

Mais si sa longue absence ne lui avait rien fait perdre de son amour, elle avait encore développé les passions ardentes qui pendant sa première jeunesse l'avaient mis au rang des plus fougeux gentilshommes de France. Le mariage ne put en rien modifier cette étrange organisation; si ses passions ne s'exerçaient pas dans le même cercle et avec le même éclat luxueux, elles l'entraînaient dans toutes sortes d'entreprises où il jouait sa vie avec une incroyable insouciance. La chasse, la guerre et les voyages absorbaient tout son temps; les plaisirs ne pouvaient avoir d'attrait pour son cœur qu'autant qu'ils étaient entourés de dangers : sa vie devint une lutte éternelle.

Le comte semblait éviter avec soin toutes les personnes qui, ayant vu les Indes, auraient pu l'interroger sur le séjour qu'il y avait fait pendant près de quatre ans. A l'époque de son mariage, il s'était borné à raconter qu'ayant sauvé la vie à un nabab attaqué par des brigands, ce nabab l'avait pris en grande amitié et lui avait légué tous ses biens à sa mort; sa femme même n'avait pu obtenir aucun détail sur cette histoire, et, devinant bientôt que sa curiosité déplaisait à Henri, elle s'était abstenue de toute nouvelle question.

Le mariage n'avait amolli cette dévorante activité qui lui faisait rechercher les périls avec

l'ardeur que tant d'autres mettent à chercher les plaisirs; on eût dit qu'une fièvre éternelle fouettait son sang, ou bien encore qu'une pensée terrible irritait son cœur, et qu'il voulait l'éteindre par la fatigue et le danger.

Au retour d'une battue aux loups, Adrienne raconta qu'en parcourant un journal anglais elle avait lu le récit de la prise d'un pirate malais dont les déprédations jetaient la terreur dans la mer des Indes. L'équipage a été pendu, ajouta-t elle. Mais le journal assure qu'avant de mourir, un des bandits a fait des révélations qui ont mis sur la trace du chef inconnu dont les pirateries avaient ruiné le commerce anglais.

Le comte pâlit; puis d'une voix qu'il essayait de rendre calme, il demanda si le journal donnait le nom de ce chef redouté.

— Oui, répondit Adrienne, il s'appelle Hercule Drawn. On raconte qu'il a quitté les Indes et qu'il s'est réfugié en France; s'il y est découvert, on espère obtenir son extradition.

— Vraiment! dit Henri; quelle folie! un pirate se laisse-t-il jamais prendre!

A quelques jours de là, le comte partit pour la Flandre où la guerre s'était rallumée; il commandait une compagnie levée à ses frais, et à sa tête il fit des prodiges de valeur dont le bruit vint jusqu'aux oreilles du roi, qui voulait lui donner un régiment. Mais à l'attaque d'une place forte prise d'assaut, le comte, atteint d'une balle, expira après avoir écrit quelques mots d'une main tremblante.

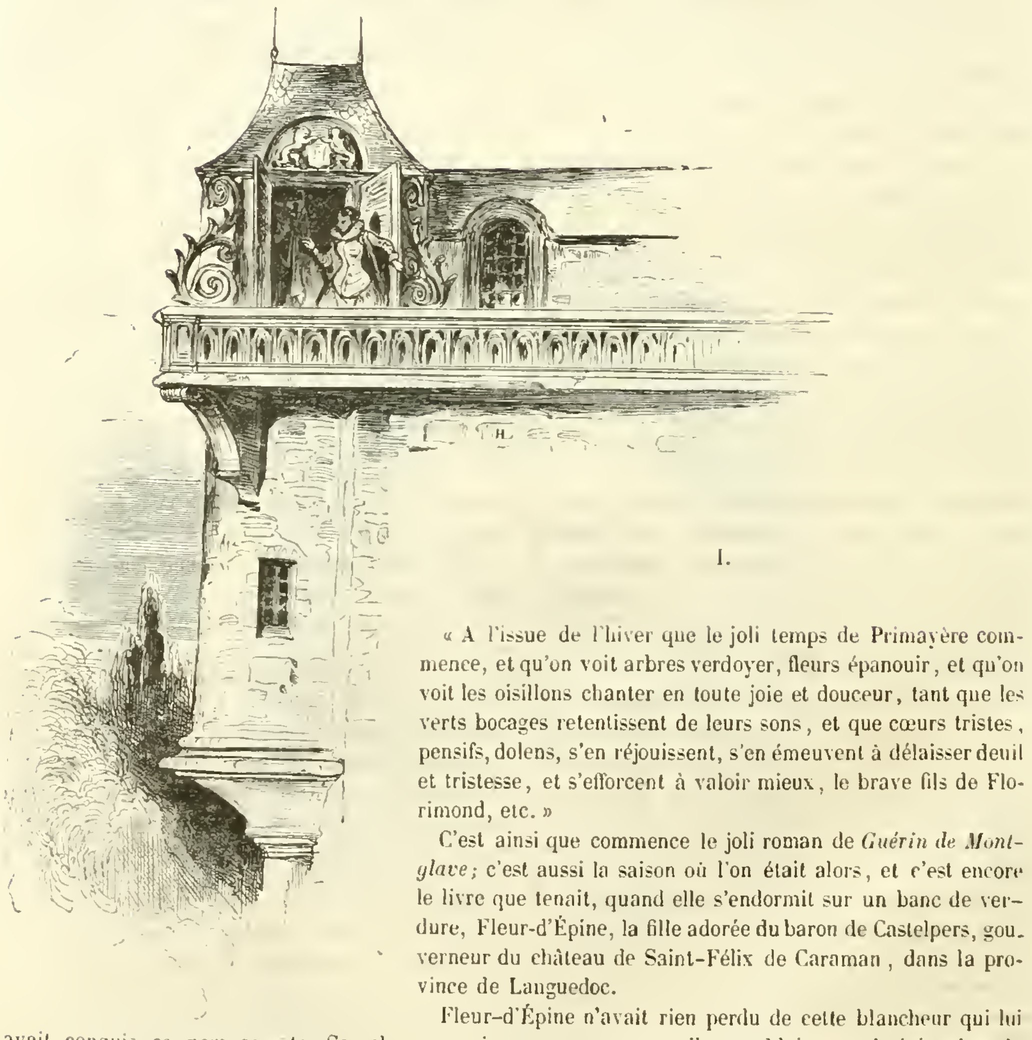
A la lecture de cette lettre tachée de sang, madame de Chablençay fut saisie d'une douleur étrange. Pâle, égarée, elle poussa un cri déchirant et tomba comme si la foudre l'eût frappée. Cette lettre était signée : Hercule Drawn, comte de Chablençay.

Quelques jours après la jeune veuve entrait dans le couvent où elle devait achever d'écouler ses jours.

AMÉDÉE ACHARD.



LA CHANSON DES TROIS CAPITAINES.



I.

« A l'issue de l'hiver que le joli temps de Primavère commence, et qu'on voit arbres verdoyer, fleurs épanouir, et qu'on voit les oisillons chanter en toute joie et douceur, tant que les verts bocages retentissent de leurs sons, et que cœurs tristes, pensifs, dolens, s'en réjouissent, s'en émeuvent à délaisser deuil et tristesse, et s'efforcent à valoir mieux, le brave fils de Florimond, etc. »

C'est ainsi que commence le joli roman de *Guérin de Montglave;* c'est aussi la saison où l'on était alors, et c'est encore le livre que tenait, quand elle s'endormit sur un banc de verdure, Fleur-d'Épine, la fille adorée du baron de Castelpers, gouverneur du château de Saint-Félix de Caraman, dans la province de Languedoc.

Fleur-d'Épine n'avait rien perdu de cette blancheur qui lui avait conquis ce nom agreste. Ses cheveux noirs, comme ses sourcils, semblaient avoir été peints de cette couleur naturelle pour faire ressortir davantage l'éclatante pureté de son teint. Un bras assoupli par

une voluptueuse langueur, supportait une tête charmante sur une main plus charmante encore; pendant que l'autre main soutenait à peine entre ses doigts l'histoire de *Guérin de Montglave* entr'ouverte au premier feuillet.

En ce temps-là, le capitaine Quiqueran vagabondait dans le Lauragais. Ce capitaine avait quitté l'armée du roi, ayant charge de former une compagnie d'Argoulets. Or, voyant arriver le jour fixé pour faire montre de sa nouvelle troupe, qui n'était pas encore au complet, Quiqueran courait la campagne afin de trouver quelque beau mâle, quelque piqueboeuf de grande stature dont il pût embellir sa compagnie.

Comme il errait dans ces parages, il fit la rencontre, au moment d'arriver dans une étoile formée par plusieurs routes, d'un autre capitaine, n'ayant comme lui que l'épée et la cape.

— Holà, mon maître, s'écria le capitaine Quiqueran, dites-moi lequel de ces quatre chemins mène à Saint-Félix de Caraman, où je vais.

— Celui-ci, reprit l'autre en y poussant sa monture. Je vais comme vous à cette ville, et s'il vous agrée, nous chevaucherons de concert.

— Volontiers, répondit Quiqueran; grand merci du bon office, allons!

Et les deux gens d'épée marchèrent côte à côte.

Chemin faisant, les cavaliers devisèrent sur les armées du roi, sur l'importance des hommes de guerre; et bientôt Quiqueran eut appris qu'il avait pour compagnon de route le capitaine Sendral, mousquetaire de belle mine, et surtout de grand renom.

Quant au motif essentiel de leur voyage, les capitaines se montrèrent fort réservés, et ni l'un ni l'autre ne s'ouvrit à son camarade; mais comme tous les deux étaient vieux routiers et fins matois, ils soupçonnèrent quelque anguille sous roche, laissant aux circonstances le soin d'éclaircir leurs doutes respectifs.

L'occurrence ne se fit pas longtemps attendre: et avant même d'arriver à la cité de Saint-Félix, Quiqueran, qui avait hâte de faire quelque galanterie à son guide, saisit le prétexte d'une montée roide et d'un cabaret avenant pour ne franchir celle-là qu'après avoir, au préalable, pris du réconfort dans celui-ci.

En conséquence, hommes et chevaux firent une halte à l'auberge des *Trois-Mulets*. Le vin, qui est l'huile de septembre, a pour effet de donner du jeu aux ressorts de la langue. Aussi, quand les soudards furent illuminés comme des écrevisses, les voilà qui s'entredonnent des accolades et baise-mains; leurs coeurs fraternisent comme les verres; mais un choc imprévu faillit à les casser tous.

Sendral, oubliant toute prudence et circonspection, avoua qu'il cherchait des campagnards désireux de prendre le mousquet dans sa compagnie. L'autre capitaine, choqué d'une telle concurrence, qui devait tourner à son dam, s'emporta, comme un homme violent et brutal qu'il était, et mit flamberge au vent.

Sendral, qui n'avait de son côté rien à ménager, se guinda tout en courroux, et les pots volèrent en éclats dans le logis. A ce tumulte l'hôtesse accourut et demanda merci pour sa pauvre vaisselle qui courait un pareil hasard. Les capitaines, sans aucun égard pour les humbles remontrances de Margoton, continuaient à guerroyer à l'aide de cette artillerie dont l'hôtesse fournissait la mitraille avec un si grand crève-coeur.

On ne sait même ce qui serait advenu de la querelle, si un autre soldat ne s'était, par aventure, trouvé aussi dans ce même logis.

Celui-ci était un autre capitaine, jeune, de belle prestance, courtoisement ajusté et richement ergoté d'éperons reluisants.

— Tout beau, camarades, vous êtes là vous querellant comme pages ou bazochiens. Est-ce que des gens de votre sorte doivent se chapitrer pour si maigre litige. Trève donc, mes maîtres!

Cette apparition et cette apostrophe firent merveille. Elles apaisèrent la tempête comme la voix de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'élevant au-dessus des flots mutinés.

Les deux adversaires, cramponnés l'un à l'autre, suspendirent les hostilités et regardèrent l'intervenant de leurs yeux ébahis.

— Vous ignorez, capitaine, dit Sendral, en forme d'excuse, que monsieur le soudard veut faire flèche avec mon bois.

— Je le sais, objecta le nouveau venu, mais ce n'est pas un grief suffisant.

— Je n'aime pas qu'on chasse sur mes terres, interrompit Quiqueran.

— Le fameux gibier que vous pourchassez tous les deux vaut bien la peine de vous chamailler, vraiment! Moi, capitaine Bertheny, je m'y opposerai tant qu'il me restera une goutte de sang et un pied d'épée! Allons, ajouta-t-il en se radoucissant, nous trouverons de la chair à soldat plus qu'il ne nous en faudra; car, moi aussi, je suis en quête de goujats pour composer une compagnie.

Cette nouvelle rivalité, loin d'offusquer les deux antagonistes, fit taire tous les sentiments hostiles; car, d'ordinaire, à deux on se bat, à trois on s'associe.

— Eh bien! dit le vieux Quiqueran, faisant craquer sous ses lourdes bottes les débris épars de vaisselle, restes de la batterie des soldats et de la batterie de cuisine; eh bien! capitaine Bertheny, puisque Bertheny tu te nommes, viens avec nous.

— Viens avec nous! répéta Sendral, qui chancelait,

— Et jurons, ajouta Quiqueran, de mettre tout en commun. Hommes, bonnes aubaines et méchantes fortunes, comme de vrais frères d'armes : jurons!

Et les trois capitaines prirent *la croisée* de leur épée, la baisèrent avec transport, et, la main levée au ciel, ils jurèrent en face de l'hôtesse, qu'ils oublièrent de payer.

Après la prestation de ce triple serment, les capitaines montèrent en selle et s'acheminèrent vers Saint-Félix.

C'est avant d'arriver à l'hôtellerie de cette ville que, dans le parc du château de Caraman, ils avisèrent, sous un berceau de laurier blanc, et dans la posture où nous l'avons laissée, la belle Fleur-d'Épine, fille du seigneur de Castelpers.

Aussitôt que les trois capitaines eurent aperçu la noble jouvencelle, ils se dirent de concert : « N'oublions pas notre serment; part à trois ! »

Alors ils s'approchèrent de la belle, autant que le permettaient les fossés du castel. La châtelaine s'étant réveillée à ce bruit d'armes et de chevaux, chaque capitaine lui adressa, en passant, une requête d'amoureuse merci.

Sendral passa le premier, et dit : « Madame, vous venez de me charmer le cœur, donnez-moi le vôtre en échange, car, sans cœur, un homme est indigne de vivre! »

Cela dit, il passa outre. Fleur-d'Épine rougit.

Quiqueran vint ensuite et parla ainsi : « Madame, vous êtes plus brillante que la perle, n'en ayez pas la dureté; mais, ainsi qu'elle fait, jetez-vous à la gorge de celui qui vous aime! »

La jeune châtelaine, confuse de tant d'audace, se leva prête à partir; mais elle détourna l'œil et s'arrêta un instant pour entendre la supplique de Bertheny, dont le tour arriva.

Le jeune capitaine poussa son coursier en avant et dit : « Auguste demoiselle, vous voir une fois c'est trop; car, dès lors, ce n'est jamais assez! »

La jeune fille s'envola. Les trois capitaines s'étaient ralliés et marchaient de front vers la cité de Caraman.

1er COUPLET.

Dessous le laurier blanc
La belle est endormie;
Blanche comme la neige;
Belle comme le jour;
Viennent trois capitaines
Pour lui parler d'amour.

II.

Après cette équipée, les trois capitaines entrèrent dans la ville et gagnèrent une hôtellerie de pauvre apparence, et, par surcroît, cette apparence n'était point trompeuse. Pour l'excuse des cavaliers, nous attesterons ici que cette auberge était la seule du lieu, et que positivement ce fut à cette circonstance favorable qu'elle dut d'avoir été choisie par la troupe.

A cette heure, deux lits seulement offraient leur chevet hospitalier aux gens de pied et de cheval qu'alléchaient les promesses de l'enseigne. Deux lits pour trois, cela ne faisait pas un par tête; c'est pourquoi Quiqueran et Sendral couchèrent ensemble. Quant à leur camarade dépareillé, il lui échut le second lit en propre; et c'est sans doute à cette bonne aubaine qu'il faut attribuer le bienheureux sommeil qui s'empara, de prime-saut, du jeune capitaine.

Les deux autres, l'entendant ronfler comme un tambour de basque, en prirent occasion de converser sournoisement des épisodes de leur voyage. Fleur-d'Épine ne fut point oubliée; et Quiqueran s'adressant à son camarade de lit :

— Frère, lui dit-il, je suis féru d'amour pour la demoiselle, et je donnerais tous les apprentis soudards que nous cherchons pour un baiser de la châtelaine.

— Moi, répondit Sendral en s'agitant dans son lit, si je vous dis ma pensée comme je ne la dirais pas à tous les confesseurs de France, j'avouerai que c'est Fleur-d'Épine qui m'empêche de dormir.

— Certes, il n'en est pas de même, poursuivit Quiqueran, de notre jeune compagnon. Les vitres frémissent rien que de l'entendre ronfler. Comme il dort!

Quiqueran se trompait. Bertheny feignait de dormir profondément, afin de mieux surprendre les secrets de ses deux camarades, dont il tenait la bonne foi en quelque suspicion. Bertheny avait donc l'œil ouvert et l'oreille au guet.

— Puisque le jeune gars, ajouta Sendral, parlant du faux endormi, puisque le jeune gars paraît si indifférent à la passion qui nous occupe, il m'est avis que nous devrions ne pas l'associer à notre bonne fortune.

— Oui, objecta par forme Quiqueran, mais le serment que nous avons prêté?

— Un serment! reprit Sendral; les serments ressemblent aux testaments; le dernier est seul valable et annule ses aînés. Faisons un nouveau serment et enlevons de moitié *Fleur-d'Épine*.

— J'y pensais, répondit Quiqueran.

Cela dit, les deux capitaines se frappèrent dans les mains en signe d'alliance et s'endormirent.

Le jeune Bertheny, qui n'avait pas perdu un mot de ce coupable entretien, résolut de déjouer les effets de ce complot.

C'est pourquoi, pendant que ses compagnons dormaient, il se leva dès l'aube, s'habilla sans faire le moindre bruit, et se dirigea à la sourdine vers l'écu-

rie de l'hôtel. Là, il sella son beau cheval gris, appelé Bayard, le flatta de la main, et, s'élançant sur sa croupe, courut près des fossés qui environnent le château de Caraman.

Par aventure, Fleur-d'Épine, qui, depuis qu'elle avait vu le jeune chevalier, avait senti son cœur battre d'émoi; Fleur-d'Épine, absorbée par cette passion naissante, avait devancé, sinon le jour, du moins le soleil. Et quand le capitaine Bertheny parut elle était déjà assise sous le laurier blanc comme la veille, tenant dans ses deux mains sa jolie tête pensive.

Au bruit que fit Bayard en trottant sur les cailloux de la route, Fleur-d'Épine releva sa tête, et frémit d'aise à l'aspect du chevalier.

Bertheny la salua courtoisement, et la châtelaine répondit par un pudique sourire. Le capitaine n'osait prononcer une parole; car si l'amour est aveugle, il est muet aussi, et celui-là aime le plus qui parle le moins. Bertheny donc, sans souffler mot, feignit un trouble plus grand que celui qu'il éprouvait en réalité, et poussa son cheval dans le fossé marécageux qui sert de ceinture au parc.

Le gentilhomme, qui, de propos délibéré, s'était mis dans ce cas, fit piétiner le cheval dans ce bourbier, et feignit d'être en grande détresse; il appela même au secours.

Fleur-d'Épine se sentit tout émue à cet appel, et, le rouge au front, elle accourut pour porter aide à celui qui, pour l'avoir trop amoureusement regardée, se trouvait dans un tel empêchement.

Bertheny, continuant à simuler un majeur embarras, se désolait et se lamentait disant : « Belle dame, ici je serai surpris si vous ne me prêtez assistance! »

Attendrie par cette pitoyable requête, Fleur-d'Épine tendit la main au chevalier, l'imprudente! Que fit le traître capitaine? Au lieu de sortir de l'abîme, il tira à lui la donzelle, et, malgré ses cris, la força de s'asseoir sur le cheval Bayard, qui, excité par cet aiguillon, bondit vers le talus du fossé, qu'il franchit d'un saut, et se trouva prestement sur la terre ferme de la route.

Et Fleur-d'Épine, évanouie dans les bras du capitaine, fut transportée au galop par le cheval Bayard.

Ils cheminèrent ainsi jour et nuit, et, deux semaines après leur départ, le chevalier et la jeune fille arrivèrent à Paris la grande ville. Mais de crainte d'être appréhendés par des gens du guet et de la justice, les deux amants résidèrent dans les faubourgs de la ville et s'établirent près de la porte dite d'Enfer, à une auberge ayant pour enseigne un agnelet enrubané, avec les cornes d'or, et au-dessous cette inscription : « A l'Agneau Pascal, bon logis! »

2e COUPLET.

Le plus jeune des trois,
Qui l'a le plus aimée,
L'a prise, l'a montée
Dessus son cheval gris;
A Paris l'a menée
Dans un fort bon logis.

III.

Le lendemain de leur arrivée, Bertheny se jeta aux pieds de Fleur-d'Épine, pleura et supplia, demandant grâce pour sa hardiesse et merci pour son amour. Mais la châtelaine demeura inflexible et froide : « Jamais n'aimerai, lui dit-elle, qui insulte mon père, qui offense Dieu, qui trahit sa dame! »

Bertheny, atterré par cette sévère réponse, essuya une larme qui brillait dans son œil et sortit.

Dès que Fleur-d'Épine fut seule, l'hôtesse monta la voir à la dérobée.

— Ma noble damoiselle, dit la vieille en s'inclinant bien bas, car sur votre front sont écrits vos titres de noblesse, ne trouvez-vous pas trop osée, je vous en requiers, une fille de manant qui devine les peines et chagrins d'une dame de votre lignée?

— Aussi ne m'en offense nullement, répondit Fleur-d'Épine : bien au contraire, ma mie, je suis aise que vous connaissiez mon mal. Et elle prit la main sèche et tremblante de la vieille femme.

— Oh! fit l'hôtesse, quel honneur, belle dame, je reçois de vous! Jamais je ne l'oublierai, et l'octroi de votre main m'enhardit à m'enquérir si c'est de plein gré ou par violence qu'on vous a conduite céans.

— Par violence! par violence! reprit Fleur-d'Épine fondant en larmes. Ce capitaine félon m'a enlevée par main mise de la châtellenie de mon père.

Et la damoiselle fit le récit sommaire de ce funeste événement.

L'hôtesse fut attendrie par cette touchante histoire.

— O bonne madame, dit-elle, en quel piteux cas doit être le baron, votre illustre père! Il faut retourner à lui.

— Certes, mais comment? objecta Fleur-d'Épine éplorée.

— Comment, répéta l'hôtesse soucieuse, nous aviserons; avec la grâce de Dieu, je vous sauverai! je vous sauverai!

Elle n'avait pas fini de parler que la porte extérieure de l'auberge retentit sous des coups redoublés. On vociférait au dehors, et, dans cette confuse alerte, dominait un bruit de ferraille qui semblait provenir du fait de quelques hommes d'armes, heurtant de la garde de leurs épées. Mais, avant de les introduire, faut-il encore savoir quels ils sont et

comment ils sont venus là; toutes choses qui seront déduites dans le prochain chapitre.

3e COUPLET.

Quand la belle est dedans,
L'hôtesse la regarde;
Dites-moi, vous la belle,
Êtes-vous là par force
Ou pour votre plaisir?

4e COUPLET.

La belle lui répond :
Secourez-moi, l'hôtesse!
Non pas pour mon plaisir;
Du château de mon père
On m'a menée ici!

IV.

Quand le chevalier Bertheny avait quitté Fleur-d'Épine, l'intention du pauvre affligé était d'aller faire part de ses infortunes amoureuses à un père cordelier demeurant près de l'église de Saint-Yves. Le révérend était en quête: c'est pourquoi Bertheny ne put le rencontrer. Fort peiné de cette déconvenue, notre héros s'en retournait donc, marri et dolent, à son logis de l'Agneau Pascal.

Tout à coup, au détour de la rue Saint-Jacques, Bertheny se sentit appréhendé au corps par deux chevaliers. Il laissa échapper un mouvement de surprise en reconnaissant Quiqueran et Sendral.

— Ah! ah! s'écria le vieux capitaine, en voici au moins un. Nous tenons le mâle, la femelle ne doit pas être loin.

Bertheny rougit sans rien répondre, car si le chevalier était capable de se taire, il était incapable de mentir.

— Tout beau, mon brave, poursuivit Quiqueran, c'est ainsi qu'en cherchant des pique-bœuf vous trouvez des châtelaines que vous enlevez!

— Et contre toutes les lois du serment, continua Sendral; le camarade se fait la part du lion : sans songer qu'il a des lions pour compères. Où est Fleur-d'Épine?

Bertheny s'obstina à ne rien répondre sur ce point.

— Si je vous ai offensés par mon fait, messeigneurs, reprit-il, dites-le, voici ma dague, voici ma poitrine et voilà un pré; nous allons en découdre. Vous me tirerez tout mon sang peut-être, mais non pas mon secret, à coup sûr.

Quiqueran fit mine de réfléchir à cette offre : il hésita indécis.

— Nous battre, finit-il par dire, y pensez-vous? nous aligner sur un pré comme de francs écoliers, pour une bagatelle. Nous voulions vous frustrer, vous avez pris les devants; bien joué. En guerre comme en amour, aucune parole n'engage envers ses ennemis.

— Mais nous n'étions pas des ennemis, objecta Sendral.

— En amour, nos ennemis sont des rivaux, repartit Quiqueran. Vous saviez cela, capitaine Bertheny. Je n'ignore pas moi-même que la femme, comme la terre, appartient au premier occupant. Ce premier occupant, c'est vous, rien à dire. Tout cela est de bonne prise, de bonne garde, de bonne guerre. Ainsi, n'y songeons plus, faisons la paix, et allons la cimenter par des libations dans ce cabaret voisin, dont j'aperçois flotter le rameau de buis.

Bertheny, qui s'attendait à des plaintes au moins, et à une querelle au plus, fut comme abasourdi par cet accueil amical. Il prit le bras des deux capitaines, et tous les trois, gais comme des oiseaux, unis comme des frères, se dirigèrent vers le cabaret.

Dès qu'ils eurent franchi le seuil du taudis, Quiqueran défit son casque, décrocha sa rapière qu'il mit en travers de la table, et frappa un banc de chêne de ses bottes éperonnées; il se mit à fredonner, en guise de commandement, ces vers d'un poète de l'époque :

Qu'on m'apporte une bouteille,
Qui d'une liqueur vermeille,
Soit teinte jusqu'à l'orlet;
Afin que sous cette treille
Ma soif la prenne au collet.

Le famulus parut un instant après. Quiqueran l'interpella derechef : « Pour qui nous prends-tu, mon jeune gars. Une bouteille pour trois? quelle insulte! Ce pot tout seul s'ennuierait; tâche de lui donner une aussi nombreuse famille que celle que Dieu promit au patriarche Abraham. Cela dit, le vieux capitaine se retourna vers ses compagnons, et ajouta cette stance :

Il faut faire tabagie,
Et célébrer une orgie,
Mettre tant de pots à sec
Qu'une plume au vin rougie
S'en puisse exercer le bec.

Le valet exécuta, dans des proportions possibles, l'ordre qu'il avait reçu. Alors les trois capitaines s'attablèrent en face d'un régiment de pots. Nos soudards étaient gens à tenir tête à ces soldats de verre et à leur faire rendre l'âme après leur avoir attiré jusqu'à la dernière goutte.

Quand les enfants veulent un grillon qui s'obstine au fond de son trou, malgré les sollicitations de la

paille qui l'aiguillonne, alors ils recourent à un moyen infaillible : ils inondent le réduit souterrain et l'animal surnage à la surface. Pour faire sortir un secret de son trou, la recette est la même : il ne faut que changer la nature du liquide. Le vin fait monter aux lèvres le secret qu'on cachait dans les replis du cœur, et c'est pour découvrir celui du jeune capitaine que Quiqueran avait entraîné Bertheny à cette partie de débauche. Le chevalier, pour noyer ses chagrins et s'étourdir sur sa mésaventure de la matinée, se laissa faire, et bientôt il babilla à tort et à travers. Ses camarades ne tardèrent pas à être mis au fait de toutes les particularités de son voyage et de son séjour.

Il ne leur eut pas plus tôt conté la résistance de Fleur-d'Épine, que les deux capitaines se récrièrent tout d'une voix.

— Foin de la pruderie! s'exclama Quiqueran.

— La Pucelle d'Orléans avait au moins défait l'Anglais, poursuivit Sendral; à ce compte on pouvait bien lui passer facilement un caprice; mais Fleur-d'Épine, par la mort de Dieu!...

— C'est vrai, confirma Bertheny, dont la langue s'embrouillait autant que la raison, Fleur-d'Épine devait récompenser ma miraculeuse continence au lieu de m'en faire repentir.

— Elle vous a traité en candide damoiseau, et c'est moquée de vous, interrompit Quiqueran.

— Si je le croyais! dit le jeune capitaine, en donnant du poing contre la table.

— Vous en doutez? répliqua Sendral avec ironie.

— Si j'en étais certain, continua Bertheny au comble de l'exaspération et de l'ivresse, si j'en étais certain, je lui dirais...

— Vous lui diriez, ajouta Quiqueran, qui vint à son aide, vous lui diriez : Ma toute belle, tu en as refusé un; bien t'en as pris, en voici trois!

— Ce serait là, poursuivit Sendral, agir en loyal gentilhomme; et chacun vous admirerait en voyant que le serment prêté à l'auberge des *Trois-Mulets*, vous le tenez à celle de l'*Agneau-Pascal!*

— Eh bien! allons-y, se contenta de répondre l'amant de Fleur-d'Épine.

— Allons! répétèrent les deux autres.

Et les trois capitaines, malgré leurs jambes avinées, se dirigèrent vers le logis de la Porte-d'Enfer.

Dès que l'hôtesse entendit ce tumulte, elle mit le chef à la croisée et déconcerta un moment les visiteurs par un *qui est là?* prononcé avec grande assurance.

Ceux-ci répondirent quelque chose au hasard et frappèrent de plus belle; ce que voyant, l'hôtesse, qui savait bien que de telles gens ne craignent ni Dieu ni diable, ni prison ni guet, la vieille femme prit le parti d'ouvrir une porte qu'ils allaient enfoncer.

Je vous laisse à imaginer ce que furent, durant ce siége, les angoisses de Fleur-d'Épine. Chaque coup qui battait la porte retentissait dans son pauvre cœur?

Les trois soudards ne furent pas plutôt maîtres de la place, que l'hôtesse comprit leurs desseins : aussi elle alla se mettre en travers de la porte qui donnait accès dans la chambre de Fleur-d'Épine.

Imprudente femme! ne comprenait-elle pas que c'était, par une résistance inutile, montrer le chemin aux trois ivrognes.

— Holà! eh! la vieille, s'écria Quiqueran, croyez-vous que nous ayons besoin d'essuyer nos bottes, que vous vous étendiez là haut en guise de décrottoir? Or, sus! et laissez passer!

La bonne vieille, toute transie de peur et soulevée par la rude main du capitaine, ouvrit la porte et entra la première.

Fleur-d'Épine, tout en larmes, s'était réfugiée sur son prie-Dieu, et tenait embrassée la croix qui le surmontait.

Quiqueran, sans prendre garde à cette pieuse posture, ne regarda que la table sur laquelle avait été servi récemment un souper encore intact. Puis avec une irrévérencieuse déférence : Madame, dit-il, à Dieu ne plaise que nous vous soyons à gêne, Soupez! soupez, la belle; soupez, la belle; soupez, grand appétit: et même pour vous divertir, durant le repas, nous avons mandé quelques bohémiens qui vous donneront une sérénade.

Il parlait encore, qu'à un signal donné, des bateleurs se prirent à violonner sous les fenêtres, et à exécuter *la Robinette* et *la Guimbarde*.

Cependant, Fleur-d'Épine conservait sa morne attitude, et semblait dire par son geste qu'il faudrait l'arracher du crucifix. La pauvre donzelle levait ses grands yeux suppliants et tendres vers ceux de Bertheny, qui étaient trop noyés dans le vin pour comprendre cette muette sollicitation.

Quiqueran souleva Fleur-d'Épine par la taille : « Eh bien! la belle, lui dit-il, est-ce que mes moustaches vous feraient peur ? » et il l'embrassa au cou.

Un frisson glacial parcourut la châtelaine, qui pâlit et chancela à ce simple contact.

— Allons! allons! cette sauvagerie ne vous messied point, poursuivit le capitaine; mais il faudra bien vous humaniser, cruelle, car nous passons la nuit ensemble.

— Plutôt mille morts! s'écria Fleur-d'Épine. Et, sans ajouter un mot de plus, elle tomba à la renverse.

L'hôtesse accourut, et les trois capitaines furent frappés de stupeur en voyant ce joli corps étendu la face contre terre.

La vieille le retourna, frappa dans les mains de Fleur-d'Épine, essaya de lui faire avaler un cordial.

Tous les soins furent inutiles, le corps était déjà froid. — Elle est morte! s'écria l'hôtesse en sanglotant. Néanmoins, les ménétriers du dehors, qui ignoraient cette lugubre scène, continuaient leur musique extravagante. Ce contraste avait quelque chose de si puissamment dramatique, que cette jubilation ajoutait encore à l'épouvante du dedans.

Un coup si terrible rendit Bertheny à la raison et à la douleur aussi. Le pauvre jeune homme se jeta à genoux près du corps de Fleur-d'Épine. Il prenait ce corps inanimé dans ses bras, le soulevait, le remuait, l'interrogeait avec prieres, larmes et soupirs. Désespoir! morte! morte!

Quiquëran, qui commençait à avoir des inquiétudes sérieuses pour les suites de cette déplorable aventure, parut à la fenêtre et fit signe aux bohémiens de se taire. Après quoi Sendral et lui s'esquivèrent en tapinois, et tout rentra dans le silence... Le silence de la mort!

5e couplet.

Tenant ce discours-là,
Les capitaines entrèrent;
Soupez! soupez, la belle,
Soupez, bon appétit;
Avec trois capitaines
Il faut passer la nuit.

6e couplet.

La belle, qui l'entend,
Par terre tombe morte;
Sonnez! sonnez, trompettes,
Violons, plus doucement;
La pauvre fille est morte
Il n'y a qu'un moment.

Bertheny, en proie à la plus vive désolation, aida l'hôtesse à porter sur un lit le corps de Fleur-d'Épine.

— Chevalier, dit la vieille, vous aimiez tendrement cette femme?

— Au point que je ne lui survivrai pas d'une heure, répondit Bertheny.

— Très-bien; mais avant que vous mouriez, la demoiselle défunte attend un dernier service de vous.

— Que faut-il faire? répliqua impétueusement le capitaine, et, si pressé que je sois d'en finir avec la vie, je ferai le sacrifice de quelques jours si la volonté de Fleur-d'Épine m'y condamne.

— Avant de trépasser si subitement, reprit l'hôtesse, la jeune châtelaine avait pressenti sa fin. Ma bonne, me dit-elle, si je meurs ici, ne m'enterrez pas céans; mais qu'on aille avertir le baron de Castelpers, mon père. Au jardin du château de Caraman, il y a trois fleurs de lis, entre lesquelles Fleur-d'Épine a fait vœu d'être inhumée.

— Je comprends, repartit le jeune capitaine; je m'acquitterai pieusement de cette funèbre mission. Adieu, je pars!

Et sans plus différer, il sella Bayard, monta dessus, et le lança sur la route à bride avalée.

Il courait de la sorte depuis un jour et une nuit, l'affligé capitaine, lorsque, au delà de la cité d'Orléans, Bertheny rencontra une nombreuse compagnie, dans les sables de la Sologne. Des pages, des écuyers, des valets, et, au milieu d'eux, un seigneur vénérable par l'âge et la dignité.

— Comment s'appelle votre maître? demanda Bertheny à un serviteur qu'il accosta.

— Le baron de Castelpers, châtelain de Caraman, répondit celui-ci.

A cette nouvelle, Bertheny pâlit, mit pied à terre, et, la tête inclinée, marcha vers le baron.

— Monseigneur, lui dit-il, prenez mon épée et arrachez-moi la vie. Votre fille est morte!

— Fleur-d'Épine morte! s'écria le vieux baron. Alors le châtelain essuya une larme, fit écarter sa suite, et demanda les tristes détails de ce funeste trépas.

Quand il eut fini ce lamentable récit: — Tuez-moi, par grâce, reprit le capitaine.

Le baron balança un moment. — Pas encore, répondit-il: j'ai besoin de vous pour me servir de guide.

Et tous ensemble s'acheminèrent tristement vers Paris, la grande ville.

Trois jours après son départ de l'hôtellerie de l'Agneau-Pascal, le capitaine y rentrait avec le baron éploré.

Tous les deux, conduits par l'hôtesse, s'approchèrent d'une couchette blanche sur laquelle reposait Fleur-d'Épine.

— Maintenant que je vous ai guidé jusqu'à elle, dit Bertheny en s'agenouillant, tuez-moi, ainsi que vous l'avez promis sur votre honneur.

Le baron s'arrêta au moment d'ouvrir les rideaux, saisit sa dague et la leva sur la tête du capitaine.

— Arrêtez! mon père, arrêtez!

Le baron se retourna à cette prière soudaine. C'était Fleur-d'Épine qui s'était levée en sursaut.

— Ma fille, ma fille! s'écria le baron éperdu de joie. O bonheur! ô prodige, par quel miracle!

Et tous les assistants s'entre-regardaient émerveillés de cette résurrection.

— Mon père, dit la jeune fille en se jetant dans les bras du baron, j'ai simulé ce trépas, parce qu'il ne me restait pas d'autre moyen de me conserver digne de vous, et digne de l'époux que je vous demande, ajouta-t-elle, en désignant Bertheny au comble de l'allégresse.

Le baron de Castelpers consentit à cette union, récompensa l'hôtesse pour avoir prêté la main à cet innocent stratagème, et s'en retourna au château de

Caraman, où les noces de Fleur-d'Épine et du capitaine Bertheny furent célébrées avec toute la pompe et la magnificence dont la noble maison de Castelpers aimait à s'environner dans les occasions solennelles.

7e COUPLET.

Où l'enterrerons-nous,
La belle châtelaine?
Au jardin de son père,
Près de trois fleurs de lis;
Nous prierons Dieu pour elle,
Qu'elle aille en Paradis.

8e COUPLET.

A la fin de trois jours
La belle ressuscite;
Ouvrez, ouvrez la porte!
Mon père, s'il vous plaît :
Trois jours j'ai fait la morte,
Pour mon honneur garder.

Telle est cette chanson des *Trois Capitaines*, qu'à mon dernier voyage en Languedoc j'entendis chanter par une gardeuse de moutons, dans la *Montagne Noire*. Une sorte de verdeur antique et une mélancolie originale et sauvage respiraient dans ce chant plaintif, qui par l'oreille m'arrivait doucement au cœur et me faisait rêver. Dans ce rêve, j'improvisai, pour suppléer au laconisme du texte, une foule de romanesques histoires. Aujourd'hui j'ai essayé d'en rappeler une; mais l'impression n'existe plus. Et si d'un côté, plus heureux que le berger de Virgile, j'ai retenu les paroles, de l'autre, je ne suis pas plus avancé que lui, car j'ai perdu l'air de la chanson. Si quelque chose allége mon chagrin, c'est la conscience d'avoir conservé intact ce poétique diamant. Chacun pourra sans peine le dégager de sa monture. Ma prose ressemble au houblon qui enlace l'aubépine sans oser la serrer de trop près par respect pour les pointes.

Maintenant que je relis les huit couplets auxquels ma prose fait cortége, je me demande si, en disant les choses, je n'ai pas moins fait que la chanson en ne les disant pas.

FRÉDÉRIC THOMAS.





APRÈS CONSTANTINE.

Le 24 novembre 1836, une petite armée française, grande comme sa mère impériale, échelonnait sa retraite de Constantine à Soma. C'était le désastre de Moscou en miniature. Les soldats, épuisés par des marches infinies et tous les fléaux de l'univers, soutenaient une lutte de désespoir contre les nuées d'Arabes amoncelés aux quatre horizons, comme le plus formidable des ouragans africains. La nature, qui, dans ses secrets de destruction, vient souvent servir d'auxiliaire homicide et prendre son rang de bataille dans l'une ou l'autre armée, la nature implacable avait déchaîné toutes ses horreurs contre nos soldats; elle grossissait les torrents; elle ouvrait les réservoirs des pluies et le trésor des neiges; elle mugissait dans le tonnerre des vents comme une immense voix de désolation; et nos légions, comme celles de Varus en Germanie, ne voyaient que la mort sous mille formes, et tous les périls irritants, contre lesquels le courage est inutile dans un jour sans lendemain. Il y avait là quelques-uns de ces hommes que la circonstance élève à l'héroïsme, et qui soufflent aux soldats cette énergie rayonnante dont ils ont au cœur l'inépuisable foyer; et, au-dessus de tous, le brave Clausel, drapeau vivant de l'armée, superbe dans son calme stoïque, et grand comme Marius l'avait été sur ces mêmes lieux après le siége inutile de Cyrta.

Lorsque ces calamités se consomment, on ne distingue, dans cette confuse mêlée de sang et de deuil, que les têtes illustres; seules elles se recommandent au burin de l'histoire, et le voile de l'oubli enveloppe à jamais les actes modestement sublimes, accomplis dans les rangs inférieurs. C'est une chose qui paraît injuste au premier abord; mais, après réflexion sage, on est forcé de convenir que les historiens et les livres n'auraient pas suffi, si la plume

eût enregistré scrupuleusement, détail par détail, tous les traits particuliers d'héroïsme qui ont honoré les armées malheureuses depuis la retraite des dix mille jusqu'à la retraite de Constantine, depuis Xénophon jusqu'à Clausel.

Il est pourtant convenable quelquefois d'exhumer de cet oubli un obscur soldat, afin de prouver aux autres qu'il y a chance d'acquérir un peu de renommée tardive, même sous les épaulettes de laine et le havresac.

C'est ce qu'il faut faire pour le brave Ambroise Vernier, du 63e de ligne.

Au passage de la Seybouse, les Arabes venaient de tenter des efforts surhumains pour couper notre retraite; là se couvraient de gloire le commandant Changarnier, le lieutenant-colonel Duvivier, le capitaine Mollière, le jeune Bertrand, blessé à Constantine, et d'autres officiers qui préludaient à leur gloire africaine. Cette lutte prodigieuse acheva d'épuiser la force et le courage de beaucoup d'hommes; et quand la nuit vint encore ajouter ses horreurs à tant de glorieuses misères, il y eut des soldats qui s'avouèrent vaincus par excès de découragement, et qui attendirent la mort dans cette immobilité de résignation, suprême vertu des guerriers sauvages devant leurs inexorables vainqueurs.

Après avoir passé la Seybouse, dans une dernière dépense de force, le jeune Ambroise Vernier se coucha sur un lit de plantes marécageuses, à l'entrée d'une petite grotte creusée par le cours de l'eau. Personne ne remarqua ce malheureux piéton voyageur, qui prenait son gîte de mort pour s'épargner d'autres frais de route. L'armée passa, les Arabes passèrent. Amis et ennemis étaient déjà bien loin, et Vernier n'entendait plus que le sourd fracas du fleuve et les harmonies lointaines et lugubres qui sont les voix de la nuit dans le désert.

Il y a, dans certaines organisations, un merveilleux mécanisme physiologique qui bouleverse l'ordre des sentiments et des idées avec une promptitude étonnante. Vernier avait, depuis bien des heures, accepté la mort comme un remède plein de charmes, et comme la cessation d'une lutte impossible; la vie ne lui paraissait pas digne d'être achetée au prix de tant de souffrances, d'angoisses, d'efforts surhumains. Eh bien! quand il se vit seul au bord de ce fleuve sans nom, seul dans un désert, avec l'étrange orgueil de peupler une solitude, et n'ayant sur la tête qu'un groupe d'étoiles qui ne luisaient que pour lui, il se cramponna de nouveau à l'existence; il rougit d'avoir désespéré de Dieu dans une double désertion, lâche transfuge de la vie et des armées; et ce mouvement de révolte opéré contre lui-même le rendit brave et fort comme le soldat levé à l'aube pour le combat.

Ce changement de résolution étonnera moins lorsqu'on saura que Vernier était un enfant de nos contrées méridionales, où les phénomènes de la nature impriment aux âmes des contrastes moraux inexplicables: le calme et la tempête, l'excitation et l'abattement, la vie et l'aridité, les ombres et les rayons. Vernier avait été payé comme impôt de sang par le village de La Cadière, qui se cache, non loin de la mer, dans des masses confuses de collines, de vallons, de bois, de torrents, de montagnes, de jardins. Il y a, dans ces agrestes résidences, si paisibles vues de loin, il y a des rivalités orageuses, des haines vives, pétries avec le mistral et le soleil, et qui ont pris naissance, un jour de fête, au milieu d'un concert, ou dans le gymnase des jeux renouvelés des Romains. La musique, le chant, les trois sauts, le ballon, la lutte sont quelquefois des éléments de discorde, qui amènent des duels au pugilat, et des ressentiments vivaces, qui n'ont de chance de s'éteindre que dans les agapes générales d'un jubilé sous les rameaux pacifiques de la croix. Vernier avait quitté son village en emportant, incrustée au fond du cœur, une de ces haines, sous son habit de conscrit.

Un jour, à la fête de Saint-Alban, il fut vaincu, malgré sa force incomparable, au jeu de paume, par Olivier, du Bausset, village d'ailleurs assez hostile à La Cadière; et le coup de quinze, qui décida de sa défaite, ne lui ayant pas paru joué de franc jeu, il en résulta un défi, à la mode romaine, sous les vieux remparts du Castelet. Une seconde défaite mit le comble au désespoir de Vernier. Il lui sembla que l'honneur de son village natal, remis entre ses mains, dans le jeu de paume et le pugilat, venait de recevoir deux atteintes mortelles le jour de la fête de saint Alban.

Dès ce moment, Vernier voua une haine immortelle à son équivoque vainqueur, et le numéro 17 qu'il tira de l'urne du Minos de la conscription ne suspendit qu'un instant cette longue pensée de vengeance, entretenue avec une braise infernale contre son ennemi Olivier.

Sur les rives de la Seybouse, Vernier trouva dans cette pensée un motif d'excitation de plus. Il fallait vivre et revivre à tout prix, parce que la honte de la défaite de Saint-Alban n'était pas effacée et que le village de La Cadière réclamait son vengeur.

La nuit de novembre avait ajouté à son voile habituel un supplément de nuages, voûte plate et ténébreuse que trouaient à peine quelques étoiles. Vernier attendait le jour, comme on attend, au fond d'un cachot, un ami libérateur. Un petit bruit de broussailles, ménagé trop prudemment pour être attribué à la brise du fleuve, ouvrit l'oreille du jeune soldat, et le mit dans l'attitude du qui-vive. Le bruit approchait, et les feuilles frissonnaient à peu de distance. Vernier allongea, dans la direction du

danger, la baïonnette de son fusil, et attendit, comme font les chasseurs de son pays, le gibier *à l'espère*. Ce n'était pas un gibier; au contraire, c'était un chien de l'espèce intelligente des caniches: Vernier le classa du moins ainsi; car la pluie, le feu, la neige, la famine avaient traité le pauvre animal comme un soldat, dévasté sa chair et son poil, et le classaient dans l histoire naturelle de l'Apocalypse.

Vernier releva subitement son fusil et tendit la main à cet ami malheureux, seul être vivant que lui laissait l'armée de Constantine. Le chien, sans perdre son temps à se laisser flatter de la main, regarda fixement Vernier, avec cet air qui veut dire qu'on aurait quelque chose d'important à communiquer, mais que la pantomime est la seule langue commandée par la prudence en pays ennemi. Vernier regarda le chien, et lui fit signe qu'il ne le comprenait pas : ce qui étonna singulièrement l'animal; et une plainte sourde murmura dans son gosier. Pareil dialogue n'était pas du goût du quadrupède. Il fit un mouvement de pitié assez insultant pour l'homme, et lui tourna le dos; mais sans avancer d'un pas. Seulement son museau et ses oreilles, tendus dans une autre direction, semblaient dire : Levez-vous et venez là. Après plusieurs invitations de ce genre, Vernier frappa son front, et le chien, frissonnant de joie sur toute l'épine de son dos aigu, fit deux pas, et tourna brusquement la tête pour dire : Enfin vous avez compris !

Quand un chien et un homme marchent à travers champs, c'est toujours le chien qui conduit l'homme; comme c'est flatteur pour l'intelligence du dernier! Donc notre jeune soldat marchait après son conducteur, lequel ne témoignait aucune hésitation, et cheminait en bête qui connaît son terrain. Tout à coup le guide quadrupède s'arrêta; et tournant la tête avec une lenteur mélancolique, il sembla dire : C'est ici, regardez.

Vernier regarda.

Le terrain était un fond de ravin marécageux, jalonné çà et là de quelques arbustes dont le feuillage de fer avait été tordu par le vent. Une petite source d'eau saumâtre se démenait à travers des arêtes de ronces vives pour s'élargir dans un bassin naturel, et s'offrir, comme dans une coupe, à la soif du pèlerin. Là gisait un corps ou un cadavre. Vernier ne devina pas au premier coup d'œil. Le chien pourtant semblait attester, par son maintien inquiet et non désespéré, que la vie était encore dans ce soldat, et qu'il fallait le secourir.

Vernier avait un très-grand besoin d'être secouru, lui; mais il était debout, l'autre était couché avec la roideur de la tombe.

Il n'y avait donc pas de doute à élever sur l'égalité de l'infortune. L'apparence du vivant devait venir en aide à l'apparence du mort. C'est ce qui fut fait. Vernier tâta le front et les mains du soldat immobile, et il acquit la certitude que ce malheureux pouvait être sauvé. Tous les soins qu'un pareil état réclame furent prodigués. Le chien, qui, dans son oreille subtile, recueillait les premières pulsations du sang dans les artères, tressaillit de joie, et lécha les mains de Vernier. En toute autre circonstance il aurait éclaté en aboiements joyeux; mais il connaissait, mieux qu'un général, la carte du pays, et il se méfiait des Arabes plus rôdeurs que les chacals dont ils sont les élèves carnassiers.

Après avoir eu la consolation d'arracher un camarade à la mort, Vernier comprit, hélas! qu'il était beaucoup plus difficile de l'arracher au désert. Le pauvre soldat ressuscité avait reçu une balle à l'artère de la cheville, le sang s'était épanché à flots comme par une incision de saignée; et le froid glacial et la soif brûlante l'avaient paralysé au fond de ce ravin, où il se traînait sans doute pour chercher de l'eau.

Vernier prenait conseil de lui-même pour agir, mais le chien voulut donner son avis. Il allongea le museau vers l'horizon, et, flairant les émanations de l'air, il conseilla de marcher sur cette direction de salut. Cependant il replia modestement son cou et ses oreilles et baissa les yeux dans une pose philosophique, comme pour dire : Si vous avez un meilleur moyen de vous tirer d'ici, faites ce que vous croyez le mieux.

Vernier regarda le ciel, comme font tous les malheureux abandonnés de la terre : le ciel était toujours noir, comme la voûte d'un immense souterrain sans issue à l'autre horizon; il avait même éteint ses deux étoiles du zénith, comme s'il eût voulu fermer les yeux sur les misères humaines et les vouer à un abandon trop mérité. Vernier, se donnant une excitation avec cette flamme de charité qui rayonne autour d'une bonne œuvre, pansa la blessure de son camarade, avec l'aide du chien, qui léchait le sang, et, l'appareil mis, il chargea le soldat sur ses épaules, et fit signe au chien de reprendre son rôle de conducteur.

L'animal (que le chien m'excuse d'employer ce terme de Buffon) ne se fit pas répéter deux fois le même ordre. Il était sûr de son fait, il savait sa province de Constantine sur le bout de sa patte; il aurait pu commander une armée contre des soldats de son espèce, si son espèce était assez folle pour raccourcir par la guerre une vie d'un jour. Vernier suivait son guide avec une lenteur forcée, qui ne lui donnait pas trop d'espoir d'arriver à quelque gîte hospitalier. Mais ce qu'il faisait était encore la seule chose qui dût se faire, quel qu'en fût le résultat. Seul, il eût volontiers redonné sa démission de vivant au milieu de ce désert ténébreux qui semblait vouloir éterniser la nuit; mais il portait la vie d'un autre,

la vie d'un chrétien, la vie d'un fils, pour lequel une mère priait peut-être en ce moment dans quelque cabane de laboureur. Cette idée lui donnait une joie intérieure, douce à savourer comme une récompense; et si deux accidents survinrent ensuite, portant avec eux le caractère des miracles, Vernier les attribua au charitable mouvement qui l'avait porté à essayer de faire une bonne action sans l'espoir de l'accomplir jusqu'au bout.

Le chien, qui pensait à tout, venait de faire une découverte. Il s'était arrêté devant une chose informe, à demi submergée dans l'eau massive d'un petit étang. Vernier déposa un instant son fardeau et attendit son guide, trop intelligent pour faire une halte inutile et perdre un temps précieux. La chose informe était un fourgon abandonné dans la retraite, et que des charges d'Arabes n'avaient pas permis probablement de dégager. Ce fourgon, à peu près vide, gardait encore dans ses profondeurs un peu de ce pain consacré par un verset de l'Oraison dominicale. Le chien avait flairé cette petite provision, qui était une aubaine pour lui et un miracle pour ses deux compagnons. Il fut d'abord très-délicat dans ses procédés de quadrupède poli : il enleva un à un tous les pains et les apporta aux pieds de ses maîtres; arrivé au dernier, il crut pouvoir se permettre d'en faire un *media noche*, comme les voyageurs qui ont le ventre à l'espagnole, entre Séville et Madrid.

Les animaux qui nourrissaient les anachorètes de la Thébaïde sont très-vraisemblables. Telle fut la pensée de Vernier, qui savait par cœur, comme tous les paysans provençaux, l'histoire des ermites. Il accepta le repas offert par le chien, apaisa modestement sa faim, but trois creux de main d'eau, et, liant le reste de la provision au cou de l'animal, il prononça le mot du cheval de Job : *Allons!*

A cette halte, le soldat blessé demanda de l'eau, en but avec modération et prononça quelques paroles sourdes, qui étaient sans doute une expression de reconnaissance, mais que l'oreille de Vernier ne put recueillir distinctement.

Cependant le blessé reprenait ses forces et demanda un peu de pain à Vernier qui, tout joyeux, courut aux provisions et lui servit son repas, assaisonné d'eau pure. *Ah! s'aviou eici la fouen d'aou Baoussé*[1]! telles furent les premières paroles distinctes que le blessé prononça et qui firent tressaillir Vernier, comme s'il eût entendu le mugissement d'un lion. La figure du jeune soldat eut des contractions inconnues à Lavater; il regarda fixement le visage de son camarade, et, sous la triple couche de soleil, de sang et de fumée, il reconnut Olivier le Baussétan, son ennemi mortel. C'était bien Olivier; le hasard fait de ces choses pour s'amuser un peu; on appelle cela invraisemblable en style bourgeois. Heureux les hommes qui ne connaissent pas et n'ont jamais subi les atroces plaisanteries du hasard!

Vernier croisa les bras et regarda longtemps son ennemi avec des yeux étranges, et le souvenir de la fête de Saint-Alban se réveilla dans toute la fraîcheur d'une insulte de la veille. Quel beau moment pour se venger, mais aussi quels remords après la vengeance, et quel pardon attendre de Dieu après une si monstrueuse lâcheté!... Il décroisa les bras, et une réaction de pitié adoucit les traits de son visage. Il est vrai qu'en ce moment Olivier avait perdu cette hideuse physionomie de vainqueur qui provoquait d'éternelles représailles. On aurait pu dire de lui, avec Virgile : « Oh! combien il est changé! comme il ressemble peu à cet Olivier qui s'en revint un jour couvert des dépouilles du vaincu! »

Enfin, comme la plus longue des nuits a son terme, le jour parut et éclaira tristement une plaine horrible et des montagnes insurgées à l'horizon, comme les barrières du désert. Vernier demanda un conseil au chien, et l'œil oblique de l'animal répondit par une pensée d'inquiétude. La nuit protége la fuite, mais le jour la trahit; tel fut le résumé de la pensée du philosophe quadrupède. Aussi l'animal ne tarda pas de mettre sa théorie en action. Il flaira l'air, secoua les oreilles, tint une patte suspendue, en signe de méfiance, et, cherchant autour de lui, il découvrit une grotte voilée de feuillage, la visita d'un pas de précaution, et lorsqu'il eut acquis la certitude qu'elle ne recélait aucune bête fauve, et qu'elle était plus habitable que l'antre de Malchus de saint Jérôme, il s'accroupit en sphinx, avec une confiance sereine, qui invitait ses compagnons à s'abriter.

Vernier suivit ce conseil de prudence, et il déposa son camarade blessé au vestibule de la grotte, sur un lit de feuilles sèches.

Le chien approuva tout avec un regard bienveillant et se posa en sentinelle derrière un massif d'aloès qui décorait le portique; de là, son regard embrassait le désert jusqu'aux limites de l'horizon. On n'y voyait d'autre être vivant qu'un chameau égaré, qui cherchait au loin sa route...

Une fois lancé dans la route de la commisération, Vernier ne garda plus de ménagement charitable. Dans une réaction vertueuse, il n'y a aussi que le premier pas qui coûte.

— Je ne crois pas, se dit-il à lui-même, lui donner un meilleur remède qu'une phrase en provençal.

Cela pensé, il prononça d'une voix claire cette phrase dans l'idiome chéri :

— Je donnerais bien cinq sous pour être à présent sur la colline verte du vieux Bausset.

Un soupir de joie éclata dans la poitrine d'Olivier; ses yeux s'ouvrirent et rayonnèrent; il se dressa, en s'étayant de ses mains, et regarda Vernier, mais il

[1] Ah! si j'avais ici la fontaine du Bausset!

ne le reconnut pas; le climat d'Afrique et les toilettes des batailles, des retraites et des bivouacs font subir de grandes variations aux figures européennes. Tel qui part blond s'en revient brun, et le blanc passe en quinze jours à l'état de noir.

— Vous êtes un pays? demanda Olivier avec un sourire de résurrection.

Vernier affirma de la tête, et tendit la main au blessé.

— Oh! c'est mon patron, saint Alban, qui vous a conduit ici!... poursuivit Olivier.

Vernier eut la faiblesse de retirer sa main : un nom avait rouvert sa vieille blessure d'Europe; mais cet éclair de vengeance ne fit que traverser son cerveau et ne descendit pas au cœur.

— Et de quel pays êtes-vous? demanda le blessé.

Vernier hésita; il n'osait prononcer le nom de son village natal, de peur de réveiller d'anciennes haines et de détruire l'effet de son remède provençal. Cette idée généreuse lui fit renier son pays.

— Je suis de Saint-Cyr, dit-il en souriant à son ennemi.

Le village de Saint-Cyr a toujours vécu en bonne intelligence avec le Bausset; mais, à cette époque, La Cadière et Le Bausset, aujourd'hui fraternellement unis, étaient comme Albe et Rome.

— De Saint-Cyr!... dit Olivier avec une voix faible et pleine de tendresse... Quel doux pays! comme les arbres y sont beaux!... J'y ai vu une fête charmante le 15 août 1831... Il y avait les filles d'Ollioulles, de Signe, de Six-Fours, de Castellet;... nous dansions sous des tamaris, tout près de la mer... On chantait une chanson qui disait.

A ma droite, — j'ai le rosier.

Je gagnai un plat au jeu de paume, et une écharpe aux trois sauts... Étiez-vous à cette fête, mon ami?

— J'y étais... dit Vernier d'une voix étouffée par les larmes.

— Et maintenant, où sommes-nous?... demanda Olivier avec inquiétude.

— Je n'en sais rien, répondit l'autre sur le même ton; mais le bon Dieu le sait, cela vaut mieux.

En ce moment le chien se rapprocha tête basse du groupe causeur, et ses pattes, délicatement posées une à une sur les feuilles sèches, semblaient recommander le silence. La sentinelle quadrupède venait sans doute de découvrir quelque chose d'alarmant au désert.

Vernier regarda, et vit, dans le lointain, un long nuage blanc qui sillonnait au vol la plaine. C'était un retour d'Arabes à cheval; météore vivant, qui disparut bientôt dans les profondeurs de l'horizon du Midi.

Olivier caressait le chien, qui pantelait de joie en regardant son maître ressuscité.

— En voilà une de bonne bête! dit Vernier; parlez-moi d'un chien comme ça! il fait son métier d'éclaireur mieux qu'un vieux soldat du 63e... Comment l'appelez-vous, votre chien?

— Alban... dit Olivier.

— Encore ce nom! pensa Vernier; et il fut de nouveau obligé d'apaiser le trouble de son âme.

— Alban, répéta Olivier, c'est un chien que j'ai ramassé à Bone, dans la rue, et que j'ai fait inscrire sur le contrôle du régiment... Allons, Alban, va... va... en faction!

Le chien reprit son air grave, et fut s'accroupir derrière sa guérite d'aloès.

— Mais vous ne m'avez pas demandé de quel pays j'étais, moi? dit Olivier... Je suis du Bausset, le plus joli village du Var, et je m'appelle Olivier, comme à peu près tous les gens du Bausset, du Castellet et de Sainte-Anne.

— Mon nom est Ambroise, dit Vernier.

Ils se serrèrent affectueusement les mains, et, comme ils avaient besoin de repos l'un et l'autre, ils s'endormirent sous la garde du fidèle Alban.

Ce sommeil fut très-long, comme on le pense bien; mais il répara les forces des deux soldats. La sobriété bien connue des paysans provençaux est une vertu fort utile en campagne. Ambroise et Olivier s'applaudirent d'avoir été élevés à une table moins que frugale. L'eau et le pain leur suffisaient, comme aux solitaires du Nil. Quand la nuit abaissa ses ténèbres sur les crêtes du col de Mouara, Vernier reprit son fardeau vivant, le chien se mit à l'avant-garde, et les trois pèlerins continuèrent leur route avec ce courage qui vient de l'espoir.

Dans cette nuit, le fidèle Alban fit une nouvelle découverte; il amena un cheval aux deux infortunés soldats. Ce n'était pas, fort heureusement, un cheval arabe ennemi, mais un bonhomme de cheval du train, blessé au pied gauche de derrière, et, tout boiteux qu'il était, pouvant prêter un grand secours à deux fantassins brisés de fatigue. Le chien avait rencontré cet ami au bord d'une source, et se désaltérant à bride flottante. Les deux animaux, après avoir, sans doute, échangé quelques paroles dans une langue inconnue chez les humains, étaient venus se rallier à l'arrière-garde, composée de deux soldats.

Quand le chien vit ses deux maîtres à cheval, il ne put comprimer une légère exclamation d'orgueil satisfait, bien excusable chez un animal. Aussitôt la caravane se remit en marche, et traversa un ex-pays très-florissant sous Jugurtha; les vieux débris romains s'y montrent de toutes parts, et attestent le passage d'une civilisation militaire fort puissante. Ambroise et Olivier prêtèrent peu d'attention à ces ruines. Cependant, à la nouvelle aurore, ils trouvèrent un asile dans les décombres d'un château

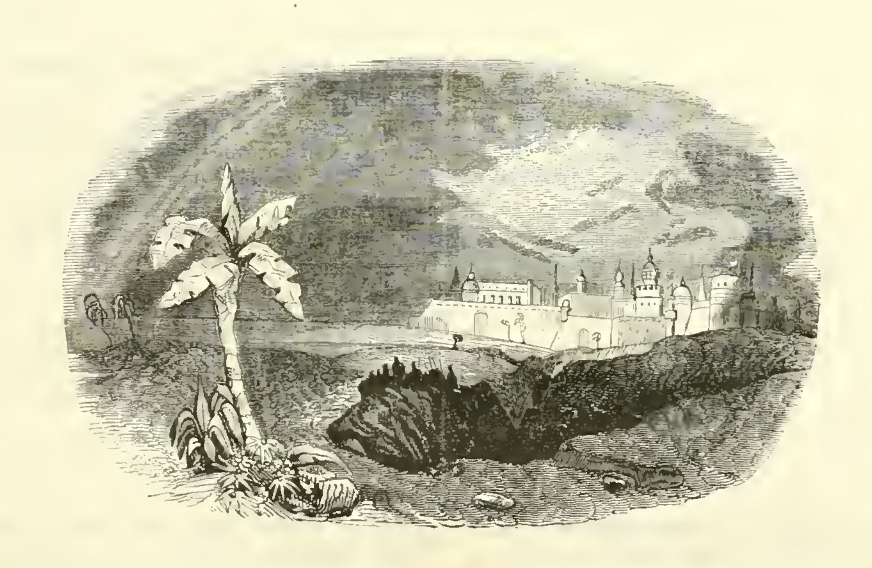
fort, que Siphax avait pris la peine de bâtir pour eux; et ils donnérent au cheval pour étable le gynécée d'une villa de Scipion l'Africain.

Enfin, après quelques nuits de marche et quelques jours de repos, ils atteignirent le pays de Bouafra; et à leur dernière étape, un peu avant le lever du soleil, ils éprouvaient ce saisissement de joie dont parle Xénophon dans sa *Retraite des dix mille;* ils découvraient la mer. Bone, l'hospitalière, ouvrit ses portes à cette arrière-garde de l'armée de l'héroïque et malheureux Clausel.

Olivier entra tout de suite à l'hôpital, pour y achever sa guérison un peu compromise et retardée par les fatigues de la retraite. Ambroise Vernier attendait avec impatience le rétablissement complet de son camarade pour se faire reconnaître comme le vaincu de la fête de Saint-Alban. La bonne action d'Ambroise avait couru dans la garnison, et ne rencontrait que des éloges : un jour, à la revue d'inspection, le général lui mit la croix d'honneur. « Voilà, dit le soldat de La Cadière à son ennemi » du Bausset, voilà la croix qui commande le par» don des offenses, embrasse-moi et reconnais-moi, » je suis Ambroise Vernier et je suis ton ami. »

Olivier poussa un cri composé de toutes sortes de sentiments, et embrassa méridionalement le bon Ambroise. Le chien, qui n'avait plus d'Arabes à craindre, fit éclater une salve d'aboiements. Peut-être venait-il de comprendre les dernières paroles de ses deux amis, et il applaudissait à cette touchante réconciliation.

MÉRY.





PIE IX

ET LE PRISONNIER DU CHATEAU SAINT-ANGE.

Nous empruntons le fragment suivant au volume plein d'intérêt que vient de publier, chez Plon frères, rue de Vaugirard, 36, M. *Alponse Balleydier*. — Cet ouvrage a pour titre *Rome et Pie IX*[1]. Ce livre, écrit avec un charme de style que les lecteurs apprécieront, renferme des documents et des faits complétement inédits et inconnus; il rectifie en même temps bien des erreurs commises à l'endroit du souverain Pontife que l'Europe admire.

L'auteur a pris au berceau le héros de son histoire; il le suit pas à pas dans son enfance, dans sa jeunesse; à Rome, dans ses premières études; au Chili, dans ses travaux apostoliques; en Italie, dans les différents postes qu'il a occupés jusqu'au moment où l'inspiration divine lui a confié la triple couronne du prince des apôtres. Alphonse Balleydier ne s'arrête point là; il accompagne Pie IX dans ses idées régénératrices, dans ses nouvelles réformes, dans tous ses actes qui provoquent l'admiration et l'enthousiasme, abstraction faite de tous les partis politiques et religieux.

Il raconte les traits de bonté, d'esprit, de bienfaisance, d'abnégation, d'énergie, d'intelligence et de charité qui ont signalé le nouveau gouvernement romain, depuis l'heure miséricordieuse de l'amnistie jusqu'au jour où, complétant son œuvre de régéné-

[1] Un volume in-8° orné d'un magnifique portrait en taille douce de Pie IX, d'après la médaille que le saint-père a remise lui-même à l'auteur. Prix : 6 fr.

ration, il a donné à ses sujets une représentation nationale.

A l'intérêt incessant de l'histoire, cet ouvrage allie le charme du roman. Toujours gracieuse, spirituelle et élégante, toujours colorée, large et pittoresque, la manière de l'auteur est souvent d'un intérêt dramatique. — L'épisode suivant ferait seul la fortune d'un livre.

A l'avénement de ce prince, les prisons de Rome renfermaient plusieurs prisonniers qui, depuis nombre d'années attendaient en vain leur mise en accusation ou la révision de leurs jugements. Parmi eux il se trouvait un malheureux innocent incarcéré depuis vingt-deux ans et condamné à la détention perpétuelle. Ainsi retranché du nombre des vivants, enseveli dans les ténèbres d'un cachot du château Saint-Ange, le malheureux ne pouvait correspondre avec sa famille, dont il ignorait le sort depuis le jour de son arrestation. Son père, malgré sa fortune et son crédit, n'avait jamais eu assez de puissance pour arriver jusqu'à lui. Il n'avait jamais obtenu la consolation d'aller pleurer sur la tombe où son fils enterré vivant demandait vainement à Dieu la justice que lui refusaient les hommes. Les condamnations politiques étaient les seules qu'on ne pouvait racheter à Rome.

Un soir que le malheureux détenu, inquiet, prêtait l'oreille aux clameurs populaires qui retentissaient dans la ville éternelle, la porte de sa prison s'ouvrit, et un homme jeune encore se présenta devant lui : c'était un prêtre! A sa vue le prisonnier a tressailli. « Que me voulez-vous? s'écria-t-il d'une voix dolente et affaiblie par les privations; venez-vous me chercher pour me conduire au supplice? Oh! non, je ne l'espère pas! la mort de l'échafaud serait trop douce sans doute. La haine de mes ennemis ne serait pas satisfaite, ils ne pourraient plus compter les heures de l'agonie qui ne meurt point. Cent fois plus cruels que les bourreaux qui tuent, ils m'ont tout ravi, même la liberté de la mort. Venez-vous aussi, vous, compter les rides de mon front creusé avant le temps? Venez-vous aussi, vous, repaître vos yeux et votre cœur à la vue de mon désespoir immense, éternel comme la rage de mes bourreaux? Mais répondez-moi donc?

— Je viens vous apporter des nouvelles de votre mère!

— Ma mère! » A ce nom si doux, les genoux du pauvre prisonnier ont fléchi, sa main s'est portée à son front comme pour en chasser un sinistre nuage. « Ma mère! dit-il, oh! ma mère! Parlez-moi d'elle, dites que je la reverrai bientôt, que je la rejoindrai demain au ciel; car elle est morte, oh! bien morte pour moi, sinon pour la terrre.

— Elle vit encore, c'est elle qui m'envoie pour vous bénir et vous apporter l'espérance d'un avenir meilleur.

— Bénissez-moi donc, mon père! » Et se jetant aux pieds du ministre de Dieu, il courbe son front pâli sous la main qui se lève et sous la voix qui lui dit : « Je te bénis au nom du Dieu de miséricorde qui pardonne aux coupables et qui justifie les innocents, je te bénis au nom de ta mère! »

Le détenu s'est relevé, il est dans les bras du prêtre, qui le presse avec amour sur son cœur. « Dieu m'a donc pris en pitié, s'écrie-t-il, puisqu'il m'envoie son ange de consolation. »

Après les premiers moments de cette scène saisissante, le malheureux jeune homme raconta l'histoire de ces vingt-deux années écoulées dans l'ombre et le silence, sans une voix amie pour réjouir son cœur, sans un rayon de soleil pour réchauffer son front glacé.

« Vous auriez dû écrire au saint pontife, lui dit le prêtre, et lui demander justice, sinon miséricorde.

— Je l'ai fait, mon père, mais sans doute qu'il n'a pas reçu mes lettres, car elles sont restées sans réponse. Je ne lui demandais pas la vie cependant, ni la liberté, je lui demandais un seul baiser de ma mère.

— Écrivez encore une fois, mon enfant.

— Ma lettre sera interceptée avant d'arriver à Grégoire XVI.

— Grégoire XVI n'existe plus, écrivez à son successeur.

— Elle ne lui parviendra pas davantage, car la haine de mes ennemis invisibles saura bien s'interposer entre son successeur et moi.

— Peut-être.

— Oh! bien certainement, mon père.

— On assure que Pie IX est bon, et qu'il a promis justice à tous ses sujets; écrivez à Pie IX.

— Qui se chargera de remettre ma lettre?

— Le geôlier du château Saint-Ange.

— Non, mon père, car je suis pauvre, moi, et les services se vendent cher en prison.

— Alors je la lui ferai remettre ou la remettrai moi-même; écrivez.

— Impossible, mon père, je n'ai point d'encre, point de papier, point de plume; tout cela coûte cher en prison.

— Voici un crayon, écrivez sur cette feuille de mon calepin.

— Je ne sais plus écrire, mon père; j'ai oublié depuis vingt-deux ans.

— J'écrirai alors pour vous; dictez-moi. »

Le prisonnier réfléchit un instant et il dicta :

« Très-saint Père,

» Lorsque désespéré je maudissais, un de vos

» prêtres est venu m'apprendre à bénir votre nom.
» Depuis vingt-deux années je souffre dans un ca-
» chot du château Saint-Ange. Depuis vingt-deux
» ans j'attends l'heure de la justice ou bien celle de
» la réparation. Si je suis coupable, qu'on *m'accorde*
» la mort; si je suis innocent, qu'on me rende à
» l'amour de ma mère et à la liberté..

« *Signé* GAETANO. »

« C'est bien, dit le prêtre, avant ce soir le pape aura pris lecture de cette lettre. Adieu, mon enfant; ayez confiance en Dieu, priez-le pour Pie IX, et espérez. » Le porte-clefs rentra dans ce moment; l était furieux : « *Per Christo!* dit-il en regardant sa montre, monsieur le chapelain, vous avez tort, vous ne deviez rester ici qu'une heure et voilà une heure et quinze secondes que vous y êtes; allons, dépêchons-nous et décampons.

— C'est vous qui avez tort de jurer ainsi par le nom du Sauveur, surtout si le pape, votre maître, le savait!... »

Le porte-clefs répondit à cette espèce de menace par une phrase italienne qui correspond littéralement à celle-ci : Le pape se moque de moi comme je me moque de lui.

« Vous avez tort une seconde fois, car Pie IX aime tout le monde et ne se moque de personne. Comment vous appelez-vous?

— Cela ne vous regarde pas, décampez *subito.* »

Le prêtre, sortant alors, se rendit aussitôt chez le gouverneur du château. Comme le porte-clefs, le gouverneur se trouvait dans une fâcheuse disposition d'esprit. « Encore un ennuyeux, dit-il; voyons, monsieur l'abbé, que me voulez-vous? hâtez-vous, car mes heures sont comptées.

— Je viens vous demander la mise en liberté de votre prisonnier Gaëtano.

— Mais vous êtes fou, monsieur l'abbé, vous savez bien que le pape seul a le droit de faire grâce.

— Aussi c'est au nom du pape que je viens m'adresser à vous.

— La preuve?

— La voici; et le bon prêtre, prenant une plume, traça rapidement au bas de la feuille dictée par le prisonnier :

« 1° Contre le présent ordre, le gouverneur du
» château Saint-Ange ouvrira sur-le-champ les
» portes du susdit château au détenu Gaëtano;

» 2° Le poste du château Saint-Ange rendra les honneurs militaires au prisonnier élargi;

» 3° Le gouverneur du château pourvoira immé-
» diatement au remplacement de son porte-clefs
» en chef.

» En vertu de quoi, avons signé en notre château
» Saint-Ange.

» PIE IX. »

Le premier soin de Gaëtano mis en liberté fut d'aller embrasser sa mère, qui faillit en mourir de joie; son second, fut de courir au Quirinal pour demander au pape le nom de son bienfaiteur. — Votre bienfaiteur, non, lui répondit Pie IX, votre bon père, oui. C'est moi!...

Pour la première fois, depuis vingt-deux ans, Gaëtano put verser une larme, mais ce fut une larme de bonheur et de reconnaissance.

Vingt-deux années auparavant, un jeune homme de dix-sept ans, accusé de conspiration et condamné à mort, marchait résolument au lieu du supplice. Un prêtre qui passait fut touché de son courage, de sa jeunesse et surtout de sa résignation; il calcula le temps que le condamné devait demeurer en chapelle, il avait quatre heures devant lui. Il s'élança au Vatican, et pria si instamment le pape régnant alors, que celui-ci, faisant grâce de la vie, commua la peine de mort en une détention perpétuelle. Bizarrerie des choses humaines! ou plutôt mystérieux desseins de la Providence! Le jeune homme était Gaëtano, le prêtre était le futur successeur de Grégoire XVI.

Avant de porter la hache au cœur des innombrables abus qu'il trouva jusque sur les marches mêmes de son trône, Pie IX commença la réforme par sa propre maison. Soixante chevaux de luxe s'engraissaient dans les écuries de ses palais : C'est la moitié de trop, dit-il, et il en fit vendre trente au profit des Romains pauvres. Un personnel inutile encombrait ses antichambres et ses cuisines, il le réduisit également au nombre strictement nécessaire. Des sommes énormes étaient consacrées à l'entretien des jardins pontificaux, il les modifia sans nuire cependant à leur avenir. « Je suis un pauvre prêtre de Jésus-Christ, dit-il à son maître d'hôtel, et non point un *Lucullus.* Vous aurez soin désormais de me servir comme un pauvre prêtre; » dès lors, trois plats modestes et du vin très-ordinaire complétèrent le menu de ses dîners.

Un soir, à la suite d'un long entretien avec le cardinal Gizzy sur l'opportunité des réformes à faire, il demanda une limonade. Son premier valet de pied fit aussitôt apporter deux magnifiques plateaux en vermeil, chargés de rafraîchissements de toutes sortes et préparés comme par enchantement.

« Je n'ai demandé qu'une limonade, dit le souverain pontife guidé par une pensée d'économie.

— C'est vrai, très-saint Père, lui répondit-on; mais nous avons dû nous conformer au cérémonial prescrit, et vous offrir, suivant l'usage, tous ces divers rafraîchissements.

— C'est bien, répliqua le pape; allez-moi chercher, je vous prie, un citron. »

On le lui apporta immédiatement.

« Maintenant, donnez-moi du sucre et un verre d'eau. »

Alors, faisant lui-même sa limonade, il ajouta :

« Emportez ces plateaux, distribuez les rafraîchissements qu'ils contiennent aux premiers pauvres que vous trouverez sur la place de Monte-Cavallo, donnez-leur à chacun dix baïoques, et ne m'offrez plus désormais que ce que je demanderai, ni plus ni moins : allez. »

Économe à l'excès peut-être dans les choses de son intérieur, il était libéral à l'exagération quand il s'agissait des autres. Un jour, une députation israélite, se présentant au Quirinal, lui fit hommage d'un calice antique, chef-d'œuvre d'art conservé précieusement depuis deux siècles dans le Ghetto. « C'est bien, mes enfants, leur dit le pape avec » bonté, j'accepte votre présent avec plaisir et vous » en remercie. Combien peut-il valoir en écus? Je » ne parle pas de sa valeur comme objet d'art, il » est inestimable.

» Il pèse cinq cents écus romains, » lui répondit le chef de la députation.

Pie IX alors écrivit rapidement sur le premier morceau de papier qui tomba sous sa main : *Bon pour mille écus*, le signa, et le donnant aux délégués israélites : « Acceptez à votre tour, leur dit-il, cette faible somme, et partagez-la de la part de Pie IX aux malheureuses familles du Ghetto. »

Humain et charitable pour tous, son cœur n'établit jamais de distinction dans la répartition de ses munificences.

Un jour, il passait en petit cortége dans une des rues écartées des Transtévérins; un rassemblement nombreux s'était formé autour d'un vieillard étendu sur le pavé de la rue et se débattant dans les convulsions d'une crise terrible. C'est un juif, disait le peuple, et, retenu par ce cri de malédiction, nul ne lui portait secours. C'est un homme, s'écria le pape en perçant la foule, c'est un homme souffrant qu'il faut secourir; et le relevant lui-même, il le fit porter dans sa voiture, le conduisit dans sa demeure, et ne le quitta qu'après lui avoir vu reprendre connaissance. Le jour même il lui envoya son médecin, et le lendemain un de ses camériers secrets pour s'informer de ses nouvelles.

Ce ne sont pas seulement les chrétiens romains qui le chérissent et l'adorent, les malheureux habitants du Ghetto le prendraient volontiers pour le Messie qu'ils attendent depuis si longtemps. S'il n'est un dieu pour eux, Pie IX est au moins une providence.



BULLETIN DES MODES.

Hélas! hélas! il faut bien l'avouer, les plus jolies parures ne se font plus pour Paris. Lorsque nous voyons dans un magasin une élégante robe, un délicieux chapeau, nous entendons presque aussitôt dire : C'est pour madame une telle, qui part demain pour Vichy, Baden, Spa, Aix ou Bagnères. Ainsi, cette semaine, nous regardions un gracieux chapeau de paille de riz orné d'une grosse rose dont le feuillage brun venait rejoindre le bavolet en passant sur le devant de la forme, et qui était doublé de rose avec chiffonnage de tulle rose pour garniture de dessous de passe; ce chapeau devait aller à Bade; — un autre, aussi en paille de riz, mais cousue, était garni de rubans blancs festonnés, et son dessous de passe orné de ruban et de tulle; — un chapeau de crêpe rose était orné d'une touffe de marabouts; une capote de tulle blanc était garnie de branches légères de fleurs

blanches et de fleurs semblables sous la passe. Tous ces chapeaux ne devaient pas se montrer à Paris.

Les robes de barége et de mousseline-grenadine de soie ont presque toutes des corsages froncés montants et ouverts devant en cœur, et, comme elles sont invariablement garnies de volants, l'ouverture du corsage est bordée d'un petit froncé à la vieille ou d'un très-petit volant à tête; les manches sont demi-larges du bas et froncées sur un poignet, ou bien ouvertes et bordées d'une petite garniture semblable à celle du corsage: alors il faut des sous-manches de tulle ou de mousseline claire, fermées par un poignet brodé et bordé d'une petite dentelle.

Les robes de soie sont absolument faites de même, à l'exception que les corsages sont plus souvent justes que froncés. Quant aux redingotes, elles ont presque toutes des corsages justes et très-montants. Cependant on cherche à faire prendre, au moins pour l'été, la mode des corsages ouverts, même aux redingotes, et en cela on fait preuve de goût et d'élégance; car les corsages ouverts nécessitent de beaux fichus brodés et à jabots de dentelle, des manches ouvertes et des sous-manches dans le genre du fichu. — Quant aux fleurs artificielles, toutes les guirlandes, les touffes à l'italienne, les bouquets de corsage; tout est pour les bals des eaux et des bains de mer, il n'y a pas la plus petite fleurette destinée à ce pauvre Paris. Les fleurs préférées en guirlandes sont: les roses thé, les jacinthes, des jardinières (fleurs mêlées), des fleurs des champs, pâquerettes, coquelicots, épis d'avoine et bluets; le chèvrefeuille, les mauves en toutes nuances, le laurier.

Pour de plus amples renseignements, nous renvoyons nos lectrices au joli journal spécial publié par Aubert sous le titre de *Les Modes parisiennes*. C'est le plus élégant et le mieux renseigné de tous les recueils de ce genre.





UN CONTE DE FÉE

AU XIXe SIÈCLE.

I.

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.

Il y avait une fois un homme et une femme qui habitaient le bourg de Saint-Coulomb, en Bretagne. L'homme, qui s'appelait Contencin, était menuisier de son état, et sa femme tricotait des bas... C'étaient de braves gens, très-courageux, gagnant bien au delà de ce qu'il leur fallait pour vivre, et ayant amassé déjà un joli petit avoir. Ils étaient estimés de tout le monde.

D'après cela, on pourrait croire que les Contencin étaient très-heureux ; il n'en était rien, cependant. Depuis six ans qu'ils étaient mariés, ils n'avaient pas d'enfant, et cette privation était le souci de leur vie. Enfin le bon Dieu prit en pitié le chagrin de ces pauvres gens, il leur envoya un fils, et ils donnèrent

à ce cher enfant les prénoms de Désiré-Édouard.

Ce fut grande fête à la maison le jour de la cérémonie du baptême : les Contencin invitèrent à souper le maire du bourg, le curé, le garde-champêtre, le tisserand, le serrurier, le sacristain et le limonadier, — toutes les notabilités de la commune. — Le maire et le limonadier étaient escortés de leurs épouses respectives.

Quand on eut mangé force galette de blé noir, cinq ou six livres de jambon, deux plats de langues de morues, le tout arrosé d'une quantité suffisante de vieux cidre capiteux, on apporta à table le petit Édouard, bien douillettement enveloppé dans ses langes de molleton, et, suivant un usage du pays, on lui mit dans la bouche une toute petite tranche de pain légèrement frottée d'ail et enduite de beurre.

Le nouveau-né sortit de cette épreuve à la grande satisfaction de son père et aux applaudissements de l'assistance : l'intrépidité avec laquelle l'odorante bouchée de pain avait été avalée était du meilleur augure pour la viabilité de l'enfant.

— Vous aurez là un gaillard, père Contencin, dit le maire, et je souhaite qu'il reste toute sa vie honnête homme.

— Moi, dit le curé, je souhaite qu'il craigne Dieu et qu'il aime son prochain.

— Moi, dit le garde-champêtre, je souhaite qu'il soit bon fils, et qu'il ne fasse pas comme mon coquin de garçon, que j'ai élevé dans les grandeurs, qui est huissier à Dol, et qui méprise l'auteur de ses jours.

— Mon gars, dit le tisserand, en adressant directement la parole au héros de la fête, je te souhaite, moi, de devenir riche.

— Moi, dit le serrurier, je te souhaite d'avoir une bonne santé.

— Et moi, d'être savant comme un livre, dit le sacristain.

— Moi, je souhaite que tous les souhaits de ces messieurs s'accomplissent, dit le limonadier, qui s'était en vain creusé la cervelle pour trouver un vœu à ajouter à ceux qui avaient été faits.

La femme de M. le maire donna un gros baiser au petit Édouard, et dit à son tour :

— Mon cher enfant, je souhaite que Dieu te donne la beauté, et que tu aies le talent que les femmes aiment le mieux.

— Moi, je souhaite qu'il devienne le mari d'une princesse, dit étourdiment la limonadière, qui n'était pas plus que son époux en fonds d'invention.

A peine avait-elle fini de parler, que la porte s'ouvrit et que l'on vit entrer une vieille femme qui avait l'air d'une sorcière, et qui, furieuse de n'avoir pas été invitée au gala, lança à Contencin un regard plein de fiel et de haine.

— Moi, mon jeune gars, dit-elle d'une voix railleuse et chevrotante, je te souhaite de mourir jeune. La vieillesse, vois-tu bien, est une triste chose. Elle apporte avec elle un cortége d'infirmités et vous attire le mépris des jeunes.

Après avoir prononcé ces paroles, qui ne laissèrent pas que de produire sur la compagnie une impression de tristesse, la vieille se retira. Les invités ne tardèrent pas à en faire autant.

A vingt-cinq ans de là, une partie des souhaits qui avaient été faits sur le berceau d'Édouard Contencin s'était réalisée. D'abord, c'était un des plus beaux jeunes gens qu'il fût possible de voir. Sa taille, au-dessus de la moyenne, avait ces admirables proportions que la statuaire donne à ses chefs-d'œuvre, et son visage, remarquable par l'expression et la régularité des traits, l'était encore plus par le rayon de haute intelligence qui l'illuminait. Ses yeux, d'un bleu foncé, avaient un regard limpide et magnétique qui commandait irrésistiblement la sympathie.

Les Contencin avaient été si émerveillés de voir leur fils, pendant son adolescence, profiter des leçons que le bon curé se plaisait à lui donner, qu'il leur était venu de l'ambition pour son avenir, et qu'ils résolurent de s'imposer tous les sacrifices possibles pour compléter son instruction. Les dépenses qu'ils eurent à faire tant qu'Édouard resta entre les mains du curé se bornèrent à des achats de livres, si bien que leurs économies accumulées leur permirent non-seulement de payer sa pension au collége royal de Rennes, où il fit sa rhétorique et sa philosophie, mais encore de l'envoyer étudier la médecine à l'école secondaire de Nantes. Il alla ensuite passer deux années à Paris, où il reçut son diplôme de docteur.

Par bonheur, le souhait du garde-champêtre s'était accompli. Quoiqu'il eût reçu une éducation fort au-dessus de sa naissance, Édouard était resté bon fils, et, bien loin de rougir de l'infime condition de ses parents, il leur rendait le culte et la vénération que méritait la tendresse, un peu aveugle peut-être, qu'ils n'avaient jamais cessé de lui témoigner.

Le nouveau docteur vint donc s'installer, pour exercer sa profession, dans le bourg de Saint-Coulomb. Comme il n'y avait pas d'autre médecin que lui dans un rayon assez étendu, il eut bien vite une clientèle considérable, qui, malgré ses non-valeurs, produisit un revenu suffisant à ses propres besoins et à ceux de ses vieux parents.

Il était grand temps que les études d'Édouard se terminassent. Le modeste avoir de ses parents y avait passé tout entier, et les pauvres gens s'étaient faits si vieux, si vieux, que la femme n'y voyait plus assez pour relever les mailles sur ses aiguilles à tricoter, et que les bras du menuisier, affaiblis par l'âge et l'excès de travail, ne pouvaient plus faire

agir la varlope et le rabot. Réduits à l'indigence, ils auraient donc été obligés de finir leurs jours à l'hôpital, s'ils n'eussent eu leur enfant pour soutien.

Les Contencin recueillaient les fruits de leurs sacrifices. Ils étaient fiers de leur *garçon* et se trouvaient on ne peut plus fortunés de s'être ainsi préparé, pour leurs vieux jours, une retraite douce et glorieuse. Mais quel eût été leur désespoir s'ils avaient pu soupçonner que ce fils tant chéri s'imposait à son tour le sacrifice le plus lourd, qu'il immolait son bonheur pour assurer celui de ses vieux parents?

En effet, quoiqu'il fût assez habile médecin et qu'il eût mis beaucoup de zèle à s'instruire dans l'art de guérir, Édouard n'avait absolument aucun goût pour la profession qu'il avait embrassée. Cette aversion s'était déclarée antérieurement à l'époque où il était venu pratiquer à la campagne, et datait de son séjour à Paris.

Comme distraction à ses premières études médicales, Édouard, à qui la nature avait donné une fort belle voix, avait appris la musique à Nantes, d'un artiste qui l'avait pris en amitié et lui avait donné gratuitement des leçons. Il avait fait, en peu de temps, des progrès extraordinaires, et aurait pu devenir un pianiste remarquable, s'il n'eût de préférence cultivé sa voix, dont les notes étendues et la qualité vibrante et moelleuse à la fois auraient fait la fortune d'un théâtre lyrique.

Jusque-là, le jeune étudiant n'avait considéré la musique que comme un agréable passe-temps, et peut-être n'avait-il pas même la conscience de sa rare aptitude en ce genre, lorsqu'une vocation nouvelle se révéla à lui, à l'audition des chefs-d'œuvre de Rossini, interprétés à Paris par les premiers chanteurs du monde. Il sentit alors que lui aussi pouvait prétendre à ces applaudissements enivrants qui accueillaient les artistes éminents ; il se dit que lui aussi pourrait produire ce phénomène étrange qui suspend, pour ainsi dire, une salle tout entière à la bouche d'un homme, et il entrevit la fortune, la célébrité, et il eut de ces rêves enchanteurs qui viennent caresser de leurs ailes dorées la jeunesse des hommes prédestinés à la gloire.

Mais ce n'était pas sans éprouver une sorte de remords et sans combattre énergiquement, qu'Édouard laissait approcher de son esprit ces chimères prestigieuses. Les enseignements qu'il avait reçus du curé de Saint-Coulomb, enseignements qui se continuaient dans une correspondance fréquente, lui faisaient considérer le théâtre comme un lieu de perdition, où l'artiste n'obtient le succès qu'aux dépens de sa moralité et de sa considération. Fût-il parvenu, d'ailleurs, à reconnaître le peu de fondement de ce préjugé, et à se convaincre qu'il existe d'honorables exceptions de jour en jour moins rares, qu'il ne lui eût pas été permis de discontinuer des études qui devaient l'amener à une position modeste, mais certaine, pour courir après un succès fort problématique, et auquel on n'arrive, dans tous les cas, qu'après bien des mécomptes cruels.

Il n'était pas maître de disposer de lui-même. Il savait que ses parents avaient dépensé pour lui jusqu'à leurs dernières ressources, et qu'ils n'espéraient plus qu'en leur enfant pour vivre leurs derniers jours à l'abri de la misère. Édouard ne pouvait pas balancer un instant entre un devoir sacré et la satisfaction d'un désir tout personnel, quelque impérieux que fût ce désir ; mais il ne souffrait pas moins de cette servitude que le sort faisait peser sur lui, et peut-être, à son insu, lui arriva-t-il plus d'une fois de déplorer que son père ne l'eût pas élevé tout simplement pour être menuisier, ce qui lui aurait épargné du moins le froissement inexprimable qu'éprouve l'homme forcé de renoncer à des jouissances pour lesquelles on l'a inopportunément façonné, et de tourner le dos au but qui le sollicite.

Édouard était donc venu sans la moindre hésitation exercer la médecine dans son bourg natal, et vivre dans un milieu où il n'ignorait pas qu'il resterait isolé et complétement privé de communications intellectuelles.

Du reste, il dissimulait ses ennuis incessants à l'aide d'une gravité toute doctorale, et il ne lui était jamais arrivé de laisser échapper une plainte.

Telle était la situation du héros de cette histoire, lorsqu'une nuit on vint l'éveiller pour qu'il eût à se rendre au château de Keradrès.

Il sella lui-même son *bidet*, et, précédé de l'exprès qu'on lui avait expédié, il prit le chemin du château, qui était à deux bonnes lieues de Saint-Coulomb.

En descendant de cheval dans la cour du vieux manoir, Édouard fut reçu par un homme de quarante cinq ans environ, dont le front était entouré de compresses et qui paraissait agité par une inquiétude extraordinaire. Cet homme était le baron de Keradrès, propriétaire du domaine dont il portait le nom.

— Venez, monsieur, suivez-moi, dit-il à Édouard en le prenant par le bras et en l'entraînant sous le vestibule ; il n'y a pas de temps à perdre.

Les médecins sont accoutumés à ces façons d'agir de la part des gens auxquels l'appréhension du danger que court une personne aimée fait oublier les formules d'une politesse vulgaire.

Édouard suivit le baron sans se permettre de réflexion, bien qu'il fût assez surpris que celui-ci, blessé à la tête comme il paraissait l'être, ne le consultât pas pour son propre compte.

Ils entrèrent dans une chambre à coucher, au

premier étage. — Une femme, madame de Keradrès sans doute, était étendue sans mouvement et tout habillée sur son lit.

— Voyez, monsieur, dit le baron en désignant sa femme, voilà plus de trois heures qu'elle est sans connaissance... Sauvez-la, sauvez-la... Édouard prit une des bougies qui brûlaient sur la cheminée, et s'approcha du lit pour examiner la malade.

Elle avait l'air d'une femme endormie plutôt qu'évanouie. Sa respiration était calme, son pouls n'avait qu'une agitation peu inquiétante, et son visage légèrement coloré, un peu plus peut-être qu'à l'état normal, ne laissait voir aucun des symptômes ordinaires des crises nerveuses.

Le docteur remit fort tranquillement le flambeau sur la cheminée et dit au baron :

— Monsieur, cette personne n'est pas plus malade que moi : elle dort ou fait semblant de dormir.

— En êtes-vous sûr, monsieur? demanda le baron dont le regard étincela de joie.

— Parfaitement sûr. Adressez-lui la parole, vous verrez.

M. de Keradrès s'empara aussitôt de la main de sa femme.

— Séraphine, ma chère Séraphine, réponds-moi, je t'en prie, tu me fais mourir d'inquiétude.

Mais Séraphine ne bougea pas et ne répondit pas davantage.

— Vous voyez bien, monsieur, qu'elle ne dort pas, dit le baron à Édouard : elle est en léthargie. A la suite d'une vive contrariété, elle a eu une crise affreuse... elle est tombée sur un fauteuil en se tordant comme un serpent... je l'ai transportée sur son lit, et depuis ce temps elle n'a pas remué.

— Tenez-vous beaucoup à ce que madame soit rappelée à la vie? dit Édouard avec un accent que le baron aurait trouvé railleur, s'il n'eût été aussi préoccupé de l'état de sa femme.

— Si j'y tiens, monsieur, mais ce n'est pas pour autre chose que je vous ai envoyé quérir.

Comme tous les médecins qui exercent dans les campagnes, Édouard ne marchait jamais sans une pharmacie portative. Il en tira un petit flacon qu'il déboucha et mit sous le nez de la belle malade. L'ammoniac eut tout l'effet qu'il en attendait, et madame de Keradrès fit simultanément trois choses : elle poussa un cri, ouvrit les yeux et se mit sur son séant.

— Qu'est-ce donc, où suis-je? dit-elle en paraissant sortir d'un autre monde.

— Pas d'émotions, pas d'émotions, s'empressa de répondre le baron au comble du bonheur : te voilà donc enfin sortie de cette crise effrayante, ma chère Séraphine ! comment te sens-tu? — Ne réponds pas... pas d'émotions...

— Mais je ne suis pas malade, mon ami. Monsieur ne te le disait-il pas? ajouta-t-elle en montrant du doigt le docteur qui assistait en souriant à cette petite scène de la vie conjugale.

— Et je ne me suis pas trompé, à ce qu'il paraît, dit Édouard, car votre évanouissement ne vous a pas empêchée de m'entendre.

Madame de Keradrès se mordit les lèvres en reconnaissant qu'elle s'était trahie elle-même, et voulant se venger de l'homme qui n'avait pas eu la courtoisie de paraître dupe de son manége, elle demanda sèchement à son mari :

— Quel est cet étranger?

— C'est le médecin de Saint-Coulomb, que j'ai envoyé quérir pour toi.

— Pour moi qui ne suis pas malade, à la bonne heure, reprit la baronne avec malice ; mais, pour toi dont la blessure est peut-être dangereuse, mon ami, il te faudrait mieux qu'un médecin de campagne.

Édouard, qui avait vu venir ce trait de la baronne et qui avait deviné son dépit, s'était fait invulnérable, et malgré cette grossièreté, il ne conserva pas moins son sourire fin et moqueur.

— A présent, dit-il en s'inclinant, que je n'ai plus affaire ici, je vous demande la permission de me retirer.

— Un moment, un moment, monsieur, s'écria le baron. Je me suis oublié moi-même tant que j'ai vu madame en danger, mais je ne serais pas fâché de savoir votre opinion sur une petite égratignure que j'ai au front.

— Voyons donc cette égratignure, fit Édouard, qui, pour narguer la baronne, n'eut pas l'air de se souvenir de son épigramme.

M. de Keradrès défit lui-même la bande de toile qui lui ceignait le front, enleva les compresses et découvrit sa blessure.

— Diable, dit le docteur en l'examinant, c'est plus sérieux que je ne l'eusse pensé. Comment cet accident vous est-il donc arrivé? Ce n'est pas le résultat d'une chute.... vous avez été frappé....

— Est-il absolument nécessaire que je vous dise comment cela est arrivé? demanda le baron en regardant sa femme avec anxiété.

— Je ne suis pas votre confesseur, répondit Édouard, et à ce sujet vous ne me direz que ce que vous voudrez; mais je vous ferai observer que, pour vous indiquer le remède à suivre, il est bon que je sache avec quel corps ou quel instrument vous vous êtes blessé.

— C'est avec un verre à boire, répondit le baron, que cet aveu parut embarrasser, et qui ne cessait de regarder sa femme. Tenez, monsieur, continua-t-il après un moment de silence; vous pourriez faire là-dessus de fausses conjectures, et j'aime mieux tout vous dire. Dans la soirée, j'ai eu une petite

discussion avec madame de Keradrès... un enfantillage. Madame, qui est très impatiente, a voulu, en plaisantant, me jeter au visage l'eau d'un verre qu'elle tenait à la main... et par mégarde elle a laissé échapper le verre, qui m'a atteint au front et s'est brisé. C'est en voyant le sang jaillir que ma chère Séraphine a eu une crise. Voilà toute l'histoire, n'est-ce pas, ma chérie? mais je ne te contrarierai plus et je te promets de faire ce que tu demandais.

— Trois lignes plus bas, et vous étiez un homme mort, se contenta de répondre Édouard, qui, pour prouver combien peu il admettait les circonstances atténuantes inventées par le mari, lança à la femme un regard sévère.

Puis il se mit aussitôt à panser la blessure et demanda une seconde fois à prendre congé.

— Il serait beaucoup plus sage, ce me semble, que vous restassiez à coucher au château. Voilà qu'il est deux heures bientôt... dormez jusqu'à neuf, vous serez tout arrivé pour me faire un second pansement, et vous partirez après déjeuner.

En toute autre circonstance Édouard eût refusé de se rendre à une telle invitation; mais ayant remarqué un mouvement d'épaules peu approbateur de la baronne, il eut la mauvaise inspiration d'accepter, moitié pour donner du dépit à madame de Keradrès, moitié par curiosité, pour étudier un peu les allures de ce couple qui n'avait pas lieu de lui paraître des mieux assortis.

La baronne, qui avait sans doute deviné l'arrière-pensée du docteur, et qui ne voulait pas lui donner la satisfaction sur laquelle il comptait, se fit servir ostensiblement dans sa chambre, et laissa le baron et son hôte déjeuner en tête-à-tête.

— Ma femme est toujours indisposée, dit M. de Keradrès pour pallier l'impolitesse de sa femme; elle m'a prié de vous faire agréer ses excuses.

— Comment donc! fit Édouard, mais c'est tout naturel, et je me ferai un plaisir, avant de quitter le château, de lui offrir mes soins.

— N'en faites rien, interrompit vivement le baron. Madame de Keradrès a le malheur de n'avoir aucune confiance dans la médecine.

Édouard n'insista pas et prit seulement acte de ce nouveau trait, comme preuve de l'inimitié réciproque qui existait décidément entre la baronne et lui. Pourtant il lui en coûtait de laisser à son adversaire l'avantage du terrain, et il songeait au moyen de reprendre le dessus.

Après le déjeuner, M. de Keradrès et le docteur passèrent dans le salon pour prendre le café.

Le piano de la baronne était ouvert. Un magnifique piano à queue, d'Érard. Édouard se laissa tenter par cette bonne fortune, et se plaçant devant le clavier, il se mit à exécuter des arpéges de première force et des modulations pleines de goût et de fantaisie.

Le baron avait la musique en horreur. Tandis que son hôte s'escrimait au piano, il alla faire un tour dans ses jardins et regarder si les treilles n'avaient pas souffert du froid de la nuit.

Se voyant seul, Édouard crut pouvoir se permettre de passer de la musique instrumentale à la musique vocale, et chanta la cavatine de la *Lucia*, avec cette âme et cette perfection qui n'appartiennent qu'aux grands artistes.

Cependant, il finit par comprendre qu'il en agissait avec un sans-façon peu convenable, et quittant le tabouret, il se trouva en face de madame de Keradrès, qui l'avait écouté dans une délicieuse extase.

— Pardon, madame, dit Édouard un peu confus, je ne vous savais pas là...

— Oh! continuez, continuez, monsieur, je vous en prie: il y a longtemps que je ne me suis sentie aussi heureuse.

II.

MADAME DE KERADRÈS.

Il avait suffi à Édouard de passer un quart d'heure dans la chambre de la baronne, au moment où elle jouait l'évanouissement, pour reconnaître que cette femme était une dangereuse comédienne, et le mari un pauvre homme crédule et opprimé. C'était à cause de cela qu'il s'était senti tout d'abord une aversion instinctive pour madame de Keradrès, quoiqu'il l'eût à peine entrevue pendant la scène ridicule à laquelle on l'avait fait assister.

De son côté, madame de Keradrès n'était pas plus instruite sur le compte du docteur. Elle ne lui avait pas pardonné d'avoir voulu la démasquer en présence de son mari, et peut-être aussi s'était-elle dit qu'un médecin exerçant à Saint-Coulomb ne devait pas être un grand génie et qu'on pouvait impunément lui décocher un sarcasme grossier, mais, en dehors de ces notions conjecturales, elle ne se faisait absolument aucune idée de la personne du docteur, dont la mise, d'une simplicité rustique, était loin, d'ailleurs de rehausser les avantages extérieurs.

Un hasard tout à fait imprévu leur fournissait à l'un et à l'autre une occasion, secrètement désirée peut-être, de se voir et de se juger.

Madame de Keradrès avait trente-six ans, et aurait pu hardiment n'en avouer que vingt-huit ou trente. Elle était grande, bien faite, mais sa démarche avait une roideur hautaine qui excluait la grâce, et quoiqu'elle fût d'une beauté peu ordinaire, son visage portait l'empreinte d'une telle opiniâtreté de caractère, qu'en voyant pour la première fois

cette femme, on éprouvait un sentiment de répulsion semblable à de l'effroi.

Telle fut du moins l'impression qu'elle produisit sur Édouard. Mais Édouard savait que, dans un moment de contrariété, la baronne était capable de jeter un verre à la tête de son mari, et, sans aucun doute, la connaissance de ce fait influait quelque peu sur l'opinion qu'il se formait d'elle. Toujours est-il que cette femme lui fit peur.

Séraphine, élevée en enfant gâtée, et mariée fort jeune à M. de Keradrès, avait transporté dans son ménage les habitudes fantasques et despotiques qu'on lui avait laissé prendre dans sa famille, et elle eût fait du baron le plus malheureux des hommes, si cette molle nature de mari ne se fût pliée à toutes les volontés de sa femme, et montrée en toute circonstance d'une faiblesse invraisemblable. Une seule fois peut-être en sa vie il avait voulu répondre par une observation placide à un désir de la baronne, et il avait failli lui en coûter la vie.

Si les préventions d'Édouard contre madame de Keradrès s'affermissaient tandis qu'il l'étudiait du regard, celles de la baronne, au contraire, disparaissaient complétement, et faisaient place à une admiration sympathique.

Avec cette rapidité d'aperception particulière aux femmes du grand monde, elle avait deviné que ce médecin de campagne était un homme distingué, et elle avait été frappée de son grand air et de la beauté des lignes de son visage, en dépit du paletot de gros coutil dont il était revêtu. Mais ce qui avait mis le comble à son étonnement, ce qui l'avait en quelque sorte fascinée, c'était la découverte qu'elle venait de faire d'un pianiste habile, d'un chanteur consommé, d'un artiste enfin, dans cet homme que, quelques heures auparavant, elle avait traité avec un dédain que semblait justifier à ses yeux sa position inférieure.

Il y avait peu de relations possibles pour la baronne dans le voisinage du château de Keradrès; de quelle ressource ne lui serait donc pas la société de ce jeune docteur, à elle qui aimait tant la musique, et qui croyait avoir des raisons de se plaindre de la monotonie de son intérieur.

— Je vous en prie, monsieur, continuez, répéta-t-elle, tandis qu'Édouard l'examinait avec une extrême attention.

— Veuillez m'excuser, madame, ma présence est nécessaire à Saint-Coulomb, répondit Édouard, qui se vengeait ainsi des dédains dont il avait été précédemment l'objet.

Madame de Keradrès fit un mouvement comme pour s'opposer à la sortie du docteur, mais elle n'osa pas pousser plus loin cette démonstration, et une larme qui mouilla sa paupière prouva combien ce mécompte lui était sensible, et combien aussi elle s'était promptement humanisée pour son hôte.

Édouard s'inclina, sortit du salon, et quelques minutes après il s'éloignait du château, mais non sans penser à la femme avec laquelle il venait d'engager une joute si singulière.

A quelques jours de là, Édouard vit s'arrêter à la porte de sa demeure une calèche de laquelle il ne fut pas peu surpris de voir descendre M. de Keradrès.

Cette fois le baron n'avait plus de compresses sur le front, et sa blessure était tout simplement couverte d'une petite bande de taffetas d'Angleterre.

Édouard s'empressa d'aller au-devant de lui pour le recevoir.

— Eh! bonjour, cher docteur, lui dit le baron en lui serrant cordialement la main; voulez-vous donc laisser mourir vos malades, que vous ne venez plus les voir?

Édouard ne put s'empêcher de sourire en voyant le chemin rapide qu'il avait fait dans la confiance d'un client qu'il ne comptait même plus revoir.

— Rien ne pouvait me faire supposer, monsieur, répondit-il, qu'on eût besoin de moi au château de Keradrès.

— Voilà ce qui vous trompe, jeune homme, on a besoin de vous, non pas précisément comme médecin; car, Dieu merci, nous jouissons à présent d'une parfaite santé, mais nous tenons à vous témoigner notre reconnaissance; nous voulons être de vos amis, et c'est pour cela que je viens vous enlever sans cérémonie pour dîner avec nous.

Édouard, qui, en revenant de Keradrès, s'était déjà reproché d'avoir imprudemment provoqué un commencement de relation avec une femme qui lui était antipathique, ne se souciait pas beaucoup d'accepter l'invitation du baron. Quelque chose lui disait que cette démarche du mari était le résultat des suggestions de Séraphine, et en ce sens, elle lui était désagréable. Mais, d'un autre côté, il éprouvait pour M. de Keradrès cet intérêt sincère dont les grands cœurs ne peuvent se défendre à l'égard des natures faibles par excès de bonté, et il craignait qu'on ne fît à l'honnête châtelain une réception fort orageuse, si on le voyait revenir après avoir échoué dans son ambassade.

Par ces motifs, ou pour toute autre raison dont nous n'avons pas le secret, car le cœur d'un homme est quelquefois un abîme non moins incommensurable que celui d'une femme, Édouard se laissa entraîner.

Madame de Keradrès fut étincelante d'esprit, éblouissante de gaieté, adorable de bonté pour son mari, admirable de convenance pour son hôte. Édouard n'en revenait pas. Toutes les idées qu'il

s'était faites sur le compte de Séraphine étaient bouleversées.

Après le dîner, on fit une promenade à pied dans le parc. Séraphine donnait le bras à Édouard. Elle lui parlait avec enthousiasme des œuvres immortelles de Rossini, de Weber, de Mozart, puis elle s'interrompait tout à coup pour cueillir une fleur parmi les longues herbes du sentier, et se faire donner par le docteur des leçons de botanique.

Édouard était sous le charme, et ne songeait plus à se mettre sur la défensive. Il se sentait à l'aise dans la société de cette femme aristocratique, avec laquelle il pouvait aborder les sujets les plus élevés, et qui lui procurait enfin ces jouissances intellectuelles après lesquelles il avait si longtemps soupiré.

Quand on fut rentré au château, Séraphine voulut montrer qu'elle n'avait pas de rancune, et pria gracieusement Édouard de se mettre au piano.

L'estimable M. de Keradrès, sur les oreilles duquel la vibration d'une note produisait un effet odieux, s'empressa de fuir au moment où Édouard chantait un morceau d'*Anna Boleyna*. Séraphine était dans le ravissement : jamais elle n'avait aussi puissamment senti cette divine mélodie chantée pour elle toute seule, par une des voix les plus remarquables qu'elle eût entendues. Elle avait le visage inondé de larmes lorsque le morceau fut terminé, et ce genre de succès qui chatouilla bien délicieusement le cœur d'Édouard eût suffi pour triompher de ses préventions contre la baronne, s'il lui en fût resté la moindre trace.

A partir de ce jour, Édouard devint indispensable. Il lui fallut s'engager à venir dîner tous les mardis à Keradrès, et promettre de donner aux châtelains le temps de liberté que lui laisseraient ses malades. Le baron était véritablement engoué du docteur, qui avait à ses yeux le mérite d'avoir guéri madame de ses inégalités d'humeur.

Édouard et Séraphine avaient des occasions fréquentes, trop fréquentes même de se voir en tête-à-tête, et Séraphine nourrissait pour le jeune homme un amour passionné. Pour se préserver du magnétisme de cette passion, qu'il se gardait bien d'encourager, en laissant voir qu'il l'avait devinée, Édouard avait une double égide qu'il croyait toute-puissante : d'abord sa probité, qui lui faisait une loi de ne pas abuser de l'hospitalité d'un homme qui lui témoignait la plus noble confiance, et ensuite un amour qui vivait depuis longtemps au fond de son cœur, et qui avait sur lui trop d'empire pour qu'un partage fût possible.

Cet amour était mystérieux et romanesque au dernier point.

Peu de temps avant de quitter Paris pour venir se fixer à Saint-Coulomb, Édouard, en visitant l'exposition annuelle de peinture, était resté frappé d'admiration à la vue d'un portrait. Ce n'était pourtant pas un chef-d'œuvre ; mais Édouard avait peu l'intelligence de l'art de la peinture, qu'il jugeait tout bonnement par l'effet produit sur lui. Sur le livret, le portrait n'avait d'autre indication que celle-ci : *Portrait de femme ;* Dubuffe en était l'auteur. Il représentait en pied une femme de taille moyenne, vêtue d'une robe moirée noire, convenablement décolletée, et dont les épaules et la poitrine, blanches comme du vélin, étaient pudiquement protégées par une écharpe de dentelle ; autour du bras était enroulé un triple rang de grosses perles, et une broche enrichie également de perles retenait l'écharpe au corsage de la robe. La tête n'avait d'autre ornement que de beaux cheveux noirs, dont les boucles encadraient un charmant visage rond, frais, souriant, et qui portait le cachet de la plus haute distinction unie à la plus rare bienveillance.

Édouard avait vu sans doute, ou cru voir dans ce portrait beaucoup de charmes magiques ; toujours est-il que c'est de ce portrait qu'il était amoureux.

La position inexpugnable dans laquelle se trouvait son cœur, par suite de ce fou rêve d'amour qu'il avait entretenu dans la solitude, fut peut-être ce qui perdit Édouard, en ce qu'elle l'empêcha de se mettre en garde contre des entraînements auxquels il est difficile de résister. Séraphine était belle, fougueuse dans sa passion, accoutumée à briser les obstacles devant elle et à fouler aux pieds toutes les considérations, quand il s'agissait de la satisfaction d'un caprice. De quoi n'était-elle donc pas capable, alors qu'elle était sollicitée par un amour ardent, par un premier amour?

Ce qui devait arriver arriva. Les bons génies qui avaient présidé à la naissance de notre héros avaient oublié de le doter de cette froideur des sens, de cette continence qui fait encore, à l'heure qu'il est, la gloire de Joseph et de Scipion, et il ne se sentit pas l'affreux courage de faire à une femme le plus sanglant des affronts, en lui laissant son manteau entre les mains.

Édouard succomba dans un moment de vertige.

Avec une maîtresse comme Séraphine, l'intimité devait être orageuse ; elle le fut en effet, et l'heure du remords ne tarda pas à sonner pour le malheureux docteur. Malheureux, trois fois malheureux ; car il n'aimait pas Séraphine, et l'amour de Séraphine grandissait de jour en jour. Madame de Keradrès n'entendait pas qu'Édouard restât une journée sans venir au château.

Le pauvre baron de Keradrès, bien qu'il fût dans la parfaite ignorance de son infortune, n'avait pas tardé à ressentir le contre-coup des débordements de sa femme. Séraphine n'avait plus maintenant de

raisons de jouer la douceur et la soumission pour guérir Édouard de l'antipathie qu'elle lui avait d'abord inspirée : aussi le temps des dédains, des rebuffades, des épithètes insultantes était revenu pour le pauvre mari, qui n'y comprenait rien, et qui allait naïvement déposer le fardeau de ses peines dans le cœur d'Édouard, de son *meilleur*, de son *seul ami*.

Ces confidences étaient pour le jeune homme autant de coups de poignard. Sa vie était devenue un enfer. Mille fois il avait été sur le point d'avouer à Séraphine qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée, et toujours l'aveu expirait sur ses lèvres. Avait-il le droit de jeter dans le désespoir une femme qui était moins coupable que lui? Elle avait du moins l'excuse d'un amour ardent, exclusif; mais lui, comment pouvait-il se justifier à ses propres yeux d'avoir feint un amour qu'il n'éprouvait pas? Le vertige qui avait causé sa chute avait été de si courte durée, qu'il en avait perdu jusqu'au souvenir, et qu'il n'avait pas même la consolation de l'invoquer pour sa défense.

Il souffrait mort et passion, mais il avait mérité de souffrir. Cette pensée était comme du vinaigre sur une plaie vive.

Pour surcroît d'infortune, l'image de ses rêves était plus que jamais présente à son esprit. Parfois, il lui semblait qu'elle prenait un corps, venait se poser devant lui, et lui demandait compte de son mystérieux amour profané.

Édouard se sentait devenir fou. Les fers de l'esclavage dans lequel il s'était follement engagé lui brisaient les membres.

Un jour que sa croix était trop lourde à porter, il alla se jeter aux genoux du curé et lui avoua sa faute sous le sceau de la confession. Le curé lui ordonna de rompre cette liaison criminelle, de la rompre à tout prix, dût-il quitter la France.

Édouard se sentit plus fort après la pieuse exhortation du prêtre et les salutaires conseils dont il accompagna l'injonction d'en finir avec cette honteuse intrigue.

Avant de prendre une détermination extrême, avant de jeter dans la désolation ses vieux parents en les abandonnant, Édouard voulut essayer d'un moyen d'amener Séraphine à une rupture amiable.

Il resta deux jours sans aller au château de Keradrès. La baronne vint à Saint-Coulomb le matin du troisième jour. Elle trouva Édouard dans son cabinet.

— Êtes-vous malade, Édouard? demanda-t-elle en lui sautant impétueusement au cou. Deux jours sans te voir!... tu veux donc me faire mourir d'impatience et d'ennui? Qu'as-tu?... tu es pâle... tu trembles... Est-ce que tu souffres?

Édouard voulait parler, il ne le pouvait pas. Sa langue s'attachait à son palais. Il avait peur de cette femme dont il maudissait, mais dont il ne pouvait s'empêcher d'admirer la passion.

— Mais réponds-moi donc, Édouard, reprit la baronne en voyant qu'il gardait le silence... je veux savoir si tu souffres.

— Oui, je souffre, je souffre beaucoup, répondit-il en se laissant retomber sur son fauteuil.

— Je veux te guérir par mes caresses, fit madame de Keradrès en s'asseyant sur les genoux d'Édouard.

— Tenez, Séraphine, hasarda le malheureux jeune homme, une pareille vie n'est plus tenable... il faut cesser de nous voir.

A ce mot, Séraphine se mit à bondir comme une panthère.

— Cesser de nous voir, cria-t-elle. Est-ce que tu ne m'aimes plus?

Cette question était faite avec une telle énergie de résolution, de désespoir et de colère, qu'Édouard n'eut pas le courage d'y répondre avec franchise.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Séraphine, s'empressa-t-il de répondre pour la calmer et la disposer à entendre ce qu'il croyait être le langage de la raison. Je vous aime toujours, au contraire, et c'est là ce qui me fait souffrir. Songez combien il doit m'être pénible de penser que, vous aimant, aimé de vous, vous ne m'appartenez pas à moi seul cependant. Vous êtes mariée, Séraphine, et il nous faut cacher comme une honte cet amour dont j'aurais été si fier si vous eussiez été libre. Je vis avec la crainte incessante de ternir votre réputation, et je tiens par-dessus tout à ce que votre réputation soit sans tache. Et ce n'est pas tout encore; je suis jaloux de votre mari, et pourtant je suis plein d'estime et d'affection pour cet excellent homme qui se dévoue si noblement à vous rendre heureuse. Lui aussi me témoigne de l'amitié, de la confiance... il me serre la main... et je le trahis indignement!... Qu'il vienne à soupçonner nos relations, et je lui ai donné le droit de me traiter de fourbe, de lâche! — Il en est temps encore, Séraphine... J'aime mieux mutiler mon cœur que de vivre dans cette fange.... je ne veux pas nous déshonorer l'un et l'autre. Éloignez-vous de moi, Séraphine, allez vivre à Paris... ayons le courage de nous vaincre nous-mêmes.

Au grand étonnement d'Édouard, sa maîtresse l'écoutait sans manifester de colère, sans faire un signe d'impatience, sans l'interrompre. Elle paraissait méditer profondément chacune de ses paroles, et lui commençait à se féliciter du succès de son hypocrisie, bien qu'il gémît intérieurement d'avoir été obligé de faire violence à son naturel franc et honnête.

— Mon pauvre enfant, lui dit-elle avec le plus grand calme, je serais injuste d'exiger de vous plus que vous ne pouvez donner... Tu m'aimes... je le

crois... je le sais... tu m'aimes autant que tu peux aimer une femme ; mais tu aimes plus encore les convenances sociales et la considération que ta maîtresse. Oh ! si tu savais aimer comme moi, il y a longtemps que nous serions allés vivre loin de ce monde qui fait obstacle à notre amour, et tu ne serais plus jaloux de l'homme auquel la loi humaine me lie pour toujours. Si tu savais aimer comme moi, tu aurais compris que Dieu ne nous a pas donné l'amour pour que nous eussions à lutter contre ses entraînements.

Madame de Keradrès fit une pause, et, tandis qu'elle restait plongée dans de mystérieuses réflexions, Édouard se demandait avec angoisse quel allait être le résultat de cette étrange explication.

— Enfin, reprit-elle, je t'aime et je t'accepte tel que tu es, et je subirai toutes les conséquences de cette timidité dans l'amour, dont il serait inutile de vouloir te guérir. Mais écoute-moi bien, mon Édouard. Je sais qu'il est certaines natures imparfaites, selon moi, dont l'amour ne subsiste qu'en raison des obstacles qu'elles rencontrent. Ne serais-tu pas de ces natures-là?... Tu m'aimes aujourd'hui que je suis pour toi une maîtresse défendue... mais si j'avais été libre, si j'avais pu t'appartenir légitimement, m'aurais-tu aimée d'un amour durable?.... Cette différence d'âge qui existe entre nous ne t'aurait-elle pas effrayé?... car j'ai huit ans de plus que toi, mon enfant, et mes cheveux blanchiront, que tu seras encore dans la force de la jeunesse. Réponds-moi donc avec probité, mon Édouard, m'aimerais-tu autant que tu m'aimes si j'étais libre, et voudrais-tu de moi pour ta femme?

Édouard ne comprenait pas pourquoi cette question lui était faite; mais il avait commencé par jouer une comédie, il fallait bien qu'il restât dans son rôle.

Ce fut donc avec beaucoup de chaleur qu'il lui répondit affirmativement, et qu'il ajouta que son suprême bonheur eût été de pouvoir l'épouser.

Cela ne l'engageait pas à grand'chose, et la certitude qu'il croyait avoir de rompre enfin une chaîne pesante l'empêchait de voir l'infamie de son action.

— C'est bien, mon Édouard, dit Séraphine, je sais tout ce que je voulais savoir. Parlons d'autre chose.

La visite de madame de Keradrès se prolongea pendant une heure environ. Elle visita en détail le cabinet du docteur, regarda les livres de sa bibliothèque, et l'interrogea sur la valeur scientifique des ouvrages qu'elle renfermait. Édouard, enchanté que la conversation eût pris une telle direction, avait recouvré toute sa liberté d'esprit, et répondait avec complaisance à tout ce qu'on lui demandait.

En regard de la bibliothèque, se trouvait une grande armoire vitrée sur les rayons de laquelle s'alignaient de nombreuses fioles de toute dimension et soigneusement étiquetées. C'était la pharmacie du docteur. Madame de Keradrès fit pour la pharmacie ce qu'elle avait fait pour la bibliothèque ; elle la passa en revue, toucha les flacons les uns après les autres, s'enquit de la propriété des substances qu'ils contenaient, de l'emploi qu'on en pouvait faire.

Au moment de sortir du cabinet, Séraphine semblait en proie à une grande agitation intérieure; elle était extrêmement pâle. Elle s'approcha d'Édouard et se suspendit à son cou en l'étreignant d'une manière convulsive.

— Aime-moi toujours, Édouard, lui dit-elle.... j'en ai besoin... je ne vis qu'en toi.

Elle se retira sans vouloir qu'Édouard la reconduisît jusqu'à sa voiture qui stationnait à la porte.

Quinze jours se passèrent sans qu'Édouard entendît aucunement parler des châtelains de Keradrès. Il ne mettait plus en doute que Séraphine n'eût triomphé d'elle-même, et un peu de calme se faisait dans sa conscience naguère si tourmentée, lorsque le maire de Saint-Coulomb lui transmit l'invitation d'aller constater le décès de M. le baron de Keradrès, mort, pendant la nuit, d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Cette nouvelle terrifia le docteur. Le baron mort, Séraphine allait s'imposer à son amant avec une tyrannie cent fois plus insupportable que par le passé, et il ne serait sorti un instant de son enfer que pour y rentrer avec de nouvelles tortures, et, cette fois, sans qu'il vît d'issue possible à ce malheur, qu'en s'exposant aux terribles dangers d'une rupture ouverte. Jeter dans le désespoir une femme aux passions fougueuses, ou se résigner lui-même à un perpétuel supplice, tel était l'horrible dilemme qui enserrait désormais son existence.

Se rendre au château de Keradrès dans de telles conjonctures était pour Édouard une mission bien douloureuse ; mais il ne lui était pas possible de se récuser sans donner lieu aux plus étranges suppositions, et il accepta cette épreuve comme une première expiation de sa coupable faiblesse.

Quand on l'introduisit dans la chambre mortuaire, Édouard trouva la baronne agenouillée près du lit où gisait inanimé M. de Keradrès. Les persiennes et les épais rideaux de la fenêtre étaient fermés, et la pièce n'était éclairée que par deux cierges qui jetaient sur les tentures du lit leurs lueurs lugubres.

Édouard avait plutôt l'air d'un criminel comparaissant devant son juge que d'un médecin dans l'exercice légal de ses fonctions. Il n'osait avancer vers le mort, et paraissait cloué au seuil.

La baronne tourna la tête de son côté, et, en reconnaissant Édouard, elle fit signe au domestique

qui l'avait introduit de se retirer, ferma elle-même la porte, et revint vers le docteur.

Celui-ci, écrasé par l'horreur de sa position, ne savait que dire et que faire. Il tendit machinalement à la baronne la lettre que le maire lui avait adressée, afin qu'elle ne donnât pas à sa présence une fausse interprétation.

— Faites votre devoir, dit Séraphine après avoir lu la lettre.

Édouard entr'ouvrit les rideaux de la fenêtre, et, s'approchant du lit, il enleva le drap qui recouvrait la face du mort. A peine l'eut-il examiné, qu'il devint lui-même plus livide que le cadavre, et qu'un cri d'horreur s'échappa de sa poitrine.

— Silence, silence, s'écria madame de Keradrès en lui jetant la main sur la bouche... Tu étais jaloux du baron, je l'ai empoisonné... je suis libre à présent.

Et, en disant cela, elle lui montrait un petit flacon d'acétate de morphine, qu'elle avait dérobé à la pharmacie du docteur.

Pendant quelques instants, Édouard resta frappé de stupidité.

Il croyait faire un rêve hideux !

Il vint à bout cependant de triompher de sa torpeur, et l'affreuse vérité se montra encore une fois à lui sous son jour sinistre.

— Malheureuse ! dit-il enfin avec un accablement profond, je te trompais !... je ne t'ai jamais aimée...

Si madame de Keradrès eût pu admettre que ce que lui disait Édouard était l'expression de sa pensée, elle eût été capable de lui enfoncer dans le cœur le couteau qui se trouvait là, par hasard, sur la cheminée; mais elle avait prévu cette explosion de la part de son amant, qu'elle croyait faible et timide : aussi ne parut-elle pas s'en inquiéter, et lui dit-elle tout simplement :

— Nous sommes liés éternellement l'un à l'autre par un crime... je sais que tu m'aimes; mais je veux te laisser le temps de maîtriser ta terreur. Tu ne tarderas pas à comprendre que la mort de cet homme nous était nécessaire. En attendant, tu as un devoir à remplir... Le maire de Saint-Coulomb a besoin du certificat que tu dois lui délivrer pour donner l'ordre de l'inhumation.

— Moi, attester que le baron est mort de sa mort naturelle ! jamais, jamais, dit Édouard au comble de l'indignation.

— Aimez-vous mieux que nous allions figurer tous deux en cour d'assises? demanda Séraphine.

Cette terrible objection plaçait le malheureux Édouard entre une infamie ignorée et le déshonneur patent, peut-être même une condamnation ignominieuse.

Il certifia que le baron de Keradrès était mort d'une congestion cérébrale !

Le même jour, il eut avec le curé une conférence qui dura plus de trois heures, et à la suite de laquelle il partit de Saint-Coulomb pour n'y plus revenir.

III.

LE MARIAGE.

Il n'y avait pas à Florence, ni dans toute la Toscane, ni dans l'Italie entière, une femme dont la réputation fût aussi controversée que celle de la princesse Thérésina Pipponi.

Thérésina descendait d'une des plus grandes familles patriciennes de Venise, et les noms de ses ancêtres avaient brillé sur chacune des pages du livre d'or.

Orpheline à seize ans et maîtresse d'une fortune considérable, elle s'était laissé marier au prince Pipponi, un vieillard huit fois millionnaire, plus jaloux encore que riche, et qui semblait n'avoir associé à ses infirmités une jeune femme que pour faire peser sur elle le poids d'une dure tyrannie.

Thérésina n'était pas douée d'une grande dose de résignation, mais elle avait infiniment d'esprit. Plus d'une fois, elle eut la tentation de s'échapper du palais de son mari, de sa prison dorée de Florence, et de retourner dans sa chère Venise; mais elle triompha toujours de cette mauvaise pensée, en se disant que le prince était bien vieux, et que Dieu finirait par avoir pitié d'elle.

Dieu eut pitié d'elle en effet. Le prince Pipponi mourut que Thérésina n'avait pas encore vingt-deux ans; et, comme il avait été fort content de la manière dont elle avait supporté sa chaîne, il lui laissa en mourant, à titre de compensation, toutes ses immenses richesses.

Tant de son chef que de celui du feu prince, la jeune veuve avait quelque chose comme huit cent mille livres de revenu.

Je vous laisse à penser le nombre de gentilshommes ultramontains qui se présentèrent pour recueillir cette manne céleste; il y eut même un duc régnant qui ne crut pas déroger en faisant solliciter par ambassadeur l'alliance de la riche héritière. Mais Thérésina avait soif de liberté, et ses idées, pour le moment du moins, étaient fort opposées au mariage.

Elle consacra le temps de son deuil à visiter les principales villes de l'Europe. Aucune d'elles ne lui parut valoir la peine qu'elle fût infidèle à l'Italie, et ce fut avec un grand bonheur qu'elle revit Venise et même Florence, quoiqu'elle eût beaucoup souffert dans cette dernière ville. Le nom qu'elle portait étant de noblesse toscane, elle ne crut pas pouvoir

se dispenser d'habiter une partie de l'année son palais de Florence.

Nonobstant son amour exclusif pour l'Italie, Thérésina conservait un excellent souvenir de l'hospitalité française; Paris lui semblait être la vraie capitale des arts, du bon goût et de la distinction, et elle avait formé le projet d'y avoir, sinon une résidence, du moins un pied-à-terre, qu'elle viendrait occuper un mois chaque hiver.

La manière de vivre de la princesse était des plus naturelles. Tous les caprices qui lui passaient par la tête, elle les satisfaisait à l'instant, sans prendre conseil de personne, s'en rapportant tout simplement à ses propres instincts, et sans jamais se laisser arrêter par des considérations d'économie. Tableaux des grands maîtres, statues remarquables, objets d'arts de toute sorte, bijoux précieux, ameublements splendides, tout ce qui peut élever l'âme et charmer les yeux se trouvait dans ses palais et dans ses châteaux.

Les fêtes que donnait la princesse avaient une célébrité européenne. Les plus brillantes avaient lieu dans son palais de Florence, où elle faisait chanter l'opéra par les premiers artistes de l'Italie. Le palais de Thérésina devenait alors le rendez-vous de toutes les aristocraties : aristocratie de naissance, aristocratie d'intelligence, aristocratie de talent, sans oublier celle de la beauté.

Chez elle, toutes les supériorités, à quelque classe qu'elles appartinssent, étaient accueillies sur le pied de la plus complète égalité ; un grand chanteur valait un duc, un peintre éminent allait de pair avec un cardinal, un statuaire avait sa place entre deux ambassadeurs, et on estimait une *prima donna* jeune et jolie autant qu'une marquise à trente-six quartiers.

Les femmes du grand monde se montraient fort empressées de venir prendre leur part de plaisir; mais cela ne les empêchait pas d'exercer leur malignité sur le compte de la jeune veuve, à laquelle elles reprochaient de manquer de tact et de discernement dans le choix des personnes qu'elle se faisait présenter, de dissiper follement sa fortune, et de ne tenir aucun compte de l'opinion.

Bientôt cependant une plus grave accusation fut lancée contre la princesse. Quelques bonnes âmes, voulant absolument remonter aux causes de l'aversion qu'elle montrait pour le mariage, supposèrent que l'amitié toute masculine qu'elle se faisait gloire d'entretenir avec la plupart des hommes qui s'étaient rendus célèbres à quelque titre que ce fût cachait un commerce beaucoup moins honnête, et qu'elle changeait d'amants comme de parures.

Était-ce une calomnie? était-ce la vérité? Toujours est-il que l'Italie entière était, à cet égard, divisée en deux partis dont le plus nombreux était contre Thérésina, tandis que l'autre, le plus petit par le nombre, mais le plus fort par la conviction et l'intrépidité du dévouement, soutenait que la princesse était un ange de vertu.

Le calme de la jeune veuve ne fut pas un instant troublé par tous les bruits qui se faisaient autour d'elle. Aucune réforme dans sa façon de vivre, toujours la même passion pour les arts, la même bienveillance affectueuse pour les artistes, toujours ces fêtes splendides, les plus splendides qu'on eût vues jamais, comme aussi toujours la même société composée d'amis avoués et d'ennemis secrets.

Ce fut à l'une de ces fêtes, à l'époque où la réputation de Thérésina était attaquée avec le plus d'acharnement, qu'un jeune compositeur de l'école française présenta à la princesse un de ses compatriotes, le docteur Édouard Contencin.

Il y avait plus de six mois que notre héros avait quitté Saint-Coulomb, et il venait en Italie se perfectionner dans le chant, avec l'intention de tirer un parti quelconque de son talent.

La princesse aimait beaucoup les Français, et nul doute qu'elle n'eût fait à Édouard le plus aimable accueil, si celui-ci, en la voyant, n'eût laissé échapper une exclamation insolite, et ne fût resté interdit, immobile, pétrifié. Au lieu donc des compliments d'usage en pareille circonstance, ce fut une explication que Thérésina crut devoir provoquer.

Pour si naturelle que fût la demande de la princesse, Édouard ne se trouva pas moins embarrassé d'y répondre, et il eût volontiers donné dix ans de sa vie pour ne pas se trouver dans cette situation ridicule.

On devine que Thérésina était l'original du portrait qui avait exercé sur la vie du docteur une si grande influence, et l'on peut comprendre l'étourdissante surprise d'Édouard en présence de cette femme mystérieusement adorée, et combien il lui était difficile de justifier cette surprise inconvenante.

Il pensa cependant que la franchise, mais une franchise mitigée toutefois, était le seul moyen de répondre à une question franchement faite.

Il avoua donc qu'au salon de 183., à Paris, il avait beaucoup admiré un portrait de femme, porté au livret sous le n° 886 ; que, depuis lors, il lui était arrivé fréquemment de penser à cette peinture, et que c'était l'étonnement de retrouver d'une façon si inattendue la personne dont on avait peint les traits qui lui avait fait commettre une impertinence dont il demandait humblement pardon.

Thérésina tendit la main à Édouard, et accompagna ce geste amical du plus gracieux sourire.

— Je serai toujours heureuse de vous recevoir, monsieur, lui dit-elle en français, avec cet accent italien qui est une si douce musique.

La princesse, douée de cet instinct merveilleux que la nature donne à certaines femmes privilégiées,

avait senti que le jeune homme ne laissait pas voir toute sa pensée, et quelque chose lui disait que l'amour qu'il avait si longtemps nourri pour le portrait ne tarderait pas à se rejeter sur l'original. Cette idée, bien loin de l'effrayer, sembla, au contraire, lui sourire, et lui inspira le désir d'apprécier l'homme avec lequel elle avait été, pour ainsi dire, en communion d'âme; non pas qu'elle songeât à rendre amour pour amour, ni qu'elle craignît d'être arrivée au moment de perdre cette indépendance de cœur dont elle s'était si bien trouvée jusqu'à ce jour; mais quelle femme est tout à fait insensible aux hommages dont elle est l'objet, surtout lorsque c'est à sa seule pénétration qu'elle doit de les connaître? Deviner qu'on est aimée, n'est-ce pas déjà aimer à son insu?

Tout, d'ailleurs, avait été à l'avantage d'Édouard dans cette première entrevue. Il était sorti avec honneur d'une épreuve difficile, ce qui donnait une bonne opinion de son esprit; quant à son extérieur, il était des plus remarquables, et peut-être la teinte de mélancolie que la souffrance avait jetée sur son visage ajoutait-elle à son attrait sympathique.

Le pauvre garçon regrettait amèrement que la vue de Thérésina eût fait envoler son beau rêve : il s'était toujours dit que cette illusion valait mieux que la réalité : aussi n'avait-il jamais fait de démarches pour sortir de cet état mystique. A présent qu'il avait rencontré Thérésina, c'était la femme qu'il allait aimer et non plus son image. Or quel espoir pouvait-il avoir, lui si petit, d'être aimé d'une princesse? Et, pour surcroît de malheur, on ne se fait pas un amour platonique pour une femme, fût-elle reine, comme pour un fantôme.

Malgré ces sages réflexions, Édouard ne put résister au désir de la revoir.

Que vous dirai-je? Il fit tant de visites à la princesse, et la princesse le prit en si grande estime, que l'intimité devint un amour impérieux.

Du reste aucun événement ne vint donner un caractère romanesque à cet amour de deux jeunes cœurs qui s'appartenaient et qui pouvaient, sans entraves, donner un libre essor à leur passion.

Thérésina eut le bon esprit de comprendre que la supériorité sociale que le hasard lui avait donnée lui faisait une loi de se déclarer à son amant, alors que celui-ci s'abstenait par délicatesse. Ce fut donc la princesse qui, littéralement, demanda Édouard en mariage.

Pour rendre justice à notre héros, nous devons dire qu'en acceptant avec empressement l'offre qui lui était faite, il obeissait bien plus aux sollicitations de son amour pour Thérésina qu'au désir d'entrer en possession d'une fortune qui pour lui était fabuleuse.

Je vous laisse à penser le déchaînement d'indignation que cette mésalliance suscita contre la princesse. Il n'y eut pas une Italienne ayant quelque prétention à la naissance, pas un gentilhomme célibataire de la Péninsule, qui ne se crurent en droit de regarder Thérésina comme une femme éhontée, ou tout au moins comme une folle. Quant à Édouard, on était d'avis que c'était un chevalier d'industrie qui mènerait grand train les écus de la communauté. Communauté est le mot propre, puisque Thérésina avait reconnu à son mari, par contrat, une somme égale à la moitié de sa fortune.

En dépit de ces rumeurs jalouses qui n'arrivaient pas jusqu'à eux, Édouard et Thérésina vivaient en pleine lune de miel, heureux de ce bonheur qu'il est si rare de rencontrer ici-bas, et dont le compte-rendu a si peu d'attrait pour les lecteurs.

Plus d'une année avant qu'elle ne connût Édouard, Thérésina, pendant un court séjour à Paris, avait choisi dans le faubourg Saint-Honoré l'emplacement du pied-à-terre qu'elle voulait avoir en France, et donné ses ordres à un architecte pour qu'on lui construisît un petit hôtel dont elle avait elle-même réglé la disposition intérieure.

L'achèvement de cette habitation, dont tous les Parisiens connaissent l'architecture pleine de gracieux détails, coïncidant avec l'époque où elle donnait sa main à un Français, la princesse s'occupa avec la plus grande activité de l'ameublement de l'hôtel qu'elle voulait venir habiter très-prochainement avec son mari.

Édouard fut ravi d'admiration quand sa jeune femme lui fit les honneurs de cette nouvelle résidence.

Dans le petit salon-antichambre se trouvait le fameux *portrait de femme*, qu'Édouard revoyait pour la première fois depuis l'exposition de 183... Des larmes d'attendrissement lui vinrent aux yeux en contemplant cette image qui avait en quelque sorte décidé de sa destinée.

C'était dans le grand salon de compagnie que Thérésina avait réuni tout ce que l'on peut se figurer de plus riche, de plus élégant, de plus confortable. Avec la cheminée seule de cette pièce, véritable nid de fée, on aurait pu acheter, rue Saint-Denis, une maison de cinq étages. Cette cheminée, en marbre blanc, d'un seul bloc, était sortie des mains du premier sculpteur de Milan, et représentait des enfants de grandeur naturelle jouant avec des oiseaux au milieu d'arbres chargés de fleurs et de fruits. C'était tout simplement un chef-d'œuvre de la statuaire moderne. Le reste était à l'avenant.

En épousant un roturier, Thérésina n'avait pas la prétention de rester princesse; aussi, dans les vingt-quatre heures qui avaient suivi son mariage, avait-elle fait disparaître sur sa vaisselle plate les armoiries qui y étaient gravées, pour y substituer le

chiffre de son mari. Rendre Édouard aussi heureux qu'il est possible de l'être, c'était l'ambition de Thérésina, et se sentir aimé de Thérésina était le souverain bien pour Édouard.

Il y avait un mois qu'Édouard et Thérésina habitaient Paris, et quatre, jour pour jour, qu'ils étaient mariés.

Après avoir passé la soirée au théâtre Italien, ils rentrèrent à l'hôtel vers onze heures. On prit le thé dans la chambre de Thérésina, et, à minuit et demi, Édouard se retira dans son appartement.

Son valet de chambre l'attendait pour le déshabiller; Édouard se laissa ôter son habit, passa une robe de chambre, et, après s'être assuré que toute chose était en ordre, il congédia le valet.

Près de son lit, sur une table d'ébène, était un candélabre à deux branches, dans lequel brûlaient deux bougies. A côté du candélabre était un livre, à côté du livre un verre d'eau qu'Édouard avait accoutumé de prendre en se couchant.

Dès qu'il fut couché, Édouard ouvrit le livre, la *Recherche de l'absolu*, de M. de Balzac, un chef-d'œuvre, et lut pendant une demi-heure. Il s'interrompit un instant pour prendre son verre d'eau, et se remit à son attachante lecture.

Une chose qui ne lui était jamais arrivée eut lieu cette nuit-là. Il s'endormit en lisant, et, le livre s'échappant de ses mains, roula sur le parquet.

Au même instant, une femme sortit de derrière les rideaux de la fenêtre, où elle s'était cachée, et s'approcha lentement du lit.

— Édouard, dit-elle en lui touchant le bras.

Édouard ouvrit les yeux; mais il les referma aussitôt.

— Édouard, Édouard, dit encore l'inconnue en le secouant plus fort, je veux que tu me reconnaisses.

Édouard vint à bout de surmonter sa somnolence, et regarda fixement la femme qui lui parlait.

— Me reconnais-tu? lui demanda-t-elle; Séraphine, la baronne de Keradrès..... Je viens de me venger; tu es empoisonné.

Elle lui montrait le même petit flacon d'acétate de morphine qu'elle lui avait dérobé naguère.

— Malheureuse! dit Édouard, pourquoi me poursuivez-vous jusqu'ici?... Oui, je vous reconnais, quoique vous soyez bien changée. Mais je rêve, je rêve...

Édouard avait, en effet, si souvent rêvé de cette femme, dont le souvenir avait plus d'une fois troublé son sommeil, qu'il prit la réalité pour un songe, et cacha sa tête sous les [courtines du lit. Mais Séraphine ne voulut lui laisser ni trêve ni répit : elle tenait à ce que sa vengeance fût complète.

— Non, ce n'est pas un rêve, lui dit - elle en le forçant de tenir son visage découvert; c'est bien moi qui suis venue te punir... Tu es empoisonné, te dis-je ; tu vas mourir... Je lis déjà la mort sur tes traits... Oh! je connais cette mort-là.

Édouard voulut faire un geste pour repousser ce démon, il voulut appeler à son secours, mais ses bras restèrent inertes, et sa langue paralysée refusa d'agir. Horreur! son corps était mort déjà, et son cerveau était encore plein de vie, et il avait encore toute la lucidité de son intelligence.

— Écoute encore, reprit Séraphine, comme si une infernale puissance d'intuition lui eût fait connaître l'état où se trouvait sa victime, écoute encore : tu crois peut-être que je me trouverai suffisamment vengée pour t'avoir ôté la vie?... Non. Qu'est-ce donc que la vie? Et moi aussi, je suis condamnée à mort!... Sais-tu ce que je vais faire? Lorsque j'aurai recueilli ton dernier soupir, je ferai pour moi-même ce que j'ai fait déjà pour le baron de Keradrès, ce que je viens de faire pour toi : je boirai la mort dans ce même verre où je t'ai versé le poison, et je me placerai à côté de toi, pour que ta princesse me trouve dans le même lit, pour qu'elle doute de ton amour, pour qu'elle te méprise!

Espérons que le ciel avait fait au malheureux Édouard la grâce de ne pas lui laisser entendre ces odieuses paroles.

Quand Séraphine eut acquis la certitude qu'Édouard était bien mort, elle se déshabilla, se glissa sous les mêmes couvertures que le cadavre, et prit à son tour le breuvage mortel qu'elle avait préparé.

Ensuite, elle baisa avec une sorte de dévotion le front glacé d'Édouard, et dit :

— A présent, je te pardonne, et je t'aime toujours..... Cette femme, malgré sa richesse, ne viendra pas te disputer à moi dans l'autre monde.

Ce furent les dernières paroles qu'elle prononça.

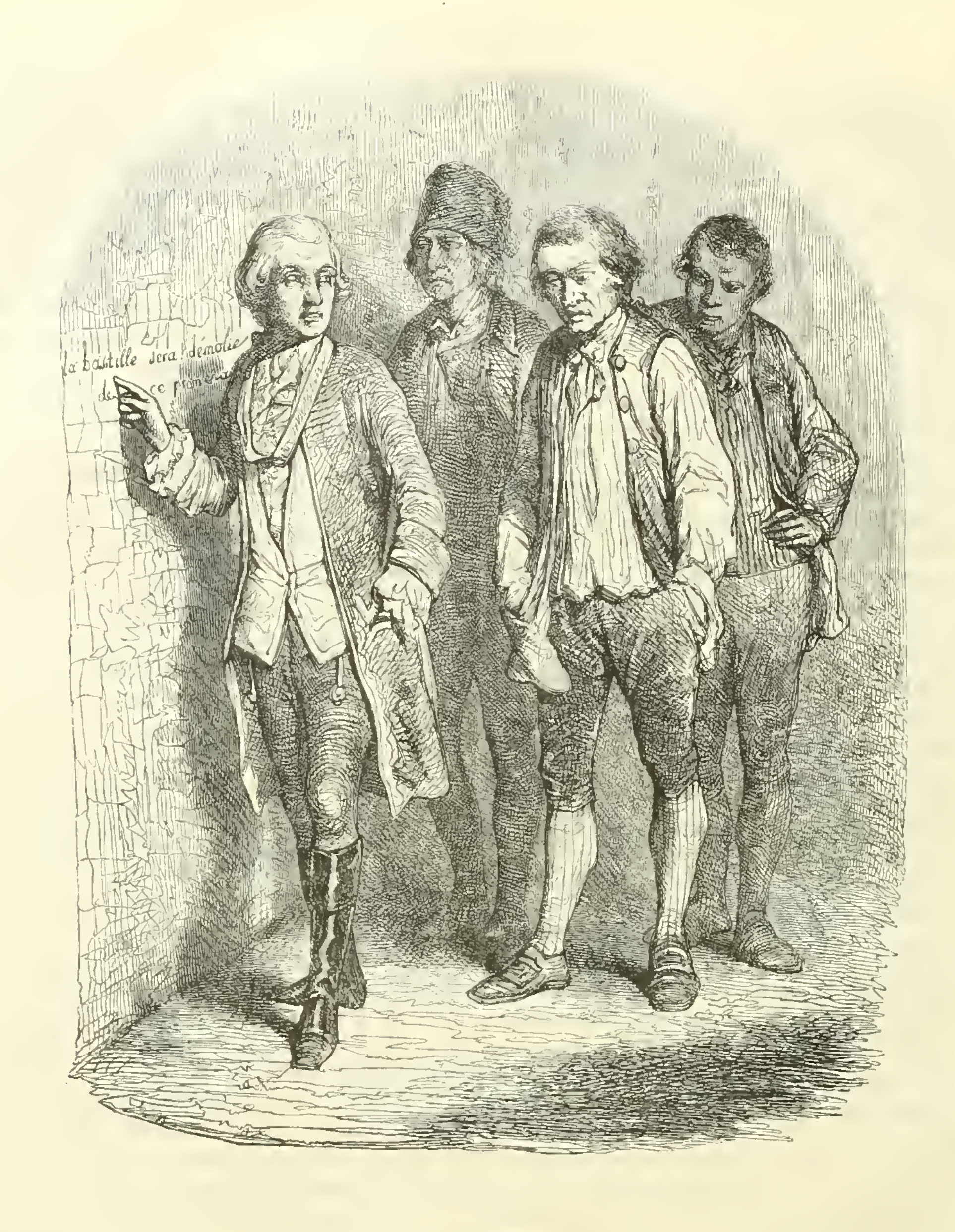
Et, le lendemain matin, Thérésina, veuve sans le savoir; Thérésina, embellie encore par le bonheur; Thérésina entrait en souriant dans la chambre mortuaire!

Pauvre Thérésina!

Il en est qui prétendent que le docteur Contencin est mort à propos, et qu'il aurait fini par sentir que le rôle de mari d'une princesse a de graves inconvénients. Quoi qu'il en soit, il est à présumer que nous n'aurions pas eu à enregistrer ce lamentable dénoûment, s'il n'eût passé par la tête d'une vieille sorcière, le jour du baptême d'Édouard, de lui souhaiter de mourir jeune.

Il n'avait pas encore trente ans.

ÉMILE CHEVALET.



LA BASTILLE.

Plus de cinquante années se sont écoulées depuis que s'est réalisée la prédiction écrite par Cagliostro sur le mur de sa prison : « *La Bastille sera démolie, et sur l'emplacement on dansera ;* » et cependant le temps n'a pas encore éteint dans l'esprit des citoyens cette impression profonde et terrible que faisait éprouver le nom seul de la vieille citadelle, où la tyrannie, l'arbitraire et la force ont commis tant d'attentats contre les droits de la justice et de l'humanité.

Le château-fort la Bastille s'éleva en 1369 pour protéger, contre les incursions des troupes des ducs

de Bourgogne, la demeure de Charles V, et après quatre siècles, pendant lesquels chaque roi ajouta à la force de la citadelle, elle fut trop faible pour protéger la royauté, et la Bastille, conquise par les armes, croula sous la pioche et le marteau du vainqueur.

La description architecturale de la Bastille ne peut entrer dans notre cadre; la gravure a reproduit tant de fois le spécimen de cette forteresse prison d'État, que sa forme est devenue familière à chacun. Nous croyons inutile de conduire nos lecteurs à travers les nombreux *ponts-levis*, corps de garde, portes ferrées, qui précédaient la grande cour. Nous n'emprunterons aux historiens qui ont pris le calque de cette localité que ce qui sera nécessaire pour l'appréciation de la situation des prisonniers et du régime exceptionnel de cette triste demeure.

Huit tours rondes, reliées par d'épais massifs de pierre, formaient l'enceinte de la Bastille.

Le château était entouré d'un fossé, large d'environ cent vingt pieds. Il n'y avait d'eau dedans que lors des grands débordements de la Seine et après les pluies abondantes. Ce fossé était entouré d'un mur de soixante pieds d'élévation, contre lequel était attachée une galerie de bois à rampe, laquelle régnait dans tout le contour du fossé, à l'opposite du château : on l'appelait *les rondes*. Deux escaliers placés à droite et à gauche, en face du grand corps de garde, conduisaient à ces rondes; des sentinelles y étaient placées; elles se promenaient sans cesse, examinaient si les prisonniers faisaient quelque tentative.

Le jour et la nuit, une sentinelle intérieure du château sonnait une cloche à toutes les heures pour avertir qu'elle veillait. Outre cette cloche, la nuit on en sonnait une autre sur les rondes à tous les quarts d'heure.

Le gouvernement de la Bastille consistait en un gouverneur, un lieutenant du roi, un major, un aide-major, nn chirurgien et une maîtresse sage-femme. La garnison était composée de cent hommes commandés par deux capitaines, un lieutenant et des sergents.

Le lieutenant général de police de Paris était le subdélégué du ministre au département de la Bastille; il y avait sous lui un commissaire en titre, nommé le commissaire de la Bastille.

En arrivant à la Bastille chaque prisonnier était inventorié, on examinait ses malles, habits, linge, poches, pour voir s'il n'y avait pas de papiers relatifs à l'objet de sa détention.

Le nouveau venu, dit Linguet[1], est aussi surpris qu'effrayé de se trouver livré aux recherches, aux tâtonnements de quatre hommes dont l'apparence semble démentir les fonctions, de quatre hommes décorés d'un uniforme qui autorise à en attendre des égards, et d'un signe d'honneur qui suppose un service sans tâche. Ils lui enlèvent son argent, de peur qu'il ne corrompe quelqu'un d'entre eux; ses bijoux, par la même considération; ses papiers, de peur qu'il n'y trouve une ressource contre l'ennui auquel on veut le dévouer; ses ciseaux, couteaux, de peur qu'il ne se coupe la gorge ou qu'il n'assassine ses geôliers.

Après cet examen, souvent coupé par des plaisanteries sur chaque objet saisi, on conduisait le prisonnier vers la loge qui lui était destinée.

Ces loges étaient toutes pratiquées dans des tours dont les murs avaient au moins douze pieds d'épaisseur, et, dans le bas, trente ou quarante; chacune avait un seul soupirail pratiqué dans le mur, mais traversé par trois grilles de fer : l'une au dedans, l'autre au milieu de la muraille, la troisième en dehors. Les barreaux étaient croisés, avaient un pouce d'épaisseur, et, par un raffinement qui prouve le génie malfaisant qui présidait à l'œuvre administrative, la partie solide de chacune de ces étranges mailles répondait juste au vide d'une autre; ce qui laissait à peine à la vue un passage de deux pouces, quoique les mailles en eussent à peu près quatre de large.

En hiver, ces loges étaient des glacières; en été, des poêles humides où l'on étouffait, parce que les murs étaient trop épais pour que la chaleur pût les sécher.

Les cachots, qu'il ne faut pas confondre avec les oubliettes, étaient enfoncés de dix-neuf pieds au-dessous du niveau de la cour, cinq pieds environ au-dessous du niveau des fossés. Ils n'avaient d'autre ouverture qu'une étroite barbacane donnant sur le même fossé. Le malheureux habitant d'un de ces lieux horribles, privé d'air et de la clarté du jour, plongé dans une atmosphère infecte et humide, au milieu d'un limon où pullulaient des crapauds, entouré de rats et d'araignées, ne pouvait vivre longtemps dans un pareil séjour.

On a prétendu que l'établissement de ces cachots n'avait pour but que d'effrayer les prisonniers récalcitrants, et qu'on ne prolongeait jamais leur séjour dans ces lieux infects au delà de quelques jours. Une anecdote racontée par un des historiens de la Bastille, qui a écrit, preuves officielles en main, et sous les yeux mêmes de ceux qui avaient assisté comme spectateurs, témoins ou martyrs, à ces scènes de cruauté enveloppées de tant de mystère, prouve que ces repaires servirent non-seulement de moyens d'intimidation, mais encoro de lieux de tortures prolongées.

[1] Avocat qui s'est rendu célèbre dans l'ancien barreau. Il fut enfermé trois ans à la Bastille par le ministre Maurepas

Dans le temps de l'affaire des parlements, un homme est arrêté : soupçonné d'avoir des complices qu'il ne veut pas faire connaître, on le précipite dans un cachot. Il résiste d'abord et reste sourd à toutes les demandes de révélation; mais son énergie ne put tenir longtemps contre les souffrances qu'il éprouva dans cette affreuse demeure... Il parle, et sur sa simple déposition, quatorze personnes sont conduites le lendemain à la Bastille, et tour à tour elles habitent les cachots.



(Ils lui enlèvent son argent, de peur qu'il ne corrompe quelqu'un d'entre eux...)

John Howard et l'auteur des *Remarques historiques sur la Bastille* parlent de cette prison comme renfermant, outre ses cachots, une seconde espèce de geôles où étaient établies des cages faites de solives recouvertes de fer, longues de huit pieds sur six de large. L'auteur de *la Bastille dévoilée* dit à cet égard : Ne voulant calomnier personne, pas même les agents du despotisme, nous avouons qu'un de ces auteurs a copié l'autre, qu'ainsi ils n'offrent à eux deux qu'une seule autorité. Nous n'avons au-

cune connaissance de ces cages, non-seulement nous n'avons entrevu aucun de leurs débris, mais aucun des porte-clefs, des curieux, des ouvriers, qui ont fureté dans tous les coins et recoins de la Bastille après sa démolition, n'a rien trouvé qui y ressemblât. Nous en disons autant des oubliettes dont plusieurs auteurs ont parlé, qui ont pu exister sous Louis XI, du temps de Tristan, son prévôt, son compère et son ami, mais dont on n'a trouvé aucune trace ni à la prise, ni à l'examen, ni à la démolition de la Bastille.

En voyant à la Bastille une chambre qui avait conservé la dénomination de *Chambre de la question*, on a cru qu'on avait brisé ou enlevé tous les instruments de torture quelque temps avant 1789. Les mémoires de la Poterie attestent que sous le ministère du cardinal de Richelieu on appliquait, à la Bastille, la question ordinaire et extraordinaire; qu'un jour, un maître des requêtes, mécontent de ses réponses, le fit descendre à la chambre de la question, lui expliqua au long l'usage des ais, des coins, des cordages, lui dépeignit les cruelles douleurs, le tiraillement des chairs, le craquement des os, l'aplatissement des genoux, et le prépara ainsi par la terreur à l'interrogatoire; mais cet appareil de question disparut, et aucune preuve ne témoigne que plus tard on le rétablit.

La Bastille pouvait contenir environ cinquante personnes logées séparément. Elle pouvait en contenir jusqu'à cent en réunissant plusieurs captifs dans la même chambre. Quand il n'y avait pas d'appartements vacants, on donnait au nouveau prisonnier un simple lit de sangle, que l'on plaçait dans de petites cellules pratiquées autour des fosses d'aisances, jusqu'à ce que le commissaire de la Bastille en eût ordonné autrement.

Chaque prisonnier avait par jour une livre de pain, une bouteille de mauvais vin, une soupe sans goût, des viandes de la moindre qualité et mal apprêtées; en maigre, des mets au beurre fort ou à l'huile nauséabonde, le tout servi sur une vaisselle d'étain dont la saleté faisait soulever le cœur.

Cependant quelques prisonniers obtenaient de la faïence et des couverts d'argent. Quelques autres jouissaient de la faculté de se faire apporter leurs aliments par un traiteur du dehors, ce qui leur coûtait le double. Renneville prétend que, de son temps, le gouverneur Bernaville avait un grand nombre de prisonniers à divers prix, jusqu'à vingt-cinq livres par jour, et ne dépensait pas plus de vingt sous, terme moyen, à la nourriture de chacun. Il y avait des prisonniers qui ne recevaient pas plus de quatre onces de viande par repas.

Le gouverneur tirait de sa place, au moins dans les derniers temps, outre ses appointements fixes, plus de soixante mille livres en profits sur la nourriture et l'ameublement des prisonniers. Selon Linguet, le gouverneur avait cent cinquante livres par jour pour quinze places de prisonniers fondées à dix livres, sans préjudice du prix journalier par tête de prisonniers effectifs, ce qui devait faire monter cette somme à près de cent mille livres, sans préjudice encore des revenus immenses qu'il tirait des locations des fossés de la Bastille et des boutiques qui les environnaient. Jamais la Bastille ne coûta tant au roi de France que sous l'administration du gouverneur Delaunay, et jamais les prisonnniers ne furent plus mal traités, plus mal nourris. Il est vrai que le gouverneur avait acheté sa place fort cher, et il voulait se rembourser, dans la crainte que, la vénalité des charges venant à tomber, il ne pût vendre la sienne avec profit.

Un tarif réglait la dépense des prisonniers pour la table, le blanchissage et la lumière, selon leur état.

Un prince du sang était à cinquante livres par jour.

Un maréchal de France à trente-six livres.

Un lieutenant-général à vingt-quatre livres.

Un conseiller au parlement à quinze livres.

Un juge ordinaire, un prêtre, un financier, à dix livres.

Un bon bourgeois, un avocat, à cinq livres.

Un petit bourgeois à trois livres.

Et les membres des moindres classes étaient à deux livres dix sous.

Ce dernier taux était aussi celui des gardes et des domestiques.

Ceux qui n'avaient point de domestiques faisaient eux-mêmes leur lit et leur feu. On dînait à onze heures, on soupait à six. Dans les premiers temps, on n'avait ni livres, ni encre, ni papier, on n'allait à la messe ni à la promenade; on n'obtenait permission d'écrire à qui que ce fût, pas même au lieutenant de police, dont tout dépendait et à qui il fallait la faire demander par le major. Quand on avait obtenu la permission d'écrire au lieutenant de police, on pouvait lui demander celle d'écrire à sa famille, d'en recevoir des réponses, d'avoir avec soi son domestique ou un garde, etc.; on ne pouvait rien obtenir que par ce canal. Les officiers de l'état-major se chargeaient de faire parvenir les lettres des prisonniers à la police; elles y étaient envoyées exactement à midi et le soir. A quelque heure que ce fût, si on le demandait, ces lettres étaient portées par des exprès, payés de l'argent des détenus. Les réponses étaient toujours adressées au major; il les communiquait au prisonnier Si l'on avait omis de lui parler de quelque objet de la lettre, c'était un refus.

Les gardes que l'on donnait à ceux auxquels on refusait leurs domestiques, ou qui n'en avaient point, étaient des soldats invalides ordinairement.

Ces gens couchaient auprès des prisonniers et les servaient. Il fallait toujours être en défiance avec ces hommes, ainsi qu'avec les porte-clefs, parce que toutes les paroles étaient recueillies et rendues aux officiers, qui les reportaient à l'autorité. C'est ainsi que l'on étudiait le caractère des prisonniers.

Les prisonniers ne recevaient jamais aucune visite avant l'instruction consommée. Pour obtenir cette faveur après les interrogatoires, il fallait la demander avec instance et persévérance, et que des amis puissants la sollicitassent au dehors.

Les prisonniers restaient sous les verrous pendant tout le temps qu'ils passaient dans leurs chambres, les portes s'ouvrant seulement aux heures de la messe, des promenades ou des visites.

Pour visiter un prisonnier, il fallait avoir une permission écrite du lieutenant de police; ces visites étaient toujours reçues en présence des officiers ou porte-clefs. Le visitant était d'un côté de la chambre, le visité de l'autre, et l'officier porte-clefs écoutant au milieu. C'était la règle invariable; il n'était jamais permis de parler des motifs de la détention du prisonnier, ni de tout ce qui pouvait y avoir quelque rapport.

Un prisonnier pouvait être interrogé peu de jours après son entrée à la Bastille; souvent il ne l'était qu'au bout de plusieurs semaines. Quelquefois on l'avertissait du jour où il devait être interrogé; souvent il ne l'apprenait qu'au moment où on le faisait descendre à la salle du conseil. C'était le lieutenant de police, un conseiller d'État, un maître des requêtes, un conseiller ou commissaire du Châtelet, qui remplissaient cette commission. Quand le lieutenant de police n'interrogeait pas lui-même, il venait ordinairement à la fin de l'interrogatoire. Ces commissaires étaient des êtres purement passifs; souvent ils tâchaient d'effrayer un prisonnier : ils lui tendaient des piéges, employaient toutes les ressources des ruses les plus basses pour lui arracher des aveux; ils supposaient des preuves, représentaient des papiers, sans permettre de les lire, soutenant que ces interrogatoires (dit l'auteur des *Remarques politiques sur le château de la Bastille*) étaient des pièces de conviction invincibles.

Ces interrogatoires étaient toujours vagues; ils roulaient non-seulement sur les paroles et les actions du prisonnier, mais sur ses pensées les plus secrètes, sur les paroles et la conduite des personnes de sa connaissance, que l'on voulait compromettre. Ceux qui interrogeaient disaient à un prisonnier qu'il y allait de sa tête; que de lui dépendait, en ce jour, de sa vie ou de sa mort; que, s'il voulait tout déclarer de bonne foi, ils étaient autorisés à lui promettre un élargissement prompt; que, s'il refusait d'avouer, il serait livré à une commission extraordinaire; que l'on avait des pièces décisives, des preuves acquises, plus qu'il n'en fallait pour le perdre; que ses complices avaient tout découvert; que le gouvernement avait des ressources inconnues dont il ne pouvait se douter. Ils fatiguaient les prisonniers par des interrogatoires variés et multipliés à l'infini. Suivant les personnes, ils employaient les promesses, les caresses, les menaces; d'autres fois, ils insultaient les détenus, et les outrageaient avec une insolence qui mettait le comble à la tyrannie dont ils étaient les vils instruments. Si le prisonnier faisait les aveux exigés, les commissaires lui déclaraient alors que, pour son élargissement, ils n'avaient pas d'autorisation précise; mais qu'ils avaient tout lieu de l'espérer, qu'ils allaient la solliciter, etc. Les aveux du prisonnier, loin de rendre son sort meilleur, donnaient lieu à de nouveaux interrogatoires, prolongeaient souvent sa détention, compromettaient les personnes avec lesquelles il avait eu des relations, et l'exposaient lui-même à de nouveaux tourments.

La plupart des prisonniers interrogés pouvaient répondre au lieutenant de police par ce quatrain de Poultier d'Elmotte :

> Monsieur, la Bastille est pour moi
> Comme un fauteuil chez les Quarante;
> L'on m'y conduit et l'on m'y plante,
> Mais, d'honneur, je ne sais pourquoi.

L'abbé Duvernet, qui fut mis à plusieurs reprises à la Bastille, où il égayait sa captivité en mettant en ordre la pauvre bibliothèque de la prison d'État, guérit pour quelque temps les lieutenants de police de leur manie de venir adresser des mercuriales aux captifs, et cette fois, un ministre put prendre sa part des sévères paroles qui flagellaient les agents du pouvoir.

Le ministre Amelot vint voir l'abbé avec intention de lui annoncer sa liberté, et sur quelques plaintes de l'abbé Duvernet, il lui dit : « *Monsieur l'abbé, pourquoi vous plaindre? rien ne vous a manqué ici : vous avez eu des livres dans la bibliothèque.* — Quoi, monsieur le ministre, rien ne m'a manqué? Eh! tout ne manque-t-il pas à un homme de lettres, quand il n'est pas libre? sans la liberté, tout ce qu'il peut avoir, tout ce qu'on peut lui accorder, ne sont que des jouissances insipides.

« Quant à la bibliothèque dont vous parlez, je la connais; j'en ai fait le catalogue; il ne s'y trouve pas dix volumes qui puissent servir à un homme médiocrement instruit. Un ministre veut-il se venger d'un homme qui aura eu le courage ou la maladresse de révéler au public quelques-unes de ses balourdises, rien n'est épargné pour le faire enlever; l'or, l'argent, les pensions, tout est prodigué pour l'envoyer chercher en Angleterre, en Hollande, dans

le fond de l'Allemagne. Souvent il en coûte mille, deux mille louis à l'État pour avoir un auteur coupable d'avoir dit un peu de mal d'un ministre qui en avait beaucoup fait; mais a-t-il fallu donner quelque consolation aux prisonniers de ce château en achetant des livres? tout a été refusé, et j'ose avancer que, depuis que la Bastille existe, le gouvernement n'a pas dépensé dix louis pour des livres, qui sont des choses de première nécessité dans une maison où on se plaît à tourmenter un prisonnier, en le laissant dans une profonde ignorance de tout ce qui se passe au dehors, soit en politique soit en littérature. »

Le ministre écouta froidement cette tirade, et ne rompit le silence que pour demander: « *Monsieur l'abbé, pourquoi êtes-vous ici?* — Pourquoi je suis ici, monsieur le ministre? c'est parce que vous avez donné une lettre de cachet, à laquelle vous avez apposé ou peut-être à laquelle on a apposé pour vous deux noms, le vôtre, *Amelot*, et celui du roi, *Louis;* je suis bien sûr, monsieur, que le roi ne sait rien de ma détention; mais ce qui m'étonne, c'est que vous, monsieur le ministre, en ignoriez le motif. Cela pourrait faire soupçonner que vous signez des lettres de cachet sans savoir ce que vous signez, et que vous y mettez le nom sacré de *Louis*, sans qu'il sache et sans que vous-même sachiez les raisons pourquoi vous le mettez. »

Après ce propos, l'abbé Duvernet s'adressant à M. Lenoir, qui était présent au colloque, lui dit: « Vous demandez donc au ministre des lettres de » cachet sans lui en dire les raisons? Au moins, » monsieur, avant que je sorte d'ici, apprenez-lui » les raisons pourquoi je m'y trouve. » M. Lenoir rougit, s'embarrassa, et balbutia une sottise que l'abbé Duvernet ne releva qu'à demi: ayant déjà une querelle avec le ministre, il ne se souciait pas d'en avoir une seconde avec le lieutenant-général de police, qui peut-être eût été plus dangereuse.

M. Amelot, ne sachant que répondre à l'abbé Duvernet, et ne voulant pas rester court, lui reprocha ses liaisons avec l'abbé Raynal. « Monsieur, je ne » suis point en liaison avec lui, je le connais très- » peu; mais je sais très-bien que, dans le nombre » des ministres qui ont bien ou mal gouverné la » France, il n'en est aucun qui lui ait fait autant » d'honneur, et qui lui ait été aussi utile que l'abbé » Raynal. Il est, par son ouvrage, la gloire de notre » nation, et ceux qui l'ont persécuté, qui ont forcé » ce vieillard, accablé d'infirmités et d'angoisses, à » fuir sa patrie, en sont l'opprobre. — Mais, dit » M. Amelot avec une espèce de vivacité, c'est le » parlement qui l'a décrété. — Oui, monsieur, je le » sais; mais je sais aussi que c'est M. de Maurepas » qui provoqua le décret du parlement qui, pour le » dénoncer, donna des ordres à M. Séguier, lequel » passe sa vie à dénoncer à tort et à travers tous » les écrivains qui servent leur pays et qui éclairent » leurs concitoyens. »

Enfin, M. Amelot reprocha à l'abbé Duvernet d'avoir fait *l'histoire de la Sorbonne*. « *Et de quel droit*, » lui dit-il, *avez-vous fait cette histoire?* — Du droit, » répond l'abbé Duvernet, qu'a tout homme qui » pense de parler d'un corps qui fut autrefois très- » dangereux à l'État, et qui n'est plus qu'inutile. »

Le lendemain de cette conversation, M. Lenoir fit dire à l'abbé Duvernet que M. Amelot était très-indisposé contre lui. Ce ministre, en effet, qui venait lui annoncer sa liberté, le tint encore sept mois à la Bastille.

La promenade avait lieu dans une cour formant un carré long de seize toises sur dix, fermé par une muraille de cent pieds de hauteur. Le prisonnier était seul, restait peu de moments, parce que les heures de la journée étaient partagées entre tous ceux qui jouissaient de cette faveur. S'il y avait quelque réparation qui exigeât la présence d'un ouvrier, si le gouverneur traitait, ce qui nécessitait le passage de ses laquais, *la promenade était suspendue*; car le principe du confinement solitaire, de l'isolement absolu, était en vigueur à la Bastille.

On prenait de grandes précautions pour que les prisonniers ne s'aperçussent ni ne se rencontrassent, et qu'ils ne fussent point vus par les étrangers qui étaient admis à en visiter quelqu'un. Si, pendant la promenade, quelque personne venait à passer, on faisait entrer le prisonnier dans un des cabinets pratiqués dans les massifs qui réunissaient les tours, et il ne pouvait en sortir qu'après que les passants étaient retirés.

La faveur accordée à la promenade collective s'étendait quelquefois aussi sur l'habitation et les repas, et quelques prisonniers protégés obtinrent de d'habiter et vivre ensemble; mais c'était là une rare exception qui rendait encore plus affreuse la position de ceux qui ne pouvaient jouir de ce privilége.

La sévérité de la surveillance prise pour conserver les prisonniers ne fut pas toujours assez clairvoyante, et la ruse en plusieurs circonstances triompha de la précaution; en témoignage on a le souvenir des évasions de Latude, trop connues pour que nous nous arrêtions à les raconter.

Si quelque prisonnier parvenait à s'échapper; si l'on s'apercevait seulement qu'un seul eût fait une tentative, aussitôt toute la Bastille éprouvait une révolution. On appesantissait les fers de tous ses habitants, les privations se multipliaient dans tous les genres, et l'individu le plus résigné au fond de sa prison ou de son cachot éprouvait le contre-coup des vaines entreprises d'un étourdi, ou il était puni parce qu'un homme vigoureux avait eu de l'adresse ou du courage. C'est ainsi qu'en 1709, le gouverneur Bernaville fit abattre tous les grands arbres du jar-

din, arracher ou détruire les moindres saillies ou ornements qu'il pouvait soupçonner d'offrir des points fixes, aplanir tous les recoins des corridors, ôter les couteaux aux prisonniers auxquels on en avait donné ; les moindres ferrements, jusqu'aux simples clous, les cannes, les manches à balai, tout fut enlevé, au rapport de Renneville, parce que le comte de Bucquoit avait trouvé moyen de s'évader. A peu près vers le même temps, on sut qu'un prisonnier avait attrapé un pigeon entré par hasard dans sa chambre, qu'il lui avait attaché un billet sous les ailes, et l'avait ensuite lâché, comptant sur la possibilité que ce billet tombât entre des mains qui le fissent parvenir à son adresse. Aussitôt Bernaville fit tuer tous les pigeons et autres oiseaux qui nichaient autour de la Bastille.

Un nommé Darsant, qui attendait à la Bastille la fin d'une affaire criminelle dont le dénoûment devait être pour lui le gibet, donna une chaude alarme au major de la Bastille. Un matin, cet homme se lève, s'habille, se coiffe d'un bonnet blanc, place une serviette devant lui en guise de tablier ; ainsi accoutré, il se met au lit tout chaussé, tout habillé, et ferme bien ses rideaux. Le porte-clefs qui entre dans sa chambre pour le servir, voyant ses pantoufles devant le lit, et n'ayant aucune raison de se méfier de lui, se contenta de sortir en poussant une seule porte, et négligea de fermer les verrous. Darsant, profitant du moment d'absence du porte-clefs, sort doucement de sa chambre. Au bas de l'escalier et à l'entrée de la tour il trouve un panier de bouteilles ; il met ce panier à son bras et se présente à la première sentinelle qui, le prenant pour un garçon de cuisine, lui ouvre la première porte ; la seconde sentinelle fut aussi sans défiance, et le laissa passer. Déjà il était dans la cour du Gouvernement, lorsque des bas officiers d'invalides, observant son habillement, et jugeant que c'était un prisonnier qui s'évadait, l'arrêtèrent.

On crie aux armes, tout l'état-major est en mouvement, les sentinelles sont relevées, on les crut séduites ; le porte-clefs est mis aux arrêts ; ils sont interrogés. Ont-ils été séduits par la famille du prisonnier ; ont-ils des intelligences avec sa famille? On cherchait le secret de cette tentative de fuite dans des motifs qui lui étaient les plus étrangers, tandis que cet acte avait été inspiré tout naturellement à Darsant, par la crainte qu'il avait de se voir bientôt figurer sur l'échafaud. En effet, l'arrêt prononça la peine de mort contre Darsant ; mais la sentence fut adoucie, et le prisonnier de la Bastille fut relégué dans la prison de Saint-Yon pour y subir une détention à vie.

Quelquefois cette extrême sévérité rendait l'autorité dupe elle-même de ses propres soupçons, et souvent elle fut mystifiée.

On trouva dans les papiers d'un libraire-colporteur, dont le frère était à la Bastille, une lettre de la veuve Boivin, du 5 décembre 1775, qui finissait par ces mots : « Je vous prie de m'envoyer *ce que » vous savez bien ; on attend après.* »

On crut avoir saisi la clef d'un secret d'État important : cette lettre à la main, on se présente chez lui, on l'interpelle, on le presse de répondre et de dire ce que la veuve Boivin entend par ces mots : *Ce que vous savez bien.*

Le colporteur, étonné de l'importance que l'on mettait à une phrase qui n'en était guère susceptible, répondit, sans être troublé, qu'il envoyait de temps en temps à la veuve Boivin *un petit pot de graisse* provenant de la cuisine du sieur Richeville, et que c'était ce pot de graisse qu'elle lui réclamait.

L'organisation de la police par la Reynie servit peut-être moins les intérêts de l'ordre public que toutes les mauvaises passions des courtisans et des favoris. Quand il devint possible de faire servir comme instrument de ses vengeances et de ses querelles la puissance à laquelle la monarchie ne devait demander aide que pour se fortifier dans les moyens de faire bonne justice, la Bastille changea d'aspect ; ce ne fut plus la prison où le roi envoyait ses ennemis, ce fut le lieu d'exil où les grands et les privilégiés déportèrent ceux qui les gênaient ou leur déplaisaient.

Avant de continuer le tableau de la prison d'État, remontons un peu dans les temps, afin d'avoir la preuve de ce que nous avançons.

La Bastille devint la prison des criminels d'État sous Charles VII. Thomas de Beaumont fut le premier gouverneur qui unit à ses fonctions militaires le métier de geôlier.

Fut-il témoin en 1418 du massacre des Armagnacs prisonniers, quand le peuple affamé se rua sur la prison, égorgea les captifs et se jeta sur leurs chairs sanglantes comme si elles devaient assouvir sa faim ?...

Sous Louis XI, Philippe l'Huilier, gouverneur de la forteresse, fut sans doute ordonnateur d'affreux supplices ; le prévôt des maréchaux, Tristan, dans sa précipitation d'esclave, se trompa plusieurs fois de tête quand il fallut devenir bourreau, et prit la première venue pour ne pas faire languir la vengeance du maître ; il jeta souvent pêle-mêle l'innocent et le coupable à la Bastille, mais c'était toujours l'ennemi du roi qu'il cherchait, qu'il capturait, qu'il immolait; il eût cru commettre un crime de lèse-royauté en jetant dans les oubliettes du Plessis ou dans les cachots de la Bastille, des hommes qui n'auraient pas souffert au nom seul du roi son maître. Louis XI tint pour son propre compte les princes de la maison d'Armagnac dans les cachots de la Bastille ; là, comme au grand Châtelet, il fit

creuser dans le milieu et revêtit en maçonnerie un cône ou grand pain de sucre renversé, au fond duquel la victime, retenue par son propre poids et ne trouvant aucune assiette, ne pouvait avoir un instant de repos. Ces infortunés étaient tirés deux fois par semaine de ces lieux pour être fustigés en présence du gouverneur, et tous les trois mois pour se sentir arracher une ou deux dents.

Quand Henri IV nomma Sully gouverneur de la Bastille, *Je ne connais que vous*, lui dit-il, *qui puissiez bien me servir s'il m'arrive des oiseaux en cage;* et, sous Henri IV, cette grande volière ne reçut que les ennemis du roi. Une seule fois dans sa vie, le Béarnais manqua de pitié et de clémence; Mayenne et d'Épernon avaient usé cette corde sensible du cœur du roi; un maréchal de France, coupable, essaya vainement après eux de la faire vibrer.

Vers la fin de l'année 1601, un gentilhomme de haute vaillance et de grand nom, ambassadeur du roi de France près la cour d'Angleterre, était sur un des balcons du palais de la reine Élisabeth, la princesse tourna ses regards vers la tour de Londres, dont les murs étaient battus par un squelette que l'air avait promptement desséché... « Monsieur l'ambassadeur, dit la reine, en attirant vers ce spectacle l'attention du diplomate, voilà comment on punit en Angleterre la trahison. »

Le squelette qui se balançait au vent était celui du comte d'Essex. L'ambassadeur de France se nommait Charles de Gontaut, duc de Biron, amiral et maréchal de France.

Le 27 juillet 1602, cent vingt-sept juges attestaient, dans la grand'chambre du parlement, que Charles de Gontaut, duc de Biron, *avait attenté à la personne du roi Henri IV, et entrepris contre ses États*, et le condamnait à être décapité en Grève, à voir tous ses biens confisqués, sa pairie remise à la couronne, et à subir la dégradation de tous honneurs et dignités.

Le roi accorda que le maréchal fût exécuté à la Bastille, voulant, en mémoire de l'amitié qu'il lui avait autrefois portée, l'exempter de l'infamie d'un spectacle public.

L'Étoile raconte ainsi les derniers moments du maréchal :

« L'exécuteur entra dedans la chambre, et dit que l'heure se passait, qu'il fallait aller.

» Comme il fut près l'échaffaud, dit l'historien, ceux qui étaient là pour voir ce spectacle, qui étaient environ soixante-dix, ayant fait quelque bruit à son arrivée, il dit: Que font là tant de maraux et de gueux? qui les a mis là? et quel bruit font-ils; et toutefois la vérité est qu'il n'y avait là que d'honnêtes gens. Puis il monta sur ledit échafaud, suivi de deux docteurs, d'un valet de la garderobe du roy, qui lui avait été baillé pour le servir à la prison, et de l'exécuteur; lequel voulant mettre la main sur ledit sieur Biron, et lui dit qu'il se retirât arrière de lui, et se donnât bien de garde de lui toucher d'autre chose que de l'épée; qu'il lui dit seulement ce qu'il avait à faire. Lors il dépouilla son pourpoint, et le donna audit valet de la garderobe.

» Après, le bourreau lui présenta un mouchoir blanc pour le bander, mais il prit le sien, lequel s'étant trouvé trop court, il demanda celui de l'exécuteur; et s'en étant bandé et mis à genoux, il se leva et débanda aussitôt, s'écriant: N'y a-t-il pas de miséricorde pour moi? et dit de rechef au bourreau qu'il se retirât de lui, qu'il ne l'irritât point et ne le mît au désespoir, s'il ne voulait qu'il l'étranglât; et plus de la moitié de ceux qui étaient là présents, desquels plusieurs eussent voulu être hors, voyant cet homme non lié parler de cette façon. De là un peu, il se remit à genoux et se rebanda, et tout incontinent se releva sur soi, disant vouloir encore voir le ciel, puisqu'il avait sitôt à ne plus le voir jamais, et qu'il n'y avait point de pardon pour lui. Pour la troisième fois, il se remit à genoux et se banda; et comme il portait la main pour lever encore une fois le bandeau, le bourreau fit son coup.

» Si le bourreau n'eût usé de cette ruse, ce misérable et irrésolu homme s'allait encore lever, et de fait il eut deux doigts offensés de l'épée du bourreau; comme il portait la main pour se débander pour la troisième fois, la tête tomba à terre, d'où elle fut ramassée et mise dans un linceul blanc avec le corps, qui le soir même fut enterré à Saint-Paul, sur lequel lieu on sema le quatrain suivant :

> Biron aimait tant les gens d'armes,
> Qu'avant qu'on eût coupé son col,
> Il donna son corps à Saint Pol,
> Lequel avait chéri les armes.

» Telle fut la fin de Charles de Gontaut, sieur de Biron, duc et pair et maréchal de France; grand guerrier, plus vaillant que son épée, hasardeux jusqu'au bout dans ses entreprises, conduites toutefois plus par témérité que par prudence; cupide de vaine gloire, ambitieux démesurément, fier et hautain, avec une superbe intolérable, qui lui causa enfin ruine et malheur. »

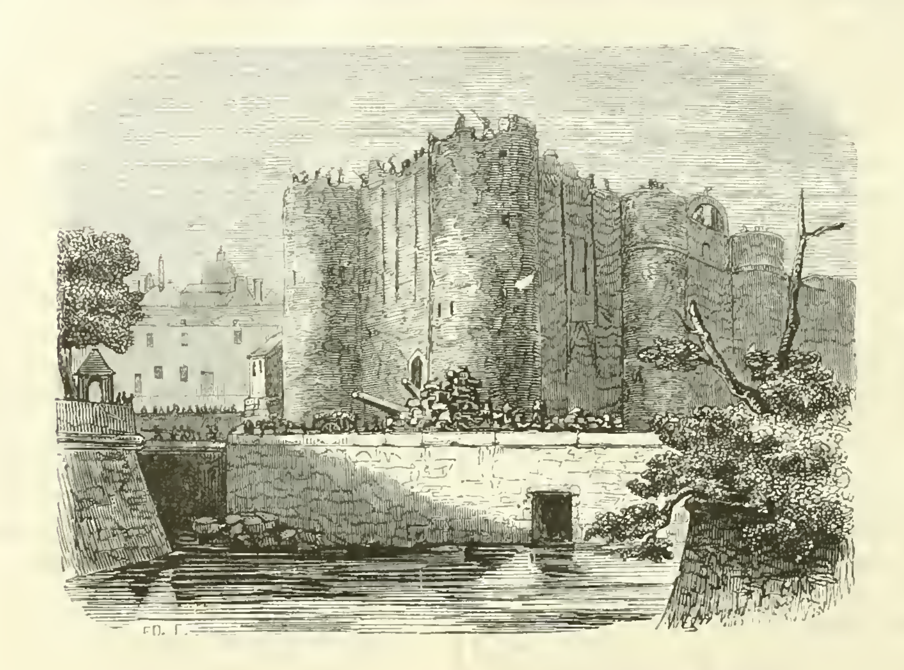
On vit longtemps dans la grande cour de la Bastille, à la tour du Trésor, les crocs de fer posés pour tenir l'échafaud du maréchal Biron; cet échafaud était placé à la hauteur de sa prison, de sorte qu'il y arriva de plain-pied. Ces crocs existaient encore avant la démolition de la Bastille.

Le dernier maréchal de Biron, dans le temps de la guerre des farines, fut à la Bastille et demanda à y voir les crocs, cette tour et cette chambre où avait été renfermé un de ses ancêtres.

Le cardinal de Richelieu était trop jaloux du pouvoir souverain pour partager avec les courtisans et les mignons de cour le droit d'emprisonnement ou de liberté qu'il exerçait au nom de Louis XIII. Ennemi du roi ou de Richelieu, c'était tout un, et, à aucun autre titre que ce fût, on ne pouvait mériter la Bastille pendant le règne du ministre-prêtre.

Quand Bassompierre, poursuivi par un vague pressentiment de la captivité, se leva devant le jour, comme il est dit dans ses mémoires, et brûla plus de six mille lettres d'amour qu'il avait autrefois reçues de diverses femmes, il savait bien qu'il n'avait à redouter aucun ennemi de cour, et que son dévouement au parti de la reine-mère pouvait seul le mettre en péril, si le moment n'était pas opportun pour le faire paraître.

Quand il alla trouver le roi pour savoir ce qu'il devait avoir à craindre, et que le roi lui eût répondu : Comment, Bastien, aurais-tu la pensée que je voulusse te faire emprisonner? tu sais bien que je t'aime; Bassompierre eût bien voulu qu'une autre voix fît écho à la parole de Louis XIII, il eût été bien certain alors de ne pas faire, pour le moment du moins, connaissance avec la Bastille; mais



une voix manquait, et, Richelieu se taisant, Bassompierre ne fut pas étonné d'entendre le lieutenant des gardes de service lui dire : « Monsieur, c'est avec la larme à l'œil et le cœur qui me saigne, que moi, qui depuis vingt ans suis votre soldat et ai toujours été sous vous, sois obligé de vous dire que le roi m'a commandé de vous arrêter. »

Richelieu, sachant les paroles royales qui promettaient à Bassompierre la liberté, sut les concilier parfaitement avec l'ordre de l'arrestation ; il envoya Dutremblay à la Bastille, dire au prisonnier, *de la part du roi*, qu'il ne l'avait point fait arrêter pour aucune faute qu'il eût faite, et qu'il le tenait son bon serviteur, mais de peur qu'on le portât à mal faire.

Bassompierre resta douze ans à la Bastille. Il est dit dans ses mémoires qu'il fut six nuits sans fermer l'œil, et toujours dans une agonie qui fut pire que la mort même.

En plusieurs circonstances, Louis XIV put appeler la grande prison ma Bastille. Dans l'affaire de Fouquet, elle servit la jalousie de l'amant de La Vallière plus que la justice du roi de France. Si le surintendant des finances se fût contenté de puiser dans les caisses de l'État pour subvenir à ses goûts princiers, le roi eût eu pitié de cet amour de la grandeur qui était un hommage rendu, quoique par des moyens peu licites, à son culte pour le faste ; mais Fouquet voulut éblouir La Vallière et dirigea imprudemment vers elle un des rayons de sa magnificence, et bientôt il fut relégué à la Bastille, où il eut le triste honneur de passer, aux yeux de quelques historiens, pour le prisonnier au masque de fer.

Le masque de fer... à ce nom se rattache le souvenir d'un grand drame politique, où le *moi* de Louis XIV joua un des rôles principaux. Malgré le mystère qui a couvert cet épisode romanesque, la réunion de toutes les circonstances prouve en faveur

d'une supposition. Des faits racontés et discutés par Voltaire, Lagrange-Chancel, le père Griffet, Saint-Foix et autres, la solution logique est que l'homme au masque de fer était le fruit d'une liaison adultère entre la reine Anne d'Autriche et un amant dont le nom est resté inconnu, s'il n'est pas Buckingham. *L'homme au masque de fer* devait être l'aîné de Louis XIV; il avait droit à la couronne de France, malgré son illégitimité apparente. Voilà, dit l'auteur de *la Bastille dévoilée*, voilà la vérité, qui était terrible dans tous les temps, que Voltaire n'a osé dire, que le grand monarque a cherché à ensevelir dans la nuit du silence par toutes les voies imaginables, même les plus iniques.

Le premier écrivain qui parla en France de l'homme au masque de fer est l'auteur des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse* (de France) publiés à l'étranger avant la première édition du *Siècle de Louis XIV*. Voltaire s'est flatté à tort d'avoir, avant tous, éveillé l'attention publique sur le prisonnier mystérieux.

Pendant vingt années, l'homme au masque de fer fut sous la surveillance du même gouverneur, de Saint-Mars, d'abord aux îles Marguerite, puis à la Bastille.

Le gouverneur servait lui-même son prisonnier; il prenait les plats à la porte de la chambre, des mains des domestiques, dont aucun n'a jamais vu le visage du captif.

Lagrange-Chancel[1] dit que le gouverneur de la forteresse des îles Marguerites avait les plus grands égards pour ce prisonnier; qu'il le servait en vaisselle d'argent, et lui fournissait des habits aussi riches qu'il paraissait le désirer; que dans les maladies où il avait besoin de médecin ou de chirurgien, il était obligé, sous peine de vie, de ne paraître en leur présence qu'avec son masque de fer ou de velours[2].

Voltaire raconte que le marquis de Louvois alla voir le prisonnier aux îles Sainte-Marguerite, et lui parla debout avec une considération qui tenait du respect.

Un barbier aperçut un jour sous la fenêtre du prisonnier quelque chose de blanc qui flottait sur l'eau; il l'alla prendre et l'apporta au gouverneur: c'était une chemise très-fine, pliée avec assez de négligence, et sur laquelle le prisonnier avait écrit.

De Saint-Mars, après l'avoir dépliée et avoir lu quelques lignes, demanda au barbier, d'un air fort embarrassé, s'il n'avait pas eu la curiosité de prendre connaissance des choses écrites sur ce linge. Celui-ci protesta plusieurs fois qu'il n'avait rien lu; mais deux jours après il fut trouvé mort dans son lit.

Un jour de Saint-Mars s'entretenait avec le captif; en se tenant hors de la chambre, dans une espèce de corridor, pour voir de loin ceux qui viendraient, le fils d'un de ses amis arrive, et s'avance vers l'endroit où il entend du bruit: le gouverneur, qui l'aperçoit, ferme aussitôt la porte de la chambre, court précipitamment au-devant du jeune homme, et, d'un air troublé, il lui demande s'il a entendu quelque chose. Dès qu'il fut assuré du contraire, il le fit repartir le jour même, et écrivit à son ami que peu s'en était fallu que cette aventure coûtât cher à son fils, et qu'il le lui renvoie de peur de quelque autre imprudence.

Une autre fois le prisonnier grava son nom sur le dos d'un plat d'argent, avec la pointe d'un couteau. Un valet crut faire sa cour au gouverneur en lui reportant le plat. Ce malheureux fut trompé dans son espoir, on se défit de lui sur-le-champ, afin d'ensevelir avec cet homme un secret d'une si grande importance. Voltaire a brodé ce fait et l'a paré d'une teinte romanesque.

L'aventure du plat d'argent se passa, selon quelques historiens, au château de Palteau, près Villeneuve-le-Roi, où le masque de fer fit une halte quand Saint-Mars, en 1698, passa du gouvernement des îles Sainte-Marguerite à celui de la Bastille.

A la halte au Palteau, le seigneur de cette terre assista à l'arrivée de l'homme au masque de fer, et il a recueilli et publié quelques circonstances du voyage de l'illustre prisonnier; il ne fait pas mention de l'anecdote du plat d'argent. Il dit que Saint-Mars mangea avec son prisonnier, que le captif avait été placé le dos tourné aux croisées de la salle à manger qui donnait sur la cour, qu'on ne put voir s'il mangeait avec son masque, mais on remarqua que de Saint-Mars, qui était à table vis-à-vis de lui, avait deux pistolets à côté de son assiette.

Lorsque le prisonnier traversait la cour il avait toujours son masque noir sur le visage.

De Saint-Mars coucha dans un lit qu'on avait dressé auprès de celui du prisonnier.

A la Bastille, le gouverneur servait lui-même l'homme au masque de fer et lui enlevait son linge.

Quand il allait à la messe, le captif avait les défenses les plus expresses de parler et de montrer sa figure. L'ordre était donné aux invalides de tirer sur lui en cas de désobéissance.

Un ministre écrivait au gouverneur de la Bastille: « Quand vous aurez quelque chose à me mander du prisonnier qui est sous votre garde depuis vingt ans, je vous prie d'user des mêmes précautions que vous faisiez quand vous écriviez à M. de Louvois. »

[1] Lettres de Lagrange-Chancel à Fréron au sujet de l'homme au masque de fer.

[2] Le masque qui cachait la figure du prisonnier était monté sur des bandes d'acier légères et flexibles, et garni entièrement de velours.

Tous les historiens s'accordent à dire que ce fut sous le ministère Louvois que s'accomplit ce grand acte d'iniquité.

Le journal de la Bastille, tenu par de Junca, gouverneur en 1703, porte la date du 19 novembre de cette année:

« *Le prisonnier inconnu*, *toujours masqué d'un masque de velours noir*, que M. de Saint-Mars avait amené avec lui venant des îles *Sainte-Marguerite*, et qu'il gardait depuis longtemps, s'étant trouvé hier un peu plus mal en *sortant de la messe*, est mort aujourd'hui sur les dix heures du soir, sans avoir eu une grande maladie; M. *Girault*, notre aumônier, le confessa hier; surpris de la mort, il n'a pu recevoir ses sacrements, et notre aumônier l'a exhorté un moment avant de mourir. Il fut enterré le mardi 20 novembre, à quatre heures après midi, dans le cimetière de Saint-Paul notre paroisse; son enterrement coûta quarante livres. »

L'homme au masque de fer fut inhumé sous le nom de Machiali.

Saint-Foix rapporte qu'après la mort de cette victime de la cruauté politique, il y eut ordre de brûler généralement tout ce qui avait été à son usage, comme linge, habits, matelas, couvertures, etc.; que l'on fit regratter et blanchir les murailles de la chambre où il avait été logé; et qu'on poussa même les précautions au point d'en défaire les carreaux, dans la crainte, sans doute, qu'il n'eût caché quelque billet ou fait quelque marque qui eût pu aider à faire connaître qui il était.

Le lendemain de son enterrement, une personne ayant engagé le fossoyeur à le déterrer et à le lui laisser voir, on trouva un gros caillou à la place de la tête.

Il y avait à la Bastille une grande pièce remplie d'armoiries très-vastes distribuées par cases, étiquetées des numéros de tous les appartements du château. Les effets de chaque prisonnier étaient déposés dans la case correspondante au numéro de sa chambre. Lors de l'arrivée de chaque prisonnier, on inscrivait sur un livre ses noms et qualités, le numéro de l'appartement qu'il allait occuper, et la liste de ses effets déposés dans la case du même numéro. On présentait ensuite ce livre à la signature du prisonnier.

Un troisième livre en feuilles contenait les noms de tous les prisonniers et le tarif de leur dépense; le relevé de ce livre passait tous les mois sous les yeux du ministre.

Le quatrième livre était un in-folio immense, ou plutôt une suite de cahiers grossissant chaque jour.

Ces feuilles, distribuées en colonnes, portaient des titres imprimés à chacune. Première colonne, noms et qualités des prisonniers; deuxième colonne, dates des jours d'arrivée des prisonniers au château; troisième colonne, noms des secrétaires d'État qui avaient expédié les ordres d'arrestation; quatrième colonne, dates de la sortie des prisonniers; cinquième colonne, noms des secrétaires d'État qui avaient signé les ordres d'élargissement; sixième colonne, cause de la détention des prisonniers; septième colonne, observations et remarques.

Le livre de sortie contenait un protocole de serment et protestation de soumission, de respect, de fidélité, d'amour, de reconnaissance pour le roi, d'assurance que les faits qui avaient compromis le prisonnier avaient été l'effet de l'erreur seule de l'esprit, d'actions de grâces de ce que le monarque n'avait pas livré à des commissaires extraordinaires, de promesse de ne rien révéler de tout ce qu'il avait vu et entendu pendant son séjour à la Bastille.

Sur ce livre d'écrou, on lisait quelques noms de gens que le scandale de leur vie, l'improbité de leurs actions, rendaient dignes des geôles du Châtelet et du Fort-l'Évêque, auxquels ils avaient échappé par la faveur; et ces coupables que la loi n'avait pu atteindre pour un méfait, nous les trouvons à la Bastille expiant une peccadille, une phrase caustique, un mot piquant. On songeait moins à prêter force à la loi au nom de tous, qu'à protéger une haine, une vengeance ou un caprice individuel.

Une dame de Gotteville joua dans le dernier siècle un grand rôle parmi les femmes galantes: sa langue, disait-on, tenait de la griffe du singe; elle était à la fois espionne et pamphlétaire. Se trouvant sans ressources, elle écrivait au vieux maréchal de Richelieu, que son intention était de publier les soixante-quatorze aventures de Mathusalem; le maréchal, qui voyait sous cette allégorie la batterie masquée que dressait contre sa réputation la folliculaire, lui faisait remettre vingt-cinq louis par Beaumarchais.

La dame Gotteville accusait réception de la somme en ces termes, à l'auteur du *Mariage de Figaro*:

« Monsieur,

» Je vous fais cette lettre qui vous dira que j'ai » reçu les vingt-cinq louis du maréchal de Richelieu, et pour vous exprimer, monsieur, tout le » mépris avec lequel je suis votre servante.

» Signé Gotteville. »

Cette femme, malgré ses nombreuses escroqueries, ses attaques diffamatoires, et plusieurs actions qui appelaient la sévérité de la loi, eût longtemps joui de l'air libre et de l'impunité, si elle ne se fût avisée d'avoir une discussion en Hollande avec la maîtresse d'un ambassadeur qui avait la main longue. On fit enlever madame de Gotteville du territoire hollandais, et elle fut pendant plus d'un an privée de sa liberté en France, pour s'être moquée en Hollande d'une Espagnole, maîtresse d'un am-

bassadeur. Pendant son séjour à la Bastille, madame de Gotteville eut plusieurs disputes avec le gouverneur. Un jour elle était aux prises avec lui sur la nourriture, dont elle se plaignait. Pour terminer la discussion, elle le regarda fixement et lui dit avec un très-grand sang-froid : « M. de Launay, je ne sais qui vous êtes, et cela m'embarrasse pour vous répondre. Avant tout, dites-moi, ne seriez-vous pas de l'espèce de ceux qui mangent du foin? »

De Launay quitta la partie ; mais le plaisant de l'aventure, c'est que le soir même en se mettant au lit, il trouva, au lieu de traversin, une petite botte de foin. Qui avait fait cette espièglerie? Le valet de chambre, fortement menacé, soutint que c'était à son insu. Les recherches de de Launay furent inutiles. Il n'en fit qu'avec sobriété, tant il craignait que dans le monde on ne parlât de cette botte de foin.

En analysant cette liste, on voit la transformation que subit la Bastille, et comme elle s'éloignait de plus en plus du principe de son institution. Elle a cessé de renfermer les ennemis du roi, mais elle s'ouvre pour saisir les ennemis des jésuites ou des favorites ; elle fait crier au convulsionnaire, comme s'il s'agissait de courir sur des animaux hydrophobes ; l'hospice de ces pauvres fous est un cachot ou une tombe ; un enfant de sept ans, appelé Saint-Père, est incriminé à cause de son nom ; il est embastillé pour cause de religion. Obligeante envers une société ou une académie, la police envoie à la Bastille les écrivains assez malavisés pour combattre l'ignorance ou chansonner les ridicules de ses protégés.

On met sous verrous les œuvres de l'esprit, et un marchand achète et enlève de la Bastille, à la condition de ne jamais leur laisser voir le jour, trois milliers quinze livres pesant de feuilles imprimées, signées Jean-Jacques Rousseau, Mably, Helvétius, etc...

Un compilateur demande que la Bastille punisse un autre compilateur qui, au lieu de prendre à la source première, s'est contenté de copier dans le livre du plaignant... Cette singulière lettre, adressée au lieutenant de police, est signée Saint-Foix.

Quand les Nouvelles à la main se répandirent dans Paris, les grands et moyens gentilshommes qui se trouvaient mordus par l'épigramme accablèrent la police de requêtes, *afin de faire* plonger dans les cachots les auteurs, distributeurs, colporteurs d'épigrammes à leur adresse.

Le jour où le peuple se rua contre la Bastille fut



(La Bastille sera démolie et sur l'emplacement on dansera.)

salué non-seulement par ceux qui avaient souffert ou souffraient encore dans cette affreuse citadelle, mais quand on porta le marteau et la pioche sur ce vieux monument du despotisme, à chaque pierre qui croula du temple de l'esclavage, chacun, de quelque condition qu'il fût, dut se sentir allégé d'un poids de terreur qui pesait sur lui. Dans le passé, la Bastille n'avait inspiré de craintes qu'aux grands

du monde, aux puissants ennemis du trône; le temps avait marché, la Bastille était devenne le partage de tous; la lettre de cachet était un objet de négoce, un blanc seing de complaisance.

Nous empruntons à un des historiens des lieutenants de police [1] le trait suivant, qui donne une appréciation de l'usage des lettres de cachet à la fin du dix-huitième siècle.

« Entouré de ministres et de courtisans intéressés à cacher la vérité, Louis XVI, en 1787, crut enfin s'apercevoir qu'on le trompait. Ce prince pensa qu'il parviendrait à connaître l'opinion publique en lisant les nombreux pamphlets politiques que la circonstance faisait naître, et il chargea secrètement le libraire Blaizot de remettre chaque jour ce qui paraîtrait en un lieu indiqué.

» Depuis deux mois le roi pouvait juger à quel point ses ministres l'abusaient, et ceux-ci, trouvant le monarque mieux instruit qu'ils ne le désiraient, prirent l'alarme et mirent leurs espions en campagne pour savoir d'où partait la lumière. Blaizot fut bientôt connu pour le coupable qui se permettait d'éclairer le monarque sans l'aveu des ministres, et M. de Breteuil ne trouva rien de mieux que de le faire mettre à la Bastille, sous prétexte qu'il se livrait à un commerce de livres prohibés.

» Louis XVI, ne trouvant plus de brochures au lieu où le libraire avait habitude d'en déposer, s'informa du motif qui l'empêchait de faire ses dépôts quotidiens. Quel fut son étonnement, quand il apprit que, par son ordre, Blaizot gémissait dans les cachots de la Bastille.

» Blaizot fut bientôt libre, mais les fauteurs de cet emprisonnement arbitraire jouirent de l'impunité ! »

1789 arriva à temps pour mettre fin à tant de scandale et de barbarie. Qui peut dire jusqu'où l'arbitraire et la fureur de l'embastillement eussent été poussés dans l'avenir? Le roi de France courait risque de voir chaque jour ses serviteurs les plus dévoués isolés de lui par l'épaisseur des murailles de la geôle de l'État.

En 1789, la population de la Bastille était en baisse, les geôliers se reposaient un peu, et le peuple vainqueur ne trouva que sept prisonniers; en voici les noms :

Tavernier, Pujade, Laroche, le comte de Solage, de White, la Caurège, Bechade.

L'on a été obligé, pour les délivrer, d'enfoncer les portes des prisons; les guichetiers ne purent que les indiquer, ils n'avaient plus leurs clefs dans un moment où elles étaient devenues si nécessaires.

Tavernier était un fils naturel de Pâris Duverney. Ses facultés intellectuelles avaient été brisées par une longue détention. Voilà à peu près comment finissaient tous les prisonniers de la Bastille ; il en est peu qui aient pu conserver leur tête saine jusqu'à la mort et jusqu'à la fin d'une captivité prolongée.

Ce Tavernier dont il est ici question avait été accusé, en 1749, d'un prétendu complot contre la vie du roi; il avait été déporté aux îles Sainte-Marguerite. Après un séjour de dix ans, le capitaine de la chaîne des galères l'avait amené à la Bastille, où il demeura trente années.

Quel siècle que celui où cet homme est né, où il vécut et où il est presque mort ! Il était loin de savoir la cause des coups de canon qu'il entendait; il était si loin de prévoir le bonheur dont il allait jouir, que, lorsque ses libérateurs, couverts de sueur, de poussière et de gloire, les armes à la main, entrèrent dans son cachot, il les prit pour des assassins (dans le lieu qu'il habitait cette erreur était bien pardonnable), et se mit en devoir de leur résister. Ses gestes, ses manières, l'attitude de son corps, ses expressions, tout en lui portait, en 1789, l'empreinte d'un homme qui avait vécu quarante ans auparavant, et qui reparaissait de nouveau sur la scène du monde.

Ce prisonnier a avoué que, pendant les trente années de son séjour à la Bastille, il en avait passé consécutivement dix-neuf sans sortir de son cachot.

Un nommé Augustin Le Charbonnier, étant resté longtemps à la Bastille, y perdit l'esprit ; et, comme sa folie consistait surtout à injurier ceux qui lui apportaient à manger, on remportait les plats après avoir répandu ses aliments sur le pavé de sa prison, où il était obligé de les manger à la manière des chiens.

Quelques hommes d'une organisation exceptionnelle restèrent sains d'esprit, pendant de longues années, dans cette prison où le captif ne trouvait partout que le plus morne silence, la solitude la plus absolue et souvent la plus profonde obscurité, et où le croassement funèbre du porte-clefs qui précédait le détenu faisait disparaître au loin quiconque pouvait le voir ou être vu de lui.

On a trouvé encore sur quelques registres les noms du père Théodore Fleurand de Brandebourg, capucin, *suspecté* d'espionnage, qui resta de longues années à la Bastille; d'un nommé Lebar, arrêté à l'âge de soixante-seize ans et mort à la Bastille à quatre-vingt-dix ans ; d'un sieur Leguay, mort à soixante-quinze ans, après un emprisonnement de trente années. Cet homme fut le dernier qui figurât sur les registres comme convulsionnaire ; il était encore captif quand il y avait déjà longtemps qu'à la cour, aux ministères, à la ville, on ne croyait plus aux convulsions. On a affirmé qu'on avait offert à ce prisonnier sa liberté, et qu'il l'avait refusée. Mais, pourquoi? parce qu'habitué depuis longtemps à l'esclavage, il ne se sentait plus assez de force pour supporter la liberté qui lui était présentée. A

[1] Saint-Edme.

la Bastille, il était du moins à l'abri des besoins physiques ; libre, il aurait été exposé aux horreurs de la mendicité, dans un monde pour lequel il était mort depuis longtemps. Il y aurait appris la perte de ses parents, de ses amis ; personne ne l'aurait reconnu.

Si la crainte de la misère et de l'abandon empêcha ce prisonnier de profiter de la grâce qu'on lui offrait, il y eut en plusieurs circonstances des captifs qui préférèrent la servitude à une basse concession faite aux exigences du despotisme.

Quand un prisonnier connu et protégé perdait la santé et que l'on craignait pour ses jours, on ne manquait pas de le faire sortir : le ministère n'aimait pas que les gens dont le nom avait du retentissement mourussent à la Bastille. Si un prisonnier décédait, on le faisait inhumer à la paroisse de Saint-Paul, *sous le nom d'un domestique* [1], et ce mensonge était écrit sur le registre mortuaire pour tromper la postérité. Il y avait un autre registre où le nom véritable des morts était inscrit, mais ce n'était qu'après bien des difficultés que l'on parvenait à s'en faire délivrer des extraits. Il fallait auparavant que le commissaire de la Bastille fût informé de l'usage que les familles voulaient faire de ces actes.

Tous les historiens témoignent de ces faits ; mais il en est sur lesquels nous avons vainement cherché à nous éclairer, nous voulons parler des exécutions secrètes et sans jugement, confiées à certains directeurs de la Bastille.

On trouve souvent sur les registres de la prison d'État des mentions de suicide et de mort subite; mais est-ce à tort ou à raison que les historiens ont accusé les gens du roi d'avoir rempli les fonctions de Tristan dans cette citadelle?

M. Saint-Edme, auteur d'une notice fort curieuse sur la Bastille, ouvrage assez rare aujourd'hui, a éveillé l'attention publique sur un recueil publié en 1789, sous le titre : *Copies des lettres originales manuscrites trouvées dans les ruines de la Bastille le* 15 *juillet* 1789.

On lit dans ce recueil :

Lettre de M. de Sartines, lieutenant-général de police, à M. de Launay, gouverneur de la Bastille.

« Je vous envoie, mon cher de Launay, le nommé F...; c'est un très-mauvais sujet : vous le garderez pendant huit jours, après lesquels vous vous en déferez.

» De Sartines. »

Note mise au bas de la lettre par M. de Launay.

« Le ... juin, fait entrer le nommé F...; et, après le temps fixé, renvoyé chez M. de Sartines, pour savoir sous quel nom il voulait le faire enterrer. »

[1] *Remarques politiques sur le château de la Bastille.*

Le même écrivain a publié dans un autre ouvrage [1] cette lettre extraite du même recueil :

« A la Bastille, le 13 septembre 1771.

» Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joints les trois papiers que j'ai communiqués au sieur Billiard, avec la réponse que ce prisonnier y a faite.

» Plus, vous trouverez, monsieur, un paquet du sieur Nérot.

» *La tête* du sieur de La Rivière est toujours fort échauffée, et je commence à désespérer que *sa pauvre tête puisse guérir sans qu'on lui fasse le remède.*

» Je suis avec un profond respect, etc.

» Signé Chevalier. »

Sans m'arrêter au caractère de véracité que présentent ces documents, je demanderai, disait l'historien, comment il se fait que le gouvernement (de 1789 à 1792), Chevalier ou les siens, la famille de Launay, Sartines, ou son fils, ou ses parents, n'aient, à aucune époque, dans aucune circonstance, rien dit ni rien fait pour défendre les coupables contre de pareilles accusations.

Quand la notice sur la Bastille parut, il y eut, entre l'écrivain qui avait fait connaître la brochure de 1789 et M. Colnet, un des rédacteurs les plus remarquables de la *Gazette de France*, une polémique vive, qui fut une preuve, déjà souvent donnée, de l'esprit des deux athlètes et de leur adresse à argumenter sur des hypothèses; mais la vérité historique ne gagna rien à la bataille : seulement, le journaliste ayant établi une preuve en faveur de sa cause, sur cette affirmation, qu'il n'eût pas été possible de trouver un bourreau à la Bastille, l'historien lui répondit par ces faits malheureusement acquis à l'histoire :

Des bourreaux? on en trouve toujours. Quand le duc de Guise, le duc de Montpensier, le bâtard d'Angoulême, le maréchal de Tavannes, couraient les rues en criant : *Saignez, saignez*, c'est la volonté du roi ! Maurevel, Petruci, Brême, Crucé, et mille autres, hésitèrent-ils à tremper leurs poignards dans le sang de leurs concitoyens?

Et leurs bras tant de fois de meurtres fatigués!

Et lorsqu'à cette terrible époque, on voulut se défaire de quelques-uns des commandants de province, qui avaient désobéi à l'ordre du massacre, ne trouva-t-on personne pour tendre au vicomte

[1] *Biographie des lieutenants généraux et de police.*

d'Orthe et au comte de Tendes la coupe empoisonnée?

Il est à regretter que l'écrivain patriote, qui publia par livraisons les extraits des archives de la Bastille quelque temps après la destruction de cette prison d'État, ait été interrompu dans son travail par la susceptibilité de l'autorité municipale de cette époque. Quand la poudre des révolutions fume encore, les pouvoirs qui s'élèvent, quels qu'ils soient, se montrent déjà altérés de despotisme, comme si la liberté ne devait jamais être qu'une image plus ou moins bien coloriée, dont on amuse le peuple du haut d'un trône ou d'un balcon.

Le rédacteur des livraisons de la *Bastille dévoilée* aurait probablement trouvé des traces que le pouvoir provisoire qui remplaça la monarchie se crut obligé d'effacer.

Le publiciste regretta amèrement la perte de ces matériaux.

Depuis cinq mois, écrivait-il, les archives de la Bastille ont été transportées à l'Hôtel-de-Ville; elles n'ont fait que passer d'un cachot dans un autre.

Le voile qui les couvre dans ce dernier lieu est aussi impénétrable que celui qui les dérobait à nos yeux lorsqu'elles étaient renfermées sous les triples verrous de la Bastille.

On n'abuse pas ainsi de la confiance de ses concitoyens; pourquoi les avoir invités à vous remettre les papiers qui étaient en leur possession, sous le prétexte spécieux qu'ils jouiraient dans peu de la totalité si vous n'aviez pas le projet de les publier? je vous l'ai déjà dit, et je ne cesserai de vous le répéter : ces papiers ne sont point à vous, ils appartiennent aux citoyens qui vous les ont remis, et à qui votre négligence a donné un droit de plus à vous les redemander. Croyez-vous que c'est pour vous seuls que l'on a conquis la Bastille, que c'est pour vous seuls que les citoyens de Paris, au péril de leur vie, ont arraché de ces abîmes ténébreux ces registres de mort, dont la publication devrait déjà être faite, pour assurer à jamais notre nouvelle constitution? Vous avez entre les mains les bases sur lesquelles portait notre ancien gouvernement, faites-nous-les connaître, nous en ferons la comparaison, et ce rapprochement sera un triomphe de plus pour nos nouvelles lois.

On resta sourd à cette voix, mais heureusement l'activité et le dévouement de l'écrivain avaient mis les premiers jours de liberté à profit, et son livre, que quelques bibliographes signent du nom propre de *Manuel*, est l'ouvrage le plus riche de faits authentiques. L'écrivain anonyme s'est expliqué le motif qui nous a longtemps privés d'une histoire de la Bastille. Si une sentinelle empêchait qu'un passant ne s'arrêtât pour fixer cette masse de pierres, quand elle était debout, quel eût été le sort d'un homme d'une trempe un peu courageuse qui se serait permis des réflexions contre un établissement dont le nom seul faisait trembler. A peine Voltaire lui-même, qui avait été la victime du pouvoir arbitraire, a-t-il osé en être l'accusateur. C'est un reproche d'autant plus fondé à lui faire, qu'il connut toute l'horreur de la Bastille.

Manuel, ou tout autre, qui a rédigé les feuillets de la *Bastille dévoilée*, est entré par la brèche, et a mis, au nom de l'histoire, sa plume sur les registres confidents de nombreux secrets ; seul avec une masse de papiers qui ne formait pas la millième partie de ceux déposés à l'Hôtel-de-ville, il fit paraître six livraisons de son travail ; il a révélé des mystères... nous les saurions tous si la révolution n'avait engendré sur le champ de bataille ce monstre accapareur et stérile qu'on nomme en langue parlementaire *une commission*. Il en a été des immenses matériaux de la Bastille, comme de tous les germes confiés à ce Titan bureaucratique. Trente commissaires n'ont pu donner aucune preuve qu'ils s'occupaient de remplir leur mandat.

Sur les sept prisonniers qu'on trouva dans les prisons lors de la prise de la Bastille, White, qui avait perdu la raison, fut promené par le peuple dans les rues de Paris; le comte de Solage, qui endurait depuis onze ans la captivité pour des étourderies de jeunesse, fut porté en triomphe, et excitait partout sur son passage la joie et l'enthousiasme.

Plusieurs historiens s'accordent à dire qu'on découvrit dans les cachots de la Bastille quatre squelettes humains encore enchaînés. L'auteur de la *Bastille dévoilée*, qu'on ne peut suspecter de partialité en faveur du régime de l'arbitraire, dit qu'on n'a trouvé que sept prisonniers tout vivants; point de cadavres, point de squelettes, point d'hommes enchaînés. Dans l'armoire du chirurgien, il y avait des pièces d'anatomie qui ont pu servir à accréditer cette erreur.

On a parlé aussi d'un comte de Lorges, trouvé le 14 juillet dans un des cachots de la Bastille, où il avait, disait-on, passé trente-deux ans. Ce fait n'est pas acquis à l'histoire ; on le conteste.

L'écrivain que nous avons cité plus haut dit, au sujet du prétendu comte de Lorges :

« Je me suis transporté à la Bastille, où les ouvriers qui travaillaient à sa démolition m'ont fait voir le cachot du soi-disant comte de Lorges. Je l'ai également vu représenté d'après nature, chargé de chaînes et dans une espèce de cachot, chez le sieur Curtius. Mais les registres de la Bastille, mais les dépositions faites par les porte-clefs à l'Hôtel-de-Ville et au district de Saint-Louis-de-la-Culture n'en disent pas un mot; et j'ai cru, d'après des témoignages aussi forts, et d'après d'autres renseignements que je me suis procurés, pouvoir avancer que l'exis-

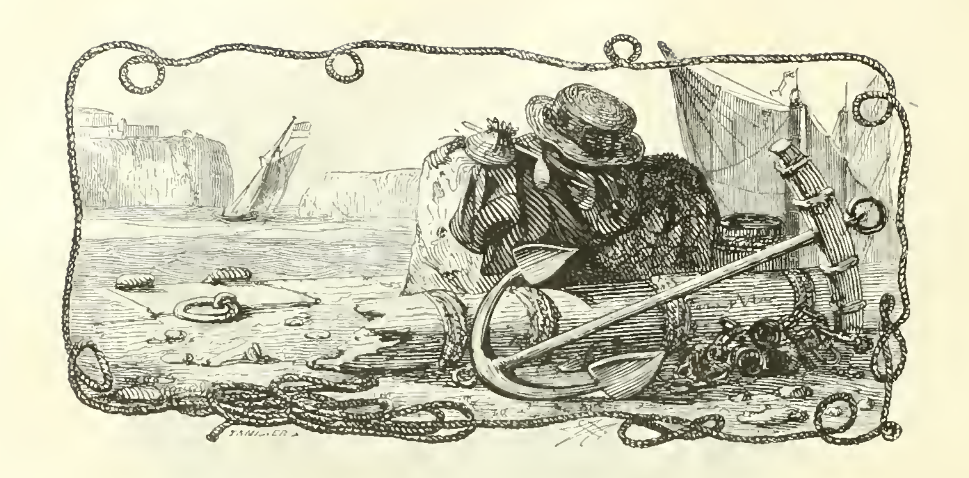
tence du comte de Lorges est un bruit populaire dénué de preuves et de fondement. Que ne peut-on ainsi mettre en doute la longue et affreuse captivité de Latude, la cruauté de ses bourreaux qui le for-



cèrent à vivre, les fers aux pieds et aux mains, dans un humide cachot où les rats, par leurs morsures, venaient ajouter à son supplice!

Nous avons passé sous silence le nom d'un grand nombre de personnes illustres qui ont subi le séjour de la Bastille : le duc de Richelieu, Fouquet, Voltaire, Lally, Prévost de Beaumont, que nos lecteurs ont retrouvé à Vincennes, et d'autres encore dont chacun connaît la gloire, les fautes, l'innocence, le courage et les souffrances. Avant tout, nous avions à peindre les aspects de la prison d'État sous l'ancienne monarchie; notre cadre restreint ne nous a pas permis d'étendre la biographie au point de vue du drame.

Maurice ALHOY et Louis LURINE.



UN ÉPISODE

DU

BLOCUS CONTINENTAL.

Ceux qui visitent aujourd'hui nos villes maritimes, et qui s'étonnent à bon droit de la vie qui s'y déploie, peuvent s'imaginer, par comparaison, de quel lugubre silence elles étaient frappées pendant nos guerres navales avec l'Angleterre. A peine quelques rares vaisseaux marchands, à l'aspect moitié pacifique, moitié armé, comme ces timides bourgeois qui se disposent à traverser un bois infesté de voleurs, attestaient que toute activité n'était pas éteinte dans le bassin de nos ports. Le reste se composait d'un long rideau de bâtiments, qu'une prudente station avait depuis bien longtemps rendus inhabiles à tenir la mer; chaque jour leur enlevait un bordage et leur rouillait un clou. Fendus par le soleil et verts comme de l'herbe, ils ne devaient plus s'élancer sur les vagues et se pencher au vent.

On n'entendait le matin ni les joies du départ, ni dans la journée les chants du retour, ni crier les poulies et les matelots. Sur les quais déserts, on ne respirait plus cette bonne odeur du goudron, mêlée au parfum des Antilles; on ne vivait plus dans cette atmosphère où se dégagent ces mille odeurs locales qui vous transportent avec la cire à Mogador, avec la cannelle à Java, avec le poivre à Calcutta, avec le coton à New-York. L'œil cherchait en vain ces cargaisons de café vidées en pyramide, ou ces pipes de rhum, qui grisaient rien qu'à les flairer en passant. Quelques vieux marins, mutilés comme leurs

vaisseaux, remplissaient seuls cette scène de désolation. Nous devions cette situation au blocus continental.

Le blocus continental! une de ces idées formidables que Napoléon coulait dans sa tête de bronze quand elle était en fusion, et lorsqu'il en sortait une colonne, une armée, une proclamation.

Le blocus continental! projet qu'on n'exécute qu'avec les bras d'un peuple entier.

Qui a pu donc empêcher cette grande idée d'éclore et d'éclater, conçue par Napoléon?

Un seul homme : Napoléon.

Il avait créé le blocus continental; il fit la contrebande continentale.

Lisez l'histoire.

Poursuivons la nôtre.

Au milieu de l'un de nos ports de la Manche, frappés comme les autres de cette torpeur commerciale, s'élevait, sans agrès, sans mâts, ras comme après une affaire — et c'était une affaire qui l'avait rendu ainsi — un vaisseau pris sur les Anglais; si l'on peut appeler vaisseau une masse de bois absolument défigurée, immobile comme une maison, dans son eau verte et croupissante; déshonorée par des pots de fleurs qui rejetaient leur tige verte au-dessus et au-dessous des plats-bords. On n'aurait jamais dit que c'était là ce fameux vaisseau, ce terrible *Alcyon* qui avait tant fait de mal à notre commerce et donné de si mauvaises nuits aux assureurs. On élevait jusqu'à trois cents le nombre de vaisseaux sortis du port dont il est ici question, pris ou brûlés par l'*Alcyon*. Les marins n'osaient se dissimuler la terreur que sa rencontre inspirait. Il n'y eut qu'un vieux corsaire nommé Scipion qui en purgea les parages. Dans un moment de colère contre tant d'audace et de bonheur, il avait juré que non-seulement il prendrait ce fougueux voilier qui paraissait à l'horizon et en disparaissait comme l'oiseau dont il avait le nom, mais qu'il le remorquerait au port, qu'il scierait ses mâts, qu'il l'avilirait enfin par le plus honteux des châtiments dans l'idée d'un marin, c'est-à-dire qu'il en ferait une maison. Le mépris allait loin; son audace ne resta pas au-dessous de son mépris. Il se battit avec l'*Alcyon*, le prit, le traîna à la remorque, en abattit la mâture, en élargit les croisées, le badigeonna, en équarrit si bien les formes, que, sans convenir absolument avec Scipion que sa conquête était une maison, il était difficile de dire ce qu'elle était. Par cette mutilation, l'*Alcyon* avait acquis un tel caractère, qu'il y avait dans sa contexture du radeau, du navire, du coche, de la maison et du jardin. Il ne l'appelait du reste que sa maison.

Jamais la haine contre l'Angleterre, cette bonne haine qui fait vivre, qui fait serrer les dents et comprimer le cœur, ne s'était rencontrée plus amère que dans l'âme de Scipion. Je l'ai connu. — Fils d'un père tué par les Anglais, privé d'un frère tué par les Anglais, lui-même longtemps prisonnier à Portsmouth, et blessé à la main gauche d'un éclat de bois, il était beau de colère lorsqu'il racontait les carnages que lui et les siens avaient exercés contre les marins anglais; il avait alors du sang jusqu'aux lèvres. On l'écoutait avec d'autant plus d'attention, que ses calamités personnelles n'animaient pas son indignation; elle prenait sa source dans cet esprit de nationalité sublime qui conserve les peuples.

Scipion haïssait l'Anglais comme on hait une tache noire sur du blanc, par instinct. Haine qu'on boit avec le lait et qu'on rend avec son âme. Tout ce qui lui paraissait mauvais, il le qualifiait d'anglais.

Lui et une vingtaine de vieux invalides et damnés corsaires comme lui s'étaient réfugiés à bord de l'*Alcyon;* du quai et des deux rives, on les voyait tout le jour, se promenant, la pipe à la bouche, sur le pont de ce qu'ils appelaient leur maison, ou braquant la lunette d'approche sur tous les points de l'horizon, afin d'être les premiers à signaler quelque corsaire ramenant au port une bonne capture.

— Conçoit-on, disait le vieux Scipion à ses compagnons, que la ville soit pourvue en tabac, en sucre, en café, en toiles, en indiennes, absolument comme en pleine paix, quand il y a déjà bien des semaines que pas une ancre amie n'a remué le fond du bassin?

On lui répondait :

— C'est que nous sommes trahis, c'est que nous sommes vendus. Apprenez, maître Scipion, si vous ne le savez mieux que nous, que, chaque nuit et à notre barbe, on débarque sur la grève des cargaisons entières, malgré les sabres de la douane, malgré les fusils des gardes-côtes.

— Vrai! mes amis, le blocus n'est pas respecté, ajoutait un troisième; il n'y a plus de patriotisme. — Ces gueux d'épiciers ne demandent pas mieux que de remplir leurs tonneaux de sucre de la Jamaïque et de café de Bourbon, et nos marchands de toile livreraient les clefs de l'arsenal pour une aune de mousseline anglaise, la contrebande nous ronge; tout cela fait que nous ne viendrons jamais à bout de l'Anglais.

— Hé bien, disait Scipion, quoique nous ayons le malheur de ne manquer de rien, grâce aux Anglais, restons fidèles à notre serment. On nous vend à moitié prix du tabac anglais, excellent, contre du tabac français qui emporte la gueule et qui vaut le double. — Fumons du tabac français.

Et tous : — Point de tabac anglais!

— Le sucre vaut dix francs la livre; on l'offre à trois francs de contrebande.

— Point de sucre!

— Et par conséquent point de café!

— Point de café : vive le blocus! — L'Anglais périra par le blocus!

— Quant à nos femmes, elles se vétiront comme elles l'entendront; mais point de toile de Hollande apportée par les Anglais, point de mousseline anglaise, rien d'anglais! nos femmes se tisseront des chemises d'étoupes; elles iront nues, sacrebleu! plutôt que de favoriser le commerce anglais.

— C'est entendu!

— Si tous les Français prenaient parti aussi énergiquement que nous pour le blocus, les Anglais seraient bientôt coulés.

Et ces braves marins, qui partageaient avec l'aveuglement du fanatisme une idée très-fausse en économie politique, mais qui leur était venue de Napoléon, se privaient de tout plutôt que de devoir la moindre commodité de la vie à la contrebande anglaise. De fait, rien n'était original comme le contraste d'une place de commerce qui, manquant la veille de denrées coloniales ou de produits étrangers, s'en trouvait encombrée le lendemain, sans qu'un navire français fût entré dans le port. — Les lois avaient cependant attaché une peine assez forte au délit de la contrebande : la mort pour ceux qui la faisaient, la mort pour ceux qui y coopéraient.

— Mais que fait donc notre commissaire de marine, continua maître Scipion, qui n'envoie pas tous les bateaux armés de la douane contre cet infernal navire? il paraît le soir, débarque ses marchandises la nuit, lorsque le vent ou l'occasion est favorable, et au jour, il se déploie à l'horizon et hors de toute portée des forts?

— Oui! c'est juste. Mais avez-vous remarqué, maître Scipion, qu'il ne descend précisément que lorsque les bateaux armés sont en course ailleurs.

— Je l'ai déjà remarqué. — Il viendra donc toujours racler nos forts de son beaupré, et remplir nos magasins de sa contrebande? Il y a longtemps, trop longtemps que cela dure. Il file vite, j'en conviens; mais les boulets vont vite aussi. L'*Alcyon* n'allait pas mal, qu'en dites-vous? c'est qu'il y a du mystère là-dessous. Que je voudrais savoir qui lui apprend si bien le moment favorable où il faut débarquer!... et celui dont les signaux... Mais ne voyez-vous rien là-bas, dans l'ouest, à l'horizon? dans cette ligne d'eau bleue, légèrement mousseuse?... Passez-moi la lunette. Si c'était ce damné de contrebandier!

Et maître Scipion, debout, le regard attaché sans préoccupation vers le point d'eau et de ciel qu'il avait désigné, allongeait avec précision, mais machinalement, les divisions de la lunette, tout en promenant la manche de sa veste sur le grand verre. Cette opération achevée, il plia la jambe droite avec précaution, en même temps qu'il laissait couler la gauche sous lui : il se rapetissa graduellement dans la génuflexion du chasseur qui va décharger son arme, et de cran en cran, étant arrivé à la prostration parallèle à l'horizon, la lunette tomba au point d'appui, son œil toucha le verre; on l'eût dit en prière. Toute l'énergie du vieux Scipion était passée dans son œil, qui se balançait à cinq lieues de là, à l'extrémité d'un rayon.

— Que vient chercher, s'écria-t-il tout en mesurant la hauteur de l'horizon, chaque jour, à cette heure, sur le rivage, cette jeune fille, en belle robe bleue, que je viens de voir passer dans le champ de ma lunette, à deux lieues de la ville et au bord de la mer? Il paraît qu'elle a pour amant quelque bel aspirant, qui lui apprend à nager, ou quelque officier du fort. — Maître Scipion n'insista pas davantage.

Ses camarades, qui connaissaient toute la rectitude de son regard, lui dirent, après une pause qu'un homme de terre aurait certainement eu l'indiscrétion de troubler plus tôt :

— Hé bien, Scipion?

Il ne répondit pas.

— Hé bien, Scipion?

Scipion se leva, ferma gravement sa lunette, et, après avoir passé sa main sur l'œil droit pour l'éclaircir, il répondit sèchement : — C'est lui, c'est le contrebandier! Demain, le sucre vaudra dix sous de moins la livre; le café aussi, et nos dames auront de la mousseline claire pour la Fête-Dieu. — Mort de mon âme! j'incendie le port si le commissaire me refuse une lettre de marque! J'y vais de ce pas. Je sais qu'il n'y a qu'une mauvaise goëlette dans le port; n'importe; j'y vais, je ne demande que cette barque. Suffit. — Et voyez si nous ne sommes pas trahis; précisément au moment où toutes les chaloupes canonnières sont dehors, le contrebandier anglais se présente; il arrive! — Et dites encore après cela qu'il n'y a pas de connivence entre lui et les gens de la ville. Il y a des signaux convenus. Allez les chercher ces signaux sur ces mille toits de maison!...

Maître Scipion descendit le port, et s'achemina vers l'hôtel du commissaire de la marine.

Pendant ce temps le vaisseau grandissait graduellement, mais toujours hors de la portée des forts. A ses allures, tantôt vives comme la curiosité, tantôt subitement réprimées comme par la peur, on comprenait qu'il n'approchait que pour savoir avec certitude s'il devait décidément s'éloigner, ou hasarder plus tard une descente sur la côte. Il attendait un signal.

Les canonniers du fort étaient à leurs pièces. Mais

l'éloignement du contrebandier rendait encore leur service inutile.

Scipion arriva chez le commissaire de la marine. Avant de parvenir à la pièce voisine de celle où ce grand fonctionnaire dînait ce jour-là en famille, il fut questionné, malmené, poussé, retenu par vingt domestiques.

Il étouffa autant de jurons que de pensées devant le luxe des appartements. Jamais les services administratifs n'ont été bien appréciés par les marins; Scipion n'était pas une exception. Après avoir compté les carreaux de l'appartement et les clous des fauteuils, il se leva, agita la sonnette qui était sur la console.

Un domestique parut.

— Dites à M. le commissaire que je veux lui parler.

— On ne parle pas à M. le commissaire après cinq heures; il est cinq heures et un quart.

— Je vous dis que je veux lui parler; sinon j'entrerai dans le salon, où je l'entends dîner, sans me faire annoncer.

— Qui êtes-vous?

— Marin, annoncez un marin.

— Votre grade?

— Aurons-nous bientôt fini. — Corsaire.

Scipion poussa le domestique par les épaules dans le salon où l'on entendit, quelques minutes après, une légère rumeur.

— Monsieur, dit en revenant le domestique, M. le commissaire donne audience de dix à onze heures, le mardi de chaque semaine, à ceux qui réclament des renseignements; de onze heures à midi, le mercredi, à ceux qui demandent du service, et le jeudi, de deux heures à quatre, à ceux qui sollicitent leur retraite. Ainsi vous avez trois jours dans la semaine. Voyez dans quel catégorie vous vous trouvez. — J'ai l'honneur de vous saluer.

— Tonnerre! s'écria Scipion, c'est aujourd'hui vendredi; j'attendrais donc quatre jours pour révéler au commissaire la présence du contrebandier dans la rade?

Il reprit la sonnette et l'agita violemment.

Le domestique reparut.

— Voulez-vous bien retourner à votre maître et lui dire, puisqu'il ne veut pas me donner une audience, que le contrebandier anglais est en vue, que dans une heure il sera nuit, et que dans quatre la cargaison sera débarquée, s'il n'y met empêchement.

Le domestique obéit. Il se rappelait le geste de Scipion.

Il revint très-poliment dire que M. le commissaire le remerciait beaucoup de son avis, quoiqu'il ne l'eût pas attendu pour avoir connaissance de la présence du contrebandier. Après le dîner, on donnerait des ordres en conséquence.

— Retournez encore! cria le vieux Scipion, et dites que je ne suis pas venu donner un avis, mais chercher une lettre de marque; que je veux sur-le-champ une lettre de marque, entendez-vous?

Scipion fut prié d'attendre.

— A la bonne heure : il s'assit.

Une demi-heure se passa; le domestique ne venait pas le délivrer; il rongeait le frein.

— En ce moment, pensait-il le contrebandier double la pointe du fort : avec le vent qui règne, deux bordées suffiraient pour lui couper la retraite. Mais il faut se hâter !

On passa le rôti.

C'était le second service : il dura une demi-heure.

— La nuit se fait, ajouta Scipion, le vent va tomber; il serait surpris par le calme, on le prendrait avec la main. Dans une heure, il sera trop tard : il profitera de l'obscurité pour jeter sa contrebande à terre ou pour s'évader. Vent et marée! ils m'ont encloué ici comme une vieille pièce de rebut! — Aurez-vous bientôt fini là-bas?

Il vit circuler le dessert.

Alors il n'y tint plus de rage. Certainement on aurait entendu ses exclamations de la pièce voisine, si on avait pu entendre quelque chose. Le bruit des verres, des rires et de la conversation étouffait tout.

— Aimez votre pays! jurait-il; de beaux messieurs sont à manger et à boire, tandis que l'Anglais viole le blocus. Mais la nuit va se faire, et ils boivent encore. — Je n'ai pas mangé, moi, pourtant, depuis que j'ai vu ce chien de contrebandier. Je n'ai qu'un cigare dans l'estomac.

Il tournait déjà la clef dans la serrure pour forcer l'entrée du salon.

Les domestiques passèrent le café et la liqueur sur des plateaux.

D'autres suivaient avec des bougies.

Il entendit ou crut entendre un coup de canon dans le lointain.

— On se bat! s'écrie-t-il, et il renverse deux domestiques et tout le café et toute la liqueur.

— Sacredieu! monsieur le commissaire, voilà deux heures que je suis en panne dans votre antichambre, et, depuis deux heures, vous êtes averti que le contrebandier anglais croise devant la ville, et que je vous demande une lettre de marque.

Tous les convives furent interdits.

Gravement, et en filtrant un verre de champagne, le commissaire lui dit : — Personne n'a besoin de me prescrire mon devoir. — Sortez!

— Oui, je sortirai, mais je vous aurai dit votre fait. Est-ce en mangeant des poulets et en buvant du rhum, que vous donnerez chasse aux contrebandiers? — Je dirai à toute la ville, à tous les gens du port, que vous m'avez refusé un mauvais chif-

fon de papier, qui me donnât droit de battre les ennemis de mon pays. Il y a quelqu'un ici qui trahit le gouvernement, et ce n'est pas moi! — Il y a quelqu'un ici qui connaît le rocher où l'on descend à minuit la contrebande.

— Assez.

Le regard sauvage et accusateur du corsaire, qui frappait au hasard et partout, tomba sur la jeune fille du commissaire de la marine : il s'amortit. Il s'y fixa avec un étrange étonnement et qui suspendit sa colère : il se calma. On eût dit un tison qui tombe dans l'eau.

— A la santé de mon empereur, s'écria-t-il en saisissant un verre à portée, et à la gloire du blocus continental!

La singulière diversion que la vue de cette jeune personne avait opérée sur Scipion permit à un jeune aspirant de se lever et d'engager Scipion à se retirer avec décence.

— C'est vous, M. Auguste, lui dit-il; c'est vous?

— Oui, mon vieux Scipion.

— Ah! M. Auguste, si vous m'avez quelque reconnaissance pour vous avoir appris à faire de la tresse et à prendre un ris, obtenez-moi une barque, une chaloupe, un radeau, et que j'aille me patiner avec ces contrebandiers qui viendront bientôt, si on les laisse faire, dormir dans nos hamacs.

— On ne s'y prend pas ainsi, Scipion, un jour de fiançailles.

— Fiançailles?

— Et oui! la fille du commissaire de la marine se marie dans huit jours.

— Avec quelque contrebandier anglais, je gage!

— Non, Scipion, avec moi. Mon épouse sera celle que tu as si étrangement regardée.

— Vous épousez cette demoiselle?

— Pourquoi cet air d'étonnement, Scipion? ce ton qui semble douter d'une chose pourtant si naturelle?

— En ce cas, vous ferez bien d'avoir une maison au bord de la mer. Votre femme aimera beaucoup la mer.

— Je ne te comprends pas.

— Je vous répète que votre femme aimera beaucoup la mer, si elle conserve ses goûts de demoiselle.

— Ah çà! explique-toi.

— Tout est expliqué. Depuis six mois, je vois votre fiancée venir se promener sur la jetée du fort et gravir les rochers les plus élevés, qu'il y ait du vent ou de l'orage. Peut-être est-ce là qu'ont lieu vos rendez-vous?

— Des rendez-vous! le bord de la mer! ma fiancée toute seule! Cécile! Tu me promets la preuve de ce que tu avances, Scipion!

— Vous la donner m'est aussi facile que de prendre ce chien de contrebandier. Venez demain à bord de ma maison; et ma lunette vous montrera votre fiancée comme je vous vois là.

— Et avec un homme? s'écria le fougueux aspirant.

— Je ne dis pas cela. Vous chercherez l'homme, c'est votre affaire; moi, j'ai vu la femme!

— A demain, Scipion!

— A demain, M. Auguste.

Il était nuit. Au matin, on sut que le contrebandier avait effectué le débarquement de ses marchandises prohibées.

Évidemment Scipion se trompait sur la conduite du commissaire de la marine : jamais rien de suspect n'avait plané sur sa vaste administration. Choisi dans les rangs des vieux capitaines de vaisseau qui avaient fait la campagne de l'Inde sous le bailli de Suffren, sa vie passée rendait sa réputation inabordable au soupçon. Il est vrai que son département n'était pas le plus heureux à sévir contre la fraude. Mais le hasard explique ces malheurs. De grands généraux n'ont jamais gagné de batailles.

Cécile est née dans l'Inde, où son père avait été gouverneur. Fleur parfumée d'un autre climat, elle se décolore sous notre ciel; elle a froid à notre soleil. Son teint brun a pâli; sa taille flexible penche. Son énergie parfois soudaine, sa mollesse habituelle, sont un contresens perpétuel avec notre civilisation placide. Bien qu'elle ait caché l'ardeur de son âme sous nos manières, sous notre costume, sous notre éducation, cette âme voluptueuse de créole brise à chaque instant l'enveloppe qui l'étouffe. On sent bondir la nudité hardie de l'Indienne sous le voile européen; elle a beau baisser les yeux, elle aime.

Aussi cette contrainte la tue. Elle mourra peut-être comme la fleur transplantée, en regardant le soleil. Il faut l'entendre parler avec sa voix de créole. La voix d'une créole est une musique que Dieu a mise dans la bouche des femmes américaines comme compensation au silence dont il a frappé le gosier des oiseaux de cette partie du monde. Le chant des oiseaux est passé dans la voix des créoles : on dirait qu'il y a de l'amour dans leurs expressions les plus simples. Qu'elles sont plus meurtrières avec cette voix que la fièvre et la chaleur! Aimer une créole et mourir, c'est le commencement et la fin d'une passion. Il n'y a pas d'infidélité possible sous l'équateur : on aime, on est aimé, l'on meurt. La vie et les fleurs viennent si vite!

Il y avait erreur grossière de la part de Scipion. A deux lieues de distance, la fille d'un pêcheur peut ressembler à la fille d'un commissaire de la marine. — Quel moyen de croire qu'une enfant sortie à peine de la tutelle du pensionnat, élevée avec toute la sollicitude paternelle (sa mère était morte), aimée d'un

jeune et brave officier de marine, entourée de la surveillance délicate, mais attentive, de vingt domestiques (la supposition est trop insensée), compromît son nom, sa vie, son avenir, par un amour caché, par un amour écouté avec complaisance au bord de la mer, à deux lieues de la ville? et d'ailleurs Cécile est une enfant d'imagination et de repos, qui aime son sofa de velours, son oiseau qui chante pour l'amuser quand elle ne chante pas pour amuser son oiseau; qui se penche sur sa harpe, comme pour regarder l'harmonie qui coule de ses doigts; qui lit, une cassolette à la main et des fleurs dans les cheveux, la souffrante poésie de Millevoye, et joue avec les aiguilles d'or, avec le poignard de son fiancé. Voilà sa vie.

Scipion! Scipion! ta vue commence à faiblir; tu n'as aperçu au bord de la mer que l'écume qui couvre le rocher.

Auguste ne manqua pas de se rendre le lendemain, à l'heure convenue, à bord de l'*Alcyon*, y apportant l'irritation d'une nuit d'insomnie et la promesse de la vengeance la plus prompte.

Le ciel, si rarement d'accord avec nos projets, fut ce jour-là d'une sérénité admirable. On eût pu voir à dix lieues de distance : le vieux corsaire et l'aspirant ne virent rien. Il fallut l'obscurité de la nuit pour les convaincre que la demoiselle à la robe bleue ne viendrait pas au rendez-vous. Ils se quittèrent avec des sentiments différents. L'un croyait compromis l'amour-propre de son entêtement; l'autre avait la joie du doute. Au lendemain fut remise la seconde épreuve.

Auguste de Bussy alla passer la soirée auprès de Cécile. Il déposa à ses pieds tout ce qu'il lui restait de vague jalousie. Après une infidélité apparente et qu'on a soi-même démentie, on trouve plus douce la parole de celle qu'on aime, plus enivrante la pression de sa main. Vingt fois, sur le ton de plaisanterie moqueuse dont il se sentait inspiré contre lui-même, il fut sur le point de raconter sa fatale croyance aux propos de Scipion, les propos de Scipion, la lunette d'approche, et de réclamer son pardon par un baiser.

Elle et lui parlaient encore de leur prochain mariage. On obtiendrait peut-être un grade, quoique cela fût assez difficile dans ces temps; et si Auguste, à sa première croisière, allait être pris par les Anglais, conduit dans les pontons : idée affreuse!

Et cela arrivait facilement alors dans les ports de la Manche, où, une demi-heure après l'appareillage, le combat; et deux heures après le combat, les pontons.

Ces deux enfants pâlissaient.

Tandis qu'ils riaient et pleuraient, parlaient de gloire et de mort, familiarités énergiques que l'empire avait introduites dans nos mœurs, Auguste se prit à baiser le mouchoir de Cécile où quelques pleurs avaient été répandus.

— Élégante! s'écria Auguste, élégante! que dirait l'empereur? que dirait le blocus? vous pleurez dans de la batiste anglaise?

— Oh! Dieu, dit-elle, les monstres! — Je n'en veux pas, — moi, — de la batiste anglaise! — Comment ai-je pu?... Mais c'est mon père qui m'a donné ce mouchoir.

Elle pétrit ce mouchoir dans sa jolie main, et l'approcha de la flamme de la bougie.

— Que faites-vous là, Cécile? dit le père en entrant.

— Papa! je remplis ton office; je te supplée : tu brûles sur la grande place les cargaisons anglaises; moi je brûle mon mouchoir de batiste à la flamme de cette bougie. Je fais aussi respecter le blocus : ne suis-je pas ta fille?

Auguste ne se possédait pas de joie.

Le commissaire embrassa froidement sa fille : un nuage passa sur son front; il se hâta de dire : — Les nouvelles des croisières ne sont pas heureuses.

Cecile chancela.

— Auguste! vous partirez dans huit jours pour croiser dans la Manche. C'est au tour de votre frégate; après nous penserons à votre mariage.

Auguste aurait cru injurieux pour sa fiancée de retourner huit jours de suite au rendez-vous de Scipion. Il lui écrivit, en lui envoyant dix livres de tabac de France, qu'il le remerciait beaucoup de son prudent avertissement, mais qu'il ne jugeait pas à propos d'en profiter davantage.

Rien ne détourna le vieux marin de ses investigations, et l'obstination s'en étant mêlée, il cherchait la jeune fille au bout de sa lunette, avec autant de ténacité qu'il guettait auparavant le contrebandier.

Huit jours s'écoulèrent : ni contrebandier à l'horizon, ni jeune fille sur les rochers.

Auguste de Bussy partit en croisière.

Le soir du neuvième jour, Scipion vit passer, et un cri lui échappa, la jeune fille dans le grand verre de la lunette.

— Faut-il être damné! — Précisément au moment où M. Auguste a quitté le pays, voilà que je revois cette jeune fille : — que n'est-il ici pour nier encore! — Eh bien! est-il si fou le vieux corsaire! C'est bien elle : la même robe bleue, le mouchoir à la main; c'est cela, — de rocher en rocher. — O M. Auguste, mon joli aspirant, mariez-vous! mariez-vous! Y a-t-il possibilité de se tromper? Sa figure! — Je la vois comme si elle était à deux pas... sa bouche... ses yeux... où, démon! va-t-elle? — Car il vente la peau du diable, et sa robe porte comme un perroquet de fougue.

— En voici bien d'une autre, à présent... le con-

trebandier sous ses basses voiles qui arrive! Ah! le chien; il sait donc déjà que la frégate est partie.

Et Scipion attacha son attention sur le contrebandier, dont il épia la manœuvre avec toute l'exaltation d'intelligence d'un levrier en arrêt.

— Toujours toi, vieux coquin! Que la mer te serve de tasse!

Il fit ensuite tourner le tube de la lunette sur son axe, voulant aussi avoir le cœur net de ses soupçons sur la jeune fille à la robe bleue. Ce manége d'aller du vaisseau à la femme, de la femme au vaisseau, lui révéla, avec une soudaineté d'esprit, que les gens enthousiastes qualifieraient d'inspiration, et que la raison explique très-bien, la pensée coupable que ces deux apparitions n'étaient pas étrangères l'une à l'autre. Il trouvait un motif au retour du contrebandier dans le départ de la frégate; il expliqua naturellement la présence de la jeune fille sur le rivage par le retour du contrebandier. Une fois ce soupçon accueilli, l'Amérique était découverte. Ses doutes sur cette correspondance intime entre l'arrivée du vaisseau et la promenade de Cécile se raffermissaient en outre par les exemples du passé : chaque fois qu'il avait aperçu le contrebandier, il s'en souvint, il avait vu Cécile.

Ayant brusquement fermé sa lunette, Scipion descendit au port, se présenta chez le commissaire de la marine, et avec l'accent arrêté d'un homme qui est sûr d'être obéi, il lui dit :

— Vous allez, monsieur le commissaire, me délivrer sur-le-champ une lettre de marque : entendez-vous?

Prévenant toute explication superflue, il se pencha à l'oreille du commissaire :

— Le contrebandier rentrera cette nuit : la fille à la robe bleue et blanche se promène en ce moment sur les rochers qui bordent le fort.

— Silence! silence! passez dans mon cabinet, Scipion. Asseyez-vous.

— Hâtons-nous, monsieur.

— Vous n'avez pas d'habits, Scipion? Dix pièces de draps, prises sur la cargaison du contrebandier, seront pour vous.

Vous n'avez pas de pantalon : cinquante pièces de nankin pour vous.

Vous n'avez pas de chemises : cinquante pièces de toile de Frise pour vous;

Vous fumez : deux boucauts de tabac Virginie.

Votre misère vous défend le café et le sucre : dix barriques de sucre, dix de café pour vous!

Votre femme dort sur la paille, vos enfants à terre : de l'édredon pour elle, pour vous, pour vos enfants.

Votre cave sera pleine de rhum, de vin, de liqueurs, vos armoires de linge, entendez-vous, Scipion?

— Monsieur le commissaire, une lettre de marque! une lettre de marque!

— Malheureux, tu n'as pas d'argent : tes poches en seront gorgées.

— Une lettre de marque! une lettre de marque, par Saint-Elme! car il se fait tard.

— Tes fils seront exempts de tout service de terre et de mer, Scipion!

— Une lettre de marque!

— Scipion, je te mettrai la croix-d'honneur à ta boutonnière.

— Il est nuit! une lettre de marque, monsieur le commissaire, ou je ne me connais plus!

— Mais si je te la donne, Scipion... je te connais, tu prends le contrebandier; le contrebandier pris, on brûle la cargaison. Dis, que t'en reviendra-t-il? rien, de la cendre.

— De la cendre! Ainsi soit l'Angleterre! De la cendre, et que j'en frotte mes mains! que j'en remplisse ma bouche! de la cendre, de la cendre! voilà ce qui m'en reviendra. Vous appelez cela rien!

— Et si je ne te donne pas cette lettre de marque, que feras-tu?

— Je vous dénoncerai.

— A qui?

— A l'empereur et roi.

— De quoi m'accuseras-tu?

— De n'être qu'un contrebandier, un ami des Anglais, un traître au blocus continental.

— On ne te croira pas.

— Et votre enfant; votre fille?

— En quoi ma fille me compromettrait-elle?

— Je dirai ses signaux au bord de la mer, sa robe bleue, lorsque le contrebandier peut entrer sans danger; sa robe blanche, lorsqu'il doit fuir.

— Tu te trompes, Scipion, ma fille ne sort jamais de son appartement : elle l'a gardé aujourd'hui.

— Et pourquoi me proposiez-vous de l'or?

— Insensé! je ne t'ai offert de l'or que pour t'engager à courir plus vite à ton but. Juge des occasions où il est nécessaire de risquer le courage de mes marins; si une première fois je t'ai refusé une lettre de marque, maintenant je t'accorde ce que tu désires; tu vas avoir à l'instant même ta lettre de marque.

Durant ce dialogue, la nuit était venue : nuit d'hiver couverte d'épais brouillards.

— Je disais, Scipion, que tu avais pris une récompense offerte pour une séduction, pour un piége. Mais ton erreur résulte de la vivacité de ton patriotisme : je t'excuse.

Beaucoup d'autres belles paroles firent oublier à Scipion que la nuit était déjà sombre et si avancée, que l'ange des ténèbres même ne trouverait jamais le contrebandier.

Ensuite le commissaire de la marine sonna.

Cécile en costume du soir, visiblement trop fraîche et trop parée pour supposer qu'elle revenait du bord de la mer, parut et apporta une lettre de marque à son père.

Le vieux corsaire ne comprit rien à la métamorphose. La fille du commissaire devant lui, quand il la croyait au bord de la mer! Il se crut fou.

Il sortit; mais, pendant sa longue conversation, le contrebandier était déjà rentré dans un port d'Angleterre.

Scipion froissa avec rage dans ses mains la lettre de marque.

La frégate sur laquelle Auguste était parti depuis deux jours rentra dans la nuit au port avec une prise de quatre vaisseaux anglais de la Compagnie. Dans l'affaire où ces quatre vaisseaux étaient restés la conquête des Français, Auguste avait montré beaucoup de courage, et, ce qui est plus rare, beaucoup de sang-froid. Le rapport de la journée le citait parmi les officiers dignes, par leur bravoure, d'être recommandés à la bienveillance des ministres de sa majesté.

Qu'elle fut heureuse, Cécile, lorsque Auguste, parlant près de sa joue, si près que ses boucles brunes en étaient agitées, lui raconta les boulets passant sur sa jeune tête, la mitraille se croisant avec le commandement des chefs, enfin cette émotion d'une première affaire vive comme l'amour! Elle séparait ses cheveux blonds pour voir s'il disait vrai, s'il n'était pas blessé; elle prenait ses mains dans ses mains · elle était si heureuse!

Tout à coup le canon de la frégate annonça aux gens de l'équipage qu'il fallait sur-le-champ se rendre à bord.

Comme Auguste retournait précipitamment à son poste, il fut fort étonné de rencontrer Scipion sur le pont du vaisseau.

— Que voulez-vous, M. Auguste? j'aime mieux servir comme matelot ou canonnier à bord de votre frégate, que de voir chaque jour, les bras croisés, des choses qui soulèvent le cœur.

La conversation entre le corsaire et l'aspirant en resta là. Chacun gagna son poste : la frégate appareilla.

Chargé de pluie et de grêle, le temps était horrible : la frégate louvoya tout le reste de la nuit.

Au jour, les habitants, que quelques sourdes volées de canon avaient éveillés, furent témoins d'un beau spectacle.

La frégate serrait étroitement entre elle et la terre le contrebandier si connu, si redouté. Malgré sa marche supérieure, l'interlope était obligé de raccourcir chaque fois ses bordées, sous peine de se rencontrer proue à proue avec la frégate, ou, en continuant sa manœuvre, de tomber sous le canon des forts ou de dériver sur les rochers. Pourtant il restait encore une voie de salut au contrebandier; c'était de passer entre un gros rocher à deux longueurs de vaisseau du rivage, et la terre, passage infranchissable pour la frégate. Le contrebandier connaissait-il ce passage désespéré? l'ignorait-il? c'est ce qui faisait battre le cœur de tous les habitants rangés sur les hauteurs qui dominaient la rade. Il fallait se hâter : il n'y avait plus qu'une bordée de salut pour le contrebandier.

Il virait de bord pour la courir, quand la frégate, sans quitter sa proie, détacha une embarcation de douze soldats de marine, d'un timonier, et d'un aspirant pour les commander.

L'embarcation se dirigea vers la terre.

La mer était haute, fatiguée encore par l'orage. On entendait se heurter les carabines des soldats; on voyait debout l'officier, sans chapeau, le visage blême, la trompette marine à la main.

Ils s'approchaient du rivage.

Sur le rivage il n'y avait qu'une jeune fille en robe blanche, venue là, sans doute, pour suivre du regard son amant dans le combat qui se préparait, ou pour respirer l'air robuste et sain de l'Océan.

Le vent était fort, ses longs cheveux flottaient, sa robe blanche et pure s'attachait à ses jambes, comme un voile à une statue antique; ses beaux pieds évitaient avec soin l'écume blanche qui s'étendait en nappes autour d'elle.

La barque approchait toujours.

Bientôt on distingua Scipion qui était au gouvernail, et Auguste qui commandait debout à l'arrière.

Il était déjà sur les brisants.

Le contrebandier achevait sa dernière et fatale bordée; il n'avait plus que celle-là à fournir, si un signal ne l'avertissait tout à coup, rapide comme un cri, comme un geste, de se jeter dans la passe.

Ce signal allait être donné peut-être.

La population entière ne respirait plus.

— En joue! cria Auguste.

La trompette marine lui tomba des mains.

— Feu! cria Scipion.

Une main blanche, comme celle d'un ange qui écarte un rayon de soleil ou un nuage, s'était levée enveloppée d'un mouchoir blanc.

La main tomba, le corps aussi.

Douze coups de fusil avaient porté. Douze balles avaient renversé la jeune fille à la robe blanche, qui était venue, par ordre de son père, respirer l'air marin qui rend la santé.

Le contrebandier amena son pavillon sans résistance. Il fut remorqué au port.

On cria : Vive l'Empereur! à bord de la frégate.

On répondit : Vive l'Empereur! de la terre et de la ville.

Vive le blocus!

Le soir de cette journée, une harpe eut ses cordes brisées, un oiseau s'envola, un livre resta ouvert qu'on ne ferma plus.

Entendez-vous ces cloches joyeuses, ce canon qui tonne, ce peuple qui se rend sur la grande place? Décimé par la famine, par la guerre et par Napoléon, il crie : Vive la guerre et Napoléon; ruiné par le blocus continental, il hurle : Vive le blocus continental! Il vient là nu-pieds, nu-tête, quoiqu'il gèle, les lèvres gercées, les mains violettes, l'estomac rentré par la faim.

D'abord, Scipion conduit un peloton de vieux corsaires; il a les honneurs du pas.

Tout ce qui abhorre les Anglais et l'Angleterre est invité à coups de canon à la fête. Toute la ville y est.

Ce n'est ni du pain, ni du vin, ni du tabac, ni du sel, ni de l'or qu'on va distribuer au peuple, c'est de la vengeance contre l'Angleterre, de la vengeance argent comptant : chacun en prendra à pleines mains. Les vieillards, les jeunes hommes, les enfants, les femmes, en auront leur part. Les femmes surtout. Comme elles sont belles de fureur! Chacune d'elles va se payer d'un fils mort, d'un frère prisonnier, d'un époux noyé. C'est le jour du rachat! Vous savez si une mère est terrible quand on tue son fils! Il y a là des mères qui ont eu huit fils tués par Nelson!

Jetez les yeux maintenant sur la grande place autour de laquelle rôde et hurle ce peuple, qui sort la langue, qui aiguise ses ongles : elle est encombrée de marchandises de tous les pays, car les contrebandiers anglais s'étaient faits les courtiers de toutes les fraudes. Voyez les trésors de deux hémisphères, jetés à brassées sur la terre. Il y a là deux millions de marchandises rares ou utiles. Que cette laine filée par l'industrie servirait bien à couvrir la nudité de ce peuple dont les os percent la chair! cette toile à vêtir ces pauvres mères! Oh! qu'avec l'or de ces marchandises on indemniserait de maux et de malheurs! Le pêcheur aurait un bateau, le laboureur une charrue, tous du pain; car le pain de l'empire est dur, le pain de l'empire est rare. Peuple, voulez-vous du drap, de la laine, du pain?

— Nous voulons de la vengeance! nous voulons du feu!

— Vive l'Empereur et roi! vive le blocus continental! mort aux Anglais!

— Voici le commissaire de la marine! Place au cortége! place aux torches!

L'air rayonnant de patriotisme, M. le commissaire de la marine, en écharpe tricolore, une torche à la main, s'ouvrit un passage à travers la foule. Il était suivi de l'équipage de la frégate. Auguste, pâle et un flambeau à la main, marchait à côté du commissaire de la marine.

— Vive l'Empereur!

Le commissaire s'arrêta au milieu de la place, devant un bûcher immense.

— Vive le blocus continental!

— Mort aux Anglais!

En agitant la torche enflammée au-dessus de sa tête, le commissaire de la marine s'écria : Vive l'Empereur et roi! — Vive le blocus continental! — Mort aux Anglais!

Monté ensuite sur un ballot de laine, par un geste, il réclama le silence.

Il l'obtint.

Et il lut : « Décret de l'empire.

» Article unique.

» Toutes les marchandises anglaises saisies sur les vaisseaux anglais et autres seront brûlées immédiatement.

» *Signé* L'EMPEREUR. »

— Vive l'Empereur!

Il prit, pour donner l'exemple de son obéissance aux lois, une poignée de soie écrue, et la jeta dans le foyer.

Alors Scipion et ses corsaires défoncèrent à coups de hache des barriques de tabac; et, après en avoir respiré la saveur âcre, mais si douce aux organes du marin, les barriques roulèrent dans la flamme!

Une fumée noire et semée d'étincelles monta en longs ruisseaux vers le ciel.

Et le peuple :

— C'est du bon, celui-là : la cendre est blanche; c'est du pur Virginie.

— Nous n'en aurons jamais de pareil. Au feu.

— Au feu, ces pipes de rhum! Gervais!

— Laisse m'en prendre un petit verre.

— Tu le boiras en punch.

— Va pour le punch! Alors roule ces tonneaux de sucre, cette barrique de noix muscades et ces caisses de thé. Est-ce fait?

— Allume!

Le bon mot circulait; la plaisanterie faisait la ronde. Allume le punch! — Le bon Dieu va boire du punch! — C'est juste, il a fumé.

Une nuée plus épaisse, massive, pourpre; enfin la flamme d'un punch de douze tonneaux de sucre et d'autant de pipes de rhum, grondait sur les têtes. Elle jaspait l'air.

— Dis donc, Jeanne, toi qui as la jambe fine et la cheville à l'avenant, ces bas de soie t'iraient-ils? Vois comme ils sont tendres, brodés, fins, doux à la chair.

Qui pourrait exprimer ce qu'il y avait de convoitise et de vanité de femme dans le désir de posséder ces beaux bas d'Angleterre, à ravir une du-

chesse? Mais l'opinion était là, et le feu flambait. Après avoir passé une fine jambe dans le bas, on le retirait, on le pliait avec la délicatesse d'une jeune fille soigneuse; un regard l'accompagnait, et adieu, il tombait dans le feu! Il en tombait cent douzaines, deux cents douzaines.

— Ceci semble fait exprès pour toi, Marie. — Un service complet de linge de table damassée ; douze douzaines de serviettes, douze douzaines de nappes.

Et tous :

— Voyons si elles seront de bon usage.

Le linge damassé s'abîmait dans la flamme : les regards envieux suivaient quelque temps les caprices du dessin dans le passage de la combustion à la cendre.

— Voudrais-tu bien, toi, là-bas, de cette toile de Frise, pour te faire des chemises? Touche comme elle est ample : elle remplit la main.

— Non, cela m'écorcherait le dos; depuis longtemps j'ai renoncé au coton et à la toile. Je ne porte que de la batiste.

— Que ne parlais-tu plus tôt? En voilà six ballots complets. Tu as de quoi habiller tes domestiques.

Les malheureuses ne possédaient seulement pas un mouchoir.

Les ballots de batiste roulaient dans le feu.

— Si j'ai accepté ta batiste, fais-moi l'amitié d'accepter cette caisse de foulards des Indes. Tu es brune, les foulards te siéront. Viens donc, que je te coiffe.

Et toutes se coiffaient avec des foulards : jeunes et jolies, laides et vieilles, grimaçaient les minauderies des grandes dames, et se dépouillaient ensuite de leur parure en passant devant le feu.

— Qui est fille ici? qui est à marier? J'ai de la dentelle; voilà du point d'Angleterre. Approchez, mes amours!

Les filles de pêcheurs qui acceptaient la plaisanterie étaient couvertes de beaux voiles noirs d'Angleterre; la blonde était nouée en ceinture, la maline fixée au bas des haillons; et, quand la bouffonnerie avait assez duré, on arrachait par lambeaux ces merveilles de Bruxelles et de Gand, et la flamme les dévorait.

— Maintenant que nous avons ménage complet de linge et de provisions; il nous faut du luxe : nous aimons le luxe, nous autres.

Ces femmes ouvraient alors avec brutalité des paniers remplis de porcelaine chinoise et japonaise, merveilles fragiles, véritables dieux de nos tables. Les théières brodées d'ornements, les tasses si légères qu'on y boirait de l'air, les cuvettes soutenues par des péris, se brisaient dans les mains rudes qui les saisissaient. D'élégantes coupes où l'on n'aurait voulu verser que des perles étaient exposées à la souillure de la fumée, à la seule fin de savoir si elles iraient au feu.

Ce qui ne se rend pas, c'est cette ivresse à jeun d'hommes et de femmes qui avaient de la fumée dans la bouche, qui portaient écrit sur le front ce combat entre l'amour d'avoir et l'amour de détruire, mais qui détruisaient sans pitié, en disant : C'est anglais! c'est anglais! mot terrible qui n'admettait pas d'indécision.

Singulière raillerie! quelques-uns s'établissaient marchands sur le lieu même de l'incendie : ils vendaient pour rire ; le marché était une comédie. On achetait pour revendre au feu ; le feu était le dernier acquéreur.

Raillerie plus singulière encore ! de véritables marchands avaient dressé leurs tréteaux auprès du feu : ils vendaient pour deux sous d'eau-de-vie à ceux qui avaient brûlé une cargaison de rhum; on leur achetait de mauvais cigares en présence de la cendre de trente boucauds de tabac de Virginie.

Enfin tout y passa.

Deux millions de marchandises furent réduits en cendres et en fumée. Jusqu'à l'entière destruction, le commissaire de la marine et l'état-major de la frégate, dont Auguste faisait partie, ne quittèrent pas leurs places d'honneur.

Quand tout fut achevé, quand l'ivresse, la rage, les cris eurent couché, dans cette cendre qui resta tiède trois jours, ces démons, ces éternels ennemis de l'Angleterre, le cortége défila aux cris de : Vive l'Empereur! mort aux Anglais!

Scipion se jeta sur les pas du commissaire et lui dit : — Morte !

— Morte ! répéta le commissaire.

— Morte ! répéta Auguste.

— Silence! ajouta Scipion.

Il se perdit dans la foule, en criant : Vive l'Empereur !

Au bout de trois jours, Auguste fut nommé enseigne. — Il reçut la croix d'honneur des mains du commissaire de la marine.

Le commissaire de la marine reçut aussi une médaille de la part de l'Empereur.

Léon GOZLAN.

BULLETIN DES MODES.

Septembre est un mois de l'année qui voit apparaître fort peu de toilettes nouvelles. A cette époque les modes d'été achèvent leur existence, et celles d'automne sont encore un mystère. Nous devons donc nous contenter d'offrir à nos lecteurs un croquis d'Édouard de Beaumont, nous représentant un Parisien et une Parisienne en tenue de *villegiature.*





LES ÉVASIONS DU BAGNE.

En arrivant au bagne le condamné a entendu la lecture du code des chiourmes, et un adjudant l'a initié à la connaissance de la jurisprudence administrative.

S'il est à perpétuité, qu'il rompe sa chaîne et soit repris avant d'avoir accompli l'évasion, il subira la bastonnade ; si la tentative réussit, mais que le fugitif soit ramené, il encourra la prolongation de trois années de séjour au bagne. De la récidive naîtra une progression qui pourra monter indéfiniment.

Si le forçat est condamné à perpétuité, la tentative d'évasion lui vaudra, comme au condamné à temps,

la bastonnade ; mais l'évasion accomplie lui méritera trois années de double chaîne. On ne laisse pas ignorer au nouveau venu les difficultés de l'évasion, on lui dit qu'aussitôt sa disparition, trois coups de canon sont tirés pour donner l'éveil, qu'on hisse des pavillons d'alarme, que son signalement est envoyé à la gendarmerie maritime et à toutes les brigades de gendarmerie départementale de dix chefs-lieux les plus voisins, que son corps est mis à prix comme celui d'une bête féroce, qu'on placarde aux portes de la ville et dans les communes une affiche portant le signalement de l'évadé et invitant les agents et paysans à courir sus, moyennant une prime de 25 francs si le condamné est arrêté dans le port, de 50 francs s'il est saisi dans l'intérieur de la ville où il était détenu, et de 100 francs s'il est appréhendé au corps hors des murs.

Le placard porte : « Tout gendarme ou tout citoyen ayant repris un forçat évadé, qui n'aura pu le ramener au bagne, mais l'aura remis aux autorités compétentes, devra faire parvenir au ministre un certificat d'arrestation et le procès-verbal de détention ; il recevra la récompense promise. »

Cet avertissement préliminaire donné au nouvel arrivant produit d'habitude peu d'effet sur lui. Il ne redoutera le paysan et ne comprendra bien l'influence de la prime, que lorsque l'expérience lui aura appris jusqu'où va l'enthousiasme campagnard pour la défense de l'ordre social, quand il y a 100 francs à à gagner.

Ce que l'homme du bagne dépense en intelligence pour arriver à rompre son ban fait souvent regretter qu'il n'ait pas porté dans une voie de droiture l'énergie et l'adresse que la nature lui a données. Ce qu'il réalise au milieu des obstacles de tous genres et d'une surveillance qui ne s'endort jamais, tient presque du merveilleux.

Le code impérial punissait l'évasion d'une prolongation de vingt-quatre années de peine ; nous avons vu le peu d'effet que produisait cette sévérité de la loi sur Feret Salvador ; elle n'intimida ni Collet, ni Coignard, ni tant d'autres. Quand le voleur rêve la liberté ou le vol, toute la puissance de sa pensée est portée sur l'horizon où est la liberté ou le butin, et il ne regarde pas en arrière les lieux où il peut rentrer esclave.

Entre autres preuves de cette assertion, je donne un mot de Ca.., voleur incorrigible tant qu'il est en liberté, et excellent sujet, pensionnaire laborieux et soumis quand les verrous le tiennent. La première fois que je le vis, c'était à la prison de Riom en Auvergne ; je lui demandai s'il n'avait pas, en accomplissant un vol, la pensée du châtiment ; il me répondit : *Si vous saviez, monsieur ! on a tant de choses à faire dans ce moment-là, qu'on ne peut avoir l'esprit à tout...* Six ans après, je retrouvai Ca.. au Mont-Saint-Michel, c'était toujours le même individu, le renard fait abeille ; sa conduite était exemplaire, son travail soutenu, seulement il avait appris à faire le calembour. Je lui demandai de nouveau si la crainte de la prison ne l'arrêterait jamais ; il me répondit : Si je n'avais été *arrêté* que par cela, je ne serais pas à Saint-Michel..... Ca... doit être depuis quelques mois en liberté ; qu'il s'y conserve !

Il serait difficile de dire le nombre de fois que le célèbre *Petit*, dont je raconterai la fin tragique, s'échappa des galères et de la prison. Pendant longtemps chaque jour de sa vie a été marqué par une victoire qu'il remportait sur un gendarme, sur un geôlier, ou sur un garde-chiourme ; c'est Petit, qui, exposé au carcan à Paris, annonçait le jour où il arriverait au bagne de Toulon et le jour où il s'évaderait ; et au jour dit il partait pour le Piémont, travesti en matelot.

C'est encore Petit, qui, repris à Abbeville, prévint le maire de cette ville que le lendemain il quitterait sa prison parce qu'elle ne lui semblait pas une habitation convenable ; l'autorité s'amusa de cette bravade et ne s'en inquiéta pas ; cependant les verrous s'ouvrirent ainsi que Petit l'avait prédit ; le prisonnier gagne une chambre où le geôlier plaçait du linge, il empaquette les chaînes qu'il porte aux jambes, escalade plusieurs murs élevés, tombe dans un jardin, franchit sa clôture, et quoique forcé de sauter et de marcher à pieds joints, il sort de la ville, et le lendemain il se débarrasse de ses fers, qu'il a l'audace de venir vendre en plein marché.

Un événement qui sort de la vie uniforme de la chiourme ne peut passer sans que le forçat ne cherche à en tirer parti au profit de sa liberté. Témoin Cochot : les salves d'artillerie qu'on a coutume de tirer dans les ports pour célébrer la fête du roi vont devenir pour lui un moyen de salut. Le gendarme, le paysan, ne seront pas étonnés de ce bruit, qui est pour tous un signal de fête attendu. « Eh bien ! si au milieu de ces salves je brisais mes fers et que je fusse assez heureux pour gagner la campagne, le canon d'alarme resterait muet, car il serait inutile qu'il se fît entendre, il est au même diapason que celui de la fête royale, rien n'indiquerait l'évasion qu'il signale... Je profiterai de cette fête, moi aussi j'aurai une part de joie... » C'est la réflexion que faisait le condamné dont je parle, et le lendemain, jour de la Saint-Philippe, à peine les premiers coups de canon ont-ils retenti, qu'on annonce au commissaire un vide dans son troupeau... Cochot courait tranquillement les champs, laissant la surveillance aviser au moyen de prévenir la répétition de ce fait à la prochaine fête royale. Malheureusement pour lui, Cochot n'était un ardent ami de la liberté qu'à la condition que la liberté lui rapporterait des

profits, et ces profits c'est au vol qu'il les demandait. Il vola et fut pris et mis en dépôt dans une maison d'arrêt. Le geôlier eut pitié de sa position, de son appétit et surtout de sa passion pour les carpes frites, et il permit qu'un de ces ovipares bien doré et paré de persil se présentât sur la table du prisonnier; mais la carpe de Cochot, comme le céleri de Salvador, cachait un ressort de pendule dont le prisonnier eut bientôt fait une lime qui lui rendit de nouveau la liberté.

Je ne dois pas omettre de mentionner ici une autre célébrité. C'est un condamné que ses infirmités recommandaient à la pitié et qui serait cependant parvenu à s'évader sans une surveillance continuelle.



Le forçat Jean, surnommé Gaspard, n'avait qu'un œil. Il était perclus d'une jambe et boitait de l'autre, qui se soutenait sur un appui de bois; il n'avait que les mains valides, et elles semblaient avoir bénificié de la vie qui s'était retirée des autres membres. Jamais voleur ne fut plus adroit, et, ce qui

paraît plus extraordinaire, plus agile dans une escalade. Il grimpait au faîte d'une muraille en s'accrochant à l'angle ; il s'introduisait là où il y avait passage pour sa tête conique.

Jean Gaspard n'avait jamais exercé d'autre profession que celle de voleur ; c'était un métier héréditaire dans sa famille. Sa mère, son père, ses frères et sœurs étaient morts sur l'échafaud ou dans les prisons. Il mourut au bagne.

Une des évasions de Victor Desbois à Brest justifie l'aphorisme qui promet à l'audace les bonnes grâces de la fortune. Un adjudant se rend dans une des salles du bagne pour faire une inspection ; à peine est il entré, qu'un sosie se présente au factionnaire qui est à la grille, et d'un geste impératif se fait ouvrir ; ce sosie est Victor Desbois, qui a eu l'adresse de confectionner en papier un habit d'uniforme semblable à celui que porte le sous-officier ; il avait scié sa chaîne, s'était coiffé avec des cheveux de sa fabrique, chaussé proprement, paré de fausses moustaches presque sous les yeux de celui dont il avait imité si parfaitement le costume, que la liberté fut le prix de ce trait d'effronterie.

Un autre condamné aussi hardi fut moins heureux, il escalada à l'aide d'une corde la muraille qui sépare le port du champ de bataille. D'après son calcul topographique il arrivera dans une ruelle solitaire derrière la rue Saint-Roch ; mais par malheur pour l'évadé il descend dans un tombereau où un garde-chiourme faisait paisiblement sa méri-



dienne. La fortune vint en dormant à ce garde ; ce forçat tombé des nues, hors du port et dans la ville, acquit au dormeur une prime de cent francs au taux légal.

Souvent l'occasion fait l'évasion, le forçat Hautdebont, employé à l'atelier des tailleurs des compagnies des gardes-chiourmes, aperçoit accroché à un clou un vêtement neuf qui semble fait à sa taille ; on ne doit le livrer qu'au bout de quelques jours, parce que celui à qui il est destiné est à l'hôpital ; il ne manque qu'une chose pour que l'uniforme soit complet, c'est le bonnet de police. Hautdebont en confectionne un pendant les nuits, au moyen de plus de cent petits morceaux de drap qu'il dérobe peu à peu ; puis un jour il saisit le moment où le maître tailleur est distrait, il décroche l'habillement, le revêt et se dirige vers la porte du port..... Malheureusement pour Hautdebont, le maître tailleur porta les yeux sur le clou où l'habit neuf était un moment auparavant suspendu, il donna l'éveil, et le faux

garde-chiourme poursuivi ne tarda pas à échanger son travestissement contre la casaque du bagne. Il perdit sa place à l'atelier et fut accouplé.

Piercy, condamné à vie pour meurtre, aperçoit un échafaudage dressé, pour une réparation, contre un mur qui isole le port de Toulon de la ville; la pensée de la fuite est instantanée et l'exécution rapide; Piercy jette sa veste, cache sa chaîne sous son large pantalon : il tourne autour de sa tête un mouchoir, coiffure en usage chez les maçons provençaux, il s'élance sur le mur élevé, tombe dans la rue Bourbon au milieu d'un groupe de dames et d'enfants, se relève, se sauve sans que la population fasse aucun effort pour l'arrêter, et il aurait gagné une des portes de la ville si un garde-chiourme agile n'eût eu le temps de faire le tour du mur escaladé pour mettre la main sur l'évadé.

Les condamnés trouvent quelquefois dans leurs parents des auxiliaires dévoués qui les secondent dans leurs tentatives d'évasion. Ainsi, il y a quelques années, un négociant, propriétaire d'un bâtiment de commerce en mouillage aux îles d'Yères, fit savoir à deux forçats de Toulon, condamnés pour faux en écriture, qu'une chaloupe serait envoyée à un jour convenu au cap Sepet, et qu'elle attendrait les évadés pour les ramener à bord.

Il ne s'agissait plus pour ces deux criminels que de tromper la surveillance ou de séduire le gardien. Le cap Sepet est à peu de distance de l'hôpital de Saint-Mandrier, bâti au fond de la rade de Toulon. Un ordre d'aller à Saint-Mandrier en canot est fabriqué et montré à un garde-chiourme qui a une extinction de voix et qu'on a choisi de préférence. Ce garde s'embarque avec les deux condamnés, persuadé qu'il obéit aux ordres supérieurs.

Les deux fugitifs suspendent un moment leurs préparatifs pour adresser au commissaire du bagne une lettre ironique dans laquelle ils le remercient de l'hospitalité paternelle qu'il leur a accordée, et ils promettent de tenir bientôt correspondance avec lui, en langue italienne, qu'ils vont aller apprendre, disent-ils, à Milan... Les évadés et les complices de leur fuite avaient compté sans le vent du sud.....; il s'éleva et souffla avec violence; les forçats qui venaient de faire confidence à leur garde muet de gagner le cap Sepet, et qui ne redoutaient pas les cris que tout autre aurait fait entendre, ne purent tenir la mer; malgré tous leurs efforts, ils furent jetés à la côte, ramenés au bagne, et le commissaire revit les évadés au moment même où il recevait leur lettre d'adieu.

Quelques-uns s'échappent par forfanterie ou pour donner un gage d'insoumission qui les mette en bonne odeur près de leurs camarades, ou les lave d'un soupçon d'espionnage. Une vieille marchande de tabac, qui occupe à Brest une petite boutique sombre dans le bas de la ville, crut voir un soir briller dans un angle de sa grande cheminée et à hauteur d'appui deux gros charbons ardents... Elle pousse un cri, persuadée que le diable est chez elle; les voisins accourent, on fait perquisition sans rien découvrir qui puisse justifier la terreur de la marchande; enfin elle se rassure et se met de nouveau à son comptoir. Quelques minutes se passent et une nouvelle apparition glace d'horreur la vieille Bretonne; elle voit s'élever devant elle un grand corps rouge auquel la peur donne des proportions surhumaines.. ; un bras déchaîné s'avance vers le vase où elle dépose sa marchandise, s'y plonge et en retire une énorme prise de tabac. La marchande appelle du secours; à sa voix les voisins reviennent, et cette fois ils trouvent un forçat en tenue de bagne, qui se dit évadé et raconte sa fuite dont il n'a nullement occasion de profiter, et qui est le résultat d'une gageure.

Chaque évasion révèle un instinct particulier, elle porte le cachet de l'individu qui l'accomplit. L'assassin ne s'évade pas comme le faussaire, on dirait que chacun met son orgueil à continuer le rôle qu'il a choisi à son début dans le crime.

Il y a des libertés conquises par le sang : Six canotiers forçats s'embarquent un jour dans une chaloupe avec un garde-chiourme; sous le prétexte que les courants entraînent la barque, ils perdent de vue le rivage, et loin des témoins ils égorgent leur garde, changent de vêtements et gagnent un lieu de débarquement éloigné où ils se débandent.

D'autres évasions attestent une patience longuement soutenue dans l'exécution d'un projet; ainsi l'évasion déjà ancienne de Léger : il s'échappe du bagne de Brest, aidé par un ouvrier libre qui lui fournit des vêtements et un asile. Le forçat arrive heureusement chez son hôte qui habite aux environs de la ville; là on tient conseil... Non loin d'Orléans demeure une famille qui protége le condamné; il veut se rendre près d'elle, et le travestissement qu'il adopte est celui d'un manouvrier qui a servi à son évasion; il n'a pas de passeport, il avise au meilleur moyen pour qu'on ne lui demande pas ses papiers.

Pour masquer la coupe de ses cheveux, taillés en brosse suivant l'usage du bagne [1], il couvre sa tête d'un mouchoir de couleur qu'il noue sur le côté et sur lequel il place un vieux chapeau; il emprunte à son hôte une brouette, une pioche, il se place au brancard, et comme un journalier qui irait à sa

[1] Les forçats ont les cheveux taillés en brosse ou en échelons, suivant la catégorie dans laquelle ils sont placés; les traces des ciseaux sont un indice pour la gendarmerie que le *barbero* (perruquier du bagne) a mis la main sur une tête.

besogne, il s'achemine lentement dans la direction d'Orléans, dont il est éloigné de près de quatre cents kilomètres.

Tout le jour la brouette roule sur les bas côtés de la grande route; le pas modéré du voyageur, son allure paisible, ses fréquentes haltes pendant lesquelles il se repose sur son instrument de travail, lui donnent l'air d'un campagnard des environs.

Les gendarmes disent en passant bonjour à l'homme à la brouette, plusieurs même trinquent avec lui, et quand on lui adresse quelques questions sur les travaux ou sur les personnes du voisinage, il



fait signe qu'il est frappé de surdité; et, montrant une bouteille, il donne à comprendre qu'il est encore plus altéré que sourd.

Quand la nuit arrive, le forçat prend les sentiers qui bordent la grande route, et il presse sa marche; ses bras se fatiguent-ils d'une tension trop longue, il charge sa brouette et sa pioche sur ses épaules et se soulage sans s'arrêter; au point du jour, il reprend sa route comme il a fait la veille; si le sommeil le gagne, il se couche en évidence sous un arbre et retourne sa brouette dont il se fait un abri contre les ardeurs du soleil.

Après quinze jours de marche cet homme arriva à sa destination, et plus tard il gagna, mais alors sans sa brouette, les pays étrangers, où il trouva un asile.

Un des plus audacieux et des plus habiles marrons (fugitifs) qui ait déserté tous les bagnes dont il fut tour à tour et à plusieurs reprises le pensionnaire, est André Fanfan. Le regard s'écartait-il un moment de lui, bientôt trois coups de canon avertissaient les brigades voisines de gendarmerie de courir après le plus rusé des condamnés. Un garde-chiourme brusquait-il Fanfan, demain, disait-il, on ne me vexera plus; et douze heures écoulées, Fanfan était dans les champs caché sous une meule de foin ou blotti dans le creux d'un rocher. Fanfan avait-il un rendez-vous d'amour ou un projet d'orgie, le billet de faire part de son évasion partait en même temps que lui, et ils arrivaient ensemble à destination. Quand il disait à un camarade : *le pied me démange*, c'était le signe infaillible d'une fugue prochaine. Soumis à une surveillance des plus sévères, sans cesse sous les yeux d'un garde-chiourme qui n'avait d'autre occupation que d'observer ses mouvements, Fanfan André trouvait moyen de vaincre tous ces obstacles. Ramené au bagne de Rochefort après une évasion, André conçut encore le dessein de vivre un moment en liberté. Se glisser par ruse au nombre de ceux des camarades qui travaillent dans le port était impossible, l'œil du garde-chiourme faisait une trop sévère inspection des figures au moment de franchir la grille de la salle. « S'il existait, se disait André dans ses rêveries, un souterrain qui, traversant toute la largeur de la cour du bagne, eût une issue dans le port, il ne serait point impossible, avec un peu de patience, en me glissant la nuit sous mon banc, de faire dans la muraille une saignée qui me conduirait à la liberté... » Une difficulté grande surgissait, elle eût arrêté tout autre que Fanfan; ce souterrain n'existait pas, Fanfan résolut de le creuser. Qu'on juge de la difficulté d'une telle entreprise et de la patience soutenue qu'elle exigea. André n'est arrêté ni par la longueur du travail, ni par la privation d'outils, ni par la crainte qu'un grain de terre ou de plâtre trouvé

dans le bagne ne trahît la démolition ; il choisit plusieurs camarades pour partager avec lui les chances de l'évasion, mais lui seul en prépare les voies.

A la nuit close, quand le signal du repos a été donné et que chaque forçat est étendu dans sa couverture, André, par un de ces moyens dont il a le secret, se dégage de ses fers, se glisse sous le banc, arrive à la pierre qu'il a marquée comme attache de l'artère qu'il va conduire à travers la pierre ; pour instrument il a quelques clous et ses ongles qu'on dirait métalliques et trempés comme un ciseau d'acier ; la tranchée est bientôt ouverte ; le sol attaqué cède à chaque assaut quelques fragments de sa masse compacte, il se creuse, il se courbe, il se voûte en étroit tunnel. Aucun signe, aucun bruit causé par l'inattention ou la maladresse n'éveille la surveillance ; l'outil mord profondément et en silence, on dirait qu'il se nourrit de la matière qu'il entame, car l'espace s'est fait, et pendant six mois que dura ce travail, pas une molécule de plâtre, pas un milligramme de terre trouvé dans les salles ne révéla une dégradation de muraille.

Avant le coup de canon de la diane, André avait replacé la pierre qui servait de porte à son chantier de terrassement ; il la scellait en apparence avec la mie de pain détrempée dont il diminuait sa faible ration. Le forçat reprenait paisiblement sa place sur le lit commun, sa jambe s'unissait de nouveau à sa chaîne, et pendant toute la longue journée attaché à son banc, sans travail, dans l'atmosphère infecte de la salle Saint-Gilles, il attendait que la nuit vînt pour continuer le forage de ce long tube horizontal à l'extrémité duquel il devait respirer l'air de la liberté.

La trahison vint mettre obstacle à la réussite de la tentative ; un des confidents de Fanfan se fit condamner au cachot pour une légère faute ; se dérobant ainsi aux regards de ses camarades, il sollicita la visite du commissaire du bagne, et lui dévoila les projets d'André.

Le chef de la surveillance veut prendre la nuit même le coupable en flagrant délit ; à minuit il pénètre dans le bagne, des gardes l'accompagnent, il prête l'oreille, un léger grattement le guide ; la lanterne sourde jette sa clarté sur le travailleur. Le lendemain le coupable est livré à l'exécuteur des basses-œuvres des chiourmes ; il reçoit la bastonnade. Au milieu des tortures, André souriait, il était victime, il est vrai, mais le commissaire du bagne était dupe ; André avait sa police aussi, et ses agents secrets lui apprirent à temps la prochaine visite nocturne qu'on lui ménageait. Le dénonciateur ignorait à quelle partie du mur se trouvait l'ouverture pratiquée. André profita de la circonstance, il fit une fausse manœuvre, se porta ce soir-là dans une direction opposée à son souterrain, enleva une grosse pierre, simula un commencement de fouille... et ce fut là enfin où il se fit prendre.

La bastonnade déchira cruellement le condamné, l'hôpital le reçut. Après un séjour de quelques semaines, il revint à son banc, et dès le soir même il voulut revoir son souterrain. Pendant quelque temps encore il travailla à la voie commencée, mais pour la seconde fois la délation déjoua ses projets. Assailli par la brigade de surveillance, André s'avoua vaincu et la bastonnade fut d'autant mieux appliquée, cette fois, que l'exécuteur crut devoir venger la mystification dont le commissaire avait été l'objet.

Le commissaire ne put retenir l'expression de sa surprise quand il prit connaissace du travail exécuté par André. Le canal creusé avait plus de six mètres : étroit au point de départ, il allait s'élargissant, et à l'extrémité l'ouvrier avait ménagé un espace assez large pour servir de vestiaire ; là se trouvait une collection de vêtements de tous genres propices à l'évasion. A cette hutte succédait un couloir assez large pour donner passage au corps placé horizontalement ; il avait son issue sur le port.

Dans mes premières excursions à Rochefort j'ai été témoin presque oculaire d'une des évasions en plein vent exécutée par Arigonde, une des célébrités des bagnes. Si je n'ai pas vu le changement de costume s'opérer, les gardes-chiourmes, plus attentifs que moi, ne l'ont pas vu davantage.

J'étais à causer[1] près de la scierie mécanique avec Collet, qui, la bêche en main et le bonnet vert en tête, était au repos ; un sous-adjudant vint me dire assez brusquement de me retirer. Collet se prit à sourire et murmura : *Il y a du gros temps à la chiourme, Arigonde vient de filer.* Collet connaissait déjà l'événement...

Quelques moments auparavant, Collet m'avait désigné du doigt ce condamné, objet de la plus active surveillance ; je m'approchai d'un groupe de gardes-chiourmes : l'un tenait à la main le bonnet et l'autre la casaque et le pantalon que l'évadé avait laissés sur le terrain ; il y avait aussi plusieurs mèches de cheveux frisés en tire-bouchon, à la façon de ceux que portent les matelots ; c'était le reste des postiches que le fugitif avait collés à ses tempes... L'évadé était parti sous l'habit de marin. Un vieux condamné traînait seul, non loin de là, une longue et lourde chaîne au bout de laquelle, quelques minutes auparavant, était attaché Jean Arigonde.

[1] Aujourd'hui défense est faite aux condamnés de parler aux personnes étrangères au bagne sous peine de la bastonnade ; mais cet article du règlement, comme tant d'autres, est sans force.

On ne peut se faire une idée de la prestesse avec laquelle le forçat exécute un travestissement quand ce moyen doit profiter à l'évasion.

Mettez en présence un troupe de clowns et une escouade de forçats dans une lutte de travestissement, le forçat aura coupé sa chaîne, *fait* ses cheveux, ses favoris, défiguré les signes particuliers qui peuvent le faire reconnaître et mis son costume, quel qu'il soit, avant que le mime de profession ait seulement ôté sa cravate.



Après son évasion, Arigonde vint effrontément à Paris demander un billet de spectacle à M. Alboise de Pujol, un des auteurs de l'intéressante et dramatique histoire de la Bastille; membre du barreau de Toulouse, avant que des motifs de santé décidassent sa retraite, il avait défendu le fugitif avec talent et succès.

En additionnant le nombre d'années d'augmentation de peine qu'Arigonde avait gagnées par ses évasions, elles s'élevaient à cette époque à cinquante-trois; depuis le chiffre a grossi.

Une évasion par escalade des plus extraordinaires est celle qu'on connaît à Brest sous le nom de l'évasion du rempart.

J'ai décrit le plan architectural du bagne, qui, dans l'amphithéâtre des constructions de cette partie du port, forme le degré intermédiaire entre l'atelier de la corderie, qui est la base, et une caserne, qui est le sommet. Cette caserne est elle-même dominée par le rempart de la ville. Sur ce rempart est placée une batterie de deux pièces de canon, signaux d'alerte des évasions.

Il y avait peu d'heures que ces pièces, tournées vers la campagne, avaient annoncé la disparition d'un forçat, quand celui qui était l'objet des recherches gravissant, au milieu d'innombrables obstacles, la toiture de la caserne, trouvait le moyen de se dépouiller de son costume, et rampait adroitement jusqu'à la plate-forme où les canons venaient de signaler son départ.

Non loin des pièces d'artillerie, un factionnaire veille; mais, placé plus bas que le terrain de la batterie, il peut à peine apercevoir ce qui se passe sur ce plan.

Le fugitif est muni d'une forte et longue corde qu'il a tournée autour de ses reins. Sa pensée est d'attacher une des extrémités de ce cordage à l'affût des pièces, de laisser tomber l'autre le long du rempart extérieur, et de glisser par cette rampe perpendiculaire jusqu'au sol, terre de liberté.

A peine l'évadé a-t-il mesuré la hauteur du rempart. Il sait que sa corde, trop courte, n'atteindra guère que les deux tiers de la muraille de fortification. D'un bond il fera le reste du chemin.

Le voilà donc, aux premières teintes de la nuit, qui amarre la corde à un affût, et, confiant en sa bonne étoile, il franchit le parapet et descend silencieusement le long de sa cordelle. Déjà il a calculé, par le nombre de fois qu'il a changé de main, qu'il doit être à peu près au bout de son cordage, et il va s'élancer dans la plaine au risque de se briser les os. Il regarde la terre, et, sous ses pieds, il aperçoit une sentinelle qu'il ne croyait pas placée dans cette direction. Le soldat se promène sans avoir rien aperçu; mais dans un moment le forçat sera découvert s'il persiste à descendre. L'homme à la

corde comprend sa position critique ; agile comme le singe qui joue dans les lianes, il prend sa course ascensionnelle, et remonte, sans être vu sur le rempart. Il détache sa corde, et, à l'aide d'un couteau qu'il porte dans son *nécessaire*, à l'aide aussi de ses ongles, dont il se fait un instrument, un trou assez profond pour le cacher est creusé, il s'y tapit ; des plaques d'herbe recouvrent sa tête. Il demeure là deux jours; dans cet espace de temps, si un autre forçat se fût évadé, celui-ci eût été découvert, foulé aux pieds ou étouffé par les artilleurs qui seraient venus tirer les pièces d'alarme.

Le fugitif joua de bonheur, il n'y eut pas d'évasion. Son espoir était dans l'inconstance du ciel breton...; il ne fut pas trompé... Bientôt il plut abondamment. L'évadé sort de sa tombe, regarde au pied du rempart : le factionnaire est dans sa guérite, sans doute couvert de la capote de garde qui laisse peu libres les mouvements. La corde est de nouveau attachée ; le forçat s'y cramponne, descend, et quand l'appui manque à sa main, il saute et touche la terre libre.. Le factionnaire n'a rien entendu , et l'homme des bagnes se jette dans les cryptes profondes des travaux de fortifications, résolu à défendre sa liberté contre les chasseurs d'évadés, s'il s'en présente.

Le condamné est méfiant, et quand il avise à conquérir sa liberté , presque toujours il est seul possesseur de son secret. Souvent, pour déjouer la trahison , il fait une fausse confidence à un camarade. L'évasion isolée est plus commune que la fuite collective. Cependant, malgré la crainte de la délation, le forçat a souvent besoin d'aide dans ses préparatifs, surtout lorsqu'il procède par le moyen de la cachette.

On nomme cachette le lieu où se réfugie l'évadé aussitôt qu'il disparaît de la collection des condamnés. L'expérience a montré que les tentatives audacieuses exécutées spontanément ont rarement eu du succès. Celles préparées avec intelligence et accomplies pour ainsi dire par gradation ou par étape ont plus de chances de réussite.

Tercet et Nercy, du bagne de Toulon , creusent une fosse dans un terrain peu compacte, derrière la cabane du contre-maître tailleur de pierres. Cette œuvre s'accomplit lentement, car ils ne peuvent travailler qu'au moment du repos, dans les courts intervalles où la surveillance se ralentit. Quand le sépulcre est prêt, et qu'on y a porté des provisions pour plusieurs jours, Tercet et Nercy s'y couchent ; les camarades scellent sur cette tombe une large pierre que les deux inhumés soulèveront pendant la nuit pour ressusciter à la liberté. Mais Tercet et



Nercy, le lendemain de leur enterrement, sont trahis et rendus à la lumière par un adjudant qui a eu révélation du complot.

Aussitôt l'évasion connue, un grand cordon de surveillance enveloppe l'arsenal : c'est ce qu'on appelle mettre le port en bivouac ; jour et nuit les

gardes-chiourmes sont en vedette et s'échelonnent là où l'on suppose que le fugitif a pu se préparer un gîte provisoire. Le récit de quelques épisodes va montrer ce que sont ces gîtes, et les tortures auxquelles s'exposent les fugitifs.

Le forçat Plasson, employé sur les chantiers de construction, creuse le sol à deux mètres, il édifie une petite niche de pierres dans laquelle il se tapit et qu'il referme intérieurement avec du ciment; le condamné espère, à l'aide de ses mains, pouvoir briser, après quelques nuits, la toiture qui le cache, et près de laquelle le commissaire du bagne passe plusieurs fois par jour; mais quand il veut sortir de sa cage, le ciment a durci, il fait de vains efforts pour séparer les pierres; de là il entend le contremaître qui donne ordre d'amener des briques attendues depuis longtemps, et dont la destination est de revêtir les travaux sous lesquels Plasson a fait sa cachette : le malheureux craint d'être muré vivant. Quand le soir est venu, le désespoir double ses forces, il parvient à renverser le mur qui le tient captif, il précipite l'exécution de son projet de fuite, à l'aide d'une corde il se laisse glisser au bord de la mer, mais il descend entre deux pêcheurs qui le capturent et le ramènent au bagne.

Souvent, pendant la nuit, le garde-chiourme voit s'élever d'un barril ou d'une jarre laissés à l'extérieur des magasins, dans le port, une tête humaine qu'illumine un rayon lunaire; s'il n'est pas terrifié par l'apparition, il fait feu de sa carabine ou il lance son sabre à tour de bras vers le but, et souvent il ramasse un cadavre d'évadé.

C'est d'une de ces caches que sortirent, au milieu des éclairs et pendant une nuit orageuse, Schunck et Lucan, forçats de Toulon, réfugiés dans cette partie de l'arsenal nommée le Mourillon. Un garde les aperçoit, les suit, mais ne peut les atteindre de son arme. Schunck et Lucan, traqués, n'ont qu'un parti à prendre, c'est de traverser le canal qui sépare le Mourillon de l'île de la Buanderie et de passer de là à la rade. L'un ne sait pas nager, et tous deux portent leurs fers qu'ils n'ont pu rompre.

Schunck est le nageur, il charge Lucan sur ses épaules et se jette dans les flots; malgré la tempête il lutte contre les vagues : le garde-chiourme a renoncé à la poursuite, il suit du regard les deux fugitifs qui roulent avec la lame. Il est à croire qu'il y eut dans cette nuit un dévouement héroïque de la part d'un des deux évadés; il est vraisemblable que Schunck, qui seul eût pu se sauver, ne voulut pas sacrifier son camarade à son salut, car le lendemain deux corps de forçats furent aperçus sur les grèves; ils se tenaient encore unis.

Quand le garde-chiourme avait vu Schunck et Lucan, ils sortaient d'une cache qu'ils s'étaient faite sous des bois de mâture, qu'on avait fouillée à



plusieurs reprises sans découvrir aucune trace du passage ou du séjour des évadés.

La construction des caches aux évasions a donné lieu dans les bagnes à une industrie contre laquelle l'administration sévit avec rigueur. Il y a une classe de condamnés qui, moins aiguillonnée par l'amour de la liberté, ou meilleure logicienne que la nombreuse classe de ceux qui s'échappent sans calculer

les probabilités de la capture, se contente de protéger, moyennant une prime, ceux qui veulent courir les chances de la fuite.

Quand un nouveau venu est connu pour avoir des ressources pécuniaires, les faiseurs de caches lui dépêchent un courtier. Si on trouve en lui une nature énergique, on lui propose de creuser, à son intention, quelque chambre souterraine, on lui fournira des approvisionnements pour le temps qu'il devra rester caché, et les travestissements nécessaires; si l'affaire se conclut, celui qui accepte la proposition du faiseur de cache paye comptant : un camarade est le témoin du pacte, on prend jour et heure convenables pour introduire l'acheteur dans son refuge; quand il est dans la cache, on lui souhaite bonne chance et on le laisse à ses propres ressources.

Cette espèce de négociation a bien son mauvais côté : il est à craindre que le vendeur ne fasse deux opérations commerciales d'un coup, et qu'après avoir livré la cache, il ne livre par trahison celui qui est caché. Ce fait s'est renouvelé souvent.

Une opinion assez généralement répandue dans les ports de mer, est qu'il existe une horrible exploitation de l'instinct de l'homme pour la liberté. Je n'ai jamais pu vérifier l'exactitude du fait, mais on raconte que quelques bas agents de la surveillance feignent quelquefois un ralentissement de sévérité ou de vigilance afin d'exciter le désir de l'évasion. Ils suivent du regard les apprêts du départ, connaissent la cache où le condamné peut être pris au taux le plus bas de la prime accordée à celui qui l'arrête ; mais les spéculateurs, voulant laisser grossir le chiffre, laissent le condamné franchir la limite du bagne, et ne courent sus que lorsque la capture, au lieu de cinquante francs, doit en produire cent ou cent cinquante.

Un fait qui est moins contestable et que les arrêts de la justice ont plus d'une fois atteint, est l'appui que le garde-chiourme, moyennant salaire, prête aux évasions. Il n'y a pas longtemps encore qu'un de ces miliciens a été condamné à la réclusion pour avoir favorisé la fuite d'un Corse.

Outre la délation, l'évadé qui a pu parvenir à se placer dans une cache a encore à redouter un mouvement de stratégie administrative. Quand un homme a rompu son ban, il est à supposer, s'il est encore dans le port, que ses camarades l'approvisionnent d'eau et d'aliments, et déposent les munitions de bouche dans un lieu dont on est convenu à l'avance. Dans ce doute, les chefs de la surveillance retirent les brigades ou escouades de condamnés du lieu où elles étaient occupées quand l'évasion s'est effectuée; elles sont remplacées par d'autres qui, n'ayant pas connaissance du plan de l'évasion ni des lieux secrets choisis par les condamnés précédents, ne peuvent porter aucun secours au patient, qui est ainsi réduit aux abois et est obligé de venir demander merci, ou qui, enfermé sous des décombres ou des madriers que ses complices seuls pouvaient démolir ou déplacer, meurt dans cette horrible oubliette. Souvent il est arrivé que des matelots ou des visiteurs ont entendu les gémissements d'un agonisant, et ont donné l'éveil pour qu'on portât secours à ce malheureux.

Quelques évadés, après s'être soustraits longtemps aux recherches, ont dû leur retour au bagne à ce sentiment impérieux qui attache l'homme, quelle que soit sa nature morale, au sol qui l'a vu naître; c'est ainsi que le fameux Lacolonge, sur lequel pesaient de nombreuses et sévères condamnations, étant parvenu à se soustraire à la police de France et ayant trouvé un asile en Suisse, pendant quelques mois, préféra courir les chances d'une arrestation sur le sol natal à la continuation d'une vie d'exil. Il ne tarda pas à être victime de son imprudence. Il en fut de même pour Allard, qui marcha sur les traces du faux comte Pontis de Sainte-Hélène; comme lui évadé du bagne, il serait peut-être parvenu aux premières charges militaires, s'il avait pu résister au besoin de revenir en France. Soldat de l'armée de Mina, en Espagne, il gagna en peu de temps les épaulettes de capitaine adjudant-major, et plusieurs décorations attestèrent les services qu'il avait rendus. Malheureusement pour lui, une promenade qu'il fit imprudemment à Bayonne mit fin à la carrière qu'il avait adoptée, et le bagne de Rochefort le reçut de nouveau.

Chez quelques condamnés, l'impatience de recouvrer la liberté est telle, qu'ils risquent toute une existence pour devancer de quelques années et même de quelques mois l'époque fixée pour leur libération; ainsi le Piémontais Anselme, condamné pour cinq ans, accumula jusqu'à cinquante les années qu'il doit passer au bagne par suite de ses évasions. Quelques-uns de ces hommes à idée fixe regardent la captivité comme une partie de cartes où les chances sont variables. Après une évasion manquée, ils disent avec calme : *Le coup est nul, c'est à refaire.*

Rarement la capture des forçats décide des luttes sanglantes. Aux environs de Rochefort, une jeune paysanne ramena un jour un fugitif qu'elle avait arrêté dans le verger de son père. La prime lui constitua une dot.

A Brest, en dehors des fortifications, dans le creux des rochers qui forment la ceinture de la côte de Bretagne, vous rencontrez quelques groupes isolés d'individus couverts de haillons, qui ont un type de physionomie étrange; ils se montrent en bandes dans les gorges du littoral; espèces de gitanos, leur nourriture de choix est le poisson mort que la mer rejette sur la plage; ils vivent près du bagne, comme

les chacals près des charniers ou des champs de bataille : c'est que le bagne est pour eux un pourvoyeur abondant; c'est le bagne qui paye les libations alcooliques dont hommes, femmes, enfants s'abreuvent quand il y a fête, c'est-à-dire quand il y a eu butin. Ces familles se livrent comme par instinct à la chasse du galérien, elles connaissent les issues que l'homme évadé choisira après avoir échappé aux longs bivouacs de l'arsenal. Elle sait les chemins creux, les vallées désertes, les masures isolées où le forçat ira prendre haleine dans sa course. Le bohémien de Brest est toujours dans l'attente du coup de canon; à peine la lueur de l'amorce a-t-elle rougi de son reflet l'atmosphère, la famille est sur pied, elle s'arme de pierres, de bâtons, de couteaux, de vieux mousquetons, se divise, se multiplie sur tous les points stratégiques qu'elle a marqués. Pour un homme qui s'esquive, il y en a cent qui cherchent, et quand la chasse est heureuse, la prime est partagée le plus souvent par cinq ou six douairs ou tribus qui vivent de la même industrie.

Le forçat qui s'évade emporte toujours avec lui un *nécessaire* qu'il a fabriqué. Ce nécessaire est une boîte en bois ou un étui en fer qui contient souvent une paire de moustaches ou de favoris que le condamné confectionne avec les poils qu'il s'arrache de l'estomac et qu'il colle sur un taffetas, un tour de cheveux, un couteau, un ciseau à froid, un bastringue [1], quelques instruments, tels que rasoir, canif, et même un petit fragment de miroir pour la toilette en plein champ. Un condamné de Toulon avait mis son trousseau de départ dans une forme à souliers qu'il avait recouverte d'un morceau de cuir, cloué comme s'il eût voulu commencer une chaussure ; mais la forme était à pivot et contenait la collection complète des objets de première nécessité pour l'évadé; il y avait même un dé à coudre, du fil, des aiguilles, une écritoire, une plume et du papier. Cet homme laissait traîner sur son banc sa forme à soulier, et souvent il la plaçait sous son bras en allant au travail du port. Un garde trouva que l'ouvrage du cordonnier avançait fort peu, il eut quelque méfiance et découvrit le secret. Le nécessaire fut confisqué et fait partie de la curieuse collection d'objets saisis que possède M. le commissaire du bagne de Toulon.

Pour trouver le *nécessaire* du forçat quand il a la forme d'étui, il faut souvent faire des recherches dans les parties les plus secrètes de son corps. Il en est de même pour la prise des pièces d'or ou d'argent qu'il cache. La bourse secrète du forçat est son estomac. Un évadé, ramené au bagne, avait soustrait ainsi à la fouille vingt pièces de quarante francs.

Quelquefois, comme nous l'avons dit, les évasions sont collectives, et, dans les archives du bagne, on conserve des notes curieuses sur des ruptures de ban qu'on nomme l'évasion des dix, l'évasion des onze, l'évasion des neuf. L'évasion des dix ne fut pas heureuse pour ceux qui la tentèrent au bagne de Toulon ; elle s'effectua à l'aide d'une chaloupe de fatigue, sous les yeux mêmes des gardes-chiourmes, qui ne purent empêcher les réfractaires d'aborder sur une plage où ils se débandèrent. La vigie du port aperçut avec sa lunette les conjurés qui, gagnant la haute mer, se dépouillaient de leurs vêtements et opéraient le travestissement qui devait les protéger. Deux jours après toute la bande, à l'exception d'un seul, était ramenée au port.

L'évasion des neuf s'effectua à Brest; un condamné, retenu à la double chaîne, se procure une fausse clef et ouvre la porte de la salle où il est détenu ; pour escalader le toit, il n'a qu'un seul moyen, c'est de se hisser à force de bras le long d'une corde qui pend près d'un factionnaire ; mais cette corde est celle de la cloche du bagne, et le moindre mouvement la fera tinter aussitôt. Le chef de l'entreprise est assez adroit pour monter jusqu'à la cloche sans qu'elle rende aucun son. Il enveloppe le battant de linges, fait une ouverture au toit, redescend, montre le chemin à huit de ses camarades qui le suivent au moyen de la corde, et tous disparaissent.

Cependant l'éveil est donné, l'évasion est découverte, l'arsenal est fouillé dans toutes ses parties, le port est mis en état de bivouac et bientôt huit des fugitifs sont repris. Le plus audacieux, celui qui le premier s'était frayé une route si hasardeuse, échappe aux recherches et recueille le fruit de son audace.

Le désir de recouvrer la liberté passe quelquefois à l'état de manie chez le condamné. Il y a des hommes qui n'ont aucune des qualités d'adresse ou d'audace qu'il faut pour combiner ou réaliser ce projet d'exécution difficile, et qui cependant sont incessamment occupés à préparer leur fuite. Tel fut, il y a quelques années, le forçat Gonnet : c'était un vieillard de soixante-huit ans, hôte du bagne de Toulon ; il fut repris huit fois après des tentatives maladroites qui n'avaient aucune des conditions voulues pour le succès; ses compagnons de chaîne popularisèrent sa maladresse, qui devint proverbiale. On nomma longtemps dans la chiourme une évasion mal combinée *une gonette*.

Quand l'évadé a franchi le port et la limite du département, il n'a pas encore vaincu toutes les difficultés. Sa vie est tourmentée de craintes incessantes. Mille circonstances peuvent le ramener sur le banc du bagne. On cite un de ces malheureux,

[1] Petite scie *propre à scier les fers*, faite d'un ressort montre.

Germain L....., qui huit fois s'échappa, huit fois fut livré par des haines d'associés, des jalousies de famille, des vengeances de concurrents ; pendant quinze ans il erra de ville en ville, de village en village, cherchant à se créer une honorable industrie, luttant en honnête homme contre sa mauvaise fortune. Le suicide allait terminer la destinée de cet homme condamné primitivement à six années de fers, quand la clémence royale le rendit à la liberté dont il faisait toujours un noble usage, et le déchargea de trente années de bagne que ses nombreuses évasions lui avaient méritées.

Un évadé écrivait à M. Appert les détails de ses courses aventureuses, et entre autres faits qui avaient failli compromettre sa liberté, il racontait l'épisode suivant :

Mon intention étant de m'embarquer à Nantes, je me logeai dans un endroit fréquenté par les marins non embarqués. Je mangeais un morceau avant de me coucher, lorsqu'un individu, que j'avais vu au bagne de Brest, vint s'asseoir à la table où je prenais mon repas. Je le reconnus sur-le-champ; lui m'avait reconnu du dehors, et c'était pour me parler qu'il était venu s'asseoir près de moi. Je l'avais connu trop particulièrement là-bas, et trop peu de temps s'était écoulé depuis notre séparation pour que je pusse nier mon identité. Je fis donc bonne contenance, et je cherchai à lui faire croire que j'avais été gracié. Il sortit un papier de sa poche, et je vis sur-le-champ à qui j'avais affaire ; il avait été forcé, me dit-il, d'entrer dans la police, et depuis six jours il avait mon signalement.

Deux individus entrèrent au même instant et vinrent s'asseoir à notre table. Romingo, c'était le nom du libéré devenu espion, changea sur-le-champ de langage. Il leur parla à l'oreille et les deux hommes s'en furent. Je me croyais perdu.

— *Rassurez-vous*, me dit-il, *il me revient cent francs pour votre capture; donnez-les-moi, et je renonce, en raison de notre ancienne connaissance, à l'avancement que votre arrestation ne manquerait pas de me procurer.*

— Mais, malheureux, lui dis-je, je n'ai point d'argent.

— J'en suis fâché, me répondit-il ; alors je ferai mon devoir. Et il se disposait à sortir.

— Restez, restez, lui dis-je ; mais qui me répondra de votre discrétion?

— Soyez sans inquiétude, je vous conduirai où vous voudrez.

Il ignorait que j'avais un petit bagage avec moi, et je me fis mener sur le chemin d'Angers. Il m'accompagna pendant deux heures environ; je lui remis cent francs et je le quittai.

Dès que je l'eus perdu de vue, je me cachai dans un champ de blé. Une heure s'était à peine écoulée, que je vis passer sur la route deux gendarmes courant bride abattue; je ne doutai pas alors que Romingo ne m'eût été dénoncer. Je traversai les champs, et me rendis en ville par la porte en bois. Je me cachai dans une maison en construction, j'y attendis la nuit. Je me rendis alors à mon auberge; je pris mes effets et me dirigeai sur la route de Rennes. Une diligence, dans laquelle je fus assez heureux pour trouver une place, me conduisit en trente-six heures à Saint-Malo.

Ce condamné, ajoute M. Appert, est maintenant en pays étranger, heureux et honnête homme.

Je pourrais citer quelques exemples d'évadés secourus par une pitié intelligente, et des cures morales obtenues par des hommes de bien sur des natures que la rentrée au bagne aurait peut-être gangrenées sans retour. Je citerai le souvenir que j'ai consigné dans le tableau que j'ai tracé, il y a quelques années, du bagne de Rochefort.

Dans une excursion un peu lointaine, un hasard heureux me fit rencontrer une personne qui, après avoir exercé à Paris, où je l'avais connue, de modestes fonctions administratives, s'était retirée dans la Saintonge. M. *** était devenu maire d'une commune importante par sa population.

Ce maire de village était un homme d'un esprit peu cultivé, mais le bon sens était développé chez lui de façon à racheter ce que l'éducation avait laissé d'incomplet. Chez ce fonctionnaire le cœur dominait; du reste, il vivait un peu en épicurien campagnard.

Je dînai chez lui, nous parlâmes longuement du bagne de Rochefort, que le fonctionnaire ne connaissait que par les récits plus ou moins véridiques d'après lesquels les hommes du monde et souvent même les magistrats et les orateurs se forment une idée de ces lieux exceptionnels. La question de la libération du condamné à l'expiration de la peine, la position sociale qu'il trouve lors de sa mise en liberté, fut un thème sur lequel nous nous étendîmes longuement. Ces questions intéressaient le maire; quand on administre une commune, on s'occupe volontiers des éléments de moralité qui peuvent avoir sur elle une influence. Nous parlâmes aussi des évasions, et je racontai que la veille, à Tonnay-Charente, j'avais été témoin de l'arrestation d'un fugitif. Jamais je n'avais vu figure humaine empreinte d'une expression de douleur plus énergique que celle de ce condamné, quand il vit s'évanouir son rêve de liberté... Il était tombé à genoux, et, sans demander grâce aux hommes, il avait élevé vers le ciel ses bras décharnés et s'était écrié avec un accent déchirant : « Ah! mon Dieu! » On eût dit que cet homme avait compté sur une protection divine qu'il croyait peut-être avoir méritée par son innocence ou par son repentir.

Si j'avais eu la puissance de neutraliser les recherches ou la capture, disais-je au maire, je ne sais si je n'aurais pas intercédé pour cet homme, ou si je n'aurais pas répondu par un acte de pitié à ce cri de misère si éloquent.

A cette phrase, la figure du maire s'épanouit. L'influence de deux flacons de vin vieux le rendit plus causeur, plus communicatif que de coutume ; peut-être aussi lui inspirai-je ce besoin d'épanchement qu'on éprouve près de ceux avec lesquels on sympathise d'opinions. Il se pencha à mon oreille et me dit à voix basse :

— Moi, j'ai fait ce que vous auriez désiré pouvoir réaliser. J'ai dans ma commune un forçat évadé ; c'est un bon ouvrier, et je crois aussi un bon homme ; il est bourrelier, il occupe une petite boutique et travaille pour tout le village, qui ignore son passé. Il m'a confié son secret en me disant qu'il me trouvait une figure à recevoir une confidence. Possesseur d'un peu d'argent, il vint me trouver et me donna à choisir entre deux choses : le voir se jeter à l'eau sous mes yeux, ou lui permettre de s'établir ici en feignant de le connaître. J'aime assez les expériences : j'en fais avec mes arbres fruitiers, avec mes animaux domestiques, avec mes charrues ; je me promis d'en faire aussi sur l'homme coupable, et j'accueillis le forçat.

J'observe cet homme avec soin, je le surveille, continua le maire, et je ne pense pas qu'il puisse devenir dangereux tant qu'il aura du travail et tant qu'on ne connaîtra pas ses antécédents, incident que j'aurai soin autant que possible de détourner.

Il y a plus, ajouta le bon maire, cet homme a été condamné pour de nombreux vols avec effraction, et, dans son petit commerce, je vois se développer en lui une probité si scrupuleuse, que souvent il a été choisi pour arbitre dans des contestations entre paysans.

Un jour mon forçat s'oublia au cabaret, il rentra chez lui dans un état complet d'ivresse ; j'allai le visiter, je lui remontrai les dangers de l'ivrognerie ; pour donner plus de force à ma leçon, je lui dis devant témoins l'histoire d'un homme que la débauche conduisit au vol, et qui du banc des assises passa à la chaîne des forçats ; ce souvenir de sa vie opéra dans ses mœurs une révolution complète. Depuis ce jour, il s'abstint de vin, fit usage d'une boisson du pays faite avec de l'eau jetée sur des fruits.

Le maire du village aurait voulu qu'après une étude sérieuse de la nature de chaque condamné, l'administration du bagne fermât de temps en temps les yeux et facilitât même, au besoin, l'évasion de quelques condamnés repentants ; — une surveillance sagement organisée, disait-il, pourrait les suivre dans la nouvelle vie qu'ils embrasseraient, et on n'invoquerait la loi pour les ramener au bagne qu'alors qu'ils seraient dangereux pour la société.

C'était là l'utopie d'un bon cœur.

—Ne pourriez-vous solliciter la grâce de cet homme? lui dis-je. Sa bonne conduite depuis son évasion, la garantie morale qu'il donne pour l'avenir, appuieront votre supplique. — Et quelques mois après, reprit ironiquement le maire, je verrais le gracié sur les bancs d'une cour d'assises! L'amnistié et le libéré ne se trouvent-ils pas dans la même position? Partout la proscription! Qui danserait avec mon protégé? qui trinquerait avec lui? qui le recevrait aux veillées d'hiver? Les enfants s'en éloigneraient avec crainte, les vieillards avec mépris. Non, il sera temps d'appeler en grâce quand je ne pourrai pas faire autrement. Qu'on découvre l'évadé, alors je fais une pétition, j'obtiens son pardon, je lui dis de mettre ses économies dans sa poche, j'y joins quelque don, et, lui montrant la grande route, je lui dis ces paroles d'un personnage des romans de Walter Scott : « Va t'établir dans un lieu où l'on connaisse les bonnes qualités que tu possèdes à présent, mais où les mauvaises voies de ta jeunesse soient inconnues ; ici tu ne trouverais plus ni repos ni plaisir. » Mais, ajouta le maire, nous n'en sommes pas encore là, et j'espère que mon protégé vivra tranquille et sans inquiétude dans un pays où nous n'apercevons pas deux fois par an la corne d'un chapeau de gendarme, et où chacun est trop occupé de ses affaires pour se distraire en remontant à l'histoire de son voisin.

Un fait que je tiens de M. le commissaire Renault, qui, pendant quinze ans, administra le bagne de Toulon, donnera une idée des angoisses qui pèsent sur une existence de libéré.

Un petit vieillard, vêtu d'une blouse et coiffé d'une perruque blonde, et s'appuyant sur un bâton, se présenta un jour à la porte Royale du port de Toulon : il demanda avec instance à un planton qu'on voulût bien le conduire près du commissaire du bagne. A ce moment l'administrateur rentrait à ses bureaux. M. Renault s'étant fait connaître, l'étranger demanda à lui parler en particulier ; et, quand le commissaire et lui furent dans un endroit écarté, le vieillard dit qu'il était un forçat évadé, et que de lui-même il venait reprendre sa chaîne.

Le commissaire regarda avec étonnement cet homme, dont la figure exprimait la bonhomie, et une certaine candeur qui contrastait avec la position qu'il réclamait.

— Vous n'êtes pas du bagne de Toulon? dit M. Renault.

— J'étais à ce bagne, dit le vieillard.

Le commissaire le regarda encore . ses yeux et sa mémoire ne retrouvèrent pas des traits ni une individualité de connaissance.

— Il y a douze ans que je suis administrateur des

chiourmes de Toulon, ajouta M. Renault, et je n'ai point souvenir de vous.

— Moi non plus, monsieur le commissaire, je ne vous connais pas, dit le vieillard : mon évasion est bien antérieure à votre arrivée... Il y a quarante-sept ans que j'ai rompu mon ban. J'avais alors vingt-quatre ans, et j'en ai maintenant soixante et onze.



Interrogé sur le motif qui le forçait à prendre une résolution si désespérée et à quitter le monde où l'œil le plus exercé aurait été dans l'impossibilité de reconnaître en lui un évadé, le vieillard raconta que depuis vingt ans il était à la tête d'une maison de commerce dans une petite ville, que ses affaires étaient en bon état et qu'il jouissait de l'estime de ses concitoyens ; mais, par fatalité, depuis quelques années, il s'était associé avec un de ses proches parents ; il l'avait rendu dépositaire du secret de sa faute et de sa fuite... et dans une discussion d'intérêt dans laquelle il s'agissait d'une somme de cent écus, son parent l'avait menacé de le dénoncer à la gendarmerie... comme forçat évadé. « J'ai mieux aimé m'exécuter moi-même, dit le vieillard à M. Renault ; je serais mort de honte d'être pris par la force armée au milieu de ceux qui me connaissent, et je suis venu tout doucement, à petites journées, me

constituer prisonnier... J'ai un petit bagage à l'auberge, permettez-moi d'aller le prendre, et demain, à la pointe du jour, je vous promets de me trouver à la porte du port. »

Le commissaire n'était pas fâché d'avoir un peu de temps devant lui pour aviser au parti à prendre en cette circonstance. Il reçut la parole du petit vieillard, qui s'éloigna.

L'administrateur fit des recherches sur ses vieilles matricules, et, en remontant bien haut sur les contrôles où plusieurs générations de criminels s'étaient inscrites depuis l'époque de l'évasion qu'il recherchait, il trouva le nom du réfractaire. Mais il y avait prescription depuis longtemps acquise.

Le lendemain, le vieillard était au rendez-vous. Le commissaire lui fit connaître le bénéfice de la loi qui le libérait. Ce pauvre homme n'avait pas accompli l'acte de son désespoir sans un ébranlement moral : la fièvre le saisit... le lit de l'hospice le reçut pendant quelques jours, et, quand il revint à la santé, le commissaire obtint de lui qu'il retournât au pays où il avait acquis une bonne renommée.

La loi qui frappe d'une prolongation de captivité l'homme qui satisfait à l'instinct impérieux de la liberté est une loi inqualifiable. Il serait plus logique d'attribuer la peine au gardien qu'à l'esclave ; mais il serait mieux encore d'opposer la précaution à la ruse sans qu'il y eût châtiment pour celui qui obéit à la loi naturelle.

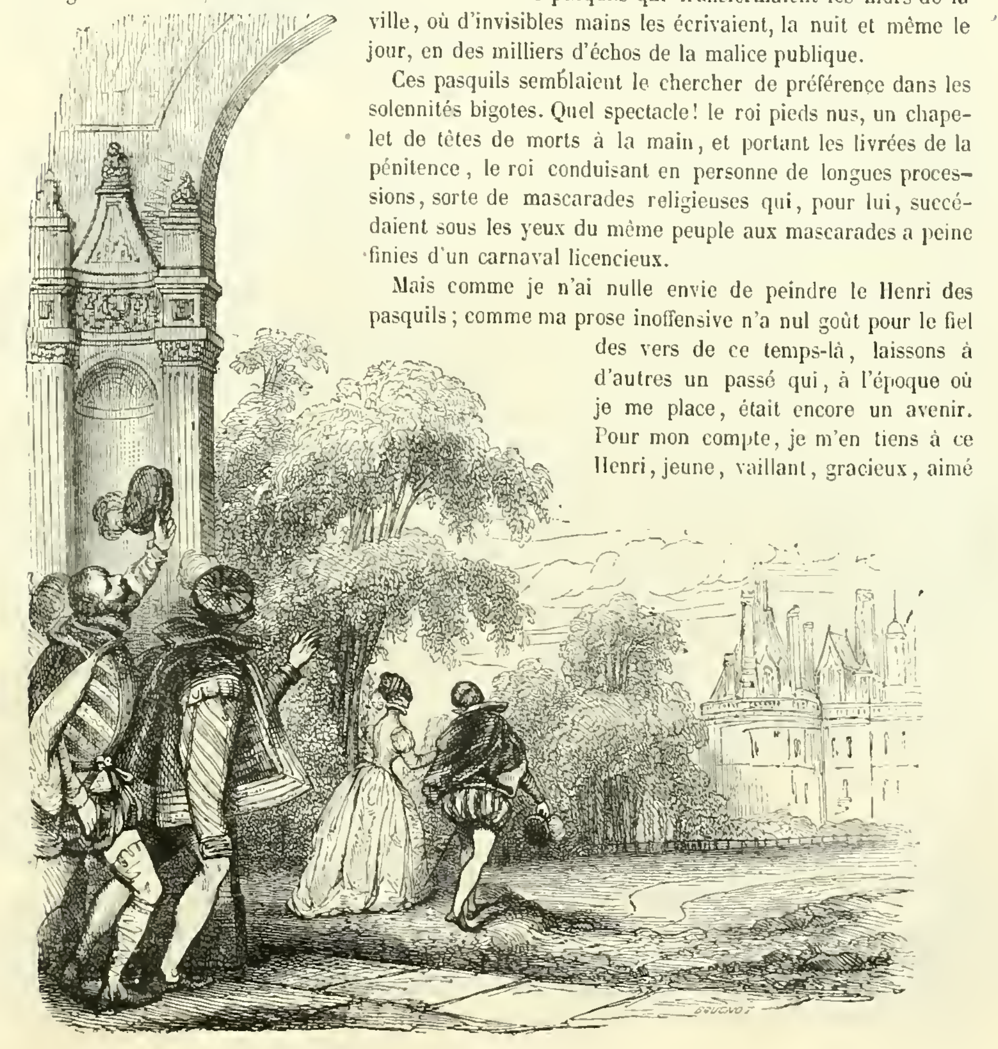
Quant à la disposition légale qui met à prime la poursuite d'un fugitif, elle ne peut justifier son immoralité par l'intérêt de la société. Si les individus qui poursuivent les évadés, si la population ne se lève pas de plein gré et sans autre mobile que celui de l'intérêt social, vous avez alors pour auxiliaires des agents aussi immoraux que les hommes qu'ils poursuivent, car ils cèdent à une ignoble spéculation. Je sais très-bien que c'est à ce mécanisme financier qu'on doit le retour à la chiourme des quatre cinquièmes des évadés ; mais je dis : si on veillait mieux, on s'échapperait moins, et la pudeur sociale devrait récompenser ou renforcer la surveillance avec l'argent dont on encourage la chasse humaine et la *traite du forçat*.

MAURICE ALHOY.



LA DAME DE MONTCABEL.

Henri III fut un moment l'idole de la France. Les premières années de son règne annonçaient un roman de chevalerie. Il eut besoin de dissiper bien des illusions pour obliger Paris à passer de la louange à la satire ; alors éclata cette insurrection de pasquils qui transformaient les murs de la ville, où d'invisibles mains les écrivaient, la nuit et même le jour, en des milliers d'échos de la malice publique.



Ces pasquils semblaient le chercher de préférence dans les solennités bigotes. Quel spectacle! le roi pieds nus, un chapelet de têtes de morts à la main, et portant les livrées de la pénitence, le roi conduisant en personne de longues processions, sorte de mascarades religieuses qui, pour lui, succédaient sous les yeux du même peuple aux mascarades à peine finies d'un carnaval licencieux.

Mais comme je n'ai nulle envie de peindre le Henri des pasquils ; comme ma prose inoffensive n'a nul goût pour le fiel des vers de ce temps-là, laissons à d'autres un passé qui, à l'époque où je me place, était encore un avenir. Pour mon compte, je m'en tiens à ce Henri, jeune, vaillant, gracieux, aimé

des belles; à ce Henri paré des couleurs de sa dame, au milieu de ces joutes chevaleresques qu'il aimait autant que les combats. Là, du moins, au lieu de vers caustiques, les trophées d'un tournoi n'offraient à ses yeux charmés que des écussons où son chiffre, parmi les fleurs, brillait entre deux mots sacrés : l'honneur et l'amour.

On entrait dans les mois précurseurs de l'été. Henri venait de quitter le Louvre pour les ombrages de Fontainebleau, palais où Marguerite lui préparait une fête guerrière.

Henri laissait apercevoir depuis peu dans ses traits l'empreinte de profonds soucis, mais non pas de ces soucis austères, fruits cuisants de la royauté. Leur cause véritable n'était point ignorée à la cour. Les ambassadeurs en avaient même écrit à leurs cabinets comme d'une affaire d'État. C'en était une en effet. Il s'agissait d'une querelle survenue entre deux grandes puissances, le roi et sa maîtresse.

Le jour de la fête arriva, mais sombre, mais voilé de nuages, vrai jour de tristesse et non pas de joyeux plaisirs. Bientôt on n'eut plus d'autre clarté que celle des éclairs, tant le ciel était noir, d'autre bruit que celui du tonnerre, tant la nature était muette de frayeur. Il fallut ajourner la fête. Marguerite devint aussi triste que le temps. L'ennui la gagna; elle voulut le fuir auprès de son frère, mais Henri s'était renfermé dans son cabinet. Elle s'informa s'il était avec ses ministres; on lui répondit qu'il ne les avait point mandés. Elle hasarda une autre question, on l'assura que la réconciliation n'était point encore faite. La curiosité de Marguerite s'en accrut. Pour la satisfaire, elle entra : c'était le meilleur moyen. Une sœur peut franchir le seuil où s'arrête princes, ducs et barons. Elle aperçut son frère debout près d'une croisée contre laquelle battait la pluie. Avec l'un des diamants, parure de ses doigts, il écrivait sur les vitraux de cette croisée. Deux petits chiens damerets étaient couchés à ses pieds, ils remplaçaient sa cour. Au bruit des pas de Marguerite, Henri, un peu confus, laissa tomber précipitamment le rideau de soie qu'il tenait levé.

— Quelle est cette trahison, monseigneur maître? dit Marguerite; pourquoi dérober à mes yeux ce que vous étiez à regarder? ne puis-je pas le voir aussi? — C'est effectivement une trahison, sœur de Valois, dit Henri, que je cache à vous comme à tout autre.

Elle insista; de son côté, le roi mit quelque persistance dans son refus. Une altercation vive, gaie, amicale fut aussitôt engagée; victoire demeura à Marguerite. Il fallut bien qu'Henri, chevalier auprès de toutes les dames, sa sœur assurément n'étant point exceptée, cédât, et de plus avec bonne grâce. Il s'éloigna de la croisée, s'assit dans un large fauteuil de chêne, laissant Marguerite, maîtresse du terrain conquis, lever à son tour le rideau. Un rire malicieux brillait dans les yeux de la sœur; le frère, au contraire, prit un air sérieux et mélancolique.

— Qu'est ceci? s'écria Marguerite à l'aspect de quelques vers gravés par la main de Henri : je ne vous savais pas poète, cher sire: mais il paraît que dans votre cœur brûle la noble envie d'imiter en tout notre royal aïeul, François Ier, de grande mémoire. Comme à lui également les vitraux vous servent de tablettes. Voyons. Eh! mais c'est un crime de lèse-majesté contre les dames!

Elle se mit à lire les vers que voici :

Mignonnes à l'œil doux, point ne manquez d'appas,
Le clairon des tournois le proclame à voix haute.
Mais ces biens vous gâtez par une seule faute :
Vous faites des serments et ne les tenez pas.

— Voilà de félonnes paroles, voilà un quatrain qui pourrait être plus juste sans être moins piquant. Il suffirait d'une légère variante. Écoutez, noble sire de Valois :

Et elle écrivit au-dessous :

Mignonnes, quand on vient encenser vos appas,
Défiez-vous d'un sexe à la parole haute;
Pour lui c'est badinage, et jamais une faute,
De faire des serments qu'il ne vous tiendra pas.

Je regrette que la croisée ne soit pas d'une plus grande dimension pour contenir cent histoires au moins sur l'inconstance des hommes qui, toutes, soutiendraient, par des faits irrécusables, la vérité de mon dire poétique.

— Je conçois, ma sœur, qu'il en faille cent au moins en preuve de notre inconstance; pour moi, je serais convaincu de la fidélité des femmes, si vous pouviez me fournir le seul exemple d'une femme fidèle. Mais laissez-moi là, sœur de Valois, j'ai l'esprit sombre ; cessons de parler, je vous prie, et de constance et d'infidélité ; ce sont sujets de trop longue haleine.

— Non, non, on n'accuse point ainsi mon sexe d'être d'une nature tant soit peu ondoyante sans que je le défende : je suis comprise aussi dans le quatrain, car il est universel. Çà, de bonne foi et boutade poétique à part, Votre Majesté pourrait-elle me citer l'inconstance bien réelle d'une seule dame, j'entends d'une dame vraiment noble et d'une renommée digne de son nom?

— Pas même Éléonore de Montcabel! dit le roi.

C'était réveiller un souvenir bien douloureux.

Éléonore avait été élevée dans la propre maison de Marguerite. C'était la plus belle, c'était la plus vertueuse de ses filles d'honneur; celle sur qui elle

comptait le plus. Avant de s'unir au sire de Montcabel, Éléonore était depuis longtemps la mieux aimée de ce chevalier. Leurs noces se célébrerent avec de grandes joies, mais la fortune fut pour eux



plus cruelle que l'amour. Un an après, on accusa le jeune époux d'avoir traitreusement livré à des rebelles une forteresse mise sous la garde de son épée et de sa foi. Il encourut une condamnation terrible. C'est pour jamais que sa liberté, ce premier des biens, devait lui être ravie. Éléonore se montra inconsolable; elle visitait souvent le donjon crénelé où son mari languissait captif. Forcée quelquefois de paraître à la cour, elle venait y souffrir davantage, tant la trahison de son époux excitait de mépris parmi les courtisans, tant grondait encore la colère du roi! Non contre elle, innocente femme d'un coupable mari; non, assurément, le roi cherchait, au contraire, par des égards particuliers, à la consoler.

Tout à coup Éléonore disparut. Le bruit qui en courut ternit sa chaste renommée. On disait qu'elle avait quitté furtivement la France, emportant avec elle ses plus riches joyaux, et galopant en compagnie amoureuse avec son jeune page, Isoel de Rhaboul. Marguerite, profondément blessée de cette aventure, ordonna qu'on se tût, à l'avenir, sur Éléonore; que le nom même de la fugitive ne fût jamais prononcé devant elle.

Raillée par son frère, piquée de voir qu'il venait chercher ses preuves d'infidélité parmi ses femmes, dans sa favorite même, Marguerite se crut obligée d'embrasser la cause d'Éléonore. Elle déclara donc qu'elle ne la croyait pas coupable. Dans son chaleureux plaidoyer, elle alla jusqu'à promettre de fournir, dans l'espace d'un mois, les témoignages irrécusables de son innocence.

— Prenez garde, ma sœur, Isoel le page est un gentil damoisel. Il joint à œil guerrier sourire de jeune fille.

— Faisons un pari, répliqua Marguerite. Si je le perds, que le quatrain incivil soit gravé sur ma tombe pour me servir d'épitaphe; mais si je le gagne....

— Si vous le gagnez, répondit Henri, je brise les vitraux de la croisée, et mes faveurs pour vous n'auront d'autres limites que vos désirs. J'y engage ma foi royale.

Ce pari fut un événement. Les ménestrels, en viellant avec gentillesse, s'en allérent le chanter par toute la joyeuse France. Marguerite fit promettre, à son de trompe, dans les bourgs, devant la porte des chastels et des chastillons, de magnifiques récompenses à qui lui fournirait quelque indice mystérieux sur la fuite mystérieuse d'Éléonore. Soins inutiles : le mois était près d'expirer, et Marguerite n'avait rien appris. Volontiers, pour reprendre sa parole, pour annuler la gageure, elle aurait donné au roi son frère dix de ses bouillantes cavales, qui, sous le ciel du Béarn, aiment à se plonger dans le gave écumeux.

La veille du jour où devait expirer le délai, on avertit Marguerite que le geôlier de la prison dans laquelle était renfermé le sire de Montcabel demandait a être admis devant elle. Elle le permit. Le geôlier accourait pour dire que le chevalier de Montcabel offrait à Marguerite de lui faire gagner son pari si, au nombre des conditions qu'elle serait

alors en droit d'imposer à son royal adversaire, elle voulait mettre la liberté du pauvre captif, et la faveur de venir se jeter aux genoux du monarque irrité.

L'allégresse fut grande au cœur de Marguerite; elle promit tout, car Henri s'était engagé d'avance à tout accorder. Quel plus heureux dénoûment pouvait-elle espérer? en gagnant son pari, elle satisfaisait son amour-propre; en outre, Marguerite n'était pas de nature à se plaindre qu'en sus de sa victoire il lui advînt le plaisir d'une bonne action.

Ce soir-là Henri était d'humeur gracieuse. Dès le matin un cavalier, ses armes toutes fracassées, son cheval tout haletant, s'était écrié : « Béni soit Dieu! victoire! » Guise, le pilier de l'Église romaine, venait, au prix d'une balafre, de vaincre les reîtres, accourus pour prêter secours à l'hérésie. Ce sont là nouvelles qui font battre le cœur d'un roi de France. Dans les dépêches pleines du récit des plus beaux faits d'armes, il était dit que le messager, qu'on ne désignait pas autrement, en avait pris la plus belle part. Henri, charmé de tant de bravoure, le combla de présents, lui fit maintes caresses, l'appela fine fleur de sa chevalerie, non sans regretter toutefois qu'un vœu secret empêchât le jeune victorieux de lever sa visière et de déclarer son nom; ce vœu, Henri le respecta. Qu'il eût été fait à Dieu ou aux dames, auprès d'un tel monarque, il était également sacré.

Vers le soir, comme le soleil, en frappant de ses derniers rayons la croisée au quatrain satirique, semblait se plaire à la dorer de mille feux, Henri se trouvait assis dans le même fauteuil de chêne où il était au moment du pari. A ses côtés, debout, les yeux remplis de son triomphe prochain, Marguerite venait en souveraine de dicter ses conditions. Sûre qu'elles seraient toutes remplies, que le roi, esclave de sa parole, ne refuserait rien, elle avait fait venir d'avance le prisonnier. Henri, qu'elle en instruisit, consentit à le voir, empressé de connaître par quel moyen on pourrait faire éclater l'innocence d'Éléonore. Le prisonnier parut, conduit par des hommes d'armes. Arrivé près du roi, il s'agenouilla et découvrit son front. De longs et beaux cheveux d'or tombèrent sur ses épaules, de grands yeux bleus se levèrent timidement sur le monarque, qui s'écria à cette vue : « Il y a de la trahison ici; geôlier, vous jouez votre tête. »

— Hélas! cher sire, ne le condamnez pas, dit la voix douce et tremblante d'Éléonore, car c'était elle; des hommes plus vigilants que lui n'ont pu échapper aux ruses d'une femme. Montcabel, mon époux et mon seigneur, n'était pas coupable du crime pour lequel il a tant souffert. Mais vous étiez irrité, sire; il fallait vous fléchir. Dans cette espérance, Montcabel résolut d'aller combattre, sous Guise, vos ennemis, de verser son sang pour la gloire de votre couronne. Aidée d'Isoel, mon page, dont l'adresse égala le courage, je favorisai l'évasion de mon époux. Le geôlier, vieux soldat ému par la pitié, consentit à me garder en otage jusqu'au retour de son prisonnier. Montcabel a tenu parole : vos ennemis sont défaits, votre couronne vient d'acquérir une gloire nouvelle. Le valeureux chevalier qui, ce matin, a remis à Votre Majesté des dépêches, brillants feuillets pour votre histoire, celui que vous avez comblé d'honneurs, de louanges, est le sire de Montcabel. J'attendais ses hauts faits comme preuve de son innocence, car les traîtres ne sont jamais braves. Alors, j'aurais tout avoué à ma maîtresse, votre noble sœur. N'a-t-elle pas gagné son pari, beau sire? Et la grâce qu'elle demande...

— Est la grâce du chevalier de Montcabel, dit Marguerite, en cachant mal sa joie orgueilleuse. Mon noble frère, vous devez aujourd'hui pardonner à un féal chevalier, et punir un poète bien discourtois.

Henri, avant de répondre, se leva, et, après avoir invité la dame de Montcabel à quitter son attitude suppliante, il alla du pommeau de son épée briser les vitraux menteurs de la croisée; puis, se tournant vers Marguerite, il lui dit avec un sourire qui valait son quatrain :

— Ma sœur, vous avez la main heureuse! Noble dame, ajouta-t-il en s'adressant à Éléonore, vous qui êtes belle comme la plus belle étoile du firmament, acceptez cet anneau émaillé; il est d'un travail merveilleux. Vous le conserverez en souvenir de cette aventure et par déférence pour votre roi. Un juif me le vendit lorsque j'étais dans mon royaume de Pologne. Il avait appartenu à une jeune veuve qui n'eut pas longtemps à l'être, car elle mourut de douleur sur le tombeau de son mari. Le juif acheta l'anneau comme une curiosité; il sera pour vous un gage de vertu; il vous servira aussi de parure. Son bleu presque noir fera ressortir la blancheur de votre main.

« Quant au geôlier, je lui fais grâce pour ne pas déroger à l'usage; mais j'aurai soin dorénavant de ne plus choisir pour ce poste un vieux soldat. Il est temps de mettre un terme aux geôliers sensibles; avec eux autant vaudrait laisser au prisonnier la clef de sa prison. »

Un tournoi célébra le triomphe de Marguerite. Henri le voulut ainsi. Généreux comme un vainqueur, tout vaincu qu'il était, il se fit le héros de sa propre défaite. Joutes, castilles, pas d'armes, danses de toute espèce, surpassèrent ce qu'on avait vu jusqu'alors. Partout brillaient cuirasses d'acier, riches armoiries, lances, écus, heaumes et pennons. Là se trouvait toute la fleur de la France, car nul chevalier, ni écuyer, au bruit des cors sonnant haut

et clair de réjouissantes fanfares, n'avait osé demeurer dans son manoir.

La fête dura de longues heures; les écharpes à franges d'or, à tissus d'argent, furent distribuées aux heureux de la journée; les barrières ne s'abaissèrent, pour laisser écouler la foule riante et parée, qu'au moment où le soleil semblait à demi noyé par les vapeurs du soir.

Henri avait invité à cette solennité tous les seigneurs des environs.

A ce tournoi, le sire de Montcabel fit maintes gentilles prouesses. Éléonore y brilla de toute sa beauté; sa pâleur, sa taille que les ennuis avaient amincie, étaient comme autant de preuves d'une tendresse sans égale, et, par cela même, ajoutaient à ses charmes tout ce qui pouvait leur faire effacer les attraits si vermeils, si enjoués des dames de la cour. Aussi l'hommage de mille regards s'élevait jusqu'à elle, aussi mille bouches disaient tout bas que le malheur quelquefois sert à souhait la coquetterie.

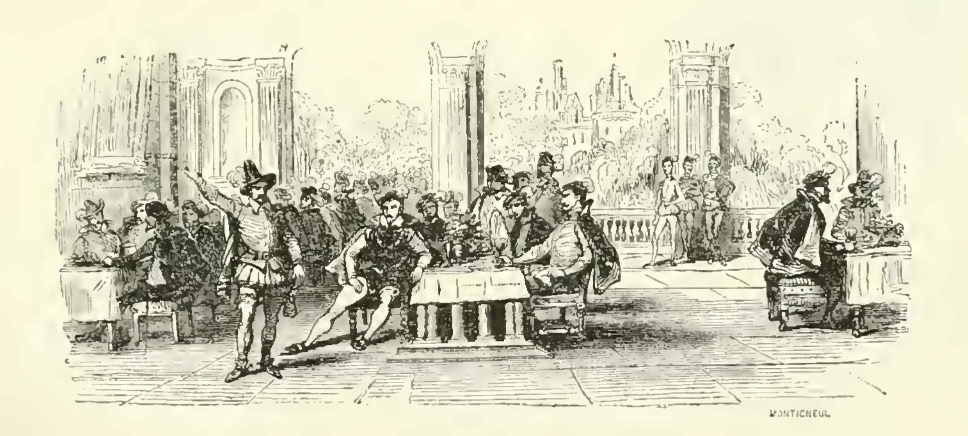
Les chroniques du temps, dont l'authenticité est par bonheur souvent douteuse, rapportent que Henri prit plus tard sa revanche envers sa sœur, sans avoir cependant fait un nouveau pari.

Il s'était enflammé pour la dame de Montcabel. Le roi avait été clément, Éléonore ne fut point ingrate; mais il paraît qu'en train de payer les dettes de sa reconnaissance, elle se rappela les services du page. La dame de Montcabel était très-consciencieuse; aussi l'anneau voyageur passa de son doigt à celui d'Isoel, où l'œil jaloux de Henri ne tarda pas à le découvrir. Le pauvre roi, jusqu'alors si fier de s'être substitué au mari d'Éléonore, se trouva confus de l'avoir trop bien remplacé; cependant, pour toute vengeance, il se contenta d'écrire sur les vitraux de la croisée une seconde édition de son quatrain.

Le poète consola l'amant. C'est aussi une bonne fortune pour un roi qu'un quatrain. Henri fut enchanté de n'avoir pas perdu le sien, quoiqu'il l'eût payé au prix de sa tendresse trahie.

L'amour-propre serait-il plus fort que l'amour?

AUDIBERT.





LA FERME DE L'ORANGE.

Les dieux sont partis depuis longtemps; Dieu est a la veille de son départ; la poésie est déjà bien loin; tout ce qui consolait la terre d'être terre va disparaître, ou a déjà disparu.

Il nous restait les Turcs et les Grecs; nous les avons détruits. Les Grecs se sont faits Bavarois; les Turcs se sont faits Francs. J'ai vu dans le port de Marseille une corvette intitulée *Fatmé*, mais *Fatmé* écrit comme je l'écris, avec un F véritable, suivi de quatre lettres françaises comme l'Académie. Ainsi, les Turcs rougissent même déjà de cette belle langue arabe que parlait Adam, et dans laquelle fut parlée la première phrase d'amour qu'un homme brun ait adressé à une femme blonde sous les palmiers de l'Éden.

Le culte de la matière est proclamé. Nous aurons trois dieux nouveaux : le gaz, la vapeur et le chemin de fer; quelle profane trinité! Nous serons tous fort riches... dans cinquante ans; la pauvreté sera supprimée; l'espèce des malheureux sera perdue, comme celle des sphinx et des griffons; nous nous promènerons tous sur le boulevard Italien, à cinq heures du soir; nous aurons tous des loges à l'Opéra et une danseuse pour nos entretiens. Vous verrez qu'à force de bonheur et d'ennui, nous regretterons notre malheur et nous reviendrons à la Sainte-Trinité, mais il nous faudra passer par la fortune et le prosaïsme, ce sera cruel.

Déjà quelques hommes intelligents, et menacés de ce bonheur, cherchaient sur la carte un refuge contre les prospérités de l'avenir. Ils avaient remarqué deux îles vierges de vapeur et de gaz, et immortalisées par de doux et poétiques souvenirs: l'île de Juan-Fernandez, chère à Robinson et aux écoliers; et la *Nouvelle-Cythère* de la mer du Sud, où *la pudeur n'avait pas de voile*, comme le pudique abbé Delille le disait dans son temps.

Marc Fraizier et Jules Fraizier son frère sont par-

tis du Havre, il y a un an aujourd'hui, pour reconnaître ces deux îles et y fonder une petite colonie de gens heureux. Ils sont arrivés à Juan-Fernandez après trois mois de navigation. Marc disait à Jules avant d'aborder: Rappelle-toi cette belle exclamation de Saint-Preux dans l'*Héloïse*: « *O Juan Fernandez! ô Julie! le bout du monde est à votre porte!* » tant les bocages de Clarens étaient délicieux!

En débarquant ils trouvèrent une douane anglaise et des soldats rouges qui se promenaient sous les bananiers du rivage. On leur demanda s'ils avaient de la flanelle de Reims et des étoffes de Lyon. Ils répondirent qu'ils cherchaient la vertu, le bonheur et la cabane de Robinson Crusoé. On les conduisit chez le schérif.

En effet, les perquisiteurs trouvèrent dans la malle de Marc Fraizier divers objets de manufacture française; ces objets furent confisqués, et les délinquants furent condamnés à une amende de cent livres et à la déportation.

Les deux frères obtinrent pourtant quelque adoucissement à leur peine. On leur permit de s'embarquer sur le *Fox*, qui mettait à la voile pour Otahiti.

— A quelque chose malheur est bon, disait Marc à son frère Jules; l'île de Juan-Fernandez est tout anglaise, comme la place de *Charing-Cross*. Nous y aurions perdu notre temps et nos études: autant que j'ai pu en juger dans l'heure de notre procès en contrebande, il m'a semblé que cette île avait fait bien du chemin dans la prose, depuis le jour où Thomas Selkirk y naufragea. Si Daniel Foë la revoyait, il gémirait avec amertume. Ce ne sont plus les sauvages qui viennent débarquer sur cette côte pour en dévorer les habitants; ce sont les habitants qui dévorent les hommes civilisés qui y débarquent. Nous avons été dévorés. Maintenant nous allons aborder au domaine de la poésie. Nous allons visiter cette île qui a reçu le doux et incomparable surnom de *Nouvelle-Cythère*. L'ancienne Cythère n'est plus qu'un rocher de pirates; elle se nomme *Cerigo*, brute appellation de forbans! Cerigo a perdu son temple de marbre et son bois de myrthes. Il n'y a plus que quelques bouquets de tamarins malingres et salés, où les corsaires encensent fort peu leur barbare Vénus. L'amour exilé de la mer classique a cherché un refuge de par le monde; l'amour à franchi le détroit de Gades; il a descendu l'océan Atlantique; il a doublé le cap de Horn; il est remonté dans la mer du Sud et a transporté le culte de Cythère sous les palmiers d'Otahiti. C'est là que la pudeur est honnêtement impudique; c'est là que le désir est satisfait avant de naître; c'est là que l'écho du mont s'épuise à répéter l'éternel épithalame d'un éternel hyménée; c'est là que l'amant donne à sa nouvelle épouse un rendez-vous d'amour à trois lieues au large, sur l'écume d'une vague, lit nuptial flottant et embaumé. Oh! si les hommes connaissaient Otahiti, l'Europe serait déserte, cette île seule serait peuplée, et Dieu serait jaloux de l'univers!

Les deux frères paraphrasèrent ce discours en mille variations; durant toute la traversée ils souffrirent beaucoup du mal de mer, inventé par la bienfaisante nature pour charmer les ennuis des voyages maritimes. Ils subirent une assez grande quantité de tempêtes, comme cela doit arriver à tous les voyageurs, la mer calme n'existant qu'en poésie. Ils perdirent le gouvernail dans le détroit de Magellan, et faillirent naufrager entre la Terre-de-Feu et les Patagons; en remontant vers l'Océanie ils eurent une mer assez bonne, mais ils manquaient d'eau, de biscuit, de viande fraîche et salée; à part ces inconvénients, ils jouissaient du plus beau des spectacles: un soleil radieux, une mer d'azur et infinie, une brise apéritive qui prédisposait merveilleusement aux festins, des soirées d'or et d'écarlate, des nuits étoilées avec une profusion telle qu'il semblait qu'on assistait toujours au lever de quelques nouvelles constellations. Avec une once de pain et de riz seulement, on aurait vraiment savouré ces richesses de la nature avec délices, mais la nature se contentait d'être riche en étoiles, en nuages d'or et en parfums; elle était trop haut placée pour remarquer une coquille voguant vers l'archipel des îles de la Société. Les voyageurs étendus sur le pont de la coquille se faisaient des adieux funèbres, lorsque le pilote, qui venait de manger un potage fait avec son chapeau de castor, signala au nord la Nouvelle-Cythère. Il en coûte au bonheur pour se faire bonheur!

Marc Fraizier et son frère Jules se levèrent en s'aidant de grappins, et virent en effet une île assez voisine et ombragée de beaux arbres; ils avalèrent quelques gouttes d'eau salée pour se donner une surexcitation d'épiderme, et ils aspirèrent ce vent de terre si frais à la poitrine des navigateurs: un peu de force leur revint à l'âme et au corps. — La voilà donc, dit Jules, cette île du bonheur! le voilà cet Éden où l'homme a conservé son innocence, où la nature ne rougit pas d'elle-même, où Ève n'a pas encore partagé avec Adam le fruit de l'arbre du bien et du mal!

La nuit était tombée quand ils arrivèrent dans la baie. Marc et Jules cherchaient autour d'eux les pirogues des sauvages; ils ne virent point de pirogues: le capitaine mit en mer deux embarcations, et les moins agonisants des passagers s'y laissèrent couler par les sabords. Nos deux frères abordèrent les premiers à la rive de l'Éden; ils trouvèrent une belle chaussée pavée à la Mac-Adam; cela les surprit beaucoup: s'avançant toujours au hasard, ils aperçurent une belle enseigne transparente, éclai-

rée au gaz hydrogène, avec cette inscription: *Hartinn* (hôtel du Cerf.) — Je crois que c'est de l'anglais tout pur, dit Marc. — Au moins nous trouverons du rostbeef, dit Jules. — C'était bien la peine de faire quatre mille lieues pour manger une tranche de bœuf, dit Marc. — Entrons toujours.

C'était un hôtel en règle; le *lund-lord* avait un habit noir, des breloques à fleur de gilet et un chapeau nommé *qui capit ille facit*, de la grande manufacture du Strand. Il salua les deux frères, et voyant à leur état de squelette qu'ils étaient à jeun depuis le cap de Horn, il les introduisit dans la salle à manger, et les plaça devant un trophée de gastronomie anglaise, composé d'un heureux mélange de douceur et de gravité. Marc et Jules ajournèrent leurs réflexions, et mangèrent comme des naufragés de la *Méduse* échappés du radeau.

Un bon repas comble bien des lacunes; Marc et Jules engraissaient à vue d'œil à chaque verre de Porto et de Sherry; au dessert ils allaient s'abandonner au charme de la conversation, mais le sommeil les saisit sur leurs fauteuils, où ils dormirent jusqu'au jour, comme dans leurs lits.

— Allons chercher des sauvages! furent les premières paroles de leur réveil. En sortant d'*Hart-Inn* ils trouvèrent un joli *Square* bordé circulairement de maisons, façon chinoise, avec des enseignes anglaises sur les boutiques; au milieu de la pelouse était une statue de terre cuite, élevée à Nelson. — Jusqu'à présent, dit Marc, la nouvelle Cythère se présente assez mal, les sauvages n'abondent pas.

Les boutiques s'ouvrirent, les marchands étalèrent; les domestiques frottèrent les marteaux de cuivre, les palefreniers à cotte rouge et à guêtres grises étrillèrent les chevaux, les femmes de la campagne encombrèrent les marchés, et un homme de lettres accrocha une enseigne où on lisait *Otahiti Cronicle office:* c'était un bureau de journal.

— Il y a un journal! dit Jules, achetons le journal. Combien votre journal? — *Six penses.* — Donnez-nous ces deux numéros.

— Voyons les nouvelles de l'intérieur, dit Jules, et il lut:

« Matow-Pataoün, le dernier rejeton des anciens rois d'Otahiti, s'est réfugié dans la montagne du Caquier, il n'a été suivi que de deux sauvages; tout nous fait espérer que ces infortunés périront de faim et de misère, victimes de leur obstination.

» Les révérends Phythion et Adamson, missionnaires évangéliques, ont continué leurs exercices avec le plus grand fruit; trois familles d'ex-sauvages ont abjuré publiquement le culte des Manitous; ils ont déposé entre les mains des deux ministres cinq exemplaires de l'infâme idole Fithrouë, qui n'a qu'une oreille, un bras et une jambe, et qui est faite en bois de Bengala: ces familles converties ont témoigné beaucoup d'horreur pour Fithrouë: on a donné aux hommes des carriks, *waterproof*, et des pantalons de fort papier Weynen; on a donné aux femmes de petites cottes de parchemin tissé qui sortent de la manufacture d'Érington, patenté, 19, *Cook-Street*, à Otahiti.

» Un ex-sauvage a été surpris hier en flagrant délit, au moment où il invoquait son Manitou devant une Mimosa; il a été conduit devant le grand-juge et interrogé conformément à la loi; ce malheureux n'a pas cherché à dissimuler son crime, il a hautement avoué sa croyance, ajoutant qu'il vivrait et mourrait dans la foi des Manitous; on l'a enfermé dans une cellule pénitentiaire avec une Bible et un volume de sermons du ministre Rupert: l'ex-sauvage a brûlé la Bible et les sermons; il a été mis au petit cachot: on ne peut que louer en cette occasion la tolérance vraiment évangélique du gouvernement anglais. C'est par des moyens de douce répression que nous procédons à l'œuvre de l'assainissement moral des peuplades sauvages, bien différents en cela des papistes espagnols, qui procédaient dans le Pérou par le fer et le feu.

» L'école Lancastrienne instituée *Nelson-Square* commence à porter ses fruits. Trente-deux ex-sauvages des deux sexes, fort proprement vêtus de redingotes de barbes de maïs, assistent régulièrement aux leçons de lecture et d'écriture. Demain l'école entre dans la lettre B. La lettre A marche déjà comme sur des roulettes. Rien de touchant comme d'entendre ces voix sauvages répéter en chœur, A, A, avec une pureté d'intonation vraiment remarquable. Il faut observer que la lettre A se nomme en otahitien, *Tuvaïmaou*, et qu'il a fallu bien des efforts de patience pour arriver de si loin au son pur et net de l'A.

» Des soupes économiques, des bouillons à l'*O-Callam*, des pâtisseries à la *Crowbett* ont été servis hier, pour la première fois, au réfectoire public et gratuit des orphelins sauvages. Cette institution, éminemment philanthropique, a été accueillie avec une joie naïve par les jeunes et malheureux orphelins. Il n'en coûtera au trésor que cent livres par an pour nourrir cent orphelins, tant l'économie a présidé à la confection des mets philanthropiques, sans compromettre toutefois la santé délicate des jeunes sauvages. Les soupes se confectionnent avec des mousses de mer, cuites au soleil, à l'osmazôme, ou moelle de cachalot (*squalus maximus*), c'est un tonique et un calmant bien combiné. O-Callam, qu'on a surnommé, à bon titre, le père nourricier de la jeunesse sauvage, a composé des bouillons avec des substances veloutées et nutritives. Il a découvert que de légers cailloux de mer, recueillis vers le soir, sur la côte nord, et proprement étuvés à la vapeur, donnaient à l'eau de roche

bouillie un arome exquis et une vertu nutritive. Ces cailloux sont très-fréquentés par des poissons délicieux, qui viennent y prendre leurs innocents ébats et leur donner une saveur ictiophage. Les orphelins s'en trouvent fort bien et grandissent à vue d'œil. Le savant chimiste Crowbett, mu par des sentiments humanitaires, a inventé des pâtés qui portent son nom et qui ont obtenu le plus légitime succès. La croûte se compose d'écorce de liquidambar, dissoute au bain-marie, et cristallisée à la machine pneumatique, avec une force de cohésion qui ne se retrouve au même point que dans les gâteaux d'amande. Ces pâtés ont un mètre vingt-cinq centimètres de circonférence, sur dix-huit pouces anglais de haut. On les remplit plantureusement avec un hachis de plumes de toraccos ébarbées et de pâtes d'aras verts dont le suc est exquis. L'inventeur Crowbett a trouvé la plus douce récompense de ses travaux dans les remercîments enfantins de ces pauvres créatures, qui n'ont plus dans le monde que l'Angleterre pour soutien. C'est ainsi que la vieille Angleterre répond à ses détracteurs du continent. »

— Voilà donc la nouvelle Cythère! dit Jules en laissant tomber le journal. Il faut convenir que ces Anglais font un singulier métier ; ils s'imaginent que tout ce qui flotte sur l'Océan leur appartient ; ils avalent une île comme une huître. Ils enchaînent l'univers avec leur liberté. Séjournerons-nous longtemps à la nouvelle Cythère, mon ami? — Il faut partir sur-le-champ, répondit Marc, si nous trouvons un vaisseau. — Et pour aller où? — Les vaisseaux vont toujours quelque part, à moins qu'ils ne restent en chemin. — En ce cas, nous resterons avec eux. — Convenu.

L'Ionia mettait à la voile le jour même pour le cap de Bonne-Espérance. Il allait y prendre un chargement de vin de Constance et de peaux de lions. Marc et Jules firent un second et dernier repas à *Hart-Inn* et demandèrent leur compte : il se montait à huit cent soixante-quinze francs, monnaie de France. Deux dîners et deux fauteuils. Marc, qui était un grand philosophe, paya sans dire un mot, et pria le *land-lord* de vouloir bien, par-dessus le marché, les accompagner à la marine. Le *land-lord* prit sa canne et son *qui capit ille facit*, et les conduisit à l'échelle de *l'Ionia*. Il ne demanda rien pour cette course, ce généreux *land-lord!*

L'Ionia mit à la voile par un temps superbe, comme tous les vaisseaux qui partent. A dix lieues au large, il fut assailli par une tempête, selon l'usage, et perdit le mât de beaupré. Le capitaine disait : — Hâtons-nous de gagner les moussons, c'est la saison des moussons ; nous marcherons comme des dieux avec les moussons. Les passagers avaient les yeux fixés sur l'Océan pour voir arriver les moussons.

Après un mois de traversée, ils relâchèrent à Batavia pour se ravitailler. En mer on se ravitaille toujours. Un navire arrive toujours dans un port mourant de faim et de soif, avec deux ou trois mâts de moins. De Batavia au Cap, on vécut en comptant sur les moussons qu'il est impossible de manquer dans leur saison, à moins d'un miracle. Le miracle se fit : cette année-là, il n'y eut pas de moussons. Le capitaine était furieux contre la nature. La nature lui envoya une série de tempêtes qui le jetèrent sur les régions polaires découvertes par Davis. Ces régions sont des nuages permanents. Le capitaine, en cherchant les terres de Davis, s'égara dans les nuages. Il perdit la carte et la boussole, et remit *l'Ionia* entre les mains de Dieu. — Nous sommes perdus, dit Marc. Jules répondit : — C'est bien!

Dès que le vaisseau ne fut plus gouverné, il se gouverna bien, une dernière tempête ramassa *l'Ionia* comme une paille dans la région des nuages, et lui faisant filer malgré lui quinze nœuds à l'heure, il le mit dans des eaux tranquilles en face de la haute montagne de la *baie de la Table* qui termine l'Afrique au midi : les passagers ne remercièrent pas Dieu.

— Voilà un fort beau pays! dit Jules en débarquant à la rive du Cap. — Cela me paraît encore bien anglais, dit Marc, pourtant je suis si dégoûté de la mer et de l'Europe que je veux m'ensevelir ici, il faut être fou pour se condamner bénévolement à se faire ballotter par les vagues, l'Océan s'est assez joué de nous, voici une terre solide sous nos pieds, restons. — Oui, dit Jules, mais les Anglais? — Les Anglais n'ont pas occupé toute l'Afrique depuis *Table-bay* jusqu'à Maroc, nous irons chercher notre vie dans l'intérieur ; au Zanguébar, s'il le faut. — Adopté, frère, adopté.

Ils descendirent au Cap à *l'hôtel du Tigre* et furent écorchés vifs.

Après huit jours de repos, Marc fit des préparatifs de voyage, il acheta deux chariots couverts, emprunta quatre Hottentots domestiques à raison d'une piastre la pièce par jour, et son frère Jules fit emplette d'un petit arsenal de promenade ; quatre fusils et deux paires de pistolets : un guide nommé Kreabs s'offrit pour les conduire à la rivière de l'Orange en trente-deux jours de marche dans le désert ; ils se firent assurer contre les lions à l'hôtel du Tigre, siége de la compagnie d'assurance indienne. — Nous aurions mieux fait de nous faire assurer par les lions contre l'hôtel du Tigre, dit Jules en partant : cette plaisanterie ne fit pas sourire les Anglais ; on ne sourit pas au Cap.

Ce voyage fut fait avec une grande monotonie de bonheur : on marchait le jour, on campait la nuit dans un cercle de feu entretenu par les Hottentots. Marc et Jules ne virent pas l'ombre d'un lion ; mais

ils virent beaucoup de lézends, et ils furent dévorés en détail par les moustiques contre lesquels ils n'étaient pas assurés ; des moustiques de la grandeur d'un petit oiseau de proie ; la bienfaisante nature a semé ces insectes avec une prodigalité merveilleuse dans les beaux climats.

Marc et Jules, après avoir laissé leur chair fraternelle éparpillée dans les corps d'un milliard de moustiques, arrivèrent sur les bords de la rivière de l'Orange. Il en coûte pour arriver à la poésie et au bonheur, les moustiques avaient disparu.

Là un spectacle ravissant et inattendu leur fit oublier leurs maux.

Sur la racine d'une montagne toute verte de gazon et de jeunes acacias, s'étendait une vaste ferme en bois d'acajou, luisante comme un meuble de boudoir. Elle était divisée en trois corps de logis ; celui du milieu dominant les autres : une barrière carrée à claires-voies et à larges barreaux de bois de fer entourait la ferme comme un rempart élégant. La façade du nord restait à découvert et laissait voir une grande quantité de balcons légers et de jolis kiosques saillants où flottaient des rideaux de pagne et de coutil de toutes couleurs : chaque fenêtre avait son couronnement de cassier aux fleurs jaunes et taillées en houppe. La porte s'ouvrait sur un perron jonché de larges fleurs de la famille des dahlias. Ces fleurs montaient comme un tapis sur les cinq marches de l'escalier. Les trois autres façades se noyaient dans une ombre adorable, largement épandue par trois rideaux de caquiers, constellés de tronc en cime de leurs innombrables fruits rouges semblables à des cerises énormes : une forêt magnifique semblait sortir de la ferme, et s'étendait en alternant ses massifs et ses clairières sur le flanc de la montagne avec une opulence de végétation digne de Dieu, du fond d'un vallon voisin, formé par deux collines si rapprochées qu'elles croisaient leurs branches comme des mains amies, descendait avec un calme divin la rivière de l'Orange, gracieusement encaissée dans un lit de nénuphars et d'iris, limpide et azurée comme le miroir du ciel ; fraîche comme la baignoire d'Ève dans l'Éden : cette rivière dessinait de molles inflexions et se perdait à un mille de la ferme, sous un amoncellement d'arbres gigantesques, couverts d'azur et de lumière aux limites de l'horizon.

Marc et Jules sortirent de leur extase, un jeune homme parut à la porte de la ferme, il était nu jusqu'à la ceinture ; un large pantalon de toile était son seul vêtement : sa main droite était armée d'un fusil à deux coups : les deux frères marchèrent à lui hardiment, leurs armes abattues sous le bras gauche et l'air souriant. Soyez les bienvenus, amis d'Europe, dit en anglais le jeune homme de la ferme, que venez-vous demander à vos frères des bois? — La main gauche, l'eau du fleuve et l'hospitalité, répondit Marc avec une assurance pleine de franchise et d'abandon. — Entrez, vous aurez tout, dit le jeune étranger ; et il tendit ses deux mains aux voyageurs.

Ils furent introduits dans un vestibule frais comme une grotte et tout retentissant de chants d'oiseaux comme une volière ; un vieillard couronné de cheveux blancs était assis au fond et lisait, il se leva devant les étrangers et dit : — Que béni soit le sentier qui vous a conduits ici! Avez-vous faim? avez-vous soif? — Nous avons tout, répondit Jules. — Ma table est à vous.

Le vieillard ouvrit une porte et entra le premier dans une salle dont le parquet de pierre était bordé de larges ruisseaux d'eau vive et courante : les oiseaux du vestibule suivirent leur maître avec des chants de joie ; il y avait des loris, des bengalis, des cardinaux, des perruches, des touraccos, des serins, tous heureux et libres, volant sur les murs comme une arabesque vivante, et tourbillonnant au lambris en cercles radieux, comme un mobile ornement de plafond aux mille couleurs : les deux frères ne remarquèrent pas ce cortége ailé du vieillard ; leurs regards tombèrent et moururent sur une table où s'élevait avec une échancrure savoureuse un monstrueux pâté de venaison, flanqué de quatre vases de porcelaine transparente à col effilé où jaunissait un vin de Constance vieilli dans les celliers de la maison.

Au signe du maître ils s'assirent et mangèrent sans façon ; le vieillard et le jeune homme respectèrent ce noble appétit de voyage, et ils versaient eux-mêmes le généreux vin d'Afrique dans des coupes de cristal de roche. Lorsque Marc et Jules eurent repris leurs sens dans une première réfection, ils jugèrent convenable de remercier le vieillard de son hospitalité patriarcbale.

— Depuis le déluge, dit Jules, je crois qu'on n'a plus revu la scène d'aujourd'hui, c'était ainsi que le patriarche Noé recevait sous sa tente d'Arménie les fils de Sem, de Cham et de Japhet, et qu'il leur versait le vin d'Orient qu'il avait inventé lui-même. Je bois à la vigne de Noë.

— Je bois à mes fils, dit le vieillard.

— Maintenant nous dirons nos noms à notre hôte, si notre hôte le permet ; nous sommes les frères Marc et Jules Fraizier, de Paris, rue du Helder, 12. Nous allons à travers le monde cherchant je ne sais quoi, votre ferme peut-être ; mon frère Marc est poète, c'est une profession ignorée sans doute ici, moi je ne suis rien, mais je marche à la suite de Marc, cherchant ce qu'il cherche et m'amusant de tout ; nous avons reconnu que l'homme était dans une grande erreur de croire qu'il avait été mis au monde pour vivre dans la rue du Helder ; nous croyons que son domicile est plus vaste, et qu'il doit passer sa vie à se promener dans sa véritable

maison, qui est le globe terrestre et non le nº 12 de la rue du Helder. Voilà pourquoi nous nous promenons dans cette rue qui est formée par la côte d'Afrique et la côte d'Amérique, dont l'Océan est le ruisseau, le soleil le reverbère. Après avoir sauté le ruisseau, nous sommes entrés chez vous; nous vous rendons une visite de voisin.

— Soyez les bienvenus, mes fils, dit le vieillard en souriant; soyez les bienvenus dans la ferme de John Hamlet, de Chester.

— Vous êtes encore Anglais? dit Jules en croisant ses bras sur sa poitrine.

— Il y a si longtemps que je suis Anglais, qu'il me semble que je ne le suis plus. Voici bientôt quarante-deux ans que j'habite cette ferme.

— Seul?

— Oh! non, ma famille est nombreuse. J'ai un fils qui demeure avec sa femme, dans une autre ferme à quatre milles d'ici, dans nos vignes. Voici mon petit-fils et je vous montrerai bientôt ses trois sœurs. Mon fils et moi nous avons, de plus, vingt noirs à notre service. Vous voyez que je ne suis pas seul.

— Certainement, on peut très-bien vivre en pareille société. De qui dépendez-vous ici?

— De personne.

— Comment! vous n'avez pas dans le voisinage quelque petit roi, quelque petite république dont vous êtes les citoyens obligés?

— Autour de nous nous avons le désert. J'ai entendu dire qu'un roi africain règne à trois cents milles de cette rivière, vers l'est. C'est le royaume le plus voisin.

— Et les lions! comment vivez-vous avec les lions?

— Il est possible qu'il y ait des lions; mais je n'en ai jamais vu. J'ai vu quelques tigres, ils sont très-poltrons et craignent toujours d'être dévorés par mes noirs. L'an dernier, nous reçûmes la visite d'un éléphant; il frappa de sa trompe aux barreaux de cette barrière; mon fils fut le complimenter avec un grand cérémonial; nous lui offrîmes une corbeille de gâteaux et une jatte de rhum. Il mangea et but, et s'en retourna fort joyeux dans ses bois. Ma vieille expérience m'a appris que cette partie de l'Afrique est abandonnée par les animaux féroces, à cause d'une grande quantité de plantes dont ils ne peuvent soutenir l'odeur et dont les exhalaisons même sont mortelles pour eux. C'est là un des mille secrets que la nature a déposés au cœur de cette Afrique, qui est la terre des secrets.

— Vous êtes donc ici en toute sécurité?

— Oui, mon fils, il n'y a du danger que dans les villes, sur la mer et sur les grandes routes. La terre est pleine de recoins où la vie est aussi à son aise que dans mon cottage, mais les hommes s'éloignent autant qu'ils peuvent de ces heureux recoins.

— Si ce n'était trop indiscret de notre part, nous vous demanderions quelques légers détails sur l'origine de votre établissement.

— Ce n'est point un mystère. Voici mon histoire en quelques mots : A trente ans, je quittai Chester, ma ville natale, par dégoût de l'existence. Le *spleen* m'avait même rendu fou. A force de regarder couler devant mon château la triste rivière de Mersey, je m'imaginai que c'était moi qui étais forcé de pousser à l'Océan cette vaste masse d'eau, et je formai le dessein de me tuer pour me délivrer d'une fonction si onéreuse. Un jour, je profitai d'un moment lucide, je réalisai autant d'argent que je pus, je partis pour un voyage sans but déterminé. J'essayai plusieurs villes, comme on essaie des habits, pour faire choix du plus commode. Londres me déroula ses ennuis tirés au cordeau à perte de vue. Paris me donna un rhumatisme. Venise me fit l'effet d'un grand cimetière de marbre avec cercueils flottants. A Rome, je fus menacé d'un autre genre de folie, je m'imaginai que je portais sur mon dos le poids de vingt-cinq siècles. A Naples, je fus heureux quelques jours, mais le Vésuve me tourmentait cruellement. Sa dernière éruption lui avait creusé au front deux cavernes rouges, et je me persuadai que le volcan me cherchait partout avec ses deux yeux. La nuit, je rêvais que je causais avec le Vésuve sur le bord de la mer. Mon Dieu! m'écriai-je, n'aurez-vous pas fait sur ce globe un coin de terre pour moi! Un jour, je pris une pièce d'or et un pistolet chargé; je jetai en l'air la pièce d'or en criant *face*, bien décidé à me tuer si je devinais. Je devinai. Un lazzarone passait, la main tendue vers moi; je lui donnai la pièce d'or et j'armai mon pistolet. Le lazzarone baisait la pièce en disant : *due teste, due teste*, et il vint me la montrer en riant; la pièce d'or avait deux *faces*, et je l'avais prise au hasard dans un rouleau de cent. Voilà qui me condamne à la vie, dis-je en moi-même, vivons : et je jetai mon pistolet dans la mer.

Un vaisseau anglais de relâche à Naples partait ce jour-là même pour l'île Maurice. Je m'embarquai bien résolu à ne plus chercher le suicide, mais à me faire trouver par lui; vous ne sauriez croire quels horribles tourments d'ennui la navigation me fit subir, je ne crois pas qu'il y ait de prison plus dure que la cabine d'un vaisseau : il y avait vingt passagers à bord, une moitié gardait un silence de mort, l'autre parlait avec exubérance, je ne savais auquel des deux partis me livrer; avec les parleurs je regrettais les taciturnes, avec les taciturnes je regrettais les parleurs, j'allais des uns aux autres avec une profonde répulsion pour tous. Enfin nous relâchâmes au Cap. Là je rompis mon ban, je réalisai ma for-

tune et je résolus de m'avancer dans l'intérieur de l'Afrique, avec trois Hottentots, pour vivre des surprises et des émotions de l'inconnu; je visais ainsi à un suicide honorable, je m'enfonçais au cœur la pointe de l'Afrique comme un poignard.

Ce qui rend toujours les hommes malheureux, c'est qu'ils s'obstinent à chercher le bonheur; c'est le jeu inverse qu'il faut jouer : moi, c'est en cherchant le malheur que je trouvai le bonheur. Vous ne sauriez dire quelle sérénité vint rafraîchir mon âme lorsque je découvris ce paysage qui doit vous avoir bien réjouis vous aussi à votre arrivée; il me semblait que je dépouillais le vieil homme européen et que je recevais d'une main invisible une chair nouvelle, un cœur nouveau : toute la somme de bonheur que cette nature virginale gardait en réserve depuis la création, et qui n'avait été dépensée pour personne, m'entoura comme un bain suave, me retrempa, me rendit fort; ce fut comme une soudaine convalescence, un réveil lumineux, une sainte résurrection. Adam de ce paradis, je cherchai mon Ève; je la demandai à cette nature féconde qui exhale tant d'amour sous ces arbres, sur ces fleurs, dans ces belles eaux du vallon : c'est alors que, fermement résolu de vivre ici, je fis le dernier de mes voyages, je revis la ville du Cap, j'y formai des relations avec les familles de mes compatriotes, et après deux mois de cette vie mondaine à laquelle je devais renoncer pour toujours, j'épousai une jeune veuve qui consentit à me suivre à la ferme de l'Orange : je puis dire que cette femme n'a jamais regretté de m'avoir suivi : levez les yeux, regardez le ciel, cherchez un nuage; l'azur est partout; eh bien! notre vie de quarante ans est pure comme ce ciel.

Marc et Jules se levèrent vivement, et serrèrent avec transport la main du vieillard et de son fils. — Maintenant, dit John Hamlet, il faut que je vous présente à ma famille; où sont tes sœurs, Luxton?

— Je l'ignore, mon père, répondit le fils en caressant une perruche qui venait de se percher sur son épaule.

— Messieurs, dit le vieillard, si vous voulez visiter le jardin et le parc, mon fils va vous guider; nous nous reverrons à dîner, n'est-ce pas? je vais donner des ordres pour qu'on ait soin de vos bagages et de vos domestiques, ne vous inquiétez de rien.

Jules prit familièrement le bras de Luxton et marcha du côté du bois; Marc les suivait à la distance de quelques pas.

Au bout de la première allée, une apparition les attendait, qui devait leur faire tourner le sang au cœur.

Trois jeunes filles sortaient d'un massif d'acacias, trois jeunes filles de même taille; trois corps, trois visages, trois costumes exactement semblables, si bien que l'on croyait voir la même femme reproduite trois fois par quelque jeu d'optique : elles marchaient enlacées l'une à l'autre par leurs bras nus avec une grâce merveilleuse d'ondulation de corps; leurs têtes étaient couvertes d'un chapeau de larges feuilles cousues; leurs cheveux, d'un ébène éblouissant, ruisselaient en boucles sur des épaules nues d'une blancheur vermeille; une robe de modeste coutil, relevée par le luxe des agrafes d'or, s'échancrait sur leur poitrine, serrait leur taille, et s'arrêtant un peu au-dessus de la cheville, laissait aux pieds toute leur liberté de mouvement; c'était un groupe de trois femmes primitives, elles appartenaient à la plus belle espèce de femmes, l'Anglaise créole, celle qui combine l'exquise perfection du corps, le coloris adorable de la carnation avec l'énergie de l'âme et la vivacité du sang : à mesure que ces trois filles s'approchaient, elles révélaient un nouveau charme; leurs figures d'une transparence dorée, et leurs grands yeux de créoles, se détachaient sous l'ombre de leurs chapeaux flottants; quand elles s'arrêtèrent étonnées devant les trois jeunes gens, Marc et Jules n'avaient plus de voix.

Luxton fit avec quelque embarras les honneurs de la présentation, il dit le nom des deux étrangers à ses sœurs, et le nom de ses sœurs aux étrangers : *Véry-nice*, *Héva* et *Fanny*, tels étaient les noms de ces ravissantes filles.

Jules rompit le premier le silence : — Voilà, dit-il, un trio de ressemblance qui rentre dans les secrets de l'Afrique dont nous parlions tantôt; vous avez trois noms, mesdemoiselles, il me semble qu'un seul suffirait à vous trois, *Very-nice*.

Un sourire d'ange illumina le visage des trois jeunes filles, elles considéraient de la tête aux pieds ces inconnus avec une curiosité muette, et leurs yeux semblaient interroger Luxton et demander une explication pour laquelle la langue ne trouvait pas de termes : le frère devina ses sœurs et il entra dans quelques détails sur le voyage et l'arrivée des deux étrangers. Un témoin indifférent aurait remarqué l'émotion étrange qui animait en sens divers ces six personnages; les jeunes filles et les jeunes gens étaient singulièrement troublés, et ils ne se rendaient pas compte de leur embarras. M. John Hamlet et sa femme survinrent bientôt, et mirent chaque acteur de cette scène un peu plus à son aise; madame Hamlet reçut les hommages des deux Français, c'était une dame sexagénaire d'âge, mais jeune encore de fraîcheur et de santé, on voyait luire sur son visage les derniers rayons de cette beauté incomparable des femmes du Lancashire : le temps n'avait altéré ni la pureté harmonieuse des lignes de son front, ni la blancheur perlée de ses dents qu'une lèvre naturellement relevée laissait toujours entrevoir dans tout l'éclat de leur émail : lorsque

cette aïeule embrassa ses trois petites-filles, Marc et Jules ressentirent un serrement de cœur.

La journée se termina dans des entretiens familiers et des promenades autour de la ferme. John Hamlet montra tous les recoins de son domaine aux deux étrangers : ils étaient bien distraits, Marc et Jules ; leurs oreilles s'ouvrirent complaisamment aux paroles de leur hôte, mais leurs regards ne pouvaient se détacher de ces trois belles enfants du désert qui lutinaient comme des gazelles sur les fleurs du jardin et la pelouse embaumée du bois.

D'après les habitudes patriarchales de la maison, la famille se retirait dans ses appartements aux premières ombres de la nuit, tous se levaient avec l'aube ; on laissa toute liberté aux deux Français, et ils en usèrent ce soir-là pour aller dans le bois, et sans témoins, se faire de mutuelles confidences sur les singularités de ce jour.

La nuit avait revêtu toutes ses splendeurs, la forêt, la rivière, la colline, le vallon semblaient faire entre eux des entretiens solennels et sublimes, l'arbre parlait au torrent, l'insecte à la fleur, le thym au gazon, la terre au ciel ; un murmure universel montait aux étoiles, l'eau vive exhalait la fraîcheur, l'arbre de parfums exhalait l'amour ; du firmament radieux descendait une clarté molle faite avec un reflet de toutes les constellations, et cette clarté, plus douce que celle du jour, laissait entrevoir les bois et les montagnes à des distances confuses et infinies : l'air était si transparent, la gaze de l'atmosphère si déliée, que chaque étoile rayonnait aux yeux et les éblouissait comme un soleil. Et lorsque par intervalles toutes les harmonies se taisaient autour de la ferme, alors on croyait entendre des voix fortes et lointaines qui sortaient des profondeurs de l'Afrique, comme si dans le silence de la nuit l'interminable chaîne des montagnes du septentrion eût apporté d'échos en échos la plainte des monstres du désert. Mais rien dans nos contrées de glace, où l'amour n'est que le passe-temps de l'ennui, rien ne peut donner une idée de cette irritante émanation de volupté qu'une pareille nuit distille de tous ses rayons : tout est flamme et désir sous ces tranquilles étoiles, tout brûle dans cet air si tiède ; cette nature en apparence si calme palpite d'une animation puissante et sème la vie jusque dans le grain de roche, où elle dépose la topaze ou le diamant, fruits de l'hymen de cette terre et de ce soleil, quand la pierre s'allume et jouit sous des étreintes invisibles. De quels inexorables désirs l'homme ne doit-il pas être consumé, lui, ce roi esclave de toutes les passions et de tous les amours !

La rivière coulait joyeusement, emportant une étoile au miroir agile de toutes les ondes ; il y avait un siége de gazon et par-dessus un haut liquidambar, comme un dais sur un trône. C'est là que s'étaient assis Marc et Jules, et ils se regardaient de cet air significatif qui n'a pas besoin de paroles pour communiquer une pensée.

— Eh bien ! dit Jules (c'est toujours ainsi que commencent les entretiens dans les grandes occasions).

Marc secoua la tête, et regarda le ciel.

— De laquelle es-tu amoureux? dit Marc.

— Il me sera bien difficile de ne pas être ton rival, dit Jules ; j'en aime trois.

— Et moi aussi, frère.

— Qui diable ! nous a mis en tête de venir ici ?

— Oh ! c'est que je suis moins léger que toi, Jules ; c'est déjà chez moi une passion vieille ; les racines poussent vite aux arbres dans ce climat : ainsi l'amour.

— Oui, l'amour! l'amour! c'est bientôt dit; l'amour est une invention de roman et de vaudeville. Il est bien question d'amour ici ; va te calmer le sang, là, sous ce kiosque, en chantant une romance de Grisar ; va te consoler en ramassant ce bouquet d'oranger qu'elles ont laissé tomber. L'amour ! l'amour ! Nous le prenons à l'aise, dans une allée des Tuileries, entre deux statues de marbre, sous un ciel qui pleure, dans un air qui gèle, sur un gazon qui mouille nos pieds, et devant de noires maisons tirées au cordeau. Mais ici ! ici ! on se fait tigre, on rugit ; on boit à pleine coupe cette écume que secoua Vénus-Aphrodite quand elle sortit de la mer ; on sent une crevasse au cœur ; on se rue au délire ; on mord le gazon, la fleur, la feuille ; on est fou.

— On est fou, répéta Marc avec une tranquillité alarmante.

Jules regardait le kiosque de la bienheureuse chambre où dormaient les trois sœurs.

— Elles sont là, dit-il ; elles dorment ensemble ; elles mêlent leurs rêves, leurs souffles, leurs beaux cheveux. Une lampe veille auprès de leur lit : heureuse lampe !...

En ce moment une idée traversa le cerveau de Jules .. il voulut la communiquer à son frère, mais il eut des frissons sur la langue, et sa première syllabe s'arrêta tremblante dans le gosier.

— Tu voulais me dire quelque chose, dit Marc effrayé des convulsions nerveuses de son frère.

— Moi... oui... non... j'avais une... eh !

Il mit ses mains, comme un voile, sur sa figure.

— Je t'ai compris, dit Marc à voix très-basse.

— Eh bien !... un instant... reste... fais sentinelle un instant... Oh ! n'essaie pas de m'arrêter, ou je me jette dans cette rivière, ou je me brise la tête contre ce tronc de fer ?

Le premier arbre du vert rideau qui ombrageait trois côtés de la ferme s'élevait devant le kiosque des trois sœurs. La vitre ouverte n'était qu'à douze pieds du sol. Jules grimpa sur l'arbre et se blottit

dans les branches qui mêlaient leurs feuilles aux fleurs du kiosque de ce gynécée de la nature : là, ses regards errèrent et moururent : ce qu'il vit n'a été vu qu'une fois, et ne sera plus revu sur ce monde. Animez les trois grâces de Canova, et endormez-les sur un lit de fleurs, en leur laissant la pose que leur donna l'artiste, vous n'aurez encore qu'une copie humaine du groupe divin des trois jeunes Anglaises, des trois créoles de ce désert. Jules tomba de faiblesse sur le haut gazon, au pied de l'arbre : son frère accourut et le releva. Quelques paroles sourdes s'échangèrent entre eux ; ils s'éloignèrent ensuite silencieusement de la ferme, honteux comme deux criminels qu'un horrible remords accompagne. L'un avait outragé l'hospitalité la plus sainte, l'hospitalité du désert ; l'autre s'était fait son complice et ne s'était opposé que faiblement au crime. L'aube les surprit pâles et muets, marchant au hasard dans le vallon et n'osant se retourner vers cette chambre où dormaient encore, naïves et confiantes, ces trois adorables filles, qui avaient à leur insu livré à des yeux profanes le secret virginal de leurs nuits.

Cependant les oiseaux de la ferme chantaient au jour et à leur maître. La joie du réveil éclatait partout. Les domestiques se répandaient dans le verger. On entendait, sous l'arbre du perron, ces voix mélodieuses et ces éclats de rire veloutés qui trahissent les jeunes femmes. Very-Nice est levée, dit Jules.

— Et ses sœurs sont levées aussi, dit Marc.

— Je n'ai pas entendu les autres ; je n'entends que Very-Nice. Hier, elle portait un collier de jais... elle avait gardé ce collier cette nuit... elle n'avait gardé que cela... adorable enfant !... Dieu te préserve de la connaître, mon frère !

— Ses sœurs sont aussi belles...

— Tais-toi, mon frère... oui, elles sont aussi belles. Aimes-en deux, laisse-moi Very-Nice ; laisse-moi la vie. Allons les voir ; le soleil aussi se lève pour les voir. Viens, mon frère, viens.

Marc arrêta son frère par la main.

— Écoute-moi, Jules, lui dit-il. Je suis ton frère aîné...

— D'un an.

— D'un an et de sagesse. Nous nous sommes embarqués dans une triste affaire ; mais il est temps encore de nous arrêter. Tu conçois que ce serait bien mal payer l'hospitalité que nous a accordée ce vieillard, si nous allions nous mettre en tête de séduire ses petites-filles et de jeter ainsi le trouble dans ce paradis terrestre, où la plus noble confiance nous a reçus. Tenons-nous sur nos gardes ; soyons maîtres de nous ; restons avec ces jeunes femmes dans les limites de la politesse ; ne confions rien à nos paroles de ce qui pourrait laisser croire à d'autres sentiments que ceux de la reconnaissance et de l'amitié.

— Quel âge as-tu, frere ?

— Vingt-cinq ans.

— Vieillard ! songe que je n'en ai que vingt-quatre, moi, et que je suis à mon premier amour.

— Oui, amour d'hier...

— Mon frère, un amour de cette nuit ; entends-tu ? de cette nuit.

— Ainsi, tu vas te lancer au hasard dans ce roman, les yeux fermés.

— Eh ! sommes-nous les maîtres de conduire notre vie, c'est notre vie qui nous conduit. En avant, nous avons perdu deux heures de ce jour qui commence ; deux heures d'extase de moins.

Jules sortit du bois d'un pas résolu, entraînant avec lui son frère ; ils arrivèrent bientôt sur le perron de la ferme, au moment où John Hamlet sortait pour sa promenade du matin. — Ah ! vous voilà, mes enfants, dit le vieillard, j'ai compté sur vous pour passer ma journée ; je suis resté seul à la maison et Luxton a conduit ses sœurs chez mon fils et ma fille, à la petite ferme, là bas, ils ont profité de la fraîcheur du matin pour faire cette course, on a besoin d'eux à la ferme, nous entrons dans la quinzaine des récoltes et il faut que les maîtres surveillent le travail, n'est-ce pas, mes enfants?

Jules et Marc gardèrent le silence et serrèrent les mains du vieillard ; en ce moment un nuage descendit sur la ferme, les rayons du jour s'éteignirent, la jolie rivière roula du limon, les fleurs et le gazon se fanèrent, les arbres prirent des teintes funèbres, toute cette belle nature se revêtit d'un crêpe de deuil, les trois sœurs, les trois étoiles avaient disparu.

Marc rappela toute sa force et fit bonne contenance pour cacher au vieillard le désespoir mal déguisé de Jules, il engagea l'entretien sur une foule de sujets qui souriaient au maître de la ferme, il le questionna sur l'agriculture, sur la saison des ouragans, sur l'économie domestique qu'il avait appliquée à son petit royaume ; le vieillard, naturellement causeur et ravi de trouver un auditeur complaisant, chose rare dans un désert, entra dans les plus minutieux détails et fit briller son érudition d'agronome : la promenade et la conversation durèrent jusqu'à l'heure du déjeuner, le reste de la journée n'amena aucune circonstance remarquable ; on fit la sieste à midi, on dîna au coucher du soleil, à la nuit John Hamlet se retira dans son appartement.

Lorsque Jules fut seul avec son frère, il lui dit : — Je viens de passer un horrible jour, un jour éternel, comme un jour de l'enfer, n'essaie pas de m'arrêter, parce que je te résisterais, je résisterais à Dieu ! Frère, garde la maison du vieillard, moi, je vais respirer où elle respire, il n'y a point d'air ici.

— Va, dit froidement le frère, je te comprends, tu es plus heureux que moi ; tu connais la femme que tu aimes ; moi, je l'aime et je ne la connais pas,

j'en aime une, j'en aime trois, je n'en aime point, je suis si faible à cette heure, que je t'accompagnerais s'il ne fallait pas que l'un de nous au moins reste dans la maison. Sois de retour avant l'aube, et ne t'oublie pas.

Jules partit dans la direction que le vieillard avait souvent indiquée du geste en parlant de sa petite ferme, d'ailleurs la rivière devait l'y accompagner : il suivit la rive droite, entra dans le grand massif de forêt où l'eau se perdait comme dans un gouffre, et après une heure de marche il vit la petite ferme dans son couronnement d'ombrages. La barrière était fermée, Jules la franchit sans peine et toucha de sa main les arbres qui dominaient la maison.

En ce moment la nuit était fort sombre, des nuages énormes, des vapeurs d'ouragan voilaient les étoiles; on entendait frémir les feuilles dans le bois, et le jeune homme tressaillait à ce bruit comme à une plainte sortie d'un cimetière ; il rôdait autour de la ferme, cherchant à deviner la chambre des trois sœurs, lorsqu'il entendit tout près de lui un soupir qui ne venait pas de la forêt et qui avait une expression humaine. Jules s'arrêta court, et un frisson sillonna son épiderme. — Il y a ici un témoin, se dit-il en lui-même, malheur à lui ! nous sommes trop de deux ici.

Et il arma ses pistolets.

Comme il regardait un massif de feuilles tendues sur une muraille de la maison, il vit luire deux yeux sous un chapeau de paille agité par les mouvements d'une tête.

Jules s'avança hardiment, et la demande qu'il allait faire fut prévenue par une réponse.

— C'est moi, dit une voix.

Jules laissa tomber ses armes, ces deux syllabes l'avaient foudroyé.

— Quand on courbe le gazon la nuit, dit la même voix, il faut avoir soin de le relever le matin.

Jules était anéanti...

Celui qui parlait se débarrassa tout à fait de son enveloppe de feuilles, il prit Jules par la main et le conduisit à l'écart dans le bois, pour parler plus à l'aise sans péril d'être entendu.

C'était Luxton, le frère des trois adorables filles ; Jules aurait mieux aimé rencontrer Satan.

— Que venez-vous faire ici ? dit Luxton, avec cette indolence d'organe et de maintien qui chez les créoles prélude à l'explosion.

A quoi sert la bravoure et la fermeté de cœur dans certaines circonstances ? L'homme intrépide qui est surpris en tort flagrant est bien malheureux, car il rougit de lui-même comme un lâche; Jules n'avait qu'une ressource honorable, il s'en servit.

— Monsieur, dit-il avec une voix tremblante, j'aime une de vos sœurs ; je suis venu pour vivre une heure dans l'air qui l'entoure, j'ignore quels sont ici vos usages; mais si, comme je le crois, ils ressemblent aux nôtres, je puis réparer mon tort, je suis jeune et je suis riche, je demanderai votre sœur à votre père, et si elle y consent je l'épouserai.

— Vous l'épouserez? dit Luxton avec un accent ironique.

— Oui, monsieur ; j'épouserai votre sœur.

— Et laquelle?

— Laquelle !... permettez-moi d'attendre jusqu'à demain, je vous répondrai.

— Non, vous ne me répondrez pas, monsieur, je ne veux pas que vous me répondiez... je vous ai fait une demande étourdie... oubliez-la... Vous êtes arrivé à la ferme depuis quelques jours, vous avez été reçu avec cordialité, ne l'oubliez pas... Vous l'avez oublié la nuit dernière, monsieur... cette nuit encore; vous ne saviez pas qu'un œil qui ne dort jamais était ouvert sur vous, je ne veux pas affliger mon aïeul de ces rapports affligeants pour un vieillard, le secret est entre vous et moi; si vous voulez épouser une de mes sœurs, demandez-la demain à son grand-père et gardez-vous bien de dire un seul mot, de donner un seul regard à celle de mes sœurs que vous avez choisie, seulement je désire que l'amour vous ait bien inspiré, et que le nom de jeune fille que vous prononcerez demain ne fasse pas descendre sur cette campagne... descendre, pour la première fois, la...

— La... ?

— La mort ! dit Luxton d'une voix sourde, et il disparut.

Jules resta longtemps immobile à sa place, où il avait entendu cette formidable parole... — La mort ! disait-il tout bas... quel horrible mystère y a-t-il dans ce mot !

Et il n'osait lever les yeux sur la petite ferme où l'innocence endormie ne soupçonnait pas quels violents orages éclataient au dehors. Le besoin de revoir son frère Marc et la crainte d'être surpris par l'aube le déterminèrent à reprendre le chemin de la grande ferme : il s'y rendit en courant et tomba devant le lit où son frère dormait.

Tous les détails de cette nuit furent racontés à Marc.—Je suis bien malheureux, dit Jules en finissant son récit. Il m'était défendu de parler ; tout ce que je t'ai dit était un secret qui devait rester entre lui et moi.

— Oh ! tes intérêts sont les miens, dit Marc, tu n'as pas violé ta promesse, n'avons-nous pas à nous deux la même âme, le même cœur : aujourd'hui surtout !

— Il faut donc que je demande Very-Nice en mariage.

— Sans doute, tu l'as promis solennellement, au désert, en face de Dieu.

— Mais que dis-tu de cette terrible menace de Luxton!

— Elle est claire, Luxton est un enfant de la nature ; c'est l'Abel de cet Éden, et comme Abel...

— Il aime une de ses sœurs!

— Je n'en doute pas.

— Et il aime Very-Nice! s'il en aime une, c'est elle... Et si j'épouse Very-Nice... il y a une mort dans l'air! Oh! ces jeunes créoles ne sont point des fanfarons! nous aurons une catastrophe ce soir.

— Soyons hommes, frère, allons jusqu'au bout et présentons-nous calmes et résignés à l'événement.

— Oh! tirons-nous vite de cette horrible incertitude, descendons chez John Hamlet; un quart d'heure de retard m'étoufferait.

— Allons! dit Marc.

Le vieillard émondait un jeune acacia et le cortége habituel de ses oiseaux lui faisait fête. Jules, d'un air grave, le salua ; Marc lui serra les mains, et le vieillard, remarquant le changement qui s'était opéré sur leurs physionomies, leur dit :

— Vous paraissez bien tristes ce matin, mes enfants, est-ce que vous songeriez déjà à votre départ?

— Au contraire, dit Jules. Cette habitation nous plaît, et si vous daigniez nous donner un arpent de votre domaine, nous y ferions un établissement pour toute notre vie. Nous avons en portefeuille des titres qui vous prouveront que nous sommes dignes de prendre rang parmi vos sujets. Je ne vous parle pas de notre fortune, nous vous en parlerons quand vous l'exigerez... maintenant...

Jules s'arrêta comme s'il eût été saisi d'une extinction de voix.

— Continuez, continuez, mon fils, dit le vieillard en souriant.

— Votre fils, dites-vous ; consentiriez-vous à me donner ce nom?

— Eh! certainement... pourquoi pas?

— Ce nom, et...

— Et?

— Et une de vos petites-filles, mon père...

Jules s'assit sur le gazon, épuisé de l'effort qu'il avait fait. Le vieillard lui tendit la main.

— Une de mes petites-filles... Ah! vous me demandez l'impossible, mon enfant...

— Sois homme, Jules! s'écria Marc, qui vit une pâleur de mort sur le visage de son frère. Jules regardait le vieillard avec des yeux éteints.

— Mon fils, dit John Hamlet, il y a dans les familles des secrets qu'on ne divulgue que dans les grandes occasions. J'ai juré de marier deux de mes filles le même jour. Ne m'interrogez pas là-dessus, je serais forcé de garder le silence.

— Eh bien! dit vivement Marc, ma demande devait arriver après celle de mon frère ; voulez-vous avoir deux enfants de plus?

— Ah! ceci arrange tout, dit le vieillard ; comment, vous consentez à vivre ici tous deux?

— Eh! mon Dieu! c'est ce que nous demandons au ciel.

— Voyons, dit le vieillard avec une physionomie rayonnante de joie ; vous, Jules, laquelle des trois avez-vous choisie?

Jules regarda autour de lui d'un air sombre.

— Comment! dit le vieillard, est-ce que la gaieté ne vous revient pas?

— Oui, oh! oui, dit Jules en s'efforçant de sourire ; j'ai choisi miss Very-Nice.

— Et vous, Marc? dit le vieillard.

— Moi... moi... attendez...

— Heva, ou Fanny... Celle des deux qui voudra bien m'accorder le bonheur de l'épouser.

Jules serra la main de Marc, et lui fit un signe d'intelligence.

— Voici justement Luxton qui arrive à cheval de la petite ferme, dit le vieillard, nous allons lui annoncer toutes ces bonnes nouvelles.

— Oh! si vous retardiez encore... dit Jules, toujours pâle et hors de lui.

— Pourquoi donc? dit le vieillard ; les bonnes nouvelles n'arrivent jamais trop tôt. Luxton, Luxton?

Et le vieillard l'appelait du geste et de la voix.

Luxton quitta son cheval à la barrière et marcha vers le groupe. Des quatre acteurs de cette scène, le vieillard seul était calme et joyeux ; les trois jeunes gens dissimulaient mal leurs émotions intérieures. Jules, surtout, était agonisant.

— Luxton, dit le vieillard, ta présence est réclamée ici ; nous tenons un conseil de famille... tu es bien pâle ce matin, Luxton ; as-tu souffert cette nuit?

— Non, non, père... j'ai peu dormi... fort peu.

— Alors ce n'est rien, continua le vieillard ; voici deux jeunes gens qui veulent entrer dans notre famille...

— Deux? ah!

— Oui, deux... ta voix est bien émue, Luxton, tu souffres?

— Non, non, père... continuez ; le galop du cheval m'a fatigué.

— Oui, Duke a le galop dur.

— Oh! mon Dieu! inspire-moi, dit Marc, dans un *à parte* d'oraison mentale. Puis, haussant la voix, tandis que le vieillard regardait Luxton avec inquiétude, Luxton, dit-il, mon frère demande en mariage miss Very-Nice, et moi, miss Heva.

On entendit un cri et l'on vit tomber Luxton sur l'herbe.

— Ah! s'écria le vieillard, il y a vingt-deux ans que j'ai prédit cela!... vite, vite, du secours à ce pauvre enfant.

Jules était immobile. Marc courait à la ferme. Le vieillard agitait les mains de Luxton. Les domestiques accouraient de tous côtés.

Luxton reprit ses sens, et un sourire rayonna sur sa figure ; il tendit une main à Jules et l'autre à Marc. Les deux frères étaient ébahis.

— Luxton, dit le vieillard, je crois te comprendre ; c'est un accès de joie qui t'a suffoqué, dis?

Luxton ne répondit pas.

— Va goûter un peu de repos, continua le vieillard ; va, mon fils ; reprends tes forces, et espère en Dieu.

Luxton entra dans la ferme et serra une seconde fois les mains des jeunes gens.

— Venez-ici, maintenant avec moi, vous deux, dit John Hamlet avec mystère aux oreilles de Marc et de Jules, et il les entraîna au jardin. Mes enfants, savez-vous ce que cela signifie ? Luxton aime la plus jeune, il aime Fanny...

— Oh ! c'est bien naturel, dit Marc, un frère !

— Luxton n'est pas son frère ; Luxton n'est pas mon petit-fils.

Marc et Jules poussèrent un cri de surprise.

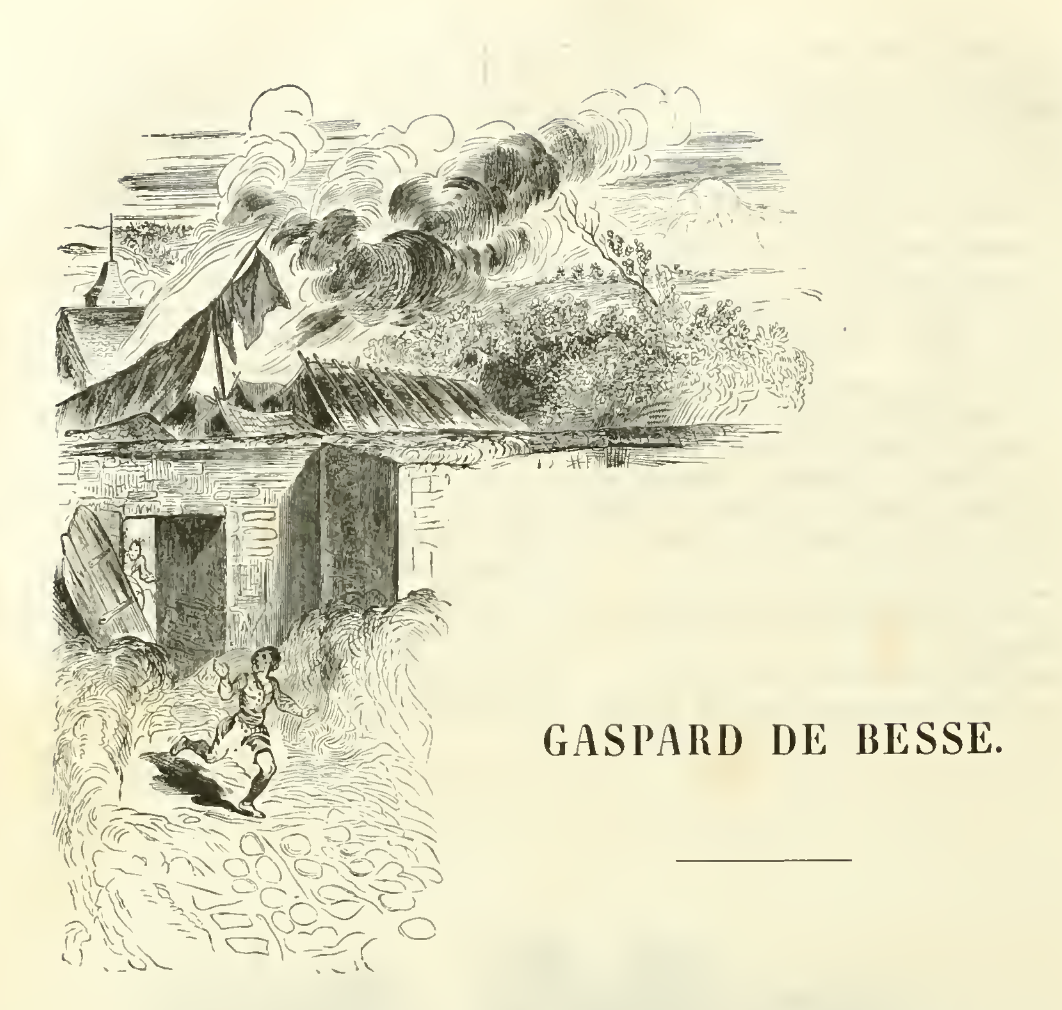
— Silence ! continua le vieillard, il est encore trop faible pour apprendre ce secret ; il le saura demain. Luxton est le fils d'un Anglais qui mourut ici, dans cette ferme, il y a vingt ans. Luxton bégayait à peine, lorsqu'on me l'apporta du Cap. Mon fils et moi nous l'adoptâmes : il a été élevé avec mes trois filles, les croyant toujours ses sœurs. Je ne voulais lui révéler le secret de sa naissance que le jour du mariage de deux de ses sœurs, pour en marier trois le même jour, et ne donner de la jalousie à personne. La Providence vous a conduits ici par la main. Que Dieu soit loué ! je donne mille livres au ministre qui viendra du Cap pour bénir mes enfants.

Marc et Jules tombèrent aux genoux de John Hamlet.

Ici se termine cette histoire. La dernière lettre écrite par Jules à M. E. T., son meilleur ami, annonce que les trois mariages ont été consommés. La ferme de l'Orange sera bientôt une colonie anglo-française. Il y aura de la poésie encore, dans cette partie du monde, pendant quelques années, et après, elle sera exilée de l'univers : Marc et Jules auront recueilli les derniers soupirs de cette fille du ciel. La ferme de l'Orange aura le sort d'Otahiti et de Juan-Fernandez.

MÉRY.





GASPARD DE BESSE.

Il est peu de pays où ne se conserve le souvenir de certaines individualités vigoureuses qui se détachent de la masse sociale, autant par l'étrangeté de leur caractère que par la poétique auréole dont les légendes populaires se sont plu à les couronner. Si les hauts faits de ces personnages s'exercent le plus souvent dans un cercle circonscrit par les lois criminelles, la renommée leur prête une si singulière bravoure, tant de spirituelle audace, une si complète insouciance de l'avenir, que l'esprit public, amoureux des choses excentriques, finit presque toujours par pardonner à leur mémoire. Ainsi Robin-Hood en Angleterre, Fra-Diavolo en Italie, Rob-Roy en Écosse, José en Andalousie, tous bandis au premier chef, tous coupables maintes fois des crimes prévus par tous les codes, ne sont plus aujourd'hui, que le temps a passé sur leurs cendres, que de poétiques révoltés qui, mal à l'aise dans les villes policées, ont demandé au sabre une existence plus active et plus indépendante. Sur le canevas de leurs scélératesses, la chronique menteuse brode certaines aventures galantes, certaines péripéties romanesques qui jettent autour du bandit un voile anacréontique; on refait à sa taille l'armure courtoise des chevaliers; on se plaît à conter de merveilleuses histoires semées de petits vers, d'échelles de soie, de rendez-vous nocturnes, de désespoirs amoureux; et, grâce aux magiques transformations des légendes, le brigand aux mains sanglantes s'efface devant un héros idéal en pourpoint de velours.

Vers le commencement du XVIIIe siècle, la Provence possédait un de ces héros qui font des bois leur séjour habituel, et hantent les grandes routes aux heures sombres. Gaspard de Besse avait une haute réputation dans le pays; il exploitait avec la même audace et la même impunité les rives sablonneuses de la Durance et les montagnes verdoyantes du Var. On le voyait tour à tour battant la campagne aux environs d'Aix et dans le comtat Venaissin; les possessions du saint-père n'étant pas plus épargnées que les pays soumis à la juridiction du duc de Villars, alors gouverneur de la Provence. Il échappait aux poursuites, déjouait les embuscades, et faisait force mauvais coups dans les bois de l'Esterel

tandis qu'on le cherchait dans les gorges d'Ollioules. Gaspard de Besse se riait de tous les efforts, et s'amusait même, dit-on, à signer de sa propre main les signalements que les autorités locales faisaient afficher aux portes des auberges et autres lieux publics.

Les bonnes gens des campagnes commençaient à croire que l'insaisissable voleur pouvait bien être quelque magicien ressuscité. Le soir, quand la famille était groupée autour du feu de l'âtre, on se racontait à voix basse de singulières histoires qui tenaient beaucoup plus au domaine de la féerie qu'au cercle restreint de la réalité. Cependant si Gaspard était redouté de tous, il n'était pas l'objet d'une haine universelle; il dévalisait les châteaux, mais il faisait grâce aux chaumières, et s'il faisait payer contribu-



tion aux carrosses qui passaient sur son empire, il permettait aux modestes voitures des fermes une libre circulation. Gaspard de Besse ne tuait qu'à son corps défendant; on ne pouvait lui reprocher aucun assassinat. Quand il se livrait à l'exploitation de quelque canton vierge encore, il ne faisait usage de ses armes qu'à la dernière extrémité, et préférait échouer dans ses tentatives plutôt que de devoir le triomphe à la lame de son poignard.

Les dames de l'aristocratie d'Aix n'étaient pas non plus très-courroucées contre lui; quelques-unes même lui pardonnaient ses vols en faveur de ses belles manières; il avait des grâces infinies quand il offrait ses excuses aux châtelaines surprises dans leur sommeil par sa brusque apparition; il oubliait toujours quelque joyau de l'écrin dérobé et demandait avec douceur qu'on voulût bien ouvrir les secrétaires, afin de ne pas l'obliger à user de sa force pour briser les serrures.

On comprendra peut-être ceci si nous ajoutons que Gaspard avait de grands yeux bleus, une superbe chevelure bouclée et les blanches mains d'un gentilhomme.

Madame d'Albertas, arrêtée par lui un soir qu'elle se rendait à son château près de Septême, racontait naïvement que le voleur avait paru plus sensible au plaisir de baiser sa main nue, qu'à celui de ravir les bagues qui étincelaient à ses jolis doigts. Voyez, disait-elle, ne m'a-t-il pas laissé celle-ci, sur la seule prière que je lui en ai faite. Gardez-la, m'a-t-il répondu; un nouveau souvenir se rattachera à ce bijou que vous aimez.

On prétendait même que Gaspard avait laissé bien d'autres traces de son passage dans les châteaux voisins. De jeunes et charmantes marquises gardaient de ses visites des souvenirs plus intimes; on assurait encore que dans ces circonstances-là, le poétique voleur n'avait jamais eu besoin de recourir à ses armes.

Entre autres aventures qui défrayaient les médi-

santes conversations de l'hôtel du duc de Villars, on en racontait une qui nous a été donnée pour véridique par le petit-fils d'un gentilhomme qui, jeune alors, avait joué un rôle actif dans ce petit drame inédit.

Vers la fin du mois de juillet 171..., madame de Serviane se rendait au château qu'elle possédait à un quart de lieue des bords de la Durance. A cette époque de l'année la chaleur est si violente en Provence, qu'à moins d'une nécessité absolue, personne ne se hasarde à suivre les grandes routes tant que le soleil flamboie au ciel d'un azur ardent. Madame de Serviane était donc partie d'Aix à la chute du jour, et la nuit la surprit lorsque son carrosse roulait encore le long du chemin sinueux qui, au travers de campagnes accidentées, conduit au village de Sainte-Marie-de-Réparade. La terreur qu'inspirait la présence de Gaspard de Besse dans les environs d'Aix avait fait prendre quelques précautions à la marquise. Sa voiture, attelée de quatre chevaux, allait aussi vite que le permettaient les ondulations de terrain; deux grands laquais, armés jusqu'aux dents, avaient pris place sur le siège, et le postillon portait de larges pistolets aux fontes de sa selle. Déjà madame de Serviane, que le monotone balancement de la voiture et les tièdes parfums répandus dans l'air chaud avaient presque assoupie, pouvait distinguer au loin la Durance dont les ondes rapides étincelaient aux pâles rayons de la lune.

Ses paupières à demi closes s'ouvraient paresseusement pour suivre le sillage lumineux de la capricieuse rivière, lorsque, au détour d'un bouquet de chênes-lièges, à l'angle d'une colline, le carrosse se trouva inopinément cerné par une bande d'individus à faces sinistres, et armés de façon à ôter toute espérance de salut. Les laquais et le postillon, tenus en respect par la vue de plusieurs carabines, n'essayèrent même pas une inutile résistance. Madame de Serviane, tremblante comme l'hirondelle aux serres d'un épervier, détachait avec vitesse les bagues passées à ses doigts et les bijoux attachés à son cou et à ses oreilles La pauvre femme tendait vers la portière une main pleine de pierreries, et de l'autre essayait de cacher son beau visage. En cet instant, plusieurs coups de pistolet éclatèrent au milieu du silence; deux cavaliers lancés au galop tombèrent avec l'impétuosité du tigre au milieu des bandits qu'ils chargèrent à coups de sabre. Madame de Serviane ferma les yeux et se blottit dans un coin de la voiture, la tête entre deux coussins. Certes elle fût restée dans cette position jusqu'à l'aurore, si une douce voix ne l'eût réveillée en lui donnant l'assurance que désormais elle n'avait plus rien à craindre des voleurs. La troupe de Gaspard de Besse s'était dispersée et les deux cavaliers se tenaient seuls à la portière du carrosse, le chapeau à la main, dans la plus respectueuse des attitudes. Madame de Serviane apprit alors que l'un de ses sauveurs était M. de Prieuré, gentilhomme avignonnais, qui, suivi de son domestique, se rendait à une petite maison de campagne dont il avait fait l'acquisition non loin de Sainte-Marie-de-Réparade. M. de Prieuré escorta la belle voyageuse jusqu'à son château d'Arnajon et ne la quitta pas sans avoir obtenu la permission de la revenir voir le lendemain.

Le lendemain, la marquise, encore un peu pâle de



l'épouvante que lui avait causée l'attaque nocturne dont elle avait failli devenir la victime, remerciait d'une voix émue le courageux cavalier à qui elle devait peut-être plus que la vie. Alors seulement,

madame de Serviane s'aperçut que M. de Prieuré avait toute la distinction d'un homme habitué à fréquenter le monde le plus aristocratique; à la grâce des manières, à l'élégance du discours, il joignait une charmante physionomie pleine de fierté; une cicatrice, dont la ligne pâle allait se perdre sous sa chevelure en sillonnant son front, témoignait que son courage avait été mis déjà à plus d'une rude épreuve.

Leur connaissance commencée sous des auspices aussi romanesques ne pouvait manquer de devenir intime. La maison d'habitation de M. de Prieuré était d'ailleurs fort peu éloignée du château d'Arnajon : deux lieues à peine les séparaient, et pour un cavalier accoutumé à courir le cerf, deux lieues à franchir au galop ne sont pas un obstacle. Bientôt sa présence au château devint journalière; madame de Serviane aimait à se trouver en sa compagnie : il parlait de la société d'Aix en homme qui en connaissait toutes les intrigues; mais cependant la charmante châtelaine ne pouvait le faire consentir à rester chez elle les jours où quelques-unes de ses connaissances venaient la visiter. Le monde l'ennuyait, disait-il.

L'aventure de la marquise avait fait grand bruit; on en parlait beaucoup chez M. de Villars, et déjà même quelques femmes chuchotaient à l'oreille de leurs courtisans que l'héroïne s'était éprise d'une belle passion pour son sauveur. Leurs médisances ne paraissaient pas dénuées de fondement. Madame de Serviane, qui ne devait faire qu'un court séjour à Arnajon, s'obstinait à y demeurer depuis trois semaines; M. de Prieuré ne quittait pas non plus sa modeste maison des bois : ils se rencontraient sans cesse, se voyaient à toute heure; ils étaient jeunes tous deux et libres, car madame de Serviane, veuve depuis deux ans, disposait de sa personne et de sa fortune. Leur intimité avait beaucoup d'analogie avec l'amour, et le mariage pouvait bien être le dernier acte de cette comédie.

A quelques jours de là, il y avait nombreuse compagnie au château d'Arnajon. M. de Prieuré, qui n'était pas dans le secret, arriva, comme c'était son habitude, vers dix heures du matin, et parut fort surpris de rencontrer un nombreux cercle de dames et de cavaliers. Bien que visiblement contrarié, il prit part à la conversation, assista au déjeuner et fit plusieurs tours d'allées dans le jardin avec madame de Serviane et sa société. Tandis que ces choses se passaient, un jeune seigneur, M. le comte de Fontenay, semblait ne pas perdre de vue M. de Prieuré, qui, de son côté, l'observait avec inquiétude. A son entrée dans le salon, le comte avait manifesté une étrange surprise, et s'était empressé de donner tout bas quelques ordres à son chasseur, lequel était subitement parti. M. de Prieuré, qui avait bientôt repris toute son assurance, devisait galamment, assis sous les azerolliers du jardin, lorsque son domestique, celui-là même qui l'accompagnait lors de la délivrance de madame de Serviane, vint doucement lui parler à l'oreille. Le gentilhomme se leva, et, s'adressant à la marquise, la pria de vouloir bien agréer ses excuses. Une affaire imprévue, dit-il, me rappelle chez moi.

— Arrêtez, s'écria soudain M. de Fontenay, il n'est plus temps de feindre!

— Qu'est-ce donc, je vous prie, monsieur le comte?

— Arrêtez, misérable, s'écria-t-il encore. A moi, messieurs! ne voyez-vous donc pas que c'est Gaspard de Besse!

— Cela étant, monsieur, je vous trouve bien hardi de vous jouer à moi; et armant un pistolet que son domestique venait de lui jeter, le faux M. de Prieuré se fraya un passage jusqu'aux portes du jardin. Le nom terrible qui venait de retentir protégea sa fuite encore mieux que ses armes; l'épouvante glaçait les plus braves. A la grille du jardin deux chevaux scellés attendaient Gaspard et son complice; l'un et l'autre partirent au galop en saluant de la main une escouade de la maréchaussée que le chasseur de M. de Fontenay avait été quérir au loin, et qui accourait déjà épuisée de fatigue.

Madame de Serviane comprit alors à quel danger elle avait été exposée; elle comprit que l'attaque nocturne et le dévouement chevaleresque de M. de Prieuré étaient une comédie admirablement jouée par l'audacieux chef de bandits. Elle remercia donc M. de Fontenay de l'avoir sauvée d'un péril réel cette fois; mais cependant au fond du cœur elle étouffa quelques regrets. Gaspard ne l'avait-il pas respectée lorsqu'il avait la force pour lui?

Le jour suivant deux lettres furent trouvées, l'une dans le boudoir de la marquise, l'autre dans la cheminée de la salle à manger, à l'adresse du comte de Fontenay. Dans celle-ci, il n'y avait que ces deux lignes : « Au revoir. Gaspard de Besse n'oublie et ne pardonne jamais. L'heure de la vengeance sonnera, vous ne l'éviterez pas. »

L'autre contenait l'explication de son étrange et bizarre conduite. Gaspard aimait madame de Serviane, et l'aimait trop pour vouloir la posséder au prix d'une larme. C'était donc à l'aide d'un déguisement qu'il avait cherché à lui plaire. Sa malheureuse destinée n'avait pas permis que sa plus chère espérance se réalisât; il priait madame de Serviane de lui pardonner son amour et son audace en faveur du respect dont il l'avait toujours entourée. Mais toutes ces choses-là étaient exprimées avec des tournures de phrases si pleines de délicatesse et de galanterie, il y avait dans ses paroles tant de dou-

leur et de passion à la fois, que la marquise lui pardonna en soupirant.

Gaspard, rendu à sa troupe qui commençait à s'inquiéter de sa longue absence, ne tarda pas à reprendre le cours de ses déprédations. Maints châteaux furent pillés çà et là. Chose étrange, aucune des possessions de madame de Serviane n'eut à souffrir de cette recrudescence de vols. Une invisible protection s'étendait même jusqu'aux grappes de ses vignes. La jeune femme ne pouvait tout à fait oublier l'image séduisante du hardi brigand qui, pendant près d'un mois, l'avait charmée par son esprit en l'accompagnant comme un sigisbé italien. Mais, trop fière pour rien laisser paraître de ses secrets sentiments, elle agréa, plutôt par dépit et par vanité que par inclination, les hommages de M. de Fontenay qui depuis déjà un an recherchait sa main.

Le comte, qui depuis la scène dont il avait été le premier instigateur habitait Arnajon avec plusieurs personnes de la société intime de madame de Serviane avait pris l habitude de passer quelques heures de la matinée à chasser dans les environs. La sécurité qui régnait dans tout le domaine, et l'absence de Gaspard, que les rapports de la police signalaient dans la haute Provence, avaient éloigné toute crainte de l'esprit des châtelains. M. de Fontenay courait donc les campagnes en habit de chasse, sans autre arme que son épée.

Vers le milieu du mois de septembre, à l'heure où les perles que la rosée suspend comme des colliers au feuillage des arbres scintillent aux rayons du soleil, M. de Fontenay suivait au pas un sentier solitaire tracé dans le creux d'un vallon boisé. En cet instant, deux cavaliers s'élancèrent d'un bouquet d'arbres et vinrent se poser en face du chasseur, qui, du premier regard, reconnut Gaspard et son domestique. La fuite était impossible : les chevaux du bandit avaient une réputation de vitesse justement méritée, et d'ailleurs le comte était trop brave pour reculer devant deux hommes ; il tira son épée, et s'apprêta à vendre chèrement sa vie.

— Je vous l'avais promis, monsieur le comte, me voici. A mon tour je vous tiens, et vous ne m'échapperai pas.

— L'ai-je seulement essayé? répondit froidement le jeune homme. Si c'est ma vie qu'il vous faut, elle ne vous appartient pas encore.

— Si j'avais voulu vous tuer; ne l'aurais-je pas pu déjà, ne le pourrais-je pas encore? s'écria le bandit en faisant luire au soleil le canon d'un pistolet qu'il tira de sa ceinture? mais Gaspard de Besse n'a jamais assassiné C'est un duel qu'il me faut.

— Vous plaisantez, je crois Depuis quand les héritiers de bonnes maisons provençales se mesurent-ils en champ clos avec les voleurs de grands chemins?

— Ah! il vous faut du sang noble pour rougir votre épée, mon gentilhomme! C'est bien. Et, poussant son cheval avec impétuosité, Gaspard saisit le bras du comte avant même que celui-ci se fût mis en garde; et, se penchant à son oreille, il prononça rapidement quelques mots.

— Ceci est étrange! Est-ce la vérité?

— Je vous en fais le serment par l'âme de ma mère, dont vous pouvez voir le tombeau armorié en la cathédrale d'Aix.

— Je suis donc à vos ordres. Et M. de Fontenay, descendant de cheval, croisa le fer avec Gaspard de Besse, qui l'avait imité dans chacun de ses mouvements.

A la troisième passe, M. de Fontenay, blessé à l'épaule, était couché sur l'herbe, désarmé : une vigoureuse parade de son adversaire avait brisé son épée.

Gaspard était horriblement pâle. Le comte se crut arrivé à sa dernière heure. Déjà le bandit levait lentement son arme comme pour chercher la place où il devait frapper, lorsque, se rejetant en arrière :

— Non, s'écria-t-il, il ne sera pas dit que Gaspard a tué un ennemi vaincu et désarmé. Relevez-vous, monsieur le comte, et rendez grâce à l'accident qui vous a sauvé la vie. Partez sur l'heure, et surtout oubliez moi. Si jamais vous me rencontriez encore, ajouta-t-il en souriant, vous feriez bien de ne pas me reconnaître.

Gaspard remonta sur son cheval et disparut au détour du sentier.

Le comte évita de parler de sa rencontre ; il inventa une histoire au sujet de sa blessure, peu grave d'ailleurs, et pressa le plus qu'il le put la conclusion d'un mariage auquel madame de Serviane avait enfin consenti.

Deux ou trois mois s'étaient écoulés. M. de Fontenay, parfaitement guéri de sa blessure, s'occupait fort activement de disposer les apprêts de ses noces, qui devaient se faire dans le château d'Arnajon. Une compagnie nombreuse, mais choisie, avait été invitée à la signature du contrat; la plus brillante aristocratie d'Aix, en habit de fête, circulait dans les salons splendidement illuminés. Madame de Serviane, plus belle encore dans l'éclat de sa parure reluisante de pierreries, écoutait les galants propos du jeune comte, dont la physionomie radieuse laissait deviner tout le bonheur qui remplissait son âme.

En cet instant, le galop rapide d'un cheval, lancé à toute bride, retentit sur les pavés de la cour; la porte du salon s'ouvrit brusquement, et un homme couvert d'un manteau taché de boue se précipita dans l'appartement.

— Allons, dit-il, il en est temps encore. J'arrive avant l'heure.

Puis, arrachant le chapeau à larges bords qui ombrageait sa tête, il découvrit au comte et à sa fiancée les traits bien connus de Gaspard de Besse.

Madame de Serviane se jeta épouvantée dans les bras de M de Fontenay, qui, frémissant de colère, avait tiré l'épée.

A cette vue, à ce geste, tous les gentilshommes de l'assemblée dégaînèrent subitement.

Gaspard, impassible, promena un regard dédaigneux sur ses ennemis; mais, ouvrant son manteau, il leur fit voir ses deux mains armées de pistolets.

— Silence maintenant, dit-il. Écoutez-moi d'abord.

Tel était l'ascendant mystérieux que cet homme puissant et hardi exerçait sur toutes les imaginations, qu'à son ordre toutes les épées s'abaissèrent.

— Je ne viens pas pour vous perdre, mais pour vous sauver. Souvenez-vous d'ailleurs qu'entre vous et moi la partie n'est pas égale. Vous, monsieur le comte, qui tourmentez si impatiemment la garde de votre épée, vous le savez mieux que personne. Le château est cerné. Dans une minute, cinquante hommes aussi déterminés que vous et armés comme vous ne l'êtes pas seront ici, et une goutte de mon sang versé vous coûterait la vie à tous.

— Croyez-moi, dit-il encore en voyant que l'hésitation s'emparait des gentilshommes, ma voix sera plus puissante pour vous sauver que toutes vos épées. Rengaînez donc et laissez-moi maître d'agir selon ma volonté. Soyez immobiles, et je réponds de vous sur ma tête, sinon vous êtes tous morts.

Il finissait à peine que des cris de terreur retentirent autour du château. La cour et les jardins étaient envahis par une troupe de bandits qui escaladaient les fenêtres et enfonçaient les portes, le poignard aux dents. Un silence effrayant régnait dans le salon. Gaspard, ferme et résolu, se tenait aux côtés de la marquise presque évanouie; alors, les bandits apparurent en face des convives pâles et consternés, leur chef marcha droit à eux et se fit reconnaître. De bruyantes acclamations accueillirent sa présence; mais à son ordre leurs cris se turent et tous reculèrent jusque dans la cour, où ils demeurèrent groupés et silencieux.

— Vous êtes sauvés maintenant, dit-il en se tournant vers la compagnie. Je n'ai appris que ce matin le projet conçu par un de mes lieutenants. Vingt lieues me séparaient du château dont il devait s'emparer cette nuit. Vous voyez bien que ma présence était nécessaire et que la résistance vous eût perdus.

Alors, avisant le contrat ouvert sur la table, il se pencha avec le sourire aux lèvres et apposa sa signature auprès de celles des témoins. Personne n'osait élever la voix contre son audace. Quant à lui, toujours calme comme s'il se fût trouvé dans une circonstance ordinaire de la vie commune, il s'agenouilla aux pieds de madame de Serviane, et, tirant une bague de sa ceinture, il la passa au doigt de la jeune femme, en la priant de vouloir bien accepter ce souvenir de sa visite.

La marquise reconnut bien vite un bijou que, pendant leur connaissance intime, elle lui avait donné dans un moment d'abandon.

Cinq minutes plus tard, Gaspard s'était éloigné avec sa troupe, et la Durance le séparait d'Arnajon.

Bien des années après, le chef de bandits fut pris, jugé et condamné à mort. Plusieurs personnes haut placées s'employèrent vivement pour obtenir sa grâce. Madame de Serviane, alors comtesse de Fontenay, et son mari ne furent pas les moins actifs dans des démarches qui n'eurent aucun résultat. Les juges pressèrent l'arrêt et l'exécution Ils avaient hâte de se débarrasser d'un homme qui était à la fois un bandit plein d'audace et un rival dangereux.

Gaspard fut roué vif en place publique d'Aix.

AMÉDÉE ACHARD.



BULLETIN DES MODES.

Nous empruntons les renseignements suivants au journal *les Modes parisiennes*, qui est le mieux renseigné et le plus élégant de tous les journaux de ce genre :

« ... Tout le monde est à l'œuvre : les industriels parisiens travaillent, comme les fourmis, l'été pour l'hiver; il est impossible de croire tout ce qu'il y a déjà en manteaux, mantelets, robes, chapeaux, etc. — Nous avons vu de délicieux chapeaux en reps royal dont le fond était couvert de dentelle formant fanchon arrondie derrière; par devant la dentelle coquillait dans un simple nœud de ruban noué sur le milieu, mais un peu incliné à droite; — un autre en velours épinglé couleur fauvette avec biais et ornements de satin bleu, et plume saule-marabou mouchetée au bord de petits pompons bleus; — puis un chapeau en velours épinglé, couleur maïs, orné d'une seule plume enroulée sur le côté, et un dessous de passe de dentelle noire et fleurs en velours cerise. — Il se fait, comme toujours, beaucoup de redingotes et quelques robes, qui presque toutes sont ornées de volants ou de biais. Nous préférons beaucoup les biais aux volants dès qu'il s'agit d'étoffe lourde; car le taffetas, le satin et les brochés - Pompadour forment des plis trop roides, et, lorsqu'ils commencent à tomber, la robe paraît flétrie. Il ne saurait être question de robes brochées en soutache, parce qu'elles sont tombées dans le domaine vulgaire. — Quant aux manteaux, ils se font en velours, en cachemire et en satin à la reine, mais, principalement et avant tout, en velours garni de galons de soie ou de dentelle noire. Le manteau de velours est destiné à la toilette de promenade, de visite ; mais, le matin, en voyage, en un mot pour le négligé, on aime assez un manteau de mérinos-cachemire ou de satin à la reine. Nous avons vu un manteau de mérinos-cachemire assez grand et recouvert de deux espèces de grands châles étagés et à pointe derrière ; le dernier châle cache les ouvertures des bras et forme manche. Cette coupe, d'un style sévère et distingué, est entièrement nouvelle. Il faut dire que les collets et le bord de ce manteau sont illustrés d'une petite broderie en soie de même couleur que le mérinos-cachemire. — Les mantelets de velours auront la forme de châle à pointe derrière, soit double et étagée, soit simple. »



ONDINE.

CONTE DE MUSEUS.

ILLUSTRATIONS DE JORDAN (DE DUSSELDORF).



Dinkelsbuhl, ville de Souabe, possédait, à trois milles de ses murs, un antique castel, qui appartenait à un vaillant chevalier nommé Wackermann Uhlfinger, la fleur de cette chevalerie qui mesurait le droit sur la force; il faisait l'effroi des villes confédérées de la Souabe et de tous les voyageurs et marchands qui ne s'étaient point pourvus auprès de lui d'un sauf-conduit. Quand Wackermann avait mis son casque et sa cuirasse, qu'il avait ceint son épée, et que ses talons résonnaient de ses éperons dorés, il était, comme les hommes de son temps, dur et brutal, opprimant le faible, mettant le vol et le pillage au nombre des priviléges de la noblesse, et, parce qu'il était lui-même brave et vigoureux, ne connaissait d'autre loi que la violence. Quand on

disait : « Uhlfinger est en chemin, Wackermann va venir, » l'effroi se répandait sur toute la Souabe. Le peuple se réfugiait dans les villes fortifiées, et les sentinelles de garde sur les créneaux des remparts sonnaient l'alarme et annonçaient le danger pressant qui menaçait. Mais le formidable chevalier s'évanouissait quand il dépouillait son armure ; pieux et doux alors comme un agneau, il reparaissait hospitalier comme un Arabe, bon père et tendre époux. Sa compagne était une douce, aimable et vertueuse femme, comme de nos jours il en est peu. Elle aimait son mari d'un inaltérable amour, et mettait tous ses soins à bien gouverner sa maison. Quand son seigneur et maître allait chevauchant après les aventures, elle ne se mettait point aux fenêtres pour guetter les galants, mais passait sa robe de fin lin, et tournait ses fuseaux d'une manière si active et si adroite que le fil qu'elle obtenait n'aurait pas



été renié par la Lydienne Arachnée. Elle était mère de deux filles qu'elle élevait avec soin dans la vertu et l'amour de la vie domestique. Rien ne troublait le bonheur de cette existence retirée et claustrale, sinon les déprédations de son mari, qui s'enrichissait d'un bien acquis si injustement.

Elle désapprouvait ces pillages privilégiés, et ne ressentait aucune joie lors même qu'il lui apportait les plus riches tissus brodés d'or et d'argent. « Que dois-je faire, se disait-elle souvent, de ces misérables chiffons imprégnés de larmes et de soupirs ? » Elle jetait avec dégoût ces présents odieux dans son bahut, et ne les honorait pas du moindre regard. Souvent elle obtenait, par son intercession, la liberté des malheureux qui étaient tombés aux mains de Wackermann, et leur donnait les secours nécessaires pour continuer leur route.

Au pied de la montagne que couronnait le château, se cachait sous l'épais feuillage une source abondante qui jaillissait d'un rocher formant grotte. D'après une vieille légende, ce lieu devait être la demeure d'une nymphe de l'espèce de celles qu'on nomme Ondines. On disait que dans des circonstances extraordinaires elle apparaissait quelquefois au château.

Pendant l'absence de son mari, la noble dame allait souvent se promener seule à la source, quand elle voulait se dérober un moment aux noires murailles de sa demeure, ou exercer dans le mystère des œuvres de bienfaisance. Elle y donnait rendez-vous aux pauvres, que la garde du castel ne laissait point entrer, et non-seulement elle leur distribuait, à certains jours, la desserte de sa table, mais encore elle poussait quelquefois son humble bonté aussi loin que la sainte comtesse Elisabeth, qui, surmontant sa répugnance avec une stoïque abnégation d'elle-même, lavait souvent de sa main royale, à la fontaine qui porte encore son nom, le linge des mendiants.

Un jour que Wackermann était sorti avec ses cavaliers pour se mettre aux trousses des marchands qui revenaient de la foire d'Augsbourg, son absence se prolongea au delà de l'époque qu'il avait indiquée pour son retour. La tendre femme était inquiète, craignant qu'il lui fût arrivé malheur, qu'il fût tué, ou tombé entre les mains de ses ennemis. Le cœur lui faisait si mal qu'elle ne pouvait goûter ni calme ni repos, et déjà elle avait passé plusieurs jours dans des alternatives de crainte et d'espoir; souvent elle criait au nain qui faisait le guet sur la tour :

« Jeannot, regarde au loin ; qu'est-ce qui bruit dans la forêt? qu'est-ce qui chevauche dans la vallée? où tourbillonne la poussière? vois-tu trotter Wackermann? »

Mais Jeannot répondait tristement :

« Rien ne remue dans le bois; rien ne chevauche dans la vallée; nulle part la poussière ne se lève; aucun panache ne flotte. »

Elle continua ainsi jusqu'à la nuit. Quand l'étoile du soir brilla et que la lune radieuse monta au levant sur les montagnes, elle ne put rester entre les quatre murs de sa chambre; elle descendit dans la cour, se glissa par la poterne dans le bois de hêtres, et se dirigea vers sa promenade chérie, la fontaine limpide, pour se livrer plus librement à ses douloureuses pensées. Ses yeux étaient pleins de larmes, et ses plaintes se mêlaient au bruit de l'eau qui murmurait sous l'herbe.

En s'approchant de la grotte, il lui sembla voir une ombre légère qui flottait à l'entrée. Mais comme son cœur était plein d'angoisses trop réelles, elle fit peu attention au phénomène, et pensa vaguement qu'il était produit par la lumière de la lune. Cependant, comme elle avançait vers le rocher, l'apparition prit une forme plus distincte, et sembla se dresser et lui faire un signe de main. Une impres-



sion de terreur la saisit; mais elle ne recula pas, elle chercha seulement à distinguer ce que ce pouvait être. Elle n'ignorait pas ce que l'on racontait dans tout le pays sur l'Ondine de la fontaine, et ne tarda pas à penser qu'elle la voyait en effet devant elle, et que cette apparition extraordinaire lui annonçait quelque événement grave. Or, quel pouvait être cet événement, sinon le motif qui retenait son mari loin d'elle? Elle se répandit en plaintes : « Ah malheureux jour! Wackermann! Wackermann! tu es tombé, tu es inanimé et mort, tu m'as rendue veuve, et tes enfants sont orphelins!

Comme elle gémissait ainsi et se tordait les mains, elle entendit une douce voix du fond de la grotte :

« Mathilde, sois sans crainte, je ne viens pas t'annoncer une infortune. Rassure-toi, je suis ton amie et je désire t'entretenir. »

La noble dame trouva le visage et les paroles d'Ondine si engageants qu'elle eut le courage d'accepter l'invitation; elle entra dans la grotte, dont l'habitante vint à elle, lui tendit la main, lui donna un baiser sur le front, et, après avoir pris place auprès d'elle, lui dit :

« Sois la bienvenue dans ma demeure, mortelle chérie; ton cœur est pur et limpide comme l'onde de mon ruisseau; aussi les puissances invisibles te protégent. Je veux te découvrir tes destinées futures, c'est la seule faveur qu'il me soit accordé de te faire. Ton mari existe, et avant que le coq matinal ait chanté, tu le serreras dans tes bras. Ne crains plus de le perdre, la source de ta vie se dessèchera avant la sienne; mais tu embrasseras encore une fille qui, née de toi, sous des influences pernicieuses, trouvera dans sa destinée du bonheur et des revers. Les astres ne lui sont point contraires; mais, par une réaction mystérieuse, les puissances invisibles la priveront des soins maternels et la poursuivront pendant un temps. »

La noble dame, désolée d'apprendre que son enfant devait être privée des soins maternels, éclata en gémissements, ce qui toucha l'Ondine, qui, prenant la parole, lui dit : « Ne pleure pas, c'est moi qui donnerai à ton enfant ces tendres soins, si tu ne le peux toi-même; cependant ce sera sous la condition que tu me prendras pour sa marraine, afin que j'aie pouvoir sur elle. Mais souviens-toi que l'enfant que tu veux confier à mes soins devra me rapporter le cadeau que je lui ferai. »

Mathilde promit, et la naïade prit un petit caillou poli, et le lui présenta en lui disant de le faire jeter par une servante de confiance dans la fontaine, la veille même du baptême; que ce serait le signe de l'invitation à la cérémonie; puis, s'enfonçant dans l'eau, elle disparut. Mathilde, qui n'avait pas perdu une parole de cet entretien extraordinaire, gravé désormais dans son cœur, remonta vers le château.

Elle y était à peine, que le nain sonna joyeusement de la trompette et que Wackermann, frais et dispos, entra dans la cour avec ses cavaliers chargés d'un riche butin.

Un an après cette aventure, la vertueuse dame s'aperçut qu'elle allait de nouveau devenir mère. Elle l'annonça à son mari, qui en ressentit une grande joie, car il espérait un héritier mâle. Mais elle restait soucieuse et ne savait comment s'y prendre pour faire accepter l'Ondine pour marraine, car elle se faisait scrupule de révéler à Wackermann l'histoire de la grotte. Un événement qui survint la tira d'embarras. Il arriva que Wackermann reçut un cartel d'un chevalier qu'il avait offensé dans une orgie, et qui voulait vider la querelle dans un combat à mort. Il se prépara aussitôt avec ses écuyers et ses gens, et comme il était sur le point de se mettre en selle et de prendre congé de Mathilde, elle lui adressa des questions sur son projet, et,



contre son habitude, le pressa de lui dire à qui il en voulait. Comme il se défendait de satisfaire cette curiosité inusitée, elle se cacha le visage et se prit à pleurer amèrement. Le noble chevalier fut ému, mais il ne se trahit pas; il enfourcha lestement son cheval et vola vers le champ de bataille. La fortune le favorisa, après un vigoureux combat, il abattit son adversaire et s'en revint triomphant.

Mathilde le reçut à bras ouverts, le fêta, le caressa, et chercha avec tout l'art féminin à lui faire conter l'aventure qu'il venait de courir; mais lui se tenait sur ses gardes, il ne laissa pas pénétrer son secret; bien plus, il la railla de sa curiosité et dit en se moquant : « O mère Ève, tes filles ne sont point dégénérées, elles ont toujours le même penchant au péché de curiosité. Aujourd'hui comme autrefois, chaque femelle a encore la tentation de dépouiller l'arbre de la science, ou de lever le couvercle qui cache le mets défendu et de laisser échapper la souris. — Pardonnez-moi, cher époux, répondit la prudente dame; mais les hommes ont bien aussi leur part de l'héritage de notre mère Ève; la différence est seulement qu'une bonne épouse n'a ni ne doit avoir de secret pour son mari. Je gagerais volontiers que si je vous cachais quelque chose, vous n'auriez de cesse que je ne vous eusse avoué mon secret. — Et moi, reprit-il, je vous donne ma parole que votre secret m'inquiéterait peu; faites-en l'épreuve si bon vous semble. » C'était précisément là où elle voulait amener Wackermann. « Eh bien! dit-elle, cher seigneur, vous savez que l'époque de ma délivrance n'est pas éloignée; accordez-moi, si je mets au monde un enfant bien portant, de choisir la marraine qui le présentera au baptême. J'ai une amie de cœur qui vous est inconnue, permettez-moi de l'agréer et de ne jamais tenter de savoir de moi qui elle est et d'où elle vient. Si vous m'accordez ma demande, et que vous engagiez votre honneur à ne pas pénétrer mon secret, j'aurai perdu la gageure, et je reconnaîtrai volontiers que la mâle fermeté des hommes l'emporte sur la faiblesse des femmes en matière de discrétion.

Wackermann se laissa facilement surprendre sa parole, et sa femme se félicita d'être parvenue par cette innocente ruse à garder son secret. A quelques jours de là, elle mit au monde une fille. Bien que Wackermann eût mieux aimé fêter la naissance d'un enfant mâle, il monta cependant tout joyeux à cheval, et alla inviter au baptême ses amis et ses voisins. Ils se trouvèrent tous au jour indiqué au château. Quand l'accouchée entendit le roulement des voitures, le hennissement des chevaux et l'agitation des domestiques et gens de service, elle appela auprès d'elle une fille de confiance et lui dit : « Prends ce petit caillou, va à la fontaine, et jette-le dedans sans mot dire et sans regarder dans l'eau. » La servante exécuta à la lettre les ordres de sa maîtresse, et elle n'était point encore de retour qu'une étrangère entra dans la pièce de réception, salua avec réserve les chevaliers et les dames, et prit la place destinée à la marraine. Quand l'enfant fut apportée et que le prêtre s'avança vers les fonts, chacun s'écarta respectueusement à son approche, et elle prit le nouveau-né sur ses bras. Tous les yeux étaient tournés vers elle : elle était si belle, si modeste, si richement drapée dans une ample robe de soie glauque à manches de satin blanc, et couverte d'une telle profusion de perles et de bijoux, qu'on l'aurait prise pour Notre-Dame-de-Lorette, parée pour un saint jour de fête. Un saphir retenait les plis d'un voile transparent qui flottait sur ses belles épaules et descendait jusque sur ses talons; mais, chose étrange, l'extrémité en était humide comme si on l'avait trempée récemment dans l'eau.

L'apparition inattendue de cette belle dame avait tellement distrait l'assistance de ses dévotes pensées que personne ne songea à la chose la plus essentielle dans la circonstance, le nom à donner à l'enfant. Le prêtre pensa qu'il devait lui donner celui de sa mère, et il l'appela Mathilde. La cérémonie terminée, on la porta au lit de cette dernière et on la lui remit dans les bras. Tous les invités suivirent pour féliciter l'accouchée et faire les cadeaux d'usage au nouveau-né.



La châtelaine parut surprise à la vue d'Ondine, sans doute parce qu'elle doutait qu'elle lui tînt pa-

role si ponctuellement. Elle lança à la dérobée un coup d'œil à son mari, qui lui repartit par un regard joyeux et bonasse qui ne laissait pas deviner que l'étrangère l'intriguât. Cependant une pluie d'or tombait aux pieds du nourrisson; chacun voulait se surpasser en générosité. L'inconnue s'avança la dernière, tenant son présent à la main. On s'attendait à lui voir donner un bijou d'une grande valeur, surtout quand on lui vit tirer de sa poche un mouchoir de soie qu'elle déploya avec les plus grandes précautions; mais la belle marraine n'en tira qu'une pomme de bisam en bois, qu'elle posa solennellement sur le berceau, puis elle baisa affectueusement la mère sur le front et sortit de l'appartement.

A la vue de ce pauvre cadeau, les assistants se regardèrent et bientôt éclatèrent en rires moqueurs; bien des mots railleurs, bien des remarques méchantes furent échangées; mais comme le chevalier et la dame conservaient un air grave, il ne resta aux curieux nulle espérance de pouvoir éclaircir la scène dont ils avaient été témoins. L'inconnue ne reparut plus, et aucun des habitants du château ne put dire où elle était passée. Wackermann était tourmenté du désir de savoir ce que pouvait être cette inconnue, que, dans l'ignorance où l'on était de son nom, on appelait la dame au voile humide. La crainte seule de s'abaisser à une faiblesse féminine ou de rompre sa parole de chevalier pouvait lui brider la langue dans des moments d'épanchement conjugal, et l'empêcher de demander à sa femme : « Dis-moi donc qui est la marraine, quelle est la dame au voile humide? »

Il pensait, du reste, apprendre tôt ou tard le mystère, et comptait, non sans raison, sur le temps et sur le besoin d'expansion du cœur féminin, qui est bâti pour garder un secret comme un crible pour retenir l'eau. Cette fois cependant il se trompait : dame Mathilde sut garder son secret avec autant de soin que la pomme de bisam [1] qu'elle avait enfermée dans sa cassette au milieu de ses bijoux les plus précieux.

Mais bientôt la triste prophétie de l'Ondine s'accomplit à son égard : elle tomba subitement malade et mourut avant d'avoir eu le temps de songer à disposer de la pomme de bisam en faveur de sa pauvre enfant. Wackermann était absent lorsque ce malheur arriva. Il assistait à un tournoi à Augsbourg, et recevait, pour prix de son adresse et de son courage, une brillante récompense des mains de l'empereur Frédéric lui-même. Il revint vers son manoir lorsque les fêtes furent terminées. Quand le nain vit arriver son seigneur et sa suite, il sonna du cor pour avertir la maison, comme c'était l'usage; mais, au lieu de faire retentir l'air de joyeuses fanfares, il tira de sa trompe des notes si tristes et si mélancoliques, que le chevalier se sentit pris au cœur d'une angoisse mortelle: « Quels sons! dit-il; les entendez-vous, écuyers? Cela ne présage-t-il pas quelque annonce de mort? » Tous ses cavaliers se regardèrent avec inquiétude, et l'un d'eux, prenant la parole, dit au chevalier : « C'est le chant du hibou! Dieu nous soit en aide, il y a un cadavre dans la maison! » Wackermann, à l'instant, piqua son étalon et partit à toute bride; quand il arriva dans la cour du château, il trouva les volets fermés, et il aperçut à la porte d'entrée une lanterne sans lumière et un crêpe flottant. L'intérieur de la maison retentissait de gémissements et de cris, car dans ce moment même on plaçait la défunte dans le cercueil. Ses deux filles aînées, assises au chevet de la bière, fondaient en larmes. L'enfant chérie, la petite Mathilde, était à l'autre extrémité, et, ne comprenant pas son malheur, elle jouait avec les fleurs dont on avait orné le cadavre.

A ce déchirant spectacle, le mâle courage du chevalier l'abandonna. Il poussa des cris de douleur, et, se jetant sur ce corps glacé, il arrosa de larmes le visage pâle de Mathilde, pressa de ses lèvres tremblantes sa bouche inanimée, et s'abandonna à tous les transports désespérés de la plus vive douleur. Puis il monta dans sa salle d'armes, y suspendit son armure, et, s'étant couvert d'un vêtement de deuil, il donna des ordres pour l'inhumation.

Mais comme, d'après la remarque d'un grand homme, les plus violents chagrins sont toujours les plus courts, le veuf oublia bientôt son deuil et songea sérieusement à remplacer la perte qu'il venait d'éprouver, par les douceurs d'une seconde union. Son choix tomba sur une femme vive et violente, qui était tout l'opposé de la pieuse et pudique Mathilde. La maison fut en conséquence gouvernée d'après des principes bien différents. La jeune épousée aimait le luxe et la dépense, se montrait altière et impérieuse envers ses gens, et ne voulait point de fin aux repas et aux plaisirs. Sa fécondité peupla la maison d'une nombreuse descendance, et les filles du premier lit furent élevées à l'écart. Quand les aînées furent grandes, elle s'occupa de leur trouver un sort dans un couvent à Dinkelsbühl. Pour la petite Mathilde, elle fut reléguée avec sa nourrice dans une chambrette écartée, où sa marâtre s'évitait la peine de l'aller visiter.

Cependant sa prodigalité allait en augmentant, de telle sorte que le produit de la masse d'armes et de la lance, tout infatigable que fût le chevalier, ne suffisait plus. Elle en était venue à vendre ou à mettre en gage les effets de sa devancière. Un jour qu'elle était dans un embarras plus pressant que

[1] Cassolette de bois ou de métal dans laquelle on place un corps odorant, comme de l'ambre, du musc, etc.

de coutume, et qu'elle cherchait dans les tiroirs et les coffres quelque objet de valeur, elle trouva la cassette aux joyaux de Mathilde. Sa joie fut grande quand elle découvrit ce petit trésor et qu'en l'ouvrant elle aperçut les anneaux, les boucles d'oreilles, les bracelets brillants d'or et de pierreries.

Elle passa en revue une à une toutes ces pierres précieuses, les compta, les pesa, les estima, et supputa ce que les juifs lui donneraient d'une si belle trouvaille. Elle examina bien aussi la pomme de bisam et essaya de la dévisser, mais la vis était gonflée; elle la secoua, elle était légère comme une noix vide, et ne sut longtemps qu'en faire; finalement, pensant que c'était quelque vieil étui à bague, elle la jeta par la croisée.

Par hasard, la petite Mathilde était assise au bas et jouait avec sa poupée. Dès qu'elle vit rebondir la pomme, elle courut la ramasser bien vite, et éprouva une joie aussi vive de la posséder que madame sa marâtre était radieuse de la découverte de la cassette.

La pauvre enfant ne quittait plus son jouet et passait de longues heures à s'en amuser.

Un beau jour d'été, sa nourrice eut la fantaisie d'aller respirer le frais dans la grotte de la fontaine. Vers le soir, l'enfant ayant faim, demanda à goûter, et comme elle avait oublié de se munir de victuaille et qu'elle ne voulait pas monter au château, elle s'enfonça dans les broussailles et lui chercha des myrtilles. Pendant ce temps, la petite, qui faisait sauter çà et là sa pomme de bisam, lui donna une fausse direction et la fit tomber dans l'eau. A l'instant parut une jeune dame, belle comme un ange. L'enfant, au premier abord, crut voir sa marâtre et s'effraya, car elle était sûre d'être grondée et battue toutes les fois qu'elle la rencontrait. Mais l'Ondine, car c'était elle, lui dit d'une voix caressante : « Ne crains rien, chère petite, je suis ta marraine; voilà le jouet que tu as laissé tomber dans la fontaine; » et elle la prit sur son giron et la pressa tendrement sur son cœur, la baisa et la mouilla de ses larmes. « Pauvre orpheline, reprit-elle, j'ai promis de te servir de mère et je veux tenir parole. Visite-moi souvent dans cette grotte; tu me verras apparaître toutes les fois que tu jetteras un caillou dans la fontaine. Garde bien soigneusement ton jouet, car un jour il te fera réaliser trois vœux; quand tu seras plus grande, je te donnerai encore d'autres bons avis; » puis elle lui recommanda le secret et disparut au moment où la nourrice revenait.

Le proverbe dit que de nos jours il n'y a plus d'enfants. Il en était autrement jadis; mais la petite Mathilde faisait exception; elle était très-avisée pour son âge, et elle eut assez de prudence pour se taire de sa marraine devant sa nourrice. Aussitôt son retour au château, elle demanda du fil et une aiguille pour coudre le talisman dans la doublure de son jupon.

Maintenant toutes ses pensées étaient la fontaine. Chaque fois que le temps le permettait, elle proposait une promenade vers ce lieu; et comme il était très-difficile de rien refuser à la caressante enfant, et que son penchant pour la grotte paraissait un héritage de sa mère, on accédait toujours à son désir. Arrivée à la fontaine, elle cherchait dans sa petite tête un prétexte pour éloigner sa nourrice, et dès qu'elle se voyait seule, une légère pierre jetée dans l'eau lui procurait la société de sa marraine. Quelques années après, l'orpheline entrait dans l'adolescence, et sa beauté commençait à se montrer comme le bouton de rose qui commence à s'épanouir. A la vérité, elle vivait cachée parmi les domestiques, et quand sa voluptueuse marâtre donnait des galas, elle restait confinée dans sa chambre, s'occupant de travaux utiles. Mais le soir elle allait recevoir auprès de l'Ondine un ample dédommagement aux labeurs de la journée. Elle trouvait non-seulement en elle une amie et une consolatrice, mais encore une institutrice qui l'instruisait dans toutes les connaissances qu'une femme doit posséder.

Un jour, l'affection de la nymphe pour la douce enfant sembla redoubler encore; elle la prit dans ses bras, laissa tomber sa tête sur ses épaules, et parut si triste et si abattue, que la petite fille sentit aussi son cœur se serrer par sympathie, et qu'elle laissa tomber de chaudes larmes sur la main de sa marraine, qu'elle porta silencieusement à ses lèvres. Cette douce et muette marque de sympathie toucha extrêmement l'Ondine, qui lui dit d'une voix pleine de tristesse et de commisération :

« Tu pleures, ma pauvre enfant, et tu ne sais pourquoi; cependant tes larmes sont le pressentiment de ton destin. Un grand changement menace le château de tes pères. Avant que le vent souffle sur les chaumes il sera en ruines. Tu songeras à ma prédiction le jour où les servantes venant à ma fontaine pour puiser de l'eau, s'en retourneront avec leurs seaux vides, et tu diras : Le malheur approche! Alors, garde bien la pomme de bisam qui doit réaliser trois de tes vœux, et surtout ne les prodigue pas, ces vœux, sois-en avare! Adieu; maintenant nous ne nous reverrons plus jamais à cette place. » Après ces mots, elle enseigna encore à sa filleule plusieurs propriétés magiques du talisman, afin qu'elle pût en faire usage dans l'occasion, pleura, sanglota et disparut.

Vers le temps de la moisson, les servantes rentrèrent un soir avec leurs vases vides, elles étaient pâles et tremblantes; elles annoncèrent que la femme blanche était assise auprès de la fontaine, se lamentant et se tordant les mains, présage de quel-

que grand malheur. Les écuyers et gens de guerre traitèrent ce rapport de conte de vieille femme et s'en moquèrent. Quelques-uns sortirent pour aller expérimenter jusqu'à quel point il pouvait être vrai. Ils virent l'apparition, prirent néanmoins leur cœur à deux mains et s'approchèrent d'elle. Mais en arrivant dans la grotte ils n'aperçurent plus rien, ce qui donna lieu à beaucoup de discours et d'interprétations diverses. Aucune cependant n'alla au vrai but. Mathilde seule connaissait l'avenir, mais il lui était défendu d'en rien révéler; elle restait donc tristement assise dans sa chambre solitaire, inquiète et épouvantée des événements qui allaient survenir.

Uhlfinger ne pouvait plus assez voler ni piller pour fournir à sa prodigue épouse. Les jours où il n'allait pas à la rapine sur les grandes routes se passaient en festins. La comtesse y invitait les amis et compagnons de débauche de son mari, et lui dérobait la vue de sa ruine en l'entretenant dans l'ivresse continuelle des plaisirs.

Quand on manquait de comptant ou de vivres, les expéditions des marchands vénitiens ou la voiture de Jacques Fugger offraient un butin sans cesse renaissant.

Lassée de tant de continuelles vexations, et certaine que le chevalier ne se rendrait ni aux exhortations ni aux menaces, la confédération des villes de Souabe résolut enfin la perte d'Uhlfinger.

Avant qu'il pût songer au mauvais parti qu'on lui préparait, les drapeaux des confédérés flottaient devant les murs de son château, et il ne lui restait plus qu'à vendre chèrement sa vie. Les bombardes ébranlèrent les bastions, et les arquebusiers tirent de leur mieux des deux côtés. Carreaux et flèches pleuvaient; l'une d'elles, partie dans un moment où sans doute le bon génie de Wackermann l'avait abandonné, lui traversa la visière, pénétra profondément dans la cervelle, et l'étendit mort. La chute du chef jeta le désordre parmi les assiégés. Les confédérés profitèrent de ce moment pour donner l'assaut et pénétrer dans le château; alors tout tomba sous le fil de l'épée. Les femmes mêmes et les enfants furent sacrifiés, car cette milice bourgeoise était animée d'une rage furieuse contre la noblesse pillarde, rage qui se transmit plus tard aux chefs de la guerre des paysans; le château, d'abord minutieusement pillé, fut ensuite brûlé et démantelé jusqu'à ras de terre.

Pendant le premier moment du tumulte et de l'assaut, Mathilde s'était enfermée dans sa chambre; mais quand elle entendit que l'ennemi était dans le château et qu'elle comprit que ni serrures ni verrous ne lui présentaient plus de garantie, elle prit son parti, se couvrit d'un voile, tourna le talisman trois fois dans sa main, et sortit hardiment après avoir prononcé les mots que l'Ondine lui avait appris : *Que le jour soit devant moi et la nuit derrière, afin que personne ne me voie!*

C'est ainsi que sans être vue elle passa à travers les soldats, et sortit du manoir paternel le cœur déchiré, et sans savoir où elle porterait ses pas. Tant qu'elle eut la force de marcher, elle s'éloigna de cette scène de mort et de désolation ; mais quand ses pieds lui refusèrent leur service et que la nuit descendit sur la terre, elle s'arrêta sous un poirier sauvage et résolut d'y passer la nuit. Comme elle s'arrangeait pour s'étendre sur le gazon, elle se tourna encore une fois vers la demeure où elle avait passé ses tant douces années de l'enfance, et elle vit au loin, dans la direction qu'elle venait de quitter, une grande et ondoyante clarté qui n'indiquait que trop que les flammes dévoraient la maison de ses pères. Elle détourna ses regards de ce spectacle terrible et attendit avec des angoisses d'impatience que le jour parût. Dès que la nuit commença à se dissiper, elle se remit en route et arriva peu après dans un village où une bonne paysanne lui offrit de quoi se restaurer. Mathilde lui proposa de lui laisser ses habits si elle voulait bien lui donner un costume complet de paysanne; la proposition fut acceptée ; et peu après, transformée d'une façon méconnaissable, elle s'associa à une troupe de voituriers qui allaient à Augsbourg.

Dans un état d'abandon si déplorable, il ne lui restait d'autre ressource que de chercher à se placer comme servante ; mais elle fut longtemps à trouver une condition, parce que ce n'était pas la saison.

Le comte Conrad de Schwabeck, revêtu de plusieurs dignités, avoué et protecteur de l'évêché d'Augsbourg, possédait dans cette résidence une maison montée où il avait l'habitude de passer l'hiver. Une intendante, nommée dame Gertrude, la gardait en son absence. Cette femme passait dans toute la ville pour une mégère : aucun domestique ne pouvait rester à son service; elle tempêtait et criait toute la journée comme un lutin. Les servantes crai-

gnaient le bruit de son trousseau de clefs, comme les enfants redoutent le loup-garou ; la plus légère négligence était aussitôt réparée aux dépens des têtes et des pots ; en un mot, quand on voulait parler d'une harpie, on disait : elle est méchante comme la Gertrude du comte de Schwabeck. Un jour, elle avait exercé son droit de justice pénale d'une si formidable sorte, que tous les domestiques de la maison avaient pris la fuite, et ce jour-là même la douce Mathilde venait lui offrir ses services. Pour cacher sa noble taille, elle s'était rembourré les reins ; ses beaux cheveux blonds étaient cachés sous une cornette grossière, et une couche de suie étendue sur sa face et ses mains déguisait la blancheur de sa peau. Quand elle eut agité la sonnette de la porte, dame Gertrude mit la tête à la fenêtre, et, voyant l'étrange figure de la feinte paysanne, elle la prit pour une mendiante et lui cria : On ne donne pas d'aumônes ici, allez plus loin ; et elle referma la croisée avec fracas. Mathilde ne se rebuta point par un accueil si peu engageant, elle continua de sonner, jusqu'à ce que Gertrude revint dans l'intention de repousser une telle insistance par une cataracte d'injures ; mais avant qu'elle eût ouvert sa bouche édentée, elle comprit que l'étrangère ne demandait pas l'aumône. « Qui es-tu ? que veux-tu ? » demanda-t-elle. La pauvre fille lui répondit :

« Je suis orpheline ; mon nom est Mathilde ; je sais repasser, brunir, coudre et filer, broder et tricoter ; je fais du filet, je fends du bois, je me connais en pâtisserie et en cuisine ; enfin, je suis très-habile des mains, vive, alerte, et je cherche une condition. »

Tant de beaux talents si longuement énumérés tentèrent la mégère, qui se trouvait sans aide ; elle introduisit Mathilde, la prit à gages, et lui confia la cuisine. La jeune fille sut faire son service avec tant de zèle et d'exactitude, et supporta les frasques d'humeur de sa maîtresse avec une si grande résignation, que cette dernière perdit tout à fait l'habitude de lancer les clefs ou la vaisselle à la tête de ses gens. Elle devint meilleure et plus patiente : preuve que les bons serviteurs font aussi de bons maîtres.

Au temps des premières neiges, Gertrude fit nettoyer et laver toute la maison, monter les rideaux et les draperies pour la réception du comte, qui arriva peu après avec une suite nombreuse et une foule de chevaux et de chiens. Mathilde ne s'inquiétait guère du jeune seigneur ; ses occupations s'étaient tellement multipliées qu'elle ne pouvait plus songer à autre chose qu'à sa cuisine. Mais elle le rencontra, par hasard, un jour qu'elle était descendue chercher de l'eau dans la cour, et son aspect lui fit éprouver des sentiments qui jusque-là lui



avaient été inconnus. Elle avait devant elle le plus beau jeune homme qu'elle eût encore aperçu. Le

comte avait des yeux brillants, un visage ouvert qui semblait rendre plus riante sa position élevée et heureuse; de longs cheveux ondoyants, à demi cachés par les bords de son chapeau rabattu sur le front, sa démarche mâle et dégagée, tout cela impressionna profondément Mathilde et accéléra singulièrement les battements de son cœur. Pour la première fois elle sentit la distance de la condition dans laquelle une destinée malheureuse l'avait placée, et ce sentiment lui pesa plus que le seau plein qu'elle portait. Elle alla toute pensive dans sa cuisine, et, contre son habitude, elle mit trop de sel dans tous les mets, ce qui lui attira une verte réprimande. Jour et nuit le beau cavalier se peignait à son imagination; sans cesse elle désirait le voir, et toutes les fois qu'elle entendait résonner ses éperons dans la cour, elle s'apercevait que l'eau manquait à la cuisine et courait au puits, bien que le jeune homme ne daignât pas l'honorer d'un regard.

Il ne paraissait vivre que pour le plaisir, ne manquait aucun gala, aucun divertissement. Dans cette ville que le commerce des Vénitiens avait enrichie, il y avait à tout moment quelque fête brillante : les jeux de bagues, les tournois et les autres plaisirs du temps n'y faisaient pas faute. Il n'y manquait pas non plus de bals, où les jeunes nobles faisaient cadeau aux bourgeoises de mouchoirs de soie, de bagues d'or, leur faisaient la cour et luttaient d'amabilité.

A l'approche du carnaval l'ivresse des plaisirs ne fit qu'augmenter. Mathilde n'y avait aucune part, elle restait assise dans sa cuisine enfumée, déplorant les caprices du sort, qui prodigue à ses favoris les joies de l'existence et refuse aux autres le moindre mouvement de satisfaction. Son cœur était oppressé sans qu'elle sût précisément pourquoi; elle ignorait encore que l'amour s'y fût établi. Cet hôte turbulent, qui apporte le trouble dans la demeure où il se fixe, lui soufflait le jour mille pensées romanesques, et la berçait la nuit de songes malins : tantôt elle se promenait avec son amant dans un jardin fleuri, tantôt elle était enfermée entre les murs d'un cloître, et il venait la réclamer à la grille; tantôt elle dansait avec lui dans un joyeux bal. Hélas! le bruit du trousseau de clefs de dame Gertrude ne troublait que trop souvent ces rêves ravissants, mais les pensées que la nuit avait éveillées étaient achevées et suivies le jour par l'imaginative enflammée de la jeune fille.

L'amour ne connaît aucun danger, il franchit les écueils et les abîmes, trouve des sentiers pour traverser les déserts, et affronte la mer orageuse sur le dos d'un taureau blanc. L'amoureuse Mathilde réfléchit et chercha si longtemps, qu'elle trouva enfin un moyen de réaliser la plus belle de ses trois espèces de rêves. Elle avait toujours en sa possession la précieuse pomme de Bisam qui devait lui réaliser trois vœux. Jamais elle n'avait eu la tentation de l'ouvrir et de mettre à l'épreuve sa vertu magique; mais maintenant elle était résolue de l'essayer.

A l'occasion de la naissance du prince Max, les habitants d'Augsbourg, pour faire leur cour à l'empereur, devaient donner une fête splendide dont la durée était fixée à trois jours. On y avait invité quantité de prélats, de comtes, de seigneurs des environs. Pour rendre la fête plus brillante, il devait y avoir un tournoi pendant la journée, et la nuit, bal pour les galants chevaliers et les belles châtelaines. Conrad prenait part à ces divertissements, surtout il ne manquait pas les bals, dont il était le héros; bien qu'aucune demoiselle ne pût se bercer de l'espoir de posséder légitimement son amour, puisqu'il était affilié à un ordre religieux, toutes les femmes l'aimaient cependant, tant il était aimable, beau et ravissant danseur.

Mathilde avait prémédité de faire pendant cette fête un essai décisif de la vertu du talisman. Quand tout fut calme dans la maison, elle monta dans sa chambre, lava la suie qui couvrait comme un vernis obscur les roses et les lis de son teint; puis elle prit le talisman et se souhaita un costume de bal le plus brillant qui se pût voir, et tous les accessoires. Elle ouvrit le couvercle, et à l'instant elle vit sourdre de la cavité une pièce de soie qui s'allongea et descendit en bruissant sur ses genoux; quand tout fut dehors et qu'elle examina ce que c'était, elle reconnut un vêtement complet avec tous les petits détails les plus recherchés. Elle passa la robe, qui lui allait à ravir; se voyant si bien costumée, elle éprouva pour la première fois cette joie intime que ressentent les jeunes filles quand elles se parent pour plaire à l'autre sexe et lui tendre leurs dangereux filets. Elle ne perdit pas de temps, tourna le talisman magique trois fois, et dit :

« Hors les miens, que tous les yeux se ferment,
Que chacun dorme en paix. »

Aussitôt un profond sommeil s'empara des habitants de la maison, depuis l'acariâtre et vigilante intendante jusqu'au portier. Un saut, et voilà la belle Mathilde dans la rue, marchant invisible vers la salle de bal, où elle fit son entrée avec la grâce d'une déesse. L'étonnement qu'excita cette charmante apparition de jeune fille fut grand, et il s'éleva dans la galerie un murmure électrique tel que celui qui se fait entendre à l'église quand le prédicateur dit *Amen*. Les uns admiraient la beauté de l'inconnue, d'autres le goût et la richesse de sa parure; chacun voulait savoir qui elle était et d'où elle venait. Mais aucun assistant ne put donner sur ce chapitre de réponse à son voisin.

Parmi les nobles chevaliers et seigneurs qui se

pressaient autour d'elle, Conrad, en fin amateur et appréciateur du beau sexe, n'était pas le dernier. Il lui parut n'avoir jamais vu de traits plus séduisants, ni de taille plus parfaite. Il s'avança vers elle et la



pria à danser; elle lui offrit la main et dansa à émerveiller son cavalier. Son pied léger semblait à peine toucher le plancher, et les mouvements de son corps étaient si nobles et si naturels qu'elle ravissait.

Le chevalier paya la complaisance de la dame de la liberté de son cœur. Il se prit pour elle d'une passion irrésistible et ne la quitta plus. Il lui dit autant de belles choses que les modernes héros de romans savent en débiter quand l'amour les talonne. La belle n'était pas davantage maîtresse d'elle-même, elle se trouvait à la fois conquérante et conquise. Son premier pas dans l'amour était heureux , il lui fut impossible de cacher la sympathie qu'elle éprouvait sous le voile de la retenue féminine, encore moins de faire la prude. L'heureux chevalier remarqua bientôt qu'il n'était pas amant sans espoir. Il lui importait beaucoup de savoir qui était l'inconnue et où elle demeurait, car il prétendait poursuivre l'aventure. Mais toutes ses tentatives pour s'éclaircir à ce sujet furent inutiles; elle ne répondit à aucune de ses questions, et promit seulement, non sans grande peine, de se trouver le lendemain encore au bal. Il se promit de la surprendre, dans le cas où elle ne lui tiendrait point parole, et il mit tous ses domestiques en mouvement pour l'épier à la sortie du bal et apprendre où elle demeurait. Il la croyait habitante d'Augsbourg; mais tout le public la voyant si bien entreprise par le comte, qui ne se séparait pas d'elle, la tenait pour une de ses parentes.

L'aurore paraissait au moment où, trouvant un instant pour échapper au comte, elle sortit de la salle; aussitôt elle tourna le talisman en prononçant ces paroles magiques :

« Que le jour soit devant moi et la nuit derrière, afin que personne ne me voie. »

Elle arriva ainsi dans sa chambre, sans que les espions qui allaient et qui venaient devant l'hôtel de ville l'eussent aperçue. Elle ôta aussitôt sa belle parure, la serra dans son coffre, remit ses vêtements grossiers et enfumés, et descendit dans la cuisine. Elle était la première levée de toute la maison, ce qui lui valut un bel éloge de la part de dame Gertrude, qui était venue, peu de moments après son arrivée, réveiller les autres domestiques du bruit de son éternel trousseau de clefs.

Jamais journée n'avait paru plus interminable au chevalier que celle qui suivit le bal. Les heures lui semblaient des années. Le désir de revoir la belle inconnue, le doute et l'inquiétude qu'elle ne voulût le tromper, agitaient son cœur d'une étrange manière, car le doute et le soupçon sont les compagnons inséparables de l'amour. Le soir arrivé, il se prépara pour le bal et se para avec plus de recherche qu'il ne l'avait fait la veille. Les trois anneaux d'or, antique insigne de la noblesse, brillèrent cette fois au bas de sa fraise. Il fut le premier dans la salle, et examina avec la plus vive impatience tous les arrivants. L'étoile du soir s'était déjà élancée bien haut dans le firmament avant que Mathilde eût eu le temps

de monter dans sa chambre et de réfléchir sur ce qu'elle devait faire : demander au talisman la réalisation d'un second vœu, ou réserver sa vertu pour une occasion plus importante. La sage raison conseillait ce dernier parti. Mais l'amour exigea satisfaction avec tant d'emportement, que dame raison perdit du terrain et finit par quitter la partie.

Mathilde se souhaita donc un nouveau vêtement accompagné d'une parure de pierreries aussi splendide que celles que peuvent porter des filles de roi. Le complaisant talisman surpassa son attente. Elle fit joyeusement sa toilette, et se rendit sans être aperçue au lieu où elle était attendue si impatiemment. Elle était infiniment plus séduisante que la veille. Dès que le chevalier l'eut entrevue, le cœur lui bondit de plaisir, et une force irrésistible comme la force centrale de la terre le poussa, à travers les danseurs, auprès d'elle. Son cœur bouleversé lui fit d'abord bégayer des paroles incohérentes, car, ne comptant plus la revoir, il était hors de lui. Pour se remettre un peu et cacher son émotion, il l'engagea à danser. A l'instant tout le monde s'arrêta pour voir valser cette ravissante fille et son agile cavalier.

Après la valse, il la conduisit, sous prétexte de lui faire accepter des rafraîchissements, dans une salle voisine, mais en réalité pour lui débiter comme le jour précédent mille galanteries. Cependant bientôt sa langue fut l'interprète des sentiments de son cœur, et il finit par une déclaration d'amour précise et tendre comme doit être celle d'un cavalier qui recherche une fille en mariage. La belle écoutait avec un mélange de joie et de bonté, et, après que ses sentiments se furent manifestés quelque temps par les battements de son cœur et l'incarnat de ses joues, pressée de s'expliquer elle-même, elle parla de cette sorte : « Je vous avoue que ce que vous m'avez dit hier et aujourd'hui de votre amour me va au cœur, car je ne crois pas que vous ayez dessein de me tromper.

» Mais quel but pourraient avoir nos relations, puisque vous êtes chevalier d'un ordre religieux et que vous avez fait vœu de célibat ? Si vous ne cherchez qu'à me surprendre pour vous amuser de moi, je vous avertis que tout ce que vous pourriez tenter serait inutile. Résolvez l'énigme de l'empêchement qui résulte de vos vœux, et dites-moi comment il serait possible de nous unir devant Dieu et devant les hommes. » Le chevalier répondit avec gravité et franchise : « Vous me parlez comme une vertueuse et honorable demoiselle, je vous répondrai en honnête homme. Du temps que je fus reçu membre de l'ordre, mon frère, qui, en sa qualité d'aîné, devait succéder aux titres de notre race, vivait encore. Depuis sa mort, j'ai obtenu, comme dernier rejeton de ma maison, des dispenses. Je puis renoncer à l'ordre et me marier quand bon me semblera. Jusqu'au jour où je vous ai aperçue, jamais je n'avais connu l'amour; mais de ce moment, j'ai senti que le ciel vous avait envoyée pour me faire connaître ce sentiment; et, puisque vous ne me repoussez point, que rien ne rompe plus le lien qui nous unit, que la mort.

— Pensez-y bien, dit Mathilde, afin que les regrets ne vous viennent pas trop tard ; agir d'abord et réfléchir après cause bien des maux dans ce monde. Je vous suis étrangère, vous ne savez pas si je suis digne de vous par ma naissance et ma fortune, ou si je vous trompe par un éclat emprunté. Un homme de votre rang ne doit rien promettre légèrement, comme aussi il doit noblement tenir sa promesse. » Conrad, à ces mots, saisit rapidement la main de Mathilde, la pressa sur son cœur et dit avec chaleur : « Je le promets sur mon âme et mon salut ; quand même vous ne seriez que la fille du plus mince ouvrier, vierge, pure et sans tache, je vous élèverais à ma fortune et vous offrirais ma main. » Puis il tira de son doigt un anneau de diamant de la plus grande valeur, le donna à Mathilde comme gage de sa fidélité, prit en échange sur ses chastes lèvres le premier baiser, et ajouta : « Sans que vous soyez bien rassurée sur la confiance que je mérite, je vous invite d'ici à trois jours à l'assemblée des prélats et seigneurs que je réunirai chez moi, pour leur annoncer mon mariage et pour les prier d'y assister. » Cette précipitation ne plut point à Mathilde, elle en conçut au contraire des doutes sur la persistance des sentiments du chevalier; elle se défendit donc de toutes ses forces d'accepter sa proposition. Mais il ne se rebuta point, et fit tant d'instance, qu'elle finit par ne refuser ni promettre. Comme la veille, la société se sépara vers l'aurore, Mathilde disparut, et le comte, qui ne put fermer l'œil un seul instant, appela bientôt son infatigable intendante, et lui donna ordre de faire les préparatifs pour un banquet splendide.

Comme le Temps, armé de sa faux, parcourt les palais et les chaumières et immole et fauche impitoyablement tout ce qu'il rencontre, ainsi madame Gertrude, la main armée du couteau fatal, visitait les poulaillers, et, nouvelle Parque, portait la mort à la volaille. Le peuple ailé tombait par douzaines sous son fer exterminateur : poules, pigeons, chapons, dindons, couchés l'un à côté de l'autre, palpitaient dans leur sang.

La veille du festin, Mathilde eut tant à plumer, à échauder, à dresser, qu'elle fut obligée de se passer de sommeil. Cependant elle ne fit pas attention à ses peines, parce qu'elle savait que la fête était préparée pour elle. L'heure pour laquelle le chevalier avait fait les invitations arriva. A peine la sonnette du portier s'agitait-elle qu'il volait au-devant des arrivants, croyant à chaque fois recevoir

la belle inconnue; mais au lieu d'elle, c'était un prélat, une matrone solennelle, ou une respectable trogne de prévôt ou de conseiller. Les convives étaient réunis depuis longtemps, que le maître d'hôtel n'avait point encore reçu l'ordre de servir.

Dame Gertrude commençait à regretter le massacre qu'elle avait fait dans la basse-cour.



Conrad attendait toujours la présence de sa belle fiancée; mais comme décidément elle n'arrivait pas, il fit signe de servir. On prit place, et quand chacun fut assis, on s'aperçut qu'il y avait un couvert de trop, ce qui donna lieu à bien des suppositions sur la qualité du convive manquant à l'invitation. Cependant le front de l'amphitryon se rembrunissait d'instant en instant, quoi qu'il fît d'ailleurs pour dérober à ses hôtes l'ennui qui l'accablait, et pour les maintenir en bonne humeur par une feinte gaieté. Mais sa tristesse devint contagieuse, et le banquet ressembla bientôt à un dîner d'enterrement; les violons qui devaient jouer le soir furent contremandés; ainsi finit, pour la première fois, une fête dans la maison du chevalier, qui jusque-là avait tant aimé le bruit et la joie.

Les convives, peu satisfaits, disparurent plus tôt que d'habitude. Le chevalier chercha la solitude de sa chambre pour pouvoir s'abandonner librement à son chagrin et à ses méditations sur les illusions de l'amour. Il se retournait de tous côtés dans son lit, son sang cuisait dans ses veines, et la fixité de ses pensées ne laissait aucun accès au sommeil. Le matin parut sans qu'il eût fermé l'œil. Quand ses valets entrèrent, ils trouvèrent leur maître en proie à une fièvre violente. Toute la maison fut aussitôt en émoi; les médecins accoururent et se mirent à écrire des recettes d'une aune de long, puis les mortiers de la pharmacie commencèrent à retentir comme s'ils devaient sonner matines. Mais aucun médecin n'avait prescrit la seule efficace, la consolation du cœur. Le malade repoussa donc tous les médicaments, refusa de se soumettre à un régime, et supplia ses Esculapes de ne pas le tourmenter en aidant de leurs talents à avancer sa dernière heure.

Au bout de sept jours, Conrad était tellement exténué par son chagrin, que l'incarnat de ses joues s'était flétri, que son œil était cave et éteint, et que sa vie, près de s'échapper, flottait sur ses lèvres comme une vapeur matinale que le moindre vent peut anéantir.

Mathilde était au fait de tout ce qui se passait; ce n'était ni par caprice ni par coquetterie qu'elle ne s'était pas rendue à l'invitation de son amant. Elle avait eu à soutenir un rude combat entre la raison et la passion, avant de se décider négativement. Elle tenait à mettre sa constance à l'épreuve, et elle redoutait la nécessité de demander la réalisation d'un troisième souhait à son talisman; car dame marraine lui avait recommandé d'être avare de ses dons, et cependant elle s'était mis en tête de ne pouvoir paraître comme fiancée qu'avec une parure nouvelle. Le jour du festin fut pour elle plein d'amertume; dès qu'elle fut débarrassée de sa besogne, elle s'assit dans un coin et s'abandonna aux larmes. La maladie du chevalier la peina vivement; mais quand elle apprit qu'il était sérieusement en danger, elle en devint inconsolable.

Le septième jour devait décider, d'après l'avis des médecins, de l'issue de la maladie. Il est inutile de dire qu'elle était prête à tout sacrifier pour lui sauver la vie, et qu'elle savait tenir en main le moyen de la lui sauver. Une seule chose l'embarrassait, c'était la manière de faire parvenir sa panacée; mais

parmi les mille facultés diverses qu'éveille l'amour se trouve au premier rang le génie de l'invention. Quand, de grand matin, Mathilde, descendit à la cuisine pour délibérer avec sa maîtresse sur le menu du jour, elle trouva Gertrude hors d'elle. Ses joues tannées ruisselaient de larmes larges comme les gouttes d'un toit. « O Mathilde! s'écria-t-elle en soupirant, c'en sera bientôt fait de nos services! notre pauvre maître ne passera pas la journée. »

C'était là une triste nouvelle pour la pauvre demoiselle, et elle pensa s'évanouir d'effroi. Elle chercha cependant à se donner du courage et dit : « Ne désespérez point des jours de notre jeune seigneur, il ne mourra pas : bien au contraire, il sera convalescent d'ici à peu de jours, j'ai eu cette nuit un rêve qui me l'a annoncé. » La vieille était forte pour expliquer les songes, elle était incessamment en quête de tous ceux que faisaient ses domestiques, et ne manquait pas de les interpréter en altercations, querelles et injures. « Dis-moi ton rêve, reprit-elle, que je démêle ce qu'il signifie. »

« Il me semblait, repartit Mathilde, que j'étais encore avec ma mère, à la maison, et qu'elle me prenait à part pour m'apprendre la composition du bouillon de neuf simples. Il sauve de toute maladie, quand on n'en prendrait que trois cuillerées. Prépare-le pour ton maître, et il guérira. »

Mère Gertrude s'étonna grandement de ce songe, et ne l'interpréta pas cette fois à sa manière ordinaire. « Il est étrange, ton rêve, dit-elle, et n'est sûrement pas un effet du hasard. Vite, cuis ton bouillon pour le déjeuner, je vais, en attendant, voir si j'ai assez d'empire sur le malade pour le déterminer à le prendre de ma main. » Conrad était étendu, faible et languissant, sur son lit, et ne songeait plus à d'autres secours qu'à celui de sacrements des mourants. Gertrude s'approcha de lui et l'arracha à ses tristes pensées par son babil infatigable. Elle le tourmenta tellement de ses prières et de ses supplications, que, pour se débarrasser d'elle, il finit par lui promettre. Pendant ce temps, Mathilde préparait son savoureux consommé qu'elle assaisonna de racines et d'herbages, et dans lequel elle glissa, en le dressant, le diamant que le chevalier lui avait donné comme gage de sa foi.

Le malade, quand on lui apporta la potion, avait tellement peur de l'éloqueuce de sa ménagère, qu'il fit un effort sur lui-même et plongea la cuiller dans la tasse. Comme elle arrivait au fond, il sentit un corps mobile et dur qu'il pêcha et qu'il reconnut à sa stupéfaction pour son anneau. Aussitôt son œil recommença à luire plein de feu et de jeunesse, et il avala la tasse entière avec une joie visible, au grand contentement de Gertrude et des valets qui le servaient.

Chacun attribuait cet effet merveilleux à l'efficacité du bouillon, car personne n'avait remarqué l'anneau que le chevalier avait adroitement caché :

« Qui a préparé ce bouillon ? dit-il en se tournant vers dame Gertrude, il me rend les forces et me rappelle à la vie. » La vieille désirait que le malade se tînt tranquille et ne parlât pas trop, elle lui répondit donc en peu de mots : « Ne vous inquiétez point de la personne qui vous l'a composé, remercions plutôt Dieu qu'il ait produit l'heureux effet que nous espérions. » Mais cette réponse ne satisfit pas le chevalier, il persista sérieusement dans sa question ; alors Gertrude lui dit : « J'ai dans ma cuisine une jeune servante, nommée la Bohémienne, c'est elle qui a composé la potion qui vous a fait du bien.

— Amenez-la-moi tout de suite, reprit-il, que je la remercie de sa panacée.

— Je vous supplie de ne pas songer à cette fille, dit Gertrude, son aspect vous dégoûterait. Elle ressemble à un hibou, elle est bossue, sa peau est couverte de cendres et de suie, et ses vêtements sont gras et sales.

— Exécutez mes ordres et n'hésitez pas! » s'écria-t-il. L'intendante n'hésita plus, elle courut à la cuisine quérir Mathilde, lui jeta sur les épaules une capote qu'elle avait coutume de mettre quand elle allait à l'église, et la conduisit dans cet attirail à la chambre du malade.

Celui-ci commanda à tout le monde de se retirer, et quand il fut seul avec elle il lui dit :

« Dis-moi franchement comment tu as eu en ta possession l'anneau que j'ai trouvé dans ton bouillon.

—Noble chevalier, répondit modestement la jeune fille, je l'ai reçu de vous-même. Vous m'en avez fait don au second bal où je me suis trouvée avec vous, et vous m'avez en même temps juré votre amour Regardez-moi bien maintenant, et jugez si je vaux la peine par ma personne et mon origine que vous vous chagriniez jusqu'à en mourir? Votre erreur m'a fait peine, et je me suis hâtée de vous en tirer. »

Notre amant ne s'était pas attendu à un semblable antidote contre sa passion : il demeura étonné et muet quelques moments. Mais l'image de sa séduisante danseuse vint se peindre à son esprit et ne lui présenta aucun point de ressemblance avec l'objet contrastant qu'il avait sous les yeux. Il eut naturellement la pensée qu'on avait deviné son amour, et qu'on voulait le guérir par une ruse pieuse; néanmoins son amour prouvait que la belle inconnue y était pour quelque chose. Il essaya donc de tirer la vérité de la servante, qu'il supposait subornée.

« Si vous êtes la jeune belle fille que j'aime et à qui j'ai juré ma foi, ne doutez pas que je ne tienne ma promesse, mais gardez-vous de me tromper. Êtes-vous en état de vous métamorphoser en la belle danseuse que j'ai vue deux soirs de suite, de

rendre votre taille souple et élancée, de changer de peau comme le serpent, ma parole sera oui. Mais ce que je vous demande est-il au-dessus de votre pouvoir, je vous ferai fouetter jusqu'à ce que vous m'ayez avoué de qui vous tenez l'anneau. » Mathilde soupira.

— Ah ! n'est-ce que l'éclat de ma beauté qui vous a ébloui, dit-elle ; malheur à moi quand le temps m'aura enlevé ce fragile avantage ! Quand ma taille sera courbée, ma peau ridée, quand je serai un jour ce que je parais en ce moment, alors où seront votre amour et votre foi ? » Conrad ne fut pas peu surpris de ces paroles trop réfléchies et trop bien dites pour être d'une servante.

— Sachez, répondit-il, que la beauté séduit le cœur, mais que la vertu assure la constance.

— Eh bien, répondit-elle, je vais contenter votre souhait, que votre cœur décide ensuite de mon sort. »

Le comte flottait entre l'espoir de revoir son inconnue et la crainte d'une nouvelle illusion ; il sonna Gertrude, et lui commanda d'accompagner Mathilde jusqu'à sa chambre, d'attendre à la porte qu'elle se fût habillée, et de la lui amener au salon. La vieille reçut la prisonnière en sa garde, sans précisément savoir jusqu'où s'étendait l'ordre de son maître. En montant les escaliers, elle lui dit : « As-tu d'autres vêtements que ceux que je te connais et des parures? Pourquoi me les as-tu cachés? Mais si tu n'en a pas, viens avec moi, je te prêterai ce qu'il te faudra. » Elle lui décrivait là-dessus pièce à pièce son antique garde-robe. Mathilde fit peu attention à ce catalogue de nippes demi-séculaires; elle demanda un peu de savon et une poignée de son, entra dans sa chambre et en ferma la porte à clef, pendant que Gertrude montait la garde devant.

Dans l'intervalle, le comte, bouillant d'impatience de savoir enfin comment finirait une aventure dont la solution était si proche, se leva, revêtit un costume splendide, et alla attendre au salon, où il se promena à grands pas. Lorsque l'aiguille de l'horloge italienne de l'hôtel de ville d'Augsbourg toucha le chiffre 18, les vantaux de la porte du salon s'ouvrirent, le frôlement d'une robe de soie se fit entendre, et Mathilde, digne et modeste, parée comme une fiancée et belle comme la déesse des amours, passa le seuil. A cette vue, Conrad, fou de passion, s'écrie : « Déesse ou mortelle, qui que vous soyez, je me jette à vos pieds et vous renouvelle les saintes promesses que je vous ai faites, si vous daignez accepter mon cœur et ma main ! » La demoiselle fit lever le chevalier et lui dit : « Tout doux, ne vous hâtez pas trop avec vos propositions, vous me voyez ici dans mon extérieur véritable, mais je vous suis toujours inconnue, et un minois passable a déjà trompé plus d'un homme. L'anneau est encore en votre possession. » A l'instant le chevalier le passa à la main de son amante, qui se rendit gracieusement :

« Vous êtes dès ce moment le choisi de mon cœur, lui dit-elle, et je n'ai plus de secrets pour vous. Je suis la fille du vaillant Wackermann Uhlfinger, dont la triste fin vous est sans doute connue ; j'ai échappé avec peine à la ruine du château paternel, et j'ai trouvé dans votre maison sûreté et protection. » Elle lui conta ensuite toute son histoire, et ne lui cacha pas non plus les merveilles de la pomme de Bisam.

Conrad ne se souvenait plus qu'il avait été malade à mourir ; il invita pour le jour suivant tous ses amis à un nouveau repas de fiançailles.

Après le banquet, le chevalier quitta son ordre et célébra ses noces avec grande pompe. Gertrude prit peu de part à cet événement, qui changea la face de la maison. Alors qu'elle gardait la porte de



Mathilde, elle fut si étonnée de la voir s'ouvrir pour donner passage à une dame pompeusement parée,

qu'elle perdit l'équilibre, tomba en arrière et se démit une cuisse, ce qui la confina dans un fauteuil pour le reste de ses jours.

Les nouveaux époux passèrent la première année de leur mariage dans les ravissements de leur amour comme le premier couple dans le jardin d'Éden. Appuyée contre le sein de son mari, la jeune femme lui exprimait souvent la plénitude de son bonheur et de sa quiétude, car elle savait que le cœur de Conrad était à elle sans partage. « Mon époux, lui dit-elle un jour d'une voix pénétrante, il ne me reste plus aucun vœu à faire auprès de vous, j'abandonne à mon talisman mon troisième vœu. Mais si vous avez quelque désir secret, ouvrez-vous à moi, j'en ferai le mien propre, et il vous sera accordé sur l'heure. » Le comte, à ces mots, serra Mathilde dans ses bras, et l'assura que, hors la continuation de leur bonheur, il n'avait pas de vœu à adresser au ciel. La pomme de Bisam perdit donc toute valeur aux yeux de Mathilde, mais elle ne la garda pas moins chèrement comme un souvenir de sa marraine.

Le comte avait encore sa mère, qui habitait la terre de Schwabeck. Bien souvent Mathilde lui avait témoigné le désir d'aller baiser les mains de celle qui l'avait porté dans son sein, mais il trouvait toujours quelque prétexte pour ajourner la visite, et il lui proposa à son tour un voyage sur une terre dont il venait d'hériter, et qui n'était pas éloignée des ruines du château de Wackermann. Mathilde y consentit. Elle visita les débris de la demeure paternelle, pleura sur ses parents et sur les lieux où elle avait passé son enfance, puis descendit dans la grotte de l'Ondine avec l'espoir de la voir paraître. Elle jeta bien des cailloux dans la fontaine, mais vainement. Elle y jeta même la pomme de Bisam, qui flotta sur l'eau comme une bulle d'air, et qu'elle fut obligée de repêcher. La nymphe ne reparut plus, bien qu'elle eût pu s'offrir de nouveau pour marraine, car Mathilde était sur le point de donner un héritier à son mari. Elle mit au monde un enfant beau comme le jour, et qui donna une telle joie à ses parents qu'ils faillirent l'étouffer de caresses. La mère le gardait constamment dans ses bras, et épiait chaque mouvement du petit ange, bien que le comte eût pris une nourrice qui devait le soigner. Mais pendant la troisième nuit des couches, à l'heure où tout le monde reposait dans le château, la comtesse succomba aussi au sommeil, et quand elle se réveilla, son fils n'était plus à ses côtés. Consternée, elle s'écria : « Nourrice, qu'avez-vous fait de mon fils ? » Celle-ci répond : « Noble dame, votre fils est dans vos bras. » Le lit et l'appartement furent visités, mais on ne trouva rien que quelques gouttes de sang sur le plancher.

Ce fut aussitôt un cri de désespoir dans toute la maison. « Ah! que Dieu et les saints nous assistent! le loup-garou est venu cette nuit et a pris l'enfant! » La pauvre mère se désola et devint pâle et maigre de chagrin, pendant que le comte lui-même était en proie au plus violent désespoir. Il ne croyait guère au loup-garou ; cependant comme il était impossible d'expliquer la disparition de l'enfant, il finit par donner dans la créance commune. Après l'explosion de la première douleur, il consola son épouse, qui, sachant combien il supportait peu la tristesse, s'efforça, pour lui plaire, de prendre une mine riante.

Le consolateur de tous les maux, le temps, adoucit enfin les douleurs de la comtesse, et l'amour remplaça la perte du premier-né par un second fils. La joie fut sans bornes au château : le comte donna un splendide festin à tous les voisins qui environnaient sa demeure. La coupe passait sans interruption des mains de l'hôte à celles des convives. Chacun, jusqu'au portier, buvait à la santé du nouveau-né. La soucieuse mère garda son fils dans ses bras et se priva du doux sommeil tant que ses forcesl e lui permirent. Quand elle sentit qu'elle n'en pouvait plus, elle prit la chaîne d'or qu'elle portait au cou, la passa autour du corps de l'enfant et se l'attacha par l'autre bout au bras, fit le signe de la croix sur lui et sur elle-même, afin que le loup-garou n'eût point de pouvoir, et puis céda à l'accablement. Quand le premier rayon de l'aurore la réveilla, ô désolation ! le cher petit avait disparu !

Dans le premier moment d'épouvante, elle appela comme la première fois : « Nourrice, nourrice, qu'avez-vous fait de mon enfant? » La nourrice répondit de nouveau : « Noble dame, il est dans vos bras. » Elle regarda la chaîne, elle était rompue ; un anneau en avait été tranché avec des ciseaux d'acier. Elle s'évanouit à cette vue. La nourrice appela au secours ; les serviteurs, consternés, accoururent, et Conrad, apprenant ce qui s'était passé, tira son espadon et s'avança vers la nourrice dans le dessein de lui fendre la tête.

« Maudite engeance, cria-t-il d'une voix formidable, ne t'ai-je pas donné ordre de veiller? de ne pas détourner tes yeux un seul instant de l'enfant, afin de donner l'alarme dans la maison au moment où le monstre entrerait dans l'appartement pour s'emparer de lui? Dors, dormeuse, mais du long sommeil de la mort. » La nourrice se jeta à genoux, et dit : « Seigneur, je vous conjure, par la miséricorde de Dieu, de me tuer à l'instant, afin que j'emporte avec moi dans le tombeau le souvenir du crime dont j'ai été témoin, et qu'aucune puissance ne saurait me forcer de révéler, si la torture ne me l'arrache. » Le comte, étonné, lui dit :

« De quel crime si noir, que ta bouche refuse de le raconter, as-tu été témoin? Raconte-moi plutôt,

comme il convient à un serviteur fidèle, ce que tu as vu.

— Seigneur, reprit-elle, qu'est-ce qui vous pousse à savoir votre malheur! Mieux vaut que l'épouvantable mystère soit enfoui avec mon cadavre. »

Ces paroles ne firent qu'irriter la curiosité du comte; il conduisit la nourrice dans une pièce à part, où, à force de prières et de menaces, elle lui avoua ce qu'il aurait bien voulu ne jamais apprendre.

« Votre femme, lui dit-elle, est une indigne magicienne, mais elle vous aime au delà de toute expression, et son amour va si loin qu'elle n'épargne même pas le fruit de ses propres entrailles pour s'assurer de votre amour et conserver sa beauté. Pendant la nuit, quand tout dormait profondément, elle fit semblant de se laisser aller au sommeil, j'en fis autant machinalement et sans dessein. Bientôt elle m'appela par mon nom, mais je me mis à ronfler et ne fis pas semblant de l'entendre. Quand elle me crut bien endormie, elle se leva subitement sur son séant, prit le petit, le pressa contre son cœur, l'embrassa avec effusion, et dit ces paroles que j'entendis parfaitement :

« Fils de l'amour, deviens le moyen de me conserver l'amour de ton père. Va vers ton petit frère, pauvre innocent, afin qu'avec tes os et neuf espèces de plantes je prépare le philtre qui entretient ma beauté et me conserve la faveur de mon époux. »

» Après ces paroles, elle tira de ses cheveux une aiguille de diamant, aiguë comme un poignard, l'enfonça brusquement dans le cœur de l'enfant, le laissa saigner un peu, et, quand il eut cessé de palpiter, l'étendit devant elle; puis elle prit la pomme de Bisam, murmura quelques mots que je ne compris pas, et l'ouvrit. Il en sortit une flamme légère qui dévora le cadavre en peu d'instants. Elle recueillit soigneusement la cendre et les osselets, et les mit dans une cassette qu'elle poussa sous le bois de lit. Peu après, elle m'appela d'une voix inquiète, et comme si elle se réveillait subitement :

« Nourrice, qu'avez-vous fait de mon enfant? » Et moi, pleine d'horreur et de crainte de ses maléfices, je répondis : « Noble dame, votre enfant est dans vos bras. » Alors elle se mit à feindre le désespoir, et je sortis de l'appartement pour appeler au secours. Je suis prête à soutenir la vérité du crime que je viens de vous découvrir, et à la confirmer, si vous l'ordonnez, en portant, trois fois autour de la cour du château, une barre de fer rouge dans mes mains. »

Conrad était pétrifié. Pendant longtemps il lui fut impossible de prononcer un mot. Quand il se fut remis un peu, il dit : « Qu'est-il besoin de la preuve du feu? Tes paroles portent le cachet de la vérité; je sens et je crois que tout s'est passé comme tu me l'as raconté. Garde le secret terrible dans ton cœur, et ne le confie à aucun être humain, pas même au prêtre dans le confessionnal. Je te ferai avoir, par l'évêque d'Augsbourg, une bulle d'absolution, de sorte que le péché que tu commettras ne te sera imputé ni dans ce monde ni dans l'autre. Maintenant, je vais me rendre auprès de la vipère; suis-moi, et au moment où je l'embrasserai, aie soin de t'emparer lestement de la cassette qui contient les os. »

Il entra alors dans la chambre de sa femme, qui le reçut silencieusement et les yeux chargés de tristesse. Son visage ressemblait au visage d'un ange : l'innocence et la candeur y étaient peintes. Cette vue adoucit subitement la fureur du comte. La pitié tempéra la soif de vengeance. Il pressa la comtesse sur son cœur, tandis qu'elle le mouillait de larmes abondantes. Il causa amicalement avec elle, la consola, mais se hâta d'abandonner le théâtre des horreurs nocturnes de sa femme. La nourrice avait, pendant ce temps, pris la boîte funèbre, et elle la remit à son maître aussitôt qu'il fut hors de l'appartement. La vengeance qu'il devait tirer de la magicienne fut alors le motif d'un combat terrible qu'il livra à son cœur. Enfin il s'arrêta au parti de se défaire d'elle sans bruit. Il appela son intendant et lui dit : « Quand la comtesse, le neuvième jour de ses couches, voudra prendre un bain, faites chauffer l'étuve extraordinairement, et quand elle y sera entrée, poussez les verrous, et laissez-la suffoquer de chaleur. » Puis il monta à cheval et partit pour Augsbourg. Quand l'intendant reçut cet ordre, il fut saisi de tristesse, car tous les serviteurs de la maison aimaient leur bonne et douce maîtresse. Cependant il n'osa faire aucune observation au chevalier, tant l'ordre était impératif.

Le neuvième jour, Mathilde ordonna de préparer le bain. Elle pensait que son époux ne resterait pas longtemps absent, et elle voulait qu'à son retour il ne trouvât plus de traces de ses malheureuses couches. Quand elle passa le seuil de la chambre de bains, la chaleur qui en sortit l'arrêta, elle voulut se retirer; mais un bras inexorable la poussa dans l'intérieur, et aussitôt la porte fut fermée et verrouillée. En vain elle cria au secours, personne ne bougea; au contraire, le feu, attisé plus violemment, augmentait toujours, tant qu'à la fin le fourneau devint rouge comme un four à potier.

La malheureuse comtesse conclut facilement de ces circonstances que son mari voulait se débarrasser d'elle; elle se résigna à son sort, mais la noire calomnie dont elle était victime l'effrayait plus que la mort. Elle utilisa ses derniers moments pour faire savoir au comte qu'elle mourait innocente. Elle tira de sa tresse une aiguille d'argent, avec laquelle elle grava sur le mur : « Sois heureux, Conrad; je meurs par ton ordre, résignée et pure. » Ensuite

elle se jeta dans un fauteuil, et son agonie commença. Mais quand l'heure fatale arrive, la nature se cabre et aspire à la vie. Comme l'infortunée se jetait de côté et d'autre dans les angoisses de l'asphyxie, la pomme de Bisam qu'elle portait toujours avec elle échappa de sa poche et tomba à terre. A l'instant elle la saisit en s'écriant : « O marraine, si tu en as la puissance, accorde-moi mon troisième souhait, délivre-moi d'une mort infâme et manifeste mon innocence ! » Elle ouvrit en hâte le couvercle, et, à l'instant, il s'éleva un brouillard épais qui s'étendit promptement dans tout l'appartement, et qui rafraîchit la comtesse et la défendit contre la chaleur et l'asphyxie. Cet effet était dû aux vapeurs humides de la grotte ou à la victoire que l'Ondine avait remportée sur son ennemi naturel, le feu. Ces vapeurs se rassemblèrent, prirent peu à peu une forme, et Mathilde vit, avec une joie inexprimable, la bonne



nymphe devant elle, portant dans ses bras le petit nouveau-né, vêtu d'une petite chemise, tenant par la main son aîné, habillé d'une robe blanche décorée de rubans roses.

« Bonjour, chère Mathilde, dit-elle, il est heureux pour toi que tu n'aies pas disposé de ton troisième souhait aussi légèrement que tu l'as fait des deux premiers ; voici les deux preuves vivantes de ton innocence, qui te feront triompher de l'atroce calomnie à laquelle tu allais succomber. Ta mauvaise étoile s'est couchée maintenant ; tu n'as plus rien à demander à mon talisman, car dès ce jour tu n'as plus rien à souhaiter. Mais je veux t'éclaircir l'événement qui t'a mise si près de ta perte. Apprends que la mère de ton époux est la cause de tous tes malheurs. Le mariage de Conrad fut pour cette orgueilleuse femme un coup de poignard. Elle ne pensa pas à autre chose qu'à la honte de voir la noblesse de sa maison profanée par une servante. Elle proféra contre son fils d'odieuses malédictions, et ne voulut plus le reconnaître pour né de son sang. Ses pensées ne furent plus tendues qu'à un seul but : te faire périr, et ton époux eut beaucoup de peine à te préserver. Mais enfin elle parvint à le tromper par l'artifice d'une scélérate qu'elle détermina, par de grandes promesses, à s'emparer subtilement de ton premier-né et à le jeter à l'eau comme un petit chien ; heureusement elle choisit le ruisseau de ma source pour accomplir son crime : je reçus l'enfant et le soignai comme une mère. Elle me jeta aussi le second. Cette traîtresse t'accusa encore ; elle persuada au comte que tu es une magicienne ; elle raconta qu'une flamme surnaturelle, sortie de la pomme de Bisam, dont tu aurais dû garder le secret avec plus de prudence, avait dévoré tes enfants, afin que tu pusses préparer avec leurs os un philtre à ton époux. Elle remit entre ses mains une boîte remplie d'os de poulets, qu'elle lui dit être le reste de ses fils ; sur quoi il donna ordre de t'étouffer au bain pendant son absence. Désespéré de sa précipitation, il a quitté Augsbourg en toute hâte, et accourt au galop de son cheval, bien qu'il te croie encore coupable. Dans peu d'heures, tu reposeras justifiée sur son sein. » Quand l'Ondine eut cessé de parler, elle se pencha vers Mathilde, la baisa au front, et, sans attendre de réponse, redevint brouillard et disparut.

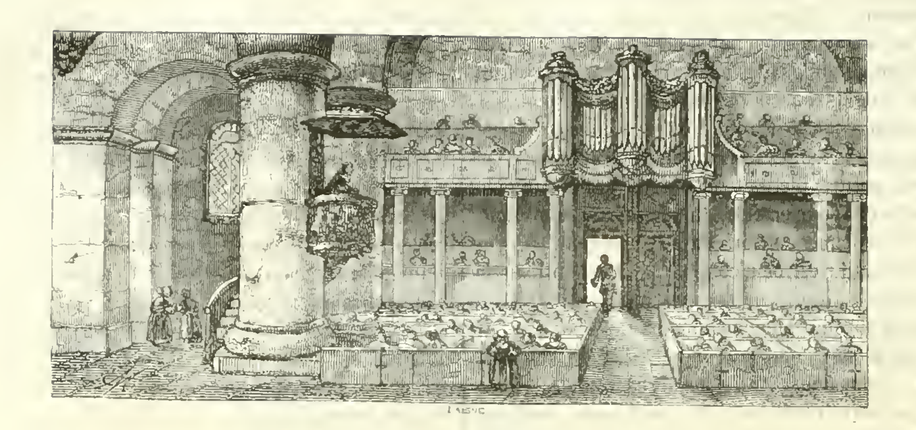
Cependant les domestiques cherchaient à ranimer le feu, qui s'était éteint de lui-même. Il leur semblait entendre des voix dans la chambre, ce qui leur faisait juger que la comtesse vivait encore. Mais tous leurs efforts furent vains; ils eurent beau souffler et beau faire, le bois prit aussi peu que s'il avait été de glace.

Bientôt arriva le comte, qui, tout essoufflé, demanda ce qu'on avait fait de sa femme. L'intendant répondit qu'ils avaient bien chauffé l'étuve, mais que le feu s'était éteint subitement, qu'il ne leur avait point été possible de le ranimer, et que, selon toutes les apparences, elle vivait encore. Il se précipita aussitôt vers la porte, et cria par le trou de la serrure : « Mathilde, vis-tu encore? » La comtesse entendit la voix chérie de son époux, et répondit : « Mon bien-aimé, je vis encore, et mes enfants vivent aussi. » Ravi, l'impatient Conrad fit enfoncer la porte, se jeta aux pieds de Mathilde, saisit ses mains et les mouilla d'abondantes larmes, puis la conduisit, elle et les chers petits gages de leur amour, au milieu de la joie de tous leurs domestiques, loin de l'étuve funèbre. Quand ils furent revenus de leur émotion, elle lui conta comment la nourrice leur avait ravi les enfants et avait imaginé une affreuse calomnie pour la perdre. Aussitôt le comte donna l'ordre de saisir l'infâme et de l'enfermer dans l'étuve. Cette fois il ne fut point nécessaire de souffler le feu, la flamme prit d'elle-même, s'éleva en joyeux tourbillons et lui fit suer son âme diabolique.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR CERFBEER (DE MEDELSHEIM).





MICHEL PERRIN.

Beaucoup de personnes connaissent le charmant vaudeville intitulé *Michel Perrin*, mais la plupart des spectateurs ignorent que cette pièce est tirée d'une délicieuse Nouvelle de madame de Bawr, dont les lettres ont eu tout récemment à déplorer la perte. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant ce petit roman.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Il faut partir et partir le plus tôt possible. Je vois bien qu'elle a vendu sa montre sans m'en parler.... Elle a beau travailler du matin au soir, l'aiguille d'une femme ne peut fournir aux besoins de deux personnes. Ah! j'aurais dû partir depuis longtemps!... mais où aller? sans argent, sans famille, sans amis! Comment me tirer d'affaire dans ce monde où je n'ai jamais vécu, dont je ne connais pas plus les usages que l'enfant qui vient de naître! N'importe, je partirai; dussé-je aller demander l'aumône sur les grandes routes, dussé-je y mourir de faim, je partirai.

Ce monologue se débitait en l'an VIII de la République, dans une petite chambre qui peut-être existe encore à Dijon, et qu'habitait alors l'ancien curé d'un petit village du département de la Côte-d'Or. Michel Perrin, qui n'avait vécu jusqu'alors que pour faire du bien aux hommes, prier Dieu, et cultiver le petit jardin de son presbytère, s'était vu arraché de l'asile où venaient de s'écouler vingt-deux ans de sa paisible existence. Privé du modique salaire attaché à ses fonctions, persécuté par quelques-uns des agents du gouvernement républicain, et suspect à tous, le pauvre prêtre avait erré longtemps de village en village, tantôt pour éviter l'arrestation, tantôt pour recourir à l'amitié de plusieurs braves gens dont il avait acquis la reconnaissance dans des temps plus heureux. Enfin depuis un an il habitait Dijon. C'était là qu'il avait rejoint sa sœur Madeleine Perrin, la souveraine maîtresse de sa maison,

tant qu'il avait eu une maison, et maintenant son seul appui dans le monde.

Madeleine en quittant le presbytère s'était rendue directement à Dijon, où elle espérait retrouver quelques anciennes connaissances et vivre du travail de son aiguille. Elle avait réussi en effet à utiliser ses talents en couture au point de pourvoir amplement à son existence; mais quand le bon curé, cédant à ses instantes prières, fut venu occuper l'une des deux petites pièces touchant au grenier qu'elle appelait son appartement, Madeleine reconnut bientôt qu'un homme, encore dans la force de l'âge et de bon appétit, est beaucoup plus difficile à nourrir qu'à loger.

Elle se gardait bien néanmoins de témoigner à son cher Michel l'ombre d'une inquiétude sur leur avenir à tous deux. Qui l'aurait entendue chanter tant que marchait son aiguille, qui l'aurait vue lorsqu'après avoir posé sur la table un énorme morceau de pain, un petit morceau de viande, elle criait : Michel, ton dîner est prêt, se serait dit : Voilà une heureuse fille. Cependant la nuit Madeleine n'était pas plutôt sur sa couche, assurée par le son d'un ronflement régulier du profond sommeil de son frère, qu'une foule de tristes pensées venaient assiéger son esprit. Quand le moindre retard dans le payement de ses pratiques la mettait à la gêne, huit jours de maladie devaient amener la misère la plus affreuse. L'âge venait d'ailleurs; elle n'avait que deux ans de moins que Michel, qui venait d'entrer dans sa cinquantième année. Déja sa vue baissait, et bientôt peut-être elle ne pourrait plus coudre, même avec des lunettes... C'est en vain que la pauvre Madeleine s'efforçait de chasser des idées aussi noires, aussi douloureuses; plus d'une fois le soleil levant éclairait sa chambre et la rappelait au travail sans qu'elle eût fermé ses yeux.

De son côté, Michel Perrin, en dépit des efforts de sa sœur pour lui cacher l'effet de son séjour chez elle, n'avait point tardé à découvrir la triste vérité. Dès lors il n'avait cessé de former des plans pour parvenir à gagner lui-même quelques sous; mais Madeleine repoussait avec énergie tout ce qui lui semblait contraire à la dignité du curé de N***. Un seul projet avait reçu son assentiment : elle consentait à voir son frère, dont les études avaient été bonnes, donner des leçons de grec et de latin; aussi ne pouvait-on avoir un fils ou un neveu sans être sollicité par elle de faire apprendre à l'enfant les langues mortes, et de choisir Michel Perrin pour maître; mais soit que les habitants de Dijon fissent déjà peu de cas de ces vieilleries, soit que le savoir d'un curé de village n'inspirât pas assez de confiance, Madeleine s'adressait en vain à ses amis comme à ses pratiques, pour donner, au plus mince prix, le plus mince élève à son frère. — Il est pourtant bien habile, disait la pauvre fille, chaque fois qu'elle venait de faire une tentative inutile; je voudrais que vous le vissiez chez nous : jamais il ne lit que du latin ou du grec, quand il ne lit pas son bréviaire; enfin cela ne vous convient pas, n'en parlons plus. Et de gros soupirs terminaient toujours ces conversations.

Il était vrai que le bon curé n'avait dans ce monde d'autre amusement que celui de relire l'Homère et le Tacite qu'il était parvenu à sauver de son naufrage, et dont se composait alors toute sa bibliothèque. Menant la vie la plus retirée, quand le temps ne lui permettait point de faire une promenade solitaire, sa journée se passait à lire, à prier, et la voix de sa sœur était à peu près la seule voix qu'il eût entendue depuis un an; il en résultait que son amitié pour Madeleine, quoiqu'elle eût toujours été très-vive, s'était encore accrue au point de lui faire envisager une nouvelle séparation comme le plus grand de tous les malheurs. C'était donc dans l'angoisse qu'il attendait la rentrée de Madeleine, toutes les fois qu'elle sortait avec un nouvel espoir de lui trouver des écoliers; mais depuis longtemps il avait cessé de lui adreser une question si souvent suivie d'une triste réponse. Il suffisait qu'elle vînt l'embrasser en silence, et qu'après avoir jeté avec humeur son schall sur le lit elle se remît promptement à l'ouvrage, pour que Michel se dit tout bas : Il faut partir; et la vente d'une montre à laquelle Madeleine tenait beaucoup, acheva, comme on l'a vu plus haut, de le décider.

Il avait fixé à la semaine suivante l'époque d'une séparation aussi douloureuse, lorsqu'un matin Madeleine rentra, portant sur sa figure certain air préoccupé qui ne lui était pas habituel, mais dont Michel Perrin, livré à ses réflexions, ne s'aperçut pas d'abord. Elle s'était assise et travaillait pres de la fenêtre, tandis que le curé, bien qu'il tînt un livre tout ouvert sur ses genoux, se creusait l'esprit à chercher les moyens de vivre quand il aurait quitté le seul asile qui lui restât.

— Quel malheur que Paris soit si loin! dit plusieurs fois Madeleine, sans s'apercevoir peut-être qu'elle parlait tout haut.

La cinquième reprise de ce refrain fit lever la tête à Michel. — Pourquoi cela, chère sœur? dit-il; pourquoi voudrais-tu que Paris fût plus près?

— Ah! pourquoi! cela serait long à te conter, mon ami, et tu lis ton bréviaire, je crois?

— Dis toujours, reprit le curé en posant le livre sur une table.

— C'est que je viens d'apprendre une chose si étonnante, si surprenante!... Il faut convenir qu'il y a des gens bien heureux.

— Ce n'est pas nous, dit Michel en poussant un gros soupir.

— Non, mais ton ancien camarade de classe, Eugène Camus. Tu sais qu'il était allé à Paris pour y chercher de l'emploi ? Eh bien ! le voilà qui revient ici avec une place de 2,000 francs dans les droits-réunis.

— Une place de 2,000 francs ! s'écria le bon curé. Tu fais bien de dire qu'il y a des gens heureux, Madeleine, ajouta-t-il en souriant ; car je te donne ce pauvre Eugène Camus pour le plus franc paresseux et le plus parfait ignorant qui soit jamais sorti du collége de Juilly.

— Aussi mourait-il de faim à Paris depuis près de trois ans ; mais son bonheur a voulu qu'un autre élève des Oratoriens, Joseph Fouché, dont tu m'as parlé bien souvent...

— Oh ! Joseph Fouché doit être un autre homme, par exemple. Je suis bien aise d'apprendre qu'il vit encore. Un fin matois vraiment ! et toujours dans les premiers. Lui et moi nous faisions ensemble, comme on disait au collége ; il m'aidait pour mes devoirs, et en revanche je me battais pour lui ; car j'étais un solide gaillard, et Joseph Fouché n'était pas fort.

— Cela ne l'a pas empêché de se pousser dans le monde, je t'en réponds ! il est ministre... ministre de quoi, donc ? c'est égal ; il paraît qu'on peut tout quand on est ministre ; et comme son plus grand plaisir est de faire la fortune de ses anciens camarades de classe...

— Si j'étais sûr de cela ! interrompit le pauvre curé avec une vive émotion.

— J'espère qu'il vient d'en donner une bonne preuve en plaçant Camus comme je te dis, répliqua Madeleine ; mais Camus se trouvait à Paris ; il pouvait le voir, lui parler.

— Et pourquoi n'irais-je pas à Paris, Madeleine ? s'écria Michel Perrin en se levant d'un air résolu. J'irai, sœur ; je verrai Fouché, je lui parlerai ; puisqu'il a reconnu Camus qui n'était resté que deux ans à Juilly, je suis bien sûr de me faire reconnaître aussi.

— Tu voudrais entreprendre un si long voyage, Michel ? dit la bonne fille effrayée ; non, mon ami.

— Écoute, Madeleine, répliqua le curé en s'asseyant près d'elle. Que j'aille à Paris ou ailleurs, je vais partir.

— Tu vas partir ! tu veux me quitter !

— Tu ne gagnes que ton pain bien juste, ma bonne Madeleine ; je ne veux pas en manger la moitié plus longtemps, et tout ce que tu pourrais me dire pour m'engager à rester, vois-tu, ne ferait que me chagriner encore davantage sans me faire changer de résolution. Partant de là, ne vaut-il pas mieux que je me rende à Paris que dans tout autre endroit, puisque tu me donnes l'espoir d'y trouver un ami ?

— Mais Paris est si loin ! dit Madeleine qui se mit à pleurer.

— Bah ! soixante à quatre-vingts lieues, qu'est-ce que cela quand on est bon marcheur ? Ce qui me fâche le plus, c'est de te prendre encore deux ou trois écus pour vivre en route et pendant les premiers temps de séjour. Peux-tu te les procurer ?

— Je ne te laisserai pas partir pour Paris avec deux ou trois écus, Michel, sois en bien sûr, dit la pauvre Madeleine en sanglotant.

— C'est plus qu'il ne m'en faut, sœur. Quelque chose me dit qu'une fois arrivé je trouverai des ressources, et que ma première lettre de Paris te donnera de bonnes nouvelles.

Le pauvre curé se montrait si plein d'espérance dans le succès de son voyage qu'il finit par en inspirer à Madeleine. Sans être entièrement consolée, l'excellente fille souriait par moments à la douce perspective d'un sort plus heureux pour son frère, qui peut-être ne se flattait pas autant qu'elle, mais qui, bien décidé à ne plus lui être à charge, se disait qu'après tout il pourrait bien faire des commissions ou fendre du bois quand la bonne Madeleine ne serait plus là pour l'en empêcher.

Les préparatifs d'un pareil voyage n'étant pas de nature à le retarder, deux jours après celui dont nous parlons, Madeleine fit avec grand soin pour son cher Michel le paquet qu'il devait porter au bout d'un bâton, lui remit un rouleau cacheté, qui, dit-elle, renfermait huit pieces de cent sous ; et quand le frère et la sœur se furent embrassés cent fois en fondant en pleurs, ils se séparèrent.

Le curé fit dix lieues dans la première journée, poussé par le double désir d'arriver promptement et de peu dépenser en route. Il était toutefois beaucoup plus riche qu'il ne pensait l'être, car le second jour de route, sa bourse étant vide, quoiqu'il eût vécu de pain et de fromage, il ouvrit le rouleau, et sa surprise égala son attendrissement quand il y trouva trois pièces d'or outre les quarante francs. Certain que Madeleine n'avait pu disposer d'une pareille somme sans contracter des dettes, il se promit bien de ne point toucher à cet or et de le renvoyer par la première occasion ; mais il n'en fut pas moins ému de reconnaissance pour cette bonne sœur.

Dès qu'il eut établi son domicile dans le plus modeste hôtel garni de la capitale, il ne perdit pas une heure pour se procurer quelques renseignements dont il sentait avoir le plus grand besoin ; la vie qu'il avait menée depuis sa sortie du collége l'ayant tenu dans une ignorance complète du monde comme de tous les événements qui ne s'étaient point passés dans le village de N***, ou tout au plus dans le département de la Côte-d'Or. Grâce aux questions qu'il n'épargna pas à son hôte, il apprit bientôt que Joseph Fouché était ministre de la

police générale, que tous les ministres donnaient une audience publique une fois par semaine, mais qu'il fallait leur écrire pour obtenir une audience particulière.

Comme c'était une audience particulière qu'ambitionnait le curé, il traça sans tarder la missive suivante :

« Michel Perrin prie son ancien camarade de classe Joseph Fouché de le recevoir le plus tôt possible. Il loge hôtel *du Soleil*, rue Moutfetard.

» *Vale et me ama.* »

Cette lettre écrite, le curé la soumit au jugement du citoyen Legrás, son hôte, qui, sur sa belle et bonne figure, s'était pris d'intérêt pour lui tout d'abord. — La lettre est assez bien, dit Legras d'un air capable, vu que le point le plus important est qu'elle soit courte. Cependant, à votre place, j'ajouterais en tête : Citoyen ministre, et en bas : Salut et respect; car ces ministres républicains d'aujourd'hui, voyez-vous, sont tout aussi glorieux que les ministres d'autrefois. Ils logent dans des hôtels magnifiques, ils ont plus de laquais que je n'ai de cheveux à la tête. On les appelle *citoyen* comme vous et moi, c'est vrai ; mais si on les appelait *monseigneur*, les gaillards seraient bien contents, je vous en réponds.

Michel Perrin suivit le conseil. Toutefois il ne fit que joindre *salut et respect* à son adieu latin, qu'il imaginait devoir rappeler à Joseph le temps où tous deux assis sur le même banc ils expliquaient Cicéron

La semaine presque entière se passa sans que le curé reçût aucunes nouvelles du ministère, et quand il demanda au citoyen Legras s'il arrivait souvent qu'un ministre ne répondît point, celui-ci lui en cita cinquante exemples sans reprendre haleine.

Ses espérances étaient donc entièrement anéanties; déjà même il ne songeait plus qu'à trouver un moyen de gagner du pain à la sueur de son front, quand un soir le portier lui remit une lettre; le cœur du pauvre curé battit comme il n'avait peut-être jamais battu. Après avoir décacheté d'une main tremblante, il s'approcha de la chandelle allumée dans la loge, et lut ces mots qui lui semblèrent écrits en lettres d'or :

« Le ministre de la police générale recevra le citoyen Michel Perrin jeudi 24 à une heure. »

Il faudrait comme notre héros rentrer après avoir tristement parcouru les rues de Paris, ces rues si peuplées, mais dans lesquelles il aurait en vain cherché un seul être disposé à lui tendre une main secourable, pour juger de sa joie à l'idée qu'il avait enfin un protecteur, un puissant protecteur! Aussi ne se mit-il pas au lit sans avoir écrit à Madeleine *qu'il allait le jeudi suivant chez le ministre de la police générale ;* et Dieu sait tout ce que ces mots renfermaient d'espérance pour le frère et la sœur!

Ce jour venu, Michel Perrin était avant midi dans les antichambres du ministère. Assis sur le bord d'une banquette, il préparait ses phrases, il s'efforçait surtout de bannir cette timidité naturelle à ceux qui ont toujours vécu loin du monde, et qu'augmentait encore la vue d'un séjour où tout annonçait le pouvoir et l'opulence. Pour s'enhardir, il se reportait au temps du collége, et il s'était répété cent fois que Joseph Fouché avait été son camarade de classe, lorsqu'enfin on l'appela.

Fouché était seul dans son cabinet, assis devant un bureau couvert de papiers. A peine eut-il levé la tête et attaché ses petits yeux rouges sur celui qui venait d'entrer, que prenant un air riant : — Ce n'était, ma foi, pas la peine de t'annoncer, dit-il, je n'aurais pu te rencontrer dans la rue sans te reconnaître.

A cet accueil amical, le pauvre curé reprit tout son courage.

— Et vous donc, citoyen ministre? répondit-il, en serrant cordialement la main que Fouché lui tendait, vous avez si peu changé que je me crois encore au temps où le père Viel nous donnait des pensums.

La figure du ministre prit un caractère d'épanouissement qui ne lui était pas habituel; peut-être la vue d'un ami de collége venait-elle d'effacer pour lui plus d'un souvenir pesant; peut-être ramenait-elle le député de la Convention à sa vie d'innocence.

— Assieds-toi là, dit-il d'un ton jovial, et dis-moi ce que tu es devenu dans ce monde depuis que nous ne nous sommes vus.

— J'ai vécu bien des années le plus heureux des hommes, répondit Michel en soupirant; car très-peu de temps après avoir reçu les ordres, j'ai obtenu la cure du plus joli village de la Bourgogne.

— Pauvre état maintenant que l'état de curé! répliqua le ministre en secouant la tête.

— Si pauvre en effet qu'après avoir été mis à la porte de mon presbytère, ruiné, persécuté, je ne vis depuis sept ans que des bienfaits de quelques âmes charitables.

— Et comment diable n'as-tu pas cherché à te tirer d'affaire? on se remue.

— On se remue! on se remue! c'est bien aisé à dire. D'abord j'ai été obligé de me cacher longtemps dans des fermes, dans des chaumières, parce que j'étais suspect, à ce qu'ils prétendaient; et je vous demande de quoi je pouvais être suspect? Mais enfin les choses se passaient ainsi dans le département de la Côte-d'Or.

— Et dans beaucoup d'autres départements, dit Fouché; mais quand tu n'as plus craint pour ta tête, il fallait penser à ta bourse.

— S'il suffisait d'y penser pour la remplir, il y a longtemps qu'elle ne serait plus vide, répliqua Michel en souriant tristement; il passe, je crois, plus

d'idées dans l'esprit d'un pauvre diable qui cherche à gagner un écu qu'il n'en est passé dans l'esprit d'Homère pour faire l'Iliade ou l'Odyssée.

— Et cela ne t'a conduit à rien?

— A rien qu'à venir à Paris... Michel s'arrêta, non sans attacher sur son ami de collége un regard qui valait tout un discours.

Fouché sourit. — Savais-tu que j'étais ministre? dit-il.

— Parbleu !

— Et tu as compté sur moi? reprit Fouché, avec une bienveillance que lui inspirait l'extrême naturel de cet homme.

— Si bien compté, répondit le pauvre curé, qu'après Dieu je n'espère qu'en vous. Employez-moi où vous voudrez, comme vous voudrez; la misère ne rend pas difficile ; je ne recule devant aucune espèce de besogne; je suis résolu à tout faire pour gagner du pain.

— A tout faire ! répéta Fouché un peu surpris ; ainsi tu ne refuserais pas d'être employé dans mon ministère?

— Eh ! c'est tout ce que je demande, s'écria Michel Perrin, les yeux rayonnants de joie.

— Il est certain qu'avec nous tu gagneras plus d'argent que ne t'en a jamais rapporté ta cure.

— Est-il possible?

— Sans doute ; les hommes qui te ressemblent sont assez rares; et Fouché attachait ses regards sur l'honnête figure du curé... Je sais que tu ne manques pas d'esprit, tu t'exprimes bien.

— On se ressent toujours un peu d'avoir fait de bonnes études, dit Michel Perrin d'un air modeste, quoiqu'il fût au fond très-flatté du compliment.

— Outre que je puis mettre en toi une confiance entière, tandis qu'avec la plupart...

La porte du cabinet s'ouvrit; et l'un des huissiers vint avertir le ministre que le premier consul le mandait aux Tuileries sur-le-champ.

Fouché se pressa de rassembler plusieurs lettres, qu'il mit dans son portefeuille avec toute la hâte d'un homme qui craint de perdre une minute.

— Et moi? et moi? dit le pauvre curé, qui le voyait avec effroi se disposer à sortir sans avoir rien promis de positif.

— Tiens, dit le ministre en écrivant précipitamment deux lignes sur un petit papier, porte ceci à Desmarest, chef de division; puis il ne fit qu'un saut de son cabinet dans sa voiture.

A peine le curé eut-il pris le temps de lire ces mots : *Desmarest emploiera Michel Perrin et le payera cher*, que transporté de joie il courut à la recherche du personnage qu'ils indiquaient, et grâce à l'ordre dont il se dit porteur on l'introduisit aussitôt près du chef de division.

Le citoyen Desmarest, qui lui sembla beaucoup plus imposant que le ministre lui-même, vu qu'il n'avait pas été son camarade de classe, prit le papier, le lut, et sans l'engager à s'asseoir lui demanda gravement si c'était lui qui se nommait Michel Perrin.

— Moi-même, citoyen.

— Vous quittez donc le ministre?

— A l'instant même; car nous avons causé une grande demi-heure ensemble, comme font deux bons amis, qui ne se sont pas vus depuis longtemps.

— Asseyez-vous, citoyen Perrin. L'intention du ministre est-elle que vous correspondiez directement avec lui ou avec moi?

— Il me semble que m'adressant à vous, citoyen...

— Dès qu'il ne vous a rien dit de positif à cet égard, c'est à moi que vous aurez affaire.

— Et quand commencerai-je?

— Mais sans tarder, car le ministre me disant de vous payer cher croit sans doute avoir besoin de votre habileté et de votre zèle.

— Pour mon zèle j'en puis répondre, répliqua Michel; j'espère qu'avec quelque temps d'apprentissage mon habileté pourra l'égaler.

— Je n'en doute pas, je n'en doute pas; vous venez d'être jugé par un homme qui ne se trompe guère. Je vais vous inscrire sur la liste de mes employés; vous aurez vingt francs par jour, et nous partirons de ce matin pour vous payer votre traitement.

A ces paroles, le pauvre curé eut besoin de faire le plus grand effort sur lui-même pour ne point laisser éclater une satisfaction difficile à décrire; mais se contraignant : — Il me tarde bien de me rendre assez utile pour justifier la bonté de Joseph, et la vôtre, dit-il; et si vous voulez m'indiquer tout de suite la besogne que...

— Pour aujourd'hui, je n'ai rien à vous désigner particulièrement, mais vous viendrez me voir dans deux ou trois jours; en attendant, vous allez courir la ville, suivre les promenades, les endroits publics, dîner chez les restaurateurs, surtout chez les bons restaurateurs.

— Ah! pour les bons restaurateurs, dit Michel Perrin en souriant, ils ne me verront guère; je les crois beaucoup trop chers pour ma bourse, à en juger par l'empoisonneur chez qui je me nourris tant bien que mal.

— Je comprends, répondit Desmarest, peut-être n'êtes-vous pas en fonds? mais je vais vous faire payer une quinzaine d'avance. Cela vous suffira, j'imagine?

— Pour longtemps, je vous en réponds, répliqua le bon curé, plein de reconnaissance; quoique j'aie vraiment scrupule avant d'avoir rien fait encore...

— Bah ! c'est presque toujours l'usage ici; l'in-

tention du ministre n'est certainement pas que je vous envoie dans les gargotes.

— Quel bon ange m'a conduit près de ces braves gens! se disait tout bas Michel Perrin, qui croyait rêver; et tandis qu'il se confondait en remercîments, le chef de division, n'ayant pas de temps à perdre, écrivit un bon pour le caissier, qu'il lui remit, en lui disant d'aller se faire payer, et de ne pas revenir avant le lundi suivant, s'il n'avait rien de pressant à lui dire.

Si la première pensée du curé quand il se vit possesseur de trois cents francs fut à Dieu, la seconde fut pour Madeleine; il ne songea point à dîner avant d'avoir écrit quatre pages à cette bonne sœur, et sans avoir fait porter sa lettre et la moitié de son trésor pour Dijon. Alors, léger de cœur et d'esprit, il résolut de suivre les conseils du citoyen Desmarest, et de jouir un peu des plaisirs de Paris. — J'ai quatre bons jours devant moi jusqu'à lundi, se dit-il, ma foi! je vais m'amuser un peu.

En conséquence, il se mit à parcourir la ville. Paris, qui jusqu'alors lui avait semblé triste, boueux, enfumé, prit tout à coup un aspect riant à ses yeux, car un homme joyeux voit les choses bien autrement que ne les voit un homme affligé; il ne se lassait pas d'admirer ces beaux monuments, ces jardins magnifiques, ces superbes ponts jetés sur la Seine; il pensait au village de N***, et se croyait transporté dans un pays de féerie; car il ne pouvait entrer dans un café pour y boire une bouteille de bière, sans être ébloui du luxe qui frappait ses regards. — Je voudrais pour tout au monde que Madeleine fût ici, pensait-il souvent, elle ne voudra jamais me croire quand je lui dépeindrai tout cela.

Les boulevards devinrent bientôt sa promenade favorite. Grâce à la diversité des amusements qu'il y trouvait, le bon curé pouvait y passer sa journée entière, sans éprouver un moment d'ennui. Les boutiques, les parades, les polichinelles attirant et fixant tour à tour son attention, il ne reprenait qu'à la nuit le chemin de la rue Mouffetard; il rentrait content, ravi d'habiter la capitale, ravi surtout d'avoir fait deux bons repas, jouissance dont le pauvre homme avait perdu l'habitude depuis si longtemps!

Le lundi matin venu, Michel Perrin se rendit au ministère, un peu inquiet de savoir si le travail dont on allait le charger ne serait pas au-dessus de sa capacité.

— Ah! c'est vous, dit le citoyen Desmarest, qui paraissait fort occupé de la recherche d'un papier qu'il ne trouvait plus sur son bureau. Eh bien!... Où diable l'ai-je fourré?... Qu'avez-vous fait ces jours-ci?

— J'ai couru la ville comme si je n'avais que vingt ans, répondit gaiement le bon curé.

— Je crois que l'enfer s'en mêle, reprit le chef de division en ouvrant un tiroir qu'il n'avait pas encore visité. Tout était tranquille, j'imagine?

— Ah! parfaitement tranquille. Tout le monde avait l'air de s'amuser autant que moi.

— Les mécontents ne manquent pas cependant... L'aurais-je emporté chez moi par distraction?

— Oui, les mécontents; c'est ce que me disait hier un pauvre diable avec qui j'ai lié conversation sur le boulevard du Temple, et qui n'était, ma foi, pas content lui-même.

Le curé se taisant après ces mots:

— Parlez toujours, parlez toujours, dit le citoyen Desmarest, qui rouvrait deux cents lettres l'une après l'autre, en frappant du pied. Je vous écoute, c'est que je cherche un maudit papier.... Quel homme est-ce, votre pauvre diable?

— C'est un ancien garde du corps de monseigneur le comte d'Artois.

— Encore jeune?... Il y a de quoi devenir fou!

— De mon âge à peu près.

— Ah! le voilà! depuis une heure il me crevait les yeux.. Eh bien! l'ancien garde du corps?

— Il m'a conté toute son histoire.

— Voilà un homme confiant, par exemple!

— C'est tout simple, moi-même je lui avais bien dit d'abord que j'avais été curé, que...

— Vous lui avez dit que vous aviez été curé? interrompit en riant le citoyen Desmarest.

— Sans doute, répliqua Michel Perrin un peu déconcerté.

— Bien, fort bien, reprit le chef de division d'un ton approbateur. Ce qui me fait rire, c'est que, si vous me l'aviez dit à moi-même quand vous êtes venu me trouver, vous ne m'auriez pas surpris, et je l'aurais cru aussitôt, tant je vous trouvais l'air d'un homme qui a porté l'habit de prêtre.

— Je n'ai jamais pu me défaire de cet air-là, quoiqu'il ait failli souvent m'être bien fatal, dit Michel Perrin en soupirant.

— Maintenant, au contraire, il vous est très-favorable; votre figure, tout votre aspect inspire la confiance.

Le curé s'inclina en signe de remercîment.

— Et sans doute, continua le citoyen Desmarest, le bon royaliste du boulevard vit de fumée comme tous ses amis? Il a des espérances très-prochaines d'un sort plus heureux?

— Il en a beaucoup.

— Qui reposent?

— Ah! je l'ignore. La première fois qu'il me voyait, cet homme ne pouvait pas me parler de ses affaires.

— Naturellement, dit le chef de division. Vous vous êtes arrangé pour le revoir?

— Nous devons faire une partie d'échecs ensem-

ble ces jours-ci ; en supposant que je sois libre de retourner au café Turc.

— Et qui vous en empêche?

— Si la besogne que vous allez me donner aujourd'hui prend tout mon temps...

— Je n'ai aucune besogne à vous donner, repartit le citoyen Desmarest: mais comme j'en suis écrasé moi-même ce matin, vous pouvez retourner à cette affaire ou à toute autre jusqu'à jeudi que vous reviendrez.

Michel Perrin, dans la crainte d'être importun, se hâta de saluer son chef et de sortir, non sans être extrêmement surpris qu'on le payât si bien pour ne rien faire. Certain néanmoins qu'il faudrait finir par travailler, il riait en marchant sur le quai, il se frottait les mains : encore trois jours de bon, disait-il, ma foi! profitons-en. Et il reprit sa vie de badaud.

Le jeudi suivant, après avoir attendu près de deux heures dans l'antichambre avec quelques hommes de fort mauvaise mine, le curé fut enfin introduit chez le citoyen Desmarest, qui lui sourit d'un air gracieux en disant :

— Eh bien! quoi de nouveau?

— De nouveau! répondit Michel Perrin tout étonné.

— Oui; quand vous venez ici, sans doute vous avez quelque chose à me dire?

— En effet, citoyen, nous sommes à jeudi, et je viens savoir si c'est aujourd'hui que vous désirez commencer à m'employer?

— Eh non! cent fois non! Je vous ai déjà dit d'agir à votre tête, de courir Paris, comme un homme qui ne songe qu'à s'amuser, et de tout voir.

— Je ne fais pas autre chose tant que la journée dure, dit en riant le bon curé.

— Bien, c'est l'intention du ministre et la mienne. Avez-vous fait votre partie d'échecs? avez-vous retrouvé votre garde du corps?

— Non.

— Diable! dit le citoyen Desmarest, qui surveillait principalement alors les royalistes; mais au moins vous savez son nom?

— Il ne me l'a pas dit.

Le chef de division leva les épaules en souriant. — Vous lui aurez laissé voir que vous étiez trop malin pour lui.

— Bien au contraire, répliqua le bon curé, car je lui ai dit tout de suite que je n'étais pas fort.

Je commence en effet à le croire, pensa tout bas Desmarest. Puis se levant pour le congédier : — Allons, citoyen Perrin, reprit-il, continuez toujours; nous verrons lundi.

Certainement, se disait le curé en prenant le chemin du Palais-Royal, dans l'intention de déjeuner au café de Foi; certainement, si cela continuait, je pourrais me flatter d'avoir obtenu là une place bien douce. Tant que ma besogne se réduira à venir voir mon chef deux fois par semaine, il n'y a pas de risque que je perde mon emploi pour cause d'incapacité. Au reste, cela les regarde. Je témoigne ma bonne volonté autant que je le puis.

Quand il entra le lundi suivant chez le chef de division, il avait encore attendu fort longtemps que l'on fît passer plusieurs personnes qui disaient avoir été mandées.

— L'huissier prétend que vous êtes là depuis neuf heures, dit le citoyen Desmarest. J'avais à faire, autrement on vous aurait introduit plus tôt; car je suppose que vous avez quelque chose de pressant à me dire.

— Rien du tout, citoyen, répondit tranquillement le curé, je viens toujours de très-bonne heure afin que vous me trouviez sous votre main, s'il vous plaît de me faire appeler.

Le chef de division le regarda d'un air stupéfait. — Il est certain, dit-il, que vous êtes d'une exactitude admirable, citoyen Perrin; j'en parlais encore hier au ministre, ajouta-t-il, sans pouvoir retenir un sourire.

— J'espère que sous ce rapport on n'aura jamais de reproches à me faire, répliqua le curé en s'inclinant.

— Vous passez donc vos journées dans votre chambre? reprit Desmarest.

— Moi! je cours comme un basque; j'ai fait hier plus de deux lieues sur le pavé de Paris.

— Et vous n'avez rien vu, rien entendu qui mérite votre attention et la mienne?

— Ah! répondit en riant le curé, il faut souvent si peu de chose pour attirer mon attention et pour me faire passer le temps, que vous ne voudriez pas perdre le vôtre à écouter de pareilles misères.

— A la bonne heure, dit le citoyen Desmarest dont l'étonnement était au comble. Bonjour donc, revenez demain, je vous prie.

Michel Perrin avait à peine refermé la porte du cabinet, que le chef de division sonna, et fit venir un des mouchards qui se trouvaient dans l'antichambre. — Suis cet homme en redingote brune qui vient de me quitter, lui dit-il. Suis-le toute la journée, et viens me faire ton rapport demain matin.

Jusqu'au soir le pauvre curé ne put faire ni un pas, ni un geste, ne put dire un mot sans que l'habile surveillant, dont on avait fait son ombre, n'en prît note; en sorte que le lendemain, quand il reçut l'ordre d'entrer chez Desmarest, ce dernier savait un peu mieux que lui-même tout ce qu'il avait fait la veille.

Pour le coup, pensait le chef de division, à moins qu'il ne soit sourd, aveugle ou muet, il ne se taira pas ce matin, et le faisant asseoir : — Allons, lui

dit-il, vous allez, j'espère, me parler de votre journée d'hier?

Le bon curé était toujours un peu surpris de l'intérêt que lui paraissait prendre son chef à ses actions et à ses démarches; il répondit donc d'un air étonné : — Ma journée d'hier! mais je l'ai passée comme je les passe toutes à peu près. Je me suis promené le matin aux Tuileries, le soir sur le boulevard...

— Il ne s'agit pas de vos faits et gestes, interrompit Desmarest, mais de ce que vous avez pu observer?

— Oh! rien de nouveau, répliqua avec simplicité Michel Perrin; je commence à connaître tous ces endroits-là comme ma poche.

Cet homme est bien certainement fou ou imbécile, se dit Desmarest à part lui. Puis, prenant patience : — Faites-moi le plaisir de me dire où vous avez dîné hier, citoyen Perrin?

— Chez un restaurateur du Palais-Royal, répondit le curé, que cette espèce d'interrogatoire surprenait au dernier point.

— Et après?

— Après, j'ai été prendre ma demi-tasse au café du Caveau.

— Et tandis que vous preniez votre demi-tasse, que se passait-il, je vous prie?

— Mais rien que je sache.

— Quoi! vous n'avez pas remarqué trois jeunes gens qui causaient ensemble près de vous, dont la table touchait la vôtre?

— Attendez, attendez, je me rappelle : il y avait effectivement à côté de moi trois ou quatre messieurs; car je ne pourrais pas vous dire à présent s'ils étaient quatre ou s'ils n'étaient que trois; mais je sais bien qu'ils buvaient un bol de punch.

— Et ils disaient les plus grandes horreurs du premier consul, ajouta le chef de division avec colère; ils allaient même jusqu'à menacer sa vie!

— Quant à cela, je l'ignore absolument, vu qu'après avoir remarqué deux ou trois fois que ces messieurs baissaient la voix quand je tournais la tête de leur côté, j'ai été m'asseoir sans faire semblant de rien à deux tables plus loin; je ne voulais pas avoir l'air d'écouter leur conversation; vous sentez bien?

— Par ma foi, c'est trop fort, s'écria Desmarest: quel emploi croyez-vous donc avoir au ministère?

— Ah! voilà, dit vivement le curé, voilà justement ce que je voudrais savoir depuis quinze jours.

— Eh! morbleu, vous êtes espion de police.

— Mouchard!

— Mouchard.

Le curé sauta de sa chaise, les joues pourpres, les lèvres tremblantes : — Monsieur!... mais ce n'est pas à vous que j'ai à parler, dit-il en sortant précipitamment du cabinet.

Il courut à la porte du ministre et voulut se la faire ouvrir.

— Le ministre est sorti, répondit un des huissiers en lui riant au nez.

— Je vais l'attendre; j'attendrai toute la journée, s'il le faut.

— Attendez-le donc dans la rue, dit l'huissier; car vous ne pouvez pas rester ici.

— Soit, répliqua le pauvre curé, bien résolu à s'établir devant la porte de l'hôtel; mais il n'avait pas encore traversé la cour que Fouché, qui rentrait, descendit de voiture.

Michel Perrin n'hésita pas à s'élancer vers la portière : — Je vous prie de m'entendre une minute, citoyen ministre, dit-il d'une voix altérée. Fouché, quoique un peu surpris à la vue de cette figure renversée, reconnut parfaitement Michel Perrin, et lui permit de le suivre.

— Eh bien! qu'est-ce? demanda-t-il dès qu'ils furent seuls; as-tu donc découvert quelque conspiration, pour être ainsi hors de toi?

— J'ai découvert que vous vous êtes joué d'un ami d'enfance, répondit le bon curé avec un courage que lui donnait son ressentiment. Tout pauvre homme que je suis, tout ministre que vous êtes, voyez-vous bien, je ne voudrais pas avoir fait ce que vous avez fait là.

— Que je meure si je sais ce que tu veux dire! répondit Fouché en le regardant, comme pour s'assurer que celui qui lui parlait était dans son bon sens.

— N'aviez-vous pas donné vos ordres à votre citoyen Desmarest?

— Sans doute, il m'a même dit, ajouta Fouché en riant, que tu gagnais assez mal ton argent.

— Ah! mon plus grand chagrin est bien d'en avoir reçu, de l'argent, car malheureusement je ne puis pas vous le rendre; j'en ai envoyé la moitié à ma pauvre sœur Madeleine; il me reste tout au plus...

— Eh! qui te parle de rendre l'argent, imbécile? Tant qu'il me plaira de t'employer, est-ce que Desmarest a quelque chose à dire?

— M'employer!... m'employer comme espion? s'écria Michel Perrin, en devenant rouge comme le feu.

— Il me semble que le scrupule te vient tard, dit Fouché, quand on est depuis quinze jours affidé de la police...

— Est-ce que je le savais? s'écrie le pauvre curé.

— Quoi!... vraiment, tu ne le savais pas?... Tu le devines aujourd'hui? dit le ministre; et frappé du comique de la situation, il partit d'un grand éclat de rire.

— Je ne l'aurais jamais deviné, répondit fière-

ment Michel Perrin ; votre homme vient de me le dire.

— Il fallait bien finir par s'entendre, dit Fouché, qui s'efforçait en vain de reprendre son sérieux ; mais en conscience, Michel, n'es-tu pas venu me dire que tu mourais de faim, que tu étais résolu à tout faire pour gagner ta vie ?

— Sans doute, j'aurais consenti à frotter vos appartements, à porter le bois pour chauffer vos poèles, à tout ce qu'on peut faire enfin sans blesser la probité. Et en disant ces mots le pauvre curé releva sa noble tête, que le chagrin et la misère avaient déjà couverte de cheveux blancs.

L'honneur exerce une puissance, même sur les hommes qui ont perdu le leur. Fouché ne rit plus ; et s'approchant de son camarade de classe : — Il y a eu malentendu, Michel, dit-il en lui prenant la main, oublions cela et restons bons amis, d'autant plus, ajouta-t-il, que j'ai une nouvelle excellente à te donner, c'est qu'on va te rendre ta cure.

— Encore une plaisanterie ! dit Michel Perrin en levant les épaules d'un air incrédule.

— Non, sur ma foi ; le culte est rétabli. Tu sais ou tu ne sais pas que le cardinal Gonsalvi était ici depuis longtemps pour poser les bases d'un concordat avec le pape. Ce concordat est signé ; le premier consul en a fait part hier à son conseil d'État.

— Ah ! si je revoyais mes bons paysans ! si je rentrais dans mon presbytère avec Madeleine ! s'écria le bon curé, les yeux rayonnants de joie ; mais, ajouta-t-il, la cure sera peut-être donnée à un autre ?

— J'aurai soin qu'il n'en soit pas ainsi, reprit le ministre. Ta cure était en Bourgogne, je crois ?

— A N***, près de Dijon, que j'habite depuis un an.

— Tu recevras de mes nouvelles avant peu, car en attendant je te conseille de retourner près de ta sœur. Paris est plein de gens beaucoup trop malins pour toi ; et comme il faut vivre, continua Fouché en tirant d'un tiroir un rouleau de vingt-cinq louis, prends ceci.

— Non, non, point d'argent, dit le bon curé en repoussant la main du ministre.

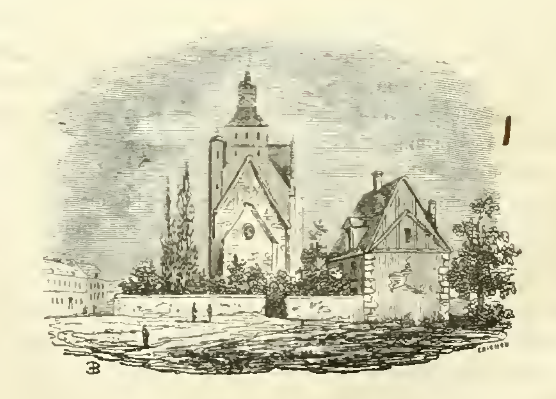
— Prends donc ! Tu n'imagines pas, j'espère, que ce soit une gratification pour les services que tu as rendus, dit Fouché en éclatant de rire ; c'est moi qui te le donne pour toi, pour ta sœur.

— A la bonne heure, répondit Michel Perrin attendri. Je ne refuse pas le don d'un honnête homme.

Fouché étouffa un soupir : — Adieu, dit-il, retourne à Dijon.

L'année suivante, Michel Perrin avait repris ses fonctions à N***, et Madeleine était redevenue dame et maîtresse du presbytère. La paix, l'aisance, la sécurité pour l'avenir, dont ils jouissaient, leur semblaient d'autant plus douces qu'ils avaient longtemps été privés de tous ces biens. Si Madeleine, un peu vaniteuse de sa nature, faisait remarquer à son frère, quand ils sortaient de l'église, que tous les paysans ôtaient leur chapeau : — Oui, oui, lui répondait tout bas le curé en souriant, les braves gens ne savent pas que j'ai été quinze jours mouchard.

Madame DE BAWR.





CHRONIQUE DE 1525.

Déjà l'hospice des Quinze-Vingts n'était plus ce qu'il avait été. Lorsque saint Louis le fonda, ce fut plutôt pour acquitter une dette que pour créer un établissement de bienfaisance. Les premiers aveugles que reçut l'hospice des Quinze-Vingts furent trois cents chevaliers laissés en otage au soudan d'Égypte, et que le soudan renvoya au roi de France, après leur avoir fait crever les yeux. C'est une chose digne de remarque que cet hôpital, ouvert aujourd'hui à la misère des gens du peuple, ait reçu d'abord trois cents habitants nobles; que cette maison, dont l'œuvre de charité se renferme parmi la population pauvre de Paris, doive son origine à la guerre que nous avons portée sur la côte d'Afrique et à des malheurs qui avaient frappé si loin et si haut. Les Quinze-Vingts furent, à vrai dire, les Invalides de saint Louis.

Trois siècles n'étaient pas écoulés que la trace de cette origine était complétement effacée, et que les Quinze-Vingts étaient un hospice où on était reçu pour cause d'infirmité. Bien qu'il dût renfermer trois cents frères ou sœurs, il n'y avait déjà plus trois cents aveugles; la population des Quinze-Vingts se composait de cent cinquante-deux frères aveugles, et de soixante frères voyants pour les aider, les mener et les conduire; plus, de quatre-vingt-huit femmes tant aveugles que voyantes. Chacun était obligé d'y apporter une espèce de dot, et de faire abandon de ses biens en entrant dans la communauté; toutefois, il y avait des frères et des sœurs qui pouvaient posséder en dehors quelques propriétés mobilières ou immobilières, et de même il existait des frères ou des sœurs qui avaient seulement été admis par charité et sans rien apporter à la communauté.

Parmi ceux-ci, nous trouvons Jean Desmasures, fils de Robert Desmasures, pionnier, mort en vidant les terres des douves des fossés de la ville, et Pierrette Lenoir, orpheline, tous deux aveugles. A cette époque, il y avait dans cette maison un portier voyant, ainsi que l'exigeaient les règlements, appelé Mathurin Séguin ; il y avait de même une sœur voyante, nommée Nicole Petitpieu, employée au raccommodage et bonne tenue du linge de la maison.

Or, c'était un samedi du mois de juillet 1525, Nicole et Pierrette travaillaient dans une grande chambre où elles reprisaient les chemises qui devaient être distribuées le lendemain aux frères. Quoique aveugle, Pierrette était fort adroite, et quand son aiguille avait passé sur un accroc ou sur un trou, l'œil le plus exercé eût découvert difficilement la reprise qu'elle y avait faite ; aussi était-elle spécialement chargée du linge des jurés et administrateurs de la maison.

Le soir était venu, le jour était tout à fait tombé, Nicole avait renvoyé les sœurs voyantes qui travaillaient avec elle ; mais au moment où Pierrette allait les suivre, Nicole l'avait retenue en lui disant :

« Tiens, raccommode-moi encore cette chemise.

— Mais le jour est fini, dit Pierrette.

— C'est pour cela que je ne puis le faire moi-même, dit Nicole, au lieu que pour toi le jour ne finit jamais.

— Oui dà, répondit Pierrette, parce qu'il ne commence jamais, n'est-ce pas ? mais j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, toutes nos sœurs sont à se promener et à jouer sous les ormes de la grande cour ; je veux aller avec elles.

— Je t'en prie, continua Nicole, cela ne sera pas bien long et tu me feras grand plaisir.

— Mais à qui donc est cette chemise ? dit Pierrette, elle est de plus fine toile que celles mêmes des jurés et administrateurs. »

En parlant ainsi, elle cherchait au col la marque distinctive du linge de chaque frère ; puis, lorsqu'elle l'eut trouvée, elle se mit à rire doucement et dit à Nicole :

« C'est donc pour lui, j'ai reconnu sa lettre ?

— Oui, reprit Nicole, c'est pour Jean Desmasures ; 'est le linge qui lui revint de son oncle, le marchand de ferraille ; et, comme tout le monde est jaloux ici de le voir plus pimpant que les autres, on laisse toujours son linge le dernier, de façon qu'il est forcé de mettre les grosses chemises de l'hospice, et Jean en est tout chagrin.

— Et toi, tu l'aimes tant, reprit Pierrette, que tu me ferais travailler toute la nuit pour que Jean Desmasures ne soit pas chagriné.

— Tu sais bien que je travaillerais moi-même, si on nous permettait d'avoir de la lumière, quand le jour est fini ; tu es bien heureuse, toi, de n'avoir pas besoin d'y voir clair. Si tu l'aimais, tu pourrais travailler pour lui tant que tu voudrais. Oh ! souvent, j'aurais désiré être comme toi, si les règlements ne défendaient pas à une sœur aveugle d'épouser un frère aveugle.

— Tu comptes donc l'épouser ? dit Pierrette.

— Oui, vraiment, dès qu'il aura fini sa première année, car il n'y a que trois mois qu'il est dans la maison, et il faut que j'attende que son noviciat soit achevé.

— Il est singulier que je ne l'aie jamais rencontré.

— Oh ! si tu l'avais rencontré, tu l'aurais remarqué tout de suite, tant il est beau et brave.

— Allons ! allons ! dit Pierrette avec une grâce naïve, je verrai bien s'il est bien, au mal que m'en diront les frères voyants. Mais, tiens, voilà la chemise raccommodée, nous pouvons descendre dans la cour. Et maintenant, dis-moi, Mathurin Séguin est-il beau, lui !

— Mathurin, dit Nicole en riant, c'est le plus vilain louchon que j'aie jamais vu.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un louchon ? dit Pierrette.

— C'est un homme qui a les yeux de travers.

— Hélas ! fit doucement Pierrette, ça vaut encore mieux que de ne pas en avoir du tout. »

Les deux sœurs descendirent et allèrent continuer leur conversation dans la cour plantée d'ormes qui servait de promenade commune. A un certain moment, elles passèrent devant la grande porte fermée d'une double grille, selon l'ordonnance, et Nicole serra vivement le bras de Pierrette en lui disant : « Le voilà... comme si l'aveugle avait pu voir celui qu'elle lui désignait ainsi. Le même mouvement eut lieu sur le banc de pierre où Jean Desmasures était assis près de Mathurin Séguin, et celui-ci dit de même en voyant passer les deux jeunes sœurs :

— La voilà !

— Qui ça ? dit Jean.

— Et pardieu ! Pierrette, qui est si jolie et si gracieuse !

— Tu me parles toujours d'elle.

— C'est que je l'aime comme un fou ; elle a une taille si droite, un teint si blanc et si frais, de si beaux cheveux blonds ! et lorsqu'elle marche et qu'elle tend son pied ou sa main pour tâter l'endroit où elle se trouve, cette main est si blanche et si potelée, ce pied est si mièvre et si petit, que j'ai envie de les prendre et de les embrasser. »

A cette brûlante déclaration de Mathurin, Jean se prit à rire, et le portier reprit avec humeur :

« C'est que tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer, toi.

— Ma foi, si je voulais écouter la sœur Nicole, je le saurais bien vite, car elle me dit sans cesse,

quand elle me rencontre par hasard, que je suis en âge de me marier.

— Oh! le petit laideron, dit Mathurin, elle a bien fait de venir dans une maison d'aveugles pour attraper un mari, car jamais elle n'en rencontrera un parmi les hommes qui ont de bons yeux.

— Elle est donc bien laide?

— Elle est jaune comme un citron et elle a des cheveux rouges.

— Mais on dit que le rouge est une si belle couleur? les cardinaux sont en rouge, messieurs du parlement sont en rouge.

— C'est bon pour une robe le rouge; mais pour des cheveux, c'est autre chose.

— Et c'est là tout ce que tu as à me dire?

— Non pas; il faut que tu me rendes un service.

— Et lequel?

— Il faut que tu parles pour moi; tu es mon ami, toi, et tu lui diras que je suis un brave et beau garçon.

— Mais où pourrai-je la trouver?

— Ici, à l'heure de la promenade.

— Mais je ne pourrai la reconnaître, je n'ai jamais entendu sa voix.

— C'est demain dimanche, monseigneur l'archevêque doit venir visiter la maison; il y aura sermon et grand dîner pendant lequel on chantera des cantiques. Pierrette chantera du côté des femmes, et tu la distingueras facilement à sa douce voix. D'ailleurs, je ferai en sorte de me faire remplacer à la porte, je me mettrai à côté de toi, et je t'avertirai quand elle chantera. »

Après ces paroles, chacun se retira, et il est probable que la conversation de Pierrette et de Nicole avait eu le même but que celle de Jean et de Mathurin, car la jeune sœur aveugle dit à la lingère en la quittant :

« Eh bien, soit! demain je lui parlerai. »

Le lendemain ce fut grande fête dans la maison, car monseigneur l'archevêque apportait le pardon de toutes les fautes commises; comme représentant de Dieu, il amenait l'indulgence avec lui, et c'est la plus belle part de royauté que les prêtres aient jamais possédée sur la terre. Le sermon de ce dimanche fut meilleur et plus long que celui de tous les autres dimanches. Beaucoup de personnages d'importance assistaient à la cérémonie, et monseigneur l'archevêque désira faire quelque chose qui leur fût agréable. Il fit donc appeler près de lui un des six gouverneurs de la maison, notable bourgeois, selon le vœu de l'ordonnance de 1522, et lui dit qu'il serait bien aise que le pain bénit fût présenté par les deux plus jeunes aveugles, homme et femme, de l'établissement; il se trouva que c'était à Jean et à Pierrette que revenait ce soin, et deux jurés allèrent les chercher séparément chacun à leur banc, et on leur remit une belle corbeille couronnée de fleurs, qu'ils allèrent présenter à tous les endroits qu'on leur avait désignés. Ni Jean ni Pierrette n'avaient prononcé une parole durant ce service; et, comme on leur avait dit tout simplement : « Faites ceci, faites cela, » ils ne savaient rien, sinon qu'ils étaient deux aveugles portant le pain bénit. Mais lorsqu'en allant à travers l'église pour arriver aux premiers bancs, ils entendirent le murmure flatteur qu'ils excitaient, ils furent tout surpris. Leur oreille, habituée à percevoir les paroles les plus fugitives, déroba par-ci par-là un bruit sourd et discret de cette admiration, des mots comme ceux-ci : Qu'ils sont beaux tous deux! — Qu'ils sont intéressants! — Quel malheur qu'ils ne puissent se voir! ils s'aimeraient!

A cette dernière exclamation, le panier qu'ils portaient tressaillit entre eux, car chacun l'avait doucement agité par un mouvement involontaire.

Ce fut un trouble encore bien plus grand quand ils arrivèrent aux siéges des dames et des seigneurs qui s'étaient rendus à l'invitation de monseigneur l'archevêque.

« Mais voyez donc quel charmant visage a ce jeune homme! » dit une voix de femme.

Et une voix d'homme répondit : « J'aime mieux garder mon admiration pour cette belle fille. »

Et tous deux, confus et rouges de pudeur et de joie, continuèrent en portant haut le front, leur embarras et leur modestie; car un aveugle qui rougit ne baisse point les yeux et ne détourne pas la tête. Puis, quand tous deux eurent fini leur service, ils allèrent déposer le panier dans la sacristie, et se dirent tout à coup :

« Vous êtes Pierrette, n'est-ce pas?

— Oui.

— Pierrette, j'ai à vous parler.

— Et moi aussi, Jean. »

Le dîner arriva à son tour, et chacun d'eux se trouva assis à côté de son ami; Pierrette près de Nicole, Jean près de Mathurin. Toutefois, par une retenue que rien n'explique que ce qui est inexplicable, c'est-à-dire l'instinct du cœur, cette perception suave qui fait parler l'âme à l'âme en un langage qui n'a pas besoin de paroles pour être entendu, par cette retenue merveilleuse de gens qui se font un secret à deux, sans s'avertir de se taire, ni Jean ni Pierrette ne dirent à Mathurin et à Nicole qu'ils se connaissaient déjà. Mais lorsque Jean se mit à chanter, Pierrette dit tout bas à Nicole :

« Le voilà, n'est-ce pas? »

Et, de même, quand Pierrette chanta, Jean dit à Mathurin :

« Quels cheveux noirs admirablement bouclés!

— Quels cheveux blonds doux à voir et sans doute à toucher!

— Qu'il a l'air charmant!

— Qu'elle a l'air gracieux! la voilà!»

Tous deux avaient maintenant les yeux de l'oreille pour se reconnaître. Puis les chants cessèrent, et ils ne se virent plus. Le silence, c'était leur nuit.

La promenade vint enfin, et Nicole et Mathurin conduisirent chacun leur confident l'un vers l'autre. Ils n'étaient point gens à remarquer que tous deux se taisaient. Oh! que Pierrette se serait bien gardée de parler, quoique souvent elle s'en allât en chantant gaiement. Avertir ainsi Jean de sa présence eût été l'appeler. Et quelle jeune fille ose faire un signe d'intelligence à l'homme qui pour la première fois la trouble dans son âme, et qui lui fait mettre la main sur son cœur, en disant : C'est singulier, je suis tout oppressée!

De son côté, Jean eût craint de manquer de respect à Pierrette en lui montrant qu'il l'attendait; car le respect est le premier hommage d'un amour jeune.

Heureusement pour eux, Mathurin et Nicole étaient là pour les réunir. Le portier et la lingère s'abordèrent pour se parler, et la première fois de leur vie ils se trouvèrent d'accord pour laisser Pierrette et Jean ensemble.

Les pauvres enfants furent d'abord bien embarrassés sur ce qu'ils avaient à se dire. La commission dont on les avait chargés était loin d'eux. Leur cœur leur en avait donné une bien plus importante et bien plus pressée. Cependant il fallut y revenir. Ces deux pauvres existences, frappées de la même douleur, comprirent qu'elles ne pouvaient s'appuyer l'une sur l'autre, et les pauvres aveugles pensèrent qu'il valait mieux qu'elles fussent confiées à des mains amies qui pourraient les soutenir. D'ailleurs ils ne seraient pas tout à fait séparés; Nicole parlerait de Jean à Pierrette, et Jean entendrait l'éloge de Pierrette dans la bouche de Mathurin.

Cependant ce fut Jean qui commença.

« Ma sœur, dit-il, tout le monde vous aime dans la maison, et il y a quelqu'un qui vous aime plus que tout le monde. »

Pierrette devint toute tremblante, et eut à peine la force de demander qui l'aimait ainsi.

« C'est Mathurin Seguin, répondit Jean, et il est bien heureux de vous aimer, car il dit que vous êtes si belle et si bonne!...

— Ah! dit Pierrette, c'est Mathurin qui m'aime ainsi! »

Et son visage prit un air de tristesse que Jean ne vit pas.

« Oui, continua-t-il, Mathurin vous aime, et il veut vous épouser.

— Et il vous a chargé de me le dire? reprit Pierrette d'un ton piqué. Eh bien! on m'a chargée aussi de vous dire la même chose : Nicole vous aime, et serait bien aise de vous épouser.

— Nicole! reprit Jean, c'est votre amie, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors elle doit être bien bonne et bien belle.

— Dame! je ne l'ai pas vue, et je ne puis pas en répondre, plus que vous de Mathurin. »

Ils se turent un moment; puis, après ce silence, Jean reprit tout à coup :

« Mathurin m'a dit que Nicole était bien laide.

— Nicole m'a dit que Mathurin n'était pas beau.

— Qu'il est heureux d'avoir des yeux pour voir!

— Elle est bien heureuse aussi! »

Ils cessèrent encore de parler; et Jean reprit, après un assez long silence :

« Est-ce que vous aimez Mathurin?

— Est-ce que vous aimez Nicole? »

Ni l'un ni l'autre ne répondirent. Nouveau silence interrompu encore par Jean :

« Eh bien! que faut-il que je réponde à Mathurin?

— Eh bien! que dirai-je à Nicole?

— Dites-lui que je vous aime, » répondit Jean, comme si cette parole lui eût échappé du cœur.

« Oh! mon Dieu! taisez-vous, s'écria doucement Pierrette en s'approchant de Jean, je les entends qui nous suivent; s'ils nous avaient entendus, ils nous empêcheraient de nous reparler, et... »

La cloche sonna, et les deux aveugles furent forcés de se séparer.

Ils s'entendaient déjà si bien que tous deux mentirent chacun de son côté, en disant, l'un à Mathurin, l'autre à Nicole :

« Il faut que je lui parle encore; on ne peut pas tout dire le premier jour; mais je serai plus à mon aise demain. »

Et comme Nicole et Mathurin parlaient sans relâche de celui et de celle qu'ils aimaient, les deux jeunes aveugles les écoutaient avec une attention merveilleuse. Ils faisaient des questions pour se faire répondre, et ne pouvant se voir, ils regardaient par les yeux de leurs confidents.

Cela dura ainsi plusieurs mois; et lorsque Mathurin et Nicole s'impatientaient de ne pas voir leurs affaires plus avancées, malgré les entretiens fréquents qu'ils procuraient à leurs jeunes confidents, il y avait longtemps qu'il n'était plus question d'eux dans ces entretiens, et que Pierrette et Jean s'étaient juré de s'aimer toute la vie.

Il arriva enfin une circonstance qui fit tout découvrir.

Un jour, le sieur Deshaudry vint visiter la prison des Quinze-Vingts; c'était un homme libéral, et qui, voulant laisser des traces de sa visite dans l'hospice royal, annonça qu'il donnerait une dot à un frère aveugle et une dot à une sœur aveugle, pour que le premier épousât une sœur voyante et la seconde un frère voyant.

Il se fit présenter tous les aveugles de la maison, et son choix tomba sur Pierrette et sur Jean.

Le lendemain, le premier des six gouverneurs fit appeler les deux jeunes gens, et leur apprit le bonheur qui leur était arrivé, en les engageant à faire un choix et en leur désignant Nicole à Jean, Mathurin à Pierrette; car, lorsque le portier et la lingère avaient appris cette bonne fortune, ils s'étaient empressés de se mettre sur les rangs.

La manière brusque dont cette nouvelle fut apprise aux jeunes aveugles ne leur permit pas de répondre; mais lorsqu'ils se trouvèrent seuls, ils marchèrent silencieusement l'un après l'autre, craignant de s'interroger. Enfin, arrivés au bout du couloir où ils devaient se quitter, Jean arrêta Pierrette.

« Vous n'avez donc rien à me dire?

— Ni vous non plus?

— Oh! moi, vous savez bien que je n'épouserai pas Nicole.

—Vous croyez donc que je veux épouser Mathurin?

— Non, je ne le croyais pas; mais j'attendais que vous me l'eussiez dit.

— Vous refuserez donc?

— Oui; mais que deviendrons-nous?

— Eh bien! reprit la jeune fille, nous resterons frère et sœur.

— Nous nous aimons pourtant assez pour qu'on nous marie.

— Vous savez bien que le règlement défend de marier deux aveugles.

— Oui, mais cela ne les empêche pas de se marier s'ils le veulent.

— A condition qu'ils quitteront la maison.

— Ne pouvons-nous pas vivre ailleurs?

— Nous, pauvres gens aveugles, nous nous perdrions hors de cette maison.

— Est-ce qu'on se perd quand on est toujours ensemble?

— C'est impossible, dit Pierrette; jamais, je n'oserai jamais. »

Elle s'éloigna rapidement, et Jean se trouva seul avec Mathurin, qui s'était mis sur leur passage pour apprendre le résultat de leur conférence avec l'administrateur. Mathurin fit une rude querelle à Jean, et courut sur-le-champ dénoncer cet amour au chapitre de la communauté. Cela fit grand tapage, car la donation du sieur Deshaudry était subordonnée au mariage des deux aveugles, et la communauté s'appauvrissait d'autant plus par leur refus. On tenta tous les moyens pour décider les deux amants; on leur remontra qu'ils ne pouvaient être mariés; ils répondaient : « Nous nous aimerons. » On leur disait qu'ils étaient à charge à la communauté et qu'il était indigne a eux de la priver d'un bien si considérable; ils répondaient : « Nous nous en irons. » Alors on espéra vaincre leur obstination en les séparant. Jamais ils ne se rencontraient plus dans les cours ni au réfectoire; il n'y avait qu'à l'église où ils étaient ensemble, mais loin, bien loin l'un de l'autre, et cependant ils s'entendaient. Ce n'était plus à Dieu que leur voix envoyait le serment d'une foi éternelle, c'était à eux-mêmes, et tous deux en sortant de l'église, se sentaient plus forts et plus joyeux. Cependant un dimanche vint où Pierrette n'alla pas à l'église. La pauvre enfant était malade; mais on ne le dit point à Jean, et on lui donna plutôt à entendre qu'elle était disposée à épouser Mathurin, et qu'il ferait bien d'imiter son exemple. Le désespoir de Jean fut horrible, car il eut la faiblesse de croire ce qu'on lui disait. Pourtant, avant de prendre un parti, il résolut d'attendre le dimanche suivant pour voir si l'on annoncerait au prône le mariage de Pierrette Lenoir. Hélas! c'est ce qui arriva. Mathurin avait soufflé cette infâme ruse au premier administrateur, qui trompa le curé. Mathurin disait que Jean épouserait Nicole s'il était sûr de l'abandon de Pierrette, et il prétendait qu'ensuite la jeune fille ferait de même.

Pour mieux assurer le succès de ce complot, on employa le même moyen contre Pierrette que contre Jean, on l'éloigna de l'église, et le dimanche suivant on annonça devant Pierrette le mariage de Jean et de Nicole. On fut obligé d'emporter la jeune fille.

Tous deux se croyant trahis se résolurent à céder aux instances des administrateurs. Le troisième dimanche ils étaient tous deux à l'église; ils se reconnurent à leurs chants, mais leurs chants ne se parlaient plus. On publia les derniers bans, et tous deux entendirent que ni l'un ni l'autre ne démentait ce qui était annoncé. Le sieur Deshaudry ayant appris que ses protégés avaient accepté les dots qu'il leur avait données, voulut assister à la cérémonie, et demanda qu'elle s'accomplît le même jour. Les administrateurs prirent leurs précautions pour que tout se passât à leur gré, et durant tous les préparatifs les deux jeunes gens furent tenus éloignés l'un de l'autre. Mais le moment vint où les quatre fiancés s'approchèrent ensemble de l'autel, et Pierrette et Jean se sentirent marcher l'un près de l'autre. Si tous deux avaient pu voir leur démarche chancelante et leur figure pâle, ils auraient compris qu'on les avait trompés; mais les malheureux ne voyaient pas, et ne pouvaient parler.

Ils étaient agenouillés, n'ayant plus ni force ni courage. Le prêtre demanda à Mathurin Seguin s'il voulait épouser Pierrette Lenoir, et Mathurin répondit : « Oui. » Il demanda ensuite à Pierrette Lenoir si elle voulait épouser Mathurin Seguin; elle ne répondit pas; et comme le prêtre, étonné de son silence, allait renouveler sa question, Jean, emporté par sa douleur et sa colère, s'écria:

« Réponds donc, Pierrette ; veux-tu épouser Mathurin?

— Puisque tu le veux, dit Pierrette, en éclatant en sanglots.

— Moi ! s'écria Jean. »

Et, guidé par son amour, il s'élança vers Pierrette en criant :

« Non, je ne veux pas épouser Nicole... c'est toi que je veux épouser ! »

On s'imagine facilement le scandale que causa une telle scène dans l'église. On entraîna les quatre mariés dans la sacristie, et là on les accabla des plus vifs reproches. Mais Pierrette et Jean étaient ensemble ; ils étaient forts l'un de l'autre, et ils déclarèrent fermement qu'ils ne consentiraient pas à se séparer.

« Sortez donc de cette maison, leur dit l'administrateur, vous êtes indignes de mes bienfaits. »

Et tout aussitôt, sans leur permettre de rentrer dans l'hospice, on les chassa honteusement. Ils traversèrent ainsi toute l'église, la main dans la main, au milieu des murmures et du blâme qu'on leur jetait de tous côtés. Ce n'était pas ainsi qu'ils y avaient marché ensemble la première fois. Ils s'en allaient pleurant et s'humiliant, car ils n'avaient espérance en personne ni en eux-mêmes ; pauvres aveugles, qu'allaient-ils devenir?

Heureusement Dieu inspira au sieur Deshaudry de réparer le mal qu'il avait fait. Il apprit la vérité, et quand il sortit de l'église il trouva les deux enfants debout sous le portail, ne sachant où aller, inaccoutumés à implorer la charité publique, et se tenant par la main sans oser même se parler devant une foule de mendiants qui les insultaient.

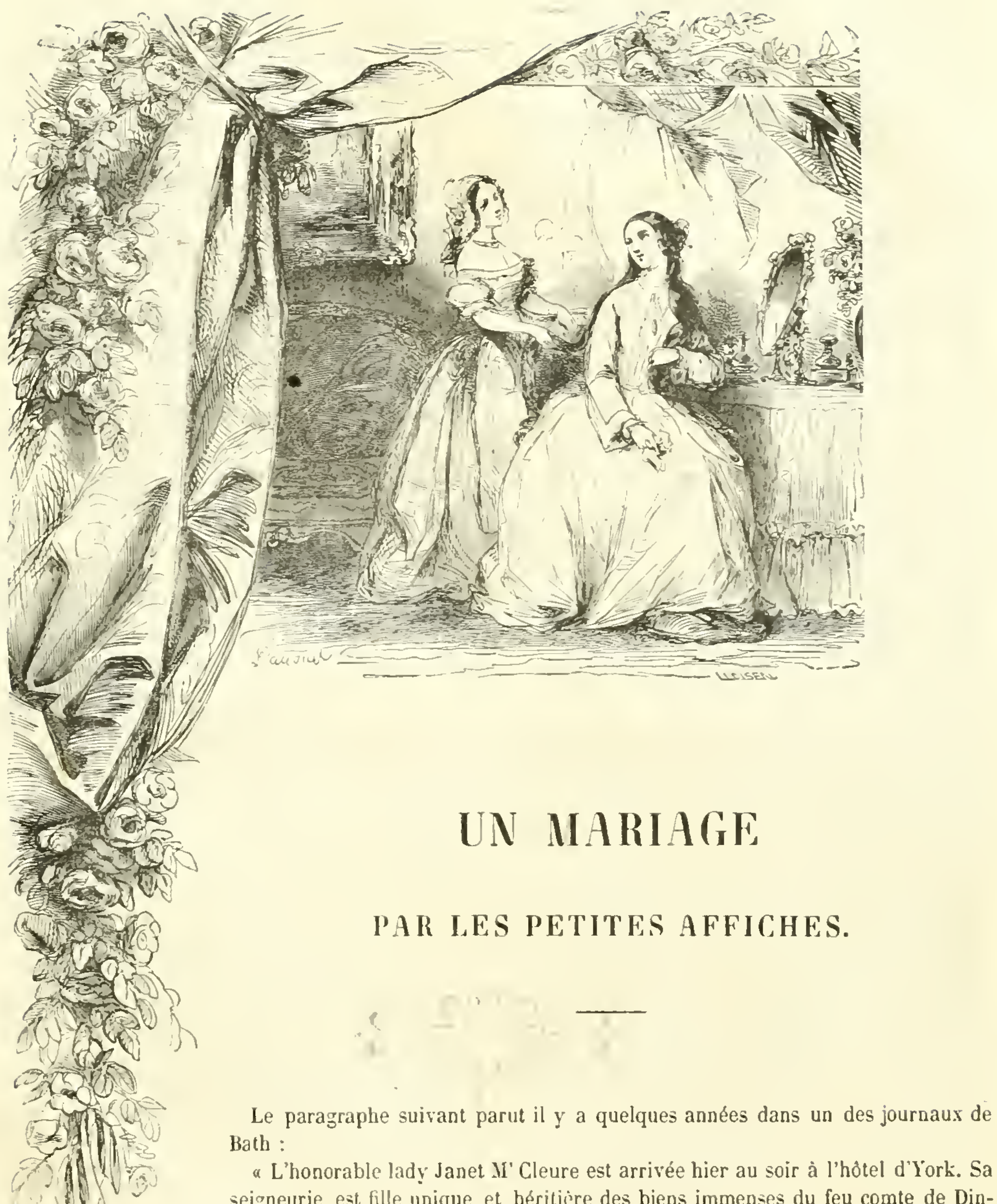
« Place ! place ! s'écria le sieur Deshaudry en arrivant ; suivez-moi en mon hôtel, mes enfants : je vous ferai un si bel asile que tous ceux qui ont voulu vous faire du mal envieront votre place. »

Il se mit à marcher fièrement devant eux pour imposer à la multitude assemblée, et les deux aveugles le suivirent au bruit de ses éperons, qui résonnaient à chaque pas, car le sieur Deshaudry était un noble chevalier ; et, bien qu'il eût plusieurs valets à sa suite, Pierrette et Jean n'eurent point besoin de leur secours, et ne s'éloignèrent point de leur protecteur jusqu'à ce qu'ils fussent dans son hôtel.

Huit jours après, le sieur Deshaudry les maria magnifiquement, et ce fut à l'occasion de cette aventure qu'il fonda dans sa maison un nouvel hospice d'aveugles qui subsista près de deux siècles dans la rue qui porte encore le nom de rue *des Vieilles-Haudriettes*.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.





UN MARIAGE

PAR LES PETITES AFFICHES.

Le paragraphe suivant parut il y a quelques années dans un des journaux de Bath :

« L'honorable lady Janet M' Cleure est arrivée hier au soir à l'hôtel d'York. Sa seigneurie est fille unique et héritière des biens immenses du feu comte de Dingleford. »

Ces quelques lignes excitèrent un vif intérêt parmi les hommes à marier. On examina l'almanach de la pairie d'Écosse, et l'on trouva que la dame venait d'atteindre son cinquante-deuxième anniversaire. Les uns pensaient qu'elle était trop vieille, les autres la jugeaient trop jeune; cependant un assez bon nombre d'aspirants se firent présenter chez Sa Seigneurie avant la fin de la première semaine de son séjour. Lady Janet était originale en tous points : dans sa personne, dans son costume, dans son caractère. Mais elle se distinguait surtout par une raillerie mordante.

Une telle personne n'était pas facile à gagner; néanmoins, plusieurs tentèrent l'aventure, et lady

Janet eût été bientôt lasse de refuser et de persifler des amants, si, chaque soir, avant de se coucher, elle ne se fût pas consolée de l'ennui qu'ils lui avaient causé en riant de leur déconvenue avec une vénérable femme de chambre, à laquelle elle contait tous leurs discours et les réponses piquantes qu'elle y avait faites. Toutefois, au bout de trois ou quatre semaines, cet amusement commença à lui paraître fade, et elle signifia à mistress Margery, avec un long bâillement, qu'elle en avait assez de Bath et de tous les drôles qu'il renfermait; que son rhumatisme était guéri et qu'elle reprendrait sous peu de jours la route de l'Écosse, laissant messieurs ses adorateurs se pendre à leur loisir.

Mistress Margery n'avait jamais manqué, à chaque confidence de sa maîtresse, de rire de tout son cœur; mais cette fois elle resta sérieuse, et comme la dame lui en demanda la cause, elle répondit tristement: — C'est que, voyez-vous, milady, il me semble que ce serait grand'pitié, si, après avoir eu tant de soupirants, vous finissiez par mourir vieille fille.

— Hum! dit lady Janet, et elle n'ajouta pas un mot. Mistress Margery aurait bien voulu rattraper ses paroles indiscrètes; car la dame se tourna brusquement dans son lit, haussa l'épaule, cacha son nez dans son oreiller, et ne desserra plus les dents, malgré les petites cajoleries de la suivante, qui chercha par tous les moyens dont elle connaissait l'influence sur sa maîtresse à renouer la conversation. Voyant ses efforts inutiles, la vieille soubrette se glissa hors de la chambre, fort effrayée, et lorsqu'elle y rentra le lendemain matin, appelée par la sonnette de sa maîtresse, elle tremblait de la trouver de la plus méchante humeur. Mais loin de là, elle s'aperçut, à sa grande joie, que la dame était d'une gaieté extraordinaire. Il se passa une semaine sans qu'il fût question du départ de Bath. La dame cessa toute plaisanterie au sujet de ses amants, et son principal divertissement paraissait être de se promener dans la campagne chaque matin. Au bout de la huitaine, elle annonça brusquement à mistress Margery qu'elle allait se marier. En ce moment, la femme de chambre avançait la main pour poser sur la table un *posset* au vin de Madère; mais cette main s'ouvrit machinalement, pour se conformer au mouvement que la surprise imprimait à sa compagne; et la table ne se trouvant pas assez près, le bol tomba sur le plancher et se brisa en mille pièces. La bonne Margery fit en même temps un cri d'effroi; cependant lady Janet, toujours prête à plaisanter, lui dit en riant: — Calmez-vous, Margery. Peut-être, après tout, le présage sera-t-il trompeur, et je ne serai point mariée. Mais nettoyez le tapis, apportez-moi un verre de vin et revenez prendre mes ordres. Margery obéit, la dame huma son vin goutte à goutte et reprit ainsi: — Je ne me soucie point que personne me plaigne quoi qu'il m'arrive, et je ne demande aucun conseil. Je sais ce que j'ai à faire. Mon choix est arrêté et je suis décidée à... Mais voyez un peu s'il n'y aurait pas quelqu'un derrière cette porte à nous écouter. Maintenant, approchez-vous, asseyez-vous là. N'ayez donc pas l'air si effaré, vieille folle. Asseyez-vous, je vais vous confier un grand secret.

Margery s'assit à côté de sa maîtresse, et nos deux bonnes têtes se rapprochèrent tellement l'une de l'autre qu'une demi-douzaine d'écouteurs auraient en vain cherché à recueillir une seule de leurs paroles.

Après dix minutes de chuchotement, lady Janet reprit son ton de voix ordinaire, sa fidèle Margery se leva, mit le doigt sur ses lèvres d'un air mystérieux digne d'une des sorcières de Macbeth, et sortit. Le visage de sa maîtresse peignait la plus entière satisfaction, et conserva pendant une ou deux minutes certain sourire que je compare, puisque je me trouve en veine de comparaison, au sourire de Méphistophélès.

Trois jours après cette conversation, lady Janet et Margery se rendirent dans une boutique obscure d'une rue écartée où une chaise de poste vint les prendre pour les transporter à un village éloigné de quelques milles de Bath. Ce qu'elles se dirent pendant le voyage ne nous est point parvenu; seulement le postillon conta au maître de poste, à son retour, que les deux vieilles dames qu'il venait de mener étaient les créatures les plus joviales qu'il eût jamais vues, car elles n'avaient cessé de rire et de plaisanter tout le long du chemin.

Elles descendirent devant une maison de chétive apparence qu'il est d'autant plus inutile de décrire, que, s'il prenait fantaisie au lecteur de la chercher à dix ou douze milles autour de Bath, il ne trouverait rien de semblable à ce qu'elle était alors. L'aspect de ces lieux est totalement changé, et les demeures basses et incommodes que l'on y voyait jadis, sont toutes remplacées par des habitations saines et agréables. Un homme, dont le costume et les manières annonçaient un ecclésiastique, reçut la voyageuse à la porte et la conduisit dans un petit salon où elle trouva, sans en paraître surprise, un autre monsieur, haut de six pieds, avec de magnifiques moustaches rouges. Le ministre proposa à ses hôtes un tour de jardin, lady Janet y consentit, et le monsieur aux belles moustaches la salua profondément en lui présentant son bras: mistress Margery les suivit.

Ils parcoururent les petites allées du jardin du ministre, regardèrent à travers les fentes de la haie, montèrent sur une éminence d'où l'on découvrait la campagne; enfin ils s'acheminèrent vers l'église. Si

c'était un mariage, on avait pris les plus grandes précautions pour ménager la délicatesse de l'épousée; car pas une âme n'entendit jamais un seul mot de l'affaire. De l'église ils revinrent au logis du bon vicaire, d'où lady Janet et sa suivante repartirent pour Bath, en laissant le grand monsieur à lui-même.

Le soir, lady Janet paya et congédia tous ses gens, à l'exception de mistress Margery. Le lendemain de bonne heure, sa voiture de voyage était à la porte de l'hôtel avec des chevaux de poste, et elle partit pour Paris, sans autre suite que sa femme de chambre. A Douvres, elles rencontrèrent le major Rattle O'Donnageugh (ce gentilhomme ci-dessus mentionné comme ayant six pieds de haut et de superbes moustaches rouges), qui les attendait avec toute l'impatience d'un nouvel époux. Ils passèrent le détroit. L'actif major se pourvut à Calais d'un équipage convenable pour sa dame, et, voyageant à petites journées, ils arrivèrent à Paris, où ils s'établirent dans un brillant hôtel garni. Le major était aimable, sa femme généreuse, et tout alla le mieux du monde pendant un mois. La lune inconstante a très-certainement une influence maligne sur la destinée des humains; car cet astre eut à peine parcouru une seule fois ses phases, que la face des choses changea à l'hôtel O'Donnageugh. Un soir le major fut vainement attendu chez lui. Lady Janet fit veiller mistress Margery avec elle. Enfin, à cinq heures du matin, monsieur rentra, mais il fit demander son valet de chambre pour l'aider à se coucher, dans une pièce différente de celle que sa femme occupait. La femme de chambre, que l'on avait congédiée aussitôt que l'on avait entendu la voix du déserteur, la femme de chambre, dis-je, rentra chez sa maîtresse pour l'assurer du fait. Hem! — dit lady Janet: mais cette fois, elle ne se tourna point du côté du mur, elle n'enfonça point son nez dans son oreiller; elle fit à sa confidente un signe de tête accompagné d'un regard expressif, et s'arrangea pour dormir.

Nous ne suivrons point les époux dans les diverses contentions qui s'élevèrent entre eux, et troublèrent tous les jours de plus en plus la paix de leur intérieur. Lady Janet poussa la bonté le plus loin possible; mais la rapacité du major semblait augmenter à mesure qu'elle essayait de la satisfaire. De plus, il ne se donnait pas même le soin de cacher que l'entraînement du jeu n'était pas le seul qui le retînt loin de chez lui. Ce qu'il y avait de singulier, et qui n'en est pas moins exactement vrai, c'est que, à chaque découverte de ce genre, lady Janet et Margery ne manquaient jamais de rire aux éclats. Enfin, il arriva que le major, ayant tiré des mains de son banquier ses derniers mille francs, condescendit à favoriser lady Janet de sa compagnie à déjeuner, et lui annonça la nécessité de se procurer de nouveaux fonds. La dame l'écouta fort tranquillement, puis sonna sa femme de chambre. Margery entra, et reçut l'ordre de faire les paquets de milady, qui partait immédiatement pour l'Écosse. — Vous laisserez ici tous ces colifichets de nouveaux mariés, continua sa seigneurie avec un aimable sourire, j'en fais présent au major. Celui-ci demeura un instant muet de surprise; mais, reprenant bientôt la dignité masculine, il se livra pendant quelques minutes à toute la liberté de discours que les lois accordent aux maris. La dame sourit encore, avec une douceur qui eût été vraiment exemplaire, si je ne sais quel mouvement n'avait donné à ce sourire une teinte d'ironie, lorsqu'elle dit: — Dieu vous bénisse, major Rattle O'Donnageugh, mais vous n'êtes pas plus marié avec moi qu'avec Margery. Si vous pouvez me prouver que vous êtes mon mari, je serai forcée de vous livrer toute ma fortune, car vous savez, mon cher major, que j'ai été trop généreuse pour m'en réserver par contrat la moindre partie. Ici, la dame et la suivante firent de bruyants éclats de rire.

La rage du major et ses vains efforts pour prouver ce qui était en effet impossible à prouver pourraient remplir une douzaine de pages; mais nous prendrons seulement la place nécessaire pour dire que lady Janet se mit en paix avec sa conscience en passant le reste de sa vie dans son château en Écosse, où elle dépensait en bonnes œuvres son immense revenu.

Mistress TROLLOPE.



MODES D'AUTOMNE.

Nous n'avons pas la prétention d'offrir à nos lecteurs des dessins de modes finis et séduisants comme ceux du journal les *Modes parisiennes*, la gravure sur bois doit modestement baisser pavillon devant la taille douce sur acier, mais du moins donnons-nous fidèlement le costume de la saison, c'est-à-dire le costume de chasse.

Ainsi qu'on le voit, le corsage de l'amazone se fait à grandes basques; il est quelquefois orné, on pourrait dire chargé, de dessins en passementeries, — quelquefois il se fait tout uni. La jupe est toujours très étoffée.

Voulez-vous plus de détails sur la mode du jour, consultez chez Aubert le journal que nous citions tout à l'heure. Les *Modes parisiennes* sont le guide et le miroir de la grande élégance.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Histoire de Liu-Iu, Conte chinois 5
Toinette, par Wilhem Ténint 16
Portefeuille d'un Cerf, par Émile Pagès. . . 35
Rencontre d'un Pirate, traduit de l'anglais. . 42
La Danse des Salons, par Cellarius. 47
La Jeunesse de Napoléon, par Alexandre Dumas 49
Mademoiselle de La Mancelière, par Amédée Achard. 57
Histoire véritable d'une Tulipe, par Alphonse Karr. 87
Les Eaux de Bade, par Eugène Guinot . . . 90
Une Restauration en pleine mer, par Léon Gozlan 97
Au Gui l'An neuf, chronique, par Georges Olivier. 103
Le Bonhomme Lazarille, par Charles Deslys. 108
Le dernier Abbé, par Paul de Musset . . . 119
Extraits des Guêpes, par Alphonse Karr. . . 136
Maurice, roman, par Eugène Scribe. 137
Les Orfèvres, par Jules Janin. 187
La Bataille d'Austerlitz 190
Le Couvent des Trappistes de Bellefontaine, par Auguste Romieu. 199
Le Château d'Udolphe, par Méry 205
Le Prestige de la Scène, par Pitre-Chevalier. 213
Le Fifre, Souvenir du Sénégal, par Léon Gozlan. 217
Bataille de Jemmapes, par Alphonse de Lamartine 226
Bonheur d'un Millionnaire, par Méry 238
Un Assassinat dans la rue Saint-Antoine, par Paul de Lascaux. 249
Les Frères Corses, roman, par Alexandre Dumas. 259
La Frédérique, par Léon Gozlan. 302
La Prophétie de Jean de Milan, par Xavier Saintine 318
Un Mariage à coups d'épée, par Amédée Achard 327
L'Anneau, épisode de la guerre de Pologne, par Felix Pyat. 332
Revue des Modes. 335
Du Pont d'Arcole à Montereau, par Léon Gozlan 337
Ponce Pilate à Vienne, par Méry. 341
Le Comte de Chablençay, par Amédée Achard. 351
La Chanson des trois Capitaines par Frederic Thomas 358
Après Constantine, par Méry 366
Pie IX et le Prisonnier du château Saint-Ange 372
Un Conte de Fée au XIXe siècle, par Emile Chevalet. 377
La Bastille, par Maurice Alhoy et Louis Lurine. 390
Un Episode du Blocus continental, par Léon Gozlan 406
Les Evasions du Bagne, par Maurice Alhoy. 417
La Dame de Montcabel, par Audibert 433
La Ferme de l'Orange, par Méry. 438
Gaspard de Besse, par Amédée Achard . . . 450
Ondine, conte de Museus. 457
Michel Perrin, par Mme de Bawr. 476
Les deux Aveugles, par Frédéric Soulié . . . 485
Un Mariage par les Petites Affiches, par mistress Trollope 491

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.





